



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
JANVIER.



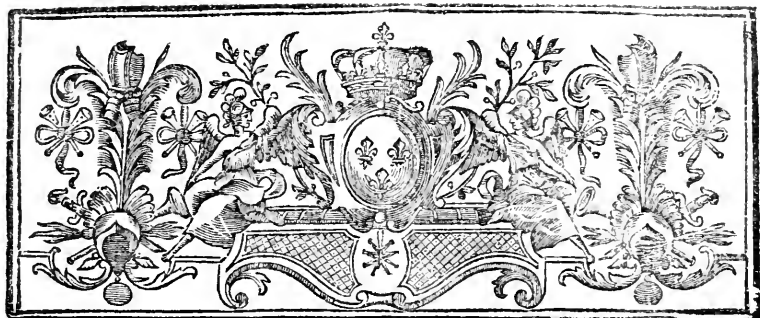
A PARIS.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

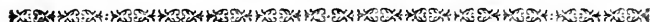
---

M. DCC. L.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



JANVIER. M. DCC. L.

*EXPOSITION DES D'ECOUVERTES PHILOSOPHIQUES*  
de M. le Chevalier Newton, par M. MACLAURIN, de la Société  
Royale de Londres, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois par M. LAVI-  
ROTTE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, volume  
in-4°. pag. 422. A Paris, chez Durand, rue S. Jacques, au Griffon;  
Pissot, Quay des Augustins, à la Sageffe.

**M**ONSIEUR Lavirotte a dé-  
dié la traduction qu'il vient  
de faire à M. de Mairan de l'A-  
cadémie Royale des Sciences: si  
Janvier.

cette Epitre Dédicatoire fait hon-  
neur au Traducteur par la manière  
élégante dont elle est écrite, elle  
brille encore par la vérité dont il  
A ij

a sçu l'orner ; il nous peint M. de Mairan comme un Géomètre profond, un Physicien habile, & qui joint à ces qualités rares celles d'un Sçavant aimable : nous acquiesçons avec plaisir au jugement de M. Lavirotte.

On trouve à la tête de cette traduction un court Avertissement dans lequel M. Lavirotte nous donne une idée du génie & des différentes connoissances de M. Maclaurin : il nous fait voir en peu de mots l'utilité d'un ouvrage tel que celui-ci.

On lit ensuite des mémoires qui concernent la vie & les écrits de M. Maclaurin : notre Auteur étoit d'une famille illustre qui avoit possédé autrefois des terres considérables sur les Côtes de la Province d'Argile : son pere étoit Ministre de Glenderule : sa mere qui étoit d'une ancienne maison eut trois garçons, le dernier qui est notre Auteur vint au monde au mois de Février 1698 à Kilmodda. Il se distingua dans tout le cours de ses études : mais il montra dès son enfance des talens supérieurs pour les sciences qui demandent une profonde méditation : M. Maclaurin n'avoit pas vingt ans lorsqu'il composa un ouvrage fort estimé des plus grands Géomètres. *Geometrica organica*, où il traite de la description des Courbes par un mouvement continu.

Notre Auteur voyagea en France pendant quelques années, il fit la connoissance de plusieurs Sçavans & gagna leur estime par ses

manières douces & affables, & par les qualités de son esprit : il étoit encore fort jeune lorsqu'il s'arrêta à la Cour du Duc de Lorraine ; il composa pendant le séjour qu'il y fit une Dissertation sur le choc des corps, qui remporta le prix de l'Académie des Sciences pour l'année 1724 : il étoit alors âgé environ de 25 ans. A son retour dans sa Patrie, il se présenta pour remplir les fonctions de M. Jacques Gregori, que l'âge & les infirmités avoient rendu incapable de professer. M. Maclaurin eut quelques Compétiteurs qui avoient un nom distingué parmi les Géomètres, mais Newton avec qui notre Auteur avoit lié amitié, détermina les esprits qui étoient déjà bien disposés ; Newton fit pencher la balance du côté de M. Maclaurin, tous les suffrages se réunirent en faveur de son ami & de son disciple. Notre Auteur s'acquit beaucoup de réputation dans son nouvel Auditoire par la méthode qu'il suivit dans ses leçons, & par les matières qu'il expliqua : le grand nombre de ses Auditeurs & les excellens ouvrages qu'il composa, lui attirèrent l'estime de ses Compatriotes, & le firent placer chez les Etrangers au rang des plus grands Mathématiciens. Des Sçavans qui formoient une Société depuis quelques années à Edimbourg, engagèrent M. Maclaurin de se mettre à leur tête pour diriger leurs travaux ; il ne se contenta pas d'en être le Chef, il apportoit aux assemblées un grand nombre de

mémoires sur différens fujets. M. Maclaurin donna différens projets pour perfectionner la Géographie, & surtout pour avoir une Carte plus exacte des Isles Orcades & de l'Ecosse; nous espérons en retirer les fruits incessamment. Ses connoissances s'étendirent jusqu'à assurer que l'Océan étoit ouvert dans le trajet du Groenland par le Pole Septentrional, son mémoire sur cette matière n'étoit pas encore fini lorsqu'on se détermina à tenter la découverte d'un passage au Nord-Ouest, telles étoient les vûes & le zèle de ce Philosophe. Il est assez rare qu'un homme de Lettres soit homme d'Etat, peut-être n'en faut-il accuser que le défaut d'occasion; M. Maclaurin s'est trouvé dans des circonstances délicates, on a vû ce célèbre Professeur pendant qu'Edimbourg étoit attaqué dans ces dernières années, aider les premiers Magistrats de ses conseils; on l'a vu au milieu des troubles qui agitoient l'Ecosse, rassurer ses Compatriotes contre les dangers & les malheurs d'une guerre intestine; il fit plus, il imita Archimède, il défendit Edimbourg sa Patrie, contre les vives attaques que lui portoit un Prince aussi courageux qu'ilustre par sa naissance. Malgré les travaux & les emplois qui occupoient journellement M. Maclaurin, il ne cessoit de s'appliquer à ses sciences favorites; sa santé s'altéra peu à peu & diminua au point qu'on commença à s'appercevoir d'un grand affoiblissement, il fut quelque temps malade & il mourut

âgé de 48 ans 6 mois. La nature se plait souvent à abréger la vie de ceux qui mériteroient de vivre longtemps, seroit-ce pour attirer nos regrets & nous les rendre plus précieux. Personne n'étoit plus instruit du système de Newton que notre Auteur, il s'en étoit souvent entretenu avec son Maître: il regardoit ce système comme le seul que la nature eût choisi de préférence pour conserver l'ordre & le parfait équilibre dans les mouvemens célestes. M. Maclaurin étoit de cœur & d'esprit Anti-Cartésien, comme il étoit Newtonien par goût & par réflexion: quelques disputes Littéraires l'engagèrent à composer un ouvrage très-profond: intitulé *traité sur les Fluxions*, nous aurons occasion d'en parler incessamment. Ceux qui désireront savoir plus de détail, consulteront les mémoires de sa vie qu'on a insérés dans cette traduction. On doit l'ouvrage suivant aux desirs de M. Conduit neveu de Newton, qui souhaitant donner la vie de son Oncle, pria M. Maclaurin de travailler à cette Histoire, & de décrire les progrès de la Philosophie jusqu'au temps de M. Newton. La reconnaissance anima le zèle de M. Maclaurin qui ajouta à ce qu'on demandoit de lui, différens traités qui forment comme on le verra, un commentaire sur la Philosophie de son Maître.

Cet ouvrage intitulé *découvertes Philosophiques* sur le système de Newton, que les amis de M. Maclaurin ont fait imprimer depuis

sa mort, est divisé en quatre livres, voici le plan du premier. On y traite en général de la méthode qu'on doit observer dans l'étude de la Philosophie : on y parle aussi des différens systèmes des Philosophes, tant anciens que modernes : entrons dans le détail. Le premier chapitre de ce Livre nous fait une exposition générale de la méthode de Newton & de sa doctrine sur le système du monde.

Il n'est pas étonnant qu'un ami, qu'un disciple de Newton, qu'un compatriote enfin, regarde ce profond Géomètre comme le restaurateur de la Philosophie nouvelle, & par conséquent de la Physique : après avoir étudié la nature, dit M. Maclaurin, Newton ne s'est proposé l'invention d'aucun système, il ne reçoit point les objections qui sont déduites de réflexions Métaphysiques contre une expérience évidente, il ne précipite rien dans ses recherches, & il n'a garde de soumettre à ses idées les loix de la nature, il en étudie les effets pour en déduire les causes, mais il ne les prévient pas ; lorsqu'il ne pouvoir plus appeler à son secours les observations & les expériences, il a eu recours à la Géométrie la plus sublime. Il a donné à sa Philosophie le nom de *Philosophie expérimentale*, voulant exprimer par ce terme la différence essentielle qui est entr'elle & les systèmes qui ne sont que la production du génie & de l'imagination. Tous ces discours souvent répétés & qu'on attribue à Newton, sont ceux dont se pa-

rent tous les Philosophes, mais comment découvrir les secrets de la nature, si l'on ne joint l'esprit de raisonnement aux observations ; l'esprit de raisonnement est-il autre chose que celui de système, autrement c'est entasser des faits sans discernement, sans en voir l'union & la dépendance ; l'esprit de système est la réduction des expériences & des observations à des règles fixes & certaines. Newton lui-même n'a-t'il pas adopté pour principe général de tout son système la *gravitation universelle*. C'est à ce sujet que quelques Philosophes l'ont accusé de faire renaitre les qualités occultes, parce qu'il regardoit la *gravité* comme la cause générale de l'équilibre qui subsiste entre les mouvemens célestes : mais le pouvoir (dit M. Maclaurin) que la pesanteur exerce sur tout le système Solaire, est-il équivoque, l'application que le Géomètre Anglois en a faite, & les conséquences qu'il en a déduites sont-elles fausses : cependant elles n'ont point convaincu tous les Philosophes parce que Newton n'a pas assigné la cause mécanique de la pesanteur.

M. Maclaurin pense que nous ne pouvons concevoir de limites dans ce vaste espace où les merveilles de la nature s'opèrent, que c'est perdre son temps que de chercher à pénétrer jusqu'aux élémens des choses, & à découvrir les bornes qui terminent les subdivisions de la matière. Notre Auteur est persuadé que la Physique auroit fait plus de progrès si l'amour du



merveilleux & les préjugés des sens ne s'en étoient point mêlés. Les disputes qui s'élevèrent parmi les sectes, plus par desir de la victoire que par amour de la vérité produisirent une sorte de Philosophie qui ne consistoit qu'en mots. On s'imagina n'être plus plongé dans l'ignorance parce qu'on écrivoit, qu'on disputoit, qu'on commen-toit, mais l'on négligeoit les con-noissances réelles. M. Maclaurin croit que les parties élémentaires des corps sont solides, & inaltéra-bles, qu'elles ne varient point dans les opérations de la nature ni dans celles que l'art paroît leur apporter.

Le second chapitre de ce pre-mier Livre contient un abrégé de la Philosophie, qu'on pourroit ap-peller la Philosophie Grecque. M. Maclaurin est porté à croire que les principes généraux sur la Physique attribués aux anciens Philosophes, sont assez conformes aux loix par lesquelles la nature agit, mais que par la suite la vérité fut altérée, & par une espèce de dégradation on tomba dans une parfaite obscurité, qu'il étoit d'autant plus difficile de dissiper qu'elle étoit devenue un mérite, & qu'elle avoit passé en un jargon respectable à cause de son ancienneté.

Quant aux dogmes particuliers de chaque Philosophe, ils étoient presque tous en opposition, l'un détruisoit ce que l'autre soutenoit : l'amour propre a de tout temps produit les mêmes effets, tel n'a pas voulu adopter une vérité, parce qu'il a cru en établir une

autre qui cependant n'étoit qu'une erreur. Nous lisons que Socrate s'appliqua plus à la morale qu'à tout autre partie. Platon s'addon-na à la Physique, mais beaucoup plus à la Métaphysique ; il tâcha d'élever les pensées des hommes au-dessus des objets des sens, & il soutint la prééminence des êtres in-corporels & intellectuels. On assure que Pitagore a enseigné le vrai mouvement des planètes, en éta-blissant que la terre faisoit son mouvement diurne d'Occident en Orient sur son axe, & qu'elle fai-soit sa révolution en un an autour du Soleil. Ses disciples regardèrent les Comètes comme des planètes. M. Maclaurin prétend que Pita-gore est l'inventeur de plusieurs au-tres connoissances qui s'accordent très-bien avec toutes les idées que nous avons aujourd'hui sur le systè-me Solaire, & sur celui des étoiles fixes.

Notre Auteur ne pense pas si avantageusement de la Philosophie d'Aristote : M. Maclaurin regarde ce fameux Dialecticien comme un homme d'esprit, mais comme n'ayant été d'aucune utilité pour augmenter les progrès de la Phi-losophie. C'est au sujet d'Aristote que l'on nous fait remarquer que la plus grande pénétration d'esprit sans d'autres secours, fera toujours d'une moindre utilité dans l'étude de la nature, que dans la Méta-physique & la Dialectique, où la force du génie peut produire des merveilles. On a suivi pendant un trop grand nombre de siècles la

Philosophie d'Aristote ; les observations de Ticho & de Galilée ont commencé par détruire tout ce qui appartenait aux anciens Philosophes & que l'on répétoit avec une soumission aveugle.

Après la chute de l'Empire Romain un nuage épais obscurcit tellement les sciences , qu'elles restèrent dans un oubli parfait ; l'autorité ensuite usurpa les droits de la raison , sous le prétexte abusif de rendre un hommage plus soumis au Ciel. La vraie Philosophie fut dégradée & mise en esclavage. Les sciences méprisées & négligées en Europe , trouvèrent un azile chez les Sarrazins auxquels nous sommes redevables d'un grand nombre d'observations. Plusieurs de leurs califs sont célèbres dans l'histoire de l'Astronomie & méritent de l'être. Enfin les nuages se dissipèrent peu à peu en Europe, l'amour des sciences se renouvella, & c'est aux Hommes illustres que les Rois de France appellèrent & à ceux que leurs bienfaits encouragèrent, que nous devons l'Etat florissant où nous voyons aujourd'hui les Lettres & toutes les autres sciences.

Le chapitre troisième nous entretient des Philosophes modernes qui ont paru avant Descartes ; après un long intervalle , comme nous l'avons dit , le goût pour les sciences se ranima. On inventa dès le treizième siècle les verres convexes & concaves, quoi qu'on ne les employa aux Télescopes que quelques siècles après. On découvrit au quatorzième siècle que l'aiguille

aimantée avoit la propriété de se diriger vers les pôles du monde , & l'on s'en servit utilement dans la navigation ; personne n'ignore l'avantage que les Sciences ont retiré de l'Art de l'Imprimerie que nous devons au même siècle. Ces découvertes & plusieurs autres produisirent un esprit de réforme qui se fit bientôt remarquer dans tout ce qui avoit quelque connexion avec les Arts & les Sciences.

Peurbach & Regiomontanus son disciple & quelques autres encore , firent revivre l'Astronomie dans le quinzième siècle. Le célèbre Copernic leur succéda : après que Copernic eut lu les ouvrages de Ptolomée , il trouva son système si peu lié qu'il examina dans les écrits des Philosophes anciens , si l'on n'avoit pas donné quelque explication plus raisonnable pour les mouvemens des Cieux , il s'arrêta principalement à cette idée que la terre tournoit sur son axe, d'Occident en Orient ; enfin il trouva que l'on avoit enseigné que la terre se mouvoit annuellement autour du Soleil. Copernic s'aperçut d'abord qu'en admettant ces deux mouvemens , toute l'obscurité , le désordre , & la confusion dont il s'étoit plaint au sujet des mouvemens Célestes s'évanouissoient & qu'à leur place il paroissoit une disposition simple & régulière dans les orbites. Quoique Copernic fut persuadé intérieurement de ce qu'il falloit penser sur le système du monde, il ne se détermina pas tout d'un coup à donner au public son explication  
sur

sur les mouvemens Célestes : il en fit part à quelques amis , qui trente ans après cette découverte , obtinrent de l'Auteur la permission de publier ses écrits ; Copernic ne vécut précisément que le temps qu'il fallut pour voir un exemplaire de son Livre , qui fut imprimé en l'année 1543 : quelle consolation après de si grands travaux , s'il avoit pu prévoir que son nom seroit immortel en le donnant à son système.

Ticho qui connoissoit si parfaitement les mouvemens des corps Célestes , n'adopta point le système de Copernic. Il en inventa un autre qui porte son nom , & malgré son arrangement bizarre il a mérité d'être rétuté. Quoique ce système ait eu peu de succès , ce noble Danois a rendu de très-grands services à l'Astronomie , par son exactitude à faire des observations pendant une longue suite d'années ; il a découvert les réfractions , & il a déterminé la position d'un très-grand nombre d'étoiles fixes. Ticho démontra que les Comètes étoient plus élevées que la Lune , parce qu'elles avoient une parallaxe très-petite contre l'opinion qui prévaloit alors ; il remarqua ce qu'on appelle la variation dans le mouvement de la Lune ; enfin ses observations sur les planètes ont servi beaucoup à perfectionner leur théorie.

Vers la fin du seizième siècle , & sur le commencement du dix-septième , Galilée & Kepler se distinguèrent par la défense du système

Janvier.

de Copernic , & par un grand nombre de découvertes qu'ils firent dans les Cieux avec le secours de Télescopes. On doit à Képler la véritable figure des orbites , & le rapport des distances des planètes à leur centre de mouvement. Le célèbre Newton en a fait l'application dans son système de Physique. Lorsqu'on lit quelques-uns des ouvrages de Képler , on est surpris de voir qu'un génie si profond , qu'un esprit si indépendant des superstitions , se fut attaché à des recherches qui ne pouvoient jamais se terminer qu'à des conséquences puériles & frivoles. Si l'on envisage les plus grands hommes , on trouve toujours quelque côté qui diminue l'élevation où nous voulons les placer.

Kepler envoya à Ticobrahé un exemplaire de son Livre *mysterium Cosmographicum* ; celui-ci ne put goûter les spéculations chymériques que le premier vouloit attribuer au nombre des planètes , il écrivit à Képler qu'il falloit commencer par faire des observations , & qu'après il tâcheroit de s'élever jusqu'aux causes des phénomènes. C'est à cet excellent avis que nous devons les plus belles découvertes de Képler. Le génie de cet illustre Astronôme plut à Ticho qui l'engagea à rester avec lui près de Prague , & à l'aider dans ses observations. On n'ignore pas que c'est à Képler que l'on doit la destruction des orbites circulaires des planètes , & qu'il leur a substitué des orbites elliptiques. Après plusieurs décou-

B

vertes dont nous ne parlerons point, nous rapporterons qu'il trouva le 15 May 1618, cette fameuse analogie entre les temps des révolutions & les distances des planètes; sa joye fut si vive qu'il a poussé l'exactitude jusqu'à marquer précisément le jour auquel il l'a trouvée. Ces transports de joye nous rappellent ceux de Pitagore & d'Archimède; ils montrent que la découverte d'une vérité la plus abstraite affecte plus l'ame que tout ce que l'imagination la plus fleurie peut produire.

Les réflexions continuelles que Képler fit sur le mouvement des planètes. lui firent naître quelques idées que Newton a depuis beaucoup augmentées. On lit dans la Préface des commentaires sur la planète de Mars, que Képler regarde la *gravité* comme une puissance qui est réciproque entre les corps; il ajoute que la cause du flux & reflux de la mer, n'est autre chose que la gravité des eaux vers la Lune. Il est vrai que Képler paroît avoir changé de sentiment quelques années après, du moins il chercha à déduire les mouvemens des planètes de quelques autres principes. On peut lire ce que nous venons de dire dans son abrégé d'Astronomie.

Dans le même temps que Képler faisoit de si grands progrès dans l'Astronomie, on vit Galilée faire des découvertes dans les Cieux avec les Téléscopes. Il appliqua la Géométrie à la doctrine du mouvement: il rendit le système de Copernic plus vraisemblable,

lorsqu'il fit voir que les phases de Vénus étoient semblables à celles qui arrivent tous les mois à la Lune, & que Vénus faisoit sa révolution autour du Soleil: il prouva le mouvement du Soleil sur son axe par les taches qu'il apperçut sur son disque; par là on crut facilement la révolution diurne de la terre. Les quatre Satellites qu'on découvrit tourner autour de Jupiter comme autour de leur centre commun, représentèrent à merveille le système Solaire. Une infinité d'autres phénomènes que l'on remarqua dans les satellites & dans les planètes principales firent connoître qu'il n'y avoit pas une aussi grande différence entre les corps que l'on nomme célestes & ceux qui sont sublunaires. On sçait combien Galilée a perfectionné la théorie des mouvemens, & en cette partie, on peut dire qu'il a succédé à Archimède qui a passé pour avoir été le plus grand Mécanicien de l'antiquité. Les disgraces, & la prison auxquelles ce sçavant Italien fut exposé, ont fait assez de bruit pour n'en point parler; la rétractation qu'il fit de son système ne peut lui être reprochée; de quoi ne convient-on pas pour recouvrer sa liberté.

L'illustre Chancelier Bacon étoit Contemporain de Galilée & de Képler: c'est à juste titre qu'il est compté parmi les Restaurateurs des sciences, mais plus particulièrement parmi ceux qui se sont appliqués à la Philosophie expérimentale. La Géométrie & la Philosophie

se prêtent des secours mutuels, & se perfectionnent réciproquement. On se persuada enfin que l'on ne marcheroit point dans la Physique d'un pas assuré, si l'on n'étoit éclairé par la Géométrie & si les hypothèses ne cadroient avec les observations. La pesanteur de l'air & toutes les autres propriétés de ce fluide, ouvrirent un vaste champ à une infinité d'autres connoissances agréables à l'esprit, mais encore plus importantes à la Société par l'utilité qu'elle en a retiré. Les principaux Auteurs qui ont donné lieu à ces inventions tant célébrées, sont Toricelli, Pascal, Otto - Guérick, & Boile : ce grand Physicien vint au monde le jour même que le Chancelier Bacon mourut, comme si la nature eut voulu réparer la perte que venoit de faire le monde Sçavant.

A ces grands hommes succéda Huighens qui découvrit un satellite qui accompagnoit Saturne, il appliqua la Géométrie à la Mécanique, & fit un grand nombre de découvertes dans les sciences. Le célèbre Descartes augmenta nos connoissances & enchérit par dessus ses Contemporains : il excella principalement dans la Géométrie & nous apprit la vraie manière de Philosopher. Son système embrassa toute la nature ; il fut suivi presque universellement, mais peu à peu ceux même à qui il avoit frayé le chemin, le quittèrent & voulurent devenir des modèles. Descartes est attaqué aujourd'hui plus vivement que jamais, & on lui porte des

coups qui paroistroient renverser son système, si l'on ne sçavoit pas que les siècles & les observations futures peuvent seules décider de la validité & de la force des objections.

Nous avons dit que M. Maclaurin étoit Newtonien, & par conséquent Anti-Cartésien, il se plaît ainsi que beaucoup d'autres, à revenir à la charge quand il s'agit du Philosophe François. Ses discours nous ont paru plutôt des déclamations véhémentes, que des objections dictées par l'amour pour la vérité. Un peu plus de retenue lui auroit fait honneur, & nous auroit persuadé que ce grand Géomètre avoit lu les ouvrages de Descartes avec moins de partialité qu'il ne l'a fait ; pourquoi s'imaginer que l'on fortifie un système par des louanges souvent prodiguées, & que l'on en diminue un autre par des discours injurieux toujours déplaces.

M. Maclaurin rapporte dans le quatrième chapitre la plus grande partie des principes de Descartes, avec les changemens que ses Sectateurs y ont fait. Descartes a commencé par deduire sa propre existence de son doute méthodique, & celle de l'Etre souverainement parfait, il a ensuite conclud la réalité des objets matériels : il a établi d'après les mêmes idées que l'essence de la matière est dans l'étendue, il a soutenu en conséquence qu'il n'y a point de vuide, que la matière étoit impénétrable, divi-

fible & mobile. Ce Philosophe veut que le mouvement soit réciproque, que la même quantité de mouvement soit conservée dans l'Univers. Descartes a recherché les loix du mouvement, mais il n'a pas rencontré juste dans toutes : il a expliqué la dureté des corps par le repos, & la fluidité par le mouvement. Descartes enfin a entrepris de faire voir comment l'Univers pouvoit être parvenu à la forme qu'il a présentement, de quelle manière il persiste, en n'admettant que des loix mécaniques, & en se contentant de la possibilité puisque les observations qui nous manquent encore pendant longtemps, sont les seules qui peuvent nous assurer de la vérité. Descartes imagina l'Univers composé de différens tourbillons, plus pour donner une idée d'un mécanisme qui doit s'observer dans les mouvemens célestes, que pour prétendre qu'il fut parvenu à découvrir la vraie cause. Il a embrassé dans son système les distances, la densité des planètes, leurs révolutions autour de leur centre, enfin la gravité des corps & quantité d'autres phénomènes que tous les autres Philosophes depuis lui n'ont pu encore expliquer. Cependant M. Maclaurin dit à cette occasion : » il n'y eût peut-  
 » être jamais une entreprise plus  
 » extravagante que celle de dé-  
 » duire par des conséquences né-  
 » cessaires toute la structure de  
 » l'Univers, & une entière expli-  
 » cation des phénomènes de la na-

ture de quelques idées que nous  
 » sommes capables de former d'un  
 » Etre infiniment parfait. » Ce feul  
 trait ne désigne-t'il pas assez la pré-  
 vention du Géometre Anglois.

M. Maclaurin prétend que quand bien même on conviendrait des principes & de la méthode de Descartes, les conséquences seroient mal déduites & hasardées : mais seroit-ce une réflexion nouvelle de dire que ce grand homme n'a prétendu détruire que les fictions superstitieuses des anciens Philosophes, renverser la *solidité* des Cieux que quelques-uns avoient établi, montrer enfin que les effets n'arrivent point sans cause. Avoit-on pensé avant lui à rechercher quel pouvoit être le mécanisme qui régit dans l'Univers entier. S'il s'est quelquefois égaré, ne devons nous pas en accuser la foiblesse de l'esprit humain qui ne peut prendre un certain effort sans courir le risque de s'écarter quelquefois du chemin qui conduit à la vérité.

Notre Auteur s'attache à combattre tous les sentimens de Descartes & que nous venons de rapporter. Il reproche au Philosophe François, de n'avoir point reconnu l'inertie de la matière. Il seroit trop long de relever ici quelques conséquences que M. Maclaurin regarde comme dépendantes du système de Descartes, & auxquelles nous sommes bien éloignés d'acquiescer. Pourra-t'on se persuader, par exemple, que parce qu'on admettra que l'étendue est l'essence

de la matière, & qu'il n'y a point d'espace sans matière, on doit accorder à Spinosa tous les faux raisonnemens qu'il lui a plu de répandre dans les ouvrages, sans aucune suite ni sans aucun fondement. M. Maclaurin s'est particulièrement attaché à montrer dans ce premier Livre, les erreurs auxquelles on s'expose lorsqu'on abandonne les expériences pour se livrer aux hypothèses Métaphysiques. Il ne pouvoit choisir d'exemple plus

frappant que celui du fameux Léibnitz, qui avec le génie le plus étendu, a échoué plusieurs fois contre cet écueil si difficile à éviter.

Présentement que nous avons fait connoître quel étoit le ton Philosophique de M. Maclaurin nous rendrons compte dans les autres Journaux de la manière dont il a traité Géométriquement les découvertes que Newton a faites, ou plutôt l'application du calcul au mouvement des planètes.

#### FASTI ATTICI, IN QUIBUS ARCHONTUM ATHENIENSIIUM series, Philosophorum, aliorumque Virorum Illustrum atas,

atque præcipua Atticæ Historiæ capita per Olympicos annos disposita describuntur, novisque observationibus illustrantur. Auctore Eduardo Corsino, Cler. Regul. Scholarum Piarum in Pisana Academia Philosophiæ Professore. Tomus secundus sex reliquis dissertationes complectens. Florentiæ anno 1747, ex Typographio Jo. Pauli Giovanelli. C'EST-A-DIRE : *Les Fastes Attiques, dans lesquels on trouve la suite des Archontes Athéniens, l'âge des Philosophes & des autres Hommes Illustres, & les principaux points de l'Histoire Attique, rangés suivant l'ordre des Années Olympiques, avec de nouveaux éclaircissements, Par EDOUARD CORSINI, Clerc Régulier des Ecoles Pies, & Professeur de Philosophie dans l'Académie de Pise. Tome second, qui comprend les six dernières Dissertations.* A Florence 1747, de l'Imprimerie de Jean Paul Giovanelli, in-14°. pp. 472.

#### SECOND EXTRAIT DU DEUXIEME VOLUME.

ON a vu dans notre Journal de Novembre de 1749, de quelle manière M. Corsini a concilié les diverses suites des Archontes que Diodore de Sicile, Dany's d'Halicarnasse, & les marbres d'Arundell nous ont conservées; nous allons rendre compte dans cet extrait, des recherches, que ce Sçavant a faites pour augmenter & perfectionner les Fastes Attiques,

en y plaçant plusieurs Archontes; dont on trouve les noms dans les anciens monumens mais qui n'ont point encore été inférés dans les Fastes, que les Sçavans ont publiés jusqu'aujourd'hui. M. Corsini observe, que, quoiqu'il n'y ait pas lieu d'espérer de pouvoir jamais remplir entièrement les grandes Lacunes que le temps a faites aux Fastes Attiques, on peut cependant ren-

dre ces Lacunes moins considérables, & répandre beaucoup de lumière sur l'histoire de la Grèce en recueillant tous les noms des Archontes, que fournissent les Auteurs Grecs & Latins, les Inscriptions & les autres monumens, & en les plaçant dans les années Olympiques, où ils sont censés avoir été en charge.

Scaliger & Sigonius furent les premiers qui entreprirent un travail si utile pour la connoissance de l'Histoire Ancienne; mais Meursius surpassa tous les Sçavans qui l'avoient précédé dans cette carrière. M. Corsini ne parle qu'avec la plus grande admiration des Fautes Attiques de Meursius. Ils ne pouvoient pas être plus parfaits, dit-il, pour le temps, auquel ils furent publiés. De tous les Archontes qu'on pouvoit connoître par les Auteurs & les monumens, qui existoient de son temps, aucun n'avoit échappé à ses recherches. Si Lydiat, Paulmier, & Dodwell ajoutèrent depuis un grand nombre d'Archontes aux Fautes Attiques, ils ne firent que copier ceux dont les Marbres d'Oxford leur procurèrent la connoissance. (Or la découverte de ces Marbres est postérieure à la mort de Meursius;) & ils recueillirent encore ceux qu'ils trouvèrent sur quelques Inscriptions que Spon & Wheler apportèrent de la Grèce.

M. Corsini ne loue pas moins le sçavant Dodwell; il regarde ses Fautes comme un ouvrage admirable, S'il se propose d'enrichir sur les

recherches de Dodwell & d'augmenter les Fautes des noms de quelques Archontes, il ne prétend point établir sa réputation sur les ruines de celle du sçavant Anglois. Au contraire il parle de ses propres découvertes avec la plus grande modestie. » Il est vrai, dit-il, qu'en » examinant les mêmes monumens, » d'où Dodwell a tiré les noms » de plusieurs Archontes, j'en ai » remarqué, quelques-uns que ce » Sçavant avoit omis. Mais telle est » la nature de nos recherches & » de nos ouvrages, que quelque » soin que nous apportions, quel- » qu'esprit & quelque sagacité que » nous ayons, il nous échappe tous » jours des fautes qu'il est réservé » à ceux qui travaillent après nous, » de réparer.

L'objet de la dixième Dissertation, qui est la deuxième du second volume, est d'exposer les Archontes que l'Auteur a découvert dans les Auteurs Grecs & Latins, & qu'il juge devoir être inférés dans les Fautes de Dodwell & de Meursius. Il avoue, que parmi les Archontes, dont il s'attribue la découverte, il y en a que Meursius a nommés, & qui pourroient paroître ne lui avoir pas été inconnus. Mais comme M. Corsini a remarqué que ce sçavant les avoit confondus avec des Archontes de même nom, il a cru qu'en les distinguant par les caractères qui leur sont propres & en les plaçant dans les années Olympiques où ils ont gouverné, il pouvoit les annoncer comme de nouveaux Archontes.



res & les ranger au nombre des Eponymes. L'Auteur avertit encore, qu'entre les Archontes, qu'il propose, il y en a, dont la Magistrature est si bien attestée, qu'on ne sçauroit leur refuser une place dans les Fastes; mais qu'il y en a aussi, de l'existence desquels on n'a que de foibles indices, & à qui par conséquent on ne peut accorder sans quelque scrupule le rang d'Eponyme. A l'égard de ceux-ci l'Auteur s'est contenté de rapporter toutes les preuves, qui peuvent faire croire, qu'ils ont été de véritables Archontes, & il abandonne au jugement du Lecteur la décision de leur sort: sçavoir, si on doit les ranger au nombre des Eponymes ou non.

Après ces observations préliminaires, M. Corfini rapporte d'abord tous les noms des Archontes que Dodwell a tirés des Marbres d'Arundell & d'autres inscriptions. Ensuite il propose ceux qu'il a découvert lui-même dans les Auteurs anciens, & qui avoient été, ou omis dans les Fastes, qu'on a publiés jusqu'aujourd'hui, ou confondus mal à propos avec d'autres Archontes. Il commence par *Tlesias* dont Pausanias a fait mention à l'occasion de la seconde révolte des Messéniens contre Lacédémone. Cet Auteur dit, que les *Messéniens se révoltèrent dans la trente-neuvième année depuis la prise d'Ithome, c'est-à-dire, la quatrième de la vingt-troisième Olympiade, sous l'Archontat de Tlesias*, & il ajoute, que dès ce temps-là les *Archontes d'Athènes*

*étoient déjà annuels*. Malgré ce témoignage de Pausanias, Meursius & le P. Petau n'ont point voulu admettre *Tlesias* au nombre des Archontes annuels. Fondés sur un calcul de Denys d'Halicarnasse ils l'ont relégué dans la suite des Archontes décennaux dont *Erixias* étoit le chef. Pour éluder le témoignage formel de Pausanias, qui leur étoit contraire, ils ont fait un changement dans le texte de cet Auteur. M. Corfini réfute le sentiment de Meursius & prouve, que ce Sçavant a mal à propos changé le texte de Pausanias. Il réfute encore l'opinion de Prideaux & de Paulmier, qui voulant accorder les Marbres avec le texte de Pausanias, ont prétendu que l'Archonte *Lyfias* mentionné sur les Marbres, étoit le même que le *Tlesias* de Pausanias. M. Corfini discute fort au long les opinions de ces Sçavans. Il prouve que *Lyfias* & *Tlesias*, sont deux différens Archontes, & que le dernier n'a point succédé à *Lyfias*, comme l'a prétendu Lydiat, mais qu'il doit être plus ancien suivant le témoignage de Pausanias & suivant d'autres preuves tirées de l'Histoire.

Notre Auteur continue ses recherches sur les autres Archontes, que Meursius & Dodwell n'avoient pas connus. Guidé par un passage de l'Orateur Lyfias cité par Harpocraton, il place Mnasilippe dans les Fastes, & il détermine l'année de son Archontat. Il rétablit les noms de *Socratide* & d'*Apellodore* dans la liste des Archontes, & il mon-

tre par des raisons très-plausibles, qu'il faut les distinguer d'autres Archontes de même nom. *Diphile* n'est pas le même selon lui, que *Philippe* comme l'ont assuré Meursius & Dodwell, & on a mal à propos confondu *Diocles*, dont parle Plutarque, avec *Philoclès*, que Meursius a placé dans la troisième année de la CXIV<sup>e</sup>. Olympiade. Enfin M. Corfini propose encore dix autres Archontes sur des témoignages d'anciens Auteurs. Nous ne le suivrons point dans toutes ces discussions. Les grands détails où il entre ne sont pas susceptibles d'extrait.

L'onzième Dissertation traite des Archontes, dont les noms sont venus à la connoissance de l'Auteur par des Inscriptions nouvellement découvertes. M. Corfini ne se contente pas de proposer simplement les noms des nouveaux Archontes & de fixer les années de leur Magistrature; mais il accompagne encore le texte des Marbres d'un Sçavant commentaire, il explique les titres & les fonctions des différentes Charges dont les noms sont gravés sur les marbres; & pour traiter cette matière avec plus de clarté, il partage ces Marbres en trois classes. La première comprend les Inscriptions, qui ont été dressées à l'honneur d'un Empereur, ou de quelque Citoyen d'Athènes. La seconde contient celles, où il est fait mention des *Ephèbes*, c'est-à-dire, des jeunes gens qui avoient atteint l'âge viril. Enfin la troisième classe comprend

les Marbres ou les Inscriptions, qui parlent des Prytanes & des *ἀρχισυντακται* ou *παπαιρται* qui étoient nourris dans le Prytanée. M. Corfini rapporte le texte même des Inscriptions pour épargner à ses Lecteurs la peine de consulter les Recueils & les divers Livres où on les a rassemblées. La version Latine & les sçavantes notes dont il les a accompagnées, fournissent de nouvelles explications sur plusieurs termes, qu'on a jusqu'ici fort mal interprétés.

Nous ne nous arrêterons point aux Inscriptions de la première classe. Nous n'avons rien remarqué dans le Commentaire de notre Auteur, qui puisse intéresser un Sçavant versé dans la lecture des anciens monumens. Quant aux Inscriptions de la seconde classe qui contiennent les noms des Ephèbes, de leurs Gouverneurs, & de leurs maîtres d'exercice, qu'on appelloit *Cosmètes*, *Padotribes* ou *Gymnasiarques*, l'Auteur ne fait que répéter en peu de mots ce que Sigonius en a dit dans son excellent *traité de la République d'Athènes*. Lorsqu'un enfant avoit trois ans, on le mettoit au rang des *ᾠδῶτες*, c'est à-dire, des Parens, en Latin *Cognati*. Cette cérémonie se faisoit le troisième jour de la Fête des *Apuuries* dans le mois de *Panepson*; & tout de suite il étoit compris parmi les *ᾠδῶτας*, c'est-à-dire, les Citoyens de la même Bourgade. Au sortir de l'enfance il passoit au rang des *παῖδες* ou des *Adolescens*. Alors s'il étoit d'une famille riche, & d'une naissance

naissance honnête, il commençoit à apprendre les Lettres, la Philosophie & la Musique. On lui apprenoit aussi à monter à cheval, & tous les autres exercices propres à cet âge.

Il est à croire, dit M. Corfini, que la République avoit établi des Gouverneurs pour maintenir parmi ces jeunes gens l'ordre & la bonne discipline. Il n'ose cependant l'assurer; car, quoi qu'on lise sur les Marbres le nom de *Paedotribes*, il est douteux, si on doit le rapporter aux Maîtres des *Adolescens*, ou à ceux des *Ephebes*. Ce qui donne lieu à ce doute, c'est que les Auteurs confondent volontiers les fonctions des *Paedotribes* & des *Gymnasiarques*, & qu'ils se servent indifféremment de ces deux noms quand ils parlent en général de Maîtres d'exercice.

Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de 18 ans, on les inscrivait dans la liste des *Ephebes*. Ils recevoient alors la pique & le bouclier dans l'assemblée du Peuple; & leur devoir étoit pendant deux ans de parcourir les divers postes de l'Attique, & de monter la garde dans la Ville. A vingt ans on les enrôloit, & s'il survenoit une guerre, ils marchaient avec les autres troupes, & ils partageoient avec elles toutes les fatigues & les dangers de la guerre.

Comme les Marbres font mention, non seulement des *Paedotribes* & des *Gymnasiarques*, mais aussi des *Cosmetes*, des *Hypocosmetes*, des *Anticosmetes* & des *Sophronistes*,

Janvier,

notre Auteur a recherché quelles étoient les fonctions de chacun de ces Officiers. Les *Cosmetes*, comme on le voit par l'étymologie même du mot, étoient établis pour maintenir le bon ordre, & Hérotien dans son Lexique sur Hippocrate nous apprend, que leurs fonctions regardoient les *Ephebes*. *Κοσμητάς, τοὺς τῶν Ἐφήβων ἐταξίαις περιεχόντας*. Ces sortes de Gouverneurs avoient des Officiers subalternes qu'on appelloit, *Hypocosmetes*, ou *Anticosmetes*. Les Marbres ne nomment jamais qu'un Chef, mais ils nomment quelquefois plusieurs *Hypocosmetes*.

Si les *Cosmetes* étoient destinés à veiller au maintien du bon ordre & de la discipline dans le Gymnase, les *Sophronistes* & les *Hypophronistes* étoient chargés d'examiner les mœurs & la conduite des *Ephebes*, & de les châtier lorsqu'ils avoient commis quelques fautes. Le Lexique des Etymologies, dit que les *Sophronistes* étoient au nombre de dix, choisis dans chaque Tribu; M. Corfini remarque cependant qu'un des beaux Marbres que Spon nous a fait connoître, n'en nomme que six, qui même ne font pas tous de Tribus différentes, & qu'on n'y voit que deux *Hypophronistes*.

L'Auteur observe sur les Marbres de la troisième classe, que l'on appelloit *δυσίται*, ceux qui étoient nourris dans le Prytanée aux dépens de la République, soit qu'ils exerçassent pour lors une charge, ou un emploi public, qui

C

leur donnoit ce droit , soit qu'ils fussent descendus de Parens , qui avoient rendu de grands services à la Patrie , ou qu'ils eussent mérité cet honneur par eux-mêmes. Le nombre des Prytanes qui mangeoient à la table publique étoient au nombre de cinquante , ils étoient tous de la Tribu , qu'on avoit choisie pour remplir les devoirs de la Prytanie. Le lieu où ils s'assembloient pour manger , s'appelloit *ἐλῆος*, en Latin *Tholus*. Le Sénat même tout entier quoique composé de 500 personnes , a mangé plus d'une fois dans ce lieu , si on en croit Hélychius. On nommoit les Prytanées *ἀσίστροι* ou *παρσίτροι* ; ce dernier mot n'avoit point encore alors la mauvaise acception , qu'on lui a donné depuis. Quoique suivant le témoignage des Auteurs , les Prytanes devoient être au nombre de cinquante , on en trouve tout au plus trente nommés dans les plus longues inscriptions , qui nous ont été transmises. Celle qui est rapportée dans l'ouvrage de M. Corfini sous le N<sup>o</sup>. 28 , présente 40 noms ; mais la plupart des personnes qui y sont nommées n'étoient pas Prytanes : c'étoit des Officiers subalternes ou des *παρσίτροι* , dont on gravoit les noms dans les Inscriptions publiques. M. Corfini ne rend aucune raison de cette différence des Marbres d'avec les Auteurs. Il explique avec soin les noms & les fonctions des Ministres de la Religion , tels qu'étoient les *Hierophantes* , les *Dodouches* , les *Hé-*

*rauts* , les *Hévants sacrés* , les *Hieraulles* , les Prêtres *Phosphores* , & ceux qui servoient à l'Autel. Il ne donne pas des idées moins justes des Scribes , des Secretaires , des Huissiers , qui assistoient aux Tribunaux , soit du Peuple , soit du Sénat , soit des Juges particuliers , & dont on lit les noms sur les Marbres. Viennent ensuite les Inscriptions , qui présentent des noms d'Archontes , que Meursius & Dodwell n'ont point connus , ou qu'ils n'ont du moins pas rapportés dans leurs Fastes. Ils sont au nombre de vingt. Dans le Commentaire , qui accompagne les Inscriptions , M. Corfini ne s'applique pas seulement à fixer l'année de l'Archontat dont il est question dans le Marbre , mais il explique toutes les difficultés particulières , qui se rencontrent dans chaque Inscription , & il donne par-tout des preuves de la sagacité de son esprit , & de la parfaite connoissance qu'il a de la Littérature Grecque , & de tous les monumens de l'antiquité.

La douzième Dissertation traite des secours , qu'on peut tirer des médailles d'Athènes , pour le rétablissement des Fastes. L'Auteur observe d'abord , qu'il n'est point de monumens plus stériles pour l'érudition , & qui répandent moins de lumière sur l'Histoire ancienne que les monnoyes des Athéniens. Toutes les Villes Grecques ont marqué sur leurs monnoyes quelques rites ou quelques événemens particuliers ; elles représentent , ou des Jeux , ou des Fêtes , ou des Vi-

Étoires , ou des Alliances avec des Villes voisines. Mais les médailles d'Athènes n'offrent rien de semblable , si on en excepte celle qui indique , quoique d'une manière assez obscure , la bataille de Marathon ou celle de Salamine ; car pour ce qui est des médailles , qui représentent l'alliance des Athéniens avec les habitans de Smyrne , M. Corfini juge que ce n'est point à Athènes comme Vaillant l'a prétendu , mais à Smyrne qu'elles ont été frappées. On ne voit point sur ces médailles , ni tête d'Empereurs , ni d'Hommes Illustres , dont les Athéniens ayent voulu consacrer la mémoire à la postérité. La partie antérieure représente toujours la tête de Pallas ; s'il se trouve quelques autres têtes sur le revers , ce sont pour l'ordinaire celles de Thésée ou de Mars , ou de Cérès , ou de Neptune.

Le nom du premier Magistrat est communément marqué sur les médailles des Villes Grecques ; mais l'Archonte d'Athènes est rarement désigné par le titre de sa Charge dans les médailles de cette Ville. On y trouve assez souvent les noms de deux ou trois Citoyens , mais il n'y paroît aucune marque , qui désigne expressément si l'Archonte Eponyme est de ce nombre. Les Antiquaires ont cru pour la plupart que ces noms étoient ceux des Magistrats qui présidoient à la fabrique des Monnoyes. M. Corfini avoue qu'il n'a que des conjectures à proposer sur une matière si obscure. Il croit que lorsqu'il y

a plusieurs noms gravés sur les médailles Athéniennes , le premier doit être regardé comme étant le nom de l'Archonte Eponyme , & que les autres noms désignent des Citoyens revêtus de quelque Charge ou qui étoient du nombre des Novemvirs. Il fonde sa conjecture sur plusieurs indices tirés des médailles comparées les unes aux autres & particulièrement sur ce qu'il a remarqué dans trois différentes médailles , qui portent chacune trois noms. Dans la première on lit *Moschion* , *Epigènes* , *Sofander* : dans la seconde , *Callistrates* , *Epigènes* , *Sofander* : dans la troisième , *Métrodorus* , *Epigènes* , *Sofander*. Comme les deux derniers noms sont les mêmes sur ces trois médailles , & qu'il n'y a que le premier qui varie , M. Corfini croit qu'on ne peut rendre une meilleure raison de cette différence , qu'en disant que ces médailles ont été frappées dans trois années consécutives ; que le premier nom est celui de l'Archonte Eponyme , qui changeoit tous les ans , & que les deux autres sont les noms des Questeurs ou des Préfets des Monnoyes qui étant en Charge plusieurs années de suite , ont été marqués sur les monnoyes conjointement avec différens Archontes Eponymes.

Il ne faut pas être étonné , dit M. Corfini , de ce que le nom de l'Archonte n'est pas toujours distingué sur les médailles par le titre de sa dignité. Il suffit qu'il y ait quelques médailles d'Athènes où ce titre se trouve ; on doit expliquer

les médailles les plus obscures par les plus claires, & celles qui expriment le nom de l'Archonte avec sa dignité, nous montrent qu'on doit le suppléer où il n'est pas exprimé. On sçait d'ailleurs que toutes les autres Villes de la Grèce étoient fort exactes à marquer le nom de leur Chef avec son titre honorifique. Nous avons cependant plusieurs médailles de ces Villes, où le nom du Chef se lit sans aucune marque de sa dignité : & on ne doute pas que ce nom ne soit celui de l'Archonte, du Stratège, ou du chef de la Ville. On se dispensoit de graver le mot *Archonte* après le nom propre, parce que le peuple ne pouvoit pas s'y méprendre : on doit raisonner de même à l'égard des médailles d'Athènes. Les Athéniens marquoient les noms de l'Archonte Eponyme & d'autres Magistrats sans y joindre les titres de leur Charge, parce que la place ou le rang que ces noms occupoient sur les médailles désignoit suffisamment l'emploi ou la dignité de chaque Magistrat, chez un Peuple accoutumé de tout temps à cet usage.

On objecte à M. Corfini, que, comme les noms marqués sur les médailles d'Athènes ne se trouvent point dans la partie des Fastes qui a été conservée, il y a lieu de croire que ces noms ne désignent point les Archontes Eponymes; M. Corfini répond 1°. que les Fastes & les Médailles sont d'accord à l'égard de quelques Archontes, & que les noms de ces Magistrats

se trouvent également marqués sur ces deux espèces de monumens; 2°. que les Fastes tels que nous les avons, sont si mutilés & si remplis de lacunes, qu'on ne doit pas être étonné de n'y point trouver la plupart des noms marqués sur les médailles.

Certes, dit M. Corfini, si nous possédions des Fastes entiers & sans lacunes, ou si on pouvoit démontrer que les médailles d'Athènes qui nous restent, ont été frappées dans les temps dont les Fastes nous font demeurés entiers, on auroit bientôt terminé cette dispute. Mais comme les Fastes nous abandonnent après la CXXX. Olympiade, & que la plupart des médailles qui nous restent, paroissent avoir été frappées après cette Olympiade, on chercheroit en vain dans les Fastes les noms gravés sur les médailles, & on raisonneroit fort mal, si, de ce qu'on ne trouve pas la plupart de ces noms dans les Fastes, en concluoit, qu'ils ne désignent pas les Archontes Eponymes.

Après avoir montré avec beaucoup de vraisemblance que le premier nom marqué sur les médailles d'Athènes désigne l'Archonte Eponyme, M. Corfini rapporte tous les noms de ces Magistrats, qu'il a pu trouver dans les médailles des différens Cabinets : il en dresse un Catalogue. La Dissertation de M. Corfini n'est pas seulement propre à jeter du jour sur les Fastes Attiques, mais elle est remplie d'utiles observations sur la matière & la forme des médailles d'Athènes, &

sur les lettres, les monogrammes, & les signes marqués sur ces médailles.

Il reste encore deux Dissertations, sçavoir la treizième sur les Fêtes de l'Attique, & la quatorzième sur les moïs des différens peuples de la Grèce; nous en aurions bien volontiers rendu compte dans notre Journal, si nous n'avions appréhendé de déplaire au Public en multipliant trop les extraits sur

un même ouvrage. Elles ne méritent cependant pas moins l'attention des Sçavans que les Précédentes. L'Auteur enchérit par-tout sur ceux qui avant lui ont traité la même matière; il donne de nouveaux éclaircissémens, & il rétablit le sens de plusieurs passages d'Auteurs anciens, auxquels les sçavans avoient donné de fausses interprétations pour les ajuster à leurs idées & à leurs systèmes.

*HISTOIRE GENE'RALE DES VOYAGES DEPUIS LE commencement du quinzième siècle, &c. Tome VII. Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & à la Chine. Chez Didot, à la Bible d'Or, Quay des Augustins, 1749.*

SECOND EXTRAIT DU SEPTIEME VOLUME.

**A**PRÈS avoir donné une ample description de la Tartarie, suivant les mémoires d'Abulghafi-Kam, & des Ecrivains Chinois, les Auteurs de ce recueil rapportent tous les Voyages, que les Européens ont fait en différens temps dans ce vaste Empire. Le nom de la Tartarie étoit à peine connu dans l'Europe, lorsque les prodigieuses conquêtes des Mongols & des Tartares sous le célèbre Jenghizkan le rendirent fameux par toute la terre. Dès-lors les Papes pleins de Zèle pour la propagation de la Foi, formèrent le dessein d'envoyer des Missionnaires en qualité d'Ambassadeurs aux successeurs du Conquérant pour leur persuader d'embrasser la Religion Chrétienne & de renoncer à leurs cruelles invasions. En

1246 Innocent IV. chargea Jean de *Plano Carpin* & *Benoit*, Polonois de nation, tous deux de l'Ordre de S. François de se rendre à la Cour de Kuiné-Khan ou Kajuk-Kan troisième Empereur des Mongols. Ce Pape fit partir encore l'année suivante, dans la même vûe, mais avec aussi peu de succès, *Ascelin*, *Simon de S. Quentin*, *Alexandre & Albert*, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Les deux Franciscains publièrent une Relation de leurs Voyages, dont *Vincent de Beauvais*, leur Contemporain, nous a conservé l'Extrait dans son *Miroir Historique*. Nos Auteurs l'ont encore beaucoup abrégée dans leur Recueil. Ils n'ont rapporté dans un certain détail que le Journal de leur voyage, l'accueil que leur firent les Princes

Tartares & les fatigues d'une si longue route. Comme ils avoient d'ailleurs des mémoires plus exacts sur les coutumes du Pays, les mœurs des Habitans, leurs conquêtes & leur Religion, ils n'ont eu garde d'emprunter de ces premiers Voyageurs tout ce qu'ils ont dit sur ces différens points. Ils n'ont conservé de leur Relation que ce qui concerne la Géographie & l'Histoire.

S. Louis imita le zèle des Souverains Pontifes : comme ce Monarque attendoit à Nicosie en Chypre un temps favorable pour passer en Syrie, il reçut deux Ambassadeurs de la part d'un Prince Tartare qui se nommoit *Erkaltay*, & qui relidoit alors sur les frontières Orientales de la Perse. Ces Ambassadeurs informèrent le Roy, que depuis trois mois le Grand Kan avoit embrassé le Christianisme à la persuasion de sa mere qui étoit Chrétienne, & que tous les Seigneurs de l'armée avoient été baptisés comme lui ; qu'*Erkaltay* ayant reçu aussi le Baptême, avoit été envoyé avec de grandes forces pour s'employer au progrès de la Religion, protéger les adorateurs de la Croix & détruire ses ennemis ; enfin, que le Grand Kan désiroit avec beaucoup d'ardeur l'amitié du Roy de France. Sur ce discours des Ambassadeurs Tartares, nos Auteurs font les réflexions suivantes : „ s'il y a quelque réalité dans „ cette Ambassade, disent ils, qu'on „ suppose envoyée à S. Louis, c'est „ apparemment qu'*Erkaltay*, trom-

„ pé par la ressemblance du culte „ des Chrétiens avec celui des La- „ mas & des Bonzes, qui avoient „ commencé à prévaloir du temps „ de Kajuk, prit le Christianisme „ pour sa propre Religion, ou que „ par des vûes politiques il feignit „ de le croire pour se procurer „ quelque secours de la part des „ Chrétiens. Il paroît du moins que „ l'objet particulier de cette Am- „ bassade étoit d'engager S. Louis à „ tourner ses armes contre le Sou- „ dan d'Egypte pour occuper les „ forces de ce Prince Mahométan, „ tandis qu'*Erkaltay* se propoisoit „ d'attaquer le Kalife.

Quelque jugement qu'on en porte, l'Histoire nous apprend que S. Louis envoya des Ambassadeurs au Khan des Tartares, & que quelque temps après, son zèle l'engagea à dépêcher, dans la vûe de convertir ce Prince ou de l'affermir dans la pratique de la Religion, Guillaume de Rubruquis, Franciscain, avec un autre Religieux du même Ordre.

La Relation du voyage de ce Missionnaire fut d'abord écrite en Latin, dans plusieurs Lettres adressées au Roy. Hakluit en publia une partie traduite en Anglois. Mais Purchas en a donné une traduction entière sur un manuscrit de Cambridge. *Bergeron* traduisit ces Lettres en François sur la version Angloise, vers le milieu du dernier siècle, après les avoir collationnées sur deux manuscrits Latins.

Bentink déclare que de tous les



Ecrivains de ces anciens temps, Rubruquis est celui, qui a donné la description la plus exacte des Tartares & du Pays qu'ils habitent. Tout ce qu'il rapporte, dit-il, de leur figure, de leurs usages, de leurs alimens & même de leurs habits, est si conforme aux usages préens des Kalmucks, qu'on y reconnoît parfaitement ceux de leurs ancêtres. C'est pour cette raison que nos Auteurs en rendant compte de la relation de Rubruquis, n'ont pas jugé à propos de répéter des détails qui ont déjà trouvé place dans les articles précédens. Ils se font bornés aux circonstances de son voyage jusqu'à son arrivée en Tartarie, & ils ont renvoyé ses observations sur d'autres Pays aux articles respectifs.

En 1250, *Nicolas & Maffio* ou Mathieu, deux freres de l'illustre famille de *Polo*, entreprirent le voyage de Tartarie par des vues de commerce. L'Empereur *Kublay* les reçut avec bonté, & leur fit diverses questions sur les loix & la Religion des pays Chrétiens. Après les avoir retenus quelque temps, il les renvoya avec un Ambassadeur pour demander au Pape cent hommes instruits dans les sciences, qui fussent capables de convaincre les Prêtres Tartares, que la Religion Chrétienne étoit non seulement la meilleure, mais la seule par laquelle les hommes pussent être sauvés, & que les Divinités de la Tartarie n'étoient que des Démon qui avoient aveuglé les Nations Orientales jusqu'à s'en faire

adorer. *Nicolas Polo* employa dix-neuf ans à ce voyage, il ne fut de retour à Venise, qu'en 1269. Il y trouva un fils nommé Marc, qui lui étoit né peu de temps après son départ. Les grands profits, que les deux freres avoient retirés de leur premier voyage, les engagèrent à en entreprendre un second. Ils partirent deux ans après avec le jeune Marc, chargés des Lettres du Pape Grégoire pour le Khan des Tartares. Ils emmenèrent avec eux deux Freres Prêcheurs, nommés *Nicolas & Guillaume*. Le Khan informé de leur approche, envoya au-devant d'eux un corps de quarante mille hommes pour leur servir d'escorte jusqu'à sa Cour. L'accueil, qu'ils y reçurent, fut si honorable, & les caresses du Khan si distinguées, que les Courtisans Mongols en conçurent de la jalousie. Le jeune Marc se rendit en peu de temps capable de parler & d'écrire en quatre différentes langues Tartares. Il acquit tant de faveur auprès de *Kublay*, par les éclaircissimens qu'il lui donna sur les Pays, qu'il avoit traversés, que malgré sa jeunesse le Khan l'employa aux affaires les plus importantes. Il le chargea de diverses commissions à *Karakharum* & dans d'autres parties de l'Empire. La méthode de ce jeune Voyageur étoit de commencer par l'exécution des ordres de l'Empereur, & de donner le reste du temps à s'instruire de tout ce qu'il y avoit de curieux dans les Provinces & les Villes. Il écrivit ses observations

telles qu'on les lit au second Livre de ses voyages.

Nos Auteurs comparent dans leur introduction les voyages de Rubruquis & de Marco-Polo. Les Relations de ces deux Voyageurs, disent-ils, » ont répandu des lumières d'autant plus grandes sur la Géographie, que si l'un a fait connoître les parties Septentrionales de la Tartarie, l'autre nous a donné la connoissance des parties Méridionales. *Rubruquis* nous a instruit très-exactement des usages & des mœurs des Mongols ; mais il n'a voyagé que dans les déserts, au lieu que *Polo* a traversé des Régions fertiles, remplies de Villes & d'Habitans. *Rubruquis* n'avoit pas pénétré plus loin que *Karakorum* ; *Polo* s'avança par différentes routes jusqu'à l'extrémité Orientale du continent. Il décrit avec ordre les Provinces & les Villes de la petite Bukkarie, de Tangut, du Katay, & des contrées voisines de la Tartarie, tandis que l'autre ne nous en donne que des idées imparfaites & très-confuses. *Polo* ne se borne pas au Continent : on le voit entrer dans l'Océan Oriental, & faire voile autour de l'Inde, course sans exemple parmi les Grecs & les Romains. Il reprend terre, & continue son voyage autour de la Perse & de la Turquie. Aux connoissances qu'il ne doit qu'à ses propres yeux, il joint celles qu'il s'est procurées par ses informations. Enfin il rapporta

» dans sa Patrie de grandes lumières sur des Régions inconnues la plupart jusqu'alors ; telles étoient toutes les Contrées maritimes de l'Asie & de l'Afrique, depuis le Japon, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

C'est aux mémoires de ce fameux Voyageur, que les Portugais eurent l'obligation de la découverte des Pays immenses qu'ils conquirent à la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième. Ces mêmes mémoires servirent aussi de guide aux Européens, qui au commencement du dix-septième siècle pénétrèrent dans la Tartarie. Ceux-ci marchèrent sur les traces de Marco-Polo, mais d'un pas si lent, que depuis son voyage jusqu'à ceux des derniers Millionnaires Jésuites, à peine avoient-ils visité la troisième partie du pays dont *Polo* donna la description.

Il est vrai que *Polo* voyageant par l'ordre du Khan, ou dans les armées des Mongols avoit un grand avantage sur les Missionnaires qui l'ont suivi. Après avoir donné à cet Illustre Voyageur les éloges qu'il a si justement mérités, nos Auteurs font une critique fort sentée de sa Relation. Ils y trouvent plusieurs défauts. 1°. Les noms propres y sont écrits avec si peu d'exactitude, qu'il est souvent impossible de savoir à quelles places ils appartiennent. Les difficultés augmentent par l'affectation qu'il a souvent de donner les noms Mongols aux Provinces & aux Villes Chinoises :  
noms,

noms, dont la plupart ne font peut-être pas connus aujourd'hui des Mongols mêmes. 2°. Il n'a pris la latitude d'aucune place, & on ne fçauroit faire beaucoup de fond sur les distances & les giffemens qu'il a marqués. A l'égard de la partie historique de sa Relation, elle est mêlée d'erreurs & de fables. Qui pourra croire, par exemple, ce qu'il raconte des Magiciens Tartares qui excitent, dit-il, des tempêtes au milieu desquelles ils garantissent le Palais Impérial de toutes sortes de vents, & qui font sauter les plats d'eux-mêmes, du buffet sur la table du Khan ? Il donne cependant ces fables sur le témoignage de ses propres yeux.

Nos Auteurs soupçonnent qu'il n'avoit pas vu la Tartarie Orientale, ni le Katay; en effet la description qu'il en donne n'est pas exacte. D'ailleurs il n'a pas dit un mot de la grande muraille, qui est ce que la Chine & peut-être le monde entier contiennent de plus remarquable. En un mot ce qu'on peut croire de plus favorable pour Marco-Polo c'est que s'il avoit effectivement parcouru toutes les Régions dont il parle comme témoin oculaire, il n'avoit jamais fait un Journal régulier de ses voyages, mais qu'après son retour à Venise il composa sa Relation, comptant sur les forces de sa mémoire qui le trompa en plusieurs occasions, & qu'il mit par écrit comme ses propres remarques, des récits fabuleux, auxquels il avoit ajouté foi trop légèrement.

*Janvier.*

Le Journal de Marco-Polo est suivi de la Relation de l'Ambassade que Schah-Rockh envoya à l'Empereur du Katay en 1419; Relation que Thevenot dit avoir été traduite du Persan, & qu'il nous a conservée dans sa collection des Voyages. On y trouve une grande variété de remarques sur la magnificence des Chinois & sur le cérémonial qu'ils observent dans les audiences des Ambassadeurs.

Vient ensuite le voyage de Jenkinson, Négociant fort éclairé qu'une Compagnie Angloise envoya par la voye de Russie dans la grande Bukkarie pour y jeter les fondemens d'un commerce durable s'il le jugeoit avantageux. Cette voye parut impraticable à ce Voyageur, lorsqu'il eut reconnu le caractère des Usbeks, qui ne vivent que de brigandage & qui dépouillent toutes les Caravanes qui leur tombent entre les mains. Cependant Johnson qui l'accompagnoit dans ce voyage recueillit soigneusement toutes les lumières qu'il put se procurer sur les routes qui conduisent à la Chine, & ne rendit pas peu de service à la Géographie. On trouvera dans ce recueil les observations de ce Voyageur, jointes au Journal de Jenkinson.

En 1603. les Jésuites Missionnaires, qui travailloient dans l'Inde au progrès de la Religion, chargèrent le P. Goës de la même Compagnie, de trouver un chemin qui conduisît par terre à la Chine. Il exécuta heureusement cette com-

D

million , en se joignant aux Caravanes Marchandes , qui passoient par la petite Bukkarie. Ensuite le P. *Andrada* Jésuite , & le P. *Chéсанд* tentèrent en 1624 de trouver une route plus courte par le Tibet. Mais ils n'eurent pas le bonheur de réussir dans leur entreprise , & le dessein qu'ils avoient manqué fut exécuté en 1661 par les Peres Dorville & Grueber deux autres Missionnaires de la même Compagnie.

On pouvoit s'attendre que les difficultés ayant été une fois surmontées par ces deux Jésuites & par le P. Goés , l'ardeur des Missionnaires auroit été très-vive à profiter de cette ouverture. Cependant on n'entend plus parler de ces religieuses expéditions jusqu'en 1714, que le P. *Desideri* Jésuite , fit de nouveaux efforts pour découvrir une autre route par le Tibet. Ses deux Prédécresseurs avoient pris au Midi par le Bengale. Il prit du côté du Nord par *Kachemir* , entre les routes des Peres Dorville & Grueber & celle de Goés , qui avoient été moins droites. Enfin le P. Horace de la Penna & quelques autres Capucins , envoyés au Tibet en 1742 pour y prêcher l'Evangile , ont donné une relation de leur voyage qui a paru très-suspecte aux Auteurs de ce recueil. Ils croient que ces Missionnaires ont exagéré les succès de leur mission , pour se procurer de nouveaux secours par une peinture avantageuse de leurs espérances. C'est la seule explication , disent-

ils , qu'on puisse donner à quantité de recits , qui blessent absolument la vraisemblance.

Tous les Journaux de ces différens voyages , quoiqu'abregés & réduits aux circonstances les plus nécessaires , occupent une place considérable dans ce recueil. Ils sont suivis de la relation de deux voyages que le Pere Verbieft fit en 1682 , à la suite de l'Empereur de la Chine , l'un dans la Tartarie Orientale , & l'autre dans la Tartarie Occidentale , & de huit autres voyages que le P. Gerbillon fit dix ans après dans la Tartarie Occidentale , quelques-uns par le grand désert qui est vers la Sibérie , les autres par les Pays , qui touchent à la grande muraille de la Chine , tantôt à la suite de l'Empereur , & tantôt en d'autres occasions.

C'est de la description de la Chine & de la Tartarie par le P. du Halde que nos Auteurs ont tiré les extraits de ces Journaux ; mais ils ne se sont point assujettis à suivre l'ordre de l'Editeur , ni à donner la même étendue à leurs récits. Ils ont rapproché les matières qui sont de la même nature & qui se trouvent dispersées dans les différens Journaux , & ils les ont réduites sous un même article.

Outre les situations & les distances des places que le P. Gerbillon a eu grand soin de marquer & outre la description de toutes les choses qui appartiennent à l'Histoire Naturelle , ce qu'il y a de plus remarquable dans ses relations , ce sont les chasses que l'Em-

pereur Kanghi entreprit pour exercer ses troupes, contenir les Tartares Orientaux dans la soumission, prévenir les embarras qu'ils pouvoient causer à l'Empire & conserver sa santé, ayant appris par l'expérience qu'un trop long séjour à Peking l'exposoit à de fâcheuses maladies. Ces chasses en effet ressembloient plutôt à des expéditions militaires qu'à des parties de plaisir. Les Tartares, qui composent le cortège de l'Empereur, sont armés d'Arcs & de Cimeterres, & divisés en Compagnies, qui marchent en ordre de bataille sous leurs étendards au son des Tambours & des Trompettes. Ils forment autour des Montagnes & des Forêts des cordons qui les environnent comme s'ils assiégeoient régulièrement des Villes à la manière des Tartares Orientaux. Cette armée qui consiste quelquefois en soixante

mille hommes & cent mille chevaux, à son avant-garde, son corps de bataille, son arrière-garde avec son aile droite & son aile gauche, commandées par un grand nombre de Chefs & de Régules. L'Empereur marche à leur tête au travers des Régions désertes & des Montagnes escarpées, exposé pendant tout le jour aux ardeurs du Soleil, à la pluie & à toutes les injures de l'air. Plusieurs Officiers qui avoient servi dans les dernières guerres assurèrent le P. Verbiest, qu'ils y avoient beaucoup moins souffert que dans ces chasses.

Telle est l'idée que le P. Verbiest nous donne des exercices que l'Empereur de la Chine fait prendre à ses troupes pour les tenir en haleine en temps de paix. Nous renvoyons le Lecteur au Livre même pour y voir une infinité d'autres choses également dignes de sa curiosité.

#### TRAITE' DES CRIE'ES, VENTES DES IMMEUBLES

*& des Offices par Décret, principalement suivant l'usage du Duché de Bourgogne : avec des observations sur les Décrets volontaires, les Directions, la vente Judiciable, la vente des Lettres de Barbiers & Perruquiers, celle des Rentes foncières & constituées; & un Recueil d'Edits, Déclarations du Roy, Coutumes, Réglemens, Certificats d'usage & formules sur cette matière. Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée, par M. Jean Alexis THIBAUT, Procureur au Parlement de Dijon. A Dijon, chez François Desventes, Libraire & Imprimeur en Tailles-Douces, rue de Condé à l'Image de la Vierge, 1746. deux vol. in-4°. le premier de 423 pp. y compris la table alphabétique des matières, & non compris environ 18 pp. pour la table des chapitres & des formules, l'Épître Dédicatoire à M. le Premier Président du Parlement de Bourgogne, un avant-propos, un avertissement, diverses additions & explications & une liste alphabétique des Auteurs cités dans l'ouvrage. Le second vol. de 358. pp. non compris un court avertissement*

& une table des observations & des formules en 6 pag. quelques Certificats de différens Greffes de Dijon en 2 pages, & une table chronologique fort sommaire ( en 12 pages ) des Ordonnances, Edits, Déclarations du Roy, Coutumes, Arrêts de Règlement, Délibérations, & Certificats d'Usage rapportés en entier, ou par extrait, ou simplement indiqués dans ce second volume, avec des renvois sur chaque article à la page de ce volume où la pièce est disposée dans l'ordre du traité.

**L**A matière des Décrets étant purement de Droit François & d'un usage aussi fréquent que nécessaire & important, avoit sans doute besoin des éclaircissmens que divers Auteurs ont publiés sur ce sujet en différens temps.

Nous ne rappellerons point ici les traités anciens & modernes, Latins & François qui ont déjà paru sur cette matière. On les trouvera presque tous cités dans notre trentre-septième Journal de l'année 1705 au sujet du traité des Criées par Bruneau, dont la troisième édition parut en 1704, & nous donna lieu de tracer alors une espèce de précis & d'Histoire de cette matière. Nous avons même caractérisé dans notre Journal du mois d'Avril 1727, les principaux & les derniers ouvrages faits en François sur ce sujet, en rendant compte du dernier en date & du meilleur qu'on ait vu dans ce genre, c'est-à-dire, du traité fait par M. de Héricourt qui a été longtemps l'un des Auteurs de ce Journal & dont l'érudition aussi profonde que variée, est assez connue de tous ceux qui sont à portée d'en voir les preuves & d'en éprouver les utiles effets.

Entre tous ces ouvrages ceux

que l'Auteur du traité ci-dessus annoncé, déclare dans son avant-propos, avoir principalement consultés, sont » celui de M. le Prêtre, » dont le Maître qui parut en 1572, » dix années après sa mort; celui » de M<sup>r</sup>. Forget Avocat à Evreux, » imprimé en 1604. Celui donné » en 1616 par Nicolas Bergereau, » en forme de Dissertation sur l'Edit » de 1551. Celui de M. Nicolas » Goujet en 1619. Celui de M. » Bruneau troisième édition en » 1704, & enfin celui de M. de » Héricourt en 1727.

Il paroît par ce détail que M. Thibault, Auteur du dernier traité des Criées, a connu presque tous les ouvrages François faits précédemment sur cette matière, ou du moins le plus grand nombre & les meilleurs de ces ouvrages. On pourroit croire d'abord qu'il n'a pas vu les dernières éditions de tous ces traités; car à l'égard du traité des Criées de M. le P. Le-maitre, il y en a eu à Paris en 1673 une seconde édition annoncée avec quatre autres traités du même Auteur, comme revue, corrigée & augmentée par M. Bernard, Avocat: & l'ouvrage de M. de Héricourt a été encore réimprimé

aussi à Paris en 1739, avec diverses corrections & augmentations. On voit cependant, du moins par rapport au traité de M. de Héricourt, que M. Thibault en a connu la dernière édition, car il la cite dans le cours de son ouvrage.

Au surplus nous n'avions pas mis dans nos précédens Journaux, le Livre de Forget au rang des traités sur les Crieés, le regardant plutôt comme un commentaire particulier sur le titre de la Coutume de Normandie qui concerne les Décrets, que comme un traité général sur la matière, quoiqu'il porte le titre de traité des Crieés.

On sera peut-être étonné que M. Thibault n'ait pas cité deux ouvrages manuscrits sur les Crieés, qui sont de M. Taissand, Commentateur de la Coutume de Bourgogne. On trouve ces deux Traités énoncés dans la vie de ce Jurisconsulte, donnée par son fils & imprimée en 1737 chez Prault, à la tête des vies des Jurisconsultes. Le premier de ces manuscrits paroît même avoir dû être d'autant plus connu de M. Thibault que l'Auteur annonce y traiter les Décrets selon l'usage de la Bourgogne, & que M. le Président Bouhier en fait ainsi mention dans la vie qu'il a donnée de ce Jurisconsulte en 1717 & en 1742, au commencement de ses observations sur la Coutume de Bourgogne. Ne connaissant que le titre de cet ouvrage de M. Taissand, nous n'avons pu voir de quelle utilité il auroit pu être à M. Thibault : mais si M.

Thibault n'a pas connu cet ouvrage, nous l'exhortons à le consulter, & s'il l'a vu il nous semble qu'il devoit marquer l'usage qu'il en a pu faire. On avoit paru d'abord vouloir le rendre public, mais comme il n'a point encore été publié, il n'y a pas d'apparence qu'on veuille le produire aujourd'hui, surtout depuis le traité de M. Thibault.

Nous observerons encore que nous avons été surpris de voir au nombre des Auteurs cités par M. Thibault, *Denanzoutil, sur la Coutume de Bourgogne*. Si la citation est juste, la connoissance de ce Commentateur ou Annotateur de la Coutume de Bourgogne, aura apparemment échappé à M. le Président Bouhier, dans l'Histoire qu'il a donnée de tous les Auteurs qui ont écrit sur cette Coutume, & dont il a publié en 1714 une seconde édition augmentée de plusieurs articles : ou bien il faudroit dire que l'ouvrage de M. *Denanzoutil* seroit postérieur à celui de M. le Président Bouhier, ce qui nous étonneroit encore.

Pourvenir à ce qui concerne particulièrement le traité de M. Thibault dont il s'agit, l'approbation qui y a été donnée, nous apprend que cet ouvrage avoit paru d'abord sous le titre d'*Essai sur la vente des Immeubles par décret*. Mais nous ne savons de quelle année est cette édition, l'Auteur ni l'Approbateur n'en disent rien. Nous voyons seulement que c'est ici une seconde édition, corrigée & augmentée sur

une première qui n'est pas venue à notre connoissance & que cette seconde édition a été approuvée à la censure dès le 16 Mars 1741.

Quelle qu'ait été la cause du retardement de l'impression de cette nouvelle édition, l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui publié nous a paru vraiment utile, & travaillé avec autant de soin que de sagesse. L'exactitude, la précision & la modération avec lesquelles l'Auteur l'annonce, tant dans son avant-propos que dans l'avertissement mis à la tête de chaque volume, nous ont paru aussi propres à faire honneur à l'Auteur & à servir de modèle, qu'à caractériser son traité.

Il n'est (dit l'Auteur) ni de mon état, ni de mes talens, de traiter ambitieusement ce qui appartient à la profession du Jurisconsulte; je me borne à ce qui doit être l'objet de l'attention du Praticien; le détail en est d'une assez grande étendue, pour ne point me partager entre des études, dont une seule suffit pour m'occuper tout entier. Je m'attacherai donc principalement à expliquer le grand nombre de formalités qu'on a introduites (pour les Décrets)..... ces formalités étant de droit étroit; l'omission d'une seule influe sur tout le reste, & ne pouvant être réparée elle entraîne la nullité de la procédure entière. Il seroit à souhaiter que cette procédure décriée fût plus simple, que les règles fussent générales, & qu'on n'eût par tout qu'un même mo-

dèle à suivre;..... mais chaque Pays a ses Loix & ses usages; le Duché de Bourgogne surtout en a qui lui sont propres; & quand pour m'instruire j'ai voulu consulter des personnes habiles, j'ai remarqué..... qu'on s'en tient souvent à une simple pratique, sans remonter plus haut, & qu'on dit seulement cela se fait, cela ne se fait point. J'ai tâché de pénétrer plus avant; j'ai rassemblé autant qu'il m'a été possible, tout ce qui est particulier à notre Province sur cette matière: & lorsque j'ai eu recours aux Loix, aux Arrêts & aux Auteurs des autres Pays, ce n'a été qu'autant qu'il a fallu les ramener à ce que nous devons observer dans notre Province..... Mon ambition n'est point de m'ériger en Auteur, ni de faire des leçons à personne, mais ayant rédigé ce que j'ai trouvé dans les Auteurs, & m'en étant fait une règle... je rends à ceux qui seroient curieux des mêmes recherches, celles que j'ai faites moi-même. D'autres encheriront sur mes premières idées, & j'espère à mon tour recevoir un jour d'eux, plus que je ne leur aurai donné.

Depuis la première édition..... j'ai divisé mon Livre en deux parties (dont chacune forme un volume)..... Parmi les additions (faites pour cette seconde édition) il y en a quelques-unes qui ne sont point de moi, telles que sont quelques observations à la suite du traité de la vente Judi-



„cielle, & les observations sur les  
 „formalités par lesquelles le Roy  
 „purge les hypothèques des biens  
 „qu'il acquiert. Je tiens les pre-  
 „mières d'un sçavant Magistrat qui  
 „s'est acquis la plus haute réputa-  
 „tion, &c. (M. le Président Bou-  
 „hier),..... je suis redevable des  
 „secondes à un Avocat qui a fait  
 „l'honneur du Barreau, &c. (M.  
 „Melenez.)

Pour faire connoître à présent avec quelque détail les deux volumes qui renferment les deux parties principales de cet ouvrage ; chacun de ces volumes comprend diverses autres parties qui ont chacune aussi différentes subdivisions ; & tout l'ouvrage nous a paru rédigé avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

Nous croyons cependant que l'Errata auroit besoin de quelques additions, du moins pour quelques dates de loix. De plus nous aurions désiré que l'Auteur eût compris dans son Recueil de loix, ou du moins dans la table Chronologique qui est à la fin du second volume, toutes les pièces rapportées ou citées dans le premier ou dans le second volume au sujet des Décrets, & il nous a paru qu'il n'y en a mises que les principales ou du moins que toutes n'y sont pas.

Le premier volume est composé de deux parties. La première qui est proprement le fonds de tout l'ouvrage comprend en 322 pag. le traité des Criées, ventes & adjudications des immeubles & des offices par Décret, principalement

suivant l'usage du Duché de Bourgogne. La seconde partie qui n'est qu'une suite de la première & qui occupe le surplus du premier volume, consiste dans les formules des diverses procédures, qui ont lieu pour l'instruction des Décrets forcés & volontaires, & elle paroît ajoutée en entier dans cette seconde édition.

Les seize chapitres qui forment le corps du traité des Criées, sont chacun subdivisés en un grand nombre d'articles dont les sommaires sont marqués à la tête de chaque chapitre. Ceux même d'entre ces chapitres qui contiennent le plus de détail, tels que les chap. 1, 8, & 15<sup>e</sup>, sont subdivisés de plus en paragraphes, dont chacun porte en tête le sommaire de ses articles.

L'Auteur explique dans le premier de ces chapitres d'abord en général ce que c'est qu'un Décret & ensuite en particulier par cinq paragraphes, quels sont les titres nécessaires pour saisir réellement, pour quelles sommes ces saisies peuvent se faire, quels biens y peuvent être compris, quelles précautions on doit prendre pour la discussion des biens des mineurs, des femmes sans puissance de maris & des hoiries abandonnées, & enfin quels Juges connoissent des Décrets.

Les chap. 2, 3, 4, & 5, concernent le commandement qui doit précéder ou accompagner la saisie réelle, les formalités de cette saisie, les pannonceaux & affiches qui

doivent la suivre, & les Commissaires qui y sont préposés.

Les Crieés & leur vérification sont l'objet des chap. 6 & 7, le huitième regarde d'abord les oppositions en général, & ensuite particulièrement les oppositions à fin d'annuler, à fin de distraire, à fin de charges, à fin de collocation & en sous ordre qui forment cinq paragraphes.

Les droits & privilèges du Procureur plus ancien des opposans, la subrogation dans les Décrets, le congé d'adjuger & les formalités à observer jusqu'à la délivrance verbale exclusivement, la délivrance verbale & les formalités qui doivent suivre pour parvenir à la délivrance réelle ; les enchères & la délivrance réelle sont traités dans les chap. 9, 10, 11, 12, 13 & 14. Enfin l'ordre & la distribution du prix des immeubles, les frais privilégiés, les créanciers privilégiés, les créanciers hypothécaires & chirographaires, forment la matière du chap. 15, qui est après le premier chapitre le plus étendu de tous & qui fournit outre son préambule trois paragraphes. Et le chap. 16 & dernier a pour objet, l'appel, le retrait & la lésion en matière de Décret.

A la suite de ces 16 chap. sont sur le Décret volontaire quelques observations qui paroissent avoir été encore ajoutées dans cette nouvelle édition.

L'Auteur remarque au commencement des formules qui forment la seconde partie du premier vo-

lume, que ces formules ne sont pas de lui, qu'il les a tirées de quelques procédures conduites par les plus habiles Praticiens (de Dijon) & qu'il a eu soin d'observer les différentes formes de la procédure selon la diversité des Tribunaux. Ainsi par exemple sur les premières de ces formules & au sujet des Crieés de biens situés en divers Bailliages ou en diverses Paroisses du même Bailliage, l'Auteur observe 1°. » que si les biens qu'on » veut mettre en décret ou *amplier*, » sont situés en divers Bailliages ; » il est nécessaire d'obtenir Arrêt » d'attribution en faveur du Bailliage, où la plus grande partie » des biens est située ; 2°. que si » les biens sont en diverses Paroisses dans l'étendue du même Bailliage, le Parlement permet de » ne faire les crieés que dans la » principale de ces Paroisses ; mais » que si les biens sont en différens Bailliages, il est nécessaire de » faire les crieés dans le principal lieu de chaque Bailliage, après » en avoir obtenu du Parlement le » pouvoir par un Arrêt dont il » donne le modèle ; 3°. qu'outre » cet Arrêt d'attribution il faut encore des Lettres du Sceau ; 4°. » que cet Arrêt & ces Lettres ne » dispensent point de vérifier les » Crieés au Bailliage où sont situés » les biens qu'on fait vendre dans » un autre Bailliage en conséquence » de l'attribution.

Les formules rapportées par l'Auteur sont au nombre de 60, & occupent près de 60 pages ; il semble

semble qu'il auroit pu y en joindre plusieurs autres qu'on trouve dans l'ouvrage de M. de Héricourt sur cette matière. Apparemment M. Thibault a plus songé à marquer l'essentiel, & quant au surplus à ajouter sur l'objet de son traité ce qu'il a pensé manquer dans les ouvrages précédens, qu'à rassembler exactement tout ce qui avoit déjà paru & qu'on peut trouver dans les ouvrages qu'il a cités. Mais nous aurions désiré que l'Auteur eût un peu plus expliqué ses vues à ce sujet.

Le second volume comprend trois parties, dont la première consiste principalement en observations, la seconde ne contient que des formules, & la troisième est un Recueil de toutes les loix & usages que l'Auteur a pu rassembler sur les Décrets.

Les observations contenues dans la première partie en 93 pages & en huit articles, concernent 1°. la vente judiciaire, (c'est-à-dire, la vente qui se fait devant le Juge des lieux des fonds trop peu considérables pour donner lieu à un Décret ordinaire;) 2°. les formalités par lesquelles le Roy purge les hypothèques qui sont sur les biens dont Sa Majesté fait l'acquisition; 3°. la vente des Offices par décret; 4°. plusieurs Dissertations sur la question de sçavoir, si l'opposition au Sceau rend exigibles les rentes constituées, dues par un Officier pourvu d'une Charge héréditaire; 5°. divers Arrêts du Parlement de Dijon sur cette que-

*Janvier.*

stion; 6°. la vente des Lettres des Barbiers & Perruquiers, dont les places sont considérées en Bourgogne comme meubles; 7°. la vente des rentes constituées qui sont encore réputées meubles en Bourgogne, & pour lesquelles on y observe à peu près les mêmes formes que pour les ventes judiciaires; 8°. les directions.

Chacun de ces articles à l'exception du second qui est le plus court, du quatrième qui est le plus long, & du cinquième est subdivisé en différens nombres dont les sommaires sont en tête de l'article.

Les Dissertations qui forment le quatrième article & y occupent 40 pages, sont au nombre de cinq. La première donnée en forme de consultation le 19 Juillet 1731, par MM. Duhamel & Aubert, Avocats du Parlement de Paris, a pour objet de faire voir que l'opposition au Sceau rend exigibles les principaux des rentes dues par l'Officier qui a vendu son Office. La seconde Dissertation donnée encore en forme de consultation par MM. Bronod & Godefroy, Avocats aux Conseils, le 10 Novembre 1731, tend au même but. La troisième Dissertation qui est après la cinquième la plus étendue, est attribuée à M. Espiard, Président au Parlement de Besançon, & tend à prouver le contraire. La quatrième sans nom d'Auteur, a pour objet de réfuter la précédente & la cinquième qu'on dit de M. Clugny, Conseiller au Parlement de Dijon, se réduit à peu près à con-

E

firmes l'avis attribué à M. Espiard.

A l'égard des trois Arrêts rapportés sur l'art. 5 le premier rendu à l'audience le 16 Mars 1734, conformément aux conclusions de M. Thierry, Avocat Général a jugé que l'opposition au Sceau ne rend pas exigibles les principaux de rentes affectés sur l'Office vendu volontairement & sans deniers déboursés. L'Auteur marque devoir cet Arrêt à M. Cocquard Avocat, qui le tenoit de M. le Président Espiard rédacteur de l'Arrêt, auquel ont été jointes diverses observations & la citation de plusieurs autres Arrêts récents comme y étant conformes.

Les deux autres Arrêts, intervenus les 7 Août 1733, & 19 Avril 1736, ont jugé qu'un Créancier opposant au Sceau pouvoit forcer l'Acquéreur de l'Office à lui payer les intérêts, tels qu'ils ont été stipulés dans le dernier Contrat de vente de cet Office, quoique ceux qui lui étoient dus par le vendeur de cet Office, eussent été réglés à un moindre denier.

Nous nous sommes arrêtés d'avantage sur ce qui concerne ces derniers articles, parce que les questions qu'ils ont pour objet sont devenus aussi fréquentes qu'intéressantes dans ces derniers temps, où la Jurisprudence du Parlement de Paris paroît encore plus assurée & plus favorable aux Créanciers opposans au Sceau que celle du Parlement de Dijon.

Pour revenir au second volume du traité des Crieurs dont il s'agit,

les formules qui composent la seconde partie de ce volume & qui y occupent environ trente pages y concernent ; 1°. la vente judiciaire ; 2°. la vente des Offices par Décret ; & 3°. les directions sur lesquelles l'Auteur se contente d'observer la forme d'un Contrat de direction & celle de la vente des biens mis en direction.

La troisième & dernière partie de ce second volume & de tout l'ouvrage dans lequel elle occupe plus de 220 pages, consiste dans un Recueil de tout ce que l'Auteur a pu rassembler d'intéressant, surtout pour le Parlement de Dijon, dans les Ordonnances, Edits, Déclarations du Roy, Coutumes, Réglemens des Cours Souveraines, Délibérations & Certificats d'usage sur les Décrets.

L'Auteur ne donne pas toutes ces loix en entier : il se contente de rapporter les principales & d'indiquer seulement les dates & les objets des autres, en marquant sur plusieurs les ouvrages dans lesquels on peut les consulter aisément dans leur entier. Cet exemple de sagesse est encore un des modèles que nous croyons devoir proposer à notre siècle, où il est trop rarement imité surtout en matière de Jurisprudence : & les Auteurs des recueils modernes devroient sans doute en profiter, pour ne pas grossir inutilement leurs volumes d'une infinité de loix, dont on a déjà plusieurs textes dans différens ouvrages précédens assez répandus.

A l'égard du Recueil donné par

M. Thibault étant rédigé par ordre des matières, & suivi d'une table Chronologique qui en réunit selon l'ordre des temps, toutes les différentes pièces rapportées en entier ou par extrait, ou simplement citées; il nous a paru, que fait sur le modèle du Recueil donné précédemment par M. de Héricourt, ce dernier réunissoit tous les avantages des meilleures méthodes.

Ce Recueil de M. Thibault est divisé en douze chapitres qui sont encore tous subdivisés en différens articles, dont les sommaires sont presque toujours mis à la tête du chapitre, si ce n'est sur quelques chapitres trop courts pour rendre cette précaution vraiment utile & commode.

Le premier & l'un des plus considérables de ces douze chapitres, expose les réglemens généraux faits sur les Décrets. Le second comprend les dispositions de la Coutume de Paris, & les Arrêts de réglemen du Parlement de Paris, sur les décrets, sur les hypothèques & sur les subrogations. Il y a dans l'intitulé de ce chapitre une équivoque qui pourroit faire croire que l'Auteur y expose toutes les dispositions des Coutumes de France sur cette matière, quoi qu'il n'y cite que celle de Paris. Le troisième Chapitre qui est le plus étendu de tous, concerne les Réglemens du Parlement de Dijon & les Certificats donnés dans le même Parlement par les Avocats, par les Procureurs, par les Greffiers, & par les Huissiers, tant des Requêtes

du Palais que du Parlement. La simple citation de tous les articles que l'Auteur a pu découvrir sur les Décrets dans plus de 40 des Coutumes de France, forme le chap. 4. Le cinquième n'est composé que de trois citations d'Ordonnances rendues pour le Comté de Bourgogne sur les Décrets, & d'un renvoi aux pages de l'ouvrage de M. de Héricourt, où ces loix sont rapportées. La citation des Déclarations du Roy & des Réglemens faits par le Parlement de Dijon, pour les Pays de Bresse, Bugey, Valromey & Gée, au sujet des subastitutions, discussions & bénéfices d'inventaire, remplit tout le chapitre sixième. On voit dans le septième chapitre l'Edit de 1683, & les Déclarations des 17 Juin 1703 & 15 Mars 1741, suivies de la citation de plusieurs autres Edits, Déclarations & Arrêts à consulter par rapport aux hypothèques sur les Offices, à leur vente & aux oppositions au Sceau. Il en est à peu près de même du chap. 8. concernant les hypothèques & les subrogations: l'Auteur n'y ayant rapporté que l'Edit du mois de May 1609, & l'Arrêt du Conseil du 13 Décembre 1695, se contente de citer les autres loix faites à ce sujet. Le chapitre neuvième ne consiste qu'en citations de divers Edits concernant les hypothèques du Roy, la vente des biens des comptables, & les formalités pour purger les hypothèques des biens que le Roy acquiert. L'Auteur après avoir rapporté dans le dixième

chapitre , divers Edits & Arrêts concernant les Commissaires aux Saïfies-Réelles , en cite un beaucoup plus grand nombre d'autres & finit par citer six Edits & Déclarations intervenus depuis le mois de Janvier 1758 , jusqu'au mois d'Août 1716 , sur l'établissement & la suppression des Offices de Commissaires, Conservateurs généraux des Décrets volontaires, & de Contrôleurs des Commissaires. Les chap. 11. & 12. concernant les Certificateurs des Criées & les Receveurs des Consignations, sont dans le même goût.

En comparant la table Chronologique du recueil fait par M. de Héricourt , avec celle du recueil de M. Thibault , on voit que la première ne contient guère qu'environ 130 pièces, mais qui sont rapportées presque toutes en entier; au lieu que la seconde énonce environ le double de pièces dont la plus grande partie n'est que citée. Il faut encore observer 1°. que toutes les pièces rapportées par M. de Héricourt ne sont pas même citées par M. Thibault , qui paroît avoir regardé, surtout comme étrangères à son objet, les loix particulières à certaines Provinces

autres que la Bourgogne & la Franche-Comté; 2°. qu'outre ce qui peut être particulier au Parlement de Dijon , M. Thibault rapporte en entier par extrait & par simple citation , diverses loix générales sur la matière des Décrets qui ne sont point dans l'ouvrage de M. de Héricourt : ainsi aucun des deux derniers ouvrages faits sur cette matière ne dispense de consulter l'autre. Si la capacité reconnue du Jurisconsulte qui a donné l'avant dernier traité, rend son ouvrage digne de toute l'estime que le Public y a attachée ; les soins qu'a pris l'Auteur du dernier pour profiter de ce qui avoit été fait de mieux sur cette matière, paroissent aussi devoir mériter une reconnoissance & une confiance proportionnée à son travail & au nouveau service qu'il rend au public. Il paroît même que cette matière étant à présent approfondie & traitée par un Praticien, ainsi que par un Jurisconsulte, il n'y reste plus rien à désirer tant que la forme des Décrets ne changera point, & qu'en joignant à ces deux derniers traités les loix nouvelles qui pourront survenir: on doit avoir sur cette matière des recueils assez complets,



*HISTOIRE CIVILE, ECCLESIASTIQUE ET LITTÉRAIRE de la Ville de Nîmes, avec des Notes & les Preuves, suivie de Dissertations Historiques & Critiques sur ses Antiquités, & de diverses Observations sur son Histoire Naturelle; par M. Ménard, Conseiller au Présidial de la même Ville, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Chaubert, MDCCL. Tome I. in-4°. de 468. pp. sans y comprendre la Préface de 10. pp. les Notes de 112. pp. & les Preuves de 226. pp.*

**S**I la Géographie générale d'un Royaume ne peut être perfectionnée que par le détail Géographique, & même Topographique des Provinces & des Pays qui le composent; l'Histoire Générale de la France ne sera conduite à sa perfection, que d'après les Histories exactes des Provinces & des Villes qu'elle renferme. Depuis le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, on a publié des collections d'Historiens de France, des Conciles, des Capitulaires, des Ordonnances de nos Rois, des Chartes & d'une infinité d'Actes. Plusieurs Sçavans ont travaillé sur ces matériaux, & ont composé une Histoire Générale de France, où se sont bornés à des morceaux de la même Histoire; si on lit avec attention leurs Ouvrages, on reconnoît que souvent ils se sont trompés dans les détails, pour n'avoir pas assez connu l'Histoire particulière & locale.

Les Sçavans Bénédictins, qui ont donné l'excellente Histoire de la Province de Languedoc, ont travaillé pour la perfection de notre Histoire Générale; M. Ménard en écrivant l'Histoire de la Ville de Nîmes entre dans les mêmes vues,

il traite dans toute son étendue l'Histoire d'une Ville célèbre, que les Historiens du Languedoc n'ont pu approfondir; l'Histoire suivie & détaillée d'une Ville particulière n'entroit pas dans leur plan.

La Ville de Nîmes, l'une des plus anciennes des Gaules, dans les premiers temps libre & très-puissante, passa successivement sous la domination des Romains, des Visigots & des François: elle éprouva différentes révolutions. Sous les Romains, elle perdit son indépendance absolue, mais elle en fut dédommée par les grâces & les faveurs dont les Empereurs la comblèrent; une Colonie célèbre, le privilège d'être gouvernée par ses propres Magistrats, le droit de battre monnoye, de magnifiques édifices, la rendirent une des plus illustres de la Province Romaine des Gaules; elle eut le bonheur de recevoir la lumière de l'Evangile dans les premiers siècles de l'Eglise. La décadence & la chute de l'Empire Romain en Occident, occasionnèrent la ruine ou la défolation des Villes. Les Visigots, nation d'origine Germanique, après avoir couru les Provinces Orientales de

l'Europe, pénétrèrent au cinquième siècle en Italie, & ensuite dans la Gaule, où ils établirent avec leur domination le règne de l'ignorance, du mauvais goût & de la barbarie; la Ville de Nîmes asservie à ces Etrangers, perdit son ancienne splendeur, & conserva à peine ces vastes & magnifiques édifices dont les Romains l'avoient décorée. Elle parut naître sous les François, qui la délivrèrent de la domination des Visigots; les maux qu'elle avoit soufferts ne purent être réparés que par le cours de plusieurs siècles; nos premiers Rois contribuèrent à son rétablissement; elle doit à leurs glorieux Successeurs la dignité & la splendeur qu'elle a recouvrée dans ces derniers siècles.

M. Ménard, excité par l'amour & par la reconnoissance que tout Citoyen doit à sa Patrie, forma le dessein de composer l'Histoire de la Ville de Nîmes, & d'y décrire les Antiquités, l'ancien Gouvernement, les différentes révolutions de cette Ville célèbre. Pour conduire l'Ouvrage à sa perfection, il n'a épargné ni peines, ni travaux, ni même la dépense que des recherches immenses lui ont occasionnée.

Nous croyons devoir tracer le plan de cet Ouvrage, qui sera composé de cinq volumes *in-4°*. L'Auteur dans toute l'Histoire a suivi l'ordre chronologique, qui est le plus naturel, & a distribué la matière en trois parties principales, sçavoir le *corps de l'Histoire*, les *Notices* & les *Preuves*; il renvoie à la

fin de l'Ouvrage la description & l'explication des *Monumens antiques* de Nîmes; il le finira par différentes recherches sur l'Histoire naturelle du Pays, & par quelques observations météorologiques qui ont été faites & suivies à Nîmes pendant plusieurs années.

*Le corps de l'Histoire*, dit notre Auteur, comprend l'origine primitive de Nîmes & ses accroissemens; l'établissement de sa Colonie; son Gouvernement civil & politique dans tous les siècles, depuis son origine connue jusqu'à présent; une courte description des édifices que les Romains y ont construits; l'établissement, & les progrès de la Religion Chrétienne dans cette Ville; la succession de ses Evêques; leurs principaux réglemens sur la discipline & sur les mœurs; les Conciles qui se sont tenus, soit dans la Ville, soit dans le Diocèse, avec leurs Décrets; la fondation & les accroissemens des Abbayes & des anciens Monastères; l'établissement des autres Maisons Religieuses & des Hôpitaux; les troubles funestes, qui agitérent cette Ville dès la naissance du Calvinisme, dont elle eut le malheur d'être un des plus forts remparts; les nouveaux troubles que les Fanatiques ont excités, de nos jours, dans son territoire; l'institution des Comtes, des Vicomtes, des Viguiers; celle des Tribunaux de Justice; la suite des Sénéchaux dont plusieurs ont été distingués par leur naissance & par leurs services, & dont les noms entrent souvent



dans l'histoire des plus anciennes Maisons du Royaume ; l'introduction des Lettres dans Nîmes, leurs progrès, leur décadence, leur renouvellement ; enfin les Hommes illustres qui y sont nés, ou qui en ont tiré leur origine. Ce simple exposé démontre l'étendue & l'importance de l'Ouvrage, qui mérite bien d'être intitulé : *Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la Ville de Nîmes.*

Les Notes que l'Auteur donne à la fin de chaque Volume, sont intéressantes ; elles contiennent des éclaircissmens, & souvent même des discussions de quelques points importants, qui n'auroient pu entrer dans le corps de l'Histoire, sans rompre le fil de la narration. On trouve de même à la fin de chaque Volume, après les Notes, les Pièces justificatives ou les *Preuves* de l'Histoire ; cette partie n'est pas la moins intéressante. Outre les Auteurs anciens, les Ecrivains du moyen âge, & les Chroniques, M. Ménard a consulté plusieurs dépôts, d'où il a tiré un très-grand nombre de Chartes, & de Pièces qui n'avoient point été publiées. Il a choisi celles qui lui ont paru les plus intéressantes pour l'Histoire de Nîmes ou qui peuvent éclaircir quelques Points de l'Histoire générale de France. Les Pièces qui lui ont été le plus utiles sont un Catalogue des Evêques de Nîmes depuis l'an 509. jusqu'en 1497 ; une ancienne Chronique de Nîmes depuis l'an 815. jusqu'à l'an 1177. & un Cartulaire de l'Egli-

se de Nîmes, écrit au treizième siècle. M. Ménard n'a fait imprimer parmi les Preuves que les Pièces qui n'ont point été publiées ; il donne un Glossaire, ou l'explication des termes de la Basse Latinité, du vieux François & du Languedocien, qui s'y trouvent employés.

La partie Historique sera terminée par un Pouillé du Diocèse de Nîmes, & par une Notice de tous les lieux qui composent la Sénéchaussée de Beaucaire ; on y trouvera les principaux événemens qui ont illustré chaque lieu, la suite des Seigneurs qui ont possédés les grandes Terres ; enfin M. Ménard y joindra une Carte détaillée de la Sénéchaussée entière.

Tel est le plan général de l'Ouvrage, qui fait assez connoître l'importance & l'utilité de l'Histoire de Nîmes ; l'Auteur a trouvé peu de secours dans les Ecrivains, qui avant lui avoient traité de la même matière. Leurs essais étoient imparfaits, superficiels & souvent défectueux. M. Ménard a remonté aux sources les plus pures, & a recouvré, autant qu'il lui a été possible, les pièces originales. Après avoir rassemblé avec beaucoup de peines & de recherches tous les matériaux, il les a disposés avec ordre, ne donnant aux événemens que l'étendue qu'ils méritoient, passant légèrement sur ceux qui sont moins intéressans ; partout son stile est simple, clair & précis. Nous pouvons ajouter que son Ouvrage peut servir de modèle pour écrire les Histories particulières des gran-

des Villes du Royaume.

Le premier Volume, dédié à M. le Maréchal Duc de Richelieu, Commandant en chef de la Province de Languedoc, est divisé en quatre Livres, qui contiennent l'Histoire de Nîmes depuis sa première origine connue jusqu'à l'an 1312. On trouve à la tête de ce Volume deux Vues de la Ville, l'une prise du côté de l'Esplanade, qui est celui du Midi, & l'autre du côté de la Tour Magne, qui est au Nord. On y donne aussi le *Plan de la Ville de Nîmes ancienne & moderne*. On voit à la fin du Volume une *Table des Matières* très-ample, que l'Auteur a dressée avec la plus grande exactitude; ce Volume est imprimé en beaux caractères, & sur de beau papier; on a tiré un petit nombre d'exemplaires en grand papier.

Nous rendrons compte dans cet Extrait de l'Histoire de la Ville jusqu'à la décadence de l'Empire en Occident. Il ne nous est pas possible d'entrer dans tous les détails, nous nous bornerons aux événemens principaux & aux grandes révolutions que la Ville a éprouvées.

La Ville de Nîmes est située dans l'ancien Pays des *Volces Arecomiques*, c'est-à-dire des Volces habitans de la Plaine & des Vallées, qui étoient ainsi distingués des *Volces Tectosiges*, qui habitoient le Pays haut. C'est encore la division naturelle du Languedoc, les Tectosiges habitoient le Pays que nous nommons le *Haut Lan-*

*guedoc*, & les Arecomiques le *Bas Languedoc*. Le Pays des Arecomiques dans les plus anciens temps connus étoit habité par les Ibériens, sortis d'Espagne; les Liguriens établis entre le Rhône & les Alpes pénétrèrent aussi dans ce Pays, & y étoient mêlés avec les Ibériens dans le quatrième siècle avant l'Ere-Chrétienne; enfin les Liguriens, fortifiés de nouvelles Colonies des Celtes, chassèrent entièrement les Ibériens; ils possédoient le pays des Arecomiques, dans le temps qu'Annibal traversa la Gaule pour entrer en Italie. Ces Peuples, qui étoient maîtres des deux rives du Rhône, disputèrent au Général Carthaginois le passage de ce Fleuve; ses ruses l'emportèrent sur leur courage; Hannon qui avoit remonté le Rhône & l'avoit passé avec un corps de troupes, attaqua les Arécomiques, qui s'étoient postés sur la rive gauche, & les mit en fuite; Annibal traversa le fleuve, & continua sa route vers l'Italie.

Quelque temps après le passage d'Annibal, le pays des Arecomiques fut soumis aux *Arverni* (*peuples de l'Auvergne*) qui avoient étendu leur puissance sur une grande partie de la Gaule; mais leur domination sur les Volces Arecomiques ne fut pas de longue durée; ceux-ci n'étoient plus leurs Sujets, ni même leurs Alliés, lorsque les Romains entrèrent dans la Gaule & y firent leurs premières conquêtes.

La Ville de Marseille avoit été fondée vers l'an 600. avant l'Ere-Vulgaire

Vulgaire , par une colonie de Phocéens d'Asie ; elle devint par son commerce une Ville riche & florissante , & établit ses propres Colonies sur les côtes de la Méditerranée , dans la Gaule & même en Espagne. Les Marseillois pour les avantages de leur Commerce avoient fait alliance avec les Romains dont la puissance s'étoit élevée en Italie ; mais ils étoient continuellement vexés & inquiétés par les Liguriens leurs voisins ; enfin l'an 600. de Rome ( 154. avant Jesus-Christ ) ces Liguriens assiégerent Nice & Antibes , villes de la dépendance de Marseille ; les Romains envoyèrent un prompt secours à leurs Alliés , les Liguriens furent battus & défaits ; quelques années après , les Saliens , autres Peuples Liguriens , recommencèrent les hostilités contre les Marseillois , ils furent encore vaincus , C. Sextius Calvinus , Général Romain , fonda en 631. de Rome dans leur territoire une Ville , qui fut nommée de son nom *Aqua Sextia* , c'est la ville d'Aix en Provence ; Teutomal leur Roi , se réfugia chez les Allobroges , ( peuples du Dauphiné & de la Savoye ) qui lui accordèrent des Troupes , & engagèrent à la défense de la Cause commune Bituit , Roi des *Arverni* ; ce Prince l'an 633. commença par ravager les terres des Peuples *Aedui* ( d'Autun ) anciens Alliés de Rome , & marcha à la tête d'une armée nombreuse contre les Romains ; il fut défait par le Proconsul Domitius , vers l'embouchure

*Janvier.*

de la Sorgue dans le Rhône ( au Comtat d'Avignon ) & obligé de prendre la fuite. Bituit rassembla bientôt une Armée encore plus nombreuse , de deux cens mille hommes ; le Consul Q. Fabius Maximus , qui prit le commandement de l'Armée Romaine , alla le chercher jusques dans le Pays des Allobroges , l'attaqua dans une Plaine située au confluent du Rhône & de l'Isère , lui décida cent mille hommes & l'obligea de se retirer chez les Allobroges ; mais Bituit fut arrêté & envoyé prisonnier à Rome ; les Généraux Romains , Fabius & Domitius , pour perpétuer la mémoire d'un événement aussi glorieux , firent ériger des Trophées sur le champ de bataille. Les Liguriens & les Allobroges furent entièrement subjugués & leur pays réduit en Province. Les peuples Arecomiques , qui ne paroissent pas avoir pris aucune part à cette guerre , se soumirent aussi aux Romains ; M. Ménard pense , que leur soumission fut volontaire , & qu'elle se fit par la médiation des Marseillois ; quoiqu'il en soit , tout le pays qui est compris entre les Alpes , les Cévennes , la Garonne & la mer Méditerranée , fut assujéti à la domination Romaine , sous le nom de Province de la Gaule , qui fut dans la suite nommée Province Narbonoise. Le Sénat pour contenir ces nouveaux Sujets , envoya une Colonie Romaine à Narbonne l'an de Rome 636.

Cette nouvelle Province ne fut pas long-temps tranquille , les Cim-

bres & les Teutons , après avoir battu des Consuls & des Armées entières , la désolèrent par leurs courses & leurs ravages ; enfin Marius la délivra de tant de maux , ayant détruit dans un combat sanglant , près la Villé d'Aix , en 652. les Teutons & les Ambrons , qui depuis la révolte des Cimbres , continuoient le ravage du pays.

Les Arecomiques , par reconnaissance envers leur Libérateur , prirent le parti de Marius , dans la guerre civile qui s'éleva entre ce Grand Général & Sylla , ils se déclarèrent en faveur de Sertorius , Partisan de Marius , mais ils furent punis , Pompée passa en 678. de Rome , dans la Narbonoise , réduisit les Arecomiques , les dépouilla des Terres qu'ils possédoient sur la rive gauche du Rhône & les donna aux Marseillois , fidèles Alliés de la République , qui les perdirent eux-mêmes pour avoir pris le parti de Pompée contre Jules-César.

La Province resta toujours fidèle aux Romains , dans le temps que Jules-César , sous prétexte de défendre les Peuples *Aedui* ( d'Autun ) anciens Alliés de la République , entreprit & exécuta heureusement la conquête de la Gaule qui étoit restée libre & indépendante ; la Province résista aux vives sollicitations de Vercingetorix , qui avoit soulevé toutes les Gaules pour la défense de leur commune liberté ; elle resta attachée au parti de César , pendant la Guerre Civile , il n'y eut que la Ville de Marseille & quel-

ques Peuples particuliers , qui se déclarèrent en faveur de Pompée.

Tel est le précis de l'Histoire que M. Ménard a décrite des Peuples Arecomiques , jusqu'à l'Empire d'Auguste. Jusqu'à cette époque on ne trouve aucun monument de la Ville de Nîmes. Polybe , César , Cicéron , Tite-Live , ne disent rien de cette Ville ; il n'en est fait aucune mention ni à l'occasion du passage d'Annibal , qui traversa son territoire , ni pendant les guerres que les Romains firent aux Liguriens , aux Cimbres , & aux Teutons , & contre Sertorius. Cependant Etienne de Byzance fait remonter la fondation de Nîmes , jusqu'à *Nemausus* , l'un des descendants d'Hercule , & dont le nom se trouve même sur des monumens de la Ville ; M. Ménard observe que les Villes , qui cherchoient à s'illustrer , ont souvent adopté des origines fabuleuses ; il pense avec raison que la fondation de Nîmes est bien postérieure à l'établissement de la Colonie de Marseille , qu'elle n'est point une Colonie Grecque , puisque son nom est Celtique , que Nîmes , comme toutes les autres Villes des Gaules , n'étoit originairement qu'une Bourgade , qu'un amas de maisons sans enceinte ; qu'enfin ayant été fermée de murs , elle devint assez considérable pour recevoir une Colonie Romaine.

César-Octavien , ayant vaincu M. Antoine & Cléopatre Reine d'Egypte , à la Bataille d'Actium l'an 723. de Rome , devint le maî-

tre de l'Empire Romain ; il reçut au commencement de l'an 727. de Rome ( 27. avant l'Ere-Chrétienne ) le titre d'Auguste , il partagea avec le Sénat les Provinces , passa dans la Gaule , & dans une Assemblée convoquée à Narbonne , il régla la Police & le Gouvernement des Gaules ; la Province Romaine de la Gaule commença dès-lors à être nommée Narbonnoise ; M. Ménard pense qu'Auguste pendant ce séjour dans la Gaule établit la Colonie de Nîmes , qui fut composée des Vétérans qui avoient servi à la conquête de l'Egypte , comme le prouve le Crocodile enchaîné à un palmier avec l'inscription COL. NEM. c'est-à-dire *CO*lonia *NE*mausus ou *NE*mausensis , qui se voit sur les médailles de Nîmes avec la tête d'Auguste , & quelquefois avec la tête d'Auguste & celle d'Agrippa. En effet , le titre de COLONIA NEMAUSENSIS AUGUSTA qui se lit dans les anciennes Inscriptions de la Ville , montre que la Colonie n'est pas antérieure à l'an 727. de Rome , auquel Octavien reçut le titre suprême d'Auguste.

Cette époque est la plus célèbre dans l'Histoire de Nîmes. La Ville devenue Colonie prit une forme nouvelle , elle reçut la Religion Romaine , eut des Pontifes & des Ministres inférieurs ; son Gouvernement fut confié à un Sénat , qui avoit pour chefs les Duumvirs ; la justice y étoit administrée par un Collège ou Tribunal de six Magistrats IIII VIR JVRI DICVND. ; la Ville

avoit encore d'autres Colleges ; des *Ediles* qui avoient l'intendance des bâtimens publics , des Aque-duc & des grands chemins ; des Officiers préposés à la direction de l'Arсенal PRAEF ARM. ; d'autres Commandans des Soldats du guer pour la sureté de la Ville , PRAEF VIGIL , & d'autres enfin qui avoient inspection sur la Fabrique des Armes , PRAEF. FABR. La Colonie de Nîmes avoit ses revenus & un Tresor particulier , les Officiers qui étoient chargés du recouvrement & de la garde étoient nommés *Questeurs* AB AERario , *Quartumvirs* AB AERario. On trouve les titres de ces différens Officiers dans les anciennes Inscriptions.

La Ville de Nîmes dès l'établissement de la Colonie devint une Ville très-considérable ; formée sur le modèle de Rome sa Métropole , elle avoit à peu-près les mêmes Pontifes & les mêmes Magistrats , elle fut ornée d'édifices magnifiques ; plutôt alliée que sujette de Rome , elle jouissoit du Droit que les Jurisconsultes Romains nommoient *Jus Luti P'uris* ; ses habitans , en passant par les Charges de la Ville , devenoient Citoyens Romains ; la Ville enfin qui commandoit à vingt-quatre Bourgades ; gouvernée par les Magistrats , & suivant ses propres Loix , n'étoit point soumise au Magistrat Romain qui gouvernoit la Province ; elle conservoit l'*Autonomie* & une espèce de liberté au milieu d'un Pays asservi à la domination Ro-

maine; cette Ville comblée de tant de faveurs de la part du Gouvernement, fut ornée de magnifiques édifices, de Thermes ou de Bains publics, de Temples, &c. & fut renfermée dans une vaste enceinte de murs, dont on voit encore les vestiges, & dans une étendue de terrain dont la Ville de Nîmes n'occupe maintenant qu'une petite portion. Les dehors de la Ville étoient remplis d'édifices & de maisons de Campagne, & ce fut pour la commodité des maisons de la Ville & de la Campagne, que fut construit l'admirable Pont du Gard, à trois rangs d'arches posés l'un sur l'autre, sur lequel passoit un Aqueduc qui conduisoit les eaux de la Fontaine d'Eure, près d'Uzès, à Nîmes & dans les Campagnes voisines; M. Ménard attribue cet édifice à M. Agrippa, gendre & favori d'Auguste, qui fut envoyé l'an 735, de Rome dans les Gaules, pour pacifier les troubles qui s'y étoient élevés; vers le même temps furent construits au bord de la fontaine de Nîmes ces magnifiques Bains, dont on voit encore les précieux restes; il paroît par les Inscriptions qu'on y a trouvées, que l'ouvrage avoit été fait aux dépens de la Ville & sous la protection d'Agrippa.

Auguste, le Fondateur de la Colonie & le Bienfaiteur de la Ville, méritoit toute sa reconnaissance; la Ville après avoir érigé à ses Divinités tutelaires, & en particulier au Dieu *Nemasus*, un Temple superbe, qui suivant M. Ménard est faussement attribué à la

Déesse Diane; par une basse & honteuse flatterie, elle décerna à Auguste, encore vivant, les honneurs divins, lui bâtit un Temple, & l'associa aux principales divinités, comme il paroît par un ancien monument, sur lequel on lit: *SANCTITATI JOVIS ET AVGVSTI SACRVM*. Le culte qu'elle rendoit à Auguste continua après la mort de cet Empereur, elle fit frapper sur ses monnoyes la tête rayonnée du Prince, avec l'inscription *DIVVS AVGVSTVS*, & lorsque Tibère eut institué en l'honneur d'Auguste les Flamines ou Prêtres *Augustaux*, la Ville de Nîmes établit un Collège de ces Prêtres: comme on le voit dans les Inscriptions.

Nous nous sommes un peu étendus sur ces premiers temps de la Colonie de Nîmes; nous passerons légèrement sur la suite de son Histoire. La Ville de Nîmes étoit située sur une ancienne voye Romaine, qui conduisoit d'Italie en Espagne; les Empereurs Auguste, Tibère & Claude la firent réparer, suivant les Inscriptions gravées sur les Colones milliaires qui ont été découvertes aux environs de Nîmes.

La Colonie de Nîmes, illustre par ses privilèges & par sa puissance, donna naissance à des personnes célèbres dans l'Histoire du haut Empire. L'Orateur Domitius Afer né à Nîmes, & élevé dans les écoles de cette Ville, alla à Rome fréquenter le Barreau, ses talens lui acquirent bientôt une

haute réputation , mais il en fit un étrange abus , il employa son éloquence à calomnier & accuser les Personnes les plus vertueuses & du plus haut rang ; sous le règne de Tibère il s'éleva à la dignité de Préteur , par la voye odieuse des délations. Cet homme détestable & ennemi de la société pensa périr sous Caligula , mais il gagna les bonnes grâces de cet Empereur qui l'éleva au Consulat. Il fut confidéré de l'Empereur Claude , & mourut sous le règne de Néron. Domitius déjà avancé en âge forma dans l'éloquence le célèbre Quintilien , qui faisoit gloire d'être son disciple.

La Ville de Nîmes donna aussi naissance aux deux Titus Aurelius Fulvius ; le pere servit avec distinction & obtint le Consulat sous l'Empire d'Othon ; sous le règne de Domitien il fut Préteur & deux fois Consul ; le fils , qui portoit le même nom , parvint aussi au Consulat & fut pere de l'Empereur Antonin Pie :

L'Empereur Trajan par la douceur de son gouvernement & par les prospérités de son règne , avoit gagné l'estime & l'affection de tout l'Empire Romain , les Provinces marquoient à cet excellent Empereur leur vénération & leur attachement , & faisoient des vœux pour sa conservation ; la Ville de Nîmes éleva aussi un monument en son honneur. Hadrien qui lui succéda , orna la Ville de deux Edifices magnifiques , qu'il érigea en l'honneur de Plotine , à laquelle il devoit

l'Empire ; l'un qui est détruit étoit une Basilique qui fut construite avant la mort de Plotine , & l'autre étoit un Temple qu'il fit bâtir après la mort de cette Princesse ; ce dernier édifice subsiste encore , & est connu à Nîmes sous le nom de *Maison carrée* à cause de sa figure. C'est un chef d'œuvre de sculpture & d'architecture ; M. Ménard en donne la description. L'Empereur Antonin Pie , dont la famille étoit originaire de Nîmes , contribua aussi à l'ornement de la Ville ; M. Ménard pense que ce Prince donna des sommes considérables pour la construction du magnifique Amphithéâtre , l'un des plus grands , des plus entiers & des mieux conservés qu'il y ait au monde , on l'appelle *les Arenes*. Il est de forme ovale , » composé de deux étages » & terminé par une attique ; chaque étage soutenu de soixante » arcades qui forment autour quatre » tre portiques ou galeries couvertes , dont deux au rez-de-chaussées , une au second étage , & une autre en demie arcade sous les plus hauts sièges. On y entroit par quatre portes qui répondoient aux quatre points du monde. Sur celle qui faisoit face » au Nord sont deux Taureaux » en saillie , dont il ne paroît qu'une partie des épaules. (Symboles de la Colonie de Nîmes.) » L'Edifice est bâti de grandes pierres de taille jointes avec la dernière justesse , sans mortier » ni ciment. Il est fini dans tout le corps de la maçonnerie ; mais il

» ne l'est pas par tout dans les orne-  
 » mens d'Architecture. « Telle est  
 l'idée que M. Ménard donne de  
 ce Monument, dont la beauté &  
 la simétrie sont admirables. Plus-  
 sieurs Sçavans ont donné la descrip-  
 tion de ce superbe Edifice ; on peut  
 voir la vingt-troisième Lettre du  
 Marquis Maffei (*Gallie Antiquit.*  
*p. 113.*) M. Ménard en donnera  
 les plans & une description com-  
 plete dans le dernier volume.

La construction de l'Amphithé-  
 tre de Nîmes est attribuée à l'Em-  
 pereur Antonin Pie, à cause des  
 circonstances qui se tirent de l'Hi-  
 stoire ; du moins il est certain que  
 ce Prince fit réparer la voye mili-  
 taire, depuis Nîmes jusqu'à *Sextan-  
 tio*, du côté de Montpellier ;  
 comme il est démontré par les Co-  
 lonnes milliaires, dont une reste  
 encore en place à un quart de lieue  
 de Nîmes ; elle porte la date de  
 la huitième année de sa puissance  
 Tribunitienne, avec la Note nu-  
 mérale I. qui marque qu'on com-  
 mençoit à Nîmes une nouvelle  
 suite de milles sur la voye qui con-  
 duisoit de cette Ville à Narbonne.

Les Habitans de Nîmes durent  
 marquer à l'Empereur leur recon-  
 noissance pour tant de bienfaits,  
 le temps a détruit les monumens  
 qu'ils érigeant en son honneur ;  
 de son vivant ils dressèrent une  
 Statue à Faustine sa fille, femme  
 de Marc-Aurèle ; il n'en reste que  
 l'Inscription qui fut gravée sur la  
 base.

La ville de Nîmes, célèbre Co-  
 lonie, décorée de privilèges, l'une

des plus grandes & des plus magni-  
 fiques de la Gaule, la Métropole  
 du Pays, tint toujours un rang dis-  
 tingué dans sa Province, sous le  
 Gouvernement des Empereurs ;  
 elle reçut des graces de l'Empereur  
 Dioclétien ; du moins elle lui con-  
 sacra une Statue avec l'Inscription.  
 IMP. CAESAR. C. VALE-  
 RIO DIOCLETIANO.  
 Dans les siècles du bas Empire,  
 on établit en cette Ville un Tré-  
 sor Impérial pour la perception des  
 revenus de l'Empereur, comme on  
 voit dans la Notice des dignités de  
 l'Empire, *Præpositus thesaurorum  
 Nemausensium*. Les autres Trésors  
 dans l'étendue des Gaules étoient  
 établis dans les Villes de Lyon,  
 d'Arles & de Trèves.

Une Ville aussi célèbre que l'é-  
 toit la ville de Nîmes, dut exci-  
 ter le zèle des premiers Prédica-  
 teurs de l'Evangile dans la Narbon-  
 noise. La Foi fut annoncée dans  
 la ville de Nîmes, vers le milieu  
 du troisième siècle ; S. Honeste,  
 Prêtre, né à Nîmes, alla prêcher  
 l'Evangile dans la Navarre, où il  
 mourut. Mais ce ne fut que sous  
 l'Empire de Dioclétien & de Maxi-  
 mien Hercule, que la Religion  
 Chrétienne prit des accroissemens  
 dans la Ville ; il y avoit dès-lors  
 un nombre de Chrétiens, qui fu-  
 rent encouragés par le Martyre de  
 S. Bazile qu'ils virent souffrir cou-  
 rageusement la mort pour la Foi  
 de Jesus-Christ.

Constantin le Grand ayant don-  
 né la Paix à l'Eglise, la Religion  
 Chrétienne devint bientôt la do-



minante dans l'Empire Romain ; elle fit des progrès si rapides dans la Narbonnoise, que vers le milieu du quatrième siècle, l'Idolatrie étoit presque éteinte dans la ville de Nîmes, qui fut décorée d'un Siège Episcopal. La Jurisdiction de son Evêque étoit alors fort étendue. Les Diocèses de Maguelonne

ou de Montpellier, d'Uzès & de Lodève, ont été démembrés du Diocèse de Nîmes ; comme nous le verrons dans le second extrait, où nous rapporterons sommairement la suite des révolutions de cette Ville, depuis la décadence de l'Empire en Occident.

ASTRONOMIÆ PHYSICÆ JUXTA NEWTONII PRINCIPIA  
breviarium methodo scholasticâ ad usum studiosæ juventutis.

*Est quodam prodire tenuis....* Horat.

Parisiis apud Jacobum-Franciscum Quillau, filium Bibliopolam, via Jacobæa ad insignia Universalitatis, vol. in-12. pag. 102, 1749. C'EST-A-DIRE : *Abregé de l'Astronomie Physique suivant les principes de Newton, traité suivant la méthode scholastique, a l'usage de la Jeunesse.* A Paris, chez Jacques-François Quillau, fils, rue S. Jacques.

**I**L est assez agréable de voir d'un coup d'œil en quoi consiste le système de Newton, quelques Géomètres l'ont réduit avant notre Auteur en un petit nombre de propositions élémentaires, celui-ci y ajoute une forme différente ; l'ouvrage de M. Newton est de longue haleine, & il faut faire beaucoup de chemin avant que de parvenir au but, c'est-à-dire, avant que de découvrir ou ce grand Géomètre veut vous conduire ; les abrégés sur cette matière seront donc toujours utiles, surtout pour ceux qui ne font pas assez Géomètres pour entreprendre la lecture de ce profond Ouvrage.

Il ne s'étoit encore trouvé personne qui eut mis le système de Newton à la portée des jeunes

gens qui étudient dans les Collèges ou qui font leur cours de philosophie ; les Géomètres écrivent souvent pour les Sçavans, & peut-être pour se faire honneur ; il y a cependant un mérite à ranger des propositions de détail, afin qu'un écolier puisse se les rappeler facilement lorsqu'on lui fait quelques objections ; c'est l'usage dans les classes de Philosophie d'admettre l'argumentation, & il faut la conserver. C'est ainsi que l'esprit s'exerce & acquiert de la sagacité ; il est souvent obligé de recueillir ses forces pour répondre à des objections quelquefois réelles, souvent embarrassantes, du moins qui ont une apparence d'être contraires au principe que l'on adopte.

Le petit abrégé que l'Auteur

nous présente est composé suivant la méthode Scholastique. On pose la thèse, on l'a prouvé, on fait quelques objections, on y répond, on réplique, on lève les nouvelles difficultés & l'on conclut. Cette méthode a de grands avantages, & si elle n'est pas aussi agréable à la lecture que les autres manières d'écrire, elle est préférable quand il s'agit d'instruire, c'est sans doute la raison pour laquelle elle a été conservée par les maîtres de la Scholastique, toutes les fois qu'il s'agit de présenter à leurs disciples des vérités un peu abstraites.

Newton avoit eu dessein de composer son Ouvrage dans cette forme, mais il s'en dégouta insensiblement après y avoir réfléchi; cet homme si illustre auroit été entendu d'un plus grand nombre de Lecteurs; y auroit-il gagné? c'est ce que nous ignorons; il se seroit élevé encore plus de critiques contre son système, du moins ceux qui parlent des principes de Newton doivent l'avoir étudié, & ils n'osent l'attaquer sans l'avoir médité, il n'y a donc qu'un petit nombre de personnes qui puissent s'en rendre juges: le défaut de connoissance doit nous imposer silence.

L'Auteur de cet abrégé a déjà donné au Public un Ouvrage assez étendu sur la même matière, il est intitulé *Institutions Newtoniennes*, & nous en avons parlé dans le temps. Ces *Institutions* ne peuvent guères convenir qu'à des jeunes gens avancés dans la Géométrie,

dans la Mécanique & dans le Calcul, au lieu que ce petit Abrégé ne suppose qu'une teinture légère de Géométrie. Voici le nombre de propositions que l'Auteur a établies, & l'ordre dans lequel il les a mises.

L'Auteur commence par expliquer ce qu'on doit entendre par l'Astronomie physique; c'est la Science qui doit rendre raison des différens mouvemens que nous attribuons aux Corps célestes. Les Philosophes ont toujours été partagés sur la cause, il ne faut point s'étonner si parmi ceux qui ont prétendu étudier la nature, les anciens ne sont point parvenus à en connoître le vrai arrangement, il faut encore moins leur reprocher leur ignorance; les observations leur ont manqué, ils ont par conséquent substitué à leur place tout ce que l'imagination pouvoit leur suggérer. Il y a cependant dans plusieurs de leurs hypothèses beaucoup de génie & de sagacité. Les Physiciens modernes ont cru mieux réussir en imaginant des tourbillons fluides, & ils ont pensé que les Planètes nageoient dans un immense tourbillon de matière capable de les soutenir, & de les faire circuler autour du Soleil, qu'ils plaçoient au centre du mouvement.

Notre Auteur voulant détruire cette dernière supposition due au célèbre Descartes, commence par rapporter tout ce qui favorise le vuide, c'est à-dire, tout ce qui peut prouver que ces espaces immenses où les Corps célestes sont placés,

placés, ne sont remplis d'aucune matière résistante ; l'argument principal se déduit de ce qu'on voit les Comètes parcourir ces espaces immenses en tout sens, comme d'Occident en Orient, & d'Orient en Occident, &c. elles se meuvent avec différentes vitesses, les unes plus grandes, les autres plus petites que les Planètes mêmes qu'elles accompagnent pendant quelque temps. Or peut-on concevoir que des tourbillons dans les mêmes plans ont divers degrés de vitesse? Les loix de la mécanique apprennent, qu'ils seroient bientôt obligés de satisfaire au mouvement commun, c'est-à-dire de prendre une vitesse moyenne & de parvenir ensuite à un repos parfait; c'est ce qui fait dire à l'Auteur : *Sicut enim impossibile est, ut sine remis & vento contra fluminis impetum navis aliqua progrediatur, sic Cometa qui contra directionem verticis moveretur, statim motum amitteret, & communi calorum impetui obscuraret.* Les nouvelles observations nous font connoître que les Comètes sont situées dans différens plans, & que ces mêmes plans se coupent. On sçait aussi que les Planètes qui sont placées à différentes distances ont différentes vitesses. Il paroît donc certain, conclut notre Auteur, qu'il faut rejeter les tourbillons. On ne peut pas objecter que les Comètes n'entrent point dans notre tourbillon, on sçait le contraire par l'observation & la nature de la courbe qu'elles décrivent.

Janvier.

Les raisonnemens qu'on vient de faire sur les Comètes peuvent s'appliquer aux Planètes. On a démontré que les Planètes décrivoient des ellipses, & cependant ceux qu'on nomme Carrétiens, supposent que les tourbillons sont sphériques.

Or comment des tourbillons sphériques pourront-ils faire décrire à un corps des ellipses? Cela est, dit l'Auteur, inconcevable ; ce mouvement de *libration* ou de balancement qui se fera tantôt en haut tantôt en bas, n'est pas admissible, il est contredit par les observations. On connoît la vitesse nécessaire à un corps afin qu'il décrive une ellipse; or le plein, ou un milieu résistant s'oppose à donner à la Planète une vitesse telle que les observations la demandent dans les différens points de l'orbite qu'elle parcourt. Il est aisé de démontrer que des tourbillons elliptiques ne peuvent conserver leur figure, & par conséquent subsister.

Notre Auteur rapporte, mais en peu de mots, beaucoup d'autres raisons qui ont engagé les Newtoniens à rejeter le plein : on n'a pas oublié par exemple l'objection qui se tire des loix de Kepler, qui sont regardées avec raison comme fixes & invariables dans l'Astronomie. De ces loix on en déduit la vitesse des Planètes, le temps qu'elles mettent à parcourir leurs orbites, & le rapport que ces espaces ont entr'eux.

Les Newtoniens prétendent que ces mêmes loix ne peuvent cadrer

avec le tourbillon de quelque manière qu'on les imagine, & jusqu'à présent les Cartéliens n'ont point trouvé de solution à cette objection, c'est sans doute ce qui a attiré d'une part beaucoup de Sectateurs à Newton, & qui de l'autre, a beaucoup diminuée les partisans de Descartes.

Lorsqu'on rejette les tourbillons, que faut-il donc admettre pour trouver la cause de cet équilibre, qui est entre tous les corps célestes? C'est de supposer que tous les corps sont pesans, & que par cette action de la pesanteur ils tendent vers un certain point; chacun séparément tend vers un centre particulier, & tous ensemble vers un centre commun: il faut encore supposer qu'ils ont été poussés dans ces espaces libres de toute matière par la volonté du Créateur dès le premier instant, suivant une ligne droite; de ces deux mouvemens, c'est-à-dire, de celui de la pesanteur qui agit dans un certain rapport, & de celui de projectile, il en naît un autre qui se fait dans une ligne courbe, qui est telle, qu'elle satisfait aux excentricités des Planètes, à leurs vitesses, & aux temps qu'elles mettent à parcourir leurs orbites. Tout cela fait dire à notre Auteur :

*Satis ergo est Curvilineum Planetarum motum repetere à combinatione motus gravitatis Planetas in Solem continuo urgentis, & motus projectilis secundum rectam semel impressi in medio non resistente. Hoc pacto simplicitatem, qualis in affe-*

*ctibus natura ceteris observatur, retinebimus, & analogiam cum vulgarissimis Phenomenis.*

Notre Auteur a commencé par établir une proposition qu'on doit regarder comme fondamentale dans le système qu'il embrasse; cette proposition est que tout corps poussé par la pesanteur & par le mouvement de projectile décrit une courbe; cette courbe est différente suivant les différens degrés de l'action de la pesanteur, & il n'y a point de courbe qui ne puisse être décrite par ces deux mouvemens combinés ensemble, l'un supposé uniforme, l'autre variable, suivant une certaine fonction. Ce Théorème est démontré fort clairement; ceux qui suivent & dont nous allons parler, ne le sont pas moins que celui-ci, car avec quelques conditions accordées ou données, comme parlent les Mathématiciens, le système de Newton n'est plus qu'une affaire de Géométrie, ou de calcul; c'est ce qu'il y a de plus séduisant pour ceux qui l'ont adopté.

L'Auteur démontre dans la seconde proposition, que quelque courbe que décrive un corps, il décrit 1°. des aires proportionnelles au temps : 2°. Les vitesses de ce corps dans chaque point de l'orbite, sont réciproquement comme les perpendiculaires abaissées du centre des forces sur la tangente menée au point où le corps est situé.

De cette proposition on en déduit une autre, c'est que tout corps qui décrit la circonférence d'un

cercle, a une vitesse uniforme dans tous ses points. On démontre dans cette courbe que la force centrifuge est égale à la force centripète, ou à la force de la pesanteur, & que cette force est égale au carré de la vitesse divisé par le rayon. On peut remarquer que l'Auteur n'a eu ici, comme dans les propositions qui suivent, que la peine de donner cette expression scholastique, qui doit être délivrée, autant qu'il est possible, de l'attirail géométrique qui épouvante ceux qui ne sont que Métaphysiciens. Les démonstrations ainsi que l'ordre des propositions, sont pour ainsi dire dictées depuis le temps que l'on écrit sur ces matières, en sorte qu'il faut convenir qu'on ne peut presque point dire quelque chose de nouveau sur ces questions, qui deviennent d'autant plus aisées qu'elles sont plus communes. Nous ne prétendons pas par ceci diminuer le mérite de l'Auteur, il a traité les matières comme elles devoient l'être, avec clarté & netteté, c'est tout ce qu'il pouvoit & ce qu'il devoit faire, il y a réussi ; la variation de la loi de pesanteur, n'empêche point que le corps ne décrive un cercle, pourvu que cette loi subsiste également dans tous les points du cercle ; si la loi de la pesanteur suit le rapport inverse du carré des distances, alors les vitesses seront dans la raison réciproque des racines des distances ou des rayons. Enfin les carrés des temps seront comme les cubes des distances,

Si le cercle est décrit par une loi quelconque, mais uniforme & égale dans ses points, on fera décrire à un corps une ellipse, en supposant que la loi de la pesanteur agit dans la raison renversée des carrés des distances prises d'un point qui est le centre des forces. Comme cette proposition est plus importante pour le cours des Planètes que toutes celles qui ont précédé, l'Auteur a tâché de la prouver en diverses manières, il s'est retourné de différentes façons pour faire connoître d'où provenoit cette courbure elliptique, comment il arrivoit que la vitesse de la Planète va tantôt en augmentant, lorsqu'elle approche de son périhélie, & que cette vitesse est retardée lorsque la Planète remonte à l'aphélie.

Quand on a démontré quelle est la loi suivant laquelle un corps décrit une ellipse, il ne faut plus que faire voir que les observations s'accordent avec le calcul, c'est-à-dire, montrer que tous les phénomènes prouvent que les Planètes décrivent des ellipses, & des ellipses qui suivent la loi indiquée ci-dessus.

Les observations apprennent, par exemple, que les aires sont proportionnelles aux temps, que les carrés des temps sont comme les cubes des distances, que les vitesses sont entr'elles réciproquement comme les racines des distances moyennes prises du centre : or il n'y a qu'en adoptant cette courbe ou cette hypothèse, qu'on satisfait aux observations ; mais les

Planètes ne peuvent décrire cette courbe qu'en supposant un milieu non résistant, une force accélérée, suivant la loi de la pesanteur, une force projectile, &c. donc, concluent les Newtoniens, & par conséquent notre Auteur, le système Newtonien est le système de la nature, les observations parlent en sa faveur. Il y a cependant des phénomènes que l'on ne sçauroit expliquer dans ce système comme dans celui de Descartes; on ne connoît point de cause mécanique capable de le produire, il faut recourir à la seule volonté du Créateur.

Il nous reste quelques propositions que nous nous contenterons d'énoncer, on pourroit dire que ce que nous venons de rapporter regarde le système général de notre tourbillon; cette même hypothèse, ou plutôt cette même loi de la gravitation ne convient pas seulement aux Planètes secondaires.

La Lune, par exemple, agit sur la Terre, & décrit autour d'elle une ellipse géométrique. Elle circule autour de la Terre qui est placée au foyer, elle se soutient par cette même force qui agit sur tous les corps & par le mouvement projectile; il faut raisonner de la même manière de tous les Satellites des autres Planètes.

On déduit les inégalités & les

anomalies de ces Satellites de la rencontre, du voisinage, du rapport des distances, de la situation de ces mêmes corps; c'est ici que le Géomètre Anglois a fait connoître toute la profondeur de son génie; les inégalités, ou plutôt les irrégularités, de la Lune, le mouvement de ses nœuds, son apogée dépendent selon lui entièrement de la diversité de l'attraction de ces deux corps, l'un sur l'autre, & souvent de la réunion des deux actions par rapport au Soleil, auquel toutes les Planètes tendent comme à leur centre commun.

Notre Auteur a séparé ces questions en divers articles. Il fait dépendre des mêmes principes la précession des équinoxes. Nous nous étendrons peu sur cet endroit; nous parlerons incessamment d'un Ouvrage qui vient de paroître sur cette matière; ce n'est plus une chose nouvelle que de dire que les Newtoniens prétendent que le flux & reflux de la mer doit être attribué à la même cause, nous voulons dire à l'attraction réciproque de la Terre, de la Lune & du Soleil.

C'est par cette Théorie, établie suivant la même méthode, que notre Auteur finit son Abrégé sur le système de Newton.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

## DE LUCQUES.

**A**NNALES Ecclesiastici ab anno 1198. ubi desinit Cardinalis Baronius. Autore Odorico Raynaldo, Congregationis Oratorii Presbytero. Accedunt in hac editione notæ Chronologicæ, Criticæ, Historicæ, quibus Raynaldi Annales illustrantur, suppleantur, emendantur, auctore Joanne Dominico Manfii Lucensi Congregationis Maris Dei. Tom. quartus. Lucæ, typis Leonardi Venturini, 1749. in-fol. Ce volume qui commence à l'année 1286, & va jusqu'à la fin de 1312, est le vingt-quatrième des Annales Ecclésiastiques, en comptant l'apparat pour le premier; & le quatrième de la continuation des mêmes Annales par Odoric Raynald.

## ALLEMAGNE.

## DE BERLIN.

Le sujet du prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse pour l'année 1751. Sera la question suivante, tirée de la Morale: *les Evénemens de la bonne & de la mauvaise fortune, dépendans incontestablement de la volonté, ou du moins de la permission de Dieu, à l'égard duquel ce que nous appelons fortune n'est*

*qu'un vain nom dénué de réalité: on demande si ces Evénemens obligent les hommes à la pratique de certains devoirs, & quelle est la nature & l'étendue de ces devoirs?* » On invite les Sçavans de tout Pays, » excepté les Membres ordinaires » de l'Académie, à travailler sur » cette question. Le prix qui consiste en une médaille d'or du » poids de cinquante ducats, sera » donné à celui qui au jugement » de l'Académie, aura le mieux » réussi. Les pièces (écrites d'un » caractères lisibles) seront adressées à M. Formey, Secrétaire » perpétuel de l'Académie. Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au premier Janvier 1751, » après quoi on n'en recevra absolument aucune. On prie aussi les » Auteurs de ne point se nommer, » mais de mettre simplement une » devise, à laquelle ils joindront » un Billet cacheté qui contiendra » avec la devise, leur nom & leur » demeure, le jugement de l'Académie sera publié dans l'assemblée publique du 31 May 1751.

*Essai de Philosophie Morale.* Ritsum reputavi errorem, & gaudio dixi: quid frustra deciperis? *Ecclesiæ*, c. 11, à Berlin. 1749. in-8°. Cet essai roule sur le bonheur & le malheur, sur les moyens de rendre notre condition meilleure, & sur les moyens que le Christianisme propose pour être heureux.

Il paroît ici un projet de souscription pour un ouvrage intitulé : *Bibliothèque curieuse, Historique & Critique, ou Catalogue raisonné des Livres difficiles à trouver*; par David Clément, tome premier. Chez Jean-Guillaume Schmid, 1750. l'Editeur soutient qu'on n'a point encore donné de Catalogue capable de faire connoître les Livres rares & curieux; & que ce qui a paru en ce genre jusqu'à présent est insuffisant; il promet que par l'ouvrage qu'il annonce aujourd'hui, il épargnera aux amateurs de cette espèce de Livres une infinité de recherches, & qu'il satisfera leur curiosité sur quantité d'articles qu'ils cherchoient inutilement ailleurs. Il joint à son projet de souscription un essai de son ouvrage & de la manière dont il compte l'exécuter. On voit par cet échantillon, qu'il ajoutera au bas des pages des remarques dont le but sera de faire connoître dans un certain détail les Livres dont il dresse le Catalogue, les éditions qu'on en a données, & surtout les raisons pour lesquelles ces Livres sont réputés rares & curieux. Cet ouvrage sera imprimé in-4°. sur de bon papier & avec de beaux caractères. Le prix de la souscription est d'un écu & un florin (7 liv. 10 s. environ monnoye de France) pour le premier vol. on trouvera des souscriptions jusqu'au mois d'Août prochain, chez Briasson à Paris, chez Dulsecker à Strasbourg,

& chez les principaux Libraires de l'Europe. Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront le premier vol. un demi-louis-d'or.

## D E H A L L E.

*Tractatio critica de variis lectionibus Novi Testamenti cautè colligendis, & adjudicandis, in qua cum de illarum causis, speciebus fontibusque, cum de cautelis, ex quibus dijudicari, & vel approbari, vel reprobari debeant, agitur, simulque de Codicibus sive Græcis, sive Græco-Latinis, de versionibus item antiquis, & de Patribus, ex quibus illa colliguntur, multa partim curiosa, partim utilia, & scitu necessaria adferuntur, in-4°.*

## A N G L E T E R R E.

## D E L O N D R E S.

On va réimprimer le nouveau Testament en François, in-4°. de la dernière version de Genève, sur de bon papier avec de beaux caractères. On nous marque que cette version qu'on vante beaucoup pour la correction Grammaticale, est due au zèle du Marquis du Quene & au travail d'une douzaine de personnes, la plupart gens de Lettres; qu'on n'a point ajouté de notes au texte, mais qu'on a mis à la tête des chapitres des argumens qui y répondent beaucoup de lumière, & qu'ayant été approuvée par les Pasteurs & les Professeurs de Genève, elle fut mise sous la presse, & parut en 1726. C'est



„ cette même traduction qu'on va  
„ donner ici ; « M. Durand Mini-  
stre de la Savoye & de la Société  
Royale prend soin de revoir &  
de corriger les épreuves.

Le premier vol. du traité de mo-  
rale de M. Foster, dont nous avons  
annoncé la souscription au mois de  
Septembre dernier, paroît depuis  
peu chez Noon & Knapton, Li-  
braires.

M. Th. Sherlock vient de pu-  
bliser un *Appendix* à son traité de  
la Prophétie, lequel roule sur les  
circonstances de la chute d'Adam  
& d'Eve. Le mérite du traité de  
la Prophétie ne peut manquer de  
prévenir avantageusement le Pu-  
blic pour cette dernière produ-  
ction que nous annonçons.

*A Dissertation on prophecy...* c'est-  
à-dire : *Dissertation sur la Prophétie*  
*où l'on examine la liaison & la connexi-*  
*on des Prophéties du vieux & du*  
*nouveau Testament, avec une explica-*  
*tion de l'Apocalypse*, par M. l'Evê-  
que de Clogher, in-8°. L'Auteur  
dans son explication des Prophéties  
de l'Apocalypse attaque & com-  
bat M. Bossuet & le P. Calmet,  
parce qu'ils en restreignoient l'ac-  
complissement à l'ancienne Rome.

M. Birch de la Société Royale,  
donnera incessamment un second  
volume des Grands Personnages  
Anglois avec leurs portraits, du  
burin de Houbraken, l'ouvrage  
entier formera deux vol. in-fol.

Description des plus belles mai-  
sons de Campagne d'Angleterre,  
en Anglois, & en François. On  
n'y a pas oublié avec raison,

celle de Mylord Cobham, dont  
les Etrangers vont voir l'original  
par curiosité.

*Orizzers, &c.* c'est-à-dire : *le*  
*Champion des Serpens*, ou *le Deif-*  
*me dévoilé*, in-8°. 2. vol.

*A Geographical History of nova*  
*Scotia...* ou : *Histoire Géographi-*  
*que de la nouvelle Ecosse* ; où l'on  
traite de sa situation, de son étendue  
& de ses limites ; comme aussi  
des diverses disputes des Cours  
d'Angleterre & de France, au sujet  
de la possession de cette Province :  
où l'on montre son importance  
tant à l'égard du Commerce, que  
par rapport à la sûreté des au-  
tres établissemens des Anglois dans  
l'Amérique Septentrionale ; à quoi  
on a ajouté une description exacte  
des Bayes, Lacs & Rivières, de la  
nature du terroir & du produit du  
Pays, avec les mœurs & les usages  
des Habitans Indiens, in-8°.

## H O L L A N D E.

### D' A M S T E R D A M.

Dialogues entre Hylas & Philo-  
nous, dont le but est de démon-  
trer clairement la réalité & la per-  
fection de l'entendement humain :  
la nature incorporelle de l'ame :  
& la Providence immédiate de la  
Divinité contre les Sceptiques &  
les Athées, & d'ouvrir une métho-  
de pour rendre les Sciences plus  
aisées, plus utiles & plus abrégées.  
par George Berkeley, associé au  
Collège de la Trinité à Dublin ;  
& pourvu depuis peu par S. M. B.  
de l'Evêché de Cloane, traduit

de l'Anglois. Amsterdam, 1750.  
in-88.

#### DE GENEVE.

On a publié une nouvelle partie du traité de la vérité de la Religion, par M. le Professeur Vernet, dans laquelle on traite l'importante question des Miracles.

Le même Auteur a fait réimprimer le premier volume de cet ouvrage, avec quelques changemens qui regardent principalement la nécessité de la révélation.

#### DE ZURICH.

On a publié ici une Critique sur le grand recueil d'Inscriptions de M. Muratori; elle consiste dans des remarques que l'Auteur a faites sur diverses Inscriptions en vers Grecs que M. Muratori a rassemblées, en voici le titre: *J. Casp. Hagēmbuchii Prof. Ling. Gr. & Lat. De Græcis Thesauri novi Muratoriani quibusdam metricis diatriba*, 1749. in-4°.

*Eclogæ ex optimis Græcis scriptoribus, ad vitam studiosæ juventutis informandam cum interpretandi subsidio, quam potuit emendate propositæ*, 1749. in-8°. Cet ouvrage est bien exécuté, soit pour le choix des pièces, soit pour la correction du texte & pour l'impression. On y a fait entrer le songe de Lucien, le tableau de Cebes, le caractère de Théophraste, & quelques petits ouvrages de Plutarque; d'Isoctates, &c. Il comprend 24 feuilles d'impression.

L'ouvrage périodique, connu

sous le nom de *Museum Helveticum*, de M. le Professeur Zimmermann, se continue toujours avec succès. On est au quatorzième tome: Nous avons déjà averti dans ce Journal que le caractère de cet ouvrage consiste toujours à rassembler diverses pièces fugitives, souvent intéressantes & curieuses sur tous les objets de la Littérature, qu'on est bien aise de trouver réunies, & dont on chercheroit inutilement la plupart ailleurs.

*De antiquissimo Turicensi Bibliotheca Græco Psalterium libro in membrana purpurea, titulis aureis, ac litteris argenteis exarato, Epistola ad Eminentiss. Card. Ang. M. Quirinum perscripta à Jo. Jac. Breittinger ling. Græc. Prof.* 1748, in-4°.

#### FRANCE.

#### DE TULLE.

Pierre le Roy, Imprimeur-Libraire de cette Ville, a publié les *Sermons & Panégyriques de M. l'Abbé de la Tour*, 1749. in-8°. deux vol. Ce même Libraire donne avis au Public qu'il donnera dans peu encore deux volumes de Sermons & de Panégyriques de cet Auteur, & qu'il n'épargnera rien pour la correction ni pour la beauté de l'impression. Il nous promet pour l'année prochaine, l'Avent & le Carême du même, qu'il imprimera in-12. en petit caractère & sur de beau papier; & pour empêcher qu'on ne soit trompé dans l'emplette qu'on fera de ce recueil de Sermons, il avertit qu'il signera  
au

au bas du Privilège tous les exemplaires qu'il délivrera.

## D E R E N N E S.

*Prones de M. Symon, Curé de S. Germain de la Ville de Rennes, pour les Dimanches de l'année ; avec quelques Sermons & Panégyriques par le même Auteur. A Rennes, chez Jul. Vatar, Imprimeur-Libraire, 1749. in-12. deux vol.*

## D E M O N T P E L L I E R.

*Assemblée publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grande sale de l'Hôtel de Ville de Montpellier, le huit May 1749. De l'Imprimerie de Jean Martel, Imprimeur du Roy & des Etats Généraux de Languedoc, & de la Société Royale des Sciences, 1749. in-4°. Voici les titres des pièces qui ont été lues à cette assemblée : 1°. *Eloge de M. de la Croix de Castries, Archevêque d'Alby*, par M. de Ratte, Secrétaire perpétuel de l'Académie. 2°. *Eloge de M. de la Peyronie*, par le même. 3°. *Examen des eaux minérales de Pommurat*, par M. Montet. 4°. *Nouvelles expériences sur la décoloration du vin rouge*, par M. Peyre. 5°. *Projet d'un ouvrage sur la manière d'élever les Vers à Soye*, par M. l'Abbé de Sauvages. *Essai sur les maladies des Vers à Soye* appelés Muscadins. *Recherches sur la cause qui produit les Muscadins*. Par le même.*

Janvier.

Il a paru aussi dans le même temps en cette Ville un *Mémoire* de M. de Sauvages Docteur en Médecine sur les Vers à Soye, & la manière la plus sûre de les élever, in-4°.

## D E M O N T A U B A N.

*Académie des Belles-Lettres de Montauban.*

» M. l'Evêque de Montauban  
» ayant destiné la somme de deux  
» cens cinquante livres, pour donner un prix de pareille valeur  
» à celui qui, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de  
» cette Ville, se trouvera avoir  
» fait le meilleur Discours sur un  
» sujet relatif à quelque point de  
» Morale tiré des Livres Saints ;  
» l'Académie distribuera ce Prix le  
» 25 Août prochain, Fête de S.  
» Louis, Roy de France. Le sujet  
» de ce Discours sera pour l'année  
» née 1750 :

» Il y auroit plus d'amitié parmi  
» les Hommes, s'il y avoit plus de  
» Vertu : conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Qui times Deum, æque habebit amicitiam bonam*, Eccli. vi. 17.

» Les Discours ne seront tout au plus que de demi-heure de lecture, & finiront toujours par une courte prière à *Jesús-Christ*.  
» On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

» L'Académie ayant réservé le prix de l'année 1749. elle se pro-

H

„ pose de le distribuer à une Ode  
„ ou à un Poëme.

„ Les Poëtes auront la liberté  
„ d'aller jusqu'à cent cinquante  
„ Vers.

„ L'Académie donne pour sujet  
„ de cette Ode ou de ce Poëme :  
„ *la destruction des Monumens Pu-*  
„ *blics par les Barbares.*

„ Il y aura ainsi deux prix à di-  
„ stribuer le 25 Août prochain ;  
„ un prix de Discours, & un prix  
„ d'Ode ou de Poëme.

„ Les Auteurs ne mettront point  
„ leur nom à leurs Ouvrages, mais  
„ seulement une marque ou para-  
„ phe, avec un passage de l'Ecri-  
„ ture Sainte, ou d'un Pere de  
„ l'Eglise, qu'on écrira aussi sur le  
„ Registre du Secrétaire de l'Aca-  
„ démie.

„ Toute sorte de personnes, de  
„ quelque qualité qu'elles soient,  
„ seront reçues à prétendre au prix,  
„ hors les Membres de l'Acadé-  
„ mie, qui en doivent être les  
„ Juges.

„ Les Auteurs feront remettre  
„ leurs Ouvrages par tout le mois  
„ de May prochain, entre les mains  
„ de M. de Bernoy, Secrétaire  
„ perpétuel de l'Académie, en sa  
„ maison rue Montmurat, ou en  
„ son absence, à M. l'Abbé Bellet,  
„ en sa maison rue Cour-de-Tou-  
„ louse.

„ Le prix ne sera délivré à aucun  
„ qu'il ne se nomme, & qu'il ne  
„ se présente en personne, ou par  
„ Procureur pour le recevoir, &  
„ pour signer le Discours.

„ Les Auteurs sont priés d'adres-  
„ ser à M. le Secrétaire trois co-  
„ pies bien lisibles de leurs Ouvra-  
„ ges, & d'affranchir les paquets  
„ qui seront envoyés par la poste.  
„ Sans ces deux conditions, les  
„ Ouvrages ne seront point admis  
„ au concours.

## DE LYON.

*Le triomphe de la foi Catholique, sur les erreurs des Protestans, contenues dans les Œuvres Polémiques de feu M. Benedikt Pictet, Ministre & Professeur en Théologie à Genève in-12. 4. vol. A Lyon, chez Regnault, Libraire, rue Mercière. A Paris, chez Jean-Thomas Hérisfant, Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire. A Avignon, chez François Girard, Libraire, place S. Didier.*

„ Cet ouvrage est un abrégé des  
„ controverses les plus célèbres qui  
„ ont paru sur les matières conte-  
„ stées entre les Catholiques & les  
„ Protestans. L'Auteur y a réuni  
„ avec autant d'érudition & de so-  
„ lidité, que de netteté & de pré-  
„ cision, tout ce qui a été dit de  
„ part & d'autre de plus essentiel  
„ & de plus intéressant. On trou-  
„ vera donc ici, sous un seul point  
„ de vue un précis des erreurs des  
„ Protestans & des Dogmes Catho-  
„ liques. On y prouve les vérités  
„ que l'Eglise enseigne, & que les  
„ Calvinistes combattent. On ré-  
„ pond aux objections qu'oppo-  
„ sent ceux-ci, & on n'omet rien  
„ de ce qui peut découvrir leurs

„ illufions. L'Auteur doit les con-  
 „ noître, puisqu'elles l'avoient fé-  
 „ duit lui-même. Eclairé par les  
 „ lumières de la Grace, défabusé  
 „ par des perfonnes habiles, & dé-  
 „ trompé par une étude férieufe &  
 „ conftante des matières qui con-  
 „ cernent la Religion, il a renon-  
 „ cé par une abjuration folemnelle  
 „ à la prétendue réforme. C'eft  
 „ pour engager les anciens freres  
 „ à imiter fon exemple qu'il a com-  
 „ pofé cet ouvrage, où il a recueilli  
 „ tout ce qu'il y a de plus propre  
 „ à les remettre dans la bonne  
 „ voye. M. Vernet, leur donne  
 „ les moyens d'y entrer. C'eft un  
 „ guide qui montre le chemin où  
 „ il s'eft égaré. Il en fait connoître  
 „ les dangers, il ne peut les igno-  
 „ rer, puisqu'il a fuivi longtems  
 „ ce chemin, avec autant de fécu-  
 „ rité & d'obftination que peuvent  
 „ faire ceux que l'erreur a le plus  
 „ aveuglé. Il découvre l'unique  
 „ voye de leur falut; il prouve par  
 „ des raifons fans réplique, qu'il  
 „ eft d'une néceffité indifpenfable  
 „ de la fuivre. Tout ce qu'il dit  
 „ pour en convaincre les Prote-  
 „ ftans, eft très-capable de les ra-  
 „ mener dans cette voye. Il eft  
 „ pour eux de la dernière confé-  
 „ quence, d'examiner au moins,  
 „ s'ils doivent la fuivre. On ef-  
 „ père que l'exemple & l'ouvrage de  
 „ l'Auteur pourront faire fur eux  
 „ quelques impreffions.

DE PARIS.

On travaille actuellement ici à  
une nouvelle édition du Diction-

naire de Morery. Elle embraffera  
 non feulement les VI. volumes de  
 l'édition de 1732. & les Supplé-  
 mens de 1735. & de 1749. mais  
 encore toutes les obfervations  
 qu'on a faites fur ce grand Ouvra-  
 ge depuis qu'il eft forti pour la  
 première fois des mains de fon  
 Auteur, & qui avoient été ou  
 omifes, ou mal rendues dans les dif-  
 férentes éditions qu'on en a don-  
 nées jufqu'à préfent; le nouvel  
 Editeur ne fe contente pas de re-  
 fondre en un feul corps d'ouvra-  
 ge fuivi toutes ces différentes par-  
 ties; il y a fait un très-grand nom-  
 bre de corrections, & il y infère  
 beaucoup de nouvelles obferva-  
 tions également intéreffantes &  
 propres à enrichir l'Ouvrage, & à  
 le rendre plus inftructif en tout  
 genre. Nous ne manquerons pas  
 de faire connoître en fon temps  
 plus en détail à nos Lecteurs les  
 avantages de cette édition.

*Ariftomène*, Tragédie, par M.  
 Marmontel, représentée pour la  
 première fois par les Comédiens  
 ordinaires du Roi, le 30. Avril  
 1749. avec cette Sentence au fron-  
 tispice: *Prima officia debentur Diis*  
*immortalibus, fecunda Patria, ter-*  
*tia Parentibus.* Cic. 2. Off. A Pa-  
 ris, chez Sebaftien Jorry, Impri-  
 meur-Libraire, Quay des Augu-  
 ftins, 1750. in-12.

On trouve chez le même Librai-  
 re des *Réflexions fur la Tragédie*  
*d'Aristomène*, par le même Auteur.  
 Ces réflexions forment une petite  
 brochure qu'on a jointe à la Pièce.

*Hiftoire de l'Académie Royale*

des Sciences année 1745, avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, pour la même année, tirés des Regultres de cette Académie. De l'Imprimerie Royale, 1749. in-4<sup>o</sup>.

*L'art de vérifier les dates des faits Historiques, des Chartes, des Chroniques, & autres anciens monumens depuis la naissance de Notre Seigneur, par le moyen d'une table Chronologique*, où l'on trouve les années de J. C. & de l'Ere d'Espagne, les Indictions, le Cycle Pascal, les Pâques de chaque année, les Cycles Solaires & Lunaires, &c. avec un Calendrier perpétuel, l'Histoire abrégée des Conciles, des Papes, des Empereurs Romains, Grecs, François, Allemands & Turcs, des Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Lombardie, de Sicile, de Jérusalem, &c. des Ducs de Bourgogne, de Normandie, de Bretagne, des Comtes de Toulouse, de Champagne, & de Blois. Ouvrage nécessaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoissance de l'Histoire; par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, chez Guillaume Desprez, Imprimeur-Libraire, & Pierre Guillaume Cavalier, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-4<sup>o</sup>. 2. part. On ne manquera pas de rendre compte avec soin de cet important Ouvrage dans un des Journaux suivans.

Prault, Imprimeur-Libraire de cette Ville, Quay de Gèvres, au Paradis, a mis au jour depuis peu

un Ouvrage, contenant un Abrégé de toutes les règles que l'on doit observer pour la Police & l'administration des Héritages de Campagne; à quoi on a joint les principaux Réglemens intervenus sur cette matière: le titre est: *Code Rural*, ou Maximes & Réglemens concernant les biens de Campagne, notamment les Fiefs, Franc-Aleux, Censives, droits de Justice Seigneuriaux & Honorifiques; la Chasse & la Pêche, les Bannalités, Corvées, la Taille Royale & Seigneuriale, les dixmes Ecclesiastiques & inféodées, les Baux à loyer, à ferme, à cheptel, à rente, emphytéotiques, les troupeaux & bestiaux, l'exploitation des Terres labourables, Bois, Vignes & Prés. Par M. . . . Avocat au Parlement, 1749. in-12. 2. vol.

Le Loup, Libraire, Quay des Augustins, fait imprimer un Ouvrage intitulé: *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de l'Europe*.

*Dissertation sur la Glace*; ou explication Physique de la formation de la Glace & de ses divers phénomènes. Par M. Dortous de Mairan, l'un des quarante de l'Académie Françoisse, de l'Académie Royale des Sciences, &c. De l'Imprimerie Royale, 1749. in-12. La préface qui est à la tête du Livre, a été lue dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, du 13 Novembre 1748.

*Table Alphabétique & Chronologique des pièces représentées sur l'ancien théâtre Italien*, depuis son établissement jusqu'en 1697 qu'il

a été fermé , avec des remarques sur ces Pièces , & une table alphabétique des Auteurs qui ont travaillé pour ce Théâtre. A Paris , chez Prault , pere , Imprimeur-Libraire , Quay de Gefvres , au Paradis , 1750. in-8°.

*Démonstration de l'existence de la Médecine Universelle*, ou du Secret de prolonger la Vie au-delà des bornes ordinaires. Chez Saurin fils , au Palais , 1749. in-8°.

*Elixir d'Or, & Elixir blanc de M. le Général de la Mothe*. Chez C. F. Simon , fils , Imprimeur , 1749. in-8°. Cet Ouvrage ne comprend qu'un mémoire sur les usages , les doses , & les effets de l'Elixir d'Or & de l'Elixir blanc de M. le Général de la Mothe , avec un grand nombre d'attestations des succès surprenans qu'a eu ce remède en différentes occasions.

*Histoire de France sous les Règnes de S. Louis , de Philippe de Valois , du Roi Jean , de Charles V. & de Charles VI.* par M. l'Abbé de Choisy. Chez Didot , Nyon , Damonville & Savoye , Libraires , 1750. in-12. 4. vol.

*Les Ornaments de la mémoire* , ou les Traits brillans des Poètes François les plus célèbres , avec des dissertations sur chaque genre de style , pour perfectionner l'éducation de la Jeunesse , tant de l'un que de l'autre Sexe. Chez Didot , Nyon , Damonville & Savoye , Libraires , 1749. in-12.

*Calendrier Historique , Chronologique & Moral de la très-Sainte*

*& très-Glorieuse Vierge Marie , Mere de Dieu* ; contenant les louanges que les Saints Peres lui ont données , les Fêtes établies & les Eglises bâties en son honneur & dédiées sous son invocation , les Ordres , Instituts Religieux , Confréries , qui lui sont dévoués , les Décrets des Conciles qui autorisent son Culte , les miracles opérés par son intercession , les Saints & les personnes pieuses qui se font distinguées par leur dévotion envers elle ; avec des remarques historiques sur l'antiquité du Culte que l'Eglise rend à la Sainte Mere de Dieu ; le tout extrait des Auteurs les plus anciens & les plus authentiques. Ouvrage curieux & utile aux Curés , aux Prédicateurs , aux Religieux , &c. Chez Cl. Herissant , fils , rue Notre-Dame , 1749. in-12.

On trouve chez le meme Libraire un Ouvrage de Piété , dont le titre est : *Retraite de quelques jours pour une personne du Monde* ; par M. P. Laffitau , Eveque de Sisteron , 1750. in-12.

On vient de publier la Table des matières contenues dans le premier tome du Dictionnaire des Maréchauffées. Nous avons rendu compte de ce premier tome dans le Journal du mois d'Octobre 1748. & nous avons averti en même tems , que l'Ouvrage entier formeroit IV. Tomes in-4°. divisés chacun en 2. part. Quoique cet Ouvrage soit disposé en forme de Dictionnaire , néanmoins l'Auteur n'a pas laissé

d'y garder un certain ordre de matière; enforte que chaque tome contient en effet une matière particulière. Et pour faciliter & l'intelligence & l'usage de la méthode qu'il a observée dans son Dictionnaire, il a jugé à propos de joindre à chaque Tome, à mesure qu'il le donne, une Table des matières qui y sont contenues. On trouve la Table du 1. Tome, ainsi que ce Tome même, chez Pault, Pere & Fils; Quillau, Pere & Fils; Chaubert; de Nully; de Bats; Boudet; Bauche, &c. Le second Tome de cet Ouvrage, divisé, ainsi que le premier, en deux parties, paroitra incessamment avec sa table particulière.

*Histoire des Révolutions de Gènes depuis son établissement jusqu'à la conclusion de la Paix de 1748.* Chez Nyon & Robustel, Libraires, Quay des Augustins, 1750. in-12. 3. vol. Cet Ouvrage suivant le plan de l'Auteur, sembloit ne devoir pas aller plus loin qu'à la levée du siège de Gènes; parce que c'étoit le terme des Révolutions de cette République; cependant comme la guerre n'étoit pas encore finie, l'Auteur a ajouté un Supplément, par lequel il continue son Histoire jusqu'à la conclusion de la Paix en 1748. Il a encore enrichi son Livre de trois Cartes géographiques. La première est le plan de l'état de Gènes; la seconde est une nouvelle Carte de l'Isle de Corse; la troisième est le plan de la Ville de Gènes & de ses environs. Ces trois

Cartes qui sont très-bien gravées; ont été dressées pour cette Histoire par M. Belin, Ingénieur ordinaire de la Marine, qui a cru devoir y joindre des remarques pour rendre raison des différences qu'on y trouvera d'avec celles qui ont paru jusqu'à présent.

*L'Ecole du Jardin potager*, qui comprend la description exacte de toutes les plantes potagères, les qualités de terre, les situations & les climats qui leur sont propres, la culture qu'elles demandent, leurs propriétés pour la vie, & leurs vertus pour la santé, les différens moyens de les multiplier, le temps de recueillir les graines, leur durée, &c. La manière de dresser & de conduire les couches, d'élever des Champignons en toutes saisons, &c. par l'Auteur du traité des Pêcheurs. Chez Boudet, & le Prieur, Imprimeurs-Libraires, rue S. Jacques, 1749. in-12. 2. vol.

*Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, trente-septième Recueil. A Paris, chez les freres Guérin, Libraires, rue S. Jacques, 1749. in-12.

*Panegyrique de M. Cadin, Avocat au Parlement de Paris, dédié à la Postérité.* A Paris, chez la Veuve Pissot, Libraire, Quay de Conty, 1749. in-8°.

*Calendrier des Princes & de la Noblesse, pour l'année 1750.* Chez Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-16.



Après le Calendrier pour les mois, on trouve une liste Chronologique & Généalogique des Rois & des Reines de France, ensuite une liste alphabétique des Maisons du Royaume, honorées par les Charges de la Couronne.

*Le Calendrier des Dames, contenant les portraits des Femmes illustres à chaque mois, un ordre Chronologique de la Monarchie Française, &c.* Chez J. B. Langlois, rue S. Jacques, à la Couronne d'Or, 1750. in-16.

*Sermons de Morale prêchés devant le Roy, par M. Flechier Evêque de Nîmes, avec ses Discours Synodaux, & autres Sermons prêchés à l'ouverture des Etats de Languedoc, & dans sa Cathédrale: nouvelle édition augmentée.* Chez G. Cavalier, pere, rue S. Jacques, 1750. in-12. 2. vol.

On trouve chez le même Libraire une nouvelle édition de l'ouvrage de controverse, qui a pour titre: *Réponse aux raisons qui ont obligé les prétendus Réformés de se séparer de l'Eglise Catholique, & qui les empêchent maintenant de s'y réunir.* Ouvrage propre à dé tromper les Hérétiques, & à confirmer les Catholiques dans leur foi. par Mademoiselle de B.... 1749. in-12°.

*Le Pharmacien moderne: où nouvelle manière de préparer les drogues, traduit de l'Anglois par M. Eidous. Expériences de Médecine sur des animaux, pour découvrir une méthode sûre & aisée de*

*dissoudre la pierre par injections; avec une suite d'expériences sur les effets du Laurier-Cerise, & sur ceux des vapeurs du soufre, lues aux Assemblées de la Société Royale, par M. Browne Langrish du Collège des Médecins de Londres, traduites de l'Anglois. Dissertation sur la quantité de la transpiration & des autres excrétiens du corps humain; par M. Bryan Robison, Docteur Médecin, traduite de l'Anglois. Ces trois ouvrages qu'on a rassemblés & qui forment un juste vol. in-12. se débitent chez Jean-Noël le Loup, Quay des Augustins, & chez Jean-Baptiste Langlois, rue S. Jacques, 1749 & 1750.*

Bauche, Libraire, Quay des Augustins, à Sainte GENEVIEVE, vient de mettre en vente une nouvelle description de Paris, & de ce que cette Ville renferme de plus curieux, avec ce titre: *Mémorial de Paris & de ses environs; nouvelle édition considérablement augmentée,* 1749. in-12. 2. vol.

*Notice des ouvrages manuscrits de M. du Cange.* A Paris, chez Quillau, pere, 1750. in-4°. 23 pages. Cette Notice est imprimée dans les deux volumes du Journal des Sçavans du mois de Décembre 1749. L'Imprimeur a cru devoir, pour la commodité du Public, tirer séparément un nombre d'exemplaires de cet ouvrage, qui est intéressant pour l'histoire de France, & particulièrement pour la Province & les Familles de Picardie.

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE JANVIER, 1750.

<i>E</i> XPOSITION des découvertes Philosophiques de M. le Chevalier Newton, &c.	3
<i>F</i> asti Attici, in quibus Archontum Atheniensium series, Philosophorum, &c.	13
Histoire générale des Voyages, depuis le commencement du quinzisième siècle, &c.	21
Traité des Criées, ventes des Immeubles & des Offices par Décret, &c.	27
Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la Ville de Nîmes, &c.	37
Astronomia Physica juxta Newtonii principia breviarum methodo scholastica ad usum studiose juventutis, &c.	47
Nouvelles Littéraires, &c.	53

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois de Décemb. 2 vol. 1749.

<i>P</i> Age 840. col. 2. lig. 1. <i>Themidis ex</i> , lisez <i>Themidis &amp;</i> .
<i>Ibid.</i> lig. 26. <i>Mestre</i> , lif. <i>Mestres</i> .
841. col. 1. lig. 35. des <i>Duc</i> , lif. des <i>Ducs</i> .
859. col. 1. lig. pénultième, <i>Pontebac</i> , lif. <i>Ponteba</i> .
860. col. 1. lig. 29. des <i>gures</i> , lif. des <i>goîtres</i> .

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
F E V R I E R.



A P A R I S.  
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Univerfité , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

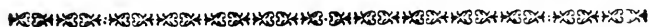
---

M. D C C. L.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





L E  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



F E V R I E R. M. D C C. L.

ACTA SANCTORUM MARTYRUM ORIENTALIVM  
& Occidentalium in duas Partes distributa , accedunt Acta S. Si-  
meonis Stylitæ. Omnia nunc primùm sub auspicijs Johannis V.  
Lusitanorum Regis è Bibliothecâ Apostolicâ Vaticanâ prodeunt ; Ste-  
phanus Evodius Assemanus Archiepiscopus Apamenlis Chaldaicum  
Textum recensuit, Notis Vocalibus animavit , Latinè vertit , Admo-  
nitionibus , perpetuisque Adnotationibus illustravit. Pars 1. Romæ  
1748. Typis Josephi Collini. C'EST-A-DIRE: *Les Actes des Saints  
Martyrs Orientaux & Occidentaux , divisés en deux Parties , aux-  
quels on a joint les Actes de S. Simeon Stylite ; le tout publié pour la  
première fois de la Bibliothèque du Vatican , sous les auspices de  
Jean V. Roi de Portugal , par les soins d'Etienne Evode Assemani ,  
Février.*

*Archevêque d'Asamée, &c. Première Partie.* A Rome 1748, de l'Imprimerie de Joseph Collini, vol. in-fol. de 301 pag. sans y comprendre l'Épître Dédicatoire & la Préface de 96 pp. Cet Ouvrage se trouve à Paris, chez Debure l'aîné, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image S. Paul.

L'ORIENT, où le Christianisme a pris naissance, & dont l'Eglise a été florissante pendant plusieurs siècles, ne conserve plus qu'un petit nombre de Catholiques, au milieu d'une multitude de Sectaires, qui sont tous asservis à la domination des Infidèles. Mais cette Région, d'où la lumière de l'Évangile s'est répandue dans toutes les Parties du Monde, fournit encore à l'Eglise Catholique des armes victorieuses pour combattre l'Irréligion & l'Hérésie; on y trouve dans les Eglises & dans les Monastères, des monumens authentiques de la Foi & de la discipline des premiers Chrétiens. Tels sont les Actes des Martyrs, qui sont publiés dans l'Ouvrage que nous annonçons.

Ces Actes tirés des Manuscrits Orientaux, vénérables par leur antiquité, nous représentent les glorieux combats que des Chrétiens de tout âge, de tout sexe & de toutes conditions, soutinrent pour la défense de la Foi pendant les cruelles persécutions de Sapor II. & de Vararanes V. Rois de Perse, & sous plusieurs Empereurs Romains; quelques-uns de ces Actes étoient inconnus, les autres avoient été altérés par l'ignorance ou par la négligence des Traducteurs. M. Assemani, Sçavant dans les langues Orientales, & d'une

érudition connue par plusieurs ouvrages, & en particulier par l'édition Syriaque & Latine des Œuvres de S. Ephrem, qu'il a achevée, a revu les Actes sur les originaux, & a orné la traduction Latine qu'il en a faite, d'avertissemens & de notes pour l'intelligence & l'éclaircissement de l'Histoire, & pour la correction des fautes & des fables qui s'y étoient glissées. Il divise tout l'ouvrage en deux parties; la première comprend les Actes des Martyrs Orientaux, c'est-à-dire, des Provinces qui sont à l'Orient de la Mésopotamie; la seconde renferme les Actes des Martyrs Occidentaux, c'est-à-dire, des Provinces qui sont à l'Occident du Tigre & de la Chaldée. C'est ainsi que les Syriens distinguent l'Orient de l'Occident, eu égard à la situation de leur Pays.

Notre Auteur, avant que de donner les Actes qu'il publie en Langue Chaldaïque avec la traduction Latine, constate l'authenticité des manuscrits d'où il les a tirés, il rend compte de la méthode de son travail, & donne le plan général de l'ouvrage.

Le Pape Clément XI. desirant, pour l'avantage de l'Eglise, d'enrichir la Bibliothèque du Vatican, de Manuscrits Orientaux, chargea en 1706, Elie, Archiprêtre d'Antioche, député d'Estienne Patriar-

che des Maronites , qui partoît de Rome pour retourner en Syrie , de passer en Egypte , de parcourir les anciens Monastères , d'y acheter les bons manuscrits qu'il pourroit découvrir & de les envoyer à Rome. Elie se rendit en Egypte , & quoique muni des Lettres de recommandation de Jean Patriarche d'Alexandrie , pour les Moines de la basse Egypte , il ne put , même pour une grosse somme d'argent , obtenir que quarante manuscrits sur le grand nombre qui étoit conservé dans les Monastères. Le Pontife animé par cette première acquisition , & excité par le sçavant Charles Majelli , Garde de la Bibliothèque du Vatican , résolut d'envoyer en Egypte Joseph Simoni Assemani , oncle de notre Auteur , qui arriva au Caire au mois d'Août 1715 ; ayant parcouru avec beaucoup de peines & de difficultés le Désert de Nitrie il parvint enfin au Monastère de Sceté , nommé *Sainte Marie des Syriens*. On lui permit de visiter & examiner toute la Bibliothèque qui étoit en mauvais ordre ; sur deux cens anciens manuscrits qu'il y trouva , il en mit à part cent qu'il jugea les plus précieux , & résolut de les acheter à quelque prix que ce fut ; mais il ne put en obtenir qu'un petit nombre , parmi lesquels étoient deux manuscrits , d'où notre Auteur a tiré les Actes des Saints Martyrs. Assemani ne perdit point courage , il résolut de passer en Syrie , parcourut tout le Pays , & appuyé de la protection

& des conseils de Jacques Pierre Evode , Patriarche Maronite d'Antioche , il fit une ample moisson , il acquit un grand nombre de manuscrits , sur lesquels il a composé à Rome un excellent ouvrage connu sous le titre de *Bibliothèque Orientale*. Le P. Thomas Orfi , Dominicain , qui travaille à une nouvelle Histoire Ecclésiastique , a tiré de grands secours de cette immense collection.

Mais il étoit important de donner une traduction entière des meilleurs manuscrits , & en particulier des deux manuscrits Chaldaïques de Nitrie numérotés I. II. qui contiennent les Actes des Martyrs ; le Cardinal Querini , Bibliothécaire du Vatican , en chargea M. Assemani , Archevêque d'Apamée , qui prit pour base de son travail les deux manuscrits de Nitrie , & ayant examiné les autres manuscrits Orientaux de la Bibliothèque du Vatican , il en composa la collection des Actes des Martyrs en deux volumes *in-fol.* dont nous rendons compte.

Les deux manuscrits de Nitrie , dit l'Editeur , sont écrits d'un style simple & noble qui ressent l'antiquité , ils sont en caractères Chaldaïques , qu'on appelle *Estrangheles* , les plus anciens qui aient été en usage chez les Syriens ; M. Assemani estime que le premier de ces Manuscrits est du cinquième siècle ; les Actes de S. Simeon Stylite , qui y sont insérés , portent la date de l'an 521 de l'Ere d'Antioche , qui répond à

l'an 474 de l'Ere Chrétienne; notre Auteur juge que le second Manuscrit est postérieur de trois cens ans, & qu'il peut être du huitième siècle.

M. Assemani a divisé son ouvrage en deux Parties; dans la première il décrit l'Histoire de la cruelle persécution de Sapor II. Roi de Perse, qui dura quarante ans, depuis la trente-unième année de son règne jusqu'à la soixante-dixième dans laquelle il mourut. Ces Actes sont au nombre de dix-huit. Il y joint par forme d'*Appendix*, quatre Actes d'autres Martyrs qui souffrirent la dix-huitième & la trentième année du règne du même Sapor II. & la seconde année du Roi Vararanes V. fils d'Isdegerdes. Cette Histoire a pour titre *Acta Martyrum Orientalium qui in Perside passi sunt.*

La Religion Chrétienne avoit été connue en Perse dès le temps des Apôtres; plusieurs Auteurs Ecclésiastiques rapportent que S. Mathieu, S. Barthélemi, & S. Jude, prêchèrent l'Evangile dans ces vastes contrées de l'Orient, mais les Perses & les Chaldéens regardoient comme leurs Apôtres S. Thomas & le disciple Adée ou Thadée; ils leur attribuoient l'établissement de la Chaire Episcopale à Seleucie & à Ctesiphon, dont l'Evêque prit ensuite le titre d'Archevêque & de Patriarche. Le Christianisme fit des progrès en Perse; dès le second siècle on y comptoit un nombre considérable de Chrétiens; dans le siècle suivant, l'Eglise y eut des

Martyrs; au commencement du quatrième siècle, on y voyoit des Monastères de filles, & un grand nombre de Monastères d'hommes, établis par Eugène disciple de S. Antoine, que les Orientaux appelloient *Abun* ou *Avun*, c'est-à-dire, *Notre Pere*. On avoit bâti des Eglises dans les Villes & dans les Campagnes, la Perse avoit des Evêques & des Prêtres & une multitude de Chrétiens; l'Empereur Constantin écrivit en leur faveur au Roi Sapor une belle Lettre qui est rapportée par Eusèbe. L'Eglise de Perse députa un de ses Evêques au premier Concile général de Nicée.

Cette Eglise florissante fut cruellement persécutée dans le quatrième & cinquième siècle, par les Rois Sapor, Isdegerdes & Vararanes. Sapor II. du nom & le neuvième de la Dynastie des Sasanides, commença la première persécution qui fut la plus longue & la plus sanglante. Ce Prince couronné Roi avant sa naissance, eut tout l'orgueil & l'ambition des anciens Rois de Perse, il prit le titre de *Roi des Rois*, de *frere du Soleil & de la Lune*, & voulut étendre sa domination jusqu'aux extrémités de l'Asie sur les bords de la mer Egée. Les Chrétiens lui étoient suspects & odieux, à cause de leur Religion qui étoit celle des Grecs & des Romains; il commença à les persécuter la dix-huitième année de son règne; il fit mourir onze Chrétiens, & la trentième année deux Evêques & trois autres Chré-



tiens ; mais la grande persécution commença la trente-unième, à l'instigation des Mages & des Juifs, elle dura quarante ans, & fit périr dans les plus cruels supplices une multitude innombrable de personnes ; quelques Historiens comptent jusqu'à cent quatre-vingt-dix mille Martyrs.

Le commencement de cette persécution est une époque importante pour l'histoire Ecclésiastique, & n'étant pas décidée entre les Auteurs Latins, Grecs & Syriens, M. Assemani la détermine ainsi par le premier Manuscrit de Nitrie. Tous les Historiens conviennent que la persécution commença par le Martyre de S. Simeon Bar-Sabœ, Evêque de Seleucie & de Cresiphon qui souffrit la mort pour la Foi ; or on lit dans le Manuscrit que S. Simeon fut arrêté & emprisonné la cent dix-septième année du Royaume de Perse, qui étoit la trente-unième du Roi Sapor, que la persécution dura quarante ans jusqu'à la mort du Roi, qui mourut la soixante-dixième année de son règne & de sa vie. D'ailleurs il est certain que Sapor mourut l'an 380 de l'Ere Chrétienne ; d'où il conclut que la persécution commença l'an 340 de Jesus-Christ, & que l'époque du Royaume des Perses, ou de la Dynastie des Sasanides, doit être fixée à l'année 223 de Jesus-Christ, à la fin de laquelle Artaxerxès, Auteur de la Dynastie, vainquit & tua Artaban, Roi des Parthes, & s'empara du Royaume des Perses. M. Asse-

mani réfute les opinions d'Abulpharage, d'Agathias, & de plusieurs Ecrivains anciens & modernes sur ces époques Chronologiques.

M. Assemani prouve que la Collection des Actes des Martyrs qui souffrirent pendant la grande persécution de Sapor, est l'ouvrage de S. Maruthas Evêque de Maipherkin, Ville située à l'Orient du Tigre à 240 stades (ou dix lieues) d'Amide ou de Diarbekir ; ce Saint Evêque vivoit à la fin du quatrième siècle & a pu voir les derniers temps de cette cruelle persécution, d'ailleurs il sçavoit parfaitement les langues de l'Orient ; étant Contemporain & écrivant dans le Pays même, où s'étoit passée cette cruelle scène, son témoignage sur l'histoire de la persécution doit être préféré à celui des Ecrivains Orientaux qui ont vécu après lui, & aux relations données par les Auteurs Grecs & Latins, qui n'ont pu être également instruits des faits.

Maruthas ayant rendu à la Religion de grands services par la Collection des Actes, M. Assemani a cru devoir donner un précis de la vie de ce S. Evêque. Sa Ville Episcopale, comme nous l'avons déjà observé, étoit *Maipherkin*, nommée aussi *Tecrit*, *Maiphercat*, *Maipherasta*, & enfin *Medinat Sobde*, c'est-à-dire, la Ville des Martyrs ; c'est pourquoi Procope (L. 1. de Bell. Pers.) la nomme *Martyropolis*. Cette Ville étoit la Capitale de la Sophene & dépendoit de l'Archevêque d'Amide ; mais

depuis que les Arabes Mahométans eurent occupé la Mésopotamie, Martyropolis devint si considérable sous les Khalifes Abassides que les Jacobites y établirent le siège du *Catholicoi*, qui après le Patriarche tient le premier rang dans leur Secte. Quelques Auteurs prétendent que Maruthas assista au premier Concile de Constantinople assemblé l'an 380 contre Macédonius, & au Concile d'Antioche de l'an 390 contre les Messaliens; ce S. Evêque fit un voyage à Constantinople en 403, pour engager l'Empereur Arcadius à écrire au Roi Isdegerdes en faveur de l'Eglise de Perse, mais ayant trouvé l'Empereur embarrassé par les troubles que la haine de l'Impératrice Eudoxie avoit excités contre S. Jean Chrysostôme, il s'en retourna en Mésopotamie sans avoir obtenu de Lettres; ayant appris que S. Jean Chrysostôme avoit été chassé de son Siège & exilé par la faction de Théophile Patriarche d'Alexandrie, il retourna à Constantinople l'an 404 pour y défendre la cause du S. Patriarche & solliciter les affaires de l'Eglise de Perse; l'Empereur Théodose le jeune qui venoit de succéder à Arcadius, nomma Maruthas Chef de l'Ambassade qu'il envoya au Roi Isdegerdes pour conclure un traité d'alliance, & pour obtenir en faveur des Chrétiens le libre exercice de leur Religion dans la Perse. Le Roi le reçut favorablement & lui accorda la permission de bâtir des Eglises, dans toute

l'étendue de ses Etats. Maruthas retourna à Constantinople pour rendre compte de sa négociation; il fut encore plus heureux dans une seconde Ambassade qu'il fit en Perse, il obtint du Roi la conclusion d'un traité de paix & d'alliance avec les Romains, & d'amples privilèges pour les Chrétiens; on répara les Eglises qui avoient été ruinées, on en construisit de nouvelles dans toute la Perse; comme la discipline Ecclésiastique s'étoit relâchée pendant la longue & cruelle persécution de Sapor, Maruthas assembla deux Conciles à Ctesiphon pour la rétablir; on y renouvela la profession solennelle de la Foi du Concile de Nicée. Maruthas profitant de sa faveur auprès d'Isdegerdes, obtint la permission de rassembler les Reliques des SS. Martyrs de Perse, il les fit transporter dans sa Ville Episcopale, qui dans la suite fut nommée *Martyropolis*, la ville des Martyrs; M. Assemani pense que Maruthas rechercha en même temps les Actes des Martyrs, dont il fit une ample Collection; en comparant les Actes qui sont dans le Manuscrit de Nitrie, avec les autres ouvrages de Maruthas, on retrouve, dit notre Auteur, la même pureté de style, un même tour de phrase, & partout la même élégance; d'où il conclut qu'en réunissant les circonstances des temps, des lieux & la ressemblance de style, Maruthas est indubitablement l'Auteur des Actes des Martyrs de la persécution de Sapor,

On ignore le temps de la mort de ce grand Evêque ; on ſçait ſeulement que ſon corps fut tranſporté en Egypte , à cauſe des courſes des Arabes dans la Méſopotamie , & qu'il eſt conſervé dans le Monaſtère des Syriens de Sceté. Il eſt bien probable qu'on y porta en même temps ſes ouvrages , du nombre deſquels étoit le manuscrit que M. Aſſemani a publié.

Notre Auteur rend compte des difficultés qu'il a eu à ſurmonter dans l'édition de ſon ouvrage. Les anciens manuscrits Chaldaïques & Syriaques ſont écrits ſans *points voyelles*, il a fallu les ajouter au texte pour en déterminer le ſens. M. Aſſemani a mis des Avertiſſemens à la tête de chaque Acte pour en fixer l'époque & l'authenticité ; & à la fin de chaque Acte il a ajouté des notes pour en réformer les fautes , pour éclaircir les paſſages obſcurs , & ſuppléer les lacunes ; il a donné un ſoin particulier aux Actes des Martyrs qui ne ſe trouvent point dans les Martyrologes anciens & modernes ; en un mot il a remarqué avec attention & avec un travail inſatigable , tout ce qui peut être utile à la certitude de la Foi Chrétienne , & pour l'intelligence de l'Histoire.

Cet ouvrage eſt non ſeulement intéreſſant pour la Religion , il eſt utile pour les Sciences & les Lettres. Nous ne pouvons donner un extrait détaillé de chacun des Actes en particulier ; mais nous avons rasſemblé ſous des chefs généraux les articles qui regardent la Foi Ca-

*Février,*

tholique , la diſcipline Eccléſiaſtique , l'Hiſtoire de l'Egliſe ; d'un autre côté nous indiquons les points qui appartiennent à la Géographie , à la Chronologie & à l'Hiſtoire Proſane.

1°. M. Aſſemani remarque avec raiſon que ces Actes originaux & authentiques , conſervés avec ſoin depuis treize ſiècles , ſont bien propres à établir la tradition conſtante des Dogmes Catholiques , dont la croyance & la profeſſion étoit commune , générale , & même populaire dans le quatrième ſiècle de l'Ere Chrétienne. Les Chrétiens de tout ordre , de tout âge , & de tout ſexe , croyoient alors & confeſſoient devant les Puiffances du ſiècle , qu'il y a un ſeul Dieu , en trois Perſonnes , Créateur du Ciel & de la Terre , Créateur du Soleil adoré par les Perſes comme une Divinité ; que le Fils de Dieu , vrai Dieu , ſ'eſt incarné , qu'il eſt mort pour tous les hommes , & qu'il n'y a point de Salut à eſpérer qu'au nom & par les mérites de Jeſus-Chriſt ; que tous les hommes reſſuſciteront , & que Jeſus-Chriſt exercera ſur eux un jugement dernier pour la récompénſe des Saints & pour la punition des méchants ; que le Corps de Jeſus-Chriſt eſt réellement préſent dans la Sainte Euchariftie ; que le Martyre eſt un Baptême qui efface tous les péchés ; que l'obéiſſance eſt due aux Puiffances Temporelles , ſuivant l'exemple de Jeſus-Chriſt & la tradition Apoſtolique ; ces Chrétiens Orientaux reconnoiſſoient

K

que l'invocation des Saints est bonne & utile ; ils avoient une vénération particulière pour leurs Reliques.

2°. La Discipline Ecclésiastique est également consacrée dans les Actes , on y voit la sanctification des Dimanches , dans lesquels se faisoient les Assemblées où *Collegés* des Chrétiens ; l'observation exacte du jeûne du Carême , pratiqué dans toute l'Eglise , & observé rigoureusement dans toutes les Eglises de l'Orient ; les Orientaux outre le grand jeûne , ont encore trois jeûnes particuliers , le jeûne de la Nativité de Notre-Seigneur , celui de l'Assomption (*Assumptionis*) de la Sainte Vierge , & le jeûne des Apôtres S. Pierre & S. Paul. Les Orientaux jeûnent encore & s'abstiennent de Poisson les Mercredis & les Vendredis de chaque semaine. Cyrille , Patriarche des Grecs Melchites , ayant voulu réformer ces trois jeûnes , le Pape Benoît XIV. qui remplit si dignement le S. Siège , lui en fit une vive réprimande , & ordonna par sa Constitution du 24 Décembre 1743 , que ces jeûnes seroient rétablis , & que l'ancienne pratique de l'Eglise Orientale seroit observée. Les Actes des Martyrs attestent encore que l'Ordination des Evêques , des Prêtres & des Diacres , se faisoit par l'imposition des mains ; que les Evêques étoient ordonnés par trois Evêques , & dans le cas de nécessité par un seul ; que le célibat étoit commandé aux Ministres constitués dans les Ordres

Majeurs , & aux Vierges consacrées à Dieu , & que leur mariage étoit regardé comme une désertion du Christianisme , & comme une véritable Apostasie. Les Orientaux s'abstiennent encore de manger du sang des animaux , conformément à l'Ordonnance des Apôtres dans le Concile de Jérusalem ; usage qui a été suivi pendant plusieurs siècles dans l'Eglise d'Occident , & qui n'a été révoqué par aucun Décret de l'Eglise Universelle.

3°. Les Actes des Martyrs donnent des éclaircissmens & répandent beaucoup de lumière sur l'Histoire Ecclésiastique ; outre l'établissement de la Religion Chrétienne en Perse , on y voit l'institution & la Jurisdiction des grandes Eglises , la Notice de plusieurs Eglises qui leur étoient subordonnées ; mais ce qui a dans tous les siècles édifié & soutenu l'Eglise , on y trouve les Actes autentiques d'une multitude de SS. Martyrs , qui à l'exemple & par la Grace de Jésus-Christ , ont courageusement souffert la mort pour la défense de la Religion ; plusieurs de ces Actes avoient été connus des Grecs & des Latins , mais ils avoient été pour la plupart altérés & *interpolés* ; M. Assemani a examiné les Actes de quarante Martyrs , dans lesquels il y a eu des changemens & des altérations considérables. Dans le seul volume , dont nous rendons compte , ce sçavant Archevêque a publié les Actes de dix-sept Martyrs , qui ont été inconnus , même aux Ecrivains Grecs ; les plus re-

marquables sont les Actes de Dausas Evêque de Bethzabde, de Miles Evêque de Sufes, de Barbasime Evêque de Seleucie, de Marjab Chorevêque, de Daniel Prêtre, de Jacques Prêtre, de Sinas Diaacre, outre les Actes de plusieurs Moines, de Vierges, & de simples Laïcs. Notre sçavant Editeur a relevé plusieurs fautes dans le Martyrologe Romain & dans le Ménologe des Grecs; il a réfuté en plusieurs points S. Jérôme, Théodoret, Sozomène, Théophane, & Adon, & parmi les modernes Baronius & les Bollandistes. Nous ne pouvons entrer dans les détails, il faut consulter l'ouvrage même.

4°. La publication de ces Actes qui présente de si grands avantages pour la Religion, peut aussi servir au progrès des Sciences. La Géographie de la Mésopotamie, de la Chaldée, & de la Perse sous les Rois Safanides, est peu exacte dans nos meilleurs Auteurs Grecs & Latins. M. Assemani, pour donner l'explication des Pays & des lieux mentionnés dans les Actes, a consulté Abulbeda, & les autres Ecrivains Arabes & Syriens, & a orné son ouvrage d'un grand nombre de notes Géographiques: en voici quelques exemples. Le Pays d'Elam, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, avoit pour Métropole la Ville d'*Ilam* ou *Elam*, nommée par les Grecs & par les Latins *Elymais*; ce Pays étoit au couchant de la Perse proprement dite, entre le Golfe Persique au Midi & la Médie au Septentrion, étoit voi-

sin de la Susiane, des Uziens ou Oxiens, & des Chuséens; ces quatre Peuples sont compris aujourd'hui dans la Province de Perse nommée *Chusistan*. Les *Oxii* ou *Uxii*, habitoient le Pays d'Ahuaz, voisin du Tigre; leur Métropole est nommée par les Syriens, *Lapeta* ou *Beth-Lapet*, & par les Arabes *Suk-Ahuaz*, c'est-à-dire, *Vicus Huzitarum*; elle a été le siège du premier Métropolitain des Nestoriens; le célèbre Martyr S. Jacques l'*Intercis*, y avoit pris naissance. Nous remarquons que M. Assemani n'est pas exact dans la position qu'il alligne aux Peuples *Oxii* ou *Uxii* des Anciens; ces Peuples étoient limitrophes de la Perse proprement dite, & environnés de montagnes, leur Pays se nomme encore *Afciac*, & est éloigné d'environ 30 lieues du Pays d'Ahuaz, canton bas & marécageux, qui étoit nommé *Cissia* par les Anciens. Sufes, le séjour des anciens Rois de Perse, la Capitale de la Susiane, célèbre dans l'Histoire Sainte & Profane, étoit située sur le fleuve Eulæus, & avoit pris son nom des Lys qui croissent en abondance dans son terroir agréable & délicieux; les Habitans appelloient les Lys *Susan*; cette Ville est encore nommée *Susan* par les Syriens, *Sus* ou *Sous* par les Arabes; elle fut détruite par Sapor II. Roi de Perse; elle étoit le siège d'un Evêque dont dépendoit la ville de *Ledan*; le Martyr S. Miles étoit Evêque de Sufes; la ville ayant été rétablie, les Nestoriens y ont eu

un Evêque pendant plusieurs siècles. M. Assemani réfute Abulpharage, Herbelot & Baudrand qui confondent la ville de Sufes, avec celle de *Suftra*, ou *Toster* qui n'en est pas éloignée; Abulfeda distingue expressément ces deux Villes dont il donne la description; & de plus suivant la table des Métropoles donnée par Elie de Damas, la Ville de *Sous* étoit un siège Episcopal différent de celui de la Ville de *Suftra*. Suivant une très-ancienne tradition, le Tombeau du Prophète Daniel étoit dans la ville de *Sous*. Le Pays d'Adiabene, fort connu dans l'histoire de l'Empire Romain, faisoit partie de l'Assyrie & étoit situé à l'Orient du Tygre; il est nommé par les Syriens *Hadiab*, & par les Arabes *Hazam*. Sa Capitale étoit la Ville d'Arbelles, célèbre par la victoire qu'Alexandre le Grand remporta sur Darius, Roi de Perse. La Ville a été le siège d'un Evêque, & ensuite d'un Métropolitain Nestorien; elle est à deux journées de Mosul, située entre les rivières de *Lycus* & de *Caprus* des Anciens, qu'on nomme aussi les deux *Zab*; elle fut rétablie vers l'an 1200 de l'Ere Chrétienne, on la nomme encore *Irbil*, & c'est une Ville considérable. Herbelot, a placé cette Ville dans la Mésopotamie. La ville de Séleucie située sur la rive Occidentale du Tygre, bâtie par Séleucus Nicator Roi de Syrie, a été une des plus grandes & des plus célèbres Villes de l'Orient; après la ruine de Babylone, elle devint la Métropole de

la Chaldée ou de la Babylonie, & fut décorée d'un siège Episcopal dès le premier siècle de l'Eglise; Ctesiphon, ville Royale des Rois Parthes où Arsacides, étoit située sur la rive Orientale du Tygre à trois milles (une lieue) de Séleucie. Les deux Eglises furent unies & étoient gouvernées par un seul Evêque, qui fut élevé à la dignité de Primat; les Orientaux prétendent, que la Primatie de la Perse fut accordée à l'Evêque de Séleucie par le premier Concile général de Nicée, & que cet Evêque tenoit le premier rang après les quatre Patriarches d'Orient; du moins il est certain que suivant la très-ancienne discipline de l'Orient, le Siège de Séleucie avoit juridiction sur les Eglises de la Perse. Son Evêque eut le titre de *Catholicos*; les Nestoriens y établirent le Patriarche de leur Secte. Les Villes de Séleucie & de Ctesiphon ayant été ruinées par les Arabes Mahométans, le Siège Patriarchal fut transféré à Bagdad, Ville bâtie sur le Tygre par Abugiafar, Almanfor, second Khalife de la Race des Abbassides, l'an 762. de Jesus-Christ, à environ dix lieues au-dessus des ruines de Séleucie & de Ctesiphon que les Arabes nomment encore *Modain*, c'est-à-dire, les deux Villes. M. Assemani donne des notes sur plusieurs autres points curieux & intéressans, il relève souvent les fautes des Géographes.

5°. Le Sçavant Archevêque a observé avec soin les *dates* des différentes Eres qui sont marquées dans les Actes. L'Ere d'Alexandre,

ou des Grecs , qu'on nomme aussi l'Ere des Séleucides, étoit employée dans les Actes publics par les Orientaux, elle est encore d'usage dans les Actes Ecclésiastiques; les uns faisoient commencer cette Ere l'an 312 avant l'Ere Chrétienne, les autres une année plus tard, c'est-à-dire, l'an 311. Tous ces Peuples avoient fixé le commencement de leur année Civile à l'Automne, mais les Syriens la commençoient au premier d'Octobre, & les Grecs d'Orient au premier de Septembre. L'année Solaire étoit établie de toute antiquité dans la Perse, cependant les Chrétiens y suivoient le Calendrier Lunaire, pour se conformer aux plus anciens Calendriers de l'Eglise, qui a toujours déterminé par les périodes Lunaires la célébration de Pâque & des autres Fêtes mobiles. L'Ere des Perses ou des Sasanides, se trouvant marquée dans les Actes, M. Assemani en a fixé, comme nous l'avons vu, le commencement à l'an 223 de l'Ere Chrétienne; & par là il détermine le commencement de la grande persécution du Roi Sapor à l'an 340 de Jesus. Christ, & celle qui finit sous Vararanes à l'an 418.

6°. On trouve dans les Actes plusieurs traits qui éclaircissent la suite & l'histoire des Rois de Perse de la dernière Dynastie, sur laquelle l'Historien Agathias s'est souvent trompé. On y lit aussi plusieurs points de l'ancienne Religion des Perses. Les Mages, qui reconnoissoient Zoroastre pour l'Auteur

de leur Religion, admettoient deux principes, Hormisdates, Auteur du bien, & Arimanes le principe du mal; ils adoroient le Soleil, la Lune, le Feu & l'Eau, & Venus sous le nom de *Nahiti*; la Communauté des femmes étoit établie entre eux; ils ne donnoient point la sépulture aux morts, mais ils exposoient aux bêtes les cadavres. Les Mages ont été les plus cruels ennemis du Christianisme; les Arabes Mahométans ayant conquis la Perse, persécutèrent le Magisme comme contraire à l'unité de Dieu; les Mages furent proscrits par le Khalife Abugaphar Almanfor; le Khalife Motadhed les exclut des Charges publiques, les chassa des Villes, & entreprit de les exterminer. Les Persans qui persévérèrent dans leur Religion se réfugièrent dans les Indes; il en reste un grand nombre en Perse qui sont retirés sur les montagnes, principalement dans le Kerman, on les appelle *Ghebres*. Schah Abbas Roi de Perse en transporta plusieurs dans un Fauxbourg d'Hispaham, où ils habitent encore aujourd'hui.

Nous avons tracé un léger crayon des avantages que la Religion & les Lettres reçoivent de la publication des Actes des *Martyrs Orientaux*, & des notes scavantes que l'Editeur y a jointes; nous rendrons compte dans l'extrait suivant des Actes des *Martyrs Occidentaux*, qui sont contenus dans le second volume de cet important ouvrage.

EXPOSITION DES DECOUVERTES PHILOSOPHIQUES  
de M. le Chevalier Newton, par M. MACLAURIN, de la Société Royale de Londres. Ouvrage traduit de l'Anglois par M. LAVIROTTE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, chez Durand, rue S. Jacques, au Griffon; Pissot, Quay des Augustins, à la Sageffe. Volume in-4°. pag. 422 & 4 Planches.

NOTRE premier extrait \* renfermoit d'après M. Maclaurin une analyse assez exacte de ce qu'ont pensé les Philosophes anciens & modernes, sur l'arrangement de l'Univers, & de ce qu'ils ont découvert dans la Physique; celui-ci roulera sur un système qui a aujourd'hui beaucoup de partisans, c'est le système Newtonien; M. Maclaurin le met dans son plus grand jour, les trois derniers Livres de son ouvrage sont entièrement employés à en donner une explication fort étendue. Le premier Livre n'étant qu'une espèce d'exorde dans lequel on a tâché de montrer l'absurdité de quelques hypothèses, & le peu d'exactitude des autres: ç'a été sans doute dans la vue de préparer les esprits à saisir avec plus de facilité les idées de l'Auteur, & à se rendre fidèles sectateurs d'un système que M. Maclaurin regarde comme démontré.

Le second Livre par lequel nous commençons, ne traite guères que de ces questions générales dont nous avons souvent parlé dans nos Journaux, comme de l'espace que les Newtoniens distinguent de la matière, de l'inertie des corps ou

\* Journal de Janvier, 1750.

de leur résistance au mouvement; enfin de la force des corps qu'on regarde proportionnelle à la masse multipliée par sa vitesse, c'est un préambule nécessaire pour le système de Newton.

Nous ne nous arrêtons point à parler des loix du mouvement, du choc des corps, & de leur accélération le long de différens plans, soit rectilignes, soit curvilignes: on s'est fort étendu sur la question des forces vives qu'il rejette, mais n'ayant point trouvé de preuves ni d'objections nouvelles, nous craindrions de tomber dans des rédites, ainsi nous renvoyons à l'ouvrage même; nous ne parlerons point encore des machines simples, ce sujet ayant été traité trop de fois pour n'être pas connu, ce n'est pas qu'on ne distingue ici la main d'un habile homme, & on lit quelques observations qui feront plaisir à ceux qui aiment la mécanique. Voila en abrégé ce que contient le second Livre.

Avant que de parler du troisième dans lequel on entre en matière, nous voulons dire dans lequel on traite du Newtonisme, il faut rapporter une remarque essentielle de M. Maclaurin au sujet de la gravitation. Nous ne prétendons



pas adopter toutes les idées de notre Auteur sur cette matière, mais nous ne devons rien négliger pour développer les idées d'un si habile Commentateur; il est très-important de sçavoir ce qu'ont pensé, & l'Inventeur du système, & le Disciple, dont nous désirons rendre les pensées avec exactitude.

» Le pouvoir de la gravité (dit  
 » M. Maclaurin) se montre à cha-  
 » que instant dans tous les phéno-  
 » mènes de la nature, où les corps  
 » paroissent agir les uns sur les au-  
 » tres quoi qu'éloignés, & tendre  
 » réciproquement à s'approcher  
 » sans aucune cause apparente qui  
 » les pousse: cette force a été com-  
 » munément appelée *attraction* &  
 » ce terme est souvent employé  
 » par M. Newton. Mais il a eu soin  
 » d'avertir qu'il ne prétendoit pas  
 » en faisant usage de ce terme dé-  
 » terminer la nature de la puissance,  
 » ou la manière dont elle agit, &  
 » même il assure ou insinue tou-  
 » jours qu'un corps ne peut agir  
 » sur un autre qui n'est éloigné que  
 » par l'intervention d'autres corps.

Le terme d'*attraction* est infiniment commode pour éviter toute circonlocution, mais il faut bien prendre garde de s'en servir dans un autre sens que M. Newton lui-même ne l'a employé; on a eu tort si l'on s'est imaginé que les corps pouvoient s'attirer les uns les autres par quelque charme ou par quelque vertu inconnue, sans être poussés par d'autres corps qui agissent sur eux, ou par aucune puissance de quelqu'espèce qu'elle

soit: d'autres Philosophes paroissent avoir pensé qu'une tendance mutuelle étoit essentielle à la matière; ce sentiment cependant ne peut s'accorder avec l'inertie des corps, & il y aura toujours une raison pour laquelle un corps tend plutôt vers un côté que vers un autre.

Nous avons cru devoir insister sur cet article quoique nous en ayons souvent parlé; mais M. Maclaurin nous en fournit une nouvelle occasion. On ne peut douter que cet Auteur ne soit un partisan zélé de la doctrine Newtonienne, cependant il nous dit positivement que l'*attraction* est un effet causé par une puissance quelconque, & que de penser autrement c'est attribuer à M. Newton des opinions qu'il n'a point eues. » Cet illustre  
 » Géomètre pensoit que ces puissances venoient de l'impulsion  
 » d'un milieu subtil éthéré qui est  
 » répandu dans l'Univers, & qui pé-  
 » nètre les pores des corps grossiers.  
 Il n'y a personne après ce discours qui n'admette le système de Newton avec toutes les conséquences qu'il en a déduites par le calcul. Avec cette précaution on pourra dire que la terre attire les corps pesans puisqu'ils descendent tous vers ce globe avec des forces proportionnées à leur quantité de matière à distances égales, & cette puissance s'étend à différentes distances suivant une certaine loi que l'on a déterminée, & dont nous parlerons.

Avant que d'en venir à ce détail,

il falloit apprendre à ses Lecteurs quel étoit l'état du Ciel, & rapporter ce que les observations nous ont appris sur l'arrangement constant de l'univers. M. Maclaurin commence par démontrer que la terre est sphérique, qu'elle tourne autour de son axe, que c'est par le mouvement progressif, & par le mouvement de la lumière combinés ensemble, que l'on explique l'aberration des fixes; enfin c'est par son parallélisme que l'on rend raison de l'inégalité des jours, & de la variété des saisons. L'Auteur a fait encore précéder toutes ces questions de l'explication de plusieurs phénomènes qu'on peut appeler phénomènes optiques. Après ces diverses théories qu'on ne doit point regarder comme des digressions mal placées puisqu'elles reviennent, & sont nécessaires au sujet, l'Auteur explique de quelle manière la Lune grave sur la terre.

Newton a démontré que la puissance de la gravité s'étendoit à la Lune & que cette planète elle-même étoit pesante: en conséquence il nous a appris que la Lune étoit retenue dans son orbite par la même cause qu'un corps décrit une courbe dans l'air lorsqu'il est poussé par une force uniforme, & qu'il est obligé de céder à sa pesanteur: il s'en suit donc que si quelque corps étoit porté de notre terre à la distance de la Lune, & qu'il fut jeté dans la même direction & avec la même vitesse, il parcourroit la même orbite que cette planète. Ces

problèmes sont déduits des loix de la pesanteur: & une infinité d'expériences démontrent que la gravité s'étend non seulement sur la surface de la terre, & jusqu'à la Lune; mais à toutes les distances. Newton a établi sur ce principe tous les mouvemens curvilignes du système solaire.

Toutes les planètes supérieures & inférieures décrivent des orbites elliptiques au foyer desquelles on a placé le Soleil; elles tendent toutes vers cet Astre comme à un centre commun; & comme la gravitation est réciproque parce qu'il ne peut y avoir d'action sans réaction, le Soleil à son tour pèse ou grave sur chacune de ces planètes. Il est même aisé d'assigner le rapport de la gravité si l'on compare le mouvement des planètes dans les différentes parties de leurs orbites.

C'est par la gravité que notre globe conserve l'union de ses parties, & que malgré les différens mouvemens auquel la terre doit satisfaire: les parties de sa masse ne sont point défunies ou dissipées: c'est une puissance semblable qui retient les parties du Soleil ensemble malgré la révolution de cet Astre lumineux autour de son centre.

Ce que l'on vient de dire du système solaire, doit s'entendre des systèmes particuliers de Jupiter & de Saturne dans lesquels les mêmes loix de la pesanteur sont observées. Il y a pareillement une puissance qui conserve la substance de ces planètes secondaires, & qui s'étend autour d'elles, c'est la pesanteur

teur qui diminue de la même manière suivant leurs éloignemens à leur centre commun. Ces planètes secondaires gravitent aussi vers le Soleil, & ont un mouvement régulier autour de leurs planètes centrales, parce qu'elles sont assujetties à l'action des mêmes puissances : ainsi les mouvemens dans le grand système solaire, & dans les systèmes particuliers de chaque planète, s'accordent à merveille les uns avec les autres & s'exécutent avec régularité.

« Les Comètes sont sujettes ainsi que tous les Astres à la même loi : leur mouvement est plus accéléré à mesure qu'elles approchent du Soleil : » des effets si semblables ( dit » notre Auteur ) doivent être attribués à la même cause, & il est » à peine plus évident que c'est la » même puissance de gravité qui » agit sur les corps terrestres en » Europe & en Amérique, sous » l'Equateur & sous les Pôles, » qu'il ne l'est que c'est le même » principe qui agit sur tout le système de l'Univers, depuis le centre du Soleil jusqu'à l'orbe éloigné de Saturne, ou à la plus grande de hauteur de la Comète la plus » excentrique. «

M. Maclaurin ajoute, » nous » pouvons enfin conclure par tant » de raisons que dans le système » solaire tous les corps gravitent » les uns vers les autres, & quoi- » que nous ne puissions pas consi- » dérer la gravitation comme essen- » tielle à la matière, nous devons » cependant convenir que les phéno-  
Février.

» mènes ne rendent pas moins évi-  
» dente son universalité que celle de  
» toute autre affection des corps quelle  
» qu'elle soit.

Il est certain que l'action de la gravité vient de la gravitation mutuelle de ses parties ; ainsi la pesanteur d'un corps vers la terre résulte de la gravité des parties de ce corps : de même chaque partie de notre globe gravite vers chacune de ses parties en particulier, & chaque partie de matière dans le système solaire gravite vers toutes les autres parties de ce même système : mais quelle est la loi suivant laquelle les parties d'un corps gravitent les unes vers les autres ?

M. Newton a démontré par des calculs très-sublimes quelle étoit la loi de la gravitation des petites parties de la matière les unes vers les autres : cette attraction agit par des loix très-différentes de celle qui maintient l'Univers en équilibre, & par laquelle les planètes conservent leurs mouvemens : nous n'entrons pas dans ce détail, c'est une affaire de calcul ; ceux qui ne sont pas en état d'entendre Newton sur cette matière peuvent consulter notre Auteur dont les calculs sont ici plus accessibles que dans le Livre des principes Mathématiques.

Newton n'a pas seulement déterminé l'action de la pesanteur réciproque dans le système solaire, il a poussé plus loin ses découvertes : il déduit de ses principes la densité des planètes, & celle du Soleil. Quoiqu'il paroisse impossible à la première inspection, de

mesurer la quantité de matière contenue dans le volume du Soleil & des planètes, cependant il suffit pour le concevoir de se rappeler que la force de la gravité est en meme raison que la quantité de matière contenue dans chacun de ces corps, lorsqu'elle agit à des distances égales. Il est vrai que nous n'avons point d'expérience qui puisse nous faire connoître quelle est la vitesse des corps pesans qui tombent vers le Soleil; mais nous connoissons la force de la gravité vers notre terre par la descente des corps pesans; on pourra donc calculer combien la Lune s'écarte de la tangente de son orbite pendant un temps quelconque: de même on examinera combien les planètes du premier ordre font leurs révolutions autour du Soleil, & de combien elles s'écartent de leur tangente dans le même temps désigné: si l'on compare ensuite la gravité qu'une planète du premier ordre a vers le Soleil, avec celle d'un Satellite vers sa planète principale, on assignera les forces qui agissent à distances égales du corps central; or ces forces attractives suivent la proportion de la matière qui est contenue dans ces différens corps placés au centre: de plus les densités sont connues lorsqu'on sçait les volumes & les quantités de matière; c'est ainsi qu'on est parvenu à la solution d'un problème qui paroissoit d'abord insoluble, c'est la route que Newton & ses disciples ont suivie pour déterminer les densités des planètes.

M. Maclaurin déduit par la synthèse dans son quatrième & dernier Livre les effets de la gravitation universelle. Après que Newton eut découvert son système par l'analyse, il voulut remonter des effets aux causes, & déterminer d'une manière générale quelle étoit la puissance par laquelle tout l'Univers conservoit son mouvement, & se maintenoit dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Car c'est avec raison que l'on admire le mécanisme qui empêche tous ces corps immenses de se dissiper; or c'est cette action mutuelle & réciproque de la pesanteur qui n'est jamais troublée, & qui conserve à l'Univers cette forme & cet ordre admirable, sans lequel ce ne seroit qu'un cahos. Il faut encore penser que le centre du système solaire ne change point ou très-peu; il faut aussi imaginer que les mouvemens des corps célestes du système solaire sont proportionnels aux différentes parties qui composent notre globe terrestre, car comme ces parties gravitent les unes vers les autres, & se meuvent autour de leur centre commun de gravité, de même les planètes circulent autour du centre commun du tourbillon dans lequel elles ont été placées. Il y a seulement cette différence que les corps du grand système ont été projetés à de grandes distances avec des densités proportionnelles à leurs éloignemens, & avec des forces centrales relatives à leurs temps de révolution.

On peut avec l'Auteur supposer

que toute la matière dont le système de l'Univers est composé fut d'abord créé en une seule masse, ou se trouve actuellement le centre de gravité de tout le système. Le Créateur forma différens corps de cette masse : ils furent séparés les uns des autres, par la Toute-Puissance, & placés à des distances convenables ; c'est-là qu'ils reçurent leurs mouvemens progressifs, & que les forces qui les séparèrent les mirent aussi en mouvement en leur faisant observer cette loi de la nature qui exige une égalité entre l'action & la réaction. C'est de cette manière que l'on peut concevoir que les mouvemens ont commencé, & continueront jusqu'à ce qu'il plaise à l'Auteur de l'Univers d'en ordonner autrement ; il faut supposer que pendant cet intervalle il n'arrive aucun mouvement sensible au centre de gravité du système solaire. C'est le même raisonnement pour les systèmes particuliers d'un ordre inférieur, tels que ceux de Saturne & de Jupiter ; leur centre commun de gravité est immobile & leurs Satellites suivent les mêmes loix par rapport à leurs planètes principales. Quant au principe du mouvement c'est le Créateur de l'Univers qui l'a distribué à la matière.

La gravité produit cependant quelques petites irrégularités dans les mouvemens des corps célestes. Si les planètes étoient assujetties à l'action d'une seule puissance dirigée vers le centre du Soleil, & si le centre de cet Astre étoit dans

un repos parfait, & que ses variations suivissent la loi générale de la gravité, alors le mouvement de ces planètes autour de ce centre seroit parfaitement régulier ; mais chaque planète est obligée d'obéir à l'action d'une puissance dirigée à tous les corps en particulier qui composent le système du monde : ce qu'on peut faire concevoir en imaginant trois corps, ou un plus grand nombre qui s'attirent mutuellement les uns les autres, dans ce cas la gravitation de chacun d'eux produite par les actions de tous les autres, ne fera pas toujours dirigée vers un point fixe, mais un peu en deçà ou en delà de l'un ou de l'autre côté ; dès-là il en résulte différentes irrégularités dans les mouvemens des corps ; cependant si l'on suppose l'un de ces corps beaucoup plus grand que les autres, en sorte que les actions de ces derniers puissent être négligées, & que son centre de gravité ne s'éloigne jamais beaucoup de la situation qu'il occupe ; alors les irrégularités dans les mouvemens des corps qui composent ce système, seront peu considérables. Voilà ce qui arrive dans notre système solaire : on remarque que les effets des différens corps qui gravitent, dérangent un peu leurs mouvemens, par là l'on voit que la même cause qui produit la régularité, qui la conserve, qui l'entretient, est celle cependant à laquelle on doit attribuer l'irrégularité. S'il est vrai que les planètes soient attirées par le Soleil, & qu'en même temps le

Soleil ne soit pas réciproquement attiré par elles, il arrivera nécessairement que le centre de gravité du système général recevra un mouvement par le défaut de cette réaction, ce qui seroit naître plusieurs irrégularités; cependant on n'apperoit rien de semblable. On doit donc conclure l'action & la réaction mutuelle des parties qui forment l'Univers.

Ceux qui n'ont fait qu'entrevoir le système Newtonien, ont quelque peine à concevoir comment une planète, après s'être approchée du Soleil par la loi de la gravitation peut s'en éloigner, quoique la gravité soit augmentée à proportion que la distance diminue; il seroit naturel de penser que la planète devoit continuer de s'approcher du Soleil & à la fin tomber sur ce globe, comme les corps pesans tombent sur notre terre. La difficulté mérite d'être éclaircie.

On sçait que lorsqu'un corps est projeté, il continue sa route en ligne droite; s'il est détourné par quelque puissance, il décrit un cercle en supposant que la puissance qui le retient tend toujours vers le même point, & que cette force soit égale dans tous les points de son orbite. Cette force attractive est aisée à déterminer, elle augmente lorsque le cercle est plus petit, & diminue lorsque le cercle est plus grand. Cette force suit le rapport inverse des quarrés des distances, & les vitesses sont dans le rapport inverse des racines des distances:

tout ceci supposé, il s'en suit qu'un corps projeté avec une vitesse moindre que celle qui est nécessaire pour décrire un cercle, doit tomber en deçà de la circonférence parce que la force centrifuge est plus petite que celle que le corps auroit dans le cercle, par conséquent la planète doit s'approcher du centre par l'excès de la gravité sur la force centrifuge, & la vitesse doit augmenter dans la raison réciproque des racines des distances. Mais lorsque le corps est arrivé par cette accélération à la partie la plus basse de son orbite, il acquiert dans cet instant la plus grande vitesse possible: alors cette vitesse est dans ce point plus grande qu'il ne faut pour l'emporter dans la circonférence d'un cercle qui auroit pour centre la distance du foyer de la courbe à cette circonférence qu'il devoit parcourir; il s'en suit donc que la planète doit être emportée au-delà de ce cercle, ou s'éloigner de ce point pris pour centre, car la planète a acquis une force centrifuge qui excède celle de la gravité. Enfin la gravité prévaut dans l'apside supérieure sur la force centrifuge, & fait approcher la planète du foyer de la courbe qu'elle décrit, la force centrifuge à son tour l'emporte sur elle dans l'apside inférieure, & fait éloigner la planète du même centre: ainsi par une action tantôt moindre, tantôt plus grande, la planète fait continuellement sa révolution de l'une à l'autre de ses apsides: voilà en peu de mots l'ex-

plication de la rotation d'une planète autour du centre d'attraction, ou comment elle fait sa révolution autour du centre commun des forces. Nous remarquerons seulement que dans ce calcul on suppose que l'attraction agit dans la raison renversée des quarrés des distances; car si une planète étoit attirée dans tout autre rapport, il en seroit autrement, c'est ce que plusieurs Auteurs ont très-bien démontré, ainsi que M. Maclaurin. Il n'est point de notre sujet d'examiner ce qui arriveroit, si le corps étoit attiré par différentes loix de la gravité. Il est certain qu'un très-petit changement dans le cours de la gravité produit un mouvement sensible dans les apsidés; mais la pesanteur observe assez exactement la loi des quarrés des distances, puisque les Astronomes n'ont remarqué qu'un très-petit mouvement dans les apsidés des planètes.

Nous venons d'expliquer le mouvement des corps dans le système solaire par la pesanteur; les variations même dans les mouvemens ont été déduites de ce principe; mais soit que les Satellites des autres planètes y soient moins exposés, soit que nous soyons moins en état de les observer, on ne remarque des inégalités sensibles que dans le mouvement de la Lune. Les faits ou les principales observations se réduisent à quatre ou cinq chefs.

M. Newton a fait voir dans son grand ouvrage que le mouvement

des nœuds de la Lune, ou l'intersection de l'orbite lunaire & de l'écliptique dans différens points, vient de l'action du Soleil sur la Lune. L'inclinaison de l'orbite de la Lune à l'écliptique est aussi sujette à plusieurs variations par la même raison. Une autre irrégularité remarquable dans le mouvement de la Lune, sçavoir le mouvement progressif des apsidés qui fait sa révolution autour du centre de la terre dans l'espace d'environ neuf ans, dépend de l'action du Soleil. Enfin le mouvement des étoiles fixes que l'on suppose tourner d'un mouvement très-lent sur les pôles de l'écliptique, doit être attribué à l'attraction; ajoutons que si les mouvemens des corps célestes sont subordonnés aux effets de la gravitation, il y en a plusieurs qui se passent sur notre globe, qui en sont dépendans; le flux & reflux de la mer en est un des principaux.

Pour donner quelque idée de la manière dont le Philosophe Anglois a pensé sur tous ces différens articles, il faut observer que si le Soleil agissoit également sur la Terre & sur la Lune, & toujours par des directions parallèles, cette action serviroit seulement à produire les mouvemens annuels de ces deux planètes autour du Soleil, d'une manière régulière; mais de ce que la Lune pendant la moitié de son orbite est plus près du Soleil que de la terre, & de ce que dans l'autre moitié elle en est plus éloignée, il suit que dans

le premier cas la Lune est plus attirée vers le Soleil que la terre , & dans l'autre moitié elle en est moins attirée. L'excès d'attraction dans la première supposition , & le défaut dans le second produit nécessairement des irrégularités. N'oublions pas de dire que ce n'est pas l'action totale du Soleil sur la terre & sur la Lune qui trouble leurs mouvemens , ç'en est seulement une certaine partie qui tend tantôt à diminuer leur gravité réciproque , & tantôt à l'augmenter ; le premier cas arrive , l'un dans la conjonction & l'opposition , & l'autre dans les quadratures : une partie de la force n'a d'autre effet que de retenir la terre & son satellite , dans la révolution annuelle qu'ils font ensemble autour du Soleil.

On appelle les nœuds de la Lune , ces points où son orbite coupe le plan dans lequel la terre fait sa révolution autour du Soleil , & la ligne qui joint ces points est appelée la ligne des nœuds. Il est certain que si le Soleil agissoit toujours également sur la terre & sur la Lune , ces nœuds descendroient également vers le Soleil , mais les inégalités dans l'action du Soleil , emportent la Lune du côté où est le Soleil , dans la moitié de son orbite qui est la plus près de ce globe , & vers l'autre côté dans la moitié de son orbite la plus éloignée du Soleil. De-là on peut assigner la règle pour juger de l'effet du Soleil sur les nœuds,

car tandis que la Lune est dans la moitié de son orbite qui est la plus près du Soleil , le nœud duquel elle s'approche se meut vers la conjonction avec le Soleil , & tandis que la Lune est dans l'autre moitié de son orbite la plus éloignée du Soleil , le nœud vers lequel elle s'avance a son mouvement du côté de l'opposition ; mais lorsque les nœuds sont en conjonction avec le Soleil , son action ne produit point d'effet sur eux , parce que la ligne des nœuds prolongée passe par le Soleil ; alors ce globe étant dans le plan du mouvement de la Lune n'a point d'action pour l'emporter plutôt d'un côté que d'un autre : les nœuds ne doivent donc avoir aucun mouvement.

La précision des équinoxes s'explique de la même manière que le mouvement rétrograde des nœuds de la Lune ; car si l'on imagine une grande quantité de planètes , en sorte qu'on puisse les regarder comme formant un anneau dans le plan de l'équateur ; les nœuds de cet anneau rétrograderont de la même manière que les nœuds de l'orbite de chacune de ces planètes considérées en particulier. La Lune a une plus grande force sur cet anneau que le Soleil , parce qu'elle est beaucoup moins éloignée de la terre que cet Astre. Le mouvement des points équinoxiaux est si lent , qu'il employe 25000 ans à faire sa révolution.

Le phénomène du flux & reflux



de la mer n'est devenu intelligible qu'à ceux qui ont admis le principe de la gravitation : l'inégalité des actions de la Lune sur différentes parties de la terre en est la cause ; car suivant la loi générale , établie dans le système Newtonien , les parties les plus proches de la Lune sont les plus attirées , & celles qui en sont les plus éloignées éprouvent moins l'action de cette planète. Les Newtoniens regardent donc l'attraction de la Lune comme la cause qui produit les marées , mais ils attribuent certaines inégalités à l'action du Soleil sur les parties de la terre. Le volume immense de cet Astre lumineux malgré sa grande distance produit un effet sensible ; l'on remarque que les marées sont plus grandes dans les nouvelles & pleines Lunes , & que l'action du Soleil diminue celle de la Lune dans les quadratures ; lorsque le Soleil & la Lune sont dans le plan de l'équateur , les marées sont les plus grandes qu'il est possible , parce que les actions simultanées se réunissent & concourent à augmenter leur effet. Les autres variétés se déduisent des différentes distances de la Lune & de quelques autres circonstances.

M. Maclaurin n'a eu garde de ne pas traiter des Comètes. Le cours de ces planètes que l'on observe parcourir les Cieux en différents sens , a été une des plus fortes raisons qui ont servi à abandonner le système des tourbillons,

Le nombre des Comètes est bien éloigné d'être connu , cependant on ne peut douter qu'il n'y en ait une grande quantité. Leurs périodes , leurs grandeurs , & les dimensions de leurs orbites sont incertaines. Il est très bien prouvé que les Comètes sont au-dessus de la Lune ; elles paroissent ainsi que les planètes tantôt directes tantôt rétrogrades , elles occupent donc les régions des planètes. Il suit de la loi générale de la pesanteur que les Comètes doivent se mouvoir dans des ellipses fort excentriques ; elles ont le foyer au centre du Soleil ; cependant pour la facilité du calcul on peut regarder ces ellipses fort allongées comme des paraboles. Newton démontre la méthode de déterminer la trajectoire parabolique que décrit une Comète à l'aide de trois observations ; sa théorie a reçu une nouvelle évidence en faisant voir qu'elle étoit d'accord avec les observations : la plupart des Comètes s'approchent dans leur périhélie beaucoup plus près du Soleil que notre terre , & elles s'échauffent alors considérablement.

Il y a un phénomène qui accompagne toujours chaque Comète & qui leur est particulier ; on remarque à l'opposite du Soleil une longue traînée qu'on appelle la queue de la Comète : cette queue est formée ( selon Newton ) d'une vapeur qui s'élève continuellement du Soleil , c'est ainsi que les vapeurs ou la fumée s'élèvent de la terre dans l'atmosphère,

M. Maclaurin a mis dans son ouvrage à peu près tout ce que M. Newton a pensé sur la nature des Comètes, sur leurs retours, & sur l'usage dont elles peuvent être au système solaire, dont le Soleil occupe le centre. Après avoir décrit les merveilles de la nature, & fait connoître le mécanisme par lequel le Soleil & les planètes se conservent dans un équilibre si constant & si parfait. L'Auteur ne pouvoit mieux terminer son ouvrage qu'en rapportant ce qu'on doit penser de l'immenfité de Dieu, & du pouvoir absolu qu'on doit attribuer au Conservateur de l'Univers.

On peut regarder les deux derniers Livres de cet ouvrage, comme une excellente interprétation de la Philosophie de Newton. Les Physiciens l'auroient reçue avec plus d'empressement, si elle étoit venue plutôt ; son mérite fera moins d'impression par le grand nombre de Commentateurs qui l'ont précédée. Cet ouvrage sera toujours recommandable par sa netteté, & par tous les moyens que M. Maclaurin a pris pour se rendre clair. M. de la Virotte qui en est le Traducteur, a imité son original par son exactitude & la précision dans le style qu'il a su y mettre.

*ART DE FAIRE ECLORRE ET D'ELEVER EN TOUTE saison des Oiseaux Domestiques de toute espèce, soit par le moyen de la chaleur du fumier, soit par le moyen du feu ordinaire. Par M. DE REAUMUR, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, deux tomes in-12. premier 342 pp. second 340 pp. avec Figures. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1749.*

Monsieur de Réaumur avoit lu dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences d'après la S. Martin 1747, un Mémoire sur la manière de faire éclore les poullets par la chaleur du fumier. Ce Mémoire fut généralement applaudi, & tous ceux qui en avoient eu connoissance attendoient avec impatience qu'il fût imprimé. Mais ce célèbre & grand Physicien accoutumé à se contenter difficilement lui-même, & qui vouloit sans doute se maintenir dans la possession, où il est, de donner toujours

au-delà de ce qu'il promet, ne crut pas devoir aller si vite. Il voulut s'assurer par lui-même, si les principes qu'il avoit suivis, ne lui avoient rien fait espérer de trop. » Car il reste toujours, dit-il, lieu » de se défier des conséquences » qui étendent les effets des principes au-delà de ce qu'on a vu. » Il soumit donc sa nouvelle méthode à toutes sortes d'épreuves ; il l'essaya pendant deux hyvers consécutifs, & ce n'est qu'après s'être instruit à force d'expériences des accidens qui en pouvoient empêcher

cher le succès, & des moyens de les prévenir ou d'y remédier, qu'il s'est enfin déterminé à communiquer les différentes méthodes qu'il a trouvées pour faire éclore par la chaleur du fumier, ou par celle du feu ordinaire, toutes sortes d'oiseaux domestiques.

De ces différentes méthodes résulte un art qui a deux parties, dont chacune peut elle-même être regardée comme un art à part. La première, qu'il traite dans le premier Tome, a pour objet de faire naître des oiseaux domestiques & même des oiseaux de toutes les classes, & de tous les genres. La seconde, qu'il renvoie au Tome suivant, apprend à élever sans le secours d'aucune mère ces oiseaux qui sont nés, sans qu'aucune mère ait couvé leurs œufs.

Nous rendrons aujourd'hui compte du premier Tome; il est divisé en six mémoires. Le premier tend à montrer, que nous avons parmi nous des fours tout faits, au moyen desquels nous pouvons faire naître plus de poulets, qu'il n'en naît dans ces fours d'Egypte si renommés. Pour le prouver, il donne d'après Manconis, Thévenot, le P. Sicard, M. Granger, Paul Lucas, & autres Voyageurs la description des fours, & le détail des moyens par lesquels on fait éclore en Egypte des poulets sans faire couvrir les poules.

Il s'étonne avec raison que les tentatives qu'on a faites en France & en Italie, pour mettre cet Art en pratique, n'aient pas eu plus de

*Février.*

succès. Il ne s'agissoit, comme notre illustre Académicien l'observe, que de constater par le secours du Thermomètre le degré de chaleur nécessaire pour faire éclore des poulets. Rien de plus naturel que de penser qu'il devoit être à peu près aussi fort que celui de la peau de la poule, qui est à peu près au même degré, comme il le remarque, que celui de la peau des oiseaux domestiques de toutes les espèces connues. Il ajoute que ce degré de chaleur est à peu près celui des Quadrupèdes, & même de la peau des hommes; aussi rapporte-t'il d'après Pline, que Livie ayant eu la patience de tenir dans son sein un œuf pendant autant de temps qu'il eut dû rester sous la poule, cette Princesse se procura le plaisir d'en voir éclore un poulet.

Ainsi tout ce qui peut produire un degré de chaleur semblable à celui de la poule, soit que cette chaleur soit causée par le feu ordinaire, ou par la fermentation de différentes matières aura toujours les mêmes effets sur l'œuf. Comme les oiseaux domestiques & surtout les œufs des poules sont un de nos principaux alimens, & qu'il s'en fait une consommation qui effraye l'imagination, on ne peut douter que ce ne soit un fond qu'il importe à la Société d'étendre & de multiplier.

Mais il soutient en même temps que tant qu'on se contentera de faire couvrir les œufs par les poules, il ne faut pas espérer que la multiplication de leur espèce soit

M

portée aussi loin qu'il seroit à défigurer; que la dépense pour faire éclore les poullets par les poules est supérieure à celle qu'il en couleroit pour y parvenir en suivant la manière des Egyptiens; mais il montre en même temps qu'il ne seroit guères possible de faire usage de leurs fours dans nos Campagnes. Il en apporte plusieurs raisons prises, soit de la différence du climat, soit de la difficulté de rassembler 45, ou 50 mille œufs, qui est le nombre ordinaire que les Egyptiens en mettent dans leurs fours.

Mais il montre que nous pouvons les imiter; qu'il est pour y réussir plusieurs expédiens équivalens à ces fours, que ces expédiens conviennent mieux à notre situation, & que les personnes même les plus grossières de la Campagne sont capables de les mettre en pratique.

On ne compte en Egypte que 386 fours à poulets, qui selon le calcul de M. de Réaumur, donnent plus de quatre-vingt-douze millions de poullets, quoi qu'on ne les chauffe que pendant six mois de l'année. Or il entreprend de faire voir qu'en mettant à profit le feu de nos Verreries, des étuves des Boulangers, des Pâtisiers, & d'autres ouvriers que leur profession oblige d'avoir des fours, on pourroit sans faire aucune dépense en matière combustible, faire éclore en France beaucoup plus de poullets qu'en Egypte; & plus qu'on n'en pourroit consommer.

En effet il en a vu des expérien-

ces très-heureuses, qui ont été faites à la Communauté de l'Enfant-Jesus, & chez trois Boulangers, M. de Réaumur a suivi exactement toutes ces épreuves, & s'est assuré comme on le verra dans cet ouvrage, que la seule chaleur du four conservée & répandue dans ces petites chambres qu'on bâtit ordinairement au-dessus des fours, pour les défendre des injures de l'air, s'est trouvée suffisante pour y entretenir le Thermomètre au trente-deuxième degré, qui est celui où l'air approche le plus de la chaleur de la poule.

Il décrit ces sortes d'étuves, & les met sous les yeux par des planches exactes qu'il en a fait graver, & rapporte toutes les précautions qui ont été prises sous la direction pour les mettre en état de répondre au succès qu'il s'en promettoit. Il a été si heureux, qu'il dit expressément, que dans les cas, où les facilités seroient égales à établir des fours à poullets chauffés par le fumier, ou à en avoir qui seroient chauffés par un four à pain, il donneroit toujours la préférence aux derniers, & qu'ils sont d'un usage aussi sûr que commode.

Il ne faut pas appréhender que cette manière de faire éclore les poullets puisse être jamais d'un grand embarras pour les Pâtisiers & les Boulangers de Paris, où quelle exige des logemens plus considérables qu'ils n'en ont communément. Car 1°. dit M. de Réaumur, leurs femmes se chargeront aisément de ce soin; 2°.

tant que les poulets seront petits, ils n'occuperont pas beaucoup de place. Deviendront-ils plus grands, les Rotisseurs & les gens de la Campagne seront bientôt déterminés par le bon marché à les acheter pour les élever.

Il fait voir encore comment dans les Campagnes on se servait des fours bannaux, ou d'un petit poêle, ou d'autres moyens qu'il enseigne, on pourroit avoir sans frais des fours à poulets.

On trouvera dans le second mémoire une idée générale des moyens de faire éclore des poulets & des oiseaux domestiques de toutes les espèces dans des couches de fumier.

M. de Réaumur déclare d'abord, que quand il eut recours à cette voye, il n'avoit pas encore pensé au parti qu'on peut tirer de la chaleur des fours des Pâtisiers & des Boulangers. Cependant comme on ne trouve pas toujours dans les Bourgs & les Villages, des fours qu'on chauffe assez souvent, pour y conserver le degré de chaleur que demande une étuve, ou un four à poulets; que néanmoins il convient que ceux qui habitent les Campagnes aient des moyens faciles pour multiplier les poulets & qu'il est bon d'ailleurs qu'ils puissent choisir entre ces moyens, il a cru avec raison travailler pour leur utilité en leur enseignant la manière d'y réussir sans fours de maçonnerie, sans bruler du bois & en faisant seulement agir la fermenta-

tion qui naît de la chaleur du fumier.

Gesner, Aldrovande & plusieurs autres en avoient déjà parlé d'après les Anciens, comme d'une chose très-possible, mais non comme d'une chose qui eût été mise en pratique. Aussi M. de Réaumur ose-t'il assurer qu'aucun d'eux n'est parvenu à faire éclore un poulet par cette voye, quoiqu'à les entendre, il semble que rien n'eût été plus facile. Cependant quelque versé que soit M. de Réaumur dans la Physique spéculative & pratique, il avoue qu'après bien des expériences répétées sans interruption, & avec assiduité, il n'a pu parvenir à voir éclore le premier poulet dans le fumier, qu'après une année presque révolue.

Il rapporte ici avec l'exactitude qu'on lui connoit, toutes ces expériences, & comment après diverses tentatives infructueuses, il parvint enfin à diminuer ou à augmenter à son gré la chaleur du fumier; mais il avertit que ce ne sont pas les accidens qui sont arrivés par le trop ou le trop peu de chaleur qui l'ont le plus arrêté; ce sont principalement ceux qui étoient causés par la vapeur du fumier, ou par l'humidité de l'air qui environnoient ses couches; le détail de ces différens accidens, des causes qui les ont produites, & des remèdes qu'il y a apportés doit être lu en entier dans l'Auteur même.

Nous nous contenterons de di-

re, qu'un des fours à fumier sur lequel après en avoir essayé de quelques autres, il a fait presque toutes ses expériences, est un tonneau ordinaire placé debout, & enfoncé dans une couche de fumier, de manière que ses bords soient élevés de trois ou quatre pouces au-dessus de la couche. Pour le mieux garantir de l'humidité, il le fait enduire de plâtre. Outre une ouverture d'environ quatre pouces de chaque côté en quarré qu'il fait faire au couvercle du tonneau, on y pratique encore huit trous qui peuvent être bouchés par de gros bouchons de Liège. Ces trous sont les registres qui servent à modérer la chaleur. On peut de même par le moyen d'une petite plaque de bois, selon le besoin, ouvrir totalement ou en partie le grand trou du couvercle. Il est facile de placer dans ce four jusqu'à trois paniers d'osier, & d'y mettre trois cens œufs ou même davantage.

Comme M. de Réaumur ne donne ici qu'une idée générale de la construction de ce tonneau, il y revient dans le troisième mémoire auquel nous renvoyons : mais il avertit qu'elle n'a rien d'auSSI important que le choix du lieu dans lequel il doit être établi. Il marque les précautions nécessaires pour le défendre des irrégularités du temps & pour y entretenir un courant d'air. Tout ce qu'il y enseigne se réduit à des préceptes très-simples ; mais les faits sur lesquels ces préceptes sont fondés & qu'il a expo-

sés jusqu'ici, demandoient les plus sérieuses réflexions, & cette profondeur de connoissance avec laquelle il a enrichi toutes les parties de la Physique.

Il explique dans le quatrième mémoire tout ce qui concerne l'arrangement des fours, & s'étend sur les attentions nécessaires pour les entretenir dans une chaleur propre à en faire éclore les poulets. Dans la crainte que le commun du Peuple n'eût quelque peine à se servir des Thermomètres ordinaires, notre ingénieux Auteur en a fait construire de très-simples & à bon marché, où sont marqués les seuls termes qu'on a besoin de connoître, pour l'opération dont il s'agit, & comme on en vend sous son nom dans les Campagnes qui sont très-fautifs, il donne un moyen très-facile pour les reconnoître & pour les rectifier.

Mais ayant fait réflexion que non seulement un Thermomètre ordinaire peut se casser, mais que tout ce qui a l'air d'un instrument de Physique pourroit étonner les Payfans, il leur apprend à le suppléer facilement & à vil prix, par un mélange de beure & de suif, dont les différens degrés de liquéfaction leur indiqueront les différens degrés de la chaleur de leurs fours.

Par rapport au choix des œufs qu'on veut faire éclore, il assure que l'expérience lui a appris, que ceux du jour, du moment même,

où ils ont été pondus , réussissent aussi bien que ceux qui ont environ dix jours , quoique Pline assure qu'il ne faut rien attendre des œufs qu'avant ce terme on met sous la poule.

Ce mémoire est rempli d'excellentes remarques Physiques , que M. de Réaumur ne pouvoit se dispenser de faire , mais qui ne sont cependant nécessaires qu'à ceux qui voudront se rendre raison à eux-mêmes & aux autres de l'influence que cette théorie a sur la pratique ; mais il avertit les personnes qui ne sont éclore des poulets que pour leur utilité , de s'arrêter seulement à ce qui regarde la forme des panniens , la manière de les placer dans le four , de les remplir d'œufs , & d'y disposer des Thermomètres.

Il avertit qu'il y a plus à craindre de pécher par trop que par trop peu de chaleur ; que cependant une chaleur de 38 & même de 40 degrés ne seroit pas funeste à des poulets encore éloignés d'être à terme , & que quand on est obligé de tenir la plupart des registres fermés pour conserver une chaleur de 32 degrés , il est temps de donner un réchaud au four , ce qui ne consiste qu'en quelques fourchées de fumier. Mais il ne faut pas , dit-il , oublier , après que le réchaud a été donné , de faire plus souvent la visite du four , pour n'être pas surpris par une augmentation de chaleur très-subite , & trop vive.

Il enseigne dans le cinquième

mémoire , les précautions indispensables contre des vapeurs imperceptibles , & une certaine humidité , qui sans se manifester aux yeux , font périr les poulets dans leur coquille , les uns de bonne heure , & beaucoup davantage lorsqu'ils sont près d'éclore.

Au reste les soins & les attentions que demande cette méthode ne doivent effrayer personne. Si l'on avoit entendu , dit M. de Réaumur , faire l'énumération de tous les accidens , qui peuvent empêcher une récolte d'être heureuse , peut-être n'oseroit-on entreprendre de labourer la terre , ni risquer d'y semer chaque année une grande quantité de bled & de grain , avant que d'avoir été rassuré par des expériences journalières ; aussi ajoute-t'il , que c'est sur les siennes propres , & sur celles de plusieurs autres personnes , qu'il garantit le succès & la facilité des opérations qui sont l'objet de cet ouvrage.

L'impossibilité , où il a été jusqu'ici , de sçavoir au juste la quantité moyenne des poulets que donnent les œufs couvés sous les poules , ne lui permet pas d'assigner précisément le rapport que peut avoir le nombre des poulets éclos dans les fours à celui des œufs qu'on se propose d'y faire éclore. Il pense cependant qu'en général , on ne le mettra pas trop bas , en le regardant comme égal à la moitié de la quantité des œufs , & par conséquent , que le nombre en est supérieur à celui des œufs couvés par les poules , où ils sont exposés

à une infinité d'accidens qu'ils n'éprouvent pas dans les fours, & dont on trouve ici un fidèle exposé.

Nous souhaiterions que les bornes qui nous font prescrites, nous permissent de nous arrêter sur une autre espèce de four, qu'il appelle *four à caisse*, & qui a l'avantage d'être inaccessible aux vapeurs du fumier, quoiqu'il soit échauffé comme le précédent par le fumier seul. La construction en est si naturelle, qu'il n'y a, dit-il, que la simplicité & le bon marché des fours faits d'un seul tonneau, qui ait pu l'empêcher d'abord d'imaginer les avantages de cette nouvelle invention, & de voir qu'elle satisferoit à toutes ses vues.

Enfin dans le sixième & dernier mémoire qui termine ce volume, M. de Réaumur a rassemblé ce qui concerne la naissance des poulets. Il y apprend comment le poulet renfermé dans sa coquille, & dans le plus grand état de foiblesse, fait diverses opérations qui montrent le désir qu'il a de naître; comment il est instruit à exécuter certaines manœuvres, qui paroïtroient demander des connoissances, une force, & une adresse qu'on ne lui croiroit pas, & qu'il n'a pu acquérir par des actes répétés. On doit lui avoir d'au-

tant plus d'obligation de nous avoir dévoilé toutes ces merveilles, que ce qui se passe dans le temps de la naissance du poulet, n'a été écrit par aucun des habiles Observateurs, qui ont suivi l'incubation des œufs pendant toute sa durée.

Le reste du mémoire, est pour ceux qui cherchent principalement à multiplier le nombre de leurs poulets. Il leur apprend le moyen de les aider à se débarrasser de leur coquille. Mais il avertit, qu'il ne faut y recourir que lorsque les poulets ont resté près de vingt-quatre heures sans avancer leur ouvrage, & qu'autrement les secours qu'on voudroit leur donner, les feroient périr. Il ajoute qu'il n'est pas vrai comme bien des gens le croient, que la poule travaille avec son bec à ouvrir la prison des poulets, & qu'au contraire il s'est assuré qu'elle n'y contribue absolument en rien.

Nous donnerons dans le Journal suivant l'extrait du second tome; indépendamment des excellens morceaux de Physique & d'Histoire Naturelle, dont cet ouvrage est rempli, l'art qu'on y enseigne, peut être d'une si grande utilité au public & aux particuliers, qu'on ne peut trop l'annoncer.





**LES COUTUMES DU DUCHE DE BOURGOGNE**, avec les anciennes Coutumes, tant générales, que locales de la même Province, non encore imprimées. Et les observations de M. BOUHIER, Président à Mortier Honoraire au Parlement de Bourgogne & de l'Académie Française, in-fol. tome premier en 1742. A Dijon, chez Arnould-Jean-Baptiste Augé, seul Imprimeur du Roy & du Parlement, 902 pages y compris la table alphabétique des matières, & non compris 38 pp. tant pour la Préface que pour l'histoire des Commentateurs de la Coutume, & pour une table des Titres. Tome second en 1746, chez Pierre Defaint, seul Imprimeur du Roy & du Parlement, Place des Jésuites 704 pages, y compris la table alphabétique des matières, & non compris un très-court Avertissement suivi de la table des Chapitres.

## P R E M I E R E X T R A I T.

**L'**ILLUSTRE Auteur de l'ouvrage que nous annonçons. s'est tellement distingué dans la Magistrature, dans l'Académie Française, & dans toute la République des Lettres, par son mérite personnel & par un grand nombre de productions de différens genres, qu'il futtit de l'avoir nommé pour avoir fait sentir en général l'utilité que doit procurer au Public ce dernier fruit de ses veilles.

L'érudition & la sagacité qui caractérisent toutes les productions qu'on a vues de ce sçavant Homme, nous ont rappellé en lui avec tant d'avantage pour la France, les Budés, les Briffons, les Bignons & les autres grands Magistrats, qui ont le plus fait d'honneur à leurs Places, à leur Patrie, & à leur siècle, qu'on ne pourra plus s'acquitter du tribut d'estime & d'admiration dues à leur mémoire, sans marquer en même temps ce qu'a

mérité M. le Président Bouhier. Ainsi ceux qui ne sépareroient point des époques intéressantes, de chaque siècle, les noms des personnages qui s'y sont le plus illustrés, n'oublieront jamais dans le siècle présent, un Magistrat, un Sçavant & un Citoyen, qui s'est rendu digne, d'une manière si éminente & à tant de titres différens, de l'estime publique due aux mérites rares & les plus utiles. C'est avec peine que nous ne disons à présent rien de plus sur la personne de ce grand Magistrat. Mais nous avons déjà eu occasion d'en rappeler le souvenir depuis sa mort plus d'une fois, & surtout dans le Journal du mois de Mars 1747, au sujet du Mémoire Latin que nous a laissé sur sa vie & ses écrits, le célèbre Pere Oudin son ami.

L'ouvrage que nous nous proposons aujourd'hui de faire connoître, avoit déjà été comme ébau-

ché par M. le Président Bouhier dès 1717, & nous annonçâmes alors, dès le 24 May dans notre vingt-unième Journal, ce volume *in-4°*. qui contenoit cet essai, dans lequel on n'a repris qu'une chose: c'est la trop grande modestie de l'Auteur qui ne s'y est pas nommé. (V. Bretonnier *Quest. de Droit in-12*. 1718. pag. 60 de sa Préface.) Ce fut ce qui nous empêcha de faire connoître en 1717 un Auteur si digne de l'être. Mais si nous ne pûmes nous acquitter dès-lors envers la personne de l'Auteur, de tout ce qui lui étoit dû; nous nous dédommageâmes sur son ouvrage, en traçant une Histoire abrégée de la matière, suffisante pour faire voir l'utilité de la nouvelle production. Ainsi nous supposons à présent nos Lecteurs instruits de ce que nous avons dès-lors observé, & que nous souhaiterions qu'on pût consulter. Cependant ce que nous remarquerons sans nous répéter, suffira pour ceux qui ne pourroient recourir à notre précédent exposé & présentera même une idée plus complète de ce qui en faisoit l'objet.

L'estime que les Connoisseurs ont témoigné pour l'essai de 1717, ayant engagé son Auteur à le perfectionner & à mettre les autres observations & matériaux, qu'il avoit rassemblés sur la Coutume de Bourgogne en état de paroître; il ne perdit point ce grand objet de vue. Presque tout le temps dont il put disposer pendant le reste de sa vie y a été consacré, & sans ses

occupations ordinaires & extraordinaires, sans ses infirmités presque continuelles, qui ont retardé l'exécution d'un projet si digne de lui & qui avoit tant de besoin de lui, il y a lieu de croire que le Public en auroit vu plutôt l'exécution. Il témoigne à la vérité dans sa Préface avoir été beaucoup arrêté dans cet ouvrage, par la peine qu'il ressentoit de voir le discrédit, dans lequel notre Jurisprudence lui paroisoit tombée depuis un demi-siècle. Les regrets, les conseils qu'il adresse à ce sujet à tous les bons François, & surtout aux Juges, expriment bien les sentimens d'un Citoyen & d'un Magistrat aussi zélé pour la gloire de la Patrie que pour l'honneur de la Magistrature, pour le bien Public & l'avantage de tous les particuliers. Mais il paroît que ces regrets loin de le décourager, n'ont fait que ranimer son ardeur & qu'exciter son zèle. S'il n'a pu voir ses vœux assez exaucés, les peines qu'il a prises pour suppléer à ce qu'il desiroit si justement, ont eu l'effet de produire en lui & par lui seul, ce qui auroit pu procurer à plusieurs une estime aussi distinguée que bien acquise.

Avant que d'entrer dans le détail de cet ouvrage, qui occupera plusieurs extraits, & dont nous n'avons pu, vu l'importance & l'étendue de ce qu'il contient, rendre compte aussi promptement que nous l'aurions désiré: nous croyons devoir commencer par donner une idée générale du tout,

L'ouvrage

L'ouvrage contient ; 1°. une Préface de l'Auteur, dans laquelle après avoir fait voir la nécessité de l'étude du Droit & surtout des Loix Romaines pour les Juges, il explique son dessein & l'ordre qu'il a suivi.

2°. L'histoire des Commentateurs de la Coutume de Bourgogne, que l'Auteur a augmentée depuis 1717, des vies de quatre Commentateurs dont il n'avoit rien dit alors, & de quelques autres additions & qu'il a même corrigée.

3°. Le texte de la Coutume de Bourgogne, selon la rédaction faite en 1459, de l'autorité du Duc Philippe le Bon, avec les Lettres Patentes données par ce Prince pour cette rédaction, son approbation, le Procès Verbal de l'addition faite à cette Coutume en 1570, sous Charles IX. & confirmée en 1575, par Henry III. toutes pièces rapportées dans le volume *in-4°*. déjà donné par l'Auteur en 1717 ; dans le Commentaire de Taissand & dans le Coutumier général de Richebourg, ainsi que dans celui de Dumoulin, mais dont M. le Président Bouhier a encore revu & corrigé le texte sur plusieurs anciens manuscrits.

4°. Le Procès Verbal des conférences, tenues par les Commissaires députés par le Roy Charles IX. pour la réformation de la Coutume du Duché de Bourgogne projetée dès 1560, & à laquelle ces Commissaires ont travaillé en 1568 & en 1569. Ce Procès Verbal est suivi des cahiers dressés par

les Commissaires députés pour cette réformation, en 391 articles & rangés sous 15 titres : de deux Arrêts rendus par le Parlement de Dijon pour l'enregistrement des Lettres Patentes concernant la même réformation & d'une Enquête par turbes du 21 Aout 1581, sur l'interprétation des art. 6. & 8. de cette Coutume. Toutes ces pièces dont le nouveau Coutumier général & Taissand ne rapportent peut-être pas la dixième partie, étoient dans le volume *in-4°*. de 1717. Ces articles arrêtés en 1569, sont d'une grande autorité en Bourgogne, quoiqu'ils n'y aient point été reçus comme loi formelle, ni par les trois États, ni par le Parlement. Il faut seulement excepter de l'autorité donnée à cette rédaction de 1569, ce qu'elle a de contraire aux articles ajoutés en 1570, au titre des successions de la même Coutume.

5°. Diverses anciennes Coutumes du Duché de Bourgogne antérieures à la rédaction de 1459, & dont la plus grande partie n'avoit point encore été imprimée.

6°. Les observations de l'Auteur sur les Coutumes actuellement en vigueur dans le Duché de Bourgogne.

Ces observations presque toutes entièrement nouvelles, sont distribuées en 77 Chapitres, dont les 50 premiers forment la plus grande partie du premier volume, & les 27 suivans remplissent tout le second tome. Elles sont chacune comme autant de Dissertations sé-

parées, dans lesquelles l'Auteur sans s'astreindre à l'ordre observé par les Rédacteurs de ces Coutumes, discute, selon la méthode qui lui a paru la plus naturelle, les points généraux & particuliers qu'il a cru avoir le plus besoin d'éclaircissmens.

En comparant ce nouvel ouvrage avec le volume *in-4<sup>o</sup>*. publié en 1717, on voit que M. le Président Bouhier n'a inféré dans les deux volumes dont il s'agit, qu'une très-petite partie & environ un cinquième ou sixième de ce qu'il avoit publié en 1717. Ainsi le volume de 1717 contient encore divers morceaux qui ne sont point dans le présent ouvrage de 1742 & 1746. Tels sont 1<sup>o</sup>. le Commentaire Latin de Philippe de Villers, & de celui de Jean Despringles écrit en François; 2<sup>o</sup>. les questions Latines de Jean Guillaume; 3<sup>o</sup>. les traités du Retrait Lignager & du Cens, & les 88 décisions de M. le Président Régat, tous écrits en Latin; 4<sup>o</sup>. quelques-unes des sept observations de M. le Président Bouhier, qui nous ont parues n'avoir pas été toutes retouchées & ajoutées aux nouvelles; 5<sup>o</sup>. un Plaidoyé Latin de Jean Guillaume pour le Chapitre d'Aulun, au sujet de ce que ce Chapitre pouvoit devoir au Roy pour un hief qu'il avoit acquis du Roy. A l'égard de ce que M. le Président Bouhier a donné encore en 1742, après l'avoir déjà publié en 1717, ce n'a été qu'après en avoir revu, corrigé & augmenté la plus

grande partie, & parce qu'il a cru sans doute qu'on ne pouvoit le séparer de ses observations.

Ces notions générales présumées, il s'agit de faire connoître encore en général, mais avec un peu plus de détail, chacun des objets du nouvel ouvrage qui n'ont pas été assez expliqués.

Commençons suivant les vûes de l'Auteur, par ce qui concerne sa Préface. Les vûes générales & particulières qu'il y exprime par rapport à son ouvrage, & les remarques que nous y joindrons d'après l'exécution de l'ouvrage, suffiront pour donner une idée assez exacte du tout dans la généralité, & pour faire même connoître avec assez de détail, toutes les pièces dont M. le Président Bouhier n'est qu'Editeur.

Le zèle qu'il témoigne dans sa Préface pour voir l'étude du Droit se renouveler, surtout parmi les Juges, est sans doute aussi juste que bien placé dans un Magistrat qui a si bien pratiqué les leçons qu'il donne. Cette belle science du Droit, dit l'Auteur, dans laquelle notre Nation a excellé autrefois, au point de faire avouer aux Etrangers, *que si elle pouvoit se perdre parmi eux, elle se retrouveroit en France*, semble à présent toute reléguée dans les écoles, où la teinture qu'on en prend est même si légère, qu'à peine l'esprit des étudiants peut en conserver quelques traces. Cependant soit qu'on considère la connoissance des loix par leur beauté, soit qu'on envisage leur utilité & le besoin qu'en

ont les Juges ; on est également surpris de voir une science si belle, si utile & si nécessaire, abandonnée même par les Magistrats.

Envain objectent-ils contre cette étude son immensité. Il suffit que l'étude du Droit soit nécessaire pour que tout Juge qui l'omet soit inexcusable, & ceux qui ne se sentent pas assez de force pour entreprendre ce qui n'a point arrêté quantité de grands personnages, peuvent se dispenser de se charger d'un fardeau qui leur paroit trop lourd. Mais ils cherchent des titres honorables & ils se trompent *lourdement* : car rien ne deshonore plus que d'exercer une fonction, qu'on est incapable de bien faire.

D'ailleurs en écartant dans les loix Romaines, qui sont comme le principal fonds de cette étude, ce qui n'est plus d'usage ; en s'instruisant du reste avec méthode, à peu près selon le plan de l'Auteur, des Loix Civiles & joignant à cette étude la lecture des Livres, qui enseignent l'usage des Cours où l'on se propose de prendre quelque emploi, on reconnoitra *qu'en deux ou trois ans d'une étude sérieuse & réfléchie, un homme de bon jugement sçaura tout ce qui est nécessaire, pour décider la plupart des questions qui pourront se présenter. .... le reste s'apprend aisément par l'expérience & par l'étude des questions difficiles, dans les meilleurs Auteurs. La discussion même de ces questions, loin d'être pénible est infiniment agréable quand on est une fois imbu des grands principes.*

Vainement encore quelques autres prétendent-ils que les Loix étant fondées sur les notions *invariables de l'équité naturelle*, & la raison gravant ces notions dans tous les cœurs, il ne faut pas tant d'étude, & *qu'avec un peu de sens commun on peut décider presque toutes les plus grandes difficultés, aussi bien que le Jurisconsulte le plus profond & le plus laborieux.* M. le Président Bouhier répond encore à cette objection, malheureusement trop commune, en faisant voir 1°. combien l'équité qui est le fondement des Loix & qui n'est le fruit que d'une méditation profonde, est supérieure à cette équité qui se présente d'abord à l'esprit & que les Jurisconsultes rejettent comme *Cérébrine*; 2°. que ce prétendu sens commun, quand il suffiroit à un Juge pour se déterminer sûrement, seroit insuffisant pour ramener à son avis un autre Juge qui prétendant avoir le sens aussi droit que le premier, seroit cependant d'un avis contraire; 3°. enfin que l'esprit le plus sensé & le mieux instruit des loix & de l'usage pouvant s'égarer; ce n'est qu'en confrontant son sentiment avec les Loix & les meilleurs Interprètes qu'il peut s'assurer qu'il est dans le vrai chemin.

L'Auteur rend ces vérités encore bien plus sensibles dans ses observations, & singulièrement au chapitre second. Mais pour nous renfermer à présent dans l'exposition de la Préface, qui est à cet égard comme un abrégé de l'ouvrage,

il y propose une comparaison qui nous a paruë aussi frappante que juste, & qui peut s'appliquer à toutes les sciences. » J'ai souvent, dit-il, comparé un homme qui veut droit exercer les fonctions de Judicature avec le seul secours du sens commun, à un Architecte qui voudroit élever un mur avec le secours de ses yeux seuls. Quelqu'excellente que fut sa vue il se flateroit vainement de mettre ce mur parfaitement à plomb, s'il n'y employoit les instrumens qui sont d'usage en pareil cas. On n'hésiteroit pas (ajoute l'Auteur) à reconnoître la même chose de la profession de Juge, si les effets des mauvais jugemens se faisoient sentir aussi aisément que ceux d'une mauvaise maçonnerie.

L'Auteur s'attache ensuite à combattre une opinion assez commune dans les pays Coutumiers, & qui consiste à n'y donner aux loix Romaines qu'une autorité dont chacun soit en droit de fixer le degré, selon la conformité qu'il reconnoitra dans ces Loix avec la raison. Cette opinion flatte également l'orgueil & la paresse, en ce qu'elle constitue chaque Juge au-dessus de ces Loix, & en ce qu'elle ne dispense que trop d'étudier. M. le Président Bouhier observe que cette opinion est moins recevable dans la Bourgogne que par-tout ailleurs, parce que les Lettres Patentes qui autorisent la rédaction des Coutumes de ce Duché, renvoient formellement au Droit Ecrit, pour la

réolution de toutes les questions que cette Coutume n'a pas décidées. Il ajoute avoir été surpris de voir un Ecrivain moderne entreprendre de soutenir le contraire & sapper ainsi les fondemens les plus inébranlables de la Jurisprudence du Duché de Bourgogne.

Cet étonnement de l'Auteur étoit sans doute très-juste ; mais il auroit cessé s'il avoit sçu, lorsqu'il a écrit sa Préface, que l'Ecrivain moderne qui avançoit une erreur pareille, n'étoit qu'un défenseur partial d'une cause importante que la maxime par lui combattue profcrivoit, & que c'étoit par cette raison que l'Ecrivain moderne n'avoit osé se nommer. C'est ce que nous avons appris de l'Avocat qui défendoit la cause contraire, & à qui M. le Président Bouhier avoit écrit à ce sujet.

Mais pour revenir à l'ouvrage dont il s'agit, c'est pour arrêter les conséquences de l'erreur dont il ignoroit encore le principe en 1742, que M. le Président Bouhier s'est cru obligé de s'étendre plus qu'il ne l'avoit d'abord résolu, à prouver deux propositions (qui sont l'objet des premiers chapitres de ses observations.) » La première de ces propositions est que le Droit Romain a de tout temps fait Loi dans toute l'étendue de ce Royaume, pour tous les cas où il n'y a pas été dérogé par les Ordonnances, ou par les Coutumes : la seconde que cela est encore moins douteux pour la Province du Duché de Bourgo-

gne) .... Je ſçais bien, ajoute l'Auteur, que les Loix n'ont pas tout prévu ni tout décidé avec l'exaétitude ou la précision qui ſeroient à deſirer : mais les Interprètes y ont ſuppléé ; & quand ils ſe ſont trouvés d'avis différens il y a été pourvu ſoit par des Statuts particuliers, ſoit par la Jurisprudence des Tribunaux. Que ſ'il ſurvient d'autres queſtions, qui n'ayent point encore été réſolues, c'eſt le cas où les Juges ont la liberté de prendre le parti qui leur paroît le plus équitable. Mais cette exception unique à la règle générale, outre qu'elle ſe préſente rarement, la confirme pour tous les autres cas.

L'Auteur après avoir ainſi affirmé ( dans ſes 9 premiers chap. ) les fondemens du droit de la Province, a cru devoir marquer l'origine de pluſieurs dérogations au Droit Romain que l'uſage a introduites en Bourgogne pour des choſes eſſentielles, telles que la tutelle des Mineurs, la puiffance paternelle, l'autorité maritale, les Teſtamens & donations à cauſe de mort des fils de famille, & quelques autres points que ces objets lui ont donné occaſion d'éclaircir. ( Toutes ces matières ſont le ſujet des chap. 10. 11. & ſuivans de ſes obſervations juſqu'au vingtième incluſivement ).

La difficulté de déterminer les cas où les Statuts des Coutumes doivent être regardés comme réels, d'avec les circonſtances qui

doivent faire enſaſager leurs diſpoſitions comme perſonnelles, a paru enſuite à l'Auteur digne d'une attention d'autant plus ſérieuſe, que cette matière extrêmement épineuſe ne nous fournit pas encore des principes bien aſſurés. Elle a donné lieu autrefois à de grandes controverſes entre Dumoulin & Dargentré, & depuis entre pluſieurs autres Auteurs de grand mérite ; elle a même été aſſez récemment l'objet du travail de pluſieurs Sçavans Avocats du Parlement de Paris, dont deux ſurtout nous ont donné à ce ſujet des ouvrages que M. le Préſident Bouhier convient être dignes des plus grands éloges. Cependant leurs ſyſtemes étant différens ſur pluſieurs choſes, & laiſſant encore beaucoup d'éclairciſſemens à deſirer, M. le P. Bouhier après avoir longten.ps & murement réfléchi ſur cette matière, a cru devoir faire part au Public de ſes nouvelles obſervations. Ce qui l'a ſurtout perſuadé de la vérité des principes fixes qu'il y a découverts, eſt la facilité qu'il a trouvée à les appliquer *avec juſtice* & avec équité à tous les différens cas propoſés à ce ſujet. Mais l'étendue prodigieuſe des queſtions qu'il ſ'eſt cru obligé de traiter à cette occaſion, & la réfutation des objections auxquelles il a voulu ſaſfaire, ne lui ont pas permis d'être à cet égard auſſi ſuccinct qu'il auroit déſiré. ( Cette matière remplit dans ſes obſervations, les chap. 21, 22, & ſuivans juſqu'au trente-fixième incluſivement ).

Le premier volume est terminé par un traité des Fiefs, dans lequel l'Auteur s'est proposé de renfermer en 14 chapitres ( qui sont les 37, 38 & suivans, jusqu'au cinquantième inclusivement ) tout ce qu'il y a de plus important & de plus d'usage sur cette vaste matière.

L'Auteur n'a pas marqué dans sa Préface le dessein général des observations suivantes, contenues dans son second volume dont il n'a pas été l'Editeur, & sur lequel il se proposoit sans doute d'indiquer à ce sujet ses vûes. Il semble qu'on auroit pu suppléer à ce silence dans l'Avis mis à la tête de ce tome posthume. Mais quoi qu'on ne l'ait point fait nous croyons devoir, pour achever le tableau général de l'ouvrage, marquer encore les objets principaux des 27 chapitres qui remplissent ce volume. Ces objets sont 1°. les Justices Seigneuriales, leurs Officiers, les Droits Honorifiques & utiles des Seigneurs, dont l'Auteur traite dans les 13 premiers chap. de ce second volume, depuis & compris le chap. cinquante & unième, jusqu'au soixante-troisième inclusivement. 2°. Les Droits de Main-morte autorisés par la Coutume de Bourgogne, & discutés par l'Auteur dans les chapitres 64 & suivans, jusqu'au soixante-douzième inclusivement. 3°. Le Douaire des femmes en Bourgogne, les droits des meres dans la succession de leurs enfans, & les partages des fruits existans sur pied par rapport aux Usufruitiers, aux Douaires, & dans les au-

tres cas semblables. Ce qui est discuté dans les chap. 74, 75 & 76. 5°. Enfin le Retrait, tant lignager que conventionnel, par lequel l'Auteur termine ses observations dans le chap. soixante-dix-septième & dernier.

Pour revenir à l'exposition que M. le Président Bouhier fait dans sa Préface du dessein de son ouvrage; » on sera peut-être étonné » ( ajoute ce Magistrat ) que je m'y » sois écarté de l'usage vulgaire des » Interprètes des Coutumes, qui » est d'en expliquer les articles dans » l'ordre qu'ils ont été rédigés. Si » je ne m'y suis pas conformé ce » n'est pas que je le désapprouve » entièrement. Il peut être utile » quand il ne s'agit que d'interpréter le texte de ces Statuts par » des notes courtes & simples destinées à en faciliter l'intelligence. » Mais il me paroît très-vicieux, » quand il s'agit de discuter à fond » chaque matière. Car on ne sçaurait y réussir, qu'en descendant » insensiblement de principes en » principes, & de conséquences en » conséquences, à peu près suivant » la méthode des Géomètres & des » Philosophes.

L'Auteur observe ensuite les inconvéniens des Commentaires faits sur les coutumes selon l'ordre de leurs articles, les redites & les longueurs qui y sont inévitables & dont le célèbre Dumoulin, le premier qui nous ait donné *l'idée d'une explication analytique de nos loix municipales*, ne s'est pas garanti. L'Auteur ajoute avoir à peu près suivi



l'ordre de Duplessis sur la Coutume de Paris, comme applaudi par les Connoisseurs & s'être proposé; 1°. d'expliquer chaque article de sa Coutume le plus clairement qui lui a été possible; 2°. de résoudre toutes les difficultés qui peuvent naître à ce sujet ou du moins toutes celles qu'il a pu prévoir: ce qui l'a obligé de remonter aux origines des dispositions coutumières, d'en suivre les progrès, d'en faire voir les principes, d'en déduire les conséquences, de remarquer les usages des Tribunaux, & ce qui par conséquent a entraîné bien des détails qui n'ont pu être courts; 3°. de ne pas avancer la moindre proposition sans en apporter la preuve, suivant la méthode des meilleurs Interprètes des Loix, citant par-tout ses garands & renvoyant seulement ses citations au bas des pages pour ne pas embarrasser son texte.

L'examen des différens Arrêts rapportés par les Auteurs, dont la plupart n'en ont point assez connu les motifs & les circonstances, est ce que M. le Président Bouthier marque lui avoir coûté le plus de peine dans son ouvrage: & quand un Magistrat, aussi laborieux & aussi exact que lui, dit n'avoir rien oublié, pour en être bien instruit, il paroît juste de le croire. Ce travail lui a été facile pour les Arrêts rendus de son temps: mais quant aux Arrêts des temps antérieurs, ce n'a été qu'en n'épargnant rien pour recouvrer divers recueils, manuscrits d'Auteurs contemporains, & surtout ceux de quelques

célèbres Magistrats; ce n'a été qu'en recourant dans le doute aux Registres de la Cour, qu'il est parvenu à en avoir des connoissances exactes. Aussi est-il venu à bout par ce moyen, de découvrir une infinité d'erreurs essentielles, qui s'étoient glissées dans les Auteurs, d'éclaircir même la Coutume par un grand nombre d'Arrêts qu'on ne connoissoit plus, & d'assurer ainsi sur plusieurs points une tradition, qui *quand elle est ancienne & bien établie, est certainement d'un grand poids & fait même Loi en quelque manière*, en suppléant au silence de la Loi, ou en fixant son véritable sens. Tels sont surtout les Arrêts intervenus les *Chambres assemblées ou consultées*. A l'égard des Arrêts singuliers & rendus par une seule Chambre, quoi qu'ils puissent mériter beaucoup de considération, à cause du mérite & de l'intégrité des Juges dont ils sont l'ouvrage, M. le Président Bouthier observe qu'il faut bien prendre garde de déférer trop légèrement à leur autorité, & il fonde cet avis sur plusieurs raisons. 1°. *Ces Arrêts sont souvent fondés sur des circonstances particulières qui ne sont connues que des Juges*. 2°. *Ils sont quelquefois rendus sur des Procès mal instruits, &c. ou la matière n'a pas été, assez éclaircie; &c. quoique les Juges aient droit de suppléer aux raisons de Droit, qui n'ont pas été dites, il peut arriver qu'ils n'aient pas toujours le loisir nécessaire pour entrer par eux-mêmes dans la discussion de certaines questions épineuses*.

ses, 3°. Enfin l'opinion qui prévaut, ne l'emporte souvent que de deux voix sur l'opinion contraire; & l'on sçait que dans les compagnies les suffrages se comptent & ne se pèsent pas. Ainsi c'est par la confrontation de ces sortes de préjugés avec les saines maximes de la Jurisprudence qu'un Juge doit se déterminer à déférer aux Arrêts particuliers ou à s'en écarter. Telle est la règle que M. le Président Bouhier marque avoir suivie, & dont il fait voir les fondemens & la juste étendue avec assez de détail, dans ses observations surtout au chapitre 13.

Ce grand Magistrat après avoir ainsi exposé ce qui caractérise ses observations sur la Coutume qu'il a commentée, passe à ce qui regarde les autres morceaux anciens & nouveaux qu'il a compris dans son ouvrage.

À l'égard du texte de cette Coutume il marque s'être attaché à le donner encore plus correct que dans l'édition de 1717, par le moyen d'une révision plus exacte, tant des quatre manuscrits qu'il avoit alors conférés que de trois anciennes éditions imprimées en lettres Gothiques & qu'il a recouvrées depuis. La première de ces éditions qui est un *in-8°*, sans date & sans nom de lieu, porte seulement le nom de P. Reberget comme Imprimeur, & contient les Ordonnances publiées au Parlement de Dijon le 6 Juillet 1499; elle paroît être à peu près de ce temps. Elle n'est nullement cor-

recte & il semble que c'est celle que M. Chasseneux à toujours suivie. La seconde imprimée *in-12*. à Lyon en 1528, chez Claude Nouiry, paroît faite sur la précédente. Mais la troisième qui est de 1531 à Dijon en un vol. *in-12*. chez Pierre Grangier, est beaucoup plus conforme aux manuscrits. On ne trouve dans aucune de ces éditions les sommaires, mis depuis à la tête de chaque article, & que Jean Desplanches de Dijon marque dans une édition imprimée chez lui en 1550, *in-12*. y avoir alors ajoutés. Ainsi il faut bien se donner de garde de s'en rapporter à ce qui a été dit de contraire par l'Auteur du Factum des Pivert inséré à la suite de la même Coutume dans l'édition de 1652: & si M. le Président Bouhier a conservé ces sommaires dans son ouvrage, ce n'a été que pour ne pas mécontenter ceux qui n'aient point qu'on retranche rien des éditions antérieures.

Chaque article est encore numéroté dans cette dernière édition, en marge comme il l'étoit dans celle de 1717, pour la plus grande commodité des citations faites par l'Auteur dont d'autres pourront suivre l'usage.

Nous ne sçavons pas pourquoi M. le Président Bouhier, qui paroît s'être attaché à comprendre dans son ouvrage tout ce qui intéresse le texte de la Coutume de Bourgogne, n'a joint à ce texte ni dans l'édition de 1717, ni dans celle de 1742, l'ancienne aliéte  
de

de Bourgogne , que nous trouvons à la fin de ce texte dans la dernière édition du Coutumier général , en 4 vol. *in-fol.* & même dans l'édition donnée auparavant par Dumoulin en deux volumes. Cependant cette pièce paroît aussi authentique qu'intéressante. Il est dit dans le Coutumier général qu'elle a été extraite de la Chambre des Comptes , c'est-à-dire , sans doute de celle de Dijon : & elle fait connoître 10. sur quel pied s'estimoient autrefois en Bourgogne , les Justices , les Seigneuries , les diverses espèces de droits Seigneuriaux , les Prés , les Eaux en général , les Etangs , les Rivières , les Bois , les Rentes , les Terres , les Grains , les Légumes , les Vignes , les Vins , les Bestiaux & autres animaux. 2°. Quelles étoient les diverses mesures de grains à Dijon & dans les diverses autres Villes & Châtellenies de la Bourgogne , & comment elles s'y régloient. On y voit même quels lieux étoient alors regardés comme faisant partie du Duché de Bourgogne , & la différence de cet ancien Etat avec l'Etat actuel , suffit pour rendre la pièce curieuse. Il est vrai que nous ne voyons point de quelle année est cette ancienne assise , & que l'omission qu'en a faite M. le Président Bouhier , si à portée de la bien connoître , peut donner lieu à quelques doutes sur son authenticité. Cependant M. le Président Bouhier , n'ayant fait aucune observation sur cette pièce qui paroissoit mériter du moins quelque mention dans ses Avertis-

*Février.*

semens , il sembleroit qu'il l'a plutôt , où regardée comme étrangère à la Coutume de Bourgogne , ou oubliée , qu'il n'a voulu proscrire. Ce qui nous reste à désirer à cet égard , est que si la pièce n'est pas exacte , le Public en soit averti & que si elle est vraiment authentique , on puisse être instruit de sa date. Il semble par son style & par ses estimations qu'elle doit être du quinzisième siècle , si elle n'est pas du quatorzième.

Le Procès Verbal des conférences , tenues en 1568 & 1569 , par les Magistrats alors députés pour la réformation de la Coutume de Dijon , a été aussi revu de nouveau , par M. le Président Bouhier , sur le manuscrit original qui étoit entre ses mains & purgé de quelques fautes échappées dans l'édition de 1717 , qui nous a donné lieu d'en faire remarquer l'importance.

Nous ne nous arrêterons pas beaucoup à observer l'utilité de la découverte des anciennes Coutumes antérieures à la rédaction de 1459 , & qui paroissent aujourd'hui du moins pour la plus grande partie la première fois. Cette utilité fait l'objet d'un Avertissement particulier que l'Auteur a mis à la tête de ces anciennes rédactions , & elle est aussi sensible qu'elle fait honneur à M. le Président Bouhier , auquel on en est redevable. Mais nous croyons devoir donner du moins quelque idée de ces rédactions , & des principales remarques dont leur Editeur les a

accompagnées.

M. le Président Bouhier ne les donne au Public qu'après en avoir corrigé le texte sur quatre manuscrits, dont le plus ancien écrit sur du Vélin lui a paru du commencement du quatorzième siècle, & s'est trouvé bien conservé. » Il y a tout » lieu de présumer que ces Recueils » étoient originellement déposés » dans les différens Tribunaux de » la Province ; pour servir d'instruction aux Juges dans les affaires qui se présentoient devant eux, & qu'ils ont été rédigés sur les décisions formées dans le Conseil des Ducs ou par leurs principaux Officiers. « On voit par les Lettres Patentes qui précèdent la rédaction de 1459, que ces anciens Recueils désignés sous le nom de *Registres & de papiers de Coutumes*, furent alors consultés. Mais il paroît que les Commissaires pour abréger leur travail, ne retinrent que les principaux articles de ces Registres & qu'ils rédigèrent même ces articles avec assez de négligence.

M. le Président Bouhier ayant trouvé dans les quatre manuscrits qu'il a consultés des termes différens, qui ne revenoient qu'au même sens, a cru devoir les réduire à un seul texte. Il a même été obligé de les mettre en ordre, parce qu'ils étoient pour la plupart disposés comme au hazard. Il les a distribués sous trente-trois titres, qui composent en tout 403 articles, auxquels il a conservé l'ancien langage, & qu'il a accompa-

gnés de sommaires mis à la marge ; & d'une table des titres à la fin du texte.

Cette compilation est suivie de deux autres qui paroissent plus anciennes, car les articles en sont en plus petit nombre, & leur style est à peu près celui du temps du Roy S. Louis.

La première de ces rédactions est en Latin, & consiste en 110 articles. M. le Président Bouhier ne l'a trouvée que dans le plus ancien & dans le plus récent de ses manuscrits, & elle n'avoit pas encore été imprimée.

La seconde écrite en François en cinquante-sept articles, avoit été publiée en 1664, par M. Pérard dans le grand recueil des Chartres du Duché de Bourgogne, mais avec bien des fautes, que M. le Président Bouhier a corrigées sur deux anciens manuscrits de sa Bibliothèque.

Ces trois anciennes rédactions sont suivies d'une quatrième, contenue en cent-vingt articles, d'un style assez ancien & dont le Compilateur a mêlé les Coutumes générales du Duché de Bourgogne, avec les Coutumes locales de Dijon. Les 52 premiers articles de cette compilation avoient déjà été publiés dans le recueil de M. Pérard en 1664. Mais M. le Président Bouhier les a revus & corrigés sur trois manuscrits, dont deux étoient de sa Bibliothèque. Le troisième, daté de 1294, & appartenant à l'Abbaye de S. Benigne de Dijon, lui a fourni de plus les soixante-

huit articles suivans, qu'il n'a pu trouver ailleurs.

Le public concevra aisément que la publication de toutes ces anciennes éditions, dont on n'avoit qu'une légère partie & avec peu d'exactitude, fera d'un très-grand avantage ; 1°. pour suppléer surtout, quant aux matières de Droit Coutumier, au silence qu'ont gardé les Rédacteurs postérieurs sur plusieurs points importans, dont la seule précipitation, avec laquelle leur rédaction a été faite, a causé l'omission. Tels sont singulièrement les art. 79, 122 & 258, des anciennes rédactions, portant en substance, que qui dénie le Fief le perd, *que donner & retenir ne vaut rien*, & que *li meubles suivent la personne*. 2°. Pour fixer le sens de plusieurs anciens articles conservés dans la dernière rédaction, mais avec changement ou suppression de quelques termes, sans intention d'en faire dans le sens de la Loi. 3°. Enfin pour mieux faire concevoir le véritable sens des nouveaux articles, dans lesquels on a voulu changer & réformer la Loi. M. le Président Bouhier cite à ce sujet diverses autorités & différens exemples, sur lesquels nous ne pouvons que renvoyer à son ouvrage. Mais nous croyons n'avoir besoin d'aucune autorité pour observer qu'une pareille publication n'a pas rendu M. le Président Bouhier moins utile à la Bourgogne que les Pithous, les Brodeaus, les Galands, les La Thaumessieres, les Ducanges, & les Laurières l'ont été aux autres Pro-

vinces dont ils ont fait connoître l'ancien Droit. Quand de pareilles productions ne serviroient même qu'à nous instruire des mœurs de nos Ayeux & des progrès de notre Jurisprudence, elles seroient toujours très-précieuses, du moins pour notre Histoire.

M. le Président Bouhier termine sa Préface par quelques observations sur son style & sur les sentimens qu'il a cru devoir combattre dans plusieurs ouvrages d'Auteurs vivans. A l'égard de son style il nous a paru bien caractériser un Sçavant, qui quoique poli, réservant sa principale attention pour le fonds des choses est peu occupé des termes, & dont l'élocution exacte, pure & claire, est plutôt serrée & nerveuse, que coulante, ornée & fleurie : mais l'art Oratoire est, ainsi que l'Auteur l'observe, difficilement comparable avec l'étude & la discussion des points épineux de la Jurisprudence.

Quant aux Auteurs vivans dont M. le Président Bouhier a cru devoir relever les sentimens qui lui ont paru erronés ; il observe que les plus sçavans Hommes peuvent se tromper, que d'ailleurs ce n'est que par la critique que la vérité se découvre & qu'il se flatte de n'avoir mêlé dans les discussions, ni aigreur, ni malignité ce qui sans doute suffit. Il seroit à désirer que tous les Critiques pussent en dire autant avec la même vérité.

Quoiqu'il soit juste de s'étendre plus sur des ouvrages aussi distingués, aussi vastes & aussi utiles que

sur des productions d'un mérite, d'une étendue, & d'une utilité inférieures; cependant nous avons tellement franchi nos bornes ordinaires sur celui dont il s'agit, que nous nous voyons obligés de renvoyer à de nouveaux exposés, ce qu'il nous reste à en faire connoître. Ce reste de détail se réduira à l'histoire des Commentateurs de la Coutume de Bourgogne & aux 77 chapitres qui contiennent tout le

Commentaire de M. le Président Bouhier sur cette Coutume. Mais il est aisé de pressentir qu'un pareil détail embrassant presque tout ce qui est le propre ouvrage de l'Auteur doit être très-considérable, & que vu le mérite de l'ouvrage ce ne sera qu'avec regret que nous en ressererons les extraits: ainsi nous y donnerons d'autant plus d'étendue, que les autres ouvrages nous en laisseront plus la liberté.

DI UNA MONETA SINGOLARE DEL TIRANNO GIOVANNI Lettera di Francesco Maria Pratilli. Napoli nella Stamperia di Giovanni di Simone, M. DCC. XLVIII. C'EST-À-DIRE: *Lettre de François Marie Pratilli sur une Monnoye singulière du Tyran Johannès.* A Naples, à l'Imprimerie de Jean de Simoné, 1748. vol. in-8°. de 87 pp.

**L**Es Antiquaires ne connoissent jusqu'à présent que quelques monnoyes d'or & un moindre nombre de monnoyes d'argent du Tyran Jean ou *Johannès*. On a découvert depuis quelques années une monnoye de bronze de ce Tyran, avec un revers qui ne se voit point sur les autres monnoyes. Elle fut trouvée avec d'autres monnoyes près des ruines de la Ville de *Trebula* qu'on appelle maintenant Tregghia, à cinq milles de l'ancienne Capoue. Tous les Connoisseurs de la Ville de Naples l'ont jugée véritable antique. M. Pratilli regardant cette monnoye comme unique & singulière, a entrepris de l'expliquer. C'est un petit bronze, dont nous donnons la description d'après le dessin qui est à la tête de la Dissertation.

D. N. IOHANNES P. F. AVG; c'est-à-dire, *Dominus Noster Iohannes Pius Felix Augustus*, la tête du Tyran, ceinte d'un Diadème orné d'un double rang de perles, tournée de droit à gauche; le Buste paroît jusqu'à la poitrine couvert du *paludament* attaché sur l'épaule droite avec une rose de diamans.

Au revers on lit; SALVS REIPUBLICAE, & à l'exergue on voit deux lettres R. M. une Victoire tournée de droit à gauche, assise sur plusieurs boucliers à six pans, soutient de la main gauche un bouclier rond, sur lequel elle écrit de la droite le Monogramme de Jesus-Christ. M. Pratilli avant que de donner l'explication de la Médaille, décrit l'Histoire de Johannès, à laquelle il joint des notes & des éclaircissements; nous croyons

devoir en donner le précis.

L'Empereur Honorius mourut d'hydropisie à Ravenne au mois d'Août de l'an 423, âgé de 39 ans, & dans la trentième année de son Empire; comme ce Prince n'avoit point laissé d'enfans & qu'il n'avoit fait aucune disposition testamentaire, l'Empire d'Occident suivant les Loix, revenoit de droit à son neveu, à Théodose le jeune, Empereur d'Orient, fils d'Arcadius. Honorius auroit pu laisser l'Empire à Valentinien, fils de sa sœur Galla Placidia & de l'Empereur Constantius; mais quelque temps avant sa mort il avoit relégué cette Princesse avec ses enfans à Constantinople, à cause de ses intrigues & de ses liaisons avec le Général Aëtius, qui favorisoit les Huns ennemis de l'Empire; elle fut même soupçonnée d'avoir fomenté la révolte des Tyrans Maxime & Jovin.

La nouvelle de la mort de l'Empereur étant arrivée à Constantinople, Théodose la tint secrète pendant quelques jours, & envoya en diligence une Armée & une Flotte en Dalmatie, sous le commandement du Général Artabure, pour veiller à la sûreté & à la défense de l'Italie. Cependant Johannès qui d'une basse extraction avoit été élevé par son mérite aux plus grandes Dignités, & qui à la mort d'Honorius étoit *Præmicerius Notariorum*, c'est-à-dire, premier Secrétaire d'Etat, pensa à monter sur le Trône Impérial, avec le secours de Gastein, Général de la Cavalerie, & d'Aërius Maître du Palais; il mé-

nagea si adroitement les Officiers & les Principaux de la Cour, qu'il fut élu & ensuite proclamé Empereur à Rome par les Prétoriens vers la fin du mois d'Octobre, & reconnu en Italie, dans les Gaules & en Espagne; il envoya des Ambassadeurs à Constantinople pour demander la confirmation & l'association à l'Empire. Théodose irrité des attentats de l'Usurpateur, relégua ses Ambassadeurs sur les Côtes de la Propontide. Johannès, qui avoit rassemblé une armée, attendoit la réponse de Théodose; mais ayant appris que ses Ambassadeurs avoient été maltraités, il s'avança vers le fond du Golfe Adriatique. Théodose fit partir l'année suivante 424 de Constantinople, l'Impératrice Galla Placidia, avec le jeune Valentinien qui étoit alors âgé de cinq ans, pour les envoyer en Italie sous la conduite d'Aspar fils d'Artabure; & comme il destinoit l'Empire d'Occident à Valentinien, il lui donna le titre de César, dont les Ornaments lui furent portés à Thessalonique; ce jeune Prince & sa mere arrivèrent en Dalmatie. Artabure s'étant avancé avec sa flotte jusqu'à Aquilée, il fut arrêté par les vents contraires & tomba entre les mains de Johannès: cet événement affligea beaucoup Placidia, mais le Général Candidien, qui avoit soumis plusieurs Villes en Italie, ranima ses espérances. D'un autre côté l'Usurpateur avoit diminué ses forces; son ambition n'étoit pas satisfaite de la possession de l'Italie, &

des Provinces que l'Empire conservoit encore dans les Gaules & en Espagne, il voulut étendre sa domination en Afrique, & y envoya un gros détachement de ses meilleures troupes sous le commandement de Sigisvilde; mais le Comte Boniface, qui commandoit en ce Pays, après avoir résisté aux sollicitations & aux menaces du Tyran, resta fidèle à la Maison Impériale, & lui conserva l'Afrique, qu'il livra quelques années après aux Vandales. Cependant Johannès s'étant ainsi affoibli resta exposé à tout le ressentiment & à la vengeance de l'Empereur Théodose, & ne prit aucune précaution pour sa défense & sa propre sûreté. Ce Prince ébloüi de l'éclat de la Pourpre ne connut point les dangers qui le menaçoient; au lieu de lever de nouvelles troupes, & de mettre les Places d'Italie en état de défense, il se retira à Ravenne, où il se livra à l'indolence, à la mollesse & aux plaisirs; Aspar passa en Italie à la tête d'une nouvelle Armée, forma le blocus de Ravenne, & jeta la terreur dans l'esprit des Rebelles; Artabure, que Johannès tenoit prisonnier auprès de lui, étoit un ennemi encore plus redoutable; il forma des liaisons secrètes avec les principaux Ministres & Officiers du Tyran, & sçut exciter entr'eux de la défiance & de la division; il donnoit tous les jours avis à Aspar son fils de tout ce qui se passoit dans la Ville.

Aspar étant informé que Johannès attendoit de puissans secours

des Gaules & des Huns, qui étoient conduits par le Général Aëtius, résolut d'assiéger Ravenne dans les formes, & de presser la Ville. Artabure qui avoit formé un parti, & connoissoit les postes de la Place qui étoient les plus foibles, en donna avis à son fils; celui-ci à la tête d'un petit nombre de Soldats suivit une route qui lui fut indiquée au travers d'un marais qui environnoit la Ville, arriva au milieu de la nuit à une porte qui étoit la moins gardée, entra dans la Ville & s'étant joint à Artabure & à ceux de son parti, s'empara des postes les plus importants, fit entrer son armée, occupa toute la Ville, fit prisonnier le Tyran & ses Partisans, & tailla en pièces tout ce qui osa résister.

Ainsi le Tyran fut pris sur la fin du mois d'Avril de l'an 425, & ne conserva l'Empire qu'environ dix-huit mois; aussitôt qu'il fut arrêté, Artabure dépêcha des Courriers à Galla Placidia en Dalmatie, & à l'Empereur Théodose à Constantinople, pour recevoir des ordres sur le sort de cet illustre Prisonnier. Théodose apprit cette nouvelle importante le 13 de Mai, pendant la célébration des jeux du Cirque; il fit aussitôt cesser les Spectacles, marcha à l'Eglise avec toute sa Cour pour rendre à Dieu de solennelles actions de Graces d'une Victoire autant éclatante qu'elle étoit imprévue. Les ordres furent envoyés à Artabure pour la punition de l'infortuné Johannès, qui fut décapité à Aquilée, après avoir eu le



poing coupé pour avoir violé le serment de fidélité qu'il avoit prêté à l'Empereur. Toute l'Italie se soumit; les Généraux qui avoient fomenté la rebellion, obtinrent grace, Aëtius prêta un nouveau serment de fidélité; Gastin, plus coupable, fut condamné à une grosse amende & banni des terres de l'Empire. L'Impératrice Galla Placidia & Valentinien qui étoient restés en Dalmatie pendant les troubles, passèrent en Italie. Le jeune César fut salué Empereur à Ravenne par l'armée; Théodose voulut passer en Italie pour y dissiper toutes les semences de discorde & de rebellion, & y faire couronner Empereur en la présence Valentinien son cousin; mais il tomba malade à Thessalonique, & envoya par Elien son premier Ministre le Diadème Impérial à Valentinien; après une maladie de deux mois il retourna à Constantinople. Elien arriva en Italie, marcha à Rome à la tête de l'Armée, où il fit proclamer & couronner Auguste le jeune Valentinien le 10 d'Octobre de la même année 425. Tel est le précis de l'histoire du Tyran Johannès; M. Pratilli fait voir, d'après le P. Pagi, qu'il n'a régné qu'environ dix-huit mois, sçavoir depuis le mois d'Octobre de l'an 423, jusqu'au mois d'Avril 425. Procope lui donne cinq ans de règne; Baronius & le P. Banduri assurent qu'il a régné deux ans complets.

M. Pratilli avant que de passer à l'explication de la Médaille, examine les différens revers qui se trou-

vent sur les monnoyes d'or & d'argent du Tyran Johannès, & qui sont rapportés par Mezzabarbe & par le P. Banduri. On voit sur les unes l'Empereur en habit de guerre, tenant d'une main le *Labarum*, de l'autre un globe qui soutient une Victoire, & foulant du pied gauche un Captif; sur d'autres, une Victoire assise sur une Cuirasse soutient des deux mains un bouchier sur lequel est écrit le Monogramme de Jesus-Christ, où une Victoire marche, tenant de la main droite une couronne de Laurier, & de la gauche un Globe surmonté d'une Croix; on lit sur ces Médailles VICTORIA AVGVSTIORUM. ou par abréviation VICTORIA. AVGG. & VICTORIA AVGGG. Ces abréviations désignent deux ou trois Empereurs qui régnoient en même temps. M. Pratilli observe que le Tyran Johannès pendant son règne n'a point fait la guerre aux ennemis de l'Empire, & qu'ainfi il n'a pu faire graver sur ses monnoyes le type ou l'inscription d'une Victoire, que Théodose ne l'a jamais reconnu, & que de son temps il n'y avoit en le comptant que deux Empereurs, & qu'il n'a pu mettre sur ses monnoyes l'inscription de trois Empereurs AVGGG.

M. Pratilli sent la difficulté de l'explication; il pense que ces inscriptions ont été gravées par la flatterie des Peuples & de l'Armée d'Italie qui avoient proclamé Johannès. Ce ne pouvoit être à cause de l'avantage rempor-

té sur Artabure qui fut fait prisonnier ; Johannès auroit irrité Théodose qu'il avoit intérêt de ménager ; d'ailleurs il n'auroit pu employer le nom des Empereurs au pluriel. Enfin la meilleure explication que donne M. Pratilli , est que Johannès se voyant le maître de presque tout l'Occident , & se flattant d'être reconnu Empereur par Théodose , affecta de faire graver sur ses monnoyes les mêmes légendes, qui étoient employées sous les Empereurs qui avoient gouverné l'Empire en commun & comme Collègues, & dont on voit plusieurs exemples sur les monnoyes. Nous ajouterons que les Empereurs, & principalement les Usurpateurs , s'empressoient de faire frapper des monnoyes à leur coin pour exercer des actes de Souveraineté & pour payer aux Légions qui les avoient élus la gratification qu'on appelloit *Donativum*, & que les Monétaires se servoient ordinairement des coins des derniers Empereurs, sur lesquels ils n'avoient à changer que la tête & la légende du côté de la tête. C'est ainsi qu'une Médaille d'or du Tyran Johannès a été frappée avec le revers d'une Médaille d'or de l'Empereur Constantin, mari de Galla Placidia, qui étoit mort l'an 421. Le type, la légende VICTORIA AVGGG ; dans le champ les lettres R. V. & à l'exergue COMOB. sont les mêmes, comme on peut en faire la vérification , en comparant la Médaille d'or de Johannès qui est au Cabinet du Roy, avec la Mé-

daille d'or de Constantin, qui est unique & conservée dans le Cabinet de M. de Clèves ; au reste nous ne pouvons approuver la note que le P. Banduri (Tom. II. p. 564.) a donnée sur cette Médaille d'or de Johannès ; il suppose qu'il y avoit alors trois Empereurs, ce qui est contraire à l'Histoire, puisque Valentinien ne fut proclamé Empereur qu'après la prise du Tyran ; l'explication que nous proposons tirée de l'usage où étoient les Monétaires de ce temps-là , d'employer les coins des derniers Empereurs, lève les difficultés qui naissent des Légendes de plusieurs Médailles du Tyran Eugène, du Tyran Constantin, & de Constans son fils, &c. D'ailleurs on reconnoît encore sur les Médailles de Johannès quelques autres revers des Empereurs, de Honorius & de Théodose le jeune.

Le revers de la petite Médaille de bronze que M. Pratilli explique dans sa Dissertation se trouve le même sur une médaille de petit bronze d'Eudoxia, femme de Théodose le jeune. Une Victoire assise sur des boucliers, écrit le Monogramme de Jesus-Christ sur un bouclier. Johannès voulut marquer par ce type son attachement au Christianisme, qui étoit la Religion dominante en Occident. Depuis Constantin le Grand les Empereurs avoient fait représenter sur les enseignes Romaines le Monogramme de Jesus-Christ ; ils attribuoient à l'efficace de ce nom glorieux le salut de l'Etat & les Victoi-

res remportées sur les ennemis de l'Empire.

M. Pratilli relève avec raison le prix de cette petite monnoye du Tyran Johannès , qu'il regarde comme unique ; nous avons en France une petite monnoye de bronze du même Tyran , qui est conservée dans le Cabinet de M. le Beau , Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris , Associé de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres ; elle fait partie du riche & nombreux Cabinet de petit bronze que M. l'Abbé de Rothelin a donné à M. le Beau. Nous croyons devoir en faveur des Amateurs de l'Antiquité donner la description de cette Médaille qui est du plus petit module , de la grandeur des *Quinaires*.

La tête est la même avec la même Inscription que celle dont nous venons de parler. Le revers représente une Victoire , marchant de gauche à droit , qui saisit de la main gauche un Captif courbé & qui semble la regarder avec effroi ; dans le champ au côté droit , on voit le Monogramme de Jesus-Christ , & à l'exergue S. M. AQ.

il ne reste de la Légende que les Lettres ORVM ; on peut la rétablir : VICTORIA AVGVSTORVM , ou GLORIA ROMANORVM. On trouve le même Type sur des Médailles de petit bronze de Honorius & de Théodose le jeune ( Band. Tom. II. p. 546. 561. ) avec la Légende SALVS. REIPVBLICAE. La Médaille , dont nous donnons la description , a été frappée à Aquilée qui étoit sous la domination de Johannès ; nous avons observé que ce Tyran étoit à Aquilée lorsqu'Artabure Général de l'Empereur Théodose lui fut amené prisonnier.

Outre l'explication de la Médaille de Johannès , M. Pratilli rapporte une Inscription qui fut découverte à Naples en l'année 1746 , dans une Chapelle de la famille de Tocco ; elle fut gravée quelques années après la mort de Johannès , sous le règne de Valentinien III. en mémoire de ce que cet Empereur avoit fait rétablir les murs & les tours de la Ville de Naples ; la voici telle qu'elle est donnée par M. Pratilli.

D. N. PLACIDVS VALENTINIANVS AVG. FOR  
TISSIMVS OMNIVM RETRO PRINCIPVM  
SALVO ADQVE CONCORDI D. N. FL. THEO  
DOSIO INVICTISSIMO AVG. AD DECVS NO  
MINIS SVI NEAPOLITANAM CIVITATEM  
AD OMNES TERRA MARIQVE INCVRSVS  
EXPOSITAM ET NVLLA SECVRITATE  
GAVDENTEM INGENTI STVDIO ADQVE  
SVMPTV MVRIS TVRRIBVSQVE MVNIVIT.

Cette Inscription avoit été publiée dans le Journal de Florence par le P. Louis Sabbatini, qui pensoit que cette réparation s'étoit faite dans le temps qui s'écoula depuis que Valentinien fut déclaré César, jusqu'à ce qu'il fût proclamé Auguste ; M. Pratilli montre qu'un tel ouvrage n'a pû se faire dans l'espace de 15 mois, & ayant rétabli l'Inscription dans les endroits où le Marbre étoit brisé, il pense que la réparation des murs de Naples a été faite entre le 23 Octobre de l'an 425, jour auquel Valentinien fut proclamé Auguste, & le 29 Juillet de l'an 450, temps de la mort de Théodose le jeune, & qu'elle s'est faite probablement vers l'an 444. Suivant M. Pratilli, les murs de la

Ville de Naples avoient été abbatu par un horrible tremblement de terre qui à la fin du quatrième siècle renversa plusieurs Villes de la Romagne, de la Campanie & du Samnium; ainsi la Ville resta ouverte & exposée au pillage de la part des Gots, qui après avoir pris Rome sous la conduite d'Alaric, coururent & saccagèrent en l'année 410, la Campanie, la Lucanie & la Calabre. Valentinien pour mettre la Ville de Naples à couvert de pareils malheurs, fit relever les murs & les tours de l'enceinte; l'Inscription, que nous venons de rapporter fut gravée sur le marbre, pour perpétuer la mémoire d'un bienfait aussi signalé envers une des plus célèbres Villes d'Italie.

#### DESCRIPTION DU MAL DE GORGE ACCOMPAGNE

*d'ulcères, qui a paru ces dernières années à Londres, ainsi qu'en différentes contrées d'Angleterre, maladie qui regne actuellement en France, & principalement à Paris, traduite de l'Anglois de JEAN FOTHERGILL, Docteur en Médecine, par M. DE LA CHAPELLE, Membre de la Société Royale de Londres, sur la seconde édition. A Paris, chez Jacques-François Quillau fils, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université, 1749. Brochure in-12. de 140 pp. sans compter la Préface qui en contient 16.*

**N**OUS donnâmes au mois de Mai dernier l'extrait de la Dissertation de M. Chomel sur l'espèce de mal de Gorge gangreneux qui a régné ici parmi les enfans en 1748, & qui a fait des ravages dans plusieurs villes du Royaume; mais ce n'est pas seulement dans ces endroits que cette maladie s'est repandue; l'Angleterre n'en a pas été

exempte, & nous apprenons de M. Fothergill que la ville de Londres en fut attaquée en 1739, 1742 & 1746, ou du moins d'une maladie qui ne différoit de celle-ci que bien peu, & qu'enfin elle y est devenue totalement epidémique en 1747 & 1748. C'est surtout les enfans, & parmi eux les filles, qui en ont été attaqués; & lorsque les adultes en

ont été atteints, le sexe féminin y a été plus sujet. Est-ce l'effet d'une plus grande foiblesse dans un sexe que dans l'autre? L'affirmative paroît vraisemblable, puisque les personnes d'un temperament delicat y ont été plus exposées que les autres. C'étoit surtout en Automne & dans le commencement de l'Hiver que cette maladie a regné avec plus de violence.

Si les observateurs ont remarqué des différences entre les accidens des memes maladies qui ont regné dans différentes constitutions, il n'est pas étonnant que la diversité des climats y en cause d'assez considerables. Nous allons decrire d'après M. Fothergill les accidens de l'aphthe gangreneuse de Londres.

Ordinairement la maladie commence par un étourdissement & un frisson tel que celui qui precede un accès de fièvre, & qui est bientôt après suivi de chaleur. Ces deux accidens se succedent alternativement jusqu'à ce que la chaleur l'emporte entierement. Le malade se plaint d'un grand mal de tête, d'une chaleur dans la gorge, de tension dans le col, de grandes inquiétudes. Il y a en même tems vomissement ou diarrhée, ou même ces deux accidens à la fois. Bientôt après le visage devient rouge, les yeux s'enflamment & se baignent de larmes. Pendant ce temps le malade est languissant & abbattu, & perd le sommeil.

En examinant la bouche & le gosier immédiatement après la premiere attaque, on s'apperçoit que

la luette & les amygdales sont enflées & d'un rouge éclatant, couleur qui s'étend sur le voile du palais, & sur toute la partie du gosier qu'on peut voir. Quelquefois au lieu de cette marque on y remarque une large tache blanche de figure irréguliere.

Ordinairement le deux de la maladie le visage, le nez, la poitrine, & les mains jusqu'aux extrémités des doigts, s'enflent sensiblement, & prennent une couleur érysipélateuse. Ces accidens sont surtout remarquables aux doigts.

Cette enflure est suivie de l'éruption d'une grande quantité de petites taches d'un rouge foncé, qui se fait sous les bras, & sur d'autres parties; taches d'autant plus larges & plus élevées que les parties sont moins rouges; ce qui arrive communement au bras, à la poitrine, & aux extrémités inferieures.

Le vomissement & la diarrhée disparoissent alors, mais le fond de la gorge est toujours le même, avec cette difference que ce qui d'abord ne paroissoit qu'une croute superficielle devient communement un ulcere profond; qui, bien que toutes les parties du gosier y soient sujettes, se fait principalement remarquer aux angles qui sont au-dessus des amygdales, ou sur les amygdales memes. On a observé quelquefois que la base de la langue en étoit couverte comme d'une peau épaisse,

L'inflammation du gosier ne s'y borne pas uniquement, on a vu les glandes parotides s'enfler, devenir dures & douloureuses; & même,

lorsque la maladie étoit violente , une tumeur adematuse considérable se repandre sur le col & le gosier , & même s'étendre jusques sur la poitrine.

Ces symptômes augmentoient à l'approche de la nuit , & souvent le delire se mettoit de la partie ; ordinairement il survenoit le matin une sueur qui procuroit du soulagement pendant quelques heures.

Certains malades, en petit nombre, se trouvoient mieux dès le second jour de la maladie , mais le plus souvent ce n'étoit que le trois, le quatre, ou même le cinq, qu'on voyoit des signes de retablisement. Voici l'ordre dans lequel ils paroissoient. D'abord la peau perdoit sa rougeur, la chaleur diminueoit, & le pouls devenoit plus lent, les tumeurs de l'exterieur du col disparoissoient, la cavité de l'ulcere se remplissoit, le malade reprenoit le sommeil, & l'appetit revenoit peu à peu.

Pendant tout le cours de la maladie le pouls étoit très-fréquent ; car il battoit cent vingt fois dans une minute ; chez quelques malades il étoit dur & petit, chez d'autres mol & plein ; mais il n'avoit jamais cette force qu'on lui remarque ordinairement dans les maladies inflammatoires.

Quoique la luette & les amygdales fussent enflées, les malades avoient pourtant avec assez de facilité. Ils se plaignoient souvent d'un goût putride dans le gosier , & d'une odeur semblable dans le nez ; ce qui n'a rien de surprenant, puis-

que dans ceux qui étoient le plus vivement atteints de la maladie, on voyoit, autant qu'il étoit possible à la vue de penetrer, que l'interieur des narines étoit d'un rouge foncé, ou même livide ; & qu'un ou deux jours après l'apparition de ce symptome il en sortoit une sanie corrosive très-fluide, à laquelle se joignoit quelquefois une matiere purulente qui rongeoit les parties sur lesquelles elle s'arrêtoit pendant quelque temps. Il sortoit aussi dans l'interieur des levres, surtout aux enfans, des pustules pleines d'une sanie fluide, qui rongeoit les angles de la bouche & les joues mêmes lorsqu'elle venoit à les toucher.

Il y a tout lieu de croire que la même matiere passoit dans l'estomac avec la nourriture, surtout chez les enfans, & qu'elle corrodoit également l'estomac & les intestins ; ce qui produisoit des diarrhées accompagnées des symptômes des ulcères des intestins. Ces sortes de malades avoient le desagrément de souffrir cruellement pendant quelques semaines, & de mourir ensuite de consomption.

M. Fothergill parle aussi d'hémorrhagies du nez, de la bouche, ou même des oreilles, qu'il attribue, comme M. Chomel, à l'érosion de quelques rameaux d'arteres ; mais on n'en a point remarqué ici d'aussi considérables qu'en Angleterre, où elles ont causé aux malades une mort très-prompte.

Quelque malignité qu'on ait remarqué en France à l'aphte gangreneuse, il est fort aisé de voir par

la comparaison de ses symptomes avec ceux qui l'ont caractérisée en Angleterre que celle-ci étoit bien plus maligne : en conséquence il n'est pas étonnant que les remèdes qui ont eu ici du succès n'aient pas réussi de même en Angleterre.

M. Chomel a remarqué qu'ici la saignée réussissoit rarement passé le trois de la maladie ; en Angleterre elle n'a produit que de mauvais effets. La chaleur, le delire, la difficulté de respirer, augmentoient en conséquence ; souvent les taches devenoient d'une couleur livide & noirâtre ; l'enflure extérieure s'élevoit davantage, les crachats diminuoient ; quelquefois même la saignée étoit suivie d'une difficulté de respirer si violente que le malade expiroit subitement noyé d'une sueur froide.

La purgation n'a pas mieux réussi. Les purgatifs les plus doux, comme la manne, faisoient disparoitre la rougeur de la peau, augmentoient la tumeur du col, rendoient le gosier sec & livide, & conduisoient le malade à la mort en peu d'heures.

Les rafraichissans produisoient souvent les mêmes effets. Ils augmentoient la foiblesse ordinaire à cette maladie, & causoient ou des sueurs abondantes, ou des diarrhées excessives, qui épuisoient les malades.

Les acides vegetaux, comme le suc de limons, l'oseille, le vinaigre &c. paroissoient bien indiqués, à raison de la propriété qu'ils ont de résister à la putresfaction ; cependant,

comme ils occasionnent la diarrhée, ou des sueurs abondantes, on ne pouvoit les employer avec trop de circonspection.

Après ces observations sur les remèdes qui paroissoient les plus appropriés, M. Forthergill nous décrit la methode qui a le mieux réussi.

Lorsqu'on est appelé dans les premiers momens de la maladie, & que le malade est dans le temps du vomissement, il faut aider cette évacuation au moyen d'une legere infusion de thé verd, de fleurs de camomille, ou même de quelques grains d'ipécacuanha. Souvent cette methode a dissipé beaucoup plus aisément qu'on ne pensoit une maladie qui sembloit devoir être très-grave. Si le vomissement ne calme pas les symptomes, il faut donner souvent de l'infusion de menthe en maniere de thé avec une sixieme partie de vin d'Espagne ; & de quatre en quatre heures faire prendre au malade quelque cordial aromatique, comme la poudre de contrayerva, la confécion de Raleigh &c.

La diarrhée est un accident qui merite toutes sortes d'attentions. Si elle ne cesse pas avec le vomissement au bout de douze heures de la premiere attaque, il faut l'arrêter, sans quoi les malades sont exposés à un épuisement dont les suites sont très-dangereuses. On a communément réussi à surmonter ce dangereux symptome au moyen de cordiaux aromatiques donnés à une dose un peu forte ; & au deffaut de

son efficacité on a eu avec succès recours aux astringens & aux anodins. On doit appliquer aux vomifemens ce que nous venons de dire du cours du ventre. Mais ce qui prouve dans ces circonstances l'utilité des remèdes échauffans, quoique la chaleur & les autres symptômes semblent fournir une indication contraire, c'est que la rougeur de la peau survient souvent après que ces symptômes ont disparu.

Le vin étant un excellent cordial & antiseptique, M. Fothergill ne pense pas qu'on doive en interdire l'usage dans la maladie dont il s'agit; aussi l'a-t-il donné avec succès mêlé avec de l'eau d'orge, du miel, du gruau, dans une panade &c.

On a fait grand usage des vésicatoires en Angleterre comme en France; mais on ne l'a pas fait aussi sobrement. On les appliquoit de chaque côté du col depuis les oreilles jusqu'aux clavicules, & l'on a quelquefois remarqué que dans cette maladie ils procuroient une évacuation plus abondante que dans toute autre.

MM. Fothergill & Chomel sont bien d'accord sur le dommage que cause aux malades la séparation artificielle de l'escarre, soit qu'on y emploie simplement les doigts, ou qu'on ait recours aux instrumens. L'augmentation des symptômes qui suit cette opération cause souvent la mort au malade, suivant l'observation du Docteur Anglois. Il ne faut pourtant pas s'en prendre à la difficulté de séparer ces croutes, car il n'y en a aucune; mais elles ne

tardent pas à être remplacées par d'autres, ou bien l'ulcère devient profond de superficiel qu'il étoit.

Les gargarismes appropriés employés constamment ont aussi bien réussi en Angleterre qu'en France. On les a composés de médicamens légèrement irritans & aromatiques, & on y a mêlé des antiseptiques & des detergifs. Lorsque les ulcères étoient superficiels une infusion de feuilles de sauge & de fleurs de roses animée de quelques cueillérées de vinaigre avec un peu de miel, a fait un gargarisme suffisamment efficace. Dans les ulcères profonds il a fallu les rendre plus actifs, & pour cet effet on s'est servi de la décoction de contrayerva, animée de la teinture de myrrhe, de vinaigre, & adoucie avec le miel. Il est aisé de voir comment les gargarismes ont été avantageux. Ils favorisent l'excrétion de la matière pituiteuse hors du gosier, en même temps qu'ils entraînent quelques parties du fluide corrodif qui suinte de l'ulcère.

Lorsque la douleur empêche qu'on ne puisse se gargariser comme il faut, ou que le défaut de raison, ce qui est propre aux enfans, fait le même effet, on substitue aux gargarismes l'injection de quelque une de ces liqueurs avec une petite seringue. Ces injections detergent les ulcères, en arrêtent le progrès, & empêchent la matière ichoreuse de couler dans l'estomac.

Quand les escarres sont larges; & se séparent lentement, on les touche avec une sonde dont l'ex-



tremité est chargée de miel égyptiac; ou l'on dissout un gros de ce miel dans deux onces de gargarisme ordinaire, si l'état du gosier empêche qu'on n'ait recours au premier moyen.

Telle est, ajoute M. Fothergill, la méthode la plus sûre qu'on ait mise en usage pour combattre la maladie dont il s'agit; & il assure que, pourvu que le malade se tienne chaudement, qu'il ne soit pas d'un mauvais temperament, & que la maladie n'ait pas le dernier degré de malignité, il arrivera très-rarement qu'elle se termine par la mort.

L'Auteur finit son ouvrage par les conséquences suivantes.

1°. Cet ulcère gangreneux a un caractère particulier qui lui fait principalement affecter le gosier & les parties contigues.

2°. On a lieu de croire qu'il est causé par un virus putride qui se communique par contagion, surtout en respirant l'air qui sort de la bouche des malades.

3°. Ce virus produit des effets plus ou moins pernicioeux suivant la quantité & la nature des parties qui ont pénétré dans le sang, & la disposition du malade.

4°. La manière la plus efficace, & la plus sûre, de procurer du soulagement dans les maladies putrides & malignes en general, est d'évacuer la matière morbifique par la peau, ou par quelque partie déterminée du corps.

5°. La rougeur erysipelateuse, & les efflorescences de la peau, doi-

vent être regardées dans la maladie en question comme des évacuations de la nature de celles dont on vient de parler; d'où il suit qu'on doit les aider par les moyens qu'on met avec succès en usage dans de semblables maladies.

6°. Un régime cordial & alexipharmaque est, suivant une expérience constante, le plus propre à dissiper le virus qui produit l'aphthe gangreneuse; la même expérience fait voir que la saignée, les purgatifs, les antiphlogistiques employés en quantité, retardent, ou même empêchent totalement, ces évacuations salutaires.

Nous avons cru rendre service au public en mettant sous ses yeux l'extrait de l'ouvrage de M. Fothergill. Quoique la méthode diffère en des points essentiels de celle qu'on a suivie ici, il faut se garder de blâmer ni les Médecins Anglois, ni ceux de notre pays. La différente disposition des sujets, & de l'air, qui est probablement le véhicule du virus épidémique, rend dans différens pays & différens climats, nuisibles, ou même meurtriers, des remèdes très-salutaires dans d'autres circonstances.

Nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter quelques réflexions, dont l'une regardera les Auteurs, & en particulier M. Fothergill, & une autre les Traducteurs.

Le Docteur Anglois attaque fort mal à propos un de nos illustres Compatriotes, M. de Tournefort, & lui reproche son inexactitude dans la description qu'il donne

d'une maladie semblable à l'Angloise, qui attaquoit les enfans, & étoit fort meurtrière pour eux, dans le temps que ce celebre Naturaliste étoit dans l'Isle de Milo. Le sondement du reproche est qu'il dit que cette maladie est occasionnée par une espece d'eau forte qui se decharge sur les parties affectées. Quoi ! parce que M. Fothergill n'a rien vu de pareil à Londres, il s'enfuit qu'il n'est point arrivé à Milo ? M. Chomel, qui ne fait mention de rien de semblable dans l'histoire qu'il nous a donnée de la même maladie, a pourtant vu un malade, qui avoit avalé de la matiere ichoreuse de son ulcere, se plaindre non seulement qu'elle avoit fait sur l'orifice superieur de l'estomac dans le moment du contact, mais dans ce même moment sur l'anus, tout éloigné qu'il en est, la même impression que l'eau forte y auroit faite. Il ne faut donc point juger si légèrement. On seroit beaucoup mieux fondé à reprocher au Docteur Anglois la contradiction où il est tombé en disant dans un endroit que presque personne ne meurt de la maladie, & dans un autre qu'elle est très-meurtrière en Angleterre. Voilà pour les Auteurs, voici pour les Traducteurs.

Rien n'est plus singulier que la manie qu'ont tous les hommes de se mêler de tout, de ce qu'ils sçavent & de ce qu'ils ignorent. Aujourd'hui tout le monde se mêle de traduire des traités de Medecine, sans entendre même les termes de l'Art. Il est aisé de juger qu'on en

a encore moins le langage ; & le deffaut de ce style familier à chaque profession est si sensible à ceux qui la connoissent, qu'il les met en etat de s'appercevoir à la simple lecture que ce qu'ils ont devant les yeux ne vient point d'un homme du métier. En est-il par exemple quelqu'un qui diroit avec notre Traducteur, *une saignée du nez pour un saignement du nez* ? On pourroit relever nombre de fautes semblables, qui cependant ne rendent point inintelligible la traduction dont nous parlons ; mais nous sommes bien aises de profiter de l'occasion pour tâcher d'empêcher les progrès d'une manie plus prejudiciable aux Auteurs qu'au public, & que l'avidité du gain rend encore plus condamnable.

Notre dernière reflexion regardera les Medecins. N'est-il pas honteux que, dans le temps que la maladie, loin de se calmer, continue ses ravages, & qu'elle s'étend dans les Provinces, puisqu'actuellement elle regne avec fureur en Brie, les ouvrages qui mettent en etat de la traiter avec succès pourrissent dans les magasins des Libraires. Il devroit s'être distribué plusieurs éditions de celui de M. Chomel, & à peine la premiere est-elle entamée. Il y a plus ; des Medecins qui connoissent son existence ont la temerité de traiter la maladie sans avoir lu cet ouvrage. *O tempora ! O mores !* Puisse notre remarque faire impression sur des personnes qui par etat, & par

par serment, sont obligés de ne rien négliger pour procurer le salut des hommes ! Nous ne sçavons pas le sort de la traduction de l'ouvrage de M. Fothergill ; mais nous

ne doutons pas qu'il ne soit le même à plus forte raison. En conséquence nous avertissons que le bien public demande qu'on le consulte, ainsi que celui de M. Chomel.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE ROME.

O o a imprimé dans le courant de l'année dernière trois volumes, sçavoir les IV. V. & VII. de la nouvelle édition de l'ouvrage du Pape de la Canonisation des Saints, dont on a parlé plusieurs fois dans ce Journal. Comme ces trois nouveaux volumes embrassent des matières qui avoient été différemment arrangées dans les précédentes éditions, ou même qui n'avoient pas encore été données ; nous avons cru qu'il ne seroit pas inutile d'en donner ici les titres : *Benedicti XIV. Pont. Opt. Max. olim Prosperi Cardinalis de Lambertinis, primum Anconitana Ecclesiæ Episcopi, deinde Bononiensis Archiepiscopi de servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canonisatione, liber quartus. Editio tertia auctior & castigatior, ad usum Academiæ Liturgicæ Conimbricensis. Romæ excudebant Nicolaus & Marcus Palearini, 1749. in-fol. Tom. IV. Ejusdem... Acta Canonisationis Sanctorum Fidelis à Sigmaringa, Camilli de Lellis, Perri Regalari, Josephi à Leonissa, & Catharina de Ricciis ; una cum Apostolicis Litteris S. D. nostri* Février.

*Benedicti XIV. & Vaticana Basilica ornatus descriptione ; ibid. in-fol. Tom. V. Ejusd.... Appendices ad quatuor libros de servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canonisatione, quæ in calce quatuor priorum voluminum hæcenus continebantur. Accedunt documenta aliis editionibus præposita, quæque ibidem desiderabantur, &c. cum fig. Tom. VII. in-fol.*

Les mêmes Libraires ont achevé d'imprimer & débitent les IV. & V. Tomes de l'histoire Ecclésiastique du P. Joseph-Augustin Orsi, de l'Ordre de S. Dominique, écrite en Italien, 1748, & 1749. in-4°.

#### DE TURIN.

*Codices manuscripti Bibliotheca Regii Taurinensis Athenæi, per linguas digesti, & binas in partes distributi, in quarum prima Hebræi & Græci ; in altera Latini, Italici & Gallici. Recensuerunt & annotationibus illustrarunt Josephus Petrus Regi à Consiliis, Bibliotheca Præses & moderator, Anton. Rivantella, & Franciscus Berti, ejusdem Bibliotheca Custodes. Insertis parvis quibusdam opusculis hæcenus ineditis ; adjectoque in fine Auctorum & eorum operum indice, præ-*

ter Characterum specimina, & varia Codicum ornamenta, partim ære, partim ligno incisa. Taurini, ex typographia Regia, 1749. in-fol. 2 vol. Nous ferons connoître plus particulièrement les trois ouvrages précédens, aussitôt qu'il sera possible.

## M O S C O V I E.

## D E P E T E R S B O U R G.

L'Académie Impériale des Sciences de Peterbourg propose pour le sujet du prix qu'elle distribuera en 1751, la question suivante: *An omnes inequalitates, quæ in motu lune observantur, Theoriæ Newtonianæ sint consentaneæ, & quanam sit vera Theoria omnium harum inequalitatum, unde locus lune ad quodvis tempus quàm exactissimè possit definiri?* On invite tous les Sçavans de tous les Pays à la résolution de cette question; on n'en excepte que les Membres de cette Académie. Les pièces destinées au concours pourront être écrites en Russe, ou en Allemand, ou en François, ou en Latin; & elles doivent être envoyées à M. le Comte de Rasumowski, Président de l'Académie, & reçues avant le premier Janvier 1751. Celles qui n'arriveroient qu'après ce terme, ne seront point admises au concours. Les Auteurs éviteront soigneusement de se faire connoître; ils se contenteront de joindre à leurs pièces un papier cacheté contenant leur nom, & la devise ou sentence écrite à la fin ou au

commencement de chaque pièce; & ce papier ne sera ouvert qu'au cas que la pièce remporte le prix. La distribution du prix qui est de cent ducats, ou d'une médaille de la même valeur, se fera en son temps ( le programme n'indique pas le jour ) dans une assemblée solennelle de l'Académie.

## A N G L E T E R R E.

## D E L O N D R E S.

Nous avons reçu il y a quelques jours le projet d'un nouvel ouvrage périodique, qui paroîtra tous les mois sous le titre de *Journal Britannique*, par M. Maty, Docteur en Philosophie & en Médecine, en cette Ville, chez Brindley, Nourse, Vaillant, &c. à la Haye chez Scheurleer, à Paris chez Jombert, Giffart, Pissot, Briasson, & en plusieurs autres Villes de l'Europe, in-12. On voit dans ce projet qui est écrit avec beaucoup d'esprit; que M. Maty embrasse dans le plan de son Journal, toutes les branches de la Littérature; ainsi les ouvrages de Physique, de Théologie, de Belles-Lettres, de Géométrie, d'Histoire, seront sans distinction ni préférence l'objet de son travail. Les Brochures si abondantes en cette Ville, & dont plusieurs sont assez intéressantes pour être conservées à la postérité, tourneront amplement aux nouvelles qu'il joindra à son Journal. Il déclare qu'il » n'abandonnera point » sa plume à l'esprit de parti, de » secte, ou de système; qu'il se

„désiera de lui-même; qu'il désa-  
 „voue d'avance les décisions préci-  
 „pitées, qui pourroient lui écha-  
 „per; & il prie ses Lecteurs de  
 „ne jamais oublier la délicatesse  
 „de l'équilibre, & la foiblesse des  
 „mains qui soutiendront la balan-  
 „ce. „Loin d'exclure qui que ce  
 soit de la carrière où il entre, il  
 invite tous les Sçavans à l'aider à  
 la fournir. C'est en profitant de  
 leurs avis, qu'il se flatte de mérit-  
 er leurs secours; & peut-être,  
 ajoute-t'il, toujours avec la même  
 modestie, nous pardonnera-t-on  
 nos fautes en faveur de leurs pré-  
 sents. Mais il avertit qu'il lira les  
 pièces, qu'on lui enverra, avant  
 que de les employer, parce qu'il  
 se rend responsable de ce qui pa-  
 roitra sous son nom, & qu'il n'ad-  
 mettra que celles dont l'humanité  
 ne puisse rougir ni s'offenser.

*Lettres sur l'esprit de Patriotisme;  
 sur l'idée d'un Roy Patriote; & sur  
 l'état des partis qui divisoient l'An-  
 gleterre, lors de l'avènement de Géor-  
 ges I. ouvrage traduit de l'An-  
 glois. A Londres, 1750. in-8°.*

## F R A N C E.

## D E P A R I S.

Les richesses du Sieur Julien,  
 demeurant toujours rue de Braque,  
 augmentent tous les jours. Il nous  
 prie d'avertir le Public qu'il a reçu  
 de Berlin l'*Almanach Astronomique  
 pour l'an de grace 1750, au Méridien  
 de Berlin, publié par l'ordre &  
 avec privilège de l'Académie Royale  
 des Sciences & Belles-Lettres de*

*Prusse. C'est un volume in-8°. im-  
 primé à Berlin, chez Chrétien Louis  
 Kunste, qui contient bien des dé-  
 tails Astronomiques, qui ne peu-  
 vent manquer d'intéresser ceux qui  
 ont du goût pour cette partie des  
 Sciences. Il se vend un écu.*

Il a aussi reçu de Londres, *le  
 plan de la ville de Berlin, Capitale  
 de l'Electorat de Brandebourg,  
 & la résidence ordinaire du Roy de  
 Prusse, réduit très-exactement d'a-  
 près le plan en quatre feuilles, levé  
 & dessiné par ordre & privilège pri-  
 vatif du Roy, sous la direction de  
 M. le Feld-Maréchal Comte de  
 Schmettau, approuvé par l'Acadé-  
 mie Royale des Sciences. Ce plan est  
 réduit à l'échelle du plan de Paris,  
 publié en 1749, par M. l'Abbé  
 de la Grive. Il se vend 40 s. L'Au-  
 teur se propose de donner sur la  
 même échelle les plans des princi-  
 pales Villes de l'Europe, si cet ou-  
 vrage peut mériter l'approbation  
 du Public. Comme l'exécution  
 nous a paru fort belle, nous ne  
 faisons aucun doute que le Public  
 ne l'approuve.*

Un troisième article que nous  
 avons à annoncer, est la Carte du  
 Canada en deux feuilles, gravée  
 en 1745, par M. Bellin, Ingénieur  
 du Roy & de la Marine, dont le  
 Sieur Julien a un nombre d'exem-  
 plaires. Elle est fort bien gravée,  
 & se vend 50 s.

Notre Journal étant trop avan-  
 cé lorsque le Sieur Julien fut en  
 état de faire paroître la *Figure re-  
 présentant l'éclipse de Soleil du 8 Jan-  
 vier dernier, comme elle devoit pa-*

noire à Paris à l'égard du vertical du centre du Soleil, par M. de Lisle, nous ne pûmes en donner l'annonce. Nous le faisons aujourd'hui, afin que les curieux puissent avoir une suite complète en ce genre; elle se vend 12 f.

Briaßon & Chaubert, Libraires de cette Ville, donne avis au public qu'ils vont débiter par souscription la Collection complète des *mémoires pour l'histoire des Sciences & des beaux Arts*, connus sous le nom de *mémoires ou Journal de Trévoux*, depuis 1701 qu'ils ont commencé, jusques & compris 1750, en 206 vol. in-12. Le public est instruit de l'utilité de cet ouvrage pour la connoissance & surtout pour le choix des Livres, selon les divers genres de Sciences auxquels chacun juge à propos de s'appliquer, & par conséquent que la Collection complète qu'on en promet ne peut manquer d'être d'un grand secours pour les gens de Lettres. Nous sommes persuadés que c'est leur faire plaisir de contribuer à faire connoître dans le public par la voie de ce Journal, & le dessein des deux Libraires qui se sont chargés de cette entreprise, & les conditions de la souscription qu'ils offrent.

## C O N D I T I O N .

» Les Libraires s'engagent à fournir le recueil entier des Mémoires de Trévoux, depuis 1701, jusques & compris la prochaine année 1750. à 300 livres l'exemplaire complet, en feuilles, en

» 206 Tomes, presque tous de trois mois ou volumes chacun, à ceux qui afflueront les exemplaires par avance.

» Cette somme sera payable; » sçavoir :

» En assurant l'exemplaire d'ici au premier Avril

» 1750. - - - 60. liv.

» En recevant les années

» 1701. à 1705. en 20.

» Tomes, en May 1750. 30.

» En recevant les années

» 1706. à 1710. en 20.

» Tomes, en Juillet 1750. 30.

» En recevant les années

» 1711. à 1715. en 20.

» Tomes, en Sept. 1750. 30.

» En recevant les années

» 1716. à 1720. en 18.

» Tomes, en Nov. 1750. 30.

» En recevant les années

» 1721. à 1725. en 20.

» Tomes, en Janv. 1751. 20.

» En recevant les années

» 1726. à 1730. en 20.

» Tomes, en Mars 1751. 20.

» En recevant les années

» 1731. à 1735. en 21.

» Tomes, en May 1751. 20.

» En recevant les années

» 1736. à 1740. en 23.

» Tomes, en Août 1751. 20.

» En recevant les années

» 1741. à 1745. en 20.

» Tomes, en Oct. 1751. 20.

» En recevant les années

» 1746. à 1750. en 24.

» Tomes, en Déc. 1751. 20.

Total, 206. Tomes, 300. liv.

» Dans le cas où il se trouve-  
 » roit quelqu'un qui eût besoin de  
 » mois séparément pour comple-  
 » ter quelques exemplaires, il pour-  
 » ra promptement envoyer la note  
 » des mois dont il aura besoin. &  
 » les Libraires se feront un plaisir  
 » de fournir ceux qu'ils auront sé-  
 » parément, à raison de douze  
 » sols le mois, pendant le temps  
 » seulement des conditions ci-  
 » dessus.

» Ceux qui désireront profiter  
 » de l'avantage de ces conditions,  
 » sont priés de faire assurer sans re-  
 » tard les exemplaires qu'ils sou-  
 » haiteront, parce qu'il n'y a que  
 » peu d'exemplaires qu'on puisse  
 » compléter, & s'il en reste aux  
 » Libraires, ils se réservent de les  
 » vendre après le premier May  
 » 1750. 463 liv. 10 s. à raison de  
 » quinze sols le mois, qui est le  
 » prix ordinaire.

» Ceux qui auront assuré les  
 » exemplaires seront tenus de les  
 » retirer dans toute l'année 1752  
 » au plus tard, sans quoi les avan-  
 » ces qu'ils auront faites seront per-  
 » dues pour eux. Condition ex-  
 » pressé, sans laquelle on n'accor-  
 » deroit pas un si grand rabais.

» On travaille à une Tables des  
 » matières des 206 volumes, qui  
 » sera imprimée par les memes Li-  
 » braires; elle sera annoncée au  
 » Public lorsqu'elle sera achevée.

» Les memes Libraires ont en-  
 » core quelques exemplaires en-  
 » tiers de la Collection du Journal  
 » des Sçavans in-4°. en 70 volu-  
 » mes, à vendre.

Nous avons donné l'extrait dans  
 notre Journal du mois de Fevrier  
 1749, d'un ouvrage intitulé : *Sys-  
 tème moderne de Cosmographie.*  
 Nous fîmes voir en quoi l'Auteur  
 différoit du système de Tico Brahé,  
 de Ptolomée & de Copernic. Il  
 vient de paroître un ouvrage du  
 même Auteur, qui se vend chez  
 Ch. Aut. Jombert, Quay des Au-  
 gustins. Il est intitulé *explication du  
 flux & reflux dans leurs véritables  
 circonstances.* C'est un volume in-  
 4°. composé de 489 pages. L'Au-  
 teur entreprend de démontrer  
 d'une manière nouvelle & qui est  
 dépendante des principes qu'il a  
 établis dans son système, tous les  
 différens phénomènes qui appar-  
 tiennent aux flux & reflux. Nous  
 ne nous étendrons pas davantage  
 sur l'ouvrage à présent, nous re-  
 mettons à en parler aussitôt qu'il  
 nous sera possible.

Il vient de paroître deux Car-  
 tes, qui ont été dressées & recti-  
 fiées par M. Bellin, Ingénieur de  
 la marine: la première, qui est cel-  
 le du Golphe du Mexique, est fort  
 différente des autres par le grand  
 nombre d'observations que M. Bel-  
 lin a tirées du dépôt des Cartes &  
 des Journaux de la marine. L'Au-  
 teur a joint à cette Carte plusieurs  
 remarques qui font connoître les  
 raisons qu'il a eues de s'éloigner  
 des autres Géographes; il appuie  
 ses changemens sur des observa-  
 tions très-utiles pour la navigation.  
 Les Marins doivent donc regarder  
 cette Carte comme beaucoup plus  
 exacte & plus fidelle que toutes

les autres, & l'on ne doit point craindre d'y mettre sa confiance après les soins que M. Bellin s'est donnés, pour satisfaire aux ordres de M. le Comte de Maurepas, qui l'avoit chargé de dresser cette Carte pour le service des Vaisseaux du Roy : on la débite chez l'Auteur, rue Dauphine, avec un imprimé qui contient les principales observations dont l'on s'est servi pour sa construction,

Voici en peu de mots l'analyse de cette Carte. Le Golphe du Mexique renferme cette étendue de mer, qui contient les Côtes & les Isles comprises entre la *Pera-Cruz* aux Côtes du Mexique, & la Barbade qui est la plus Orientale des Isles du vent; ce qui comprend trente-huit degrés de longitude, & on les borne du côté du Nord par le trent-deuxième degré, & du côté du Sud par le huitième degré de latitude Septentrionale, ce qui renferme dans cet espace toutes les Isles antilles, Portorico, S. Domingue, Cuba, la Jamaïque, & les Lucayes & autres, la presqu'Isle de la Floride, la Côte de la Louisiane, les Côtes du Mexique & de la nouvelle Espagne, & celle de Terre-Ferme, jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Orénoque.

La seconde Carte qui vient d'être corrigée par le même Auteur, est une Carte de la Manche. Rien ne paroîtroit devoir être plus connu & mieux déterminé que les Côtes d'une mer où nous navigons tous les jours : cependant M. Bellin montre que les Cartes

dont on a coutume de se servir sont remplies d'erreurs qui peuvent être très-préjudiciables à la sûreté de la navigation. Les diverses corrections qu'il falloit faire aux autres Cartes, ont engagé M. Bellin à en dresser une nouvelle suivant les Cartes, Plans & Journaux de la marine, elle vient d'être publiée par les ordres de M. Rouillé, Ministre de la marine. L'usage qu'on fait des Journaux des Navigateurs doit les exciter à les faire avec soin; ils acquièrent la gloire d'être véritablement utiles à leurs Compatriotes & à tout le genre humain. Personne ne peut douter que l'Hydrographie ne soit une connoissance infiniment utile, & dont le progrès intéresse toutes les Nations commerçantes. On trouve chez l'Auteur l'une & l'autre Carte dont nous venons de parler. M. Bellin travaille avec trop d'exactitude pour n'être pas invité à continuer ses travaux avec le même zèle & la même assiduité.

On a publié une Dissertation sur les effets de la lumière & sur la nature des couleurs, sous ce titre : *Chroa-genesie ; ou génération des Couleurs, contre le système de Newton, présentée au Roy par Gautier, Pensionnaire de Sa Majesté, Inventeur de l'art de graver & d'imprimer les Tableaux à quatre couleurs*, avec des figures & leur explication pour la démonstration des expériences Newtoniennes, & Anti-Newtoniennes, 1749. in-8°. Cette Dissertation a été lue à l'Assemblée de l'Académie des Sciences



ces à Paris, le Samedi 22 Novembre, & Mercredi 26 du même mois 1749. Mais cette Compagnie n'en a point porté de jugement, comme on le voit par la pièce suivante qu'on nous a priés d'insérer dans les Nouvelles de ce Journal.

» Extrait des Registres de l'Académie Royale des Sciences des 22 & 26 Novembre 1749.

» Monsieur Gautier est entré & a lu un Mémoire sur les effets de la lumière, & de la nature des couleurs; pour l'examen duquel on a nommé Messieurs Bouquer & l'Abbé Nollet.

» Je certifie l'extrait ci-dessus conforme à son original, & en outre que l'Académie ayant pris cinq jours après la lecture ci-dessus, que M. Gautier avoit fait imprimer cette pièce sous le titre de *Chroa genésie*, ou génération des couleurs contre le système de Newton, il n'en a été fait aucun examen, ni rapport, conformément à l'usage de l'Académie de ne point porter de jugement des ouvrages imprimés. A Paris ce 21 Janvier 1750. Signé Grand-Jean de Fouchy, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.

*La Clef des Sciences & des beaux Arts*, où la Logique, dédiée à Monseigneur le Dauphin, par M. Cochet, Ex-Recteur de l'Université de Paris, & Professeur-Émérite de Philosophie. Chez Jean Defaint & Ch. Saillant, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, & Jean

Thomas Hérissant, rue S. Jacques, 1750. in-8°.

*Deux Discours, l'un sur la convalescence & sur les conquêtes du Roy, l'autre sur la paix*, traduits du Latin de M. le Beau, Professeur de Rhétorique au Collège des Grassins, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, par M. Masson, Trésorier de France; chez Thiboult, Imprimeur-Libraire, Place de Cambrai, & Saillant, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, 1750. in-12.

*L'Art du Théâtre*, par François Riccoboni, chez Simon, fils, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, Giffart, fils, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-8°.

On trouve chez C. J. B. Bauche, fils, Libraire, Quay des Augustins, les Livres suivans, *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, Jésuite, 1749. in-12. 6. vol.

*Essai sur l'intérêt des Nations en général & de l'homme en particulier*; où l'on traite de l'homme, de son esprit, de sa folie, de sa pénétration & de ses sentimens, de ses bonnes ou mauvaises qualités, de ses devoirs, depuis ceux du Souverain jusqu'à ceux du particulier, des Loix, des Finances, du Commerce, de la Religion, de la Paix & de la Guerre, 1749. in-12.

*Le Théâtre Anglois*, par M. de la Place, in-12. 8 vol. Les deux derniers paroissent depuis peu.

*Histoire d'Angleterre*, par M. Rapin Thoyras, nouvelle édition, in-4°. 16 vol,

## 128 JOURNAL DES SÇAVANS,

*Les Œuvres de la Marquise de Lambert.* in-12. 2 vol.

*Les Lettres du Baron de Busbec,* traduites avec des remarques. in-12. 3 vol.

*L'abrégé de l'Histoire de France,* par le P. Daniel, Jésuite; nouvelle édition augmentée des Vies de Louis XIII. & de Louis XIV. 1750. in-12. 12 vol.

*Commentaire sur la Coutume d'Artois,* par M. Née de la Rochelle. in-4<sup>o</sup>.

Babuty, Libraire, rue S. Jacques, & Quillau, pere, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, débitent actuellement le sixième & dernier vol. de l'*Histoire des Hommes Illu-*

*stres de l'Ordre de S. Dominique;* c'est-à-dire, des Papes, des Cardinaux, des Prélats, éminens en Science & en Sainteté; des célèbres Docteurs, & des autres grands Personnages, qui ont le plus illustré cet Ordre, depuis la mort du S. Fondateur, jusqu'au Pontificat de Benoit XIII. Dédiée à Notre Saint Pere le Pape Benoît XIV. par le R. P. Touron, du même Ordre. Cet ouvrage qui contient VI. Vol. in-4<sup>o</sup>. est imprimé sur de bon papier, avec de beaux caractères. On continuera à rendre compte de cet ouvrage dans les Journaux suivans.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS DE FEVRIER 1750.

<i>ACTA Sanctorum Martyrum Orientalium &amp; Occidentalium in duas Partes distributa, &amp;c.</i>	67
<i>Exposition des découvertes Philosophiques de M. le Chevalier Newton, &amp;c.</i>	78
<i>Art de faire éclore &amp; d'élever en toute sûreté des Oiseaux Domestiques de toute espèce, &amp;c.</i>	83
<i>Les Coutumes du Duché de Bourgogne, avec les Coutumes, &amp;c.</i>	95
<i>Di una Moneta singolare del Tiranno Giovanni Lettera di Francesco Maria Pratilli, &amp;c.</i>	108
<i>Description du mal de gorge accompagné d'ulcères, &amp;c.</i>	114
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	121

Fin de la Table.

L E  
JOURNAL  
D E S  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
M A R S.



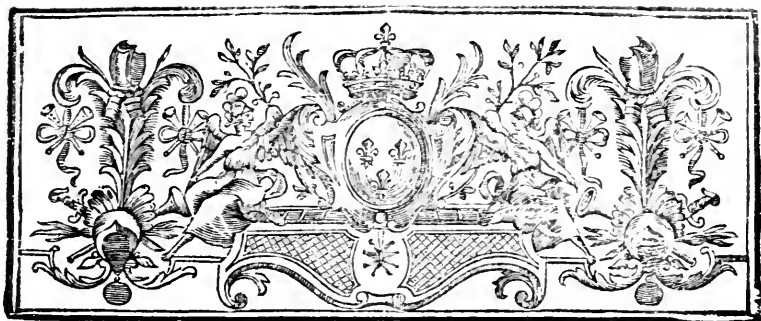
A P A R I S.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la  
Place Maubert, à l'Annonciation.

---

M. D C C. L.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



M A R S. M. DCC. L.

**ACTA SANCTORUM MARTYRUM ORIENTALIU**  
& Occidentalium in duas Partes distributa, adcedunt Acta S. Simeonis Stylitæ. Omnia nunc primum sub auspiciis Johannis V. Lusitanorum Regis à Bibliothecâ Apostolicâ Vaticanâ prodeunt; Stephanus Evodius Assemanus Archiepiscopus Apamenis Chaldaicum Textum recensuit, Notis Vocalibus animavit, Latine vertit, Admonitionibus, perpetuisque Adnotationibus illustravit. Pars II. Romæ 1748. Typis Josephi Collini. C'EST-A-DIRE : *Les Actes des Saints Martyrs Orientaux & Occidentaux, divisés en deux Parties, auxquels on a joint les Actes de S. Simeon Stylite; le tout publié pour la première fois de la Bibliothèque du Vatican, sous les auspices de Mars.*

R ij

*Jean V. Roi de Portugal, par les soins d'Etienne Evode Affemani, Archevêque d'Apamée, &c. Seconde Partie. A Rome 1748, de l'Imprimerie de Joseph Collini, vol. in-fol. de 445 pag. se trouve à Paris, chez Debure l'aîné, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image S. Paul.*

**M**ONSIEUR Affemani, Archevêque d'Apamée, donne dans ce volume la seconde partie des deux manuscrits Chaldaïques de Nitrie, qui contient les Actes des Martyrs d'Occident; les Syriens, comme nous l'avons déjà observé, comprennent sous le nom d'Occident la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, & les autres Provinces & Royaumes qui sont au couchant du Tygre & de la Chaldée. Cette seconde partie des manuscrits contient quarante Actes; l'Editeur n'en publie que quatorze qui étoient inconnus, ou totalement différens des éditions; il réserve les vingt-cinq autres pour la grande collection des Actes des Martyrs & des Vies des Saints, tirée des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque du Vatican; ouvrage immense, dont notre illustre Archevêque est occupé, pour l'instruction & l'édification de l'Eglise.

Après ces quatorze Actes des Martyrs, l'Editeur donne les Actes de S. Simeon Stylite, écrits en Syriaque par le Prêtre Côme, qui n'avoient point été publiés.

M. Affemani suit dans ce volume la méthode qu'il a employée dans le premier; chaque Acte est précédé d'un Avertissement, & suivi de notes curieuses & importan-

tes. Nous suivrons aussi le plan du premier extrait; après avoir donné la Notice des Actes des Martyrs & des Actes de S. Simeon, nous présenterons les avantages que la Religion & les Lettres doivent retirer de la publication de l'ouvrage.

M. Charles Majelli, mort Archevêque d'Emese, étant Garde de la Bibliothèque Vaticane avoit engagé en 1715 le Pape Clément XI. à envoyer en Orient M. Simoni Affemani pour la recherche des Manuscrits Orientaux; le Sçavant Editeur des deux manuscrits de Nitrie a cru devoir par reconnaissance donner l'abrégé de la vie de M. Majelli, dont les lumières & le zèle ont procuré de si grands avantages à l'Eglise. Charles Majelli naquit à Naples le 19 de Mars 1669; il fut formé aux Lettres & à la piété dès son enfance, son mérite lui procura un Canonicaat dans l'Eglise Métropolitaine de Naples; comme il excelloit dans les Sciences & dans la connoissance des Langues il fut choisi pour être Supérieur du Séminaire de la même Ville; sur sa réputation, le Pape Clément XI. l'appella à Rome, lui donna la Garde de la Bibliothèque du Vatican & un Canonicaat de l'Eglise de S. Pierre; enfin le Pape Benoît XIII. lui conféra le

Titre d'Archevêque d'Emese & le fit Secrétaire des Brefs. M. Majelli s'acquît beaucoup d'honneur dans l'exercice de cette Charge. La continuité du travail & l'austérité de sa vie ayant affoibli sa santé, il se retira dans sa Patrie, où il mourut le 30 du mois de Décembre 1738. M. Majelli avoit composé plusieurs ouvrages; entr'autres, trois Dissertations que M. Assemani a publiées dans ce volume, l'une de *Eusebiana Actorum veterum Martyrum Collectione*, l'autre de *Stylitis*, & la troisième de *Epocha Martyrum Sancta Theodota*.

La première de ces Dissertations est placée à la tête des Actes; l'Auteur y examine l'opinion de plusieurs Ecrivains qui, depuis le sixième siècle jusqu'à présent, ont cru qu'Eusèbe de Césarée avoit écrit l'Histoire des Anciens Martyrs, & que cet Ouvrage est perdu; M. Majelli prouve au contraire que l'Eveque de Césarée n'a point composé d'Histoire des Martyrs, mais qu'il a seulement rassemblé quelques Actes qu'on appelloit *Martyria*, *Passiones*, comme les Actes des Martyrs de Palestine, qui sont insérés dans son Histoire Ecclesiastique. La Dissertation est sçavante, elle mérite d'être lue par tous ceux qui aiment à approfondir l'Histoire de l'Eglise.

M. Assemani observe que huit Actes des Martyrs de Palestine, qui sont abrégés dans le Livre huitième de l'Histoire Ecclesiastique d'Eusèbe, se trouvent entiers dans le premier manuscrit de Ni-

trie; ces Actes sont publiés dans ce volume depuis la page 166 jusqu'à la page 210. Sçavoir les Actes, 1°. de S. Procope, le premier Martyr de Palestine pendant la grande persécution de Dioclétien, qui souffrit à Césarée l'an 303 de Jesus-Christ. 2°. Des Saints Alphée & Zachée à Césarée, & Romain à Antioche, la même année 303. 3°. De S. Timothée de Gaza, la seconde année de la persécution, l'an 304. 4°. De S. Apien à Césarée, sous l'Empire de Maximin, l'an 306. 5°. De S. Hedefius, frere de S. Apien, sous le même règne, l'an 306, à Alexandrie. 6°. de S. Agapius à Césarée, la quatrième année de la persécution, l'an 306 sous Maximin. 7°. De Sainte Théodosie Vierge à Césarée, la cinquième année de la Persécution, l'an 307 sous Maximin. 8°. De S. Pierre Abselam à Cesarée, la septième année de la persécution, l'an 310 sous l'Empire de Maximin.

Outre ces huit Actes, M. Assemani a publié dans le même volume, six autres Actes tirés des deux manuscrits de Nitrie. Les Actes; 1°. des Saints Lucien & Marcien, à Nicomédie, pendant la persécution de Déce, l'an 249 de l'Ere Chrétienne. 2°. Des Saints Victorin, Victor & leurs Compagnons, en Egypte sous l'Empire de Numerien, l'an 284; ces Actes tirés du premier manuscrit de Nitrie, étoient inconnus à tous les Hagiographes. 3°. Les Actes de Sainte Stratonice & de S. Seleucus son mari à Cyzique, sous Maximien

Galère l'an 297, tirés du deuxième manuscrit de Nitrie, qui n'avoient point encore été publiés. 4<sup>o</sup>. Des sept Martyrs de Samosate, Hipparque, Philothée, &c. sous le même Galère, l'an 297. La mémoire de ces Martyrs ne se trouve ni dans les Fastes de l'Eglise d'Orient, ni dans ceux de l'Eglise Latine. 5<sup>o</sup>. De Sainte Agnès Vierge à Rome, vers l'an 304 pendant la persécution de Dioclétien; ces Actes tirés du premier manuscrit de Nitrie sont plus exacts & plus entiers, que ceux qui ont été publiés sous le nom de S. Ambroise. 6<sup>o</sup>. Enfin les Actes de Sainte Théodote, qui après avoir vécu dans la débauche, souffrit différens tourmens pour la Religion Chrétienne, & fut lapidée pendant une persécution qui s'éleva dans la Ville de Philippes, un Vendredi du mois de Septembre de l'an *six cent quarante-deux*, d'une Ere qui n'est point désignée. La mémoire de cette Sainte ne se trouve dans aucun autre monument que dans ces Actes tirés du premier manuscrit de Nitrie. M. Majelli dans la Dissertation dont nous avons parlé, examine sous quel Empereur est arrivée cette persécution, & quelle est l'Ere dont la date se trouve marquée dans les Actes; il fait voir par une suite d'autorités & de raisonnemens que cette persécution ne peut être attribuée, ni à l'Empereur Julien, ni à Dioclétien, ni à Galère, ni à Maximin; il conclut qu'elle s'éleva par les ordres de l'Empereur Licinius qui persécuta les Chrétiens l'an

318; & par là il détermine l'Ere qui n'est pas désignée, il pense que c'est l'Ere de Philippe qui commença à la mort d'Alexandre le Grand, l'an 324 avant l'Ere Chrétienne. Comme en l'an 318 de Jesus-Christ Licinius étoit maître de la Thrace, & Constantin de la Macédoine, M. Majelli croit que la Ville de Philippes, dans laquelle Sainte Théodote fut martyrisée, est Philippopoli de Thrace, & non Philippes Ville célèbre de la Macédoine. Ces discussions sont curieuses & sçavantes, & méritent l'attention de tous les Amateurs des Antiquités Ecclésiastiques.

Après les Actes des Martyrs, M. Assemani donne les Actes de S. Simeon Stylite, rédigés par le Prêtre Côme, & qui sont placés à la tête du premier manuscrit de Nitrie. La Vie singulière & extraordinaire de ce Saint est remplie de faits si surprenans, que son Histoire paroît d'abord incroyable & fabuleuse; cependant il n'y en a aucune dans toute l'Antiquité Ecclésiastique & Profane qui soit plus constante. Siméon a été vu & visité sur sa Colonne pendant près de quarante ans par toute la Province de Syrie, les Evêques des Provinces voisines lui envoyoient des Députés, les Empereurs même lui écrivoient & le consultoient; son Histoire a été écrite de son vivant par Théodoret Evêque de Cyr, l'un des plus graves & des plus judicieux Ecrivains Ecclésiastiques, qui l'avoit vû lui-même & entretenu plusieurs fois. L'abregé



de la Vie de Siméon fut écrite après sa mort par Antoine, l'un de ses Disciples. On peut voir dans Bollandus (au cinquième jour de Janvier) tout ce que les Ecrivains Grecs & Latins, anciens & modernes, ont rapporté de la Vie du Saint.

Mais on a découvert dans le manuscrit Syriaque de Nitrie les Actes de S. Siméon plus amples & plus exacts que tous les abrégés qui avoient été publiés; Cosme Prêtre de Phanire en Syrie les écrivit pour l'édification de son Peuple; il vivoit au temps de Siméon, auquel il écrivit au nom du Clergé & du Peuple de Phanire une Lettre qui est rapportée après les Actes; il avoit vécu familièrement avec le Saint, il assure avoir vu la plupart des faits qu'il rapporte.

On peut donc regarder ces Actes comme authentiques. M. Assemani observe qu'Evagrius, Ecrivain Ecclesiastique les a connus. Mais ce qui est encore plus remarquable, on lit à la fin des Actes que ce *Livre des Triomphes du Bienheureux Siméon fut achevé un Mercredi (Feria IV.) dix-sept du mois de Nisan, de l'année 521. de l'Ere d'Antioche*; c'est-à-dire, le 17 du mois d'Avril de l'an 474 de l'Ere Chrétienne; dans lequel la Lettre Dominicale étoit F. & le 17 d'Avril arriva un Mercredi. On voit dans les Actes & par la Chronique d'Edesse que Siméon mourut le Mercredi deux de Septembre de l'an 459. de Jesus-Christ; d'où il résulte que les Actes ont été rédi-

gés quinze ans après la mort du Saint par un Auteur qui avoit été témoin oculaire de la plupart des faits. Les Centuriateurs de Magdebourg avoient attaqué l'Histoire de la Vie de Siméon; Baronius, Bellarmin & Alain Copus, ont répondu à leurs invectives & à leurs calomnies; plusieurs Ecrivains Grecs & Latins ont célébré les louanges du S. Stylite; S. Jacques Evêque de Batnes en Mesopotamie, sur la fin du cinquième siècle, composa en son honneur une belle Homélie en vers Syriaques, que M. Assemani a publiée (pag. 230) dans ce Volume, avec la traduction Latine, d'après le Manuscrit Syriaque de Nitrie, numéroté V.

Nous ne donnerons point l'extrait suivi des Actes de S. Siméon, il faut les lire dans l'ouvrage même; on y verra sa naissance, dans le Bourg de Sifan sur les confins de la Syrie & de la Cilicie, son éducation, sa vocation à une piété parfaite; son entrée dans deux Monastères, comment il en sortit à cause de ses abstinences & de ses macérations extraordinaires; sa retraite dans une cabane où il passoit les quarante jours du Carême sans manger; son séjour sur le haut d'une montagne, où exposé à l'air il pratiqua des austérités singulières, & Dieu opéra plusieurs merveilles par son intercession; comment pour se soustraire à l'affluence des Peuples qui l'abordoient de tous côtés, il prit le parti de se placer sur une Colonne; il en fit faire plusieurs de différentes hauteurs depuis onze

coudées jusqu'à quarante coudées (60 pieds) d'où il fut sur-nommé Stylite, du mot Grec *στύλος*, qui signifie Colonne. Le haut de cette Colonne étoit environné d'une espèce de balcon à hauteur d'appui. Notre sçavant Editeur donne ( pag. 246 ) le dessin d'une mignature tirée du Ménologe de Basile Porphyrogénète, qui représente S. Siméon placé sur la Colonne, il y passa trente-sept ans. Sa renommée se répandit de tous côtés & jusques dans les Pays éloignés, on venoit en foule pour le voir, le consulter, & participer aux merveilles que Dieu opéroit par son intercession; délivrance des plus grands dangers, guérison de maladies, conversion des Infidèles, tout étoit accordé à ses prières. Les Empereurs même lui écrivoient ou lui envoyoient leurs Officiers pour demander sa bénédiction & le secours de ses prières pour la conservation de leurs personnes & la prospérité de l'Empire. Le Saint passoit les jours & les nuits en prières, debout ou incliné; après avoir mené un genre de vie si extraordinaire, son corps exténué d'austérités & de fatigues, tomba enfin dans une langueur totale; le vénérable Vieillard mourut un mercredi 2 de septembre de l'an 459. son corps porté en grande pompe à Antioche, fut déposé dans la Basilique de Constantin; Ardabure Gouverneur des Provinces de l'Orient, plusieurs Officiers de l'Empereur, un grand nombre d'Evêques, & une multitude de peuples

assistèrent au Convoi, le Patriarche d'Antioche fit la cérémonie des Funérailles & célébra les Saints Mystères. L'Empereur Léon ayant appris la mort de Siméon donna des ordres pour faire transporter le corps à Constantinople; cette nouvelle jeta la consternation dans la Ville d'Antioche, les Habitans demandèrent instamment que ce Sacré dépôt restât dans leur Ville, l'Empereur se rendit à leurs prières.

M. Assemani a donné des Notes sur les Actes de S. Siméon, dans lesquelles il remarque les différences qui se trouvent entre ces Actes & les abrégés écrits par Théodore & par Antoine. Les Actes joints à la Chronique d'Edesse donnent le jour précis de la mort de S. Siméon, le 2 de Septembre de l'an 459; les Chronologistes la plaçoient à l'année 460 ou 461.

S. Siméon peut être compté au nombre des Ecrivains Ecclésiastiques; il écrivit à Théodose le jeune une Lettre pour empêcher qu'on ne rendit aux Juifs leurs Synagogues, on en trouve le contenu à la fin des Actes; il écrivit aussi pour la défense du Concile de Chalcédoine deux Lettres, dont une est rapportée par Evagre.

La vie de S. Siméon, qui paroît incroyable, & qui de son temps même éprouva des contradictions, trouva des imitateurs en Orient. Son exemple forma une espèce d'Institut qui a subsisté pendant plusieurs siècles. M. Majelli dans la Dissertation de *Stylitis* qui est placée à la tête des Actes (p. 246 & suiv.)

fuir.) prouve que S. Siméon a été le premier Stylite. Le second fut Daniel, qui ayant visité Siméon, alla à Constantinople, où il monta sur une Colonne & y resta quarante ans, il mourut en 489. La Syrie continua d'avoir des Stylites. Outre Josué qui vivoit à la fin du cinquième siècle, Jean le Stylite eut pour Disciple Simeon le jeune, surnommé *Thaumastorite*, qui vécut depuis le règne de Justin l'ancien jusqu'à celui de Maurice, & passa 45 ans sur une Colonne près d'Antioche. Dans le temps même de Siméon le jeune, Vulfilaicus voulut, au rapport de Grégoire de Tours, pratiquer en Occident l'Institut des Stylites; il avoit fait élever sur une Montagne près de Trèves une Colonne sur laquelle il monta, mais le climat ne permettoit pas un pareil établissement; le Stylite, pendant un hyver, perdit les ongles des pieds par la rigueur du froid: les Evêques condamnèrent son entreprise & lui ordonnèrent de descendre. Un jour qu'il étoit absent, l'Evêque de Trèves fit abbatre & mettre en pièces la Colonne, Vulfilaicus en fut affligé, mais par respect pour l'Evêque il ne la fit point relever.

Le sixième siècle eut encore d'autres Stylites en Orient, un Julien, un troisième Siméon, un Anonyme qui vivoit du temps d'Athénogène Evêque de Petra. On vit même des Stylites dans la Secte des Severiens. Les Stylites se multiplièrent dans le septième siècle,

*Mars,*

On compte du siècle suivant plusieurs Sectateurs de cet Institut, un Thomas *Telenfis*, Théodote Evêque d'Amide qui quitta son siège pour monter sur une Colonne; la Ville d'Edeffe fit descendre de la Colonne Zacharie pour l'élever à l'Episcopat; les Arabes Mahométans persécutèrent les Stylites sous le Khalife Abdalla, & en firent descendre plusieurs de leurs Colomnes. Dans le neuf & le dixième siècles, on vit des Stylites, même dans la secte des Jacobites; les Stylites ont continué dans la Syrie jusqu'au douzième siècle; on voyoit encore en Palestine l'an 1185, Ibare placé sur une Colonne près du Jourdain. La Tyrannie & la superstition des Mahométans détruisirent alors cet Institut, dont on retrouve encore quelques traces en Mésopotamie, au quinzième siècle; la Chronique Syriacque de *Bar-ebraus* fait mention de Raban-Jacques Moine & Stylite, qui avoit été Précepteur de Basile *Catholicos* ou Primat de l'Orient, & ensuite Patriarche, l'an 1723 de l'Ere des Grecs, 1412 de Jesus-Christ.

Au reste l'Institut des Stylites étoit honoré dans l'Eglise d'Orient, on n'y étoit admis qu'avec les cérémonies Ecclésiastiques; M. Majelli cite un ancien Lectionnaire Syriacque, dans lequel est marqué l'Evangile qu'on récitoit en cette cérémonie, *Quum quis in columnam ascendit.*

L'Auteur de la Dissertation  
S

épuisé la matière, il traite de la forme de la Colonne de S. Siméon, & des Colonnes des autres Stylites, des *Alandres* ou enclos qui environnoient les Colonnes. On peut voir ces articles dans le Livre même. Nous remarquerons seulement qu'on assure comme un fait constant que la Colonne de Siméon subsistoit encore à Telnescin au commencement de ce siècle.

Le second volume des Actes des Martyrs présente à la Religion & aux Lettres les mêmes avantages que nous avons remarqués dans le premier. Il fournit un grand nombre de témoignages en faveur des Dogmes de l'Eglise Catholique. On y voit des usages & des pratiques de l'ancienne discipline. Les Chrétiens avoient une vénération particulière pour le Signe de la Croix; dans leurs prières ils se tournoient du côté de l'Orient, même dans les Pays qui étoient au Levant de Jérusalem & de la Palestine. L'eau du Baptême étoit consacrée avec cérémonie. On lisoit en Grec l'Ecriture Saincte dans les Eglises de Syrie, & ensuite l'Interprète la traduisoit en Syriaque, &c. On trouve dans cet ouvrage une multitude d'éclaircissemens sur l'Histoire Ecclésiastique, les dates de la mort des Martyrs, les époques des persécutions, la célébration de plusieurs Conciles. Souvent les Martyrologes, les *Ménées* & les Menologes des Grecs, y sont corrigés, Bede, Adon, & les Hagiographes modernes réfutés,

Notre Sçavant Editeur, dans une longue Note, ou Dissertation, entreprend de prouver que S. Maron, Abbé d'un Monastère près la Ville d'Apamée en Syrie, & qui a donné le nom aux Maronites, étoit Catholique; il défend l'Orthodoxie des Maronites contre plusieurs Sçavans, & en particulier contre l'Abbé Renaudot.

Les Lettres & les Sciences retiennent aussi de grands avantages de la publication de ces Actes. La Géographie y est enrichie par le détail & par l'explication de plusieurs lieux ou Pays de l'Orient; dans le nombre, nous prendrons quelques exemples. Avant la découverte des manuscrits Syriaques, les Géographes modernes ignoroient la position de Germanicie, Ville célèbre de Syrie dans laquelle Nestorius prit naissance; les plus habiles la plaçoient au Midi du Mont Amanus; Etienne d'Eden, Patriarche des Maronites, observe (*in Expositione Missæ Syriacæ T. I. Cap. 7.*) que le nom de *Germania* a été altéré & changé en celui de *Banicia*, & que la Ville est nommée par les Arabes & par les Syriens Marhas. Abulfeda place Marhas au Nord des Montagnes à 12 milles (5 lieux) du Fleuve Gihon qui est le *Pyramus* des Anciens. Nous ajouterons d'après le Géographe Turc, dont l'ouvrage a été traduit en François pour la Bibliothèque du Roi, que la Ville de Marhas est une des plus considérables du Levant; elle est la Capitale d'un Gouverne-

ment, la résidence du Pacha, & d'un Moulla ou grand Kadi; on y voit un grand nombre de Mosquées, de Colléges, de Bains publics, plusieurs Bazars ou Marchés, & des maisons magnifiques. Le Palais du Pacha est dans le Château bâti sur une éminence. Les environs de la Ville sont agréables, étant arrosés d'une grande quantité de ruisseaux & de fontaines, qui fertilisent les terres labourables & les Prairies : on y cultive beaucoup d'arbres fruitiers. *Tel-Nesim* étoit un Château du territoire d'Antioche, nommé par les Syriens *Tel-Nesce* ou *Tala-Nesce*, c'est-à-dire, *Collis mulierum*. Ce lieu est célèbre dans l'Histoire par le séjour & par la Colonne de S. Siméon. Le Château est détruit. Il étoit à trois ou quatre milles ( 1 lieuë ) du Château de Scihon, qui subsiste encore à 12 ou 13 lieues d'Antioche vers le Sud-Est. On peut voir les articles de Bésan ou Scythopolis, d'Amide, &c. Les Actes font mention des mines de cuivre, qui étoient en Palestine.

Dans le premier extrait nous avons parlé des différentes Eres Chronologiques qui se trouvent dans le premier volume des Actes; le second volume les rappelle presque toutes. M. Assemani prétend y avoir découvert l'Ere de Philippe Aridée, qui précédoit de douze ans l'Ere des Séleucides ou des Syro-Macédoniens; il traite avec soin de l'Ere d'Antioche, qui est marquée dans les Actes de S. Siméon

Styliste par le Prêtre Cosme, avec la date de l'an 521. il prouve par les Actes que cette Ere avoit commencé à l'Automne de l'an 706 de Rome, 47 ans & trois mois avant l'Ere Chrétienne; mais le Cardinal Norris a fixé ( Dissert. III. de Anno & Epochis Syro Macedonum cap. 6. ) le commencement de l'Ere d'Antioche à l'Automne de l'an 705, d'après les Historiens & les Médailles. De plus nous connoissons des Médailles de Galba & d'Othon frappées à Antioche avec la date 117 ( ZIP ) de l'Ere de la Ville; or ces deux Empereurs moururent pendant l'année Syrienne, qui s'écoula depuis l'Automne de l'an de Rome 821, jusqu'à l'Automne de l'an 822. Il est évident par le calcul que le commencement de l'Ere d'Antioche remonte, suivant les Monumens, à l'Automne de l'an 705. de Rome, comme l'a établi le Cardinal Norris. Et alors les dates des Médailles & celles des Actes diffèrent entr'elles d'une année. Il n'est peut-être pas impossible de les concilier; cette solution mérite l'attention des Antiquaires & des Chronologistes.

Monsieur Assemani rend presque toujours par les noms des mois Romains les noms des mois qui se trouvent dans le Syriaque; il seroit à désirer pour la commodité de ceux qui n'entendent pas cette Langue, qu'il eût conservé dans la Version le nom du mois Syrien, à côté du nom Romain qui l'explique.

Enfin l'Histoire peut tirer des éclaircissemens de la publication des Actes. On voit par les Actes de Sainte Stratonice que les Habitans de Cyzique adoroient le Dieu *Nabus*, c'est-à-dire Mercure; c'est le nom que les Syriens donnoient à ce Dieu, comme l'observe Selden (*L. de Diis Syror. cap. 11.*) Les Actes de S. Siméon Stylite font mention de *Naamanes*, Prince des Arabes, de la dépendance des Rois de Perse, qui en considération des mérites du Saint, permit à ses Sujets d'embrasser le Christianisme. Ce Prince portoit le même nom que Naamanes fils d'Almundar qui vivoit au temps de l'Empereur Maurice; nous pensons qu'ils étoient Princes ou Chefs de la même Tribu; ils faisoient leur résidence dans le Château de Hira, peu éloigné de l'Euphrate, à 25 lieux au-dessous de Hella ou des Ruines de Babylone. On trouve dans ce volume plusieurs traits de l'Histoire des Empereurs Romains. La solennité des *Quinquennales*, des *Decennales*, des *Quindecennales*, & des *Vicennales* du règne des Empereurs étoit célébrée avec magnificence dans tout l'Empire, le Gou-

vernement accordoit la liberté aux Prisonniers détenus pour les fautes qui n'étoient pas capitales. Ces jours de Fêtes se changeoient souvent en jours de deuil & d'affliction pour les Chrétiens, on en prenoit occasion de les persécuter & de les tourmenter; comme il est arrivé sous le règne de plusieurs Empereurs Payens. Il faut lire avec attention les observations de M. Majelli sur le règne de Licinius; ce Prince fut toujours attaché à l'Idolatrie; quoiqu'il fit représenter la Croix & le Monogramme de Jesus-Christ sur les Enseignes & sur les Monnoyes, il persécuta les Chrétiens; & ordonna trois persécutions en des temps différens; enfin Constantin le vainquit, & donna la paix à l'Eglise dans tout l'Empire.

Le précis très-sommaire que nous avons donné de l'ouvrage de M. Assémani, fait assez connoître le travail & l'érudition de l'Auteur, & son zèle pour la Religion, & pour le progrès des Lettres; il est bien à désirer que ce sçavant Archevêque puisse achever la grande collection des Vies des Saints qu'il a entrepris de donner sur les Manuscrits Orientaux.



RECHERCHES SUR LE MOUVEMENT DE L'APOGÉE  
LUNAIRE. Par M. l'Abbé JURAIN,

LE système de l'attraction Newtonienne qui satisfait si exactement à tous les phénomènes de l'Astronomie, semble présenter quelques difficultés dans l'explication du mouvement des apsidés de la Lune. On sçait que M. Newton dans les principes de sa Philosophie Naturelle, ne trouve selon les loix de l'attraction, que la moitié du mouvement que nous donnent les observations Astronomiques. Ainsi voyons si en suivant des voyes plus directes que les siennes, nous ne pourrions pas davantage nous rapprocher de la réalité de ce phénomène.

La Lune fait sa révolution à l'entour de la Terre en vingt-sept jours six heures environ : en parcourant son orbite, une force centrale l'attire vers la Terre qui agit (dans l'hyp. Newtonienne) en raison inverse du quarré des distances. Si il n'y avoit que cette seule force qui agit, la courbe que la Lune décriroit à l'entour de la Terre seroit une ellipse, ainsi que l'a démontré M. Newton. Mais outre la force centrale qui attire la Lune vers la Terre, il y a une autre force centrale qui l'attire vers le Soleil & qui suit la même loi des distances que la première; c'est-à-dire, que comme la Lune est attirée vers la Terre par une force qui est en raison de la masse de la Terre, & inverse du quarré

de la distance de la Terre à la Lune; de même elle est attirée vers le Soleil par une force qui est en raison directe de la masse du Soleil, & en raison inverse du quarré de la distance de la Lune au Soleil.

La Lune en tournant à l'entour de la Terre s'en approche plus ou moins; les points de son orbite, où elle s'éloigne ou s'approche le plus de la Terre, se nomment ses apsidés. Ces points ne sont point fixes; mais selon les observations astronomiques se meuvent pendant une révolution de la Lune d'une apside à l'autre d'environ 1 degré 32 minutes.

### L E M M E.

Dans l'hypothèse de l'attraction en raison directe des masses & réciproque des distances élevées à une puissance quelconque dont l'exposant est ( $n$ ); les forces qui tirent la Lune vers la Terre sont de deux espèces; sçavoir, l'une en raison directe des masses de la Terre & de la Lune, & réciproque des distances élevées à une puissance quelconque d'un exposant ( $n$ ); l'autre en raison directe de la masse du Soleil & de la distance simple de la Lune à la Terre, & en raison inverse de la distance du Soleil à la Terre élevée à une puissance quelconque d'un exposant ( $n+1$ ). Il y a encore une

force laquelle est toujours en raison directe de la masse du Soleil, du sinus de l'angle compris entre les quadratures & le lieu actuel de la Lune dans son orbite, en raison de l'exposant  $(n+1)$ , & en raison réciproque de la distance de la Lune au Soleil, élevée à une puissance dont l'exposant est  $n+1$ .

Soient S le Soleil, T la Terre, L la Lune, ABL  $\alpha$  l'orbite lunaire à l'entour de la Terre, A &  $\alpha$  les sizigies, B &  $\alpha$  les quadratures. (figure 1.) Soient encore ST ( $\alpha$ ), LQ ( $\beta$ ) & LT ( $\gamma$ ). La force avec laquelle le Soleil tire la Lune est (hyp.)  $\frac{S}{SL^{n+1}}$ , celle avec

laquelle il tire la terre est  $\frac{S}{ST^{n+1}}$ . La force SL se décompose en celle suivant ST & en celle suivant TL; celle suivant ST est  $\frac{S \times ST}{SL^{n+1}}$ ; celle

suivant LT est  $\frac{S \times LT}{SL^{n+1}}$  pour avoir la force avec laquelle L est retirée de Q parallèlement à ST, il faut en retrancher celle avec laquelle elle est tirée vers S suivant TS, & on aura pour différence des forces qui tirent la Terre T & la Lune L vers S, c'est-à-dire, pour la force même qui retire la Lune L du point Q, suivant LQ perpendiculaire à TB tangente de l'orbite de la Terre à l'entour du Soleil, la quantité  $\frac{S \times ST}{SL^{n+1}} - \frac{S}{ST^{n+1}}$ .

Or comme S est prodigieusement éloignée de L, on peut regarder LS comme parallèle à ST,

& LV comme se confondant avec LQ infiniment petit en comparaison de ST. Ainsi on pourra prendre  $SL = ST - LQ$ , lorsque la Lune est entre ses quadratures & sa conjonction avec le Soleil, ou  $SL = ST + LQ$ , lorsqu'elle est entre ses quadratures & son opposition.

Considérons-la entre les quadratures & la conjonction; on aura  $SL^{n+1} = (ST - LQ)^{n+1} =$  (en négligeant les grandeurs infiniment petites du second ordre)  $ST^{n+1} - (n+1) \times ST^n \times LQ$ .

Donc  $\frac{S \times ST}{SL^{n+1}} - \frac{S}{ST^{n+1}} = \frac{S \times ST^{n+1} - S \times SL^{n+1}}{ST^n \times SL^{n+1}}$ , devient:

dra simplement  $\frac{-}{S \times ST^{n+1} - S \times ST^{n+1} + (n+1) \times \frac{ST^n \times LQ \times S}{ST^{n+1}}}$ .

Par conséquent la force du Soleil qui pousse la Lune L vers la Terre T sera  $\frac{S \times LT}{ST^{n+1}}$ , (à cause de ST qui ne diffère que d'une quantité très-petite de SL); & celle qui la tire vers S parallèlement à ST, ou qui la retire de Q sera  $\frac{(n+1) \times S \times LQ}{ST^{n+1}}$ . Pour celles avec

lesquelles la Terre & la Lune s'approchent mutuellement l'une de l'autre, elles seront  $\frac{L+T}{LT^n}$ . Substi-

tuons en place de ST, LQ, & LT leurs valeurs algébriques ( $\alpha$ ) ( $\beta$ ) ( $\gamma$ ), & qu'on nomme (M) la masse



du Soleil, (R) celles de la Lune & de la Terre; on aura pour la force du Soleil qui retire la Lune de Q la quantité  $(n+1) \times \frac{MS}{a^{n+1}}$ ; pour celle qui la tire vers la Terre, la quantité  $\frac{Mr}{a^{n+1}}$ , & pour celles avec lesquelles la Lune & la Terre s'attirent mutuellement la quantité  $\frac{R}{r^n}$ . Ce qu'il &c.

*Corollaire.* Que l'attraction soit en raison inverse du quarré des distances, la force qui retire la Lune de Q devient  $\frac{3MS}{a^3}$ , celle qui la tire vers la Terre devient  $\frac{Mr}{a^3}$ , & celles avec lesquelles ces deux Planètes s'attirent deviennent  $\frac{R}{rr}$ .

## PROBLEME.

TROUVER l'orbite Lunaire dans l'hypothèse de l'attraction Newtonienne.

## PREMIERE SOLUTION.

*Fig. 2.* Soit AMBZ l'orbite Lunaire, dont A marque l'apogée, & L le périégée. Que du centre T & de l'intervalle TA (1) on décrive le cercle AOMQ; si l'on nomme encore Tm, Tb(r) & OM, Bb(z), on aura  $r = 1 - z$ ; donc  $\chi$  parce que l'orbite AMBL diffère très-peu du cercle AOBQ fera toujours très petit & négligeable au troisième degré; soit en-

core  $\frac{M}{Ra^3} = e$ . Tout cela supposé, cherchons la vitesse de la Lune selon l'élément  $Mm$  de sa courbe, & ensuite selon l'élément  $Mv$  de son rayon vecteur, & nommons ( $v$ ) le rapport des temps périodiques aux synodiques de la Lune. Décomposons les forces du Lemme précédent selon l'élément  $M$  ( $d'z$ ), & elles deviendront  $\frac{dr \times Mr}{dz \times a^3} +$

$\frac{Rdr}{r^2 dz} + \frac{3MS}{ra^3} \times \sqrt{rr - ss}$  dont les deux premières sont faciles à trouver; pour la dernière, on voit que TM étant presque perpendiculaire à  $Mm$ , si l'on prend sur  $Gm$  ( $s$ ) perpendiculaire à la tangente de l'orbite de la Terre à l'entour du Soleil, que nous pouvons sans erreur sensible supposer être un cercle; si l'on prend, dis-je, sur  $Gm$  une petite quantité  $mi$  proportionnelle à  $\frac{3MS}{a^3}$ , on aura à cau-

se des triangles semblables  $imn$ , TMm, cette proportion  $Tm(r)$ .

$TG(\sqrt{rr - ss}) :: mi \left( \frac{3MS}{a^3} \right)$ .

$mn \left( \frac{3MS \times \sqrt{rr - ss}}{ra^3} \right)$  force sui-

vant la tangente; la ligne  $in$  est tirée perpendiculairement du point  $i$  sur  $Mm$ . Qu'on multiplie toutes ces forces par le petit tems ( $dt$ ) =  $\frac{dz}{v}$  ( $v$ ) marquant la vitesse de la

Lune suivant  $Mm$ , les deux premières forces seront dégagées par cette multiplication de  $Mm$  ( $d'z$ ),

mais la dernière ne fera pas ainsî. Au lieu donc de la multiplier par  $\frac{dz}{v}$ ; multiplions-là par une quan-

tité qui en diffère très-peu  $\frac{r ds}{\sqrt{rr - ss}}$

à cause que le mouvement de la Lune ne différant guère de l'uniforme, l'élément ( $dz$ ) est à très-peu près en raison donnée avec l'arc

$\frac{r ds}{\sqrt{rr - ss}}$  qui expriment les diffé-

rentielles des révolutions synodiques, laquelle raison est exprimée par ( $n$ ). On aura dans l'accroisse-

ment  $dv = \frac{3Mns ds}{a^3} - \frac{Mr dr}{a^3}$

$\frac{R dr}{rr}$  (en prenant  $dr$  négativement,

parce que les ( $v$ ) croissant les  $r$  diminuent). De-là on tire  $v dv$

$= R(3ness - er dr - \frac{dr}{rr})$

&  $vv = R \times 3ness - err + \frac{z}{r} + Q$  dont  $Q$  sert à compléter l'intégrale.

Au lieu du carré  $3ness$  prenons le carré moyen entre tous ceux que l'on devoit prendre depuis les quadratures de la Lune jusqu'à ses sizigies: il est visible que l'on devoit prendre autant de ces carrés  $3ness$  qu'il y a de points le long du quart de cercle du rayon ( $r$ ) compris entre les quadratures & les sizigies; ainsî ( $x$ ) marquant le co-sinus GT du rayon ( $r$ ) on aura  $3ners dx$  pour les carrés que l'on devoit prendre le long d'un arc élémentaire; dont l'intégrale est le produit de  $3ne$  par toute

l'aire du quart de cercle du rayon ( $r$ ). Que l'on nomme donc ( $C$ ) l'arc du quart de cercle, cette intégrale sera  $\frac{Crr}{2} \times 3ne$ , & divi-

sant par l'arc du quart de cercle, on aura un carré moyen  $\frac{3nerr}{2}$

entre tous ceux  $3ness$  qui devoient être pris le long du quart du cercle du rayon ( $r$ ); ce qui étant substitué dans la vitesse  $vv$  ci-dessus, on a  $vv = R(\frac{3nerr}{2} - err$

$+ \frac{z}{r} + Q)$ . Faisons  $r = 1$ , & qu'en même temps la Lune se trouve dans ses octans, où elle a sa vitesse moyenne  $= 1$ , égale à celle qu'il lui faudroit pour décrire un

cercle du rayon 1, si elle n'étoit point troublée par les forces du Soleil; on aura alors  $\frac{3ne}{2} - e +$

$2 + Q = 1$ ; d'où l'on tire  $Q = -\frac{3ne}{2} + e - 1$ . Substituant cette

valeur de  $Q$  dans  $vv$ , on a  $vv = R(\frac{3nerr}{2} - err + \frac{z}{r} - \frac{3ne}{2} +$

$e - 1)$ . Substituons en place de  $r$  sa valeur  $1 - z$ , & dans ces divisions négligeons les quantités où

$z$  monte au troisième degré, à cause que l'orbite diffère très-peu du cercle; & on aura  $vv = R$

$(\frac{3ne}{2} - 3nez + \frac{3ners}{-ez} - e + 2ez$

$+ 2 + 2z + 2z^2 - \frac{3ne}{2} + e - 1) = R(\frac{3ners}{2} - ez^2 +$

$2z^2 - 3nez + 2ez + 2z + 1)$ . Les forces selon le rayon vecteur ( $r$ ) sont 1<sup>o</sup>, la force  $3Res$  décomposée suivant ce rayon, c'est-à-dire

$\frac{3ne}{r}$ ; 2<sup>o</sup>, la force  $R \times er$ ; 3<sup>o</sup>, la force

force  $\frac{v}{r}$ . Réduisons la force  $\frac{3 \cdot e \cdot r}{r}$  à sa moyenne, comme nous avons fait ci dessus la vitesse, & elle deviendra  $\frac{3 \cdot e \cdot r}{2}$ . Comme cette force est opposée  $\frac{v \cdot e \cdot r}{2}$ , retranchons l'une de l'autre, & le reste encore de la force  $\frac{v}{r}$ , & on aura la force moyenne selon le rayon vecteur  $= \frac{v}{r} - \frac{3 \cdot e \cdot r}{2}$ . Retranchons la force centrifuge  $\frac{v^2}{r} = R \left( \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot r}{2} - \frac{e \cdot r}{r} + \frac{2}{r} - \frac{3 \cdot n}{2} + \frac{e-1}{r} \right)$ , & on aura la force totale qui tire suivant le rayon vecteur  $= R \left( \frac{1}{r} - \frac{e \cdot r}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot r}{2} + e \cdot r \frac{r}{2} + \frac{3 \cdot n}{2} - \frac{e+1}{r} \right) = R \left( 1 + 2 \cdot z + \frac{1}{2} - \frac{e \cdot z}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} + \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z}{2} - e - e \cdot z + 1 + z \right) = R \left( -z - \frac{3 \cdot e \cdot z}{2} + \frac{e}{2} + 3 \cdot n \cdot e \cdot z \right)$ , & multipliant par  $\frac{d \cdot z}{u}$  (dont  $u$  marque la vitesse suivant le rayon vecteur) il vient  $u \cdot du = R \left( -z \cdot d \cdot z - \frac{e \cdot d \cdot z}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot d \cdot z}{2} + 3 \cdot n \cdot e \cdot z \cdot d \cdot z \right)$  dont l'intégrale est  $\frac{u \cdot u}{2} = R \left( -\frac{z^2}{2} - \frac{e \cdot z^2}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z^2}{4} + \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z^3}{2} \right)$ , ou  $u \cdot u = R \left( -z \cdot z - e \cdot z - \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z}{2} + 3 \cdot n \cdot e \cdot z \cdot z \right)$ .

Maintenant ( $n$ ) exprimant le rapport des temps périodiques aux synodiques) on aura ( $n$ )  $= 29 \text{ jours} + \frac{1}{2} + \frac{1}{3 \cdot 2} = 1 + \frac{1}{12 + \frac{1}{9}} = 1 + \frac{1}{12} + \frac{1}{3 \cdot 2} = 1 + \frac{1}{12} + \frac{1}{6} = 1 + \frac{1}{4}$ ; car la différence de  $\frac{1}{12 + \frac{1}{9}}$  à  $\frac{1}{12}$  ne va guère qu'à  $\frac{1}{13 \cdot 3}$ . Substituons donc dans notre expression de la vitesse  $1 + \frac{1}{4}$  en place de ( $n$ ), & on aura  $u \cdot u = R \left( -z \cdot z - e \cdot z + \frac{1}{4} \cdot e \cdot z \cdot z \right)$ .

Mars.

Comme dans la force centrifuge nous n'avons employé que le carré de la vitesse  $v \cdot v$ , au lieu du carré  $v \cdot v - u \cdot u$ , servons-nous de celle que nous venons de trouver pour corriger cette force centrifuge. Surquoi je remarque que le carré étant déjà négatif nous pouvons nous servir de son expression sans en changer les signes, & nous n'employerons que le terme  $-e \cdot z$ , en négligeant même le terme  $-z \cdot z$  qui dans la suite monteroit au troisième degré, on aura donc la force centrifuge  $= R \left( \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} - e \cdot r + \frac{2}{r} - \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} + \frac{e-1}{r} \cdot e \cdot z \right) = R \left( \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} - e + e \cdot z + 2 + 4 \cdot z - \frac{3 \cdot n \cdot e}{2} - \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z}{2} + e + e \cdot z - 1 - z - e \cdot z \right) = R \left( 1 + 3 \cdot z - 3 \cdot n \cdot e \cdot z + e \cdot z \right)$  laquelle étant retranchée des forces  $R \left( \frac{1}{r} - \frac{e \cdot r}{2} \right)$  ou de  $R \left( 1 - 2 \cdot z - \frac{e}{2} + \frac{e \cdot z}{2} \right)$  devient  $R \left( -z + 3 \cdot n \cdot e \cdot z - \frac{e \cdot z}{2} - \frac{e}{2} \right)$ , laquelle multipliée par  $\frac{d \cdot z}{u}$ , donne  $u \cdot du = \left( -z \cdot d \cdot z + 3 \cdot n \cdot e \cdot z - \frac{e \cdot d \cdot z}{2} - \frac{e \cdot z}{2} \right) R$ , intégrée  $\frac{u \cdot u}{2} = -\frac{z^2}{2} + \frac{3 \cdot n \cdot e \cdot z^2}{2} - \frac{e \cdot z^2}{4} - \frac{e \cdot z}{2}$ , ou  $u \cdot u = \left( -z \cdot z + 3 \cdot n \cdot e \cdot z \cdot z - \frac{e \cdot z}{2} - e \cdot z \right) R$ , & substituant  $1 + \frac{1}{4}$  en place de ( $n$ ), on a  $u \cdot u = R \left( -z \cdot z - e \cdot z + \frac{1}{4} \cdot e \cdot z \cdot z \right)$ .

Par le moyen des deux vitesses  $v$  &  $u$ , il nous sera facile d'avoir une équation à l'orbite de la Lune; car nous aurons  $M \cdot m \cdot \frac{1}{(d \cdot z^2)}$

$$\frac{5 \cdot e \cdot z \cdot z}{d \cdot z^2} - 2 \cdot z \cdot z - \frac{1}{4} \cdot e \cdot z + 2 \cdot z + 1 = -z \cdot z - e \cdot z + \frac{1}{4} \cdot e \cdot z \cdot z$$

D'où

l'on tire ( en nommant  $dx$  le petit  $mv$  )  $dx = dz$  . . . .

$$\times \frac{\sqrt{1+z\zeta-\frac{\zeta^2}{4}} \times \sqrt{1-\frac{17}{8}e\zeta\zeta}}{\sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \zeta-\zeta\zeta}$$

Tirons la racine quarrée du numérateur, en négligeant même les infiniment petits du second ordre, & on aura  $\frac{dx}{1+z} =$

$$\frac{\frac{1+z}{1+z} \times d\zeta}{\sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \zeta-\zeta\zeta}$$

égale à la différentielle angulaire  $MTm$ . Ce qu'il falloit trouver.

*Coroll. 1.* Pour trouver la valeur de  $z$ , lorsque la Lune est dans une de ses apfides, égalons à zero

$$\sqrt{\frac{-e}{1-\frac{11e}{4}}} \times \zeta - \zeta, \text{ \& il vient}$$

$$z=0, \text{ \& } z=\frac{-e}{1-\frac{11e}{4}}. \text{ Par con-}$$

féquent  $r=1-z=1+\frac{e}{1-\frac{11e}{4}}$ , lorsque la Lune est dans

son apogée, &  $z=0$ , lorsqu'elle est dans son périgée; d'où l'on voit que la Lune descendant de son apogée à son périgée les ( $r$ ) décroissent, non en retranchant les ( $z$ ) de l'unité, mais parce que les ( $z$ ) ajoutés à cette unité décroissent eux-mêmes. Au lieu de prendre  $r=1-z$ , prenons  $1a=1+z$ , & changeons par-tout les signes où  $z$  est élevée à une puissance d'un exposant impair, & notre équation angulaire deviendra

$$\frac{dx}{1+z} = \frac{d\zeta \times \sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \sqrt{1-\frac{11e}{4}}}{1+z \times \sqrt{1-\frac{11e}{4}} \times \zeta-\zeta\zeta}$$

N.

*Coroll. 2.* Pour trouver l'angle entre les apfides, intégrons l'équation N ci-dessus qui ( en nommant  $2t$  la quantité  $\frac{e}{1-\frac{11e}{4}}$  ) se chan-

$$\text{ge en } \frac{dx}{1+z} = \frac{dz \times \frac{\sqrt{11e}}{\sqrt{e}}}{(1+z) \times \sqrt{11e-z\zeta}} \\ = \frac{2d\zeta \times \sqrt{\frac{11e}{e}}}{\sqrt{11e-z\zeta}} + \frac{2\zeta d\zeta \times \frac{\sqrt{11e}}{\sqrt{e}}}{\sqrt{11e-z\zeta}}$$

( en divisant  $-z$  par  $1+z$ , ou le multipliant par  $1-z$  ).

*Fig. 3.* Je vois que le premier terme du second membre de cette équation est la différentielle angulaire d'une ellipse polaire, dont A feroit le sommet, F le foyer,  $2t$   $= \zeta - \frac{e}{1-\frac{11e}{4}}$  le grand axe,

laquelle différentielle angulaire seroit multipliée par  $\sqrt{1-\frac{11e}{4}}$  :

Quant au second terme ( en faisant  $z=r-x$  ) il se change en  $-\frac{tdx \times \sqrt{\frac{11e}{e}}}{\sqrt{11e-xx}} + \frac{xdx}{\sqrt{11e-xx}}$  : nous

laissions  $dx = dz$  au lieu de  $= -dz$ , à cause que ce terme étant d'un signe contraire au premier, il faudroit faire la même substitution dans ce premier, pour faire paroître l'opposition qui est entre ces deux termes. Pour le troisième terme, nous le négligerons entière-

ment à cause de  $zz$  au second degré. Prenant l'intégrale du troisième

me terme  $\frac{x dx \sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}}{\sqrt{tt - xx}}$ , elle est

$\frac{\sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}}{\sqrt{tt - xx}} \times \sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}} \times \sqrt{tt - xx}$ . Or la Lune

étant dans son apogée, nous avons vu que  $zz = 2t$ . Ainsi on a  $a = 2t$

$= t - x$ , ou  $x = t$ , & lorsqu'elle est dans son périée, on a

$z = 0$ ,  $t - x = 0$ , &  $t = x$ . Dans ces deux cas, l'intégrale  $\sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}$

$\times \sqrt{tt - xx} = 0$ ; ainsi pendant la révolution de la Lune de son

apogée à son périée cette intégrale est nulle. Le second terme

$-\frac{t dx}{\sqrt{tt - xx}} \times \sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}$  est la différentielle angulaire d'un cercle qui au-

roit pour rayon  $t$ , & qui seroit multipliée par ce rayon; ainsi son

intégrale est  $-180 \text{ degrés} \times t$

$\sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}$ . Celle du premier terme est

$\frac{\sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}}{\sqrt{1 - \frac{1}{4}e}} \times 180$ ; l'intégrale totale

sera donc  $\frac{180}{\sqrt{1 - \frac{1}{4}e}} - t \times$

$\sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}} \times 180$ , ou tirant la racine

quarrée de  $\sqrt{1 - \frac{1}{4}e} = -\frac{1}{8}e$ ,

& faisant la division de 1 par  $1 - \frac{1}{8}e$ , dont le produit est  $1 +$

$\frac{1}{8}e$ , & substituant encore en place de  $-t \sqrt{\frac{z}{\sqrt{e}}}$  sa valeur  $-\frac{t}{2}$

$\frac{\frac{t}{2}}{(1 - \frac{1}{8}e) \times \sqrt{1 - \frac{1}{4}e}} = -\frac{t}{2}$

on aura pour l'intégrale cherchée

$180 + 180 \times \frac{1}{8}e - 180 \times \frac{t}{8}$

$= 180 + 180 \times \frac{1}{8}e$ . Mais  $e =$

$\frac{1}{\frac{1}{2} + 178}$  environ. Ainsi on aura

pour l'angle entre les apsidés 181

degrés 27 minutes environ. Mais

comme nous avons négligé le quar-

ré de  $\frac{1}{8}$  qui devoit entrer dans la

division de  $\frac{1}{1 - \frac{1}{8}e}$  qui monte-

roit à environ une minute, on au-

roit pour l'angle entre les apsidés

environ 181 degrés 28 minutes,

que l'on voit ne différer de celui

des observations que d'environ 3

ou 4 minutes ce qui ne doit pas

paroître étonnant, à cause des pe-

tites quantités que l'on est obligé

de négliger, & principalement parce

que nous avons supposé que la

vitesse moyenne de la Lune dans

ses octans, & lorsqu'elle est dans

son apogée, est égale à celle qu'il

lui faudroit pour décrire un cercle

si elle n'étoit point troublée par le

Soleil. Au lieu qu'il est très-proba-

ble que cette vitesse diffère un peu

de celle là : cette petite différence

est cause que notre calcul s'écarte,

quoique très-peu, de ce que donnent

les observations Astronomiques : nous verrons plus bas que

si on augmentoit la vitesse 1 de la

Lune seulement de  $\frac{1}{1800}$ , on au-

roit le mouvement entre les apsi-

des de 181 degrés 32 minutes en-

viron.

## SECONDE SOLUTION.

La force nonnale que je nom-

me  $f$  est à peu près égale à celle

suivant le rayon vecteur,  $r$  que

nous avons vu (*première solution*)

T ij

être  $= \frac{h}{rr} - \frac{her}{r} = R(1 + 2z$   
 $+ \frac{z^2}{2} - z\tilde{z} - \frac{e}{2}) =$  (à cause  
 que l'on peut regarder  $\frac{e}{2} - z\tilde{z}$   
 comme une quantité très-petite du  
 3<sup>e</sup> ordre)  $R \times (1 + 2\tilde{z} - \frac{1}{2}e)$ .  
 Le rayon de la développée (P)  
 $= \frac{rv}{r}$ ; &  $\frac{1}{p} = \frac{r}{v} = R$   
 $(1 + 2\tilde{z} - \frac{1}{2}e)$

$(1 + 2\tilde{z} + 2e\tilde{z} - 3ne\tilde{z} + 2\tilde{z}\tilde{z} - e\tilde{z}\tilde{z} - \frac{3ne\tilde{z}\tilde{z}}{2})$   
 $= (1 + 2\tilde{z} - \frac{e}{2}) \times (1 - 2\tilde{z}$   
 $- 2e\tilde{z} + 3ne\tilde{z} - 2\tilde{z}\tilde{z} + e\tilde{z}\tilde{z}$   
 $- \frac{3ne\tilde{z}\tilde{z}}{2}) = 3ne\tilde{z} - e\tilde{z} - \frac{e}{2} +$   
 1. Multiplions cette quantité par  
 $1 - 2\tilde{z}$ , elle devient  $3ne\tilde{z} - e\tilde{z}$   
 $- \frac{e}{2} + 1 + \frac{e\tilde{z}}{2} - \tilde{z} = 3ne\tilde{z}$   
 $- \frac{e\tilde{z}}{2} - \frac{e}{2} + 1 - \tilde{z}$  laquelle mul-  
 tipliée par  $-dz$  & intégrée, don-  
 ne  $-\frac{3ne\tilde{z}}{2} + \frac{e\tilde{z}}{4} + \frac{e\tilde{z}}{2} + \frac{\tilde{z}^2}{2} - \frac{1}{2}\tilde{z}$   
 $= S(\frac{1-\tilde{z}}{2}) \times dz = S\frac{rdz}{r}$   
 (comme l'on sçait, en nommant  
 ( $dz$ ) l'élément de la courbe, &  
 $dz$  le petit arc décrit du centre T  
 & du rayon ( $r$ )  $\frac{rdz}{dz} = Q$ . Mais  
 lorsque  $r = 1$ , ou  $z = 0$ , on a  
 $\frac{dz}{dz} \times r = 1$ . Donc alors  $Q = 1$ .

Ainsi  $S(\frac{1-\tilde{z}}{2}) \times -dz = 1 + \tilde{z}$   
 $-\frac{3ne\tilde{z}}{2} + \frac{e\tilde{z}}{4} + \frac{e\tilde{z}}{2} + \frac{\tilde{z}^2}{2} = \frac{rdz}{dz}$ ;  
 ou (divisant par  $r$ ) on a  $1 - 2$   
 $-\frac{3ne\tilde{z}}{2} + \frac{e\tilde{z}}{4} + \frac{e\tilde{z}}{2} + \frac{\tilde{z}^2}{2} - z\tilde{z}$   
 $+ z\tilde{z} = 1 - \frac{3ne\tilde{z}}{2} + \frac{3e\tilde{z}}{4} +$   
 $\frac{e\tilde{z}}{2} + \frac{\tilde{z}^2}{2} = \frac{dz}{dz}$ ; ou quarrant cha-  
 que membre  $1 - 3ne\tilde{z} + \frac{3e\tilde{z}}{2}$   
 $+ e\tilde{z} + z\tilde{z} = \frac{dx^2}{dz^2}$ ; d'où l'on

tire  $dx^2 \times (1 - 1 + \frac{3ne\tilde{z}}{2} - \frac{3e\tilde{z}}{2}$   
 $- e\tilde{z}) = dz^2 \times 1 - 3ne\tilde{z}\tilde{z} +$   
 $\frac{3e\tilde{z}}{2} + e\tilde{z} + z\tilde{z}$ , & en substi-  
 tuant la valeur de ( $n$ ), on a  $dx =$   
 $dz \times \sqrt{-\frac{7}{4}e\tilde{z}\tilde{z} + e\tilde{z} + z\tilde{z}}$   
 $(1 \frac{7e}{4}) \times \sqrt{\frac{-e}{1 - \frac{7e}{4}}} \times \tilde{z} - z\tilde{z}$

Ou en négligeant les quantités très-  
 petites  $= \frac{7}{4}e\tilde{z}\tilde{z} + e\tilde{z} + z\tilde{z}$  dans  
 le numérateur, on a simplement

$$dx = \frac{dz}{\sqrt{1 - \frac{7e}{4}} \times \sqrt{\frac{-e}{1 - \frac{7e}{4}}} \times \tilde{z} - z\tilde{z}}$$

Ce qu'il falloit, &c.

Coroll. Pour avoir l'angle entre  
 les apfides divisons les deux mem-  
 bres de cette équation par  $1 - \tilde{z}$ ;  
 ou (à cause que  $r = 1 + z$ , se-  
 lon la remarque de la première  
 solution) par  $1 + z$ , & changeons  
 les signes de ( $z$ ) par tout où son  
 exposant est impair, & on aura

$$\frac{dx}{1+z} = \frac{dz \times \sqrt{\frac{1}{1 - \frac{7e}{4}}}}{(1+\tilde{z}) \times \sqrt{\frac{e}{1 - \frac{7e}{4}} \times \tilde{z} - z\tilde{z}}}$$

Or on voit que le second mem-  
 bre est la différentielle angulaire  
 d'une ellipse polaire, qui auroit  
 comme ci-dessus A pour sommet,  
 T pour foyer,  $2e = +2 -$   
 $\frac{e}{1 - \frac{7e}{4}}$  pour grand axe, & qui

seroit multipliée par  $\frac{1}{\sqrt{1 - \frac{11e}{4}}}$ .  
 Prenant donc l'intégrale, on aura  
 pour l'angle entre les apfides 180  
 $\times \sqrt{1 - \frac{11e}{4}} = 180 + \frac{11e}{8}$ .

D'où l'on tirera à peu près, comme dans la première solution, l'angle entre les apfides = 181 degrés 28 minutes environ.

## REMARQUES.

Si dans les deux précédentes solutions on eût pris la vitesse de la Lune à ses octans égale à la quantité  $1 + \frac{1}{180000}$ , on auroit trouvé précisément le mouvement de l'apogée entre les deux apfides égal à 1 degré 32 minutes & quelques secondes, comme le donne les observations.

1°. Dans la première solution, la force suivant le rayon vecteur étant corrigée, est  $R(-2 - \frac{e^2}{2} + 3nez + yz - \frac{e}{2} - y)$  (en nommant  $y$  la petite quantité à ajouter à l'unité) laquelle multipliée par  $\frac{dx}{n}$  on a (en intégrant)  $\frac{2x}{2} = (\frac{35}{2} - \frac{e^2}{2} - \frac{e^2}{4} + \frac{3nez}{2} + \frac{2yz}{2} - yz) R$ , &  $uu = R(-22 - \frac{e^2}{2} + 3nez + yz - ez - 2yz) = R(-22 - \frac{1}{4}e^2 + yzz - 2yz - ez)$ . D'où l'on a  $\frac{dx}{1-e} = \frac{dx}{1-e} \times$

$$(1 + \frac{2}{2} + z) \times \sqrt{1 - \frac{1-e}{4} - 2y} \\ \sqrt{1 - \frac{1-e}{4} \times z - z^2}$$

Donc l'angle entre les apfides sera  
 $= 180 \times (1 + \frac{1}{80} + \frac{1}{2}y) +$   
 $+ 180 \times \frac{1}{2} \times (1 + \frac{1}{80} + \frac{1}{2}y) -$   
 $(4\frac{e}{8} + y) = 180 + 180 \times$   
 $\frac{1}{80} + 180 + 2y - 180 \times$   
 $(4\frac{e}{8} + y) = 180 + 180 \times$

L'on voit donc que l'on a tort de négliger absolument la petite quantité  $y$ ; puisque malgré sa petitesse elle ne laisse point d'augmenter le mouvement de l'apogée d'environ quatre minutes.

2°. Dans la seconde, (en nommant  $y$  cette petite quantité  $\frac{1}{180000}$ ) on auroit  $P = \frac{2}{7} \times \frac{1}{7} = \frac{2}{49} \times$   
 $f = (1 - 2z + \frac{1}{4}e^2 + y) \times 1$   
 $+ 2z - \frac{e}{2} = 1 + 2yz + \frac{9}{4}e^2$   
 $e^2 + y - \frac{e}{2}; \frac{1}{7} \times 1 - 2 = 1$   
 $+ yz + \frac{e}{2} - z + \frac{9}{4}e^2 + y - \frac{e}{2},$   
 & (multipliant par  $-dz$  & intégrant)  $= 2 - yz - \frac{1}{8}e^2 +$   
 $\frac{1}{2} - yz + \frac{e^2}{2},$  & (divisant par  $-z$ , ou multipliant par sa réciproque  $1 + z$ )  $= -\frac{2}{8}e^2 + \frac{1}{2}$   
 $- \frac{2}{2} + \frac{z}{2} = (\text{à cause de } \frac{2}{2})$

qui ne diffère que très-peu de  $\frac{z}{2}$ )  
 $1 - \frac{1}{8}e^2 + \frac{1}{2} - yz - yz + \frac{e}{2}.$   
 Enfin en quarrant on a  $1 - \frac{1}{8}e^2$   
 $+ 2z - 2yz - 2yz + e^2 =$   
 $\frac{dx^2}{dz^2}$ . D'où l'on tire  $dx = dz \times$   
 $\sqrt{1 - \frac{1}{4}e^2 - 2yz - 2z - 2yz + e^2}$   
 $\sqrt{\frac{1}{4}e^2 - 2z + 2yz + 2z - e^2}$   
 $= (\text{en tirant la racine carrée du numérateur & négligeant les infiniment petits du second ordre})$

$$dz \times \frac{1}{\sqrt{1 - \frac{1-e}{4} - 2y}}.$$

150 JOURNAL DES SÇAVANS,  
 l'on tirera  $2r$  (grand axe de l'ellipse) =  $1 - \frac{2e}{4} - 2y$ , & la quantité qui doit multiplier l'angle elliptique =  $\sqrt{1 - \frac{11e}{4} - 2y}$  : de sorte que l'on aura  $(1 + \frac{11e}{8} + \frac{2y}{2}) \times 180 = 181 + \frac{1}{2} + \frac{1}{30}$ . Ce qui donne encore  $y = \frac{1}{1800}$  environ.

SECONDE LETTRE DE M. DE L'ISLE, PROFESSEUR Royal & de l'Académie des Sciences, à M. . . . sur les Tables Astronomiques de M. HALLEY, ci-devant Directeur de l'Observatoire Royal de Greenwich.

J'AI oublié, Monsieur, de vous dire dans ma précédente, au sujet de la période de 18 ans, qui ramène la Lune à peu près dans la même situation à l'égard de son apogée & de son nœud, comme aussi à l'égard du Soleil, que M. Halley après l'usage qu'il en avoit fait pour prédire l'éclipse du Soleil de 1684 par celle de 1666, il proposa la même chose pour toutes les éclipses de Soleil & de Lune; voyant qu'il ne falloit pour cela que déterminer par les tables Astronomiques, toutes celles qui devoient arriver dans une de ces périodes & les rectifier par les observations; puisque ces éclipses ainsi rectifiées pour une période pouvoient servir à déterminer celles des autres périodes, tant précédentes que suivantes.

Ce fut en 1714 que M. Halley choisit la période qui commence avec notre siècle, & il calcula toutes les éclipses de cette période, qui consistent en 46 de Soleil & 29 de Lune. Les éléments de toutes les éclipses de Lune de cette période furent rectifiées par les ob-

servations; mais il n'y eut que 17 éclipses du Soleil qu'il put rectifier de même. Ce fut dans une feuille volante que M. Halley publia à Londres le résultat de ses calculs, renfermés dans une table qui ne contenoit que le temps vrai du milieu de chaque éclipse de Lune, & le milieu de l'éclipse générale de celle du Soleil, avec les anomalies du Soleil & de la Lune & la latitude de la Lune pour chacune de ces sizygies éclipitiques; mais cela suffisoit pour trouver, à moins d'une demi-heure près, à ce qu'assure M. Halley, le temps de toutes les autres éclipses des périodes suivantes, en ajoutant seulement la durée de la période moyenne au temps de chacune des éclipses calculées.

M. Halley avoit établi cette période de 223 lunaïsons ou révolutions synodiques de la Lune, qui s'achevoient, suivant lui, en 18 ans, 10 ou 11 jours, 7 heur. 43 min. 45 second. Je dis en 10 ou 11 jours, parce que dans ce nombre d'années il peut y en avoir 4 ou 5 de Bissextils; mais à l'égard



de ce que M. Halley ne fait espérer que la précision d'une demi-heure dans le temps des éclipses suivantes déterminées par cette méthode, cela vient de ce que ces éclipses arrivant à la fin de chaque période 10 ou 11 jours plus tard, le Soleil ne se trouve plus dans la même situation, non plus que la Lune à l'égard de son apogée & de son nœud.

Comme le Soleil fait environ un degré par jour, par son mouvement propre, il se trouve 10 à 11 degrés environ plus avancé après chaque période qu'auparavant. L'apogée de la Lune est aussi à la fin de chaque période plus avancé de 13 degrés, & les nœuds moins avancés de 11 degrés. Ce sont ces différences qui empêchent que l'on ne puisse déterminer à moins d'une demi-heure près les éclipses à venir par la seule addition de la durée de la susdite période; mais on y peut remédier ayant égard à la variation qui doit arriver dans les lieux apparens du Soleil & de la Lune, suivant leurs diverses situations à l'égard de leurs apogées & du nœud de la Lune; comme ces situations se peuvent toujours déterminer pour un temps donné, on peut calculer la correction qu'il y auroit à faire dans chaque éclipse à la fin d'une ou de plusieurs périodes.

Lorsque M. Halley publia en 1714 toutes les éclipses de la première période de ce siècle, il n'avoit pas encore calculé les corrections qu'il falloit faire pour tou-

tes les périodes suivantes; il n'avoit, dit-il, calculé les prosthaphères que de 10 en 10 degrés d'anomalie; c'est pourquoi sans donner ses calculs pour ces dix degrés, il promet de les publier bientôt aussi amples qu'il seroit nécessaire.

C'est ce que M. Halley a exécuté dans ses tables Astronomiques, où l'on trouve à la suite de celles de la Lune, les calculs de toutes les éclipses de la première période de ce siècle, tels qu'il les avoit donnés en 1714, à quelques légères différences près, & outre cela la table des équations qu'il y faut faire pour les périodes suivantes; cette table étant calculée de 5 en 5 degrés d'anomalie moyenne, & de 5 en 5 degrés d'argument annuel; c'est à-dire, de la distance du Soleil à l'apogée de la Lune, par cette table l'on voit le nombre de minutes & de secondes, le temps qu'il faut ajouter ou soustraire du temps des syzygies écliptiques de la première période pour avoir les suivantes; l'on y voit aussi quel est le changement qui doit arriver dans la latitude de la Lune; ainsi, quoique M. Halley n'ait pas donné de précepte pour l'usage de cette table, il est aisé à tout Astronome d'y suppléer.

Il y auroit encore, Monsieur, bien des choses à vous dire, sur les tables Astronomiques du Soleil & de la Lune de M. Halley, pour vous exposer les expédiens que son génie, & la profonde connoissance qu'il avoit de l'Astronomie lui ont suggérés pour rendre ses

tables les plus simples & les plus exactes qu'il étoit possible, & par conséquent les plus utiles que l'on pouvoit les souhaiter pour la perfection de l'Astronomie & des autres sciences qui en dépendent; mais ce sont des détails que vous me permettrez de réserver pour les explications particulières de ces tables que je joindrai aux additions que j'y ai faites, lorsque ces tables seront arrivées en France: en attendant, comme je crois que vous pouvez être curieux de sçavoir ce que les autres Astronomes ont fait d'approchant au travail de M. Halley, je vais vous dire ce que j'en ai pu apprendre.

Vous sçavez, Monsieur, que c'a été David Grégori qui dans ses sçavans élémens d'Astronomie Géométrique & Physique, publiés à Oxford l'an 1702, a donné la première connoissance des nombres de la théorie de la Lune de M. Newton. M. Whiston ayant expliqué l'année suivante à Cambridge la même théorie dans ses leçons d'Astronomie, la fit imprimer quatre ans après, & il ajouta aux tables qu'il avoit compilées de différens Auteurs, les corrections qu'il falloit faire aux équations de la Lune pour les rendre conformes aux déterminations de M. Newton.

Je vous ai dit dans ma précédente que dès l'année 1673, M. Flamsted avoit publié des tables de la Lune conformes à la théorie d'Horroxius, sur laquelle celle de M. Newton est en partie fondée; M. Flamsted a fait réimprimer ces

tables considérablement augmentées dans le cours de Mathématiques du célèbre Jonas More publié à Londres l'an 1681. Mais comme M. Flamsted ignoroit alors les déterminations particulières de M. Newton, il n'a pu s'y conformer. Il auroit bien pu en être informé dans la suite par les traités de Grégori & de Whiston dont j'ai parlé ci-dessus, & par la deuxième édition du Livre des principes de M. Newton; mais M. Flamsted n'ayant rien publié sur cela depuis la seconde édition de ses tables jusqu'à sa mort arrivée en 1719, on ne peut avoir une connoissance certaine de ce qu'il y a fait, que par l'édition que M. Hodgson prépare de toutes les tables de M. Flamsted, qu'il a trouvées dans ses papiers.

C'a été principalement depuis que M. Newton a donné lui-même les élémens de sa théorie de la Lune dans la seconde édition de ses principes publiée en 1713, que l'on a calculé des tables sur cette théorie; mais je crois être le premier qui l'ait fait, m'étant donné la peine de calculer il y a 33 ou 34 ans de nouvelles tables de la Lune entièrement conformes à cette théorie. Il y a dans la Bibliothèque de M. le Maréchal Duc de Noailles, un exemplaire manuscrit de ces tables que j'y ai mis de ce temps-là & qui pourra servir de garant de ce que j'avance.

L'on peut voir dans le Journal littéraire intitulé *Bibliotheca novissima*, publié à Halle en Magdebourg

bourg en 1718. quelques tables de la Lune que M. Horrebow a assujetties autant qu'il a pu à la théorie de M. Newton. Cet Astronome assure qu'ayant calculé sur ces tables plus de 30 observations de la Lune, il n'y avoit pas trouvé de différences sensibles ; & il promet que s'il en trouve dans la suite, il les corrigera & les publiera de nouveau dans son *Astronomie Danoise* ; ce qu'il n'a pourtant pas exécuté jusqu'à présent.

Le R. P. Grammatici Jésuite, a aussi publié à Ingolstadt en 1726, des petites tables abrégées de la Lune conformes à la théorie de M. Newton, & ayant calculé sur ces tables plus de 60 observations choisies, il assure n'y avoir trouvé que de fort petites différences que l'on peut plutôt attribuer à l'erreur des observations & à l'incertitude de quelques-uns des nombres que l'on est obligé d'employer dans cette théorie, qu'au défaut de la théorie en elle-même.

M. Léadbetter, Maître de Mathématiques à Londres, y ayant publié en 1728 de nouvelles tables Astronomiques de tous les corps Célestes, a donné l'année suivante des tables particulières de la Lune conformes à la théorie de M. Newton ; mais il ne les a pas comparées avec les observations, comme a fait le nommé Robert Wright, qui ayant publié la même année une adresse aux Lords Commissaires préposés pour examiner les mémoires présentés sur la longitude, a fait voir par plusieurs

*Mars,*

observations calculées sur la théorie de M. Newton, que cette théorie étoit suffisante pour la découverte des longitudes, tant sur terre que sur mer, & il a publié ses tables quatre ans après avec le détail du calcul de 30 observations différentes, dont la plupart sont des éclipses de Lune qui s'accordent très-près avec le calcul des tables.

Ce n'a été qu'après l'Angleterre, la France, & l'Allemagne que l'on a commencé à suivre en Italie le système de M. Newton pour la théorie de la Lune. A Parme, le Chanoine Ange-Capelli s'est approché le plus qu'il a pu de cette théorie dans les tables de la Lune qu'il a données dans son *Astroscopie numérique* publiée à Venise l'an 1733, & il a calculé sur ces tables une Ephéméride du lieu de la Lune pour l'année 1736, qui a été insérée à la fin du second tome du commerce Astronomique de M. Adelbülner, publié à Nuremberg en 1735. Le dessein de M. Capelli étoit de donner occasion d'éprouver par les observations l'exactitude de cette théorie & des tables fondées dessus ; mais je n'ai pas appris que l'on en eut fait usage, le commerce Littéraire Astronomique de M. Adelbülner par lequel on pouvoit en sçavoir des nouvelles, ayant cessé dès le mois de May 1736.

Quoi que j'aye été le premier, comme j'ai dit ci-dessus, qui ait calculé des tables de la Lune exactement conformes à la théorie de M. Newton, mes autres occupa-

tions ne m'ont pas cependant permis d'en faire beaucoup d'usage. Je me suis contenté de recueillir le plus que j'ai pu d'observations exactes de cette planète, entr'autres celles de M. Halley, & d'en faire moi-même pendant 12 années de suite, depuis que j'ai pu établir à Pétersbourg dans le Méridien un sextant de 5 à 6 pieds de rayon, dont j'ai commencé à me servir au mois de Septembre 1734. Pendant cet intervalle, j'ai pu observer près de 1200 fois la Lune au Méridien. Ces observations peuvent servir de supplément & de confirmation à celles de M. Halley, & donner en même temps les meilleurs fondemens que l'on puisse avoir de la théorie de cette planète, pour reconnoître ce qu'il y auroit à ajouter ou à corriger.

Mais à quelles tables faudra-t'il comparer toutes les observations que l'on a faites jusqu'ici? Je crois qu'il n'y aura pas de différent sentiment sur cela, lorsque les tables de M. Halley seront entre les mains de tous les Astronomes. Comme il s'est donné la peine de calculer lui-même sur ses tables toutes les observations qui sont les plus nombreuses que l'on ait eues jusqu'à présent, & qu'il a marqué exactement la différence du calcul à l'observation, il convient de comparer aux mêmes tables toutes les autres observations lorsqu'elles seront assez exactes pour servir à rectifier la théorie sur laquelle ces tables sont calculées.

Pour ce qui est des différences

qui se trouveront entre le calcul & l'observation, il semble qu'il n'y aura pas de meilleur parti à prendre que de suivre le projet de M. Halley, qui consistoit à constater par la suite des observations, si les erreurs des tables reviennent exactement les mêmes après la période de 18 ans, avec la seule différence qui doit résulter de la diverse situation de la Lune & du Soleil entr'eux, & à l'égard de leurs apogées & du nœud de la Lune, à la fin d'une ou de deux périodes de 18 ans; car les erreurs des tables étant par ce moyen certainement connues dans tous les points du cours de la Lune, pendant la durée d'une ou de plusieurs périodes, il ne restera plus qu'à rechercher la cause de ces différences qui ne pourra provenir que du défaut de la théorie ou de celui des tables.

En comparant la quantité de l'erreur répondante à chaque différente situation de la Lune & du Soleil, soit entr'eux ou à l'égard de leurs apogées & du nœud de la Lune, l'on pourra reconnoître ce qui appartient à chacune de ces situations, & par conséquent recorriger les élémens des tables, soit dans les époques, ou dans la grandeur des équations, ou enfin dans la loi de leur distribution. Mais pour se conduire avec méthode dans cette recherche, il seroit avantageux de suivre l'avis donné par M. Newton, qui est de commencer par examiner la Lune dans ses lizygies; puis dans ses quadratures, & enfin dans ses octans, &c. L'on pourroit aussi s'attacher à

déterminer immédiatement par observation quelques-uns des élémens particuliers de la Lune indépendamment des autres , comme par exemple les mouvemens de ses nœuds , dans les éclipses & ailleurs , ses plus grandes latitudes , les mouvemens de son apogée par ses diamètres apparens , observés assidue-ment & exactement dans toutes les différentes situations , &c.

Il faudroit enfin pour tirer plus d'avantage de toutes ces recherches particulières , constater avec la plus grande exactitude qu'il seroit possible , le rapport de la paral-laxe horizontale de la Lune avec son diamètre apparent ; ce que M. Newton semble aussi avoir désiré , & surquoi les Astronomes ne sont point encore d'accord. M. Halley m'a dit s'en être assuré avec une grande précision , par une méthode particulière que je vous communi-querai , Monsieur , dans une autre occasion.

En s'appliquant à perfectionner de la manière que je viens de dire , la théorie de la Lune par les ob-servations , l'on pourra peut-être y découvrir de nouvelles inégalités , & déterminer la quantité de quel-ques moindres équations que M. Newton a laissé à trouver par les observations ; M. Halley n'a point eu égard à quelques-unes de ces petites équations dans la constru-ction de ses tables ; s'étant réservé , à ce qu'il m'a dit , à les ajouter à ses tables lorsqu'il en auroit recon-nu , par les observations , la nécessité & déterminé la quantité. D'un au-

tre côté M. Newton m'a assuré que si M. Halley avoit eu égard aux moindres équations dont il a fait mention dans sa théorie , & qu'il eût ajouté une minute & demie à la longitude de la Lune pour son accélération Physique dans notre temps , il n'auroit trouvé aucune différence sensible entre ses obser-vations & le calcul.

Au sujet de l'accélération où re-tardement Physique des corps Cé-lestes , qui produit une inégalité dans leurs moyens mouvemens , je vous ai dit , Monsieur , dans ma précédente , ce que M. Halley avoit trouvé sur l'accélération de Jupiter & le ralentissement de Saturne. Il espéra dès l'année 1693 , pouvoir déterminer de même l'inégalité des moyens mouvemens du Soleil , par la comparaison des observations d'Albategnius , avec les plus an-ciennes & celles de notre temps , comme on peut voir dans ses sça-vantes notes & corrections sur les observations d'Albategnius , insé-rées au N°. 204 des transf. Philos. d'Angl.

M. Halley se flatta de même de pouvoir déterminer & démontrer en quelle proportion le mouvement de la Lune s'étoit accéléré depuis les observations d'Albategnius jus-qu'à notre temps ; pourvu que quel-que curieux voulût bien faire des observations pour la longitude à Bagdad , à Alep , ou à Alexandrie ( de Syrie ) puisqu'il auroit pu ré-duire à ces endroits , ceux où l'on avoit réglé les moyens mouvemens de la Lune & du Soleil.

Ce fut en 1695 que M. Halley témoigna ce desir dans les remarques qu'il fit sur la relation des ruines de Palmyre au N°. 218 des tranf. Philof. d'Anglet. M. Halley ignoroit alors les observations qui avoient été faites à Alexandrette, par M. Chazelles en Janvier 1694, pour la longitude de ce lieu; mais en ayant eu apparemment connoissance dans la fuite, ou ayant déduit par quelqu'autre moyen la situation des lieux, où a observé Albategnius, il en a conclu une accélération certaine dans le mouvement de la Lune, par la comparaison des éclipses observées par les Babyloniens, par Albategnius & par les modernes; ainsi que le rapporte M. Newton dans la seconde édition de ses principes à la fin de la propof. 42. probl. 22. du troisiéme Livre.

Voilà apparemment pourquoi M. Newton n'a dit en 1724, lorsqu'il étoit occupé à la troisiéme édition du Livre de ses principes, qu'il falloit, à cause de l'accélération Physique de la Lune, ajouter une minute & demie à son lieu marqué dans les tables de M. Halley.

Comme cette recherche de l'accélération & du ralentissement Physique du moyen mouvement des planètes, est d'une grande conséquence pour l'Astronomie & la Physique Céleste, il seroit à souhaiter que les Astronomes s'appliquassent à le constater par les observations. Il est aisé de le déterminer pour Saturne & Jupiter, étant aussi sensible & manifeste que

je vous l'ai dit ci-dessus, puisque M. Halley n'a pu s'empêcher de le reconnoître, comme avoit fait auparavant Kepler dès l'année 1625, & comme l'ont ensuite fortement soupçonné M. Cassini, & feu M. Maraldi; mais à l'égard de l'inégalité des moyens mouvemens du Soleil & de ceux de la Lune, je n'ai pas appris que M. Halley y eut fait davantage que ce que je vous ai dit ci-dessus; & comme je me borne à vous mander ce qui concerne cet Astronôme, je ne vous parlerai pas de ce que M. Euler y a fait, ni de tout ce qu'il y auroit encore à faire sur ce sujet; ainsi pour finir ce qui concerne les tables de M. Halley, il me faut passer à celles des Satellites de Jupiter & de Saturne & aux Comètes.

Les tables des Satellites de Jupiter & de Saturne que M. Halley a inférées dans sa collection, sont du célèbre Jacques Bradley, Professeur d'Astronomie à Oxford, & successeur de M. Halley à l'Observatoire Royal de Greenwich. Feu M. Jacques Pound, Recteur de Wansted près de Londres, & oncle de M. Bradley, dans les intervalles que lui laissoit son ministère, s'étoit appliqué à faire des observations Astronomiques, auxquelles M. Bradley qui demouroit avec lui, assistoit & l'aidoit le plus souvent. M. Pound & Bradley eurent entr'autres la curiosité d'observer Jupiter & Saturne avec leurs Satellites.

L'on sçait que les Astronomes

Anglois ont été longtems avant de reconnoître l'existence des Satellites de Saturne, excepté de celui qui avoit été découvert par M. *Hughens*; mais pour les quatre autres découverts par feu M. *Cassini*, ils ne les crurent que lorsqu'ils eurent pu surmonter les difficultés qui les avoient empêché de se servir de l'excellent objectif de 123 pieds de foyer, dont M. *Hughens* avoit fait présent à la Société Royale. Ce fut M. *Pound* qui en vint le premier à bout, ayant élevé en 1718 ce verre au haut du clocher de la Paroisse; mais ayant ensuite obtenu de l'Amirauté d'Angleterre un mât de cent pieds de hauteur qu'il fit élever au milieu d'une place vuide, il put s'en servir plus commodément sans tuyau, de la manière que M. *Hughens* avoit proposé dans son *Astroscopie*. C'est dans cette seconde situation de la Lunette de M. *Hughens* que j'eus l'avantage de voir & d'observer aussi Saturne avec ses Satellites, lorsque j'étois en Angleterre en Août 1724.

M. *Pound* sur les observations qu'il fit des Satellites de Saturne en 1718, & qui sont rapportées au N°. 355. des *trans. Philos. d'Angleterre*. rectifia les moyens mouvemens & les époques de ces Satellites & en dressa de nouvelles tables qu'il publia au N°. 356. Vers le même temps l'illustre *Georges Hadley*, Vice Président de la Société Royale, avoit trouvé le moyen de mettre en exécution l'invention de

M. *Newton* pour les Lunettes à réflexion, & en avoit pu faire de si parfaites que, quoiqu'elles ne fussent que de 5 pieds de longueur, elles faisoient cependant autant d'effet que la Lunette de 123 pieds de M. *Hughens*.

Ce fut principalement avec cette Lunette catadioptrique de 5 pieds, qui étoit bien plus commode à manier que le grand verre de M. *Hughens*, que MM. *Pound* & *Bradley* continuèrent leurs observations sur les Satellites & principalement sur ceux de Jupiter, que M. *Flamsted* avoit déjà commencé à observer avec des Lunettes ordinaires de 15 à 18 pieds dès l'année 1671. M. *Deirham*, Chanoine de *Windfor* & Recteur d'*Upminster*, observa aussi ces Satellites depuis 1700, avec une Lunette ordinaire de 16 pieds & ce fut par le secours de toutes ces observations jusqu'en 1719, que M. *Bradley* composa ses tables des Satellites de Jupiter que M. *Halley* a insérées dans sa collection.

M. *Bradley* eut l'avantage de pouvoir se servir dans la construction de ses tables des Satellites de Jupiter & de Saturne, de la théorie exacte de ces deux planètes principales que M. *Halley* avoit si bien réglée, comme je vous l'ai marqué dans ma première Lettre. Il régla les moyens mouvemens des Satellites de Jupiter par les plus anciennes & les plus exactes observations qu'il put comparer avec celles qu'il avoit faites lui-même à *Wansted*,

Jupiter étant revenu dans la même situation sur son orbe , après avoir fait quatre révolutions autour du Soleil. Comparant ensuite comme l'on a coutume de faire toutes les observations intermédiaires avec le calcul , il en marqua les différences qui lui firent appercevoir de grandes inégalités dans les mouvemens des trois premiers Satellites, & principalement dans ceux du second.

M. Bradley ne put pas alors reconnoître , si ces inégalités provenaient de quelque excentricité qu'eussent les orbes de ces Satellites , & du mouvement de leurs aphélies ; mais il trouva que le second souffroit si subitement les grandes inégalités , que cela auroit du provenir d'une trop grande variété dans son excentricité ; il lui parut donc qu'il falloit chercher ailleurs la cause des grandes & subtiles inégalités de ce Satellite. Pour la trouver il chercha la période de ces inégalités qu'il reconnut être de près de 14 mois & demi ou de 437 jours , pendant lequel intervalle le second Satellite faisoit 123 révolutions , & les trois premiers Satellites revenoient dans la même situation qu'ils avoient entr'eux , & à l'égard de l'axe de l'ombre de Jupiter : ainsi il ne fut pas difficile à M. Bradley de reconnoître que la principale cause des inégalités du second Satellite , provenoit de l'action des Satellites les uns sur les autres. Il jugea aussi par ses dernières observations que l'or-

bite de ce Satellite étoit excentrique à Jupiter , ce qui devoit rendre son mouvement encore plus compliqué.

M. Bradley se contenta de faire ces remarques sur la théorie du second Satellite , sans y avoir égard dans la construction de ses tables ; mais ces remarques auroient été inconnues jusqu'au temps de la publication des tables de M. Halley , où elles sont insérées , si M. Bradley n'en eût parlé en 1726 , au N°. 394 des transf. Philos. d'Angleter. à l'occasion de la différence des Méridiens qu'il avoit cherché à déduire des observations du premier Satellite de Jupiter faites à la nouvelle York , dans les terres Angloises de l'Amérique Septentrionale , & à Lisbonne. Il dit donc dans cet endroit que les principales inégalités dans le mouvement des Satellites , & entr'autres celles du second qui étoient les plus considérables , lui avoient paru provenir de la pesanteur des Satellites entr'eux & que le mouvement du second étoit quelquefois accéléré & retardé jusqu'à 30 & 40 minutes de temps , dans l'espace d'environ sept mois , pendant lequel temps les trois Satellites intérieurs retournoient à la même situation les uns à l'égard des autres , & à l'égard de l'ombre de Jupiter ; d'où il conclut que vraisemblablement le mouvement du premier Satellite devoit être affecté de semblables inégalités provenant de la même cause , &c.



M. Bradley ne trouva pas les inégalités des autres Satellites si grandes que celles du second ; & il jugea de même qu'elles ne dépendoient pas de la seule excentricité de l'orbite de ces Satellites ; mais principalement de l'attraction des Satellites entr'eux ; & pour ce qui est du premier, il rapporte avoir observé que la durée de ses éclipses dans les nœuds étoit alternativement, tantôt plus grande & tantôt plus petite, la plus grande demeure de ce Satellite dans l'ombre se faisant au nœud ascendant qui est dans le Lion, où il l'avoit trouvée de deux heures vingt minutes, au commencement des années 1683, 1695 & en 1718 : au lieu que dans le passage des Satellites à l'autre nœud qui est dans le Verseau, où les Satellites ont passé en 1677 & 1689, la demeure du premier dans l'ombre n'a été que de deux heures quatorze minutes.

L'on conçoit bien que comme l'on ne peut pas observer en même temps l'Immersion & l'Emerfion du premier Satellite pour en conclure immédiatement sa demeure dans l'ombre, M. Bradley aura dû se servir des temps voisins de l'opposition de Jupiter au Soleil, dans lesquels il aura comparé les dernières Immersions avec les premières Emerfions ; mais pour ce qui est de la cause de cette différence de six minutes entières, dans la plus grande demeure de ce Satellite dans l'ombre, aux différens nœuds, M. Bradley avoue qu'il ne la peut pas deviner ; étant manifeste, ajou-

te-r'il, que quand même on supposeroit l'orbe de ce Satellite excentrique à Jupiter, cela ne suffiroit pas pour expliquer toute la variété susmentionnée dans la durée de ses éclipses aux différens nœuds.

Il n'y a que le quatrième Satellite dans lequel M. Bradley ait reconnu évidemment, & employé dans ses tables, une équation qui provient de l'excentricité de son orbite & d'un mouvement assez prompt dans le point de sa plus grande distance de Jupiter. Il a trouvé, dit-il, moyen de bien représenter toutes les observations de ce Satellite, en supposant sa plus grande équation provenant de son excentricité, égale à la plus grande équation de Vénus, que l'on sçait être la plus petite de toutes celles des planètes principales : cette plus grande équation de Vénus n'est suivant M. Halley que de 48' 0" ; & c'est celle que M. Bradley attribue au quatrième Satellite.

Quoique cette équation du quatrième Satellite soit aussi petite que je viens de dire, l'on conçoit bien cependant quel effet considérable, elle doit produire dans les temps des éclipses de ce Satellite à cause de la lenteur de son mouvement. Ces 48 minutes de degré répondent à plus de  $53\frac{1}{2}$  de temps dont les éclipses de ce Satellite doivent arriver plutôt ou plus tard, dans les moyennes distances de ce Satellite à Jupiter, que lorsque ce Satellite se trouve dans les extrémités

du grand axe de son orbite.

De si grandes différences n'ont pu échapper à la sagacité de M. Maraldi, digne héritier du génie & successeur aux travaux de M. son oncle, sur les Satellites de Jupiter. L'on peut voir dans les mémoires de l'Académie de 1732, pag. 109, comment M. Maraldi, sans avoir eu connoissance de ce qu'avoit fait M. Bradley sur le quatrième Satellite, a jugé que l'orbite de ce Satellite étoit excentrique à Jupiter, la plus grande équation étant de 50 minutes de degré. Pour ce qui est du point de l'orbite de ce Satellite le plus éloigné de Jupiter, M. Bradley l'ayant trouvé au huitième degré des Poissons au commencement de l'année 1717, il n'a pu, dit-il, bien représenter toutes les observations de ce Satellite, depuis les plus anciennes qui sont de l'an 1671, jusqu'aux siennes, qu'en attribuant au point du plus grand éloignement de ce Satellite à Jupiter, un mouvement fort prompt. Il le fait de 36 minutes par an, suivant la suite des signes; au lieu que M. Maraldi a supposé le grand axe de l'orbite du quatrième Satellite, parallèle au grand axe de l'orbite de Jupiter autour du Soleil, & par conséquent dirigé au commencement de la Balance, avec le seul mouvement lent que l'on donne aux aphélie des planètes principales.

Voilà de grandes différences dans les hypothèses de deux habiles Astronomes, qui supposent tous deux l'orbite du quatrième Satellite excentrique à Jupiter, & à peu

près de la même quantité; mais qui donnent une situation & un mouvement bien différent au grand axe de cette orbite. Je n'entrerais pas dans un plus grand détail du reste de la théorie de M. Bradley, sur les Satellites de Jupiter & de la comparaison que l'on en peut faire avec la théorie & les hypothèses des autres Astronomes qui ont travaillé sur le même sujet. Comme M. Maraldi & M. Vargentin, Secretaires de l'Académie de Stokholm, ne cessent pas de rechercher les inégalités de ces Satellites sur lesquelles ils ont déjà fait de très-utiles découvertes, l'on doit espérer que cette théorie ne tardera pas à être perfectionnée, autant que les observations que l'on a faites jusqu'à présent sur ces Satellites le pourront permettre. Je ne dois pas cependant omettre ici que M. Pound ayant, comme on sçait, facilité le calcul des éclipses du premier Satellite par une nouvelle construction de tables, M. Bradley s'y est conformé en donnant ses tables du premier Satellite sous deux formes différentes.

Feu M. Cassini avoit déjà donné autrefois une forme plus aisée aux tables du premier Satellite qu'à celles des trois autres, au moins pour calculer leurs éclipses; & il rapporte ce qui l'avoit empêché de faciliter de même les calculs des éclipses des trois derniers Satellites, à sçavoir que leurs mouvemens n'étoient pas encore assez connus, ni leurs éclipses d'un si fréquent usage pour les longitudes que celles du premier;

mier ; mais comme ces raisons ne subsistent plus en partie , & qu'il m'a paru avantageux d'avoir les tables de tous les Satellites de Jupiter , sous la même forme que M. Pounda donné à celles du premier , j'ai pris cette peine sur les tables de M. Bradley aussitôt que je les ai eues.

Ces nouvelles tables dressées sur les fondemens de M. Bradley , m'ont servi à calculer d'avance depuis 25 ans, toutes les éclipses des quatre Satellites qui devoient arriver par toute la terre , pour me préparer à les observer , & pour en avertir les autres Astronomes , avant que l'on publiât ces calculs dans la connoissance des temps.

Quoique les tables & les Hypothèses de M. Bradley sur les Satellites de Jupiter aient déjà 30 ans d'ancienneté , & soient par là susceptibles de correction par les nouvelles découvertes que l'on a faites depuis ; je crois cependant que les tables très-détaillées que j'ai calculé sur ces hypothèses mériteroient d'être imprimées , parce que je me suis donné la peine de calculer sur ces tables toutes les éclipses des 4 Satellites observées par toute la terre , que j'ai pu recueillir jusqu'à présent ; par où l'on pourra voir ce qui manque à ces tables , ou aux hypothèses de M. Bradley , & déterminer plus aisément ce qu'il y faudroit ajouter suivant les nouvelles découvertes d'à présent , pour rendre ces tables entièrement conformes aux observations. L'on seroit en cela sur ces

*Mars,*

tables , en les publiant avec toutes les observations & les résultats de mes calculs , ce que M. Halley s'étoit proposé de faire sur la Lune en publiant les tables avec ses observations & le résultat de ses calculs qui en marquoit l'erreur , ainsi que j'ai dit ci-dessus.

Il ne me reste plus qu'à vous parler , Monsieur , des tables des Comètes que M. Halley a insérées dans sa collection. Vous savez , Monsieur , que c'est principalement à M. Halley que l'on est redevable de ce que l'on sçait de plus certain sur le cours des Comètes , par la peine qu'il s'est donnée de calculer sur la meilleure théorie les plus exactes observations que l'on ait des Comètes qui ont paru jus-qu'à présent. L'on peut voir au N°. 325. des transf. Philos. d'Anglet. le résultat de tout ce que M. Halley avoit achevé sur cela dès l'année 1705. Il y a marqué le cours de 24 Comètes , traitées comme celui d'autant de nouvelles planètes , & si bien désignées qu'elles ne pourroient être méconnoissables , lorsqu'elles seroient venues à reparoitre ; M. Halley n'a fait qu'imiter en cela ce qui arrive aux planètes de notre système , lorsqu'elles viennent à reparoitre après avoir été cachées dans les rayons du Soleil ; l'on ne manque pas de les reconnoître par leur situation , suivant la connoissance que l'on a de leurs mouvemens. Il en est de même des Comètes , qui suivant la théorie employée par M. Halley , ont de même que nos planètes , des caractères

X

distinctifs qui servent à les reconnoître, quoi que l'on ignore pour la plupart le temps de leur révolution; ainsi M. Halley avoit fait pour ces 24 Comètes un travail singulier en Astronomie, & plus difficile que celui de la théorie de nos planètes, dont on peut connoître immédiatement par des observations fréquentes la durée de leurs révolutions. Aussi M. Halley eut-il l'avantage de pouvoir reconnoître le premier, par le meilleur moyen qu'il y avoit de s'assurer du retour des Comètes, qu'il y en avoit quelques-unes des 24 dont il avoit déterminé le cours, qui étoient revenues plusieurs fois.

Il en découvrit d'abord deux dont l'une achevoit sa période en 75 ou 76 ans, & l'autre seulement après 129 ans. La Comète de la plus courte période avoit déjà été vue trois fois & l'autre deux fois seulement; de sorte que le nombre des 24 Comètes différentes que M. Halley avoit calculé étoit diminué de trois. M. Halley trouva encore dans la suite une Comète, dont la période étoit de plus longue durée, sçavoir de 575 ans. C'est la fameuse Comète qui parut en 1680 & 81. L'on juge bien que dans les précédentes apparitions de cette Comète avant l'an 1680, M. Halley ne put pas trouver des observations assez précises pour en calculer la théorie, comme il avoit fait pour l'apparition de 1680. Ainsi ce ne fut que par des indices particuliers, ou par des descriptions un peu vagues des Historiens, mais qui ne parurent pas équivoques à M. Hal-

ley, qu'il déterminala longue période de cette Comète, & par conséquent elle ne diminua point le nombre des 24 Comètes différentes que M. Halley avoit calculées.

Vous sçavez, Monsieur, que depuis l'ouvrage de M. Halley sur les Comètes, le nombre de ces corps Célestes s'est trouvé bien augmenté, principalement par les Comètes qui ont été observées dans ces derniers temps, que l'on a reconnues toutes différentes des 24 de M. Halley. Outre cela, il y a encore quelques Comètes observées de notre temps, que M. Halley n'a pu, dit-il, mettre dans sa table, n'en ayant pas trouvé les observations assez exactes pour en déduire les élémens de leurs théories. Mais pour ne parler ici que de ce que M. Halley a publié sur cela dans ses tables, il a jugé à propos d'y répéter la théorie qu'il avoit donnée en 1705, avec les élémens des 24 Comètes & les tables générales qu'il avoit déjà calculées dès ce temps-là pour servir au calcul de toutes les Comètes quelconques, dans l'hypothèse qu'elles décrivent des paraboles.

Ce qu'il a ajouté de particulier dans la seconde édition de cette théorie publiée avec ses tables Astronomiques, est qu'il s'est plus étendu sur la Comète, qui suivant lui, a reparu trois fois de suite, & dont la période est de 75 ou 76 ans. M. Halley a comparé avec les observations les élémens de la théorie de cette Comète dans ses trois dernières apparitions, afin de convaincre davantage que ce n'est qu'une

même Comète, & ce qu'il y a de plus intéressant c'est que l'on parvient par là à espérer de revoir cette Comète dans 8 ans d'ici ; ce qui fera la plus grande preuve que l'on puisse avoir de la certitude de la théorie de M. Halley sur les Comètes.

Pour faciliter le calcul de routes fortes de Comètes dont les périodes sont connues, & qui par conséquent décrivent des ellipses fort excentriques au Soleil, M. Halley a construit des tables générales qui peuvent servir à les calculer dans l'hypothèse elliptique, de même que les premières tables le faisoient dans l'hypothèse parabolique ; & il a donné en particulier sur les deux Comètes dont les retours lui étoient plus particulièrement connus, les calculs de leurs observations dans l'hypothèse elliptique.

Il auroit pu suivant la même hypothèse déterminer par ses tables, toutes les circonstances du prochain retour de la Comète que l'on attend dans 8 ans ; mais s'étant contenté d'en marquer l'année, je me suis proposé d'en prédire plus particulièrement le temps & le lieu, autant que les petits changemens

qui ont paru arriver dans les élémens de cette Comète à ses différentes apparitions, & que M. Halley a exposés & expliqués, le pourront permettre. Par ce moyen les Astronomes seront mieux préparés à l'observer dans la prochaine apparition pour confirmer par leurs observations une des plus belles parties de nos connoissances sur les mouvemens Célestes.

Je vous ai exposé jusqu'ici, Monsieur, ce qu'il y a de principal à remarquer sur les tables Astronomiques de M. Halley dans l'état qu'il les a fait imprimer en 1719, & qu'il a toujours eu dessein de les publier ; si l'on y a ajouté ou retranché quelques tables, ou éclaircissimens dans la publication que l'on en vient de faire, j'aurai l'honneur de vous en informer, outre ce que vous en pourrez appercevoir vous-même lorsque vous recevrez ces tables, & que vous vous donnerez la peine de les comparer avec la description que je vous ai faite dans mes deux Lettres de l'état dans lequel M. Halley les avoit mises.

Je suis, Monsieur, votre, &c.



*LES COUTUMES DU DUCHE DE BOURGOGNE, AVEC LES anciennes Coutumes, tant générales que locales de la même Province, non encore imprimées : & les observations de M. BOUHIER, Président à Mortier Honoraire au Parlement de Bourgogne & de l'Académie Françoisé, en deux volumes in-fol, A Dijon, en 1742 & 1746.*

## S E C O N D E X T R A I T.

L'IDÉE générale que nous avons présentée de cet ouvrage, dans le Journal du mois précédent : & le détail dans lequel nous y sommes entrés sur les pièces dont M. le Président Bouhier n'est qu'Editeur, auront fait désirer, sans doute, à nos Lecteurs un détail plus considérable, par rapport à l'ouvrage même dont ce grand Magistrat est l'Auteur. Nous avons observé que cet ouvrage consistoit en deux parties principales, sçavoir l'histoire des Commentateurs de la Coutume du Duché de Bourgogne, & le Commentaire nouveau qu'offre M. le Président Bouhier sur cette Coutume, dans les 77 Chapitres que contiennent ses observations.

La première de ces deux parties semble d'abord la moins intéressante, la moins étendue, & la moins nouvelle : elle avoit même déjà été publiée, du moins pour la plus grande partie en 1717. Mais avec plus d'examen, elle nous a paru plus curieuse que son titre ne l'annonce. D'ailleurs les corrections, les augmentations que M. le P. Bouhier y a faites depuis 1717, la rendent aujourd'hui plus considérable & plus exacte. Enfin

cette partie est encore nouvelle pour notre Journal : car en 1717, nous ne sommes entrés dans aucun détail sur ce qui la concernoit. Ainsi nous en ferons d'autant plus volontiers l'objet de ce second extrait, qu'un pareil objet intéresse autant l'histoire de la Bourgogne que celle de sa Coutume.

Les Auteurs que cette Histoire nous fait connoître sont au nombre de vingt-deux, & composent 17 articles.

Ne pouvant exposer, pour donner une idée de cet ouvrage, qu'une petite partie du détail considérable que chaque article y renferme, nous nous arrêterons principalement aux premiers comme à ceux qui peuvent mieux faire juger du travail & des recherches de M. le Président Bouhier. A l'égard des autres articles, quoique nous soyons forcés de les abréger, nous espérons cependant y faire connoître assez les Auteurs qui l'ont le plus mérité. Mais ce ne sera que par la lecture de l'ouvrage même de M. le Président Bouhier, & en comparant ce qu'il a dit de ceux dont il donne l'Histoire, avec ce qui avoit été observé avant lui sur quelques-unes, qu'on pourra juger de l'étend-

due & de l'exaétitude des recherches de cet Auteur, dont l'attention nous a paru y avoir été portée jusqu'au scrupule, même dans les plus petits détails.

*Article premier.* PIERRE BONFÉAL, JEAN THIERRY, & CELSE HUGUES DESCOUSU.

Le premier & le second de ces Auteurs sont les seuls qui ayent eu part avec Chasseneux aux plus anciennes observations qu'ait connues M. le Président Bouhier sur la Coutume de Bourgogne, & qui imprimées d'abord en 1516, à Lyon chez Pierre Ballet, furent ensuite réimprimées à Genève en 1632, avec le Commentaire de Job Bouvor. Cependant ces observations ne sont point annoncées sous le nom de ces deux Auteurs. Elles portent au contraire celui d'*Hugues Descousu* que Jean Thierry paroît y avoir mis. Du reste cet ouvrage, qui ne consiste presque qu'en citations d'anciens Docteurs Ultramontains, est d'un mérite si mince, surtout pour le temps présent, que M. le Président Bouhier n'en parle, sans doute que pour ne rien omettre & pour avoir occasion de faire connoître ses Auteurs, ainsi que celui auquel il a été attribué.

PIERRE BONFÉAL, après avoir exercé la Profession d'Avocat avec réputation à Dijon sa Patrie, y fut choisi par le Duc Philippe le Bon, » pour *Conseiller en ses Conseils &* » en ses *Parlemens*, & Maître des » Requetes de son Hôtel... (avant) » 1461... En 1470, il exerçoit

» aussi la Charge de Lieutenant du » Gouverneur de la Chancellerie » de Bourgogne. En 1475 le Duc » Charles le fit son Avocat en ses » Parlemens de Beaune & de S. » Laurent; & après la mort de ce » Prince, le Roy Louis XI. ayant » réuni la Bourgogne à sa Couronne, » ne, conserva à Pierre Bonféal la » qualité d'Avocat Général au Parlement qu'il établit à Dijon. En » 1482 il lui donna encore la Charge de Maître des Requetes de » son Hôtel, qu'il exerça sans quitter celle d'Avocat Général. « Ce Magistrat qui n'avoit point eu intention de publier ses remarques sur la Coutume de Bourgogne mourut l'en 1493, & Chasseneux qui devint possesseur de ces remarques, étant encore Ecolier, les augmenta par la suite sur le même plan.

JEAN THIERRY étoit de la ville de Langres, outre ce qu'il y a eu de lui dans le Commentaire de 1516, il a commenté & annoté divers ouvrages de Droit Canonique & Civil, dont M. le Président Bouhier donne la liste, en observant que c'étoit un fort mince Auteur *qui ne travailloit guères que pour vivre.*

CELSÉ HUGUES DESCOUSU méritoit mieux qu'on recherchât les circonstances de sa vie. Aussi M. le Président Bouhier s'est-il beaucoup plus étendu sur ce qui regarde sa personne & ses ouvrages. Cet Auteur né à Châions sur Sône, à peu près dans la même année que Chasseneux, c'est-à-dire, en 1480,

avoit aussi étudié le Droit en Italie sous les memes Maîtres. Après avoir professé le Droit Canon à Montpellier, il exerça en Espagne la Profession d'Avocat consultant. Il a laissé divers ouvrages de Droit dont M. le Président Bouhier donne une liste beaucoup plus longue que celle de l'édition de 1717.

ART. 2. BARTHELEMI DE CHASSENEUX occupe seul l'art. 2. qui est le plus détaillé de tous dans cette Histoire, & cet homme illustre que son mérite éleva aux premières Magistratures, étoit bien digne d'une pareille distinction.

M. le Président Bouhier a rectifié le nom de Chasseneux, d'après le Contrat de mariage & d'après divers ouvrages de cet Auteur où son nom est écrit ainsi, & non *Chassineé* comme on l'écrivit communément.

B. de Chasseneux naquit à ce qu'il paroît au mois d'Août 1480 à Isly-l'Evêque, Bourg voisin de la Ville d'Autun. Il n'avoit guères que 15 ans lorsqu'il fut envoyé pour étudier en Droit dans l'Université de Dôle; il passa peu après à Poitiers, dont l'Université étoit alors fort fameuse. Non content de ces premières études il alla ensuite, selon l'usage du temps, vers l'an 1499, prendre encore d'autres leçons de Droit en Italie, d'abord à Turin & ensuite à Pavie. Louis XII. ayant fait en 1499 la conquête du Milanès, Charles d'Amboise envoya par ce Prince en 1501 pour y commander, y établit Chasseneux en cette année pour

Assesseur du premier Magistrat de Milan: Chasseneux devint ensuite Maître des Requetes de Charles d'Amboise, & il conserva ces deux emplois tant qu'il fut en Italie.

Cependant il ne quitta point les écoles de Droit & meme après avoir pris le bonnet de Docteur à Pavie en 1502; il continua encore ses études dans cet Université pendant plusieurs années. On lui défera aussi l'honneur d'être aggregé au corps des Jurisconsultes de ce lieu, qui y jouissoient de plusieurs privilèges: mais il n'en profita pas longtemps.

Ayant accompagné Charles Damboise au siège de Boulogne, & cette Ville ayant été prise en 1506, Chasseneux fut obligé d'y rester trois ou quatre mois à la Cour du Pape Jules II. tant pour les affaires de Charles Damboise, que pour obtenir à Louis Damboise; frere de Charles Damboise, le Chapeau de Cardinal qui lui fut donné peu à près.

La peste qui défoloit alors l'Italie, & un mariage avantageux proposé à Chasseneux, lui firent quitter l'Italie dès 1506 pour se fixer à Autun.

Guy de Rochefort, alors Chancelier de France, avoit fait expédier à Chasseneux, peu à près ce mariage, des Lettres de Maître des Requetes, & lui avoit promis une Charge de Conseiller au Grand Conseil. Mais cette espérance s'évanouit par la mort de Guy de Rochefort en 1507, Chasseneux retourna à Autun où il fit d'a-



bord la Profession d'Avocat.

Guy de Moreau un des plus sçavans hommes de ce temps, & qui parvint ensuite aux premières Charges du Parlement de Dijon, étoit alors pourvu de la Charge d'Avocat du Roy aux Baillages d'Autun & de Mont-Cénis, ayant connu le mérite de Chasseneux, il le choisit dès 1508 pour son Substitut dans cette Charge, & lui résigna ensuite cet Office dans la même année. Chasseneux joignit à cette Charge celle de Baillif de l'Abbaye S. Martin d'Autun, & il profita du loisir que lui laissoit alors la stérilité des affaires, pour éclaircir la Coutume de sa Province, non plus par de simples remarques, comme il avoit fait d'abord, mais par un véritable Commentaire qu'il publia dès 1517. Il donna depuis trois autres éditions de son ouvrage, toujours avec de nouvelles remarques & il y en a eu, peu après sa mort, diverses autres éditions.

Quelques questions de presséances agitées de son temps, lui fournirent ensuite sur cette matière le sujet d'un Traité Latin, qui étant devenu par degrés aussi ample que son Commentaire sur la Coutume de Bourgogne, fut imprimé à Lyon en 1529, sous le titre de *Catalogus gloria mundi*, & lui acquit une grande réputation. Ayant encore revu alors les consultations, il donna en 1531 un recueil des plus importantes, en un autre volume imprimé à Lyon & fort célébré par Pancirole.

Chasseneux ayant harangué à

Autun François I. en 1521, & ayant refusé par goût pour la vie tranquille une Charge de Conseiller au Grand Conseil, que ce Prince lui fit offrir, fut proposé au même Roy en 1524 avec deux autres, suivant l'usage, par le Parlement de Dijon, pour remplir une place de Conseiller vacante en cette Compagnie, mais ce fut alors sans succès.

Cependant François I. ne l'oublia pas. Il lui donna en 1531, au mois d'Août, dans le Parlement de Paris une Charge de Conseiller, dont il fut à peine en possession, qu'il fut nommé, au mois d'Août de l'année suivante, Premier ou plutôt seul Président du Parlement de Provence. Car alors il n'y en avoit point d'autres. Le mois d'Août étoit remarquable pour Chasseneux, étant celui de sa naissance, de son Doctorat, & de sa nomination aux trois Charges qu'il avoit eues en France.

Chasseneux remplaça en Provence Thomas Cusenier, auparavant son Professeur à Poitiers, & qui a été un des grands Personnages de son siècle. Chasseneux auquel ses vertus attirèrent alors différentes traverses, ayant été d'abord accusé de malversations par Honorat de Laugier, Avocat Général au même Parlement, fut pleinement justifié par le jugement que rendirent le 10 Octobre 1535, les Commissaires nommés par François I. & qui étoient quatre Présidents tirés de quatre différens Parlemens, François I. l'appella même

dans ce mois d'Octobre 1535, à son Conseil pour y travailler à l'Ordonnance faite à Is-sur-Tille, sur la réformation de la Justice en Provence, & peu de temps après le même Roy l'envoya à Marseille réformer quelques autres abus dans l'exercice de la Justice. Chasseneux revenu à Aix y remplit dignement les fonctions de sa Charge. On dit qu'il mourut comme son Prédécesseur empoisonné, & que le poison lui fut préparé dans un bouquet de fleurs. Le temps de sa mort n'est marqué précisément nulle part. Mais il paroît certain qu'elle est du commencement de l'année 1541. M. le Président Bouthier la fixe au 15 d'Avril.

Nous ne pouvons suivre M. le Président Bouthier dans le détail qu'il ajoute sur la postérité de ce grand homme, sur tous ses ouvrages publiés ou simplement projetés, sur le cas qu'en ont fait, sur tout le sçavant Nicolas Boyer, le célèbre Dumoulin, & l'illustre Président de Thou, sur ses démêlés avec Tiraqueau, sur quelques Critiques générales de ces mêmes ouvrages, & sur les divers Auteurs qui ont écrit sa Vie. Nous nous contenterons d'observer qu'il ne reste plus aujourd'hui de postérité masculine de *Chasseneux*, mais que M. Darlai, encore Conseiller au Parlement de Dijon, & M. Desplaces Lieutenant en la Chancellerie d'Autun, lorsque cette Histoire a été faite, étoient issus de ses deux filles. Du reste il paroît que tous ceux qui avoient écrit sa Vie avant

M. le Président Bouthier en avoient été peu instruits, & que si le P. Nicéron l'a donnée avec plus d'exactitude dans ses mémoires, ce n'a été qu'en y profitant des recherches de M. le Président Bouthier.

On peut faire à peu près la même observation sur la Vie de Jean Bégat qui forme l'article suivant, & sur lequel M. le Président Bouthier s'étend encore assez.

*Art. 3. JEAN BÉGAT* qui a fait tant d'honneur à la Bourgogne, étoit né à Dijon en 1523 de Nicolas Bégat, Avocat du Roy au Bailliage de Châtillon sur Seine, & l'un des Sujets proposés en 1522 au Roy par le Parlement de Dijon, pour remplir une place d'Avocat Général.

Jean Bégat après avoir acquis une connoissance exacte des Langues Grecques & Latines & des Belles-Lettres, s'attacha principalement à la Jurisprudence. Ne s'étant fait recevoir Avocat au Parlement de Dijon qu'en 1547, il ne fut pas longtemps sans s'y faire admirer. Charles Fevret dans son Dialogue, de *Claris fori Burgundici Oratoribus*, assure que Jean Bégat fût le premier dans cette Province joindre à une érudition profonde la politesse & les graces de l'élocution, du moins autant que son siècle pouvoit les fournir. Il fut député en 1552 à la Cour par les Etats de Bourgogne, pour un grand nombre d'affaires importantes, & surtout pour la révocation d'une Déclaration du Roy, par laquelle les Francs-Comtois étoient réputés Aubains

Aubains en France & après avoir été entendue à ce sujet dans le Conseil du Roy; il y obtint le 18 Avril 1553 un Arret portant qu'il ne seroit rien innové sur ce point. Son Discours sur cette question lui fit beaucoup d'honneur, & a été conservé dans les Archives des Etats de la Province. Baquet en a inféré le précis dans son Traité du Droit d'Aubaine (Part. 1. ch. 9.)

Jean Bégat quoique marié ayant été pourvu en cette même année, mais avec dispense d'une Charge de Conseiller Clerc au Parlement de Dijon, eut depuis ce temps-là plus grande part à toutes les affaires importantes de ce Parlement & y fut chargé par ses Confreres de presque toutes les Commissions difficiles. Les exemples les plus remarquables que M. le Président Bouhier a cités à cet égard concernent 1°. les démêlés qu'eut en 1554, le Parlement de Dijon avec Lazare Morin son Procureur Général, homme dont la Religion étoit suspect. 2°. L'affaire qu'eut le même Parlement en 1558, avec les Elus des Etats de la Province qui vouloient alors se soustraire à l'autorité du Parlement. 3°. L'opposition de ce Parlement aux fameux Edits obtenus par les Calvinistes au mois de Janvier 1561, & au mois de Mars 1563. Quoique le Parlement de Dijon n'ait pas aussi bien réussi dans ces dernières affaires que dans les premières, il paroît que Jean Bégat s'y fit également honneur. M. le Président Bouhier relève au sujet de la dernière affaire

Mars.

re une erreur très-légère qui s'est glissée dans l'histoire de M. de Thou & une autre plus considérable qu'il reproche à Bayle d'avoir commise par malice.

Jean Bégat s'acquitta encore avec la même distinction en 1566, de la commission que M. de la Guesle, alors Premier Président du Parlement de Bourgogne, partagea avec lui & avec un autre Conseiller, pour procéder à la réformation de la Coutume de cette Province. Il dressa aussitôt sur chaque titre de la Coutume, de savans mémoires, dont M. le Président Bouhier a donné en 1717 quelques échantillons dans les traités de *Régale Gentilité*, & de *Consu*, &c. & ses sentimens furent tellement suivis dans les conférences tenues à ce sujet en 1568 & 1569, que ces conférences imprimées, d'abord sans nom, se citoient peu après sa mort comme son ouvrage.

Sa réputation s'étendit dans les Pays étrangers de la manière la plus flatteuse. Le Roy d'Espagne & les Suisses ayant en 1570 quelques différends sur les limites de la Franche Comté; Jean Bégat fut un des arbitres que ces Puissances nommèrent pour régler leurs différends; & les Registres du Parlement qui font foi de cette nomination, prouvent en même temps que Jean Bégat s'en rapporta sur l'acceptation de cet illustre arbitrage, à sa Compagnie qui le renvoya au Roy pour en décider. M. le Président Bouhier n'a pu savoir ce qui suivit

Y

à cet égard. Il paroît que peu après le Roy pour récompenser Jean Bégat de ses grands services, rétablit en sa faveur par Edit du mois de Mars 1571, la Charge de quatrième Président au Parlement de Dijon supprimée depuis quelques années, & que le Parlement quoique souffrant d'ailleurs avec peine ces fortes de rétablissements, vit alors avec joye récompenser un de ses illustres Membres. Mais Jean Bégat ne jouit pas longtemps de ce nouvel Office, étant mort à l'âge de 49 ans le 21 Juin 1572. Aucun de ses trois fils n'a laissé de postérité.

*Art. 4.* CLAUDE DE RUBYS. M. le Président Bouhier rapporte la liste des ouvrages de cet Auteur, d'après les Bibliothèques de la Croix Dumaine, de Duverdier & du P. le Long. Le premier de ces ouvrages est de 1566 & le dernier de 1614. Ce que Rubys a fait sur la Coutume de Bourgogne, est selon M. le Président Bouhier, si peu estimable & si peu d'usage qu'il seroit bien superflu de s'y arrêter. Il suffira d'observer qu'il ne le fit que par complaisance pour le Baron de Senecey son ami, son allié, & un des Deputés de la Noblesse, lors de la réformation d'une partie de la Coutume de Bourgogne en 1570, & qu'il ne s'y propoisa que de faire voir le rapport des articles alors ajoutés avec le Droit Ecrit, & de fixer le sens de ces articles sur lesquels il n'a écrit que des choses très-vulgaires.

*Art. 5.* Il n'en est pas de même

des ouvrages de PHILIPPE DE VILLERS, dont M. le Président Bouhier a fait imprimer en 1717 le Commentaire du moins par extrait. Cet Auteur dont Févret fait le plus grand éloge ( dans son *Dialogue de Clar. Burgund. Orator.* ) mourut en 1622 Doyen des Avocats de Dijon. Pierre de Villers son fils est mort avec la même qualité vers l'an 1650. Le fils & le petit fils de ce Pierre de Villers ont été successivement Conseillers au Parlement de Dijon, & la fille du dernier avoit épousé M. Fourchi de Chessy, Maître des Requêtes.

*Art. 6.* Cet article concernant JEAN DE PRINGLES & NICOLAS CANAT est plus étendu, du moins à l'égard du premier de ces deux Auteurs. *Jean des Pringles* étoit né à Nuys en 1550, d'un Notaire de cette Ville qui étoit par extraction Noble Ecossois. Il fut reçu Avocat à Dijon en 1573, & fut pourvu en 1576 de la Charge de Procureur Général de la Chambre des Comptes de cette Ville. N'ayant point quitté l'exercice de sa profession d'Avocat, dans laquelle Févret assure qu'il se distingua beaucoup, il mourut en 1629 Doyen des Avocats. Ce qu'il a fait sur la Coutume de Bourgogne est de 1617, & forme son unique ouvrage imprimé. M. le Président Bouhier l'a fait réimprimer en 1717, tel qu'il étoit sorti des mains de l'Auteur & purgé des additions étrangères qui l'avoient fait supprimer en 1661.

À l'égard de *Nicolas Canat*, n'é-

tant connu que par des remarques sur la Coutume de Bourgogne, publiées avec plusieurs autres en 1652 supprimées en 1661, & qui méritoient bien ce traitement, selon M. le Président Bouhier, c'est sans doute uniquement par exactitude qu'on voit ici observé qu'il étoit Avocat à Châlons & qu'il vivoit en 1651.

*Art. 7.* JOB BOUVOR, étoit né à Châlons en 1558, & avoit étudié le Droit sous le célèbre Cujas. Ayant été reçu Avocat au Parlement de Dijon en 1580, il avoit aussi fréquenté depuis le Barreau de Paris & celui du Grand Conseil. Revenu dans sa patrie il s'y occupa à recueillir les Arrêts du Parlement de Dijon & a y éclaircir sa Coutume par divers volumes, qui dénotent dans leur Auteur plus de travail, que de discernement & d'exactitude, quant au fonds des choses & de netteté dans le style. Il mourut à Châlons au mois de Juillet 1936, professant la Religion Protestante & y étant aussi considéré que modéré. Son Commentaire sur la Coutume de Bourgogne est un in-4°. imprimé à Genève en 1632, & qui n'est pas plus exact que son recueil d'Arrêts. Cependant M. le P. Bouhier pense qu'on en peut tirer quelque utilité en le consultant avec précaution.

*Art. 8.* BERNARD & JOSEPH DURAND. Bernard Durand né à Châlons sur Saone, avoit professé quelque temps les Belles-Lettres à Clermont en Auvergne. Ayant joint la science du Droit aux connois-

sances qu'il avoit dans la Littérature, & même dans les Langues Hébraïques & Grecques; il fut reçu en 1586 Avocat au Parlement de Bourgogne, & il y exerça cette profession pendant longtemps avec honneur. Il mourut en 1621 à Châlons, où il avoit rempli en 1616 la Charge de Maire. Cet Auteur avoit commencé dès qu'il fut reçu Avocat à réduire la Coutume de Bourgogne en tables méthodiques. Il s'occupa encore à plusieurs autres ouvrages qui sont restés manuscrits, & dont M. le Président Bouhier donne la Liste. Ses tables méthodiques sur la Coutume de Bourgogne, lui servirent dans la suite à composer les *Instituts au droit Coutumier du Duché de Bourgogne*; cet ouvrage dont ont fait cas a été imprimé à Dijon en 1697 in-8°. par les soins de Joseph Durand, Avocat Général, son petit fils, qui y joignit une Préface, des Remarques & des Notes.

Joseph Durand n'avoit été pourvu en 1680 de la Charge d'Avocat Général au Parlement de Dijon, qu'après avoir exercé la profession d'Avocat dans ce Parlement avec distinction, pendant près de 15 ans. Il remplit la charge d'Avocat Général pendant plus de 28 ans, & s'étant ensuite retiré, le Roy le récompensa de ses longs services en 1709 par des Lettres de Conseiller d'honneur en la même Compagnie, qui fit d'abord quelque difficulté de les enregistrer à cause des conséquences qu'on craignoit pour d'autres. M. Durand ne jouit pas

longtemps de cette place. Il mourut en 1710 sans enfans. Selon le portrait que M. le Président Bouhier a fait de ce Magistrat, il étoit né avec de grands talens qu'il auroit pu rendre encore plus utiles, & singulièrement dans ce qu'il a fait sur les Instituts de son grand pere, s'il y eut apporté plus d'exactitude. M. le Président Bouhier en relevant le mérite de cet ouvrage & de ses deux Auteurs, joint à l'éloge qu'il en fait, l'observation de quelques méprises dans lesquelles y est tombé Joseph Durand. Ce Magistrat n'a laissé de plus que quelques Plaidoyers imprimés ou manuscrits, & un petit écrit destiné à justifier que tous les héritages du Duché de Bourgogne doivent être présumés en franc aleu. Cet écrit imprimé d'abord en 1692 a été réimprimé en 1698, dans le Commentaire de Taisand, où il est suivi de l'Arrêt du Conseil du 4 Juillet 1693, qui a maintenu la Bourgogne dans son Privilège de franc aleu.

Les Articles 9, 10, 11 & 12 qui suivent, sont entièrement ajoutés dans l'édition de 1742. La nouveauté de ces articles sembleroit devoir nous engager à les faire encore mieux connoître que les autres. Mais c'est ce qui ne nous est plus permis après ce que nous avons déjà observé sur les précédens. Ainsi nous nous bornerons à leur égard, & par rapport aux articles suivans à quelques notes sommaires.

Art. 9. BERNARD MARTIN, né en 1574 à Dijon, où il a été Maire

de la Ville pendant plusieurs années, & où il s'est extrêmement distingué dans la profession d'Avocat, y mourut en 1639, & laissa sa Bibliothèque au Collège des Jésuites de cette Ville. Il a laissé sur l'explication de divers bons Auteurs Latins & Grecs un vol. in-8°. imprimé à Paris en 1605, & sur la Coutume de Bourgogne cinq petits vol. in-fol. manuscrits, dont M. le P. Bouhier dit avoir tiré beaucoup d'utilité, & dont il n'y a eu qu'un très-petit essai d'imprimé.

Art. 10. FRANÇOIS BRETAGNE né en 1608 & reçu en 1633, Conseiller au Parlement de Bourgogne, s'est acquis dans ce Parlement une très-grande réputation. Après avoir résigné sa Charge à son fils en 1672; il composa depuis ce temps, pour l'instruction de ce fils, quelques observations qui ont été imprimées en 1736, à Dijon en un vol. in-4°. & auxquelles on a joint quelques remarques attribuées à M. de Clugny, Conseiller au même Parlement mort en 1741. M. Bretagne étoit mort dès 1687, & ses observations toutes très-judicieuses font regretter qu'il n'ait pas approfondi davantage une Coutume, que M. le Président Bouhier le croyoit si capable de bien expliquer.

Art. 11. PHILIBERT DE LA MARE né à Beaune d'une famille Noble, fut reçu Avocat à Dijon en 1624, & s'y distingua par ses plaidoiries & par ses consultations. Il y mourut en 1680, & laissa une Collection d'Arrêts de son temps

fort estimée & que M. le Président a conservé dans sa Bibliothèque. On n'a de M. de la Marre sur la Coutume de Bourgogne, que quelques remarques imprimées en 1736, avec celles de M. de Bretagne.

*Art. 12.* FRANÇOIS CLAUDE JEHANNIN, reçu Avocat au Parlement de Dijon en 1649 & mort en 1698, a été un des Avocats de ce Parlement qui s'est le plus distingué, tant dans la consultation que dans la plaidoirie. Il a aussi exercé avec éclat la Charge de Substitut du Procureur Général de ce Parlement, surtout pendant une absence des Gens du Roy qui furent pendant plusieurs années occupés à faire régler au Conseil prive les fonctions de leurs Charges. Feu M. de la Monnoye appelloit cet Avocat le *Papinien* de la Bourgogne. François-Claude Jehannin a eu deux fils Conseillers dans ce Parlement où ils se sont fait honneur, & dont le second a laissé une postérité qui y est encore avec distinction. Les Notes de F. Cl. Jehannin sur la Coutume de Bourgogne, imprimées en 1736, avec plusieurs autres, sont indignes de lui & paroissent n'en point être ou n'être qu'un travail de jeunesse. On trouve de lui dans le Commentaire de M. Taissand, pag. 150 & 807, un petit écrit au sujet du franc alevé dans la Province de Bourgogne, avec les additions & corrections qu'il a faites sur ce Commentaire. M. le Président Bouhier ajoute s'être servi utilement du Recueil manuscrit que

cet Auteur a laissé des Arrêts de son temps.

*Art. 13.* JEAN GUILLAUME dont M. le Président Bouhier a publié en 1717 le Recueil d'Arrêts & un Plaidoyer, avoit été reçu Avocat à Dijon en 1595, & y est mort en 1626 âgé de 36 ans. Il s'est surtout distingué par son éloquence. M. le Président Bouhier rapporte les éloges qui ont été faits de cet Auteur en Latin par Fevret & par Barthélemi Morlot, & observe qu'il n'y a point de famille qui ait fourni au Parlement de Dijon autant de célèbres Avocats que celle des Guillaumes. Claire Guillaume, fille unique de Jean Guillaume, étoit, selon ce qui nous a paru, Bisayeule de M. le Président Bouhier, & avoit épousé Philippe Fyot, alors Conseiller & depuis Président à Mortier au Parlement de Bourgogne. Philippe Fyot a été un des plus grands Magistrats de son temps, & sa postérité remplit encore les premières Charges du même Parlement.

*Art. 14.* JACQUES AUGUSTE DE CHEVANNE, est celui qui a donné en 1665 en un vol. in-4°. (imprimé à Châlons, avec les remarques de M. Bégat sur la Coutume de Bourgogne) des Notes qui furent mises sous le nom de M. Despringies, dont ce volume ne contient rien. M. Chevanne s'est surtout distingué au Barreau de Dijon, dans les matières Ecclésiastiques & dans la connoissance des anciens titres; il a exercé sa Profession pendant 45 ans & est mort

en 1690. Il a laissé quelques manuscrits dont un concerne la Vie & les Ecrits de Fevret. M. le Président Bouhier relève dans les Notes de cet Auteur, sur sa Coutume, diverses méprises & erreurs & témoigne le desir qu'il auroit eu de voir une nouvelle édition de ces Notes bien corrigées.

*Art. 15.* NICOLAS PERRIER né en 1628 & mort en 1694 à Dijon, étoit un Avocat fameux dans cette Ville pour la consultation. On a de lui 12 observations sur la Coutume de Bourgogne assez estimées, & dont il y a eut trois éditions à Dijon, la première en 1688, la seconde en 1691, & la troisième en 1736 dans le vol. in-4°. qui contient l'ouvrage de M. Bretagne. Nicolas Perrier a aussi laissé sur les Arrêts les plus notables de son temps un ample manuscrit qui est entre les mains de M. Mélenet célèbre Avocat de Dijon.

*Art. 16.* ANNE JOSEPH DAZINCOURT & BLAISE PARIZE, tous deux Avocats au Parlement de Dijon, n'ont presque rien écrit sur la Coutume de cette Province. Le premier mort en 1689, n'a laissé sur cette Coutume que quelques Notes auxquelles il a joint des Tables qui comprennent les articles de cette Coutume, les remarques de Dumoulin, de M. Bégat, de M. Despringles & de M. Chevanes. Ces Notes ont été imprimées à Dijon en 1677 in-24. avec les Tables & en 1697 in-8°. sans les Tables, mais avec d'autres Notes sur

le règlement des Criées & qui sont de M. Parise. Aucun de ces Auteurs ne s'est nommé dans ces éditions.

*Art. 17.* & dernier, PIERRE TAISAND né à Dijon en 1644, d'un Conseiller au Baillage de cette Ville, y avoit été reçu Avocat au Parlement en 1665, & y avoit dès lors plaidé sa première cause qui fut suivie de plusieurs autres, tant à Dijon qu'à Paris où il vint en 1672, & où il fut lié avec plusieurs personnes Sçavantes. Il fut choisi en 1674 par M. Daligre, pour présenter ses Lettres de Chancelier au Parlement de Dijon, & en 1675 par le Comte de Roussillon pour la présentation des provisions de Lieutenant Général au Duché de Bourgogne, & il s'acquitta de ces deux actions avec de grands applaudissemens. En 1678, il dédia au grand Bossuet une petite Histoire du Droit Romain. En 1680, s'étant trouvé hors d'état par la foiblesse de sa poitrine de continuer la Profession d'Avocat, il acquit à Dijon une Charge de Trésorier de France, & se proposa dès lors de profiter de son loisir pour composer un nouveau Commentaire sur la Coutume de Bourgogne. Il fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs personnes, & surtout par M. de Mucie, Président à Mortier à Dijon qui lui fournit, outre les Arrêts de son temps, ceux recueillis par Philibert de la Marre son beau-pere. Ce Commentaire parut en 1698, en un vol. in-fol. à Dijon, avec de grands éloges donnés à l'Auteur,



qu'on dit cependant n'avoir pas été satisfait de cette première édition , & avoir songé à en donner une nouvelle , mais ce projet est resté fans effet. Depuis ce temps l'Auteur ne donna au Public que quelques petits Livres de Dévotion. Il mourut le 12 Mars 1715 , honoré par Louis XIV. d'un beau Médaillon d'or , par lequel ce Prince avoit récompensé , quelques ouvrages manuscrits que l'Auteur lui avoit fait présenter au commencement de la même année.

Il avoit eu douze enfans , dont dix sont morts avant lui sans postérité & les deux autres ont embrassé l'état Religieux. Claude Taisland l'un de ces derniers & auquel il avoit laissé sa Bibliothèque avec ses manuscrits , a fait imprimer à Dijon en 1715 in-4°. la Vie de son pere , avec un fort long Catalogue de ses ouvrages imprimés & manuscrits. Cette Vie a été réimprimée en 1737 , à Paris chez Pault pere in-4°. dans la seconde édition des Vies des Jurisconsultes

que M. Taisland avoit commencées & auxquelles un Anonyme a ajouté plusieurs articles.

M. le Président Bouhier observe que le Commentaire entrepris par M. Taisland , avoit besoin d'un homme plus consommé dans le Barreau , plus versé dans la consultation & qui eut plus approfondi les sources du Droit municipal de la Province ; que toutes les additions & corrections faites à cet ouvrage par MM. Jehannin & Morisot , n'ont pu empêcher qu'il n'y soit resté bien des choses à retrancher & à ajouter , & qu'il eut été à désirer que ces deux célèbres Avocats eussent eu le loisir de faire à ce sujet un nouvel ouvrage en refondant celui de M. Taisland. Mais ce nouvel ouvrage ayant été exécuté par M. le Président Bouhier lui-même , il paroît que les vœux du Public doivent être à cet égard bien remplis , & c'est ce que nous nous promettons de faire connoître dans les extraits suivans qui ne pourront être si détaillés,

*LETTRE DE MONSIEUR D'ANVILLE A MESSIEURS  
du Journal des Sçavans , sur une Carte de l'Amérique Méridionale  
qu'il vient de publier.*

MESSIEURS,

Je vous serai très-redevable de vouloir bien admettre dans le Journal des Sçavans , l'analyse succinte de la composition d'une Carte de l'Amérique Méridionale , que j'ai mise au jour en trois feuilles depuis

peu de temps. En écrivant cette analyse , je me conformerai à la volonté d'un grand Prince , \* dont les bienfaits donnent lieu à la publication de cet ouvrage , & de plusieurs autres du même genre ; & je croirai servir en même temps le Public , qui doit être informé de ce

\* *Monsieur le Duc d'Orléans.*

qui peut autoriser les changemens que de nouvelles productions apportent aux ouvrages précédens, & des avantages qui en résultent pour la Géographie.

La Carte dont il est question présente beaucoup de choses nouvelles, & en contient peu d'autres qui n'ayent reçu quelque amélioration. Une partie considérable des moyens qui font le mérite de cette Carte est due aux Académiciens François, qui ont employé plusieurs années à la mesure des degrés du Méridien dans l'étendue du Pérou : & cet écrit ne servira pas moins à spécifier les secours que j'ai eus, qu'à rendre raison des principaux fondemens de l'ouvrage, & à développer ce qu'il renferme de plus singulier dans le détail.

Ce qu'il y a de plus parfait dans cette Carte consiste dans la partie des environs de Quito, qui a servi de champ aux opérations de MM. les Académiciens ; & quelque travaillée que fut la Géographie de tout autre Pays que celui-là, elle tireroit encore un avantage signalé de pareilles opérations. Mais, on connoîtra par l'exposé qui doit suivre, que le mérite en cette partie ne se borne pas à des points donnés sur un espace d'environ trois degrés dans le sens de la Latitude, ce qui paroît de peu d'effet dans l'étendue d'une Carte qui embrasse 69 degrés du Nord au Sud. Avant que d'entrer en quelque détail sur ce sujet, je parlerai de la Longitude de Quito, qui m'a été indiquée sur le pied de 5 heures 21 ou

22 minutes de Paris ; & j'ai même cette note de la main de M. de la Condamine : *on peut placer Quito à 5 heures 22 minutes, ou 80 degrés & demi à l'Ouest de Paris. Cette détermination est bonne à une minute d'heure près, & on ne peut avoir mieux que par une très-pénible discussion.* Dans la Carte de l'Amérique Méridionale, Quito est rangé à 60 degrés 20 & quelques minutes de Longitude Occidentale du premier Méridien, étant convenu de fixer la Longitude de Paris à 20 degrés de compte rond du même Méridien. Cette discussion sur la Longitude de Quito m'est devenue nécessaire, depuis qu'on m'a fait remarquer qu'elle étoit indiquée récemment de 5 heures 21 minutes justes, ou 8 degrés & un quart dans la Connoissance des temps. Car, il est évident que la Longitude attribuée à Quito dans la Carte, se renferme dans les limites des indications qui m'en sont données, & je ne pense pas que 7 à 8 minutes de degré soient un objet sur lequel on doive insister bien affirmativement.

L'espace mesuré en Latitude aux environs de Quito est fort agrandi par les Observations Géographiques qui ont été faites dans les entours. Je suis obligé de me borner aux circonstances principales, pour ne point donner trop d'étendue à ce mémoire. La Côte de la Mer du Sud a été liée à des points déterminés dans l'espace mesuré. Car la distance entre l'embouchure de la rivière d'Esmeraldas & Quito a été reconnue ; & le relèvement de Chimborasso,

Chimborasso, compris dans les triangles de la Méridienne, ayant été fait à Guayaquil fixé dans sa Latitude, il en résulte une détermination de la même Côte en un autre parage. La Côte elle-même a été relevée, depuis la rivière d'Esmeraldas jusqu'au Cap de S. Laurent d'une part, & de l'autre jusqu'aux bouches de Paria. C'est en opérant ainsi sur cette Côte, que M. de la Condamine a déterminé qu'elle étoit coupée par l'Equateur à l'endroit précisément qui porte le nom de Punta Palmar. Le Golfe de Guayaquil est le sujet d'une Carte particulière, & l'ouvrage d'un Pilote pratique de cette Côte. Feu M. Maldonado, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, a eu part aux travaux faits sur les lieux, en visitant la Côte & les entrées des rivières dans la partie de l'Est de la rivière d'Esmeraldas. La reconnaissance m'engage à publier ici, que j'ai principalement obligation de ce détail de connoissances à M. de la Condamine, qui m'a fourni bien d'autres sujets de m'acquitter du même devoir à son égard dans l'étendue de ce mémoire.

Je partirai des environs de Quiro pour m'étendre vers le Nord & vers le Sud, en parcourant la partie de l'Est intermédiairement. M. Bouguer, à qui je dois pareillement un témoignage public des secours que j'en ai reçus, ayant pris la route de Carthagène dans son retour du Pérou, a fixé Popayan, & ses opérations m'ont guidé jusqu'à la Plata. Il a ajouté à ce qu'il m'a communiqué de ce côté-là, les Latitudes de Honda, de Mompox, & de la jonction de Cauca avec la rivière de la Madelaine. Quant au grand détail que fournit la Carte sur les rivières que je viens de nommer,

*Mars.*

outre ce que la lecture des Auteurs Espagnols m'avoit appris, une Carte du cours de la rivière de la Madeleine, envoyée par M. Godin à M. de Mai-ran, m'a été très-utile. Mais le plus grand secours que j'aye eu pour cette partie, est un routier de M. de S. Istevan, que je tiens de M. de la Condamine, & par lequel j'ai été conduit de Quito à Honda par terre, & de là par la navigation de la rivière de la Madeleine jusqu'à la hauteur de Carthagène, ou à peu près. Ce n'est pas même à ce seul objet que se borne le routier dont je parle. L'entreprise des Anglois sur Carthagène obligeant M. de S. Istevan à prendre une autre voie, il remonte la même rivière de la Madeleine, & de Honda se rend à Santa-Fé de Bogotà, d'où il prend la route de Caracas, par Tunja, Pamplona, Merida, Baraquicimero. Pour peu qu'on connoisse l'état de la Géographie à l'égard de ces pays, on concevra de quel prix est un Itinéraire tellement circonstancié, que la Carte de l'Amérique Méridionale n'est en cette partie que la réduction d'une Carte particulière, que l'Itinéraire m'a donné occasion de dresser sur une échelle quadruple en longueur. Il est vrai néanmoins, que dans l'usage de ce routier il m'a été avantageux d'être éclairé par quelques autres connoissances, qui concouroient à déterminer certains points principaux. Un extrait fait depuis longtemps de l'ouvrage du P. Simon, Franciscain, *Noticias historiales de Tierra-firme*, ce que j'avois tiré en même temps de Florez de Ocariz, *Genealogias del Nuevo-Reyno de Granada*, & quelques autres mémoires, m'ont fourni diverses circonstances locales, dont plusieurs se combinoient avec le dé-

Z

tail de l'Itinéraire. Mais ce qui m'a paru de plus grande conséquence, est d'avoir trouvé des liaisons par des positions communes de lieu, avec l'*O-rinoco ilustrado* du P. Gumilla, Jésuite. La lecture de l'ouvrage de ce Pere faisant trouver des omissions & autres défauts dans la Carte qu'il y a insérée, cette Carte demande d'être perfectionnée par l'étude de l'ouvrage même. Et je conviens volontiers, que si je l'ai fait avec quelque succès, c'est au moyen de ce que divers lieux cités par le P. Gumilla, vers les sources de Rio Meta & de Castanaré, se rencontrent sur la route de M. de S. Isteven, ou dans le voisinage.

La détermination de Carthagène à 70 degrés moins environ 10 min. à l'égard de Paris, sert à fixer la partie inférieure du cours de la rivière de la Madeleine. Le détail de la Côte à droite & à gauche de Carthagène, & depuis Rio de la Hacha, jusques vers le Golfe de Darien, est tiré de Cartes manuscrites Espagnoles, dont étoit pourvu Don Blas de Lezo, Commandant des forces de Mer du Roi d'Espagne en ces parages. Avec ces Cartes M. Bouguer m'en a communiqué une autre du Golfe de Darien en particulier, qu'un Ingénieur Espagnol avoit eu ordre de lever. Les connoissances acquises sur l'Isthme de Panama, un des plus importants quartiers du Nouveau-monde, m'ont engagé à en faire le sujet d'une Carte spéciale très-ample, que je garde dans mes papiers. Beaucoup de pièces ont concouru à la composition de ce morceau. Je tiens de M. Bouguer une Carte tirée de l'Audience de Panama, & qui s'étend depuis le Golfe de Darien jusqu'à l'Escudo de Veragua sur la Mer du Nord, avec l'étendue

correspondante sur la Mer du Sud. M. de la Condamine m'a permis de réduire une grande Carte qu'il a levée de la rivière de Chagre en remontant jusqu'à Cruzes. Il l'a accompagnée d'une Carte fort circonstanciée de l'intervalle de Cruzes à Panama, dont la Cour d'Espagne avoit chargé l'Ingénieur Nicolao Rodriguez, disciple de Don Juan de Herrera. Je dois aussi à M. de la Condamine le relèvement de la Côte & des Isles aux environs de Panama; & l'usage d'une Carte qu'il tient du P. Magnin, Jésuite, que j'aurai occasion de citer encore par la suite; dans laquelle Carte le Golfe de S. Miguel, & la rivière de Darien dans tout son cours, sont en très-grand détail. Je crois même pouvoir omettre ici quelques autres articles moins considérables, dont je ne ferois mention que dans le cas qu'il put être question de publier cette Carte, & d'en discuter la construction. Le détail du Choco, dont on connoissoit à peine le nom, & qui fait aujourd'hui un Gouvernement particulier distrait de celui de Popayan, est tiré d'un morceau qui me vient de M. de la Condamine. Au reste, qu'il me soit permis de dire, que la combinaison de tant de diverses pièces, inégales entr'elles par le mérite, & indépendamment des autres mémoires que je ne cite point pour être plus court, n'a pas été un médiocre travail.

Passons maintenant vers un autre côté à l'égard de Quito. Plusieurs routes nous conduiront à la rivière des Amazones. M. Maldonado déterminé à faire le voyage de l'Europe en même temps que M. de la Condamine y revenoit, s'est rendu à la Laguna, Mission principale de la Pro-

vince de Maynas, par une route différente de celle qu'entreprendoit M. de la Condamine, dont le motif digne d'éloge, étoit de multiplier les connoissances par ce moyen. Partant de Baños, lieu situé au pied du Cerro de Tunguragua, qui a été lié aux triangles de la Méridienne mesurée, M. Maldonado s'est rendu par terre à Canelos, dont il a cherché à déterminer la distance de Baños, non-seulement par l'étude qu'il a faite de la mesure du chemin, mais encore par le relèvement du sommet de plusieurs montagnes de position connue. Une rivière nommée Bobonaça, l'a conduit de Canelos dans celle de Pastaza, en relevant à la Boussole tous les contours de cette rivière, & mesurant avec la Quadra la longueur de chaque direction dans ses contours. La Quadra se compose de 100 Varas, & la Vara est de trois pieds Espagnols. La mesure de Vara qui servoit à Don Pedro Peralta, habile Mathématicien établi à Lima, revient à 367 lignes & 29 centièmes de ligne du pied François, comme le Journal de M. de la Condamine m'en a instruit. D'où il suit, que la Quadra composée de 100 Varas revient à 42 toises 3 pieds. Quoique M. Maldonado ne comptât la Quadra que sur le pied de 41 toises, comme il a pris soin de l'écrire dans le mémoire de sa navigation, néanmoins pour éviter le raccourcissement dans l'espace, j'ai employé cette mesure selon la définition précédente.

Nonobstant que le cours de Bobonaça fût partagé en 560 changemens de rumb, consumant 3582 Quadras, je ne me suis point épargné le travail de tracer son cours sur le papier, en prenant plus de 3 pieds d'échelle pour

un degré, au moyen de quoi la mesure d'une seule Quadra valoit environ un tiers de ligne, ce qui est assez sensible au compas. Le cours de Pastaza ayant succédé à celui de Bobonaça, je ne l'ai trouvé coupé qu'en 86 rumb de vent, quoique fournissant 4373 Quadras; & il n'est pas étonnant qu'une rivière beaucoup plus considérable fasse moins de replis, & qu'elle prenne beaucoup plus de mesure en chaque direction des obliquités de son cours. L'emploi des rumb particuliers donnés par la Boussole, a été rectifié en conséquence d'une observation de l'amplitude orrive, de laquelle la déclinaison de l'aimant se concluoit de 8 degrés Est; cette amplitude étant trouvée le 3 Juin de 58 degrés du Nord à l'Est, ou de 32 de l'Est au Nord. Et tel est en effet le côté, & la quantité même, ou à peu près, de déclinaison propre à cette contrée, selon les diverses observations qui en ont été faites vers le même temps. Le rumb général de Canelos tendant à l'entrée de Pastaza dans le Marañon ou la rivière des Amazonas, s'est rencontré de 23 degrés & demi du Sud à l'Est; & pour ne point affecter une délicatesse de fraction, & donner plus que moins d'obliquité au gisement respectif des deux points, en admettant (quoique gratuitement) que le défaut de précision à supposer dans ce gisement, consiste plutôt à ne pas chasser suffisamment dans l'Est le point de l'entrée de Pastaza, que dans le sens contraire, je n'ai point fait difficulté d'aller à 24 dégr. de compte rond. J'avois cherché à conclure la Latitude du point de partance ou de Canelos, en combinant le relèvement de Tunguragua fait en ce lieu, avec la distance évaluée entre l'un & l'autre.

tre de ces lieux. Car par une grande Carte manuscrite de la Méridienne, communiquée par M. de la Condamine, j'étois assuré de la Latitude de Tunguragua, d'un dégr. 28 min. & un quart Sud, & la Latitude conséquente de Canelos m'étoit donnée d'un dégr. 31 min. D'un autre côté, j'avois lieu d'estimer l'entrée de Pastaza dans le Marañon par 4 deg. environ 51 min. en conséquence de la hauteur observée par M. de la Condamine de 5 deg. 2 min. à l'embouchure de Guallaga, distante de 11 à 12 lieues de 20 au degré, mesure réduite en droite ligne, & vers l'Est 20 degrés Sud, à l'égard de Pastaza, selon les élémens que les mémoires de M. de la Condamine me fournissoient. Donc, entre Canelos & l'entrée de Pastaza 3 dégr. 20 min. de différence en Latitude. Or, l'usage que je viens d'exposer de la route de M. Maldonado m'a donné 3 dégr. 22 min. selon la valeur précise des degrés du Méridien vers l'Equateur. Et comme il ne sçauroit être question d'une minute ou deux de plus ou de moins en pareille combinaison Géographique, la convenance est assez marquée pour inspirer quelque confiance à l'égard des moyens qui la produisent. J'observerai même qu'en maintenant la Quadra sur le pied que M. Maldonado l'indique dans son mémoire de route, la différence entre Canelos & le point de Pastaza ne revient qu'à 3 degrés environ 15 minutes.

Mais, mon opinion sur ce qui résulteroit de la route de M. Maldonado a dû être déterminée par la convenance qui s'y est rencontrée avec le résultat de la route de M. de la Condamine. Il s'est assuré du point de Loxa relativement au terme austral de la Méri-

dienne près de Cuenca. De Loxa à Jaen de Bracamoros par Valladolid, si la difficulté du chemin étoit un obstacle à déterminer en toute rigueur la différence de position, je crois avoir satisfait à l'intention que j'avois de chasser plus que moins vers l'Est, puisque les aires-de-vent de la route, marquées dans les papiers de M. de la Condamine, étant combinées avec la différence des Latitudes par lui observées, pouvoient mettre moins de divergence entre Loxa & Jaen. De Jaen à San-Juan de las Montañas, l'estime des distances, la direction des diverses parties de la route, la différence des hauteurs, ne m'ont paru consumer qu'environ 35 lieues de 20 au degré en droite-ligne. Entre San-Juan & l'embouchure de Pastaza, M. de la Condamine dans ses mémoires ajoutant un tiers, ou la moitié en sus, à une première estime qu'il a cru trop rigide ou resserrée, je n'ai point hésité d'y avoir pleinement égard. Tout combiné, le point de Pastaza par cette voie s'est rencontré distant du Méridien de Quito vers l'Est d'environ 45 lieues de 20 au degré, lorsque par la voie de M. Maldonado d'arriver à Pastaza j'avois lieu d'en compter 46. M'accusera-t-on d'avoir concerté ce qui pouvoit résulter de deux routes faites par des chemins si différens? Cependant, on ne pourroit exiger une convenance plus parfaite eu égard à la qualité des moyens qui la procurent.

Après Pastaza vient la rivière de Guallaga, dans la distance & position marquées ci-dessus, distance de 10 à 11 lieues au moyen de l'augmentation d'une moitié en sus sur une première estime d'environ 7 lieues. De Guallaga jusqu'à Napo, j'ai consacré le

résultat des routes de M. de la Condamine avec une grande Carte manuscrite, dont le P. Magnin qui l'a dressée, lui fit présent à Borja, capitale de Maynas, où ce Pere résidoit. Cette Carte embrasse une très-grande étendue de pays, & depuis Mocoa vers le Nord jusqu'à Moyobamba & Lamas vers le Sud, le détail de la Carte de l'Amérique Méridionale en est tiré en partie. Nonobstant le mérite de ce morceau de Géographie, le défaut presque universel des Cartes qui ne sont pas assujetties à toute la rigueur Géométrique, défaut qui consiste à exagérer l'étendue des espaces, s'y fait sentir notablement en différens endroits. L'original de la Carte que le P. Samuel Fritz avoit dressée de la rivière des Amazones, & qui est entre les mains de M. de la Condamine, peut pareillement être consulté en cette partie. L'intervalle de Guallaga à S. Joachim d'Omaguas étant prolongé jusqu'à 50 lieues de 20 au degré dans la Carte de l'Amérique Méridionale, j'ai lieu de croire cet espace aussi étendu qu'il se puisse présumer, ne l'ayant trouvé que d'environ 47 dans la Carte du P. Magnin, quoique la mesure des espaces n'y soit pas assez épargnée généralement parlant. De S. Joachim à l'embouchure de Napo, M. de la Condamine indique l'air-de-vent Nord 35 degrés Est, & la Carte du P. Fritz, auquel ce quartier devoit être connu plus qu'à aucun autre, n'en diffère pas sensiblement. La différence des hauteurs observées par M. de la Condamine en chacun de ces lieux, jointe à l'air-de-vent, devient un grand moyen de fixation pour ces deux points l'un à l'égard de l'autre. Je ne l'ai peut-être pas saisi assez rigoureusement, puisque le point de

Napo décline d'environ 40 degrés du Nord à l'Est dans la Carte de l'Amérique Méridionale, ce que j'ai lieu d'attribuer au désir constant que j'ai eu en la composant, de donner plus que moins à l'étendue des espaces.

J'ai cru reconnoître par la voie de Napo même, que l'intervalle qui se rencontroit entre le lieu de son embouchure & les lieux de position plus immédiate à l'égard de Quito, ne pouvoit se présumer susceptible d'un grandissement sensible & marque M. Maldonado m'ayant communiqué divers mémoires, pour servir à la composition d'une grande Carte de la partie Septentrionale du Pérou; la distance en laquelle se trouve le Puerto ou Embarcadere de la rivière de Napo à l'égard de Quito, savoir environ 30 lieues de 20 au degré en ligne directe, étoit estimée dans notre travail plus que suffisante. Et j'ai conservé un Itinéraire circonstancié de la main de M. Maldonado, par lequel nonobstant le passage de la Cordellière, & les autres difficultés d'un chemin presque désert, on ne compte que 41 lieues en suivant la route depuis Quito jusqu'à ce Puerto de Napo. Pour qu'on soit en état de porter son jugement sur cette distance, comme sur plusieurs autres que le sujet que nous traitons doit faire rencontrer, j'entrerai en quelque discussion de la Lieue, tant Espagnole proprement dite que de celle d'usage, ce qui peut avoir son utilité indépendamment même de l'objet actuel.

La Lieue d'Espagne selon la définition ordinaire sur le pied de 17 & demie au degré, ne porte sur aucun principe de mesure, & cette définition n'a d'autre fondement que celui d'être une mesure moyenne entre la Lieue

Hollandoise estime de 15 au degré, & la Lieue marine Françoise & Angloise établie sur le pied de 20. Les Tribunaux de Castille ont une mesure juridique de la Lieue, qu'ils appellent *del Cordel de la Corte*, fixée à 5000 Varas, ou à 3000 Pas selon la Loi d'Alphonse X. surnommé le Sage. J'ai trouvé quelque diversité entre les Auteurs qui ont donné la mesure de la Vara. On a vu ci-dessus celle qui existoit au Pérou entre les mains de Peralta. Don Jorje Juan, dans la Relation Espagnole des opérations faites au Pérou pour la mesure des degrés du Méridien, compare la *Vara de Castilla* à 3710 parties du Pied de Paris divisé en 1440 ; & sur cet étalon la Lieue Espagnole de 5000 Varas revient à 2147 Toises, moins quelques lignes qui se peuvent négliger. Mais, il faut convenir que cette Lieue *Légale* n'est point d'usage pour l'estime commune des distances. Sépulveda & Moralez dans la Castille, Resendius dans le Portugal, ont observé que cette estime commune de la Lieue répond généralement parlant à 4 Milles, selon la mesure de Mille qui paroît avoir été propre aux grands chemins de l'Espagne, du temps de la domination Romaine : & ce qu'il y a de plus singulier à remarquer sur ce sujet consiste en ce que cette mesure de Mille se rapporte à celle du Pied Castillan subsistant, & non au Pied Romain, comme on le peut voir dans Moralez, *Antigüedades de las Ciudades de Castilla*, fol. 33, où il cite des mesures actuelles prises par Antonio de Lebrixa & par Esquivel. Cela étant, le moyen d'avoir une évaluation commune de la Lieue d'usage en Espagne, est d'ajouter un tiers en sus à cette Lieue légale définie ci-dessus ; & le

calcul fera trouver 2863 Toises. De sorte que la plus juste idée qu'on puisse se faire en général de la Lieue Espagnole est de l'estimer sur le pied de 20 au degré.

Il y a tel quartier dans les pays Espagnols de l'Amérique, où le terrain étant à peu près égal, peuplé en même temps & cultivé, on pourroit croire que les lieues seroient conformes à celles de l'Espagne. Entre Quito & Riobamba, en un pays comme je viens de le supposer, on compte 36 lieues, & par les Triangles de la Méridienne cet espace est déterminé en droite ligne à 85000 Toises. Quand pour satisfaire à quelques détours dans la route on ajouteroit cinq ou six mille Toises, l'évaluation de la Lieue n'allant qu'à 2500 Toises ou peu au-delà, n'est point au pair de celle de 20 au degré. Mais, dans les pays sauvages, remplis de montagnes, ou couverts de bois épais & de marécages, le Voyageur compte autant de Lieues qu'il a employé d'heures à cheminer, il estime la longueur du chemin en proportion de ce qu'il lui en a coûté d'ennui & de fatigue. Alors, ce que la relation d'un pareil voyage appelle 35 ou 40 lieues, suffit à peine à remplir l'espace d'un degré sur une Carte. Je pourrais appuyer cette observation de beaucoup d'exemples particuliers, & néanmoins je me bornerai à citer une Lettre du P. Chomé Jésuite, dans le XXVe. volume des Lettres Edifiantes, où l'intervalle de 4 degrés entre la réduction de S. Xavier chez les Chiquites, & celle de S. Ignace des Zamucos, qui se range à peu près au même méridien que la première, est compté 170 lieues en mesure de chemin, ce qui donne 42 ou 43 lieues par degré.



Quand on voudroit supposer, que les 41 lieues qui se comptent entre Quito & le Puerto de Napo excéderoient en mesure celles qui ont été évaluées entre Quito & Riobamba, quoi qu'en pays plus ouvert & plus commode, & qu'on les voudroit rigidement de 20 au degré; il ne s'ensuivroit pas pour cela que l'espace de 30 de ces Lieues plus que moins en ligne aérienne & directe, ne put renfermer environ 40 Lieues de chemin, & je m'en rapporte à ceux auxquels le passage de la Cordelière & les autres circonstances locales du pays sont connues par expérience. L'intervalle du Puerto de Napo à la jonction de Rio Coca n'est pas assez étendu pour donner lieu à une erreur considérable, & on a pu en juger par analogie avec d'autres distances. La partie inférieure de Napo, depuis Coca jusqu'à la rivière des Amazones, avec ce détail de rivières affluantes & de peuplades Chrétiennes qui paroît dans la Carte de l'Amérique Méridionale, est tiré d'une Carte particulière dont M. de la Condamine m'a fait part, dressée par le P. Paul Maroni Jésuite, qui avoit visité toute cette partie. Suivant l'échelle que porte cette Carte, on mesure 79 ou 80 Lieues (*Leguas Castellanas*) entre la bouche de Cocadans Napo, & l'entrée de Napo dans la rivière des Amazones. Or, quelle est la mesure du même espace dans la Carte de l'Amérique Méridionale? 85 Lieues plus que moins sur le pied de 20 au degré. De sorte que l'on peut admettre, que les Lieues de l'échelle de la Carte sont de telle grandeur, que 18 & demie fussent pour remplir un degré; & il est naturel d'en inférer, que l'espace qui donne lieu à une pareille estimation doit plutôt

abonder en mesure que d'en manquer.

Une représentation idéale de la rivière de Napo & de partie du Marañon, dans les papiers de M. de la Condamine, est accompagnée de cette note; que depuis le Napo-puerto jusqu'au Marañon, la navigation du Napo dans le temps des eaux basses se fait en 15 jours, & qu'elle se fait même en moins de jours quand la rivière est plus grosse; *aunque quando esti crecido (el Rio Napo) se fin menos dias.* La Carte de l'Amérique Méridionale fournit à l'ouverture du compas 100 Lieues de 20 au degré & 3 à 4 Lieues par delà, dans la distance de Napo-puerto jusqu'à l'entrée de Napo dans le Marañon. Pour estimer un chemin de rivière (si je puis m'exprimer ainsi) il convient de faire une addition sensible à la mesure directe, & un quart en sus n'aura rien de trop. C'est à peu près la proportion que la navigation de Pastaza, qui n'est guères inférieur au Napo, & qui est peu tortueux & même direct en plusieurs grandes parties, m'a fait observer. Ainsi, nous pouvons évaluer la navigation du Napo à environ 130 lieues de 20 au degré. Si les difficultés qui retardent la navigation au temps des basses-eaux, n'ont point lieu lorsque la rivière est plus forte, & qu'au lieu de 15 jours il n'en faille que 10 par supposition, chaque jour de navigation comportant également environ 13 Lieues de 20 au degré, ne paroîtra pas foible d'estime. Il y a toute apparence que ce n'est pas sur ce pied de 20 au degré que les lieues de navigation s'évaluent en ces pays; & la navigation de Chagre depuis l'entrée de cette rivière jusqu'à Cruzes, que l'on estime de 18 lieues dans le pays, fournit au plus 4000 Toises, comme

j'en ai trouvé la remarque dans le Journal de M. de la Condamine. Il en résultera des lieues de 2200 Toises, ou d'environ 26 au degré. Et conséquemment au lieu de 130 lieues de navigation dans Napo, on en comptera près de 170, & les journées de 13 lieues seront réputées d'environ 17. De cette discussion n'ait la plus forte présomption, que l'espace du cours du Napo, s'il n'est pas censé déterminé dans la plus grande rigueur, au moins ne se peut-il juger défectueux par faute d'étendue. Et on doit conclure du développement des circonstances qui m'ont conduit au point de Napo par les différentes voies exposées ci-dessus, que bien loin d'agir arbitrairement en cette partie, je n'ai rien fait qui ne fut exigé par des instructions d'une espèce à paroître dépendantes immédiatement de la connoissance directe & positive du local.

De Napo en descendant le grand fleuve des Amazones jusqu'à la Mer, la distance des lieux se rapporte à des indications que les papiers de M. de la Condamine m'ont fournies, & entre autres le modèle à fort grand point de la Carte qu'il a rendue publique. Ce long cours est soutenu en plusieurs endroits par les observations que M. de la Condamine a faites de la Latitude. Sa curiosité ne s'est point bornée au fil de sa navigation, & il a ramassé autant de connoissances à droite & à gauche qu'il étoit possible chemin faisant. Sur ce qu'il a pu recueillir par ses informations dans l'établissement Portugais de Rio Negro, j'ai tracé un cours de rivière, que le nombre de rivières affluantes & de peuplades établies sur la rive, fera paroître d'autant plus circonstancié qu'on n'en avoit aucune connoissance. Le fait le

plus singulier, & que les preuves sur lesquelles M. de la Condamine l'a établi ne permettent point de regarder comme équivoque, est la communication de Rio Negro avec l'Orinoque, qui en cette partie est appelé Paragua. Ce nom m'a rappelé que dans les anciennes relations qui ont été faites de l'Orinoque, *Barraqua* est un des noms qui lui est donné, nom qui n'a d'autre différence de celui de *Paragua* que de n'être pas aussi conforme à l'idiome Indien. S'il reste quelque incertitude sur la communication dont je viens de parler, c'est à l'égard du lieu précisément & de la manière dont elle se fait. Car, il ne faut point avoir honte de convenir que nous ne sommes pas encore suffisamment instruits de ces circonstances. Il est naturel de présumer, que si cette communication est une division de l'Orinoque, de la même manière que l'Upura sort de Caqueta, qui n'est autre que l'Orinoque supérieur, elle se fera plutôt vers le haut de la rivière que plus bas vers la Mer. D'un autre côté, si la femme Indienne de la peuplade de Pararuma, que les Portugais de Rio Negro ont fait passer au Parà, selon le recit de M. de la Condamine, avoit été enlevée par les Portugais dans le voisinage de cette peuplade nommée Nuestra Señora de los Angeles dans le P. Gumilla; en ce cas, la communication se jugeroit plus bas que la Carte de l'Amérique Méridionale ne le marque. Ce fait nous ayant transportés sur l'Orinoque, j'en prendrai occasion de dire que la lecture de l'ouvrage du P. Gumilla répandu quelque détail sur son cours. On distinguera aisément la partie de ce Fleuve la plus voisine de la marine comme donnée avec plus de précision

précision que le reste. Quant au grand nombre de bras qu'il forme en se rendant à la Mer, il m'a suffi d'en mettre une note par écrit sur la Carte, sans prendre la liberté de figurer d'imagination, comme on a fait dans d'autres Cartes, la Côte de Cumana, qui suit les bouches de l'Orinoco, la Marquerite & la Trinidad, sont tirées d'une belle Carte particulière de Pieter-Goos, que sur quelques indices je soupçonne avoir été dressée sur des Plans Espagnols faits avec soin, du temps que la pêche des Perles avoit rendu la Marguerite très-puissante.

Mais, avant de descendre plus bas en reprenant la rivière des Amazones, il ne faut pas omettre une communication presque entièrement pratiquée par des cours de rivières entre Rio Negro & Essequébé. Le voyage d'un Chirurgien, qui du service des Hollandois dans leur Colonie d'Essequébé a passé chez les Portugais par Rio Negro, a procuré cette connoissance. M. de la Condamine m'a communiqué sur ce sujet, non seulement un dessin en forme de Carte, mais encore un mémoire, qui a donné lieu à remarquer des défauts dans ce dessin, & d'y faire des corrections. Le nom de Rupununi propre à une des rivières qui ont servi à faire cette traversée, & la proximité d'un Lac, m'ont paru remarquables en ce qu'il y a d'anciennes Cartes qui disent que le Lac Parimé est appelé par les Indiens Rupunuxini. On en conclura ce qu'on jugera à propos touchant ce fameux Lac, dont le nom de Parima est actuellement celui d'une autre rivière de ce quartier, qui tombe dans Rio Negro.

Une des principales rivières que reçoit celles des Amazones est sans contredit la Madeira ou Madera. M. de la Condamine en a rapporté une Carte dressée par les Portugais, en remontant jusqu'aux premières *Cachoeiras* ou cataractes qu'on rencontre dans son cours. L'échelle de cette Carte a consisté en des indications de journées de navigation, soit en montant soit en descendant, par conséquent fort inégales entr'elles. Il a fallu quelque

étude pour démêler ce que ces indications pouvoient signifier. Je souhaite avoir rencontré juste ou à peu près dans l'estimation que j'en ai faite, & que la manière d'évaluer le cours de plusieurs autres rivières de ce continent, m'ait bien fait juger de celle-ci. Au-delà de ce que j'ai pu tracer de positif sur le cours de la Madère, on est assuré que les Portugais se sont rencontrés par la navigation dans le district des Millions Espagnoles de la province de Sant-Cruz de la Sierra, ce qui manifeste que c'est le même fleuve connu dans le quartier de Mojos sous le nom de Mamore. Il faut conclure de cette découverte, qu'une autre rivière considérable reçue dans l'Amazonie au-dessus de la Madère & du même côté, sous le nom de Peruz, est l'Amarumayu ou Rivière serpent, qui coule immédiatement à l'Est des Andes de Cusco.

J'ai trouvé quelques crayons d'autres rivières reçues par celle des Amazones dans les papiers de M. de la Condamine. J'y ai joint ce que m'a fourni une Carte que j'avois dressée en 1729 du cours de la rivière des Amazones, en remontant du Pará jusqu'à Rio Negro, sur les instructions du P. Ignacio dos Reys, de l'Ordre de la Merci, qui avoit habité douze ans les bords de cette rivière, & dont M. Couvat, Chevalier de Christ, m'avoit procuré la connoissance. Il est à presumer que le quartier des Millions de la Merci avec ses entours, depuis Matari jusqu'à Jamondas dans la partie du Nord de l'Amazonie, n'est pas la plus foible partie de détail aux environs de l'Amazonie. En passant à l'autre bord, & en approchant de la Mer, la manière dont j'ai défini le cours de Xingü dans sa partie connue, est l'usage que j'ai fait d'un mémoire donné dans le pays à M. de la Condamine. Les Hollandois établis autrefois sur cette rivière, qu'ils avoient vraisemblablement prise pour la principale branche du fleuve en remontant de la Mer, en avoient tracé le cours dans leurs Cartes jusqu'à la première Cachoeire.

*Mars.*

A a

Les bouches de l'Amazone sont exprimées plus en détail qu'on ne devoit ce semble l'attendre d'une Carte, qui par l'étendue de son objet en général resserre nécessairement en petit espace les objets particuliers. Je dois rapporter une partie de ce qui regarde l'entrée du Parà aux connoissances que le P. Ignacio en avoit spécialement. Il m'avoit fait connoître le Tagipuni, canal de communication, & par lequel M. de la Condamine a passé de la rivière des Amazones dans le Parà. Je réservai à parler ailleurs de la rivière des Tocantins, qui avec celle des Bocas forme l'entrée du Parà. La navigation terre à terre de M. de la Condamine, du Parà à Cayenne, nous a procuré une connoissance exacte de la Côte en gagnant le Cap de Nord, qui est réputé fermer d'un côté l'embouchure de la rivière des Amazones.

La Côte de Guiane, depuis l'Orinoque jusqu'au Cap de Nord, & par laquelle je terminerai cette Lettre, remettant à une seconde ce qui reste à traiter de mon sujet, est l'extrait d'un travail particulier, en ayant dressé une Carte à fort grand point, dont la Carte de l'Amérique Méridionale n'est sur cet article que la réduction. Pour dresser la Carte de Guiane, je suis parti de la Longitude de la Martinique. Dans l'année 1704 des Mémoires de l'Académie, plusieurs observations du P. Feuillée au Fort S. Pierre, donnent la différence à Pégard de Paris de 4 heures, & au-delà depuis 12 minutes 23 secondes jusqu'à 13 minutes 41 secondes. Mais, M. Cassini préférant deux de ces observations qui ont eu leurs correspondantes, & prenant le milieu entre 13 minutes 16 secondes & 13 minutes 41 secondes, conclut 4 heures 13 minutes 28 secondes, dont il résulte 63 degrés 22 minutes. MM. Deglos & Deshayes, & le P. Laval, ont aussi observé à la Martinique; & comme de leurs observations il résulteroit 15 ou 18 minutes de degré de plus grande différence à Pégard de Paris, & qu'en partant

de la Martinique pour me rendre vers l'embouchure de la rivière des Amazones, j'avois le désir de chasser dans l'Est & d'y poulser cette embouchure le plus qu'il me paroitroit possible de le faire, j'ai trouvé la détermination du P. Feuillée favorable à ce dessein.

De la position de la Martinique se conclut celle de la Grenade par le gisement respectif de ces Isles, selon que les Cartes les plus particulières l'indiquent, savoir Sud quart à Ouest, & Nord quart à Est, il faudroit être autorisé par des observations qui démentiroient cette position, pour être en liberté de s'en écarter. La position de la Grenade à Pégard de Boca del Drago & de la Trinidad, est dans un cas pareil, & se trouve conforme à une Carte de Pieter-Goos dont j'ai parlé, la plus recommandable que je connoisse pour ce quartier-là, & à laquelle d'anciennes Cartes Espagnoles m'ont paru se rapporter exactement. L'entrée de l'Orinoque se lie à la Trinidad, & outre l'autorité des Cartes que je cite, les instructions de marine déterminent la pointe Est de la Trinidad au Nord quart d'Ouest à Pégard d'Amacura, qui fait angle à l'entrée de l'Orinoque. D'Amacura à Essiquebé, la côte prend beaucoup du Sud, & en participeroit même davantage selon diverses instructions de Mer. Car, selon un routier Flamand, que Laet cite avec confiance, liv. 17 ch. 25, la partie de cette Côte qui tient à Essiquebé immédiatement, court au Nord avant que d'incliner vers le Nord-Ouest; & selon le Flambeau de Mer de Van-Keulen, la course depuis Poumaron jusqu'à la pointe d'entrée de l'Orinoque, est Nord-Ouest quart Nord. De ces runbs on concluroit le gisement général de cette pointe à celle d'Essequébé le Sud-Sud-Est, ou 22 à 23 degrés du Sud à l'Est; au lieu que la Carte dont je discute la composition s'écarte à 30 degrés du Sud dans le même gisement; d'où il suit que l'entrée d'Essequébé en est plus reculée dans l'Est, en procédant comme on fait ici d'Occident en Orient.

Il y a une très-belle Carte particulière de l'entrée d'Essequébé & Demetari, & qui comprend aussi Poumaron. Quoiqu'elle soit gravée & publique depuis longtemps, aucune des Cartes qui ont été faites de l'Amérique ne la représente. La Carte d'Essequébé se lie à une autre qui concerne Berbice en particulier. Cette Carte de Berbice est un véritable arpentage, & l'ouvrage d'un Ingénieur nommé Knapp. Elle porte une Echelle définie en *Rodes* ou Verges. La Verge est composée de 12 Pieds du Rhin, & par la comparaison de ce Pied à celui de Paris, revient à 11 Pieds 7 Pouces 2 Lignes. Entre Berbice & Suriname la distance s'évalue 39 à 40 lieues, & le détail des diverses indications que j'en ai trouvées est exposé dans un écrit, que la Carte que j'ai dressée de la Guinée m'a donné occasion de faire, & dont je me borne ici à l'extrait. Mais, il m'a été très-avantageux de connoître une définition positive de la mesure de Lieue qui est propre à ce pays. Les Hollandois ont l'arpentage le plus précis du quartier de Suriname, fait par un Ingénieur nommé Lavaux. Chaque possession, & ce que chacune de ces possessions contient d'acre de terre, est donné par cet arpentage. L'échelle qu'il porte définit la Lieue du pays, *Schaal van agt Surinaamsje Mylen*, à 200 *Kettingen* ou Chaines, dont la mesure est de 66 *Voeren Rhylands* ou Pieds du Rhin. Le Pied du Rhin mesuré sur son étalon à Leyde par M. Picard, contient 1392 parties du Pied de Paris divisé en 1440, ou 11 Pouces 7 Lignes & un cinquième de Ligne. La Chaine de 66 Pieds du Rhin se réduit donc à 63 Pieds 9 Pouces 7 Lignes & un cinquième de Ligne de notre mesure de Pied, & les 200 Chaines reviennent à 2126 Toises 4 Pieds. L'affinité qu'on peut remarquer entre cette Lieue & la Lieue juridique d'Espagne, donneroit lieu de ne la pas juger arbitraire, puisque la Hollande a été soumise à la domination Espagnole,

& qu'il est vrai que le Pied de Bruxelles est conforme au Pied Castillan. Quoi-qu'il en soit, en même temps que l'on compte environ 40 lieues entre Suriname & Berbice, j'ai trouvé une autre évaluation de la distance sur le pied de 29 à 30 lieues de 20 au degré. Or, les 40 lieues de l'espace définie ci-dessus donneront 85067 Toises, & le calcul de 30 lieues de 20 au degré donnera 85500 Toises. Et je pense qu'on doit être satisfait d'un tel degré de convenance entre ces décomptes.

Le quartier de Suriname est borné par la rivière de Maroni. On compte 26 lieues dans cet intervalle, & quoique la Carte de l'arpentage par autoriser à n'en mesurer que 25, le désir d'employer plus que moins d'espace m'a fait admettre les 26. Je n'ai pas plus épargné l'espace entre Maroni & Caienne. Le P. de la Neuville, Jésuite, me procura en 1727 beaucoup de connoissances de détail sur cette Côte, par le moyen d'un homme qui l'avoit fréquentée plusieurs années; & le calcul que ce praticien faisoit des distances entre Courou & Maroni, se montoit à 48 lieues. Entre Courou & Caienne on en compte 10, & cet espace déterminé par M. de la Condamine à environ 20300 Toises par l'expérience du son, fait évaluer ces 10 lieues à 2000 Toises ou peu au-delà. Les 48 que j'ai dit être comptées entre Courou & Maroni, occupant dans la Carte l'espace de 100000 Toises à l'ouverture du compas, donc chacune de ces lieues s'évalue 2100 Toises ou à peu près, sans ce que le cabotage de la côte peut y ajouter dans les distances particulières. On remarquera la convenance qui se rencontre entre ces lieues & celle qui a été définie avec précision dans le quartier de Suriname. Et comme elles s'évaluent au-delà de ce que donne l'intervalle déterminé entre Caienne & Courou, il n'y a pas lieu de soupçonner qu'elles soient trop faibles d'estime. Selon une Carte que M. de

la Condamine a rapportée de Caienne, la distance de Courou à Maroni est à celle de Caienne à Courou comme 3 est à 1. Si cette Carte ne fait pas autorité, au moins fait elle présumer, que ces espaces étant entre eux comme 3 ou à peu près est à 1. dans la Carte de l'Amérique Méridionale, cette Carte ne s'estime pas faible de proposition en cette partie. On estime à Caienne que la distance de Suriname est de 80 lieues, & une Lettre du P. Fauque Jésuite, écrite de Caienne même en 1744, & qui est insérée dans le XXVII. & dernier Recueil des Lettres édifiantes, le dit formellement. Or, ce qu'il y a de distance entre Suriname & Maroni vallant 26 lieues, & l'intervalle de Caienne à Courou étant réputé de 10, reste 44; au lieu que la Carte en admet 48, & conséquemment ne paroît pas altérer la distance convenable entre Suriname & Caienne.

J'ai profité du relèvement & de la détermination de plusieurs points aux environs de Caienne par M. de la Con-

damine. Sa navigation pour se rendre du Parà à Caienne, concourt avec diverses Cartes particulières à décrire & ranger la côte jusqu'au point du Cap de Nord. La différence entre Caienne & ce Cap s'est trouvée à peu près la même que la donnoit une Carte particulière de ce quartier de l'Amérique, que j'ai dressée en 1729 & qui a été rendue publique. C'est par cet endroit qui nous fait rejoindre la rivière des Amazones, que je mettrai fin à cette Lettre. Je vous supplie, Messieurs, de me permettre de vous en adresser une seconde, pour rendre plus complète l'analyse de la Carte de l'Amérique Méridionale.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Février 1750.

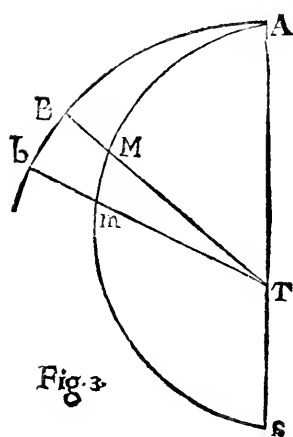
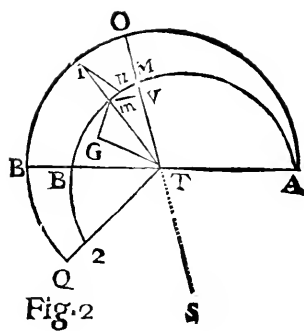
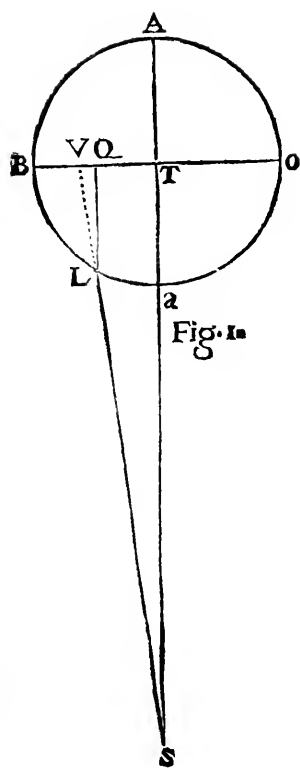
*L'Auteur de cette Lettre a fait précédé la Carte de l'Amérique Méridionale; d'une parçille Carte de l'Amérique Septentrionale.*

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS DE MARS 1750.

<i>ACTA Sanctorum Martyrum Orientalium &amp; Occidentalium in duas Partes distributa, &amp;c.</i>	131
<i>Recherches sur le mouvement de l'Apogée Lunaire, &amp;c.</i>	141
<i>Seconde Lettre de M. de L'Isle, Professeur Royal &amp; de l'Académie des Sciences, &amp;c.</i>	150
<i>Les Coutumes du Duché de Bourgogne, avec les Coutumes, &amp;c.</i>	164
<i>Lettre de M. d'Anville à Messieurs du Journal des Sçavans, sur une Carte de l'Amérique Méridionale, &amp;c.</i>	175

Fin de la Table.







LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
A V R I L.

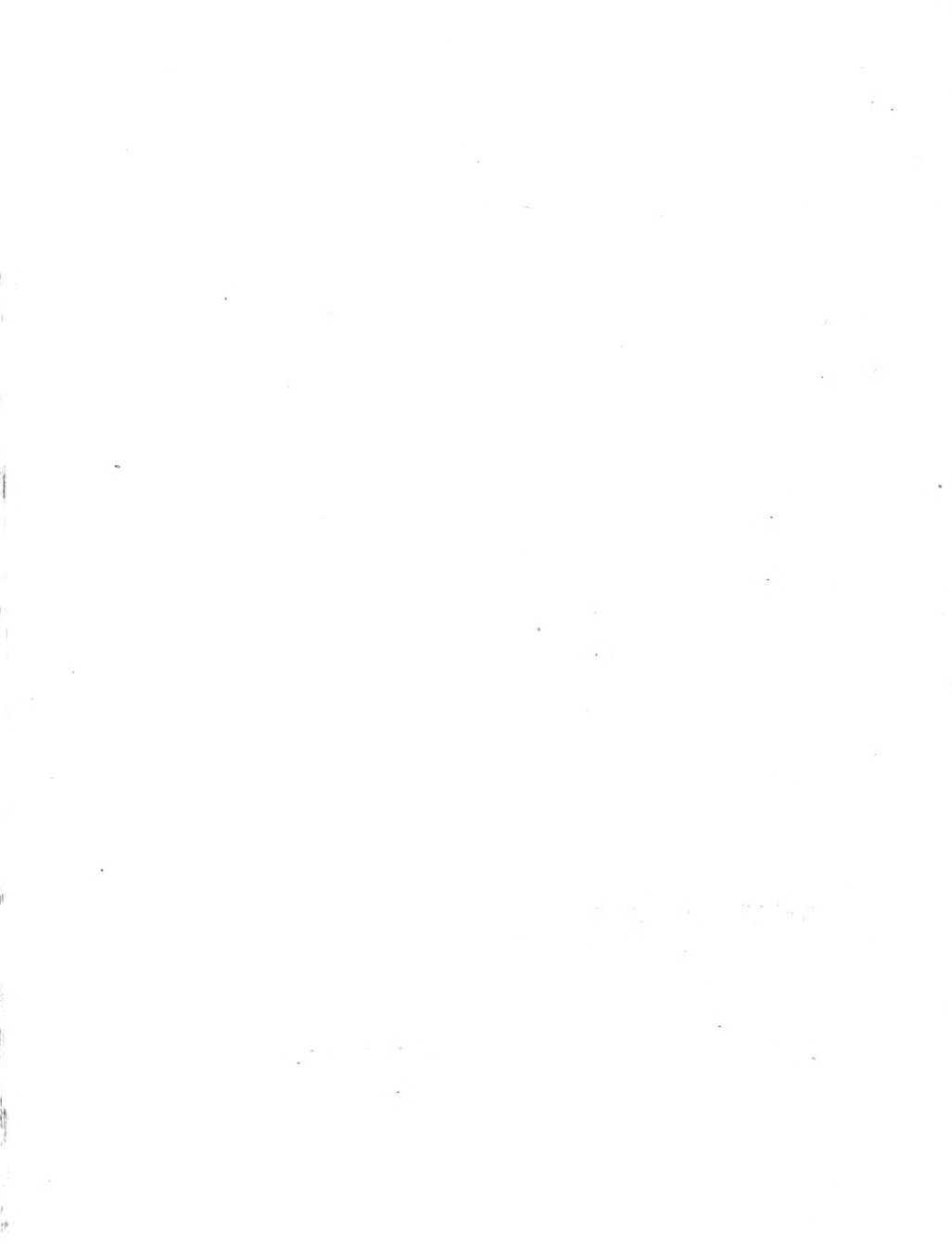


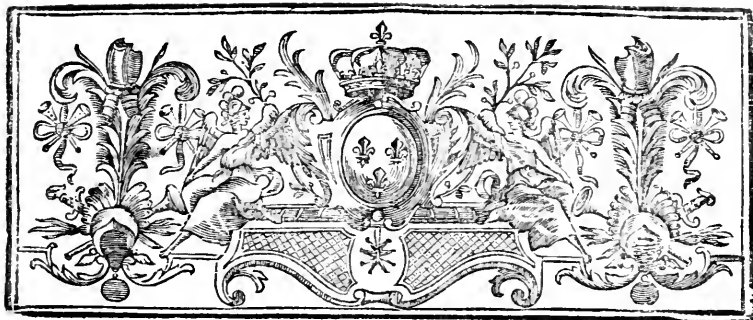
A P A R I S.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la  
Place Maubert, à l'Annonciation.

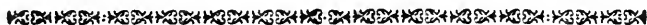
---

M. D C C. L.  
*A V E C P R I V I L E G E D U R O Y.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SÇAVANS.



A V R I L M. DCC. L.

VENERABILIS VIRI JOSEPHI MARIE THOMASII S. R. E.

Cardinalis Opera omnia. Tomus primus continens Sacrorum Bibliorum Veteros Titulos, Sectiones, &c. Ad Mff. Codices recensuit, notisque auxit Antonius-Franciscus VEZZOSI, Clericus Regularis. Romæ, 1747. Ex Typographia Palladis. Excudebant Nicolaus & Marcus Palearini, superiorum facultate. C'EST-A-DIRE: *Tous les ouvrages du Vénérable Joseph-Marie THOMASI, Cardinal de la Sainte Eglise Romaine. Tome premier contenant les anciens Titres des Livres Saints, les sections, & divisions par Chapitres & Versets; le tout a été collationné avec les Manuscrits & augmenté de*  
Avril.

Bb ij

Notes par Antoine - François VEZZOSI, Clerc Régulier, A Rome, 1747. De l'imprimerie de la Minerve, Chez les Freres Palearini, trois volumes in-4°. le premier est de 500 pp. sans les Préfaces, le second, de 588, & le troisième de 624.

**L**E Cardinal Thomasi ne s'est pas moins distingué dans l'Eglise par la sainteté de sa vie, que dans la République des Lettres par son érudition & par la grande connoissance qu'il avoit acquise des Antiquités Sacrées & Ecclésiastiques. Né à Palerme en 1649, de parens Nobles & très-riches, il renonça à tous les avantages de sa naissance pour se consacrer à Dieu & se donner tout entier à la pratique des vertus Chrétiennes. Il entra à l'âge de 17 ans dans la Congrégation des Théatins. Là il partagea son temps entre les exercices de piété & l'étude des matières, qui avoient également rapport & à son goût & à son état. Il avoit déjà fait pendant le cours de ses Classes de grands progrès dans les Belles-Lettres. Il ne cessa depuis de les cultiver, & il joignit à cette étude celle des Langues sçavantes dont il crut que la connoissance lui étoit nécessaire pour executer le projet, qu'il avoit formé dès sa jeunesse de rechercher dans les sources les plus pures les anciens monumens concernant la lecture des Livres Saints. Etant allé à Rome par l'ordre de ses Supérieurs il fréquenta assiduellement les Bibliothèques & les Archives de cette Ville. Il consulta avec soin les plus anciens Manuscrits de la Bible, où il trouva plusieurs

choses dignes de remarque qu'on avoit négligé jusqu'alors de transcrire dans le dessein de les publier. Il s'attacha surtout à recueillir les anciens Titres, les Prologues, & les argumens des différens Livres de l'Ecriture, les sections, les sommaires des chapitres & les Enumérations des Versets contenus dans chaque Livre.

Ces monumens qui au premier coup d'œil pourroient paroître peu importants, sont cependant extrêmement dignes de notre attention. Ils nous retracent une image de la piété des premiers Fidèles. Ils nous représentent le zèle ardent que nos Peres avoient pour l'étude & l'intelligence des Saintes Ecritures. On sçait d'ailleurs quels ont été les efforts & les recherches, que les hommes les plus versés dans la connoissance des antiquités Ecclésiastiques ont faites pour découvrir les sections de la Bible, qui étoient en usage dans les premiers siècles de l'Eglise; nous les trouvons ici sans aucune peine. Nous en voyons le nombre, le commencement, & la fin. Avec le secours de ce Livre nous pouvons vérifier sur le champ les citations de l'Ecriture que l'on trouve dans les Peres de l'Eglise & les Auteurs Ecclésiastiques, qui ont fleuri depuis le cinquième siècle.

Une autre utilité non moins considérable, que nous présente le recueil de ces anciens monumens, c'est qu'ayant eu le malheur de perdre l'ancienne version Latine des Septante, nous en retrouvons des fragmens assez étendus dans les titres & les sommaires des Chapitres que le Cardinal Thomasi nous a mis sous les yeux ; car il n'est pas douteux, que ces titres n'ayent été faits sur l'ancienne version Latine. Ces titres d'ailleurs peuvent servir de Commentaire pour les endroits les plus difficiles de la Sainte Ecriture. Ils seront certainement d'une utilité particulière pour l'intelligence des Prophéties, en ce qu'ils indiquent les passages, où les Prophètes nous représentent Jesus-Christ, l'Eglise & les Sacremens de la nouvelle Loi sous le voile des figures. Ayant eu à parler de l'antiquité de ces titres, le Cardinal Thomasi n'a pas jugé à propos de remonter jusqu'à l'origine de la distinction du texte Hébreu & du texte Grec, par Chapitres & par versets. Comme cette matière a déjà été traitée par le P. Morin dans ses exercitations sur la Bible, par M. Huer dans ses notes sur Origène, & plus amplement encore par Georges Hennius Goezjus, dans une Dissertation sur le Rite de la lecture de la Bible, imprimée à Vittemberg en l'année 1685. Il renvoie le Lecteur aux ouvrages de ces Sçavans. Son objet est de rechercher seulement en quel temps on a commencé à met-

tre une certaine distinction dans le texte des versions Latines. Il paroît, dit notre sçavant Auteur, par les Ecrits des SS. PP. de l'Eglise Latine, qu'avant le cinquième siècle on ne connoissoit point en Occident l'usage de distribuer les Livres Saints par Chapitres & par Versets, ou du moins que si on l'avoit suivi, ce ne fut qu'à l'égard des quatre Livres de l'Evangile qu'Eufrébe de Césarée avoit distingué par Chapitres, & dont S. Jérôme traduisit ensuite les Canons en Latin. Mais il est certain par le témoignage de Cassiodore, que dans le cinquième siècle on avoit déjà commencé à mettre des Titres à quelques Livres de l'Ecriture. Cet Auteur qui vivoit encore peu de temps après le milieu du sixième siècle, & qui mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, dit en termes formels, que de son temps l'Octateuque (c'est-à-dire les cinq Livres de la Loi, ceux de Josué, des Judges, & de Ruth) étoient accompagnés de Titres, qui avoient été apposés par ses Ancêtres. S'il est vrai qu'avant le sixième siècle il y avoit déjà des Titres aux marges des Livres Saints, il y a apparence que l'endroit du texte, qui répondoit à ces Titres, étoit distingué par quelque marque qui le rendit facile à trouver.

C'est ainsi, suivant le Cardinal Thomasi, que dans le cinquième siècle les Titres ont donné occasion à la division des premiers Livres de l'Ecriture Sainte, par Se-

tions & par Chapitres. Dans le sixième Cassiodore créa de nouveaux Titres pour plusieurs Livres, qui n'en avoient point; il en composa, comme il le dit dans son traité de l'Institution des Divines Ecritures pour les deux Livres des Paralipomènes, & pour les cinq Livres qu'on attribue communément à Salomon, sçavoir les Proverbes, l'Ecclesiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse, & l'Ecclesiastique, afin de faciliter, dit-il, l'intelligence des importantes maximes contenues dans ces Livres, à ceux qui ne sont pas versés dans la lecture de la Bible. Le sçavant Cardinal observe cependant que ces paroles de Cassiodore, ne doivent pas être entendues de tous les Titres qui accompagnent les Livres Sapientiaux; comme on trouve, dit-il, dans l'Ecclesiastique plusieurs petits Argumens & Titres, qui sont les mêmes que ceux qu'on lit dans les exemplaires Grecs de la version des Septante, il est plus raisonnable de croire qu'ils ont passé de l'édition Grecque dans la Latine, que de la Latine dans la Grecque. Il pense de même que c'est des Peres Grecs, qu'on a emprunté l'explication du Cantique des Cantiques, qui distingue plusieurs Interlocuteurs. Il en apporte pour preuve l'explication Grecque de ce Livre que Meursius a fait imprimer. Ce Commentaire porte à la vérité le nom d'Eusèbe de Césarée, mais il est visible qu'il a été composé des expressions de plu-

sieurs Peres. Il est fait mention aussi de ces Interlocuteurs dans les Commentaires de Beda. Mais le Cardinal Thomasi est persuadé que Bédà n'en étoit point l'Inventeur, & qu'au contraire il l'avoit empruntée de Commentateurs plus anciens. Le Cardinal Thomasi fonde ce jugement sur le caractère même de tous les ouvrages de ce pieux Ecrivain, qui par humilité & par un sentiment de dévotion envers les SS. PP. s'étoit assujetti à ne se servir que de leurs expressions, & qui en effet avoit réussi à les enchaîner avec un art admirable dans le tissu de ses discours.

Quant aux Livres de Tobie; d'Esther, de Judith, & des Machabées, nous en devons les Titres à Cassiodore. Cet Auteur s'en attribue la composition dans le sixième Chapitre de l'Institution des Divines Ecritures. Mais il ne fait aucune mention de ceux qui accompagnent les Livres des Prophètes. Il ne dit point, ni qu'il ait recueilli les Titres que ses Prédecesseurs avoient composés, ni qu'il en ait fait de nouveaux lui-même. Si cependant il y avoit quelques Livres de l'Ecriture Sainte, pour l'intelligence desquels ces Titres fussent utiles, on peut dire qu'ils étoient pour ainsi dire nécessaires dans ceux des Prophètes, tant à cause de l'obscurité des pensées & de l'interruption de l'ordre du discours, que pour indiquer les Mystères de la Loi nouvelle, qui y sont cachés sous l'emblème des

Figures. Aussi notre sçavant Auteur a-t'il cru reconnoître par plusieurs expressions, que les Titres & les Sommaires qu'il a trouvés dans les anciens Manuscrits à côté des Prophéties, & dont il nous donne une fidelle copie dans son Livre, sont plus anciens que Cassiodore, & qu'ils ont été composés pour l'édition Latine de la version des Septante.

Cet ancien usage des titres & des distinctions de Chapitres, a duré jusqu'à l'onzième siècle; c'est ce qui paroît clairement par l'état même des Manuscrits, que notre Auteur a consultés, & par le témoignage de Fulbert, Evêque de Chartres, Auteur de l'onzième siècle, qui cite ces paroles: *nondum erant abyssi*, &c. comme étant tirées du vingt-deuxième chap. des Proverbes. Or ce passage se trouve rapporté sous le même nombre dans l'ouvrage que nous annonçons au Public: preuve certaine que le nouvel arrangement des sections dont nous nous servons aujourd'hui, n'étoit pas encore établi.

Au reste l'Auteur n'a épargné, ni soins, ni travail pour rendre cette édition parfaite. Il proteste dans sa Préface, 1°. qu'il présente les Manuscrits tels qu'il les a trouvés, & qu'il n'a corrigé qu'un petit nombre de fautes. Il a jugé à propos d'abandonner ce soin à ses Lecteurs, ne croyant pas qu'il y eût de l'équité à préférer ses propres corrections à celles que les autres pourroient imaginer, particulière-

ment sur des endroits qui peuvent être restitués de différentes manières.

2°. Il a remis dans leur ordre les chiffres qui distinguent les Chapitres, excepté dans les endroits, où il a pu soupçonner qu'il y avoit une lacune; il est surprenant, dit-il, de voir quelle a été sur ce point la négligence & l'inattention des Copistes, il n'est presque point de Manuscrit où la suite des nombres soit exactement observée.

3°. La plus grande peine qu'il ait eue, c'a été de désigner & souvent même de rétablir les commencemens des Chapitres dans le texte. Car outre que les chiffres qui devoient distinguer les Chapitres, étoient ou omis dans le texte, ou faussement marqués, les grandes Lettres écrites en rouge, par lesquelles on a coutume de désigner les commencemens des Chapitres, se trouvoient souvent en plus grand ou en plus petit nombre que les Titres. Elles étoient même quelquefois absolument omises. Pour remédier à ces défauts l'Editeur a été obligé de collationner plusieurs Manuscrits & d'examiner avec attention & les Titres, & les Matières qui y répondent. Il a rétabli & marqué de leurs chiffres les endroits, sur lesquels il étoit sûr de ne pas se tromper, & il a omis tout ce qui lui a paru incertain; s'il a suppléé par lui-même quelques chiffres & quelques commencemens de Chapitres, il a renfermé ces supplémens entre deux [] ,

afin qu'on ne prit pas pour copie de Manuscrits, ce qu'il a ajouté du sien.

4°. Il n'a rapporté du commencement de chaque ancien Chapitre, qu'autant de mots qu'il en falloit pour le désigner d'une manière non douteuse, & afin qu'on pût voir d'un coup d'œil la différence de l'ancien arrangement des Chapitres de la Bible d'avec le nouveau, il a marqué à côté de chaque ancien titre, le nombre du Chapitre & du Verset des Bibles imprimées, qui y répond.

Le Cardinal Thomasi avoit fait imprimer de son vivant une partie de ses ouvrages, mais on n'en avoit point une collection complète, avant que M. Antoine Vezzosi Clerc Régulier de la Congrégation des Théatins publiât celle que nous annonçons. Cet Editeur ne s'est pas contenté de revoir tout le travail du sçavant Cardinal & de collationner de nouveau le texte avec les Manuscrits, mais il l'a enrichi de notes tirées en partie des ouvrages, que divers Sçavans ont donnés sur la même matière, & en partie des observations que l'Auteur lui-même a faites depuis la publi-

cation de ses ouvrages, & qui se sont trouvées dans la Bibliothèque de M. le Cardinal Passionei. On trouvera dans les Notes de M. Vezzosi les variantes des Titres recueillies par le Cardinal Thomasi, dans les divers Manuscrits que ce Sçavant avoit consultés; on y verra aussi la différence qui est entre ces Titres employés dans cette édition, & ceux que le P. Martianay a rapportés dans le premier Tome des Œuvres de S. Jérôme, & dans l'édition de l'ancienne version de l'Evangile selon S. Matthieu. Et afin qu'il ne manquât rien de tout ce qui pouvoit rendre cette édition parfaite, M. Vezzosi a ajouté au premier Tome par manière d'Appendice, les Titres des Evangiles & les Canons des Epîtres de Saint Paul, que M. le Cardinal Passionei avoit fait copier d'après un ancien Manuscrit de l'Abbaye de Morbac.

Les Manuscrits, dont l'Auteur s'est servi, sont indiqués à chaque page; ils sont tous recommandables par leur antiquité. Nous donnerons dans le mois prochain une notice du second & du troisième Volume.





*LA VOIX LIBRE DU CITOYEN, OU OBSERVATIONS sur le Gouvernement de Pologne, 1749. in-12. deux Parties, la première de 196. pages, sans l'Avis du Traducteur, & la Préface de 33. pages; la seconde de 167. pages, sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. Mais se trouve à Paris, chez J. Thomas Hérislant, Libraire, rue S. Jacques.*

CET ouvrage, annoncé dans nos *Nouvelles Littéraires* du Journal de Novembre 1749. nous a paru mériter un examen plus approfondi, eu égard à l'importance du sujet, & à la manière dont il y est traité. Nous avons expressément averti nos Lecteurs de ne pas oublier que ce Livre a été composé par un Polonois, uniquement pour la Pologne. Nous ne pouvons trop répéter cet avertissement, & nous les prions de ne pas s'écarter de ce point de vuë, sans lequel ils courroient risque de s'égarer. C'est un remède singulier pour un genre unique de maladie; si on l'applique indifféremment à toute espèce d'infirmité, loin de procurer la guérison du malade, il est à craindre qu'il ne lui devienne funeste.

Le Traducteur nous apprend que cet ouvrage, originairement écrit en Polonois, lui étant tombé entre les mains, il s'est fait une sérieuse occupation de le traduire en notre Langue. Le mérite de ce Livre ne lui permet pas de douter que ce ne soit l'ouvrage d'un des premiers Sénateurs de cet Etat, qui, accoutumé à en manier les ressorts, en connoit les moindres intérêts, & qui ne pouvant lui seul y faire la loi, s'est

Avril,

force du moins d'y répandre des leçons utiles.

Quoiqu'il en soit du nom & de la qualité de l'Auteur, il est certain que cette production ne peut être que le fruit de son zèle pour sa Patrie. Vivement touché des maux qui l'affligent, il pénètre jusqu'à leur source, & il y apporte tous les remèdes, qu'une prudence consommée, & une longue expérience lui peuvent suggérer. Quelque peu de succès qu'il se promette de son travail, l'amour de la Patrie ne lui permet pas de garder le silence.

Ce Livre est divisé en 14. Chapitres: le Clergé, le Roi, les Ministres d'Etat, le Sénat, l'Ordre Equestre, la forme des Conseils, la grande Diette, l'interstice entre les Diettes, le Peuple, l'Armée, le Trésor, la Justice, la Police, l'élection des Rois.

*Le Clergé.* L'Auteur observe, dans le premier chapitre, que la Religion doit nous conduire dans la Morale, & dans la Politique, autant que dans tout ce qui concerne le culte de Dieu; & il pose pour principe, qu'on ne sçauroit être bon Citoyen, sans être bon Chrétien. Dans le dessein qu'il se propose d'examiner toutes les playes de

C c

la République, il commence par celles qui la défigurent davantage, & il ne craint pas d'assurer que la gloire de Dieu & notre sainte Religion, ne seront jamais portées au point où elles doivent être, si les Ecclésiastiques qui sont destinés à en être les promoteurs, ne conformément leur conduite à leur caractère sacré.

Si l'on parcourt l'Histoire des différens Etats, on trouvera que les révolutions qu'on y a vû naître, ont tiré leur source ou de l'ambition ou de l'avarice. Ces deux passions si naturelles à l'homme, paroissent encore plus particulières à une Nation qui se croit tout permis, parce qu'elle est libre; & c'est aussi ce qui se voit plus communément en Pologne, où la plupart ne s'appliquent qu'à s'élever au-dessus de leur condition, & croyant ne pouvoir se distinguer que par un luxe ruineux, anaissent de toutes mains pour satisfaire à leurs dépenses. Comment mettre un frein à ces deux passions, si ce n'est par la Religion qui abhorre l'orgueil & l'avidité des richesses? Et comment la Religion produira-t-elle cet effet, si les Docteurs de la loi divine ne nous apprennent à user en Chrétiens, des biens temporels, & si par leurs exemples ils ne nous animent à la pratique des vertus opposées à ces vices?

La condition des gens d'Eglise en Pologne est bien différente de celle des Ecclésiastiques dans les autres pays Chrétiens. Outre l'en-

trée du haut Clergé au Sénat, ils possèdent la plus grande partie des biens du Royaume, & ils ne contribuent que foiblement aux charges de la République. C'est ce qui oblige l'Etat à mettre chez eux des troupes en quartier, & elles y vivent ordinairement comme en pays de conquête. Les Ecclésiastiques donnant trop peu à la République, pour foudroyer les troupes, elle en fait subsister le plus qu'elle peut à leurs dépens; & ils perdent beaucoup plus par le pillage, & la violence où ils sont exposés, qu'il ne leur en auroit coûté, si, s'exécutant eux-mêmes, ils avoient offert de bonne grace, ce qu'ils pourroient fournir à proportion de leurs revenus. Mais par là même, la République se trouve étrangement lésée; les contributions du Clergé étant si modiques, elles lui sont d'un foible secours, & elle est contrainte de ravager des biens qui sont de son Domaine, & de ruiner des habitans qui sont ses sujets. D'où vient d'ailleurs cette contribution des gens d'Eglise, qu'on pourroit appeler volontaire, s'il ne falloit pas la leur arracher? Elle est le fruit de la sueur des peuples qui cultivent leurs terres. Ils chargent ces misérables de tous les impôts qu'ils se font gloire de payer.

Comme les biens des gens d'Eglise sont une portion des biens de l'Etat, l'Auteur croit pouvoir soutenir que l'Etat a droit de remédier à l'abus qui s'en fait, & de les faire retourner à leur véritable usage. Il

lui paroît, que, fans blesser leur caractère, on peut leur demander compte de l'administration de leurs revenus, & les obliger à n'en user que suivant l'intention de ceux de qui ils les tiennent. Ce qu'il avance sur ce sujet, n'est cependant que par manière de représentation. » Comme aucune Puissance, dit-il, ne peut contraindre le Clergé à se dessaisir de ses richesses, » persuadons-lui de s'assembler de son propre mouvement, de se faire des loix pour l'administration de ses revenus, & de répartir sagement ses revenus entre l'Eglise en général, & les particuliers qui la desservent «.

Cet extrait deviendroit trop long, si nous voulions rapporter tous les moyens que l'Auteur propose pour la réformation du Clergé. Nous renvoyons nos Lecteurs au Livre même, où ils les trouveront beaucoup mieux exposés que nous ne pourrions le faire, & nous nous hâtons de venir aux autres chapitres, que nous parcourrons avec la plus grande brièveté qu'il nous sera possible.

*Le Roi.* Trois Ordres différens composent la République de Pologne. Le Roi lui seul forme le premier, le Sénat, & l'Ordre Equestre, les deux autres. L'Auteur développe les devoirs réciproques du Roi & des Sujets. Cette matière, si délicate par elle-même, est traitée ici avec beaucoup de sagacité. Il exige de ceux-ci pour le Prince le même attachement qu'une juste obéissance inspire ailleurs pour des

Souverains plus absolus, ou plus redoutables. Mais il veut que le Roi connoisse tout le prix de la soumission, qui est l'effet d'un amour libre & déintéressé, plutôt que d'un respect forcé. Il faut qu'il n'oublie jamais que sa naissance ne lui ayant donné aucun droit à la Couronne, il ne la doit qu'à l'affection de ses Peuples, & qu'il s'applique à s'en rendre digne par autant de vertus, s'il est possible, qu'il y a eu de suffrages & de cœurs empressés à la lui déferer. Nous voudrions pouvoir détailler les différentes voyes que l'Auteur découvre pour maintenir cet heureux & difficile équilibre; mais nous sommes forcés de les passer sous silence.

*Les Ministres d'Etat.* Le Gouvernement de tous les Etats, tant Monarchiques que Républicains, se partage en quatre classes; la Justice, la Guerre, les Finances, & la Police. Tout ce qui concerne le maniement des affaires publiques, se rapporte nécessairement à l'un de ces quatre chefs. Les Ministres sont le Grand Général, qui est le Chef de la Guerre; le Grand-Chancelier, qui préside à la Justice; le Grand-Trésorier, qui dirige les Finances; & le Grand-Maréchal qui a le soin de la Police. Ces quatre branches du Gouvernement, qui consistent à bien conduire les Armées, à rendre à chacun dans les Tribunaux la justice qui lui est due, à dispenser fidèlement les revenus publics, à entretenir l'abondance & la paix parmi les peuples, étoient sans doute,

originaires des droits attachés à la Royauté. Mais la République a jugé à propos de les attribuer à quatre de ses Ministres, afin de resserrer d'autant plus le pouvoir de ses Rois, & qu'au cas que ces Chefs vinsent à concevoir quelque projet funeste, ils n'eussent point de bras pour l'exécuter. Car c'est ainsi qu'on appelle communément les Ministres dont nous parlons: *Brachia Regalia*.

» C'est sur l'autorité qui est an-  
 » nexée à leurs Charges, dit l'Au-  
 » teur, que la République a voulu  
 » poser, comme sur un pivot iné-  
 » branlable, un juste équilibre en-  
 » tre la Majesté & la Liberté, afin  
 » que l'une ne prévalût jamais sur  
 » l'autre. Je veux dire, afin qu'un  
 » Roi juste & modéré n'eût jamais  
 » rien à souffrir de notre indépen-  
 » dance, & que notre indépen-  
 » dance n'eût point à craindre d'é-  
 » tre opprimée par l'ambition de  
 » nos Rois. Telle est, en effet, la  
 » fonction de nos Ministres d'Etat.  
 » Ils doivent user de leur pouvoir,  
 » de manière que le Roi le plus  
 » hardi à attaquer nos Privilèges,  
 » échoue toujours dans ses mau-  
 » vais desseins, & que la Liberté la  
 » plus immodérée rentre au plutôt  
 » dans les bornes où elle doit se  
 » contenir ».

*Le Sénat.* Il n'est point de République sans Sénat. Autrefois le Sénat, composé de douze Palatins, a long-tems lui seul gouverné tout le Royaume. A présent il en constitue le second ordre. Sa prééminence sur l'Ordre Equestre, & ses

autres prérogatives, doivent le rendre respectable à la Nation. Ceux qui le composent, sont appelés, à la manière des Romains, *Patres Conscripti*. On leur donne aussi le nom de *Fidèle Conseil*, d'*Interprète des Loix*, d'*Ordre Intermédiaire* entre la Majesté & la Liberté. Chaque Sénateur s'engage à défendre & à protéger la Nation par le serment qu'il fait: *Quidquid no-civi videro avertam*.

Les Sénateurs sont libres d'exercer leurs emplois, & personne ne peut les contraindre d'en remplir les devoirs. L'Etat ne fournit rien à leur entretien, & plusieurs d'entre eux n'ayant ni émolumens, ni récompenses à espérer, ils ne se font point de scrupule de ne pas s'acquitter de leurs fonctions. Ils commettent des concussions d'autant plus librement, qu'ils ne craignent point d'en être punis comme ils le méritent.

Pour remédier à cet abus, l'Auteur propose de pourvoir au soutien de leur dignité, & de leur ôter le prétexte, qui leur fait dire quelquefois, qu'ils servent comme on les paye. Il faut faire en sorte que l'indigence ne leur soit pas un motif qui les porte à trahir les intérêts de l'Etat. C'est alors qu'on seroit en droit de les punir de leurs prévarications. Un honnête revenu, qu'on leur assigneroit, assureroit leur fidélité. L'espérance de la récompense, la crainte du châtimement, seroient caution de leur sagesse, & les engageroient à devenir tels qu'ils doivent être, à servir d'appui à la

puissance de l'Empire, & à ménager la douceur de la Liberté.

*L'Ordre Equestre*, ou l'Ordre Militaire. On n'a jamais douté que le corps de la Noblesse, qu'on appelle l'Ordre Equestre, ne soit le plus ferme appui de l'Etat, la gloire de la Nation, & le rempart le plus assuré de la République. Les Chevaliers Romains ne furent créés que pour servir à l'Armée, & ils en composèrent d'abord toute la Cavalerie. Ceux de Pologne sont tous obligés de monter à cheval, lorsque le Roi convoque l'Arrière-Ban de la Noblesse. Il seroit à souhaiter qu'on ne les y forçât point, & qu'il fut libre à chacun de s'exempter de la guerre, si son penchant ne l'y porte point. On en trouveroit encore assez pour qui ce métier auroit des charmes. Et que ne devroit-on pas attendre de ces Soldats d'inclination, préférablement à ceux qui ne le seroient que par contrainte !

Rien n'est plus pernicieux pour l'Etat, que l'obligation où l'on met toute la Nation de marcher aux Ennemis. C'est l'exposer à une ruine totale, & il ne faudroit qu'un événement malheureux pour la voir ensevelir dans un même champ de bataille. Il importe de ménager ce troisième ordre de la République. L'Arrière-Ban, qu'on appelle *Pospolite*, ne fut institué, que parce qu'on n'avoit point de troupes qu'on pût soudoyer. Il falloit alors que tous les Citoyens fussent Soldats ; ils n'avoient d'autres demeures que leurs tentes, ni d'autres

possessions que celles qu'ils acqéroient l'épée à la main. C'est ainsi que les premières Nations conquièrent les Provinces où elles s'établirent. C'est ainsi que les Romains, qui n'étoient d'abord qu'une poignée de Pâtres, ou d'Esclaves fugitifs, étendirent leur domination sur leurs voisins, & se rendirent insensiblement les maîtres de toute la terre.

Cet usage ne dura point : on loua des affranchis, ou des étrangers, à la place des Citoyens Légionnaires. Le besoin de conserver les établissemens déjà faits, donna naissance aux troupes mercenaires, & les Citoyens s'obligèrent de fournir à leur entretien. C'est ce qui oblige les Soldats de veiller à la sûreté du Citoyen qui les nourrit, & les Citoyens de pourvoir à la subsistance du Soldat qui les défend & qui les protège.

Déjà depuis long-tems, la République a suivi en cela la méthode des autres Nations, & forme une Armée d'hommes empruntés & gagés pour soutenir ses querelles. Elle a seulement réservé l'Arrière-Ban pour des cas extrêmes. Mais, on le répète, rien n'est plus dangereux que cette réserve, qui met l'Etat en risque de périr en un seul jour.

*La Forme des Conseils.* Ces Assemblées, qui par un air de Majesté, devoient imprimer du respect à ceux-mêmes qui les composent, ne respirent ordinairement que l'horreur & la confusion. Chacun se croyant en droit d'opiner le premier, ou de contredire du moins

les premiers qui opinent, un bruit confus de voix s'y élève tout-à-coup, & ceux qui tâchent de l'éteindre, ne font que l'augmenter par de nouvelles clameurs. C'est dans ce trouble affreux qu'on propose les matières d'Etat, c'est au milieu de ces défordres qu'on délibère, & c'est à force de débat & de querelles, qu'à peine réunis, on est contraint de se séparer sans rien conclure.

„Voilà, dit l'Auteur, une image naturelle de nos Diétines & de nos Diètes. On y voit notre malheureuse Patrie se présenter à nous, & nous montrer toutes ses playes. Mais en vain elle implore notre secours ; insensibles à ses maux, nous n'y apportons aucun remède ; & par nos haines, nos animosités, nos emportemens, nous les empirons au point de les rendre presque incurables. Ainsi, elle pourroit dire avec raison : *Heu ! patior telis vulnera, facta meis* „. On peut voir dans le Livre même, la suite de cette description aussi fidelle que pathétique.

Quelles sont les sources de ces défordres ? L'Auteur nous les indique. Les Sujets, qui composent ordinairement ces sortes de Congrès, consistent dans la jeune Noblesse des Palatinats ; & c'est un des premiers abus qu'il faut corriger pour remettre le bon ordre dans ces Assemblées. La République Romaine pensoit bien plus sainement à cet égard. On n'y exerçoit la Magistrature, qu'après avoir servi dix ans

dans les Légions ; & , comme on ne pouvoit être enrôlé qu'à 17 ans, personne n'étoit admis à aucune Charge, qu'il n'eût atteint sa vingts-septième année. Eh ! comment un jeune homme peut-il opiner sur des matières qu'il ne connoit point ! Plein d'ambition & d'arrogance, entêté d'une égalité de naissance, qu'il croira emporter avec elle une égalité de mérite, il ne voudra céder à personne ; & par sa pétulante vivacité il essayera d'en imposer, & sûrement il en imposera à la modeste gravité de quiconque moins jeune, & moins bouillant, voudra proposer un avis sage & raisonnable.

Mais, s'il est de la dernière conséquence de ne choisir pour Députés aux Diètes, que des personnes, dont l'âge & l'expérience aient mûri la raison ; il n'est pas moins important, que tous ceux qui sont au timon des affaires, suivent l'usage ordinaire des autres Royaumes, où le Civil & le Militaire sont entièrement distingués. L'Auteur insiste sur la nécessité d'exclure des Conseils tout Officier d'Armée, & de ne souffrir dans le Service Militaire aucune des personnes qui ont droit d'entrer dans les Conseils. Il faut que chacun s'attache uniquement à sa profession, & n'en exerce point d'autre, malgré l'abus qui permet à des Officiers Civils, aux Sénateurs, comme aux Evêques, d'avoir des Compagnies ou des Régimens.

Une autre source des défordres qui règnent dans les Assemblées,

c'est le droit qu'à chaque Nonce de s'opposer aux résolutions des Diettes. Un seul mot fufit pour cela, & ce mot est le même *veto*, dont se servoient les Tribuns de Rome. Ce mot prononcé, la Diette perd son activité, & elle est contrainte de se séparer sans rien conclure. Les Polonois tiennent ce droit aussi cher que la prune de leurs yeux, ce sont leurs propres termes; ils croient, qu'une fois abolie, toute leur République seroit bientôt détruite.

A Dieu ne plaîse, dit l'Auteur, qu'en touchant ici un article aussi délicat que celui du *Liberum veto*, je veuille donner atteinte à cette auguste prérogative de notre liberté! Je prétends seulement faire en sorte qu'elle ne soit point préjudiciable à la République, comme elle ne l'est que trop souvent. Car je pense à ce sujet comme un des grands hommes qui prononça un jour ces belles paroles dans le Sénat: *Malo periculosam libertatem, quam quietum servitium*. C'est-à-dire: *J'aime encore mieux une liberté douteuse, qu'un esclavage tranquille*. Ces paroles sont de Raphaël Lesczynski, Grand-Général de la Grande-Pologne, père du Roi Stanislas.

L'Auteur propose les moyens d'empêcher que le *Liberum veto* ne soit contraire aux intérêts de la République, aussi bien que la décision des affaires, *nemine contradicente*, & la formule, *sisto activitatem*. Nous sommes fâchés de ne pouvoir entrer dans ce détail, qui

nous paroît rempli de sagesse.

*La Grande Diette*. Tousles Membres de l'Etat ne pouvant le gouverner par eux-mêmes, il est nécessaire d'en remettre l'administration à quelques-uns d'entre eux. Telle est l'origine des Diettes. Elles sont composées de tous les Commissaires de la Nation qui leur confient leurs intérêts, & qui les revêt de tout le pouvoir dont ils ont besoin pour la soutenir, ou pour la défendre.

Cela supposé, il est juste que chacun des trois Etats, & chaque Province du Royaume aient part à ces Congrès; & puisque les Edits, qui en émanent, n'ont de force qu'autant qu'ils sont faits, *nemine contradicente*, il est raisonnable aussi qu'ils soient faits, *nemine absente*, & que tous ceux, qui doivent aider à les créer, y concourent. Autrement, ce seroit faire brèche à l'égalité qui fait l'essence de la République, & priver une partie de l'Etat de la liberté qui en est l'ame. Il faut, des l'ouverture d'une Diette, commencer par lui donner la forme qui lui est propre, & d'où dépend sa validité.

On y procède d'abord par l'élection d'un Maréchal. C'est le premier pas pour lui donner l'activité nécessaire; mais c'en est aussi le plus souvent le premier écueil. Les intrigues de ceux qui aspirent à cette Charge, y répandent le désordre & la confusion, & y donnent un ébranlement dont elle se ressent tout le temps de sa durée, si toutefois ces mêmes troubles

ne la font avorter. On faïsit avidement ces conjonctures, & l'on en prend fujet d'arracher à la Chambre des Nonces, le consentement à quelques projets équivoques qu'on veut faire paffer. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire à un Député, qu'il ne consent point à l'élection d'un Maréchal, à moins qu'on ne donne les mains aux avis qu'il propose. C'est une espèce de marché, & un trafic d'autant plus injuste, qu'il n'est pas permis de rien proposer avant l'élection du Maréchal; car ce n'est que du moment qu'il entre en fonction, que la Diette prend sa forme, & qu'elle jouit de son activité.

Il importe d'abolir cet usage; & avant qu'il soit question d'aucune affaire concernant l'Etat, on ne doit s'attacher simplement qu'à recueillir les voix par le choix de celui qui doit présider à la Diette. Or ce choix devant se faire à la pluralité des suffrages, il doit n'être sujet à aucune contradiction.

Le Maréchal élu, on va dans la Salle du Sénat saluer le Roi, qui se trouve à la tête de tous ceux qui composent cet Auguste Corps. De-là, tous les Nonces qui sont tirés de l'Ordre Equestre, & qui le représentent, retournent dans leur Chambre, où l'on commence provisionnellement les projets des constitutions, que toute la République doit agréer, lors de la jonction du Sénat avec les

Nonces. Ceux, qui voyent pour la première fois la manière dont on y traite les affaires, ne croiroient jamais qu'on pût parvenir à les décider, pas même à les connoître. Tout Citoyen, tout Etranger, peut se mêler dans l'Assemblée, pénétrer dans tous les mystères de la République, qu'on y dévoile sans précaution, & augmenter par une bruyante conversation, le bruit tumultueux d'une foule de voix qui éclatent toutes à la fois. Nulle attention, nul ordre, nul concert parmi les Nonces, nul rapport dans leurs sentimens. Chacun ne pense que suivant ses intérêts.

C'est dans cet affreux tumulte que s'écoulent les six semaines, qui sont le temps prescrit pour la tenue du Congrès. Et seroit-il naturel d'attendre une bonne issue d'un commencement si vicieux!

Cependant, pour ne pas laisser passer en vain les derniers jours du terme marqué, on va se joindre au Sénat. Là se trouvent de nouveaux intérêts particuliers, qui veulent prévaloir sur tous les autres. Le choc augmente, les nuages crèvent & s'enflamment, les éclairs brillent de toutes parts; mais on se lasse de l'orage, on forme précipitamment quelques Loix, où l'on n'a aucun égard aux intérêts de la République. On n'établit ces Loix sur aucun raisonnement solide, qui puisse du moins en marquer les vûes & les motifs. On n'écoute ni remontrances,



ni oppositions, jusqu'à ce que quelqu'un de ceux, qui ose les contredire, sorte de l'Assemblée, en protestant contre tout ce qu'elle a décidé, & la force à se séparer. sans avoir rien conclu qui puisse subsister pour le bien du Royaume.

Ce portrait de nos Diettes, dit l'Auteur, n'est point chargé; & celui d'entre nous, qui n'y verra point la peinture de nos malheurs, doit sans doute être comparé à ce fou de Stoïcien, qui, accablé de maux, ne laissoit pas de soutenir, qu'il n'en étoit point, qui pût affecter l'ame du Sage.

L'Auteur présente à ses Compatriotes quatre moyens d'éviter de si funestes dissensions. Il y montre le même zèle & la même sagacité, qui régner dans tout le cours de son ouvrage.

*L'interspace entre les Diettes.* Rien n'est plus pernicieux, que le long intervalle de temps que les Loix obligent de garder d'une Diette à l'autre. Est-il, en effet, quelque Etat policé dans le monde, où l'on se relâche de temps-en-temps des soins utiles d'une

sage administration? On peut comparer le bien public à un enfant chéri, qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on ne veut l'exposer à toutes sortes d'accidens. C'est en vain que la prudence humaine se croit à l'abri des plus funestes révelations. Il en est, que les mesures les plus justes ne peuvent empêcher; & la prévoyance la plus raffinée est souvent mise en désordre par de fatales conjonctures, qui ne dépendent que du hazard.

L'Auteur voudroit, qu'au lieu de six semaines, chaque Diette durât six mois; qu'elles commençassent le premier jour d'Octobre, & qu'elles finissent le dernier de Mars; que pendant les six mois d'intervalle, il y eut un Conseil toujours permanent dans l'Etat, toujours attentif à ses besoins, toujours prêt à les prévenir dans les occasions pressantes. Il prouve la nécessité de ce Conseil, dont il établit la forme & l'arrangement; & c'est par là qu'il termine la première Partie de son ouvrage.

*La pièce suivante qu'on nous a priée d'insérer dans ce Journal, a été lue avec satisfaction par plusieurs personnes instruites dans l'Art de Chirurgie; & nous nous sommes portés d'autant plus volontiers à l'insérer, qu'elle est accompagnée d'un Certificat honorable pour l'Auteur, qu'on trouvera à la suite de cette même pièce, & qu'elle peut encore donner lieu à d'utiles réflexions sur l'importante matière qui en fait l'objet.*



OBSERVATIONS SUR LA SITUATION LA PLUS FAVORABLE  
qu'on puisse donner aux Malades dans l'opération de la taille.

**L**A facilité de tailler le malade couché à plat sur un lit ou sur une table garnie, avec le nouveau Lithotome caché, a donné lieu à des observations très-essentielles pour le succès de la taille en général.

L'Anonyme qui a donné la description de cet instrument, rapportée dans les Journaux des Sçavans Décembre 1748, & Verdun Novembre même année, a dit qu'il falloit donner au malade la même situation que pour le grand appareil, pour le tailler; mais ayant observé depuis, tant par la pratique plusieurs fois répétée, que par des réflexions bien méditées, que cette situation est la cause de la mort d'une grande partie de ceux qui périssent de cette opération, par les accidens auxquels elle peut donner lieu, il a jugé très-nécessaire de le prouver par les observations suivantes.

Presque tous les Lithotomistes font coucher leur malade sur le dos, d'une façon oblique, qui approche plus de la ligne verticale que de l'horizontale; & ceux qui avoient pensé d'abord de le laisser entièrement couché à plat sur le dos, sont revenus à la position oblique, à cause de la difficulté qu'ils trouvoient à manœuvrer avec les instrumens ordinaires, & aussi parce que le malade ne leur sembloit pas assez assujetti; ils ne paroîs-

sent pas du moins en avoir donné d'autres raisons.

Cependant c'est cette situation dont il s'agit ici. On n'entrera point dans la description anatomique de la vessie, ni du reste du corps, supposant les Lecteurs suffisamment instruits de tout le surplus de cette matière, & on se bornera à faire remarquer, que la situation presqu' verticale du malade, quand il est sur la table pour y être taillé, joint au raccourcissement du tronc par la jonction des mains avec les pieds, & à la pression du diaphragme surtout le bas ventre, contribuent à repousser le fond de la vessie contre son col par tout le volume des intestins.

De ce mécanisme, il résulte, qu'aussitôt que la vessie est vuide d'urine, son fond se présente, même avec effort à l'entrée de son col, & que dans cet état si elle est un peu grande, elle forme des gouffets ou replis, sur toute la circonférence de son ventre en s'applatissant; ces gouffets sont plus ou moins profonds, suivant que la vessie est plus ou moins ample, & ainsi disposés, ils servent souvent de retraite aux pierres que la vessie contient; ce qui les éloigne plus ou moins de la ligne droite de son col, suivant la profondeur plus ou moins grande que la largeur de la vessie leur peut fournir. Une, ou plusieurs pierres ainsi logées au

fond d'un de ces gouffets ou replis, y est fermement assujettie par le fond de la vessie comprimé contre son col. Dans cet état on y introduit successivement les instrumens de la raille, dont la tenette est le dernier, & celui qui trouve presque toujours la vessie vuide d'urine. Elle ne peut donc alors trouver de place pour s'enfoncer, que celle qu'elle fait en repoussant le fond de la vessie contre les intestins qui le pressent avec élasticité, de sorte qu'ils ne cèdent qu'à la pullion de la Tenette; mais qui la suivent toujours dans ses mouvemens; & comme leur volume forme une espèce de matelas très-flexible, ils ne laissent point de vuide autour de cet instrument; il y est toujours comme dans une gaine qui tend à se remplir, si elle se retire; & même à y entrer par des replis lorsqu'elle s'ouvre. Dans cet état, qu'elle aille de côté & d'autre, en avant ou en arrière, elle ne gagne rien sur la résistance du fond de la vessie devenu élastique par le volume des intestins qui revient toujours contre son col. Si la pierre ne s'est pas trouvée vis-à-vis du fond de la vessie lorsqu'elle s'est vidée de son urine, elle se trouve nécessairement cantonnée dans un des replis de la circonférence, & elle n'en peut sortir, étant presque toujours devancée par le fond de la vessie, retenu contre son col par le volume intestinal. L'opérateur alors la cherche vainement avec sa Tenette, elle n'y sçauroit atteindre, surtout si cette Tenette est

mise directement, & que la vessie soit assez ample pour fournir un gouffet fort profond, qui éloigne totalement la pierre de la ligne droite que la Tenette peut parcourir; & il l'en éloigne d'autant plus sûrement, que la Tenette étant dans une gaine, la pierre est dans une autre par un repli en forme de cloison, que la flexibilité de la vessie forme entre ces deux corps, qui les empêche de se toucher immédiatement, quand même la pierre se trouveroit à la portée de l'extrémité latérale de la ligne droite qui peut être parcourue.

Il arrive encore un autre accident, qui est que la pierre fait souvent bosse du côté de la Tenette, mais toujours devancée d'un replis de la vessie: l'Opérateur alors sent une résistance pesante qui lui fait présumer que c'est la pierre; il ouvre plus ou moins sa Tenette pour la saisir, & il la prend effectivement, mais quand il veut la tirer, le malade se plaint si vivement qu'il l'épouvante; alors, ou il amène tout ce qu'il tient, & dans ce cas, quel malheur! ou il quitte prise, ce qui l'oblige à continuer de nouveau les recherches de la pierre. Enfin après avoir cherché inutilement & très-péniblement pendant longtemps, ou il la tire, ou il retire l'instrument seul.

Ceux qui entendent cette matière & qui ont été plusieurs fois les tristes spectateurs de ces opérations, sentent bien qu'après un pareil travail, il en doit résulter un déluge de maux. La Tenette n'aura

presque jamais été ouverte dans la vessie sans qu'elle y ait fait quelque contusion plus ou moins grande ; mais si elle a pincé la pierre revêtue d'un repli, ou bien un redoublement de ce même organe, que le matelas flexible des intestins aura forcé d'y entrer quand elle se fera ouverte, & dans lequel eux-mêmes peuvent être pincés, alors les suites sont toujours funestes.

Mais un inconvénient fréquent de cette situation du malade, c'est, que l'Opérateur ne pourra jamais tirer la pierre du premier coup, si elle ne se trouve vis-à-vis du fond de la vessie, quand ce fond est poussé contre son col, en se vidant de son urine, ou bien qu'elle ne soit fort petite ; & dans cet état même, la vessie qui se présente fortement avec la pierre, peut être pincée par ses redoublemens qui forment comme une enveloppe à la pierre. Il peut aussi arriver, qu'y ayant plusieurs pierres, une peut être trouvée & que les autres le soient très-difficilement ou point du tout, surtout si la vessie est fort ample. On a vu dans ce dernier cas, qu'une pierre du poids de 6 à 7 onces a été très-difficile à trouver à nud, & dans ces sortes de cas, il y a eu très-peu de malades qui n'en aient péri.

Il n'y a donc que deux circonstances où l'Opérateur trouvera promptement la pierre dans la situation oblique du malade ; ou lorsque la vessie est racornie, ou naturellement petite, ou bien lorsque

la pierre se rencontrera vis-à-vis du fond de la vessie quand elle se vuide de son urine dans l'instant de son ouverture par l'opération. Dans tous les autres cas quelque habile & prudent que soit l'Opérateur, il fera rarement à l'abri d'une recherche plus ou moins longue, suivant que la vessie sera plus ou moins ample, & il évitera difficilement les contusions, ou les tiraillemens en quelque degré, qui causeront des accidens proportionnés. D'ailleurs c'est toujours un inconvénient fâcheux & très-douloureux, d'être obligé d'introduire & retirer plusieurs fois la Tenette, aussi bien que le doigt, après les douleurs excessives que le malade a déjà souffertes par l'opération du grand appareil.

Ne pourroit-on pas ajouter à cette démonstration, qu'on a réputé bien souvent une pierre devenue adhérente ou renfermée dans un Kiste, lorsqu'elle n'étoit que dans un repli latéral de la vessie ? Et même avancer que les adhérences d'aucune autre façon sont très-rare, quoi qu'il y en ait des exemples, excepté celles des pierres qui se sont trouvées en partie dans les uréters, ou qui ont cru entre les lames de la vessie, que l'extrémité de ce canal parcourt.

Au surplus, les exemples des pierres qu'on a tirées tant de fois avec des Tenettes courbes, logées ou retenues derrière les os pubis, viennent à l'appui de ce qui vient d'être démontré.

De toute cette exposition, il ré-

fulste évidemment , quela situation presque verticale du malade qu'on taille, peut être mortelle pour un grand nombre, & qu'elle est au moins très-dangereuse pour tous. Pour remédier à cet inconvénient, il falloit trouver un moyen d'entrer aussi sûrement, ou même plus, dans la vessie du malade, quoique couché à plat sur le dos & sans craindre de faire de fausses routes, qu'on le faisoit dans la situation ordinaire.

Cette ressource se trouve parfaitement dans le nouveau Lithotome caché, parce que l'Opérateur qui s'en sert n'a point d'autre embarras, que celui de faire son incision aux tégumens & graisses, pour parvenir à la partie de la sonde la plus saillante, pour y introduire ledit instrument, & à la faveur d'icelle, le glisser dans la vessie sans aucune difficulté, quelle que soit la situation du malade, reconnoître la pierre & inciser tout le trajet en se retirant. Toute cette manœuvre se fait sans la moindre gêne pour l'Opérateur, & avec la plus grande sûreté pour le malade.

Les avantages de la situation du malade couché à plat, sur les dangers de la position contraire, sont incontestables; parce que les intestins restent tout naturellement sur la partie postérieure de la capacité du ventre & laissent la vessie libre dans sa place, & son fond se trouve éloigné de son col à proportion de sa grandeur, surtout, si l'on a eu soin de vider les intestins, par une ou plusieurs purgations & lavemens antécédens; aussi bien que de

les y entretenir par un régime liquide qui aura dû être observé entre ces évacuations, & l'instant de l'opération. Alors, quoi qu'on ouvre la vessie & qu'elle se vuide de son urine, son fond ne vient point heurter le bout des instrumens, la pierre se présente d'elle-même à la Tenette, parce qu'elle tombe librement à la partie la plus basse de la vessie, n'étant retenuë par aucun de ses replis.

Voilà ce qui a été observé avec beaucoup de satisfaction dans ceux qui ont été taillés à plat, & avec le nouveau Lithotome caché; aussi ont-ils été exempts des accidens ordinaires que l'ancien usage produoit, n'ayant pas même eu besoin de se servir de fomentations, ni d'embrocations.

D'ailleurs cette situation a l'avantage de n'être point effrayante pour le malade, ce qui est d'une très-grande conséquence. Il peut être taillé sur son lit sans y rien changer, s'il se trouve bien éclairé; ou bien on en construira un sur une table avec un matelas, devant une porte ou une fenêtre. Les liens dans cette situation ne peuvent point favoriser non plus l'approche du fond de la vessie sur son col. L'on peut se servir des 8 de chiffre de M. le Dran, qui suffisent très-bien & qui n'effrayent point. On s'en est toujours servi à ceux qui ont déjà été taillés, & des trois premiers desquels je vais donner les indications, avec les noms des Chirurgiens qui les ont taillés. Ce sera un moyen de donner aux malades de la pierre,

& aux Chirurgiens, la juste confiance qu'ils devront avoir dans l'avantage de ce nouvel instrument. Depuis la guérison de M. le Roy de Melun, qui fut taillé le premier avec cet instrument, par M. Laroche, Maître en Chirurgie à Paris, le 8 Octobre 1748. Ce même Chirurgien a taillé le nommé André Juré, du Bourg de Champigni en Franche-Comté, le 21 May 1749, & avec le même succès. M. Tardy, Chirurgien Major dans la Marine, au Département de Rochefort, a taillé le 28 Août 1749, Jacques François, âgé de neuf ans, natif de la Paroisse Notre-Dame, Fauxbourg de Rochefort, & avec le même succès. Louis Clermon, ci-devant Laquais de M. le Comte de Tovianski, Grand Chambellan de Pologne, a été taillé à Paris, rue Daguesseau, Fauxbourg S. Honoré, par M. la Ro-

che, avec le Lithotome caché, le 18 Février 1750, & est guéri \*. Il y en a encore d'autres dont on donnera l'indication dans la suite, s'il est nécessaire.

*Approbation de M. Hevin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine.*

J'ay lu avec attention un Manuscrit qui a pour titre : *Observations sur la situation la plus favorable qu'on puisse donner aux malades dans l'opération de la Taille* : j'y ai trouvé beaucoup de réflexions judicieuses & intéressantes, tant pour les malades que pour les Opérateurs ; & j'estime que l'impression en doit être fort utile. A Versailles le 10 Février 1750. Signé HEVIN, premier Chirurgien de Madame la Dauphine.

\* Cet exemple, comme on voit, est postérieur à la date du Certificat de M. Hevin.

*SECONDE LETTRE DE M. D'ANVILLE A MESSIEURS du Journal des Sçavans, sur la Carte qu'il a publiée de l'Amérique Méridionale.*

MESSIEURS,

Après avoir parcouru dans ma première Lettre les parties du continent de l'Amérique Méridionale, qui s'étendent depuis le Nord jusqu'à l'Orient de Quito, je m'entendrai maintenant dans la partie du Sud. Le voyage fait à Lima par M. de la Condamine, m'a servi de guide jusqu'à cette capitale du Pérou, & les hauteurs observées en

différens lieux par M. Don Jorge Juan dans tout cet espace, ont beaucoup contribué à mettre de la précision dans la Carte. Les indications que j'ai recueillies de la Longitude de Lima ne sont pas sans variation assez sensible. Elles roulent au-delà de 5 heures à l'égard de Paris, depuis environ 13 min. jusqu'à 19. La Connoissance des Temps marque 16 min. 38 sec. & le lieu de Longitude dans la Carte de l'Amérique Méridionale étant de 59,

dégrés environ 10 minutes à l'égard du premier Méridien vers l'Ouest, lorsque la Longitude de Paris à l'Est de ce Méridien y ajoute 20 degrés justes ; cette Carte se trouve conforme à l'indication de la Connoissance des Temps. Il est ordinaire que le résultat des observations Astronomiques de Longitude fasse rencontrer de pareilles diverfités ; & dans un nombre d'observations faites à Quito durant le séjour des Académiciens François, il y en a dont le résultat passe de 4 & 5 minutes de temps, l'indication donnée dans la Connoissance des Temps, d'autres observations aussi qui font la différence moindre d'autant & même davantage. La différence de calcul dans les Tables de révolution des Satellites de Jupiter, peut contribuer à cette diverfité ; & sur plusieurs observations qui ont leurs correspondantes, il ne faut pas exiger qu'on en conclue le même point de Longitude en toute rigueur.

Pour distinguer les lieux dont la position peut être appuyée sur la route faite par M. de la Condamine jusqu'à Lima, il faut être prévenu que de Loxa il s'est rendu à Piura, & que de Piura il a traversé ce qu'on appelle *los Valles*, en suivant à peu près le bord de la mer. J'avois recueilli plusieurs morceaux particuliers & manuscrits, dressés par des Navigateurs qui ont fréquenté cette côte, à commencer depuis Payta inclusivement. Quant à l'intérieur des terres, le détail de

la partie supérieure du Marañon est du au P. Fritz. Et ce qui est plus avant aux environs de Gualaga est tiré du P. Magnin, & de quelques instructions que M. Maldonado avoit prises à la Laguna, & par lesquelles il a ajouté au P. Magnin entre autres circonstances, tout ce qui a servi à composer la partie qui est au-dessus de Moyobamba jusqu'à Guanuco. J'en ai pas épargné les recherches, pour faire en sorte que la Carte se soutint au même degré de détail ou à peu près, dans la représentation du local en s'éloignant de Lima. Mais, je ne ferai point difficulté d'observer, qu'au-delà de Guamanga, en tirant vers Cusco & Arequipa, on doit s'appercevoir que cette représentation est plus vague & moins chargée de circonstances, ce qui est un indice du défaut de connoissance. Je pense néanmoins que cette partie de la Carte satisfait à peu près à ce que la relation Espagnole du Voyage du Pérou, dressée par M. Don Antonio de Ulloa, expose sur ce quartier-là. C'est par cette relation que les limites qui séparent l'Audience de Lima de celles de Quito & de Charcas ou Chuquisaca, m'ont été connues autrement que les Cartes précédentes ne les marquent. Dans la manière de représenter le Lac Titicaca & son Désaguadero, il y a plus de détail qu'on n'en avoit auparavant. L'établissement des Missions chez les Mojos & Chiquitos par les Jésuites, a procuré la connoissance de ces parties plus

reculées dans l'intérieur du continent. C'est sur les différentes Cartes que ces Peres ont données du Paraguay, & dont la première dédicée au Général Vincent Caraffa il y a environ un siècle, n'est pas à négliger nonobstant les plus récentes, que toute l'étendue de Chichas & du Tucuman a été composée dans la Carte de l'Amérique Méridionale. La côte qui répond à cette longueur de pays depuis la hauteur d'Arica, est tirée d'une suite de Cartes manuscrites, qui comprend aussi la principale partie maritime du Chili. La Carte que le P. Ovalle Jésuite, a publiée de cette province en particulier, & qui embrasse plusieurs feuilles, a fourni le détail des rivières & des positions de lieu jusqu'à Valdivia.

Je me suis conformé sur la Longitude de la Côte du Chili au résultat des observations du P. Feuillée, selon qu'il est marqué dans la Connoissance des Temps, n'ayant ce semble rien de plus positif sur cet article. J'ai été instruit depuis, qu'en vertu de l'occultation d'Antares par la Lune, observée à la Conception par le même Astronome, M. le Monnier appliquant la théorie de la Lune à cette observation, concluait la différence moindre à l'égard de Paris d'environ deux tiers de degré. Mais, quoique j'aye lieu de témoigner du regret de n'avoir pas été informé plutôt de la détermination ainsi conclue par M. le Monnier; quand on considérera qu'entre plusieurs places principales de l'Europe, & dans lesquelles

les Astronomes de la plus grande réputation se sont communiqués de fréquentes observations pendant une longue suite d'années, il se rencontre néanmoins des diversités sensibles dans le résultat de ces observations, & dont l'écart prend quelquefois environ un tiers ou un demi degré, on ne trouvera pas fort étrange qu'un point de l'Amérique Méridionale offre quelque chose de semblable; sans compter que l'étendue d'un aussi vaste continent en absorbe pour ainsi dire les conséquences, & qu'on se croit d'autant moins écarté du but en pareil sujet, que la précision absolue y est moins exigible.

Dans la construction de la Carte de l'Amérique Méridionale, la position de Buenos-ayres est une suite ou dépendance de celle de Valparaiso, sur la même Côte du Chili que la Conception. Une observation du P. Feuillée à Valparaiso, en rapproche la Longitude de près d'un degré eu égard à la Conception, & la connoissance qu'on a de la Côte est à peu près d'accord sur cette différence entre Valparaiso & la Conception. Le changement ci-dessus rapporté sur la Longitude de la Conception, s'il est communiqué à celle de Valparaiso, au lieu de 74 degrés & environ deux tiers de différence Occidentale entre Paris & Valparaiso, il faut s'en tenir à 74 degrés de compte rond. Il y a correspondance ou liaison entre Valparaiso & Buenos-ayres par le moyen de deux points intermédiaires, Sant-Yago



Yago du Chili & San-Juan de la Frontera; & je crois essentiel à mon sujet d'entrer en discussion sur cet article.

De Val-parayso à Sant-Yago, M. Frézier, qui a fait preuve d'habileté comme d'exactitude dans son Voyage de la Mer du Sud, compte 28 lieues. Le chemin traverse un pays inculte & désert, coupé de montagnes & de vallées, par conséquent propre à mettre une différence sensible entre la mesure du chemin & la ligne directe. L'intervalle sur la Carte vaut à l'ouverture du compas 23 lieues de 20 au degré, il est égal à 26 des lieues qui ont été vérifiées dans la Lettre précédente entre Quito & Riobamba, en un pays peuplé & cultivé. Et comme les 26 lieues de mesure directe en consomeroient évidemment plus de 28 sur un chemin tel que celui de Val-parayso à Sant-Yago, il s'ensuit que l'intervalle dont il s'agit admet si l'on veut des lieues de plus forte mesure, & approchantes de celles de 20 au degré. Cet intervalle nes'estimera pas raccourci, si on en juge par le compte de 15 lieues qu'Herrera donne entre Sant-Yago & la Mer. Car, quand on voudroit que la distance ne se rapportât pas au port de Sant-Yago, qui est Val-parayso, quoi qu'il n'en soit mention dans Herrera qu'en cette qualité, mais au lieu quelconque du rivage le plus prochain de Sant-Yago, notre Carte y laisse au moins 19 lieues de 20 au degré; de sorte qu'on est libre de supposer, qu'Herrera n'emploie

*Avril,*

pas des lieues moindres que les Hollandoises, ou d'environ 15 au degré, en cette distance. Au-reste, l'obliquité de position entre Val-parayso & Sant-Yago, qui en rapproche la Longitude, n'est pas arbitraire, puisque la différence observée dans la Latitude en décide.

De Sant-Yago passons à San-Juan de la Frontera. Ce lieu est autrement surnommé de la *Cordellera*, à raison de sa situation au pied de la Cordellière, qui remplit cet intervalle. Car, ainsi que Sant-Yago est au pied occidental de cette Cordellière, selon que M. Frézier s'explique sur cette capitale du Chili, de meme le San-Juan compris dans les dépendances du Chili, est au pied oriental. Et la Carte particulière du Chili, dressée par le P. Ovalle, est conforme à cette situation de San-Juan. De plus, cette Carte ne donne pas un autre angle de position pour ce point à l'égard de l'emplacement de Sant-Yago, que dans la Carte de l'Amérique Méridionale. Et observez qu'un peu plus ou moins d'élévation dans la hauteur de San-Juan, ne mettra pas une diversité sensible dans la distance de ce point à l'égard de Buenos-ayres, où nous tendons, vu l'obliquité de position de Buenos-ayres à l'égard de San-Juan. Si l'on remarque que notre Carte donne environ 15 lieues majeures en droite ligne, depuis chacune des positions de Sant-Yago & de San-Juan, jusqu'à la crête de la Cordellière qui répond de plus près à ces positions; que par conséquent

E e

c'est supposer 30 lieues d'affiette ou de bafe à la Cordellière; on aura tout lieu de conclure, que ces pofitions font pour le moins auffi divergeantes l'une de l'autre qu'il foit probable de le préfumer. Car, fans alléguer les montagnes de l'Europe, que l'on voudroit croire inférieures à la Cordellière des Andes; cette Cordellière, nonobftant qu'elle foit double dans la province de Quito, renfermant une fpacieufe vallée entre deux fommets fort élevés, ne prend pas un plus grand efpace, felon la connoiffance locale & pofitive que le féjour des Académiciens François en cette province nous a procurée.

Entre San-Juan de la Frontera & Buenos-ayres, l'intervalle en droite-ligne mefuré fur la graduation de Latitude, équivaut 8 degrés & trois cinquièmes. La Carte originale du Paraguay, que les Jéfuites ont renouvelée en 1732, eft peu différente en cet efpace, n'excédant la valeur des 8 degrés que d'environ trois quarts. Mais nous ne courons point le rifque d'avoir affoibli la diftance. Laet, auteur exact & judicieux, nous apprend, qu'un homme du Pays-bas qui avoit fait le chemin, n'y comptoit pas plus de 110 lieues; & ce qu'il dit ainfi liv. 12, chap. 12, il le répète au liv. 14, chap. 12; de manière qu'aucun foupçon d'incertitude ne peut avoir lieu fur le nombre, qui eft même tranfcrit, & non pas chiffres, dans l'un & dans l'autre endroit. Or, la mefure de 8 degrés & trois cinquièmes de

la graduation de Latitude, ou de 172 lieues de 20 au degré, eft tellement étendue par rapport au compte de 110 lieues, que l'efpace du degré eft compenfé par 12 lieues & trois quarts, ce qui fait la plus forte mefure de lieue dont on puiſſe ofer faire emploi. Il faut recourir à la Lieue Germanique, felon ce qui la compoſe rigoureusement, ſçavoir 2 Raſtes ou Lieues Françoises, 4 Lieues Gauloifes ou 6 Milles Romains, fans en rien rabatre, pour avoir un objet de comparaison à l'ufage qui ſe fait ici de la Lieue. Cette Lieue Germanique ſ'évaluant fur ces élémens 4533 Toiſes, il en faut 12 & demi & davantage pour remplir le Degré, ce qui ne ſera pas réputé différent de ce que peuvent valoir dans notre Carte les lieues du Flamand ou Hollandois qui a inſtruit Laet. Ayons même égard à une circonſtance propre à faire ſentir tout l'excès de l'efpace dont il eſt queſtion, ſçavoir, qu'en uſant de la meſure de lieue la plus forte, le nombre des lieues eſt par deſſus cela employé à l'ouverture du compas, bien qu'il réſulte d'une meſure de chemin, non d'une ligne tracée directement ou conclue de cette manière. D'où il eſt naturel d'inſérer, que l'étendue de l'efpace eſt bien plutôt outrée en cette partie, que ſuſpecte dans le ſens contraire. Et quoique l'intervalle qui précède entre Val-parayſo & San-Juan, ne paroiffe pas demander de ſupplément, on pourroit au beſoin lui en trouver dans celui-ci.

La relation du Voyage de l'Amiral Anfon fournit un fait, dont les conséquences font bien juger que l'espace n'est point épargné dans la Carte de l'Amérique Méridionale, entre Sant-Yago du Chili & Buenos-ayres. Le fait est qu'un Indien n'a mis que 13 jours à faire le chemin de l'une de ces villes à l'autre. Or, si l'on considère, qu'après le passage de la Cordelière en partant de Sant-Yago, il faut nécessairement (n'y ayant point d'autre voie qui soit ouverte) se rendre à Cordoue du Tucuman, pour rabbattre ensuite sur Buenos-ayres, on ne pourra moins estimer le chemin que près de 300 lieues d'environ 25 au degré; de-sorte qu'il n'y a point de journée dans la route de l'Indien qui ne s'évalue 22 ou 23 lieues. Quoique je sois instruit par M. Maldonado, que les Indiens sont propres à faire diligence dans leurs courses, cependant en réfléchissant qu'il s'agit ici d'une course de 13 jours consécutifs, la supputation paroît excéder la vraisemblance. Que conclura-t-on de là par rapport aux Cartes qui ajoutent plus de 80 des mêmes lieues de 25 au degré, à l'intervalle que celle de l'Amérique Méridionale donne entre Val-parayso & Buenos-ayres?

Cet intervalle revient en graduation de Longitude, selon l'hypothèse ordinaire ou sphérique, à 12 degrés & environ un cinquième. Et posant la Longitude de Val-parayso à 74 degrés environ deux tiers à l'égard de Paris, ou à 74 de

compte rond, celle de Buenos-ayres fera conséquemment de 62 & près de demi, ou de 61 & environ quatre cinquièmes. Les observations de l'occultation des Fixes par la Lune, faites à Buenos-ayres par le P. Feuillée, ont été employées à en déterminer la Longitude. C'est en conséquence que M. Halley, dans sa Carte Nautique, range Buenos-ayres à environ 60 degrés à l'égard de Londres. Et vu qu'il y a 2 degrés & demi, ou à peu près, à ajouter entre Londres & Paris, cette détermination s'accorderoit avec le premier résultat des deux ci-dessus donnés. Mais, comme la théorie dont la détermination dépendoit, a pu donner du plus ou du moins, j'ai appris que M. Chabert, Officier de Marine François, ayant travaillé de nouveau sur les observations du P. Feuillée, concluoit 61 degrés & environ un quart. Le milieu entre ce lieu de Longitude & le précédent, sçavoir 61 degrés & environ 7 huitièmes, ne différera presque point du second résultat à 61 degrés & environ 4 cinquièmes.

Pour avoir la largeur complete du continent en cette partie, il ne reste que la distance de Buenos-ayres au Cap de Sainte-Marie, qui fait l'entrée du Rio de la Plata, Dans une grande Carte manuscrite, levée fort en détail par un Navigateur François en 1708, cette distance est de 73 lieues plus que moins, sur le pied de lieues Marines ou de 20 au degré. La Carte inférée par le P. Feuillée dans son

voyage de la Mer du Sud, s'accorde précisément sur le nombre des lieues, mais sans les définir : & je tiens que l'évaluation ne peut être plus forte que dans la Carte manuscrite. Les Portugais établis à Sacramento, vis-à-vis de Buenos-ayres, ont pris soin de lever une Carte de la rivière, & celle que j'ai manuscrite donne 66 lieues dans l'espace en question. En prenant ces lieues sur l'évaluation que Pimentel, Cosmographe Portugais, en a donnée dans son Livre intitulé *Arte de navegar*, sçavoir de 18 au degré; les 66 font le juste équivalent de 73 de bonne mesure à 20 au degré. Il y a même lieu de présumer, que c'est tout ce que les Portugais admettront de plus étendu dans cet espace, puisqu'en consultant une Table de Longitudes & de Latitudes comprise dans l'ouvrage de Pimentel, on conclura 3 ou 4 lieues de moins. Les Espagnols, au rapport de Laet, liv. 14, chap. 6, comptent 64 lieues; & en effet selon l'évaluation commune des Lieues d'Espagne à 17 & demie au degré, les 64 valent les 66 Portugaises sur le pied de 18, & les 73 Françaises sur le pied de 20. Outre que cet accord ne peut être attribué à des moyens concertés, la mesure d'espace ne fera pas jugée foible, non seulement par rapport à ce que la Table de Pimentel que j'ai citée en rabattroit, mais encore sur l'estime que Laet, au même livre, chap. 4, donne de quelques Navigateurs de son pays, selon laquelle on ne compte que

42 lieues. Car, quand on voudroit prendre ces lieues sur le pied de la Lieue Germanique, ou de 12 & demie au degré, les 42 de cette espèce n'en produiroient que 67 de 20 au degré. En adoptant les 73 plus que moins, nous n'affecterons pas plus de resserrer l'espace en cet intervalle, que dans le précédent depuis la Côte de la Mer du Sud jusqu'à Buenos-ayres. Et nous ajouterons 4 degrés 27 minutes de la graduation ordinaire de Longitude, aux 12 degrés & environ un cinquième trouvés entre Valparaiso & Buenos-ayres.

Il est naturel que le gisement de la Côte au-delà du Cap de Sainte Marie, serve à limiter le continent de l'Amérique Méridionale : & par la manière d'y procéder, je crois pouvoir mettre en évidence, que bien loin de chercher à resserrer ce continent, je me suis au contraire étudié de l'étendre; autant du moins que l'ont pu permettre les instructions qui m'ont été données, & auxquelles un ouvrage de ce genre est plus assujéti qu'à la volonté de celui qui le compose. La pointe de Castillos, au large du Cap de Sainte Marie, est comprise dans toutes les Cartes particulières de Rio de la Plata. La distance du point de Buenos-ayres est donnée à peu près de 89 lieues de 20 au degré, & court sur la même hauteur ou peu s'en faut. Une Carte Portugaise manuscrite & des mieux circonstanciées, levée sur le lieu en 1737, par les soins du Brigadier Joze da Silva-Paez, & que je tiens

de M. Don Luis da Cunha, Ambassadeur de Portugal, nous conduit de Castilhos au port de São-Pedro inclusivement. Dans la relation du Voyage de l'Amiral Anfon, il est parlé de M. de Silva-Paez comme d'un Ingénieur habile, résidant en qualité de Gouverneur dans l'Isle de Sainte-Catherine. C'est à cette Carte que je dois la connoissance d'un grand Lac, jusqu'à présent ignoré en ce quartier de l'Amérique, quoiqu'il n'ait pas moins de 50 lieues marines de longueur, & que par une telle étendue il puisse se comparer aux plus grands qui nous fussent connus en ce continent, si même il ne l'emporte.

Selon la Carte, dont le public trouve une réduction fidelle dans celle de l'Amérique Méridionale, l'aire-de-vent qui court de la pointe de Castilhos jusqu'à l'entrée du port de São-Pedro, est le Nord Nord-Est moins environ un degré, ou bien il y a déclinaison du Nord à l'Est de 21 à 22 degrés. Mais, à ce rumb je ne fais point difficulté d'ajouter la variation de l'Aiguille, qui est Orientale sur cette Côte, & même de 15 à 16 degrés selon quelques observations. Indépendamment de celles que j'avois recueillies, je trouve dans une Carte de la navigation de l'Amiral Anfon, qu'en ce parage, & par 33 à 34 degrés, la Bouffole décline vers l'Est de 15 degrés, ce qui ayant été observé au commencement de l'année 41, diffère peu du temps où la Carte Portugaise a été

levée. Ainsi, je n'ai pas donné moins de 37 degrés de déclinaison du Nord à l'Est au rayon qui tend du point de Castilhos à celui de São-Pedro. Quant à la distance, elle est de 52 lieues par la même Carte; & la mesure des lieues je la prends sur celle que Pimentel dit être prescrite au Brésil, savoir 3000 *Palmas craveiros* de Portugal. Comme la mesure du Degré se remplit par 507000 ou environ de ces Palmes, dont 16 & environ 9 dixièmes de ces lieues suffisent à remplir l'espace d'un degré.

Sur ces élémens, que l'on ne peut disconvenir être très-propres à consumer plus que moins d'espace, l'entrée du port de São-Pedro s'établit au 32 degré de Latitude australe, & le même point se trouve écarté du Cap de Sainte-Marie en Longitude de 3 degrés & quelques 9 minutes. De-forte que depuis Buenos-ayres on comptera 7 degrés environ 36 minutes. La Table de Pimentel ne fournit que 7, 19. Il est vrai que la même Table se borne à 4 degrés 14 minutes entre Buenos-ayres & le Cap de Sainte Marie, où nous prenons 4, 27. Mais, quand les 13 minutes d'abondance en cette partie seroient ajoutées à Pimentel, il restera toujours plus foible de quelques minutes que notre espace n'en consunie. Les 7 degrés 36 minutes de la graduation ordinaire ou sphérique, étant ajoutés aux 12 degrés & un cinquième conclus entre Valparayso & Buenos-ayres, donc 19 degrés & 4 cinquièmes entre Val-

parayfo & le point d'entrée du port de Saõ-Pedro.

Du port de Saõ-Pedro jufqu'au parallele de 29 degrés ou environ, le gifement de la Côte paroît en général une continuation du précédent, fupposé néanmoins que l'obliquité ne foit pas un peu moins grande, parce que la direction vers le Nord que la même Côte prend enfuite, n'eft pas l'effet d'une conversion fubite. Et il m'a paru qu'au pis-aller, le paffage de la Côte à cette hauteur ne s'écartoit de la Longitude de Buenos-ayres que d'environ 10 degrés de la Longitude ordinaire. C'eft jufqu'à la Baye de Paranagua, par 25 degrés 30 & quelques minutes de Latitude, que la Côte court du Sud au Nord; & felon les indications de Longitude que donne la Table de Pimentel, il faudroit ranger précifément cette Côte fur un même Méridien. Les meilleures Cartes, dont une entr'autres m'a été communiquée manufcrite par M. Don Gonzalo de la Cerda, Envoyé de Portugal, font même très-conformes en ce point à la Table de Pimentel. Dans la réfolution où j'ai été conftamment en dreffant la Carte de l'Amérique Méridionale, de faire enforte que ce continent y prit plutôt trop d'efpace que de n'en pas prendre affez; j'ai cru pouvoir profiter de cet endroit de la Côte, où par quelque déclinaifon de ce gifement peut-être trop rigoureux du Sud au Nord, on trouvoit moyen de gagner du terrain. Ainfi, je ne difsimule pas, qu'environ 6 degrés de

déclinaifon vers l'Est, ont confumé plus d'un tiers de degré en Longitude. Ce n'eft pas prendre à tâche de refferrer l'efpace que d'en agir ainfi; & le motif me fera excufer fur le fait. Dans une Carte du Paraguay par M. Sanfon, cette Côte ne court pas vers le Nord directement, mais elle décline vers l'Oueft d'environ 15 degrés. Donc, plus de 20 degrés de différence par rapport à notre gifement. Il eft vrai que ce Géographe n'épargnoit pas d'ailleurs fur la largeur de l'Amérique Méridionale.

De Paranagua à Santos près de Saõ-Vicente, différence de Longitude, felon la Table de Pimentel; 2 degrés 23 minutes, & de Santos au Cap de Saõ-Thomé 4 degrés 46 minutes: enfemble 7 degrés 9 minutes. Et je ne fçache rien qui contredife ici l'autorité de Pimentel, comme des meilleures Cartes Portugaifes, dont il eft naturel de juger favorablement dans une partie de la Côte du Bréfil des plus fréquentées. Bien loin qu'il m'ait été permis de foupçonner que le compte de Pimentel ne fut pas fuffifant, & fort circonftancié même comme on en peut juger par leur emploi dans la Carte de l'Amérique Méridionale, entre Saõ-Vicente & Rio-Janeiro, m'ont paru plus refferrés dans l'efpace que je ne l'ai peut-être été moi-même, quoi qu'en cette différence de Paranagua au Cap de Saõ-Thomé je ne paffe 7 degrés que d'environ 6 minutes, felon la graduation ordinaire. Cette

quantité de Longitude ajoutée à 10 degrés comptés entre Buenos-ayres & Paranagua, & à 12 & un cinquième entre Val-parayso & Buenos-ayres, le total de Longitude entre Val-parayso & le Cap de São-Thomé est 29 degrés & environ un tiers.

Ce qui suit le Cap de São-Thomé jusqu'à la Cidade da Bahia ou São-Salvador, est l'endroit le plus difficile à déterminer sans équivoque. Une Carte du Brésil, recommandable par le détail de la Côte, & qui a été publiée par Jean Blaeu, n'écarte la Baye du méridien de São-Thomé, que d'environ un demi degré vers l'Est. On trouve dans la Table de Pimentel un degré 4 minutes. La Carte manuscrite dont j'ai parlé admet un degré environ un quart. Le gisement plus ou moins oblique de la Côte dans un espace de plus de 8 degrés du Sud au Nord, est précisément ce qui donne lieu à la difficulté.

Il est à présumer, que dans la Carte de Blaeu, la déclinaison de l'Aiguille, que l'on sçait être Orientale, aura été négligée ou insuffisante. Et cette opinion tire avantage de ce que j'ai vu dans des Cartes, qui ont appartenu à M. de Guénégaud, Ambassadeur en Portugal, un morceau particulier où la Côte entre le Cap de São-Thomé & les Abrolhos paroît un peu inclinée, au lieu de tendre rigide-ment au Nord. Il est vrai qu'à cela on peut répondre, que la Table de Pimentel & la Carte manuscrite Portugaise, en donnant plus d'in-

clinaison à cette Côte, ont probablement pourvu & satisfait à cette circonstance. Et j'adopterois ce raisonnement, si j'avois moins à cœur d'étendre plutôt la largeur de l'Amérique au-delà de ses bornes, que de la trop resserrer. Je conviens que cet objet plus qu'aucune autre raison positive, m'a porté à incliner vers l'Est le rayon tendant du Cap de São-Thomé à la Ville de la Baye de 11 à 12 degrés : & que la différence de Longitude qui résulte de la Table & de la Carte Portugaise, ne demandant que 6 ou 7 degrés d'inclinaison, c'est conséquemment à peu près 5 degrés que j'ai osé y ajouter, ce qui aura lieu de paroître violent. Aussi trouvera-t-on que le point de la Baye se fait plus oriental que le Cap de São-Thomé d'un degré environ 54 minutes de la graduation ordinaire. Dans la Carte de M. de L'Isle, intitulée Terre-ferme, Perou, & Brésil, la Baye est au contraire plus occidentale que le Cap d'environ un demi degré.

Nous touchons à la partie du Brésil qui a le plus de saillie dans la mer, & où l'Amérique Méridionale prend sa plus grande largeur. Ce que nous avons de plus précis sans contredit comme de très-ample sur ce quartier-là, est une grande Carte de 9 feuilles, levée par George Margrave, sous les ordres de Jean-Maurice, Comte de Nassau, dans le temps que les Hollandois y faisoient des conquêtes. Ce qui manque à cette Carte depuis la Baye jusqu'à l'entrée de

Vazabarris, sera supplée par la Carte de Blaeu, lui donnant la préférence, sans en avoir pourtant d'autre raison que d'y trouver l'espace plus grand qu'ailleurs, sçavoir un degré 50 minutes de différence en Longitude. De Vazabarris à Olinde la différence est de 3 degrés environ 3 minutes par la Carte de Margrave, ce qui semblera d'autant plus considérable, que dans la Table de Pimentel on ne compte que 3 degrés 10 minutes dans tout l'intervalle de la Baye à Olinde, en quoi la Carte manuscrite est même très-conforme à cette Table. Comme je n'ai point balancé entre le fort & le foible, la différence d'Olinde à l'égard de la Baye est admise de 4 degrés 50 & quelques minutes. Je ne connois point de Carte de l'Amérique qui consume autant de Longitude en ces dernières parties. Et depuis le Cap de São-Thomé jusqu'à Olinde, la Carte que j'ai citée de M. de L'Isle ne donne qu'un degré environ 50 minutes, lorsque nous y consumons 6 degrés & près de quatre cinquièmes. L'affectation la plus marquée de s'étendre plus que moins dans le sens de la Longitude ne peut aller plus loin. Et quelque longue que puisse paroître cette discussion, dont l'enchaînement est suivi depuis les points déterminés sur la Côte du Chili, la Conception & Val-parayso, elle étoit essentielle en cette analyse de la Carte de l'Amérique Méridionale. Elle met le public à portée de juger, s'il a dépendu de moi de faire

entrer plus de 36 degrés & quelques minutes de la graduation ordinaire de Longitude entre Val-parayso & Olinde.

Le résultat de cette discussion est dans une entière indépendance de toute convenance avec quelque détermination Astronomique. Les Eclipses de Lune du 21 Décembre 1638, & du 14 Avril 1642, observées par Margrave dans l'Isle d'Antonio Vaz ou dos Cedros près d'Olinde, donnent 36 degrés environ 20 minutes de différence par les observations correspondantes qui en furent faites à Paris, selon un Mémoire de M. de L'Isle inséré dans l'année 1720, de l'Académie Royale des Sciences. La Connoissance des Temps donne une indication d'Olinde à 37 degrés & demi; & à quelques 10 minutes près qu'il en faut rabattre, on conclut la même chose de la Table que Harris a mise à la suite de son Dictionnaire Technique. La graduation de la Carte de l'Amérique Méridionale ne diffère que d'environ un tiers de degré du milieu de ces indications, en se rapprochant des observations de Margrave.

Après avoir couru la Côte du Brésil jusqu'à Olinde, il est à propos d'en achever la suite jusqu'à son terme, qui est l'entrée du Para. La belle & grande Carte de Margrave nous porte jusqu'au Rio-Grande, & près du Cap de S. Roch, duquel la Côte commence à tourner pour courir vers l'Ouest. S'étendant en cette partie dans le sens de la Longitude, il est plus difficile d'en



d'en fixer la longueur avec précision. La Table de Pimentel fournit 18 degrés & un quart entre le Cap de S. Roch & la pointe de Tigio-ca, qui fait l'entrée du Parà, & la Carte manuscrite de la Côte du Brésil y est conforme. Mais, je ne doute pas qu'il n'y ait de l'excès dans cette mesure d'étendue, comme il n'est que trop ordinaire sur les espaces qui courent en Longitude, où l'on n'est point arrêté ou redressé par la différence de hauteur, comme dans le sens de la Latitude. La Carte de Blaeu est plus modérée, & ne donne que 14 degrés & environ un quart. Mais, je n'aurois pu même embrasser cet espace sans reculer l'entrée du Parà dans l'Ouest, & il ne vaut que 13 & demi de la graduation sphérique dans la Carte de l'Amérique Méridionale. Au reste, l'ouvrage de Pimentel contient des routiers & instructions locales sur cette Côte, & je crois en avoir tiré grand avantage, ayant trouvé moyen avec le secours de quelques morceaux particuliers manuscrits, de dresser une Carte plus précise qu'aucune autre de cette partie de la Côte du Brésil, que j'ai réduite dans la composition de l'Amérique Méridionale.

Revenus par la Côte du Brésil au Parà, où le cours de la rivière des Amazones nous avoit conduits dans la Lettre qui a précédé celle-ci, il faut maintenant s'enfoncer dans l'intérieur du Brésil. La rivière des Tocantins, dont l'embouchure forme le Parà, nous conduira dans cet intérieur. Quoique la nou-

velle Carte de l'Amérique Méridionale présente beaucoup d'objets nouveaux en cette partie, & qui remplissent un espace valant au moins cinquante mille lieues Françaises quarrées; cependant le vuide réel de nos connoissances dans les endroits totalement nus, s'y fait mieux reconnoître que dans les Cartes précédentes, où l'on a cherché à répandre dans la vaste étendue de ce continent des choses vagues & purement de présomption. MM. de la Condamine & Maldonado ont rapporté du Parà une longue Carte manuscrite du cours de la rivière des Tocantins, dont un pays riche en mines d'or a fait découvrir la partie supérieure. D'un autre côté, j'ai trouvé chez feu M. Don Luis da Cunha, une Carte idéale tracée par M. Don Antonio Alves da Cunha son neveu, & actuellement Gouverneur de Mazagan sur la côte d'Afrique, selon les notions qu'un séjour de plusieurs années en cette partie du Brésil qui s'étend depuis Villa-rica, capitale du district des Mines d'Or, jusqu'à la rivière de Paraguay, lui avoit acquises. J'ai été assez heureux pour qu'une position d'*Arrayal de Moya-ponte*, qui se voit tout au haut de la rivière des Tocantins, fût comprise dans cette Carte; sans quoi il eût fallu deviner, non-seulement l'emplacement convenable aux sources de cette rivière dans l'intérieur du Brésil, mais encore leur correspondance ou liaison avec la partie représentée dans la Carte de M. da Cunha. La Carte de la

rivière des Tocantins fournit une indication de 367 lieues, entre la Cachoeira Itaboca & São-Joze, dans le district des Mines de Guayazas, & des notes de quelques distances particulières en divers endroits du cours de la rivière, qui m'ont à peu près tenu lieu d'Échelle. Et pour faire connoître ce que l'on doit à l'autre Carte, tout ce qui est au-dessus de Rio Anhembi du côté du Parana, & au-dessus de Rio Mbotetê du côté du Paraguay, en est tiré, de même qu'une partie des rivières qui composent le Rio de São-Francisco.

Mais, les secours que j'ai eus pour l'intérieur du Brésil ne se font point bornés à ces deux morceaux. La Carte qui m'a été communiquée par M. de la Cerdà, représente les environs de Villa-rica : & de deux Lettres adressées en 1732 à M. Courai, Chev. de Christ, par un de ses amis (Don Antonio Blem) qui avoit demeuré quelques années en ce pays-là, la première m'a donné une description du district des Mines d'Or de Villa-rica, avec l'indication de sa Latitude, la seconde une description particulière du district des Mines de Diamans. A ces pièces s'est joint un mémoire particulier, écrit pareillement en Portugais, par trois freres nommés Nunés, qui depuis l'année 1709, avoient employé 10 années & davantage en divers voyages dans cette partie du Brésil, à commencer depuis la Baye de Tous-Saints, jusqu'à Villa-rica ; & la route principale qui est tracée par des

points sur la Carte, se tire de ce mémoire qui est très-circonstancié, & par le moyen duquel j'ai fixé de même le Cerro das Esmeraldas. La manière de représenter les environs de São-Paulo, & l'intervalle jusqu'à Villa-rica, sont des choses nouvelles dans la Carte.

De cette partie-là si l'on passe au district des Missions Espagnoles du Paraguay, le détail en est entièrement dû à plusieurs Cartes que les Jésuites en ont données, par la combinaison de ces Cartes entr'elles. Aux peuplades existantes j'ai joint l'emplacement de celles qui n'existent plus, le désignant par une petite croix. Trois positions principales en partant de celle de Buenos-ayres, & qui se succèdent l'une à l'autre, Santa-Fé, Corrientes, & Assuncion, ont fait l'objet d'une étude particulière, dont je ne me permets point de donner les circonstances, dans la vue d'abrégier cet écrit. Et selon que j'en ai pu juger, ces positions ont paru convenir à une détermination de la Longitude d'une réduction ou peuplade nommée San-Miguel, sur les observations du P. Bonaventure Suarez.

Il me reste à parler de la partie du continent de l'Amérique Méridionale la plus reculée vers le Sud. Une Lettre fort ample du P. Pedro Lozano, Jésuite, écrite de Cordoue du Tucuman, & datée du 1 Novembre 1746, m'a instruit de la situation des principales nations qui habitent les vastes plaines appelées Pampas, à l'Ouest

& au Sud-Ouest de Buenos-ayres; & de quelques autres points du local de ce quartier-là. Mais, ce que cette Lettre renferme de plus considérable, consiste dans une relation très-circonstanciée de la visite qu'un bâtiment Espagnol a faite par ordre de la Cour d'Espagne en 1746, d'une partie de la côte qui suit l'embouchure du Rio de la Plata, & depuis la Baye des Camarones jusques vers l'entrée du Détroit de Magellan. Le P. Joseph de Quiroga, Jésuite, étoit chargé par le Conseil des Indes des observations qui ont été faites en cette navigation. L'objet principal a été de reconnoître une prétendue communication de la Baye de S. Julien, par le moyen d'une rivière appelée Campana, avec la Mer du Sud. Outre qu'il y a des Cartes & des écrits qui en font mention, j'ai la copie d'une Carte manuscrite particulière, où la communication est représentée de la manière la plus circonstanciée, & par le moyen d'une grande Lagune appelée del Guafo, située dans l'intervalle des deux Mers, & de laquelle il sort des rivières qui se rendent en chacune de ces Mers. Cette Carte a été inférée dans un recueil de plusieurs volumes *in-fol.* de divers mémoires, dressés par un Officier Espagnol pour le feu Roi, peu après l'avènement de Philippe V. au Trône d'Espagne. Cependant, non-seulement on n'a point vu de rivière aboutissante à la Baye de St. Julien; mais encore une marche de quatre journées, estimée d'environ 25

lieues, en un pays plat, nud, & désert, en s'enfonçant dans l'Ouest, n'a fait découvrir aucun cours de rivière; enforte qu'on est demeuré convaincu que cette communication n'étoit qu'une chimère.

C'est une question assez agitée en Géographie que la Longitude qui convient à cette partie de la Côte, comme à l'entrée du Détroit de Magellan. M. Halley a cherché à la déterminer par le moyen d'une Eclipsé de Lune, qui fut observée en cette Baye de S. Julien dans le voyage du Chevalier Narborough, sous le règne de Charles II. Il en conclut 76 degrés & demi de différence à l'égard de Londres, dans un mémoire des Transactions Philosophiques; & néanmoins dans sa Carte Nautique, la même Baye n'est reculée qu'entre 74 & 75 du même Méridien. Le Lieutenant de Narborough, nommé Wood, qui a publié la relation du voyage de ce Capitaine, n'a même établi cette Longitude qu'à 73 degrés. Et vu que Londres est à environ 17 & demie de Longitude Orientale du premier Méridien, donc la Baye de S. Julien seroit à 55 & demi de Longitude Occidentale du même Méridien. Une autre Eclipsé de Lune à citer est celle que Barros, liv. 5 de sa troisième Décade, rapporte sur les papiers originaux d'un Pilote qu'il cite comme habile, & nommé S. Martin, qui hiverna en cette Baye avec Magellan en 1520. L'observation faisoit conclure 60 degrés entre la Baye & Séville; & la différence d'environ 8 degrés &

demie entre Séville & Paris , rangeant Séville à 11 & demi du premier Méridien , si on en fait la deduction sur 60 , reste 48 & demi pour la différence de Longitude entre ce Méridien & la Baye. On dira sans doute , qu'une observation dont le temps précède l'usage des grandes Lunettes & des Pendules , peut être fort éloignée de la précision. Cependant , ce qui en résulte ne s'écarte pas plus du lieu probable de Longitude , que ce qui a été conclu sur l'autre observation.

Selon la route du bâtiment Espagnol qui a visité la Baye de S. Julien en 1746 , & par l'estime du P. Quiroga & des Pilotes qui montoient ce bâtiment , le Port Désiré est de 12 degrés 44 minutes plus Ouest que l'isle de Lobos à l'entrée de Rio de la Plata , d'où ces Navigateurs avoient compté leur point. Et l'entrée de la Baye de S. Julien ne s'écarte davantage que d'environ deux tiers de degré. Donc , cette Baye se juge de 13 degrés & environ deux cinquièmes plus occidentale que l'isle de Lobos. Or , cette isle est plus orientale que Buenos-ayres de 4 degrés & quelques 5 ou 6 minutes , à raison de l'analyse qui a été faite de l'étendue du Rio de la Plata. Et si on prend le lieu moyen des déterminations qui ont été rapportées de Buenos-ayres , sçavoir 61 degrés & environ sept huitièmes à l'égard de Paris , la Longitude de Lobos sera 57 degrés à peu près quatre cinquièmes. A cette Longitude ajoutant les 13 degrés & deux cinquièmes trouvés

entre Lobos & la Baye de S. Julien , donc on a la Longitude de cette Baye à 71 degrés & environ un cinquième ; surquoi défalquant les 20 degrés dont Paris diffère du premier Méridien , reste 51 & une fraction de degré entre ce Méridien & la Baye de S. Julien. Ce lieu de Longitude se trouve à peu près moyen entre ce qui résulte de la détermination du Lieutenant de Narborough , & le résultat de l'observation du Pilote S. Martin , sçavoir 48 & demi de la part de celui-ci , & 55 & demi de l'autre.

Dans la navigation de l'Amiral Anson , la route à compter de l'isle de Sainte-Catherine sur la côte du Brésil , jusqu'au Cap des Vierges à l'entrée du Détroit de Magellan , a donné 21 à 22 degrés ; & ce Cap étant plus occidental que la Baye de S. Julien d'environ 2 degrés , comme il résulte de la Carte du voyage de Narborough , il en reste 19 à 20 entre l'isle de Sainte Catherine & la Baye. Cette isle est plus orientale que Buenos-ayres d'environ 10 degrés , selon la discussion faite le long de la côte du Brésil ; & la Longitude de Buenos-ayres fera conclure celle de Sainte Catherine de 32 degrés moins quelque fraction à l'égard du premier Méridien. En y ajoutant 19 degrés plus que moins , donc environ 51 degrés pour la Longitude de la Baye de S. Julien. Ainfi , voilà deux navigations routes récentes , & néanmoins distinctes l'une de l'autre , qui concourent à donner le même point , avec autant d'appro-

ximation qu'on en puisse attendre de leurs moyens.

Mais, il y a une objection à me faire, sur ce qu'en comptant ci-dessus 13 degrés & environ deux cinquièmes entre l'Isle de Lobos & la Baye de S. Julien, la Carte de l'Amérique Méridionale ne prend que 12 degrés & environ trois quarts de la graduation ordinaire en cet intervalle de Longitude. Je réponds à cela, qu'outre qu'il est naturel d'user de réserve quand il s'agit de corrections considérables, je ne pouvois aller plus loin sans rétrécir encore plus que je n'ai fait cette partie du continent ferrée entre les deux Mers. La Carte dont je discute la composition n'admet que 70 lieues de 20 au degré entre la rivière des Camarones & le fond de l'ançe de Chiloë, lorsque la Carte du Chili & Paraguay de M. de L'Isle en donne environ 130.

Il paroît constant en général, que l'obliquité de la Côte au-delà du Rio de la Plata, chassée dans l'Ouest le Détroit de Magellan au-delà de ce qu'il est marqué en quelques ouvrages de Géographie. Et ce qui doit contribuer à nous convaincre sur ce sujet, c'est que de nouvelles connoissances qu'on a acquises par le côté opposé, ou celui de la Mer du Sud, concourent à opérer la même chose. La côte dont on étoit peu instruit, & qu'on faisoit courir presque Nord & Sud au midi de l'ançe de Chiloë, court dans un espace d'environ 4 degrés au Sud-Ouest quart-Sud. Des pilotes Espagnols & pratiqués de la

Mer du Sud, jetés précisément en cet endroit de la côte, & l'ayant reconnue, ont informé de cette particularité MM. Jorge Juan & Antonio de Villosa, Officiers de marine, qui ont partagé le travail de la mesure des degrés du Méridien près de l'Equateur avec les Académiciens François. M. Don Jorge m'avoit fait part de cette circonstance, avant qu'elle fût exposée dans un mémoire, dont il a accompagné une Carte des Côtes de l'Amérique sur la Mer du Sud, dressée en 1747; & dans cette Carte la côte est représentée en conformité. Or, cette côte ne peut prendre le rumb qui approche du Sud-Ouest, sans entraîner le Détroit de Magellan: d'où il résulte, qu'on a dû en-effet trouver ce Détroit plus reculé dans l'Ouest, en y arrivant par le côté de l'Est.

Au reculement de l'entrée du Détroit, si on joint l'observation particulière que la navigation de l'Amiral Anson a donné lieu de faire, que l'Isle des Etats git bien moins obliquement à l'égard du Cap des Vierges qui forme l'entrée du Détroit, que les Cartes ne l'ont marqué; on ne sera point surpris que le Détroit de la Maire se rencontre par environ 51 degrés de Longitude occidentale du premier Méridien dans la Carte de l'Amérique Méridionale, au lieu de 43 que l'on trouve dans les Cartes précédentes les plus accréditées. Le rapport qu'on a supposé connu entre la Vallée de Bucaleña au Chili, & la rivière de Gallego près du Cap

des Vierges, est l'argument frivole sur lequel cette Longitude a été appuyée. Je pourrais faire suivre cette remarque de plusieurs autres, touchant divers points de détail, comme est celui du Cap de Horn, que les Cartes représentent comme tenant à la Terre de Feu, quoiqu'il en soit isolé. Mais, l'analyse deviendrait un juste volume, s'il étoit question de développer ce que la nouvelle Carte peut fournir dans cette espèce de circonstances parti-

culières. Et je terminerai cet écrit par dire, que l'agrément que la Carte emprunte de la manière dont elle a été exécutée en gravure, se doit rapporter à la magnificence du Prince, dont les lumières autant que les bienfaits font en même temps toute l'émulation qui m'anime à la composition des ouvrages de ce genre.

Je suis, &c.

Ce 4 Mars, 1750.

*LAVIE DE PIERRE ARÉTIN, PAR M. DE BOISPRÉAUX;*

A la Haye, chez Jean Neaulme, 1750, in-16. pp. 232. sans l'Épître Dédicatoire à Madame de la V..... de 10. pp.

**S**I l'Histoire ne transmettoit à la postérité que les noms des hommes qui se sont illustrés par leurs vertus, ou par les avantages qu'ils ont procurés à la Société; celui de Pierre Arétin seroit enseveli depuis longtemps dans un profond oubli. Mais cette même Histoire, qu'on peut justement appeler la Maîtresse perpétuelle du genre humain, ne tire pas des leçons moins utiles de la vie des Tibères, des Caligulas, & des Nérons, que de celle des Augustes, des Tites, & des Trajans.

C'est sans doute dans cet esprit que M. de Boispréaux, à l'exemple d'un Sçavant d'Italie, vient de ressusciter en France la mémoire de l'Arétin, afin d'inspirer de l'horreur pour le vice, & du mépris pour ses talens, par l'abus qu'en a fait ce pernicieux Ecrivain.

La Vie de Pierre Arétin, com-

posée en Italien, avec toute la décence possible, par le Comte Mazzuchelli, a été imprimée en 1741. à Padoue, chez Joseph Comino \*. C'est dans cette source que M. de Boispréaux, Traducteur & Abréviateur de ce Livre, a puisé les matériaux qu'il a mis en œuvre pour la composition de son ouvrage.

PIERRE ARÉTIN, ainsi appelé d'Arezzo, sa Patrie, vint au monde la nuit du 19. au 20. d'Avril 1492. Il étoit fils naturel de Luigi Bacci, Gentilhomme d'Arezzo. Sa mère se nommoit Tita.

Laurenzo Crasso, Biographe peu exact, prétend que l'Arétin étudia la Rhétorique & la Philosophie, & qu'il s'appliqua avec soin à la lecture des Poètes Grecs & Latins. Mais l'Arétin avouë lui-même,

\* *La Vita di Pietro Aretino, scritta dal Conte Giammaria Mazzuchelli, Bresciano* : in-8°.

qu'il n'avoit aucune connoissance de ces deux Langues.

Son esprit libertin & impie se décêla de bonne heure. Un Sonnet qu'il fit, dans sa première jeunesse, contre les Indulgences, l'obligea de quitter sa Patrie. Il se retira à Pérouse, où il exerça longtems la profession de Relieur, & où il ne témoigna pas plus de respect pour la Religion. Car ayant vu, dans une place publique très-fréquentée, un Tableau, où la Madeleine, les bras étendus & dans l'affliction, étoit représentée aux pieds du Sauveur, il y retourna secrètement, & peignit un Luth entre ses mains.

Ennuyé du séjour de Pérouse, il partit à pied pour Rome, & entra d'abord, on ne sçait sous quel titre, chez Nicolas Chigi, Marchand, connu par sa magnificence, & par ses richesses. Il quitta cette maison, & passa successivement au service de Léon X. & du Cardinal Jules de Médicis son cousin, \* qui dans la suite devint Pape sous le nom de Clément VII.

Sa présomption lui avoit fait imaginer que les biens & les dignités alloient fondre sur sa tête. Les lenteurs de la Cour de Rome lassèrent sa patience. Les marques de libéralité qu'il reçut de Léon, ne purent assouvir sa cupidité, & il n'en conserva pas longtems le fruit, grâce à son inclination pour la dépense.

Seize Sonnets licencieux, qu'il

\* L'Auteur dit, son neveu; mais il se trompe.

composa pour seize attitudes de la dernière obscénité, destinées par Jules Romain, & gravées par Marc Raymondi, lui firent appréhender un juste châtiment, & quitter Rome vers le milieu de l'an 1524. Il se retira dans sa Patrie, où il ne fit pas un long séjour, Jean de Médicis l'ayant appelé auprès de lui à Florence: Médicis, qui venoit de passer au service de la France, le fit connoître à François I. qui l'honora de ses bonnes grâces. Il obtint son rappel à Rome, où sa plume satyrique lui attira cinq coups de poignard. A peine fut-il guéri, qu'il quitta cette Ville, avec promesse de n'y jamais rentrer, parce que le Pape négligeoit la punition de cet assassinat; promesse, que son ambition lui fit violer, comme nous le dirons dans la suite. Il retourna auprès de Jean de Médicis, dont il gagna de plus en plus la confiance. Mais ce Seigneur ayant été blessé mortellement sur la fin de 1526. l'Arétin, qui ne l'abandonnoit ni le jour ni la nuit, eut la douleur de le voir expirer entre ses bras, le 30. Novembre de la même année.

Ce revers le dégoûta du service des Grands. Résolu de vivre du fruit de sa plume, il choisit Venise pour son séjour. Il s'y établit sur la fin de 1527. & s'acquit la protection du Doge André Gritti. Le ressentiment des injures, qu'il croyoit avoir reçues de la Cour Romaine, lui fit mettre la plume à la main contre le Pape. Clément VII. s'en plaignit au Doge, qui lui

fit une sévère réprimende, & lui ordonna de parler avec plus de retenue & de respect du Souverain Pontife. L'Arétin obéit ; le Pape fut si content de sa soumission, qu'il lui écrivit un Bref très-honorable, auquel notre Poète répondit d'une manière qui satisfisoit encore davantage Sa Sainteté.

Sa réputation, alors répandue dans toute l'Europe, commençoit à lui attirer des graces qu'il n'auroit osé espérer. On lui offrit des Lettres de Chevalier qu'il refusa ; mais il accepta un collier d'or, & fut très-sensible à une promesse de 500. écus, que le Pape lui fit pour marier une de ses sœurs, qui réli-geoit à Florence.

Les bienfaits, qu'il recevoit continuellement de ses protecteurs, ne suffisoient pas à son avidité. Il feignit en 1533. de vouloir quitter l'Italie, & de passer à Constantinople. Mais, comme c'étoit uniquement dans le dessein d'obtenir de nouvelles faveurs, il n'abandonna point Venise. Il y composoit en secret des ouvrages obscènes & satyriques ; la corruption, jointe à la malignité du cœur humain, leur donna cours : ses écrits étoient enlevés aussitôt qu'ils paroissoient. On raconte même, qu'un Prince Espagnol entretenoit un courrier pour avoir le premier ce qui sortoit de sa plume. Sans compter les pensions, il se vantoit d'avoir scû, avec une bouteille d'encre, & une main de papier, se créer deux mille écus de rente, dont les fonds étoient allignés sur la sottise d'autrui, Il

recevoit continuellement des visites d'une infinité de personnes de toutes conditions & de tous pays ; ce qui lui inspira un orgueil si ridicule & si arrogant, qu'il prenoit leur curiosité pour un hommage, & qu'il n'en parloit qu'avec le dernier mépris.

Rien ne prouve mieux la lâcheté de ses Contemporains, que la foiblesse des plus grands Princes à son égard. Charles-Quint lui assigna une pension de 200. écus sur le Duché de Milan, & François I. fit ses efforts pour le ranger de son parti. Ces deux Souverains avoient été en concurrence pour l'Empire, & la rivalité de gloire nourrissoit dans leur cœur une jalousie qui éclata par des guerres sanglantes. L'Arétin partagea d'abord ses éloges entre ces Monarques ; la pension décida sa plume, il ne chanta plus que son bienfaiteur. Le Duc d'Atri l'exhortant à continuer l'égalité distribution de son encens, il lui répondit : „ Je suis & serai „ toujours serviteur de votre Mai- „ tre. Mes écrits ont annoncé ses „ vertus à toute la terre ; mais je „ ne vis pas de fumée, & Sa Ma- „ jesté n'a pas daigné s'informer si „ je mange. La chaîne, qu'elle m'a „ voit promise, a été trois ans en „ chemin ; il y en a quatre qu'elle „ ne m'a donné le bon jour. Je me „ suis rangé du côté de celui qui „ donne sans promettre. François „ fut longtemps l'idole de mon „ cœur : le feu, qui brûloit sur son „ autel, s'est éteint faute d'ali- „ mens. „



Le plus zélé de ses protecteurs fut le Duc de Parme, qui n'eut pas honte de demander pour lui à Jules III. un Chapeau de Cardinal. Ce dernier étant monté sur la Chaire de S. Pierre, l'Arétin l'avoit complimenté par Lettre, & lui avoit envoyé un Sonnet qui fut fort bien reçu. Peu après, le Souverain Pontife l'avoit gratifié de cent écus d'or, & créé Chevalier de Latran le 17. de Mai 1550. L'Arétin fut si flaté de ces faveurs, qu'il ne désespéra point de parvenir un jour au Cardinalat. Plein de cette idée, il suivit en 1553. le Duc d'Urbin qui alloit à Rome. Le Saint Père reçut l'Arétin avec de grandes marques de distinction, & lui fit l'honneur de l'embrasser. Ces démonstrations de bienveillance ne le contentèrent pas pleinement; il avoit compté sur des biens plus solides: il quitta Rome à la fin de Septembre de la même année, pour retourner à Venise, où il se vanta d'avoir refusé le Chapeau, & qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort arrivée en 1557.

Telle fut la vie de cet homme fameux, si loué des Libertins, & si méprisable aux yeux des Honnêtes-Gens, comme le prouvent sa conduite, & ses écrits, dont M. de Boispréaux donne une liste exacte & raisonnée. » S'il eut quelque réputation, dit cet Ecrivain, ce fut peu après la renaissance des Lettres, temps où le seul nom d'Auteur imprimoit du respect. Les yeux long-temps aveuglés par

» les ténèbres de l'ignorance,  
 » étoient éblouis de la moindre  
 » lueur. Aujourd'hui, cet homme,  
 » qui se nommoit *Divin* \* est com-  
 » pté au rang des Ecrivains pitoyables.... Mais, pour sçavoir ce  
 » que pensoient les Connoisseurs, il  
 » suffira de lire ce que Lambin écrit  
 » à Maladano, au sujet d'un Sçavant qui s'étoit abbaissé jusqu'à  
 » répondre \*\* à l'Arétin. *Jusqu'à*  
 » *deja là le Discours de Périon con-*  
 » *tre Pierre Arétin, & je n'avois*  
 » *pû m'empêcher d'en rire. Que peut-*  
 » *on imaginer de plus ridicule, que*  
 » *de voir un Bénédictin, un Philo-*  
 » *sophe, un Théologien, entrer en*  
 » *lice avec Pierre Arétin? Cet hom-*  
 » *me a sans doute oublié ce qu'il se*  
 » *devoit. Il lui reproche son impu-*  
 » *dence, sa scélératesse, son impiété.*  
 » *Qu'avancera-t-il? Ce n'est ni par*  
 » *les paroles, ni par les écrits, qu'on*  
 » *peut corriger de pareils personna-*  
 » *ges; c'est par les loix, c'est par*  
 » *les peines qu'on doit les réfréner.* »

L'Auteur des *Remarques Critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, trouve ce jugement de Lambin tout-à-fait bizarre. » C'est ce que Périon fouhaitoit, dit-il; comme il n'avoit pas la puissance du glai-

\* On lui donna ce titre, dont toute l'Antiquité honora le mérite de Platon: Il dit *Arctino*; mais il se prodiguoit aisément chez les Italiens dans le XVI<sup>e</sup>. siècle. Voyez les *Remarques Critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, imprimées en 1748. in-folio, p. 141. col. 2.

\*\* L'Investive de Périon contre l'Arétin, ne nous paroît pas devoir être traitée de Réponse.

„ve, il se servit de sa plume pour  
 „exhorter vivement les Princes à  
 „punir l'Arétin, qu'il prétend  
 „avoir été un infâme & un scélé-  
 „rat dès la plus tendre jeunesse.  
 „*Nisi vos*, ce sont les paroles que  
 „Périon leur adresse, *supplicium*,  
 „*quod leges in tales homines consti-*  
 „*tunt, quam primum de illo sum-*  
 „*tis, nec legum Christi, nec vestra,*  
 „*nec vestrorum vobis salus ac digni-*  
 „*tas cura esse videbitur*». On peut  
 lire dans ce Livre plusieurs autres  
 passages de cette invective de Pé-  
 rion contre l'Arétin; Pièce peu  
 commune, quoi qu'elle ait été im-  
 primée deux fois; la première à  
 Paris en 1551. in-8°. & la secon-  
 de dans la même forme en 1561.  
 à Cologne.

Nous finirons cet extrait par une  
 remarque de M. de Boispréaux,  
 qui nous paroît manquer d'exacti-  
 tude. „On lui attribue, dit-il, (à  
 „l'Arétin) le Livre exécration, *de*  
 „*tribus Insuperioribus*, quoique ce  
 „Livre fût connu long-temps avant  
 „lui, & qu'on le donne avec beau-  
 „coup de vraisemblance à Pierre  
 „des Vignes, Secrétaire de l'Em-  
 „pereur Frédéric II. par l'ordre du  
 „quel il fut composé pendant les

„Guerres entre le Sacerdoce &  
 „l'Empire. M. de la Monnoye ju-  
 „stifie Arétin, en niant l'existence  
 „du Livre, qui cependant se trou-  
 „ve en Allemagne dans plusieurs  
 „Bibliothèques, & qui a été im-  
 „primé en Hollande, sans nom de  
 „Ville, ni d'Imprimeur, & sans  
 „date d'année, sur un ancien ma-  
 „nuscrit, qui fut volé dans la Bi-  
 „bliothèque de Munich, après la  
 „bataille d'Hoechstet, lorsque les  
 „Impériaux s'emparèrent de la  
 „Bavière“.

Quoiqu'en dise M. de Bois-  
 préaux, on n'a pas encore répon-  
 du aux preuves de M. de la Mon-  
 noye, qui prétend avec raison,  
 que ce Livre n'a jamais existé. C'est  
 en vain qu'on allègue qu'il se trou-  
 ve dans plusieurs Bibliothèques  
 d'Allemagne, & qu'il a été impré-  
 mé en Hollande. Tant qu'on ne  
 citera pas, en particulier, quel-  
 que Bibliothèque qui le renferme,  
 & qu'on n'en produira aucun exem-  
 plaire, l'histoire du manuscrit volé  
 dans la Bibliothèque de Munich,  
 sera mise au rang des fables, &  
 le manuscrit passera toujours pour  
 une chimère qu'il sera impossible  
 de réaliser.



## LE PHARMACIEN MODERNE OU NOUVELLE

*maniere de preparer les Drogues (par M. LEWIS, Docteur en Médecine) traduite de l'Anglois par M. EIDOUS; avec des experiences de Médecine sur des animaux, par M. LANGRISH, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, & une Dissertation sur la transpiration, par M. ROBINSON, Docteur en Médecine. A Paris, chez Jean-Noël le Loup, à S. Jean Chrysostôme 1750, volume in-12 de 369 pages, avec 18 tables statiques.*

**Q**UOIQUE la préparation des remèdes soit de la plus grande importance dans la Médecine, il s'y est cependant glissé bien des abus. L'Auteur du premier ouvrage que contient ce recueil, se propose surtout de réformer ceux qui sont occasionnés par une fausse dénomination des drogues, & d'apprendre à les préparer d'une manière plus conforme aux règles de l'art; en sorte que leurs propriétés ne puissent pas en être altérées. Il est effectivement si nécessaire de connoître exactement les préparations qui conviennent à chaque simple, que sans cela ils ne produiroient pas les effets qu'on se croiroit en droit d'en attendre. L'Auteur paroît n'avoir publié cet essai que pour donner une idée de la méthode qu'il voudroit qu'on suivit; & il a choisi pour exemple la composition de l'élixir de propriété de Paracelse. M. Lewis parle d'abord des variations qui se trouvent dans les Auteurs qui en ont donné le procédé, & des difficultés qu'il y a à les entendre. Il cherche ensuite à déterminer la nature des trois substances, qui entrent dans la composition de cet élixir, la

myrrhe, l'aloës & le safran, afin d'en deduire la maniere de les preparer. Pour y parvenir plus sûrement il commence par établir quatre classes de gommes & de résines. La première renferme les gommes simples qui ne sont que mucilagineuses; la seconde les gommes oléagineuses, produites par le mélange d'un mucilage avec quelque matière sulfureuse, soit huile ou résine. La troisième, les résines végétales qui sont des huiles unies à quelque acide végétal. La quatrième enfin, comprend les résines ou Baumes fossiles, qui sont probablement formés d'un acide minéral uni à quelque substance oléagineuse. Il prouve que ses définitions sont bien fondées en donnant des procédés fort ingénieux pour imiter ces différentes productions de la nature. Il fait, par exemple, une gomme oléagineuse avec un mucilage quelconque & de la térébenthine ordinaire, & ainsi des autres.

La myrrhe se dissout en partie dans les menstrues sulfureux & en partie dans l'eau; d'où il suit qu'on doit la ranger parmi les gommes oléagineuses de la seconde classe. Il résulte d'un grand nombre d'ex-

périences que l'Auteur a faites sur cette substance, que les sels alkalis ajoutés à l'esprit de vin nuisent à la dissolution de la myrrhe en l'amollissant, & en détruisant l'acide qui lui est uni, dont elle tire, suivant Boerhaave, une partie de ses vertus; en sorte que le meilleur moyen de la dissoudre est de la réduire en émulsion en la pilant & l'agitant dans un mortier avec de l'eau. Elle n'éprouve par là aucune des alterations auxquelles elle est sujette dans la plupart des autres procédés. Ce n'est pas à la vérité une vraie dissolution, puisque le mucilage dissout par l'eau ne fait qu'entraîner avec lui la partie oléagineuse, qui restant suspendue fait perdre à la liqueur sa transparence; mais il est impossible d'en avoir une dissolution plus parfaite. Il en sera de même de toutes les gommes de la même classe, parmi lesquelles on doit compter l'oliban, qu'on a mal à propos regardé comme une résine.

Quant à l'aloës on en distingue principalement de trois sortes, celui d'Amerique ou le véritable aloës hépatique, qui est d'une couleur rougeâtre comme celle du foye crud; l'aloës soccotrin qui est d'un rouge jaunâtre, & enfin l'aloës caballin que quelques-uns appellent aussi hépatique, parce qu'il imite la couleur du foye cuit. L'Auteur a préféré ce dernier pour la plupart de ses expériences, parce que c'est celui dont on se sert le plus souvent & qui est à meilleur marché. Cette substance ne se dissout pas parfaitement dans l'eau froide, il

reste au fond un peu de matière friable & inflammable, environ 37 grains par once, qui est indissoluble. On en vient cependant à bout par le moyen du feu, mais il dépouille l'aloës d'une partie de sa vertu purgative. L'esprit de vin rectifié dissout ce suc entièrement, pourvu qu'on le renouvelle jusqu'à ce qu'il reste limpide. C'est une erreur de croire qu'il ne dissout que les parties résineuses qui ne sont assurément que la moindre partie de l'aloës. Comme les pilules d'Anderson sont préférées communément aux autres préparations d'aloës, l'Auteur a voulu sçavoir si les avantages qu'on y trouvoit ne viendroient pas de ce que l'aloës y seroit privé de sa tenacité. Et en effet ayant mis ces pillules dans de l'eau, il les a trouvées dissoutes au bout de 24 heures. Il a decouvert ensuite que le sel de tartre étoit la substance la plus propre à désunir les parties de l'aloës, ensuite l'œuf, le fiel de mouton, le savon d'Espagne, le safran, &c. d'où il suit qu'il est plus à propos de prendre les préparations d'aloës avant le repas, parce que sa tenacité se détruit bien plutôt pendant la digestion, par l'action de la bile & du fiel. Une dissolution d'aloës dans de l'eau par la simple macération, ne donne, au bout de plusieurs mois, aucun signe de corruption, ce qui favorise le sentiment de ceux qui attribuent à cette drogue une vertu antiseptique. On est d'abord porté à croire que l'aloës est une substance savonneuse, mais lorsqu'on conside-

re toutes ses propriétés, on ne sçait à qu'elle classe le rapporter.

Il nous reste maintenant à examiner le safran, qui, comme on le sçait, n'est que le pistille de la fleur qui porte ce nom. Notre Auteur fait voir par plusieurs experiences qu'il ne se dissout qu'imparfaitement dans l'eau, le vinaigre, &c. & surtout dans le vin de Canaries, quoi qu'on s'en serve souvent dans cette vûe; les filamens n'y perdent qu'en partie leur couleur, & il reste une grande quantité de matiere farineuse indissoluble, & même la teinture qu'on a tirée avec ces liqueurs s'affoiblit bientôt. Mais la dissolution s'en fait parfaitement dans un menstree composé de trois parties d'esprit de vin sur une d'eau commune; elle est un peu moins parfaite dans l'esprit de vin rectifié, mais elle merite d'être preferée par la beauté de sa couleur. Il est fort difficile de determiner la nature de cet extrait, cependant on a lieu de conjecturer que c'est une espece de savon qui a une qualité volatile & aromatique.

Il résulte de toutes ces experiences dont nous n'avons pu indiquer qu'une partie, que pour avoir un bon elixir de propriété, il faut faire digérer la myrrhe à petit feu dans de l'esprit de vin rectifié en la remuant de temps en temps, & y joindre ensuite l'aloës après l'avoir de même fait digerer à petit feu; en sorte que les parties balsamiques de la myrrhe ne puissent se dissiper, & que la chaleur n'affoiblisse pas les vertus de l'aloës. Pour le safran

il faudra seulement le faire digérer à froid à cause de la volatilité de ses parties. Si on vouloit avoir toute la substance de ces drogues, il n'y auroit qu'à triturer d'abord ensemble, dans de l'eau commune, l'aloës & le safran qui se convertiroient aisément en pulpe, le safran détruisant la tenacité de l'aloës, & y ajouter ensuite la myrrhe qu'on auroit reduite en émulsion.

On voit, par tout ce que nous venons de dire, l'utilité qu'on peut tirer des judicieuses reflexions de l'Auteur & de sa manière de procéder. Examinons maintenant le traité du Docteur Langrish.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prouver ici l'avantage que retireroit la Medecine d'une suite d'experiences sur des animaux, pour decouvrir la vertu des remèdes, & la force des poisons; il n'est que trop évident que l'esprit humain n'est pas capable de pénétrer assez avant dans la nature des choses, pour prévoir tous les effets qu'elles peuvent produire, ce n'est que par le secours de l'expérience que nous parvenons à les connoître. Le Docteur Langrish, déjà connu par un excellent traité des fievres, en a fait de fort intéressantes sur differens sujets. Il a d'abord tourné ses vûes du côté de la dissolution de la pierre dans la vessie; problème que nous sommes encore si éloignés de pouvoir résoudre d'une maniere générale.

On a éprouvé plusieurs fois que l'eau de chaux & la lessive de Savon, prises intérieurement, con-

tribuoient beaucoup à la dissolution de la pierre ; il étoit donc naturel de rechercher si l'on pourroit sans danger injecter ces liqueurs immédiatement dans la vessie , où il semble qu'elles devroient alors agir avec beaucoup plus d'avantage. C'est ce que notre Auteur a tenté ; & il a trouvé par différentes expériences qu'il a faites sur des chiens , que l'eau de chaux ordinaire ou celle d'écaille d'huitre injectée dans la vessie de ces animaux , deux fois par jour , à la quantité de deux onces , ne produisoit aucun mauvais effet : cependant lorsque l'eau de chaux étoit trop forte elle causoit quelques irritations , mais on y remédioit aisément en ajoutant six gros d'amidon sur une pinte de cette liqueur. MM. Hales & Rutty ont trouvé que vingt-six gouttes de la lessive acre dont on fait le savon , suffisoient pour dissoudre une pierre molle , & M. Langrish a éprouvé qu'on pouvoit injecter dans la vessie d'un chien , sans aucun inconvénient , depuis 136 jusqu'à 170 gouttes de cette même lessive , mêlées avec deux onces d'eau d'orge & un peu d'amidon. Cent gouttes dans deux onces d'eau de chaux ne produisirent non plus aucun mauvais effet ; mais si l'eau de chaux est très-forte ou qu'on se serve de celle d'écaille d'huitre , la vessie ne pourra supporter que 30 ou 40 gouttes de lessive. Deux scrupules de savon d'Alicante dissous dans deux onces d'eau de chaux , irritent considérablement la vessie ;

d'où il suit qu'il est plus à craindre pour cet organe que la lessive dont nous avons parlé. Enfin il résulte de toutes les expériences de notre Auteur , qu'on peut injecter , en toute sûreté , dans la vessie d'un chien , de l'eau de chaux ordinaire , ou de celle d'écaille d'huitre & de la lessive de Savon , en se fixant à la dose que nous avons déterminée ; car si on l'augmentoit de beaucoup , il en arriveroit des irritations considérables , & même une excréation de matière muqueuse mêlée de sang. Il y a tout lieu de croire qu'il en seroit de même de la vessie de l'homme , & le Docteur Langrish souhaiteroit fort qu'on répétât cette expérience sur des criminels , ce seroit effectivement un moyen de les rendre utiles au genre humain. Il rapporte ensuite des expériences de M. Hales pour faire voir qu'il seroit fort avantageux dans les cas de gravier ou de fragmens de calcul , d'injecter dans la vessie quelque liqueur mucilagineuse qui les entraîneroit avec elle , en même temps qu'elle lubrifieroit le col de la vessie & les parois de l'urètre. Cette pratique est fort simple & il est aisé de voir qu'on en tireroit de l'utilité dans bien des circonstances.

M. Langrish voyant qu'on avoit démontré par plusieurs expériences que l'eau de laurier-cerise étoit mortelle aux animaux , voulut sçavoir les effets qu'elle produiroit , si on la leur faisoit prendre à petites doses ; & il rapporte à ce sujet une suite d'expériences qui peu-

vent servir de modèle pour découvrir dans les plantes des vertus qui sont encore ignorées. C'est le seul moyen assuré de les connoître; & on sçait le peu de lumieres que peuvent fournir à cet égard l'Analyse chymique, les mélanges faits immédiatement avec le sang, &c. Notre Observateur fit prendre à un chien quatre onces d'eau de laurier-cerise qui le jetterent dans de terribles convulsions, & lui causerent de grandes difficultés de respirer, qui terminèrent sa vie dans une heure. Une pareille dose injectée dans la cavité du bas ventre, causa la mort à un autre chien en 22 minutes. Trois ch. pines de cette même eau ont été suffisantes pour faire mourir un vieux cheval auquel on les avoit fait prendre intérieurement. Il paroît par les effets subits qu'elle produit, qu'elle porte immédiatement son action sur le genre nerveux. Donnée à un chien depuis un gros jusqu'à deux, en la mêlant avec une pareille quantité d'eau, elle ne produisit pas de mauvais effets. Si on la met dans du lait, ou dans quelque substance mucilagineuse, on peut la faire prendre à hautes doses, sans qu'elle incommode beaucoup. Si on la mêle avec du sang extravasé elle le coagule, ce qui prouve bien le peu de fond qu'on doit faire sur cette dernière sorte d'expériences; car prise intérieurement elle rend le poulx beaucoup plus frequent, divise le sang & augmente considerablement la serosité. Notre Auteur s'en est assuré en faisant toujours ti-

rer du sang avant & après l'action de l'eau de laurier, afin d'observer le rapport qui se trouvoit alors entre la partie rouge & la serosité. Il faut avoir recours au Livre même pour bien voir la suite de ces expériences, dont nous ne pouvons donner ici qu'une idée imparfaite. Nous ajouterons que si après avoir fendu les intestins en long, à la maniere de M. Hales, on injecte de l'eau de laurier dans l'aorte descendante, on verra par les différens temps qu'elle mettra à s'écouler, qu'elle resserre considerablement les fibres des intestins. Elle doit par conséquent être fort astringente dans les animaux vivans. Il termine ce qu'il avoit à dire sur ce sujet, en remarquant que la poudre de feuilles de laurier-cerise est regardée parmi le peuple comme un remede sur pour une espèce de fièvre, & qu'une decoction de maroute dans de la biere a souvent guéri des Rhumatismes d'une maniere surprenante.

Ces expériences sont suivies de plusieurs autres sur les vapeurs du soufre allumé, appliquées à différentes parties du corps des animaux. M. Langrishs'y est pris d'une maniere fort ingénieuse, & il a observé que ces vapeurs portées sur les yeux rendoient l'animal aveugle en crispant les tuniques & troublant les humeurs de cet organe. Ces mêmes vapeurs introduites dans les intestins, dans la cavité du bas ventre, dans celle de la poitrine, &c. irritent considerablement ces parties, & causerent quelquefois au chien des douleurs horribles;

mais elles ne deviennent mortelles que lorsqu'elles sont admises immédiatement dans les Poulmons. A l'ouverture du cadavre on ne trouve point de sang coagulé dans ce viscere ni par tout ailleurs; d'où l'Auteur conclut que ces exhalaisons sulfureuses ne doivent causer la mort qu'en détruisant quelque matiere vitale très-subtile repandue dans l'air, laquelle est essentiellement nécessaire pour la conservation du mouvement animal. Il ne paroît pas que ces vapeurs agissent immédiatement sur les nerfs, puisqu'elles ne produisent pas de funestes effets, étant appliquées à des parties qui en sont abondamment pourvues. Cette opinion au reste a beaucoup de rapport à celle du Docteur Hales qui prétend que le soufre a une puissante vertu attractive, par laquelle ses vapeurs sont en état de détruire l'élasticité de l'air.

Toutes ces expériences ont été lues aux assemblées de la Société Royale. Il seroit fort à souhaiter qu'on en fit souvent de pareilles pour perfectionner la matiere médicale; que ne nous reste-t-il pas encore à decouvrir dans les plantes même qui nous environnent?

Le volume dont nous rendons compte est terminé par une Dissertation du Docteur Robinson, sur la quantité de la transpiration & des autres excretions du corps humain. Personne n'ignore que nous sommes redevables à Sanctorius d'une infinité d'excellentes observations sur ce sujet, mais il ne faut

pas s'attendre qu'un seul homme, quelque habile qu'il soit, conduise à la perfection ce qu'il a lui-même inventé, ce seroit peu connoître les bornes de l'esprit humain. Aussi notre Auteur fait-il voir que ce célèbre Medecin s'est trompé à quelques égards, comme nous le dirons ci-après. Avant que d'entrer en matiere, il a cru qu'il étoit à propos de parler du mouvement du sang. Il rapporte à ce sujet l'énoncé de plusieurs propositions qu'il a démontrées dans son œconomie animale, ouvrage qui sera traduit dans quelque temps & dont nous nous empresserons de rendre compte. Il en résulte que dans un homme de six pieds de haut, le sang est poussé du cœur dans l'aorte avec une vitesse qui lui seroit parcourir 15 pieds par seconde; ce mouvement paroît d'abord fort supérieur à celui que donnent les autres calculs, mais nous réservons l'examen de cette question pour une autre occasion. Il donne ensuite une Table fort curieuse où il a calculé, suivant ses principes, la vitesse du sang, le nombre des pulsations, & la quantité d'alimens convenable, pour des personnes de différentes grandeurs, pourvu qu'elles soient bien constituées, & qu'aucune cause extraordinaire, physique ou morale, ne vienne à les affecter. On voit dans une autre table la comparaison d'un enfant nouveau-né avec un adulte pour le poids du corps, celui du cœur, la vitesse, la quantité du sang, &c. d'où il résulte que le poids du cœur,



la vitesse & la quantité du sang sont respectivement plus grands dans les enfans que dans les adultes : enforte que quoique le sang des premiers se meuve plus lentement que celui des adultes, il a néanmoins une plus grande vitesse, eu égard à sa quantité, & à la hauteur du corps, & passe beaucoup plus souvent par le cœur & par les poulmons. On tire encore plusieurs autres conséquences de ces deux tables, qu'il seroit trop long de rapporter ici. L'Auteur fait ensuite quelques réflexions sur l'ordre des couleurs, dont il déduit la grosseur des globules du sang & la vitesse de la circulation dans les vaisseaux capillaires; mais pour voir ce sujet traité avec quelque étendue, il faudroit avoir recours à son économie animale, & à la Dissertation de Newton sur l'éther; ainsi nous ne nous y arrêterons pas.

M. Robinsou traite ensuite de la transpiration, & quoiqu'il le fasse d'une manière si concise qu'il est difficile de bien faire connoître son ouvrage par un extrait, nous allons cependant tâcher d'en donner quelque idée. Il établit d'abord que la somme des évacuations dans un temps donné, est égale à la quantité d'alimens, prise durant cet espace de temps, moins la différence du poids du corps s'il est plus pesant, & augmentée de cette même différence s'il est plus léger, à la fin du temps qu'au commencement. D'où il suit que si on connoit la quantité des alimens, celle de l'urine & des selles, & la diffé-

rence du poids du corps dans un temps donné, ce qui est fort aisé, on en deduit la quantité de la transpiration pour cet espace de temps. On tire facilement de là plusieurs corollaires que nous nous dispenserons de rapporter ici. Il fait voir ensuite que la somme des évacuations, dans un temps quelconque, est à peu près proportionnelle à la quantité moyenne du sang, qui durant cet espace de temps est poussé du cœur dans l'aorte en une systole, & au nombre des systoles ou des pulsations prises ensemble; & cela est fondé sur ce que la quantité de la transpiration & celle de l'urine, doivent être à peu près proportionnelles à celle du sang. Il suit évidemment des deux propositions précédentes que la quantité de nourriture prise dans un jour naturel, augmentée de la différence du poids du corps, lorsqu'il est plus léger à la fin de ce jour, & diminuée de cette même différence lorsqu'il est plus pesant qu'au commencement, est à peu près proportionnelle à la quantité de sang qui est poussée du cœur dans l'aorte durant cet espace de temps. Il en résulte que si au bout d'un certain temps le poids du corps se trouve toujours le même, la quantité d'alimens prise dans cet intervalle, sera à peu près proportionnelle au nombre des battemens du poul. Après avoir fait quelques autres observations, l'Auteur nous donne dix Tables statiques qui paroissent faites avec toute l'exactitude possible. La première contient

des expériences du Docteur Robinfon sur la quantité de sa nourriture & de ses évacuations par jour, en prenant un terme moyen pour chacun des huit mois que durerent ces observations en 1721. La deuxième a été faite d'après les expériences d'une année entière en 1744 & 1745. La troisième table, qui a été construite sur les deux premières, renferme la quantité moyenne de nourriture prise chaque jour dans les différens mois de l'année, & celles de l'urine & de la transpiration qui furent séparées du sang dans une heure, pendant le jour & la nuit. La quatrième & la cinquième, contiennent des observations sur les quantités moyennes de transpiration & d'urine, qui ont été évacuées dans une heure par deux personnes, dans quatre jours des plus chauds de l'été. La sixième est tirée de la seconde & fait voir les principaux changemens de poids que l'Auteur éprouva, avec la quantité de ses alimens & de ses excréti-  
ons le jour que ces changemens arrivèrent. La septième, la huitième, & la neuvième, sont les Tables annuelles du Docteur Keill en Angleterre, de M. Rye en Irlande, & du Docteur Lining dans la Caroline Méridionale. Enfin la dixième contient la quantité de nourriture, & les rapports de la transpiration à l'urine dans les quatre saisons de l'année, en Italie, en Angleterre, en Irlande & dans la Caroline Méridionale. On déduit de ces tables un grand nombre d'observations dont nous ne rapporterons que les

principales. Le poids du corps est ordinairement moindre en été qu'en hyver parce que la transpiration est plus augmentée que l'urine n'est diminuée. C'est le contraire en hyver. Un adulte bien constitué est fort peu affecté des vicissitudes de l'air, lorsqu'il ne fait guères d'exercice, qu'il ne prend que de bonne nourriture & que ses alimens solides sont à sa boisson comme 1 est à 2. Sanctorius croyoit que la quantité de l'urine étoit fort peu de chose, respectivement à celle de la transpiration; cependant ces deux excréti-  
ons sont à peu près égales pendant une année entière, surtout si l'on prend de bonne nourriture & que les alimens solides aient une grande proportion à la boisson; c'est en observant un pareil regime depuis l'âge de 40 ans que le fameux Cornaro Noble Vénitien vecut en parfaite santé jusqu'au-delà de 100 ans. Ses alimens solides étoient à sa boisson comme 6 à 7. C'est aussi par là que notre Auteur s'est garanti de plusieurs maladies, telles que l'esquinancie, la paralysie, &c. auxquelles il étoit sujet auparavant: s'étant fait saigner il trouva que la partie rouge de son sang avoit alors un plus grand rapport à la sérosité; en sorte que ce rapport dépend beaucoup de celui des alimens solides à la boisson. Tout étant égal on est plus pesant dans un temps humide que dans un temps sec. Le Docteur Robinfon a toujours remarqué que lorsque sa nourriture étoit plus abondante & qu'il faisoit beaucoup

d'exercice, la quantité d'urine & celle de la transpiration étoient considérablement plus grandes le jour que la nuit. Ce qui est bien contraire à ce que nous dit Sanctorius. On en fera cependant moins surpris si on fait attention que pendant le jour, la chaleur & le mouvement du sang sont toujours plus considérables, que le pouls s'éleve constamment après le repas & sur le soir, &c. Mais il y aura peu de différence dans ces deux évacuations, si on observe le régime dont nous avons parlé. On voit par la troisième table que la quantité moyenne de la transpiration d'une heure pendant le jour, excède celle d'une heure de la nuit, & toujours plus sensiblement lorsque la boisson est en plus grande quantité; l'Auteur le fait voir très-clairement par 2 autres tables, l'une desquelles est calculée sur celle du Docteur Keill. Il a remarqué que la pesanteur spécifique de son urine étoit plus grande la nuit que le jour, ce qui prouve l'utilité du sommeil dans les maladies: les urines entraînant alors une plus grande quantité de matière nuisible. Suivant la 3<sup>e</sup>. Table & celles des Docteurs Keill & Lining, la somme de la transpiration & de l'urine est plus grande pendant le jour que pendant la nuit; d'où il suit que ceux qui dorment beaucoup gagnent davantage en poids, ce qui est conforme à l'expérience: en sorte que l'augmentation de la nourriture & du sommeil, & la diminution de l'exercice doivent donner de l'embon-

point & réciproquement. On voit enfin par tout ce que nous avons dit, combien il importe pour la conservation de la santé de déterminer exactement la quantité de nourriture qu'on doit prendre. Si on en croit notre ingénieux Auteur, on s'en rapportera à la quantité qu'il détermine, pour les personnes de différentes grandeurs, dans la première table dont nous avons parlé.

Il termine son ouvrage par des expériences sur des animaux qu'il a reduites en quatre tables. On y voit le poids moyen du corps, du cœur & du foye (avec les rapports qu'ils ont entr'eux) des différentes especes d'oiseaux & de poissons dont ces tables sont formées. Il en résulte que le poids du cœur respectivement à celui du corps est plus grand dans les oiseaux sauvages que dans les privés, dans les petits oiseaux que dans les gros; de là vient que les premiers sont plus vifs & plus actifs. Il en est de même des autres animaux; les mâles sont aussi dans le même cas, par rapport à ceux qui ont beaucoup de graisse, & les mâles respectivement aux femelles. On en sent aisément la raison. Cette proportion du cœur est aussi plus grande dans les oiseaux que dans les poissons, & même dans les poissons ronds que dans ceux qui sont plats. La différence vient peut être dans ce dernier cas de ce que les poissons ronds s'elevent souvent à la surface de l'eau pour respirer l'air, au lieu que les poissons plats

se tiennent la plupart du temps au fonds de l'eau. Le rapport du poids du foye à celui du cœur est moindre dans les oiseaux sauvages que dans les privés, dans les poissons ronds que dans ceux qui sont plats, dans les animaux maigres que dans ceux qui sont engraisés; c'est le contraire de ce que nous avons dit pour le cœur. Les enfans Rachitiques, par exemple, ont le foye plus grand, le cœur plus petit, & une moindre quantité de sang que ceux qui sont bien constitués.

Nous croyons maintenant avoir mis le Lecteur à portée de juger du

merite de cet ouvrage. On peut dire qu'il n'y en a point sur cette matière qui soit écrit avec tant de précision, & où l'on trouve reunies un si grand nombre d'expériences & d'observations nouvelles. Ce traité & celui du Docteur Langrish, nous ont paru traduits avec tout le soin possible. Il seroit à souhaiter qu'on continuât à nous donner d'aussi bons ouvrages; c'est s'acquiescer un droit à la reconnaissance du public, que de contribuer à lever les obstacles que la diversité des langues met à l'avancement des sciences.

*LES COUTUMES DU DUCHE DE BOURGOGNE, AVEC les anciennes Coutumes, tant générales que locales de la même Province, non encore imprimées: & les observations de M. BOUHIER, Préfident à Mortier Honoraire au Parlement de Bourgogne & de l'Académie Française, en deux volumes in-fol. A Dijon, en 1742 & 1746.*

### TROISIEME EXTRAIT.

C'EST que nous avons observé sur cet ouvrage dans les deux précédens mois, n'a pu faire connoître encore en détail, que les divers morceaux dont M. le Président Bouhier n'est qu'Editeur, & la première partie de ce qu'il a publié sur la Coutume de Bourgogne comme Auteur: c'est-à-dire, l'Histoire de ceux qui avoient travaillé avant lui sur ces loix municipales. Il nous reste à présenter l'idée la plus détaillée qu'il nous sera possible de la seconde partie de l'ouvrage propre de l'Auteur, c'est-à-dire, de cette partie qui est en même temps la plus importante, la

plus étendue, la plus variée, la plus neuve, & dont on a déjà vu le plan général dans notre premier extrait.

Nos Lecteurs se souviennent que cette seconde partie contient 77 chapitres dont les 50 premiers remplissent le premier volume, & les 27 derniers forment tout le second tome. Chacun de ces chapitres est subdivisé par différens nombres assez multipliés & dont les sommaires sont en marge de l'ouvrage. Ces sommaires destinés à indiquer les divers points auxquels l'Auteur s'est arrêté, ne mènent pas au-delà. Ainsi bien différens de ceux qui

contiennent une espèce d'extrait de l'ouvrage, ils sont plus propres à exciter & à piquer, qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui aiment à parcourir légèrement de gros Livres; & ce n'est qu'en lisant l'ouvrage même qu'on peut le plus sûrement connoître son avis sur la multitude presque infinie de questions, qu'il y discute sur tous les sujets qu'il traite.

Ne pouvant embrasser à la fois un si grand nombre de chapitres qui sont chacun comme une espèce de Dissertation particulière, & comme autant de différens traités dont plusieurs ont cependant un objet commun; nous nous bornerons dans cet exposé aux 20 premiers chapitres, dont le Droit Romain est le principal objet, & qui concernent la manière dont ce Droit doit être suivi & modifié en général dans toute la France, & en particulier dans le Duché de Bourgogne. Ces 20 premiers chapitres occupent dans le premier volume 382 pages; les 30 chapitres suivans qui terminent le premier volume, & y remplissent près de 500 pages dans environ 700, nous fourniront la matière d'un autre exposé, & les 27 derniers chapitres qui forment tout le second volume, seront le sujet de deux autres, si nous ne pouvons nous étendre plus, comme nous le craignons. Car cet ouvrage nous a paru si approfondi & si curieux, tant pour la Bourgogne que pour plusieurs autres Provinces du Royaume, surtout pour celles qui ont le plus

conservé l'esprit du Droit Romain & même pour toute la France, que nous croyons devoir le faire connoître le plus parfaitement qu'il sera en nous: ce qui ne se peut sans un détail proportionné à l'importance, à l'étendue & à la variété des différens articles qu'il renferme.

Les raisonnemens des Jurisconsultes sur les diverses espèces de *Droit Ecrit* ou *non Ecrit*, *Commun*, *Civil*, *François*, *Coutumier*, *Statutaire*, supposent que tous leurs Lecteurs attachent à ces termes les mêmes idées, & cependant rien de plus rare qu'un parfait accord sur la signification de ces termes. C'est ce qui a fait employer par M. le Président Bouhier le premier chapitre de ses observations à définir chacune de ces sortes de Droit, à expliquer ses définitions par des exemples, à les appuyer même sur diverses preuves, & à réfuter les sentimens contraires de plusieurs bons Auteurs. Ainsi il regarde comme *Loix Ecrites*, toutes celles rédigées par autorité publique, & comme *Loix non Ecrites* toutes celles qui ne tirent leur force que d'un long usage & du consentement tacite des peuples. Il explique quelles sont les diverses espèces de *Droit Commun*, & s'attache à faire voir que ce nom, ainsi que ceux de *Droit Ecrit* & de *Droit Civil*, appartiennent éminemment au Droit Romain. A l'égard du *Droit François* l'Auteur n'entend par ce Droit, que celui qui est particulier à la nation François, & qui s'observe dans la plus grande partie de la

France. Ainfi l'Auteur ne comprend fous ce nom, ni le Droit de Cenfure, ni celui du Déguerpiſſement, ni le Douaire Coutumier, ſi ce n'eſt quant à ſon origine, ni la diſtinction des biens paternels & maternels, ni en quelque ſorte les Droits de préciput & d'ainefſe, ni la Communauté conjugale, ni la Garde Noble ou Bourgeoiſe, ni les Dons mutuels, ni le Retrait lignager ou féodal, tous Droits dont l'Auteur veut qu'on puifſe les principes dans le Droit Romain. Ce en quoi M. le Préſident Bouhier fait conſulter le Droit François, ſe réduit à ce qui eſt réglé par les Ordonnances générales de nos Rois, à divers Droits Royaux, tels que ceux d'Aubaine, de Régale, d'Amortifſemens & autres pareils, aux Droits de Juſtice, à une partie des Droits Seigneuriaux, & à un petit nombre de maximes particulières à la France, où elles ſont obſervées par tout telles que les règles, le mort ſaiſit le viſ, les fiefs ſont patrimoniaux, &c. L'Auteur termine ce chapitre en faiſant voir l'importance de diſtinguer le *Droit François*, qui lie généralement preſque toute la France d'avec le *Droit Coutumier*, dont l'autorité eſt bornée en chaque Province au diſtrict des lieux que comprend chaque Coutume, & il ne diſtingue le *Droit Statutaire* du *Droit Coutumier*, qu'en ce que le premier a été rédigé par écrit de ſon principe. Preſque toutes ces idées ſont ſi bien préſentées, & ſi oppoſées à celles de la plupart des Auteurs, que ſi

elles ne doivent pas réunir tous les ſuffrages, elles méritent du moins l'attention & l'examen des Jurifconſultes.

Le chapitre ſecond a pour objet de faire voir combien le Droit Romain eſt ſupérieur par ſon excellence au Droit Coutumier, & combien eſt peu fondé le recours que la plupart des Auteurs preſcrivent ; 1°. aux Coutumes voiſines qui ſont ſans autorité hors de leur reſſort & ſympatiſent rarement enſemble ; 2°. à l'eſprit général du Droit Coutumier que l'Auteur prétend être une chimère ; 3°. à l'équité naturelle qu'il croit très-dangereuſe lorsqu'elle eſt oppoſée à l'équité civile, que le Droit Romain nous fait connoître. En parlant du danger de ſuivre l'équité naturelle par préférence aux déciſions des Loix Romaines, l'Auteur cite deux traits Hiſtoriques aſſez ſinguliers. Le premier trait eſt de Caligula, qui ( ſelon Suétone ) ne put imaginer de plus grande menace contre les Jurifconſultes de ſon temps, que de les forcer à ne plus donner d'avis que ſelon l'équité, ce que M. le P. Bouhier prétend ſignifier l'abolition des loix. » Le ſecond trait eſt des peuples de Samoye, qui ( ſelon Connan Comment. jur. Civ. lib. 1. chap. 11 ) » après avoir été conquis par François I. lui demandèrent par grâce de n'être point jugés d'équité : » Requête qui parut d'abord aſſez » étrange, mais que dans la ſuite » on trouva fort ſenſée, & qui donna peut-être lieu à cet ancien

» Proverbe que Carondas nous a  
 » conservé (Resp. liv. 4. chap. 77.)  
 » Dieu nous garde de l'équité du  
 » Parlement.

Les chapitres 3 & 4 tendent à prouver ; 1°. qu'aujourd'hui tous les Pays appelés *Pays de Droit Ecrit*, peuvent à certains égards être nommés *Contumiers* ; 2°. que de tout temps & presque jusqu'au temps présent, le Droit Romain a été regardé comme le Droit Commun de toute la France & même des pays qui y sont dits *Contumiers*. On peut aisément pressentir que les preuves d'une pareille thèse doivent être savantes & curieuses, de la part d'un Auteur tel que M. le Président Bouhier, qui trace à ce sujet une Histoire de notre Droit François, telle qu'on pouvoit l'attendre de lui. Il observe à la fin de ce précis historique du Droit François, que le même esprit d'innovation qui s'est introduit depuis quelque temps dans presque toutes les Sciences, & qui a fait naître dans la France Coutumière tant de doutes & de questions, sur l'étendue de l'observation du Droit Romain, s'est aussi répandu en Allemagne depuis quelques siècles : mais que les gens sages y sont demeurés fermes dans l'ancienne soumission au Droit Romain, & que telle y est la règle des Cours de Justice. Telle étoit aussi, ajoute l'Auteur, la règle inviolablement suivie en France par tous nos Jurisconsultes, même dans les pays Coutumiers, jusques à Dumoulin qui en introduisant une Do-

»ctrine contraire, a causé une  
 » grande confusion dans beaucoup  
 » de matières, où sans cela il n'y  
 » auroit eu aucun doute. Ceux qui  
 » se sont laissés aller à cette nouveauté, n'ont pas fait assez de réflexion au tort qu'ils faisoient à leur Patrie, en substituant un Droit incertain & mal digéré, à des Loix méditées avec soin par les plus grands génies & savamment interprétées, comme l'a très bien observé Heineccius, &c.

Les marques qui peuvent servir à distinguer les Pays de Droit Ecrit des Pays Coutumiers, sont l'objet du chapitre 5. L'Auteur y soutient que cette distinction n'étoit pas connue avant la fin du douzième siècle, & après avoir réfuté diverses opinions de Pasquier, de Charondas, de Caseneuve, &c. il soutient que pour trouver sûrement & commodément cette distinction, il suffit d'examiner d'après les Lettres Parentes adressées en 1312, par Philippe le-Bel à l'Université d'Orléans, quelles sont les Provinces qui observent presque en tout le Droit Romain par la permission de nos Rois, & quelles sont celles qui n'ayant pas obtenu de pareille permission n'ont recouru au Droit Romain, qu'au défaut des Ordonnances de leurs Coutumes & de leurs usages. C'est d'après cette règle qu'il donne sur chacune de ces deux classes de Province une liste raisonnée qu'il faut voir dans son ouvrage, & qu'il s'attache à prouver dans les chapitres 6, 7 & 8, que le Duché & le Comté de

Bourgogne font Pays de Droit Ecrit , ce qu'il appuye sur trois preuves. La première est tirée de l'histoire du Droit de ces deux Provinces , depuis que les Bourguignons les eurent conquises sur les Romains ; la seconde & la troisième preuves résultantes des témoignages des Auteurs Bourguignons & Etrangers , concernent particulièrement le Duché de Bourgogne. Il est encore aisé de voir que la première de ces preuves surtout , doit être intéressante pour notre Histoire. Il en est de même de la matière du chapitre 9 , concernant l'origine des Coutumes de France & en particulier de la Coutume du Duché de Bourgogne , l'Auteur commence encore par y réfuter sur ce point les différentes opinions de divers Auteurs avant que d'établir la sienne.

Ces 9 chapitres consacrés particulièrement à la connoissance des principes généraux du Droit en France , & surtout en Bourgogne , sont suivis d'onze autres chapitres , contenant diverses remarques sur l'origine de plusieurs dérogations au Droit Romain & au Droit Commun , introduites en général dans la France , & en particulier dans la Bourgogne par différentes causes.

Le chapitre dixième concerne les dérogations non comprises dans les Coutumes , & qui viennent des erreurs des Interprètes du Droit , erreurs dont l'Auteur ne donne pour exemple que les clauses déro-

gatoires , qu'il soutient très-oppo-

sées aux principes des Loix Romaines. D'autres dérogations au Droit Romain introduites en Bourgogne par le Droit Canonique , contre la disposition de la Coutume , sont le sujet du chapitre onze , & telles sont , selon l'Auteur , les peines contre les secondes nocés & contre les Veuves remariées dans l'an du deuil , la permission du mariage entre diverses personnes , auxquelles le Droit Romain interdisoit de s'unir ensemble par un tel lien , la détraction de la légitime & de la trébellianique permise aux enfans chargés de fidei-commis , la proscription de la plupart des Loix Romaines sur le prêt à intérêt , ainsi que la plus grande partie de nos procédures judiciaires , & des formules de nos Actes.

On voit au chapitre douze quelques autres dérogations au Droit Romain , établies en Bourgogne par nos Ordonnances à l'égard du Senatus-Consulte Velleien.

Les dérogations que l'usage a introduites en Bourgogne contre le Droit Commun , depuis la réformation de la Coutume , forment l'objet du chapitre treize. L'Auteur y expose la manière ancienne & nouvelle de prouver ces dérogations par les Arrêts , par le témoignage des Jurisconsultes & par les enquêtes par turbes , par écrit & par témoins , par actes de notoriété ; par les certificats d'usages du Parlement & de leurs gens du Roy , des Bailliages des Avocats & des Praticiens. L'Auteur fait voir à ce

sujet



sujet les inconvéniens de ces Certificats , comment ils se donnent en divers lieux , & la réforme qu'il y désireroit pour en retrancher les abus. Au sujet du don de bagues & joyaux qui n'a point lieu en Bourgogne sans stipulation , l'Auteur observe en ce chapitre , avoir vu dans un contrat de mariage de 1538, que la *Future sera jouellée jusqu'à la somme de trois cent écus d'or*, & dans d'autres contrats au lieu du terme de joueller, ceux d'*enjoueller* ou d'*enjouailler*; l'Auteur a présumé que de ces termes de *joueller*, *enjoueller*, s'est formé le mot *engeoller*, & que nos Etimologistes n'en ont pas bien connu l'origine.

Les deux chapitres suivans traitent de la durée des Tutelles en Bourgogne, des cas auxquels le Juge qui y nomme les Tuteurs, ou les Curateurs, & les parens qui ont assisté à ces nominations peuvent être garands de cette administration, & des raisons qui y font donner un Curateur pour Adjoint au Tuteur. L'Auteur observe à ce sujet, qu'anciennement la Tutelle finissoit en Bourgogne à l'âge de la puberté, & que si la Tutelle y dure à présent & même presque depuis la dernière réformation de la Coutume jusqu'à la majorité, ce changement qui ne s'est fait que peu à peu, ne vient point du Droit Coutumier, mais plutôt de ce que la Curatelle s'est insensiblement convertie en Tutelle. Il remarque les inconvéniens qu'a produits cet-

*Avril.*

te confusion de deux qualités si différentes. Enfin il fait voir pourquoi on y donne un Curateur pour Adjoint au Tuteur, comment ce Curateur répond au Tuteur honoraire des Romains, & comment il est garand de la conduite du Tuteur.

Les chapitres 16, 17 & 18, concernent la puissance paternelle telle qu'elle a lieu en France, & surtout en Bourgogne.

Le chapitre seizième a pour objet cette puissance considérée dans ses effets les plus généraux. L'Auteur soutient dans ce chapitre, contre l'avis de M. l'Avocat Général Durand, que la puissance Paternelle, dont il relève fort les avantages, a toujours subsisté en Bourgogne, & il ajoute qu'on doit la regarder comme reçue dans toutes les Provinces qui ont conservé l'usage de l'émancipation. Il distingue les anciens effets de cette puissance usités chez les Romains mais abolis en France, d'avec les effets encore subsistans en Bourgogne. Ces derniers effets, selon ce qu'il en expose, concernent surtout les droits de propriété & d'usufruit appartenans aux peres sur les biens acquis par leurs enfans, l'identité de personne qui empêche les obligations civiles entre un pere & son fils, le besoin qu'a tout fils de famille de l'autorisation de son pere pour comparoître en Justice en matière Civile, la substitution pupillaire reçue en Bourgogne, & l'observation du Senatus-Consulte

Macédonien, qui est encore inviolable en cette Province : enfin la nécessité du consentement du pere pour la validité du mariage de son fils, & pour que ce fils puisse donner à cause de mort. Ce dernier objet concernant les donations à cause de mort ayant été controverté depuis peu en Bourgogne ; l'Auteur a cru devoir le discuter avec plus d'étendue & en a fait par cette raison la matière du chapitre 17 qui suit. Mais avant que d'en venir à ce détail particulier, il employe encore la plus grande partie du chapitre seizième à faire voir que les émancipations expressees ne peuvent être faites en France qu'en Justice & non par devant Notaires, & comment s'opèrent les émancipations tacites, c'est-à-dire, celle qui provient dans le ressort des Parlemens de Paris & de Bourgogne du mariage du fils de famille, celle qui naît d'une habitation séparée sur laquelle M. le Président Bouhier exige pour cet effet en Bourgogne dix ans de durée, & les autres qui sont rejetées ou admises selon la diversité des usages de chaque Province.

L'Auteur discutant dans le chapitre dix-septième ce qui lui a paru de plus intéressant dans les effets de la puissance paternelle, relativement aux donations à cause de mort faites par un fils de famille, expose d'abord à ce sujet différens systèmes qu'il réfute pour établir le sien. Il fait voir pourquoi le fils de famille a besoin de la permis-

sion de son pere dans ces donations ; & il déduit de ses principes la résolution de diverses questions qu'il traite à ce sujet.

L'Auteur suit à peu près la même méthode dans le Chapitre dix-huitième. Après avoir examiné ce qui avoit fait refuser aux fils de famille chez les Romains le pouvoir de tester ; il fait voir qu'en Bourgogne les fils de famille ne peuvent à la vérité faire de Testament sans le consentement de leurs peres ; mais qu'ils peuvent tester avec ce consentement, quoique cela ne leur fut point permis par le Droit Romain : & il réfute sur ces deux points les avis contraires.

La puissance maritale & ce qui la distingue de la puissance paternelle, forme l'objet du chapitre dix-neuvième, qui est un des plus étendus. L'Auteur y entre au sujet de la puissance maritale dans le plus grand détail, sur les cas pour lesquels l'autorisation du mari est nécessaire à la femme, sur la manière dont cette autorisation doit être faite, sur les motifs de la loi qui prescrit cette formalité & sur les obligations naturelles qui obligent les femmes & intéressent leur conscience, quoique le défaut d'autorisation les exempte de toute poursuite en Justice.

Enfin l'Auteur examine dans le chapitre vingtième, si en Bourgogne les Testamens des fils de famille, faits sans l'autorité de leurs peres, peuvent révoquer des dispositions antérieures & parfaites, &

cet examen qui l'engage dans un grand nombre de distinctions, lui donne lieu d'examiner diverses questions plus générales sur la révocation d'un premier Testament par un second.

La nécessité présente d'abréger nous a fait abstenir d'entrer dans un plus grand détail sur ces vingt premiers chapitres, dont plusieurs surtout nous ont paru dignes d'e-

tre beaucoup plus connus. Nous nous dédommagerons si le temps nous le permet sur quelques-uns des Chapitres suivans, qui ne seront pas sans doute moins intéressans : & quelque soit l'abondance des autres nouveaux ouvrages, nous espérons achever sur celui-ci, l'analyse abrégée que nous avons entrepris d'en donner.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE ROME.

**F**R. *Thomæ Mariae Mumachi Ordinis Prædicatorum Theologi Casanatensis Originum & antiquitatum Christianarum*, li. XX. tomus primus. Romæ, excudebant Nicolaus & Marcus Palearini, 1749. in-4°. Cet ouvrage qui contiendra plusieurs volumes, embrassera sous le nom d'Origines & d'Antiquités Chrétiennes, tout ce qui regarde la Religion Chrétienne dans son établissement : on y verra les noms qu'on a donnés aux Chrétiens & à la Religion Chrétienne ; la vie & les mœurs des premiers Chrétiens : le Gouvernement & la Police extérieure de l'Eglise ; la propagation de la Religion, & les moyens qu'on y a employés, avec un très-grand nombre de planches en cuivre, qui représenteront les monumens an-

ciens des premiers établissemens du Christianisme.

*De Nummo argenteo Benedicti III. Pontificis Max. Dissertatio*, in qua plura ad Pontificiam Historiam illustrandam, & Joannæ Papiæ fabulam refellendam proferuntur. Accedunt nummi aliquot Romanorum Pontificum hæcenus inediti, & appendix veterum monumentorum. Romæ, excudebant N. & M. Palearini, 1748, in-4°.

#### DE VENISE.

*Descrizione delle prime scoperte dell' antica Città d'Ercolano*, ritrovata vicino a Portici, Villa della Maesta del Re delle due Sicilie, discesa dal Cavaliere Marchese Don Marcello de Venuti, e consecrata all' Altezza Reale del sereniss. Federico Christiano Principe Reale di Polonia, ed Elettorale di Sassonia, in Venezia, appresso Lorenzo Basaggio, 1749. in-8°. Outre

les nouvelles découvertes qui ont été faites dans la Ville d'*Ercolano*, que M. Venuti a décrites dans cet ouvrage, il y traite encore de l'origine & de l'établissement de cette Ville & de la suite de son histoire.

*Liturgia Romana vetus tria sacramentaria complectens: Leonianum scilicet, Gelasianum, & antiquum Gregorianum*; Edente Lud. Ant. Muratorio Serenissimi Ducis Mutinæ Bibliotheca præfecto, qui & ipsam cum aliarum gentium liturgiis contulit ad confirmandam præcæteris Catholicæ Ecclesiæ de Eucharistia doctrinam. Denique accedunt Missale Gothicum, Missale Francorum, duo Gallicana, & duo omnium vetustissimi Romanæ Ecclesiæ Rituales libri. Venetiis, typis Joannis-Baptistæ Pasquali, 1748. in-fol. 2. vol.

## DE NAPLES.

*Riflessioni su le nuove scoperte di Lod. Ant. Muratori per gli annali d'Italia*, dédiée à l'Excell. Rev. Monsignor Lodovico Gualterio Arcivescovo de Mira, Nuncio della S. Sede presso la Maesta del Re delle due Sicilie. N. S. in Napoli per Giovanni de Simone, 1746. in-4°. Nous avons annoncé, dans les nouvelles de ce Journal, les Annales d'Italie en IX. volumes in-4°. & nous comptons en parler avec l'étendue convenable dans les Journaux suivans. C'est à l'occasion de ce grand ouvrage de M. Muratori qu'on a publié ce

Livre qui en contient une sorte de Critique; nous en entretiendrons pareillement nos Lecteurs, après que nous aurons parlé des Annales memes qui en font l'objet.

## DE PALERME.

*L'Ebraismo della Sicilia*, ricercato ed espoſto da Giovanni de Giovanni, Canonico della ſanta Metropolitana Chieſa di Palermo, ed Inquiſitor ſiſcale della ſuprema Inquiſitione di Sicilia. In Palermo, nella ſtamperia di Giuſeppe Gramignani, 1748. in-4°. Cet ouvrage eſt une hiſtoire des Juifs en Sicile. On y traite de leurs premiers établiſſemens dans ce Royaume; de leur nombre, de leurs mœurs, de leurs uſages tant religieux que civiles; & des privilèges qu'ils ont obtenus à ces deux égards en différens temps; de leurs Synagogues, de leurs Docteurs, des lieux deſtinés à leurs purifications, &c. tel eſt l'objet de la première partie de cet ouvrage. Dans la ſeconde, l'Auteur entre dans le détail des différentes communautés des Juifs, qui ſont établies dans les Villes particulières de la Sicile,

## ANGLETERRE.

## DE LONDRES.

On va publier ici tous les mois un ouvrage périodique ſous le titre de *Nouveau Magazin François*, ou *Bibliothèque inſtructive & amuſante*, en cinq feuilles d'impreſſion in-8°. L'Auteur ſe propoſe d'y

rassembler diverses pièces fugitives, principalement d'Ecrivains François, qu'il jugera dignes d'amuser utilement ou d'instruire les Lecteurs; ce Recueil périodique doit servir, dit-il, à former le cœur & l'esprit, & ainsi il aura soin d'en bannir ces Ecrits satyriques & licencieux, qui sont capables de les corrompre l'un & l'autre. Mais pour faire encore mieux connoître le caractère de cet ouvrage, & le genre des pièces que son Auteur y fera entrer, autant qu'une Nouvelle Littéraire le permet; nous joindrons ici les titres de celles qui sont employées dans le Journal de Janvier, I. *Di ériation sur les Poly-pes d'eau douce*, par M. le Cat, prononcée dans une des Séances de l'Académie Royale des Sciences de Rouen. II. *Observation d'une nouvelle membrane qui ferme la prunelle de l'œil du fœtus*; par M. Haller, Conseiller Aulique, Médecin du Roy, Professeur ordinaire à Gottingue, & Membre de la Société Royale de Londres. III. *Aristomène, Tragédie*, par M. de Mar-montel, avec des réflexions critiques sur cette Tragédie. IV. *Dialogue entre Minette & son Maître*, au sujet d'un Livre intitulé: l'art de plaire à tout le monde. V. *La force de l'amitié*, par Madame de Beaumont. VI. *Mémoire Historique sur l'origine des Huns & des Turcs*, adressée à M. Tanevot, par de Guignes. VII. *Nouvelles Littéraires, où l'on rend compte des Livres Anglois publiés dans le cours du*

mois de Janvier 1750.

*A natural and Historical account of the Isles of Scilly. To Which is added a general account of Cornwall. C'est-à-dire, description naturelle & historique des Isles de Scilly; à quoi on a joint un détail circonstancié de la Province de Cornouaille. Par Robert Heat, Officier Militaire de S. M. ci-devant en garnison dans Scilly; avec une Carte des Isles de Scilly, un plan des Côtes, &c. pag. 456, sans la Dédicace, la Préface, & la Table des matières. Chez Mamby & Cox dans Ludgate hill, 1750, in-8°. L'exactitude de l'Auteur dans cette Histoire, les directions qu'il donne aux Pilotes pour éviter les dangers de ces Isles, & des rochers innombrables qui les environnent, rend cet ouvrage intéressant & utile.*

*The philosophical transactions...* c'est-à-dire: les transactions philosophiques de la S. R. pour les mois d'Avril, de May, & d'une partie de Juin de 1748. On y trouve un projet pour arrêter en partie les progrès du feu, en couvrant les étages des maisons prochaines avec de la terre, in-4°.

Il paroît une nouvelle édition Angloise du Paradis perdu de Milton, en 2 vol. in-4°, avec de nouvelles figures dessinées par Hayman, & gravées par Grignon & Ravenet. Chez Tonson & Draper, Libraires. Cette édition qui est très-belle, & dont le prix est d'une Guinée & demie, est dédiée au Comte de Bath qui a bien voulu faire les

frais des tailles douces, l'Editeur est le Docteur Newton.

*A Critical inquiry into the present state of surgery.* C'est-à-dire : recherches critiques sur l'état présent de la Chirurgie, par Samuel Sharp, Membre de la Société Royale, & Chirurgien de l'Hôpital de Guy. A Londres, chez J. & R. Tonson & S. Draper dans le Strand, 1750. in-8°.

*Satyres du Prince Cantemir, traduites du Russe en François ; avec l'histoire de sa Vie.* A Londres, chez Jean Nourse, 1750. in-12. 2 vol. nouvelle édition, où l'on a corrigé quelques négligences qui s'étoient glissées dans celle de l'année dernière, & où l'on a fait des additions, & en particulier celle d'une Ode Pendarique Italienne à la louange du Prince Cantemir, qui n'avoit point encore paru.

## FRANCE.

### DE PARIS.

Nous croyons devoir avertir ici le Public, qu'en relisant l'article de notre Journal du mois de Février dernier, où il s'agit du Livre intitulé, *Description du mal de gorge accompagné d'ulcères*, &c. traduite de l'Anglois de Jean Forbergill par M. de la Chapelle, &c. Nous avons été surpris de voir qu'il s'y étoit glissé des expressions très-éloignées de nos sentimens, dans l'endroit de la page 120, qui commence par ces paroles : *Rien n'est plus singulier que la manie*, &c. & qui finit

par celles-ci, *nous sommes bien aises de profiter de l'occasion pour tâcher d'empêcher le progrès d'une manie plus préjudiciable aux Auteurs qu'au Public*, &c. que l'avidité du gain rend encore plus condamnable.

Il seroit fort inutile d'examiner comment ces termes ont été insérés dans ce Journal, mais nous ne sçaurions nous dispenser de déclarer au moins, qu'ils sont fort contraires à la justice que nous rendons aux travaux de ceux, qui, par leurs traductions, nous mettent en état de profiter des Livres écrits en Langue étrangère, & à l'opinion, que nous avons en particulier du mérite de M. l'Abbé de la Chapelle, & de l'utilité du Livre qu'il a traduit.

La Veuve Etienne & Fils, Libraires, rue S. Jacques, à la Vertu, Viennent de publier le Tome VIII. du *Speclacle de la Nature*, contenant ce qui regarde l'Homme en société avec Dieu, en deux parties 1750. in-12. deux vol.

On vient de publier deux projets de souscription, l'un pour l'*Histoire Ecclésiastique* de M. l'Abbé Fleury en 36 volumes in-4°. & in-12. L'autre pour l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament* du P. Calmer, en deux volumes in-4°. & en cinq vol. in-12.

Les Libraires associés qui ont acheté le Privilège & le fond de l'*Histoire Ecclésiastique* de M. l'Abbé Fleury, se proposent d'en former 500 exemplaires complets ; & pour faciliter l'acquisition d'a

ce Livre, ils réduisent le prix ordinaire qui est de 180 liv. pour les 36 volumes *in-4°*, à 120 liv. en faveur de ceux qui voudront s'en assurer des exemplaires aux conditions suivantes.

En souscrivant on payera... 30 liv.  
En recevant les tom. I. à VI.

au 1. Septemb. 1750. ... 24  
En recevant les tom. VII. à

XII. au 1. Janv. 1751. ... 18  
En recevant les tom. XIII. à

XXVIII. au 1. Avr. 1751. ... 18  
En recevant les tom. XIX. à

XXIV. au 1. Juin 1751. ... 18  
En recevant les tom. XXV.

à XXX. au 1. Juil. 1751. ... 12

Total 120. liv.

Les tom. XXXI. à XXXVI. dont le paiement est compris dans les payemens précédens, se délivreront au 1. Août 1751.

A l'égard de la même Histoire *in-12*. qui comprend pareillement 36 vol. dont le prix ordinaire est de 90 liv. Les mêmes Libraires le réduisent à 63 liv. en stipulant les conditions suivantes.

En souscrivant on payera... 15 liv.  
En recevant les tom. I. à VI.

au 1. May 1750. .... 12  
En recevant les tom. VII. à

XII. au 1. Juin 1750. ... 9  
En recevant les tom. XIII. à

XXVIII. au 1. Juil. 1750. ... 9  
En recevant les tom. XIX. à

XXIV. au 1. Août 1750. ... 9  
En recevant les tom. XXV.

à XXX. au 1. Sept. 1750. ... 9

Total 63 liv.

Les tom. XXXI. à XXXVI. seront délivrés *gratis* aux Souscripteurs le 1. Octobre 1750. On ne sera admis à souscrire que jusqu'au 1. May, pour cette Histoire, dans la forme *in-12*. & jusqu'au 1. Septembre pour la même Histoire *in-4°*.

Les Souscripteurs auront soin de retirer les exemplaires dans les temps marqués, ou au plutôt dans le courant de l'année qui suivra la publication entière du Livre, sans quoi ils perdront leurs avances.

Les 500 exemplaires qu'on propose par souscription, étant consommés, cette Histoire sera remise à son prix ordinaire. Ceux qui voudront se la procurer dès à présent, jouiront du bénéfice de la souscription. Pour avoir des assurances on pourra s'adresser à Paris, chez P. G. le Mercier, Defaint & Saillant, J. Th. Hérissant, Durand, & le Prieur, Libraires de cette Ville.

L'autre projet de souscription regarde l'Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament du P. Calmet, soit de l'édition en 2 vol. *in-4°*, soit de l'édition en 5 vol. *in-12*. l'une & l'autre enrichie de Cartes & de Figures. Le prix ordinaire de l'*in-4°* est de 20. liv. on le réduira à 15 liv. Celui de l'*in-12*, qui est de 12 liv. 10 s. sera réduit à 7 liv. 10 s. en faveur de ceux qui voudront s'en assurer des exemplaires jusqu'au 1. Avril prochain. Ce temps étant passé, on ne sera plus admis à souscrire,

*Discours touchant les merveilleux effets de la Pierre divine*, qui explique ses propriétés contre la pierre, la gravelle, rétention d'urine, & colique néphrétique, seconde édition. Chez Hérissant, fils, Libraire, rue Notre-Dame, 1750. in-12. La Demoiselle de Sain qui

possède cette pierre divine (dite de Jade) à laquelle ce Livre attribue une vertu fort singulière contre la pierre, la gravelle, & la colique néphrétique, demeure rue S. Antoine, vis-à-vis les Filles de Sainte-Marie.

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS D'AVRIL 1750.

<i>VENERABILIS Viri Josephi Mariae Thomasi S. R. E. Cardinalis Opera omnia, &amp;c.</i>	191
<i>La voix libre du Citoyen, ou observations sur le Gouvernement de Pologne, &amp;c.</i>	197
<i>Observations sur la situation la plus favorable qu'on puisse donner aux Malades dans l'opération de la taille, &amp;c.</i>	206
<i>Seconde Lettre de M. d'Anville à Messieurs du Journal des Sçavans, &amp;c.</i>	210
<i>La Vie de Pierre Arétin, par M. de Boispréaux, &amp;c.</i>	226
<i>Le Pharmacien Moderne, ou nouvelle manière de préparer les drogues, &amp;c.</i>	231
<i>Les Coutumes du Duché de Bourgogne, &amp;c.</i>	240
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	247

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois de Février, 1750.

- P** <sup>Age</sup> 72. col. 1. ligne 11. l'an 380, lisez l'an 381.  
 Ibid. lig. 33. qui venoit de succéder à Arcadius, lisez qui succéda l'an 408 à Arcadius.  
 99. col. 1. lig. 25. après le mot *Auteur*, effacez la virgule.  
 102. col. 2. lign. 37. après le mot 3°. ajoutez *la Représentation en matière de succession en Bourgogne dans le Chap. 73. 4°.*  
 Le Douaire, &c.  
 103. col. 1. lig. 40. après le mot *recueils*, effacez la virgule.  
 107. col. 1. lig. 41. au lieu de *la Thaumessieres*, lisez *la Thaumassieres*.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
M A Y.



A PARIS.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la  
Place Maubert, à l'Annonciation.

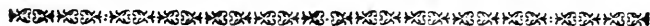
---

M. D C C. L.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





L E  
JOURNAL  
D E S  
S Ç A V A N S.



M A Y M. DCC. L.

*PLAN POUR REFORMER LA JUSTICE, QUE LE ROY de Prusse a dressé par ses propres lumières, & par lequel la Procédure est réglée d'une manière que dans le terme d'un an tous les Procès sont jugés en première, seconde & troisième instance.* A Halle, de l'Imprimerie de la maison des Orphelins 1749, avec Privilège, Brochure de 47 pages, grand in-4°. *Exposition abrégée du Plan du Roy pour la réformation de la Justice, par M. FORMEY.* A Berlin, chez Haude & Speller 1748. Autre Brochure in-4°. de 16 pages. On pourra trouver quelques exemplaires de l'exposition abrégée, &c. Chez Laguerre, Libraire, rue S. Jacques.

Nous réunissons ces deux brochures comme ayant le même objet. Leur rareté nous a fait penser que nous devons nous étendre.

May,

Kk

dire sur ce qu'elle contiennent, beaucoup plus que nous ne l'aurions fait, sans cette circonstance. On ne verra dans notre exposé aucune réflexion, ni aucun trait qui ne soit tiré de l'une ou de l'autre de ces deux pièces, dont nous laisserons le jugement à ceux qui seront en état de le porter. Nous nous contenterons de faire connoître ces pièces telles qu'elles sont.

Pour y mieux parvenir nous emprunterons autant qu'il nous sera possible, les propres expressions de l'Auteur du Plan & de son Abréviateur, en distinguant par des guillemets ce qui est de l'Abréviateur, & par le caractère italique le texte de l'Auteur même du Plan. Tout ce qui ne sera point ainsi distingué n'en sera pas moins tiré presque mot pour mot de ces deux pièces, dont nous avons seulement resserré, indiqué, & abrégé le détail, sans même en déranger l'ordre que fort rarement.

Nous commencerons par l'analyse de l'exposition faite par M. Formey, parce que cette seconde pièce, destinée à servir d'introduction à la première, paroît bien remplir cette destination.

„ Il n'y a point d'objets plus dignes d'attention que ceux qui intéressent le bonheur de la Société..... Or ce bonheur consiste principalement dans la jouissance paisible des avantages.. acquis par des voyes légitimes. Mais c'est le bon ordre de la Justice... qui [ fait ] la base de ce bonheur.. „ Rien n'étoit donc plus

avantageux que d'assurer ce bon ordre. „ L'amour des Peuples & la sagesse en ont conçu le plan [ en Prusse à l'exemple de ce qui avoit été fait en France ] „ & l'exécution [ de ce projet ] a été confiée à des personnes qui réunissent toutes les qualités du cœur propres à cet important travail.

Pour acquérir une juste idée du plan du Roy de Prusse, M. Formey remarque avoir eu recours à deux amis, Philosophes & Jurisconsultes, qui ayant été employés à le faire exécuter, lui ont fourni tous les matériaux de son petit ouvrage, auquel il déclare n'avoir fourni que l'ordre & la forme. Mais cet ordre, cette forme & l'expression qui les accompagne suffisent pour faire reconnoître dans M. Formey l'Auteur des diverses productions que l'on a déjà vues de lui, & dont nous avons fait connoître une partie dans ce Journal, en y rendant compte des mémoires de l'Académie de Berlin.

„ L'homme ( dit M. Formey dans l'exposition dont il s'agit ) est né pour la société, „ c'est ce qui l'élève au-dessus des animaux. „ Mais la société ne sçauroit se maintenir si l'ordre n'y régné. „ C'est cet ordre qui..... met les Nations policées autant au-dessus des Sauvages, que ceux-ci sont au-dessus des brutes „ : & dans les sociétés les mieux policées cet ordre est exposé à divers troubles, dont les trois principales espèces sont les guerres, les crimes & les procès. Les guerres sont ré-

glées par le Droit des Gens. Les crimes & procès sont l'objet des Loix Civiles.

Pour se réduire à ce qui concerne les procès, ils peuvent-être terminés par trois voyes principales; l'accommodement volontaire entre les intéressés, l'arbitrage & la procédure judiciaire.... Les deux premières voyes étant rarement suffisantes, il faut qu'il y ait dans tout Etat bien réglé des Tribunaux & un ordre judiciaire..... Le mal consiste en ce qu'au lieu de s'en tenir à ce qu'il y a d'essentiel dans l'ordre judiciaire on y a mêlé beaucoup de choses vicieuses & superflues, qui laissent le champ libre à la malignité, au mensonge, à toutes les espèces d'injustice qu'on voit se multiplier dans les procès. De là l'horreur que les gens sensibles ont des procès & le préjudice qu'ils causent aux Citoyens & à tout l'Etat. Delà les inquiétudes, l'animosité, les frais ruineux, les établissemens manqués: enfin l'extrême peine que les Etrangers ont à venir s'établir dans des contrées où les procès sont fréquens & traînent en longueur.

Tant de maux réunis, & procédant d'une même source méritoient assurément... des remèdes & ces remèdes ne pouvant se trouver dans l'abolition des procès, ne devoient se chercher que dans l'abréviation & dans l'uniformité des procédures, qui varioient en Prusse dans chaque Province. C'est aussi ce qu'a fait le Roy de Prusse, à

l'exemple de Louis le Grand, & ce qui a procuré le plan dont il s'agit.

Le Roy de Prusse après avoir communiqué ce plan à son grand Chancelier, voulut qu'il en fit l'essai [ & que cet essai commençât ] par la Poméranie, vaste Province, qui a été nommée anciennement *terra litigiosa*... L'exécution ayant parfaitement répondu aux espérances [ ce Prince ] ordonna à son Grand Chancelier de dresser un ample projet d'Ordonnance, & de le faire pratiquer, provisionnellement dans tous ses Etats, par tous les Tribunaux & Cours de Justice, en leur enjoignant de faire ensuite leurs observations & leurs remontrances sur les difficultés qui pourroient se rencontrer dans l'exécution de ce plan, afin qu'il y fût pourvu, avant que de mettre la dernière main à l'Ordonnance.

M. Formey annonce cette Ordonnance comme ayant embrassé, tout ce qui est essentiel à l'instruction des affaires Civiles, de quelque nature qu'elles soient.... de sorte qu'elle n'aura pas besoin d'être étendue & interprétée par le secours du Droit Romain & du Droit Canon.

Du reste, M. Formey se bornant sur ce plan du Roy de Prusse à un exposé général qui puisse en faire sentir la justesse à ceux même qui n'ont aucune teinture de Jurisprudence; observe que ce Plan commence la réformation de la Justice par ce qui concerne les Avocats.

L'établissement des Avocats étant

nécessaire pour éclairer, conduire & défendre les personnes qui plaident; il falloit se contenter de remédier aux abus qui s'étoient introduits dans l'exercice de cette profession, en retranchant du nombre des Avocats, tous ceux que le défaut de probité, de lumières & de talens, rendoient indignes & incapables de pareilles fonctions. C'est aussi ce dont le Roy de Prusse a chargé la commission qu'il a établie pour la réformation de la Justice. Mais ce Prince a fait plus, il a cru devoir prévenir le retour de tels inconvéniens, en fixant dans chaque Cour de Justice le nombre des Avocats, en ordonnant diverses preuves de leur capacité, en réglant leur rétribution, & en supprimant leur ministère dans les petits lieux, où il suffit qu'il y ait un Juge intègre, dont la capacité soit convenable à la nature des affaires qui s'y présentent.

C'est ce qui conduit l'Auteur à parler des Juges, de la nécessité des appels & de la manière dont le Roy de Prusse a cru devoir déterminer les règles de procédures qui doivent être suivies sur les appels & dans les premières instances. «Ceux  
» qui ne connoissent pas bien les  
» hommes pourroient aisément s'i-  
» maginer que la décision du Juge  
» inférieur suffit.... « Mais quand  
on pense combien il est difficile  
qu'un homme ait assez de capacité  
pour ne se pas tromper dans la  
variété infinie des affaires, com-  
bien d'ailleurs les bons Juges  
sont rares, & de quel danger il

seroit de rendre leur pouvoir tyrannique, si on n'y mettoit pas certaines bornes; on conçoit aisément la nécessité des appels. Cependant afin que ce remède ne devienne pas pire que le mal, il faut aussi que les appels aient leur borne pour le temps d'appeler, pour le nombre des degrés de Jurisdiction qu'on peut suivre selon la nature des affaires & pour le temps, ainsi que pour la forme nécessaires à leur instruction. C'est encore ce qui a été réglé par le plan dont il s'agit.

Selon ces réglemens le Juge inférieur doit au bas de sa Sentence dont il explique les motifs, marquer aux parties le temps qu'elles ont pour en appeller, recevoir la déclaration de l'appel & la faire signifier. Il doit aussitôt après envoyer au Tribunal supérieur tous les actes du procès. Si sur le vu des griefs des Appellans ce Tribunal ne juge pas l'appel soutenable, la première Sentence sera confirmée sans entendre l'intimé. S'il paroit matière à doute ou à éclaircissement, les deux parties seront entendues & fourniront leurs écritures bornées à quatre, qu'on nomme *Dédution*, *Exception*, *Réplique* & *Duplique*. Du second Tribunal on passe ainsi au troisième, qui est toujours le dernier & qui n'a pas même lieu pour toutes fortes de causes. Si il paroit à ce troisième Tribunal que la seconde Sentence, quoique conforme à la première, peut être infirmée, alors chaque Membre de ce dernier Tri-

bunal opine séparément & envoie d'abord au Président son avis, sans le communiquer aux autres, „ afin „ qu'après avoir conté les voix & „ discuté de nouveau l'affaire dans „ l'assemblée, on rende conformément à la pluralité des voix un „ Arrêt bien motivé, qui réfute les „ raisons contenues dans les Jugemens précédens.

Sans doute avec toutes ces précautions, & quelqu'intégres, quelque éclairés que soient les Juges de ce troisième Tribunal ; ils pourrout encore se tromper. Mais ces inconvéniens attachés à l'humanité subsisteront toujours, quand on multiplieroit à l'infini les degrés de Jurisdiction : & le bien public exige que le nombre de ces degrés soit borné.

Chaque Tribunal supérieur est ordinairement composé d'un Chef ou Président, & d'un certain nombre de Conseillers ou Assesseurs. Le Président a l'inspection sur les autres Membres, & doit régler tout de concert avec eux. Les Conseillers doivent se charger du travail qu'il leur impose. La connoissance exacte des Loix naturelles & Civiles, la pureté des vues, & l'application infatigable au travail, sont les principales qualités qu'on requiert dans ces Juges. On exige même d'eux une conduite bien réglée dans leurs affaires domestiques : „ & tout Conseiller dont les „ biens en viendroient à un concours seroit cassé *ipso facto* . . . .“

Plus les fonctions des Juges sont importantes pour le bon ordre

de la justice, & conséquemment pour le bonheur des peuples, plus il semble que les Juges ont besoin d'être soutenus par l'autorité du Prince. C'est encore ce que le Roy de Prusse s'est proposé. Mais en même temps pour empêcher l'abus de cette autorité, il a cru devoir purger d'abord les Chambres de Justice de tous les sujets qui les deshonnorent & réduire les Juges à des gens d'élite. M. Formey expose ensuite les devoirs & les fonctions du Président, & des Conseillers de chaque Chambre. Ce détail est suivi de celui des procédures ainsi qu'elles ont été abrégées dans la nouvelle ordonnance de Prusse. M. Formey observe qu'on a établi en Prusse (apparemment dans chaque Tribunal) un Avocat à part pour les pauvres & que le Roy y a supprimé tous les Procureurs, voulant que leurs fonctions ne soient exercées que par les Avocats. On a aussi pourvu à l'intérêt des absens pour lesquels il sera accordé un délai convenable. Les rapports des Procès se feront dans quinze jours au plus, après leur distribution & ce terme ne pourra être passé sans que le Président ait jugé qu'il en faut un plus long. Enfin on a abrogé l'usage d'envoyer aux Universités les actes d'un procès tout instruit pour être décidé par leurs avis. Cet usage outre les longueurs excessives auxquels il donnoit lieu, avoit encore l'inconvénient de faire juger les affaires les plus compliquées par des Professeurs fort peu au fait de

la pratique, & souvent même peu instruits des Coutumes des lieux.

Pour venir à présent à ce qui concerne le plan même dont il s'agit nous en suivrons l'ordre sans rien répéter de ce que l'introduction faite par M. Formey, nous a déjà donné lieu d'en observer. On y voit d'abord le soin que l'Académie de Berlin a pris, de perpétuer la mémoire de la réforme que le Roy de Prusse a commencé à introduire dans l'administration de la Justice. A l'exemple de ce qui avoit été fait à Paris en 1667 & en 1688, par l'Académie des Inscriptions, l'Académie des Sciences de Berlin a témoigné son zèle, par une belle médaille, où l'on voit d'un côté la tête du Roy, & de l'autre la Justice tenant une balance dont les bassins sont suspendus fort inégalement, & le Roy portant son Sceptre sur l'un des bassins, pour les mettre dans un parfait équilibre, avec cette inscription : EMENDATO JURE.

Afin que les jeunes gens qui étudient en Droit puissent aussi apprendre la Pratique, & se mettre ainsi en état d'exercer un jour des Charges de Judicature, le Roy a trouvé bon d'établir dans tous les Collèges de Justice, un certain nombre d'Écouteurs & de Référendaires. Les derniers qui ne seront reçus, qu'après avoir été dument examinés, sont l'office de Rapporteurs, sans avoir cependant aucune voix décisive. On les emploie aussi dans des Commissions pour les former insensiblement à l'administration de la Justice. C'est de cette espèce de pépinière que l'on

» tirera ensuite des sujets pour remplir  
» les Charges de Judicature qui vien-  
» dront à vaquer dans les Provin-  
» ces.

... Aucun Conseiller ne pourra être revêtu en même temps d'un autre emploi, ni chargé de quelque commission hors du lieu où le Tribunal est établi.

Les Conseillers ne participent point aux épicés quelque nom qu'elles puissent avoir. Il leur est expressément défendu de recevoir des Parties aucun present.... ni directement ni indirectement, ni avant ni après la Sentence.... il est libre de les poursuivre en Justice devant le Conseil privé de Justice qui est établi à Berlin....

Les Avocats doivent être d'une honnête famille & avoir travaillé au moins pendant quatre ans, ou dans les Justices inférieures, ou auprès de quelque célèbre Avocat;.... il a été défendu [à tous Procureurs & Sollicitateurs] sous peine d'être mis à la brochette, de se mêler à l'avenir d'aucun procès.

Les Officiers du fisc ne peuvent, sous peine d'être cassés, ni entreprendre aucune information, sans y être autorisés par les Ordres du Département de la Justice, ni fouler par des procès aucuns des sujets du Roy. Le Roy a fait déclarer en même temps à tous les Collèges de la Justice que ceux qui jouissent dans le temps de son avènement au Trône, de quelqu'un de ces Droits qui appartiennent à la Couronne, & qui sont connus en Allemagne sous le nom de REGALIA, doivent



*doivent être maintenus dans leur possession.... [&] que toutes les fois qu'il s'agira de choses de peu d'importance [il] aime mieux relâcher & perdre quelque chose de ses droits que de voir tourmenter ses bons & fidèles sujets par des procès....*

Avant qu'une action soit intentée l'Avocat doit examiner avec un grand soin, dont le détail est ici marqué, si elle est juste, ce qui est nécessaire pour la soutenir, dans quel Tribunal elle doit être portée, quelles font toutes les parties & s'il y en a qui aient besoin de Tuteurs, &c. il doit de plus dresser un Protocole de toutes ces informations, se munir de Procurations suffisantes & dresser après ces préalables, la Requête introductive conformément à ses examens. L'Avocat du Défendeur est chargé de fournir ses exceptions d'une manière solide & circonstanciée. Si faute d'avoir satisfait à tout ce qui est prescrit il survient quelqu'incident que les Protocoles des Avocats prouvent, n'être dus qu'à leur négligence, le Président est en droit de les punir. Avec ces précautions on compte avoir coupé la racine de la plupart des incidens, & avoir bien abrégé les procédures de la seconde & de la troisième instance.

*... Dès le premier terme que l'on fixera aux parties, un Conseiller du Colège doit être chargé de tenter un accommodement amiable entre les Parties... auxquelles on donne un délai de quelques jours, afin qu'elles puissent réfléchir plus mûrement*

*May,*

sur ce qu'on leur a représenté & se porter d'elles-mêmes à l'accommodement : vers même que le Conseiller ne réussit point dans sa commission, les Parties & leurs Avocats doivent être renvoyés jusqu'à l'audience prochaine pour voir si dans cet intervalle ils pourront s'accommoder entr'eux. Les Tribunaux & les Avocats de Pondranie sont ici cités comme se distinguant, sur tous les autres, par les » peines qu'ils se donnent pour accommoder les parties, & par la dextérité avec laquelle ils s'y emploient. On renvoie dans le plan au Code Frédéric, sur la manière dont les Juges doivent tenter ces accommodemens & sur les récompenses promises aux Avocats qui y réussissent.

Il est défendu aux Avocats sous peine de perdre leur emploi, d'exiger, ni de recevoir, sous quelque prétexte que ce soit, leurs droits & vacations avant que la cause ait été jugée définitivement dans chaque instance & que les droits des Avocats n'aient été modérés & réglés par la Sentence. Les Avocats qui défendent une mauvaise cause, ceux qui traînent les affaires en longueur, ou qui y multiplient inutilement les procédures, doivent être condamnés à perdre leurs vacations & même à d'autres peines arbitraires suivant l'exigence du cas.

Toutes les épices entrent dans une caisse, sur laquelle on assigne à chaque Conseiller & aux autres Officiers une somme fixe indé-

L 1

pendante du plus ou du moins qui forme la caisse. Les frais même des commissions se prennent sur cette caisse à laquelle ils sont ensuite remboursés par les Parties. Les Avocats sont obligés d'avancer à la caisse des épices les droits ordinaires qui y sont dus, jusqu'à la *définitive* de chaque instance. Mais quand ces avances ont été allouées à l'Avocat par la Sentence, il se les fait rembourser sans aucuns frais, par voye d'exécution contre les refusans.

Dans tous les Colléges de Justice les expéditions se font d'office, & les Parties qui en ont besoin les prennent au Greffe sans en rien payer.

Les demandes concernant l'instruction des procès ne se font que verbalement à l'Audience, par les Avocats en personne, ou par leurs Substituts. L'Avocat du Défendeur doit proposer sur le champ ou au plus tard à l'Audience prochaine, sa défense s'il y a lieu & dupliquer après la réplique. Le Tribunal prononce son Décret. Si la demande ou l'exception sont contraires aux règles ou aux Actes; l'Avocat en faute est condamné à une amende de 2 jusqu'à 5 *Rixdales* (qui valent chacun environ 3 liv. de notre monnoye de France). L'Avocat condamné peut faire sa remontrance immédiatement après la publication du Décret. Mais ce qui est ensuite ordonné sur ces représentations, a force de chose jugée.

Quant aux Requêtes, qui inté-

ressent le fonds des procès, elles doivent être remises au Greffier, envoyées au Président, distribuées aux Conseillers, par lui proposées au Tribunal, *répondues & décrétées dans l'espace de quatre jours au plus; il n'en conte plus rien pour les faire solliciter, ou signifier.*

Tous les appels & remèdes de droit sont reçus indistinctement, tant en seconde qu'en troisième instance. Ainsi les sermens autrefois requis pour cet effet, les *Lettres rogatoires, compulsoires*, & autres connues sous le nom d'*Apôtres* deviennent inutiles; & on évite des discussions très-longues employées auparavant à sçavoir si on seroit reçu appellant ou non.

Les Cours de Justice établies par le nouveau plan *sont dans quelques endroits ... partagées en trois Chambres ou Sénats; & les Procès y passent par les trois instances, sans qu'il en conte beaucoup de frais ni de formalités: dans d'autres endroits le Roy [de Prusse] n'a formé que deux Sénats, & dans ce cas la troisième instance est portée au Tribunal Suprême établi à Berlin.* A l'égard des petites Provinces qui n'ont qu'un seul Sénat, l'appel des jugemens qui y sont rendus est porté à la Cour de Justice la plus voisine, & le second appel, nommé demande en révision, se fait ou à la seconde Chambre de cette Cour, ou au Tribunal Suprême de Berlin, au choix du Demandeur en révision.

Ces détails & autres semblables,

dont nous n'avons pu présenter qu'un précis très-succinct, sont suivis dans le Plan dont il s'agit d'un abrégé de la première partie du nouveau Corps de Droit que le Roy de Prusse a projeté sous ce titre. **CORPS DE DROIT POUR TOUS LES ETATS DE SA MAJESTÉ LE ROY DE PRUSSE, dont les Loix sont fondées sur la raison & sur les constitutions du Pays.**

Dans ce projet on commence par poser certains principes généraux qui découlent des lumières naturelles, & qui sont en quelque manière cachés dans le Droit Romain; & on se sert ensuite de ces principes, pour ranger les Loix Romaines dans un ordre naturel, & pour les réduire en forme de système; on tire de ces principes les conséquences qui en résultent naturellement; on éloigne les subtilités, les fictions du Code Justinien, qui ne sont pas applicables à la constitution de l'Allemagne; on décide les questions problématiques & les droits douteux qui se rencontrent dans les Loix Romaines, & on établit de cette manière un Droit certain & universel pour toutes les Provinces de la domination du Roy.

Tels sont du moins les objets qu'on s'est proposé; & pour assurer à ce nouveau Droit l'exécution la mieux affermie, il a été arrêté sous le bon plaisir du Roy [de Prusse] que de trois ans en trois ans, on chargeroit un Ministre d'Etat de faire la visite de toutes les Cours de Justice, d'examiner si le Plan du Roy y est exactement suivi, & si on ob-

serve dans les procès l'ordre prescrit par ce Plan: d'y connoître des abus commis par les Juges sur les plaintes qui en pourroient être faites & de redresser ces abus. Cette annonce est suivie de l'abrégé des principaux chefs du nouveau Code Frédéric, dont nous ne pouvons observer que quelques traits.

Toute la seconde partie de ce Code paroît se réduire à une Ordonnance particulière, qui détermine la manière dont les affaires doivent être proposées & traitées dans les Cours de Justice: & on observe que le Roy [de Prusse] a distingué par un autre Règlement, les matières qui sont du ressort des Cours de Justice, des cas dont les Chambres de Guerre & de Domaine doivent prendre connoissance.

On voit dans la troisième partie du même Code, au tit. 4. une procédure plus abrégée pour les Juges inférieurs, & dans d'autres titres divers réglemens particuliers sur différens cas dont le Plan que nous exposons fournit les exemples. On y voit entr'autres plusieurs cas auxquels on est dispensé des trois degrés ordinaires de Jurisdiction & de la multiplication de contestations auparavant si ordinaires. Ainsi selon ce Plan il est libre aux parties de joindre, soit en demandant, ou en défendant le Pétitoire, au Possessoire ordinaire. L'exception de cause finie doit être jugée dans un bref délai; & si celui qui la forme en est débouté le jugement est sans appel..

Tous les différens sermens connus au Barreau sous le nom de *juramentum calumniae, appellationis, revisionis, malitia* ont été abolis, à moins que le Juge n'eut des raisons particulières de déférer quel-qu'un de ces sermens à l'une des Parties; & en ce cas la décision sera sans appel... Toutes les Sentences par défaut, en cause principale, ont la force de chose jugée contradictoirement & ne peuvent être détruites que par la voye d'appel. Mais sur l'appel l'Appellant peut proposer son exoine & être déchargé des frais du défaut. Les délais accordés par le Code du Prince pour les répliques & dupliques & pour faire les preuves par enquêtes, &c. ne se prolongent point & les preuves doivent être faites de part & d'autre nonobstant l'appel: mais elles doivent être tenues secrètes jusqu'après le jugement de l'appel. On a spécifié les causes où l'appel n'a point lieu, celles sur lesquelles il n'a qu'un effet dévolutif, & enfin celles pour lesquelles la troisième instance est refusée. On a retranché une infinité de procès qui naissent lors des exécutions des jugemens en réglant le terme dans lequel ces exécutions devoient être faites, en obligeant le Juge qui les ordonne de spécifier dans son décret en détail, tout ce que le Débiteur est obligé de faire, de tenir, ou de restituer & en réglant la manière de procéder à ces exécutions sur les meubles & sur les immeubles. Le terme prescrit à l'exécution des Sentences est celui de

quatre semaines, à compter du jour auquel elles auront été rendues.

*Enfin on a traité séparément dans le Livre quatrième, c'est-à-dire, dans la quatrième partie du Code des affaires qui.... demandent une méthode de procédure particulière & abrégée.... telles sont celles qui ne montent pas à la valeur de 50 Risd. Les procès pour le possesseur tres-sommaire, pour injures, &c. pour suivis par le fife.... les procès entre les Seigneurs & leurs Sujets, entre les Propriétaires... & leurs Fermiers, entre des Mineurs & leurs Curateurs.... les procès de concours... ceux qui naissent au sujet des bornes & limites, &c.*

La fin de ce plan est employée à en justifier le titre, en faisant voir comment on se flate que les procès peuvent être terminés dans un an, sans que personne ait le moindre sujet de se plaindre & comment se fait la répartition de cette année.

On ne comprend point dans ce terme, ni le temps employé par le Demandeur à préparer son action, de la manière expliquée par le Code Frédéric, ce temps étant tout-à-fait à la discrétion du Demandeur, ni les trois mois accordés au Défendeur pour fournir ses exceptions. Ainsi le procès n'est censé commencé que du jour des exceptions qui forment ce que nous appellons la contestation en cause & on ne compte pour la première instance que le temps qu'exigent les répliques & les dupliques, pour

chacune desquelles on accorde au plus deux mois. Au moyen de ces arrangemens une cause peut être suffisamment instruite en première instance dans un terme de quatre mois....

Le Roy [de Prusse] a accordé pour la seconde instance 4 à 5 mois dont voici la répartition. Il faut que l'appel soit interjeté dans le terme de dix jours, & justifié dans l'espace de quatre semaines. On accorde trois mois aux Parties pour fournir leurs réponses, répliques & dupliques, & en supposant que l'on accorde à chaque Partie une huitaine de prorogation de délai, tout cela pris ensemble ne fait que cinq mois. Au reste..... la Procédure est beaucoup plus abrégée dans les lieux où il y a deux Sénaats, comme en Poméranie, dans la marche Electorale, à Magdebourg, en Silésie, à Cleres..... & quand on suppose qu'un procès peut durer 4 ou 5 mois en seconde instance on met les choses au pis aller, la plupart des Avocats n'ayant pas besoin de si longs termes, vu les éclaircissimens qui ont du être donnés en première instance.

On accorde aux Parties trois mois pour l'instance de révision qui est la troisième & dernière : & voici comment ce temps est réparti. Le Demandeur en révision a dix jours pour déclarer qu'il veut se pourvoir en troisième instance ; & quatre semaines pour fournir ses moyens de révision. Le Défendeur en révision est tenu de répondre en quatre autres semaines, après quoi les actes sont clos,

aucune pièce ne pouvant être admise après la réponse aux moyens de révision.

Ce Plan suppose nécessairement... que les Avocats soient des gens d'honneur & de probité.... qui donnent... tout leur temps & toute leur attention aux affaires qui leur sont confiées..... [ & ] que les Conseillers soient des gens entendus & diligens.... en état de dresser leurs rapports dans l'espace de 8 à 15 jours, & de les soutenir de raisons pour & contre. Mais on observe que les Cours de Justice [de Prusse] ont si bien pris l'esprit de ce Plan, que les procès sont parfaitement conduits & terminés en conformité, jusques-là qu'il ne survient à cet égard ni doute ni plainte.

On convient cependant qu'il peut se présenter des cas.... où il est de toute impossibilité de finir un procès dans un an, par exemple s'il falloit faire entendre des témoins à Batavia, &c. Mais on observe que la Loi ne s'étend jamais à ces cas où il est impossible de remplir les conditions qu'elle prescrit : & que ces cas étant extrêmement rares n'empêchent pas que la Règle générale ne demeure dans toute sa force... Enfin on avertit en finissant que l'exécution de ce Plan dépend principalement d'une dextérité & d'un certain savoir faire, que l'on n'acquiert que difficilement, si on ne voit de ses propres yeux la manière dont il est exécuté, & si on ne s'y exerce en mettant soi-même la main à l'œuvre.

NOUVEAUX MEMOIRES D'HISTOIRE, DE CRITIQUE  
*& de Littérature, par M. l'Abbé d'ARTIGNY. Tome second. A Paris,*  
*chez de Bure l'aîné, Quay des Augustins, à l'Image S. Paul, 1749.*  
*in-12. pp. 498.*

**L**E prompt débit du premier volume de ces Mémoires a fait voir, que ce genre d'ouvrage, & la manière dont M. l'Abbé d'Artigny l'exécute, sont également agréables au Public. Nous avons lieu de croire, que le second ne trouvera pas un accueil moins favorable. Il est même plus fait pour plaire au commun des Lecteurs que le premier, en ce que les 15 articles, dont il est composé, roulent tous sur l'Histoire moderne, & présentent des faits intéressans par leur singularité; au lieu que le premier ne contenoit dans sa plus grande partie que des discussions & des critiques sur des faits éloignés, & sur des points qui appartiennent à l'Histoire & à la Littérature ancienne. L'Auteur déclare ici pour la seconde fois qu'il ne compte point écrire pour les Sçavans; il lui suffit, dit-il, de satisfaire les Curieux, qui *sans aspirer au période de la science*, sont bien aises de s'instruire & de s'amuser en même temps. Dans cette vue il a eu attention de choisir des matières qu'on ne rencontre point dans le cours des lectures ordinaires, & de mettre à profit plusieurs restes écartés de la Littérature, qui feroient languir un ouvrage suivi, si on les y inféroit, & qui sont cependant le mérite des recueils

semblables à celui qu'il publie.

Tels sont les éclaircissémens qu'il donne dans le premier article sur le sort, qu'ont eu les ouvrages Latins de M. Boissat de l'Académie Françoisé. Nicolas Chorier avoit écrit la Vie de ce Sçavant Académicien, son ami. Il se plaignoit dans cet ouvrage, qu'on n'eût pas mis en lumière les productions de M. Boissat, & qu'on eût privé la République des Lettres d'un trésor qui étoit à elle. Le P. Nicéron a dit dans ses Mémoires, Tom. XIII. que les compositions Latines de Boissat, tant en Prose qu'en Vers, avoient été imprimées *in-fol.* mais qu'on n'en connoissoit qu'un exemplaire qui est dans la Bibliothèque du Collège des Jésuites de Lyon, & où il manquoit par-ci par-là quelques feuillets, à la place desquels on a mis du papier blanc.

M. l'Abbé d'Artigny fait voir que ces Sçavans n'ont pas été heureux dans leurs conjectures. Il nous apprend, que „ Boissat fit imprimer à ses dépens le recueil de „ ses ouvrages Latins & en tira „ douze cent exemplaires, que „ comme il étoit alors dans la plus „ haute dévotion, en quoi il a persévéré jusqu'à sa mort, il se les „ fit tous apporter chez lui, & „ empêcha par un principe d'h-

„ milité , qu'ils ne vissent le jour ;  
 „ qu'il les légua par son testament  
 „ à l'Hôtel-Dieu de Vienne , & or-  
 „ donna qu'ils seroient vendus au  
 „ profit des pauvres : que Made-  
 „ moiselle de Boissat sa fille ( ma-  
 „ riée dans la suite en Savoye au  
 „ Comte de S. Maurice ) mécon-  
 „ tente de cette disposition fit mu-  
 „ tiler tous les exemplaires ; de for-  
 „ te qu'aucun Libraire n'ayant  
 „ voulu s'en charger dans l'état où  
 „ ils étoient , l'édition entière re-  
 „ sta dans l'Hôtel-Dieu jusqu'en  
 „ 1720 , que feu M. Didier ,  
 „ Doyen de l'Eglise de Vienne ,  
 „ proposa à M.M. les Administra-  
 „ teurs de se défaire des exemplai-  
 „ res en question ; qu'on fit venir  
 „ des Libraires de Lyon & de  
 „ Grenoble , qui refusèrent de les  
 „ acheter quoi qu'à un prix très-  
 „ modique ; qu'alors M. Didier en  
 „ fit brocher 150 , qui furent di-  
 „ stribués à différens particuliers ,  
 „ ou placés dans les Archives de  
 „ l'Eglise de Vienne , & des Mai-  
 „ sons Religieuses , & que ce qui  
 „ restoit des douze cent exemplai-  
 „ res fut vendu à des Marchands  
 „ Epiciers.

Après avoir instruit son Lecteur  
 du sort de l'édition , que Boissat  
 avoit publiée de ses propres ouvra-  
 ges , M. l'Abbé d'Artigny décrit  
 l'état , où ils sont actuellement , &  
 il donne une idée de chaque pièce ,  
 & présente des morceaux de Poé-  
 sie pour faire connoître le caracté-  
 re de la versification du Poète. Il  
 conclut cet article par un jugement  
 sur les Poésies de Boissat , où il re-

marque , d'après un habile Criti-  
 que , plus de facilité que d'élégan-  
 ce & plus de fécondité que de  
 choix.

Comme il ne nous est pas pos-  
 sible de rendre compte de chaque  
 article en particulier , nous ne par-  
 lerons que de ceux qui nous ont  
 paru les plus intéressans. L'article  
 quarantième où M. l'Abbé d'Ar-  
 tigny fournit de nouveaux Mémoi-  
 res pour servir à l'Histoire de Mi-  
 chel Servet , est un de ceux que nous  
 choisissons par préférence. Le pu-  
 blic a toujours reçu avec empresse-  
 ment les ouvrages , qui peuvent  
 faire connoître cet homme fameux  
 par ses erreurs en matière de Reli-  
 gion & par sa fin tragique. Indé-  
 pendamment d'un grand nombre  
 d'Auteurs , qui ont parlé de lui par  
 occasion , sa Vie a été écrite *ex*  
*professo* , par M. de la Roche. Le  
 Sçavant & laborieux Abbé de Mo-  
 sheim , Allemand en a donné une  
 autre en Latin. Mais quoique tout  
 ce qui regarde cet infortuné Mé-  
 decin ait été discuté par des per-  
 sonnes très-habiles , la matière n'est  
 cependant pas épuisée ; le procès  
 de Servet , que M. l'Abbé d'Ar-  
 tigny a tiré des Archives de l'Arche-  
 vêché de Vienne en Dauphiné , lui  
 fournit des Anecdotes qui donnent  
 à cet article un air de nouveauté.

Au reste notre Auteur ne se bor-  
 ne point à rapporter les nouvelles  
 circonstances qu'il a découvertes.  
 Non moins occupé de l'amusement  
 de ses Lecteurs que de leur instru-  
 ction , il reprend la vie de Servet  
 dès son commencement ; il déve-

loppe le caractère de cet Hérétique, il remonte à la source de ses erreurs, il fait connoître son amour pour les nouvelles opinions, l'inquiétude de son esprit & son entêtement à les soutenir même au péril de sa vie. Il le suit dans ses voyages. Il rapporte les disputes Théologiques qu'il eut avec Calvin, & qui donnèrent occasion à la publication du fameux Livre intitulé *Restitutio Christianismi*, où Servet mit au jour toutes ses erreurs, qui fut cause de son emprisonnement & de sa condamnation à Vienne, & qui servit de prétexte à Calvin pour le faire bruler vif à Genève. Le récit de la détention de Servet dans les prisons de Vienne, & des perquisitions qui furent faites pour découvrir le dépôt des exemplaires du traité *Restitutio Christianismi* & le Libraire qui l'avoit imprimé, l'exposé des interrogatoires & des réponses de Servet à ses Juges, & de la Sentence qui fut portée pour le condamner à mort, sont des pièces d'autant plus remarquables & plus dignes de foi, que M. l'Abbé d'Artigny les a copiées sur les originaux mêmes. Enfin il paroit avoir employé les couleurs les plus vraies pour nous peindre dans Servet, l'homme le plus orgueilleux, le plus remuant, & le plus entêté de ses opinions erronées, & dans Calvin la malice la plus consommée & la vengeance la plus outrée, cachée cependant sous le manteau du zèle & de l'amour de la Religion. Il termine cet article par cette réflexion : sçavoir que

Calvin & Théodore de Bèze qui étoient les deux colonnes du Parti prétendu Réformé, autorisèrent la punition des Hérétiques, dans le temps même, que les Protestans faisoient retentir toute l'Europe de leurs lamentations au sujet des peines rigoureuses, qu'on décernoit alors contr'eux en France; & que nos Controversistes du dernier siècle sçurent bien se prévaloir du supplice de Servet & du traité de *Haereticis puniendis*, composé par Théodore de Bèze; car dès que les Calvinistes se plaignoient qu'on les traitoit trop rudement, on leur alléguoit le droit que Calvin & Beze ont reconnu à cet effet dans les Magistrats.

La Chronique scandaleuse des Sçavans occupe une place considérable dans ce volume, elle est divisée en trois articles. L'Auteur observe d'abord, que, si le rétablissement des Sciences & des Arts a fait disparoître la barbarie, l'ignorance, & le mauvais goût, il semble, que les modernes, rivaux des anciens, ont perdu par les mauvaises qualités du cœur, ce qu'ils ont acquis du côté de l'Esprit. „ On „ diroit, ajoute-t'il, que la médi- „ sance, la calomnie, l'emporte- „ ment & la fureur sont insépara- „ bles de la profession d'Ecrivain. „ Ce vice scandaleux est devenu si „ commun, qu'à la honte des Bel- „ les-Lettres, pour exprimer des „ manières impolies, grossières, „ brutales, on dit que ce sont *des* „ injures de Sçavans. Si quelques „ Auteurs ont pu se préserver de

„ la



„ la contagion générale, le nom-  
 „ bre en est presque réduit à rien.  
 „ L'esprit de parti, l'amour pro-  
 „ pre, le mauvais exemple ont en-  
 „ traîné tous les autres.

C'est à ces trois motifs, que notre Auteur croit pouvoir attribuer les excès dont il donne un détail bien humiliant pour l'humanité. Il commence par Luther comme celui de tous les modernes, à qui est due la première place dans la Chronique scandaleuse, tant par droit d'ancienneté, qu'à cause de la fougue & de la violence de son caractère, auquel il se livra sans aucun ménagement. Il rapporte les injures grossières, que cet Hérétique a vomies contre le Pape, les Cardinaux & contre Henry VIII. Roy d'Angleterre; on ne peut les lire sans frémir d'horreur. Il passe ensuite à Calvin dont l'humeur farouche & satyrique n'épargnoit ni Catholiques ni Luthériens, & le rendoit insupportable à ses amis même. Ses adversaires, dit-il, ne sont jamais que des fripons, des fols, des méchants, des yvrognes, des furieux, des enragés, des bêtes, des Taureaux, des ânes, des chiens, des pourceaux; le beau style de ce second Patriarche de la nouvelle réforme est souillé de ces ordures à chaque page. « Martin Bucer ne craignoit pas de lui représenter dans une de ses Lettres, qu'il ressembloit plus à un chien enragé, qu'à un homme, qu'il étoit aussi médisant & outrageux, que poli dans ses ouvrages pleins d'injures atroces exprimées

*May.*

en très-beaux termes. Ce qu'il y a de singulier est qu'au milieu de ces invectives, il vantoit encore sa douceur.

Théodore de Beze, disciple & confident de Calvin, quoi qu'en général plus modéré que son Maître, l'a cependant pris pour modèle dans quelques-uns de ses écrits. Au reste M. l'Abbé d'Artigny ne dissimule pas que les Théologiens Catholiques, qui écrivirent contre les Sectaires, ne se soient la plupart livrés aux plus grands excès. Les Novateurs, dit-il, tâchoient de séduire la multitude par des invectives sanglantes contre la Communion Romaine. Sans cesse ils déclamoient avec fureur contre les Papes, les Evêques, les Ecclésiastiques, les Religieux & généralement contre tous les Catholiques. Ceux-ci à leur tour peignoient les Ministres avec les plus affreuses couleurs. Telle étoit alors la manière de traiter la Controverse. Sous prétexte de défendre la vérité, on cherchoit mutuellement à se rendre odieux & méprisable.

M. l'Abbé d'Artigny continuant sa Chronique scandaleuse fait voir que les autres Scavans n'ont pas été plus modérés dans leurs disputes littéraires, que les Théologiens ne l'étoient dans leurs Controverses. Il peint les caractères de Joseph Scaliger, de Saumaïse, & de Scioppius. Il représente le premier comme un homme bouffi d'orgueil, qui s'imaginait que la nature s'étoit surpassée en sa faveur, & que les

*Mm*

autres hommes comparés à lui n'avoient reçu en partage qu'une profonde ignorance. Il relève la manière indigne dont ce Sçavant avoit coutume de parler, non seulement des Ecrivains de son temps, mais encore des Saints Peres & des Ecrivains Ecclésiastiques, qu'il traitoit d'ignorans, de rêveurs, de pauvres esprits, & de pédans, &c. Il représente Scioppius comme un frénétique, qui débitoit avec un sang-froid inconcevable les calomnies les plus atroces, qui attaqua jusques sur le Trône les têtes couronnées, & qui inonda le public de libelles diffamatoires contre les Jésuites, & différens particuliers.

A la suite de ces Sçavans orgueilleux & méchans, on voit paroître sur la scène Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne. Notre Auteur dit d'abord, qu'on ne peut entendre parler de ce grand homme, sans qu'on se rappelle l'idée d'un des plus vastes & des plus beaux génies, qui ayent paru jusqu'ici; mais en même temps il le juge digne d'une place distinguée dans la Chronique pour avoir semé ses écrits d'injures & d'invectives contre ses adversaires. M. Arnaud avoit bien senti l'indécence qu'il y a à user d'invectives dans les ouvrages polémiques; mais emporté par son tempérament naturellement vif & colérique, il ne pouvoit retenir sa plume; les termes d'*extravagance*, de *manque de sens commun*, d'*impuissance*, d'*illusion*, de *supercherie*, de *mauvaise foi*, d'*imposture*, de *calomnie*, d'*impiété*, d'*irréligion*,

lui échapoient à chaque instant, & comme il ne pouvoit surmonter la violence de son caractère, il prit le parti de justifier sa conduite dans un ouvrage qu'il publia sous le titre de *Dissertation selon la méthode des Géomètres pour la justification de ceux qui employent en écrivant dans de certaines rencontres, des termes que le monde estime durs*.

Après avoir ainsi prouvé Géométriquement, qu'il est permis d'user d'invectives, M. Arnaud prit encore le soin de recueillir tous les passages de l'Ecriture & des SS. PP. propres selon lui à autoriser la liberté qu'il se donnoit d'injurier, & de railler cruellement ses adversaires.

M. l'Abbé d'Artigny continue de rapporter les querelles des Sçavans qui lui ont paru fournir des particularités propres à soutenir l'attention de ses Lecteurs. Il fait mention des différens de Balzac avec le P. Goulu, & avec Voiture, de Girac avec Costar, du P. Bouhours avec Ménage, & avec l'Auteur des *sentimens de Cécilie*, de Fabretti avec Gronovius, de Baudelot avec l'Abbé de Vallemont; enfin il conduit sa Chronique jusqu'aux démêlés de l'Abbé Desfontaines avec M. de Voltaire, tâchant par tout de peindre les Sçavans & les gens de Lettres de mauvaise humeur avec les couleurs qui leur sont propres. La Lecture de cette Chronique peut être fort utile à ceux qui se mêlent d'écrire, s'engagent dans des disputes Littéraires. Les tableaux qu'elle présente, étant rap-

prochés, font capables de donner de l'horreur pour les indécences où font tombés certains Sçavans, & d'inspirer de la modération dans le style à ceux même, que leur naturel porteroit à s'en écarter.

Les bornes qui nous font prescrites ne nous permettant pas de rendre compte de toutes les matières qui entrent dans la composition de ce volume, nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire un mot de l'apologie du Sieur de Pybrac, accusé par la Reine Marguerite de Navarre de lui avoir rendu de mauvais offices. Cette pièce, forme le quarante-huitième

article; elle ne peut manquer d'intéresser tous les Lecteurs qui ne l'auront pas encore lûe. On voit dans les deux Lettres de la Reine beaucoup de prévention & d'affectation à chercher des prétextes pour disgracier dans la personne de Pibrac un fidel serviteur, mais qui avoit eu le malheur de lui déplaire; la réponse de Pibrac pleine de respect pour la Reine, mais en même temps remplie des sentimens nobles, qu'inspire & l'innocence & la vérité, donne l'idée la plus avantageuse du caractère & du mérite de ce grand homme.

#### EXPLICATION DU FLUX ET REFLUX DANS LEURS

*véritables circonstances, qui manifeste avec leur exacte exposition d'après les Mémoires Académiques, combien ce phénomène inexplicable, dans tout autre système Cosmographique & Physique que le mod. rne, en prouve l'exactitude & l'universalité.*

*Astrorum motus, maris astus, solis ab astu;*

*Sicut motatus, movet, astraque, luce.*

Volume in-4°. pag. 489. A Paris, Quay des Augustins, chez C. A. Jombert, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, au coin de la rue Gille-Cœur à l'Image Notre-Dame, 1749.

DEPUIS long temps on a regardé l'explication du flux & reflux de la mer comme l'écueil de la Physique; les anciens Philosophes l'ont tentée & l'ont abandonnée à cause de son extrême difficulté; ils n'ont rien dit sur cette matière qui mérite d'être rapporté; ils ne connoissoient pas exactement toutes les variations de ce Phénomène. Les Physiciens modernes se sont partagés entre deux systèmes;

l'un est du au célèbre Descartes; l'autre au sçavant Newton; le plus grand nombre a abandonné le premier pour se tourner du côté du Philosophe Anglois. Un autre Physicien vient attaquer l'un & l'autre système, & nous en propose un nouveau; si l'on doit juger de la solidité de ses raisons par l'ardeur qu'il a pour le progrès des Sciences, il n'y a pas lieu de douter que le public ne reçoive ses idées avan-

tageusement: d'un autre côté notre Auteur ne dissimule pas que c'est être bien hardi de vouloir établir un système opposé à celui de ces deux grands hommes, dont l'un a été choisi par l'Angleterre pour être mis en parallèle avec celui qui fait tant d'honneur à la France.

Pour examiner quel système doit avoir la préférence, il est nécessaire de rapporter d'abord toutes les circonstances du flux & reflux de la mer, d'exposer ensuite le sentiment de Descartes & de Newton, enfin de terminer notre extrait par l'explication que M. l'Abbé de B\* veut substituer à l'un & à l'autre.

On entend par le flux & reflux, un certain mouvement des eaux de la mer qui a une période réglée; les eaux de la mer s'enfient peu-à-peu, & s'élèvent pendant l'espace de six heures, elles prennent leur cours du Midi au Septentrion: après ces six heures que dure le flux, ces mêmes eaux prennent un mouvement contraire au premier, & retournent pendant un temps égal du Septentrion au midi, puis elles recommencent. Voilà le principal phénomène & le plus frappant, mais il faut y joindre beaucoup d'autres particularités. Il est vrai que la mer hausse & baisse deux fois par jour, mais ce mouvement est retardé tous les jours de 50 minutes environ. On remarque que les crues des eaux sont d'autant plus grandes que la Lune approche de sa conjonction & de son opposition, & elles sont d'autant moindres que la Lune

approche de ses quadratures; cependant la plus basse marée n'arrive pas le jour même des quadratures, mais quelques jours après. On a observé que les plus hautes marées de toute l'année, arrivent au temps des nouvelles & pleines Lunes les plus proches de l'équinoxe, & les plus petites à leurs quadratures. On a remarqué encore que la plus haute marée de l'équinoxe du Printemps précédoit de quelques jours l'équinoxe du Printemps, & au contraire les plus hautes marées de l'équinoxe d'Automne arrivent quelques jours après. On a reconnu par l'observation que (toutes choses égales d'ailleurs) les marées sont plus grandes en Hyver qu'en Été. En général les marées sont d'autant plus grandes que la Lune est plus voisine de la Terre, & d'autant plus petites que cet Astre en est plus éloigné. Nous avons dit que le flux retardoit tous les jours de 50 minutes environ, après le passage de la Lune par le méridien du lieu d'observation, mais ce n'est que quelques heures après ce passage que l'on trouve le plus haut point de la marée. On remarque que les marées ne sont guères sensibles au-delà du soixante-cinquième degré de latitude, qu'elles arrivent à des endroits plus éloignés des tropiques avant d'autres lieux qui en sont plus voisins, & qu'elles ne s'élèvent pas en même temps, ni également haut dans tous les Ports qui ont la même latitude. Enfin la mer emploie un peu moins de temps à s'approcher de nos Cô-

tes qu'à s'en éloigner. Voila à quoi se réduisent les phénomènes que l'on a remarqués sur le flux & reflux de la mer; notre Auteur y en ajoute quelqu'autres, nous aurons soin d'en parler dans leur lieu: il faut présentement rapporter comment Descartes a expliqué le phénomène dont il s'agit.

Ce célèbre Philosophe imagine la Terre placée au centre de l'orbite que décrit la Lune, il faut ensuite concevoir que toute la matière fluide qui entoure la Terre, s'étend depuis sa surface jusqu'au-delà du Ciel de la Lune; or plus cette matière fluide est voisine de la Terre, & plus elle fait promptement sa révolution; au contraire celle qui est plus proche de la Lune doit employer plus de temps puis qu'elle a plus de chemin à parcourir; il faut ajouter que la vitesse de ces couches est retardée par l'interposition du corps même de la Lune: il s'ensuit dans cette hypothèse, que la Lune est emportée par une matière fluide dont les couches circulent avec des vitesses inégales, ainsi cette planète doit prendre un mouvement moyen entre la plus grande & la plus petite vitesse des couches: il est aisé d'apercevoir que le passage de cette matière en circulant est rétréci, lorsqu'elle se trouve correspondre sous le corps de la Lune; donc la partie de la superficie de la Terre qui y répond dans cet instant est plus pressée que les autres. Dans cette hypothèse les Cartésiens prétendent qu'à cause de la réaction, l'hémisphère opposé est

comprimé par la même matière contre laquelle la Terre fait une espèce d'effort; c'est de cette pression qui retarde le passage de la Lune au Méridien de 50 minutes, que Descartes a déduit l'abaissement ou le flux des eaux de la mer, & le reflux qui n'est que la pente des eaux, parce qu'elles cherchent à reprendre leur niveau. Mais cette hypothèse a été attaquée par des raisons trop solides pour n'être pas abandonnée: premièrement cette explication est trop générale pour satisfaire à tous les phénomènes particuliers que nous avons rapportés; secondement les grands tourbillons s'ils peuvent encore conserver quelque existence ne peuvent garder la forme que les Cartésiens leur ont attribuée. Mais il suffit pour rejeter entièrement cette hypothèse, de penser que la pression devrait être égale dans tous les endroits de la surface de la terre, car il est nécessaire par la propriété des fluides (tout étant plein) que la pression soit égale dans tous les points du corps comprimé, la pression devrait être aussi sensible vers les pôles que vers l'Equateur, & par conséquent il ne se feroit aucun mouvement, ainsi les eaux de l'hémisphère opposé s'élèveroient plutôt qu'elles ne s'abaisseroient.

Il faut prendre garde que ceux qui attaquent l'hypothèse Cartésienne, ne disconviennent pas que ce ne soit à la Lune qu'il faille attribuer la cause du flux & reflux de la mer, ils rejettent seulement l'explication que les Cartésiens en don-

nent, ou la manière dont ils font agir cette planète: au contraire les Newtoniens prétendent assigner une cause mécanique, en déduisant le flux & reflux de la mer du mouvement de la Lune; la voici en peu de mots.

La gravitation universelle est un principe reconnu de tout Newtonien; nous le supposerons ici afin d'expliquer le système du Philosophe Anglois sur le flux & reflux de la mer. Il est évident que la terre par son mouvement diurne, doit emporter les eaux de la mer avec elle; la force centrifuge qui est à l'Equateur, étant plus grande que par tout ailleurs, la pesanteur par conséquent y est moindre; il suit de là que les eaux de la mer dont toutes les parties mobiles cherchent à se mettre en équilibre & à le conserver, s'amoncelent ou s'élèveront vers l'Equateur Terrestre: c'est par la même raison que les observations nous ont appris que les terres s'y font amoncelées pour faire l'équilibre avec celles qui avoisinent les Pôles où la pesanteur est plus grande: ainsi cette moindre quantité de matière étant plus voisine du centre devient plus pesante, & doit être compensée par une plus grande quantité, dont la pesanteur est moindre parce qu'elle est plus éloignée de ce même centre: on voit comment par le seul mouvement de la Terre sur son axe les eaux de la mer doivent s'élèver autour de l'Equateur; mais cette élévation, ou cette suspension des eaux fera beaucoup plus grande, si

l'on joint à cette théorie l'attraction de la Lune. Lorsque cette planète correspondra directement sur les eaux de la mer, ou que son action sera perpendiculaire, les eaux seront attirées avec une plus grande force; mais celles qui sont placées à 90 degrés de cette position seront moins attirées, & par là deviendront plus pesantes; or pour faire équilibre avec les eaux qui répondent au corps de la Lune, elles doivent s'amoncelées vers le lieu où se fait le plus grand effort, c'est-à-dire, à l'endroit où la pesanteur est moindre, car alors la quantité compensera cette diminution de pesanteur: par la même raison les eaux de l'hémisphère inférieur sont contraintes de s'élever vers l'Equateur pour contrebalancer la masse des eaux de la mer qui se sont amassées dans l'hémisphère supérieur. On doit donc entendre par le reflux le temps où les eaux s'amoncelent, & par le flux le moment où les eaux étant amassées, sont contraintes par leur propre pesanteur à reprendre leur pente naturelle. Ce retour périodique de six en six heures n'est qu'un effet de l'équilibre, qui tantôt est dérangé par l'attraction de la Lune, & tantôt est reproduit par son éloignement. Ce n'est point par une pression alternative de la Lune que l'on explique dans le système Newtonien, le principal phénomène du flux & reflux de la mer, c'est par l'attraction de cet astre, qui suivant son éloignement & sa position par rapport aux eaux de la mer

fait plus ou moins d'effèt, ou attire plus ou moins.

Pour donner à ce systême plus de probabilité, qu'il nous soit permis d'étendre cette explication & d'entrer dans quelques détails qui regardent le flux & reflux de la mer. Lorsque la terre par son mouvement journalier sur son axe vient à s'écarter du Meridien où se trouve la Lune; les lieux de la terre qui répondent à cet Astre, en sont éloignés six heures après de quatre-vingts-dix degrés, & par conséquent la pesanteur de ces eaux qui y correspondoient, n'étant plus attirées qu'obliquement, sont augmentées en pesanteur, elles doivent par conséquent retomber & former ce qu'on appelle le flux: il est clair par ce que nous avons dit, que ce flux doit arriver à la même heure dans le Méridien de l'hémisphère opposé. Ce flux & reflux doit retarder tous les jours de 50 minutes parce que le jour Lunaire excède le jour naturel de cette quantité. Comme la Lune ne décline que de quelques degrés des tropiques, les eaux qui sont voisines des Pôles ne participent presque point à cette élévation parce qu'elles sont médiocrement attirées; aussi nous avons dit que le flux & reflux n'est point sensible au-delà du soixante-cinquième degré de latitude.

Il est important de sçavoir que le Soleil est un agent puissant pour l'élévation des eaux de la mer: ainsi lorsque la Lune est en opposition avec cet Astre, l'action de la Lune

& du Soleil concourent ensemble, & ces forces réunies augmentent considérablement les marées dans les syzigies; mais lorsque la Lune est dans les quadratures, les eaux maritimes ne sont plus attirées que par la différence des deux forces qui vont en diminuant, depuis les syzigies jusqu'aux quadratures, d'où il suit que les marées doivent aller en diminuant vers le temps des quadratures. En général lorsque l'action du Soleil sera unie avec celle de la Lune, les marées seront toujours plus grandes, & elles seront toujours moindres lorsque cette action sera partagée. Si les plus hautes marées n'arrivent qu'après les syzigies, c'est que les eaux qui ont reçu l'impression la plus forte au temps de la conjonction ne peuvent parvenir au plus haut point que quelque temps après, parce que l'effèt ne peut obéir sur le champ à la cause qui le produit. C'est ainsi qu'on ne ressent la force d'un coup, ou son effèt que quelques instans après qu'il a été reçu.

Si les marées qui arrivent vers les Equinoxes, soit dans la conjonction, soit dans l'opposition, sont les plus grandes de l'année, & si celles des quadratures après l'Equinoxe, sont les plus basses, c'est que dans le premier cas l'attraction du Soleil qui est peu éloigné de l'Equateur est réunie avec celle de la Lune, & devient par conséquent plus forte que dans tout autre temps; au contraire dans le second cas la Lune est à 90 degrés

du Soleil, & l'action résultante n'est plus égale qu'à la différence de ces deux forces. Nous avons dit que l'on avoit observé que la plus haute marée précédoit de quelques jours l'équinoxe du Printemps; on a remarqué au contraire que la plus haute marée arrive quelques jours après l'équinoxe d'Automne: cet effet provient de ce que l'action du Soleil étant ajoutée dans le temps des Equinoxes à celle de la Lune, elle doit être plus forte avant l'Equinoxe du Printemps qu'après, puisque la Terre est alors dans son périhélie, & par conséquent plus voisine du Soleil, de même nous sommes plus proches du Soleil après l'Equinoxe d'Automne qu'auparavant. Ces effets sont donc dépendans du temps où la Terre est plus ou moins éloignée du Soleil & de la Lune: ces deux actions doivent toujours être combinées ensemble de manière que tantôt leurs actions soient unies, & tantôt séparées, ce qui apporte des différences assez considérables. Si l'on objecte que cette théorie ne quadre pas avec quelques faits tirés des observations, cela provient des circonstances particulières & locales: mais ils ne détruisent point le système général de la pesanteur. Présentement que nous avons mis au fait nos Lecteurs des deux plus fameux systèmes que l'on a imaginés jusqu'ici, sur le flux & reflux de la mer, il faut rapporter les nouvelles idées de notre Auteur qui est d'un sentiment entièrement contraire à ceux que nous venons d'exposer.

M. l'Abbé de B\*. proposa il y a déjà quelques années, un autre système du monde que celui de Copernic, de Ptolomée, de Descartes, & de Newton. Les planètes, selon lui, ne décrivent point des ellipses, Képler n'a point connu le vrai arrangement de la nature; notre Auteur substitue aux orbites elliptiques des courbes feuillées, des espèces d'épicycloïdes; nous avons rendu compte avec assez de détail de toutes les opinions particulières de l'Auteur, dans notre Journal du mois de Février 1749. Comme il est naturel de ne pas juger avantageusement du système des autres, lorsqu'on veut s'établir sur leurs ruines; on ne doit point être surpris que notre Auteur parle avec peu d'éloge de tous les Physiciens qui ont voulu expliquer avant lui le flux & reflux de la mer: ils ont, selon M. l'Abbé de B\*. supprimé les principales circonstances, & cela à dessein, parce que, dit-il, leurs explications ne peuvent s'accorder avec les faits; il qualifie les hypothèses qu'ils ont établies de Romans ingénieusement imaginés: au contraire, notre Auteur nous assure que son système est celui de la nature, parce qu'il est le seul qui soit conforme aux observations, & qui convienne avec les Loix mécaniques. Après plusieurs discours fort étendus qui ne tendent tous qu'à tâcher de persuader le Lecteur qu'il doit rejeter tous les systèmes de ceux qui ont écrit sur le flux & reflux; notre Auteur rapporte différens faits qu'il nous dit avoir tirés des



des mémoires de l'Académie des Sciences, du Neptune François, de la connoissance des temps, & de plusieurs relations; nous laissons aux Lecteurs à les comparer, & à les discuter.

Tout l'ouvrage est divisé en quatre parties. Les premiers chapitres de la première, ne s'étendent guères que sur la nécessité où M. l'Abbé de B\*, a été d'inventer un nouveau système pour parvenir à l'intelligence d'un très-grand nombre d'effets, que l'on prétend n'avoir point encore été expliqués; l'Auteur fait ensuite quelques réflexions sur l'heure moyenne de la haute mer dans les Ports de l'Europe aux temps des sygies; il s'étend beaucoup sur la compression verticale & latérale de l'atmosphère, occasionnée par les couches de l'Ether. Enfin il parle de la cause la plus essentielle qui est celle qui regarde le flux & reflux. En voici la substance, c'est l'Auteur qui va s'expliquer lui-même.

« Le flux provient dans chaque  
« division de mer, qu'on peut di-  
« stinguier par la différence de son  
« heure de pleine mer, & pour la  
« hauteur de la marée, de ce que  
« le niveau convexe des eaux est  
« obligé de s'élever & de s'abais-  
« ser alternativement par une suite  
« de la rotation de la terre pendant  
« une période de temps, d'une  
« lame de 6 ou 12 pieds au plus.  
« Ce niveau s'abaissant en haute  
« mer d'une telle lame, ou en de-  
« venant moins convexe, il y a flux  
« parce que les eaux gagnent sur

May.

« les côtes en étendue l'espace  
« qu'elles perdent en hauteur: par  
« le reflux au contraire les eaux  
« abandonnent les côtes pour rele-  
« ver leur niveau dans le large, &  
« le rendre plus convexe d'une  
« lame de quelques pieds, en sorte  
« qu'elles regagnent en hauteur  
« l'espace qu'elles abandonnent en  
« largeur. Mais pourquoi cette vi-  
« cissitude de variation dans le Si-  
« nus de la convexité du niveau  
« marin, c'est parce que l'air qui  
« compose l'atmosphère entraînant  
« la terre dans une rotation à cause  
« de la compression verticale ou la-  
« térale qu'il éprouve par la couche  
« d'Ether ambiant sous différens  
« côtés, en subit ainsi une inégali-  
« té de compression en tournant  
« au-dessous de cet Ether, qui est  
« inégalement comprimant suivant  
« que dans ses différens volumes &  
« segmens, il est diversement rare-  
« fié, ou condensé, ou pour mieux  
« dire activement électrisé, tant  
« par les rayons directs du Soleil,  
« que par ceux que la terre y ré-  
« fléchit, & en certains temps par  
« ceux que la Lune y réfléchit aussi:  
« du côté opposé dans l'ombre de  
« la terre il est condensé & réacti-  
« vement électrisé, mais plus ou  
« moins en différens temps selon  
« qu'il est traversé directement ou  
« obliquement, ou point du tout  
« par les rayons de la Terre. On  
« conçoit donc que le Soleil est le  
« principal organe du mouvement  
« des mers, comme de la terre par  
« la même voye que de sa splen-  
« deur & de son ombre, & que la

N n

» Terre & la Lune n'influent sur  
 » la marée que par la même voie,  
 » en rendant l'Ether intermoyen  
 » inégalement comprimant en dif-  
 » férens segmens plus ou moins en  
 » différens temps, parce que d'un  
 » côté elles produisent avec leur  
 » ombre sur cet Ether une électri-  
 » fation réactive, & de l'autre avec  
 » leurs raisons une électrisation  
 » active, dont résulte une inégalité  
 » périodique en différens segmens  
 » d'Ether sur l'air qui tourne au-  
 » dessous par la rotation & l'incli-  
 » naison de la Terre, & par cet  
 » air que l'Ether comprime inéga-  
 » lement sur les divisions de mer :  
 » on ne doit pas ressentir cette iné-  
 » galité en terre ferme, ou dans le  
 » continent parce qu'il ne peut pas  
 » céder à la moindre inégalité du  
 » poids de l'air, comme ce niveau  
 » des mers qui en chaque instant en  
 » reçoit sa détermination.

Voilà suivant l'indication qui

nous en a été faite par l'Auteur lui-même, le précis de tout son système : notre dessein n'est pas d'approuver ce système ni de réfuter un homme qui par sa naissance & par son amour pour les Sciences mérite toutes sortes d'égards.

Ce n'est pas seulement l'explication du flux & reflux de la mer que notre Auteur a eu en vue, c'est l'inégalité périodique de la compression de l'air par l'Ether, qui ne produit aucune variation dans les pompes, les baromètres, & la rotation de la terre ; il s'agit encore des effets de la pesanteur de l'air sur les baromètres & les pendules, des rapports de la pesanteur & du pendule : ce sont par toutes ces questions que l'Auteur termine son ouvrage : mais pour juger de la manière dont il a traité toutes ces matières, il faut consulter l'ouvrage même.

*LA RHETORIQUE DU PREDICATEUR, TRADUITE DU Latin d'Augustin VALERIO, Evêque de Verone, & Cardinal. Composée par l'ordre de S. Charles Borromée, pour être enseignée aux jeunes Clercs dans les Séminaires. Par M. l'Abbé DINOUART. A Paris, Quay des Augustins, chez Nyon fils, à l'Occasion ; Guillyn, au Lys d'Or, du côté du Pont S. Michel, in-12. 1750. pp. 476. sans l'Épître Dédicatoire, la Préface du Traducteur, & la Table des Chapitres, qui remplissent 52. pp.*

CET ouvrage est dédié à M. le Cardinal Querini\*, Bibliothécaire du Vatican, qui joint aux talens des Bembes & des Sadolets, les vertus des Polus & des Charles

\* Le Traducteur écrit *Queriny* ; c'est une méprise.

Borromées. Son zèle pour les Sciences qu'il cultive avec tant de succès, & son amour pour les Gens de Lettres, sont bien dignes de la reconnaissance & des éloges de ceux-ci. Tels sont les motifs qui ont engagé M. l'Abbé Dinouart à faire hom-

mage de sa Traduction à ce sçavant & pieux Cardinal.

Avant que de commencer l'analyse de ce Livre, nous ferons quelques remarques qui ne déplairont pas peut-être à quelques-uns de nos Lecteurs, surtout aux amateurs de l'histoire Littéraire.

Nous observons d'abord, que l'original est intitulé : *De Rhetorica Ecclesiastica Libri tres*. On peut voir à la page XV. de la Préface du Traducteur, les raisons qui l'ont porté à changer le titre que l'Auteur avoit jugé à propos de donner à son ouvrage.

Il nous semble qu'il ne s'exprime pas avec assez d'exactitude, quand il ajoute : *Composée par l'ordre de S. Charles Borromée* : paroles qui certainement ne se trouvent pas dans l'original, & qui designent une infériorité trop marquée. Si Valerio n'étoit pas encore Cardinal, lorsqu'il composa sa Rhétorique, il étoit l'ami & le Collègue de S. Charles Borromée dans l'Épiscopat. Aussi se contente-t-il de dire qu'il l'a entreprise par le conseil du S. Archevêque de Milan, & du P. François Adorni, Jésuite\*.

La Rhétorique Ecclésiastique a été imprimée huit fois pendant la vie de l'Auteur, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même\*\*. Comme le Traducteur n'en cite aucune édi-

tion, & que le P. Nicéron ne parle que de la première, nous donnerons la liste de celles qui sont venues à notre connoissance; sçavoir, six du vivant de l'Auteur (nous ne connoissons pas les deux autres) & deux après sa mort. 1°. A Venise, en 1574. in-8°. 2°. A Cologne, en 1575. 3°. A Paris, la même année, in-8°. 4°. Dans la même Ville, en 1576. in-8°. 5°. A Venise, en 1578. avec la Rhétorique de Louis de Grenade, in-4°. 6°. A Vérone, en 1583. in-4°. 7°. A lène, en 1668. in-8°. 8°. A Padoue, en 1672. in-8°. \*\*\* Nous avons entre les mains cette dernière qui porte au frontispice : *Œdava editio*. Mais c'est tout au moins la dixième, l'Auteur, qui en a vu huit, étant mort en 1606.

Le Traducteur, à la page XXIV. de sa Préface, rend compte des changemens qu'il a faits, & des libertés qu'il a crû devoir prendre dans la composition de cet ouvrage. Nous ne pouvons nous empêcher de dire, que dans la comparaison que nous avons faite de l'original & de la copie, nous ne voyons pas toujours les raisons de ces changemens qui sont très-confidérables, & qu'il nous semble qu'il a supprimé bien des morceaux qui méritoient d'être conservés. Nous ne sçavons pas non plus si les Gens de Lettres approuveront qu'il renvoye les Professeurs qui seront chargés du soin d'enseigner cette

\* Voyez la Traduction de son second *Discours*, p. 24. & l'ouvrage du même Auteur, qui a pour titre : *De Cautione adhibenda in edendis Libris*, p. 27.

\*\* *De Cautione adhibenda in edendis Libris*, p. 28.

\*\*\* Voyez le Catalogue des ouvrages de Valerio, à la tête du Livre cité dans la Note précédente.

Rhétorique, à la Traduction des Livres de l'Orateur de Cicéron, à celle de l'Institution de Quintilien par M. l'Abbe Godeyn, &c. Pourquoi s'en tenir aux copies, quand on peut se servir des originaux? D'ailleurs, tous ces ruisseaux sont ils toujours assez purs, pour se dispenser de puiser dans les sources?

Quoiqu'il en soit, il est temps d'entrer dans le détail de cette Traduction, qui nous paroît écrite d'un stile à se faire lire par ceux-mêmes qui cherchent plus dans leur lecture les agrémens, que l'utilité qu'on en peut retirer. Comme le nombre des Ecrits qui ont été composés sur la Rhétorique, est prodigieux, nous ne nous arrêtons, dans l'extrait de celui-ci, qu'aux traits qui le caractérisent, & qui le distinguent des ouvrages profanes de cette espèce.

La Rhétorique Ecclésiastique est l'art de trouver, ranger & énoncer les moyens de persuader les Chrétiens de ce qu'ils doivent croire & pratiquer pour être saints. L'Auteur ne reconnoit pas de véritables Orateurs hors de la Religion Chrétienne, dépositaire de la vérité & de la vertu. Loin des visions bizarres de ceux qui voudroient bannir l'éloquence de la Chaire, il en établit la nécessité & la prouve sans peine; puisque l'éloquence Sacrée est l'art de traiter des choses du Salut, que son devoir est d'inspirer la Religion & la piété, que sa fin est de conduire l'homme à la Béatitude Céléste. Il soutient avec raison que la perfection de l'Orateur Sacré ne

dépend pas du succès. En effet, le grand succès du Prédicateur, est que ceux qui l'entendent, disent, comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres: *Que faut-il que nous fassions?* Et c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Le travail & l'exercice sont néanmoins nécessaires au Prédicateur, aussi bien que la prière.

Dans le premier Livre, il défend de suivre sans réserve ce que les Payens ont écrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui-même. Il explique la Dialectique par l'exemple de l'Ecriture & des Pères. Il ne veut, comme Aristote, que l'enthymème & l'exemple dans les preuves de son Orateur. On ne peut nier que tout ce qu'il dit sur tous ces points, ne soit très-utile au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ses discours, & ne lui indique la source où il doit puiser, qui sont en général les connoissances Divines & Humaines, & plus particulièrement l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Pères, & tous les bons Ecrivains Catholiques.

Les mouvemens ou les passions sont la matière du second Livre. L'Auteur y suit la doctrine d'Aristote, de Cicéron, & de S. Augustin. Il veut que le Prédicateur soit intérieurement touché, & pour cela qu'il soit plein de son sujet, qu'il lise des discours forts & pathétiques, tels que sont les Livres des Prophètes, & qu'il invoque l'Esprit-Saint, l'Auteur de tout don. Il réfute les

Stoïciens qui ne vouloient pas de passions, & établit que la source de tous les bons mouvemens dans le discours, ne peut être que l'amour de Dieu, l'amour réglé de soi-même, & l'amour du prochain qui comprend l'amour réciproque des parens, des enfans, des époux, de tous les hommes qui sont frères.

Dans le troisième Livre il s'agit de l'élocution. Il en montre l'importance, ensuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber, faute d'esprit, de prudence, ou d'habileté. Il en veut surtout à la présomption qui fait oublier l'invocation du Saint-Esprit. Il en veut au défaut d'action qui rend l'Orateur insupportable. Il conseille d'avoir un maître pour s'y former, & en général de consulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage, & encore plus la clarté, un usage prudent des métaphores & des autres figures, sans cependant trop s'assujettir au nombre du discours. Il ne fait pas le dénombrement de toutes les figures qu'il veut qu'on apprenne par l'usage. Il ne laisse pas d'en fournir des exemples qu'il tire de l'Ecriture & des Pères. Il propose l'imitation des discours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il les fait trop consister dans un extérieur qui réponde à la doctrine. C'est dans le discours même que ces mœurs doivent paroître. Il veut un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour ne point flater, pour

ne choquer personne, pour traiter chaque genre d'instruction selon son caractère. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du Pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, & de Cornificius dans la Rhétorique à Hérénnius. Enfin, il touche en maître, tout ce qui est capable d'orner, de fortifier la diction, & il le touche toujours d'une manière convenable au Ministre de l'Evangile.

Il entreprend de prouver dans le premier chapitre du Livre premier, qu'il est une éloquence propre à la Chaire. » L'Orateur digne de ce » nom respectable, dit-il, unit la » probité à l'éloquence. Les Payens » éloquens & vertueux qu'a prou- » duit l'Antiquité, n'ont jamais eu » pour but de former des profély- » tes de la Religion, d'enseigner la » vérité, de conduire à la félicité » du Ciel qu'ils ne connoissoient » pas. Nous pouvons leur appli- » quer ce qu'un Philosophe disoit » dans un sens différent, qu'il avoit » entendu des hommes qui par- » loient avec discernement, qui » s'exprimoient avec facilité, mais » qu'il n'en avoit trouvé aucun qui » fût vraiment éloquent. Cette qua- » lité n'appartient avec justice qu'à » ces Orateurs, qui connoissant le » vrai Dieu, éclairés par ses lumiè- » res, employent cet art respecta- » ble à étendre son nom & la Re- » ligion parmi les peuples. Ce sont » les préceptes qui enseignent cette

» Divine éloquence, que je réunis  
» dans cet ouvrage «.

Le second Chapitre traite de l'utilité de la Rhétorique Ecclésiastique. On y montre la noblesse & la grandeur de cette science céleste, si nécessaire à tous ceux qui sont chargés du soin d'enseigner aux peuples les Mystères de la Religion Chrétienne, & les préceptes qui conduisent au but pour lequel ils ont été créés.

Dans le huitième chapitre du second Livre, on recommande l'*Amour de la Patrie*. Il est quelquefois nécessaire, *y est-il dit*, de porter ses Auditeurs à l'amour de la Patrie. La plupart des hommes mes préfèrent leurs intérêts particuliers au bien public, & ne cherchent dans leurs actions que leur propre avantage. Aimer sa Patrie, c'est contribuer à son bonheur & à sa gloire, souhaiter y voir regner la Religion, la justice, & la sagesse des loix. Ces Citoyens orgueilleux, qui prétendent se distinguer par un luxe fastueux qui confond l'ordre, détruit l'égalité; ces lâches Adulateurs qui flatent les passions des Grands pour mériter leur bienveillance, sont autant d'ennemis de la Patrie.... Le Prédicateur doit... montrer qu'on reconnoît l'amour d'un homme pour la Ville qui lui a donné la naissance, ou pour le lieu qu'il habite, quand il recherche les avantages & le bien de ses Concitoyens comme le sien propre, quand il fréquente sa Paroisse, & contri-

» bué à son ornement; quand il  
» prend soin des enfans orphelins,  
» qu'il cherche à former en eux,  
» comme dans ceux qui lui appar-  
» tiennent, des amis constans, des  
» Citoyens fidèles; quand il gou-  
» verne avec sagesse, & qu'il traite  
» avec équité les affaires que le Pu-  
» blic lui confie. Si les Romains re-  
» gardoient comme un devoir de  
» mourir pour leur Patrie, des  
» Chrétiens nés pour le Ciel, ne  
» doivent ils pas être toujours dis-  
» posés à répandre leur sang pour  
» la Religion qu'ils professent?  
» Quelle cause plus juste & plus  
» glorieuse «?

On prouve dans le chapitre onzième, qu'on ne doit jamais faire naître la haine ou l'indignation dans les Auditeurs. Convient-il, en effet, je ne dis pas à un Chrétien, mais à l'Homme même de porter les autres à haïr leur prochain? N'est-il pas, comme nous, l'Image de Dieu, le fils du même père, & l'héritier du même bien? Aimons le Pêcheur, haïssons en lui le péché. Dieu ne peut-il pas lui rendre la justice qu'il a perdue, & se servir de lui pour ramener les autres à la Pénitence? L'état du Pêcheur doit plutôt exciter en nous la douleur que la peine. Gémissons sur son aveuglement, prions pour son salut, parce qu'il est notre frère, & craignons de faire une chute encore plus funeste, si Dieu nous abandonnoit également à nous-mêmes.

Dans le vingt-quatrième chapitre, l'Auteur fait voir que toute

*Puissance vient de Dieu.* D'où résulte la conséquence nécessaire, que les peuples ne sçauroient marquer trop de soumission pour leurs Souverains, & qu'ils sont extrêmement condamnables quand ils s'écarterent de l'obéissance qu'ils leur doivent.

Il enseigne dans le trente-huitième de quelle manière les Prédicateurs doivent parler devant les Rois. S'il ne veut pas qu'ils profanent cette auguste fonction par le vil & honteux personnage de flatteur, il ne leur défend pas moins de les reprendre en présence de leurs Sujets. Ce n'est ni la crainte, ni l'ambition, qui doit leur imposer ce silence, mais c'est pour empêcher qu'on ne les soupçonne de porter le peuple à la révolte, ou de rechercher ses faveurs aux dépens de l'autorité du Prince. Il veut cependant qu'un Prédicateur de l'Evangile annonce aux Puissances la parole de Dieu avec toute la force qu'exige la sainteté de son ministère, & qu'il les éclaire sur leurs devoirs qui sont encore plus grands que ceux des peuples confiés à leurs soins. L'Auteur traite la même matière dans le trente-septième chapitre du troisième Livre.

Il y a un chapitre pour les Gens de Lettres, c'est le trente-troisième du Livre second, & il n'est pas peut-être le moins utile. Le Prédicateur doit les engager à communiquer les connoissances qu'ils ont acquises. Ils tiennent de Dieu leurs talents, ils doivent donc les lui rapporter, & en faire part aux autres. Il faut les détourner de disputer

avec trop de curiosité sur l'éternité du monde, & sur l'immortalité de l'ame, suivant les principes des anciens Philosophes. La curiosité imprudente dans ces sortes de matières, est souvent suivie de l'incrédulité.

Dans le troisième chapitre du Livre troisième, on reprend les défauts qui rendent le discours froid & languissant. Le défaut de feu & de vigueur dans un discours, vient quelquefois du ridicule de l'esprit. Les plus sujets à ce défaut, sont ces Orateurs hardis à forger des mots, à charger leurs discours d'une bizarre variété de figures. Tel étoit ce Prédicateur, qui, au rapport de l'Auteur, ne citoit jamais S. Paul, que sous la qualité de *Citoyen de Tharse*.

Le septième chapitre du même Livre doit passer pour excellent, quoi qu'il ne remplisse pas une page. Il a pour titre: *De la clarté dans le Discours.* La clarté, dit l'Auteur, est nécessaire à l'Orateur; il ne peut, en effet, persuader ses Auditeurs, s'ils ne comprennent pas ce qu'il leur annonce. La clarté consiste dans le choix des mots propres, des pensées judicieuses. Plus le choix sera simple & naturel, moins il paroitra d'art dans le discours. Il faut se servir des termes communs & usités qui expriment ce que l'on veut faire entendre, si ce n'est quand il s'agit de représenter des choses capables d'étrayer ou de blesser la pudeur. On doit se servir alors de périphrases, & ne jamais appeler

» ces péchés infâmes, ces actions lubriques, par leurs propres noms ». Comme on ne peut trop insister sur la nécessité de ce précepte, nous prenons la liberté de renvoyer nos Lecteurs, à une Dissertation, où cette matière délicate est beaucoup plus approfondie, & qui se trouve dans les *Remarques Critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, imprimées en 1748, in-fol. à l'article de *Thomas SANCHEZ*.

De tous les changemens que le Traducteur a faits dans son original, nous n'en avons point trouvé de si singuliers, que ceux, où faisant disparoître l'Auteur Latin, il parle lui-même en Ecrivain François.

» Les mots, dit-il au chap. 9. du troisième Livre, qui finissant par la même syllabe, forment un même son, donnent quelquefois de l'agrément au discours; mais il faut admettre rarement cette figure dans la Langue Française; elle peut à peine se souffrir dans le Latin.

Ayant eu la curiosité de consulter l'original, voici tout ce que nous avons trouvé sur ce sujet: *Verba similitur calentia jucundam interdum efficiunt orationem, sed raro Clericis usurpanda sunt, ne in affectationis suspensionem incidunt.*

Le Traducteur commence le vingt-cinquième chapitre par ces paroles: » Rien n'est plus commun que d'interroger ou de questionner. Ces deux termes s'expriment indifféremment dans notre Langue. L'un marque une simple en-

» vie de sçavoir quelque chose, & l'autre un dessein formé d'embarasser une personne. En ce dernier sens, l'interrogation n'est plus figurée, parce qu'elle ne se propose pas tant d'interroger, que de presser celui à qui elle s'adresse. Les Latins lui donnent le nom de *Percunctatio* ».

Le Latin dit uniquement: *Percunctationis exemplum est illud Gregorii Nazianzeni, in Cesarii cum Imperatore congressu laudibus.*

On lit à la fin du chapitre suivant: » L'allusion, qui consiste dans un certain jeu de mots, donne de la grace au discours, quand elle n'est ni puérile, ni trop recherchée. Mais, comme cette figure n'a de beauté que dans le Latin, & qu'il est peu d'occasions, où l'on puisse s'en servir dans la Langue Française, nous n'en proposerons pas d'exemple ». Inutilement chercheroit-on quelque chose d'approchant dans l'original.

Nous doutons qu'un Traducteur soit en droit de substituer ainsi ses pensées à celles de son original. Que doit penser un Lecteur qui, après avoir entendu raconter à un Ecrivain Latin du seizième siècle, plusieurs faits arrivés dans le même siècle, le trouve tout-à-coup, & sans sçavoir comment, métamorphosé en Ecrivain François du dix-huitième? Si l'original demandoit quelques éclaircissements, il falloit les placer dans des notes inférées au bas des pages, & ne pas mêler & confondre les idées avec celles de son Auteur.

Nous



Nous ne reprochons pas à M. l'Abbé Dinouart une faute tout-à-fait singulière, qui dépouille nos Rois de la glorieuse prérogative de *Fils aînés de l'Eglise*, pour en revêtir S. Thomas d'Aquin; nous ne lui reprochons pas, dis-je, cette faute, parce qu'elle doit être imputée à l'Imprimeur.

» Ayez soin, *lit-on à la page*  
» 412. de ne rien prononcer en  
» public de ce que vous aurez ex-  
» trait de ces différents Pères, que  
» vous ne l'examiniez auparavant,  
» & le compariez avec le sentiment  
» de quelque habile Scholaistique,  
» tel entre tous, que S. Thomas  
» d'Aquin, *ce fils aîné de l'Eglise*,  
» dont il a si exactement expliqué  
» la doctrine «.

Au lieu de *fils aîné de l'Eglise*, il faut lire, *fils aimé de l'Eglise*, conformément à l'original: *Sancta Ecclesia Filium dilectum*.

On a publié pour la première fois en 1719. un autre ouvrage du Cardinal Valerio, qui mériterait peut-être d'être traduit en notre Langue. Il est intitulé: *De cautione adhibenda in edendis Libris*. Patavii, in 4°. C'est une espèce d'Histoire de la vie qui nous a paru assez bien faite, à quelques répétitions près qui la défigurent un peu. Ce Livre contient sur la composition des ouvrages d'esprit plusieurs excellents préceptes, dont l'usage seroit surtout nécessaire dans notre siècle qu'il semble presque avoir eu pour objet. Cet Ecrit nous présente une grande idée de la noblesse des sentimens de l'Auteur. Il s'y peint avec

May.

grace; & sans vouloir faire son éloge, il sçait se rendre aimable à ses Lecteurs. Nous présumons que la Traduction de ce Livre seroit bien reçue du Public, si elle étoit entreprisen par un homme de goût, & accompagnée de quelques notes qui facilitassent l'intelligence de l'Histoire de ce tems-là. On y pourroit joindre celle de la Vie du Cardinal Navagerio, son oncle, réimprimée à la suite de cet ouvrage. M. l'Abbé Dinouart paroît avoir plus de droit que personne à ce nouveau travail.

Il ne faut pas chercher dans le style du Cardinal Valerio, la pureté & l'élégance des Bembes & des Sadolets. Il avoué lui-même qu'il n'entendoit pas assez bien la langue Latine. *Cantus ipse fuit*, dit-il, *in permittendo ut scriptioes ederentur, quia non satis doctum me esse scio, quia non callere optimè linguam in qua precipue ausus sum scribere plurima, Latinam nimirum; in qua imitatione potius bonorum preceptorum quos nactus sum, & assidua exercitatione, quantulamcumque hanc quam habeo scribendi facultatem sum consecutus* (1) .... *Veteres scriptores imitari habui semper in animo, verborum lenocinia minime sum aucupatus, pondere potius sententiarum contentus sum meum sensum exprimere, nec unquam studui haberi Ciceronianus* (2) ... *Agnosces tu*, dit-il ailleurs (3), *stilum meum minime politum, fluentem cum luto aliquo, &c.*

(1) *De Cautione adhibenda in edendis Libris*, p. 51.

(2) *Ibidem*, p. 55. (3) *Ibid.* p. 58.

M. l'Abbé Dinouart dit, d'après le P. Niceron, que Valerio naquit le 7. Avril 1531. & qu'il mourut le 24. Mai 1606. âgé de 75. ans. L'inscription qui est au bas de son Portrait, à la tête de son Livre: *De Cautione adhibenda in edendis Libris*, porte: *Vixit A. LXXXVI. M. I. D. XVI. Obiit Roma CIOICVI. X. Kal. Junii*. Ce qui signifie qu'il a vécu 76. ans, un mois, 16. jours. D'où il résulteroit qu'il naquit le 7. Avril 1530. & qu'il mourut le 23. Mai 1606. L'Auteur du Livre intitulé: *Epif-*

*copaliū curarum characteres* (1); lui donne 77. ans de vie. Ughelli, dans ses *Episcopi Veronenses*, dit qu'il mourut le 24. Mai 1606. en sa soixante-quinzième année. Dans son Epitaphe composée par François Pola, on le dit mort le 24. Mai 1606, à l'âge de 75. ans. Nous croyons qu'il faut s'arrêter à ce dernier témoignage, en y joignant un mois, & 16. jours.

(1) Voyez son éloge, depuis la page 239. jusqu'à la page. 246. de ce Livre imprimé en 1630.

*L'ART DE VERIFIER LES DATES DES FAITS HISTORIQUES*, des Chartes, des Chroniques & autres anciens Monumens depuis la naissance de Notre-Seigneur; par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les années de Jesus-Christ & de l'Ere d'Espagne, les Indictions, le Cycle Paschal, les Pâques de chaque année, les Cycles Solaires & Lunaires, &c. avec un Calendrier Perpétuel, l'Histoire abrégée des Conciles, des Papes, des Empereurs Romains, Grecs, François, Allemands & Turcs; des Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Lombardie, de Sicile, de Jérusalem, &c. Des Ducs de Bourgogne, de Normandie, de Bretagne; des Comtes de Toulouse, de Champagne & de Blois. Ouvrage nécessaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoissance de l'Histoire. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. A Paris, chez Desprez & Cavelier, M. DCC. L. Volume in-4°. de 710. pp. sans y comprendre la Préface & une Dissertation préliminaire de 47. pages.

PLUSIEURS Sçavans depuis plus d'un siècle s'étant appliqués à l'étude de l'Histoire des anciens Monumens, ont heureusement déterminé les principaux points de la Chronologie, & ont fixé l'ordre & la suite des événemens historiques. L'Histoire Ecclésiastique & Profane, depuis la naissance de Je-

sus-Christ, méritoit une attention particulière; elle a été examinée & discutée avec soin par de célèbres Chronologistes; cependant malgré le travail & les découvertes de ces Sçavans, il reste encore des nuages & de grandes difficultés dans cette partie de l'Histoire Universelle, qui est la plus intéressante;

d'ailleurs les Ouvrages de Chronologie, par leur grand nombre, par la manière dont ils sont écrits, ne sont pas ordinairement à la portée de tout le monde; il étoit donc important de donner une Méthode facile pour lever les difficultés Chronologiques, concilier les Ecrivains, vérifier les dates des Monumens & des Chartes, & de réunir les *Moyens* de cette méthode dans un seul Ouvrage qui fût d'un usage général & commode. C'est ce que les Sçavans Bénédictins ont heureusement exécuté dans l'*Art de vérifier les Dates*.

Les Auteurs ont divisé l'Ouvrage en deux parties. Dans la première ils donnent le *technique*, c'est-à-dire, le mécanisme de la Chronologie; après avoir examiné les différentes manières de compter les années en Occident, ils expliquent les caractères Chronologiques dont on s'est servi pour les dater, dans les Livres, sur les Monumens & dans les Chartes; ils donnent la définition & l'usage de l'Ere vulgaire, de l'Ere d'Espagne, des Indigions, du Cycle Paschal, du Cycle Solaire, des Concurrents, des Réguliers, du Cycle Lunaire, des Epactes, des Clefs des Fêtes mobiles, du terme Paschal, & des Eclipses. Tous ces différens caractères Chronologiques sont expliqués dans la Dissertation préliminaire, & se trouvent réunis & appliqués à chaque année, dans la *Table Chronologique* qui représente la suite des années & des *Notes* Chronologiques, depuis la première année de

l'Ere vulgaire de Jesus-Christ jusqu'à l'an 1800. On sent d'abord l'usage & la commodité de cette Table, qui présente sous un coup d'œil les caractères Chronologiques qui répondent à chaque année.

Outre ces Notes Chronologiques, les jours de la semaine & du mois sont quelquefois marqués dans les Ecrivains, sur les Monumens & dans les Chartes; ces indications sont très-propres à vérifier & à constater les dates des années. Nos Auteurs ont dressé un Calendrier Perpétuel, dans lequel on voit facilement à quel jour de la semaine tombe tel jour d'un tel mois d'une année proposée. On cherche dans la table Chronologique la date d'une année, & on examine ensuite dans le Calendrier Perpétuel, si dans cette année le jour de tel mois tombe tel jour de la semaine.

Nos Auteurs après avoir discuté tous les caractères Chronologiques qui peuvent servir à découvrir & à fixer les dates des faits & des événemens, présentent dans la seconde Partie le résultat de tous les Problèmes Chronologiques, ils donnent un Abregé Chronologique des principaux Evénemens depuis Jesus-Christ jusqu'à notre temps. On y voit la liste des Conciles, & la suite des Papes; ces deux articles donnent une notion exacte, quoique succinte, de l'histoire de l'Eglise, de ses dogmes, de sa morale, de sa discipline, de ses combats & de ses victoires. On trouve ensuite un Précis de l'Histoire Civile d'Occident, qui présente l'établissement » des

» différentes Monarchies , leurs ré-  
 » volutions , leur décadence , la sui-  
 » te des Souverains qui les ont gou-  
 » vernées , la durée de leur règne ,  
 » leurs exploits les plus remarqua-  
 » bles , leurs alliances , &c. « On y  
 marque autant qu'il est possible , les  
 mois & les jours , soit des événe-  
 mens , soit du commencement &  
 de la fin des régnes.

Tel est le plan général de l'Ou-  
 vrage que nous annonçons ; ce sim-  
 ple exposé fait assez connoître son  
 utilité & la difficulté de l'exécution.  
 Nous examinerons premièrement  
 les différens caractères Chronolo-  
 giques , qui servent à vérifier & à  
 constater les dates ; dans le second  
 extrait nous donnerons une idée  
 de l'Abbrégé Chronologique. Mais  
 avant que d'entrer dans les détails ,  
 ils convient de parler des Auteurs  
 de cet important Ouvrage. D. Maur  
 ( François ) d'Antine Religieux  
 Prêtre de la Congrégation de S.  
 Maur , également chéri & respecté  
 de ses Confrères à cause de sa dou-  
 ceur , de sa politesse , & de sa régula-  
 rité , mérita par ses talens & par  
 son application à l'étude , de tenir  
 un rang distingué dans la Littérature.  
 Il professoit la Philosophie dans  
 l'Abbaye de S. Nicaise de Reims ,  
 lorsque ses Supérieurs l'appellèrent  
 à Paris pour l'occuper à quelque  
 ouvrage important. Pendant quel-  
 que temps il travailla au grand ou-  
 vrage des Décretales , qui avoit été  
 interrompu par la mort de D. Cou-  
 stant & de D. Mopinot ; on le char-  
 gea de la nouvelle édition du Glos-  
 saire de M. du Cange , à laquelle

plusieurs Religieux de la Congrè-  
 gation avoient travaillé successive-  
 ment. D. Maur avec M. l'Abbé  
 Carpentier , alors son associé , se  
 livra à ce travail avec tant d'appli-  
 cation & de succès que dès l'an-  
 née 1733 , les quatre premiers  
 volumes parurent. Ils furent re-  
 çus avec un applaudissement gé-  
 néral du public , qui fit le même ac-  
 cueil l'année suivante au cinquième.  
 Cette même année 1734 , D. Maur  
 fut obligé de quitter Paris & de se  
 retirer à Pontoise ; son Associé fit  
 imprimer le sixième & dernier vo-  
 lume du Glossaire. D. Maur dans sa  
 retraite à Pontoise se livra tout  
 entier à la méditation des Livres  
 Saints , & principalement des Psea-  
 umes ; il fit une traduction de ces  
 Saints Cantiques sur le texte origi-  
 nal. Ayant été rappelé de Pontoise  
 à Paris l'an 1737 , pour travail-  
 ler avec D. Bouquet au grand ou-  
 vrage de la Collection des Histo-  
 riens de France , il fit imprimer en  
 1738 sa traduction des Pseaumes  
 sur l'Hébreu , avec des notes tirées  
 de l'Ecriture & des Peres , pour en  
 faciliter l'intelligence. Cette tradu-  
 ction fut tellement goûtée du pu-  
 blic , que trois éditions consécuti-  
 ves furent rapidement enlevées. D.  
 Maur conservant un goût dominant  
 pour l'étude de l'Ecriture Sainte ,  
 travailla foiblement à la Collection  
 des Historiens , il fit des recherches  
 & rassembla des matériaux pour  
 l'histoire des Croisades , qui lui pa-  
 roissoit avoir un rapport plus direct  
 à la Religion & à l'Eglise. Pendant  
 ce travail & dans le cours de ses

autres études D. Maur avoit senti les difficultés qui se rencontrent dans la Chronologie & dans les dates des anciens monumens; il crut que ce seroit rendre un grand service aux Lettres que de donner une méthode facile pour applanir ces difficultés qui arrêtent souvent les Sçavans dans leurs recherches & dans la composition des ouvrages. Il commença donc par dresser pour son usage particulier une *Table Chronologique*, à laquelle il joignit ensuite un *Calendrier Perpétuel*; il résolut vers l'an 1743, de les faire imprimer, & composa la belle Dissertation, dans laquelle il donne la définition & l'usage des caractères ou notes Chronologiques; cette première partie de *l'Art de vérifier les Dates*, étoit presque entièrement imprimée lorsque la mort enleva ce sçavant Religieux le 3 de Novembre 1746, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il avoit résolu d'y ajouter des tables Chronologiques & Historiques des Conciles, des Papes, &c. & de puiser dans les sources mêmes, pour former une Chronologie depuis Jesus-Christ jusqu'à notre temps, la plus exacte qu'il seroit possible. Cette seconde partie qui n'est pas la moins intéressante, a été soigneusement travaillée & heureusement achevée par Dom Ursin Durand, & par Dom Charles Clémencet, Religieux de la même Congrégation.

La matière des Dates n'avoit point encore été traitée à fonds & dans toute son étendue. Le P. Mabillon dans sa *Diplomatique* & M.

du Cange, en différens endroits de son *Glossaire*, avoient dit d'excellentes choses sur les années de Jesus-Christ, sur l'Ere d'Espagne, sur les Indictions, & sur plusieurs autres points, qui regardent les Dates & la Chronologie; mais ces Sçavans n'ont point distingué le Cycle de la Lune selon les Romains, du Cycle de 19 ans selon les Hébreux, quoique nos Auteurs & les Chartes les distinguent; ils n'ont rien dit, ou ils ont parlé superficiellement, des Concurrens, des Réguliers, des Epactes, des clefs des Fêtes mobiles, des nouvelles Lunes, &c. quoi qu'ils aient trouvé toutes ces notes Chronologiques dans des Chartes, ils n'en ont point fait d'usage pour fixer le temps de ces Chartes. D. Maur explique dans la Dissertation préliminaire toutes ces notes, suivant le rang qu'elles tiennent dans la Table Chronologique, nous tâcherons d'en donner une idée autant que les bornes d'un extrait peuvent le permettre.

L'Ere vulgaire de Jesus-Christ est en usage dans les Etats Chrétiens de l'Europe. Tous les sçavans Chronologistes conviennent que la véritable époque de la naissance de Notre-Seigneur a précédé de quatre ans le commencement de cette Ere, puisque Jesus-Christ naquit le 25 de Décembre de l'an 749. de Rome (de l'époque de Varron) & que l'Ere vulgaire commença le premier de Janvier de l'an 754. Cette erreur doit être attribuée à Denys le Petit, qui introduisit l'Ere

vulgaire en Italie dans le sixième siècle de Jesus-Christ, d'où elle fut admise en France; mais son usage n'y a été constamment établi que sous Pepin & Charlemagne. Avant Denys, les années se comptoient par les Consuls, ou par les dates des régnés des Empereurs ou des Souverains. Jules-César ayant réformé le Calendrier l'an 708. de Rome, régla l'année Civile sur le cours du Soleil qui fait sa révolution en 365 jours & environ six heures, & ordonna que l'année seroit de 365 jours, que tous les quatre ans on ajouteroit un jour pour les années qu'on appelle Bissextils. L'usage de l'année Julienne fut successivement établi dans toutes les Provinces de l'Empire Romain en Occident; nous voyons par les Monumens qu'elle étoit en usage dans les Gaules sous les Empereurs, & qu'elle y commençoit, comme à Rome, le premier du mois de Janvier.

Mais dans le moyen âge, & surtout depuis Charlemagne, on trouve dans les Ecrivains & dans les Actes différens commencemens d'année. Les pays Méridionaux de la France continuèrent à commencer l'année au premier de Janvier; dans les parties Septentrionales l'année commençoit à Pâque, la grande Fête des Chrétiens, de laquelle dépend l'ordre & la suite des Fêtes mobiles & des Dimanches de l'année. Comme la Bénédiction du Cierge Paschal se faisoit anciennement vers le milieu de la nuit qui précède le jour de Pâque, l'année

commençoit avec, ou immédiatement après la Bénédiction du Cierge Paschal. Ces usages généraux n'étoient pas sans exception; quelques Auteurs commençoient l'année le 25 de Décembre, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, d'autres remontoient au 25 de Mars, jour de son Incarnation, & alors l'année commençoit plus de neuf mois avant l'année Julienne; quelques-uns commençoient l'année le premier de Mars, les autres le 25 de Mars, deux mois & 25 jours après l'année Julienne; d'autres enfin, en petit nombre, ont remonté l'Ere Chrétienne d'un an entier avant l'Ere Vulgaire, & comptoient l'an *onze cent-trois* au mois de Janvier de l'an onze cent-deux. D. Maur donne dans sa Dissertation les exemples & les Preuves de ces différens usages, qu'il faut connoître, pour concilier les dates des Actes ou Monumens qui paroissent se contredire. On sçait que l'usage de commencer l'année à Pâque fut abrogé par l'Edit de Charles IX. en 1564, par lequel ce Prince ordonna de dater les Actes publics & particuliers, en commençant l'année avec le mois de Janvier. Cette Ordonnance ne fut pleinement exécutée en France que quelques années après.

L'Ere d'Espagne, qui a été longtemps en usage dans toutes les Provinces qui composent maintenant les Royaumes d'Espagne & de Portugal, précédoit de trente-huit ans l'Ere vulgaire Chrétienne, & commençoit le premier de Janvier de

l'an 716 de Rome. L'usage de cette Ere fut aboli en Catalogne par le Concile de Tarragone de l'an 1180, où il fut ordonné qu'on employeroit dans les dates les années de l'Incarnation. Le même réglemeut fut fait dans le Royaume de Valence en 1358, dans celui d'Arragon en 1359, dans la Castille en 1383, & enfin en Portugal l'an 1415. L'Ere d'Espagne a été quelquefois employée dans le Roussillon & dans la Septimanie, lorsque ces Pays étoient sous la domination des anciens Rois d'Espagne.

Les Indictions sont une révolution de quinze années, qu'on recommence toujours par *une*, lorsque le nombre de quinze est fini. On attribue ordinairement au Grand Constantin l'établissement des Indictions, dont l'usage ne paroît que sous l'Empereur Constantius; elles sont souvent marquées dans les Ecrivains du moyen âge, dans les Chroniques & dans les Actes publics. Les Indictions, suivant l'opinion la plus commune, commencèrent à l'Automne de l'an 312, & en remontant au commencement de l'Ere vulgaire, on trouve par le calcul que le premier de Janvier de la première année de cette Ere auroit été la quatrième Indiction, si les Indictions avoient été alors en usage. On distingue trois sortes d'Indictions; celle de Constantinople, *Indictio Constantinopolitana*, dont les Empereurs Grecs se sont servis, commençoit le premier de Septembre, quatre mois avant l'Indiction Romaine,

qui commence avec le mois de Janvier. Cette Indiction Grecque ou de Constantinople a été quelquefois d'usage en France. La seconde espèce d'Indiction commençoit le vingt-quatre de Septembre, trois mois & huit jours avant l'Indiction Romaine; on l'appelle *Julienne*, *Césarienne*, ou *Constantinienne*, parce qu'on en attribue l'établissement à Constantin; elle a été d'un usage commun en France; les Empereurs d'Occident s'en sont servis; elle est encore d'usage en Allemagne. Enfin la troisième sorte d'Indiction est la Romaine, nommée aussi *Pontificale*, parce que les Papes s'en sont servis, surtout depuis Grégoire VII. elle a été d'un usage ordinaire en France depuis le onzième siècle. Elle commence au premier de Janvier comme notre année Julienne.

Nous passerons légèrement sur les autres notes Chronologiques. Le *Cycle Paschal* est une période de 532 années, composée du Cycle du Soleil de 28 ans & du Cycle de la Lune de 19, multipliés l'un par l'autre. C'est une révolution de 532 années, après laquelle le Cycle Solaire, les Lettres Dominicales, les Concurrents, les Réguliers, les deux Cycles de la Lune, les Epâctes, les clefs des Fêtes mobiles, le terme Paschal & la Pâque avec les nouvelles Lunes, recommencent & continuent dans le même ordre pendant toute la période, en sorte que la seconde révolution est toute semblable à la première, & la troisième aux deux

autres. Ce Cycle composé pour indiquer la Pâque, fut inventé par Victorius natif d'Aquitaine au milieu du cinquième siècle: Denys le Petit le corrigea, & fit remonter la première année de cette période à l'année qui précéda l'Ere vulgaire, enforte que la seconde période commença l'an 532 de l'Ere vulgaire, la troisième l'an 1064, la quatrième l'an 1596, comme on peut le voir dans la table Chronologique. Mais depuis la réformation du Calendrier en 1582, le Cycle Paschal n'est plus d'usage dans l'Eglise Catholique; il ne peut servir qu'aux Eglises Protestantes qui suivent le *vieux style*.

Le Cycle Solaire est une révolution de 28 années, après lesquelles les Lettres Dominicales recommencent dans le même ordre. Ce Cycle est ainsi nommé parce que le Dimanche des Chrétiens étoit nommé anciennement *dies Solis* le jour du Soleil, comme les autres jours de la semaine portoient le nom d'une autre planète: ce Cycle est assez connu.

On ne connoit pas de même les *Concurrens*. Il faut se rappeler que l'année Julienne commune est composée de 365 jours, qui font 52 semaines & un jour, & que la Bissextile est composée de 366 jours qui font 52 semaines & deux jours. Ce jour où ces deux jours supplémentaires sont appelés *Concurrens*, parce qu'ils concourent avec le Cycle Solaire, ou qu'ils en suivent le cours. La première année du Cycle Solaire, on compte un Con-

current, la seconde deux, la troisième trois, la quatrième quatre, la cinquième six au lieu de cinq, parce que cette année est Bissextile, la sixième sept, la septième un, la huitième deux, & la neuvième quatre au lieu de trois, parce que cette année est encore Bissextile, & ainsi des autres années en ajoutant toujours un dans les années communes, & deux dans les années Bissextiles, & en recommençant toujours par un, après avoir compté sept, parce qu'il n'y a que sept Concurrens, autant qu'il y a de jours dans la semaine, & autant qu'il y a de Lettres Dominicales auxquels les Concurrens répondent. Notre Auteur a marqué dans la table Chronologique les Concurrens, parce qu'ils se trouvent souvent compris dans les dates de Chartes; ils ne sont plus d'usage depuis la réformation du Calendrier sous le Pontificat de Grégoire XIII.

Notre Auteur parle aussi des *Réguliers Solaires* & des *Réguliers Lunaires*, qui étoient des nombres invariables attachés à chaque mois. Les anciens Computistes se servoient de Réguliers Solaires ajoutés aux Concurrens pour connoître quel jour de la semaine tomboit le premier jour de chaque mois; ils ajoutoient les Réguliers Lunaires aux Epâtes, pour sçavoir quel étoit le jour de la Lune le premier du mois. Comme ces *Réguliers* ne se trouvent point dans les Chartes, il suffit d'en avoir indiqué l'usage qui est plus curieux qu'intéressant. Mais il y avoit une autre sorte de *Réguliers*



*Réguliers Lunaires*, attachés aux années, qui servoient à connoître quel jour de la semaine tomboit le premier de la Lune Paschale. Ces Réguliers suivoient le cours du Cycle de 19 ans; la première année de ce Cycle on comptoit cinq Réguliers, la seconde un, la troisième six, & ainsi jusqu'à la fin du Cycle, & on recommençoit de même avec le Cycle, comme on peut le voir dans la *Table Chronologique*. On ajoutoit ensemble les Concurrens & les Réguliers d'une année, si la somme ne surpassoit point le nombre de sept, cette somme marquoit le jour de la semaine qui précédoit le premier jour de la Lune Paschale: si la somme surpassoit le nombre de sept, on retranchoit sept, le restant indiquoit le jour de la semaine qui précédoit le premier jour de la Lune Paschale. Notre Auteur en rapporte des exemples; comme ces Réguliers se trouvent quelquefois dans les dates des Chartes, ils sont marqués pour chaque année à la colonne septième de la Table Chronologique. Mais ils ne sont plus d'usage depuis la réformation du Calendrier.

L'article du Cycle Lunaire & du Cycle de 19 ans est plus intéressant. Plusieurs Auteurs ont confondu ces deux Cycles, les anciens Computistes les distinguoient, ils sont en effet distingués dans plusieurs Chartes. Chacun de ces deux Cycles étoit une période de 19 ans, avec cette différence que le Cycle Lunaire commençoit trois ans après le commencement du

Cycle de 19 ans; c'est-à-dire, que la première année du Cycle Lunaire commençoit la quatrième année du Cycle de 19 ans. Le premier Cycle, suivant D. Maur, étoit en usage chez les Romains, ils le commençoient avec le mois de Janvier; le second étoit suivi par les Juifs, ils le commençoient avec le mois de Mars. Les Chrétiens se sont servis de l'un & de l'autre Cycle dans les premiers siècles. En dressant le vieux Calendrier de l'Eglise au temps du Concile de Nicée, on changea les nombres du Cycle Lunaire qui étoient vis-à-vis des jours de chaque mois dans le Calendrier de Jules-César, & on mit à leur place les nombres du Cycle de dix-neuf ans qui venoit des Hébreux; ce Cycle de dix-neuf ans que nous appelons proprement le *Nombre d'O*: a tellement prévalu, & nos Auteurs modernes ont tellement oublié l'ancien Cycle Lunaire des Romains, qu'aucun n'en a fait usage pour expliquer les Chartes qui sont datées de ce Cycle Lunaire. Mais nous remarquerons que ce Cycle Lunaire a été inconnu aux premiers Chrétiens; les Latins se servoient encore à la fin du quatrième siècle du Cycle de 84 ans pour trouver la Fête de Pâque; les Orientaux qui suivoient l'usage de l'Eglise d'Alexandrie, se servoient du Cycle de dix-neuf ans. Meton célèbre Astronome avoit établi ce Cycle à Athènes l'an 432 avant l'Ère Chrétienne, pour ramener l'année Lunaire à l'année Solaire. L'Eglise d'Alexandrie l'adopta pour dé-

terminer les Lunes Pascales ; le Concile de Nicée qui ordonna que la Pâque seroit célébrée le Dimanche après le quatorzième de la Lune de Mars, confia à l'Evêque d'Alexandrie le soin d'indiquer le jour de la Fête de Pâque. Ainsi les Chrétiens n'ont point reçu des Hébreux l'usage de ce Cycle. Victorius d'Aquitaine, le premier des Latins fit usage de ce Cycle vers l'an 457 de Jesus-Christ, lorsqu'il composa le Cycle Paschal de 532 ans, en multipliant le Cycle Solaire de 28 ans par le Cycle Alexandrin de 19 ans. Cette période raprocha les Latins de l'usage des Orientaux dans la célébration de la Pâque ; cependant il restoit encore quelque différence. Denys le Petit l'an 523 de Jesus-Christ corrigea la période Victorine en établissant les termes de la Pâque entre le 22 Mars & le 25 d'Avril inclusivement, conformément à l'usage de l'Eglise d'Alexandrie. La période Victorine corrigée par Denys fut adoptée par l'Eglise Romaine, & ensuite reçue en Italie & dans tout l'Occident ; l'ancien Cycle des Latins de 84 ans fut aboli, il ne subsista que dans la Grande-Bretagne. Le Cycle Paschal corrigé par Denys, n'étoit pas sans défaut, il retardoit par le calcul les nouvelles Lunes Pascales, qui après une révolution de 532 ans antécipoient d'un jour, 16 heures & 51 minutes le temps donné par le Cycle. Cependant il fut en usage dans l'Eglise Latine jusqu'à la réformation Grégorienne en 1582. Nous avons cru devoir

donner ces éclaircissements sur l'établissement & sur l'usage du Cycle de dix-neuf ans ; on peut consulter la Dissertation du Cardinal Noris de *Paschali Latinorum Cyclo* ; ce sçavant Cardinal a prouvé dans une autre Dissertation de *Cyclo Paschali Ravennate*, que le Cycle Lunaire de 19 ans n'a point été marqué dans le Calendrier de Jules-César, qu'il n'a été d'aucun usage chez les Latins dans les premiers siècles de l'Eglise, & qu'il a été inventé pour trouver le quantième de la Lune le premier jour de Janvier de chaque année.

Au reste D. Maur a eu grande raison de marquer dans la *Table Chronologique* le Cycle Lunaire & le Cycle de dix-neuf ans, puisque ces Cycles se trouvent quelquefois dans les dates des Chartes. Nous n'examinerons point comment le Cycle de dix-neuf années Lunaires répondoit, suivant l'opinion des anciens, à dix-neuf années Solaires ; ce détail nous mèneroit trop loin. Le sujet a été traité dans plusieurs ouvrages ; nous renvoyons à la Dissertation de notre Auteur. Ce Cycle étoit appelé le *Nombre d'Or*, parce que les anciens l'écrivoient, dit-on, en Lettres d'Or sur les Calendriers.

Les Epâctes ont toujours suivi le *Nombre d'Or*. Epacte est un mot Grec qui signifie *ajouté, surajouté*, on sçait que l'année Solaire est de 365 jours, & l'année Lunaire de 354 jours, la différence entre ces deux années est de onze jours ; pour égaler l'année Lunaire à la Solaire,

il faut ajouter onze jours à chaque année Lunaire; la seconde année aura donc 22 d'Epaëte, & la troisième 33; mais dans cette troisième année on ne compte que trois d'Epaëte, parce qu'on retranche 30 jours pour en composer un mois Lunaire, qui ajouté aux douze mois ordinaires, forme une année Lunaire de treize mois; & cette année est nommée par les Compu-  
tistes année *Embolimique*, c'est-à-dire, intercalaire. L'ordre des Epaëtes suit l'ordre des années du Nombre d'Or ou du Cycle de dix-neuf ans. La réformation Grégorienne a apporté des changemens dans l'ordre & la suite des Epaëtes. On connoit l'usage qu'on en fait pour trouver les Lunaifons de chaque mois de l'année. Comme les Epaëtes se trouvent quelquefois dans les Chartes, elles sont marquées à la dixième colonne de la table Chronologique.

D. Maur a placé dans la même Table les Clefs des Fêtes mobiles, que les anciens appelloient *Claves Terminorum*; parce qu'elles sont marquées dans quelques Chartes. Les Termes des Fêtes mobiles étoient des jours fixes, d'où l'on commençoit à compter pour trouver les Fêtes mobiles. Le Terme de la Septuagésime étoit le septième de Janvier, celui du premier Dimanche de Carême le 28 du même mois, celui de Pâque le onzième de Mars, celui de la Pentecôte le 29 du mois d'Avril. Les Clefs des Termes étoient des Nombres qui comme les Epaëtes suivoient les années du Nom-

bre d'Or, & ces Nombres ajoutées au jour du Terme marquoient le jour de la Septuagésime, du premier Dimanche de Carême, de Pâque & de la Pentecôte. Notre Auteur rend la chose sensible par des exemples. Mais ce calcul n'est plus d'usage depuis la réformation du Calendrier.

Le Terme Paschal, *Terminus Paschalis*, se trouve aussi marqué, dans les Chartes. Le Concile de Nicée pour empêcher que les Chrétiens ne célébraient la Pâque le même jour que les Juifs, ordonna que la Pâque seroit célébrée à perpétuité le Dimanche qui suit immédiatement le quatorzième de la Lune du premier mois, c'est-à-dire, de la Lune dont le quatorzième jour tombe à l'Equinoxe du Printemps, ou immédiatement après l'Equinoxe. Ce quatorzième de la Lune fut appelé le *Terme Paschal*. L'Equinoxe étant fixé au 21 de Mars, le Dimanche de Pâque peut tomber au plutôt le 22 du même mois, & au plutôt le 25 d'Avril. L'Auteur a marqué non seulement le terme Paschal, mais encore la Pâque de chaque année; & depuis l'an 1582, il y place de même le Terme Paschal & la Pâque suivant le nouveau Calendrier.

L'Auteur pour rendre son Ouvrage plus utile & plus commode, a marqué toutes les nouvelles Lunes depuis la première année de l'Ere vulgaire jusqu'à l'an 1800. Enfin il a ajouté à la Table Chronologique toutes les Eclipses du Soleil & de la Lune, visibles en Europe pen-

dant le même cours de 1800 ans. Comme les anciens Ecrivains & les Chroniques ont souvent marqué les Eclipses & le jour du mois où elles sont arrivées, on conçoit qu'une Table exacte des Eclipses est très-utile pour fixer & constater les dates des événemens; les Sçavans en ont tiré de grands secours pour la réformation de la Chronologie. Le calcul de ces Eclipses a été fait pour le Méridien de Paris, sur les tables Astronomiques de M. Cassini, par M. l'Abbe de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences.

Ce précis fait assez connoître la vaste étendue, l'importance & l'utilité du travail de D. Maur. Ce sçavant Religieux après avoir discuté dans sa Dissertation les différentes notes Chronologiques, les réunit toutes sous un point de vue dans la table Chronologique, pour en faire sentir les rapports & les convenances & en faciliter l'usage & l'application aux faits particuliers. En un mot, on ne trouve dans aucun Livre, ni ancien, ni moderne, une table qui soit d'un usage aussi général & aussi facile pour fixer les dates des Faits & des Chartes, pour corriger les dates qui seroient fautes, & pour empêcher les Copistes de faire de nouvelles fautes.

Mais outre cette Table qui suffit pour vérifier & constater les dates, notre Auteur donne un Calendrier Perpétuel. Comme les Monumens & les Actes marquent quelquefois dans les dates les jours de la semaine & les jours du mois, il est nécessaire de sçavoir quel jour de la

semaine tombe tel jour du mois d'une telle année, & on ne peut le connoître que par le Calendrier de cette année, ou par un calcul difficile & désagréable. D. Maur a dressé un Calendrier Perpétuel qui peut servir pour toutes les années depuis le commencement de l'Ere Chrétienne, il est composé de trente-cinq Calendriers. Nous croyons devoir en présenter les principes & l'usage. On sçait que l'ordre des Dimanches, des Fêtes de l'année, & l'ordre des jours de chaque semaine, dépendent du jour auquel la Fête de Pâque est célébrée; d'ailleurs il est ordonné par les Loix de l'Eglise que la Pâque soit célébrée depuis le 22 de Mars jusqu'au 23 d'Avril inclusivement; ces deux Termes contiennent trente-cinq jours. En dressant un Calendrier relativement à chacun des trente-cinq jours dans lesquels la Fête de Pâque peut tomber, on aura l'ordre & la suite des Dimanches, des Fêtes, & des jours de la semaine de toutes les années, & par conséquent ces trente-cinq Calendriers formeront un Calendrier Perpétuel. C'est le plan que D. Maur a exécuté. Ce Calendrier perpétuel est d'un usage facile pour la vérification des dates. Quand on veut sçavoir si un événement, si un fait arrivé tel jour de la semaine & tel jour du mois est d'une telle année; il faut 1°. trouver dans la table Chronologique le jour du mois de Mars ou du mois d'Avril, auquel tombe Pâque dans l'année proposée; 2°. il faut chercher dans le

Calendrier dressé relativement à ce jour de la Pâque, le jour de la semaine & du mois qui sont marqués sur les Actes ou sur les Monumens. Si le Calendrier donne les memes jours de la semaine & du mois, la date sera vérifiée, & le fait est indubitablement de l'année proposée : en voici un exemple. On place ordinairement la mort de Robert Roi de France à l'an 1031 de l'Ere vulgaire, un Ecrivain la met en 1032 ; il est certain que ce Prince mourut un Mardi vingtième du mois de Juillet. Il est facile de constater l'année de sa mort. Suivant la table Chronologique, la Pâque fut célébrée l'an 1032 le deux d'Avril ; dans le Calendrier dressé pour les années où Pâque tombe le 2 d'Avril, le 20 de Juillet est un Jeudi ; ainsi on doit assurer que le Roi Robert n'est point mort l'an 1032. En remontant à l'an 1031, on trouve dans la table Chronologique que Pâque arriva cette année le 11 d'Avril, & dans le Calendrier dressé pour les années où Pâque tombe le 11 d'Avril on trouve que, le 20 de Juillet est un Mardi ; par là il devient constant que le Roi Robert mourut le Mardi 20 de Juillet de l'an 1031. Cet exemple indique l'usage du Calendrier Perpétuel pour vérifier les dates des années.

Comme les jours du mois sont indiqués ordinairement dans les anciens Actes suivant l'usage des Romains, on a marqué dans le Calendrier les *Calendes*, les *Nonas* & les

*Ides* de chaque mois ; on a placé au-dessous du Calendrier une notice alphabétique des noms des Dimanches, de Fêtes & des jours de la semaine qui ne sont plus en usage. On y a ajouté le Catalogue des Saints de France & de ceux dont l'Eglise fait la Fête ou du moins Mémoire dans ses Offices, en marquant autant qu'il est possible, le jour de leur mort & celui de leur Fête quand il en est distingué.

L'Ouvrage a été imprimé avec soin, en beaux caractères & sur du bon papier. Il n'est pas possible que dans ce nombre prodigieux de dates, de caractères & de chiffres, il ne se soit glissé des fautes d'impression & même d'inattention. Les Auteurs eux-mêmes l'ont prévu, ils en avertissent, ils ont corrigé plusieurs fautes & donnent les moyens de corriger celles qui se trouvent dans la Table Chronologique ; nous en avons remarqué quelques-unes, par exemple, pag. XXXVII. de la Dissertation lig. 2. étoient la *seconde*, la cinquième, &c. il faut lire étoient la *troisième*, la cinquième, &c. mais ces taches ne ternissent point l'éclat & la beauté de cet excellent ouvrage qui est utile & même nécessaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoissance de l'Histoire, & fixer par les Monumens & par les titres originaux les dates des faits Historiques. Dans le second Extrait nous rendrons compte de l'Abregé Chronologique, qui est la seconde partie de l'Ouvrage.

*DISSERTATION SUR LA GLACE, OU EXPLICATION Physique de la formation de la Glace, & de ses divers phénomènes. Par M. DORTOVS DE MAIRAN, l'un des Quarante de l'Académie Françoisse, de l'Académie Royale des Sciences, &c. A Paris, de l'Imprimerie Royale 1749; & se vend chez Durand, rue S. Jacques, au Griffon. in-12. pp. 384, sans compter la Préface & la Table des matières.*

C'EST pour la quatrième fois que cette Dissertation paroît dans le Public; toujours sur le même plan, & d'après les mêmes principes. Cependant elle pourroit être regardée aujourd'hui comme un nouvel ouvrage, par le nombre d'expériences, d'observations, & de nouvelles vues que l'Auteur y a ajoutées, & qui l'augmentent de près du triple. On y trouvera donc plusieurs questions qu'il n'avoit point traitées dans les éditions précédentes, & quantité de celles dont il avoit parlé, plus approfondies. Mais afin que la lecture n'en fut pas moins facile, l'Auteur a renvoyé dans des notes séparées du texte tout ce qui étoit d'un certain détail de Géométrie, ou de calcul, ou historique, & dont le Lecteur peut se passer, sans préjudice à l'objet principal. Il a eu la même attention par rapport aux figures de six planches qu'il a ajoutées à cette édition, & sur la plupart desquelles il fust de jeter les yeux. Celle du frontispice est de ce nombre, & n'y a pas été placée pour le simple ornement.

Cette Dissertation fut d'abord composée en 1716, dans le fond d'une Province, à cent-cinquante

lieues de Paris, & deux ans avant que M. de Mairan entrât à l'Académie des Sciences. Destinée à concourir pour le prix proposé par l'Académie de Bordeaux, elle y fut couronnée, & imprimée. Les deux éditions qui suivirent, l'une à Beziers, en 1717, l'autre à Paris, en 1730, ne diffèrent pas sensiblement de la première. Nous avons fait connoître la seconde par deux extraits, que nous en donnâmes dans le Journal de Mars, 1719. C'est pourquoi nous nous attacherons principalement aujourd'hui à rendre compte des additions.

Depuis que M. de Mairan mit la première main à sa Dissertation sur la Glace, les idées Philosophiques semblent avoir si fort changé, qu'il n'a pas cru devoir la laisser reparoître avec son avenu, sans la faire précéder d'un Discours en forme de Préface sur ce sujet. Il croit cependant que le langage Philosophique a encore plus changé que le fonds des idées & de la méthode, que le Carrésianisme, & le Newtonianisme bien entendus, ne diffèrent pas autant qu'on le pense, ou que quelques Sçavans affectent de le penser, qu'il n'y a pas deux manières de philosopher pour

„ ceux qui font équitables & vé-  
 „ tablement Philosophes ; en un  
 „ mot, qu'il s'agira toujours de ra-  
 „ mener nos recherches aux no-  
 „ tions les plus claires & les plus  
 „ simples, d'après les faits, & l'inf-  
 „ pection réfléchie de la nature.

Comme cette Préface fait une  
 des plus importantes additions, &  
 qu'elle est d'ailleurs remplie de pré-  
 ceptes & de remarques dont l'utili-  
 té ne se borne pas à cet ouvrage,  
 nous allons tâcher d'en donner  
 une juste idée.

M. de Mairan entre en matière  
 par un court préambule sur la hardi-  
 esse qu'il avoit eue, de traiter une  
 question aussi vaste que celle de la  
 Glace, & *qui tient*, dit-il, *aux pre-*  
*miers ressorts de la machine du mon-*  
*de*. Il paroît en effet par le commen-  
 cement de sa Dissertation, que le  
 jeune Philosophe voyoit déjà assez  
 bien toute l'étendue, & toute la  
 difficulté de son sujet ; mais, Aca-  
 démicien depuis trente ans, il fait  
 plus que de les voir, il les sent vi-  
 vement, & il déclare que s'il en  
 étoit à donner son ouvrage, il n'o-  
 feroit l'entreprendre, & qu'il le  
 donneroit encore moins sous cette  
 forme de traité complet & systé-  
 matique, qui suppose tant de con-  
 noissances qui nous manquent ou  
 que nous n'avons qu'imparfaite-  
 ment.

C'est cette forme, & pour le di-  
 re sans détour, ce système suivi,  
 qui lui valut peut-être autrefois le  
 suffrage d'une illustre Académie,  
 & qui fait présentement le sujet de  
 sa crainte. „ Car, système ou chi-

„ mère semblent, dit-il, être au-  
 „ jourd'hui termes synonymes....  
 „ *C'est un système*, fait souvent la  
 „ critique entière d'un Livre ; se  
 „ déclarer contre les systèmes, &  
 „ assurer que ce qu'on va donner  
 „ au public n'en est pas un, est de-  
 „ venu un lieu commun des Pré-  
 „ faces. „ Il ose cependant après  
 cela, employer une partie de celle-  
 ci à montrer qu'on a porté là-des-  
 sus le préjugé au-delà de ses justes  
 bornes.

Voilà le premier sujet qu'il y  
 traite, l'utilité des systèmes, mal-  
 gré l'abus qu'on en peut faire.

Le second & le dernier roule sur  
 ce fluide subtil, actif & élastique  
 qu'il a mis en œuvre dans sa Dis-  
 sertation, sous le nom générique  
 de *matière subtile*, & qui fait la  
 base de toutes ses explications.

C'est sous ces deux points de  
 vue, qu'est renfermé tout ce qu'il  
 nous dit de la conduite de l'esprit  
 dans les recherches philosophiques.

Il fait d'abord observer l'insuf-  
 fisance des raisons qu'on a coutu-  
 me d'alléguer contre les systèmes,  
 fondées pour la plupart sur des  
 exemples, tant anciens que mo-  
 dernes, des extravagances philo-  
 sophiques que la licence des systé-  
 mes a enfantées ; „ comme, dit-il,  
 „ si la Philosophie, ainsi que l'Hi-  
 „ stoire, n'avoit pas du avoir ses  
 „ temps fabuleux qui ne tirent  
 „ point à conséquence pour les sié-  
 „ cles éclairés, & si dans ces siècles  
 „ même les plus éclairés une infi-  
 „ nité de rêveries stériles ne de-  
 „ voient pas toujours l'emporter

sur le petit nombre d'idées faibles dont les Sciences pourroient profiter ; & après ce préliminaire sur les systèmes , il croit encore devoir écarter la fautive idée qu'on n'attache que trop souvent à l'esprit systématique, en le confondant avec le penchant déordonné de forger des systèmes sans nécessité & sans examen. Il le définit, cet esprit, *une disposition naturelle tournée en habitude à nous faire un plan raisonné de notre objet, un tout de ce qui le compose, d'après ce qui nous en est connu, pour arriver de là par degrés à ce que nous en ignorons, & qu'il nous est important d'en connaître ; & il le regarde comme ce qu'il y a en nous de plus précieux, de plus nécessaire pour arriver aux connoissances les plus sublimes, & pour exécuter les plus grandes choses.*

Enfin M. de Mairan en vient à son tour aux exemples & aux raisons, en faveur des systèmes.

Nous remarquerons, en suivant les memes idées, que l'esprit systématique ainsi conçu, n'étant par lui-même, qu'une lumière sans chaleur, qui éclaire, qui dispose, mais qui ne produit pas, si l'esprit d'invention ne vient à son secours, il ne sçauroit s'exercer plus utilement en matière de Philosophie, que sur les systèmes. De plus, le génie de l'invention, selon M. de Mairan, voulant aussi être échauffé, ayant souvent besoin d'une espèce de verve qui l'anime & qui le développe, c'est-là encore ce que font merveilleusement les systèmes, quel-

quefois même les plus défectueux. On en trouve ici un exemple frappant dans la personne de Képler, homme vraiment inventif & de la plus grande sagacité.

Cet Astronome célèbre, & à qui l'Astronomie doit de si brillantes découvertes, ne s'appliqua sérieusement à cette science, que pour établir & mettre dans son jour l'idée qui lui étoit venue dès sa première jeunesse, d'un système Harmonique des Cieux, ou, comme il l'appelle lui même, de son *Mystère Cosmographique*, Système d'ailleurs peu digne de son Auteur, & tout fondé sur des visions Pythagoriciennes, sur des perfections de nombre, de figures & de consonances ; mais auquel nous sommes redevables, & de la fameuse règle des distances & des temps périodiques des planètes, & des ellipses qu'il substitua à leurs orbes circulaires & à leurs épicycles ; en un mot, de presque tout ce que Képler nous a laissé d'observations & d'écrits.

Que dirons nous donc des systèmes que la nature a constamment avoués, de ces vérités de fait précieuses dont personne ne doute aujourd'hui ? On voudroit bien les ranger sous une autre classe, leur donner un autre nom, & les bannir de la question présente : mais ces vérités de fait n'avoient-elles pas été auparavant susceptibles de doute, & exposées à mille contradictions ? Notre Auteur cite là-dessus la circulation du sang, & le système de Copernic, l'une opiniâtrément contredite, l'autre persécutée,



persécutée, presque de nos jours.

Un autre exemple, & qui vient parfaitement au but de cette Préface, c'est celui de la gravitation universelle, quelle qu'en soit la cause. On croiroit ce système tout-à-fait moderne; mais il a été bien certainement connu de Copernic, & annoncé dans le neuvième chapitre de son premier Livre, *De revolutionibus orbium Caelestium*. Ce grand Homme attribuoit donc à tous les corps Célestes, aux Planètes, au Soleil & aux Fixes, ni plus ni moins qu'à la Terre, & indépendamment de la Terre, une gravitation intrinsèque, une force centrale quelconque qui en assujettissoit les parties. Autre système qui n'eut pas une meilleure fortune, & qui ne parut pas alors moins scandaleux, ni moins ridicule, que celui dont il n'étoit qu'une suite nécessaire. C'est la gravitation universelle proprement dite, c'est, si l'on veut, l'attraction même, si célébrée aujourd'hui, & « qui, de quelque  
» manière qu'on l'entende, est devenue le fondement de toute la  
» Physique céleste Newtonienne,  
» l'un des chef-d'œuvres de notre  
» siècle.

M. de Mairan ne veut donc pas qu'on refroidisse, qu'on décourage, par de vaines déclamations contre les systèmes, ceux que leur génie & leurs talens invitent à cette manière de philosopher; il croit qu'une hypothèse heureusement hasardée en Physique, est comme une règle de fausse position dans le calcul; qu'elle nous découvre, si ce

May.

n'est le vrai, du moins quelque circonstance qui s'y rapporte; & qu'enfin il ne faut que parcourir l'Histoire de l'esprit humain dans ce qui tient aux sciences naturelles, pour se convaincre que les systèmes ont toujours été une source féconde de découvertes ou d'observations, dont on ne se seroit peut-être jamais avisé, s'ils n'en avoient fait naître l'idée. Que si les systèmes nous exposent quelquefois à prendre de fausses lueurs pour la lumière, tel a été le sort des plus grands hommes, de ces hommes nés pour instruire & pour redresser leur siècle; « ils n'ont pas  
» toujours évité eux-mêmes de s'égarer, ils n'ont pu arracher la  
» vérité du milieu des ténèbres,  
» sans entraîner avec elle quelques  
» erreurs; mais les vérités nous demeurent, & les temps dissiperont  
» les erreurs.

De ces réflexions sur les systèmes en général, M. de Mairan passe à son second point, au système particulier de la matière subtile.

Il a eu encore ici à débrouiller, à concilier des idées prétendues incompatibles, ou qui ne le sont que dans une spéculation infructueuse, & de nul usage pour son sujet. Plus Newtonien peut-être que ceux dont il combat les préjugés, à ne prendre ce titre que selon ce qu'il doit signifier dans la bouche d'un Philosophe, il ne cite, il ne rapporte, pour la justification des faits qu'il avance, que les témoignages de Newton, de

Q q

Boyle, de Locke, de Boerhaave, tous Auteurs non suspects à ses adversaires.

On a déjà vu qu'il n'entendoit par la *matière subtile* employée dans ses explications sur la Glace, que *ce fluide actif, infiniment subtil, cet Éther répandu dans les Cieux & sur la Terre par son élasticité, & traversant librement les pores de tous les corps* : en un mot, ce même fluide que Newton a ainsi qualifié, & dont il s'est servi dans son Optique, toutes les fois qu'il a mêlé un peu de Physique à ses expériences sur la lumière & les couleurs. Ce n'est donc point ici le premier élément de Descartes, & encore moins ces globules durs & inflexibles dont il remplissoit l'Univers, & que notre Auteur croit insoutenables.

Du reste M. de Mairan ne prétend point décider, s'il y a du vuide entre les interstices de cette matière, comme le prétend M. Newton, ou si, subdivisée à l'infini, elle forme un plein absolu, comme l'ont cru Descartes & le P. Malebranche. Cette question lui paroît plus Métaphysique que Physique, ainsi que plusieurs autres qu'on fait quelquefois intervenir dans ces recherches. Il lui suffit, que lorsque les plus grands Philosophes ont tant fait, que de vouloir expliquer certains effets généraux de la nature par une cause intelligible, & *ils l'ont tous voulu*, ils ont été obligés d'admettre ce fluide.

Par un semblable raisonnement il s'est dispensé, en écrivant sa Dis-

sertation sur la Glace, d'entrer dans aucun détail sur la cause de la dureté & de la cohésion primitive des parties des corps. Il pense que la Physique proprement dite, & l'infini renferment des idées contradictoires ; qu'on ne sçauroit approfondir ces questions abstraites, du vuide & du plein, de l'espace, de la cohésion primitive de la matière, de l'origine du mouvement, sans remonter jusqu'à la cause des causes, à la cause vraiment active & efficiente, en un mot jusqu'au premier être, & qu'on peut dire en ce sens, que toute la Physique, tout ce qu'en embrasse l'objet soumis à nos recherches, n'est qu'un corollaire de la nature.

D'où il suit, que le Physicien qui ne veut point passer les bornes qui lui sont prescrites, en tant que tel, peut hardiment regarder le vuide hypothétique, le mouvement, la cohésion des parties intégrantes des corps, comme autant de données, à raison du sujet qu'il traite. Le Mécanicien, l'Horloger de qui nous attendons l'explication d'une Horloge, est censé s'être acquité envers nous, lorsqu'en passant de l'aiguille ou du balancier à tout le reste de la machine, il nous a conduits jusqu'au poids ou jusqu'au ressort qui en est le premier moteur ; sans s'embarrasser autrement de la cause de la pesanteur ou de celle du ressort. Excellent principe en toute espèce de science & de discussion polémique, ne pas

embrasser plus de terrain qu'on n'en a à défendre.

Mais M. de Mairan qui ne veut point en imposer, avertit, que si l'on lui accorde ce fluide actif & élastique, cause invisible de tant de phénomènes, & , selon lui, de la congélation & de la fusion, on lui accordera peut-être plus qu'on ne pense. C'est-à-dire, que dès qu'on voudra attacher une idée claire & distincte à ce fluide, on tombera nécessairement dans l'hypothèse des petits tourbillons dont le P. Malebranche a composé sa matière éthérée. Quoi il le redoutable ennemi des tourbillons Cartésiens, le sage, le solide Newton, auroit-il pu admettre les petits tourbillons du P. Malebranche !

Pour faire entendre ce paradoxe, à l'évidence duquel nous ne voyons pourtant pas qu'il y ait moyen de se refuser, nous devons rappeler ce que l'Auteur avoit dit un peu plus haut de l'attraction & des qualités inhérentes de la matière.

Que Newton n'ait jamais avoué ces qualités, cette attraction Physique, ou plutôt Métaphysique, qui semble caractériser sa Philosophie, & désigner le plus chéri de ses dogmes, sera peut-être un autre paradoxe, pour les personnes qui n'ont point lu Newton dans Newton même. Il est certain cependant qu'il s'en est toujours défendu. M. de Mairan s'est contenté de rapporter là-dessus ce qu'on en trouve à la tête de l'Optique, & qui suffisoit en effet pour l'induction qu'il en vouloit tirer ; mais

il est bon qu'on sçache jusqu'à quel point le Philosophe Anglois a porté ses précautions, pour prévenir ce reproche, ou pour s'en laver, & nous allons encore le montrer par son fameux Livre des Principes. Il y déclare dès l'entrée, & en cent endroits, qu'il n'a jamais entendu autre chose par les mots d'*Attraction*, ou de *propension quelconque vers un centre*, qu'un simple effet conçu ou donné à la manière des Géomètres ; & » qu'on n'a le passif, » imaginer, ajoute-t-il, qu'il ait voulu lui indiquer par-là une cause réelle, » en attribuant à ce centre une force » Physique : *Unde caveat Lector ne per hujusmodi voces, &c.* » Que ne » prétendant s'adresser qu'aux Mathématiciens, il a considéré les » forces centripètes comme des At- » tractions, quoique peut-être, » Physiquement parlant, & plus » conformément au vrai, ce ne » soient que des impulsions, « *Quamvis fortasse, si Physicè loquamur, verius dicantur impulsus ;* » soit par l'action de l'Ether, » comme il le dit ailleurs, » soit par » celle de l'air, ou d'un milieu » quelconque, soit par quelque » émanation de corpuscules, soit » par telle autre cause qu'on voudra. » Mais ce n'est pas tout. Il lui étoit revenu sans doute, qu'on ne laissoit pas encore d'abuser de ses termes ; il renouvelle donc encore sa protestation, & c'est alors qu'il ajoute à la seconde édition de son Optique, faite en 1719, huit années avant sa mort, un Avertissement, où il fixe pour toujours

la véritable doctrine sur ce sujet ; il va la réduire en pratique. *J'ai inféré*, dit-il, *quelques nouvelles questions a la fin de mon troisième Livre. Et de peur que quelqu'un ne pense que je mets la Pesanteur au nombre des propriétés essentielles des corps, j'en ai ajouté une en particulier sur la cause de ce phénomène.*

Il ne s'agit point ici d'examiner plus particulièrement l'explication que M. Newton nous a donnée de la Pesanteur ; c'est assez qu'elle soit fondée sur l'hypothèse d'un fluide actif, élastique & comprimant ; & , cela posé, voici comment raisonne M. de Mairan par rapport aux petits tourbillons ; ce sont ses propres paroles qu'on va lire.

» Quand ce Philosophe a voulu  
» nous donner une explication mé-  
» chanique de la Pesanteur, il n'a  
» pas prétendu sans doute que le  
» moyen qu'il y employoit, que  
» son fluide élastique fut exempt de  
» mécanisme : il n'a pas voulu  
» expliquer une chose obscure par  
» une autre aussi obscure, admet-  
» tre l'élasticité essentielle de la ma-  
» tière, pour faire voir qu'il n'ad-  
» mettoit pas la Pesanteur essen-  
» tielle de la matière. Il a donc  
» tacitement admis les petits tour-  
» billons : car j'ose avancer, « c'est  
» toujours M. de Mairan qui parle,  
» j'ose avancer, dit-il, que tout au-  
» tre principe d'élasticité ou de res-  
» sort dans un fluide est inintelli-  
» gible. La force primitive du res-  
» sort ne peut-être qu'une force  
» centrifuge : la force centrifuge ne  
» peut exister que par le mouve-

» ment de la matière autour d'un  
» centre ou autour d'un axe, & de  
» ce mouvement naissent les tour-  
» billons. Donc il est inconcevable  
» qu'il y ait dans la nature un flui-  
» de primitivement & mécanique-  
» ment élastique, s'il n'est composé  
» de petits tourbillons. Donc M.  
» Newton, en admettant un fluide  
» primitivement élastique, a tacite-  
» ment admis les petits tourbil-  
» lons.

Telle est la Préface de M. de Mairan. Passons à l'ouvrage, ou à la nouvelle édition qui l'a occasionnée, & dont nous ne touchons aujourd'hui que la première partie.

La Dissertation sur la Glace consistoit, & consiste encore en deux parties qui en font la principale division. La première sur la formation de la Glace en général, dans tous les liquides susceptibles de congélation. La seconde sur les phénomènes de la Glace restrain- te à la congélation de l'eau. Chacune de ces parties ne contenoit que quatre ou cinq chapitres ; la première en a aujourd'hui dix-huit.

Nous avons assez fait observer dans notre premier extrait de la seconde édition, comment l'idée de la Glace peut tomber sur tous les corps de la Terre, tous, ou presque tous, pouvant devenir successivement durs & liquides, susceptibles de congélation & de fusion : Car c'est sous cet aspect général que notre Auteur a d'abord considéré son sujet. Nous avons

dit aussi comment il expliquoit tout le mécanisme de ces deux états réciproques, l'un par l'affoiblissement de la matière subtile ou éthérée qui se meut entre les interstices des parties intégrantes des liquides, l'autre par le redoublement de vitesse ou de ressort de cette même matière dans les corps durs ou durcis par la congélation ; de manière qu'après quelques préliminaires sur la nature des fluides & des liquides, & sur les loix du mouvement de la matière subtile, il réduit presque toute sa théorie de la Glace à un chapitre de quelques lignes.

Le froid & le chaud, qualités sensibles, qui, dans ce qu'elles ont de mécanique, répondent parfaitement à la cause générale de la congélation & de la fusion, sont expliqués dans le chapitre suivant. On y détermine l'idée qu'il faut s'en faire relativement à la question de la Glace. La vicissitude des saisons, les causes particulières, accidentelles & locales, la différence des congélations, selon la différence des liquides, la coagulation, sont le sujet d'autant ou de plusieurs autres chapitres, ou nouveaux, ou remplis d'observations, d'expériences, & de vues nouvelles.

Les bornes de cet extrait ne nous permettent qu'à peine d'indiquer tant d'objets différens. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en spécifier succinctement deux des principaux, & qui sont en effet comme la clef d'une infinité de

phénomènes & d'explications Physiques ; savoir, le mouvement intestinal des liquides, & le feu central ou intérieur quelconque de la Terre.

Parmi les définitions, les principes, & les remarques sur la nature des fluides & des liquides, qui sont la matière des trois premiers chapitres de cette Partie, M. de Mairan n'avoit pas oublié de parler de ce mouvement intérieur & en tous sens, qui constitue une des principales propriétés des liquides, & il en avoit apporté les raisons qu'on en donne communément, la dissolution des corps durs qui y sont plongés, comme, par exemple, dans les eaux fortes, l'effervescence à l'égard de quelques-uns, & l'évaporation plus ou moins grande à l'égard de tous. Mais il revient aujourd'hui sur cette dernière preuve, qui n'avoit été jusqu'ici que vaguement conçue, & il la tourne en démonstration, par la comparaison qu'il en fait entre deux liquides.

Après avoir rassemblé les principes d'évaporation qu'on peut imaginer dans un liquide, tant en lui-même, que par rapport au choc de l'air où il est exposé : M. de Mairan les réduit à trois, sous cette forme. *L'Evaporation ou la volatilité des liquides est ; 1°. en raison composée inverse de leurs pesanteurs spécifiques, comprenant sous cette circonstance la grosseur des parties, 2°. en raison directe de leurs degrés de fluidité, 3°. & encore en raison directe de leur mouvement intestinal,*

s'il est vrai qu'ils soient doués de ce mouvement. C'est une espèce de supposition, ou comme on dit, de *fausse position*, d'où la vérité du fait, ou la fausseté, doivent sortir, selon que l'expérience manifestera l'une ou l'autre. Cette expérience, ou ces expériences, car il ne s'en est pas tenu à une seule, donnent toutes choses d'ailleurs égales, environ 8 d'évaporation à l'esprit de vin, pris ici pour exemple, & 1 seulement à l'eau.

Cela posé M. de Mairan trouve par un calcul très-simple, & d'après les Tables de MM. Musschenbroek & le Monnier, que les évaporations de l'esprit de vin & de l'eau, en tant qu'elles résultent de la complication des deux premières circonstances, c'est-à-dire, de leurs pesanteurs spécifiques & de leurs fluidités, ne peuvent-être entr'elles qu'en raison de 5 à 4, l'esprit de vin ayant toujours le dessus. Mais nous avons vu que les évaporations absolues de ces deux liquides sont entr'elles dans la raison de 8 à 1, qui surpasse la précédente comme 32 surpasse 5 : Donc, conclut M. de Mairan, la troisième cause de l'évaporation ou de la volatilité des liquides, leur mouvement intestin existe. Conclusion qu'il fortifie encore par les inductions qu'il tire des autres liquides, & par leurs évaporations dans la machine du vuide, où elles sont aussi grandes que dans l'air. Venons au feu central.

A toutes les causes occasionnelles & secondaires que l'Auteur avoit

assignées de la congélation & de la fusion, des grandes gelées & du dégel, telles que le nitre subtil plus ou moins abondant, qui se répand quelquefois dans la partie inférieure de l'Atmosphère, les vents plus ou moins froids, &c. il ajoute les vapeurs plus ou moins chaudes qui s'élèvent du sein de la Terre, en vertu d'un feu central, ou d'un feu quelconque très-profond, inné, ou acquis; soit qu'on l'attribue à une espèce de Soleil, qui occupe en effet le centre & la partie creuse de notre globe, comme Descartes l'imaginoit de toutes les Planètes, soit à quelque fermentation violente & continuelle, soit à telle autre cause qu'on voudra. Car notre Auteur a grand soin de ne pas compliquer les questions qu'il traite, avec celles dont il peut se passer. C'est une discussion particulière, une petite Dissertation sur le feu intérieur du globe terrestre, accommodée au sujet. Mais comment prouve-t-il la réalité de ce feu?

M. de Mairan fait usage pour cela d'un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Sciences en 1719, *sur la cause générale du froid en Hiver, & de la chaleur en Été*. Or il résulte de ce Mémoire, & en mettant les élémens du calcul sur le plus bas pied, que la chaleur de l'Été, & le froid ou la chaleur moindre de l'Hiver, en tant qu'elles ne seroient produites que par cette cause générale, devroient être communément dans le climat de Paris, en raison de 66 à 1; tandis que

par les expériences de M. Amon-ton, inventeur du premier Ther-momètre où le chaud & le froid ayent été ramenés à des points fixes, & l'un des hommes du monde le plus exercé en ces matières, *le chaud qu'il fait aux rayons du So-  
leil à midi dans le solstice d'Été, ne  
diffère du froid qu'il fait en Hiver  
quand l'eau se glace, qu'environ  
comme 60 diffère de 51  $\frac{1}{2}$ , ou 8  
de 7.* D'où viendrait donc cet excès, cette discordance énorme entre le calcul & l'expérience, si ce n'est de ce que dans le calcul, il n'est question que de la cause générale de la vicissitude des saisons, qui est le Soleil, & que dans l'expérience il s'agit de la chaleur totale & absolue provenant de toutes les causes, tant internes qu'externes qui produisent la chaleur dans l'une & l'autre saison? Mais quelles seroient encore ces causes internes dont l'effet surpasse si prodigieusement l'action journalière & annuelle des rayons du Soleil, si ce n'est un feu central ou très-profond? Il faut donc reconnoître dans notre globe un fond de chaleur indépendant de la loi des saisons, & qui se manifeste, toutes proportions gardées, dans tous les climats de la Terre, dont celui de Paris n'est qu'un cas particulier. Mais imagineroit-on, que ce fond de chaleur, permanent & sensiblement invariable, tel qu'il se fait sentir à Paris, surpasse près de 400 fois le degré de chaleur de l'Hiver, en tant que celui-ci ne seroit produit que par la cause géné-

rale des saisons? C'est pourtant ce qui résulte des calculs ci-dessus, mis sur le plus bas pied, & fondés sur des expériences où il est moralement impossible qu'un Observateur habile, & qui ignoroit d'ailleurs l'usage qu'on en feroit un jour, se soit trompé jusqu'au point nécessaire, pour donner un excédant aussi marqué & aussi décisif que celui qu'on vient de voir. Les calculs, il est vrai, & les démonstrations en matière de Physique, portent presque toujours sur des faits dont la certitude est conditionnelle, ou le dénombrement imparfait. Le meilleur moyen de se mettre à couvert de cet inconvénient, est non seulement de choisir des faits qui y soient les moins sujets qu'il est possible, mais tels encore, que la grandeur du résultat absorbe, pour ainsi dire, toutes les petites déféctuosités de l'observation; & il nous a paru que les faits employés par M. de Mairan, avoient ce double avantage. Quoiqu'il en soit, il ajoute ici des preuves d'induction sur ce feu central ou intérieur quelconque qui seroient seules capables de nous en persuader l'existence, indépendamment de la démonstration du Mémoire. Ces preuves sont tirées de la chaleur constante & invariable que nous appellons tempérée, & qu'on éprouve dans les lieux profonds, tels que les caves de l'Observatoire; de cette même chaleur qui se soutient dans les mines jusqu'à 60 ou 80 toises de profondeur, & qui va ensuite en augmen-

tant, selon qu'elles sont plus profondes ; de la température du fond des mers ; & de plusieurs autres phénomènes auxquels il l'applique, & dont ce principe fournit le dénouement. Principe fécond par la liaison intime qu'il a avec la plupart de nos météores, & avec toute la partie inférieure de notre at-

mosphère ; connu, & adopté par quelques Auteurs, mais que personne n'avoit établi & développé de la manière qu'on le verra ici, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

Nous parlerons des additions faites à la seconde partie dans le Journal prochain.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE ROME.

EN annonçant dans les nouvelles du dernier Journal le Tom. I. *Originum & Antiquitatum Christianarum*, du P. Mamachi, Dominicain, nous n'étions pas informés, comme nous l'avons été depuis, que cet ouvrage qui contiendra XII. Vol. s'imprime par souscription, avec les mêmes caractères & sur le même papier que l'Histoire Eccl. du P. Orsi dont les IV. premiers Vol. sont entre les mains du Public ; que ceux qui voudront s'en assurer des exemplaires, sont encore reçus à payer 22 Jules (12 liv. environ monnoye de France) pour les deux premiers Vol. qui paroissent, & en même temps à payer 11. Jules pour le troisième Vol. qu'on imprime actuellement ; & que ceux qui n'auront pas pris d'assurances, payeront l'ouvrage entier à raison de XV. Jules par Vol. Comme la matière qui fait l'objet de cet ouvrage, regarde particulièrement les commence-

mens de l'Histoire Ecclésiastique ; & que par cette raison elle est intéressante, nous avons cru devoir ajouter ici cet avertissement.

*Evangeliarium quadruplex Latine Versionis antiquæ, seu Veteris Italice, nunc primum in lucem editum ex Codicibus manuscriptis aureis, argenteis, purpureis, aliisque plusquam millenariæ antiquitatis, sub auspiciis Joannis V. Regis fidelissimi Lusitanæ, Algarbiorum, &c. à Josepho Blanchino Veronenſi Presbytero Congregationis Oratorii Sancti Philippi Neri de Urbe. Romæ, typis Antonii de Rubeis apud Pantheon, in via Semarii Romani, 1748. in-fol. 4. volumes.*

*Venerabilis viri Josephi Mariae Thomassi Cler. Reg. S. R. E. Cardinalis opera omnia ; tomus quartus, in quo Responsorialia, & Antiphonaria Romanæ Ecclesiæ ad manuscriptos codices recensuit, notisque auxit Antonius Franciscus Vezzosi, C. R. excudebant Nicolaus & Marcus Palearini, 1749. in-4°. Les trois tomes précédens regardent*



regardent les partages que les anciens faisoient de l'Ecriture, des titres qu'ils y mettoient, des diverses éditions des Pseaumes, des Hymnes, des Oraisons.... relativement à l'office de la Liturgie. Le quatrième tom. dont nous avons donné le titre, a pour objet les Réponds & les Antiennes suivant l'ancien usage des Grecs, que S. Grégoire a reçu & autorisé dans l'Eglise Latine.

*Ragionamento contro la Volgare opinione di non potere Venire a Roma nella Estate.* All' Em. Card. Orsini. In Roma, nella stamperia di Ant. de Rosli, 1749. in-4°.

## DE NAPLES.

Giov. di Simone, Imprimeur de cette Ville, se propose d'imprimer par souscription une nouvelle édition de l'Histoire des Princes Lombards de Camil. Peregrinus. Cet Auteur n'avoit donné que le premier Livre & la première partie du second; un recueil de Dissertations qu'il promettoit, devoit faire la seconde partie; la troisième auroit contenu ses Canons Chronologiques des Ducs & Princes de Benevent, de Salerne, & des Princes Lombards & Normands. M. Fr. Marie Pratilli qui travaille à cette nouvelle édition, y rassemblera toutes ces parties & y joindra de nouvelles Dissertations, & d'autres opuscules sur l'Histoire des Lombards, une ancienne Chronique de Benevent, & divers Diplômes qui

May.

n'ont point encore paru. Il y ajoutera des notes, & la vie de Camil. Peregrinus. Toutes ces pièces dont M. Pratilli donnera le Catalogue, formeront IV. vol. in-4°, avec quelques figures, dont le prix (pour les Souscripteurs) sera de vingt-quatre Carlins (10 liv. environ monnoye de France). On en payera fix d'avance, six en recevant le premier volume, six en recevant le second, & les six autres, en recevant le troisième, le quatrième sera délivré gratis aux Souscripteurs.

## DE MILAN.

*Sacro-Sanctus Evangeliorum Codex S. Eusebii Magni Episcopi & Martyris manu exaratus, ex autographo Basilica Vercellensis ad usum exhibitus, nunc primum in lucem prodit, opera & studio Jo. Andrea Irici Tridimensis.... cum ejusdem præfatione notis & concordantibus aliorum Codicum, & SS. PP. Lectionibus.* Mediolani in Regia Curia, 1748. in-4°. Cette édition est la première qu'on ait donnée de ce célèbre Mss. de S. Eusèbe de Verceil; nous espérons que dans la suite nous la ferons connoître plus en détail à nos Lecteurs, ainsi que l'original sur lequel elle a été faite.

*Istituzioni Analitiche ad uso della Gioventù Italiana, di donna Maria Gaetana Agnesi Milanese dell'Academia delle Scienze di Bologna.* In Milano, nella Regia Du-

Rr

cal Corte , 1749. in-4°. 2. vol. avec 35 Planches pour le premier, & 24 pour le second.

A l'occasion de cette analyse nous rapporterons une anecdote , que nos Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici. Aussitôt que l'impression de cet ouvrage fut achevée, le premier soin de Madame Agnesi fut d'engager le Cardinal Ruso à en présenter de sa part un exemplaire au Pape. Sa Sainteté lui répondit par un Bref très-obligeant en date du 21 Juin de l'année dernière, dans lequel le S. Pere lui marque qu'il a étudié l'analyse dans sa jeunesse, mais qu'il avoit quitté cette étude, parce qu'il s'étoit consacré à celles qui sont propres à l'état auquel la Providence l'avoit appelé; que cependant par la lecture que son peu de loisir lui avoit permis de faire de son analyse, & surtout des quantités finies, il étoit en état de déclarer avec certitude que Madame Agnesi étoit au rang des plus célèbres Professeurs de l'Analyse, que son ouvrage seroit très-utile, & qu'il contribueroit beaucoup à la gloire littéraire de l'Italie, & en particulier, ajoute le Saint Pere, à celle de notre Académie des Sciences de Boulogne, à laquelle nous vous avons aggregée avec la plus grande satisfaction.

## DE LUCQUES.

Léonard Venturini, Imprimeur-Libraire de cette Ville, imprime

actuellement une nouvelle édition de l'Histoire Ecclésiastique du P. Alexandre de l'Ordre des FF. Prêcheurs. Nous apprenons que les trois premiers volumes sont actuellement achevés; qu'outre le corps de l'Histoire auquel on ne change rien, la nouvelle édition embrassera non seulement les observations qu'on avoit ajoutées à la première édition de Lucques, & les remarques ou annotations du P. Roncallia; mais encore les nouvelles animadversions du P. Jean Dominique Mansi, de la Congrégation de la Mere de Dieu, dans lesquelles ce Religieux justifie les endroits de l'Histoire du P. Alexandre, que Banage avoit injustement critiqués. Cette édition sera en IX. Vol. plus fournis que ceux de la précédente: & pour faire connoître au Public que l'édition ne tardera pas à être publiée, l'Imprimeur avertit qu'il y a trois Imprimeries actuellement occupées à cette Edition, la première à Lucques, la seconde à Naples, & la troisième à Venise.

Le même Libraire a publié le troisième volume du supplément de la Collection des Conciles du P. Labbe. Ce volume va depuis l'année 1272 où finit le second volume jusqu'en 1415.

## DE VENISE.

*Biblia Sacra Vulgata editionis Sixti P. Pont. Max. jussu recognita, & Clementis VIII. auctoritate edita, cum selectissimis litteralibus*

*commentariis Joannis Gagnaci...*  
 Tom. VII. complectens duos posteriores libros Regum; Tom. VIII. complectens libros Esdræ, Nehemiæ, Tobia, Judith, & Esther. Tom. IX. complectens librum Job. Tom. X. complectens priores quinquaginta ex Psalmis. Excudit Modestus Fentius. Venetiis, 1748, 1749, 1750. in-4°. Nous avons donné dans les Journaux de l'année 1748, le titre entier de cette nouvelle édition de la Bible, qui est assez étendu pour en faire connaître les avantages.

On a traduit en Italien, & imprimé les quatre premiers volumes de l'Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique: on les trouve chez Simon Occhi, Imprimeur de cette Ville, 1749. in-4°. 4. vol.

## HOLLANDE.

### DE LEYDE.

Elie Luzac, Imprimeur-Libraire de cette Ville, a publié un projet de souscription pour une édition Arabe & Latine de l'Histoire des Musulmans, depuis 622. jusqu'en 1330. écrite en Arabe par Abulfeda. M. Reiske, Professeur en Langue Arabe à Leipzick, est celui qui donne cette édition. Elle sera en 7 vol. in-4°. dont 3 en Arabe, avec des notes critiques & grammaticales sur la Langue, & sur les corrections que M. Reiske a faites au texte, ou de génie, ou d'après les manuscrits. Les quatre

autres volumes tiendront la version Latine avec des notes où l'on verra une comparaison exacte des Auteurs de l'Histoire Byzantine, & de ceux de l'Histoire Mahométane, anciens & modernes, avec Abulfeda; les Tables Chronologiques du Calife Hagi, & près de soixante Tables Généalogiques des principales familles dont il est parlé dans cette Histoire; une introduction à l'Histoire Universelle Orientale, où l'on trouvera un jugement critique sur les Auteurs de cette Histoire, soit imprimés, ou non encore imprimés. On y joindra des Tables très-détaillées & très-exactes. L'Imprimeur promet qu'il ne négligera rien pour rendre son édition aussi belle qu'il lui sera possible, soit pour l'impression, soit pour la correction. Et pour la faire encore avec plus de goût, il fondera des caractères Arabes plus petits pour les notes que ceux du texte. A l'égard des conditions & du prix de la souscription, après avoir averti qu'il se contentera de retirer ses frais, & que dans cette entreprise il n'ambitionne que la gloire d'être un utile Citoyen Littéraire, il déclare que le plus ou le moins de Souscripteurs fixeront le prix de la souscription. En supposant donc que le nombre des Souscripteurs aille à 300 pour l'ouvrage entier, & à 300 pour la version, nombre sans lequel il abandonnera l'entreprise; alors suivant le calcul des dépenses qu'il sera obligé de faire, chaque Souscrip-

teur aura son exemplaire de l'édition entière pour 31 fl. 7 f. & de la version Latine, pour 10 fl. belg. On payera en souscrivant un quart de cette somme; un autre quart en recevant le premier vol. Arabe, & le premier & deuxième vol. Lat. Le troisième quart, en recevant le deuxième vol. Arabe, & le troisième vol. Lat. Le dernier quart, en recevant le reste de l'ouvrage, tant Arabe que Latin. Et si le nombre des Souscripteurs est plus grand, il diminuera le prix de la souscription, & rendra aux Souscripteurs, lors du second paiement, ce qu'ils auroient donné de trop dans le premier. Il joindra au premier vol. les noms des Souscripteurs avec un tableau contenant leur nombre, les dépenses faites, & le prix de l'ouvrage relativement au nombre des Souscripteurs, & par ce moyen chacun sera en état de juger par soi-même, de la fidélité de la promesse de l'Imprimeur. Le bénéfice de la souscription sera le quart du prix de l'ouvrage. Cette souscription devoit être fermée au mois de Mars dernier; nous n'avons pu cependant en informer plutôt nos Lecteurs; parce que le programme qui l'annonce, n'est venu que depuis peu à notre connoissance; au reste nous ne laissons pas d'annoncer ce programme de souscription parce que d'un côté ce même programme respire partout le désintéressement & l'équité, & qu'il peut servir de modèle pour les souscriptions, & que d'un autre côté nous sommes

persuadés que l'Imprimeur voudra bien prolonger le terme indiqué, & qu'il ne privera pas les Sçavans de l'excellente édition qu'il promet d'un ouvrage important, parce qu'ils n'ont pas eu connoissance de son entreprise.

F R A N C E.

D' E V R E U X.

On a publié en cette Ville un *Calendrier Historique & Astronomique pour l'année 1749.* par M. Durand, Professeur d'Humanités au Collège de la même Ville, petit in-12. On y trouve pour la partie Astronomique, le nom & la grandeur des Etoiles du signe du Belier, leurs degrés de longitude & de latitude; & pour l'Histoire, un abrégé de l'Histoire d'Evreux.

Le même Auteur en a donné un nouveau pour l'année 1750, où il suit le même plan & la même méthode. On y voit le nom & la grandeur des vingt principales Etoiles qui composent le signe du Tureau, avec leurs degrés de longitude & de latitude; & pour la partie Historique, la description de la Cité d'Evreux. L'Auteur se propose de joindre à son Calendrier pour chaque année, la description d'un des signes du Zodiaque, & quelque partie de l'histoire Civile & Ecclésiastique d'Evreux, pourvu que l'on continue à lui fournir les mémoires dont il a besoin; & loin de trouver mauvais que l'on critique ses essais, au contraire

il proteste qu'il sçaura gré à ceux qui voudront bien le donner la peine de l'aider de leurs conseils.

On trouve à Paris ces deux Calendriers, chez Babuty, Libraire, rue S. Jacques, à S. Chrysostôme.

## DE LYON.

M. l'Abbé Pernetti, Chevalier de l'Eglise de Lyon, & Membre des Académies de la meme Ville, qui s'est chargé de composer une *nouvelle Histoire de Lyon*, a fait imprimer une Lettre, par laquelle il informe le public de son entreprise, & des moyens qu'il prend pour la conduire au point de perfection dont elle est susceptible. Cette Histoire, ainsi que toute autre Histoire, est un tissu de faits dont on ne peut acquérir la connoissance que par la communication des actes originaux, & en général de toutes les pièces qui les contiennent; c'est aussi le secours qu'il demande aux Sçavans, qui en lui faisant part de leurs lumières, partageront en quelque sorte avec lui le succès de son travail. M. Racine, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, recevra à Paris, & fera tenir à l'Auteur les mémoires & les documens qu'on voudra bien lui fournir.

## DE MARSEILLE.

*L'antiquité de l'Eglise de Marseille, & la succession de ses Evêques*, Par M. l'Evêque de Marseille, adressée au Clerge Séculier & Régulier, & aux Fidéles de son Diocèse, pour leur instruction. A Mar-

seille, chez la Veuve de J. P. Brebion, Imprimeur du Roy, de M. l'Evêque, de la Ville, & du Collège de Belfunce, 1747. in-4°.

## DE DIJON.

*Traité des Féréptions des Infans*, Par feu M<sup>r</sup>. Jean Menelet, ancien Avocat au Parlement de Dijon; revu & augmenté par M<sup>r</sup>. J. T. Bridon, aussi Avocat au meme Parlement. Chez de Fay, Libraire, 1750. in-8°.

## D'AMIENS.

*Les Rudimens de la Langue Latine, avec la méthode pour traduire le François en Latin*, par J. V. P. Chez la Veuve Godart, Imprimeur du Roy, rue du Beau-Puits, 1750. in-8°.

## DE PARIS.

*Lettre sur l'électricité Médicale*, qui contient des expériences singulières d'électricité relatives à la Médecine & les essais surprenant d'une nouvelle méthode d'administrer des remèdes par le moyen de l'électricité; écrite de Venise par M. Pivati, Membre de l'Académie de Boulogne, à M. Zenotti, Secrétaire de la meme Académie. Chez de Bure l'aîné, Libraire, Quay des Augustins, 1750. in-8°.

*Conduites des Ames dans la voie du Salut*, pour servir de supplément à la conduite des Confesseurs dans le Tribunal de la Pénitence, par le meme Auteur. Ouvrage utile aux personnes de tout état, avec cette Sentence de S. Paul au front-

tispice du Livre : *Vult Deus omnes homines salvos fieri & ad agnitionem veritatis venire.* 1. Tim. 3. Chez G. C. le Berton, Libraire, rue S. Victor, 1750. in-12.

*Dictionnaire des alimens, vins & liqueurs*; leurs qualités, leurs effets, relativement aux différens âges, & aux différens tempéramens; avec la manière de les apprêter ancienne & moderne, suivant la méthode des plus habiles chefs d'Office, & chefs de Cuisine de la Cour & de la Ville. Chez Giffey & Bordelet, 1750. in-12. 3. vol.

*Histoire des révolutions de l'Empire de Constantinople*, depuis la fondation de cette Ville jusqu'à l'an 1453, que les Turcs s'en rendirent maîtres. Par M. de Burigny. Chez de Bure l'aîné, Quay des Augustins, 1749. in-12. 3. vol.

*Le Chrétien parfait honnête Homme*, ou l'art d'allier la piété avec la politesse & les autres devoirs de la vie Civile: ouvrage qui intéresse tout le monde, où l'utile est revêtu de l'agréable, & où la fiction poétique sert de canal à la vérité. Par M. l'Abbé du Préaux, Gradué en Théologie. Chez Langlois, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12. 2. vol.

*Ephémérides Cosmographiques*, où le cours apparent des planètes est désigné par des Tables, & représenté par des Planches, d'après les observations & les calculs Astronomiques, pour l'année 1750. Chez Durand, Libraire, rue S. Jacques.

On trouve un projet de souscription pour une nouvelle édition cor-

rigée & considérablement augmentée, du Dictionnaire Universel, François & Latin, connu sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux*; chez la Veuve Gandouin, le Gras, Cavalier pere, Vincent pere, Coignard & Boudet, Mariette, Giffart pere, Guérin l'aîné, le Mercier, Rollin fils, Ganeau, Bauche, d'Houry fils. Ce projet contient le plan de la souscription, & un modèle de la nouvelle édition de ce Dictionnaire, pour le papier, & pour l'impression & le caractère: le prix de cette édition qui contiendra sept vol. in-fol. sera de 140 liv. que les Libraires Associés réduiront à 108 liv. payables, la moitié en souscrivant, l'autre moitié en retirant les exemplaires, en faveur des Souscripteurs. On pourra souscrire pour ces sept vol. jusqu'à la fin de Juillet prochain. A l'égard du supplément qui formera un vol. d'environ 1200 pages, le prix sera de 30 liv. que les Libraires modéreront à 21 liv. aussi en faveur des Souscripteurs. On payera 12 liv. en souscrivant, & 9 liv. en retirant les exemplaires. Les Libraires invitent le public à retenir les exemplaires d'ici à la fin de May; & avertissent en même temps les Souscripteurs de retirer leurs exemplaires dans le cours de six mois après la publication, soit du Dictionnaire, soit du supplément; passé lequel temps, ils perdront leurs avances. La nouvelle édition sera achevée dans le courant de 1751.

*Dissertationes de præcipuis Religionis fundamentis, scilicet de exi-*

*flentia Dei, spiritualitate anima humana, existentia alterius post mortem vita, necessitate Religionis in genere, & de pœnis inferorum ateris.* Ab uno à Magistris Sacræ Facultatis Parisiensis à Regia Societate Doctore Theologo, Ecclesiæ Metropolitanæ Theologo. Apud Claudium Herissant, via nova Beatæ Mariæ, 1750. in-4°.

*Histoire générale du douzième siècle*, comprenant toutes les Monarchies d'Europe, d'Asie, & d'Afrique; les Hérésies, les Conciles, les Papes & les Sçavans de ce siècle. Par M. A... de Marigni. Chez Louis-Etienne Ganeau, Libraire, rue S. Severin, 1750. in-12. 5 vol. On trouve à la fin du dernier volume, outre les Tables des Ecrivains, des Grands Hommes, & des Hérétiques qui ont paru pendant le douzième siècle, une Table fort détaillée des matières contenues dans cette Histoire générale. Cette Table ne peut manquer d'être d'un grand secours, surtout à cause de la méthode que l'Auteur a gardée dans son ouvrage, laquelle consiste à prendre chaque Monarchie de l'Europe en particulier, & d'en écrire l'Histoire de suite & sans interruption pendant tout le cours du douzième siècle, & ainsi des autres Monarchies.

M. Saverien, Ingénieur de la Marine, vient de donner un ouvrage intitulé: *l'art de naviger sur mer le sillage du Vaisseau*; il y joint une idée de l'état d'armement des Vaisseaux de France, avec un autre morceau qu'il s'étoit engagé de

donner lorsqu'il mit au jour son ouvrage qui a pour titre: *la manière d'isner & soumise à de nouvelles loix.* Ce morceau est le *manège du Navire*, ou l'art de faire mouvoir le Navire en tout sens, avec des fig. Chez Ch. Ant. Jombert, Libraire, rue Gille-Cœur, 1750. in-8°. M. Saverien fait imprimer actuellement chez le même Libraire, un Dictionnaire de Mathématique & de Physique en deux vol. in-4°. enrichis de cent planches, dont il donna le prospectus l'année dernière.

*Traité de la culture des terres*, avec la description des nouvelles Charues & du Semoir, suivant les principes de M. Tull, Anglois; par M. du Hamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Inspecteur de la Marine dans tous les Ports & Havres de France; avec des figures en Taille-douce. Chez Hyppolite-Louis Guérin, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12.

*Enchiridion, seu Manuale Christianum.* Apud Desaint & Saillant è regione Collegii Bellovacensis, Jo. Thom. Hérissant, & le Prieur via Jacobæ, 1750. in-8°. Ce Manuel Chrétien qui est imprimé en Latin sur deux colonnes, avec de fort petits caractères, mais beaux, contient 1°. l'Ordinaire de la Messe; 2°. le Livre des Pseaumes, avec les Cantiques qu'on a insérés dans les nouveaux Bréviaires, pour être chantés à Laudes; 3°. le nouveau Testament, avec les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Paul,

les Epîtres Canoniques & l'Apocalypse; 4°. le Livre de l'Imitation de Jesus-Christ. Ce recueil ne peut manquer d'être bien reçu d'un grand nombre de Chrétiens & des jeunes Clercs en particulier, qui feront bien aises d'y trouver rassemblé dans un seul volume d'une forme très-commode, ce qu'ils peuvent désirer de plus utile pour leur instruction.

*Histoire générale de Pologne*, par M. le Chevalier de Solignac, Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roy de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. Chez J. Thomas Hérisant, Libraire, rue S. Jacques, 1750. 5 vol. in-12.

On en rendra compte dans le Journal dès que la place nous le permettra.

Le même Libraire vient de mettre au jour le traité de *la fonte des Mines, des Fonderies & de ce qui en dépend*; traduit de l'Allemand de Christophe - André Schlutter. Tome premier qui traite des essais des mines & métaux, de l'affinage & raffinage de l'argent, du départ de l'or, &c. le tout augmente de plusieurs procédés & observations, & publié par M. Hellot, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres, 1750. in-4°.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS DE MAY 1750.

<i>PLAN pour réformer la Justice, que le Roy de Prusse a dressé par ses propres lumières, &amp;c.</i>	255
<i>Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique &amp; de Littérature, &amp;c.</i>	266
<i>Explication du Flux &amp; Reflux dans leurs véritables circonstances, &amp;c.</i>	271
<i>La Rhétorique du Prédicateur, traduite du Latin d'Augustin Valerio, &amp;c.</i>	278
<i>L'Art de vérifier les Dates des Faits Historiques, &amp;c.</i>	286
<i>Dissertation sur la Glace, &amp;c.</i>	298
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	308

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
J U I N. I. Vol.



A P A R I S.

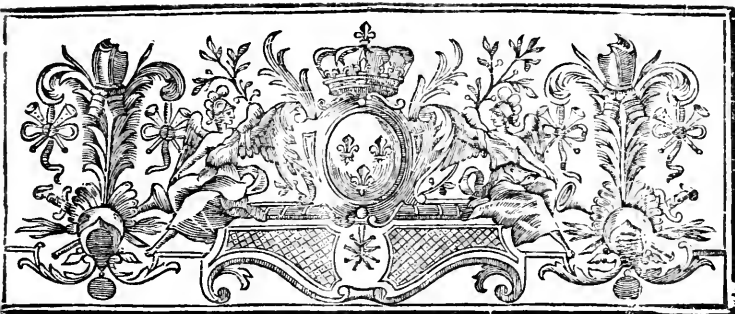
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

---

M. D C C. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





L E  
JOURNAL  
DES  
SÇAVANS.

XX

J U I N M. DCC. L. I. Vol.

RERUM GALLICARUM ET FRANCICARUM SCRIPTORES.

Tomus Sextus. C'EST-A-DIRE : *Recueil des Historiens des Gaules & de la France, Tome Sixième, Contenant les Gestes de Louis le Débonnaire, d'abord Roi d'Aquitaine, & ensuite Empereur, depuis l'an DCC. LXXXI. jusques à l'an DCCC. XL. avec les Loix, les Ordonnances & les Diplômes de ce Prince, & autres Monumens Historiques. Par Dom MARTIN BOUQUET, Prêtre & Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.* A Paris, chez les Libraires Associés, M. DCC. XLIX. Vol. in-fol. de 756. pp. sans y comprendre la Préface & la Table Chronologique de 96. pp.

**L** Es précédens Volumes de la Grande Collection des Historiens de France ont mérité les éloges des Sçavans, non seulement  
*Jun, I, Vol.* S f ij

de la France, mais encore des Pays Etrangers. Le Sçavant & laborieux Auteur de cet Ouvrage si nécessaire pour la perfection de notre Histoire, semble acquérir de nouvelles forces à mesure qu'il avance dans cette longue & pénible carrière; l'abondance des Monumens, la multitude des événemens augmentent son zèle & son ardeur. D. Bouquet vient de publier dans le même temps le sixième & le septième Volume du *Recueil des Historiens de France*; l'un ne renferme que les Monumens du Règne de Louis le Débonnaire, l'autre contient les *Gestes des Fils & des Petits Fils* de ce Prince. Nous rendrons compte du sixième Volume dans cet Extrait.

L'Auteur suit à peu près le Plan des précédens Volumes; il donne dans la Préface un Précis de la Vie de Louis le Débonnaire, & la Notice des Histoires, des Chroniques, des Annales, des Lettres, des Ordonnances, des Diplômes, des Chartres, & de tous les Monumens qui sont imprimés en entier ou par extrait pour servir à l'Histoire du règne de cet Empereur Roi de France. On trouve ensuite une Table Chronologique, *Index Chronologicus*, dans laquelle sont rassemblés par ordre des temps les principaux Faits épars çà & là dans le Volume, avec l'indication des pages où les Faits se trouvent; cette Table dressée avec beaucoup de travail & d'exactitude, est très-utile pour faire usage du Volume. Vient ensuite le Corps ou le Re-

cueil des Monumens rédigés & publiés sous L.XIV. Articles. A la fin du Recueil se trouvent trois Tables Générales très-amplies, savoir une Table Géographique, *Index Geographicus*, de tous les noms de Pays & de lieux dont il est fait mention dans le Recueil; une Table des Noms propres d'hommes, *Index Onomasticus*; enfin une Table des Matières, *Index Rerum*. A la vue de ces Tables, on en sent toute l'utilité; mais on est surpris du travail & de la patience de l'Auteur qui a pris la peine de les dresser. Enfin D. Bouquet pour ne laisser rien à désirer, donne un Glossaire, ou l'explication de tous les mots *barbares* & de la basse Latinité qui sont employés dans les Monumens.

Il ne nous est pas possible de parler de tous les Monumens ni de faire le Précis de ce Recueil; nous donnerons seulement une idée du Règne de Louis le Débonnaire, des Observations sur quelques-uns des Monumens qui servent à son Histoire, des Remarques sur quelques usages de son temps; nous tracerons enfin le Tableau de la vaste étendue de la Monarchie Françoisé, à la mort de ce Prince.

„ Louis le Débonnaire, fils de  
„ Charlemagne, naquit en 778. Il  
„ fut sacré Roi d'Aquitaine en  
„ 781. par le Pape Adrien : en  
„ 813 dans l'Assemblée d'Aix-la-  
„ Chapelle il fut associé à l'Empire  
„ par Charlemagne son Pere; il  
„ mourut en 840. « Ce Prince d'un  
caractère doux & pacifique, qui lui

mérita le nom de *Débonnaire*, eut un grand zèle pour la Religion & pour l'Eglise. A l'exemple de son Pere il ordonna dans les Eglises de son Empire une étude suivie & approfondie des Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament & des Ecrits des Saints Peres pour réfuter les *dogmes empoisonnés des Hérétiques*; il fit dresser des Réglemens pour les Collèges de Chanoines & pour les Monastères de Filles. Dans toutes les Provinces il fonda ou fit réparer plusieurs Monastères, & dota richement un grand nombre d'Eglises. Son zèle ne se borna pas aux limites de l'Empire; tout occupé de la conversion des Infidèles & des Payens, il envoya Ebbon Archevêque de Reims & ensuite Ansfair, prêcher l'Evangile aux Danois & aux Suédois; il établit un Siège Archiepiscopal à Hambourg, dont Ansfair fut sacré le premier Archevêque, afin qu'il ordonnât des Evêques & des Prêtres chez les Peuples du Nord nouvellement convertis. Enfin outre les Réglemens qu'il fit pour le soutien & l'honneur de la Religion, pour la régularité des Ministres, & pour la décence des Eglises, il protégea & encouragea partout l'étude des Sciences & des beaux Arts. Tant d'excellentes qualités de ce Prince pieux & religieux furent un peu obscurcies par la trop grande indulgence pour ses Fils; son amour & sa complaisance pour l'Impératrice Judith sa seconde Femme, furent la source des chagrins qu'il éprouva dans les

dernières années de sa vie; sa négligence à prévenir les conspirations & trop de foiblesse pour punir les Rebelles & leurs Complices, occasionnèrent les troubles qui agitérent ce règne. Loüis auoit régné avec plus de gloire & de tranquillité, si aux sentimens de piété il avoit joint le courage, la fermeté & l'esprit de gouvernement. Il faut remarquer deux époques dans les Chartes de Loüis le Débonnaire. La première se compte du commencement de son règne en Aquitaine, du 25 Avril 781, jour auquel il fut sacré à Rome par le Pape Adrien: la seconde de son Empire, commence le 28 de Janvier 814, à la mort de Charlemagne.

Un règne aussi long fournit un grand nombre de Monumens de toute espèce. D. Bouquet met à la tête du Recueil le Poëme Elegiaque d'Ermoldus Nigellus touchant les Gestes de Loüis le Débonnaire depuis l'an 781, jusqu'à l'an 826. Ce Poëme a été découvert dans la Bibliothèque de l'Empereur à Vienne, & publié pour la première fois par M. Muratori au Tome second de sa Collection. D. Bouquet a fait imprimer ce Poëme avec la Préface & les Notes de M. Muratori. Nous ne pouvons parcourir tous les autres Monumens; nous indiquerons seulement les morceaux les plus considérables & les pièces nouvellement découvertes. Notre Auteur a ajouté à l'Ouvrage de Thegan un Supplément de deux années que Lambeca

a tiré d'un Manuscrit de la Bibliothèque Impériale; il relève plusieurs fautes de l'Auteur Anonyme de la *Vie de Louis le Débonnaire*, & a revu l'Edition que Du Chefne en a donnée, sur trois Manuscrits de la Bibliothèque du Roi. La Partie des Chroniques Françoises de S. Denis, qui regarde la Vie de Loüis le Débonnaire, est tirée du Manuscrit de Sainte GENEVIÈVE. La dernière Partie des Annales d'Eginhard, concernant le même Règne, a été collationnée avec les Annales de S. Bertin qui la copient mot à mot, avec l'exemplaire du Cardinal George d'Armagnac & avec le Manuscrit de M. le Baron de Craslier. D. Bouquet donne une Notice des Annales de S. Bertin. La première Partie depuis l'an 741 jusqu'en 814, est conforme aux Annales de Loisel: la seconde depuis 814 jusqu'en 830, ne diffère point des Annales d'Eginhard. La suite des Annales Bertiniennes paroît être de différens Auteurs; la partie depuis 830 jusqu'en 836, a pour Auteur un Anonyme; l'autre depuis 836 jusqu'en 861, est attribuée à Prudence Evêque de Troyes, & la dernière à Hincmar Archevêque de Reims. D. Bouquet a revu l'édition que Du Chefne a donnée de ces Annales, sur un Manuscrit conservé en l'Abbaye de S. Bertin, & qui est différent de celui que le P. Rosweid avoit fait copier. La Chronique de Saxe, qui est continuée depuis l'an 741 jusqu'en 1139, est conservée en original dans la Bibliothèque de l'Abbaye de S. Ger-

main-des-Prez; le P. Mabillon à la prière du Cardinal de Furstemberg en avoit envoyé une Copie à Leibnits, qui avoit promis de ne la jamais publier. Après la mort de Leibnits, le célèbre George Eccard publia cette Chronique à Leipzig en 1723, & par-là rendit inutile l'édition que D. Martene en avoit préparée avec des Notes & des Remarques. Cette Chronique a plus d'un Auteur. Le premier vivoit à la fin du dixième siècle, D. Martene pense qu'il étoit Moine de Corwey en Saxe. L'Anonyme avoit tiré beaucoup de choses de Reginon, Abbé de Prum, d'Eginhard, & de différens Auteurs; il n'est pas toujours exact, surtout depuis l'an 853 jusqu'en 904. La Chronographie composée par ordre de Constantin Porphyrogénète ne donne qu'un seul fait, sçavoir, que l'Empereur Theophile envoya le Patrice Théodose en Ambassade à Loüis le Débonnaire pour lui demander du secours contre les Sarrafins; D. Bouquet a aussi donné d'après un Manuscrit de l'Abbaye de S. Victor de Paris, un Abregé Historique qui commence à l'origine des François & finit en 1137. On voit ensuite un Extrait de différentes Chroniques disposé par ordre Chronologique; les Actes de la Déposition de Loüis le Débonnaire; Ebbon Archevêque de Reims & les autres Evêques attachés au Parti de Lothaire, fabriquèrent ces Actes dans l'Assemblée de Compiègne de l'an 833, pour autoriser l'impie & de-

testable déposition de Loüis le Débonnaire. D. Bouquet remarque que l'Annotation placée à la tête de ces Actes par le P. Sirmond est de Pierre Pithou, qui le premier a publié ces Actes. On trouve à la suite les Apologies, Lettres, Narrations concernant la déposition d'Ebbon. D. Bouquet place ensuite la Préface de la Bible que l'Empereur fit traduire en Langue Tudesque afin que tout le Peuple soumis à la domination qui parloit cette Langue, eut la connoissance des Livres Sacrés, & que la lecture des préceptes Divins fut ouverte non seulement aux Sçavans mais encore aux ignorans, *quatenus non solum literatis, verum etiam illiteratis sacra divinarum preceptorum lectio panderetur*. Ensuite sont placées des Poësies de Theodulfe Evêque d'Orléans, de Flore Diacre de l'Eglise de Lyon, & de Walafride Strabon Abbé de Richenaw, & de quelques autres Auteurs, qui toutes éclaircissent l'Histoire de ce Règne. Les Vies des Saints fournissent souvent des lumières pour l'Histoire; D. Bouquet dans les Tomes précédens en a fait usage; dans celui-ci, il a fait imprimer la Vie de Wala Abbé de Corbie composée en deux Livres par Pascale Radbert. Il donne ensuite douze Lettres de Loüis le Débonnaire; les Lettres écrites à l'Empereur par différentes Personnes; les Lettres d'Eginhard; on remarque sur la trente quatrième que le nom de *Neptitas* signifie *Principauté, Souveraineté*, suivant l'explication de M. l'Abbé le Beuf; les

Lettres de Frothaire Abbé de S. Evre ensuite Evêque de Toul; trois Lettres que Du Chesne appelle *Reclamatoria*, écrites à l'Empereur pour *reclamer* la protection; & enfin quelques Lettres de Loup Abbé de Ferrières.

On trouve ensuite quatre Ordonnances Impériales. Par la première de l'an 817, Loüis le Débonnaire partage ses Etats entre ses Fils Lorhaire, Pepin & Louis. La quatrième Ordonnance contient un autre partage fait par Loüis le Débonnaire entre ses Fils Pepin, Louis & Charles; D. Bouquet pense que ce Partage fut fait en l'Assemblée de Cremieu près de Lyon, en l'an 835.

A la suite des Ordonnances notre Auteur a fait imprimer les Capitulaires de Louis le Débonnaire, qui comprennent les Edits, Décrets, Ordonnances & Loix faites dans les Assemblées Générales, où assistoient les Evêques, les Abbés, les Ducs, les Comtes & les autres Grands du Royaume. Nos Rois commettoient aux Evêques & aux Comtes la promulgation & l'exécution de leurs Capitulaires. Les Archevêques & les grands Comtes les recevoient du Chancelier du Palais & les envoioient ensuite aux Evêques, aux petits Comtes & aux autres Magistrats qui devoient les lire & les publier dans les Diocèses & dans les différens Districts des Provinces. Les Capitulaires régloient non seulement la Police Civile, mais encore le Gouvernement Ecclésiastique,

Les Commissaires Royaux, *Alfred Domitici*, qui étoient envoyés dans les Provinces, étoient chargés surtout de veiller à l'exécution des Capitulaires & des Loix Publiques, & de réformer les abus qui pouvoient arriver par la négligence des Evêques & des Comtes. Les Eglises de France, d'Allemagne & d'Italie doivent à ces sages Réglemens la bonne discipline qu'elles ont longtemps conservée. On a omis les Capitulaires qui sont purement Ecclesiastiques. D. Bouquet donne la Formule de Liberté, *Formula Inguinitatis*, pour l'affranchissement des Serfs attachés aux Eglises; la Formule des *Lettres Formées*, accordées aux Ecclesiastiques qui passoient dans un autre Diocèse; l'*Allocution*, c'est-à-dire, l'Annonce des Commissaires Royaux, envoyés pour assister à l'Élection des Evêques; le Rit de l'Épreuve par l'Eau Froide établie par le Pape Eugène II.

D. Bouquet donne ensuite trois Diplômes de Louis Roi d'Aquitaine, & deux cens quarante-trois Diplômes du même Prince après qu'il fut parvenu à l'Empire; quelques-uns de ces Diplômes sont au nom de Louis & de Lothaire son fils associé à l'Empire l'an 817 & confirmé dans cette Dignité à l'Assemblée de Nimègue de l'an 811. Notre Auteur regarde comme supposé le Diplôme de l'an 817, par lequel Louis le Débonnaire est dit avoir confirmé les Donations faites à l'Eglise Romaine par le Roi Pepin & par Charlemagne; il apporte

plusieurs raisons de son opinion. Après les Diplômes on trouve cinquante Chartes ou Formules, écrites en Notes de Tiron dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi. M. l'Abbé Carpentier qui le premier a publié ces Chartes, non seulement les a lues avec une merveilleuse sagacité, & les a ornées de sçavantes Notes, mais encore il a trouvé une méthode facile & aisée pour lire cette sorte d'écriture. Son Ouvrage est intitulé, *Alphabetum Tironianum*, Alphabet de Tiron. D. Bouquet donne enfin une Charte de Berthe Sœur de Louis le Débonnaire, Femme du Comte Engilbert, & vingt-deux Diplômes de Pepin Fils de cet Empereur, proclamé Roi d'Aquitaine en 814, mort à la fin de l'an 838.

Tel est l'état des principaux Monumens que D. Bouquet a fait imprimer dans le sixième Volume; il les a tirés des meilleures Editions, il les a revus autant qu'il lui a été possible sur les Manuscrits, & y a joint un grand nombre de Notes sçavantes & judicieuses. Cette multitude de Monumens fournit sur les usages de ce Règne des détails & des Faits intéressans pour l'Eglise & pour l'Etat; nous en présenterons quelques-uns, que nous avons rassemblés de tout le Volume.

Louis le Débonnaire fit une Ordonnance pour l'observation exacte du saint jour du Dimanche; il confia à des Sçavans le soin de revoir les quatre Livres des Evangelistes sur le Grec & sur le Syriaque, & fit traduire, comme nous l'avons



vû la Bible en langue Teutone en faveur des Peuples qui parloient cette Langue. A la sollicitation du Pape & du consentement des Evêques, il ordonna l'an 835 que dans la Gaule & dans la Germanie, on célébreroit le premier de Novembre la Fete de *Tous les Saints*, qui avoit été établie à Rome par le Pape Boniface IV. Ce Prince ordonnoit des jours de jeûne extraordinaire dans toute l'étendue de l'Empire. *L'épreuve de l'Eau Froide* fut prohibée par les Capitulaires de Wormes de l'an 829. Cette Epreuve judiciaire pour découvrir les Coupables de quelque crime, établie par le Pape Eugène II. se faisoit avec les cérémonies religieuses & avec l'aspersion de l'Eau Benite. Agobard Archevêque de Lyon écrivit contre cette Epreuve qu'il rejetta comme superstitieuse & injurieuse à Dieu; Hincmar Archevêque de Reims en prit la défense; elle étoit encore pratiquée sous le règne de Charles le Chauve. Les Laïques étoient alors dans l'usage d'offrir à l'Autel le Pain qui devoit être consacré. Les Evêques ne pouvoient être élus ni ordonnés sans le consentement du Prince.

Les *Serfs* ne pouvoient être ordonnés sans la permission du Roi; l'affranchissement étoit une condition nécessaire avant l'Ordination. On ne bâtissoit point d'Eglises qu'elles ne fussent dotées, & qu'elles n'eussent les fonds nécessaires pour l'entretien des Ministres, des Ornaments & de la Fabrique. *Quel-*

ques Eglises étoient d'une magnificence extraordinaire; on admiroit les belles peintures de l'Eglise d'Ingelheim près de Mayence; Loüis le Débonnaire donna à l'Eglise de S. Médard de Soissons un Livre des Evangiles écrit en Lettres d'Or & couvert de plaques d'Or, un Calice d'Or & un Encensoir, *Thymiaterium*, de même métal. La prise de possession des Eglises se faisoit, comme de notre temps, en présence de témoins & en touchant les Portes de l'Eglise & au son des Cloches, *per Cloccas & ostia*. Lorsqu'un Bénéficiaire n'avoit aucun bien à son entrée dans un Bénéfice, sa dépouille, le bien qu'il laissoit en mourant, appartenoit à l'Eglise. Les Evêques, les Abbés & les Abbesses, choisissoient des Laïques pour avoir le soin & prendre la défense des Biens Ecclesiastiques; on nommoit ces Officiers *Advocati*, Avoués; l'Avoué ne pouvoit être choisi entre les Officiers dépendans des Comtes.

Loüis le Débonnaire étoit qualifié *Empereur des François*, par les Empereurs Grecs qui prenoient le Titre d'Empereurs des *Romains*; cependant Loüis étoit véritablement Empereur des Romains, le Pape, le Clergé & le Peuple Romain, lui prêtoient serment de fidélité; il étoit Souverain de presque toute l'Italie. Le Prince convoquoit dans l'année trois Assemblées Générales, composées des Evêques, des Seigneurs & des Grands Officiers. On lui offroit le premier de Janvier & le premier de Mars

des présens considérables ; le Roi étoit dans l'usage de faire des présens d'Armes & de Chevaux aux Chefs des Peuples qui se soumettoient volontairement à son Empire.

Sous le règne de Loüis le Débonnaire, la Gaule étoit encore partagée entre trois Nations qui n'étoient pas confonduës, les François, les Romains & les Bourguignons. Chaque Nation étoit gouvernée par ses Loix particulières ; les François par la Loi Salique ; les Romains qui habitoient l'Aquitaine & la Septimanie, par le Code Théodosien, rédigé par ordre de Théodose le jeune ; les Bourguignons dans l'étendue de l'ancien Royaume de Bourgogne, par la Loi de Gondebaud nommée *Loi Gombette*. Ces Loix avoient reçu des interprétations, des additions & des changemens de la part des Rois de France. Les trois Nations étoient soumises aux Capitulaires & aux Ordonnances générales de l'Empire. Agobard dans sa Lettre à l'Empereur contre la Loi de Gondebaud, demandoit à ce Prince la révocation des Loix Nationales, qui souvent occasionnoient des difficultés & causoient des troubles, *cupio per pietatem vestram nosse, si non huic tantæ divinæ operationis unitati aliquid obstat tanta diversitas Legum, quanta non solum in singulis regionibus aut civitatibus, sed etiam in multis domibus habetur* ; ainsi ces Loix étoient affectées, non à certains Pays, mais aux Personnes mêmes ; Agobard désiroit ardem-

ment qu'il n'y eût qu'une Loi commune & générale pour tous les Sujets de l'Empire ; *utinam placeret omnipotenti Deo, ut sub uno piissimo Rege omnes regerentur. Lege... l'aleret professio multum ad concordiam civitatis Dei & aequitatem populorum*. La Loi de Gondebaud n'admettoit point la preuve par témoins, quand le Défendeur ou l'Accusé demandoit à être reçu à prêter serment ; cette disposition occasionnoit les parjures & les injustices ; mais ce qui étoit plus reprehensible, cette Loi autorisoit le Duel, pour les intérêts les plus vils, *certamen & pugnam pro vilissimis rebus*, les Malades & les Vieillards n'en étoient pas dispensés. On demandoit l'abolition de cette Loi cruelle & injuste, que les Peuples qui lui étoient assujettis passaient sous la Loi des Francs, & que leur condition fut ainsi relevée & annoblie, *ut eos transferret ad Legem Francorum, & ipsi nobiliores efficerentur*. Ce trait nous montre que la Nation des Francs conservoit un grade d'honneur & de distinction au-dessus des autres Nations de la Gaule.

Les Comtes avoient l'administration de la Justice dans les Villes, dans les Districts dépendans des Villes, ou dans les *Pagi* ou Cantons particuliers ; ils avoient aussi la direction de la Police, des Finances, & de la Guerre. Les Commissions des Comtes étoient révoquables à la volonté du Prince. Le Comte avoit le droit d'établir des Vicomtes, *Vice-Comites*, ou des

Viguiers ; *Vicarios* , en différens lieux de son Département ; il étoit assisté à son Tribunal d'un nombre de Conseillers ou Assesseurs qu'on nommoit *Scabini* , d'où vient le nom d'Echevins ; ce Tribunal se tenoit dans une Assemblée publique, le Comte étoit obligé de tenir l'Assemblée, *Mallum tenere*, dans un Bâtiment, où le Public fut à couvert de la pluie & du Soleil ; il lui étoit défendu de la tenir dans les Eglises ou dans les Vestibules des Eglises, pour ne pas troubler l'Office Divin. Les Capitulaires & les autres Ordonnances des Rois, donnent des réglemens très-intéressans sur les devoirs des Comtes, & sur la manière dont la Justice devoit être renduë. Les Comtes renoient un rang distingué dans l'Etat ; ils paroïsoient dans les Cérémonies publiques la Couronne en tête. Les Ducs avoient un Département plus étendu que celui des Comtes ; comme les Ducs de Bénévent, de Frioul, de Pannonie, de Bavière, de Saxe, &c.

Outre les Juges ordinaires qui étoient chargés de rendre la justice, le Prince envoyoit dans les Provinces des Commissaires Extraordinaires, pour publier les Capitulaires & les Ordonnances Impériales, pour examiner & corriger les abus qui pouvoient se commettre dans l'administration de la Justice, pour prononcer sur les délits & sur les affaires majeures. On les nommoit *Missi Dominici*. Ces Commissaires étoient choisis dans l'Ordre Ecclésiastique & entre les Laïques ;

il étoient défrayés aux dépens des Provinces qui leur fournissoient des vivres & des fourrages, cette Fourniture étoit appelée *Confectus* ; mais les Evêques & les Abbés ne pouvoient la recevoir dans le voisinage de leurs Bénéfices, non plus que les Comtes dans l'étenduë ou dans le voisinage de leur Département. Les Commissaires tenoient Tribunal, *Placitum*, dans les grandes Villes, Roïen, Sens, Reims, Treves, Besançon, &c. Les Evêques, les Abbés, les Comtes étoient obligés de se rendre à l'Assemblée indiquée par les Commissaires, qui étant tirés des deux Ordres avoient droit par leur Commission de prononcer sur les affaires Ecclésiastiques & Civiles.

La Police dépendoit des Comtes & des Officiers qui leur étoient subordonnés. Ils veilloient sur la sûreté des Citoyens, sur l'entretien des rues dans les Villes, des chemins publics, des Ponts & Chaussées, &c. La grande Police s'étendoit sur les Personnes ; le Comte empêchoit que les conditions ne fussent confonduës. Les Serfs ne pouvoient être affranchis qu'avec certaines cérémonies. Le Serf étoit affranchi suivant la *Loi Salique*, en se présentant devant le Prince & tenant à la main un denier ; le Prince lui frappoit sur la main, faisoit tomber le denier, & lui accordoit des Lettres de Liberté, *Chartam Ingenuitatis*. Les Serfs qui étoient affranchis dans les Eglises devant l'Autel, acquéroient le droit de Citoyens Romains, & la liberté

la plus complète. Nous avons déjà observé que les Serfs des Eglises ne pouvoient être affranchis sans la permission du Prince; & même les Affranchis, qui devoient quelque service à leurs Patrons, ne pouvoient être ordonnés sans le consentement de ces mêmes Patrons.

Pour abréger, nous omettons plusieurs autres usages qu'on peut voir dans l'Ouvrage même. Nous remarquerons que le Prince avoit

droit de convoquer à la Guerre tous les Sujets obligés au service militaire, qui étoient tenus de se fournir de chevaux, d'armes, d'habillemens, de voitures & de vivres, de se rendre au lieu de la Convocation sans aucun délai, & de servir pendant tout le temps qui seroit jugé nécessaire. Nous décrivons dans un autre Journal l'étendue de l'Empire François, à la mort de Louïs le Débonnaire.

DISSERTATION SUR LA GLACE, &c. SECONDE PARTIE, des Phénomènes de la Glace. Suite de l'Extrait du mois précédent, pag. 298.

Pour garder quelque ordre dans l'exposition de ces phénomènes, M. de Mairan considère la Glace proprement dite, la Glace de l'eau, à laquelle il se bornera désormais; 1°. dans ses commencemens & dans tout le cours de sa formation; 2°. dans sa formation relativement à l'état & aux circonstances où se trouve l'eau qui se gèle; 3°. dans sa perfection ou lorsqu'elle est toute formée; 4°. dans sa fonte & dans le dégel; 5°. & enfin dans sa formation artificielle, par le moyen des sels. Et comme chacun de ces points de vue fournit grand nombre de détails, d'observations & d'expériences, il divise cette seconde Partie en autant de Sections. Ces 5 Sections contiennent en tout 50 Chapitres, dont plusieurs ne faisoient ci-devant que de simples articles, & les autres sont remplis aujourd'hui de

nouveaux sujets. C'est, comme nous l'annonçâmes dans le mois dernier, à ces nouveaux sujets, & aux principaux seulement, que nous nous arrêterons encore aujourd'hui.

Après avoir décrit les premiers traits de la Glace, & expliqué comment elle se forme d'abord par des filers, comment ces filers se joignent par un de leurs bouts aux parois du Vaisseau, & entr'eux, comment il en résulte une pellicule de glace, & diverses figures légèrement tracées, & comme ciselées sur la superficie; d'où naissent les bulles d'air qui se forment dans l'eau, quand elle approche de la congélation, & pendant la congélation, &c. M. de Mairan passe à celui de tous les phénomènes qui caractérisent le plus particulièrement la Glace de l'eau, sçavoir, l'augmentation de volume, Effet très-

connu par la rupture des Vaisseaux où l'eau étoit enfermée, mais qui n'en est pas moins difficile à comprendre; car l'eau diminue continuellement de volume à mesure qu'elle se refroidit, & elle n'en augmente précisément que lorsqu'elle va se glacer, c'est-à-dire, au moment où elle devient encore plus froide, & où il en fort une assez grande quantité d'air.

D'habiles Physiciens avoient donné une raison plausible de ce Phénomène, & M. de Mairan l'avoit adoptée. Elle étoit prise de l'état où se trouve l'air engagé dans les interstices d'un liquide, en petits filets, comme ceux de la laine & du crin, ou, ce qui fait ici le point de la question, en petites bulles imperceptibles logées dans ces interstices mêmes, & de l'état de l'air en grosses masses, & tel qu'il est dans les bulles visibles qui se forment dans l'eau pendant qu'elle se gèle. L'explication qu'on tiroit de ces deux états différens, pour l'augmentation de volume dans la Glace, étoit fondée sur ce que, suivant une proposition élémentaire de Géométrie, tout corps de figure semblable à un autre, tout globe, par exemple, a d'autant plus de solidité, relativement à sa surface, & en raison inverse de son diamètre, qu'il est plus grand. D'où l'on concluoit directement que mille petites bulles d'air, par exemple, n'ayant en tout qu'autant de solidité & autant de ressorts ou de parties élastiques, qu'une bulle de diamètre décuple, & présentant

dix fois autant de surface au liquide qui les environne & les comprime, elles devoient en être d'autant plus comprimées, & avoir d'autant moins de force pour l'écartier & pour se dilater. Mais M. de Mairan fait sentir l'insuffisance de cette explication, par cette proposition de Méchanique, non moins certaine, que plusieurs ressorts de même force, appuyés les uns sur les autres, ne soutiennent pas un plus grand poids, ne sont pas plus capables de le repousser & de se dilater, qu'un seul qui leur est égal. Cependant il admet toujours la raison des grosses bulles d'air pour la dilatation du liquide pendant qu'il se gèle: mais ce n'est qu'après l'avoir ramenée à son vrai principe. Principe de plus haute Géométrie que le précédent, ou de Méchanique transcendante, dont il s'est contenté de donner l'esprit dans le texte, & dont il a renvoyé le détail & la démonstration dans une note, où nous renvoyons aussi le Lecteur. C'est la même théorie que celle de feu M. Jean Bernoulli, sur le gonflement des muscles par l'introduction d'un fluide, & sur la courbure des Voiles par l'impulsion du vent.

Mais ce n'est pas tout; M. de Mairan prétend que le gonflement de l'eau dans sa congélation est dûe encore en partie, & en très-grande partie, à deux autres causes. Sçavoir au dérangement des parties intégrantes de l'eau, occasionné par la sortie ou par le mouvement de l'air qui s'en dégage, qui en

change tout le tissu, & y produit une espèce d'ébullition; & de plus à une direction angulaire ou convergente que les particules oblongues de l'eau & ces filets de glace dont nous avons parlé affectent entr'eux, & qu'il croit y avoir découverte, sous un angle exactement déterminé à 60 degrés. Du reste M. de Mairan ne prétend nullement entrer en discussion sur la cause primitive de cette tendance qui s'exerce pendant la congélation; il l'ignore, & ne la cherche même pas. Il ne donne le fait que comme fait, ou plutôt comme conjecture. Ce qui lui suffit, en rigueur, pour la question présente. C'est comme le ressort ou le poids dont le Mécanicien, dont l'Horloger n'a que faire de s'embarasser, quant à la cause Physique, pour rendre raison du mouvement de l'horloge qu'il s'est engagé d'expliquer. Mais on sera surpris de voir le nombre, la force & la simplicité des preuves que l'Auteur apporte d'un fait si peu soupçonné, quoique visible, & surtout de la justesse de cet angle constant de 60 degrés, dont on peut s'assurer par la règle & le compas, & que la main la plus exercée dans la Géométrie pratique ne peut qu'imiter, & ne sçauroit surpasser. Or on voit assez que des filets d'eau ou de glace qui se redressent ou tendent à se redresser les uns sur les autres, qui sont pour ainsi dire autant de chevrons, doivent former un tout plus rare, occuper un plus grand espace, que lorsqu'ils étoient unifor-

mément appliqués les uns sur les autres. Quoi qu'il en soit, une propriété si essentielle à la connoissance de l'eau, à la nature d'un liquide, d'un élément si nécessaire à la vie, & dont tant d'autres Phénomènes curieux doivent dépendre, ne pouvoit être trop discutée ni trop approfondie. M. de Mairan y emploie presque entièrement les six derniers chapitres de cette Section.

Passons à la seconde. Elle est tout-à-fait neuve, & roule, comme nous l'avons dit, sur les phénomènes de la congélation relativement à l'état accidentel & à certaines circonstances où peut se trouver l'eau qu'on expose à la gelée, & sur quelques questions particulières, telles que celles-ci; si l'eau qu'on a fait bouillir a une disposition plus prochaine à se glacer? Si les grandes rivières commencent à geler par leur superficie & par leurs bords, ou par le fond de leur lit? Et autres semblables, sur lesquelles il s'est débité bien des rêveries, tant chez les Sçavans, que parmi le Peuple. Mais la principale partie de cette Section a pour objet un Phénomène peu connu, & jusqu'à ces derniers temps, bien paradoxé. C'est que de l'eau très-pure exposée à la gelée, y peut acquérir une froideur plus grande que celle de la congélation, de 5, 10, 15 degrés du Thermomètre de M. de Réaumur, & apparemment beaucoup au-delà, sans se geler, & en y conservant sensiblement toute sa fluidité. Une secousse, la moindre

agitation qui lui survient en cet état, la fait glacer en quelques secondes, depuis sa superficie jusqu'au fond du vaisseau; un brin de glace ou de neige avec lequel on la touche, y produit encore plus subitement le même effet; c'est une étincelle de feu qui tombe sur de la poudre à canon. Et, ce qui n'est pas moins surprenant, cette eau, en se glaçant ainsi, devient moins froide, & se rapproche sensiblement du degré de froid de la congélation ordinaire.

Ces effets, dont la première connoissance n'a été due qu'au hasard, & plusieurs années après que M. de Mairan eut composé sa Dissertation sur la Glace, méritoient bien tout ce qu'il s'est donné de soins, tant pour les décrire d'après les Auteurs qui en ont parlé, que pour les constater par ses propres expériences, & pour en démêler la cause. Celle qu'il en assigne est prise du fond de sa théorie, & s'y ajuste de manière, qu'il sembleroit avoir connu le phénomène dès la première édition de son ouvrage, & en avoir voulu préparer d'avance l'explication.

M. de Mairan examine encore dans cette Section un fait légèrement avancé par quelques Auteurs, & qui seroit comme l'inverse du Phénomène précédent. Sçavoir, que l'eau pouvoit quelquefois se geler dans tout un pays, par un air moins froid que celui de la congélation ordinaire. M. Cyrillo, Médecin à Naples, prétendoit l'y avoir observé plusieurs fois, & il

en avoit envoyé le détail à la Société Royale de Londres; les Transactions Philosophiques, les Journaux, & plusieurs Livres de Physique en ont fait mention honorable; mais M. de Mairan se détermine pour la négative en général, par toutes les expériences qui lui sont connues, & il montre en particulier, que M. Cyrillo s'étoit trompé, par le fait mieux examiné, & par d'autres observations plus exactes faites à Naples même. On avoit voulu inférer de là l'existence d'une *matière frigorisque* imaginée dans l'air, ou qui s'y répandoit quelquefois, indépendamment des causes connues du froid & du chaud, de la gelée & du dégel, & l'on y amenoit en preuve certaines irrégularités du Thermomètre, où cet instrument semble marquer quelque chose de plus ou de moins que la température actuelle de l'air ne le comporte. M. de Mairan fait voir encore ici, tant par raison que par expérience, combien de pareilles observations, & les inductions qu'on en tire sont équivoques. Enfin il examine, si l'eau peut être refroidie par une violente agitation de sa masse, ou par l'impulsion redoublée d'un nouvel air. C'est une espèce de corollaire au nouveau Phénomène, & qui confirme l'explication qu'il en a donnée, par le *repos de masse* de l'eau, & par l'équilibre que ce repos y occasionne, entre les parties intégrantes qui la composent, & la matière étherée qui se meut dans leurs interstices. Et il montre par ses ex-

périences, & par le fait, que la chose est possible. Tout cela doit être vu dans l'ouvrage même. Ce que nous en dirons de plus ici seroit défectueux, ou nous conduiroit au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Nous ne faisons qu'indiquer, & nous passerons encore plus rapidement sur les Sections suivantes.

La troisième, qui traite de la Glace toute formée ou dans son état de perfection, de son volume en cet état, de l'augmentation dont ce volume est susceptible, de la force de la Glace pour soutenir les poids dont elle est chargée & de sa consistance, de son degré de froideur, de son goût, de sa transparence & de sa couleur, de sa réfraction ou de sa force réfractive, des figures qu'elle prend ou qu'elle montre sur sa surface extérieure, de la *palinogénèse*, ou de la prétendue régénération de certaines substances dissoutes dans l'eau, en tant qu'elle semble se manifester sur la superficie de la Glace, de son évaporation, & enfin de sa forme dans la neige; tout cela ne renferme que peu de sujets qui n'eussent pas été traités dans les éditions précédentes. Mais on les trouvera refondus dans celle-ci, mieux développés, mieux constatés quant au fait, & accompagnés de plusieurs observations nouvelles & curieuses. Les découvertes qu'on vient de voir dans la deuxième Section, y répandent un nouveau jour, & principalement sur l'article de la froideur propre de la Glace. On croi-

roit, par l'idée que le mot de Glace a coutume de réveiller dans l'esprit, que c'est tout ce qu'il y a de plus froid dans la nature; mais outre cette eau que nous avons dit qui la surpasse en froideur de plusieurs degrés, & qui, en se glaçant, revient au degré ordinaire où l'eau commence à se geler, on sçait par un très-grand nombre d'expériences faites en différens pays, que le degré de la congélation initiale est toujours & par tout sensiblement le même: quoique après cela la Glace, ainsi que tous les autres corps, puisse être successivement & indéfiniment refroidie par le contact d'un air, d'un liquide, ou d'un solide quelconque plus froid. Et c'est sur ce point fixe & constant de la congélation, que sont construits aujourd'hui nos meilleurs Thermomètres.

Les figures de la neige, en forme d'étoiles, si régulières & si façonnées, dont M. de Mairan avoit déjà fait usage, pour prouver la tendance qu'ont les parties de l'eau & les filets de glace, à s'assembler sous un angle de 60 degrés, sont rappelées ici, & plus particulièrement décrites.

La destruction de la Glace par la fonte, & le dégel, Section quatrième, donnent en un sens des Phénomènes tout contraires à ceux qu'on vient de voir, & fournissent à l'Auteur de nouvelles lumières, pour découvrir l'artifice dont se sert la Nature dans la congélation de l'eau. C'est le même objet vu par une autre face, par la face opposée;



oppoſée; il doit être par-là d'autant mieux connu, ou plus aisé à connoître. La composition & la décomposition sont des effets réciproques qui s'éclairent mutuellement.

L'ordre dans lequel les parties de la Glace se détruisent, & le dégel, cet adoucissement général qui résout les Glaces de tout un pays, sont donc le principal sujet de cette Section. M. de Mairan y ajoute aujourd'hui l'examen & l'explication de quelques Phénomènes particuliers qui en sont la suite. Telle est, par exemple, cette espèce de Glace brisée ou de neige qui s'attache aux parois des maisons, pendant le dégel & après de fortes gelées; & telles sont encore ces figures curvilignes semblables à de la broderie, qui se trouvent quelquefois tracées sur les vitres par plusieurs brins de Glace. Non que ces figures ne s'y voyent aussi quelquefois pendant la gelée; mais c'est à des commencemens de dégel que M. de Mairan les y a observées, & il veut toujours raisonner par préférence sur ce qu'il a vu. Sans compter qu'il ne savait pas qu'aucun Physicien ait décrit ce Phénomène, & encore moins, qu'aucun en ait tenté l'explication. Cependant rien n'étoit plus important à connoître pour lui, que la cause d'un tel arrangement si contraire, du moins en apparence, à cette direction rectiligne & convergente sous l'angle de 60 degrés, qu'il attribue constamment aux particules de Glace, toutes les fois qu'elles sont

*Jun, I. Vol.*

en pleine liberté de la suivre; & rien ne paroît ici s'y opposer. Mais M. de Mairan en assigne l'exception & une cause bien simple. Elles sont prises de la fabrique même du verre, & de la manœuvre du Vitrier.

Il a ajouté encore dans cette Section quelques remarques sur l'utilité des observations météorologiques, par rapport aux gelées & aux dégels, qu'il avoit insérées d'avance dans son Histoire de l'Académie des Sciences, année 1743. Car il est porté à croire que le retour périodique & annuel des gelées & des dégels, eu égard à chaque climat & à tous les climats de la Terre, pourroit bien n'être pas aussi irrégulier qu'on le pense, & il sent dans cette occasion combien de pareilles observations suivies, pendant le cours d'un ou de plusieurs siècles, lui seroient nécessaires. Il propose la dessus un nouveau plan, une espèce de Cannevas d'observation, représenté par une double courbe tracée sur le globe terrestre: il décrit cette courbe, & il en explique la génération & l'usage dans une de ses Notes.

Venons enfin à la cinquième & dernière Section, à la Glace artificielle par le moyen de sels.

Nous avons parcouru la composition, & la décomposition de la Glace, voici sa récomposition. Autre manière de considérer le même objet, autre ressource pour dévoiler la Nature, faire venir l'art à son secours, imiter la Nature.

V u

Les sels de toute espèce, acides, alkalis, fixes, volatils, naturels & artificiels, leurs différentes préparations, les esprits qu'on en retire, sont autant de substances qui, étant mêlées avec l'eau la refroidissent plus ou moins, fondent la Glace, forment ce mélange connu dont on environne l'eau ou la liqueur qu'on veut glacer, & dont il résulte autant de congélations différentes par la force ou par la promptitude, qu'ils sont doués de différentes propriétés, ou employés en différentes doses. Ce seroit, dit M. de Mairan, la matière d'un ample & beau traité de Chimie. Aussi a-t-il voulu s'y renfermer dans des bornes étroites, par cela même que le sujet étoit trop étendu. Il n'a presque fait là-dessus que transcrire ce qui s'en trouve dans les autres éditions, à la réserve de quelques articles relatifs aux additions que nous venons d'indiquer. Ses premières expériences en Languedoc, avoient été faites de manière, qu'il n'a pas cru devoir y rien changer, ni ajouter. De ces expériences suivent ces effets, qui sont la matière d'autant de chapitres : les sels appliqués sur la Glace la fondent, & ne font geler l'eau qu'en fondant la Glace qu'on met autour ; mêlés avec l'eau ils la refroidissent, & cependant ils l'empêchent de se geler ou en retardent la congélation. Ces contradictions apparentes conciliées, & réduites à une même cause, conduisent M. de Mairan à la formation de la Glace artificielle, à

ses différences d'avec la glace ordinaire, au dégel artificiel & à la manière dont ont fait dégeler les fruits, & les membres gelés, à l'efficacité de différents sels dans l'opération de la Glace artificielle, à la congélation artificielle par les sels tout seuls & sans Glace, découverte moderne qui n'est pas moins utile que curieuse ; & enfin à la Glace artificielle, sans glace & sans sels que M. de Mairan ne croit pas impossible. Il examine en passant la question qui se présente, si les sels fondent la glace avant que de commencer eux-mêmes à se liquéfier ; ou s'ils ne la fondent que par leur propre dissolution, d'après cette espèce d'Axiome de chimie, *que les sels n'agissent qu'entant qu'ils sont dissous* ? Et les expériences qu'il avoit faites là-dessus il y a plusieurs années avec d'habiles Physiciens de l'Académie, lui persuadent que la règle n'est pas sans exception.

Enfin M. de Mairan termine son ouvrage par de courtes réflexions sur la manière de philosopher qu'il y a suivie, toujours fondée sur un mécanisme supposé ou aperçu, & dont nous avons donné une idée d'après la Préface, dans notre premier extrait. C'est, selon lui, de toutes les méthodes la plus épineuse, la plus tardive, & en un sens, la plus hardie & la plus périlleuse, mais en même temps la plus légitime, & où les moindres succès nous dédommageront amplement d'une infinité de tentatives inutiles ou téméraires.

*HISTOIRE DES HOMMES ILLUSTRES DE L'ORDRE DE S. Dominique, c'est-à-dire, des Papes, des Cardinaux, des Prélats Eminens en Science & en Sainteté, des célèbres Docteurs, & des autres Grands Personnages qui ont le plus illustré cet Ordre depuis la mort du S. Fondateur, jusqu'au Pontificat de Benoît XIII. Ouvrage dédié à S. Sainteté par le R. P. A. TOURON, Religieux du même Ordre, Tome I. in-4°. pp. 872, y compris la table des Matières. A Paris, chez Babuty rue S. Jacques, & Quillau pere, rue Galande, 1749.*

A Ne consulter que le titre de cet ouvrage, on pourroit croire d'abord qu'il ne seroit intéressant que pour les seules personnes consacrées à Dieu dans l'Ordre de S. Dominique; mais plusieurs des Grands Personnages, dont il contient les Vies, ayant occupé les premiers rangs dans l'Eglise, & quelques-uns même dans l'Etat, presque tous ayant éclairé leur siècle par leurs écrits, ou l'ayant réformé par leur zèle pour la gloire de Dieu, & d'autres ayant porté le flambeau de la Foi chez les Infidèles de l'ancien & du nouveau monde, on sent bientôt qu'un pareil ouvrage doit intéresser tous ceux qui aiment la Religion, de quelque nation, & de quelque profession qu'ils soient.

C'est ce que nous avons déjà remarqué dans les extraits qui ont été donnés des quatre premiers volumes, & qu'il sera aisé d'apercevoir dans celui que nous annonçons; il est partagé comme les précédens en huit Livres. Le trentetroisième qui devient ici le premier, entr'autres Vies, renferme celle de Sebastien Michaelis, & de

Nicolas Coeffeteau, sur lesquelles nous nous arrêterons d'autant plus volontiers, que ces deux grands Personnages n'ont pas fait moins d'honneur à la France, qu'à l'Ordre de S. Dominique.

Le premier est célèbre pour avoir été le Restaurateur de la discipline régulière dans plusieurs Maisons de son Ordre, & surtout dans la Province de Toulouse. Le P. Touron raconte toutes les traverses que ce zélé Religieux eut à essuyer pour l'exécution de ce pieux dessein; ses propres Contraires l'accusèrent auprès du Général de vouloir introduire un nouvel ordre dans l'Ordre même de S. Dominique.

Le P. Michaelis en qualité d'Inquisiteur d'Avignon, ne signala pas moins son zèle pour la conversion des Calvinistes, & les attaqua avec succès dans plusieurs ouvrages qui ont été imprimés. On en connoit encore un de lui dans un autre genre, & sous ce titre : *Histoire admirable de la possession & conversion d'une Pénitente sévère par un Magicien*, &c. Ce qu'il alléguait pour prouver la possession de deux Religieuses Urseines du Couvent

d'Aix, parut si convaincant, qu'il fut nommé pour les exorciser. Par une suite de cette affaire, Louis Gaufridi un des Curés de Marseille, accusé d'avoir employé le secours de l'Enfer, le Maléfice, & le Sortilège pour séduire une de ces Religieuses, & pour se venger de l'autre, fut condamné en 1611 par Arrêt du Parlement de Provence, à être brûlé.

L'autre illustre François dont la Vie se trouve dans le même Livre, est Nicolas Coeffeteau, né dans la Province du Maine, & appelé de son temps le pere de l'Eloquence Française. Il fut Prédicateur du Roy Henry IV. & nommé par ce Prince à l'Evêché de Marseille : dignité dont Coeffeteau ne prit cependant jamais possession. Il ne se distingua pas moins des autres Théologiens de son temps par la solidité des ouvrages qu'il composa contre les Protestans, que de la plupart des gens de Lettres, par son Histoire Romaine, & par l'élégance avec laquelle il traduisit en François divers anciens Auteurs Latins.

Le trente-quatrième Livre commence par la Vie de Thomas de Lemos, illustre Théologien, & un des principaux de ceux qui en cette qualité assistèrent aux fameuses Congrégations de *Auxiliis* sur les matières de la Grace. » Le simple récit de ces disputes, dit notre Historien, les plus célèbres & les plus importantes à tous égards qui aient jamais été, entre des Théologiens Catholiques,

» sous les yeux du premier Juge de la Doctrine, suffiroit pour faire l'éloge de Lemos, comme il fait la plus belle partie de son Histoire. Mais ce détail quelque exact & quelque mesuré qu'il fut, ne plairait pas à tout le monde, & notre intention est de n'offenser personne. Nous abrègerons donc ce que la liberté Historique nous permettroit d'écrire à la louange de ce grand Homme. » Les Curieux peuvent lire ce qu'en rapportent différens Auteurs, » Dans le recit que nous en ferons, nous suivrons l'Auteur de l'Histoire Ecclésiastique du dix-septième siècle, parce qu'il dans le fonds il n'appartient à aucune des deux Ecoles.

Le P. Tournon avoit déjà déclaré dans sa Préface, que toutes les fois qu'il seroit question de ces matières, c'est-à-dire, du système des Thomistes sur la Grace, & ces matières reviennent assez souvent dans le cours de ce Volume, il se seroit un devoir d'être très-attentif à ne rien dire qui pût aller contre le décret de Paul V. ou contre la défense qu'il a faite aux Théologiens des deux Ecoles de se censurer.

Si la vie de Manuel Louis de Sousa, même Livre, peut satisfaire la curiosité du Lecteur par plusieurs traits particuliers, elle n'est pas moins propre à édifier sa piété & à faire admirer la force de la Grace sur le cœur de l'homme. Manuel qui étoit d'une des plus grandes Maisons de Portugal, fut d'abord Chevalier de Malthe; après

avoir porté les armes en différens Pays, & s'y être fait autant estimer par la beauté de son esprit que par la grandeur de son courage, il épousa comme Veuve une jeune Dame de la Maison de Vilhena. Dix années d'informations l'avoient persuadée & toute sa famille, que son mari qui étoit du Sang Royal, avoit péri à la journée d'Alcacer, si fatale au Roy Sébastien, & à la Noblesse Portugaise; Dieu parut benir ce mariage par la naissance d'une fille, qui mourut cependant peu de temps après.

Mais quelle fut la surprise des deux époux, lorsqu'après avoir vécu près de 20 ans dans la plus grande union, ils apprirent de manière à n'en pouvoir douter, comme on le verra dans l'ouvrage, que le Prince Dom Louis, mari de la Dame, étoit vivant & Captif dans l'intérieur de l'Afrique. Elle crut n'avoir d'autre parti à prendre que de se jeter aussitôt dans le Couvent des Religieuses de S. Dominique de Lisbonne. Sa Profession & sa persévérance dans ce nouvel état, sont une preuve, qu'elle ne réussit point à retirer son mari de la captivité, & qu'elle en avoit reçu la permission de consacrer au Seigneur le reste de ses jours.

Sousa suivit son exemple, il entra dans le même Ordre, & y vécut depuis encore dix-huit ans. Mais quelque grande qu'eût été son union avec la prétendue épouse pendant tant d'années qu'ils avoient passé ensemble, & quoi-

que depuis leur séparation, ils vécutent dans le même Ordre, & sous les mêmes Supérieurs, ils demeurèrent l'un & l'autre si arrêtés dans la résolution d'oublier le passé, pour ne penser qu'à se revêtir de Jesus Christ, qu'ils ne se permirent jamais à eux-mêmes, ni le plaisir de se parler une fois, ni même la consolation de s'écouter.

Le servent Religieux dans sa retraite consacra sa plume à la gloire de son Ordre & à l'édification du Public, & se distingua surtout par l'Histoire de Dom Barthélemy des Martyrs qu'il écrivit en Portugais. Cet ouvrage a été traduit en Castillan & en François: il fit d'autant plus d'honneur à l'illustre Auteur, qu'il n'avoit épargné ni recherches ni voyages pour s'assurer de la vérité des faits, il mourut en 1632.

La Vie du Pere de Sousa est suivie de celle de Bzovius, connu par un grand nombre d'ouvrages, & surtout par la continuation des Annales de Baronius. Quoique le P. Touron ne s'assujettisse pas à nous donner le Catalogue & moins encore l'analyse de tous les écrits des Auteurs de son Ordre dont il écrit la Vie, & qu'il renvoie souvent sur cet article au P. Echard, il s'étend cependant assez au long sur les ouvrages de Bzovius, sur l'occasion à laquelle ils ont été publiés, & sur les différens jugemens que les Critiques en ont porté; il le fait comme partout ailleurs, en homme qui respecte la vérité, mais qui en même temps se croit obligé

de soutenir la réputation de son Ordre.

C'est ce qu'on appercevra encore aisément dans la manière dont il parle (*Liv.* 35) de Thomas Campanella. Ce morceau est d'autant plus intéressant pour nous, qu'après la longue prison & les tragiques aventures que l'inconsidération, la témérité des sentimens, & peut-être l'attachement à l'Astrologie Judiciaire de cet homme si fameux lui attirèrent, il trouva un asyle en France, où le Cardinal de Richelieu qui le consultoit quelquefois, surtout lorsqu'il s'agissoit des affaires d'Italie, lui procura une pension de 2000 liv.

Campanella finit ses jours à Paris parmi ses Freres dans le Couvent de la rue S. Honoré, vint quelquefois, dit le P. Touron, par les Grands du siècle, plus souvent par les gens de Lettres, & partageant tous les momens entre la prière, l'étude & la conversation des Sçavans. Les Auteurs de l'aveu de notre Historien, » ont été extrêmement partagés sur l'estime » qu'on en devoit faire. Les uns » n'ayant considéré Campanella, » que par ses bons endroits, l'ont » loué avec excès. Les autres ne » faisant attention, qu'à ce qu'ils » ne pouvoient approuver en lui, » ont outré la censure. Il n'est pas » ordinaire, ajoute-t'il, à tous les » Ecrivains de garder le milieu, & » nous conviendrons sans peine que » Campanella s'en est trop écarté » dans ses écrits, aussi bien que » dans sa conduite. Il a eu, pour-

» suit-il, des sentimens fort singu-  
» liers ou fort hardis ; plus ordi-  
» nairement il s'est trop abandon-  
» né à son génie & à son imagina-  
» tion. Le nombre de ses ouvrages  
» est prodigieux, comme on peut  
» le voir par le long Catalogue  
» qu'en a donné le P. Echard. Il  
» paroît, dit le P. Touron, que  
» Campanella pensoit moins à bien  
» écrire, qu'à beaucoup écrire.

On lira encore avec plaisir (*Liv.* 35.) la vie de Michel Mazarin, frere du Cardinal de ce nom. Cette Vie n'est pas à la vérité aussi curieuse que celle de ce grand Ministre, mais on la trouvera beaucoup plus édifiante. Michel Mazarin s'étant distingué dans son Ordre, remplit avec distinction la place de Maître du Sacré Palais. Il fut ensuite nommé Archevêque d'Aix, bientôt après honoré de la Pourpre, & eut l'honneur singulier de succéder au Prince de Condé dans la Viceroyauté de Catalogne.

Le P. Touron attentif à semer sa narration de tout ce qui lui paroît propre à l'éclaircir, ou à l'ordonner, nous développe à cette occasion l'origine & la suite de la révolte des Catalans, puis revenant à Michel Mazarin, comme il ne gouverna ces peuples que pendant six mois, & qu'au bout de ce temps il partit pour Rome avec la qualité d'Ambassadeur de France, notre Historien se contente de dire, que le nouveau Viceroy » ne parut pas » au dessous de la Charge dont on » l'avoit revêtu. « On louë continue-t'il, » la douceur & la généro-

» tiré de ce Cardinal. Et on assu-  
 » re que dans les différens emplois  
 » qu'il remplit dans son Ordre,  
 » dans l'Eglise, & dans l'Etat, il  
 » se comporta toujours avec cir-  
 » conspection & sans reproche.  
 » Homme droit, équitable, modé-  
 » ré, & ami sincère, il n'eut ni les  
 » grands défauts, ni les grandes  
 » qualités de son frere.

Notre Historien remarque ( *Liv.*  
 36. ) dans la Vie du P. Carré, Fon-  
 dateur du Noviciat général de Pa-  
 ris, que le Cardinal de Richelieu  
 qui avoit une estime particulière  
 pour ce saint Religieux, aussi bien  
 que pour tout son Ordre, étant  
 tombé dangereusement malade le  
 pria d'ordonner pour lui des prié-  
 res dans la Communauté, & d'al-  
 ler lui-même faire à son intention  
 une Neuvaïne à S. Fiacre en Brie.  
 Le Cardinal à son retour se trou-  
 vant un peu soulagé, lui dit qu'il  
 avoit formé trois résolutions, sça-  
 voir de travailler fortement à l'en-  
 tière réduction des Calvinistes, de  
 procurer la paix générale & de  
 soulager les peuples; mais sa mala-  
 die s'étant trouvée mortelle, il ne  
 put exécuter des projets également  
 avantageux à l'Eglise & à l'Etat.

Une des Vies de ce volume qui  
 présente le plus de traits singuliers,  
 & où le doigt de la Providence pa-  
 roisse le plus marqué, est celle de  
 Dominique de S. Thomas Prince  
 Ottoman, & fils aîné d'Ibrahim  
 Empereur des Turcs.

On y verra de quelle manière  
 ce jeune Prince âgé pour lors d'en-  
 viron trois ans, tomba avec la Sul-

tane sa mere & une suite nombreu-  
 se, entre les mains des Chevaliers  
 de Malthe, & avec quelle généro-  
 sité ils refusèrent constamment de  
 grosses sommes qui leur furent  
 offertes pour sa rançon; plus tou-  
 chés du désir de faire servir sa cap-  
 tivité à son salut qu'aux intérêts de  
 l'Ordre, ils confièrent l'éducation  
 de cet illustre Esclave aux Domini-  
 cains de Malthe. Dieu bénit telle-  
 ment les soins de ces Religieux,  
 que quoique les préjugés de sa  
 naissance fussent si forts, qu'un  
 mot dit contre l'Alcoran, l'affli-  
 geoit au point de lui faire perdre  
 l'appétit & le sommeil, il se désa-  
 busa peu à peu des superstitions  
 Mahométanes, & que pour mieux  
 s'affermir dans la Foi, il demanda  
 à entrer dans l'Ordre de S. Domi-  
 nique; il y fut reçu en 1658, étant  
 pour lors âgé de seize ans.

L'idée où l'on étoit, que le Roy  
 avoit formé le dessein de déclarer  
 la guerre au Turc, & que dans une  
 pareille circonstance le Cardinal  
 Mazarin ne manqueroit pas de se  
 servir du P. Osman pour mettre  
 la division parmi les Mahométans,  
 engagea le Cardinal Chigi à ame-  
 ner avec lui le jeune Osman en  
 France. Le Roy le traita d'Altesse,  
 & il y fut reçu avec de très grands  
 honneurs, où la politique, selon  
 le P. Tournon, eut autant de part  
 que l'estime qu'on faisoit de sa per-  
 sonne & de sa vertu. Mais la Porte  
 ayant accordé au Roy les satisfac-  
 tions qu'il demandoit, ce Prince  
 occupé d'ailleurs de la guerre  
 d'Espagne, ne pensa plus à la dé-

clarer aux Turcs ; il n'en étoit pas de même des Vénitiens , alarmés de l'opiniâtreté avec laquelle les Infidèles pressèrent le siège de Candie , ils obtinrent du Général de l'Ordre qu'il rappelleroit le P. Ofman en Italie. Leur dessein étoit de l'opposer au Sultan Mahomet son frere , & de profiter des offres du Prince de Valaquie & des Chrétiens du Levant qui paroïssent prêts à prendre les armes en sa faveur. Ce grand projet manqua encore ; la Ville de Candie fut obligée de capituler , & les Vénitiens de faire la paix avec les Turcs. Ainsi les raisons d'Etat & de Politique qui avoient déterminé les Supérieurs du P. Ofman à ne pas l'engager dans les Ordres Sacrés , ne subsistant plus , il les reçut à l'âge de 28 ans , prit même le bonnet de Docteur , & fut envoyé à Malthe avec la qualité de Vicaire Général de tous les Couvens de son Ordre , établis dans cette Isle. Il y mourut très-saintement dans la trente-cinquième année de son âge.

» Parmi toutes les épreuves par lesquelles il passa , nous ne regardons pas , dit le P. Touron , comme la plus petite , celle où ce Religieux Prince s'étoit trouvé par la malignité ou l'avarice de quelques Ecrivains Protestans , qui , pour paroître plus sages que les autres , ou gagnés peut-être par l'argent des Turcs , avoient même de son vivant entrepris d'attaquer sa naissance. Ce fut pour résister ces Auteurs que le Che-

» valier de Jant écrivit la Vie du P. Ofman. On peut voir , ajouter-t'il , avec quelle facilité ce Chevalier détruit les frivoles conjectures , & les pitoyables raisonnemens de ses Adversaires , & si ce n'étoit pas sur les preuves les plus évidentes que l'Ordre de Malthe , quatre Papes , les Rois de France , & d'Angleterre , & tous les Princes d'Italie , le traient toujours comme tel.

Nous n'avons garde d'oublier , que comme les Enfans de S. Dominique se sont également signalés pour ramener les Hérétiques à la Foi , ou pour l'annoncer aux Infidèles : on trouve ici les Vies de plusieurs grands Hommes qui se sont consacrés à porter la lumière de l'Evangile aux Nations , & dont quelques uns même ont eu la gloire de répandre leur sang pour le nom de Jesus-Christ.

Outre plusieurs particularités sur la nature du Pays & le caractère des différens Peuples , parmi lesquels ces hommes Apostoliques se sont répandus ; presque toutes ces Vies contiennent les plus grands exemples de vertu , de patience & de courage.

On verra dans celle de Christophe de Torrès , d'abord Prédicateur des Rois Catholiques Philippe III. & Philippe IV. & qui mourut Archevêque de Sainte Foy dans la nouvelle Grenade , que ce zélé Prelat fut le premier , qui de l'avis de ses Suffragans , & après avoir fait examiner mûrement la matière dans une assemblée , com-

posée



posée de tout ce qu'il y avoit de gens éclairés dans son Diocèse, décida que dans la suite il devoit être permis aux Confesseurs & aux Pasteurs, d'admettre à la Sainte Table tous ceux d'entre les Indiens qu'ils trouveroient dignes d'y participer : jusques-là, c'est-à-dire, jusqu'en 1633, quoique plusieurs des Missionnaires fussent d'un sentiment contraire, le plus grand nombre frappé du naturel barbare, de l'ignorance, & de la grossièreté de ces peuples sauvages, avoit cru devoir les exclure de la participation des Saints Mystères, & on avoit eu pour maxime de ne leur administrer que le Baptême, lorsqu'on avoit lieu de les croire suffisamment instruits pour le recevoir.

La Vie de Grégoire Lopés (*Liv.* 38.) Chinois, & le premier de sa Nation qui ait été élevé à la dignité d'Evêque, & même à celle de Vicair Apostolique dans la Chine, est surtout remarquable par le compte qu'on y rend des cérémonies Chinoises, & des honneurs rendus à la mémoire de Confucius & des Ancêtres. Il y est fait mention de l'écrit dans lequel Lopés après en avoir donné le détail, se contente, pour me servir des termes du P. Tournon, de dire, *que tout cela paroit d'abord passer les honneurs civils, & semble être superstitieux.* » Le S. Siège, ajoute notre Histo-

rien, ne s'étant pas alors expliqué aussi expressément qu'il l'a fait dans la suite, l'opinion de Lopés qui ne considéroit ces cé-

» neurs purement civils, rendus à la mémoire d'un grand Philosophe & des Ancêtres, ne faisoit point de tort à sa Religion, & n'obscurcissoit point l'éclat de ses vertus. Avant que l'Eglise eut prononcé sur l'opinion des Millénaires, ce sentiment, qu'il faut regarder aujourd'hui comme une hérésie, a été soutenu sans crime par des Saints Evêques & par des Martyrs.

Lopés mourut aussi saintement qu'il avoit vécu, vers le commencement de 1687, dans la Ville de Nanquin, généralement regretté des Missionnaires de tous les Ordres, & de tous les nouveaux Chrétiens parmi lesquels sa mémoire est encore en bénédiction.

Nous observerons en passant que l'Auteur, même Livre, dans la Vie d'Hyacinthe Libelli, Maître du Sacré Palais, & depuis Archevêque & Vice-Légat d'Avignon, après avoir dit que ce Prélat avoit une imagination vive, la répartie prompte, beaucoup de facilité à s'énoncer qui faisoit admirer ses bons mots, soutient que dans le recueil de ceux qu'on lui attribue, il y en a une partie qu'on peut regarder comme supposés gratuitement à cet Archevêque.

Nous finirons l'extrait de ce volume en avertissant que le quarantième & dernier Livre, renferme la Vie de deux célèbres Théologiens que la France a donnés à l'Ordre de S. Dominique. Le premier est le P. Massoulié, Docteur de Casanate à Rome & mort dans

la même Ville en 1706, avec la qualité de Consulteur du S. Office. Le deuxième qui a vécu jusqu'en 1721, est le P. Alexandre Docteur de la Faculté de Paris. Comme l'Histoire des Sçavans du premier ordre n'est pour l'ordinaire que celle de leurs ouvrages, & des occasions dans lesquelles ils les ont composés, on ne trouve guères autre chose dans la Vie de ceux-ci, mais la lecture n'en sera pas moins agréable à tous ceux qui sont assez heureux pour avoir le goût de la science & de la piété.

Le P. Touron observe par rapport au P. Massoulié, « que si dans ses écrits on lit en passant quelques endroits obscurs, ou susceptibles de plusieurs sens, il est de l'équité de les entendre conformément aux principes de S. Tho-

mas, que l'Auteur a établis & ré-pandus dans tous ses ouvrages. » Pour ce qui regarde le second, il termine sa Vie par ces paroles, « aussi modeste que Sçavant le P. Alexandre n'étoit pas assez prévenu en sa faveur, pour croire, qu'il ne se trompoit jamais, & son appel qui dément ses propres principes, fait voir qu'il s'est trompé en effet.

Nos Lecteurs apprendront avec plaisir, que quoique la première intention de notre pieux & Sçavant Historien, fût de renfermer l'Histoire des Hommes Illustres de son Ordre, dans cinq Volumes, il ne peut se dispenser d'en donner un sixième, ayant à écrire la Vie du S. Pape Benoît XIII. du P. Cloche, & de quelques autres grands Personnages.

*TRAITE' D'OPTIQUE MECHANIQUE, DANS LEQUEL on donne les régles & les proportions qu'il faut observer pour faire toutes sortes de Lunettes d'approche, Microscopes simples & composés & autres ouvrages qui dépendent de l'Art ; avec une instruction sur l'usage des Lunettes ou Conserves pour toutes sortes de vûe ; par M. THOMIN, Ingénieur en Optique, de la Société des Arts, volume in-8°. pag. 372. Planche 4. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, & Antoine Boudet, rue S. Jacques, 1749.*

Nous avons donné dans notre Journal du mois d'Avril de l'année 1747, l'extrait d'un essai sur l'usage des Lunettes, composé par M. Thomin, Ingénieur en Optique. Le même Auteur vient de faire paroître un nouvel ouvrage sur cette matière; le premier n'étoit qu'une légère esquisse de celui-ci; M. Thomin y a ajouté tout

ce qui regarde la manière de travailler les différens instrumens qui appartiennent à la science de l'Optique dont l'Auteur exerce la profession depuis plusieurs années. Dans l'essai dont nous avons rendu compte, M. Thomin avoit voulu pressentir le goût du public, il tâche aujourd'hui de le satisfaire. On sçait le secours que l'Optique

tire de la Géométrie, & de la connoissance que l'on a de la construction de l'œil ; on peut assurer que l'Optique pratique peut être aussi bien démontrée, & aussi bien traitée que toutes les parties de Mathématiques mixtes. M. Thomin a eu en vue d'éclairer les autres Artistes ses Confreres, & pour arriver au but qu'il s'est proposé, il falloit éviter les méthodes trop scientifiques toujours exactes, mais ordinairement trop relevées pour des ouvriers plus accoutumés à opérer de la main, qu'à examiner les principes & les raisons qui devroient les conduire. Plusieurs Auteurs, & les plus célèbres Physiciens, ont donné différentes méthodes théoriques & pratiques : mais M. Thomin s'est proposé quelque chose de plus simple, & qui fut plus à la portée des ouvriers moins instruits & moins Géomètres. L'ouvrage dont nous parlons est dédié à M. le Chancelier, l'Epître est bien écrite & remplie de vérités.

M. Thomin a employé quelques figures pour faire ses démonstrations, cependant elles sont en petit nombre, & il auroit été nécessaire qu'elles fussent beaucoup augmentées, mais il nous dit à ce sujet ; „ j'ai cru devoir épargner à mes „ Lecteurs la peine & le dégoût de „ comparer sans cesse les figures „ avec le discours, & de parcourir „ les Lettres alphabétiques qui les „ accompagnent : exercice qui de „ mande un g nie d'application, „ dont quelque-uns ne sont pas ca- „ pables. „ Cette réflexion de l'Au-

teur montre pour quelle sorte de personnes il a travaillé.

Après quelques notions préliminaires qui appartiennent à l'Optique, & qu'on doit regarder comme des définitions ; l'Auteur commence par la description des bassins dans lesquels on polit les verres concaves & convexes ; M. Thomin donne la méthode de trouver le foyer de ces bassins, leurs calibres, leurs diamètres & leurs profondeurs. Ces méthodes dépendent entièrement de la Géométrie ; on trouve ensuite plusieurs articles qui regardent la science de celui qui s'applique à l'Optique pratique, par exemple, l'Auteur donne la méthode de travailler les verres, il indique les marques qui caractérisent ceux qui sont d'une bonne ou d'une mauvaise matière. C'est un art qui tient plus de l'adresse que du génie, de sçavoir tailler les verres sans les endommager ; la principale difficulté provient de ce qu'on recontre assez souvent dans les verres ce que les ouvriers appellent *des langues*, or il faut les éviter. Il est encore difficile de donner aux verres une certaine courbure ; les formes dans lesquelles on les cimente demandent un soin particulier, afin de pouvoir les dégrossir & les arrondir. L'Auteur fait à ce sujet plusieurs remarques qui nous ont paru intéressantes pour ceux qui travaillent aux Lunettes.

On peut regarder ceci comme des préparations nécessaires pour parvenir au *douci* & au *poli*, des

verres ; c'est cette opération qui rend les verres nets & propres à laisser passer une grande quantité de rayons de lumière. On trouvera dans l'ouvrage plusieurs remarques qui regardent la méthode de donner le parfait *poli* aux verres ; elles peuvent être fort utiles aux Artistes qui cherchent à perfectionner leurs ouvrages.

A la suite de cet article l'Auteur a ajouté une table qui fait connoître dans quel rapport les objets augmentent ou diminuent suivant la convexité & la concavité des verres. On traite après cela des miroirs ardents, des verres convexes & concaves & de leurs effets ; toutes ces questions ou tous ces problèmes sont traités comme il convient qu'ils le soient pour des Artistes. Il s'agit ensuite de la méthode qu'il faut mettre en pratique pour construire des Lunettes d'approche ; la première est composée de deux verres, l'un concave c'est l'oculaire, l'autre convexe c'est l'objectif ; la seconde a quatre verres convexes, & la troisième en a deux : M. Thomin assigne quelles doivent être les proportions de chacune de ces espèces, suivant les différens foyers des verres concaves & convexes.

Les Lunettes d'approche qui ont quatre verres sont composées de plusieurs tuyaux selon la longueur qu'on veut leur donner : les verres qui forment cette Lunette sont tous quatre convexes : le premier est nommé l'objectif & est convexe des deux côtés, ou d'un

seul côté si l'on veut, mais les trois autres que l'on nomme oculaires doivent être convexes des deux côtés : les différentes réfractions que les rayons de lumière souffrent en passant par tous ces verres rendent l'objet moins clair, mais en récompense ils le grossissent beaucoup. Si l'on retire deux verres oculaires de ces Lunettes d'approche, on voit pour lors les objets renversés : au contraire les quatre verres redressent les objets, & on les voit comme avec les yeux. L'Auteur rapporte les proportions que doivent avoir les verres, suivant la différence des longueurs des Lunettes d'approche, & il a assigné l'ouverture que doivent avoir les diaphragmes des objectifs selon les différens foyers : la plupart de ceux qui ont traité de l'Optique, & tous les Auteurs Artistes, ne suivent pas précisément les mêmes proportions dans les foyers & dans les diamètres, c'est ce qui a engagé M. Thomin à rapporter une table dans laquelle on trouve tous ces différens rapports.

Lorsque les proportions des verres des Lunettes sont déterminées ; il est à propos d'éprouver entre plusieurs objectifs ceux qui sont les meilleurs, afin de rejeter ceux qui font paroître l'objet confus : M. Thomin donne à ce sujet différens moyens de découvrir ces défauts, il rapporte aussi cette règle fort aisée pour trouver combien une Lunette grossit les objets ; on divise la longueur du foyer de l'objectif par le foyer de l'oculaire, le

quotient indique le nombre de fois que la Lunette grossit.

Après les Lunettes d'approche on parle du Microscope : lorsque nos yeux ont de la peine à appercevoir les objets à cause de leur extrême petitesse, on a recours au Microscope. La grande convexité qu'on donne aux verres qui composent le Microscope, sont la cause de la quantité de rayons de lumière qui se réunissent ; ils nous font appercevoir un objet invisible à nos yeux parce qu'ils nous le grossissent jusqu'à dix mille fois plus que dans son état naturel. Il y a deux sortes de Microscope, l'un simple, & l'autre composé ; le Microscope simple est d'une seule lentille ; le Microscope composé est de trois sortes, l'un a deux verres, sçavoir un oculaire & une lentille, l'autre a trois verres, sçavoir deux oculaires & une lentille, le troisième est composé de deux oculaires & de plusieurs lentilles de rechange qui grossissent par degrés les objets ; ce dernier Microscope est celui dont on se sert pour voir le mouvement des fluides & ce qu'ils peuvent contenir.

Notre Auteur parle de ces verres qui trompent notre vue en nous faisant voir des objets tout à fait différens de ce qu'ils sont en eux-mêmes : cette manière d'appercevoir les objets peut être nommée *perspective illusoire* : ce sont des verres taillés à facettes angulaires ; lorsqu'on veut se procurer le plaisir de cette perspective, il faut mettre un ou plusieurs tableaux

dans une boîte quarrée, au bout de laquelle on élève un verre angulaire taillé en pyramide : l'arrangement le plus parfait de ces tableaux consiste à les disposer de manière qu'ils puissent causer beaucoup de surprise par la différence des objets vus dans leur état naturel, & par celle où on les voit à travers ces verres. Il y a une seconde sorte de verres à facette qui multiplient les objets au travers desquels on apperceoit un objet en autant de lieux différens, qu'il y a de facettes sur le verre.

La mécanique de l'œil a donné l'idée de la chambre noire, les humeurs de l'œil, & le crysallin font l'office des verres convexes ; ainsi le verre objectif qu'on met à l'extrémité du tuyau de la chambre noire, réunit & rassemble les rayons de lumière qui partent de chaque point des objets extérieurs ; si l'on ne met qu'un seul verre les objets paroîtront renversés, il en faut deux pour les voir dans la situation droite. On peut avec la chambre noire représenter sur le papier les images des objets que l'on voit dans une plaine ; ces images se trouvent tracées avec régularité, ou selon les loix de la perspective. C'est par l'explication de cette boîte utile dans plusieurs occasions, & par la manière de s'en servir, que notre Auteur finit la première partie de son ouvrage.

Dans la seconde M. Thomin détaille plusieurs choses qui avoient été traitées avec moins d'étendue dans son essai sur l'usage des Lu-

nettes : nous choifirons les endroits qui peuvent contenir quelques nouvelles remarques. On commence par une courte description de l'œil ; enfuite l'Auteur examine quelle est la matière la plus avantageuse pour la construction des verres optiques ; il ne faut employer que des morceaux de glace, il préfère les verres d'une belle couleur d'eau pour l'usage de ceux qui ont les yeux gris, mais il conseille ceux qui tirent un peu sur le jaune à ceux qui ont la vue foible : c'est à ce sujet que M. Thomin traite des différentes espèces de vue & les précautions qu'il faut prendre, soit pour soulager les yeux foibles, & les conserver, soit pour éviter certains accidens.

L'Auteur rapporte les diverses marques par lesquelles on peut examiner si l'on a besoin d'avoir recours à des Lunettes : il n'y a point d'âge fixe où l'on doive précisément faire usage des Lunettes ; il est quelquefois utile de s'en servir quoi qu'on soit fort jeune, & dans d'autres circonstances on doit en retarder l'usage quoi qu'on soit avancé en âge ; il faut avant que d'avoir recours à des conserves ou à des Lunettes, examiner par des règles que l'on donne ici le besoin que l'on en a. On trouvera sur cet article plusieurs choses qu'il est à propos de lire dans l'ouvrage même : mais dans quelque âge qu'on les prenne il faut avoir soin de choisir des Lunettes dont le foyer & la bonté soient relatifs à notre point de vue. Notre Auteur traite en par-

ticulier de ceux qui ont la vue longue, de ceux qui l'ont courte, basse, & il parle de ceux qui sont louches. M. Thomin propose quelques moyens pour redresser la vue aux personnes qui sont devenues louches ; il examine quel effet doit produire l'opération de la cataracte, & quels sont les verres dont on a besoin ; il conseille d'être quelque temps après l'opération sans que l'on s'en serve à cause des différens accidens qui peuvent survenir.

M. Thomin termine son ouvrage par plusieurs difficultés d'Optiques qu'il propose aux Sçavans, en voici quelques-unes. Un Phénomène qui lui paroît surprenant, c'est qu'il arrive quelquefois que la vue des Vieillards se rétablit & reprend presque entièrement sa première vigueur, en sorte que l'on trouve des personnes qui après s'être servi de Lunettes n'en ont plus de besoin, parce que leur vue a la même force qu'auparavant ; notre Auteur tâche d'expliquer ce jeu de la nature qui semble tenir du prodige ; il croit que l'âge peut diminuer la convexité de l'œil par le dessèchement de la cornée, & par le relâchement des fibres ; il peut donc arriver que ceux qui ont la vue courte se passeront de Lunettes, après en avoir fait usage. Lorsque le même effet arrive à ceux qui ont la vue longue le phénomène est plus difficile à expliquer ; cependant M. Thomin croit que dans certains tempéramens une trop grande chaleur pourroit em-

pêcher que les membranes, les muscles optiques, & tous les autres organes nécessaires à la vue ne fussent pas assez abreuvés des liqueurs propres au jeu & au mouvement du cristallin, mais lorsque ce feu qui diminue de jour en jour par la vieillesse permet à ces mêmes liqueurs d'affluer, le cristallin reprendra sa convexité & les humeurs auront leur première transparence, le ressort des parties aura une nouvelle force, alors la vue se rétablira & reviendra pour ainsi dire dans son premier état, de sorte qu'on n'aura plus besoin de Lunettes.

Une seconde difficulté c'est que le même verre convexe ou concave d'un certain foyer produit des effets différens sur des personnes dont l'organe semble à tous égards demander la même courbure : ainsi l'Auteur a remarqué que de deux personnes, dont l'une voyoit distinctement un objet avec un verre d'un pied de foyer, l'autre qui paroïssoit être dans le même état & exiger la même courbure de verre, voyoit cependant très-bien le même objet à douze pieds de distance. Il est vrai que les indications extérieures sont des preuves très-équivoques, & ne font pas entièrement connoître les dispositions internes & insensibles : ce qui fait dire à notre Auteur que deux per-

sonnes peuvent à la simple vue voir un objet distinctement à la même distance, & avoir cependant une configuration interne différente dans l'organe; l'un par exemple aura le cristallin d'une certaine courbure qui lui fera voir à une distance marquée; l'autre aura le cristallin d'une courbure plus ou moins grande que la première, mais en récompense la rétine sera plus ou moins distante du cristallin; les humeurs plus ou moins réfringentes, ces choses quoique différentes peuvent se compenser. Il s'ensuivra donc que si l'on donne à ces deux personnes un verre d'une égale courbure, il produira sur elles des effets différens. M. Thomin soumet ses pensées au Jugement des Physiciens, & sans vouloir les adopter comme des réponses exactes, on ne peut s'empêcher de regarder M. Thomin comme un excellent Artiste qui a étudié sa profession & tout ce qui y a rapport d'une manière qui lui fait honneur & qui est utile au public.

On trouve chez M. Thomin toutes les marchandises qui concernent la vue; on peut s'adresser avec confiance à un homme qui pense assez noblement pour dévoiler une infinité de choses dont ses Confrères faisoient mal à propos des mystères.



*HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS, DEPUIS SON origine jusqu'à présent, avec la Vie des plus célèbres Poètes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs pièces, & des notes Historiques & Critiques, Tome quatorzième. A Paris, chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, au Livre d'Or, & Saillant, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège, 1748. in-12. de 572 pages, y compris les 4 Tables ordinaires & non compris la Préface qui n'est que de 7 pages.*

**C**E nouveau volume (selon l'annonce que MM. Parfait en font dans leur Préface) commence en 1696, & finit en 1708 inclusivement. Il contient les extraits de cent-huit Poèmes Dramatiques (ou du moins les Titres de ces pièces, avec des notes plus ou moins étendues sur chacune.) On y trouve de plus, les Vies de dix Auteurs & celles de quatorze Acteurs & Actrices, morts ou retirés depuis 1698, jusques & compris 1708. Ces derniers articles rassemblent des faits curieux & absolument ignorés jusqu'à présent. Du moins les Auteurs de cet ouvrage marquent avoir apporté tant de soins pour ce volume, qu'ils croient pouvoir espérer sans trop se flatter qu'il a hévéra de décider du succès de l'ouvrage. Ils déclarent s'être attachés particulièrement à y éclaircir l'article de la Champmellé, dont la vie est à la fin de ce volume: & nous avons déjà fait connoître, au mois de Fevrier, ce qui les a intéressés comme personnellement à ces éclaircissemens, vis-à-vis de M. Racine.

Nous ne connoissons point les observations critiques que MM. Parfait ajoutent leur avoir été ad-

dressées sur leur ouvrage, par un Anonyme. Mais MM. Parfait les annoncent comme de petite conséquence, & à en juger par la manière dont ils y répondent, il faut qu'elles soient en effet peu importantes; ils n'en rappellent aucun détail dans leur réponse. Toute celle qu'ils font aujourd'hui à l'observateur Anonyme, est qu'ils seroient trop satisfaits, si c'étoient les seules & les plus fortes objections qu'on pût leur proposer; qu'ils ne se font point flatés qu'un ouvrage aussi neuf & aussi difficile que le leur fût sans défauts, & du goût de tout le monde: & que voyant le public leur demander avec empressement la continuation de leur Histoire, ils croient devoir se rendre à ce dernier témoignage comme au suffrage le moins équivoque.

Sans prétendre combattre un tel témoignage nous croyons qu'on pourroit faire à MM. Parfait quelques observations qui nous ont paru, surtout à la lecture de ce quatorzième volume, dignes de leur attention & qui concernent assez en général l'économie de leur ouvrage.

Il semble que cet ouvrage seroit beaucoup plus exact, plus agréable &



& plus intéressant, si chacune des parties qui le compose y étoit plus entière, mieux liée & appuyée d'un plus grand nombre de jugemens & de morceaux propres aux Auteurs qui y font fonction d'Historiens & de Juges: rendons ces remarques plus sensibles par quelque explication. Que sur un grand nombre de pièces non imprimées & qu'on ne connoit que par les Registres du Théâtre François MM. Parfait ne nous donnent que les titres de ces pièces & le nombre de leurs représentations; nous n'en sommes pas surpris, la plupart de ces pièces ne mériteroient pas même qu'on en dit tant & qu'on se souvint de leur nom, si on n'en devoit le souvenir à l'exactitude qu'exige une Histoire. Qu'à l'égard des pièces d'Auteurs célèbres dont on a ce qu'on appelle le Théâtre, tels que Corneille, Racine, Regnard, &c. nos Auteurs ne nous les fassent pas connoître par des extraits; c'est encore ce dont nous ne sommes point étonnés, ces pièces sont si connues & si faciles à connoître, qu'un tel travail y peut être regardé comme superflu, quoiqu'il ne fût point étranger à une Histoire du Théâtre. Mais que sur un grand nombre de pièces, qui, quoi qu'imprimées, sont peu connues de ceux qui lisent aujourd'hui l'histoire du Théâtre François, nos Auteurs n'ayent pas entrepris d'en donner du moins une légère idée à ces Lecteurs; que sur celles qu'ils éclaircissent par diverses anecdotes, ils ne se soient rendus pour ainsi dire

*Jun, 1. Vol.*

quelques Copistes de diverses Préfaces d'Auteurs, de divers fragmens de Mercure & autres ouvrages du temps ou répertoires de pareils faits; qu'ils ne se soient pas servi de ces matériaux pour en composer un tout lié & suivi, appuyé de la simple citation de leurs garands, & s'ils avoient voulu, de quelques propres termes de ces garands, mais seulement dans les points plus intéressans: qu'ils n'ayent pas toujours joint aux pièces qu'ils ont pu connoître un jugement qui pût fixer le Lecteur; c'est ce qui pourroit avoir surpris plusieurs personnes, & peut-être par préférence celles qui rendent le plus de justice aux peines que MM. Parfait se sont données pour la composition de leur ouvrage, & qui s'intéressent le plus à leur réputation. Nous concevons que le désir d'une exactitude plus parfaite a pu engager nos Auteurs à moins juger & à moins mêler leur style à celui de leurs garands. Mais il nous semble que l'ouvrage exécuté dans le plan que nous venons de tracer, seroit plus dans le goût d'une véritable Histoire, & que la méthode suivie par MM. Parfait du moins dans leurs derniers volumes, est plutôt dans un goût de Mémoires, goût qui est fort différent de celui d'une Histoire. L'idée qui nous est restée, d'après un Auteur célèbre, d'une véritable Histoire est celle d'un ouvrage dans lequel l'Historien prenant pour lui toute la peine ne laisse à ses Lecteurs que l'utile & l'agréable. Semblable, dit cet Au-

Yy

teur, à un Architecte qui dès que l'édifice est tout élevé a grand soin de dérober à la vue des spectateurs, les échafaudages & les préparatifs qui ont servi à le former ; l'Historien après avoir rassemblé dans les sources les plus sûres & les plus propres à son sujet, tout ce qui lui a été nécessaire & utile pour son ouvrage ; après avoir fait tous les examens qui doivent précéder un bon choix, ne doit plus présenter à son Lecteur que ce choix tout fait & disposé, de la manière la plus propre à intéresser son Lecteur & à lui plaire par le récit le mieux lié & le plus agréable. Il doit donc écarter tous les échafaudages & préparatifs, qui n'étant nécessaires que pour l'élevation de l'édifice, doivent disparaître dès qu'il est construit. Du reste ne prétendant point ici prescrire une règle générale, parce qu'il n'y en a presque point qui n'ait un grand nombre d'exceptions ; nous nous contenterons d'avoir effleuré ces observations, dont nous abandonnerons volontiers l'application & le jugement aux lumières, aux réflexions & au discernement des Auteurs & des Lecteurs.

Pour revenir au volume quatorzième dont il s'agit, on y retrouve encore une partie des Auteurs dont on a vu des pièces dans le tome précédent. Tels sont MM. Devilé, Dancourt, Pradon, Boursault, Riuperous, l'Abbé de Brueys, l'Abbé Genest, Péchantré, Baron, Regnard & Rousseau. Le seul Dancourt après avoir déjà fourni 9 Comédies

dans le volume précédent, offre encore dans celui-ci au moins le même nombre de pièces, dont la médiocrité est aussi à peu près la même.

On y voit l'histoire du Théâtre de Regnard, dont toutes les pièces, à l'exception de la première, ont paru dans les temps que renferme ce volume. Il en est à peu près de même de Rousseau, dont ce volume annonce les deux dernières Comédies, qui n'ont pas eu plus de succès que sa première pièce.

Les autres Auteurs des pièces comprises dans ce volume, sont MM. de la Fosse, Dufreny, de Brie, Chancel de la Grange, Belin, Guérin le fils, Champmélé, S. Gilles, Boindin, le Sage, Ferrier, l'Abbé Pellegrin, Mademoiselle Barbier, & MM. la Motte, Duffé de Valentiné, l'Abbé Nardal, Crébillon, Danchet, le Grand & la Font, nous les disposons toujours à peu près selon l'ordre des pièces qui les ont annoncés comme Auteurs.

Ceux dont ce volume contient la vie, ou du moins sur lesquels il fournit des éclaircissens plus ou moins détaillés, sont M. l'Abbé Brueys, & MM. Belin, de Brie, de S. Gille, Guérin, Péchantré, de Riuperous, de la Fosse, Regnard & Rousseau.

Ne pouvant entrer dans tous les détails exposés à ce sujet par MM. Parfait, nous nous bornerons à de courtes notes sur la plupart des premiers Auteurs dont nous venons de citer les noms, & nous nous

contenterons de faire un peu mieux connoître le premier & les trois derniers, sur lesquels nos Auteurs se sont aussi bien plus étendus.

Tout ce que nos Auteurs observent sur l'Abbé Brueys étant tiré de la vie qu'on a mise à la tête de son Théâtre, édition de 1735, à Paris, du P. Nicéron Tom. XXXII. & du Parnasse François, *in-fol.* p. 592. & suiv. il pourroit suffire de renvoyer nos Lecteurs à ces ouvrages assez connus. Mais pour en dire quelque chose, nous observerons que l'Abbé Brueys, né à Aix ou à Narbonne dans les erreurs de la R. P. R. après avoir été détrompé de ces erreurs, par les instructions du grand Bossuet, Evêque de Meaux, qui lui donna la Tonfure en 1685, avoit mérité par divers ouvrages de Théologie faits pour la défense de la Religion Catholique contre les Protestans, les pensions dont Louis XIV. l'honora en 1700, quoique le Clergé lui en eut déjà accordé une autre. On n'auroit pas sans doute attendu d'un Théologien controversiste des ouvrages aussi frivoles & aussi badins que ceux qu'offrent les pièces de l'Abbé de Brueys. Aussi ne s'est-il livré que comme furtivement à une occupation qui répondoit si peu à son état, à son sçavoir, & à sa position, dont il semble qu'il auroit pu profiter pour travailler plus longtemps à la défense & aux progrès de la Religion Catholique. La fréquentation du Théâtre François & les liaisons de l'Abbé de

Brueys avec M. Palaprat (que nous avons suffisamment fait connoître dans le deuxième Journal du mois de Juin dernier au sujet du précédent vol. de l'Histoire du Théâtre) furent les principales causes qui engagèrent l'Abbé de Brueys à travailler pour le Théâtre, où l'on n'a pas fait grand cas de ses pièces. Après avoir donné avec M. Palaprat 4 Comédies, il en a donné à lui seul 4 autres dont la dernière est de 1722. Il y a encore de lui une Tragédie intitulée *Gabinie* qui est de 1699. Cet Auteur qu'on dit avoir été d'un commerce fort agréable, s'étant retiné à Montpellier vers l'année 1720, y est mort à la fin de l'année 1723 âgé de 83 à 84 ans.

Le Sieur *Belin* ou *Blein* de Marfeille, étoit Bibliothécaire de Madame la Duchesse de Bouillon, & est Auteur de 3 Tragédies qu'il a données au Théâtre en 1699, 1701 & 1705. Les titres de ces trois pièces sont *la mort d'Othon*, *Vononès*, & *Muslapha & Zeangir*, les deux premières n'ont eu que peu de représentations & n'ont point été imprimées. Nos Auteurs entrent dans quelque détail sur la dernière qui quoiqu'apparemment la moins médiocre paroît l'être encore assez.

N. De Brie, fils d'un Chapelier de Paris, & Auteur du petit Roman du Duc de Guise, a donné en 1695, la Tragédie des *Héracides*, & en 1797 la Comédie du *Lourdant*. Aucune de ces pièces n'a été imprimée, & on ne les connoitroit peut-

être pas aujourd'hui plus que leur Auteur, si son nom inscrit dans les Registres de la Comédie, n'avoit été d'ailleurs célèbre par 4 Epigrammes attribuées à Rousseau, & dont les trois dernières attaquent De Brie comme un Maître Ufurier. Nous ne citerons qu'en 6 vers la première qui ne le critiquent qu'en qualité d'Auteur.

» Pour disculper ses œuvres insipides,

» De Brie accusé & le froid & le chaud.

» Le froid, dit-il, fait choir mes *Hera-*

» *clides*

» Et la chaleur fit tomber mon *Lour-*

» *dault*.

» Mais le public [ dont l'avis est le

» nôtre ]

» Dit, c'est le froid qui fit choir l'un

» & l'autre.

La Tragédie d'Ariathe représentée quatre fois en 1699, & non imprimée, est tout ce qui a donné lieu à MM. Parfait de parler de M. *Lenfant de S. Gilles*, son Auteur mort en 1745, âgé d'environ 86 ans sans avoir donné aucune autre pièce de Théâtre.

*Guérin le fils*, n'a été Auteur que d'une Pastorale & d'une Comédie à peu près également médiocres.

N. *Féchantier*, fils d'un Chirurgien de Toulouse, après avoir professé d'abord l'état de Médecin en cette Ville, y remporta ensuite quelques prix aux Jeux Floraux. Étant venu depuis à Paris en 1687, en 1692 & en 1703, il y donna trois Tragédies dont la première

intitulée *Geta*, paroît y avoir eu du succès.

Théodore de *Rieuperoux* ou *Rieperoux*, né à Montauban en 1664, a donné 4 Tragédies depuis 1688 jusqu'en 1704, il n'y a eu que la seconde & la dernière intitulées *Valerien* & *Hypermetre*, dont on ait vu quelques représentations fugitives. Son éloge & sa vie se trouvent dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban in-8°. Toulouse 1745. C'est de là que nos Auteurs ont tiré presque tout ce qu'ils en ont dit, en observant que c'est un éloge.

Antoine de la *Fosse*, Seigneur *Daubigny*, né à Paris vers l'an 1653 étoit fils d'un Orphèvre. Il fut d'abord Secrétaire de M. Foucher, Envoyé du Roy à Florence & fut admis dans cette Ville à l'Académie des *Apatistes*. Il devint ensuite successivement Secrétaire de M. le Marquis de Créquy mort en 1702, de M. le Duc d'Aumont, & Secrétaire général du Boulonnois; il mourut en 1708 universellement regretté de ses bienfaiteurs, de ses amis particuliers, & de tous les amateurs des Belles-Lettres. Les 4 Tragédies qu'il a données en 1696, 1698, 1701, & 1703, sont *Polyxene*, *Manlius Capitolinus*, *Thésée*, *Corefus* & *Callirhoé*. Chacune de ces pièces, hors la dernière, a eu un grand nombre de représentations; & suivant MM. Parfait, cet Auteur a été reconnu comme le premier Poète Tragique de son temps. Selon divers témoignages que MM. Parfait citent à

son sujet, » il avoit toutes les bonnes qualités d'un Sçavant sans en avoir les défauts. Son érudition qui étoit des plus profondes ne l'empêchoit point de consulter quelquefois ceux qui en avoient moins que lui, & de se rendre à leurs sentimens après en avoir reconnu la justesse. Il étoit grand partisan des anciens, mais plutôt par reconnoissance des lumières qu'il avoit puisées chez eux que par entêtement. Ses vers étoient fort travaillés & l'expression lui coûtoit beaucoup plus que la pensée. C'étoit un Philosophe détaché des biens de la fortune, remplissant ses devoirs en honnête homme & que son application rendoit assez souvent distrait. Ses pièces sont plus exactes & plus châtiées que celles de ses Contemporains, mais on auroit désiré qu'il eût préféré une plus noble hardiesse à une exactitude trop scrupuleuse.

Jean-François *Regnard* naquit à Paris en 1656 d'une très-bonne famille. Sa curiosité l'ayant porté d'abord à parcourir l'Italie, il y fit deux voyages ; le premier lui fit faire au jeu une fortune assez considérable qu'il rapporta en France où il l'accrut encore : son second voyage donna dans son cœur naissance à une passion qui lui procura une assez dure captivité à Alger. Ce fut principalement pour guérir cette passion excitée à Boulogne par une jeune Provençale, que *Regnard* délivré de la captivité d'Alger, sans avoir encore brisé ses autres fers, passa successivement à Am-

sterdam, à Hambourg, à Copenhague & à Stockholm. Pendant qu'il étoit en cette dernière Ville, le Roy de Suède l'engagea à faire un voyage en Laponie. S'étant embarqué pour ce voyage avec les Sieurs de Fercourt & de Corberon, Gentilshommes François, il alla jusqu'à *Tornio*, Ville située à l'extrémité du Golfe de Bothnie : il remonta le fleuve de *Tornio* : il pénétra jusqu'à la mer Glaciale, & il posa sur une montagne de ce Pays une Inscription en 4 vers Latins datée du 22 Aout 1681, & portant que s'il s'étoit arrêté en cet endroit, ce n'étoit que parce que l'Univers lui avoit manqué. Revenu de-là à Stockholm, après y avoir rendu au Roy un compte exact de son voyage, il passa toute la mer Baltique & vint débarquer à Dantzic d'où il alla en Pologne & y fut très-bien reçu du Roy. Ce fut après ces différentes courses que guéri tout à la fois de son amour, de la passion du jeu & de sa curiosité de tout voir, il vint fixer son séjour à Paris, où il avoit un Patrimoine honnête. Il y acheta une Charge de Trésorier de France qu'il a exercée pendant 20 ans. Dès lors il ne songea plus qu'à se livrer à des plaisirs plus tranquilles & il les rechercha avec délicatesse. Honoré de l'amitié de plusieurs personnes illustres, qu'il recevoit assez souvent à sa terre de Grillon près de Dourdan ; ce fut dans cette retraite qu'il composa la meilleure partie des pièces qu'il a données au Théâtre, il y mourut le 5 Septem-

bre 1710, fort regretté de ses amis, des gens de Lettres, & des amateurs de la Scène Française. Ses 10 Comédies sont assez connues pour nous dispenser d'en parler. Nos Auteurs observent que la Comédie d'Attendez-moi sous l'orme, quoiqu'imprimée dans ses œuvres, est de M. du Fresny, & ils remettent à l'article de Dufresny l'Histoire de ses liaisons & de ses querelles avec M. Regnard. Ils ajoutent que Regnard fut longtemps ennemi de Despreaux. Ils doutent que le raccommodeur prétendu fait entrer eux en 1705 & appuyé sur l'Épître qui précède la Comédie des Ménéchmes ait été bien sincère. Regnard, selon nos Auteurs, avoit naturellement l'esprit assez caustique & il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait laissé des Satyres aussi bonnes que celles de son adversaire. Mais la Versification étoit si foible qu'il n'a jamais pu composer des Vers passables.

„ Jean-Baptiste Rousseau naquit  
 „ à Paris en 1669, & étoit (comme tout le monde sçait) fils d'un  
 „ Maître Cordonnier de cette Ville.  
 „ Son pere assez aisé pour lui  
 „ donner une éducation au-dessus  
 „ de son état, le mit au Collège  
 „ où le jeune Rousseau fit ses études  
 „ avec succès, & donna des  
 „ marques de son talent pour la  
 „ poésie Française. Ce talent se  
 „ développa en peu d'années; &  
 „ dès l'âge de 20 ans, M. Rousseau  
 „ fit paroître divers petits ouvrages,  
 „ pleins d'esprit & d'images  
 „ vives & agréables, qui lui

acquirent de la réputation & le firent rechercher par plusieurs personnes du premier rang & d'un goût délicat. Une indolence Philosophique lui fit négliger des emplois que le crédit de plusieurs personnes de confiance lui auroit fait obtenir de M. de Chamillart, Ministre de la Guerre & des Finances.

Content d'une fortune bornée, lié avec les personnes les plus distinguées à la Cour & à la Ville, devenu par son mérite en 1701, élève de l'Académie des Belles-Lettres dont il fut vétéran dès 1705, il paroît que les premières années de sa vie furent assez tranquilles. La Comédie du *Capricieux* qu'il donna en 1700, fut (selon nos Auteurs) l'origine de ses malheurs. Cette pièce & d'autres poésies d'un genre différent attribuées depuis à Rousseau donnèrent lieu à une Epigramme de De Brie dont nous venons de faire mention, & que MM. Parfait rapportent comme non encore imprimée. La voici.

Quand le Public judicieux,  
 Eut proscriit le *Capricieux*,  
 Rousseau trop foible pour le Drame,  
 Se retrancha dans l'Epigramme.  
 C'est ainsi qu'un Conte ébauché  
 Dans quelqu'ennuyeuse chronique;  
 Souvent moins fin que débauché,  
 Et mis en style marotique,  
 L'a fait Poète Satyrique,  
 Ce bel esprit à bon marché.

Rousseau qui n'avoit garde de

rester court en pareille occasion, se vengea de De Brie par une Epigramme où il lui promet de le payer *avec usure*, terme que Rousseau prétendoit fort significatif vis-à-vis de De Brie. » On prétend que » Rousseau piqué du foible succès » de sa pièce ( du Capricieux ) dont » il attribua la cause aux caballes » de différentes personnes de sa » connoissance, composa contr'eux » des couplets satyriques & même » distamans.

Nos Auteurs entrent à ce sujet dans un détail que nous ne pouvons suivre, & qui est tiré du Faëux que sen M. Saurin fit en 1710 contre Rousseau, auquel ils joignent quelques anecdotes & quelques petites pièces non-encore imprimées.

» Tous ces faits, ajoutent nos » Auteurs, ne formoient point de » preuves complètes contre M. » Rousseau, & il auroit du s'en tenir au désaveu qu'il avoit toujours fait des couplets satyriques » qu'on lui imputoit. Par malheur » pour lui il crut devoir prouver » que non seulement il n'y avoit » aucune part, mais qu'ils étoient » de M. Saurin, de l'Académie » des Sciences. Sur les dépositions » de cinq témoins, M. Saurin fut » arrêté & conduit au grand Châtelet le 24 Septembre 1710. M. » Saurin se defendit & prouva non » seulement, qu'il n'étoit point » l'Auteur des couplets en question, mais encore que les Témoins avoient été subornés..... » à l'instigation du Sieur Rousseau... » Par une Sentence du Châtelet du

» 12 Décembre 1710, confirmée » par un Arrêt du 27 Mars 1711, » M. Saurin fut *déchargé des plaintes, demandes & accusations contre lui faites..... l'écor fait de sa personne, rayé & biffé*; & le » Sieur Rousseau fut condamné en » 4 mille liv. de dommages & intérêts envers le Sieur Saurin, &c.

Cet Arrêt fut suivi d'un autre rendu au Parlement le 7 Avril 1712, dont nos Auteurs énoncent le dispositif, & par lequel Rousseau jugé alors par contumace fut banni à perpétuité du Royaume.

Rousseau s'étant retiré à Soleure en Suisse, y trouva un Protecteur dans la personne de feu M. le Comte du Luc, alors Ambassadeur du Roy auprès de la République. M. le Comte du Luc ayant été nommé par le Roy son Plénipotentiaire au Congrès de Bade en 1714, & Rousseau l'y ayant suivi, le Prince Eugène y gouta si fort cet Auteur qu'il engagea M. le Comte du Luc à le lui laisser. Dès que la paix fut conclue, le Prince Eugène emmena Rousseau à Vienne. Il le fit connoître à la Cour de l'Empereur, où Rousseau s'étant bientôt distingué par son esprit & par ses talens pour la poésie, demeura environ trois ans.

Une contestation un peu vive qui s'éleva alors, entre le Marquis de Prié protégé par le Prince Eugène, & le Comte de Bonneval un des protecteurs de Rousseau, obligea Rousseau à se retirer à Bruxelles, où l'on prétend que M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume

lui fit écrire en 1717, par M. le Marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris & qu'il y feroit en toute sûreté. On ajoute que » Rouf-  
 » seau piqué de son bannissement  
 » qu'il croyoit injuste, demanda,  
 » avant de venir à Paris, qu'on lui  
 » donnât de nouveaux Juges pour  
 » examiner une seconde fois l'af-  
 » faire pour laquelle il avoit été  
 » condamné, ce que le Prince, qui  
 » l'avoit accommodé tacitement,  
 » ne jugea pas à propos de faire.

Quoi qu'il en soit, il paroît que Rousseau passa en 1721 à Londres, où il fit imprimer ses Œuvres en deux volumes in 4°. & d'où il revint à Bruxelles. Ayant eu besoin de secours à Bruxelles, il y éprouva la générosité de feu M. Bontet ci-devant Notaire de Paris son ancien ami, & ensuite celle de M. Bontet son fils, aujourd'hui Conseiller au Châtelet & Payeur des rentes de l'Hôtel de Ville. Il trouva encore de grandes ressources dans les protections que lui accordèrent le Duc d'Artemberg, le Comte de Launoy, & le Prince de la Tour-Taxis.

L'espérance de terminer avec honneur l'affaire de son bannissement ayant attiré Rousseau à Paris, vers la fin de l'année 1738; il y demeura quelque temps caché sous le nom de M. Richer, chez le célèbre Peintre M. Aved. Mais ayant appris au bout de trois mois que son affaire alloit de plus mal en plus mal, & n'ayant pu même obtenir un sauf-conduit pour un an, il fut contraint de s'en retour-

ner à Bruxelles. L'Auteur du supplément au Parnasse François, dont est tiré tout le détail de cet vie de Rousseau depuis son bannissement: dit que » Rousseau partit le 3 Fé-  
 » vrier 1739, *ayant les larmes aux*  
*yeux, et, au plait & regret d'un*  
*grand nombre d'honnêtes gens* ». Rousseau étant ainsi retourné à Bruxelles, avoit quitté cette Ville dans l'été de 1740, selon son usage pour se rendre à la Haye. Revenant de la Haye au mois d'Octobre 1740, dans une barque qui alloit à Anvers, il fut attaqué d'une appoplexie violente, qui ne permit qu'à peine de le transporter jusqu'à Anvers, où il arriva sans connoissance & à demi mort. Les grands soins qu'on eut de lui le mirent cependant encore en état d'être ramené au mois de Décembre à Bruxelles » où sa raison lui étant  
 » revenue en entier, il eut le temps  
 » de remercier tous ses bienfai-  
 » teurs & ses amis de leurs soins,  
 » & de se préparer à la mort en bon  
 » Chrétien. Il y vécut encore trois  
 » mois & mourut le 17 Mars 1741  
 » (âgé de 72 ans) dans de grands  
 » sentimens de Religion, après  
 » avoir reçu ses Sacramens, &  
 » ayant protesté avant que de les  
 » recevoir (soit dans cette dernière  
 » maladie ou dans une précédente),  
 » *qu'il n'étoit point Auteur des con-*  
*plets de chansons, pour lesquels il*  
*avoit été condamné.*

Le seul morceau que nos Auteurs rapportent de toutes les pièces faites sur cet Auteur, comme  
 étant



étant le seul passable, est l'Épithèque suivante, tirée des amusemens du cœur & de l'esprit, tome 10. p. 236.

Cygir l'illustre & malheureux Rousseau,  
Le Brabant fut sa tombe & Paris son  
berceau.

Voici l'abrégé de sa vie,

Qui fut trop longue de moitié :

Il fut trente ans digne d'envie,

Et trente ans digne de pitié.

Cet Auteur a mérité sans doute parmi les Poètes François un rang distingué. Les divers morceaux de Poëtie Lyrique & autre qui lui ont justement acquis sa réputation sont assez connus : & il seroit à désirer qu'on n'en eût vu que de pareils sous son nom. MM. Parfait ne le considérant que comme Poëte Dramatique observent qu'en cette qualité ils ne peuvent le mettre qu'au rang des foibles Auteurs du dernier siècle. Les trois Comédies qu'il a données au Théâtre, sont, comme on le sçait, quoi qu'on eût été en droit de l'oublier, *la Caffé*, *le Flateur*, & *le Capricieux* ; elles ont paru en 1694, 1696 & 1700. Il n'y a que la dernière qui soit en vers, & sans doute aucune des trois n'a répondu à ses talens ; on en peut dire à peu près autant de plusieurs autres poësies d'un autre genre qui lui ont été attribuées & qui s'accordent peu avec les sentimens dans lesquels il paroît avoir eu l'avantage de mourir. Nous avons cru devoir profiter de l'occasion

*Juin, 1. Vol.*

pour faire connoître avec quelque détail un Auteur dont la vie, aussi que ses Poësies, peut servir d'exemple en différens genres pour ce qu'on peut imiter, & pour ce qu'il faut éviter.

Tout ce que nos Auteurs observent sur 7. Acteurs & 7. Actrices, *morts ou retirés* depuis 1693, jusqu'en 1708, a été par eux renvoyé à la fin de ce volume, dans lequel il n'occupe que 40 pages. Quelques courtes notes sur les principaux suffiront pour donner une idée des recherches de nos Auteurs.

La Champmelé née à Rouen en 1641, après avoir joué quelques années en Province, n'avoit été admise au Théâtre du Marais à Paris en 1669, qu'en considération des talens de son mari. Les leçons qu'elle reçut alors, d'abord de la Roque un des Acteurs de cette Troupe & ensuite de Racine, dans les Tragédies duquel elle remplit avec la plus éclatante distinction les premiers rôles, surtout dans la pièce de Phédre, lui acquirent sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne & sur celui du Fauxbourg S. Germain une grande réputation & même la première place de son temps. Le dérangement de sa santé lui fit quitter le Théâtre en 1698, & elle mourut la même année. Selon le portrait que nos Auteurs tracent de cette Actrice, » elle n'étoit pas » douée d'un esprit supérieur, mais » un grand usage du monde, beau- » coup de douceur dans la conver- » sation & une certaine naïveté

Z z

„ aimable lui tenoient lieu de gé-  
 „ nie ». Sa maison étoit le rendez-  
 vous de plusieurs perfonnes de di-  
 stinction & des plus célèbres Au-  
 teurs de son temps, tels que Des-  
 préaux, Racine, MM. De la Cha-  
 pelle, Valincourt, &c. La Fontai-  
 ne lui adressa son Conte de Bel-  
 phegor, dont nos Auteurs rappor-  
 tent ici à ce sujet le commence-  
 ment.

Ce seul article de la Champmê-  
 lé occupe environ le quart des  
 Anecdotes de nos Auteurs sur les  
 Acteurs & Actrices, dont ils don-  
 nent la vie dans ce volume. MM.  
 Parfait représentent Champmêlé  
 comme homme d'esprit & de goût,  
 & comme seul Auteur de 6 Co-  
 médies jouées depuis 1671 jus-  
 qu'en 1699, indépendamment de  
 la part qu'il a eu à 4 Comédies  
 attribuées à la Fontaine & dont ils  
 donnent les titres & les dates.

Ils s'étendent encore assez sur  
 l'article de la Beauval, autre Actri-  
 ce des plus fameuses du Théâtre  
 François, sur lequel Molière l'at-  
 tira & sur lequel elle a été rempla-  
 cée par la Desmare. Le caractère  
 de la Bauval étoit haut & domi-  
 nant. Sa figure & sa voix peu pré-  
 venantes, & son assiduité au Thé-  
 âtre assez singulière pour une femme  
 qui avoit eu en exerçant l'état de  
 Comédienne 28 enfans. Il n'y a  
 eu qu'un seul de ces enfans qui  
 ait pris le parti du Théâtre. La  
 Beauval quitta dès 1704 par pi-  
 que contre la Desmare, & elle  
 n'est morte qu'en 1720.

Son mari homme de petit gé-

nie, mais assez aimé de ses cama-  
 rades, y étoit presque borné aux  
 rôles de Niais.

Ce qu'ils ajoutent sur les autres  
 Acteurs & Actrices & singulière-  
 ment sur Sallé qui, quoique fils d'un  
 Avocat de Troyes, avoit été d'a-  
 bord Frere Lay dans un Convent  
 de Capucins, pourra intéresser en-  
 core la curiosité de quelques Le-  
 ctteurs.

Les détails dans lesquels nous  
 venons d'entrer sur les Auteurs,  
 Acteurs & Actrices que ce volu-  
 me fait connoître, ne nous per-  
 mettent plus que quelques obser-  
 vations très-courtes sur les 108  
 Poèmes Dramatiques donnés au  
 Théâtre pendant l'espace de temps  
 que ce volume renferme.

La plupart de ces pièces ne sont  
 que des Comédies ou du moins  
 des Dialogues donnés sous ce ti-  
 tre. Les Tragédies n'y sont qu'au  
 nombre de 33, & on n'y voit  
 qu'une pièce donnée sous le titre  
 de Pastorale. Sur chacune de tou-  
 tes ces pièces, rangées toujours se-  
 lon l'ordre de leur première repré-  
 sentation, MM. Parfait observent,  
 comme à leur ordinaire, le nom-  
 bre de leurs représentations & les  
 divers éclaircissemens, éloges ou  
 critiques qu'ont pu leur fournir le  
 Mercure, les autres ouvrages pé-  
 riodiques, les préfaces des Auteurs,  
 les critiques faites sur leurs ouvra-  
 ges & autres répertoires pareils;  
 auxquels ils joignent quelquefois  
 de courts morceaux des pièces avec  
 leur jugement.

Ils remarquent sur l'année 1701;

que le grand Jubilé y fit interrompre les Spectacles, depuis le Samedi 14 May, jufqu'au Dimanche 29 du même mois, & que la mort de Monsieur, frere unique du Roy, caufa au mois de Juin une autre interruption de dix jours. Ils obfervent encore en quel temps on a remis fur le Théâtre différentes pièces anciennes. Mais cette obfervation eft fi rare qu'apparemment ils n'ont point prétendu marquer toutes les différentes pièces anciennes remifes au Théâtre, ou bien l'usage de cette remife auroit été alors aufi rare qu'il eft à préfent fréquent depuis bien des années.

La Comédie de l'Opérateur Barry que Dancourt fit repréfenter à

la fin de l'année 1702, donne lieu à nos Auteurs de tracer fur cet Aventurier une longue Hiftoire qui a l'air aflez romaneſque. Ils entrent auffi à ce fujet, d'après l'Auteur du Mercure de ce temps, dans un grand détail fur un divertiffement que Madame la Chancelière de Pontchartrain donna alors à Madame la Duchefſe de Bourgogne, qui avoit témoigné le défirer.

Du reſte ce volume reſſemble aflez aux précédens, & ce que nous avons obſervé fur les Auteurs des pièces qu'il renferme, peut aflez faire connoître la valeur des pièces qui ont été données au public dans les années dont il trace l'Hiftoire.

#### ANTIQUA NUMISMATA MAXIMI MODULI AUREA;

Argentea, Aerea ex Museo Alexandri S. R. E. Card. Albani in Vaticanam Bibliothecam à Clemente XII. Pont. Opt. Max. tranſſata & à Rodulphino Venuto Cortonenſi Notis illuſtrata, Volumen II. Romæ impenſis Calcographæi Cameralis. Typis Bernabò, & Lazzarini, M. DCC. XLIV. C'EST-A-DIRE, *Médaillons Antiques d'Or, d'Argent & de Bronze du Cabinet du Cardinal Alexandre Albani, acquis par ordre du Pape Clément XII. pour la Bibliothèque du Vatican, & expliqués par Rodulphin Venuti de Cortone, Second Volume, in-fol. de 141. pp. A Rome, aux dépens de la Calcographie de la Chambre, chez Bernabò & Lazzarini, M. DCC. XLIV.*

**L**E titre de ce Livre fait aflez connoître le fujet & l'importance de la matière; nous avons rendu compte du premier Volume dans notre Journal du mois de Septembre de l'année 1740. Le ſecond n'eſt pas moins intéreſſant; le Sçavant Editeur ſuit toujours le même plan, il explique chaque Médaillon par des Notes courtes

& précifés, qu'il a tirées des Ecrivains Anciens; il renvoye ſouvent le Lecteur aux Ouvrages des Antiquaires Modernes; partout il montre une érudition vaſte & une connoiſſance profonde des Antiquités; il donne à la fin une Table générale & fort ample des deux Volumes. L'Ouvrage, comme nous l'avons déjà remarqué ſur le pre-

mier Volume, est exécuté avec la plus grande attention. La bonté du papier, la beauté des caractères, les Vignètes qui représentent souvent divers Monumens de l'Ancienne Rome, les Médaillons dessinés & gravés avec précision & élégance, montrent qu'on n'a épargné ni soins ni dépense pour donner une édition magnifique.

Ces ornemens extérieurs ne sont pas comparables à la grandeur & à la dignité des sujets que le Livre renferme. Il présente des Médaillons des trois métaux, & du plus grand *module*, qui étoient distribués au Peuple dans les occasions éclatantes, comme à l'avènement des Princes à l'Empire, aux Dédicaces des Temples & des Basiliques, pendant la célébration des Jeux publics, &c.

Les Médaillons du Cabinet d'Albani, sont, suivant l'Editeur, de la plus belle conservation. Il y en a plusieurs de deux métaux, ou de deux cuivres de différente couleur, la bordure ou le cercle étant de cuivre jaune, & le champ de cuivre rouge; M. Venuti rapporte dans ce Volume quelques Médailles de deux métaux, de la grandeur du moyen bronze, avec la marque S. C. qui sont extrêmement rares. Le Pape Clément XII. pour fixer à Rome ce Cabinet précieux, & le rendre utile au Public, en fit l'acquisition pour la Bibliothèque du Vatican. Le Pape Benoît XIV. l'a encore enrichie d'autres Médaillons, qui ont été acquis du Cabinet du Cardinal Carpegna, par les

soins du Cardinal Passionei. Le Trésor des Médaillons du Vatican est un des plus nombreux & des plus complets de l'Europe.

Ce second volume, représente la suite de cent cinquante-deux Médaillons gravés en cinquante-huit planches. Ils commencent à Sévère Alexandre & finissent à Anthemius. Nous ne distinguerons point ici les Médaillons rares de ceux qui sont communs; ce détail nous mèneroit trop loin; mais pour faire plaisir à nos Lecteurs, nous décrirons les Médaillons qui n'avoient point été encore publiés; ensuite nous rassemblerons de tout ce volume plusieurs points d'Histoire intéressans, qu'on ne trouve point dans les Ecrivains anciens, & qui se tirent des Médailles ou des Inscriptions antiques.

I. On voit à la Planche 70. n°. 1. un Médaillon Grec frappé par les Habitans de Perinthe en Thrace en l'honneur de Gordien Pie, on lit au Revers, ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ ΔΙΟΝΕΩΚΟΡΩΝ, c'est-à-dire, *Perinthiorum iterum Neocororum*, Hercule, nud, paroît attaqué par trois oiseaux, il porte la main sur la tête, & tient de la gauche un arc. Ce Type, suivant M. Venuti, n'avoit point encore paru; il représente un des *Travaux* d'Hercule, le combat de ce Héros contre les Oiseaux Stymphalides; quelques Antiquaires, en expliquant une Médaille de la Famille *Valeria*, avoient prétendu que ces Oiseaux avoient un visage de femme; mais ce Médaillon & plusieurs Pierres

gravées antiques représentent des Oiseaux avec un bec recourbé, le col allongé & de grandes ailes, semblables à l'Ibis ou au Héron.

La Planche 82. n°. 2. présente un Médaillon de Valerien le Pere, frappé par les Habitans de Métropolis. Le Type du revers est un Temple à quatre colonnes, dans lequel paroît le Dieu Mars appuyé de la main droite sur une Haste & de la gauche sur un bouclier, avec la Légende ΕΠΙ CΤΡ. ΑΥΡ. ΕΥΡΟΡΟΥ. Β. ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ, *Sub Aurelie Euporo Pratore iterum Metropolitaram.*

Ce Médaillon de Valerien ne se trouve dans aucune Collection. Etienne de Byzance parle de dix Villes qui portoient le nom de *Metropolis*; les deux plus distinguées étoient l'une en Phrygie & l'autre en Ionie. M. Venuti alligne ce Médaillon à la *Metropolis* de Phrygie, ainsi nommée de Cybèle, *Mere* des Dieux, qui y avoit un Temple. Cette Ville fit frapper des Médaillons sous le même Magistrat en l'honneur de Gallien & de Salonine; elle célébra les jeux *Augustaux* sous les Empereurs Philippe, Valerien & Gallien.

Les Médaillons de Probus ne sont pas rares; on en voit cependant un ( Pl. 90. n°. 3. ) qui est très-rare & peut-être unique. La Tête de Probus couverte d'une peau de Lion, avec la Légende, VIRTUS PROBI AVG. le Revers qui représente les *Trois Monnoyes* est commun. La Tête représentée sur ce Médaillon rappelle les *acclama-*

*mations* qui sont exprimées sur les autres Médaillons de cet Empereur, HERCVLI PACIFERO, HERCVLI ROMANO AVG. En effet ce Prince, simple particulier, & depuis qu'il fut parvenu au Trône, fit des exploits admirables pour le salut & la conservation de l'Empire: *Probe Auguste*, s'écrioient les Romains, *Dii te servant, Adjuvor Reipublica, felix imperes. Tu venos, Tuere Rempublicam. Bene tibi committimus, quos ante servasti. Tu Francicus, tu Gothicus, tu Sarmaticus, tu Parthicus, tu Omnia.*

A la Planche 91. n°. 1. on voit du même Prince un autre Médaillon qui n'avoit point été publié. On lit au Revers, SOLI INVIC. COMITI AVG. COS. III. Le Soleil, représenté par un jeune homme qui a la tête rayonnée, monté sur un *Quadrigé*, tient de la main droite les guides; la Victoire portant une Couronne & une branche de Palmier, marche devant le char. Le Soleil fut regardé pour plusieurs Empereurs comme le Dieu Tutelaire & le Protecteur de l'Empire Romain; on connoît la célèbre Médaille d'Aurelien, avec la Légende: SOL DOMINUS IMPERII ROMANI. Ce Prince fit élever à Rome en l'honneur du Soleil un Temple magnifique, qui fut orné d'or & de pierres, & honoré de Jeux publics. Elagabale, le premier de tous, adora à Rome le Soleil sous le titre de SOL INVICTUS; on lit sur une Médaille de Gallien, SOL CONSERVATOR AVG. L'Empereur

Probus ne rendit pas moins d'honneur à cette prétendue Divinité; il semble attribuer à sa puissance & à son secours le succès des Victoires éclatantes qu'il remporta. Au reste le quatrième Consulat de Probus est de l'an 281. de l'Ere Vulgaire, il eut pour Collègue *C. Junius Tiberianus*; pendant cette année il vainquit Proculus & Bonofus, qui avoient pris la Pourpre dans les Gaules.

Le Cabinet d'Albani renferme un quatrième Médaillon de Probus (Pl. 92. n°. 3.) qui ne se trouve point dans les Collections de Mezzabarbe & de Banduri. Le Revers représente Quatre Enfans, avec des attributs qui désignent les Quatre Saisons de l'année, on lit autour *SAECVLI FELICITAS*, on voit sur les Médailles différens Types pour désigner le *Bonheur*, la *Félicité* du Siècle, *FELICIA TEMPORA, TEMPORVM FELICITAS, SAECVLI FELICITAS*; on a employé souvent le Type des *Quatre Enfans*, dont trois sont nuds, l'un porte une Corbeille de fleurs, l'autre tient une Faux, le troisième soutient une Corbeille remplie de fruits, le quatrième est vêtu, a un coqueluchon sur la tête, & tient à la main un Oiseau; ces attributs sont visiblement les symboles des quatre Saisons de l'année. Au reste l'Inscription du Médaillon convient parfaitement au règne de Probus. Ce Prince outre les vertus militaires, possédoit dans un degré éminent l'art de gouverner; il fit renai-

tre le règne d'Auguste; la sagesse de ses Loix & de ses Ordonnances procura partout l'abondance & le bonheur des Peuples; il permit aux Gaulois, aux Espagnols, & aux Pannoniens de planter & de cultiver des vignes; c'est peut-être aux Réglemens de ce Prince que la France doit les premiers *Plants* des vignes de Bourgogne.

Un des monumens les plus précieux de ce Cabinet, est un Médaillon de bronze (Pl. 104. n°. 1.) de Maximien Hercule; d'un côté on voit le Buste de l'Empereur avec la cuirasse & le bouclier, arretant de la main droite un cheval enharnaché; la Légende, *VIRTVS MAXIMIANI AVG.* de l'autre côté paroissent trois Déeses, au milieu la Monnoye avec sa balance, la corne d'abondance & à ses pieds un tas de pièces de monnoye; à droit, la Ville de Rome porte de la main droite un globe qui soutient une Victoire, & tient de la gauche une Haste, le Bouclier paroît à ses pieds; à gauche, une femme porte à la main droite des épis & des pavots de la gauche. On voit autour cette belle Légende *SALVIS AVGG ET CAESS. FEL. ORBIS TERR.* Les deux Augustes sont Dioclétien & Maximien & Constantius Chlorus. Tous les Ecrivains de ce siècle ont célébré l'union des quatre Princes dont la concorde contribuoit à la félicité des Peuples. Cette Inscription rappelle la flatterie d'un Monétaire Grec qui n'a pas eu honte

de graver sur la Mounoye cette Légende KOMOΔΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ Ο ΚΟΣΜΟΣ ΕΤΥΧΕΙ, *Commodo Imperante Felix Orbis Terrarum*. Au reste les trois Femmes, sur le revers du Médaillon de Maximien, paroissent représenter les Vertus du Prince, ses Exploits Militaires, ses Libéralités, & le soin qu'il prenoit des Vivres & de la subsistance des Peuples.

Enfin on voit (Pl. 109. n°. 3.) un Médaillon de Bronze de l'Empereur Constans, qui ne se trouve dans aucun autre Recueil. La Tête du Prince porte une Couronne de Laurier ornée de rosettes de perles, avec la Légende CONSTANS P. F. AVG.; au Revers, l'Empereur à cheval marche la main droite élevée, précédé de la Victoire qui porte une Couronne. On lit autour la Légende VICTORIA AVGG. qui paroît devoir se rapporter à la Victoire de l'Empereur Constans sur les Francs dans la Gaule, en l'année 342. Les deux Augustes désignés sur le Médaillon, sont Constans & Constantius; Constantin leur Frere étoit mort l'an 340.

II. M. Venuti a remarqué dans ce second Volume plusieurs traits Historiques, qui se tirent des Médailles, & qu'on ne trouve point dans les Ecrivains.

Lampridius rapporte dans la vie de Sévère Alexandre, que ce Prince donna trois fois au Peuple le *Congiaire*; c'étoit une distribution extraordinaire faite au Peuple Romain en argent ou en denrées, Un

Médailon de cet Empereur (Pl. 64. n°. 1.) fait mention d'un quatrième *Congiaire*; LIBERALITAS AVGVSII IIII. un cinquième *Congiaire* est marqué sur d'autres Médailles du même Prince.

Les Historiens ne nomment point la Princesse que Gordien Pie épousa l'an 241 avant son Expédition de Perse; les Médailles & les Inscriptions nous apprennent que le nom de cette Impératrice étoit *Furia Sabina Tranquillina*, dont le Pereur tant de part au sage gouvernement & aux Exploits militaires de l'Empereur.

Ce n'est aussi que par le secours des Médailles qu'on a découvert le nom de l'Impératrice femme de Trajan Déce; les Antiquaires ont reconnu qu'elle se nommoit *Herennia Etruscilla*. Mais on trouve sur les Monumens un troisième nom, par abréviation, ΚΟΥΠ, qu'on a expliqué par CVPIENNIA. Une Inscription qui a été découverte aux environs de Rome, depuis quelques années, lève la difficulté, & donne les trois noms de l'Impératrice, *Herennia Cupressenia Etruscilla*, voici l'Inscription rapportée par M. Muratori (Inscript. Tom. 2. pag. 1036.)

.... ERENNIAE  
CVPRESSENIAE  
ETRVSCILLAE. AVG.  
CONIVGI. D. N. DEC I.  
AVG. MATRI. AVGG.  
N. N. ET CASTROR.  
S. P. Q. *Carsolanus*.

Ce Monument précieux lève encore une autre difficulté sur les En-

fans d'Etruscille. Le Baron de Spanheim a prétendu que cette Princesse n'a eu de Trajan Déce qu'un Fils *Herennius Etruscus*, qui fut tué avec son Pere dans un combat, & que Hostilien avoit été plutôt le Gendre que le Fils de Déce. Trifstan & Vaillant avoient été du même sentiment. Le P. Hardoiin convient que Déce a eu deux enfans, mais de deux Femmes, d'Etruscille *Herennius Etruscus*, & Valens Hostilien d'une prétendue *Hostiliana*, qui est une pure fiction du sçavant Antiquaire. Le P. Banduri a pensé que Déce a eu deux Enfans d'Etruscille, *Herennius Etruscus* & Hostilien, qui furent tous deux Augustes, du vivant de leur Pere, comme il est prouvé par une belle Médaille d'argent du Cabinet du Roi, sur laquelle on voit d'un côté la tête de Trajan Déce, & de l'autre la tête d'Etruscille & celles des deux Princes ses Enfans. Cette explication est pleinement confirmée par le Monument érigé en l'honneur d'Etruscille femme de l'Empereur Dece & Mere de deux Augustes, MATRI AVGG. N. N. On ne doit plus rejeter le témoignage de l'Historien Zozime qui assure qu'à près la mort de Déce, un de ses enfans (Hostilien) qui lui survéquit, fut aussitôt adopté par Trébonien Galle.

Les Antiquaires ont aussi suivi des opinions différentes sur le mari de l'Impératrice *Magnia Urbica*, dont le nom n'est connu que par les Médailles; Trifstan, Patin

& Mezzabarbe ont pensé qu'elle étoit femme de Maxence fils de Maximien Hercule; le P. Hardoiin, en considérant la fabrique des Médailles à cru qu'elle étoit d'un temps antérieur à Maxence, & qu'elle avoit épousé Carinus; M. Guebrier dans une Dissertation imprimée à Paris en 1704; ayant examiné la fabrique des médailles, les lettres qui se lisent à l'exergue, & en particulier une Médaille au revers de laquelle *Magnia Urbica* est aisée ayant derrière elle la Félicité avec ses attributs, & devant elle deux jeunes enfans, prouva que cette Princesse étoit femme de Carus & mere de Carinus & de Numérien; le P. Hardoiin dans la dernière édition de ses ouvrages (Select. Oper. pag. 879) est revenu à cette opinion, avec cette différence, que Carus n'a eu de *Magnia Urbica* que Numérien. Le Baron de Spanheim (*de Præstant. & usu Numism.* Tom. II. p. 311.) combat l'opinion de M. Guebrier, sur ce que le Type des deux enfans sur la Médaille ne peut convenir à Carinus & à Numérien qui étoient parvenus ou touchoient à l'âge viril, lorsque Carus leur Pere fut élevé à l'Empire, & parce que ces trois Princes moururent dans l'espace de trois ans; il conclut qu'on ne peut décider quel Empereur épousa *Magnia Urbica*, jusqu'à ce qu'on ait découvert quelque nouveau Monument.

La difficulté qui arrêtoit M. de Spanheim est levée par un beau Médaillon de deux cuivres, (Pl. 98.)



98.) au revers duquel , Magnia Urbica sous la forme d'une Déesse est assise, la tête voilée, tirant de la main droite le voile sur son visage, & tenant de la main gauche une *Heste*; devant elle paroissent deux jeunes hommes d'âge différent, avec la *toge* ou robe virile. Sur le dos du siège est appuyée la Félicité qui tient d'une main le Caducée & de l'autre une Corne d'abondance; on lit au tour PVDICTIA AVG. M. Venuti pense que le Type de ces deux jeunes Hommes représente Carinus & Numérien, & que Magnia Urbica a été femme de Carus Pere des deux Princes. Ce Médaillon précieux, de la plus belle conservation, indubitablement antique, a été trouvé dans les Caracombes de Rome. M. Venuti avertit qu'il connoît deux ou trois Médaillons de Magnia Urbica, qui sont faux & de coin moderne, & que le Baron de Stofch a recouvert un des moules dont les Faussaires se sont servis pour la fabrication de ces prétendus Médaillons.

Nous pourrions tirer du second Volume plusieurs autres observations intéressantes pour la Géographie, la Chronologie, & pour l'Histoire des Empereurs. Il faut voir le Livre même; nous finirons par une Remarque sur le Titre de *Nobilissimus Cæsar*, donné aux Princes qui étoient destinés à l'Empire. M. Venuti ( 11. Vol. p. 33.) après tous les Antiquaires, a cru que ce Titre n'a commencé à paroître sur les Médaillons que sous

le règne de l'Empereur Philippe, *Hunc sibi Titulum primum assumpsit Philippus Junior, prius quam Augustus renunciaretur.* Nous avons vu à Paris dans le Cabinet de M. Pellérin une Médaille de Diaduménien, de grand bronze, de la plus belle conservation, & jusqu'à présent unique, dont voici la description. M. OP. ANTONINOS NOB. CAES. C'est-à-dire, *Marcus Opellius Nobilissimus Cæsar*. Le Buste de Diaduménien, la tête nue tournée de droit à gauche, avec le *paludamentum* sur les épaules. Le Type du Revers représente la Louve qui allaite Romulus & Remus, avec la Légende ROMAE FEL. On connoît ce Revers avec la même Légende sur des Médailles de Caracalle & de Macrin; ce précieux Monument est expliqué dans un Mémoire lu depuis peu à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, dans lequel on prouve 1°. que la Ville de Sidon avoit reçu une Colonie Romaine dès le règne de Caracalle; 2°. que les Médailles de Caracalle, de Macrin & de Diaduménien, qui ont au revers le Type de la Louve & des deux Enfants avec la Légende ROMAE FEL., ont été frappées par les Habitans de cette Colonie; 3°. que le Titre de *Nobilissimus Cæsar* ne commence point à paroître sur les Médailles sous le règne de Philippe, puisque ce Titre est donné à Diaduménien sur une Médaille indubitablement antique,

*LES COUTUMES DU DUCHÉ DE BOURGOGNE, AVEC les anciennes Coutumes, tant générales que locales de la même Province, non encore imprimées: & les observations de M. BOUHIER, Président à Mortier Honoraire au Parlement de Bourgogne & de l'Académie Française, en deux volumes in-fol. A Dijon.*

## QUATRIÈME EXTRAIT.

**N**OUS avons remarqué dans le Journal du précédent mois, que les observations contenues dans le premier volume de cet ouvrage, remplissoient cinquante chapitres. Nous y avons même déjà exposé le plan, l'ordre & les objets particuliers de chacun des 20 premiers chapitres, dont le Droit Romain est le principal sujet, & qui occupent 210 pages.

Les 30 autres chapitres contenus dans ce premier volume, composent près de 500 pages & peuvent être réduits à deux objets généraux. Le premier de ces objets consistant dans l'autorité qui appartient à tous les Statuts, & dans ce qui distingue les Statuts réels des Statuts personnels, comprend en 218 pages, seize chapitres qui sont les chapitres 21, 22, &c. jusqu'au trente-sixième inclusivement. L'autre objet concernant les Fiefs, embrasse en 268 pages les 14 chapitres suivans, &c. jusques & compris le cinquantième.

Tout le monde sçait que nos Statuts Coutumiers ne consistent que dans les rédactions d'usages qui ayant varié en France selon les différens lieux, ont ainsi introduit en divers Pays ou Cantons des loix

& des dispositions fort différentes. Parmi ces Statuts, les uns ont pour objet direct les personnes même dont ils régulent l'état & la capacité: les autres concernent directement les biens, meubles & immeubles, dont ils déterminent la nature & sur lesquels ces Statuts marquent comment ils permettent d'en disposer. Il n'est pas douteux en général, que ce qui concerne la personne & les biens mobiliers de chaque Citoyen, doit être réglé par les Statuts du lieu de son domicile, & que ce qui regarde les biens immobiliers, est régi par les Statuts du lieu dans lequel chaque immeuble est situé. Mais comme le domicile est de bien des sortes & se considère très-différemment, selon la diversité des objets dont il doit décider; comme d'ailleurs il se trouve plusieurs Statuts dont les dispositions semblent convenir en même temps aux personnes & aux biens; enfin comme les règles les plus générales, singulièrement sur cette matière, sont presque toutes sujettes à plusieurs exceptions; il est difficile en bien des cas de déterminer entre divers Statuts, qui régulent différemment le sort des prétendans, quelle est la Loi qui

doit prévaloir. Cette matière est même regardée dans notre Droit François comme une des plus épineuses & des moins éclaircies : & c'est sans doute ce qui a fait redoubler à M. le Président Bouhier ses efforts , pour y découvrir des principes surs & simples , & pour bien expliquer ceux qu'il se flatte d'avoir connus par ses recherches & par ses méditations. On peut consulter à ce sujet ce que nous en avons déjà observé dans notre premier extrait, d'après la Préface de l'Auteur.

Dans les seize chapitres d'observations que ce volume nous fournit sur les Statuts réels & personnels, les trois premiers contiennent ce qu'il y a de plus général sur cette matière : les cinq suivans concernent les Statuts que l'Auteur regarde comme personnels, les sept postérieurs embrassent les Statuts qu'il a envisagé comme réels , & le dernier explique la règle qu'il croit devoir être suivie dans le doute sur la qualité des Statuts.

Le chapitre 21 étant destiné à expliquer quels sont en général les Statuts réels & personnels, & leur effet, donne lieu à l'Auteur de traiter ; 1°. des diverses espèces de domicile & de leurs différens effets selon la diversité des cas qui sont à régler ; 2°. des dispositions légales que la volonté contraire de l'homme peut faire cesser : ce qui l'engage dans une infinité de détails dont il seroit trop long de donner l'analyse ; mais que les Jurisconsultes pourront assez préfu-

mer. Nous observerons seulement que l'Auteur y discute avec étendue ( n. 49 & suiv. ) la différence entre les Statuts exclusifs de certaines choses ou simplement négatifs, & les Statuts prohibitifs dont la Loi est beaucoup plus gênante & dont il distingue plusieurs espèces qui ont des effets très différens.

Le chapitre 22 qui est encore très-détaillé, a pour objet l'autorité des Statuts sur ceux qui ont transféré leur domicile en d'autres Provinces ; l'Auteur y revient encore à l'explication des différentes sortes de domicile & des effets du changement de demeure à l'égard des Testamens, de la puissance paternelle & maritale, de la condition des femmes séparées ou communes, douairières, donataires, &c. Il explique surtout ce qui concerne, à l'égard des conjoints, les usages de la Normandie. Le grand principe par lequel l'Auteur décide de toutes les questions sur les droits respectifs des conjoints de tout Pays, est ( n. 89. ) que ces droits doivent être réglés par la loi du Domicile du mari, lors du mariage, d'une manière stable & indépendante de tous les changemens de domicile qui pourroient suivre le mariage. Il observe cependant ( n. 142. & suiv. ) que cette règle générale peut souffrir plusieurs exceptions ; les exemples qu'il en donne sont dans des cas qui intéressent des tiers, lorsque ces tiers ont contracté avec des femmes, dans des Coutumes différentes de celles du domicile matrimonial, par rapport

aux obligations des femmes. L'Auteur traite aussi dans ce chapitre des changemens que la translation de domicile peut causer dans la nature des rentes constituées qui sont censées meubles, dans une partie du Royaume & immeubles dans une autre. Et il finit (n. 169. & suiv.) par l'exposition des règles qui doivent faire distinguer le domicile de chaque Citoyen, selon son état, & selon les circonstances.

Toutes ces notions présumées l'Auteur explique dans le chapitre 23, ce qu'on doit entendre par Statuts réels & par Statuts personnels, & les principes généraux qui servent à les distinguer. Le nombre infini de questions qu'embrace un pareil sujet, la contrariété des sentimens des Jurisconsultes qui ont agité ces questions, la subtilité des raisonnemens qu'ils y ont mis en usage, enfin le peu de secours que présentent à cet égard les Loix & les décisions des Tribunaux, tout semble contribuer à rendre la matière extrêmement difficile. Quoiqu'anciennement Du Moulin & Dargentré eussent déjà répandu quelques lumières sur ce point; quoique M. Froland & M. Boullenois l'eussent mis depuis peu dans un nouveau jour; il y restoit encore à désirer une infinité d'éclaircissemens qui avoient besoin de toute la science, de toute la sagacité & de tout le travail que M. le Président Bouhier y a employés. L'Auteur après avoir tracé une espèce d'Histoire abrégée de la matière, expose les sources de ses dif-

ficultés qu'il réduit à trois principales; 1°. l'ancien préjugé de la réalité des Coutumes; 2°. La trop grande déférence pour les Arrêts; 3°. les défauts des règles proposées jusqu'à présent sur ce point. Ainsi pour examiner la matière, indépendamment de ces préjugés, il s'y propose la règle de Descartes, & après avoir distingué les Statuts en personnels, réels & mixtes; il soutient que s'agissant moins en cette matière de l'essence des choses que de leur effet, tous les Statuts mixtes, dont Dargentré a fait le premier la distinction, doivent être mis au rang des personnels ou des réels.

Il remarque ensuite divers systèmes généraux, & différentes définitions dont il relève les défauts & préférant la définition de Paul Voet à toutes les autres parce qu'elle est tirée *ab effectu*: il s'entient à regarder comme Statut réel, celui dont le pouvoir ne s'étend pas au-delà de son territoire; & comme personnel celui, qui étend son empire sur les biens de ceux qui lui sont soumis, en quelques lieux qu'ils soient situés. Il observe qu'encore que la règle « étroite soit pour la restriction des » Coutumes dans leurs limites, l'extension en a été néanmoins admise en faveur de l'utilité publique » & souvent même par une espèce » de nécessité..... & que cette » extension est fondée sur une espèce » ce de Droit des gens & de bien-séance, en vertu duquel les différents peuples sont tacitement » demeurés d'accord, de souffrir

» cette extension de Coutume à  
 » Coutume , toutes les fois que l'é.  
 » quité & l'utilité commune le de-  
 » manderoient ; à moins que celle  
 » où l'extension seroit demandée ,  
 » ne contint en ce cas une dispo-  
 » sition prohibitive.

Cela posé , l'Auteur réduit les principes de cette matière à quatre règles principales qu'il explique avec assez de détail , & auxquelles il joint une observation & deux autres règles tirées des ouvrages de M. Boullenois. Comme ces règles peuvent faire juger de l'ouvrage de M. le Président Bouhier , nous croyons devoir en inférer ici le précis & voici à quoi elles se réduisent. On doit tenir pour personnel ; 1°. tout Statut qui concerne des droits incorporels , & indivisibles ; 2°. tout Statut qui est fondé sur une convention tacite & présumée des contractans ; 3°. tout Statut qui renferme une prohibition aux personnes qui lui sont soumises , pour quelque cause publique ; 4°. tout Statut , qui concerne les formalités extrinsèques des actes & leur authenticité . . . en sorte que quand l'acte est passé dans les formes usitées au lieu où il est rédigé , il a partout son exécution. » Tout Statut qui n'est pas personnel est réel . En fin le Statut personnel qui permet une chose , cède au Statut réel qui la défend : Et quand le Statut personnel du domicile est en concurrence avec le Statut personnel de la situation des biens , celui du domicile doit l'emporter sur celui de la situation des biens.

Les cinq chapitres suivans expli-

quent le détail qui regarde les diverses espèces de Statuts personnels que l'Auteur réduit à cinq classes principales. La première de ces classes embrassée dans le chap. 24 , les Statuts qui régissent en général l'état , la condition des personnes , & leur capacité ou incapacité , tels que ceux concernant la puissance tutelaire & paternelle , le bénéfice d'âge , l'état des Fiancés & des gens Mariés , celui des Majeurs , des Emancipés & des Mineurs , la garde appartenante au Pere ou à l'Ayeul , la capacité de tester , l'état & la filiation des enfans , la Noblesse , les qualités d'homme Franc ou main mortable , les taches qui résultent d'une condamnation infamante , les qualités d'Héritier & des autres Successeurs à titre universel , celle résultante du bénéfice d'inventaire.

La seconde classe traitée dans le chapitre 25 , renferme les Statuts qui regardent les droits & devoirs personnels , ou les choses attachées aux personnes. Tels sont , selon l'Auteur , ceux qui concernent les meubles , les actions personnelles & obligations pour deniers , les rentes constituées , les Offices , l'hommage dû par le Vassal à son Seigneur , la collation des Bénéfices , le privilège accordé aux femmes de renoncer à la communauté , la nécessité d'instituer ses enfans héritiers , les subventions sur les Bénéfices , le Bénéfice de restitution , le préciput légal de survie entre Conjoints Nobles , selon la Coutume de Paris ,

Les Statuts fondés sur les conventions présumées des contractans, composent la troisième classe & le chapitre 27. L'Auteur observe que la personnalité de ces Statuts est fondée sur ce qu'ils doivent avoir autant d'étendue que si les conventions étoient expressees. Il range dans cette troisième classe les Statuts qui ont pour objet la communauté conjugale, sur laquelle l'Auteur discute encore ce qui intéresse la Coutume de Normandie, les sociétés tacites, l'action de remploi & d'indemnité, l'augment des bagues & bijoux & gains de survie, le douaire conventionnel & même le coutumier, le droit de viduité usité en Normandie pour les maris, la renonciation des filles dotées, l'engagement des cautions, l'action contre les Nominateurs d'un Tuteur, l'action solidaire contre les Cohéritiers, les hypothèques tacites, la saisine des aînés de la dot & du douaire, la commise du fief, l'engagement imposé aux Pères & aux Maris de répondre des dettes de leurs Enfants & de leurs Femmes, les droits du Conjoint survivant sur les biens du Prédécedé.

La quatrième classe est formée des Statuts qui pour quelque cause publique contiennent des prohibitions aux personnes qui leur sont soumises, & occupe le chap. 27. Cette classe comprend les Statuts qui restreignent le douaire conventionnel, ceux qui autorisent les Sénatus-Consultes Macédonien ou Velleïen, ceux qui défendent l'a-

liénation des fonds dotaux, ceux qui interdisent les avantages entre Conjoints & les Statuts prohibitifs émanés de nos Rois dans leurs Ordonnances.

Enfin la cinquième classe contient dans le chap. 28, les Statuts qui regardent les formalités & l'authenticité des actes; les exemples que l'Auteur donne concernent les donations, les mariages, les renonciations des Veuves, les séparations de biens entre Conjoints, le bénéfice d'inventaire, la création d'un Curateur à une succession vacante, l'acceptation de la garde, les émancipations, les actes des Commissaires délégués, ceux qui sont destinés à assurer la possession des fonds, les partages des Pères entre enfans en Bretagne, & le contrôle des actes.

On peut de même considérer chacun des sept chapitres suivans, qui traitent des diverses sortes de Statuts réels, comme formant autant de classes séparées sous lesquelles l'Auteur a rangé tous ces Statuts.

Le chapitre 29 traite des Statuts qui régulent la nature & la qualité des immeubles, & les droits qui les concernent. Tels sont, selon l'Auteur, les Statuts qui ont pour objet les biens dont l'affiète est fixe & leurs charges; tels sont les Statuts qui concernent les fiefs, la majorité féodale, les droits Seigneuriaux, la qualité de main mortable pour les fonds, les dixmes, les servitudes réelles, les actions & dettes immobilières, les

propres, les immeubles fictifs sujets au retrait & au douaire, les gardes Royales ou Seigneuriales, la manière de recouvrer la possession des fonds, le recours accordé en Normandie à la femme qui a vendu ses fonds dotaux, la saisine des Héritiers & les autres saisines qui ont lieu, soit en cas d'écheute de main morte, soit dans le cas de succession mutuelle entre associés.

Les Statuts qui regardent les successions légitimes & qui tendent à la conservation des biens dans les familles, remplissent le chap. 30. L'Auteur place dans cette classe les Statuts concernans les droits d'aînesse, les prohibitions de vente de propres sans le consentement des Héritiers, les restrictions de dispositions entre vifs, la survie des Donateurs ou Testateurs surtout en Normandie & en Bourgogne, le Retrait lignager, les partages des Peres entre Enfans, les contributions aux dettes entre Héritiers, l'incompatibilité des qualités d'Héritier & de Légataire, &c. L'Auteur termine ce chapitre par l'observation de quelques Statuts qui quoique concernant les successions ne sont pas réels. Tels sont ceux qui se rapportent aux successions anormales, dont il donne pour exemples la Veuve Normande qui hérite de son mari pour une certaine portion des conquêts, le survivant des Conjoints lorsqu'il succède au Prémourant, & les successions entre mains mortables.

Le chapitre 31 a pour objet les Statuts qui ont introduit des pré-

cautions en faveur des personnes tierces. Tels sont ceux qui régulent la tradition des choses données, les formalités des donations, les constitutions d'hypothèque, le contrôle des actes, & les autres formalités dont l'observation intéresse des tiers.

Le chapitre 32 traite des Statuts qui regardent l'exécution des contrats & des jugemens sur les fonds, tels que ceux concernans le Retrait, l'action en déclaration d'hypothèque que l'Auteur soutient dérivée du Droit Romain, la matière des Décrets & la vente des immeubles de Mineurs.

Les Statuts qui intéressent la Police remplissent le chapitre 33, & l'Auteur y comprend ceux concernans les défenses de transports de grains, ou de vente de fonds au profit d'Etrangers, les mesures des fonds & des choses mobilières, les jours fetés & fériés, les honoraires des Avocats & le recours contre les peres & meres pour les delits de leurs enfans.

Les Loix Pénales sont l'objet du chapitre 34. L'Auteur y discute, non seulement ce qui concerne les peines & confiscations résultantes des délits, mais encore ce qui intéresse les peines civiles, telles que la commise féodale ou censière, & les Loix contre les secondes noces ou contre les Veuves remariées dans l'an de deuil.

Le chapitre 35 est réservé pour les Loix qui sont ou exorbitantes du Droit Commun, ou manifestement injustes. Les exemples que

l'Auteur donne de ces Loix se réduisent à celles qui concernent les prescriptions, la Garde Noble ou Bourgeoise accordée à d'autres qu'aux peres, aux Loix qui gênent les dernières dispositions, à celles qui déchargent la Veuve renonçante des dettes auxquelles elle s'est engagée, à celles qui donnent la Noblesse ou du moins quelques effets de la Noblesse aux enfans des femmes Nobles, à l'Edit de S. Maur sur la succession des meres, aux Loix qui rendent certaines personnes responsables des dettes ou délits d'autrui, aux pouvoirs donnés par le Pape à ses Légats, & à la fameuse Loi *assiduis* 12 Cod. *Qui potior, in pign.*

Enfin toute ces discussions sont terminées dans le chapitre 36, par l'exposition des régles que l'Auteur croit devoir déterminer, dans le doute, la réalité ou la personnalité de tout Statut. M. Boullenois décide qu'en ce cas, le Statut doit être regardé comme réel. M. Froland paroît penser de même, & c'est ce qui a engagé M. le Président Bouhier à proposer ses vûes qui sont fort différentes. Il observe d'abord que le doute dont il s'agit ne peut tomber sur une Loi exorbitante du Droit Romain, parce que cette seule circonstance suffit pour rendre son Statut réel. Mais à l'égard des autres Statuts qui ont quelque fondement dans le Droit naturel ou dans le Droit Commun; il soutient qu'on doit ordinairement les regarder comme personnels, selon le principe de Dumou-

lin, *queratio & equitas simul junctæ, sunt medium, per quod fit extensio*, & selon l'axiome d'Accurse qu'en concurrence de la personne & de la chose, la personne doit prévaloir. L'Auteur y appuie son système sur ce que le bien public exige l'extension de la personnalité des Coutumes, le plus qu'il est possible, rien n'étant plus propre à simplifier les affaires & à en retrancher les embarras & les procès que la réalité des Coutumes fait naître dans les partages des successions, surtout dans les grandes maisons dont les biens sont répandus en différentes Coutumes. Il applique ensuite ce principe aux renonciations des filles dotées, & il finit en le confirmant par une observation générale, c'est qu'on doit regarder comme exprimé, dans un Statut, tout ce que le Rédacteur y auroit vraisemblablement ajouté, si on lui avoit demandé de s'en expliquer.

Dans chacun de ces 16 chapitres sur les Statuts réels & personnels & surtout dans les 8 premiers qui sont les plus étendus, l'Auteur suit sa méthode ordinaire de discuter avec le plus grand détail tous les sentimens contraires au système qu'il établit & de répondre à tout. Il nous a paru qu'un peu plus d'ordre dans l'exécution de ce détail de chaque chapitre, auroit ajouté à l'ouvrage de nouvelles perfections, en rendant la lecture tout à la fois plus courte, plus aisée & plus satisfaisante. Du reste si le nouveau jour dans lequel M. le Président Bouhier a mis cette matière, ne



ne produit pas l'effet de réunir tous les suffrages sur tant de questions différentes : du moins il y a lieu d'espérer qu'il écartera plusieurs questions que la seule obscurité de la matière faisoit auparavant regarder comme problématiques , & le petit nombre de principes assez simples sur lesquels porte tout le système de M. le Président Bouhier , est un préjugé avantageux pour la solidité.

Le détail auquel nous nous sommes livrés, sur cette seconde partie des observations contenues dans le premier volume , ne nous permet plus de nous étendre de même sur la troisième , mais ce détail de la seconde partie nous a paru nécessaire sur une matière aussi intéressante que peu éclaircie. D'ailleurs l'avantage que cette matière nous a offert d'y pouvoir présenter plus aisément tout le fonds d'un système nouveau de l'Auteur, nous y a fait donner la préférence sur les autres. Nous aurions à la vérité bien d'autres motifs assez pressans pour faire connoître de même la troisième partie des observations de ce premier volume : car la manière dont l'Auteur l'a approfondie, la rend encore aussi curieuse qu'utile. Mais puisqu'il ne nous est plus permis de nous y arrêter ; il faut malgré nous nous résoudre à n'en tracer que l'idée la plus abrégée.

Cette troisième partie qui concerne les fiefs comprend 14 chapitres. Le trois premiers de ces chapitres concernent cette matière plus en général. Les droits respec-

tifs & réciproques du Vassal & du Seigneur Féodal, considérés d'abord séparément & ensuite vis-à-vis l'un de l'autre, sont l'objet particulier des six chapitres suivans ; les deux postérieurs traitent des diverses manières dont peuvent être réunis les fiefs dominant & servant. Enfin les Dixmes, le Franc-aleu & les droits de Guet & Garde, sont la matière des trois derniers chapitres : pour rendre cette idée plus exacte, voici succinctement à quoi se réduit l'objet de chacun de ces chapitres, dont le détail se présu-mera encore aisément par leurs seuls titres & par ce que nous observerons en deux mots sur le premier. Ce chapitre qui est le trente septième de ce premier volume explique l'origine, la nature & la définition des fiefs, & le droit par lequel ils sont régis. L'origine des fiefs est une de celles qui partage le plus les Scavans, & qu'il seroit le plus important de bien connoître pour distinguer avec une plus juste précision la vraie nature de cette espèce de biens, & conséquemment les principes qu'on y doit appliquer. Les uns attribuent cette origine au Droit Romain, d'autres aux anciens Gaulois, d'autres aux Conquérans du Nord qui formèrent leurs états des débris de l'Empire Romain, & cette dernière opinion adoptée dans un nouvel ouvrage sur les Loix semble être aujourd'hui la plus commune. Cependant nous n'avons point été étonnés de voir M. le Président Bouhier s'attacher par préférence à l'opinion

qui fait dériver le droit des Fiefs, des usages des Romains sur le modèle des Emphytéoses. Il s'attache surtout à établir que les Livres des Fiefs doivent servir de règle en France pour tous les points non réformés par nos usages ou par les Coutumes des Lieux. Ce n'est pas que l'Auteur regarde les Compilateurs de ces Livres des Fiefs comme Législateurs. Mais il envisage leur rédaction comme embrassant ce qu'il y avoit de meilleur dans les usages de leur temps. Il observe les conformités de notre ancien Droit des Fiefs avec ce Droit des Lombards, qui avoit été porté en Italie par les François; & il applique singulièrement son système au Duché de Bourgogne, dont la Coutume lui paroît l'autoriser plus particulièrement.

La distinction des diverses espèces de Fiefs, & singulièrement de ceux connus dans le Duché de Bourgogne, est le sujet du chapitre trente huitième. Le trente-neuvième concerne les créations des Fiefs, & explique quelles personnes peuvent les posséder.

Le droit que le Vassal a sur son Fief, le droit que le Seigneur Féodal a dans le Fief de son Vassal, & les devoirs réciproques qui ont lieu entre le Seigneur & son Vassal, sont les objets des chapitres 40, 41 & 42. Les chapitres 43, 44 & 45 traitent de la foi & hommage que le Vassal doit à son Seigneur Féodal, de l'aveu & dénombrement dû au même Seigneur & du droit qu'il a de saisir Féodalement le Fief

de son Vassal, si ce Vassal a manqué aux devoirs de fief. La réversion & la réunion du Fief servant au Fief dominant, sont discutées dans les chapitres 46 & 47, dont le dernier traite aussi de la réunion de la Censive au Domaine direct.

L'origine des Dixmes inféodées, & l'exposition des principes qui les concernent, occupent le chapitre 48. Le quarante-neuvième concerne les Fiefs de franc-aleux, c'est-à-dire, le Franc-aleu Noble, dont l'Auteur trace aussi une Histoire abrégée surtout pour le Duché de Bourgogne. Enfin le cinquantième & dernier de ce volume explique l'origine la nature & les règles du droit de Guet & Garde, tant réel que personnel, singulièrement pour la Bresse & le Duché de Bourgogne; l'Auteur soutient qu'en Bourgogne ce Droit est purement personnel & même provisionnel, & non Royal, ni Seigneurial.

Quoique ces observations soient destinées particulièrement à éclaircir le droit du Duché de Bourgogne; cependant on verra aisément par ce que nous en avons fait connoître, que la plus grande partie de l'ouvrage convient en général à tout le Droit François: & l'utilité dont il peut être sur presque toutes sortes de matières Civiles, se reconnoît sans doute beaucoup mieux, si l'étendue de l'ouvrage ne diminueoit pas le nombre de ses Lecteurs.

Nous achèverons au mois prochain l'extrait de ces observations, en y rendant compte du second volume,

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

F R A N C E.

D' A N G E R S.

**E**SSAI sur le progrès des beaux Arts, troisième édition avec des additions & des changemens considérables ; prix 12 f. A Angers , chez Louis-Charles Barrière, Imprimeur & Libraire juré de l'Université, rue S. Laud , à la Science, 1750. Brochure in-4°. de 12 pages.

Cet ouvrage est de M. de la Sorinière dont le nom est connu , & comme en bonne part de tous ceux qui lisent les ouvrages Périodiques , qu'il enrichit souvent de ses productions. Un ouvrage de cette nature n'étant point susceptible d'extrait , nous nous contenterons , pour en faire connoître le mérite d'en rapporter un morceau. Si nous avons choisi , nous n'avons donné la préférence qu'au morceau le plus étendu. Voici une partie de ce que dit l'Auteur au sujet des décorations , musiques , & machines de l'Opéra.

Sur ces bords où la Seine , en miracles féconde ,

Rassemblent tous les Arts qui décorent le monde ,

Il est un Sanctuaire aux Graces consacré ,  
Séjour des Amadis , & des Dieux révéré ,

C'est un temple lyrique , où l'enfant de Cithère

Vient entendre des airs inspirés par sa mere ,

Et verser à longs traits ce dangereux poison

Qui dévore le cœur , & trouble la raison.

Le Dieu s'en applaudit , & doublement perfide ,

Blesse le Spectateur du même trait qu'Armide.

Il rit de voir Iphigène en proie à ses douleurs

Aux soupirs qu'elle exhale entremêler des pleurs ,

Et pour de faux Rolands réalisant ses peines

Se forger dans son cœur de véritables chaînes.

Dans ces lieux enchantés tout prend une ame , un corps ;

Tout s'y personifie , & ressent des transports.

Les graces du Pinceau , la noble Architecture ,

Y forment mille objets plus beaux que la nature.

J'y vois dans des lointains avec art ménagés

De superbes Palais dans l'instant érigés ,

B b b ij

Et Neptune en courroux commandant  
aux orages

Sur ses flots entr'ouverts produire des  
naufrages.

Nous renvoyons à l'ouvrage même ceux qui seront curieux du reste de la description, & des divers autres sujets que l'Auteur a traités.

#### DE PARIS.

Nous avons annoncé dans les nouvelles du Journal de May 1742, un Mémoire où l'on propofoit deux projets sur la manière dont on pouvoit achever le Louvre ; le premier étoit de continuer tout au tour de l'intérieur de la Cour le troisiéme ordre qui est élevé sur la façade adossée à la Colonnade ; l'autre projet étoit de démolir ce qui existe de ce troisiéme ordre, & de faire régner tout au tour de la Cour un petit attique pareil à l'ancien. Il paroît un nouveau projet qui mérite d'autant plus d'attention, qu'avec tous les avantages qu'on trouve dans les deux autres, il a encore celui d'être beaucoup moins dispendieux, sans que l'exécution en soit cependant, ni moins agréable, ni moins magnifique. Voici en peu de mots les vûes de l'Auteur.

Le bâtiment où est la Colonnade, est achevé en dehors & du côté de la Cour ; il ne reste qu'à le couvrir en partie ainsi que les deux pavillons qui terminent la Colonnade, par un toit brisé dont la plus grande portion se trouvera cachée

par les balustrades extérieures & intérieures. Le fronton de la Colonnade est suffisant, il n'en faut point aux pavillons, soit pour faire dominer le milieu, soit pour éviter l'uniformité & la répétition. Telle est l'idée de l'Auteur à l'égard de ce premier corps de bâtiment : c'étoit celle de M. Perrault. Le corps de bâtiment qui est du côté de la rivière, contenoit trois Pavillons ; deux aux deux encoignures, & un au milieu avec deux corps de logis moins exhaussés ; la façade du même côté qui est d'une très-belle architecture, étoit peut-être suffisante, selon l'Auteur. Mais M. Perrault voulant que cette aile fût double, & que les entablemens de la façade qui regarderoit la rivière, fussent de même alignement que ceux de la Colonnade, se détermina à élever de ce même côté la façade qu'on y voit présentement, & qui se raccorde en effet avec la Colonnade.

Notre Auteur dont le but est toujours de profiter, autant qu'il est possible, de ce qui est commencé, pense avec M. Perrault qu'on doit démolir les combles des trois Pavillons, & les mettre au niveau de ceux qui terminent la nouvelle façade ; & par ce moyen l'extérieur devient d'accord avec l'intérieur. Mais il demande qu'on démolisse le mur de l'ancienne façade, qui lui paroît inutile, & même nuisible, à cause de son énorme épaisseur. Si on lui objecte que les appartemens qui avoient déjà au moins

30 pieds de largeur en dedans d'œuvre, en auront plus de soixante, qu'ils seront d'une largeur excessive & incommode, n'ayant point de dégagement. Ces inconvéniens ne l'arrêtent point; on n'aura, dit-il, qu'à pratiquer un Corridor qui régne sur la Cour dans toute la longueur de cette aile, alors les appartemens auront en tout sens telle grandeur qu'on voudra leur donner & jouiront de la vuë de la rivière.

Il vient ensuite à la façade extérieure qui regarde la rue S. Honoré. Il pense que comme l'architecture en est fort estimée des Connoisseurs & qu'elle fait variété, il faut bien se garder de la doubler, comme celle du côté de la rivière; les inconvéniens seroient les mêmes & peut-être encore plus grands. Il convient qu'un Palais de cette importance soit isolé, que l'accès en soit aisé de toute part, & qu'on en puisse faire le tour facilement. Si on vouloit doubler cette partie, on se trouveroit gêné par l'Eglise de l'Oratoire qui mérite d'être conservée; il ne resteroit plus d'espace pour le libre passage des voitures. Il est vrai que le Pavillon qui termine la Colonnade du côté de la rue S. Honoré, est saillant sur la façade dont nous parlons, mais il se raccorde avec cette même façade, & en le conservant, & en le répétant à l'autre extrémité de cette façade, tout est d'accord & de symétrie.

A l'égard de la façade qui don-

ne sur la place de la rue Froidmanteau, l'Auteur pense qu'on peut la laisser telle qu'elle est, à moins qu'on ne jugeât à propos dans la suite, ou si l'on veut dès à présent, rasoir les combles des Pavillons, & les rendre semblables aux autres. L'Auteur sera satisfait, pourvu que les quatre façades extérieures du Louvre soient d'accord & de symétrie dans toutes les parties qui composent chacune de ces façades.

Pour ce qui regarde la décoration des quatre façades intérieures qui forment la Cour du Louvre, l'Auteur pense que le troisième ordre qui régne le long de la façade adossée à la Colonnade, & qui continue en retour jusqu'au delà du Pavillon de l'aile du côté des PP. de l'Oratoire, doit être achevé jusqu'au même Pavillon inclusivement; & qu'on doit élever un troisième ordre pareil le long de l'autre aile, jusqu'au Pavillon inclusivement. A l'égard de la partie de ces deux ailes qui s'étend depuis ces deux Pavillons jusqu'au bâtiment qui donne sur la place Froidmanteau, il faut se contenter d'y construire un petit attique où il en manque, ou laisser subsister celui qui y est déjà construit. L'Auteur ne touche point à la façade du corps de bâtiment qui est du côté de la place Froidmanteau; il la laisse telle qu'elle est, à moins qu'on ne voulut démolir le Pavillon du milieu pour le mettre au niveau des autres.

Il étend aussi son projet jusques  
B b b iij

sur le bâtiment qu'occupoit feu M. le Cardinal de Rohan, & qu'on regarde comme une dépendance du Louvre. Ce morceau d'Architecture, dit l'Auteur, est précieux à beaucoup d'égards: mais comme il est comme isolé du Louvre, & qu'il n'y communique que par les dedans, il suffiroit pour l'achever, d'élever l'Attique qui y manque depuis le Pavillon du milieu, jusqu'au gros Pavillon qui fait l'enceignure du Louvre de ce côté-là, & de rendre cet Attique pareil à l'ancien qui subsiste.

Voilà en substance ce que contient le Mémoire; nulle vue d'intérêt ne l'a dicté; il ne doit le jour qu'au seul zèle de son Auteur pour l'embellissement & la décoration de la Ville Capitale, & pour la conservation d'un superbe Palais, qui restant exposé aux injures des saisons, ne peut subsister longtemps.

Guillaume Desprez, Imprimeur-Libraire, & Pierre Guillaume Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, ont donné un *Avis au Public au sujet du nouveau traité de Diplomatique*; où l'on examine les fondemens de cet Art: on établit des règles sur le discernement des titres, & l'on expose historiquement les caractères des Bulles Pontificales, & des Diplômes donnés en chaque siècle: avec des éclaircissemens sur un nombre considérable de points d'Histoire, de Chronologie, de Critique, & de Discipline; & la réfutation de diverses accusations intentées contre beau-

coup d'Archives célèbres, & surtout celles des anciennes Eglises. Par deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tom. I. avec Fig. 1750. in-4°. 18 liv. relié. Cet avis est une analyse du premier vol. du nouveau *Traité de Diplomatique* que nous annonçons, & dont nous rendrons compte avec l'étendue convenable dans un des Journaux suivans.

On vient de publier à l'Imprimerie Royale, deux vol. du Catalogue des Livres imprimés de la Bibliothèque du Roy: ces deux volumes regardent les Belles-Lettres. Ainsi on a déjà neuf volumes *in-folio* du Catalogue de cette Bibliothèque, sçavoir; 1°. un vol. pour les Mss. Hébreux, Samaritains, Syriaques, Coptes, Ethiopiens, Arméniens, Arabes, Persiens, Turcs, Tartares, Siamois, Indiens & les Livres Chinois; 2°. un vol. pour les Mss. Grecs; 3°. deux vol. pour les Mss. Latins; 4°. un vol. pour les Livres imprimés de la première partie de la Théologie, lequel comprend l'Ecriture Sainte, & ses Commentateurs, les Liturgies, les Conciles & les Peres; 5°. deux vol. pour les Livres imprimés de la seconde partie de la Théologie, où l'on a placé les Théologiens Orthodoxes, & Hétérodoxes. Tous ces volumes, en comptant les deux nouveaux, font neuf volumes *in-fol.* Le dixième qui est le Catalogue des Livres de Droit, est actuellement sous la presse; il sera bientôt suivi du Catalogue des Mss. Fran-

gois, Italiens, Espagnols, &c. lequel aura au moins trois volumes.

Le sieur Isaac Bruckner, Géographe de Sa Majesté Très-Chrétienne, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, a donné depuis peu un nouvel Atlas de Marine, composé d'une Carte générale, & de douze Cartes particulières qui représentent le Globe terrestre jusqu'au quarante-deuxième degré du côté du Nord, & jusqu'au soixantième du côté du Sud. Le tout dressé sur les observations les plus nouvelles, & les plus approuvées; dédié à Son Excellence Monseigneur le Comte de Schmettau, Général Feldt Maréchal, Grand Maître d'Artillerie, & Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir, &c. qui a fourni pour cet Atlas toutes les Cartes & tous les Mémoires nécessaires, approuvé par l'Académie Royale des Sciences de Berlin en l'année 1749. La Carte générale qui représente en petit le Globe, & qui contient les XII. Cartes particulières, est divisée en XII. compartimens numérotés, dont chacun répond à une de ces Cartes particulières, laquelle est marquée du même numero. L'Auteur a encore mis au bas de la Carte générale une table où il marque l'heure du lever du Soleil pour le Printemps & l'Été, & l'heure de son coucher pour l'Automne & l'Hiver, pour tous les degrés de sa déclinaison, & pour les latitudes depuis l'équateur jusqu'à 60 degrés. Dans un avertissement im-

primé joint à une planche gravée contenant quatre Roses de 32 & de 64 vents, qu'on fournit avec les Cartes, M. Bruckner enseigne une manière plus facile & plus sûre de pointer ces Cartes, que celle qu'on a suivie jusqu'à présent: on en trouve les raisons dans l'avertissement même & dans les six problèmes qu'il y a ajoutés avec leurs résolutions. L'approbation de l'Académie de Prusse est conçue en des termes trop propres à faire connoître la bonté de l'ouvrage, & la capacité de l'Auteur pour ne la pas transcrire ici en entier. Elle porte que » l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Prusse, » ayant chargé la Classe de Mathématiciens d'examiner des Cartes » Marines qui lui ont été présentées par M. Bruckner, Géographe de S. M. T. C. & déjà connu par quantité d'autres ouvrages qui ont eu une grande approbation; ladite classe a fait rapport que ces Cartes étoient très-recommandables par leur précision, par leur conformité, avec les meilleures Cartes qui aient été dressées jusqu'à présent; par l'avantage de renfermer toutes les nouvelles observations & découvertes rassemblées de toutes parts par les soins de S. Excellence M. le Feldt Maréchal Comte de Schmettau, sous la direction & les soins duquel M. Bruckner a travaillé; & enfin par divers usages importans qu'on peut en tirer, en particulier pour

» la manière de pointer & estimer  
 » le voyage d'un Vaisseau, dont  
 » M. Bruckner a donné une mé-  
 » thode nouvelle, & préférable à  
 » toutes les précédentes, en foi de-  
 » quoi j'ai délivré le présent Cer-  
 » tificat, à Berline le 19 Juin 1749,  
 » signé Formey, Secrétaire Perpe-  
 » tuel. « On trouve cette Carte à  
 Paris, chez le Sieur Julien, à l'Hô-  
 tel de Soubise; au Havre, à Dun-  
 kerque, à S. Malo, la Rochelle,  
 Bordeaux, Marseille, Berlin, &c.

*Description complète, ou second  
 avertissement sur les grands Globes  
 Céléstes & Terres, auxquels la So-  
 ciété Cosmographique établie à Nu-*

*remberg fait travailler actuellement  
 par M. George Maurice Lowiz, de  
 la Société Cosmographique, & dessi-  
 nateur des susdits Globes. Au Bu-  
 reau Typographique d'Homann,  
 1748. in-4°. Il ne nous est pas  
 possible de donner dans ce Jour-  
 nal que cette simple annonce; mais  
 nous parlerons en détail de la con-  
 struction de ces globes dans le  
 Journal prochain. Les Curieux  
 pourront en attendant voir chez  
 le Sieur Julien, à l'Hôtel de Sou-  
 bise, l'écrit dont nous donnons le  
 titre, & les conditions de la Souf-  
 cription.*

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
 DU MOIS DE JUIN 1750. I. Vol.

<i>RERUM Gallicarum &amp; Francicarum Scriptores, &amp;c.</i>	319
<i>Dissertation sur la Glace, &amp;c.</i>	328
<i>Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique, &amp;c.</i>	335
<i>Traité d'Optique Mécanique, dans lequel on donne les règles &amp; les proportions qu'il faut observer pour faire toutes sortes de Lunettes d'ap- proche, &amp;c.</i>	342
<i>Histoire du Théâtre François, depuis son origine jusqu'à présent, &amp;c.</i>	348
<i>Antiqua numismata Maximi Moduli Aurea, &amp;c.</i>	359
<i>Les Coutumes du Duché de Bourgogne, &amp;c.</i>	366
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	375.

Fin de la Table.

*Le second Volume du Journal de Juin paroîtra le quinze.*



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
J U I N. II. Vol.



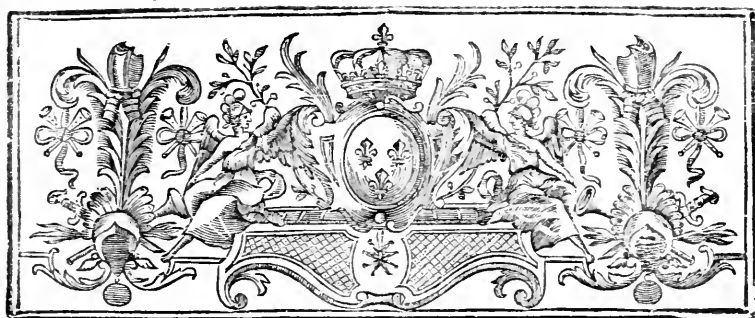
A P A R I S.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

---

M. D C C. L.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



J U I N M. DCC. L. II. Vol.

RERUM GALLICARUM ET FRANCICARUM SCRIPTORES.

Tomus Sextus, &c. C'EST-A-DIRE : *Recueil des Historiens des  
Gaules & de la France, Tome Sixieme, &c.*

SUITE DE L'EXTRAIT.

**L** Es Tables & les Notes Géographiques que D. Bouquet a inférées dans la Collection des Historiens de France, sont très-utiles pour perfectionner la Géographie de la Gaule du moyen âge. Le Sixième volume nous donne dans  
*Juin, II, Vol.*

les Histoires, dans les Chroniques & principalement dans les Chartres de partage entre les Princes fils de Louis le Débonnaire, des détails qui font connoître toute la grandeur de l'Empire François. Nos Historiens modernes les plus célè-  
Ccc ij

bres ont négligé de rassembler ces détails & d'en tracer un Tableau général. Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de leur présenter dans une description sommaire la vaste étendue de la Monarchie Françoisë, à la mort de l'Empereur Loüis le Débonnaire. C'est l'époque de la plus grande élévation de l'Empire des François; après la mort de cet Empereur, les Princes ses Enfans se firent une guerre cruelle, partagèrent la Monarchie, démembrèrent les Provinces, facilitèrent les courses & les ravages des Normands. L'Empire ébranlé tomba en décadence; dans l'espace de soixante & dix ans, il passa de la Maison de Charlemagne entre les mains des Princes Étrangers. Pour représenter l'accroissement & la grandeur de la Monarchie Françoisë, nous remontons à la mort du Roi Pepin. Ce Prince mourut le 24 de Septembre de l'an 768; & possédoit alors la partie de la Gaule qui est renfermée entre le Rhin, la Loire, l'Océan & la mer Méditerranée, c'est-à-dire, une partie du Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Savoye, le Lyonois, la Suisse, & toutes les Provinces qui sont entre le Rhin & la Loire jusqu'à l'Océan; le reste de la Gaule depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, dépendoit des Ducs d'Aquitaine & de Gascogne; les Ducs de Bretagne dominoient sur la partie occidentale de cette Province. Au-delà du Rhin le Roi Pépin possédoit la Frise, l'ancienne France sur les bords du Rhin, la

Thuringe qui étoit séparée de la Saxe par la Rivière d'Unstrud & des Sorabes Sclavons par la Rivière de Sala, la France Orientale ou Franconie, la Souabe qui comprenoit le Pays des Suèves *Suevia*, & le Pays des Allemans *Alamania*; Pepin avoit la Souveraineté de la Bavière *Bajowia*, dont les Ducs devoient hommage & tribut aux Rois de France.

Charles, fils de Pepin, mérita le nom de Grand, par une suite continuelle de grandes actions, de victoires & de conquêtes sur différentes Nations; il étendit les frontières du Royaume en Germanie, en Pannonie, dans l'Italie & en Espagne; après tant d'exploits & de conquêtes, il rétablit l'Empire d'Occident & fut proclamé Empereur à Rome. Nous n'avons pas dessein de tracer l'Histoire de ce règne glorieux qui fit fleurir la Religion & les Sciences dans l'Empire François; nous indiquerons seulement les différens Peuples qui furent soumis par ce Prince.

Les premiers exploits de Charles commencèrent par son expédition contre Hunald, Duc d'Aquitaine, qui étoit Souverain de tous les Pays situés entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées & la Septimanie. Le Roi Pepin avoit fait de longues guerres aux Ducs d'Aquitaine, qui, suivant D. Vaissette, descendoient de Charibert, Fils de Clotaire II. de la maison de Clovis, Hunald après la mort de Vaisse son fils, Duc d'Aquitaine, ayant voulu recommencer la guerre, fut

vivement pourſuivi par Charles; obligé d'abandonner l'Aquitaine, il ſe réfugia chez Loup ſon neveu, Gouverneur de la Gaſcogne, qui fut obligé de le livrer entre les mains du Vainqueur. L'Aquitaine & la Gaſcogne furent réunies à la Couronne de France.

Les Saxons habitoient une grande Région de la Germanie depuis la Friſe & le voifinage du Rhin juſqu'au-delà de l'Elbe & ſur les Frontières des Danois. Ces Peuples courageux & guerriers avoient ſouvent infecté les Provinces Françoises de la Germanie; les Rois de France leur avoient fait la guerre & avoient pénétré dans leur Pays. Mais les Saxons quelquefois vaincus, étoient toujours rebelles & ennemis. Charles forma le deſſein de les ſubjuguer; il les attaqua l'an 772, s'avança juſqu'au Vefter, & prit Erefbourg où étoit la fameuſe Idole d'Irmenfulle Dieu de la guerre. Son temple étoit rempli de richèſſes, Charles les enleva & fit abatre le Temple & l'Idole. Deux ans après les Saxons firent des courſes ſur les terres des François, le Roi Charles les vainquit en 775; les deux années ſuivantes, un grand nombre de Saxons ſe firent baptiſer, mais ces Peuples ſe révoltoient & abandonnoient la Religion, dès qu'ils voyoient le Roi éloigné & occupé par quelque guerre; cette alternative de révoltes & de ſoumiſſions dura plus de trente ans. Enfin l'an 804, Charles pour ôter la ſource des révoltes, fit transférer dix mille des Sa-

xons qui habitoient au-delà de l'Elbe avec leurs femmes & leurs enfans, & les diſtribua en divers lieux de la Gaule & de la Germanie. A l'égard de ceux qui demeurèrent dans le Pays les conditions de la paix furent, qu'ils renonceroient à l'idolatrie, embrafſeroient la Religion Chrétienne, & ne feroient qu'un Peuple avec les François. Pour faciliter leur converſion, le Roi fonda dans la Saxe pluſieurs Eglifes, & fit mettre dans des Monafteres de France les Saxons qui lui étoient donnés en ôtage ou qui étoient priſonniers de guerre. Ce Prince avoit déjà établi pluſieurs Evêchés en Saxe, ceux de Verden & de Minden en 786, de Brême en 787, d'Oſnabruc en 788, de Paderborn en 795; en 802. S. Ludger fut ſacré premier Evêque du lieu de Mimigerneford en Weſtphalie, qui fut nommé *Munſter* à cauſe d'un Monaftere que S. Ludger y avoit établi. La Saxe domptée devint une Province du Royaume de France.

Le Roi Charles avoit quitté en 773. la première guerre contre les Saxons pour paſſer en Italie, à la priere du Pape Adrien qui avoit imploré ſon ſecours contre Didier Roi des Lombards. Charles après avoir envoyé inutilement des Ambaſſades à ce Prince pour l'engager à rendre à l'Egliſe Romaine les Villes qu'il avoit priſes dans l'Exarchat de Ravenne, paſſa les Alpes à la tête d'une grande armée, mit les Lombards en fuite, obligea Didier de ſe renfermer dans Pavie &

forma le siège de cette Place. Pendant le siège qui dura fix mois, Charles marcha à la poursuite d'Adalgise fils de Didier, qui s'étoit enfui à Vérone & se réfugia ensuite à Constantinople. Le Roi se rendit à Rome à la fin du carême, & y fut reçu par le Pape avec de grands honneurs; il y célébra la Fete de Pâque, & confirma par un Acte solennel la Donation que le Roi Pepin avoit faite au S. Siège. Charles retourna au siège de Pavie; Didier obligé de se rendre, fut envoyé en France & renfermé dans le Monastère de Corbie où il mourut. Ainsi finit le Royaume des Lombards en Italie après avoir duré un peu plus de deux cens ans. Charles devint le Maître de tout le Royaume de Lombardie, vers le mois de Juin de l'an 774, & prit depuis ce temps le titre de Roi des François & des Lombards.

Les Sarrafins d'Espagne avoient possédé Narbonne & une partie de la Septimanie pendant plusieurs années; Pepin les chassa entièrement de la Septimanie en 759. Charles son fils devenu puissant par la conquête du Royaume de Lombardie, résolut d'attaquer les Infidèles dans l'Espagne; il passa les Pyrénées l'an 778, prit Pampelune & reçut les otages de plusieurs Villes situées en deçà de l'Ebre; à son retour il perdit une partie de son arrière-garde & plusieurs Officiers de distinction, dans une embuscade que les Gascons lui dressèrent au passage des Montagnes près de Roncevaux; Charles ne put

en tirer vengeance, les Gascons s'étant réfugiés dans les Montagnes; il rentra en France à cause de la révolte des Saxons; mais dans la suite il envoya une Armée en Espagne, & soumit les Villes de Gironne, de Barcelone & de Torrofé, & presque tout le Pays qui est situé entre l'Ebre & les Pyrénées.

La Bavière, *Bajovaria*, étoit feudataire & tributaire de la France dès le temps des Enfans de Clovis. Ce Pays qui a porté quelquefois le titre de Royaume, comprenoit alors outre le Duché de Bavière, la Rhétie ou Pays des Grisons, le Tirol & une partie de l'Autriche. Tassillon, Duc de Bavière étoit resté fidèle aux Rois Pepin & Charles; mais par les conseils de Ludberge sa femme, fille de Didier Roi des Lombards, il tenta de secouer le joug, se révolta hautement & déclara la guerre au Roi. Charles irrité de cet attentat leva une grande armée l'an 787, alla camper sur les bords du Lech qui séparoit la Bavière des Terres de France; voulant encore ménager Tassillon, son neveu, il fit sonder ses dispositions. Le Duc voyant qu'il n'étoit pas en état de résister, demanda grace & se soumit, donna Theudon son fils pour otage, & promit avec serment de ne jamais écouter aucune proposition contre l'obéissance qu'il devoit à Charles. Ainsi fut terminée en peu de jours cette guerre qui sembloit devoir être vive. Mais l'année suivante Tassillon ayant voulu rompre le Traité fut mandé à l'Assém-

blée Générale tenuë à Ingelheim près de Mayence, il fut convaincu de perfidie & condamné à mort; Charles lui sauva la vie, le fit raser & enfermer avec Theudon dans le Monastère de Jumiège. La Bavière fut réduite en Province, & confiée à l'administration des Comtes.

Les Huns ou les Avars, Nation voisine de la Bavière, avoient pris part à la révolte de Tassillon & lui avoient envoyé des secours. Le Roi Charles leur déclara la guerre, qui fut après les guerres de Saxe, la plus longue & la plus sanglante. Avant que d'en rapporter les succès, nous croyons devoir donner quelque notion de ces Peuples qui occupoient alors les deux Pannonies, c'est-à-dire, une partie d'Autriche depuis la Rivière d'Ens & la partie de la Hongrie, qui s'étend à la droite du Danube jusqu'à Belgrade. Les Huns, qui sous la conduite d'Attila firent des courses dans la Pannonie, dans la Germanie & jusque dans la Gaule, furent affoiblis par les guerres civiles qui s'élevèrent entre les enfans de ce Roi Barbare après sa mort. Une partie de cette Nation resta dans la Pannonie, forma un Etat dans le sixième siècle, & fit alliance avec les François & avec les Lombards; dans le siècle suivant ces Huns remportèrent des avantages sur les Lombards; ils s'emparèrent même de la Croatie. On leur donna le nom d'Avars; leur puissance s'affoiblit encore, mais ils reprirent des forces à l'arrivée d'une nouvelle Peuplade de

Huns qui sortit de la Scythie Asiatique au commencement du huitième siècle, passa le Danube & se joignit aux Huns de la Pannonie. Ces deux Nations réunies formèrent un Etat puissant gouverné par un Prince qu'ils nommoient Cagan dans leur langue, c'est-à-dire, Chef, *Dux, Imperator*. Les Tartares donnent encore le nom de Chan à leurs Princes. Les Huns-Avars, établis dans un Pays rempli de Villes & de Bourgades, conservoient encore les usages de la Scythie d'où ils étoient sortis. Ces Peuples n'étoient point renfermés dans les Villes, mais ils habitoient dans de vastes Camps de forme circulaire qui étoient défendus par un fossé large & profond, par des palissades, des hayes & des arbres; les *baraques* où ils logeoient étoient distribuées par quartiers & allignées; ils rassembloient leurs trésors & leurs richesses dans ces Camps qu'ils appelloient *Rings*, c'est-à-dire Cercles. Les Villes & les Bourgades de la Pannonie étoient habitées par les Naturels du Pays ou par les Slavons. Tel étoit l'état des Huns, lorsque le Roi Charles les attaqua. Ce Prince à la tête d'une armée nombreuse passa l'Ens en 791, entra sur les Terres des Avars, fit avancer en même temps un corps d'Armée sur la rive gauche du Danube, & une flotte de bateaux sur le Fleuve; on s'empara de deux Camps ou *Cercles*, l'un au confluent du Danube & de la Rivière de Kamb, & l'autre sur la montagne de *Cu-*

*miberg* (entre Zéizelmaur & Vienne en Autriche.) Les Huns-Avares effrayés prirent la fuite, le Roi fit tout mettre à feu & à sang jusqu'à la Rivière de Raab, retourna passer l'hiver à Ratibonne, & laissa la conduite de cette guerre à ses Généraux. Ils la poussèrent avec vigueur; Thudun l'un des Chefs des Avares envoya des Ambassadeurs l'an 795, promit de se soumettre & de recevoir le Baptême. L'année suivante le Cagan & un autre Chef nommé Jugurre, ayant été tués dans une sédition, le Camp où étoit le Palais du Cagan fut pillé; on y trouva des trésors immenses, dont Charles envoya une partie à Rome & distribua l'autre aux Seigneurs de sa Cour. Cependant Pepin, fils de Charles, Roi d'Italie, poursuivit les Avares jusqu'au-delà du Danube sur les bords de la Teisse, & s'empara des richesses qu'ils y avoient transportées. Enfin la guerre contre ces Peuples fut entièrement terminée l'an 799; elle avoit duré huit ans; il y eut tant de sang répandu que la Pannonie resta presque déserte; toute la Noblesse des Huns y périt, & leurs richesses passèrent entre les mains des François. Thudun tint sa parole, se soumit à Charles & embrassa le Christianisme avec ses Sujets; ce Prince dans la suite étant troublé dans ses Possessions par les Sclaves de Moravie, demanda d'autres Habitations; Charles lui accorda l'an 805, des Terres près de la Carinthie; ces Princes furent conservés dans leur Souveraineté,

sauf la foi & l'hommage envers la Couronne de France.

Tel est le précis Historique des conquêtes de Charlemagne. Ce Prince ajouta aux Etats du Roi Pepin son Pere:

1°. L'Aquitaine & la Gascogne; les Monts Pyrénées, & presque toute la partie d'Espagne qui est située entre ces Montagnes & l'Ebre.

2°. Toute l'Italie depuis les Alpes jusqu'à l'Apouille & à la Calabre, dont une partie étoit possédée par les Empereurs Grecs de Constantinople. Les Grecs tenoient encore quelques Places aux environs de Naples.

3°. Toute la Saxe qui s'étend depuis la Frise & le voisinage du Rhin jusqu'au-delà de l'Elbe.

4°. Le Duché de Bavière situé entre les Rivières de Lech & d'Ens; qui comprenoit le Duché des Peuples *Carantani*, c'est-à-dire, la Carinthie & la Stirie.

5°. Les deux Pannonies ou le Royaume des *Huns-Avares*, qui s'étendoit depuis la Rivière d'Ens en Autriche, jusqu'à la Rivière de Save dans l'Esclavonie.

6°. Les Pays situés entre l'Italie & la Pannonie, c'est-à-dire; l'Istrie, la Liburnie & une partie de la Dalmatie; les Villes maritimes de Dalmatie restèrent au pouvoir des Grecs, suivant les Traités conclus entre Charlemagne & les Empereurs de Constantinople.

Tous ces Pays conquis furent réduits en Province; Charles en confia le gouvernement à des Ducs ou à des Comtes,



Ce Prince vainquit encore plusieurs autres Nations, qu'il soumit à la France comme feudataires ou tributaires.

Les Bretons, qui s'étoient établis dans le cinquième & le sixième siècle à l'extrémité occidentale de la Gaule, avoient été presque toujours soumis aux Rois de France; mais ces Peuples s'étant révoltés, Charles envoya l'an 786 une armée qui les obligea de donner des otages pour sûreté de leur obéissance.

Il fit aussi la guerre aux Nations Scavones de la Germanie, aux *Wilses* qui habitoient une partie du Duché de Meckelbourg & de la Poméranie, aux *Sorabes* établis entre la Rivière de Sala & l'Elbe, aux *Abodrites*, qui habitoient une partie du Holstein & du Duché de Meckelbourg, aux Slaves *Leitons* établis dans la Marche de Brandebourg, & aux Bohémiens; tous ces Peuples vaincus promirent de respecter la Majesté des Rois de France, de ne plus infester les Frontières; & quelques-uns s'engagèrent à payer tribut.

A tant de victoires & de conquêtes, Charles joignit le glorieux avantage d'être aimé & respecté des Princes & des Nations. Alphonse Roi de Galice & d'Asturies dans ses Lettres & par ses Ambassadeurs, l'appelloit son *Seigneur*. Les Rois d'Ecosse le traitoient de *Seigneur*, se disoient ses Sujets & ses Serviteurs, *Servos*; Eardulfe Roi des Nordumbres (en Angleterre) chassé de son Trône, se réfugia en France, le 12. Juin, 11. Vol,

ce, la protection de Charles le rétablit dans ses Etats. Les Nations éloignées respectoient la grandeur & les vertus de l'Empereur des François. Haroun, surnommé *Al Reschid*, c'est à-dire, le Juste, Khalife, ou Empereur des Arabes, dont la domination s'étendoit depuis le Détroit de Gibraltar sur les Côtes d'Afrique, & dans l'Orient jusque dans les Indes, envoya à Charles une Ambassade avec des présens magnifiques. Les Empereurs Grecs, quoique jaloux de la puissance de Charlemagne & de la Dignité Impériale qu'il avoit méritée par ses exploits, ménagèrent son amitié, lui envoyèrent des Ambassadeurs & terminèrent par des Traités de Paix les différends qui s'étoient élevés entre les deux Empires.

Après la mort de Charles, Loüis le Débonnaire, malgré les divisions intestines qui agitèrent son règne, sut conserver la Splendeur, la Puissance & les Frontières de l'Empire. Sa prudence prévint les surprises de la part des Grecs; par de sages dispositions il arrêta les courses des Sarrafins d'Espagne, & suspendit les entreprises des Danois ou des Normands qui menaçoient les Pais Maritimes. Louis non-seulement conserva les Conquêtes de Charlemagne, il y en ajouta de nouvelles.

Les Bretons de la Gaule, qui habitoient le Pays que nous appellons la Basse-Bretagne, avoient été soumis par Charlemagne; après sa mort ils se révoltèrent, Murman leur Duc prit le titre de Roi; Loüis

passa en Bretagne à la tête d'une Armée, conquiert tout le Pays, & en confia le gouvernement au Duc Nominé. Les Lombards établis à l'extrémité de l'Italie, s'étoient maintenus dans une sorte d'indépendance; le Duc de Bénévent, qui étoit le plus puissant, se soumit à Loüis, & s'engagea à payer tous les ans un tribut considérable. Sur les Frontières de la Pannonie, au-delà de la Rivière de Save, les Abotrites *Prædècentes*, Nation Sclavone, établie dans la Dace sur les bords du Danube, *Dacia Dambio adjacens*, étoient sous la protection de Loüis; ils lui envoyèrent en 824 des Députés pour demander du secours contre le Roi des Bulgares. D'autres Peuples du même Pays les Timotiens & les Guduscans avec Borna leur Duc, s'étoient soumis aux François dès l'an 818, après avoir abandonné l'alliance des Bulgares. Les Timotiens, *Timotiani*, habitoient sur la Rivière de Timok nommée *Timacus* par les Anciens, qui se décharge dans le Danube au-dessus de Vidin; les Guduscans, *Guduscani*, étoient établis aux environs de la Ville de Nissa sur la Rivière de *Mhauna* qui tombe du côté de l'Orient dans la Morava de Bulgarie. Le Bourg ou Village de *Gudusc* y conserve encore le nom de ces Peuples. Nous avons cru devoir donner cette explication, qui ne se trouve dans aucun de nos Historiens François. Ainsi l'Empire des François s'étendoit alors jusqu'aux Frontières de la Bulgarie.

Omortag Roi des Bulgares, envoya en 825. \* des Ambassadeurs à Loüis le Débonnaire pour le règlement des limites des deux Etats.

Charlemagne avoit réduit par la force des Armes les Nations Sclavones de la Germanie; elles furent encore plus dépendantes de Loüis le Débonnaire, du moins ce Prince par le partage qu'il fit entre ses Fils, donna ces Nations à Loüis: (ex Chron. S. Benign. p. 236.) *Barbaras quoque gentes, quas tributarius fecerat, qui sunt Sclabii (ideſt Wilſi.) Sorabi, Abodriti, Poimani*, nommés aussi *Beheimi*. Elles envoyèrent leurs Députés à l'Assemblée Générale tenue à Francfort l'an 822; elles reconnoissoient l'Empereur comme arbitre Souverain dans les différends qu'elles avoient avec leurs Rois ou Ducs; mais comme ces Nations n'étoient pas soumises à l'autorité immédiate de l'Empereur, on peut ne les pas comprendre dans l'étendue de l'Empire. Après la description que nous avons donnée des Pays conquis par Charlemagne, & de ceux qui furent soumis par son Fils Loüis le Débonnaire, on peut désigner les Limites de l'Empire François dans toute l'étendue qu'il occupoit à la mort de cet Empereur.

Les limites de l'Empire suivoient les Côtes de l'Océan, depuis l'extrémité des Pyrénées près de Fontarabie, jusqu'à l'embouchure de

\* Journal des Sçavans du mois de Novembre 1749, p. 704. col. 2. envoya des Ambassadeurs en 841. à Loüis le Débonnaire: lisez en 825.

l'Eyder, *Egidora*, Rivière qui séparoit le Pays des Danois de la Saxe. La Rivière de Zwentin, qui se décharge dans la mer Baltique près de Kiel, & une ligne tirée depuis les sources de cette Rivière jusqu'à l'Elbe, ensuite le cours de l'Elbe jusqu'à son confluent avec la Rivière de Sala, séparoient la Saxe du Pays des Abotrites & de quelques autres Nations Slavones. Le cours de la Sala depuis sa source faisoit la séparation entre les Terres de l'Empire & le Pays des Sorabes. Ces Peuples habitoient entre la Sala & l'Elbe. Ils étoient Slavons d'origine; dans le sixième siècle étant sortis de la Dalmatie, ils occupèrent la Thuringe, & y prirent des établissemens. Souvent ils firent la guerre aux François, mais Sigebert Roi d'Austrasie arrêta leurs courses. Dans le huitième siècle ils donnèrent des secours aux François contre les Saxons, & à Charlemagne contre les Wilfès, il se soumit à ce Prince en 805. plusieurs Familles des Sorabes étoient établies dans l'Empire en deça de la Rivière de Sala; vers le milieu du huitième siècle on leur céda des terres à cultiver sous la redevance d'un cens ou tribut. Ces Sorabes étoient établis sur les Rivières, & particulièrement sur le Mein & sur la Rivière de Rednitz, d'où ils furent nommés *Moin-Winidi* & *Radanz-Winidi*, c'est-à-dire, les Venedes du Mein, les Venedes du Rednitz. *Winidi*, *Slavi*, étoit le nom général de la Nation, *Serbi*, *Sorabi*, *Surbi*, étoit le

nom particulier des Peuples. Suivant une Charte publiée par M. l'Abbé Carpentier, Louis le Débonnaire dota quinze Eglises que Charlemagne avoit fait bâtir sur les terres des Slaves établis entre le Mein & le Rednitz, elles étoient sous la juridiction de l'Evêque de Wurtzbourg. Depuis la source de la Sala, les Montagnes de Bohême, les Rivières de Teya & de Morawa bornoient l'Empire, ensuite les limites suivoient le cours du Danube jusqu'à l'embouchure du Timok vers les Frontières de Bulgarie.

Les limites du côté de la Dalmatie ne sont pas aussi certaines. La Dalmatie étoit partagée entre les François & les Grecs. La Liburnie, qui est la Croatie, dépendoit de la France. On peut prendre pour limites du côté des Bulgares & des Grecs, le cours de la Rivière de Timok & une ligne tirée depuis Nissa jusqu'à Zara sur le Golfe Adriatique.

Toute l'Italie depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité du Duché de Benevent, étoit soumise aux François. Ainsi l'Empire étoit borné en Italie d'une part par les côtes du Golfe Adriatique, & de l'autre par les côtes de la mer Méditerranée; les limites vers l'extrémité de l'Italie entre les François & les Grecs, étoient les mêmes que les confins du Duché de Benevent qui s'étendoit alors dans l'Apouille, dans la Lucanie ou Basilicate & dans la Calabre. Les Grecs possédoient la Terre d'Otrante, la Calabre inférieure, & la Liburie aux

environs de la Ville de Naples. L'Isle de Corse avoit été prise l'an 806 sur les Sarrafins; Loüis le Débonnaire la conserva & y envoya des Commandans. L'Isle de Sardaigne étoit sous la protection de Loüis, les Sardes lui envoyoiient des présens. *Légati Sardonum de Calari civitate venerunt dona ferentes*, Eginhard ad ann. D. CCC. XV. Les Sarrafins ayant attaqué cette Isle, le Comte Boniface qui commandoit dans la Corse passa l'an 828 dans la Sardaigne, & de là sur la côte d'Afrique, où il débarqua entre Carthage & Utique, battit les Sarrafins, & jeta la terreur dans tout le Pays. Cependant il ne paroît pas que la Sardaigne ait été sous la domination de Loüis le Débonnaire. La Sicile n'a point été soumise à Charlemagne ni à aucun des Princes de sa Maison.

L'Italie étoit alors séparée de la Gaule, non par la Rivière du Var, mais par la chaîne des Alpes qui aboutit à la Méditerranée au-dessus de Monaco dans le lieu qu'on nomme *La Turbie*. Les Limites de l'Empire suivoient les côtes de la Provence, de la Gothie ou Septimanie, de la Marche d'Espagne, jusqu'à l'embouchure du Lobregat, *Rubricatus*. Cette Rivière, à la mort de Loüis, bornoit les Terres de France du côté de l'Espagne. Les Sarrafins ou Maures avoient

repris les Villes de Tarragone, de Tortose & de Lerida. Les Pays situés au Nord de la Ségre entre l'Ebre & les Pyrénées, qui avoient été presque entièrement soumis à Charlemagne, dépendoient des Sarrafins ou des Seigneurs particuliers, qui fondèrent alors le Royaume de Navarre & dans la suite le Royaume d'Arragon. Le Comté de Barcelone resta soumis à la France pendant plusieurs siècles. Alphonse Comte de Barcelone, devenu Roi d'Arragon du chef de la Reine Pétronille sa mere, refusa l'an 1180, de reconnoître la souveraineté des Rois de France sur la Catalogne.

D'après cette description sommaire, il est facile de tracer les Limites de l'Empire François sur une Carte générale de l'Europe. On pourroit prendre dans l'Histoire de France douze ou quinze époques, dresser pour chaque époque une description exacte & précise de l'étendue de la domination François & de ses Provinces, tracer & enluminer sur des Cartes Géographiques les divisions principales & les Frontières. Ce travail, qui n'a point encore été fait, seroit agréable & très-utile pour l'intelligence de l'Histoire.

Dans la suite nous rendrons compte du Septième Volume du Recueil de Dom Bouquet.



**TRAITE' DES FLUXIONS, PAR M. COLIN MACLAURIN,**  
*Professeur de Mathématique dans l'Université d'Edimbourg de la Société Royale de Londres, traduit de l'Anglois par le R. P. PEZENAS; Jésuite, Professeur Royal d'Hydrographie à Marseille, de l'Académie des beaux Arts de Lyon. Deux volumes in-4°. Tome premier, pag. 344, sans compter l'introduction qui en a 51. A Paris, Quay des Augustins, chez C. A. Jombert, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, au coin de la rue Gille-Cœur.*

**C**eux qui veulent se rendre habiles dans les nouvelles méthodes tant vantées par les Géomètres du premier ordre, sont obligés d'aller fouiller dans les écrits de différens Auteurs. On peut mettre à la tête MM Bernoulli, de l'Hopital, & y joindre plusieurs Géomètres célèbres qui ont travaillé sur la même matière comme le P. Reynauld, Cheine. Outre cela il faut étudier différens morceaux épars dans les Journaux de Leipfick, & des Sçavans, & surtout les Mémoires de l'Académie des Sciences; il ne faut pas oublier d'y joindre quelques endroits tirés des transactions Philosophiques: on doit ensuite se tracer une méthode pour marcher d'un pas sûr & certain dans cette espèce de labyrinthe. Les inventeurs du calcul intégral & différentiel, MM. Newton & Leibnitz, n'en ont donné que l'esprit, & ils ont laissé aux autres le mérite de le mettre en ordre, persuadés qu'il y avoit assez de gloire à acquérir dans un pareil travail. Ceux qui ont entrepris de traiter ces théories sublimes ne l'ont point encore fait d'une manière assez étendue ni

assez profonde. Le calcul intégral a de grandes obscurités, & si on peut parler ainsi, ses caprices; on doit même l'avouer on y va quelquefois à tâtons. Chez les Anglois on comprend sous le titre de la *méthode des fluxions & des fluentes*, ce que nous appellons le *calcul différentiel & intégral*: quelques-uns d'entr'eux ont poussé assez loin l'un & l'autre calcul; mais il n'a point encore paru un ouvrage si achevé ni si complet que celui-ci, & dans lequel les principes soient détaillés d'une manière si lumineuse & si démonstrative. M. Colin Maclaurin qui en est l'Auteur est un des plus grands Géomètres que l'Angleterre ait fourni au monde Sçavant. On doit être fort obligé au R. P. Pezenas, très en état de faire par lui-même des découvertes, d'occuper les heures de son loisir à traduire des ouvrages qui feront augmenter le nombre des bons Mathématiciens. L'utilité que le public retirera d'une pareille traduction & de quelques autres qu'il a faites, doit lui attirer beaucoup de remerciemens de la part de ceux qui desireront se rendre profonds dans une science si utile.

M. Colin Maclaurin nous rap-  
 porte lui-même ce qui a donné  
 occasion à l'ouvrage dont il s'agit.

„ Une Lettre intitulée l'Analyse &  
 „ qui parut en 1734, fut la pre-  
 „ mière occasion du traité suivant,  
 „ & plusieurs raisons m'ont engagé  
 „ à m'étendre autant que je l'ai  
 „ fait sur cette matière. L'Auteur  
 „ de cette Lettre a représenté la  
 „ méthode des fluxions comme  
 „ pleine de mystères, & comme  
 „ fondée sur de faux raisonnemens.  
 „ Le style concis qu'on a employé  
 „ commencement dans les élémens  
 „ de cette méthode, a vraisembla-  
 „ blement occasionné la plupart  
 „ de ses objections, &c.

Effectivement l'hypothèse des  
 quantités infiniment petites n'est  
 point recevable, si elle n'est démon-  
 trée exactement: la supposition des  
 grandeurs de différens ordres, &  
 leur évanouissement l'un par rap-  
 port à l'autre n'est point admissible,  
 si on ne l'a déduit de principes  
 qu'on ne puisse révoquer en doute.  
 C'est ce qui a engagé notre Auteur  
 à chercher d'autres démonstrations  
 que celles que les Géomètres mo-  
 dernes ont employé pour prouver  
 d'une manière incontestable les  
 principes dont ils sont partis, &  
 avec lesquels ils ont fait tant de  
 sublimes découvertes. Qu'a fait M.  
 Maclaurin? Il va nous l'apprendre.  
 „ J'ai toujours représenté les flu-  
 „ xions de tous les ordres par des  
 „ quantités finies, parce que la  
 „ supposition d'une grandeur infi-  
 „ niment petite m'a paru trop har-  
 „ die pour une science aussi exacte

„ que la Géométrie. Mais comme  
 „ la méthode des infinimens petits  
 „ est fort en usage, & qu'on en fait  
 „ beaucoup de cas à cause de sa  
 „ précision: j'ai cru qu'il étoit à  
 „ propos d'en rendre compte pour  
 „ démontrer la vérité, & l'exaëti-  
 „ tude des conclusions que l'on en  
 „ tire, d'autant plus que je ne sçau-  
 „ rois approuver la raison que nous  
 „ donnent les auteurs qui ont écrit  
 „ sur cette méthode, lorsqu'ils veu-  
 „ lent déterminer la différence, (ou  
 „ plus exactement la fluxion) d'une  
 „ quantité; car ils nous disent qu'on  
 „ doit rejeter certaines parties d'un  
 „ élément, dès qu'elles sont infini-  
 „ ment plus petites que les autres.  
 „ Outre qu'une preuve de cette  
 „ nature nous laisse toujours quel-  
 „ que doute sur l'exaëctitude de la  
 „ conclusion; on peut démontrer  
 „ que ces parties doivent être re-  
 „ jettées absolument, & que ce se-  
 „ roit une erreur que de les rete-  
 „ nir, &c.

La certitude de la Géométrie  
 sublime ayant été révoquée en dou-  
 te par quelques Mathématiciens  
 distingués; le moyen le plus effica-  
 ce de mettre la vérité dans tout  
 son jour, & de prévenir toutes les  
 disputes, se réduit à la déduire de  
 principes les plus évidens, & à n'y  
 employer que les démonstrations  
 les plus rigoureuses à la manière  
 des anciens Géomètres. Car il faut  
 convenir que quoi qu'il n'y ait  
 point de comparaison entre l'éten-  
 due & l'utilité des découvertes an-  
 ciennes & modernes en Mathéma-  
 tiques; cependant on ne peut refu-

fer aux anciens d'avoir été plus attentifs que nous à conserver à cette science toute son évidence. Le dessein de l'Auteur dans le traité suivant, n'est pas de changer l'idée des *fluxions* que nous a donné M. Newton dans son traité de la quadrature des courbes, mais seulement de développer, & de démontrer sa méthode par les démonstrations les plus rigoureuses. » C'est » pourquoi (ajoute M. Colin Maclaurin) dès que cette Lettre fut » tombée entre mes mains, je formai le dessein de démontrer ces » élémens à la manière des anciens, » & de ne les appuyer que sur un » petit nombre de principes incon- » testables. » Ainsi au lieu de se servir d'une idée aussi abstraite que celle des infiniments petits, ( car on a imaginé dans cette Géométrie une infinité d'espèce d'infinis, & d'infiniment petits qui montent & qui descendent par degrés ) M. Colin Maclaurin considère les grandeurs comme formées par l'*écoulement* ou le mouvement. Il fait voir de qu'elle manière on doit comparer les vitesses des mouvemens qui produisent ces quantités comparées les unes aux autres. Notre Auteur a évité tous les principes & toutes les hypothèses qui font considérer d'autres quantités que celles que l'on conçoit avoir une existence réelle. Il ne prend aucune partie du temps ou d'un espace comme indivisible, ou comme infiniment petite, mais il regarde le *point* comme l'extrémité d'une ligne, & le *moment* comme la limite du temps,

M. Maclaurin ne suppose point que les lignes courbes & les espaces curvilignes soient divisés en élémens rectilignes, il évite cette hypothèse : il établit ensuite les principes de sa méthode en mettant un certain nombre d'axiomes qui peuvent être comparés aux *postulats* d'Euclide ; puis il en déduit quelques Théorèmes, soit sur le mouvement, soit sur les espaces, soit sur les vitesses ; on peut regarder ces Théorèmes comme autant de *lemmes* ou de propositions préparatoires à tout ce que l'on démontre sur les figures, sur les plans rectilignes & curvilignes, & sur les solides terminés par différentes surfaces.

Cette entreprise qui tend à rectifier les principes de la sublime Géométrie, & de lui rendre toute sa certitude est grande & belle, mais il ne suffisoit pas d'en avoir conçu le projet, il falloit en venir à l'exécution. Voici, à ce qu'il nous a paru, la marche qu'a tenu M. Colin Maclaurin. Il a considéré les traces que les anciens ont suivies pour mesurer toutes les figures, & comment ils ont fait pour passer de là aux figures curvilignes, car encore une fois les anciens n'ont point multiplié le nombre de leurs principes, ils n'ont point voulu considérer les élémens des courbes comme formés de petites lignes droites. Les anciens ont pris une autre route. C'étoit un principe fondamental parmi eux, que la *différence de deux quantités inégales*, peut s'ajouter plusieurs fois à elle-même, en telle sorte qu'elle surpasse

une quantité finie proposée de la même espèce. Ils ont pareillement admis que la différence de deux lignes peut être plus petite qu'une grandeur donnée. De là ils ont prouvé que les polygones semblables inscrits approchent continuellement de l'aire des cercles, à mesure que l'on augmente le nombre de leurs côtés, en sorte que les différences décroissantes entre le cercle & son polygone inscrit, deviennent plus petites qu'aucune grandeur donnée : pendant cette division & subdivision, les polygones inscrits gardent toujours entr'eux la même proportion invariable qui est celle des carrés des diamètres : c'est ainsi qu'ils ont démontré que les aires des cercles suivent le même rapport que celle des polygones semblables qui leur sont inscrits.

Pour remettre le Lecteur dans la route lumineuse des anciens, M. Colin Maclaurin commence par donner un extrait de leurs démonstrations afin de faire connoître quelle a été leur méthode pour passer des figures rectilignes aux figures curvilignes. L'Auteur a mis dans une introduction qui est à la tête de son ouvrage un très-grand nombre de propositions qu'Archimède a démontrées, sur les cônes, les pyramides, les sphères & sphéroïdes inscrits dans un cylindre : enfin les conoïdes paraboliques & hyperboliques sont comparés aux cubes de même hauteur, &c. On doit regarder cette introduction comme un excellent essai de la méthode que les anciens

ont employé pour mesurer les figures curvilignes. C'est un langage commun parmi les Géomètres modernes de dire que les anciens ont considéré les lignes courbes comme des polygones d'une infinité de côtés ; mais ce n'est pas parler exactement, ce principe n'a jamais été établi dans leurs ouvrages, ils ne l'ont point employé dans leurs propositions, ils sont arrivés au même but, il est vrai, mais sans se servir de ce langage. Nous ne les voyons point diviser une ligne, une surface, un solide en une infinité de petits élémens : au contraire ils ont évité de telles suppositions comme si elles n'étoient pas recevables en Géométrie ; ils ont regardé les aires curvilignes comme les limites entre les figures les plus simples inscrites & circonscrites. On sçait que ces polygones approchent de leurs limites par une continuelle bisection des angles & des lignes continuées à volonté, en sorte que la différence entr'eux & ces limites devient plus petite qu'aucune grandeur donnée ou assignable ; ces polygones ne diffèrent donc plus de la courbe, & par conséquent ces figures sont entièrement égales. Lorsque les anciens n'ont pu parvenir à une démonstration directe, ils l'ont déduite de l'absurde ou de l'impossible ; ils en ont usé ainsi dans plusieurs propositions des élémens, dont il seroit à souhaiter de continuer l'usage, bien plutôt que de chercher des Auteurs modernes qui ont traité ces Théorèmes si à la légère, qu'on peut à juste titre leur



leur refuser le nom de démonstration.

On a souvent représenté la méthode d'Archimède, & par conséquent celle des anciens comme longue & fort embarrassante; voici, à ce que nous croyons, ce qui a fait porter ce jugement. Ce grand Géomètre a établi plusieurs propositions qui étoient nécessaires pour préparer à la démonstration des principaux Théorèmes, c'étoit plusieurs lemmes qui devoient précéder & dont il faisoit l'application. Cette démarche qui entraîne avec elle beaucoup de temps, semble toujours ennuyeuse à ceux qui ne courent pas après la rigueur Géométrique; mais il faut penser que ce n'est pas le nombre de pas, c'est-à-dire, le nombre de lemmes qui fait le défaut d'une démonstration; on doit examiner s'ils sont nécessaires pour rendre la démonstration parfaite & concluante; de plus ces propositions préliminaires sont bonnes en elles-mêmes, & donnent une idée plus parfaite de la matière qu'on veut traiter.

Combien de fois est-il arrivé que des Géomètres ont suivi des démonstrations de différens Auteurs, & cependant en ont été si peu satisfaits, qu'ils ont cherché quelqu'autre tour pour se rendre la chose plus évidente ou plus lumineuse; d'autres n'ont-ils pas découvert ce qu'ils ne se proposoient pas directement de découvrir, ou ce qu'ils ne cherchoient point, le calcul leur présentant sous la plume des rapports dont on s'est fait honneur,

*Juin. II. Vol,*

quoique l'esprit & la méditation n'y eussent aucune part. On a du remarquer plusieurs Mathématiciens qui en croyant abréger les démonstrations des anciens, n'ont réellement exprimé les Théorèmes que par analyse: une démonstration ne doit pas seulement nous convaincre, elle doit nous éclairer. La méthode des anciens étoit fort différente; le hazard n'entroit pour rien dans leurs recherches; ils arrivoient à établir une vérité pas à pas, & leur méthode en éclairant les Lecteurs, les instruisoit eux-mêmes; si leur vol n'étoit pas si rapide, que celui des modernes, il étoit plus uniforme, plus égal, & parcourroit toutes les parties intermédiaires de l'espace.

D'un autre côté l'on s'est ennuyé d'aller d'un pas si lent, & on a voulu donner plus d'étendue & plus de facilité aux recherches Géométriques; on a commencé par substituer aux figures finies & déterminables les élémens indivisibles, ou infiniment petits; on a supposé que leur somme infinie égaloit l'aire curviligne, ou le sphéroïde dans lesquels le polygone ou le solide rectilignes étoient inscrits. On ne peut douter que cette méthode ne soit d'un usage immense & d'une application aisée; mais les Inventeurs n'ont eu garde de supposer que la quantité fut composée de parties indivisibles; ils ont fait abstraction de leur nombre infini. On a substitué aux indivisibles les élémens infiniment petits; la forme a donc été changée, & les Mathé-

Eee

maticiens qui s'y sont attachés ont fait des progrès qui méritent des éloges. L'harmonie qui régné entre les conclusions trouvées par les anciennes méthodes & celles qui sont déduites des nouvelles, n'a pas peu contribué à accréditer ces dernières, enforte qu'elles ont été généralement reçues, & qu'elles ont mérité avec raison un accueil favorable de la part des Géomètres par le grand avantage qu'on en retire tous les jours pour la résolution des problèmes les plus difficiles.

Pendant que les modernes ont admis des quantités de différentes espèces qui n'étoient pas déterminables, & qu'ils se sont jetés dans l'idée des infinis d'une infinité d'ordres, toutes les opérations de Géométrie ont été traitées avec la même liberté, que s'il s'étoit agi de quantités finies & réelles. Voici comme M. Colin Maclaurin s'exprime à ce sujet.

» Ces suppositions qui furent  
 » d'abord proposées avec défiance  
 » comme fort utiles pour décou-  
 » vrir de nouveaux Théorèmes en  
 » Géométrie avec grande facilité,  
 » & qui ne furent souffertes que  
 » pour arriver à ce but, se sont  
 » étendues jusques au point de  
 » s'envelopper d'idées abstraites  
 » qui aboutissent à embarrasser la  
 » Géométrie & les Sciences qui  
 » en dépendent.

Tous les raisonnemens de notre Auteur se réduisent à prouver que l'on a eu tort de supposer l'infini dont on ne sçauoit prouver l'exi-

stence; si l'on s'en fert, il ne faut point vouloir expliquer sa nature & ses propriétés, on ne doit en approcher (dit un célèbre Ecrivain) qu'avec une sainte horreur. Les anciens Géomètres ont supposé que toute ligne donnée peut être prolongée, & avoir ses parties subdivisées à volonté; mais ils n'ont jamais supposé qu'elle fût prolongée jusqu'à devenir infiniment grande, ou qu'elle fût divisée enforte que ses parties devinssent infiniment petites. » En effet il ne fuit  
 » pas de ce qu'on peut prolonger  
 » une ligne, que l'on puisse la pro-  
 » longer, enforte qu'elle devienne  
 » actuellement infinie, ou que nous  
 » puissions concevoir une telle li-  
 » gne jusqu'à l'admettre en Géo-  
 » métrie. Il est vrai en général que  
 » la grandeur est capable d'aug-  
 » mentation sans fin; mais on peut  
 » ne pas conclure de là que nous  
 » soyons capable de concevoir, ou  
 » de supposer une grandeur réelle-  
 » ment infinie; ou si nous pouvons  
 » joindre l'idée de l'infini avec celle  
 » d'une quantité déterminée, &  
 » raisonner sur la grandeur actuel-  
 » lement infinie, ce n'est pas cer-  
 » tainement avec la clarté qui est  
 » requise en Géométrie. De même  
 » on ne peut pas concevoir une  
 » quantité si petite que nous n'en  
 » concevions une autre plus petite;  
 » mais nous ne sommes pas pour  
 » cela capables de concevoir des  
 » quantités infiniment petites. On  
 » peut supposer qu'une grandeur  
 » donnée soit divisée en un nom-  
 » bre déterminé de parties, mais

» on ne peut pas pour cela conce-  
 » voir que ce nombre soit indéter-  
 » minable. On peut supposer une  
 » ligne donnée, divisée continuel-  
 » lement par le milieu, en for-  
 » te qu'elle devienne plus petite  
 » qu'une autre ligne donnée, &  
 » cela suffit pour la démonstration  
 » que faisoient les anciens Géo-  
 » mètres. Ceux qui ont le mieux  
 » traité la science de l'infini, re-  
 » connoissent qu'il y a quelque  
 » chose d'inconcevable dans la su-  
 » position d'un nombre infiniment  
 » grand ou infiniment petit, & que  
 » le passage du fini à l'infini est ob-  
 » scur, & incompréhensible: il vaut  
 » donc beaucoup mieux dans une  
 » science aussi exacte que la Géo-  
 » métrie éloigner ces sortes de su-  
 » positions,

L'intention de M. Colin Ma-  
 claurin n'est pas de soutenir l'impos-  
 sibilité de la grandeur infinie, mais  
 de faire voir que cette théorie n'est  
 pas une conséquence nécessaire des  
 principes reçus en Géométrie, &  
 qu'il ne faut pas l'admettre comme  
 le fondement de la haute Géomé-  
 trie, s'y elle n'est auparavant dé-  
 duite des axiomes & des démon-  
 strations les plus évidentes. Nous  
 n'avons pas prétendu par tous ces  
 raisonnemens, ni M. Colin Macla-  
 urin, donner atteinte à la méthode  
 des indivisibles, & des infiniment  
 petits, ni faire entendre qu'elle ne  
 soit pas fondée, mais seulement  
 faire voir qu'elle a des obscurités,  
 qu'elle peut conduire à l'erreur, si  
 elle n'est pas appliquée avec pré-  
 caution, & que dans la rigueur

Géométrique elle n'est pas admissi-  
 ble à tous égards; M. Colin Ma-  
 claurin sent à merveille en quoi pé-  
 che une si excellente méthode, en  
 même temps qu'il en connoit mieux  
 qu'un autre tous les avantages.  
 » La méthode des infinis, dit-il,  
 » a quelque chose de surprenant,  
 » & qui nous transporte par les dé-  
 » couvertes qu'elle nous a fait fai-  
 » re; mais la Géométrie est mieux  
 » établie sur des principes clairs &  
 » simples, & ces sortes de spécu-  
 » lations seront toujours exposées  
 » à quelques difficultés. Si l'on a  
 » toujours exigé de cette science  
 » l'exactitude la plus parfaite en  
 » traitant des quantités finies, il pa-  
 » roît que les Géomètres ne peu-  
 » vent être trop scrupuleux en trai-  
 » tant des quantités infinies, dont  
 » ils n'ont que des idées si impar-  
 » faites.

Après que l'on a fait connoître  
 l'objet de l'Auteur, & les remar-  
 ques sur les nouvelles méthodes,  
 donnons une idée de celle qu'il a  
 suivie, & tâchons dans une manière  
 si abstraite de nous mettre à la  
 portée du plus grand nombre de  
 nos Lecteurs.

En Géométrie, il y a plusieurs  
 manières de découvrir les relations  
 des grandeurs. Dans la Géomé-  
 trie élémentaire, on suppose les  
 grandeurs déjà formées, & on les  
 compare entr'elles, ou avec leurs  
 parties. Dans la Géométrie plus  
 élevée, on a recours à la généra-  
 tion des quantités, & l'on déduit  
 les rapports en considérant les puis-  
 sances que l'on conçoit les engen-

drer : la puiffance que l'on imagine former les grandeurs, eft le mouvement. Il n'y a point de quantité que nous concevions plus clairement que les parties limitées de l'espace & du temps. Celles de l'espace existent toutes ensemble, celles du temps coulent continuellement, mais par le mouvement elles fe mesurent les unes les autres réciproquement. Les parties de l'espace font permanentes ; comme elles font décrites fucceffivement par le mouvement, on peut concevoir l'espace s'écoulant de la même manière que le temps. Il n'est pas néceffaire de rechercher quelle eft la nature du mouvement, & de ce qu'on appelle vîteffe : nous avons l'idée d'un temps écoulé, d'un espace parcouru, comme nous avons celle de l'étendue, cela fuffit.

Dans la Géométrie on peut produire tous les degrés de grandeur en concevant que les quantités font augmentées, ou diminuées, ou produites par le mouvement. La quantité ainfi engendrée de cette manière eft nommée *fluente* ou *intégrale* : ainfi on dira que les lignes font engendrées par le mouvement des points, les fufaces par le mouvement des lignes, les folides par le mouvement des fufaces ; leurs angles par la rotation de leurs côtés. Les vîteffes des mouvemens qui font fupposées les produire feront représentées par les vîteffes des points, ou des lignes, ou des fufaces qui engendrent chaque partie de l'étendue. Le temps eft exprimé par une ligne droite qui

coule ou *flue* uniformement, & le moment où le terme du temps eft représenté par un *point*, ou par l'extrémité de cette ligne. On exprime encore une vîteffe quelconque par une ligne droite que cette même vîteffe auroit parcourue dans le temps alligné. La vîteffe accélérée ou retardée fera représentée par une ligne qui croît ou qui décroît dans le même rapport.

Toute cette théorie confifte à trouver les relations des quantités, car en Mathématiques ce font plutôt les rapports que les effences mêmes des grandeurs que l'on confidère : on compare pour cela les mouvemens par lesquels on conçoit que ces quantités font produites ; rien n'est plus dans l'exaétitude de Géométrie que de déduire les propriétés des figures des mêmes principes qui fervent à les décrire. L'idée d'une *fluxion*, convient mieux aux grandeurs Géométriques que nous confidérons comme formées par le mouvement qu'elle ne convient aux quantités confidérées d'une manière abstraite, & exprimée par les signes algébriques ; ainfi les *fluxions* du premier ordre feront représentées par les mouvemens uniformes, mais plus ou moins grands : fi un mouvement eft accéléré ou retardé continuellement, on peut en confidérer la vîteffe comme une quantité variable, & la représenter par une ligne qui croît & décroît continuellement : lorsqu'une vîteffe croît continuellement, en forte qu'elle acquiert des incrémens égaux en

temps égaux, on mesure la *fluxion* par l'augmentation qui est produite dans un temps donné. La *fluxion* n'est autre chose que l'augmentation ou la diminution d'une ligne, d'une surface, d'une grandeur quelconque que l'on conçoit croître ou décroître continuellement; or une pareille grandeur a tantôt des accroissemens égaux, & tantôt des décrémens & des incrémens variables dans un certain rapport, ce qui engendre différens ordres de fluxions. Ainsi lorsque la fluxion d'une quantité est variable, on peut la considérer elle-même, comme une *fluente* qui peut avoir sa fluxion, laquelle se nomme *seconde fluxion* de cette quantité. Celle-ci peut avoir sa fluxion qui se nomme la *troisième fluxion* de la première *fluente*; ainsi de suite. On voit donc que les mouvemens peuvent varier en telle manière qu'ils donnent lieu aux secondes, troisièmes fluxions, & à celles d'un ordre plus élevé.

La méthode des fluxions est parfaitement analogue à celle des infiniment petits; dans la première on a supposé, comme l'on vient de voir, que les grandeurs étoient formées par le mouvement, & l'on compare les incrémens produits dans les parties égales & successives du temps, puis on examine si le mouvement est uniforme, accéléré ou retardé; lorsque le mouvement est uniforme, la fluxion d'une grandeur est mesurée par l'incrément qu'elle acquiert dans un temps donné; lorsque le mouve-

ment est accéléré, cet incrément est composé de deux parties, l'une qui auroit été produite si le mouvement n'avoit pas été accéléré, mais continué uniformément depuis le commencement du temps, & l'autre qui auroit été produite en conséquence de l'accélération continuelle du mouvement pendant ce même temps; cette seconde partie est rejetée, & on ne retient que la première pour mesurer le mouvement au commencement de ce temps. Si le mouvement est retardé, la quantité qui se trouve manquer en conséquence de ce retardement est rejetée, en sorte que le mouvement à chaque terme proposé est mesuré exactement.

Dans la méthode des infiniment petits, l'élément par lequel une quantité croît ou décroît est supposé infiniment petit, & on l'exprime par deux ou plusieurs termes, dont quelques-uns sont infiniment plus petits que les autres, lesquels étant négligés comme peu importans, les termes qui restent, forment ce qu'on appelle la différence de la quantité proposée; car c'est un *postulatum* de cette méthode qu'on puisse descendre aux infiniment petits d'autant d'ordres qu'on les trouve nécessaires. Les termes que l'on néglige de cette manière, comme infiniment plus petits que les autres, sont les mêmes qui résultent de l'accélération ou du retardement du mouvement générateur, pendant le temps infiniment petit de la production de cet élément, en sorte que les termes res-

tans expriment l'élément qui auroit été produit dans ce temps-là, si le mouvement générateur avoit été continué uniformément. Il s'ensuit donc que ces différences sont exactement l'une à l'autre en même raison que les mouvemens générateurs, ou fluxions; ainsi quoique dans la méthode que les Géomètres modernes ont adoptée, on néglige les parties infiniment petites des élémens, il n'est plus surprenant que les conclusions qu'on en tire soient exactement vraies, & qu'elles s'accordent parfaitement avec celles qui sont déduites de la méthode des fluxions.

Nous n'entrerons point dans les différentes manières d'exprimer les fluxions: le nombre des points sert à marquer l'ordre de la fluxion eu

égard à la fluente. M. Léibnitz a représenté les différences par la caractéristique (*d*) ce qui est infiniment commode, les Anglois cependant ne l'ont point suivie; mais où la mode n'exerce-t-elle pas son empire? En voila assez pour faire connoître au Lecteur le principe de la méthode des fluxions sur laquelle nous avons été obligés de nous étendre, vû la grande application que les Géomètres en font tous les jours, & le peu d'auteurs qui en ont traité jusqu'ici: peut-être que nos réflexions, & encore plus celles du sçavant Auteur dont nous rendons compte, seront utiles aux amateurs de la sublime Géométrie. Nous réservons pour les Journaux suivans à parler du corps même de l'ouvrage.

*LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES, ECRITES DES Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, vingt-septième recueil in-12. pp. 480. A Paris, chez les Freres Guérin, rue S. Jacques 1749.*

**I**L y avoit long-temps, que la continuation d'un recueil si digne du titre qu'il porte, étoit attendue avec impatience de tous ceux, qui s'intéressent au progrès de la Religion, & même à celui des Sciences & des Arts. Deux raisons comme nous l'apprend le P. Patouillet, chargé aujourd'hui de le continuer, en ont retardé la publication. La première, l'interruption du commerce avec les régions éloignées, d'où nous viennent les Lettres des Missionnaires, & la seconde la mort du P. du Halde arrivée en 1743.

Dix-huit tomes de ce recueil qu'il a publiés, la description générale de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise en 4 Vol. *in-fol.* seront un monument éternel de l'étendue de son génie, & de la profondeur de ses connoissances. Mais il se distingua encore plus, dit le P. Patouillet, par les qualités de son cœur. « C'étoit un homme » doux, obligeant, plein de pro- » bité & de droiture, caractère fo- » lide, qui lui concilia une estime » universelle, & qu'il sçut rehaus- » ser par toutes les qualités qui

„ font le Religieux régulier & „ parfait.

La sensibilité avec laquelle le P. Patouillet rend justice aux talens & aux vertus de ce pieux & sçavant Auteur, les traits de génie, & les sentimens de piété qui brillent dans l'Épître par laquelle il adresse, selon l'usage, ce recueil aux Jésuites de France, nous donnent lieu d'espérer que le P. du Halde aura trouvé en lui un successeur qui le fera revivre.

Ce recueil est composé de six pièces, non compris l'Épître dont nous venons de parler, & qui à tous égards mérite d'être lue, comme on en pourra juger par différens endroits que nous en rapporterons bientôt.

La première pièce datée de Peking, du 1 Novembre 1743, contient une description de la maison de plaifance de l'Empereur de la Chine. On reconnoitra aisément que ce morceau vient d'une main habile. Aussi est-il d'un Frere Jésuite qui n'est entré dans la Compagnie de Jesus, qu'après avoir parcouru l'Italie, & s'y être perfectionné, dans la partie des beaux Arts & surtout de la Peinture.

Cette description plaira d'autant plus qu'on peut dire sans exagération, que nous n'avons rien dans les Poètes, les Romanciers, & même les ouvrages de Féeries qui approche de la singularité, de la magnificence, & de la variété qui régnent dans ce superbe lieu. Tout y est grand & véritablement beau, dit le F. Attiret, c'est le nom de

l'Auteur de la Lettre, soit pour le dessein soit pour l'exécution, & ce qui surprendra sans doute, c'est qu'il n'y a rien cependant dans les différentes parties qui forment cette maison de plaifance, qui ait du rapport à toute notre Architecture, à notre manière de bâtir, & à celle dont nous disposons nos Jardins.

Nous nous contenterons de dire que ce qui forme proprement le Palais de l'Empereur, consiste dans une grande quantité de corps de logis, détachés les uns des autres, mis dans une belle symmetrie, & séparés par de vastes cours, par des parterres & par des jardins. La façade de tous ces corps de logis est brillante par la dorure, le vernis, les peintures. Il n'y a pas même jusqu'au toit qui n'attire les yeux par la diversité des couleurs dont les tuiles en sont peintes; les appartemens y sont meublés de tout ce que la Chine, les Indes, & l'Europe ont de plus rare & de plus précieux.

Outre ce Palais, & dans différens Vallons formés par de petites montagnes faites à la main, hautes depuis 20 jusqu'à 50 & 60 pieds, & qui sont toutes couvertes de différens arbres à fleur, on compte dans le vaste enclos qui le renferme, plus de deux cens autres maisons qui ne servent guères à l'Empereur que pour s'y reposer après une promenade, pour y faire un dîner ou un souper. Ces maisons sont petites, eu égard à l'étendue de l'enclos, mais cependant assez considérables pour loger, dit le F. Attiret,

les plus grands de nos Seigneurs d'Europe avec toute leur suite, à quoi il faut encore ajouter un pareil nombre de logemens aussi isolés comme tous les autres & destinés aux Eunuques qui ont la garde de chaque Palais.

Rien n'est symétrisé dans ces Palais, rien non plus n'est en ligne droite dans les allées, les étangs, les canaux & même dans les ponts qui coupent ces canaux; on arrive à tout par des circuits, par des zigzacs, & en serpentant, en un mot on a tâché partout d'imiter cette admirable diversité que la Nature se plaît à répandre dans ses ouvrages.

Ces canaux vont se décharger dans de grans bassins aussi de forme irrégulière. Il y en a un entr'autres à qui on a donné le nom de mer, & qui a près d'une demi-lieue de diamètre. Les bords de ce bassin sont variés à l'infini, & rien n'est plus riant, ni plus singulier que la description qu'en fait le F. Attiret.

On y trouve entr'autres quantité de cages & de pavillons, dont une moitié est dans l'eau, & l'autre sur les bords du bassin, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques, comme en parcourant tout l'enclos on rencontre de temps en temps de petites ménageries & de petits parcs remplis d'un grand nombre d'animaux & surtout de bêtes fauves.

Je voudrois, dit l'Auteur, pouvoir vous transporter sur le bassin, lorsqu'il est couvert de barques

dorées, & vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute & autres jeux; mais surtout, continue t'il, dans une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice, qu'on illumine les différens Palais dont il est bordé, toutes les barques, & presque tous les arbres qui l'environnent: car en illuminations, & en feux d'artifice, il prétend que les Chinois surpassent infiniment tous les peuples de l'Europe.

Rien encore n'est plus curieux, que la description qu'il fait d'une petite Ville bâtie au milieu de tout l'enclos; elle a environ un quart de lieue d'étendue; & tout ce qui se trouve en grand dans la Capitale, s'y trouve en petit. L'usage que l'Empereur en fait, & les raisons pour lesquelles elle a été construite ne sont pas moins singulières.

Nous voudrions que le temps nous permit de rapporter ce que notre Auteur raconte de l'art prodigieux avec lequel les Chinois sçavent diversifier la forme, la matière & la grandeur de leur lanternes, dont quelques-unes iroient jusqu'à mille écus de notre monnoye; c'est en cela principalement & dans la grande variété que ces Peuples donnent à leurs bâtimens, qu'il admire la fécondité de leur esprit, & qu'il seroit tenté de croire que nous sommes pauvres & stériles en comparaison. Car cette variété se remarque, non seulement dans le total, mais encore dans les parties différentes dont une



une maison est compoſée; on y voit des portes & des fenêtres en forme d'éventail, de fleurs, de vafes, d'oiſeaux, de poiſſons, d'animaux enfin de toutes les formes régulières.

„ Quand on leur parle de nos  
 „ bâtimens, ou qu'on leur montre  
 „ des Eſtampes qui les repréſen-  
 „ tent, ces grands corps de logis,  
 „ ces hauts pavillons les épouvan-  
 „ tent. Ils regardent nos ruës com-  
 „ me des chemins creuſés dans d'af-  
 „ freuſes montagnes, & nos mai-  
 „ ſons comme des rochers à perte  
 „ de vuë percées de trous, ainſi  
 „ que des habitations d'ours, &  
 „ d'autres bêtes féroces. Nos éta-  
 „ ges ſurtout accumulés les uns  
 „ ſur les autres, leur paroiffent  
 „ inſupportables. Ils ne compren-  
 „ nent pas, comment on peut riſ-  
 „ quer de ſe caſſer le cou cent fois  
 „ le jour en montant nos degrés  
 „ pour ſe rendre à un quatrième  
 „ ou un cinquième étage.

„ Il faut, diſoit l'Empereur Cang-  
 „ hi, en voyant le plan de nos mai-  
 „ ſons Européennes, il faut que l'Eu-  
 „ rope ſoit un pays bien petit &  
 „ bien miſérable, puisſqu'il n'y a  
 „ pas aſſez de terrain pour éten-  
 „ dre les Villes, & qu'on eſt obli-  
 „ gé d'y habiter en l'air « pour  
 nous, dit le Frere Attirer, nous  
 en tirons une conſequence toute dif-  
 férente, & avec raiſon. Ce qui lui  
 donne en même temps occaſion de  
 faire des reflexions très-judicieuſes  
 ſur l'oppoſition qui ſe trouve entre  
 l'architecture des Européens &  
 celle des Chinois.

Jun, II. Vol.

Ces derniers n'aiment la ſymmé-  
 trie que dans leurs Palais, & leurs  
 maiſons de Ville, mais dans leurs  
 maiſons de Plaiſance, ils veulent  
 que preſque partout il régné un  
 beau déſordre, une *anſymétrie*.  
 C'eſt, diſent-ils, une Campagne  
 ruſtique, une ſolitude qu'ils veu-  
 lent repréſenter.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt  
 que quelque magnifique que ſoit la  
 maiſon de l'Empereur dont nous  
 venons de parler, elle n'eſt guères  
 vûe que de lui ſeul, de ſes Femmes  
 & de ſes Eunuques. Il n'y a à la  
 Chine, dit le Frere Attirer, qu'un  
 homme, & c'eſt l'Empereur; tous  
 les plaiſirs ſont faits pour lui ſeul,  
 de tous les Etrangers qui y ſont,  
 il n'y a que les Peintres & les Hor-  
 logers qui aient accès partout où  
 eſt l'Empereur; mais ils rachètent  
 bien ce privilège par la vie labo-  
 rieufe qu'ils mènent à ſa Cour. En  
 qualité de Peintre, le Frere Atti-  
 rer eſt obligé d'avoir tous les jours  
 le pinceau à la main d'un Soleil à  
 l'autre, à l'exception cependant  
 des Fêtes & des Dimanches; de  
 forcer ſon génie & de changer ſa  
 manière, pour ſe conformer au  
 goût de la Nation, ou plutôt de  
 l'Empereur, qui ordonne & qui ré-  
 forme ſelon que bon lui ſemble.  
 Car ici, dit-il, « l'Empereur ſçait  
 „ tout, ou du moins la flatterie le  
 „ lui dit-elle fort haut; & peut-  
 „ être le croit-il; toujours agit-il,  
 „ comme s'il en étoit perſuadé.

Auſſi quoiqu'il en ſoit traité avec  
 bonté, il déclare qu'il reprendroit  
 bientôt le chemin de l'Europe, s'il

F ff

ne croyoit son pinceau utile pour le bien de la Religion, s'il ne regardoit son travail comme un moyen de rendre l'Empereur favorable aux Missionnaires qui la prêchent, & s'il ne voyoit le Paradis au bout de ses peines.

Nous nous étendrions sur l'article de sa Lettre, où il traite de l'état de la Religion à la Chine, sans la nécessité, où nous sommes de rendre compte d'une des pièces de ce recueil qui roule uniquement sur ce sujet, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il y donne autant de preuves de son zèle pour la Religion, qu'il en a d'abord donné de son bon goût, & de son habileté dans tout ce qui regarde la Peinture, l'Architecture & les Arts qui en dépendent.

La deuxième pièce est une Lettre du feu Pere Margat, écrite au Cap le 20 Juillet 1743. C'est une Histoire détaillée de l'établissement, du progrès & de la situation présente des Missions des Jésuites dans l'Isle de S. Domingue, depuis 1704 qu'ils y sont établis. La Colonie s'y étant fort accrue, les Jésuites y sont chargés de dix-neuf Paroisses dans leur district qui est de plus de cent lieues d'étendue. Ces Paroisses sont toutes dépendantes du Cap, qui est comme on sçait la Capitale de la Colonie Française, & en même temps le chef-lieu de la Mission.

Il paroît par le détail qu'on trouvera ici, qu'il s'en faut beaucoup qu'ils puissent avoir assez de Missionnaires pour pouvoir en mettre

dans chacune de leurs Paroisses. Mais comment faire, dit le P. Margat ? Cette Isle devore ses habitans, les premières maladies sont terribles à essuyer, & la plupart y succombent : voilà cinquante-six Jésuites morts depuis la fondation de cette Mission, c'est-à-dire, depuis 1703, & ce qui reste de Missionnaires sont presque tous gens âgés, infirmes, & proches de leur fin.

Le P. Margat rend aux zèle & aux talens de ceux d'entr'eux qui s'y sont distingués, les éloges qu'ils ont mérités à si juste titre. On remarquera, surtout dans celui du P. Boutin, tous les caractères d'un zèle vraiment Apostolique : il est mort après avoir passé 25 ans à S. Domingue, où il fut long temps Curé du Cap. Cette Ville lui est redevable de tous les établissemens qui y subsistent aujourd'hui, soit pour le secours des pauvres & des malades, soit pour l'instruction de la jeunesse. On verra dans la Lettre même, que ce ne fut pas sans essuyer les plus fortes contradictions qu'il réussit dans ses pieux desseins ; mais sa charité vint à bout de tout & le rendit enfin maître de tous les cœurs & de tous les esprits.

Ce zèle Missionnaire s'étoit surtout consacré à l'instruction des Nègres ; il y travailloit avec d'autant plus de succès, qu'il s'étoit rendu leurs langues très-familieres, quoi qu'elles n'aient aucune affinité avec les Langues connues, & qu'elles soient si différentes entr'elles, qu'un Sénégalais, par

exemple, n'entend point un Nègre du Congo.

Mais ce que nous n'avons garde d'oublier, c'est que malgré une union intime & continuelle avec Dieu, il ne laissa pas de cultiver à quelques momens perdus les plus hautes sciences, & particulièrement celle du mouvement des corps Célestes. » Le tout, dit le P. Margat, pour l'utilité que cette étude peut avoir pour la Religion. » Il observoit exactement toutes les éclipses, & les autres phénomènes Célestes. Les mémoires de Trévoux sont remplis de ses observations.

La quatrième pièce est une Lettre datée de Cayenne le 17 Décembre 1744, elle est du P. Fauque, Chef de la Mission d'Oyapoc, petite Colonie Françoisse dans la Louisiane. On y voit un récit simple & naïf de la prise de ce poste par un Corsaire Anglois, & combien un zélé Pasteur qui ne craint que Dieu, & qui n'aime que les peuples qui lui sont confiés, est au dessus de toutes les craintes que l'image de la captivité & de la mort même inspirent naturellement.

Nous passerons d'autant plus rapidement sur cette Lettre, qu'elle est suivie d'une relation très intéressante, & dont les bornes qui nous sont prescrites, ne nous permettent de donner qu'une légère idée. Cette relation contient l'Histoire de la persécution, qui s'est élevée dans l'Empire de la Chine en 1746. Elle a été envoyée de Macao par le Pere Anseume, Jésuite, &

adressée à Madame de Sauveterre de S. Hyacinthe, Religieuse Ursuline, & insigne bienfaitrice des Millions.

Cet Ecrit rappellera le souvenir de ces premiers âges de l'Eglise, où les Fidèles sous les Empereurs Payens scellèrent de leur sang les vérités de la Foi. On croit lire les anciens Actes des Martyrs, quand on voit les réponses pleines de sagesse & de courage, que l'Evêque de Mauricaestre, Dominicain Espagnol, & quatre autres de ses Confreres de la même Nation & du même Ordre, firent aux Mandarins Chinois qui les condamnerent à la mort, en vertu de l'Edit secret par lequel l'Empereur régnant a pros crit la Religion Chrétienne dans ses Etats. On admire la confiance avec laquelle ils soutinrent la question & toutes les autres épreuves par lesquelles ils passèrent avant que de subir le dernier supplice; on y verra un Saint Evêque après trente ans d'Apostolat dans la Chine, marcher à l'échafaut avec un avant goût du Ciel qui console les Chrétiens, qui remplit d'admiration les Chinois & les Infidèles, & qui agit sur le cœur même du Bourreau qui lui tranche la tête. Ses quatre Confreres sont morts avec la même fermeté, mais non du même supplice, ayant été étranglés dans la prison, peine que les Chinois regardent comme moindre, que celle d'être décapité.

Le témoignage que le P. Anseume rend ici aux grands exem-

ples que les généreux Martyrs ont donné est confirmé dans les termes les plus forts par toutes les Lettres que les Jésuites Missionnaires à la Chine en ont écrites ici. » Rien ne » prouve mieux, pour emprunter ici les paroles du P. Patouillet, » combien sa Compagnie mérite » peu le reproche que leurs Enne- » mis qui aiment à supposer en » eux les vices qu'ils voudroient y » trouver, lui font, qu'unique- » ment occupés des intérêts de leur » Compagnie, ils ferment les yeux » sur ce que les autres ont de ta- » lens & de vertus.

La persécution qui avoit commencé dans la Province de Fo-Kien où les Dominicains avoient leur Mission, s'est étendue ensuite dans le reste de l'Empire, & elle y a été plus ou moins violente, selon la différence du caractère de ceux qui étoient à la tête de ces Provinces. Dans quelques-unes les Chrétiens ont été emprisonnés, condamnés à la torture & à la bastonnade; dans d'autres on a pillé leurs maisons, détruit les Eglises & tout ce qui servoit au culte des Autels.

Parmi ceux qui ont été traînés devant les Tribunaux, il s'en est trouvé dans toutes les Chrétientés qui se sont montrés fermes & inébranlables dans leur foi, & qui ont soutenu constamment la perte de leurs biens, de leurs emplois, ou la ruine de leurs familles. La ferveur en a porté même quelques-uns à se présenter d'eux-mêmes aux Mandarins. Aussi la Sentence rendue contre les cinq Dominicains

porte-t-elle, que les Chrétiens tenoient à leur Religion avec un si grand entêtement, que la mort même n'étoit pas capable de les faire changer, & que lorsqu'on conduisoit ces généreux Confesseurs de Jesus-Christ à la Capitale, on avoit vu des milliers de personnes des deux sexes & de tout âge venir à leur rencontre, & se faire honneur de leur servir de cortège, & jeter de si haut cris de douleur que les échos des montagnes voisines en retentissoient.

On ne dissimule pas cependant que tous les Chrétiens de la Chine n'ont pas, à beaucoup près, montré le même attachement & le même zèle pour la Foi. La plupart des Missionnaires se sont vus sans asyle pour se dérober aux recherches des Persécuteurs. Les uns ont pris le parti de courir dans des barques, les Lacs & les Rivières, & d'autres ont été réduits à la nécessité de se retirer à Macao.

De ce nombre a été le P. Beuth qui y est mort avec le titre glorieux de Confesseur de Jesus-Christ, & qui mérite même en un sens celui de Martyr, puisqu'on ne peut douter que les mauvais traitemens qu'il a soufferts pour la Foi, n'ayent avancé sa mort. Le P. Patouillet dans l'Epître dont nous avons déjà parlé, fait l'éloge de ce grand Missionnaire, & ajoute que ses Confreres seront bien aise d'apprendre que dans les derniers momens de sa vie, » il a renouvelé » les assurances de son obéissance » parfaite, & de son entière sou-

» mission au dernier décret du S.  
 » Siège sur les cérémonies de la Chi-  
 » ne. Les Lettres de nos Mission-  
 » naires nous assurent, dit-il, qu'il  
 » n'en est aucun parmi eux qui ne  
 » se conforme scrupuleusement  
 » aux intentions du S. Pere. En-  
 » fans d'une Compagnie qui pré-  
 » che par toute la Terre l'obéis-  
 » sance à l'autorité légitime, ils ne  
 » tiennent point dans le nouveau  
 » monde un autre langage & une  
 » autre conduite que dans celui-ci.

Mais pour revenir à l'Histoire de la persécution, elle ne s'est point fait sentir dans la Capitale. L'Empereur y protège les Européens comme gens utiles à l'Etat par les Mathématiques, les Sciences & les Arts. De vingt-deux Jésuites, tant François, Portugais, Italiens, Allemands qui sont à Pekin, il y en a sept qui ne font pas Prêtres, & qui comme le Frere Attiret dont nous venons de parler, sont continuellement occupés au service de ce Prince, pour la Peinture, l'Horlogerie, & les autres Arts; mais quoique le besoin qu'il en a l'oblige d'avoir de grands égards pour eux, comme on le verra, entr'autres par les attentions dont il honora le P. Châlier, Supérieur de la Mission Française, pendant la dernière maladie de cet illustre & habile Missionnaire; cependant toutes les fois que les Jésuites se sont jetés à ses pieds pour le solliciter en faveur des Chrétiens répandus dans les Provinces de sa domination, & surtout pour empêcher qu'il ne signât la Sentence de mort rendue contre

l'Evêque de Mauricaître & ses illustres Compagnons, ils l'ont toujours trouvé inflexible, aussi bien que les Agens des Tribunaux auxquels le P. Châlier alla même jusqu'à offrir de grosses sommes d'argent, moyen qui agit à la Chine encore plus puissamment que partout ailleurs. Ce Prince croit beaucoup faire pour les Jésuites qui sont à sa Cour, de permettre à leurs Confrères de demeurer à Pekin, d'empêcher qu'on n'y maltraite les Chrétiens; mais oblédè par son premier Ministre qui les hait mortellement, il ne veut en souffrir aucun dans les Provinces & encore moins de Missionnaires. On apprend même par les dernières Lettres de la Chine, que dans la Province de Kiang-nan, deux Jésuites l'un Italien, & l'autre Portugais, ont depuis ce temps-là, c'est-à-dire en 1747, encore reçu la Couronne du Martyre.

Mais loin qu'il y ait lieu de craindre qu'une persécution si vive n'abatte le courage des Missionnaires, le P. Chanseau est persuadé qu'elle sera regardée comme un heureux présage des miséricordes du Seigneur sur l'Empire de la Chine, plutôt que comme un coup terrible capable d'avancer la ruine de la Mission. Les progrès que fait l'Evangile dans le Tong-King & dans la Cochinchine, sont un exemple bien consolant pour eux. Le Tong-King, surtout où elle est la plus rigoureusement traitée, & dont la terre a été arrosée du sang de sept Missionnaires, & d'un

„ nombre confidérable de Chré-  
 „ tiens , eft aujourd'hui , dit-il , fé-  
 „ cond en prodiges de toutes for-  
 „ tes. Dans la Chine même depuis  
 „ vingt ans que les Chrétiens y  
 „ font perfécutés , notre Miffion  
 „ Françoisé a fait des progrès  
 „ étonnans , & je puis affurer qu'elle  
 „ eft trois fois plus nombreufe  
 „ qu'elle ne l'étoit dans les temps  
 „ floriffans de l'Empereur Cang-hi. »  
 Il ajoute que pendant l'année 1746,  
 dans Pekin , c'eft à-dire , dans le  
 diftrict de leur Eglife Françoisé ,  
 les Jéfuites ont baptifé , ou fait bap-  
 tifer 1766 enfans idolâtres qui  
 étoient fur le point de périr , &  
 qu'il y a eu 7500 Confessions &  
 près de 7000 Communions.

Cette relation refpire par tout la  
 gloire de Dieu , le falut des ames , &  
 le défir du Matyre. Ce n'eft qu'à re-  
 gret que nous la quittons , mais il  
 nous refte encore à parler des deux  
 dernières pièces de ce recueil.

La première eft écrite de Pon-  
 dichéry , par le Pere Cœurdoux ;  
 on nous la donne ici comme une  
 fuite d'une autre Lettre du même  
 Jéfuite , imprimée dans le vingt-  
 fixième recueil. Elle traite de la  
 manière dont les Malabares pein-  
 gnent les toiles , & renferme des  
 réflexions fur les moyens par lef-  
 quels nous pourrions les imiter &  
 fuppléer aux drogues , & aux cou-  
 leurs qui paroiffent nous manquer  
 en Europe pour y réuffir parfaite-  
 ment.

Enfin la dernière pièce eft l'ex-  
 trait d'une Lettre d'un Jéfuite  
 du Paraguay ; on y trouvera la

relation du tremblement de terre ;  
 qui en 1746 , a renverfé Lima &  
 abimé Callao ; on ne peut la lire ,  
 comme le remarque le P. Patouil-  
 let , „ fans adorer cette Puiffance  
 „ Suprême qui d'un fouffle ébranle  
 „ la terre , jufque dans fes fonde-  
 „ mens , foulève les flots , & leur  
 „ fait engloutir les Villes entières.  
 „ Puiffent , ajoute-t'il , tous ceux  
 „ qui liront ce volume être engagés  
 „ ainfi par les différens objets qu'il  
 „ préfente , à payer au Seigneur le  
 „ tribut de crainte , & d'amour qui  
 „ lui eft dû !

Auffi déclare-t'il qu'il fe gardera  
 bien d'imiter un Anonyme qui s'eft  
 approprié les vingt-fix Tomes de  
 ces Lettres , & qui tout récemment  
 les ayant fait imprimer fous le titre  
*de recueil d'observations curieufes* ,  
 &c. n'a pas craint dans cette édition  
 tronquée , de fupprimer générale-  
 ment tout ce qui regarde la Reli-  
 gion , tout ce qui a rapport à l'édi-  
 fication & à la piété. » Pour nous ,  
 „ dit-il , loin d'adopter ce nouveau  
 „ fyftême , nous nous ferons tou-  
 „ jours un devoir de mêler telle-  
 „ ment dans cet ouvrage l'agréable  
 „ à l'utile , que les chofes édifiantes  
 „ en foient vraiment l'ame , & que  
 „ ce qu'il y aura de curieux n'en  
 „ foit pour ainfi dire que l'accessoi-  
 „ re , & comme un fimple accom-  
 „ pagnement. » Toutes les perfon-  
 nes auxquelles feules il eft glorieux  
 & permis de plaire , approuveront  
 une pareille réfolution , & il y a tout  
 lieu de croire qu'on la trouvera très-  
 heureufement exécutée dans ce vo-  
 lume même.

*LA VOIX LIBRE DU CITOYEN, OU OBSERVATIONS  
sur le Gouvernement de Pologne. 1749. in-12. seconde Partie,  
pagg. 167.*

DANS le Journal du mois d'Avril dernier, nous avons rendu compte de la première partie de cet ouvrage ; dans celui-ci nous donnerons l'abbregé de la seconde.

*Le Peuple.* Tout état est composé de la partie qui gouverne, & de celle qui est gouvernée. L'objet de la Politique, est de maintenir un parfait accord entre ces deux parties, afin que la première, n'abusant point de son autorité, n'opprime pas la seconde ; & que l'obéissance de cette dernière, conforme aux loix, produise le bien général de la société. L'Auteur a exposé, dans le premier volume, ses vûes pour la réformation des abus, qu'une longue suite de siècles a introduits dans le Gouvernement du Royaume de Pologne. Il propose dans ce dernier ses réflexions sur le Peuple, qui ne lui paroit pas moins mériter l'attention des Législateurs.

Les violences, que les Patriciens de Rome exerçoient sur le Peuple de cette Ville, avant qu'il eût eu recours à la force ouverte, & que par l'autorité de ses Tribuns il eût balancé le pouvoir de la Noblesse, sont une image sensible de la dureté avec laquelle les Plébéciens sont traités en Pologne. Encore cette portion de l'Etat y est-elle plus avilie, qu'elle ne l'étoit chez

les Romains, où elle jouissoit d'une espèce de liberté, même dans les tems, où elle étoit le plus asservie au premier ordre de la République.

La Loi, qui n'impose qu'une amende de quinze livres à tout Gentilhomme qui aura tué un Payfan, peut donner une idée de l'oppression sous laquelle le Peuple vit en Pologne. On observe sagement ici, qu'il est non seulement de l'humanité, mais de la bonne politique, de le traiter avec plus de douceur ; & on le prouve par des raisons, auxquelles il est impossible de se refuser.

*L'Armée.* Dans les quatre chapitres suivans, l'Auteur traite quatre points ; la Guerre, la Justice, les Finances, & la Police. Dans celui-ci il parle de l'Etat Militaire qui a pour objet de veiller à la défense, à la sûreté, & à la gloire de la Nation.

Il y a si peu de proportion entre le nombre des Troupes, & l'étendue de la Pologne, qu'il ne lui est pas possible de se garantir de toute insulte. Il n'y a même aucun Etat voisin, dont les forces ne soient supérieures aux siennes. La Pologne est ouverte de toutes parts ; & l'Armée, qui devroit être du moins en état d'arrêter l'Ennemi, ne peut, ni le repousser en rase campagne, ni lui faire tête dans l'enceinte de

les murs. Les Polonois se flatent, que, comme il importe à leurs voisins de ne pas souffrir l'agrandissement d'une Puissance aux dépens d'une autre, quelques-uns d'entr'eux se croiront obligés de veiller à leur défense. L'Auteur fait voir l'illusion de ce préjugé, par des motifs également tirés de l'expérience & de la raison.

L'unique moyen, qu'ait la Pologne, de se mettre à l'abri de toutes attaques imprévues, de conserver une paix durable, & de devenir, en quelque manière, la seule arbitre de son sort, c'est d'avoir toujours sur pied une Armée, uniquement attentive à la sûreté de l'Etat, & dont le service soit aussi supérieur par sa régularité, à celui que ses troupes ont fait jusqu'à présent, que le courage discipliné est au-dessus d'une valeur qui combat au hazard, sans précaution & sans règle.

Trois Grands Généraux, & par conséquent trois Armées seroient nécessaires à la République. Supposé que le Trésor pût toujours entretenir une Armée de 90000. hommes de troupes réglées, sans compter les Troupes Polonoises; l'Armée des trois Provinces sera chacune de 30000. hommes durant la guerre; & pendant la paix on pourroit la réduire à 15000. en laissant toujours subsister les fonds pour la paye, dont on seroit convenu.

C'est ainsi que les Armées des trois Provinces seroient ensemble 45000. hommes pendant la paix,

& que la République, à l'abri de tout événement, auroit d'ailleurs des sommes toujours prêtes à les augmenter du double dans un besoin.

Mais où trouver des fonds toujours subsistans, & toujours assurés pour des dépenses aussi considérables? Dans le bon ordre des Finances. C'est ce que l'Auteur examine dans le chapitre qui suit.

*Le Trésor.* La puissance d'un Etat ne consiste principalement que dans une sage administration de ses Finances. Avec de l'ordre, la médiocrité peut faire ce que ne peut point l'abondance qui n'a pas de règle.

On ne doit point attendre d'heureux succès en aucun genre d'entreprise; on ne peut même se flatter de pouvoir remédier à aucun désordre de l'Etat, si l'on ne pourvoit auparavant au Trésor, qui est l'ame du Royaume.

La Pologne n'a d'autre avantage que l'immensité du Pays qu'elle occupe. Encore, à proportion de ses vastes contrées, n'est-elle pas aussi peuplée qu'elle devroit l'être naturellement. Aussi, n'est elle pas à comparer en ressources à tant d'autres Puissances, dont la domination plus resserrée ne peut égaler l'étendue de ses possessions.

Quoique peu de Pays soient aussi fertiles que la Pologne, il en est peu cependant où l'argent soit aussi rare. Le Peuple qui auroit intérêt à faire fleurir le Commerce, le néglige faute de protection & de liberté. Les Marchands languissent dans les Villes, & n'osent rien



rien entreprendre, faute d'une consommation assez abondante des denrées dont ils pourroient trafiquer ; & les Habitans sont tous réduits, ou à consommer eux-mêmes, tout ce que produit la Pologne, ou à le laisser périr sans pouvoir en profiter. Si l'on veut accroître les Trésors de l'Etat ( & rien n'est plus nécessaire ) on doit commencer par lui établir un fonds solide, & proportionné aux besoins. L'ordre, que l'Auteur a proposé pour chaque partie du Gouvernement, contribuera à ce dessein. En le suivant avec exactitude, les moyens se présenteront d'eux-mêmes ; il ne s'agira plus que de les employer avec prudence & avec fidélité. Il ne nous est pas possible d'entrer dans un plus grand détail des vues sages qu'il propose, pour la réformation des Finances.

*La Justice.* A prendre la Justice dans le sens le plus étendu, on peut dire avec vérité, qu'elle pourroit elle seule, maintenir l'ordre dans un Etat, & le mettre en situation de se passer de tout autre règlement utile. En effet, si les hommes, dociles à la voix de la raison, se faisoient un devoir de la suivre, auroient-ils besoin de Loix, ni d'aucun des ressorts, que la Politique fait mouvoir tous les jours pour les attacher au bien public, & les contenir dans une parfaite union ?

Cicéron reconnoissoit une Justice universelle, dont celle des Nations n'étoit, suivant lui, qu'une ombre & un léger crayon. Il la regardoit comme la source du droit

que nous suivons ; & il est certain, que, si elle régnoit sur la terre, elle suffiroit pour nous gouverner. Mais comme nos passions, & le penchant naturel, qui nous porte au mal, ne nous permettent pas toujours de la connoître, & de suivre ses préceptes, il a été nécessaire d'établir des Loix formées sur des principes qui doivent régler tous nos sentimens. C'est ici comme une nouvelle Justice, moins étendue à la vérité, mais qui par les récompenses qu'elle promet, ou par les châtimens qu'elle impose, peut nous engager plus sûrement à ne rien omettre de ce que la première nous prescrit. Tristes & honteux moyens qu'il a fallu mettre en usage ; comme, si pour nous porter à la vertu, il ne suffisoit pas d'envisager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à se soustraire aux remords qui assiegent un cœur qui ne la pratique pas.

Il n'est point d'Etat qui ne doive cette Justice à ses Sujets, ni de Sujets qui ne doivent plier sous les règles de cette Justice. L'Auteur examine si le Tribunal établi pour la rendre, a les trois attributs nécessaires ; l'autorité, l'intégrité, la capacité.

Loin de se plaindre que les Juges qui composent ce Tribunal, n'aient point assez de pouvoir dans l'exercice de la Jurisdiction qui leur est propre, il prétend, au contraire, qu'ils en ont plus qu'il ne convient à l'Etat. En effet, leur pouvoir, qui devroit être subordonné

à celui de la République, est au-dessus du pouvoir même, que la République est en droit d'exercer sur chacun de ses Sujets. C'est à elle seule qu'appartient la Souveraineté; & une des principales parties de la Souveraineté, c'est l'administration de la Justice. Or le Tribunal juge indépendamment de la République; elle n'a aucune autorité dans ce Tribunal; & elle ne peut casser les Arrêts qu'on y prononce. Cet usage, qui n'est pas fort ancien, est très condamnable. La suprême autorité n'appartenant qu'à la République, il n'en est point qui n'émane de la sienne, il n'en est point qui ne doive en dépendre nécessairement. Il faut donc que toute Jurisdiction subalterne soit fournie à celle de l'Etat, & que la République évoque à son Jugement les Décrets du Tribunal, ou pour les ratifier, ou pour les annuler. Car c'est presque en cela seul qu'elle peut montrer son indépendance, & cette espèce de Monarchie, qui ne doit reconnoître d'autre supériorité que celle de Dieu même.

La seconde qualité nécessaire pour l'administration de la Justice, est l'intégrité & l'incorruptibilité des Juges. Il est vrai que les Loix ont décrété des punitions, & contre ceux qui entreprendroient de surprendre la Religion de leurs Juges, & contre les Juges mêmes qui seroient capables de se laisser corrompre. Mais à quoi servent ces Loix, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent? Des

marchés si honteux se font ordinairement sans témoins; & les coupables ont trop d'intérêt à se cacher, pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes.

La troisième qualité, essentielle aux Juges, c'est la capacité. Elle renferme trois parties, dont une seule venant à leur manquer, ils ne pourroient s'acquitter dignement de leur emploi. Il faut, 1°. Qu'ils aient une connoissance parfaite des Loix de la Nation, & de la forme de la Procédure. 2°. Qu'ils aient des sentimens & des entrailles, du moins par vertu, & une tendresse de conscience, qui les porte à garantir l'innocence de toute oppression. 3°. Qu'ils aient l'application & le travail.

Il n'est point de Pays où l'on ne s'applique au Droit. » Nous », seuls, dit l'Auteur, nous négligeons cette étude. Nous n'avons pas même des écoles pour nous y former. Il est assez de gens parmi nous, qui sçauront former un Décret, selon la forme usitée dans nos Chancelleries; mais il n'en est presque point qui sçachent les prononcer selon les règles d'une exacte équité. Ceux mêmes, qui les *minutent*, ne suivent qu'au hazard, & sans principes, ce qu'une longue pratique leur a enseigné. Nos Avocats, chargés de ce soin, ne sçavent presque rien au-delà, & nous nous imaginons qu'il n'appartient qu'à eux seuls d'interpréter les Loix qu'ils connoissent à peine,

» & que nous nous faisons une  
» gloire d'ignorer.

» Dans tous les Etats policés,  
» les Baillifs mêmes, ou les Prévôts  
» qui ne jugent qu'en première in-  
» stance, doivent nécessairement  
» être gradués dans quelque Uni-  
» versité. Et notre Tribunal, le  
» seul Parlement du Royaume,  
» qui juge toute la Nation en der-  
» nier ressort; ce Tribunal, de  
» quels Sujets est-il composé? Tout  
» le monde le voit, tout l'Etat en  
» gémit, & ce Tribunal subsiste  
» encore. Du moins, si, au défaut  
» de l'étude, nous avions l'expé-  
» rience, qui peut en quelque sorte  
» tenir lieu de sçavoir! Mais cette  
» ressource même nous manque.  
» On change tous les ans les Dé-  
» putés du Tribunal, & ceux qui  
» en sortent, sont aussi novices que  
» ceux qui y entrent «.

L'unique remède à l'ignorance  
des Juges, c'est de les rendre per-  
pétuels, comme ils le sont dans  
presque toutes les Nations. » Lors-  
» que leur état, dit l'Auteur, sera  
» stable & déterminé, lorsqu'il se-  
» ra soutenu par des honneurs, des  
» prérogatives, des appointemens  
» convenables, il est à présumer  
» qu'on s'appliquera dès la jeunesse  
» à s'en rendre digne, & que l'ex-  
» ercice assidu d'une fonction per-  
» manente augmentera les lumiè-  
» res déjà acquises, & nous don-  
» nera des Juges tels que nous de-  
» vons les désirer. Leurs Charges  
» seroient un degré pour monter  
» au Sénat, qui dans la suite ne

» seroit rempli que de ce qu'il y  
» auroit parmi nous de gens les  
» mieux instruits dans la science de  
» nos Loix & de nos Coutumes «.

L'Auteur finit ce Chapitre, sans  
entrer dans aucun détail sur la ré-  
formation des Loix. » J'avouë in-  
» génument, dit-il, que la Juris-  
» prudence m'est aussi étrangère,  
» qu'elle l'est à mes Concitoyens.  
» Je laisse à de plus habiles que  
» moi le soin de corriger nos con-  
» stitutions, de les changer, de les  
» renouveler, de leur donner une  
» meilleure forme. Je sçais qu'on  
» y travaille depuis long-tems, &  
» surtout aux moyens d'empêcher  
» que les Parties ne se ruinent en  
» plaidant, & que ceux qui ga-  
» gnent leurs procès par la justice  
» de leur cause, ne se trouvent abi-  
» més par la longueur des procé-  
» dures. Puisse-t-on réussir à faire  
» un Code de tous nos anciens  
» Statuts, & à introduire pour tou-  
» jours dans l'Etat une exacte ad-  
» ministration de la Justice « !

Nous ne pouvons nous empê-  
cher d'admirer ici la rare modestie  
de l'Auteur. Nous sommes persuadés  
qu'il est également capable de  
proposer d'excellentes vues sur l'ad-  
ministration de la Justice; & les  
Lecteurs doivent regretter avec  
nous, qu'il ait négligé de traiter  
une matière, sur laquelle il auroit  
éclairé, & ses Compatriotes, & le  
Public.

*La Police.* Que seroit une Répu-  
blique, qu'un corps inanimé, si  
toutes ses parties ne se prétendent  
Ggg ij

du secours l'une à l'autre, & si chacune, contente de ses fonctions, ne concouroit à former une espèce d'utilité sous l'empire des Loix qui doivent leur être communes ?

La diversité des opinions ne scauroit avoir de suites dangereuses dans un Etat, où les Sujets se disputent l'honneur de l'obéissance, & se piquent d'une aveugle soumission aux ordres du Souverain. L'autorité suprême arrête la fougue des esprits ; & si elle n'empêche la contrariété des sentimens, elle les empêche du moins de se produire. Tout plie sous la volonté d'un Monarque, & son empire assure l'ordre, bien loin de le troubler. Il n'en est pas de même dans un Etat Républicain : autant de Sujets, autant de volontés différentes. L'amour même de la règle y met de la confusion. Ce ne sont pas toujours les aigreurs, les animosités, les jalousies qui font contraster les opinions. Les intérêts communs, le devoir, le zèle, l'honneur, la vertu les partagent. Ces sentimens, si louables d'ailleurs, se modifient en tant de manières, suivant la variété des idées, ou, pour mieux dire, suivant la diversité des humeurs, qu'ils ne peuvent se concilier, & qu'une République tombe presque nécessairement dans l'anarchie ; tout y devenant arbitraire, jusqu'aux Loix mêmes qui doivent régler les mœurs.

Le moyen le plus sûr de remédier à des maux si funestes, c'est l'amour de la Patrie. Il ne peut

qu'inspirer des sentimens uniformes, si l'on préfère toujours le bien public aux avantages particuliers, si, libres de passions, & sans aucun retour sur soi-même, l'on n'a en vûe que le salut de l'Etat, & si l'on ne varie tout au plus que sur les moyens de rendre cet Etat heureux & tranquille.

L'Auteur, après avoir prouvé l'indispensable nécessité d'une Police exacte, n'entre dans aucun détail sur la manière de l'établir. „ Dans „ le triste état, où est notre Répu- „ blique, dit-il, il seroit fort inu- „ tile d'y penser. Mais, si elle pre- „ noit la forme que je souhaite, „ le train ordinaire des affaires „ donneroit successivement occa- „ sion aux Règlemens nécessaires „ pour y mettre un ordre raisonna- „ ble & constant. Les Royaumes „ voisins pourront nous fournir à „ cet égard des maximes & des mé- „ thodes aisées. Nous voyons ce „ que de sages Loix produisent, „ non seulement dans ceux où une „ autorité suprême contraint d'y „ obéir ; mais dans ceux-mêmes où „ la liberté s'accorde avec elle.

„ Tâchons seulement de nous „ convaincre que le désordre n'est „ point de l'essence de la liberté, „ comme nous le pensons ; que cer- „ te même liberté ne peut nous „ être avantageuse, qu'autant qu'el- „ le sera soumise aux Loix ; & que „ sans Loix, sans ordre, & sans „ Police, il n'y auroit point d'Etat „ plus bizarre, plus vicieux, plus „ tyrannique même que le nôtre ;

„ puisqu'au milieu des orages d'une  
 „ liberté tumultueuse, nous de-  
 „ viendrions sujets & esclaves d'au-  
 „ tant de Maîtres, qu'il y auroit  
 „ de passions qui la feroient agir ;  
 „ & , qu'au défaut des Loix , au-  
 „ cun de nous ne seroit assez puis-  
 „ sant pour réprimer la fureur de  
 „ ces passions aigries, ni en droit  
 „ de s'emparer du Gouvernement  
 „ pour le sauver d'une perte cer-  
 „ taine.

*L'Election des Rois.* De quelque  
 entière & pleine autorité que jouis-  
 se la République de Pologne du-  
 rant l'interrègne ; quelque glorieu-  
 se que lui soit la prérogative qu'elle  
 a de choisir ses Rois , il faut  
 avouer que ce tems est celui précé-  
 sément où elle court plus de dan-  
 ger. Aussitôt que l'interrègne est  
 proclamé, la République arbore,  
 pour ainsi dire, sa Couronne, l'ex-  
 pose à l'ambition de tous ceux qui  
 peuvent y aspirer, & leur permet  
 d'employer tous les moyens, tous  
 les détours, dont-ils peuvent s'avi-  
 ser pour l'acquérir. Mais à quels  
 malheurs ne s'expose-t-elle pas elle-  
 même par une conduite si opposée  
 à sa gloire, & à ses intérêts ? Si ja-  
 mais elle doit périr, ce ne peut être  
 que par la manière dont elle choisit  
 ses Rois, par tous les stratagèmes  
 qu'elle permet à chacun des Con-  
 currens qui cherchent à gagner ses  
 suffrages.

L'Auteur expose avec beaucoup  
 d'exactitude, mais sans exagéra-  
 tion, tous les artifices que l'ambi-  
 tion fait naître dans cette circon-

stance. Le portrait qu'il en donne,  
 est aussi naturel que frappant. Nous  
 nous serions un devoir de le co-  
 pier, sans la nécessité où nous som-  
 mes d'abréger.

Un concert unanime de toutes  
 les voix, est nécessaire pour élire  
 un Roi. L'Auteur convient qu'il  
 n'est rien de plus difficile que cet  
 accord dans une multitude aussi  
 grande que celle qui doit concou-  
 rir à cette importante affaire. Ne  
 pourrions-nous pas dire que cette  
 unanimité physique nous paroît  
 moralement impossible, quoique  
 l'Auteur prétende qu'il est des  
 moyens de la procurer ?

Il propose d'abord d'exclure du  
 Trône à perpétuité, par une Loi  
 expresse, tous les Etrangers. Il pas-  
 se ensuite à la manière dont on  
 doit procéder à ce choix, & y  
 maintenir la liberté des suffrages.  
 Il ne craint pas d'avancer qu'il n'y  
 a aucune sorte de liberté dans les  
 Elections, & que cette prétenduë  
 liberté ne consiste que dans l'ima-  
 gination qui se plaît à se faire illu-  
 sion à elle-même. C'est ce qu'il prou-  
 ve avec toute l'évidence possible.

Mais il se flatte qu'on peut espé-  
 rer de l'union & de la liberté dans  
 les élections, si l'on veut bien  
 agréer l'arrangement qu'il propose.  
 Après un grand nombre d'avis uti-  
 les qu'il donne sur cette matière,  
 il souhaite qu'on réduise tous les  
 sujets qui auront eu des voix, à  
 quatre seulement qui seront seuls  
 déclarés candidats. Le Primat pro-  
 poseroit ensuite celui des quatre

qui auroit eu le plus de suffrages. Il demanderoit le consentement de toute l'Assemblée ; s'il l'obtenoit, ce Candidat se trouveroit élu avec toutes les formalités que les Loix exigent. Mais si quelque Nonce s'opposoit à ce choix, le Primat procéderoit consécutivement à la nomination des trois autres ; & , si par malheur, chacun de ces Candidats rencontroit le même obstacle à son élection , & qu'on ne pût trouver aucun moyen de lui concilier par une douce persuasion ceux qui lui seroient contraires ; s'il n'étoit pas possible d'en choisir un , *nemine contradicente* , il resteroit une ressource à cet inconvénient.

Ce seroit de procéder à l'élection d'un de ces quatre Candidats, à la pluralité des voix, suivant l'usage de la République de Venise. On donneroit son suffrage avec des balottes de deux diverses couleurs ; la blanche seroit pour marquer le choix ; la noire marqueroit l'exclusion ; & celui qui auroit le plus de balottes blanches , seroit sur le champ proclamé Roi.

Au reste , cette pluralité de voix ne doit allarmer personne. L'Auteur prétend qu'elle n'ait lieu qu'au défaut de l'union générale ; il ne la produit même ici que comme un moyen presque infaillible de parvenir plus sûrement à cette union.

Nous avoions avec plaisir que ce plan nous paroît rempli de sagesse , & qu'il peut même conduire souvent à l'unanimité physique ;

mais il nous paroît aussi , qu'il n'y conduit pas toujours infailliblement. Il n'en est pas moins vrai , qu'au défaut de cette union générale , qui est plus à désirer qu'à espérer , la pluralité doit suffire.

L'Auteur étale avec justice les avantages de cette nouvelle forme d'élection à la pluralité des voix. Il s'attend bien à l'opposition de la plupart des Polonois ; mais il ne l'admet lui-même , qu'autant qu'il sera absolument nécessaire de s'en servir. » D'ailleurs , dit-il , qu'on » parcoure nos Annales , & qu'on » me cite une seule de nos Elections qui n'ait été faite à la pluralité des suffrages ? En est-il aucune , où l'on ait vu un accord » si parfait , que tout l'Etat ait paru n'avoir qu'un même sentiment , un même cœur , une même ame ? Quelle est celle où il n'y ait eu » autant de Partis , que de Concurrents ? Et le plus fort de ces partis ne l'a-t'il pas toujours emporté sur les autres ? Or , qu'est-ce qu'une force de partis , qu'une pluralité de voix souvent armées , auxquelles les plus foibles sont obligés de céder , sans pouvoir faire usage de la liberté , sans pouvoir même en appeler à ses Privilèges ?

» S'il est donc vrai , conclut-il » sagement , que cette pluralité de voix a toujours été tolérée parmi nous , sans égard à notre indépendance , & à la validité des Elections ; si nous la souffrons même à présent par la fausse

„idée que nous nous faisons, qu'el-  
 „le ne choque en rien nos Privi-  
 „lèges ; pourquoi nous ferions-  
 „nous un scrupule de l'autoriser ,  
 „afin que ce qui se fait abusive-  
 „ment, se fasse avec règle & me-  
 „sure, & avec l'approbation de la  
 „Loi ; & afin même que cette plu-  
 „ralité , qui étouffe & détruit le  
 „*liberum veto* , qui fait naître la  
 „discorde, la nourrit, la fomenté,  
 „produise, au contraire, un con-  
 „cert général, & dans l'impossi-  
 „bilité presque invincible de ren-  
 „dre une Election légitime, supplée  
 „tout d'un coup , & sans violer  
 „nos Privilèges, à tout ce qui peut  
 „manquer à sa validité ?

„Je vais plus loin, ajoute-t il ,  
 „& je dis qu'une telle Election ,  
 „avec la liberté , & la légitimité,  
 „auroit encore toute la sûreté  
 „possible. On n'y verroit plus de  
 „factious, & par conséquent, ces  
 „troubles qui ébranlent l'Etat, ces  
 „désordres , que souvent des fié-  
 „cles entiers ne peuvent appaiser ,  
 „& qui rendent le Gouvernement  
 „si difficile au nouveau Roi, qu'il  
 „ne lui est pas possible de tirer  
 „de ses talens tout le fruit qu'il  
 „auroit droit d'en attendre„.

L'Auteur termine son ouvrage  
 par une récapitulation succincte de  
 tous les défauts du Gouvernement  
 de Pologne, qui sont au nombre  
 de vingt et un. Quelque confian-  
 ceraisonnable qu'il doive avoir dans  
 la bonté des remèdes qu'il tâche  
 d'y apporter, & dans la justesse de  
 ses réflexions, il n'ose se flater d'un  
 prompt changement dans le Gou-  
 vernement ; & il se contente d'a-  
 jouter, pour l'entière construction  
 de son édifice, l'inscription qu'il a  
 vûë dans une Ville de Pologne,  
 sur une maison qu'on venoit de  
 bâtir dans le plus fort de la der-  
 nière guerre de Suède : *In spem me-*  
*lioris avi.*

Ce pourroit être ici le lieu d'a-  
 giter la question qui a été si sou-  
 vent proposée depuis tant de fié-  
 cles : Quel est le meilleur Gou-  
 vernement ? Les désordres, qui  
 règnent continuellement dans la  
 Pologne, ne contribueroient peut-  
 être pas peu à la décision de ce  
 problème. Nous ne nous flatons pas  
 d'une assez grande autorité pour  
 le résoudre. Mais nous aimons à  
 nous persuader, qu'heureux est l'E-  
 tat, où un seul peut tout ce qu'il  
 veut, & ne veut rien que de juste.



*IDE'E DE LA POESIE ANGLOISE, OU TRADUCTION des meilleurs Poëtes Anglois qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs ouvrages, & une comparaison de leur Poësie avec celle des Auteurs anciens & modernes. Par M. l'Abbé YART, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, & Arts de Rouen. Tome second, in-12. pp. 356. A Paris, chez Briasson, rue Saint Jacques, 1749.*

**Q**UELQUE applaudissement, que le Public ait donné au premier Tome de cet ouvrage, soit par rapport au plan, soit par rapport à l'exécution, nous ne doutons pas, que le second dont il nous reste à donner l'extrait, n'ajoute encore beaucoup à l'opinion que ceux qui aiment les Lettres, & surtout la Poësie, ont conçue de l'utilité & de l'agrément du présent que M. l'Abbé Yart fait à la République des Lettres.

Ce second volume renferme ce que les Poëtes Anglois les plus célèbres, c'est-à-dire Dryden, les deux Ducs de Buckingham, le Comte de Rochester, Waller, Cowley, &c. nous ont donné de meilleur dans les genres Didactique, Satyrique, & Lyrique.

M. l'Abbé Yart suit la méthode qu'il s'est prescrite; elle consiste à placer à la tête de chaque genre un discours, où il se propose d'abord de faire connoître la nature de ce genre, & ensuite la manière dont il a été traité par les Poëtes Anglois, dont il traduit les Poësies. Ainsi il débute par un discours sur le Poëme Didactique, & pose des principes sur lesquels il lui paroît

qu'on doit juger de la Poësie Angloise en ce genre.

Il remarque d'abord, que quand les Poëtes Didactiques Anglois ont donné des préceptes, ils ont eu une grande attention à suivre le goût de leurs Compatriotes; & il pense qu'à cet égard leurs préceptes ont toute la justesse, & toute la perfection qu'ils pouvoient avoir; d'où il conclut, qu'un Etranger, qui condamneroit ces préceptes, parce qu'ils enseignent les moyens de plaire à la Nation pour laquelle ils sont écrits, seroit aussi déraisonnable, que les Critiques outrés d'Homère, qui trouvoient mauvais, qu'il eût suivi le goût de son siècle.

» Les Anglois, dit-il, sont plus  
 » difficiles que nous à émouvoir; ils  
 » s'enflamment moins promptement;  
 » mais leur feu est plus ardent & plus durable; ils n'ont  
 » ni notre légèreté ni nos faillies;  
 » mais ils ont une plus grande  
 » attention que nous à leur objet;  
 » ils le considèrent plus long temps,  
 » & par plus de côtés; quand une  
 » fois l'activité de leur ame est excitée,  
 » rien ne peut l'arrêter; elle  
 » va d'une extrémité à l'autre, &  
 » elle



„ elle recule les bornes de la nature. Ainsi, ajoute-t-il, leurs Poëtes doivent être plus hardis que les nôtres, & l'on ne doit pas toujours juger de leur goût par le nôtre.

Cependant il croit qu'en prenant la sage précaution de ne point confondre, ce qui est particulier à la Nation Angloise, & ce qu'elle a de commun avec les autres Nations, on peut établir des principes certains, qui puissent nous servir à juger sainement de leurs préceptes, & de leurs ouvrages. Les maximes de la Religion, les lumières de la raison; les idées naturelles du vrai, du faux, du bon, du mauvais, le goût éclairé des anciens, les sentimens de l'humanité; voilà les Arbitres qu'il choisit, dit-il, entre eux & nous, & sur lesquels soit dans des Notes placées au bas des pages, soit dans des Avertissemens, qu'il met à la tête de chaque pièce qu'il traduit, il fonde ses jugemens & ses Critiques.

Il commence par le genre Didactique, & se borne à quatre pièces, mais très-estimées des Anglois. La première qui a pour titre *essai sur la Poësie* est de Sheffield Duc de Buckingham, l'un des plus beaux génies de son siècle, & qui a composé plusieurs autres ouvrages en Vers & en Prose.

Celui-ci a selon M. l'Abbé Yart, tout le mérite qu'on peut désirer dans un Poëme Didactique, sans en avoir les défauts ordinaires. Les préceptes n'y sont point défigurés par une sécheresse, & par une in-

constance désagréable. Ils sont embellis par le feu de l'expression, & par le mérite des tours & des images. Il trouve cependant qu'il manque quelquefois d'ordre, & que Boileau a mieux distribué les parties de son Art Poétique.

Le morceau suivant montrera quel est le tour d'esprit qui régné dans ce Poëme, & servira en même temps, comme d'échantillon, pour juger du style du Traducteur.

„ Les figures, dit le Duc de Buckingham, ont des charmes pour nos jeunes Poëtes: c'est un vernis superflu, dont l'Art s'efforce d'embellir la nature; c'est un fond sur un beau visage: elles peuvent orner des descriptions; mais pourroient-elles réussir dans des scènes, où l'on fait déclamer la rage, discourir la douleur, & dire de jolies choses au désespoir. Quoi de plus ridicule que ces dialogues tragiques, où l'on se lance des traits, où l'on se renvoye des bons mots, qu'on peut comparer au volant qui va & revient; & à des cloches qui s'élèvent, & qui retombent sans cesse en répétant toujours le même carillon. Qui pourroit s'empêcher de regarder avec pitié ces Héros qui mient des comparaisons ingénieuses avec leurs fous pirs, qui meurent en débitant des rimes riches, & en faisant les beaux esprits.

La pièce qui suit, a pour Auteur le Comte de Rochester. Elle est intitulée ici, *Critique de Dry-*

Hhh

den, & porte le titre de Satyre dans le recueil des Poësies du Comte. Mais elle est, au jugement de M. l'Abbé Yart, remplie de préceptes si solidement pensés, si délicatement écrits, & d'une Critique si instructive de quelques Poëtes Anglois, qu'il a crupouvoir la mettre au nombre des pièces Didactiques; elle est imitée de la dixième Satyre d'Horace.

Tel est le jugement que le Comte de Rochester y porte de Dryden. Ce Poëte, dit-il, » est quelquefois plagiaire, inégai & pesant dans ses Vers... il n'a point de délicatesse. Son imagination est lourde, jusque dans ses transports. Il a beau aiguïser la pointe de ses traits, elle est toujours émue. Il fait parler des femmes respectables par leur rang, comme des personnes d'une condition fort inférieure... mais j'avoue que la beauté de ses Vers l'emporte sur leurs défauts.

La troisième pièce est du célèbre Addison, connu par différens ouvrages de Poësie, & de Prose, & pour avoir composé les meilleures pièces du *Spectateur Anglois*. Le nom de ce Poëte, dit le Judicieux Traducteur, prévient en faveur de toutes ses productions. Quand on voit au bas d'un tableau le nom de le Brun; on considère le tableau avec plus d'attention, on y cherche de nouvelles beautés; on en découvre qu'on n'avoit point encore aperçues; & quand après bien des recherches, on ne les trou-

ve point, on se reproche son ignorance, & on n'admire pas moins le Peintre.

Cette pièce est d'un ton fort différent de celui de la précédente. M. Addison n'y oublie aucun des grands Poëtes de la Nation, & parle de tous avec éloges.

C'est ainsi que M. l'Abbé Yart rend le Portrait que M. Addison fait de Cowley, un des plus grands Poëtes Anglois. » Ce puissant génie pétille d'esprit & prodigue les pensées: entassées les unes sur les autres, elles fatiguent notre attention: s'il nous plaisoit moins, il nous plairoit davantage. A peine une pensée brillante a-t-elle frappé nos yeux, qu'une autre plus brillante encore, nous éblouit. Nous sommes sans cesse ravis d'admiration. Ainsi la voye lactée répand dans les Cieux une lumière continue; chaque Etoile ne nous fait point appercevoir ses rayons; elles réfléchissent toutes ensemble une vive clarté qui leur est commune.

M. Addison donne à Cowley un éloge, qu'on n'a peut-être donné qu'à ce dernier, & qu'à Dryden; c'est que ces deux grands Poëtes se sont perfectionnés dans l'Art des Vers à mesure qu'ils ont avancé en âge. La vieillesse, dit M. l'Abbé Yart, dans une note sur cet endroit, qui éteint le feu de la Poësie dans tous les hommes, n'est peut-être pas contraire au génie Anglois. Leur défaut est d'être trop vif & trop féconds. Ce sont des terres qui produisent de

„mauvaises herbes avec de bon  
 „grain. Ce sont des arbres qui  
 „poussent trop de branches, & qui  
 „portent trop de fruits ; il faut  
 „que le temps vienne avec la faux  
 „à la main retrancher ces rameaux,  
 „& ces fruits superflus, & que les  
 „desséchant, il rétrécisse les fibres  
 „par lesquelles la sève montoit  
 „avec trop de vitesse : „étant  
 „moins abondante, elle en est plus  
 „pure. Dryden étoit plus que septua-  
 „genaire lorsqu'il publia sa tradu-  
 „ction de Virgile en Vers, & cepen-  
 „dant à quelques défauts près, elle  
 „est généralement estimée.

La quatrième pièce porte pour  
 titre *le progrès de la Poésie* ; on en  
 est redevable à Milady Worthley  
 Montaigu, dont M. de Voltaire  
 dit, que c'est une des femmes d'An-  
 gleterre, qui a le plus d'esprit, &  
 le plus de force dans l'esprit. Elle  
 est d'ailleurs célèbre pour avoir  
 apporté de C. P. où elle avoit suivi  
 son mari qui y étoit Ambassadeur,  
 l'usage singulier de l'insertion de la  
 petite vérole. Milady Worthley  
 tient dans sa Patrie un rang distin-  
 gué parmi les femmes qui ont cul-  
 tivé la Poésie avec un succès bril-  
 lant. L'Angleterre, dit M. l'Abbé  
 Yart, a ses Lambert, ses Deshou-  
 lières, ses La Suze, ses Du Châte-  
 let, ses Du Bocage.

Dans ce Poëme l'illustre Angloi-  
 se en remontant jusqu'à l'origine  
 de la Poésie, passe en revue, Ho-  
 mère, Pindare, Sapho, Anacréon,  
 Virgile & Horace. Mais comme les  
 Poètes Latins ne sont pas de son

sujet, le Traducteur ne fait qu'en  
 passant l'extrait des Eloges, qu'elle  
 leur donne, & se contente de tra-  
 duire ce qui a purement rapport à  
 la Poésie Angloise.

Dans le discours qui précède les  
 pièces satyriques qu'il a traduites,  
 après plusieurs réflexions très-soli-  
 des sur ce qui regarde en général  
 ce genre de Poésie, il observe  
 „que l'Angleterre est le Pays de  
 „la Satyre ; que la liberté y dégé-  
 „nère presque toujours en une li-  
 „cence effrénée. Chaque semaine,  
 „dit-il, y est marquée par des  
 „feuilles de toute espèce, où la  
 „Religion, le Gouvernement, les  
 „Princes, les Magistrats, le Cler-  
 „gé sont attaqués sans ménage-  
 „ment. Toute Satyre y est per-  
 „mise pourvu qu'on n'y mette  
 „que quelques Lettres du nom de  
 „ceux qu'on deshonne.

Mais comme le regne de Charles  
 II. fut le plus fécond en Satyres, &  
 que le Comte de Rochester fut le  
 Poète le plus satyrique, le plus cau-  
 stique, & cependant le plus ingé-  
 nieux de ce règne, notre Tradu-  
 cteur a cru devoir préférer ses Saty-  
 res à beaucoup d'autres, non seu-  
 lement à cause de la réputation de  
 leur Auteur, mais parce qu'elles  
 sont écrites sur des sujets généraux,  
 & qui peuvent plaire également en  
 France & en Angleterre.

Elles sont au nombre de trois.  
 La première qui est contre l'hom-  
 me est postérieure à celle de Des-  
 préaux, & en est visiblement imi-  
 tée. Elle tend de même à humilier

l'homme, & à réformer les vices du cœur. Mais M. l'Abbé Yart avertit que le Comte de Rochester étoit trop vif, & trop libertin pour fe renfermer dans de juftes bornes. Il ne s'est pas contenté de dégrader notre raifon, il attaque notre foi. Il femble rejeter toutes les idées que celle-ci nous donne de la fupériorité de notre ame fur celle des animaux. Cependant comme fa converfion a été aufli éclatante que fon libertinage, M. l'Abbé Yart, pour entrer dans fes dernières intentions, a fagement fupprimé dans cette pièce, & dans les deux fuivantes, tous les traits qui fe reflentoient des premiers égaremens de l'Auteur.

Si l'on en croit M. l'Abbé Yart, la Satyre de Boileau fur l'homme, » eft écrite fur un ton malin & en- » joué, celle du Comte de Roche- » ster eft mordante & chagrine. Il » y a plus d'images dans la premiè- » re, plus de raifonnemens dans la » feconde; celle-ci abonde en fail- » lies, celle-la en plaifanteries: le » Poète Anglois a des inégalités, le » Poète François a des longueurs. » Rochester penfe plus; Boileau » écrit mieux. L'un faifoit fon amu- » fement des Vers; ils étoient la » plus importante occupation de » l'autre.

Sur ce que le Comte de Rochester finit fa Satyre, en difant, que s'il trouvoit un homme qui fût exempt de tous les ridicules, les folies & les vices qu'il décrit, il conviendrait, qu'il y a plus de dif-

férence entre un homme & un homme, qu'il n'y en a entre l'homme & la bête, le Traducteur fait cette Note.

Boileau avoit à peu près la même penfée, lorsqu'il difoit, Sat. X.

Tous les hommes font fous, & malgré  
tous leurs foins

Ne diffèrent entre eux, que du plus ou  
du moins.

Regnier penfoit ainfi, Sat. XIV.

Je crois qu'à mon avis tout le monde  
radote,

Qu'il a la tête vuide, & fans deffus  
deffous,

Ou qu'il faut qu'au rebours je fois l'un  
des plus fous.

» Ainfi que l'homme foit ou ne  
» foit pas fou, Régnier, Boileau &  
» Rochester ne peuvent manquer  
» de l'être.

La feconde Satyre de ce Comte a pour objet un repas ridicule. Nos deux Satyriques François avoient déjà traité ce fujet d'après Horace, Sat. VIII. Liv. 5. Notre Auteur compare ici ces trois copies avec l'original. Il penfe que celle du Comte de Rochester a quelque fupériorité fur celle de Boileau, parce que l'Anglois a fait entrer dans fon feftin un caractère de femme qui eft de fon invention, & qui y jette beaucoup d'agrément. Boileau, felon lui, a un peu trop négligé d'égayer fon fujet par des peintures, qui fans sortir des bornes de la fageffe, intéreffent la

partie la plus aimable du genre humain.

Nous n'en citerons qu'un seul trait, qui, pour emprunter les paroles du Traducteur, feroit tomber une pièce en France, & déshonoreroit pour jamais un Auteur. » On servit, dit le Comte de Rochester ; chacun prit sa place : » notre Hôte demanda si sa femme » étoit prête. Une femme bon » Dieu ! un sot, & des gens de » mauvaise compagnie ? Ah ! c'en » est trop ; que je vais acheter cher » ce mauvais repas !

M. l'Abbé Yart observe encore à cette occasion, que les Anglois ne se plaisent point autant que les François dans la compagnie des Femmes ; voila pourquoi ils sont, selon nous, peu polis & peu aimables ; & que nous sommes selon eux, très-galans & très-superficiels.

Le Comte de Rochester tourne dans la troisième Satyre en ridicule, ceux qui vont prendre les fameuses eaux de Tunbridge. M. l'Abbé Yart a cru que cette pièce pourroit amuser par la variété des portraits, la légèreté des expressions, la singularité des plaisanteries ; mais il avertit qu'il a été pour ainsi dire obligé de la mettre au creuset, & de la refondre, pour tirer un sens clair d'un sens quelquefois très-obscur, & pour trouver des pensées agréables & des termes décens dans les faillies les plus hardies & les termes les plus obscènes, *inurbanum Lepido sponere dicto*.

Il a placé à la suite de ces Satyres un *essai sur la Satyre* même,

composé par Mulgrave Duc de Buckingham. On ne peut rien imaginer de plus piquant, ni de plus violent que cette pièce. Le Comte de Rochester, & une femme de la Cour qui y étoient cruellement déchirés, en furent si irrités, que croyant d'abord que Dryden en fut l'Auteur, ils lui firent donner des coups de bâton.

M. l'Abbé Yart a joint à cet *essai* sur la Satyre quelques portraits satyriques entr'autres celui de ce même Duc de Buckingham par Dryden, & celui de M. Addison par Pope.

En général ces pièces comme toutes les autres Satyres des Poètes Anglois, ont un caractère de méchanceté, ou d'emportement, dont heureusement nos Poètes n'ont point donné d'exemples.

M. l'Abbé Yart étant dans l'usage d'apprendre à ses Lecteurs les principales circonstances de la vie des Auteurs, dont il traduit les Poésies, il a mis à la tête de celles du Comte de Rochester un abrégé de la vie de ce Comte ; & il y a inféré des extraits de quelques autres de ses Satyres. En cas qu'on trouve que celles qu'il a recueillies dans ce volume, ne suffisent pas pour faire connoître jusqu'où va le génie des Anglois en ce genre, il lui sera aisé de satisfaire le Lecteur sur ce point.

Dix Odes nous donnent ensuite une idée du génie des Anglois pour le genre Lyrique. Le discours qui les annonce, contient des principes dont M. l'Abbé Yart fait l'ap-

plication soit dans les jugemens qu'il met à la tête de chacune de ses pièces, soit dans les remarques dont il les accompagne.

Il y observe, que les Anglois qui donnent plus qu'aucune Nation dans les extrémités, seroient les premiers Poètes Lyriques, si leur goût & leur choix répondoient à la force de leur esprit, & à la fécondité de leur imagination. Mais il prétend que s'ils apperçoivent quelquefois dans un objet plus de force, que nous n'en découvrons, ils s'arrêtent trop à celles qui ne méritent point leur attention, & qu'ils éteignent, qu'ils étouffent le feu de notre ame à force d'y entasser idées sur idées, sentimens sur sentimens.

Il ajoute que les fréquentes & étonnantes révolutions auxquelles leur caractère, & la nature de leur climat les expose, leur offre beaucoup plus de sujets Lyriques qu'aux autres peuples; ce qui fait, dit-il, le malheur des Citoyens fait la gloire des Poètes.

Il commence par donner ici les Odes héroïques & morales. Les autres comme les Anacréontiques, viendront dans les Tomes suivans.

La première est de Waller. C'est le Panégirique de Cromwell. Cette Ode passe en Angleterre pour être d'une extrême beauté, & ne montre que trop la justesse de la réponse que fit Waller à Charles II. On sçait que ce Prince lui reprocha qu'il en avoit fait de meilleurs pour Cromwell, » nous autres Poètes, lui » répondit Waller, nous réussissons

» mieux en fictions qu'en vérités.

Cette Ode n'est pas cependant sans défauts, M. l'Abbé Yart y trouve de l'enflure, & des hyperboles outrées; on en jugera par les Stances suivantes.

» Nous & les Anges, nous habitons des demeures inaccesibles :  
» nous pouvons en sortir, quand il  
» nous plaît, pour punir les mé-  
» chans, & pour secourir les bons.

» Notre terre représente la terre  
» entière. Comme elle nous sommes  
» entourés de mers ; notre pays  
» nous fournir tout ce qui est néces-  
» saire ; les flots nous apportent  
» pour tribut tout ce qui est rare.

» L'Egypte n'attend rien des  
» nuages; elle doit plus sa fécondi-  
» té aux eaux fertiles du Nil, qu'aux  
» influences des cieux. Que l'air &  
» la terre nous refusent leurs bien-  
» faits ; l'Océan fera notre ressource  
» ce ; l'Océan fut toujours notre  
» bienfaiteur.

» Nous jouissons des parfums de  
» l'Arabie, sans être consumés par  
» les vapeurs du Soleil brulant, qui  
» les fait naître; nous nous revé-  
» tons de la foye brillante de la Per-  
» se, sans prendre le soin d'élever  
» des vers ; nous buvons de tous  
» les vins, sans être obligés de culti-  
» ver la vigne.

» Nous ne creusons point dans  
» la terre pour en tirer des trésors.  
» La mer nous apporte l'or sur ses  
» ondes, tout pesant qu'il est ; les  
» Indiens moissonnent pour nous,  
» & nous recueillons ce que les au-  
» tres ont semé.

M. l'Abbé Yart nous apprend

dans une Note qu'à la lettre l'Anglois porte, *l'or qui est le plus pesant de tous les métaux nage jusqu'à nous.* C'est ainsi qu'il en use presque toutes les fois que le génie de notre langue ne lui permet pas de faire passer dans sa traduction certaines expressions métaphoriques ou même des pensées singulières que les Anglois hazardent avec l'applaudissement de leurs Compatriotes.

L'Ode sur la mort de Cromwell qui est du même Auteur, a déjà été traduite en partie par M. de Voltaire dans son *mélange de Littérature & de Philosophie*. On la trouvera ici toute entière.

Il n'en est pas de même de l'Ode suivante qui est intitulée, *Ode sur Cromwell & sur la Tyrannie*. M. l'Abbé Yart nous avertit qu'il en a retranché quelque Vers qui lui ont paru froids, & quelques pensées qu'il a jugées trop recherchées. » Il faut, dit notre Traducteur, » faire connoître le génie des Etrangers, mais encore plus par leurs » beaux endroits que par leurs » défauts. Les beautés plaisent, & » satisfont en même temps le goût » & la curiosité ; mais les défauts » en choquant l'un, épuisent bien- » tôt l'autre, & ne manqueroient » pas d'ennuyer. « Si dans la spéculation la plupart des connoisseurs ne pensent pas de la sorte, il faut avouer que dans la pratique, ils se croient presque tous obligés pour plaire au plus grand nombre des Lecteurs, de se conformer au sentiment de M. l'Abbé Yart.

Cette Ode qui est de Cowley

finît par ce trait, » nous avons » été chargés de fers par presque » toutes les Nations ; nous avons » été livrés à tous les outrages ; » nous avons poussé des soupirs ; » nous avons versé des larmes ; » mais hélas nous n'avions point » encore rougi.

Siles honnêtes gens ont été irrités des louanges que Waller a données à Cromwell, cette pièce & celle qui vient après pourront les apaiser. Elle a pour sujet *le rétablissement de Charles II.* quoique fort longue, on la lira avec plaisir aussi bien qu'une Ode sur la liberté, qu'on trouvera ensuite. Elles sont toutes trois de Cowley, Poète, qui au jugement du Traducteur, rassemble en lui seul les beautés, & les défauts du génie Anglois.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous étendre sur les autres Odes qui terminent ce volume. Les trois premières sont de M. Prior, non moins célèbre par ses négociations que par ses Poésies, & les deux suivantes de M. Walsh. Ces dernières sont imitées d'Horace. M. l'Abbé Yart a toujours soin d'insérer dans chaque genre quelques pièces de cette espèce, afin de faire voir comment les Anglois ont appliqué les tours & les expressions de l'antiquité à leurs mœurs & à leurs usages, & transporté les louanges des anciens Héros aux grands Hommes de leur Pays. Son dessein est d'apprendre par là aux jeunes Poètes la manière d'imiter les anciens, & de les surpasser même en les imitant.

Nous croyons qu'on apprendra avec plaisir que M. l'Abbé Yart se prépare à nous donner incessamment la suite du même ouvrage.

Le troisième Tome contiendra des Odes Anacréontiques, des chansons choisies, des Epitres, des Elégies, des Epitaphes, &c. faites par les plus célèbres Poètes Anglois, tels que Cowley, Congrève, Prior, Parnell, Hamilton, Waller, le Comte de Dorset, Milord Péterborough, le Duc de Buckingham, Dryden, Addison, Pope, Gay, &c.

On trouvera dans le quatrième

les Eglogues de Pope, de Parnell, de Milord Montaigne, &c. Les fables de Gay, les Contes de Chaucer, corrigés & mis en nouveau langage par Dryden, Pope, & le Docteur Swift; des Historiettes en Vers, des Madrigaux, des Epigrammes & autres pièces semblables. Ayant presque toutes réuni les suffrages de la Nation pour laquelle elles ont été composées, on ne peut douter qu'elles ne deviennent une source de richesses poétiques pour la nôtre.

*LE SPECTACLE DE LA NATURE, CONTENANT ce qui regarde l'homme en société avec Dieu. Tome huitième.* A Paris, chez la Veuve Etienne & Fils, rue S. Jacques, à la Vertu, 1750. deux volumes in-12. dont le premier est de 436 pages, le second de 388.

L'OBJET de l'Auteur dans cette dernière partie de son ouvrage, est de montrer que parmi les différents moyens dont Dieu pouvoir se servir pour instruire les hommes & les conduire au Salut, il a choisi la voye de la révélation préféablement à toute autre, qu'après avoir fait connoître sa présence, sa sagesse, & ses intentions par le spectacle de l'Univers, par les sentimens de la conscience, & par les instructions traditionnellement transmises, des premiers hommes aux races suivantes, Dieu a ajouté à cette révélation primitive une nouvelle manifestation par la publication de l'Evangile, qui est une règle de conduite, un corps de Religion, & un moyen de Sa-

lut, qu'il a préparé avant tous les siècles, qu'il a établi dans le temps & qu'il a accompagné de tous les témoignages, qui peuvent rendre un fait incontestable.

L'Auteur distingue deux sortes d'attestations, qui prouvent la vérité de l'Evangile; les unes, dit-il, ont devancé l'œuvre & en ont été les préparatifs; les autres la suivent & en font comme l'annonce, la publication, & la confirmation. Cette distinction de preuves lui donne une occasion bien naturelle de diviser son ouvrage en deux parties. Dans la première il réunit tous les préparatifs par lesquels Dieu a voulu longtemps auparavant rendre son œuvre reconnoissable quand il lui plairoit de la manifester,



manifester, & il la nomme la *préparation Évangélique*. La seconde contient les preuves tirées des circonstances qui ont accompagné & suivi la publication de l'Évangile, c'est ce que l'Auteur appelle la *démonstration Évangélique*. La *préparation* suppose la connoissance de l'histoire du Genre Humain, & des affaires du Monde, en sorte qu'elle est comme réservée à ceux qui ont plus de facilité que les autres, ou qui ont acquis plus de connoissances. « Mais Dieu, ajoute l'Auteur, » s'est proportionné dans un second » moyen à la capacité de tous les » esprits, même les plus bornés, & » n'a employé pour les convaincre, s'ils ont peu de talens ou » peu de loisir, que ce qu'ils regardent tous comme la voye la » plus expéditive & la plus sûre » pour se garantir de l'illusion. « C'est la voye usitée des témoins, & l'entremise d'une Ambassade revêtue de tous les caractères qui peuvent la rendre authentique & digne de foi. » Cette seconde preuve a encore un avantage, dit l'Auteur, qui est que se trouvant très-satisfaisante pour les esprits du commun & intelligible pour les plus bornés, elle est en même temps de nature à contenter les esprits les plus cultivés & les plus attentifs, quand ils n'ont pas le loisir de faire de plus amples recherches, elle est même plus sûre que toutes leurs recherches possibles.

C'est en exposant sous les yeux de son Lecteur la préparation &

*Jun. II. Vol.*

la publication de l'Évangile, que l'Auteur a cru devoir finir le Spectacle de la Nature & le traité de l'Homme; ces choses en font en effet le véritable terme; car, comme le remarque M. Pluche, si la terre que nous habitons a été créée pour l'homme, c'est pour l'œuvre de la Grace, que Dieu a créé le Genre Humain.

Nous n'embrasserons dans cet extrait que la première partie de l'ouvrage, qui traite de la préparation Évangélique, c'est-à-dire, de l'authenticité de la promesse que Dieu a faite à l'homme, d'un Rédempteur, d'une nouvelle Alliance, & d'un bonheur qui ne finira point. Nous remettons à un second extrait ce qui regarde la démonstration Évangélique, ou l'exécution de la promesse.

M. Pluche commence par observer que rien ne caractérise mieux la noblesse & la vraie grandeur de l'homme, que l'empressement qu'il montre à s'instruire des origines du monde, & à trouver dans l'Histoire de ceux qui l'ont précédé, ou des modèles de conduite, ou les connoissances de sa propre destination. Ce désir, dit-il, nous est commun à tous; mais quelles sont les sources, où il faut puiser pour le satisfaire? M. Pluche voulant nous indiquer ces sources, n'a point d'abord recours à la Bible. Il parcourt auparavant ce que les Nations les plus célèbres par leur antiquité & leur savoir, nous ont appris sur ces importants objets. Il fait voir que ce

seroit perdre nos peines que de consulter sur ce point les Arabes, & les Romains, que les Grecs mêmes qui se vantoient d'avoir emporté des trésors de science de leurs voyages en Egypte, n'ont débité que des fables à leur retour, & que les Chinois qui reculent l'existence de leur Monarchie bien au-delà du déluge, ne peuvent produire aucun monument certain qui ait précédé le règne de Xi-Hoam-Ti, l'ennemi des Sciences & des Sçavans, qui avoit fait brûler tous les Livres & exterminer tous les Monumens, & dont le règne ne remonte qu'à la deux cent-quarantième année avant l'Ere commune. Il montre enfin, que ce n'est que chez les Chrétiens, ou chez les Juifs, que l'on peut trouver l'histoire de la naissance & des progrès du Monde, & qu'elle doit nous être d'autant moins suspecte, qu'elle a été conservée par différentes Nations & Sociétés divisées entr'elles, & dont les vûes & les intérêts étoient entièrement opposés; que d'un autre côté Moïse, Auteur du Livre qui contient cette Histoire, a pu être instruit de ce qui regarde l'origine du monde, & que les événemens qu'il raconte sont constatés par des Monumens que le temps n'a pas détruit.

Nous souhaiterions de pouvoir suivre M. Pluche dans les preuves qu'il rapporte de l'authenticité du Livre de la Genèse, & de la véracité, & des grandes lumières de l'Ecrivain Sacré. Après avoir montré qu'il étoit possible, que la

tradition de tout ce qui est dit dans la Genèse touchant la création de l'Univers, la chute du premier Homme, la suite des Génération, les eaux du Déluge, la dispersion & les établissemens des Peuples dans les diverses régions de la terre, se fût conservée de pere en fils & sans le secours de l'Ecriture jusqu'au temps de Moïse; il parcourt toute l'Histoire de la création & du premier âge du monde, il relève les grands traits de sagesse & de lumière qui sortent à chaque instant de la plume de l'Historien Sacré; il fait voir que les monumens viennent à l'appui des faits avancés par Moïse. » On n'y trouve pas, dit-il, tout ce qu'une vaine curiosité voudroit sçavoir, mais le nécessaire y est; & qui pourra y convaincre un seul artiste de faux? Ceux mêmes qui ont des doutes sur l'inspiration de ces Livres ne peuvent disconvenir que l'Ecriture ne soit le flambeau de notre érudition historique. Quand les Auteurs profanes, que nous estimons tant, nous laissent dans l'obscurité, & c'est à tout propos qu'ils nous y laissent, l'Ecriture est notre refuge & nous n'avons point de lumière plus fidelle pour fixer les lieux, les dates, les coutumes, & les faits.

Enfin pour faire sentir l'excellence de l'Ecriture sur tous les autres Livres qui traitent des origines du monde, même à ne la considérer que comme un ouvrage humain, M. Pluche la compare avec

l'Histoire que le Chevalier Marsham a composée sur le même sujet, mais qui est tout autrement ordonnée & motivée que celle de Moïse. Il donne d'abord le précis de l'Ecriture Sainte, par lequel il fait voir que l'Ecriture est une Histoire très-réelle des intérêts du Genre Humain, que nous y voyons son origine, sa corruption, ses espérances, & le dépôt où sont les promesses de son salut. Il fait observer que ceux, qui ont rapporté les premiers faits, ne sçavoient point ce qui devoit suivre, & que la correspondance des événemens postérieurs ne peut être l'ouvrage des Ecrivains qui ne se sont point connus, qu'enfin pour nous procurer un nouveau degré de certitude il ne faut qu'en voir la conformité avec les monumens, qui couvrent la terre, & qui viennent à la file se présenter à côté des faits.

Le monde de Marsham, est bien différent. Dans le Livre intitulé *la règle des temps*, ce Sçavant annonce à la vérité, qu'il va donner une Chronologie, mais il y est bien moins attentif à justifier les dates qu'à montrer les progrès & la Religion des Egyptiens, des Syriens, des Hébreux & des Grecs. C'est vraiment l'Histoire des antiquités du Genre Humain. Il est vrai qu'on y supprime ce qui a précédé le Déluge; il n'y est point fait mention de la création, de la Loi, de la reconnoissance & du culte extérieur imputée à l'homme, de la corruption du Genre Humain, de la punition de ses excès par un

Déluge Universel, ni du rétablissement des Sacrifices par Noé, ni des bénédictions promises à toutes les Tribus de la terre dans la postérité d'Isaac. A quoi ces connoissances seroient-elles bonnes? dit ironiquement M. Pluche. Marsham a cru qu'il étoit plus important de décrire les différens Royaumes d'Egypte, & de nous instruire de ce qui regarde Menés, Hammon, Belus, Thot, Mercure, les Dieux Cabires, &c. & de nous apprendre les commencemens de l'idolatrie & sa haute antiquité. S'il parle de la circoncision d'Abraham & de la législation de Moïse, c'est pour nous dire que la Circoncision venoit d'Egypte, & que la Loi de Moïse n'étoit qu'un extrait des pratiques Egyptiennes. L'Histoire de Marsham, quoique raisonnée d'un bout à l'autre, & appliquée surtout à avilir ce qui se passe chez les Hébreux, mène les Nations à l'aventure, & ne nous montre de la part de Dieu, ni Loix, ni Tradition, ni Providence, ni aucune marque d'intention ou de vue sur les hommes.

Prétendre qu'Abraham & Moïse ont pris toutes leurs idées dans le culte Egyptien, parce que les deux Religions ont quelques pratiques semblables, ce n'est pas faire une histoire, dit M. Pluche; c'est conjecturer, & cette conjecture tombe par terre, quand on observe que les mêmes pratiques ne sont nullement particulières aux Egyptiens, mais communes à tous les peuples, parce que tous

font sortis de l'école de Noé, qui leur a laissé des Cérémonies & des Instructions tendantes à honorer Dieu, à aider le prochain, à purifier le pécheur, & à mériter une meilleure vie.

L'Auteur insiste sur cette unité d'origine dans les pratiques Religieuses; il la regarde comme un des plus forts témoignages de l'Antiquité en faveur de l'histoire de Moïse. Il la prouve cette unité, par trois différentes Cérémonies usitées chez tous les peuples, sçavoir par les Bétyles ou Béthel, qui signifie *sejour de Dieu*, par les Alliances faites avec la Divinité & par les Baptêmes. Les Betyles étoient des monceaux de pierres, ou des blocs de marbre dégrossi soit en figure conique, soit en forme de colonne, soit en manière de table ou d'Autel, pour désigner des lieux, que Dieu avoit favorisés de quelques bienfaits singuliers, ou honorés des marques de sa présence. On sçait ce que c'étoit que les Alliances faites avec la Divinité & les Baptêmes, nous ne nous arrêterons point à les expliquer; mais nous remarquerons avec l'Auteur, que ces Cérémonies étoient des aveux publics que les hommes faisoient de leur corruption, & du besoin qu'ils avoient d'un Libérateur. Tous les hommes sacrifioient, & se purifioient; en sacrifiant ils s'engageoient à honorer la Divinité & à mériter une meilleure vie par la pratique de la justice; mais ils étoient tous prévari-

cateurs, infidèles, maudits de Dieu, & dans la plus grande indigence de sa miséricorde. Ainsi, conclut M. Pluche, l'histoire de Moïse & l'état du genre humain sont l'exposé fort simple *des causes de l'Evangile*.

Après avoir fait connoître la corruption universelle du genre humain en finissant son histoire générale rapportée par Moïse, l'Auteur passe à la vocation d'Abraham & à l'histoire particulière du peuple Juif. Il montre, que dans cette Nation il y a un dépôt de promesses de délivrance & de salut, que ces promesses ont le degré de notoriété & de certitude nécessaire pour mériter la confiance des Juifs & de toutes les Nations de l'Univers, que le dépôt des promesses a été mis entre les mains d'un peuple placé dans la Palestine, c'est-à-dire, au centre précis des trois continens anciennement habités, afin qu'il fut accessible à toutes les Nations, que ce dépôt est reconnoissable par la marque la moins équivoque d'un pouvoir légitime, qu'enfin il est gardé avec des précautions, & sous une clôture qui en empêche la dissipation.

» Pour élever la Nation Juive, dit  
 » l'Auteur, à la qualité de dépositaire  
 » re des promesses, qui regardent  
 » le genre humain, il faut qu'elle  
 » ait une marque de la volonté de  
 » Dieu par laquelle elle soit con-  
 » vaincue elle-même, & puisse con-  
 » vaincre les autres de sa commif-  
 » sion. Cette marque exposée à tous  
 » les yeux c'est la prophétie. Elle est

» conignée dans leurs mains. Les  
 » promesses sont fort antérieures  
 » aux événemens, & les événemens  
 » y répondent fidèlement d'âge en  
 » âge. L'accomplissement qui en  
 » est presque journalier, est donc  
 » la marque de leur commission.

» De cette multitude de prophé-  
 » ties, continue M. Pluche, qui  
 » étoient destinées à autoriser le  
 » peuple dépositaire, les unes re-  
 » gardoient un avenir prochain,  
 » les autres un avenir plus reculé,  
 » afin que l'accomplissement suc-  
 » cessif & actuel de plusieurs d'en-  
 » tr'elles, animât davantage l'at-  
 » tente des dernières en leur ser-  
 » vant par avance de garantie. Cet-  
 » te garantie se trouve la même  
 » pour nous quoique dans un or-  
 » dre contraire «.

L'Auteur s'explique en disant  
 que les Hébreux & les Prophètes  
 eux-mêmes étoient convaincus de  
 la vérité des prophéties, qui rou-  
 loient sur un avenir éloigné d'eux,  
 par l'accomplissement actuel & suc-  
 cessif des prédictions faites sur des  
 événemens, dont ils ont été témoins;  
 & que c'est de notre part une con-  
 duite pleine d'équité de nous lais-  
 ser convaincre de ce qui s'exécutoit  
 sous leurs yeux conformément aux  
 prédictions, par la réalité des événe-  
 mens qu'ils ont prédits, qu'ils n'ont  
 point vus, & que nous voyons. Il  
 renvoie le Lecteur à l'explication  
 du Livre des Rois par M. d'Asfeld,  
 & à l'histoire des Juifs par M. Pri-  
 deaux pour y voir l'application  
 continuelle des prophéties aux évé-  
 nemens, & il se contente de rap-

porter pour preuve de ce qu'il  
 avance les trois fameuses prophé-  
 ties touchant la ruine de Babylo-  
 ne, le renversement de la Monar-  
 chie d'Egypte, & le sort des des-  
 cendans d'Abraham; il a choisi ces  
 prophéties préférentiellement à toutes  
 les autres, parce que l'accomplis-  
 sement n'étant arrivé que long-  
 temps après, & se continuant jus-  
 qu'à nos jours, il n'y a point de  
 subtilité qui soit capable d'en élu-  
 der la force.

Il s'attache sur-tout à mettre en  
 évidence celle qui regarde les des-  
 cendans d'Abraham, parce que non  
 seulement elle démontre comme  
 les précédentes par la fidélité de  
 son accomplissement, que le peu-  
 ple Juif est dépositaire des promes-  
 ses de Dieu, mais elle est dans l'exé-  
 cution de toutes ses parties le pré-  
 paratif spècial de l'Evangile.

Dieu fait à Abraham trois pro-  
 messes, qu'il lui réitère à lui-même  
 puis à ses descendans, à diverses  
 fois, pour affermir leur attente par  
 la certitude de la révélation la plus  
 marquée: la première promesse est  
 de le rendre Pere d'une multitude  
 de peuples & de Rois, de faire for-  
 tir de lui une postérité aussi nom-  
 breuses que les Etoiles du Ciel, ou  
 que la sable de la Mer. La seconde  
 est de mettre la postérité qu'il aura  
 de son fils Isaac en possession du  
 Pays des Chananéens sans aucun  
 partage avec Ismael. La troisième  
 est de faire sortir de la postérité  
 d'Isaac celui en qui toutes les Na-  
 tions seront benies.

M. Pluche nous fait remarquer,  
 Iii iij

que l'accomplissement de la première partie de cette Prophétie devant être à jamais la plus éclatante attestation de la vérité d'une révélation faite à Abraham, & la plus propre à en convaincre tous les peuples, Dieu a pris un soin aussi spécial de rendre la promesse authentique, que d'en rendre l'effet notoire. Ce n'est pas aux seuls Hébreux, dit-il, que la garde de cette première Prophétie est confiée, c'est tout l'Orient & toute la société, qui s'en trouve de tout temps dépositaire. Depuis trois mil ans & davantage le genre humain connoit le nom d'Abraham. Les Madianites, les Ismaélites, les Syriens, les Iduméens en sçavoient le sens, & l'ont appris à toute la terre. Or ce nom est la promesse d'une fécondité immense, & la promesse est aussi connue que l'effet. Il y a donc une révélation, conclut notre Auteur. Il s'attache ensuite à montrer les effets de la promesse subsistant encore aujourd'hui, non seulement dans les Israélites ou les Juifs dispersés par toute la terre, mais encore dans les Arabes, les Sarasins, les Turcs, les Tartares Uibecks, les Abyssins tous descendans d'Abraham par Ismael; & comme la Prophétie qui regardoit Ismael en particulier, avoit dit qu'il *seroit un homme sauvage & hantain, que sa main sera contre tous, & que la main de tous sera contre lui: mais qu'il dressera ses pavillons sous les yeux de ses freres*. M. Pluche fait voir, que ces peuples rendent témoignage

aux prédictions qui les regardent par une exacte conformité d'événemens & d'inclinations. Le mépris qu'ils ont pour le droit naturel, le brigandage qu'ils exercent au désert, la pyratèrie sur la mer, nous prouvent que la main d'Ismael est encore aujourd'hui contre tous, & que la main de tous est contre lui.

Une autre marque, qui distingue les Ismaélites de toutes les autres Nations, & qui montre clairement leur origine, c'est la Circoncision qu'ils reçoivent à l'exemple d'Ismael à la treize ou quatorzième année de leur âge. Cette cérémonie uniformement observée de nos jours, par les descendans d'Abraham, par Ismael, donne lieu à M. Pluche de réfuter Hérodote, qui attribue l'établissement de la Circoncision aux Egyptiens, & de montrer que la persévérance des Orientaux dans cette pratique n'est point due à Mahomet, qu'au contraire cet Imposteur ne l'a laissée subsister que parce qu'il ne pouvoit pas l'abolir sans révolter les peuples, & que sa conduite en ce point est un des témoignages les plus éclatans de la vérité de la première promesse faite à Abraham.

La crainte de donner trop d'étendue à cet extrait nous oblige de passer sous silence ce que l'Auteur dit de l'exécution de la seconde promesse, qui regarde l'établissement des Ismaélites dans la terre de Chanaan. Nous nous contenterons seulement de dire en général que selon M. Pluche, le Peuple de

Dieu ne fut introduit & maintenu dans la terre de Chanaan que jusqu'au temps, où devoit naître le désiré des Nations, afin de marquer plus précisément le terme de l'accomplissement de la troisième promesse.

Cette troisième promesse, qui annonce à toutes les Tribus de la terre, qu'elles aient à attendre leur salut d'un descendant d'Abraham, est sans contredit celle qui nous intéresse le plus. Aussi M. Pluche a-t'il pris un soin particulier d'en expliquer la Lettre & le vrai sens, & d'en faire connoître l'accomplissement. Entre plusieurs Prophéties, qui désignent la branche salutaire de la famille d'Abraham, qui doit donner la naissance au Libérateur, il choisit celle de Jacob, comme la plus ancienne, & la plus positive. Il en fixe l'antiquité, il en interprète tous les mots & en détermine le sens. Le terme *Scevet* qu'on traduit ordinairement par *Sceptre*, n'est point, selon lui, la marque de la Royauté; la qualité de ce bâton, dit-il, doit être déterminée ici par la qualité de celui qui le porte. C'est un chef de famille comme on le voit dans l'autre partie du Verset, c'est un Inspecteur, un homme qui a autorité dans la famille, qui préside au conseil de la Tribu, &c. Le sens de ces paroles de Jacob étant fixé par l'usage, ses enfans comprennent très-nettement, que la Tribu de Juda subsisteroit avec ses marques distinctives jusqu'à

l'arrivée du Conquérant, qui en doit sortir.

La personne de cet illustre rejetton, continue M. Pluche, est suffisamment reconnoissable par le concours des trois caractères si bien marqués, de recevoir les adorations de ses freres, de soumettre des Nations ennemies & de tirer un témoignage éclatant de la durée de la Tribu jusqu'à ce qu'il vienne recevoir les hommages & l'obéissance des Gentils.

L'Histoire nous présente-t-elle un homme qui réunisse en lui ces caractères? M. Pluche montre que le tout se trouve parfaitement accompli dans Jésus Fils de Marie, de la Tribu de Juda, né à Bethléem du temps de l'Empereur Auguste.

Mais ce n'étoit pas assez de nous avoir fait connoître que le dépôt des promesses est l'Ecriture, & que le peuple dépositaire est le peuple sorti de Jacob & de Juda; il falloit encore, dit l'Auteur, qu'il y eût une clôture & des précautions pour assurer le dépôt, pour empêcher les Etrangers d'en dissiper les Actes, pour prévenir les écarts & la mauvaise conduite du Notaire même. Or cette clôture & cette sûreté du Notariat, se trouvent dans le ministère de la Loi prescrite par Moïse. M. Pluche nous fait observer qu'une des premières intentions de cette Loi a été de tenir les Israélites séparés des Etrangers, qu'en second lieu ce peuple étant grossier, volage,

toujours enfant, toujours prêt à courir après les folies du dehors & à dissiper le dépôt des promesses, comme à confondre ou à méconnoître l'ordre de ses familles par son mélange avec les étrangers, la loi lui a tenu lieu d'un Tuteur & d'un Serviteur pour fixer ses alliances par des Réglemens sévères, & d'un Serviteur assidu pour empêcher ses écarts & ses chûtes en l'exerçant selon son caractère & son besoin.

Nous ne le suivrons pas dans toutes les observations qu'il fait sur l'utilité de la loi de Moïse pour la préparation évangélique en empe-

chant l'idolâtrie des Juifs & la dissipation du dépôt, suite nécessaire de leur Idolâtrie, si elle eut été perlévérante; nous nous contenterons seulement de rendre à l'Auteur la justice qui lui est due, en assurant nos Lecteurs que son ouvrage n'est pas moins solide & plein d'érudition, qu'édifiant, & propre à prévenir l'irréligion qui ne fait que trop de progrès à la faveur de l'ignorance où l'on est des vrais principes du Christianisme. Nous donnerons le mois prochain l'extrait de la seconde partie de l'ouvrage qui traite de la démonstration Evangélique.

#### NOUVELLE METHODE POUR POMPER LE MAUVAIS

*air des Vaisseaux, &c. par SAMUEL SUTTON avec une Dissertation sur le Scorbut, par le Docteur MEAD, & une suite d'expériences du Docteur DESAGULIERS, sur les moyens d'échauffer l'air, de le renouveler, &c. Ouvr. ges traduits de l'Anglois par M. LAVIROTTE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, chez Durand, rue S. Jacques, au Griffon, 1749. in-12. pp. 220. sans la Préface du Docteur Méad, & l'Avertissement du Traducteur.*

**L**E mauvais air qu'on respire dans les Vaisseaux a toujours été regardé comme une des principales causes des maladies qui font périr un si grand nombre de gens de mer. On a cherché de nos jours divers moyens pour remédier à cet inconvénient. Le Docteur Halles avoit imaginé un instrument qu'il appelloit les *Poumons des Vaisseaux*. Nous connoissons cette machine sous le nom de Ventilateur. L'Inventeur en a donné la description dans un *Traité qui a*

été traduit par M. Demours, & notre Journal en a fait mention dans le temps. Cette machine dont on a fait usage jusqu'ici sur les vaisseaux de Sa Majesté Britannique ne produisoit pas tout l'effet qu'on auroit pu en attendre. Elle ne renouvelloit l'air que dans les parties supérieures du vaisseau. L'archipompe, où l'air est le plus sujet à se corrompre n'en recevoit aucun avantage. D'ailleurs ces Ventilateurs ou ces voiles à éventer, causoient beaucoup d'embaras à

tout



tout l'équipage ; suspendues aux trois mâts , elles occupoient un espace considérable , & on ne pouvoit les agiter qu'à force de bras.

Le Docteur Desagulier avoit inventé une autre machine dont on trouvera la description à la fin du Livre que nous annonçons. Suivant M. Varfon elle est plus avantageuse que les soufflets de Hesse, dont elle approche. Mais quelque simple qu'elle soit par elle-même , & quelques prompts qu'en soient les effets , elle est néanmoins très-inférieure à bien des égards à celle de M. Sutton. Cette dernière réunit les avantages des deux autres , & elle n'en a pas les inconvéniens : pour en faire sentir toute l'utilité , il suffit d'en donner la description.

M. Varfon, Membre de la Société Royale de Londres, a expliqué d'une manière si claire la structure & les effets de cette admirable machine, que nous ne croyons pas pouvoir la faire mieux comprendre à nos Lecteurs, qu'en empruntant les propres termes de ce Sçavant Académicien. Voici selon lui quelle est la méthode de M. Sutton.

» Pour apprêter, dit il, les provisions de tout l'équipage du Vaisseau, on doit avoir un fourneau qui soit plus ou moins grand à proportion du volume du Vaisseau, & du nombre des Matelors. Ce fourneau est construit dans les Vaisseaux de la même manière qu'il est sur terre, ayant deux cavités séparées par une grille de fer. La première, qui a une por-

» te de fer, est pour le feu ; les cendres tombent à travers la grille jusqu'au fond de l'autre. La fumée passe par une cheminée & se dissipe à l'ordinaire. Lorsque le feu est allumé, il est entretenu par l'air qui se trouve près du cendrier : mais si contre la coutume, on adapte une porte de fer comme la première, qui ferme très-exactement pour empêcher l'entrée de l'air, le feu sera par là bientôt éteint, s'il n'est entretenu par quelqu'autre ouverture. Dans cette vue on fait un ou plusieurs trous dans le massif du fourneau, à côté du cendrier, & on y insère des tuyaux de plomb ou de cuivre, qui les remplissent exactement, & qui de là vont aboutir à l'archipompe & à d'autres parties du Vaisseau. Par ce moyen l'air, qui est près de l'extrémité des tuyaux, y entre avec impétuosité, & le mauvais air est transmis jusqu'au feu, d'où il se dissipe par la cheminée sans causer aucune incommodité. Alors un air frais, qui vient des autres parties du Vaisseau, remplit la place du premier que le feu consume sans cesse pour son entretien.

» On jouira de cet avantage ; ajoute M. Varfon, non seulement durant la continuation du feu, mais tant qu'il restera quelque chaleur dans le foyer ou dans le fourneau ; ainsi qu'on l'a observé à bord du *Hulk* à Deptford, où le passage de l'air par le tuyau dura environ douze heures après

» que le feu fut éteint. Comme  
 » l'apprêt des provisions pour un  
 » équipage nombreux durera quel-  
 » ques heures chaque jour, la cha-  
 » leur du fourneau & des tuyaux  
 » continuera d'attirer l'air jusqu'au  
 » lendemain.

C'est ainsi que M. Sutton propose de faire circuler l'air avec le même feu qui sert aux besoins du Vaisseau, sans augmenter absolument la dépense accoutumée. L'action de cette pompe est si vive & l'attraction de l'air s'y fait avec tant d'impétuosité, que si on présente une chandelle allumée au bout du tuyau, elle s'éteint dans le moment, quoique le tuyau ait 60 pieds de longueur. Enfin la simplicité de cette machine, le peu d'embarras qu'elle cause, la manière d'opérer sans donner aucune peine aux Matelots, le peu de dépense qu'elle exige pour être mise en exécution & entretenue, sont déjà des titres suffisans pour engager les Navigateurs à en faire usage. Si à ces considérations l'on joint toutes les raisons & les expériences qui en démontrent l'utilité, pour la conservation des gens de mer, nous avons lieu de croire que toutes les Nations profiteront à l'exemple des Anglois, d'une si importante découverte.

On trouvera dans le Livre que nous annonçons plusieurs extraits de Lettres, qui attestent les avantages & le succès de cette invention pour purifier l'air dans les Vaisseaux, & entr'autres une Lettre de M. Guillaume Lisle, Capitaine

d'un Vaisseau de Sa Majesté Britannique, datée du Cap de Bonne-Espérance le 10 Avril 1748. Ce Capitaine écrit qu'après une navigation de cinq mois entiers, il ne lui est presque rien arrivé de fâcheux, surtout par rapport à la santé des équipages des différens Vaisseaux, & de toutes les Troupes en général : » ce que je ne puis attribuer, dit-il, qu'aux Ventilateurs de nouvelle invention, » ( ce sont les tuyaux de M. Sutton ) & à la grande quantité de semence de Moutarde, que le Gouvernement a fait charger sur les Vaisseaux pour en éprouver l'effet. « Les Hollandois, qui étoient au Cap parlèrent de cela comme d'un miracle & en firent pendant quelque temps le principal sujet de leurs conversations.

L'Amiral Boscawen écrivit à M. Corbett de la Rade de Table le 9, Avril 1748, que l'Escadre aussi bien que ses Troupes qui étoient avec lui, jouissoient d'une santé qui l'étonnoit, & qu'il en avoit été de même dans tout le trajet ; ce qu'il attribue en grande partie aux rafraichissemens qu'on a pris dans les Isles ; » mais en même temps je ne puis douter, ajoute-t-il, que les tuyaux aériens placés à bord des Vaisseaux de Guerre, n'y aient beaucoup contribué en purifiant l'air dans les entrepôts & prévenant par là le scorbut.

Il fait ensuite remarquer aux Seigneurs de l'Amirauté, que par le moyen de ces tuyaux, l'eau ramassée au fond de cale à bord du *Nar-*

*mur* en particulier, n'a causé aucune incommodité durant tout le passage, tandis qu'elle étoit si corrompue lorsque l'Escadre arriva au Havre de Portsmouth, que trois ou quatre hommes furent prêts d'être suffoqués en s'approchant seulement de l'archipompe.

On aura peut être de la peine à croire, que l'établissement & l'usage d'une machine si utile ait trouvé quelque obstacle en Angleterre. Rien cependant n'est plus vrai, & l'exposition historique que M. Sutton nous a donnée de l'invention & de l'établissement de sa manière de pomper le mauvais air dans les Vaisseaux, qui est à la tête de cet ouvrage, en fait foi. Ou la Nation Angloise, dont on vante tant le Gouvernement, qu'on regarde communément comme l'asyle des Sciences & des beaux Arts, & qui a la réputation de saisir avec empressement tout ce qui tend au bien public, a rejeté d'abord une invention si utile. Soit prévention, soit jalousie, soit corruption, soit enfin intérêt particulier de la part des Seigneurs de l'Amirauté, non seulement ils n'ont point reçu comme ils le devoient les propositions de M. Sutton, mais ils lui ont donné tous les désagrémens capables de le rebuter. Ce n'est qu'à force d'instances & au bout de cinq ou six ans qu'il est parvenu à convaincre le public de l'utilité de sa machine; & il n'a pas moins fallu que tout le crédit de M. le Docteur Méad, & de M. Folkes Président de la Société Royale, pour enga-

ger le Gouvernement à en faire usage & à en récompenser l'inventeur. Enfin par les vives sollicitations de ces deux sçavans Hommes, & après bien des épreuves répétées de la Machine, & bien des témoignages de ses bons effets rendus par plusieurs Capitaines de Vaisseaux & Chefs d'Escadre, M. Sutton a obtenu l'ordre & le privilège d'en fournir tous les Vaisseaux du Roy.

On a inséré dans ce volume l'extrait des Lettres Patentes accordées à ce sujet. Cette pièce est suivie d'une Dissertation que M. le Docteur Méad a composée sur le Scorbut. Ce sçavant Médecin s'attache principalement à démontrer, combien le mauvais air contribue à la production de cette terrible maladie, & à faire voir par conséquent la nécessité de le purifier & de le renouveler dans les Vaisseaux. Les expériences viennent à l'appui du raisonnement, & rendent ce principe incontestable. Cette Dissertation est remplie, tant sur la nature que sur la guérison du Scorbut, de réflexions importantes qui ne se trouvent pas dans les Auteurs qui en ont traité.

Comme il est fait mention dans le Mémoire de M. Watfon, qui fait partie de cet ouvrage, de la Machine inventée par le Docteur Defaguliers pour renouveler l'air dans les endroits renfermés; M. Lavirotte, Traducteur de cet ouvrage, a cru qu'on seroit bien aisé d'en trouver ici la description, afin qu'on n'ignorât aucun des moyens qui ont été mis en usage à cet effet

en Angleterre. Cette Machine d'ailleurs peut-être fort utile pour introduire de l'air frais dans les lieux surtout, où il seroit incommode ou impossible de le faire par le moyen du feu. Elle paroît même plus convenable, comme le dit l'Auteur, pour purifier l'air de la Chambre des malades, que le Ventilateur du Docteur Hales.

M. Lavirotte a de plus ajouté une suite d'expériences curieuses, qui ont occupé longtemps le Docteur Desaguliers sur la manière d'échauffer l'air des Chambres, de purifier celui des Mines, &c. Il a tiré de la traduction que le Docteur Desaguliers a faite de la *Mécanique du feu* de M. Gauger, dont il paroît qu'on fait plus d'usage en Angleterre qu'en France, le moyen que ce Docteur a donné pour échauffer la Chambre des Pairs; & il a eu recours à un de ses Mémoires inséré dans les Transactions Phi-

losophiques, pour avoir le calcul de la vitesse de l'air qui passe au travers de sa Machine, afin qu'on fût plus en état d'en comparer l'effet avec celui des autres déjà connues & de choisir celle qui fera la plus avantageuse suivant l'usage auquel on la destinera.

Telles sont les ingénieuses inventions dont M. Lavirotte nous fait part dans cet ouvrage. L'utilité publique est le seul motif qui l'a engagé à travailler à cette traduction, & il se croiroit bien récompensé, s'il voyoit, que sa Patrie tirât quelque avantage des découvertes qu'il lui communique. C'est dans la vue de rendre son ouvrage plus utile qu'il s'étoit proposé de le mettre sous la protection de M. Rouillé, Secrétaire d'Etat pour le Département de la Marine: mais la modestie du Ministre n'a pas permis à notre Traducteur de jouir de cette satisfaction.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

## DE ROME.

Les Tomes VIII. & IX. des Ouvrages du Pape, nouvelle édition, paroissent depuis peu chez les Freres Pagliarini, Libraires de cette Ville, 1750. *in-fol.*

On trouve aussi chez les mêmes Libraires les Tomes X. XI. & XII. des annales d'Italie de M. L. Ant. Muratori, 1750. *in-4°*. nous fe-

rons amplement connoître cet ouvrage dans la suite.

*Bullarium Capucinarum.... Tomus quintus, cum variis notis & Scholiis P. Fr. Michaelis à Rugio, 1749. in-fol.*

## DE VENISE.

*La verità del Diluvio Universale vindicata dai dubbi, e dimostrata nelle sue testimonianze; Efame critico del Auvvocato Giuseppe ant. Constantini, in Venezia, appresso*

Pietro Bassaglia, 1749. in-fol. Cet ouvrage a deux parties, dans la première l'Auteur entreprend de combattre le sentiment de M. Ant. Valisnieri au sujet des corps marins qu'on trouve sur les montagnes. Dans la seconde partie il attaque & réfute le nouveau système du Sieur D. Ant. Lazaro Moro, touchant les Crustacées & les autres productions marines des montagnes, & par occasion celui de Woodward.

*Thesaurus Antiquitatum Sacrarum complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebræorum Mores, Leges, Instituta, ritus sacri & civiles illustrantur.* Venetiis, 1749 & 1750. Tom. X. & XI. in-fol. On a rendu compte dans ce Journal des premiers volumes de cette importante Collection, on rendra compte pareillement des vol. suivans.

## F R A N C E.

## D E P A R I S.

On trouve chez le Sieur Julien, à l'Hôtel de Soubise, un nouveau morceau d'Astronomie, dont le public a obligation à M. de Lisle de l'Académie Royale des Sciences. C'est un *dessin représentant les sections de l'ombre de la Terre sur la Lune, dans l'éclipse totale de Lune qui doit arriver le 19 Juin de la présente année, au soir, au Méridien de Paris.*

Lettre sur le Testament Politique du Cardinal de Richelieu, 1750 Brochure in-12 de 111. pp. Un Auteur célèbre avoit attaqué

l'authenticité du *Testament Politique* dans un ouvrage intitulé, *des Mensonges imprimés*, qui se trouve à la suite de la Tragédie de *Sémi-namis*. Cet ouvrage fut attaqué au commencement de cette année dans une Brochure intitulée, *Réutation du sentiment de ... de l'ol-taire*. M. de Fonce-magne, l'un des quarante de l'Académie Française, & Pensionnaire de l'Académie des Belles-Lettres, ayant relu le *Testament Politique*, avec l'intention de chercher dans le fond de l'ouvrage, de quoi s'éclairer sur le problème qui partage les gens de Lettres, a rassemblé plusieurs réflexions qu'il propose dans la *Lettre* que nous annonçons; il commence par examiner les objections de M. de Voltaire, dans le même ordre où il les a proposées, il infère de cet examen qu'il n'y a rien dans le *Testament Politique*, qui ne puisse être du Cardinal de Richelieu. Il va plus loin, & avance qu'on y trouve beaucoup de traits & de *personnalités* qui ne peuvent convenir qu'à ce grand Ministre; d'où il conclut que le *Testament Politique* ne peut être l'ouvrage d'un faussaire, mais qu'il est l'ouvrage du Cardinal de Richelieu. Cette Lettre d'un style simple & noble, est écrite avec ordre, clarté, & élégance. La critique s'y montre sans partialité, & toujours accompagnée de cette politesse douce & honnête qui doit caractériser les gens de Lettres, & qu'ils ne devoient jamais perdre de vue dans leurs combats Littéraires. Cette Lettre en un mot,

est un modèle de Critique. Si les Auteurs étoient toujours conduits par cet esprit de modération & d'impartialité, le Gouvernement autoriserait les Critiques qui peuvent servir aux progrès des Lettres & à l'éclaircissement de la vérité. Nous ajouterons que M. de Foncemagne a rassemblé dans sa Lettre, un grand nombre d'Anecdotes curieuses & de faits singuliers qui la rendent encore plus intéressante.

La Souscription pour l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury en 36 vol. *in-12*. & de l'Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament du P. Calmet, en 5 vol. *in-12*. & en 2 vol. *in-4°*. que nous avons annoncée dans nos nouvelles du mois d'Avril dernier, devoit être fermée au premier May suivant: un grand nombre de personnes surtout dans ces Provinces éloignées n'en ayant pas eu connoissance à cause de ce court espace de temps, les Libraires associés pour ces deux ouvrages, ont jugé à propos de prolonger, en leur faveur, le temps de cette Souscription jusqu'au mois de Septembre prochain.

M. de Sauvages, Professeur en Médecine à Montpellier & de la Société Royale des Sciences de la même Ville, est sur le point de donner au public une nouvelle édition de son traité *des maladies divisées par classes*, avec un grand nombre de changemens & d'additions. On attend cet ouvrage avec d'autant plus d'impatience, qu'il y a longtemps qu'il ne se trouve

plus d'exemplaire de la première édition.

*Recueil de différens traités de Physique & d'Histoire Naturelle, propres à perfectionner ces deux Sciences.* Par M. Deslandes. Chez J. F. Quillau fils, Libraire, rue S. Jacques, 1750. *in-12*. deuxième volume. Nous annonçâmes le premier volume de ce recueil dans les Nouvelles du Journal du mois d'Avril 1748, & nous y joignîmes les titres des pièces qui composoient ce vol. Nous allons pareillement donner ici ceux du second volume. I. Traité de l'Artillerie en général, & particulièrement du recul des armes à feu. II. Traité. Examen d'un passage de Plutarque, & d'un point important de la manœuvre des Vaisseaux. III. Tr. Sur des arrangemens singuliers de Pierres qu'on trouve en différens endroits de l'Europe. IV. Tr. Remarques & expériences sur différens sujets, tirées des transactions Philosophiques. V. Tr. Sur la pêche des Baleines que font les Basques, & sur la manière de l'améliorer, avec des remarques sur le pays qu'ils habitent. VI. Tr. Sur la construction des Vaisseaux. VII. Tr. Nouveau traité des Vents. VIII. Tr. Conjectures sur le nombre des Hommes qui sont actuellement sur la terre. IX. T. Des progrès succéssifs de l'Artillerie & du Génie.

*Mémoires Littéraires*, sur différens sujets de Physique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire Naturelle, &c.

traduit de l'Anglois par M. Eidous, Chez And. Cailleau, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12. Pour donner une idée plus particulière de cet ouvrage, que celle du titre qu'il porte, nous y joindrons ceux de quelques-unes des pièces qu'on y a fait entrer. I. Nouvelles expériences faites en Silésie sur les moyens de multiplier les bleds. II. Nouvelle méthode de guérir la Goute. III. Spécifique pour la Pleurésie. IV. Nouvelle méthode d'améliorer les terres stériles. V. Or végétale. VI. Or Chymique, ou transmutation des métaux imparfaits en Or. VII. Description d'une fontaine brulante médicinale en Pologne. VIII. Réflexions sur l'origine des Nations, tirées de leur langage. IX. Nouvelle manière de dessaler l'eau de la mer. X. Quelques indications du Déluge Universel en Suède. XI. Essai sur la manière de trouver la hauteur de l'Atmosphère. XII. Dissertation sur la Pierre Philosophale. XIII. Mémoire sur les Syrènes, les Tritons, &c. XIV. Moyens de rendre l'ouïe & la parole aux sourds & muets. XV. Nouvelle espèce de Lampe, &c. L'Auteur promet que ce premier volume, s'il est goûté du public, fera suivi de plusieurs.

*Miotomie Humaine & Canine*, ou la manière de disséquer les muscles de l'homme & des chiens; suivie d'une Miologie, ou Histoire abrégée des muscles. Par René Croissant de Garegeot, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, &c. troisième édition, revue, corrigée &

beaucoup augmentée par l'Auteur, Chez P. G. le Mercier, & M. Lambert, Libraires, rue S. Jacques, 1750. in-12. deux part.

*L'Art de la teinture des laines, & des étoffes de laine, en grand & petit teint*, avec une nouvelle instruction sur les déboüillis des laines & des étoffes de laine. Par M. Hellot de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres, Chez la Veuve Pissot, Jean Th. Hérissant, & Pissot fils, Libraires, 1750. in-12.

*Manuel lexicque, ou Dictionnaire portatif des mots François*, dont la signification n'est pas familière à tout le monde. Ouvrage fort utile à ceux qui ne sont pas versés dans les Langues anciennes & modernes, & dans toutes les connoissances qui s'acquièrent par l'étude & le travail, pour donner aux mots leur sens juste & exact dans la lecture, dans le langage & dans le style, recueilli des explications de divers Auteurs. Chez Didot, Libraire, Quay des Augustins, 1750. in-8°.

*Introduction au Saint Ministère*; ou la manière de s'acquitter dignement de toutes les fonctions de l'Estat Ecclésiastique, tant pour le Spirituel que pour le Temporel. Par M. l'Abbé de Mangin, Docteur de la Faculté de Théologie, &c. Chez Joseph Bullot, Libraire, rue S. Estienne des Grecs, 1750. in-12. trois vol. On trouve dans cet ouvrage non seulement les connoissances qui sont propres à conduire un Vicaire ou un Curé dans l'exercice des fonctions du ministère Ec-

444 JOURNAL DES SÇAVANS,  
 ecclésiastique : mais l'Auteur y a encore rassemblé les Edits, Déclarations, Ordonnances, Arrêts, &c. qui concernent la Religion, le Service Divin, les Baptêmes, les Mariages, les Sépultures, &c. dont il est nécessaire que ceux qui sont chargés de la conduite des ames, soient instruits. Il y a de plus recueilli plusieurs Déclarations qui ont rapport au Temporel, des maximes Canoniques, des Décisions & des Arrêts, pour servir d'éclaircissémens aux Pasteurs, & leur fournir les connoissances dont ils ont besoin pour défendre les droits de leurs Eglises, & sçavoir se consulter dans l'occasion.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS DE JUIN 1750. 11. Vol.

<i>R</i> ERUM Gallicarum & Francicarum Scriptores, &c.	383
<i>Traité des Fluxions</i> , par M. Colin Maclaurin, &c.	393
<i>Lettres édifiantes &amp; curieuses</i> , écrites des Missions Etrangères, &c.	402
<i>La voix libre du Citoyen</i> , ou observations sur le Gouvernement de Pologne, &c.	411
<i>Idee de la Poësie Angloise</i> , ou Traduction des meilleurs Poètes Anglois qui n'ont point encore paru dans notre Langue, &c.	420
<i>Le Spectacle de la Nature</i> , contenant ce qui regarde l'homme en société avec Dieu, &c.	428
<i>Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des Vaisseaux</i> , &c.	436
<i>Nouvelles Littéraires</i> , &c.	440

Fin de la Table.

---

*Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois de May, 1750.*

*P* Age 271. lig. 25. *Sicut moratus*, *movet*, *astrague*, lisez *Sicut moratur*, *movet maria*, *astrague*.  
 277. col. 2. lig. 37. de la Terre, *lis*. de la Lune.  
 278. col. 1. lig. 10. leurs raisons, *lis*. leurs rayons.

---

*Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois de Juin I. Vol.*

*P* Age 375. lig. 12. col. comme en bonne part, *lis*. connu en bonne part.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
JUILLET.



A PARIS.

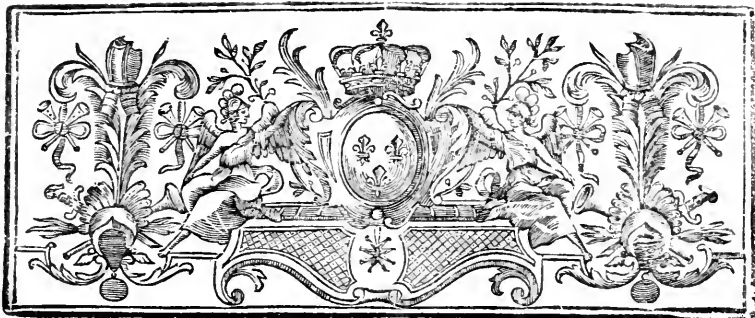
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

---

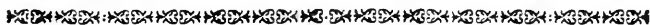
M. DCC. L.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



JUILLET M. DCC. L.

*HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE jusqu'à Constantin. Par M. CREVIER, Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais. Tome premier. A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège, 1749. in-12. de 531 pages, non compris la Préface, la liste des Consuls pendant les 41 années que comprend ce volume, & 21 pages pour la Tables des sommaires de tout le détail du volume.*

P R E M I E R   E X T R A I T .

**S**I l'on juge de cette nouvelle entreprise de M. Crévier par le premier volume que nous annon-  
*Juillet.*

çons, l'ouvrage paroît bien répondre à ce que l'on devoit attendre de son Auteur, sur ce qu'on avoit  
L 11 ij

déjà vu de lui dans les huit derniers volumes de l'Histoire Romaine, qu'il a continuée d'après le célèbre M. Rollin. Ainsi pour éviter les répétitions nous nous contenterons de renvoyer sur ce nouvel ouvrage, aux observations générales que nous avons déjà faites au sujet du précédent, singulièrement en rendant compte des deux derniers volumes, dans nos Journaux de Mars & d'Avril 1749. Nos Lecteurs concevront encore aisément que les raisons qui nous ont engagés à adopter, surtout par rapport à ces deux derniers volumes, la méthode dont nous avons fait alors usage, étant toujours les mêmes, nous continuerons à suivre ce même système, sur le volume dont il s'agit à présent & sur tous les autres, tant que rien ne nous portera à la changer. Dans cette vue nous ferons encore en quelque forte abstraction de l'Histoire qui fait la matière de cet ouvrage, du moins en ce qu'elle a de plus connu, pour occuper principalement nos Lecteurs de l'Historien, de son ordre, de ses vues, de son choix dans les sources & dans les faits, de ses réflexions, de quelques-uns de ses principaux traits, & faire ainsi plutôt connoître l'ouvrage même dont il s'agit, que ce qui en est l'objet.

Commençons par ce qui concerne la forme extérieure, sur laquelle nous ne répéterons rien, au sujet des volumes suivans, qu'autant que cette forme éprouveroit quelque changement. On voit aisément qu'il en doit être de même de ce qui

concerne en général le fonds de cet ouvrage, où l'on retrouve toujours la même justesse pour le choix des faits, ainsi que pour la manière de les dire, de les envisager, & de les présenter, la même sagesse dans les vues, dans les jugemens, & dans les réflexions, le même style : enfin le même esprit de modestie & de Citoyen, & le même talent pour faire autant goûter & suivre la vertu, que détester & fuir le vice, c'est-à-dire, le même M. Crévier.

Ce premier volume dont il s'agit, & qui comprend les trois premiers Livres de l'ouvrage, renferme le règne d'Auguste, depuis l'an de Rome 723, que ce Prince resta seul maître de l'Empire après la défaite d'Antoine à Actium, jusqu'à la mort de ce premier Empereur en l'année 765, que l'Auteur regarde comme la quatorzième de l'Ere vulgaire de Jesus-Christ. L'ouvrage est tout à fait dans la même forme que l'Histoire Romaine des temps antérieurs dont il offre la suite : même grandeur & grosseur de caractère & de volume : même ordre de division & de subdivision en Livres, paragraphes & articles dont les Sommaires sont marqués de même à la tête de chacune de ces divisions & subdivisions & à la fin du volume. L'Auteur a seulement ajouté au-dessous de l'indication de l'année de la fondation de Rome qu'il place toujours de même, à la partie supérieure de la marge collatérale, la date de cette année relativement à l'Ere vulgaire de Jesus-Christ,

Mais il n'a pas mis, comme il avoit fait précédemment, à la tête de chaque Livre, le sommaire général & abrégé de tout le Livre, & plusieurs Lecteurs, qui trouvoient ce Sommaire assez commode, pourroient en désirer le rétablissement.

Quoiqu'on eût bien pu imaginer les justes motifs, qui ont engagé l'Auteur à entreprendre cette nouvelle suite de son premier ouvrage; il étoit assez naturel qu'il les exposât lui-même dans sa Préface, c'est aussi ce qu'il s'y est d'abord proposé pour objet. On reconnoît avec plaisir dans l'exposition qu'il fait de ses vues, le digne Disciple d'un Maître aussi zélé pour l'utilité publique, que capable de la procurer par la voie d'instruction. Et comme ces vues nous paroissent très-propres à caractériser tout le nouvel ouvrage, dont le volume dont il s'agit ne nous présente que le commencement, nous croyons devoir nous y arrêter à présent, en laissant parler l'Auteur même autant qu'il nous sera possible.

L'Auteur commence par rendre compte des motifs personnels qui l'ont engagé à entreprendre cette nouvelle Histoire. Il observe ensuite, d'après Plutarque, l'utilité publique qui résulte de l'Histoire, surtout par les exemples de vertu qu'elle fournit, ces exemples produisant comme effet propre le *zèle d'imitation*. » En toute autre manière (dit l'Auteur) souvent on admire l'Art sans être curieux de ressembler à l'Artiste...., mais

» quand il s'agit de la vertu un  
» cœur généreux ne s'en tient pas  
» à l'admiration stérile de l'action;  
» il est enflammé du desir d'en faire  
» de semblables. Ces réflexions  
» étoient le motif qui déterminoit  
» Plutarque à s'occuper du soin d'é-  
» crire l'Histoire des grands Hom-  
» mes....

» Je sens (poursuit l'Auteur)  
» l'objection qu'on peut me faire  
» ici..... On dira que je consacre  
» ma plume à dépeindre, non la  
» vertu, mais le vice, & le vice  
» porté à son comble par les Ti-  
» bère, les Caligula, les Néron. Il  
» m'est aisé de répondre d'abord  
» que le vice même peint avec les  
» couleurs odieuses qui lui appar-  
» tiennent, devient une leçon de  
» vertu... Mais de plus il n'est pas  
» vrai que le vice domine dans tou-  
» te l'étendue de l'ouvrage que  
» j'entame aujourd'hui. Auguste,  
» Vespasien, Titus, sont des modé-  
» les à présenter aux Princes les  
» plus vertueux. Le second siècle  
» de l'Empire de Rome, à le pren-  
» dre depuis Nerva jusqu'à Marc-  
» Aurèle, offre une suite de bons  
» Princes, telle qu'il est difficile  
» d'en trouver une pareille dans  
» quelque Histoire que ce soit.  
» Enfin sous les plus mauvais l'on a  
» toujours vu des hommes dont la  
» vertu brilloit dans un éclat en-  
» core plus vif par le contraste: sous  
» Tibère un Germanicus, sous Né-  
» ron un Thrasea, sous Domitien  
» un Agricola. J'ajoute que le Chri-  
» stianisme, qui naît sous Auguste,  
» & se fortifie sous ses Successeurs,

„ jusqu'à ce qu'il monte sur le Trô-  
 „ ne avec Constantin, se melant  
 „ par bien des endroits dans les  
 „ affaires de l'Empire, nous donne  
 „ lieu de sanctifier au moins de  
 „ temps en temps cet ouvrage, par  
 „ des vertus d'un ordre supérieur  
 „ & capables non seulement de le-  
 „ ver le scandale du vice, mais de  
 „ faire honte à tout ce qui n'est  
 „ que vertu purement humaine.

„ C'est (conclut l'Auteur) sui-  
 „ vant ce plan & dans ces vues que  
 „ je me propose d'écrire l'histoire  
 „ des Empereurs Romains, depuis  
 „ Auguste jusqu'à Constantin.

LIVRE PREMIER. *Ans de*  
*Rome 723-740.*

Ce Livre est précédé d'une Car-  
 te Géographique Latine, dans la  
 forme du plus grand *in-4°*. & que  
 M. Danville a faite en 1749, réla-  
 tivement à ce volume pour la Ger-  
 manie & les Pays situés entre le  
 Danube & la mer Adriatique, ap-  
 pellée aujourd'hui le Golfe de Ve-  
 nise. Plusieurs Lecteurs auroient  
 peut-être désiré que s'agissant d'une  
 Histoire écrite en François, cette  
 Carte qui y est relative eût été faite  
 dans la même Langue. Mais sans  
 doute M. Danville ayant travaillé  
 d'après les Auteurs originaux, qui  
 nous ont fait le mieux connoître  
 l'ancien état de cette partie de l'Euro-  
 pe, a préféré la Langue & les  
 termes propres de la plupart de ces  
 Auteurs, par plus grande exacti-  
 tude.

Avant que d'entrer dans le dé-

tail de ce premier Livre, nous  
 croyons devoir commencer par  
 faire voir, encore d'après les pro-  
 pres termes de l'Auteur, comment  
 il a envisagé le Règne dont il s'a-  
 git ainsi que les suivans, dans quel-  
 les sources il a puisé, & le juge-  
 ment qu'il a porté des Historiens  
 qui forment ces sources.

„ Le calme & la tranquillité qui  
 „ firent le bonheur du siècle d'Au-  
 „ guste, en ont rendu (selon l'Au-  
 „ teur, Liv. 1. p. 61. & suiv.) l'Hi-  
 „ stoire sèche & moins intéressante  
 „ pour nous..... D'ailleurs par la  
 „ nouvelle constitution de l'Etat  
 „ les affaires publiques devenues  
 „ absolument étrangères, au très-  
 „ grand nombre des Citoyens, en  
 „ étoient communément ignorées..  
 „ Néanmoins ils s'étoit trouvé encor-  
 „ re de beaux génies qui avoient  
 „ exercé leur plume sur ces temps  
 „ peu féconds. Mais leurs ouvrages  
 „ ne sont plus. Dion presque seul  
 „ nous reste, Ecrivain peu capable  
 „ de nous consoler de la perte de  
 „ tant d'autres. Velleïus est un ab-  
 „ bréviateur [ & un flateur ] Sué-  
 „ tone a fait des Vies & non pas  
 „ une Histoire, il fournit des dé-  
 „ tails... mais ne donne pas une  
 „ suite de faits & en développe en-  
 „ core moins les ressorts cachés....  
 „ il a fallu ramasser dans les Poètes  
 „ du temps & dans les Ecrivains po-  
 „ stérieurs, quelques parcelles dé-  
 „ tachées & éparses çà & là. C'est  
 „ ce que Freinshemius a exécuté  
 „ avec succès: mais il finit comme  
 „ les Epitomes de Tite-Live à  
 „ la mort de Drusus. L'illustre M.

» de Tillemont a traité dans ce  
 » goût l'Histoire d'Auguste [ & ]  
 » celle de ses Successeurs. Ses Mé-  
 » moires seront une principale res-  
 » source dans l'Histoire que j'ai en-  
 » trepris... aux recherches d'une  
 » érudition profonde, il joint l'es-  
 » prit du Christianisme qui rappor-  
 » te tout à Dieu, à Jésus-Christ,  
 » à la Religion, seule fin à laquelle  
 » doit tendre tout ce que nous fai-  
 » sons.

Pour venir à ce qui fait la ma-  
 tière particulière du premier Livre;  
 il comprend les 13 premières an-  
 nées du Règne d'Auguste. L'Au-  
 teur regarde Auguste comme Em-  
 pereur, depuis l'an 725 qu'il mar-  
 que pour époque de son septième  
 Consulat. Ce fut alors, selon  
 l'Auteur, qu'après avoir cassé les  
 Actes du Triumvirat & feint de  
 vouloir abdiquer la Souveraine  
 Puissance; cette Puissance lui fut  
 accordée par le Sénat pour dix ans,  
 qui furent ensuite prorogés succes-  
 sivement jusque par-delà le terme  
 de sa vie. Ce fut en ce même temps  
 qu'il changea son nom de César  
 Octavien en celui d'Auguste, qui  
 a passé à ses Successeurs; & que sans  
 prendre aucun titre qui caractéri-  
 sât le droit d'un Monarque, affec-  
 tant au contraire de conserver à  
 la République, & surtout au Sénat,  
 tous les dehors d'un pouvoir ima-  
 ginaire; il réunit véritablement  
 en sa personne, sous différens ti-  
 tres qu'il ne reçut que successive-  
 ment, toute la puissance attachée  
 à la Souveraineté & à la Monarchie.  
 C'est aussi par de telles raisons que

l'Auteur ne date que de cette an-  
 née 725, le changement du Gou-  
 vernement Romain, & qu'il ne fixe  
 qu'à ce temps le passage de la for-  
 me Républicaine à l'état Monar-  
 chique. Mais il nous a paru par les  
 mêmes raisons, que l'Auteur de-  
 voit attacher son époque aux an-  
 nées de Rome 726 ou 727, qui  
 sont celles du septième Consulat  
 d'Octavien, selon les Marbres du  
 Capitole, ou suivant Varron. Quel  
 que soit même le système suivi par  
 l'Auteur, l'année 725 de Rome,  
 ne paroît pas pouvoir former son  
 époque, parce qu'il doit y avoir  
 3 ou 4 années d'intervalle entre la  
 bataille d'Actium qu'il place en l'an  
 723, & le changement de la for-  
 me du Gouvernement Romain.

L'Art d'Auguste, observe l'Au-  
 teur, consista en ce que rejetant  
 avec une horreur apparente, & le  
 titre de Roy si détesté des Romains  
 depuis l'expulsion des Tarquins,  
 & celui de Dictateur qu'une Loi  
 d'Antoine avoit aboli aussitôt après  
 la mort de César; il se borna à  
 » accumuler sur sa tête différens  
 » titres, tous déjà usités, tous Ré-  
 » publicains par eux-mêmes, & à  
 » déguiser ainsi sous des noms an-  
 » ciens une nouvelle forme de  
 » Gouvernement. Le premier de  
 » ces titres est celui d'*Imperator*  
 » dont nous avons fait le nom  
 » d'*Empereur*. Ce titre avoit été  
 » employé du temps de la Répu-  
 » blique en deux sens : première-  
 » ment pour signifier simplement  
 » un Général d'Armée, & en se-  
 » cond lieu comme un nom d'hon-

» neur & de gloire accordé à un  
 » Chef de Guerre qui avoit vain-  
 » cu les ennemis dans une action  
 » importante. Auguste en prenant  
 » ce même titre lui donna une bien  
 » autre étendue, à l'exemple du  
 » Dictateur César, à qui on l'avoit  
 » aussi déferé ». Il se fit sur le mo-  
 » dèle de Pompée Généralissime de  
 » toutes les forces de l'Empire. Il se  
 » rendit Maître absolu dans tout le  
 » ressort militaire. Il devint le maî-  
 » tre d'ordonner de la guerre & de la  
 » paix, de faire des levées d'hommes  
 » & de deniers, & d'exercer le pou-  
 » voir redoutable du glaive, non seu-  
 » lement sur les Soldats, mais sur les  
 » Citoyens, sur les Chevaliers, & sur  
 » les Sénateurs, comme sur tous les  
 » autres. De pareils titres étant mili-  
 » taires déceloient » l'origine de ce  
 » nouveau Gouvernement fondé  
 » par la force des armes. Les Gens  
 » de guerre le sentirent trop bien  
 » & en abusèrent depuis à l'excès». Et Auguste semble avoir voulu  
 » prévenir, ou cet abus, ou la haine  
 » publique qui en pouvoit résulter,  
 » en tempérant » la terreur du titre  
 » militaire d'Empereur, par d'au-  
 » tres titres, ou mixtes, ou pure-  
 » ment civils.

On voit dans ce Livre, surtout, ces différens titres, sous lesquels Auguste paroît s'être plu à déguiser & colorer, plutôt qu'à accroître véritablement un pouvoir, dont il s'étoit d'abord attribué toute la plénitude. Après avoir pris le titre de Prince du Sénat, & reçu depuis le nom d'Auguste & le titre d'Empereur, il se fit ensuite con-

férer successivement, l'autorité Proconsulaire & tous les droits du Consulat, le pouvoir des Tribuns & des Censeurs, & le grand Pontificat qui réunissoit en lui la puissance Sacrée à la puissance Civile & Militaire. Mais il ne prit le titre de Pontife qu'en l'an de Rome 739 (selon l'Auteur) ayant attendu, pour s'en saisir, la mort de Lépide. Avant cette année Auguste avoit encore joint à ses premiers titres, le droit d'être dispensé de l'observation des Loix, le nom de Pere de la Patrie qui passa encore à ses Successeurs, le droit d'avoir un Conseil Privé par lui choisi, & auquel il fit par degrés attribuer tout le pouvoir du Sénat, le droit d'exercer son pouvoir pour les armes & pour les finances, par les Lieutenans & les Intendans qu'il avoit dans une grande partie de l'Empire, le droit d'avoir un fisc propre, le titre de Grand Voyer, le droit d'avoir une Garde composée de Troupes réglées, auxquelles il fit assigner une double paye, & enfin le droit éminent d'exercer toutes les espèces de pouvoirs, soit qu'il fût revêtu des titres qui les donnoient ou qu'il en fit revêtir d'autres, auxquels il n'en laissoit qu'un exercice subordonné.

Du reste l'Auteur a grand soin de remarquer en chaque occasion les différens ménagemens observés par Auguste, pour adoucir le joug de son Empire & pour le rendre vraiment utile. Ce fut dans cette vue qu'il garda autant qu'il put les formes Républicaines, qu'il affecta de



de tenir du Sénat tout le pouvoir qu'il exerçoit, qu'il se fit comme forcer à conserver ce pouvoir dont il ne paroît pas qu'il ait jamais voulu se démettre, qu'il partagea du moins en apparence le gouvernement des Provinces avec le Sénat, qu'il procura à Rome tant d'embellissemens par divers édifices publics, qu'il mit un ordre admirable dans toutes les parties du Gouvernement, qu'il aida par ses libéralités plusieurs Sénateurs qui ne pouvoient se soutenir dans leurs places sans ces secours, qu'il conserva d'abord au Peuple, du moins l'extérieur & la forme du droit de nommer aux Charges, & de concourir par les suffrages à l'établissement des Loix nouvelles, &c.

Pendant que comme chef de l'Empire il régloit seul ou faisoit régler à son gré tout ce qu'il y avoit d'important; il laissoit aussi au Sénat & à ceux qui étoient revêtus des Charges, à décider ce qui étoit de moindre conséquence, & gardoit, quant à sa personne, une modération extérieure qui le confondoit en quelque sorte avec les particuliers les moins distingués. Ainsi il paroissoit en personne lors de l'élection des Magistrats: il y donnoit lui-même son suffrage dans sa Tribu: il remplissoit souvent la fonction de témoin dans les Tribunaux: il y répondoit aux interrogations: il y souffroit qu'on le réfutât quelquefois même avec aigreur, & il y sollicitoit pour ses amis. » Car il » remplissoit ponctuellement (dit

*Juillet.*

» mitié... Il alloit voir ses amis » dans leurs maladies & à l'occasion des événemens qui arrivoient » dans leurs familles, Mariage, » prise de robe Virile, &c.... il » ne se refusoit presque à aucun de » ceux qu'il invitoient à manger « ; & cependant il avoit pour maxime de ne point faire pour ses amis violence aux Loix. Sa modération envers ceux qui lui manquoient de respect & qu'il attaquoient par leurs discours ou par des libelles, étoit extrême. Sa douceur se soutenoit dans les matières les plus sérieuses, & jusqu'à l'égard de ceux qui avoient paru les plus animés contre lui. Il louoit même l'attachement qu'on conservoit pour ceux qui avoient été les plus implacables ennemis. Les anciens défenseurs de la liberté avoient part à ses éloges. Il témoignoit la plus vive horreur pour les noms de Seigneur & de Maître. S'il souffroit par des raisons de politique qu'on lui rendit dans les Provinces les honneurs divins; il paroissoit y avoir peu d'attache & il en tiroit même quelquefois les sujets de ses plaisanteries. On voit sur tous ces points dans ce premier Livre divers traits, qui semblent ne rien laisser à désirer sur le caractère de ce Prince.

Quant à ce qui peut caractériser son Gouvernement, l'Auteur conclut du plan qu'Auguste a suivi, non sans doute par respect pour les Loix mais par politique, que le seul exercice du pouvoir suprême lui fut transféré, » & que la » Souveraineté continua de résider

Mmm

„radicalement dans le Sénat & dans le Peuple“. Il ajoute ailleurs que la forme de Gouvernement établie par Auguste étoit à la vérité absolue & monarchique dans le Militaire, mais qu'elle n'étoit que mixte dans le Civil.

Nous nous sommes bornés sur ce Livre à faire voir l'idée que l'Auteur a présentée d'Auguste & de son Gouvernement. Mais on concevra aisément qu'il n'a négligé aucun des autres personnages, surtout de ceux qui ont joué les plus grands rôles, tels qu'Agrippa & Mécène, Marcellus, Tibère & Drusus, &c. & qu'il n'a pas manqué de faire sur les personnes & sur les ouvrages de Virgile & d'Horace, sur le changement du nom du mois Sextilis en celui d'Augustus, sur le Panthéon, les Parc-Jules, les Bains & les autres édifices publics, sur la fondation des Villes d'Aouste & de Mérida, de Cadix & de l'Ecole d'Autun, sur les Loix, les Guerres & les autres événemens que ces années ont fournis, les observations que tous ces objets méritoient. L'étendue même que nous avons donnée à l'analyse de ce premier Livre & de ce qui le précède, nous force à resserrer celle des deux Livres suivans, & à supprimer plusieurs observations que nous nous étions proposé de faire.

LIVRE SECOND. *An. de R.*  
740-755. page 219.

La guerre contre les Germains occupant la première partie de ce

Livre, l'Auteur a cru devoir commencer par donner, d'après Jules-César & Tacite, une description assez détaillée de la situation de la Germanie, des mœurs générales de ces Peuples, & des mœurs particulières à plusieurs Germains distingués par différens noms. Les guerres que cette Nation avoit soutenues contre les Romains depuis l'invasion des Cimbres ayant duré 500 ans, n'ont fini, selon la remarque de notre Auteur, d'après Bruchérius (*Belgium Roman. Eccles. & Civile*) que par la ruine de la puissance Romaine dont les débris ont formé les Monarchies qui subsistent encore aujourd'hui dans la plus belle portion de l'Europe. Ainsi ces guerres méritoient bien que l'Auteur s'attachât à faire connoître un Peuple, dont l'Histoire est en quelque sorte devenue celle de toutes les Nations qui partagent à présent l'Europe.

Les Etymologistes sont aussi peu d'accord, sur l'origine du nom des Germains, que les Historiens sur l'origine de ce Peuple. L'Auteur sans entrer dans ces discussions, adopte l'opinion qui fait dériver leur nom des mots Celtique & Allemand, *ger* & *man* qui signifient *hommes de guerre*. Quant à l'origine de la Nation, il se contente d'observer que quelle que soit cette origine, elle est annoncée par des traits communs à tous les peuples qui composoient cette Nation & que ces traits sont marqués d'une manière à la faire aisément distinguer de toutes les autres. Pour pré-

fenter ces traits généraux, il remarque surtout l'air national des Germains dans toute la forme extérieure du corps, leur passion pour la guerre, leur goût pour l'oisiveté quand ils étoient en paix, comment ils armoient leurs jeunes gens pour la première fois, comment la jeunesse servoit chez eux de cortège aux Grands, leur défaut de discipline & de science militaire, la légèreté de leur armure, l'état de leur Cavalerie qui étoit leur moindre force, leur manière d'aller au combat & de se battre. Il a observé de plus quel culte de Religion ils s'étoient fait, quelle étoit la forme de leur Gouvernement & de leurs jugemens, enfin quelles étoient leurs mœurs dans la vie privée, le mépris qu'ils faisoient de l'agriculture, de l'or & de l'argent, la simplicité de leur nourriture, l'objet de leurs festins, leur estime pour l'hospitalité, la forme de leurs maisons, de leurs habillemens & de leurs mariages, la chasteté de leurs femmes, leur manière d'élever les enfans, leurs inimitiés, leurs spectacles, leurs jeux, la douceur de l'état d'esclave chez eux, & les formes de leurs funérailles. Les peuples de Germanie que l'Auteur s'est attaché à faire connoître en particulier, sont les Sicambres, les Usipiens & les Teuctères, les Bructères, les Cattes, les Cauques, les Chéruriques, les Frisons & les Suèves, sur chacun desquels il offre un article séparé. Il se contente à l'égard des Nations Germaniques, établies en deçà du Rhin, de don-

ner les noms des plus célèbres d'entre ces Nations, telles que les Nerviens Peuples du Haynault, ceux de Trèves, les Tribocques, Vangions, Némètes & Ubien, qui avoient pour Capitales Stralbourg, Worms, Spire & Cologne; & les Bataves qui habitoient une Île du Bas-Rhin dont le Duché de Gueldres est une partie considérable. Il ajoute seulement sur ces Peuples une observation suffisante pour les caractériser: « c'est qu'ils se faisoient » tous grand honneur de tirer leur » origine de la Germanie, & se » distinguoient *soigneusement* des » Gaulois, en qui la douceur du » climat, les conquêtes de César.... » avoient amorti cette fierté de » courage qui seule paroïssoit aux » Germains digne de leur estime.

Le reste du premier paragraphe de ce Livre est rempli par le détail des guerres des Romains en Germanie, sous le règne d'Auguste & sous le commandement de Lollius, de Drusus & de Tibère, jusqu'en l'an 744 de Rome. Une paix générale ayant alors terminé ces guerres dans lesquelles Drusus & Tibère furent victorieux; Auguste ferma pour la troisième fois le Temple de Janus, qui demeura en cet état pendant environ douze ans. Au sujet de la mort de Drusus, arrivée avant la fin de cette guerre, & dont la cause est rapportée fort différemment par les Historiens, l'Auteur rejette les soupçons qui ont fait accuser Auguste d'avoir procuré cette mort par l'empoisonnement de Drusus, dans la crainte

qu'il ne rétablit par la suite le Gouvernement Républicain. L'Auteur observe à ce sujet surquoi ces soupçons ont été fondés, & ce qui lui paroît suffisant pour les détruire. Il donne la même preuve d'exactitude & de sagesse dans plusieurs autres cas que la nécessité d'abrégger nous empêche de citer, & il trace de Drusus mort à l'âge de trente ans, un portrait qui en forme un modèle pour les Princes & pour les Généraux.

Les détails contenus dans la seconde partie de ce Livre, conduisent le Lecteur jusqu'à l'an de Rome 755. L'Auteur y reprend d'abord quelques faits antérieurs à ceux qu'il a rapportés auparavant. Il y explique les raisons de son ordre & le goût ainsi que le plan de son Histoire. » Je commence-  
» rai (dit-il p. 306.) par les Or-  
» donnances & les Réglemens d'Au-  
» guste, concernant la Police inté-  
» rieure de la République : & je  
» ne craindrai point les détails,  
» parce que dans un changement  
» de Gouvernement tout devient  
» capable d'intéresser. Le plan que  
» je suis dans l'arrangement des  
» matières est sans doute moins fa-  
» vorable pour aider la mémoire,  
» à se fixer la date de chaque évé-  
» nement. Mais outre que j'y suis  
» autorisé par l'exemple de M. Rol-  
» lin mon Maître, & par celui de  
» plusieurs autres illustres Histo-  
» riens ; je pense que cette métho-  
» de n'est pas la moins utile ni la  
» moins agréable au grand nom-  
» bre des Lecteurs. Les parcelles

» qui dispersées ne frapperoient  
» point forment un tout qui a de-  
» quoi attacher : Et lorsqu'il s'agit  
» de constitutions & de Loix, on  
» découvre dans l'ensemble le cara-  
» ctère du Prince & les vûes qui le  
» faisoient agir.

Pour revenir aux détails de cette seconde partie du Livre second, on y voit divers Réglemens faits par Auguste pour la discipline du Sénat, & pour la Police de Rome, pour relever les places de Tribun & de Préteur, arrêter les brigues, &c. pour embellir Rome, la préserver des incendies, des vols, &c. pour soulager les Sujets de l'Empire. On y voit dans ce Prince divers traits de modération, de douceur & de bonté qui lui procurèrent alors le titre de Pere de la Patrie, & la troisième prorogation de la puissance Impériale. La mort d'Octavie, celle de Mécène sur lequel l'Auteur offre assez de détails ; celle d'Horace & d'Hérode, le rétablissement du Calendrier, les commencemens de l'élévation de Caius & de Julius Césars fils d'Agrippa, adoptés par Auguste, le calme rétabli par Caius en Arménie où il s'étoit élevé quelques troubles, la mort de Lollius, de Caius & de Lucius, la retraite & le séjour de Tibère à Rhode, son retour à Rome, son adoption par Auguste & l'accroissement de son pouvoir, la punition des dérèglemens de Julie, le pardon accordé à Cima, la famine de Rome suivie d'augmentation de récompense pour les gens de guerre, de l'établissement d'un

Trésor militaire: enfin la mort de Pollion, celle de Messala & la réduction de la Judée en Province Romaine, sont les autres principaux objets des détails de ce Livre. L'Auteur n'y a pas omis de remarquer l'époque de la naissance de Jésus-Christ, antérieure de 4 ans à l'Ere vulgaire, & de faire voir comment Auguste concourut sans y penser à l'exécution de ce grand événement, par le dénombrement qu'il avoit ordonné auparavant & qui se faisoit alors en Judée. Nous suivrons dorénavant avec l'Auteur l'Ere Chrétienne vulgaire, dont nous supposons comme lui, quant à son ouvrage, sa première année fixée à l'an 752 de la fondation de Rome.

LIVRE TROISIEME. *An. de R.*  
755-765. & de J. C. 4-14.  
*page 417.*

Nous sommes obligés d'être encore plus laconiques sur les objets de ce Livre qui finit à la mort d'Auguste.

Des deux parties qui composent ce Livre, la première & la plus longue est employée à rapporter tous les événemens des dix dernières années d'Auguste. Cette partie commence par l'ouverture du Temple de Janus à l'occasion de la guerre renouvelée en Germanie, où Tibère remporte de grands avantages, pousse ses conquêtes jusqu'à l'Elbe, rétablit la paix & conclut un traité avec Marobodaüs, Roy des Marcomans qui s'étoit

rendu redoutable. La conduite de Tibère dans la guerre des Pannoniens & des Dalmates, qu'il soumit, les éloges & les honneurs que Tibère reçut à ce sujet, la manière habile avec laquelle il réduisit de nouveau les Germains révoltés sous la conduite d'Arminius & par la faute de Varus Gouverneur de la Germanie, les ornemens du triomphe, l'augmentation de pouvoir & les témoignages d'affection par lesquels Auguste récompensa Tibère, les honneurs, les privilèges accordés à Germanicus & à Drusus; enfin la forme du Gouvernement d'Auguste pendant les dernières années de sa vie offrent encore dans ce Livre des objets dont l'exposition fait toujours honneur à l'Auteur. Il y développe surtout comment ce Prince toujours actif & vigilant jusqu'à la fin de ses jours, se procura seulement des adoucissemens dans son travail, comment il affoiblit le pouvoir qui restoit au Sénat & au Peuple en faisant attribuer à son Conseil Privé une autorité égale à celle du Sénat & en nommant seul à toutes les Charges, la Loi qu'il fit publier contre les Célibataires, celle qu'il renouvela contre les Devins & les Astrologues, les Réglemens qu'il fit contre les Auteurs des Libelles diffamatoires, comment il rendit la condition des exilés plus rigoureuse, de quelle manière il remédia à l'abus des éloges que se faisoient donner les Gouverneurs des Provinces, & comment il céda à un autre abus, en levant la défense

qui étoit faite aux Chevaliers de se battre comme Gladiateurs.

Après avoir ajouté à tous ces détails dans la première partie du troisième Livre, les circonstances de la maladie & de la mort d'Auguste, sur laquelle l'Auteur écarte encore de même l'idée d'empoisonnement dont on a accusé Livie; il réserve toute la seconde partie pour le tableau du Gouvernement Politique, & de la conduite privée de ce premier Empereur, dont le règne présente un modèle, digne à plusieurs égards, d'être proposé à la postérité.

Nous aurions surtout souhaité pouvoir suivre l'Auteur dans l'exécution de cette dernière partie. Nous y aurions remarqué principalement la sagesse des maximes d'Auguste sur la guerre, sa fermeté à maintenir la discipline militaire, sa supériorité de vues dans le plan de son Gouvernement, son attention à procurer, autant que sa passion pour dominer le pouvoir permettre, le bien public & la gloire du nom Romain dans le Sénat, dans l'ordre des Chevaliers, dans la Ville de Rome qu'il a si bien décorée & policée, dans l'Italie, dans toutes les Provinces Romaines, dans celles même dont les Rois étoient alliés de l'Empire; l'habileté avec laquelle il sut tempérer à propos la fermeté par la condescendance, & ce qu'il fit en particulier pour perfectionner l'administration de la Justice. Nous y aurions de même observé, & toujours d'après notre Auteur, dans

la conduite privée d'Auguste, sa sobriété, le goût de simplicité qui paroissoit dans toute sa dépense, la noblesse & la modestie de son jeu, comment il fut tout-à-la-fois bon & fidèle ami, pere tendre mais malheureux, bon frere, peut-être époux trop facile; la protection qu'il accorda aux Lettres, dans lesquelles il avoit acquis une capacité digne d'être louée par Tacite, la justesse de son goût décidé pour la clarté & pour la pureté du style, enfin la prudence dans laquelle il excella & qui forme le trait le plus marqué de son caractère.

Parmi tant de vertus apparentes nous n'aurions pas omis de relever avec l'Auteur, diverses taches qui en ont terni l'éclat. Le défaut de sincérité & de droiture dans les motifs de tout ce corps d'actions si louables, seroit seul suffisant pour faire voir combien ce Prince fut personnellement peu estimable, après avoir fait tant de choses vraiment dignes d'estime. Selon le Tableau qu'en trace notre Auteur, Auguste ne s'envisageoit que lui-même dans tout le bien qu'il faisoit aux autres, & son mérite n'a consisté que dans un talent supérieur pour emprunter les dehors de la vertu sans en avoir la réalité. Ce talent même ne le servit pas toujours assez bien, depuis qu'il fut Empereur, pour cacher ses vices. Car son incontinence, quoi qu'elle n'ait pas été jusqu'aux excès si communs de son temps, paroît avoir été assez connue & le Philosophe

Athenodore lui donne à ce sujet une leçon qui sera lûe avec plaisir dans l'Auteur. Il fait remarquer de plus dans Auguste une crédulité superstitieuse dont il cite un trait singulier au sujet du Temple de Jupiter tonnant. Enfin il n'oublie point ce mot célèbre, qui doit être déjà connu, mais qu'il convenoit à l'Auteur de rapporter, parce que ce mot renferme un jugement très-équitable de la totalité de la vie d'Auguste. « Il a fait tant de maux » à la République Romaine, qu'il » ne devoit jamais naître : il leur » a causé tant de biens qu'il ne de- » voit jamais mourir. « Un point fixe (dit l'Auteur au Livre premier pag. 207) qui réunit les vertus & les vices d'Auguste : » c'est l'ambi- » tion de dominer. Pour y parve- » nir les crimes lui étoient néces-

» faire, & il les commit : pour en » jouir lorsqu'il y fut parvenu, la » vertu lui devint utile, & il la pra- » tiqua. S'il n'eut pas une bonté » qui le perfectionna lui-même, il » fut bon pour les autres : & son » exemple, depuis qu'il fut maître » de l'Empire, peut être proposé » hardiment à tous les Maîtres de » l'Univers. « L'Auteur après avoir observé en peu de mots, à la fin de ce troisième Livre, ce qui caractérisoit l'extérieur de la personne d'Auguste, renvoie ce qui concerne ses Funérailles, son Testament, & son Apothéose à l'Histoire de Tibère son Successeur, dont le règne compose le volume suivant. Ce second volume qui a paru en même temps que le premier, fera l'objet d'un de nos premiers extraits,

*LA FIGURE DE LA TERRE, DETERMINE'E PAR LES observations de M. BOUGUER & de la CONDOMINE, de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par ordre du Roy au Pérou pour observer aux environs de l'Equateur. Avec une Relation abrégée de ce voyage, qui contient la description du Pays dans lequel les opérations ont été faites. Par M. BOUGUER, volume in-4°. A Paris, Quay des Augustins, chez C. A. Jombert, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, au coin de la rue Gille-Cœur, à l'Image Notre-Dame, 1749.*

On a recueilli en partie le fruit des voyages que les différens Membres de l'Académie ont entrepris, lorsqu'on a publié la relation de celui qui a été fait en Laponie; mais on attendoit avec impatience le résultat des opérations que l'on a faites à l'Equateur, parce qu'on désiroit sçavoir à quoi s'en tenir sur la figure de la Terre,

Lorsqu'on eut pris toutes les mesures nécessaires pour le voyage de l'Equateur; on vit bientôt qu'il seroit utile d'aller faire les mêmes opérations en Laponie: ce voyage a été beaucoup plus court que celui de l'Equateur pour plusieurs raisons; outre que les difficultés n'ont pas toujours été égales de part & d'autre, l'on n'a mesuré en

Laponie qu'un degré environ ; au contraire l'on en a mesuré trois auprès de l'Equateur : on sçait aussi que les obstacles & les embarras ne se multiplient pas toujours à raison du nombre , ou de la quantité des opérations , il en survient d'autres que la prudence humaine ne peut prévoir.

Il a paru avant la publication de cet ouvrage un Prospectus où l'on rend compte de tous les problèmes Physiques & Géométriques que M. Bouguer a été dans la nécessité de résoudre , & de tout le travail qu'il a fait pour déterminer les Arcs de la Méridienne. Ce Prospectus qui fait connoître l'excellent ouvrage de ce célèbre Auteur , a été inséré dans le Journal du mois d'Avril 1749 : il nous reste à parler d'une relation que l'Auteur a mise à la tête , elle regarde la description du Pays où l'on a mesuré la grandeur des Arcs du Méridien , & en même temps celle des différentes contrées qu'il a parcourues. Indépendamment de la curiosité qu'il faut toujours satisfaire , quand elle est excitée par des motifs aussi intéressans que ceux-ci ; il étoit à propos de faire connoître de quelle nature étoit le Pays que M. Bouguer avoit habité pendant plusieurs années : on est par-là bien plus en état de sentir les difficultés que ces MM. envoyés par le Roy , ont eu à vaincre , & de connoître tout le mérite qu'on doit attribuer à ces illustres Astronomes , dont la compagnie étoit composée de trois personnes principales , MM. Godin ,

Bouguer & la Condamine. On leur avoit associé M. de Jussieu qui comme Médecin devoit s'appliquer particulièrement à la Botanique.

La Relation de M. Bouguer contient plusieurs particularités , un détail de quelques Phénomènes dont l'explication intéresse les Physiciens : on y trouve plusieurs choses qui regardent les mœurs & l'inclination des habitans , leur manière de vivre , celle de bâtir , avec quelques observations sur les insectes , & les divers animaux. Ces MM. s'étoient proposés dans leur voyage d'observer les réfractions Astronomiques , la déclinaison de l'aiman , & sa variation , les degrés de froid & de chaud , enfin tout ce qui appartient à la pesanteur de l'air : ils devoient encore porter leur vûe sur les Végétaux , les Minéraux , & tout ce qui regarde l'Histoire Naturelle , enforte que l'objet principal qui étoit de déterminer la valeur des Arcs du Méridien , étoit presque devenu accessoire. Lorsque ces MM. restoient quelque temps dans un lieu , ils observoient la hauteur du Mercure dans le Baromètre , ils se transportoient sur les plus hautes montagnes , & en déduisoient la hauteur par rapport au niveau de la mer.

M. Bouguer arriva à Quito une des principales Villes du Pérou , un an après être sorti de France ; il ne se passa rien de remarquable pendant la traversée : partout il avoit soin ainsi que ses Confrères de prendre autant qu'il étoit possible , la latitude & la longitude des Pays



Pays par où l'on passoit. Le Pérou n'est pas extrêmement peuplé, il est rempli de bois; on y trouve des Orangers, des Figuiers, & des Grenadiers, mais ils ne sont point naturels au Pays; ils ont été apportés d'Espagne. On y remarque un grand nombre d'Arbustes que nous n'avons point en Europe. Il y a une grande quantité de Cédres, de Cotoniers, d'arbres Aromatiques, avec plusieurs espèces de bois dont le poli est parfait, quand ils sont mis en œuvre. Quelques-uns de ces arbres n'étendent leurs racines que sur la surface du sol; les palmiers principalement ont les racines entièrement hors de terre.

Les oiseaux que l'on voit dans cette contrée surpassent les nôtres par la beauté du plumage, mais en récompense ceux-ci l'emportent par l'agrément du chant. Le nombre des animaux Terrestres est grand, & ils sont presque tous mal faisans; on a beaucoup à craindre des Tigres, des Serpens, & surtout de celui qu'on nomme Serpent à sonnettes. Les Insectes sont semblables à ceux de notre Continent, mais ils sont beaucoup plus gros & plus grands; plusieurs sont fort incommodes, ils permettent à peine qu'on prenne quelque repos, ils s'infinuent jusques dans les lits & à travers les habits.

Le Pays dont nous parlons a 400 ou 450 lieues de latitude; il est compris entre la côte maritime, & cette chaîne de montagnes si fameuse par son étendue & par son extrême hauteur, nommée la

*Juiller.*

Cordelière; l'un & l'autre sont dirigés à peu près du Nord au Sud. Lorsqu'on va au Sud on change pour ainsi dire de région & de climat: on ne trouve que des sables arides qui semblent être déposés par la mer, ou être tombés de la Cordelière. Cette seconde partie du Pays qui est au Sud du Golfe de Quayaquil s'étend jusqu'aux déserts Datacama, ou vers les confins méridionaux de la Zone Torride. Cette partie a plus de 400 lieues de longueur sur 20 & 30 de largeur, on ni voit point de bois ni de forêts, on ni entend jamais le tonnerre, cependant le Ciel y est souvent couvert de nuages, on n'est exposé à aucun orage. Ces particularités qu'on n'auroit osé croire si elles n'avoient pas été observées par un Physicien comme M. Bouguer, ont engagé cet Auteur à rechercher quelle étoit la nature du nuage, & ce qui pouvoit empêcher qu'il ne tombât de la pluie dans cette contrée. On y craint si peu la pluie que les maisons d'*Arica* & de *Limá* sont couvertes seulement de quelques nattes; les planchers des maisons sont faits de roseaux qui sont gros comme la jambe, on s'en sert pour faire toutes les cloisons & les fermures extérieures. M. Bouguer fait dans un grand détail la description du Quayaquil & des rivières qui descendent de la Cordelière.

L'autre partie du Pays qui est au Nord de Quayaquil est exposée à une pluie presque continuelle. Cette contrée, comme nous avons

N n n

dit, a plus de 400 lieues de latitude, & s'étend jusques vers Panama: elle est peu habitée à cause des pluyes continuelles qui interceptent par l'humidité la transpiration excessive qui est provoquée par la chaleur continuelle: on pourra s'étonner que ce Pays où la chaleur est si grande soit en même temps fort humide, mais il faut remarquer que ce Pays est couvert de bois. Lorsqu'on vient à marcher sur les lieux élevés, on enfonce dans les terres jusqu'à mi-jambe: non seulement tout ce qui est exposé à l'air se ressent de cette humidité, mais ce qui est renfermé dans les maisons y participe à un tel point qu'un fusil ne peut tirer quatre heures après qu'il a été chargé. Il semble que dans un climat tel que celui-ci, le Thermomètre devroit monter fort haut, cependant le Thermomètre de M. de Reaumur ne monte l'après-midi qu'à 26, 27, 28 degrés, & lorsqu'on l'observe avant le Soleil levant, on voit souvent que la liqueur ne s'élève qu'à 19, 20, 21 degrés, cependant en France elle monte beaucoup plus haut. Cette observation doit faire conclure que ce n'est pas la chaleur absolue qui régné dans la Zone Torride qui nous la fait trouver si grande, c'est la continuité qui nous rend la chaleur insupportable, elle diminue peu pendant la nuit, les forces sont épuisées par une transpiration violente, en sorte qu'on est aussi fatigué après avoir pris du repos que lorsqu'on s'y prépare;

c'est ce qui produit sans doute cette indolence qui s'empare de tous les habitans, & qui est la cause de leur peu d'activité ou de leur éloignement pour le travail.

La Cordelière est probablement la plus haute de toutes les montagnes qui sont sur la Terre; c'est une longue suite de montagnes élevées les unes sur les autres, & dont les sommets se perdent dans les nues. M. Bouguer a été obligé de la visiter dans plusieurs endroits, il lui a fallu passer par des lieux si escarpés qu'il a mis jusques à sept jours pour faire neuf ou dix lieues, parce que la montée est si roide & si entrecoupée de précipices, que l'on est obligé à chaque instant de se détourner pour les éviter: les bêtes de charge sont contraintes de se reposer à tous momens lorsqu'on veut seulement parvenir aux gorges qui servent de passage pour entrer dans l'intérieur du Pays. Pendant la montée on éprouve différens degrés de froid & de chaud; on peut même dire que ce sont autant de climats où l'on est sujet aux révolutions de toutes les Zones; malgré cette vicissitude d'un très-grand froid & d'un très-grand chaud, on trouve des contrées entières où il régné une température douce & agréable, en sorte qu'en fort peu de temps on est transporté dans toutes les Zones; on y trouve des terres très-bien cultivées, des Villes, des Bourgs, des Villages habités par des Indiens & par des Espagnols; les maisons sont assez bien

bâties, elles sont construites en brique & ceux qui ne recherchent point le superflu y trouvent toutes les choses nécessaires à la vie.

C'est au pied d'une de ces montagnes & dans cette contrée si gracieuse, qu'est située Quito Ville assez peuplée: les habitans tirent leur origine, pour la plupart, de l'Espagne; il n'y en a qu'un très-petit nombre qui soient Indiens d'origine. Il ne faut pas être surpris de trouver un climat si doux après avoir traversé des déserts si affreux & des endroits si remplis de glaces, c'est que la Cordelière forme une double chaîne semblable à deux murailles qui sont presque dans la direction du Méridien: la Ville de Quito se trouve par là située comme dans une longue Vallée, parce qu'elle est placée entre des montagnes beaucoup plus élevées que le terrain qu'elle occupe, de sorte qu'il résulte du grand froid & d'une chaleur excessive, une température assez douce & assez agréable. Cette Vallée n'est point sujette aux animaux malfaisans dont les autres Cantons sont remplis. Les fruits apportés de l'Europe y viennent à merveille; il en est de même de tous les légumes; l'Indigo & la Cochenille y sont en grande quantité. Ce Pays étant situé dans la Sphère droite, les saisons ne sont guères distinguées que par les pluies qui tombent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de May. Les pluies & les tremblemens de terre auxquels ce Pays est sujet, diminuent beaucoup de son

agrément & de sa bonne qualité. Quito est élevé au-dessus du niveau de la mer de 14 à 1500 toises, le mercure du Baromètre s'y soutient à 20 pouces, le sommet de quelques-unes de ces montagnes est si élevé, que le mercure descend jusqu'à moins de 16 pouces. On sent lorsqu'on monte ces lieux si escarpés que la respiration devient extrêmement pénible; c'est une chose ordinaire de voir les orages, & d'entendre le tonnerre au-dessous de soi.

Ce qui n'est que peine & fatigue pour les autres hommes est souvent fort attirant pour des Physiciens; M. Bouguer gravissait sur les plus hautes montagnes de la Cordelière, pour examiner ce que la nature pouvoit y avoir déposé; cependant il avoit avec ses Confreres un autre point de vue, c'étoit de voir si les sommets de ces montagnes ne seroient pas propres à établir quelques points fixes pour tracer la Méridienne, mais ils reconurent bientôt que ces lieux si élevés étoient les moins favorables à leur dessein; la trop grande élévation de ces montagnes les rendoit invisibles, elles étoient toujours dans les nuages; si l'on étoit au-dessus on ne découvroit point la terre, & si l'on étoit au-dessous on ne voyoit point le Ciel. Comme ces montagnes sont couvertes de neiges, & de glaces, comme elles sont au milieu des nuages & des brouillards, nos Astronomes qui y résidoient souvent furent témoins d'un phénomène curieux, & qui appar-

tient presque à la situation du lieu où ils se trouvoient alors ; ils remarquèrent plusieurs fois qu'étant plongés dans un nuage épais, leur ombre étoit projetée comme sur une glace, leur tête étoit entourée d'une *aureole* formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques avec les mêmes variétés que l'Arc-en-Ciel : les intervalles entre ces cercles étoient toujours égaux quoi qu'ils changeassent souvent de diamètres ; on voyoit à une assez grande distance un cercle blanc qui environnoit le tout : ce qu'il y a de singulier pendant ce phénomène, c'est que chacun jouit de la vue de ce spectacle sans pouvoir appercevoir rien de semblable autour de la tête de son voisin. Ce nouvel liis est produit par les mêmes loix que celles de l'Arc-en-Ciel, cependant il est dépendant des particules gélées, des nuages, & non pas des gouttes de pluie comme l'Arc-en-Ciel. Ce spectacle pourroit s'apercevoir quelquefois dans ces pays-ci, en supposant qu'on fût placé dans un lieu fort élevé, que l'on fût entouré d'un brouillard, & que l'on eût le Soleil à l'opposite dans l'horison.

Quoique les montagnes dont la Cordelière est formée soient couvertes de neige, il est cependant certain que la plupart ont été, & sont encore des volcans ; il faut croire que le sol de leur base est extrêmement échauffé par la grande chaleur du Soleil qui met en mouvement toutes les parties intérieures qui sont propres à s'enflammer. Une

remarque essentielle & utile, est que le bas de la neige qui couvre ces montagnes, forme une ligne de niveau par laquelle on peut juger de leur hauteur. Cette neige qu'on voit sur ces montagnes ne se fond point, elle forme au contraire une glace dure & polie, ce qui en rend la montée inaccessible. Une des montagnes de la Cordelière qui est la plus élevée se nomme *Chimboraço*, elle a 3217 toises au-dessus du niveau de la mer : il ne faut point s'étonner si à mesure que l'on approche du sommet de ces montagnes on éprouve un plus grand froid ; on peut en déduire la raison de plusieurs causes ; 1°. l'action du Soleil doit faire peu d'effet sur le sommet de ces montagnes parce que cet astre y réside peu de temps ; 2°. la surface est inclinée, & ne reçoit les rayons du Soleil qu'obliquement ; elle peut être tellement située qu'elle ne soit presque point exposée au Soleil ; 3°. l'air étant plus diaphane en haut qu'en bas, ou donnant un passage plus libre à la lumière, doit être moins échauffé par la présence du Soleil : enfin les corps environnans contribuent beaucoup à la chaleur, tant par leur densité que par la réflexion.

Les montagnes des environs de Quito contiennent une médiocre quantité de parties métalliques, elles renferment cependant un peu d'or en paillottes ; les endroits dont l'on en tire le plus actuellement sont peu élevés. On voit les arbres de ce Pays chargés en même temps de fleurs, de bou-

tons & de fruits, cependant ce sont tous arbres sauvages. L'Agriculture & le jardinage y sont entièrement négligés; malgré ce manque de culture qu'on doit attribuer à l'indolence des habitans, on y mange de très-bons fruits, on peut juger de ce qu'ils feroient, si la science du jardinage étoit portée à une certaine perfection. Tout ce pays abonde en sels, ce qui doit contribuer à la fécondité des terres. M. Bouguer n'a point trouvé dans l'intérieur des terres de ces coquillages qui sont des marques visibles de ces grandes inondations qui ont laissé après elles des vestiges si sensibles qu'on ne peut révoquer en doute qu'elles n'aient fait un prodigieux ravage; c'est à elles qu'on doit rapporter une infinité de ces effets qui sont tous les jours le sujet de plusieurs dissertations Physiques.

Il y a eu en différens temps des tremblemens de terre, & des éruptions de volcans si considérables qu'on voit vers le pied de ces montagnes des masses de pierres énormes qui ont été lancées par ces foudres terrestres à plus de trois lieues de distance. Quelques inondations ont causé des ravages affreux; & en particulier celle qui arriva en 1742 par la fonte des neiges: les tremblemens de terre sont autant à craindre que ces autres accidens. Nous avons dans ces dernières années appris que la Ville de Lima avoit été détruite entièrement en 1746. Un Astronome du Pérou, ou plutôt un Astrologue, a prétendu que ces tremblemens

avoient des retours périodiques; si l'on peut en assigner une cause, elle dépend d'un si grand nombre de circonstances qu'il est difficile qu'elles se trouvent toutes réunies ensemble pour produire constamment & dans un temps réglé le même effet. Il n'est guères de mois, de semaine même qu'il n'arrive au Pérou quelques tremblemens de terre, & quelques éruptions de volcans; si ce n'est dans un endroit, c'est dans un autre. On remarque que les lieux les plus sujets aux embrasemens sont ceux qui sont voisins des côtes maritimes; il pourroit se faire que les matières inflammables cachées dans la terre, auroient besoin du mélange de l'eau pour occasionner la fermentation & produire l'éruption. Les mugissemens des Volcans forment quelquefois un bruit si excessif qu'il surpasse celui du tonnerre de beaucoup; les bouffées de fumée sortent ordinairement par intervalles égaux, & forment des espèces de gerbes. Tous ces météores font connoître que ce pays contient beaucoup de matières inflammables.

Après que M. Bouguer eut achevé de déterminer la valeur des Arcs du Méridien, & qu'il eut examiné ce qui appartenoit à la Physique, il songea à s'en revenir en France en continuant de faire pendant sa route des observations Géographiques & Physiques. Dans cette vue il choisit les endroits qu'il crut pouvoir lui fournir le spectacle le plus agréable, c'est-à-dire, le plus utile

pour acquérir de nouvelles connoissances ; M. Bouguer préféra la route de l'*Est*, & passa par le pas de *Guanacas* : il leva une partie du cours de la rivière de la *Madelaine*, il prit la position de plusieurs Villes ou d'autres endroits remarquables. Il se donna des soins particuliers pour distinguer les mœurs & le caractère de tous ces Peuples, qui pour conserver leur liberté se sont retirés dans les bois, où ils vivent en Sauvages. Une infinité de monumens qui restent dans ces Pays & qui demandent de l'intelligence, ne permettent pas de douter que ces Peuples ne connussent autrefois le prix & les avantages de la société, mais il paroît en même temps qu'ils l'ont abandonnée pour se soustraire à une domination trop rigoureuse. M. Bouguer s'attacha pendant son retour à déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée : il avoit trouvé à Quito dans le mois de Novembre 1742, que l'aiguille aimantée s'inclinoit au-dessous de l'horison vers le Nord d'environ 10 degrés, & dans le même temps la déclinaison se trouva de 8 degrés  $\frac{1}{2}$  vers le Nord-Est ; l'aiguille déclinoit plus ou moins dans d'autres endroits, & elle changeoit de direction dans d'autres circonstances de plus de 30 degrés. M. Bouguer rechercha avec soin si l'un des pôles magnétiques a plus de force attractive que l'autre : il fit faire en conséquence plusieurs aiguilles aimantées d'une construction particulière, & après des expériences répétées avec exactitude, il s'assura que

les pôles magnétiques de la terre, attiroient également. Lorsque M. Bouguer fut convaincu de l'égalité entre les deux forces absolues des deux pôles, il voulut examiner les forces relatives, c'est-à-dire, si la force qu'on ressent de la part du pôle dont on s'écarte s'affoiblit, pendant que celle de l'autre pôle augmente à mesure qu'on s'en approche. Notre Auteur a toujours remarqué que l'aiguille aimantée ne faisoit aucun effort pour se transporter vers l'un ou vers l'autre pôle dans la direction de sa longueur.

Les montagnes que M. Bouguer fut obligé de traverser pendant son retour, ne sont pas à beaucoup près aussi élevées que celle de la Cordelière. Il a observé que les lits des différentes terres qui en composent la masse, formoient des couches horizontales, au lieu de couches inclinées de différens côtés comme il en avoit trouvé plusieurs. La manière dont on traverse les rivières dans le Royaume de la *Plata* se sent de la rusticité du Pays, & du peu de commerce que ces Peuples ont ensemble : ce ne sont point des ponts de pierres ou de batteaux, la charpenterie & l'architecture y paroissent également inconnues ; ce sont de grands cables faits avec des racines d'arbres que l'on attache de part & d'autre du rivage, & sur lesquels on établit un espèce de plancher : dans d'autres endroits ce sont des courroies rendues d'un côté de la rivière à l'autre, & qui sont dans

une situation inclinée. Puis on se suspend à une poulie qui glisse le long des courroyes. On unit quelquefois plusieurs roseaux les uns au bout des autres, & l'on forme comme une voute ou une arche ceintree qui est soutenue par d'autres roseaux, on fait dessus des espèces de garde-fous. Dans cette même contrée, le marbre est très-commun, ainsi que des roches entières d'ardoise. M. Bouguer a trouvé de ces roches dont un côté étoit marbre, & l'autre côté étoit ardoise ; on sçait qu'il y a entre ces deux pierres une grande affinité.

Le pays dont nous parlons est habité & a été conquis par les Espagnols : les anciens habitans sont les Indiens qui ne diffèrent point de ces hommes qu'on regarde comme Sauvages : leur couleur est celle de cuivre ; ils n'ont point de barbe ni de poil en aucune partie du corps ; ils ont une très-longue chevelure, de gros cheveux noirs, plats & très-forts. Cette couleur de cuivre pourroit venir de la température du climat, car ceux qui vivent au pied de la Cordelière & du côté de l'Occident, sont presque aussi blancs que les Européens. Les Indiens composent plusieurs petites Républiques ; leur nombre diminue tous les jours ; leur état ancien paroît avoir été très-différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on y voit des forteresses, des magasins & d'autres bâtimens, qui font penser avantageusement de l'indu-

strie de leurs ancêtres. Quoiqu'on ne puisse pas dire que ces peuples soient policés, il n'y a point de pays où l'on exerce plus volontiers l'hospitalité : on y reçoit de la manière la plus obligeante tous ceux qui viennent de l'Europe. La plus grande tache dans ce Pays là est d'être d'un sang mêlé, & l'on regarde tous les Européens d'un sang pur ; les Africains seulement sont exceptés de cette règle.

Il y a deux espèces d'Espagnols dans l'Amérique, les uns sont nés en Europe & on les nomme *Chapetons* ; les autres sont ceux qui descendent des Espagnols qui ont passé il y a près de deux siècles en Amérique, on les appelle *Créoles*. Ceux qui naissent du mélange des anciens habitans avec les Espagnols sont appellés *Métis*, & forment la plus grande partie des habitans ; ils sçavent les deux langues, celle des *Incas*, & celle des Espagnols. Leur naissance est presque toujours illégitime ; ils jouissent des privilèges des Espagnols, & sont réputés hommes blancs à divers égards ; ce sont ceux qui exercent dans les Villes tous les Arts dont le Public a besoin, car les Espagnols n'en exercent aucun ; ils y sont Souverains, ils y jouissent en Maître absolu du travail & des peines de ceux qu'ils ont subjugués ; c'est le droit des conquérans, ou plutôt, c'est le tribut qu'on paye toujours à la victoire.

ESSAIS SUR DIVERS SUJETS DE LITTÉRATURE  
*de Morale*, par M. l'Abbé TRUBLET, de l'Académie Royale des  
 Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Archidiacre & Chanoine de S.  
 Malo, quatrième édition revue, corrigée & augmentée. Deux Tomes  
 in-12. premier pp. 417, second pp. 428. A Paris, chez Briasson,  
 rue S. Jacques, 1747.

Les Traductions qui ont été faites de cet ouvrage, dont deux en Anglois & la troisième en Allemand, les différentes éditions qu'on en a données ici & dans les Pays Etrangers, ont pleinement justifié le jugement que nous en portâmes dans notre Journal de Septembre 1739, année dans laquelle ces essais parurent pour la première fois. Mais comme tout ouvrage, qui a pour but de rendre les hommes plus aimables en les rendant plus vertueux, ne peut être trop connu, & que c'est ce qui caractérise particulièrement celui dont il est ici question, nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'y revenir encore; mais uniquement pour donner une idée générale des augmentations considérables, dont M. l'Abbé Trublet a enrichi cette nouvelle édition.

Outre plusieurs articles absolument nouveaux, quelques-uns des anciens reparoissent ici, mais avec des additions, qui prouvent, que la Morale est un champ inépuisable pour tout homme, qui a force de lire dans son cœur, a appris à lire dans celui des autres.

Tels sont entr'autres les articles suivans qui ont pour titre, *des qua-*

*lités nécessaires pour la société. De la douceur. Distinction de l'orgueil & de la vanité.* Ce dernier qui ne contenoit que six pages dans les premières éditions, en renferme plus de trente-sept dans celle-ci.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de mettre ici quelques-unes de ces additions, en avertissant cependant, que nous nous bornerons à celles qui étant en forme de maximes ou de courtes réflexions, s'accordent plus avec la brièveté qui nous est prescrite.

Nous tirerons le premier exemple de l'article intitulé *des qualités nécessaires pour la société.*

„ Quelqu'un vous déplaît, dit M.  
 „ l'Abbé Trublet, c'est que vous  
 „ lui déplaisez. Tâchez donc de  
 „ lui plaire, & il vous plaira. Ceux  
 „ à qui nous plaçons, nous plai-  
 „ sent, du moins en cela que nous  
 „ leur plaçons....

„ Nous donnons souvent pour  
 „ preuve, que quelqu'un est dur,  
 „ impoli, malhonnête homme, des  
 „ choses qui prouvent seulement  
 „ qu'il nous déplaît, ou que nous  
 „ lui déplaisons; qu'il n'est pas de  
 „ nos amis..... tout ce qui nous  
 „ rend plus aimables aux autres,  
 „ nous



„ nous rend aussi les autres plus  
„ aimables.

Il s'exprime ainsi dans l'addition à l'article où il traite de la *Douceur*.

„ Les gens doux sont rarement  
„ bien vrais, & bien sincères... en  
„ Province la douceur & la poli-  
„ tessé ne m'inspirent que de l'a-  
„ mitié. A Paris & à la Cour elles  
„ me donnent quelquefois de la dé-  
„ fiance; j'ai peur qu'elles ne soient  
„ quelquefois qu'un piège. Selon  
„ les lieux les mêmes apparences  
„ me font désirer ou craindre de  
„ me lier avec quelqu'un.

„ Il y a des personnes qui ca-  
„ chent un grand fonds d'aigreur  
„ sous une douceur apparente. Ce  
„ sont des vases remplis de vinaï-  
„ gre, avec un peu d'huile qui sur-  
„ nage.

Dans le premier tome les arti-  
cles entièrement neufs sont les sui-  
vants, *des Avis*, de la *Raillerie*, &  
des *Grands*.

„ On se consulte mal soi-mê-  
„ me, dit-il dans le premier, &  
„ on conseille mal les autres, par-  
„ ce qu'on n'est pas assez autrui  
„ pour soi, & qu'on l'est trop pour  
„ les autres.

„ Lorsqu'on délibère pour soi en  
„ matière importante, si on a beau-  
„ coup d'esprit, si on entend bien  
„ la matière en question, on voit  
„ mieux que les autres toutes les  
„ raisons pour & contre; mais les  
„ autres avec moins de lumières  
„ discernent mieux la raison déci-  
„ sive. Nous comptons mieux pour  
*juillet.*

„ nous-mêmes; & les autres peñent  
„ mieux.

„ Trois hommes sont admis dans  
„ la plus étroite familiarité d'un  
„ Grand. Le premier a un sçavoir  
„ étendu joint à un esprit juste,  
„ pénétrant, un génie supérieur.  
„ Le second est un homme d'une  
„ imagination vive, enjouée, fé-  
„ conde en faillies. Le troisième  
„ n'a ni le solide du premier, ni  
„ l'agrément du second; mais il  
„ est souple, adroit, flateur. Le  
„ Grand estime beaucoup le pre-  
„ mier, s'amuse du second & aime  
„ le troisième. C'est avec celui-ci  
„ qu'il juge des deux autres. C'est  
„ celui-ci qu'il consulte sur ce qu'il  
„ veut faire pour eux & qui décide.  
„ Les Grands employent volon-  
„ tiers les hommes médiocres; ils  
„ ne les craignent point; & on ne  
„ leur en dit point de mal.

Les nouveaux articles que M.  
l'Abbé Trublet a renfermés dans le  
second tome, se réduisent à ceux-  
ci. *Des Conteurs*, du *Gout*, & du *Ta-  
lent*, de l'*Humeur*, de la *Misanthro-  
pie*, de la *Singularité*, de l'*Affec-  
tion*, de l'*Usage du monde*, de la *Timi-  
dité*, *Observations sur les gens  
d'esprit*, & en général sur les *Grands  
Hommes*.

Nous n'en citerons que ce seul  
morceau qui nous tombe sous la  
main, & que nous empruntons de  
l'article, où il parle de la *Singula-  
rité*.

„ Une légère dose de bonne sin-  
„ gularité met du piquant & de  
„ l'agréable dans le caractère. La

» singularité dans la manière de  
 » penser met de l'intérêt & du  
 » mouvement dans la conversa-  
 » tion. La singularité est du moins  
 » nouveauté, diversité, & nous en  
 » sommes avides. La diversité re-  
 » nouvelle le plaisir, & lui rend  
 » cette pointe que l'uniformité  
 » avoit éteinte.

Nous nous contenterons de dire  
 en finissant que quelques-unes des  
 réflexions de ce Livre sont saines,  
 si naturelles, que le commun des  
 hommes qui lit peu, & qui réflé-  
 chit encore moins, s'imaginera ou  
 qu'elles ne sont pas nouvelles, ou  
 qu'elles doivent se présenter si na-  
 turellement à l'esprit, qu'il n'y a  
 pas grand mérite à les avoir bien  
 rendues. Telle est par exemple  
 cette réflexion, que tout le monde  
 a retenue, & qui a été applau-  
 die de tout le monde : „ si j'avois  
 „ à trouver le plus heureux & le  
 „ plus malheureux homme du mon-  
 „ de, je le chercherois dans un  
 „ Cloître.

Au reste l'Auteur convient que  
 plusieurs des pensées qu'il a ras-  
 semblées dans cet ouvrage, ne sont  
 pas nouvelles ; mais il se flatte avec  
 raison qu'il y a ordinairement quel-

que chose de nouveau dans la ma-  
 nière dont il les a rendues, ne fut-  
 ce que plus de justesse. D'ailleurs,  
 comme il le remarque, „ les meil-  
 „ leurs choses qu'on puisse dire  
 „ aux hommes, sont peut-être dé-  
 „ ja écrites ; mais on ne les cher-  
 „ che point, dit-il, où elles sont,  
 „ on ne lit que les Livres nou-  
 „ veaux. On a grand tort sans  
 „ doute, mais enfin on l'a ce tort.  
 „ Il n'y a donc point d'autre moyen  
 „ pour faire lire ces bonnes cho-  
 „ ses que de les récrire, & de les  
 „ mettre dans des Livres nou-  
 „ veaux.

„ Si le désir de l'utilité publique,  
 „ ajoute-t'il, ne se sent pas dans  
 „ le mien, je n'y aurai pas exprimé  
 „ qu'on me permette de le dire,  
 „ ce qui domine dans mon cœur,  
 „ je ne m'y serai pas peint moi-  
 „ même.

M. l'Abbé Trublet nous apprend  
 en finissant, qu'il a encore dans  
 son porte-feuille de quoi donner  
 un troisième volume. Nous croyons  
 que pour peu qu'il consulte l'inté-  
 rêt & le désir du Public, il ne sera  
 pas longtemps sans lui faire pré-  
 senter de ce nouveau volume.



**TRAITE' DE LA STRUCTURE DU CŒUR, DE SON ACTION**  
*& de ses maladies, par M. SENAC, Médecin consultant du Roi.* A Paris, chez Jacques Vincent, rue & vis-à-vis l'Eglise de S. Séverin, à l'Ange; & chez Briasson, rue S. Jacques à la Science, 1749. deux volumes in-4°. Tome premier 504. pages sans compter la Préface qui en a 44. Tome second, 694 pages. Planches détachées 16.

**C**E Livre nous offre une matière vaste. L'analyse en est d'autant plus difficile qu'on peut dire, qu'il est un tissu de vérités, qui ne peuvent être bien connues qu'en consultant la nature même, & dont on déduit des principes qui servent de fondement à une théorie bien différente de la théorie ordinaire.

M. Sénac dans tout son Livre ne marche que d'après l'expérience. Sa théorie est réduite aux seules conséquences tirées des faits, & appuyée sur des preuves mécaniques qui s'appliquent facilement à la machine qu'il examine, voilà la route qu'il a suivie, & qu'il recommande dans sa Préface.

L'Histoire des erreurs dans lesquelles les autres méthodes trop légèrement adoptées, ont jetté divers Ecrivains, ne peut être désapprouvée que de ceux qui en font ou les Auteurs, ou les Approbateurs. Ce sont autant de vérités qu'il falloit dire & dont on ne peut sçavoir mauvais gré à M. Sénac. Ne voyons nous pas combien on a abusé de la Géométrie dans la Médecine; mais parce qu'on en a abusé, doit-on la rejeter tout-à-fait? Non sans doute. Ce n'est donc

que la façon d'en faire usage qui est aussi suspecte que difficile; c'est ce qu'on peut voir dans la Préface de cet ouvrage & dans le dernier Chapitre du premier volume.

L'ouvrage entier est partagé en quatre livres qui forment la division naturelle qui seule pouvoit épuiser la matière.

Le premier examine ce qui s'offre aux yeux de l'Anatomiste, le second d'après les lumières de l'anatomie considère les usages & l'action du cœur. Mais cette action est si étendue & ces usages sont si importants, qu'ils ont encore rempli le troisième Livre de M. Sénac dans lequel il traite de la circulation, & enfin pour faire une application lumineuse des découvertes qu'il a faites, & de la réforme qu'il introduit dans la théorie de la Médecine, il examine les différentes maladies du cœur; c'est-là que la Médecine étoit enveloppée de ténèbres épaisses, qu'il régnoit une difficulté insurmontable pour le diagnostic, que le pronostic paroïssoit incertain, la curation hasardée & infructueuse. Ces sortes de maladies sont très-souvent au-dessus de la portée de l'Art, mais M. Sénac a répandu un nouveau

jour sur ces objets si obscurs.

Si nous voulions donner ici une analyse en règle de la première partie, nous n'aurions aucun article à supprimer.

M. Senac y examine en premier lieu ce qu'ont dit du cœur les différens Auteurs. En deuxième lieu, il nous fait part de ce qu'il a vu lui-même. Mais toujours attentif à ce qui peut être utile à l'humanité, il insiste davantage sur ce qui peut fournir quelque observation pratique; par exemple dans la structure du médiastin, il nous fait faire une attention singulière sur ce que la cavité droite est plus grande que la gauche, car cette remarque peut beaucoup influer sur la situation de certains abcès qui se forment entre les deux lames & pour lesquelles on a proposé des opérations.

Après la description exacte du péricarde, M. Sénac examine le Cœur même, il fait l'histoire des découvertes des différens Auteurs, qui l'ont examiné depuis Hippocrate jusqu'à nous. On voit la vérité se découvrir à pas lents. Les ventricules ont d'abord été l'objet des recherches des Anatomistes anciens. Lower est le premier qui nous ait donné une description un peu circonstanciée des oreillettes. Mais il falloit toute l'exactitude de M. Ruisch pour bien décrire leurs appendices.

Après l'examen des différentes opinions des Auteurs sur toutes les parties du cœur de l'homme adulte, M. Sénac entre dans l'histoire des

Observateurs qui depuis Aristote jusqu'à nous ont examiné la formation du cœur & son état dans le fœtus. De cette Histoire on déduit nécessairement tout ce que nous en sçavons aujourd'hui. Les disputes qui se sont élevées même de nos jours sur la structure & les usages du canal artériel & du trou oval, & la source de ces mêmes disputes sont examinées avec une érudition si scrupuleuse, qu'il seroit difficile qu'aucun Auteur eut à se plaindre d'avoir été oublié par notre Auteur.

Mais examinons ce qu'il nous donne de lui-même. Rien ne paroît plus curieux que ce qu'il dit sur l'arrangement par lequel les fibres musculaires forment les ventricules. Pour le développer il examine la surface interne des ventricules. Leur substance interne, est, dit-il, la base de toutes les autres fibres; elles se roulent diversement sur cette base, comme sur une espèce de caisse, & c'est-là qu'on peut les saisir plus aisément. Pour donner une idée des descriptions de M. Senac, il suffit d'examiner avec lui le ventricule gauche.

La cavité de ce ventricule est revêtue d'un tissu de faisceaux musculueux ou d'un réseau qui rend la surface inégale; on donne à ces faisceaux le nom de Colonnes. A la partie supérieure interne de ce ventricule vers sa pointe, commence à se former un pilier sortant de diverses racines qui montent en grossissant. Elles aboutissent à un tronc qui se termine à un doigt de la base

du cœur. Un autre pilier appliqué à la surface inférieure naît des deux racines, & se termine en trois points charnues qui s'attachent aux parois en montant. Mais la nature ne se répète pas toujours exactement dans la structure de ces piliers. Ils varient, soit par le nombre, soit par la structure. Qu'il nous suffise qu'on puisse regarder le réseau qui les environne comme la base de laquelle partent les fibres musculueuses.

La première couche qui entoure cette caïsse est composée de fibres qui descendent obliquement de la base vers la pointe; elles marchent en forme de spirale de gauche à droite. Là M. Sénac nous fait remarquer le rapport des colonnes aux fibres du ventricule gauche. Elles ont en général une direction qui les porte de la pointe à la base. Les fibres au contraire sont toujours de plus obliques en plus obliques, jusqu'à ce qu'enfin elles forment une couche transversale, & sur cette couche il s'en forme de nouvelles disposées en un sens contraire.

L'origine des fibres qui composent les différentes couches ne peut être fixée; elles naissent de divers points du ventricule gauche; elles aboutissent, ou dans la substance des parois, ou dans leur surface externe. M. Sénac n'admet aucun filet tendineux.

La direction des colonnes est différente dans le ventricule droit. Les unes ont une position fort oblique, d'autres marchent transver-

salement. Les fibres roulées sur des colonnes, sont celles qui différencient le plus les deux ventricules. Leurs lits n'ont point une obliquité régulièrement marquée; on ne peut pas suivre leurs directions de la base à la pointe. Il en paroît de nouvelles dans leurs cours. A l'extrémité de ces fibres il en naît d'autres qui avancent obliquement depuis la pointe jusqu'à la base, & de la base partent encore d'autres fibres qui se terminent obliquement à une ligne diagonale. Nous ne suivrons pas plus loin M. Senac dans cette description qu'il n'est pas possible d'abrégier, mais la formation de la cloison des deux ventricules, sur laquelle les Auteurs sont si obscurs & si partagés, appartient en entier à M. Senac; & si nous avons quelque chose à lui reprocher actuellement, c'est que la description n'est guères susceptible d'analyse.

L'exactitude de notre Auteur a encore trouvé à encherir sur ce qui a été dit jusqu'à ce jour par tant d'Anatomistes sur les valvules, dans lesquelles il a vu des fibres musculaires diversement arrangées. Il n'a pas examiné avec moins de soin les valvules sigmoïdes. La description qu'il en a donnée, est bien différente de celle qui ont été faites par les autres Anatomistes. Il en est de même des ouvertures des veines & des artères dans le cœur & des vaisseaux propres de ce viscère.

Nous passerons ici sous silence les différences que M. Sénac a établies entre le cœur du fœtus & celui

de l'adulte, c'est-à-dire, celles que tous les Anatomistes ont admises jusqu'ici. Ces différences n'ont été déraillées avec la même étendue par aucun Anatomiste; les disputes qu'elles ont produit pendant si longtemps sont terminées par les recherches de notre Auteur; la structure du cœur bien développée a décidé des opinions entre lesquelles les esprits flottoient depuis M. Méry, sans pouvoir se fixer.

La troisième partie du traité du cœur de M. Sénac, roule entièrement sur la circulation du sang pour laquelle le cœur a été formé; avant que de l'examiner dans un grand détail, notre Auteur nous donne une Histoire raisonnée des découvertes qui nous ont conduits par degrés à la connoissance de cette importante fonction.

Césalpin après Servet, & Columbus a établi le retour du sang au cœur par les veines, mais Harvey a ajouté à leurs travaux des observations encore plus utiles & plus lumineuses. C'est dans le détail des preuves d'Harvey que M. Sénac pèse & examine avec soin qu'on en trouve la démonstration.

Mais depuis ce grand Homme on a fait de nouvelles découvertes sur la circulation. Les espérances qu'on avoit entrevues dans la transfusion se sont évanouies, aussi étoient-elles peu fondées sur la raison.

Les travaux d'Harvey ont servi de modèle à ceux qui nous ont démontré la circulation des suc lymphatiques. Mais sur cet article, com-

bien de difficultés ne nous restent-il pas à applanir? Combien de découvertes n'avons nous pas encore à faire?

C'est par la circulation même que le sang se produit; il se forme des matières étrangères qui ont formé le chyle, c'est une métamorphose continuelle à laquelle la vie est attachée; toutes les matières par une transmutation singulière, produisent cette liqueur rouge qui circule dans les vaisseaux, liqueur qui sous la même forme en renferme d'autres très-différentes.

La première chose à considérer dans ce fluide, est sa couleur pourpre. Or quelle est la cause de cette couleur? Elle dépend, selon tous les Observateurs, de la réunion de six globules blancs; mais, selon M. Senac, elle est inhérente dans les globules, ils sont simples & quand ils sont solitaires il paroissent blancs; s'ils changent de couleur, c'est-à-dire s'ils paroissent rouges, c'est parce qu'ils sont entassés les uns sur les autres.

De là M. Sénac déduit les phénomènes du plus ou moins de rougeur que l'on remarque dans le sang de différentes personnes. Mais outre les globules rouges, les parties sur lesquelles M. Sénac a porté de nouvelles lumières, sont l'huile blanche qui produit la coëne dans les pleurétiques, la partie muqueuse & gelatineuse qu'il distingue essentiellement dans le sang, & qu'il retrouve dans la mucoité des narines & dans celle qui lubrifie tous les passages exposés à l'air.

Des considérations encore plus nouvelles sont celles qu'il nous fait faire sur la quantité de férosité qui se sépare du sang, sur le temps dans lequel elle s'échappe & sur la pesanteur spécifique, sur les parties constituantes du sang, & sur chacune de ses parties ; là les anciennes expériences de Boile, & les nouvelles que M. Hales nous a données sur cette matière sont également discutées, après un examen raisonné des causes qui coagulent le sang, & de ce qui constitue essentiellement sa fluidité.

M. Sénac nous donne un chapitre entier sur la force avec laquelle le fluide parcourt les vaisseaux. Jamais en effet matière ne mérita de la part d'un Médecin mécanicien un examen plus attentif ; mais qu'en pouvons-nous déduire ? Malheureusement tous les principes qu'on a suivis jusqu'ici portent à faux. Les seules conséquences que M. Senac a tirées de diverses expériences méritent notre attention. S'il n'a pu rien établir de positif sur cette force, il montre exactement tous les obstacles qu'il n'a pas été possible de franchir.

Mais une matière sur laquelle notre Auteur a jetté une lumière que personne ne peut revendiquer, sont les véritables loix de la circulation. Ebauchées par plusieurs Ecrivains, elles avoient été jusqu'à présent une source d'erreurs grossières, quelquefois même meurtrières, quand on avoit voulu par leur moyen fixer l'usage de différen-

tes saignées, en telles ou telles parties, pour faire une dérivation ou une révulsion. M. Sénac a déjà jetté sur cette matière dans plusieurs ouvrages, une lumière qui a éclairé ses adversaires même ; tous ses principes dépendent de la diminution ou de l'augmentation des résistances mieux entendue qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. De-là dépend la plus grande partie de la doctrine des pouls, aussi notre Auteur nous explique-t'il les différences avec plus de netteté qu'on ne l'avoit fait jusqu'ici. Enfin la chaleur qui est si intimement liée avec la doctrine de la circulation, se trouve aussi expliquée à la fin de ce traité, & termine la partie théorique de M. Sénac.

Tout ce grand édifice qu'a élevé M. Sénac, ne tendoit qu'à la guérison des maladies du cœur : après ce nombre infini d'agens étrangers qui agissent sur ce viscère, après cette action si longtemps continuée, M. Sénac se trouve lui-même étonné que quoique les maladies soient fort fréquentes, elles ne le soient pas encore davantage. Afin d'établir pour ainsi dire, un diagnostic général, M. Sénac commence par examiner attentivement si les maladies qui attaquent le cœur dépendent du cœur même, ou si ce ne sont que des causes étrangères qui agissent sur lui. Mais souvent on peut encore se méprendre. Les dilatations de l'aorte peuvent, par exemple, faire prendre cette artère pour le cœur : pour éviter

une telle erreur M. Senac nous donne des signes qui ne sont point équivoques.

Les principes généraux de la curation commune à toutes les maladies du cœur, sont tirés dans cet ouvrage de l'action du sang sur ce viscère, il s'agit toujours d'augmenter ou de diminuer son activité.

Ayant établi les principes généraux, M. Sénac examine les différentes maladies du cœur & de tout ce qui lui appartient. Il commence par les maladies du péricarde. L'endurcissement, & même l'ossification de ses membres, les abcès, les vers, & les pierres qu'on y trouve, enfin ses blessures & ses inflammations y trouvent leurs signes diagnostics, ou du moins des signes moins équivoques que ceux qu'on a eu jusqu'à présent.

Le diagnostic de l'hydropisie du péricarde, a surtout reçu un nouveau jour dans cet ouvrage. M. Sénac passe ensuite aux maladies qui attaquent le cœur même. Le bon usage qu'il sçait faire de la mécanique en Médecine, reparoit quand il nous parle des causes & des effets de la dilatation qu'on a souvent remarqué dans le cœur. L'augmentation de sa force dans ces cas y est recherchée & démontrée invinciblement; elle a été quelquefois si violente, qu'elle a détaché les côtes de leurs cartilages.

Après nous avoir donné de nouveaux signes pour mieux reconnoître ces maladies, M. Sénac ajoute une recherche purement curieuse

sur les maladies qui ne se manifestent par aucun signe certain. C'est là qu'est ramassée une foule d'observations où une critique exacte nous fait discerner le vrai d'avec le faux, & donne des bornes à la foi que nous devons ajouter à ce que nous ont rapporté tant de divers Auteurs.

M. Sénac finit enfin le détail des maladies du cœur par les trois genres de maladies qui lui sont les plus ordinaires, & qui demandoient un plus grand détail de théorie. Par exemple à l'occasion des Polyypes, il entre dans le détail de toutes les causes qui peuvent figer & coaguler le sang dans les vaisseaux, il fixe exactement les bornes de l'épaississement inflammatoire & de celui qui vient au contraire par défaut d'action; mais malheureusement sur cette maladie la théorie est plus riche que la pratique. Il n'en est pas de même des palpitations & des syncopes, tantôt produites par le vice propre du sang, tantôt par le vice des parties voisines, & qui plus est même par le défaut des parties éloignées. Il faut étudier exactement leurs signes, tels que nous les a marqués notre Auteur, pour ne pas tomber dans l'erreur grossière de quelques Médecins, auxquels il reproche d'avoir prétendu reconnoître des causes générales de pareils vices qui peuvent dépendre d'une infinité de circonstances ou de causes même contraires.

Si M. Sénac pouvoit se flatter d'avoir



d'avoir satisfait les Lecteurs, il ne s'étoit pas entièrement satisfait lui-même, il a ajouté un supplément à son Livre, auquel rien ne paroissoit manquer; cependant rien ne mérite plus la curiosité que les recherches qu'il a ajoutées sur le sang & sur la figure de ses globules, qui ne sont plus sphériques, mais lenticulaires; au milieu de chaque petite lentille on voit un point noir, ou blanchâtre, ce que M. Sénac explique suivant les principes de l'optique de Newton.

La plupart des autres matières traitées dans le premier Livre, trouvent de nouveaux éclaircissements dans ce supplément, la cloison du cœur, les colonnes & les piliers; la structure des artères & des veines, les valvules sigmoïdes & les valvules veineuses, les sinus de l'aorte, le trou ovale, &c. Tous ces objets épuisés, ce semble, dans le cours de cet ouvrage, reparoisent ici sous un nouveau jour qu'ils doivent à de nouvelles recherches.

De tels ouvrages ne scauroient manquer de critique; ce sont, dit l'Auteur, des épreuves auxquelles tous les écrits sont exposés, & si l'amour propre n'étoit pas si aveugle, devoit-il en être blessé? Lorsqu'elles sont injustes elles tombent d'elles-mêmes; mais si elles sont justes, ce sont des bienfaits puisqu'elles nous arrachent à l'erreur. Il n'y a que la présomption qui puisse se persuader qu'elle ne mérite pas de tels bienfaits dont la jalouïe fut toujours fort libérale.

*Juillet.*

Avec de tels sentimens, l'Auteur ne doit pas être surpris qu'il ait paru diverses critiques contre son ouvrage. Nous ne parlerons pas de celles qui ne roulent que sur des personnalités ou sur quelque calcul, qui n'intéressent en rien le fond des matières. Nous nous attacherons seulement à celle qui a été imprimée en Hollande; on n'a pas voulu y épargner l'Auteur ni ses écrits; mais malgré les efforts qu'on fait pour le critiquer, voici l'idée qu'on donne du traité du cœur. Elle suppléera en partie au détail dans lequel nous ne sommes point entrés, contents de donner un tableau général de cet ouvrage.

„ Ce traité, dit-on, travaillé  
„ avec soin est le fruit de bien des  
„ recherches; M. Sénac a beau-  
„ coup lû, il a vu bien des mala-  
„ des, il a disléqué beaucoup de  
„ cadavres humains. La position  
„ seule du médiastin a employé  
„ quinze cadavres, ses descriptions  
„ sont faites d'après le cadavre mê-  
„ me. Sans donner une créance ab-  
„ solue au calcul & à la Médecine  
„ géométrique, il s'en est servi au  
„ besoin.

„ Cet ouvrage est fort étendu,  
„ il embrasse la structure du cœur  
„ telle qu'on l'a proposée, & telle  
„ que l'Auteur l'a vue lui-même,  
„ les fonctions de ce viscère &  
„ celles des artères, la nature des  
„ liqueurs qui y coulent, & les  
„ maladies qui ont du rapport au  
„ cœur; ce travail est d'autant plus  
„ vaste que M. Sénac a donné des

P p p

» extraits critiques très-amplés & » mouvement du cœur, elles nous  
 » très-circonftanciés de ce qu'on » paroiffent fondées prefque génè-  
 » avoit écrit avant lui. » ralement.....

» Après ces extraits qui remplif- » M. Sénac a beaucoup travaillé  
 » fent 180 pages, M. Sénac don- » fur les artères; il a fait des expé-  
 » ne fa nouvelle description du » riences fur leur force élaftique;  
 » cœur. Il y a en effet bien du neuf » il a mefuré les diamètres des prin-  
 » & des remarques originales & uti- » cipales branches; il a donné un  
 » les; c'eft furtout le détail des fi- » grand détail fur les éperons qui  
 » bres du cœur qui eft entièrement » font devant les orifices de leurs  
 » nouveau. Il eft vrai qu'il eft long » rameaux. Sa description des vei-  
 » & difficile à faifir. On auroit fou- » nes eft nouvelle. Il a fait plu-  
 » haité qu'il eût voulu en donner » sieurs remarques fur leurs valvu-  
 » un précis pour foulager un Le- » les. Sa differtation fur le poulx a  
 » ctteur, mais enfin il paroît que ce » beaucoup de nouveau.... fa di-  
 » détail eft jufté & qu'il eft vrai.... » greffion fur la refpiration eft uti-  
 » Dès-lors il a la gloire d'avoir ré- » le; il a donné de nouvelles me-  
 » vélé un véritable fecret, une par- » fures des vaiffeaux du poulmon...  
 » tie de la ftructure du cœur hu- » il parle fort au long de la nature  
 » main que bien des Auteurs ont » du fang & des humeurs. Ses ex-  
 » manquée, & que d'autres ont » périences font inftructives & fes  
 » mieux aimé ne pas entrepren- » idées fort différentes des idées  
 » dre. » ordinaires.... il donne un grand

» M. Sénac fe déclare pour le » nombre d'obfervations fur les  
 » raccourciflement du cœur; il re- » maladies du cœur, il en joint  
 » marque à cette occafion que les » quantité d'étrangères aux fiennes  
 » mufcles fe raccourciflent de plus » qui font en aflez grand nombre  
 » d'un tiers malgré le calcul qu'on » elles-mêmes....  
 » a trouvé ne mener qu'à ce tiers, » De tels éloges ne font point fu-  
 » M. Senac a raifon.... nous fom- » fpects dans des critiques amères di-  
 » mes également perfuadés de la » ctées par le fentiment & par un  
 » vérité de ce qu'il remarque fur la » intérêt personnel, & dans les qué-  
 » caufe du mouvement du cœur » relles de deux Ecrivains qui ont  
 » qu'il attribue à l'irritation. Il ajou- » travaillé fur la ftructure des corps  
 » te des particularités curieufes.... » animés, c'eft prefque être juftifié  
 » Les expériences qu'il a faites fur » fur les reproches que d'avoir mérité  
 » le cœur des animaux mourans » ces louanges.  
 » ont un véritable prix. Elles éta- » Nous n'entrerons point dans ces  
 » bliffent le vrai en détruiſant les » diffcuſſions critiques. On a déjà ré-  
 » hypothèſes.... Il fait des recher- » pondu aux objections de M. Hal-  
 » ches curieufes fur la caufe du » ler dans un ouvrage public. Il n'y

» mouvement du cœur, elles nous  
 » paroiffent fondées prefque génè-  
 » ralement.....

» M. Sénac a beaucoup travaillé  
 » fur les artères; il a fait des expé-  
 » riences fur leur force élaftique;  
 » il a mefuré les diamètres des prin-  
 » cipales branches; il a donné un  
 » grand détail fur les éperons qui  
 » font devant les orifices de leurs  
 » rameaux. Sa description des vei-  
 » nes eft nouvelle. Il a fait plu-  
 » sieurs remarques fur leurs valvu-  
 » les. Sa differtation fur le poulx a  
 » beaucoup de nouveau.... fa di-  
 » greffion fur la refpiration eft uti-  
 » le; il a donné de nouvelles me-  
 » fures des vaiffeaux du poulmon...  
 » il parle fort au long de la nature  
 » du fang & des humeurs. Ses ex-  
 » périences font inftructives & fes  
 » idées fort différentes des idées  
 » ordinaires.... il donne un grand  
 » nombre d'obfervations fur les  
 » maladies du cœur, il en joint  
 » quantité d'étrangères aux fiennes  
 » qui font en aflez grand nombre  
 » elles-mêmes....

» De tels éloges ne font point fu-  
 » fpects dans des critiques amères di-  
 » ctées par le fentiment & par un  
 » intérêt personnel, & dans les qué-  
 » relles de deux Ecrivains qui ont  
 » travaillé fur la ftructure des corps  
 » animés, c'eft prefque être juftifié  
 » fur les reproches que d'avoir mérité  
 » ces louanges.  
 » Nous n'entrerons point dans ces  
 » diffcuſſions critiques. On a déjà ré-  
 » pondu aux objections de M. Hal-  
 » ler dans un ouvrage public. Il n'y

a qu'un seul point sur lequel nous justifierons M. Sénac, ou pour mieux dire, sur lequel nous rapporterons seulement les propres termes dont il s'est servi.

Les expressions dont il se sert, dit-on, à l'égard de Boerhaave, de Lancisi, de Walter ne marquent aucun de ces ménagemens que les grands hommes mêmes doivent aux grands hommes. Cependant M. Sénac a prodigué des éloges à ces Ecrivains. Il appelle Boerhaave » le grand Réformateur de la Médecine, le » grand Boerhaave, l'Ecrivain qui » voit ce qui échappe aux recherches des autres, qui laisse même » dans ce qu'il emprunte des traces du génie.

M. Sénac ne rend pas moins de justice à Lancisi, » les places élevées, dit-il, qui nous cachent si souvent le fond du mérite, ont » donné un nouveau lustre à celui » de cet Ecrivain. « Dans les endroits où il est nommé, c'est » l'ilustre Lancisi ; il n'est j'amaï » permis de l'accuser d'infidélité ; » lorsqu'on lui reproche quelque » erreur il faut être fort réservé dans » une telle accusation.

Les égards qu'on doit à M. Walter ne sont pas moins marqués dans l'ouvrage de M. Sénac. » Le » détail, dit-il, de cet Ecrivain sur » les nerfs cardiaques ne renferme » pas tout ce qu'on pourroit désirer ; » mais il ne faut pas lui demander » plus qu'il n'a voulu nous donner. » Les reproches qu'on peut lui faire » là-dessus ne portent aucune at-

» teinte à son sçavoir ni à son exactitude.

Si les autres reproches n'étoient pas mieux fondés, il seroit inutile d'en parler. Ce qui s'écarte de la vérité ne mérite point de réponse ; mais il faut avouer aussi pour la justification de M. Haller qu'il faut nécessairement qu'il ait eu en vue d'autres ouvrages dans sa critique ; un Ecrivain si connu ne s'expose pas à être démenti par la seule lecture d'un Livre. Il est bien éloigné d'en vouloir imposer au public qui est toujours indigné quand on le trompe.

Une preuve évidente de ce que nous avançons, c'est qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage de M. Sénac beaucoup de choses qui sont citées dans cette critique ; M. Sénac ne parle pas par exemple de la colique appelée *Colica pictorum*. Il ne fait mention que de la Colique des Peintres où des Plombiers ; il ne dit nulle part que les nerfs cardiaques qui viennent de l'intercostal en sortent à côté de la glande Thyroïde. Il ne rapporte point qu'il ait fait faire une opération pour l'hydropisie du péricarde. C'est pour une hydropisie de poitrine qu'il a fait faire une *paracentese*. Il ne nie pas que le sang passe dans les vaisseaux transparents de l'Iris, il dit positivement qu'il y a vu des échy-moses dans les corps vivans, & qu'il y a observé des vaisseaux sanguins. Il ne croit pas avoir découvert le premier la continuité de l'anneau valvuleux qui est à l'entrée

des ventricules , il reconnoît que *Vesale & Viensens ont observé cette continuité*. Il ne dit pas que la sérosité soit une espèce d'huile non inflammable , mais seulement qu'il y a dans la sérosité une huile intimement mêlée avec l'eau , & que cette huile n'est point inflammable ; il ne

soutient pas l'acidité du sang ; il soutient au contraire que le sang n'est point acide , il dit la même chose de la sérosité & des autres humeurs ; enfin il ne répète point le reflux du sang d'après M. Rouhault , cet Ecrivain ne parle que du sang qui est sur les valvules , &c.

*HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE DE CONSTANTINOPLE , depuis la fondation de cette Ville jusqu'à l'an 1453 , que les Turcs s'en rendirent maîtres. Par M. DE BURIGNY. A Paris , chez Debure l'aîné , Libraire, Quay des Augustins , à l'Image S. Paul 1750. trois volumes in-12. dont le premier a 391 pages, le second 579 , le troisième 558 , y compris la table des matières.*

Le projet de M. de Burigny avoit d'abord été d'écrire une Histoire détaillée des Empereurs de Constantinople depuis Anastase , au règne duquel M. de Tillemont a terminé la sienne , jusqu'à la destruction de l'Empire. Il avoit même déjà achevé ce grand ouvrage , lorsqu'ayant fait réflexion , que l'immensité des petits détails , dans lesquels ce plan l'avoit jetté pourroit n'être pas du goût de la plupart des Lecteurs , il prit le parti d'en changer la forme , c'est-à-dire , de retrancher tout ce qui ne lui paroissoit pas essentiel à la connoissance des principaux événemens de l'histoire , & de ne réserver que les faits , dont la lecture pourroit être aussi agréable qu'utile.

Par ce changement de plan il s'est vu obligé pour faire un ouvrage complet , de reprendre l'Histoire des Empereurs dès leur premier établissement à Constantinople ;

bien plus , afin qu'il ne restât rien à désirer de tout ce qui concerne la connoissance du sort de cette ville Capitale , & des différens états par où elle a passé , il a mis à la tête de son Livre , un récit abrégé des principales révolutions de Byssance.

L'ouvrage est partagé en dix Livres. Les neuf premiers contiennent l'histoire politique , & le dixième ne roule que sur les matières Ecclésiastiques. Les grands événemens qui se sont passés dans l'Eglise de Constantinople , ont une liaison si intime avec les révolutions de l'Empire , qu'il n'étoit pas possible de n'en pas faire quelque mention. Mais comme l'Auteur se seroit vu dans l'obligation d'interrompre à tout moment le récit des affaires politiques , s'il avoit voulu faire marcher de pair l'Histoire de l'Eglise avec celle de l'Empire , il a cru devoir chercher un moyen d'éviter cet inconvénient. Il a dé-

raché des divers régnes toutes les discussions qui ont rapport à la Religion, & il les a renfermées dans un Livre à part, afin que d'un seul coup d'œil on put voir les principales contestations de l'Eglise de Constantinople avec celle de Rome, les progrès du Schisme, & toutes les tentatives, qui ont été faites en différens temps pour procurer la réunion de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident.

Le Lecteur ne doit pas attendre de nous, que nous lui présentions dans cet extrait une analyse des révolutions, qui font le sujet de cette Histoire. Nous croyons devoir nous en dispenser; 1°. parce que ces révolutions ne sont point inconnues à tous ceux qui ont lu la collection des Historiens de Byssance, par M. Cousin & les ouvrages de plusieurs autres Sçavans modernes, qui ont travaillé avec succès sur diverses parties de l'histoire de Constantinople; 2°. le recit en est tellement abrégé dans l'Histoire que nous annonçons, que nous ne pourrions le réduire à moins de lignes sans y répandre de l'obscurité. Notre devoir est plutôt de faire connoître les sources où M. de Burigny a puisé, l'usage qu'il a fait des Auteurs tant anciens que modernes, & le caractère de sa narration.

Tant que M. de Burigny a pu avoir M. de Tillemont pour guide il a marché avec assurance sur ses traces. Il a reconnu après un examen critique, que ce sage & profond Ecrivain n'a presque rien lais-

sé à désirer sur les matières qu'il a traitées. Ainsi le premier Livre de cette Histoire qui va jusqu'au règne de Justin I. ne contient rien qui n'ait été dit par M. de Tillemont. Mais ayant été obligé d'extraire des Historiens originaux les sujets des autres Livres, il a eu besoin de plus de précaution & de Critique. Ces Auteurs, tels que Procope, Agathias, Simocatta, Nicéphore, Théophane, Cedréne, Zonare, en un mot tous les Ecrivains, dont les ouvrages forment la grande Collection, à laquelle on a donné le nom de Byssantine, sont sans doute extrêmement utiles pour apprendre l'histoire des Empereurs d'Orient. » Il ne faut cependant pas s'imaginer, dit M. de Burigny, qu'il » fût de les avoir lû pour sçavoir » parfaitement cette Histoire. Car » non seulement ils ne présentent » que des morceaux détachés qui » ne font pas un tout complet; mais » presque toujours flatteurs ou » passionnés, ils altèrent le plus » souvent la vérité des faits. Mal » instruits d'ailleurs des affaires » d'Occident, & uniquement occupés à deshonor les Latins sur- » tout depuis le Schisme, ils doi- » vent être lûs avec précaution. Ils » ont outre cela peu d'attention à » la Chronologie, sans laquelle » l'Histoire n'est qu'un cahos.

M. de Burigny n'a eu pour les Auteurs Grecs que le degré de confiance qu'ils méritent; il leur oppose souvent le témoignage des Ecrivains Occidentaux, qui lui ont paru avoir & plus de sincérité &

plus d'ordre dans leurs récits, que les Grecs. Il profite de la critique des Sçavans modernes, qui ont traité quelques parties de l'Histoire Byzantine. Il se loue surtout des secours qu'il a tirés des *familles Byzantines*, & de *l'histoire de l'Empire de Constantinople sous les Empereurs François*, par le célèbre M. du Cange. La critique des Annales de Baronius par le P. Pagi, lui a servi de guide dans la fixation des vraies époques des régnés des Empereurs. Il a mis à profit divers extraits d'originaux, qui n'ayant jamais été imprimés séparément, ne se trouvent que dans les ouvrages du P. Pagi, & qu'néanmoins contiennent des détails très-importans. Enfin il paroît n'avoir négligé aucun moyen propre à s'assurer de la vérité des faits & à mettre de l'ordre & de la clarté dans le tissu de l'histoire.

Aussi sa narration porte-t-elle un caractère de vérité qui la rend recommandable. Simple & toujours intéressante par le choix des circonstances, elle attache le Lecteur par la variété des Tableaux qu'elle présente, & par l'attente des grands événemens qu'elle annonce. Sa marche n'est point embarrassée, les transitions en sont naturelles; en un mot elle seroit parfaite, si elle avoit un certain coloris agréable, qui doit résulter du choix, de la dignité & de la variété des expressions, de la correction & de l'élégance du style. En général M. de Burigny paroît s'être plutôt attaché à la vérité de l'Histoire,

qu'à l'agrément de la narration.

Au reste cette négligence de style est compensée par tant d'excellentes qualités, qu'elle n'empêchera point que le Lecteur ne trouve beaucoup de plaisir à lire cette Histoire. On aura lieu d'être satisfait de la disposition des événemens, & de la clarté que l'Auteur a sçu répandre sur une Histoire aussi compliquée que l'est celle de Constantinople. On y voit arriver dans leurs temps les Nations Barbares, on voit les progrès de leurs armes, & leurs établissemens dans les différentes parties de l'Empire, les caractères de ces Nations & celui de leurs Chefs. Toutes ces choses sont amenées de manière que non seulement elles n'interrompent point le récit des affaires de l'Empire, qu'aucontraire elles préparent le Lecteur à la connoissance des causes de la plupart des révolutions. En un mot quoique l'Histoire soit extrêmement abrégée, tout y est cependant suffisamment expliqué. Paroit-il un nouveau personnage qui doit jouer un grand rôle sur la scène? L'Auteur a soin d'indiquer son origine, les emplois, & les différens grades par lesquels il a passé. Les caractères des Empereurs, leur politique, leurs vertus, leurs défauts, les fautes considérables qu'ils ont commises dans le Gouvernement, les causes de leur détronement, de leur malheur, & de leur fin tragique, tout y est bien développé & mis dans un jour qui ne laisse rien à désirer,

Pour donner au Lecteur une idée du style de M. de Burigny & des réflexions sentées, qu'il fait assez fréquemment, & sur le caractère des Empereurs, & sur la qualité de leur Gouvernement, nous rapporterons ici une partie de ce qu'il dit de Justinien. Cet endroit est un de ceux que l'Auteur paroît avoir travaillé avec plus de soin. Après avoir exposé le portrait avantageux, que Procope a fait de Justinien, il justifie tout ce que cet Historien en a dit, de la manière suivante: « lorsque Justinien, dit-il, prit les rênes du Gouvernement, l'Empire étoit dans une situation déplorable; l'Afrique & l'Italie en étoient séparées; les Barbares l'oppressoient de tous côtés; ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'on obtenoit d'eux la tranquillité. La foiblesse des Romains augmentoit l'insolence des Ennemis. Ils faisoient de nouvelles demandes plus insupportables les unes que les autres, & pour les contenir il falloit vexer cruellement les Peuples. Des divisions intestines affoiblissoient le dedans de l'Empire. Pour comble de malheur, il y avoit encore plus d'agitation dans l'Eglise que dans l'Etat. La gloire de remédier à ces désordres fut réservée à Justinien. Dès qu'il fut sur le Trône, il forma le projet de réunir à l'Empire les deux plus belles Provinces, qui étoient occupées par les Goths & les Vandales; il eut le bonheur d'y réussir; il fit connoître par là aux autres

» Barbares, que si on avoit laissé  
» depuis plusieurs années leur témérité impunie, c'étoit plutôt  
» par la foiblesse des derniers Empereurs, que par le défaut de valeur des Romains. Décrivant ensuite la sagesse de son Gouvernement, on le voit, dit-il, au milieu des affaires les plus embarrassantes employer les plus habiles gens de l'Empire pour retrancher les loix superflues, ne laisser en vigueur que les plus sages, & faire un corps de droit pour prévenir & terminer promptement que tous les procès. Aucun Empereur ne s'est exprimé plus dignement que lui sur les sentimens qu'un Prince doit avoir pour ses sujets; il les regardoit comme ses enfans; & il étoit persuadé qu'il n'étoit en place, que pour travailler à leur avantage avec une affection paternelle. . . . Il étoit fort instruit, & lorsque Baronius & Halloix ont écrit qu'il étoit fort ignorant, ils ont été trompés par une mauvaise édition de Suidas, qui parle de Justin comme d'un homme sans Lettre & non de Justinien. Il dormoit peu, à peine avoit-il été une heure dans son lit, qu'il se levoit pour travailler. Il étoit fort sobre, il jeûnoit avec une austérité étonnante; on assure que dans la Semaine-Sainte il passoit deux jours sans manger; les autres jours il ne se nourrissoit que de légumes & ne buvoit que de l'eau encore en petite quantité.

Après avoir dit de Justinien

tout le bien que l'Histoire nous en apprend..... L'Auteur rapporte les reproches qu'on lui a faits. Il dit, que comme il avoit porté la dépense de l'Etat beaucoup au-dessus des revenus ordinaires, il fut obligé de recourir à des expédiens tres-injustes pour avoir de l'argent. On l'a accusé, dit-il, d'avoir confisqué les biens de plusieurs personnes sous de faux prétextes, d'avoir reçu de l'argent pour faire des loix favorables à des particuliers: On cite entr'autres celle, qui portoit, que l'on ne pourroit prescrire contre l'Eglise, qu'après une possession de cent ans. On a aussi prétendu qu'il négligeoit les plus grandes affaires pour ne s'occuper que des disputes Ecclesiastiques, & ce reproche, dit M. de Burigny, n'est que trop bien fondé. On ajoute, qu'il se laissoit prévenir, & que lorsqu'il avoit été une fois trompé, jamais il ne revenoit à la raison, qu'enfin il se laissoit gouverner despotiquement par l'Impératrice Théodora, femme ambitieuse, qui porta la vanité & la hauteur au suprême degré.

Malgré tous ces défauts Justinien tint un rang distingué parmi les plus célèbres Empereurs de Constantinople. Le Trône de cet Empire a été occupé par tant de mauvais Princes, & cette Histoire est remplie de tant d'événemens tragiques, qu'on ne peut la lire sans s'émerveiller d'horreur. On voit à tout mo-

ment la Couronne Impériale défermée à des hommes sans naissance & quelquefois même sans mérite par des caprices de la fortune, ou par le choix d'une armée séditeuse. On voit ces Princes indignes tomber du faite de la grandeur dans le néant avec la même rapidité qu'ils s'étoient élevés. Leur élévation aussi bien que leur chute est toujours accompagnée de cruautés & de effusion du sang d'une infinité de victimes. On peut dire que jamais Trône ne fut plus ensanglanté que celui de l'Empire de Constantinople, & si son Histoire cause de l'horreur quand on la lit dans les Ecrivains qui l'ont rapportée en détail, elle fait encore plus d'impression dans l'abrégé qu'en a donné notre Auteur, où les divers tableaux de ces révolutions tragiques sont plus rapprochés. On y apprendra mieux qu'ailleurs à connoître les excès, où se portent les hommes dominés par leurs passions, l'instabilité des choses humaines, & les conditions auxquelles nous vivons ici bas; & s'il est utile d'avoir ces vérités bien présentes à l'esprit, on trouvera cet avantage dans ce Livre. Le Public doit le recevoir avec d'autant plus de reconnaissance, qu'il contient les événemens les plus intéressans de l'Histoire, & qu'il est peu de personnes, qui aient le courage de lire le grand nombre de volumes qui renferment l'Histoire détaillée.



DISSERTATION SUR LES PRINCIPALES TRAGEDIES  
Anciennes & Modernes qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de Sophocle, par M. DU MOLARD. A Londres,  
1750. Brochure in-12. de 50 pages.

L'OBJET de l'Auteur est de rap-  
peller les Poètes qui travail-  
lent pour le Théâtre, au goût de  
l'antiquité, de leur montrer qu'ils  
ne peuvent choisir des modèles plus  
parfaits, que ceux que les Tragi-  
ques Grecs & Sophocle en parti-  
culier ont laissé à la postérité, &  
que les Poètes Modernes, qui ont  
le mieux réussi, sont ceux, qui se  
sont attachés à imiter les anciens,  
soit dans la sublimité du style &  
le ton propre à la Tragédie, soit  
dans la conduite de leur pièces.  
Pour mieux faire sentir l'importan-  
ce & la solidité de cette doctrine,  
& les avantages qu'il y a à imi-  
ter les anciens modèles, M du Mo-  
lard a choisi un des plus beaux su-  
jets de Tragédie, qui ayent été re-  
présentés sur le Théâtre, c'est ce-  
lui d'Electre, que les anciens & les  
modernes ont traité à l'envi les  
uns des autres, & chacun d'une  
manière différente. Il compare les  
meilleures pièces qu'on ait compo-  
sées sur ce sujet, & pour mettre  
plus d'ordre dans sa dissertation,  
il la divise en trois parties.

Il recherche dans la première,  
quels sont les fondemens de la pré-  
férence, que tous les siècles ont  
donnée à la Tragédie de l'Electre  
de Sophocle, sur celle d'Euripide,  
& sur les Cœphores d'Eschyle.

Il examine dans la seconde ce  
Juillet,

qu'on doit penser de l'entreprise  
de l'Auteur de la Tragédie d'O-  
reste, de traiter ce sujet sans ce  
que nous appellons Episodes & avec  
la simplicité des anciens.

Dans la troisième & dernière  
partie, il fait voir combien il est  
difficile de s'écarter de la route,  
que les anciens nous ont frayée en  
traitant ce sujet, sans détruire le  
bon goût, & sans tomber dans des  
défauts considérables.

Cette Dissertation ne peut être  
bien goûtée que de ceux qui ont  
fait de bonnes études, & qui ayant  
saisi en même temps, & le génie  
de la Langue Grecque & celui de  
la nôtre, sont en état de rendre  
aux anciens la justice qui leur est  
due, de connoître & de sentir leurs  
beautés. Tout autre Juge est récu-  
sé comme incompetent par M. du  
Molard.

Elle nous paroît cependant pou-  
voir être de quelque utilité à ceux  
même, qui n'étant pas versés dans  
l'usage des Langues sçavantes, veu-  
lent porter leur jugement sur les  
Tragédies qu'on représente tous  
les jours sur notre Théâtre. Elle  
leur apprendra en général en quoi  
consiste la beauté & la perfection  
d'une pièce, sous quels rapports,  
de quels côtés il faut l'envisager  
pour en faire une juste critique,  
& comment il faut motiver le ju-  
Qqq

gement que l'on porte sur une Tragédie. Elle leur donnera encore une légère idée du Théâtre Grec, de la simplicité du sujet dans les anciennes Tragédies, & de la magnificence avec laquelle les Athéniens décorent leurs spectacles.

M. du Molard observe que l'Electre de Sophocle a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre par les peuples, qui ont le plus cultivé & chéri la Littérature & la Poésie. Les pièces, dit-il, qu'Eschyle & Euripide composèrent pour disputer la victoire à Sophocle, furent louées, furent même récompensées, mais celle de Sophocle fut préférée. Elle tira des gémissemens & des larmes à Athènes. Elle excita même des cris, qu'arrachèrent la terreur & la pitié portées à leur comble. Elle n'eut pas moins de succès chez les Romains; d'où notre Auteur conclut, qu'il faut absolument que ses beautés soient de tous les temps & de tous les lieux; mais pour justifier cette admiration de l'antiquité, il en montre les causes dans l'exposition qu'il fait de toutes les parties de cette Tragédie. Il y trouve tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente. » Exposition claire, noble, & entière. Observation parfaite des règles de l'Art. » Unité de lieu, & d'action. Conduite sage, mœurs ou caractères vrais, & toujours également soutenus. Electre y respire continuellement la vengeance sans aucun mélange de passions étrangères. » Oreste n'a d'autre idée que d'exé-

cuter une entreprise aussi hardie, » aussi difficile qu'intéressante; son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur de Chrysothémis plus sage & plus modérée fait un contraste adroit & continuel avec les emportemens d'Electre.

Après avoir donné cette idée générale de la pièce de Sophocle M. du Molard en reprend les différentes parties, pour en faire sentir en détail toutes les beautés. Il fait surtout remarquer la magnificence & l'intérêt du spectacle, qui accompagnoit l'exposition du sujet. L'immensité du Théâtre, dit-il, la magnificence artificieuse des décorations, qui supposent nécessairement une grande connoissance de la perspective, donnent lieu au Gouverneur d'Oreste de lui faire observer deux Villes, une Forêt, des Temples, des Places publiques & des Palais; que notre Théâtre, s'écrie-t'il, est éloigné de pouvoir offrir de si grands objets!

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous les détails où il entre par rapport à la conduite de la pièce; il nous suffira de dire, qu'avec toutes les perfections qu'il y trouve, il ne disconvient pas qu'on ne puisse faire quelques objections contre Sophocle. Il se les fait à lui-même ces objections, & il y répond de la manière la plus satisfaisante. Il s'attache surtout à justifier l'atrocité de la catastrophe, contre laquelle on s'est tant récrié. » Elle paroît horrible dans nos mœurs, dit M. du Molard, mais elle n'étoit que

„ terrible chez les Grecs. C'étoit un  
 „ fait avoué de tout le monde qu'O-  
 „reste avoit tué sa mere de pro-  
 „pos délibéré pour venger la mort  
 „ de son pere. Il n'étoit pas permis  
 „ de changer une fable universelle-  
 „ ment reçue. C'étoit même tout  
 „ ce qui faisoit le grand tragique  
 „ & tout le terrible de cette action.  
 „ Aussi voit-on qu'Eschyle & Euri-  
 „ pide ont exactement suivi, com-  
 „ me Sophocle l'Histoire confa-  
 „ crée.

Il compare ensuite la mort de Clytemnestre tuée par son fils, au meurtre de Camille par Horace. Il juge la mort de Clytemnestre moins atroce, & plus théatrale, que le meurtre de Camille. Clytemnestre est coupable du plus grand des crimes: crime dont elle se glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir: elle mérite donc infiniment plus d'être punie que Camille qui regrette son Amant, & dont le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures, que lui arrache l'excès de sa douleur. La mort de Clytemnestre est préparée & attendue, & celle de Camille dans les Horaces n'est qu'un événement imprévu qui produit une double action & un cinquième acte inutile. Oreste d'ailleurs n'étoit coupable que par l'ordre formel des Dieux, qui le conduisoient pas à pas dans le crime, & par l'ordre des Destinées dont les Arrêts étoient irrévocables, & qui faisoient des malheureux mortels ce qui leur plaisoit. Ainsi en condamnant Oreste autant qu'ils le

devoient, les Grecs ne condamnoient point Sophocle.

L'éloge & la justification de l'Electre de Sophocle, est suivi de l'exposition de l'Electre d'Euripide, & des Cephores d'Eschyle. Le parallele de ces piéces, quoique remplies de beautés, sert encore à montrer la supériorité de celle de Sophocle, tant par rapport à l'intrigue que pour ce qui regarde la conduite, les mœurs & le pathétique. Il faut voir dans la Dissertation même l'analyse de ces piéces, & les raisons sur lesquels notre Auteur se fonde pour préférer Sophocle à ses Rivaux. Nous nous contenterons de dire, que le principal mérite que M. du Molard trouve dans Sophocle, celui qui lui a acquis l'estime & les éloges de ses Contemporains, & qui le fera estimer tant que les Lettres Grecques subsisteront, c'est la noblesse & l'harmonie de sa diction. Quoiqu'Euripide l'emporte quelquefois par la beauté des pensées; Sophocle le surpasse par la majesté & la pureté du style & par l'harmonie. Les termes pittoresques & la force de l'imagination marquée dans l'expression, soutiendront Homère & Sophocle dans tous les temps, & charmeront toujours les amateurs de la langue, dans laquelle ces grands Poètes ont écrit.

La seconde partie de la Dissertation où il s'agit de montrer de quelle manière M. de Voltaire a imité le Poète Grec dans sa Tragédie d'Oreste, commence par deux réflexions également impor-

tantes, L'Auteur observe; 1<sup>o</sup>. que dans tous les sujets, que les anciens ont traité, on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés, & que la différence des temps & des lieux ne fait que de très-légers changemens. 2<sup>o</sup>. Que parmi nous les vrais imitateurs des anciens se sont toujours rempli de leur esprit, au point de se rendre propre leur élégance & leur harmonie. Ayant sans cesse devant les yeux ces modèles de bon goût, ils se formoient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres sans modèles, sans règles, s'abandonnoient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restoient dans leur stérilité.

Ces principes posés il croit ne rien dire que de raisonnable en avançant que M. de Voltaire a imité Sophocle autant que nos mœurs le lui permettoient. Il a représenté, dit-il, Electre & son frere toujours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur pere. C'est précisément le caractère, que Sophocle, Eschyle & Euripide leur donnent; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Les rôles de Pylade & de Pammène créés par M. de Voltaire ne lui paroissent avoir été faits que pour suppléer aux chœurs de Sophocle. Si dans la Tragédie d'Oreste Clytemnestre est moins farouche & moins dure, si elle est quelquefois prête à s'attendrir à l'égard de sa fille, si Electre même est moins féroce avec sa mère, le Poète François n'a tempéré ces rôles, que pour se conformer à nos mœurs

& nous toucher davantage, & il n'a rien fait en cela de contraire aux rôles que les Tragiques Grecs ont fait jouer à ces Princesses. Enfin parcourant tous les changemens, que M. de Voltaire a jugé à propos de faire en traitant le même sujet que les anciens, M. du Molard s'attache à les justifier. Il ne fait qu'un seul reproche au Poète François; c'est d'avoir tronqué la Scène de l'Urne; encore ce reproche est-il tempéré par des réflexions tout-à-fait obligantes pour M. de Voltaire. » Il est vrai » dit M. du Molard, qu'un excès » de délicatesse empêche quelque- » fois de goûter & de sentir des » morceaux d'une aussi grande force » ce & des traits aussi mâles & aussi » sublimes. Près de cinquante vers » de lamentations auroient peut- » être paru ennuyeux à une Na- » tion impatiente & qui n'est pas » accoutumée aux longues tirades » des Scènes Grecques. Cepen- » dant l'Auteur a perdu le plus » beau & l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité il a » tâché d'y suppléer par une beau- » té neuve. L'Urne contient, selon » lui, les cendres de Plithène fils » d'Egiste. Ce n'est point une Ur- » ne vuide & postiche. Le Tyran » va tenir cet horrible présent de » la main de son plus cruel enne- » mi; présent qui inspire & la ter- » reur dans le cœur du Spectateur » qui est au fait, & la douleur » dans celui d'Electre qui n'y est » pas.

Notre Auteur ne traite pas si

favorablement M. de Crébillon dans sa troisiéme partie. Zélé partisan des anciens, il ne peut lui pardonner d'avoir dit dans la Préface de son Electre, que l'estime qu'on a pour Sophocle depuis près de trois mille ans, n'est fondée que sur le préjugé; qu'il croit avoir mieux réussi que les trois Tragiques Grecs à rendre Electre tout-à-fait à plaindre, que l'Electre de Sophocle a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la sienne. Bien loin que l'Electre de M. de Crébillon lui paroisse plus à plaindre & plus touchante que celle de Sophocle, il la trouve occupée d'un amour froid, auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractère, qui de l'aveu même de l'Auteur ne produit rien, qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le

moins susceptible d'amour & qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur & la vengeance.

Il relève quelques autres défauts dans la Tragédie de M. de Crébillon; il critique plusieurs expressions, & il conclut toujours conformément à ses principes, que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier & l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à l'erreur & au mauvais gout. Il exhorte la jeunesse qui aime la belle Littérature à imiter l'exemple de l'illustre Racine, qui joignoit à un travail infini une grande connoissance de la Tragédie Grecque, une étude continuelle de ses beautés. Ce grand Poète, ajoute-t'il, se faisoit gloire, ainsi que Despréaux, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avoit formé son style sur le leur. C'est par-là qu'ils s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais.

*LA SITUATION DU PIERREUX DANS L'OPERATION  
de la Taille par le bas appareil, déterminée par les règles de l'Art.*

*Mémoire lu à l'Académie des Sciences de Rouen, le Mardi*

*12 May, 1750.*

**J**E divise toutes les méthodes de tailler en *haut appareil*, & en *bas appareil*.

Le *haut appareil* est la méthode de tirer la pierre par une incision au dessus du pubis; je comprends sous le *bas appareil*, dont il est principalement question ici, toutes les méthodes de tailler, qui procu-

rant l'issuë de la pierre au dessous du pubis, soit sous les bourses, comme dans le grand appareil, soit au-dessus & à côté de l'anüs, comme dans toutes les espèces de l'appareil latéral.

Un Art aussi essentiel & aussi sur que la Chirurgie, s'exerce par des regles; c'est sur ces loix fondamen-

tales qu'on doit fixer ses manœuvres, & en particulier la situation du Pierreux dans l'opération de la taille.

I. La première règle de la situation du sujet dans toute opération de Chirurgie, est de le placer de façon que la partie sur laquelle on doit opérer, se présente à l'Opérateur d'une manière à rendre ses manœuvres sûres & faciles.

II. Une seconde règle aussi importante que la première, & qui est propre aux opérations de l'extraction des corps étrangers, est que cette situation du sujet favorise, autant qu'il est possible, la sortie ou l'extraction de ces corps.

III. Une troisième règle tout-à-fait particulière à l'extraction de la pierre de la vessie, est de donner à cet organe en particulier, la forme la plus propre à nous permettre d'ouvrir la vessie, de saisir & de tirer la pierre, sans blesser d'autres parties que celles qui sont nécessairement intéressées.

### I.

Par notre première règle générale de la situation du sujet, celle d'un Pierreux à tailler par les méthodes du bas appareil, doit être telle que l'anus soit en beau jour vis-à-vis de l'Opérateur, à une hauteur où le jeu de ses mains a le plus de liberté & d'aisance, & que les réguemens en soient tendus; ce qui s'exécute en le plaçant sur une table ou sur un lit \* d'environ 2 pieds 10 pouces de haut, mesure

\* Tolet p. 122. cinquième édition.

prise sur le matelas applati par le poids du sujet, les cuisses pliées vers le ventre, les jambes vers les cuisses; & pour que cette situation soit fixe & sûre, ces extrémités inférieures sont attachées avec les supérieures.

Ces préceptes sont communs à toutes les espèces du bas appareil, parce qu'en toutes, l'incision se place aux environs de l'anus.

### II.

Quant à la deuxième règle qui prescrit de donner au sujet une situation qui favorise la sortie du corps étranger, ou son extraction, c'est-à-dire, qui donne à ce corps une pente vers l'issuë, une pente par laquelle il s'offre, pour ainsi dire, à l'Opérateur, à ses Tenettes, lui évite les laborieuses & périlleuses recherches, & rende par là l'opération aussi prompte qu'heureuse, cette situation favorable, dis-je, dont la nécessité est si évidente, si essentielle, doit être différente, selon les différentes situations même de l'issuë ou de l'incision, par rapport au bas fond de la vessie, auquel elle doit être inférieure, pour qu'il y ait de la pente, & par conséquent cette situation du sujet, pour être méthodique, doit être différente pour chacune des espèces du bas appareil.

Pour entendre ce que je vais dire sur ces situations, il faut se rappeler que la partie de l'organe des urines, qui est attaquée par l'opération de la taille au bas appareil, forme une courbe considérable, quoi qu'un peu irrégulière, depuis

le bas fond postérieur de la vessie jusqu'à l'attache du ligament suspenseur du priape, & cela non seulement par la situation de ce ligament à la partie antérieure du pubis, mais encore par la forme concave de l'os sacrum & du coccyx qui soutiennent le rectum, la vessie, les prostates & le commencement de l'urèthre. Cela posé, pour donner de la pente aux corps étrangers vers l'issuë.....

§. 1. Dans le grand appareil, dont l'incision est placée au-dessous des bourses, c'est-à-dire, à un endroit de l'extrémité antérieure de cette courbe fort éloigné de l'autre extrémité, & par conséquent fort élevé, il faut nécessairement mettre le sujet dans une situation plus approchante de la verticale que de l'horizontale, sans quoi l'incision extérieure demeureroit toujours supérieure au siège de la pierre & à tout le reste de son issuë. De plus, celle-ci restant trop éloignée de la Tenette, l'Opérateur seroit obligé de la pousser si avant, que ses branches s'en trouveroient engagées assez loin dans l'incision, pour ne pouvoir plus les ouvrir & saisir la pierre; de là les recherches, les tentatives continuées, les tourmens répétés; de-là les contusions, inflammations, &c. & même l'insuffisance de toutes ces manœuvres dangereuses, qui, après tant de douleurs, laissent encore la pierre pour mettre le comble au malheur du patient. Je ne dissimulerai point que la pente qu'on donne aux organes intéressés dans l'opération de

la taille, produit quelquefois un petit embarras opposé au précédent, c'est de placer la pierre sous le cloud de la jonction des Tenettes, & par conséquent hors de la prise de ses *mords*; mais pour sentir combien cet embarras est léger en comparaison du premier, il suffit de sçavoir que dans le dernier cas, nous touchons la pierre du bout du doigt, que nous pouvons la pousser où bon nous semble, & porter directement sur ce corps, sans risque de blesser le corps de l'organe, les Tenettes, les crochets ou cuillères, & tels autres instrumens convenables qu'il nous plaira d'employer à son extraction.

Tels sont les motifs qui ont déterminé nos sages ancêtres Lithotomistes au grand appareil, à mettre leurs sujets sur un plan incliné d'environ 63 degrés de hauteur, mesure prise du bord de leur fauteuil à l'endroit du dossier où peuvent répondre les épaules d'un homme. On peut voir la figure de cette chaise dans Tolet, pp. 122. 131. de la cinquième édition, ou pp. 67. 74. de la quatrième. Et ce sont ces mêmes motifs qui ont forcé quelques-uns des Lithotomistes modernes au grand appareil, à revenir à cette situation dont ils avoient voulu s'écarter. N'attribuons donc pas la nécessité de cette situation dans ce grand appareil, au défaut de leurs instrumens qui sont très-bons & très-bien imaginés pour ce qu'on se propose d'en faire, mais à la nature de l'appareil même, ou à la situation de l'incision qu'il prescrit.

§. 2. Dans notre appareil latéral, l'incision étant placée beaucoup plus bas au-dessus & à côté de l'anus, c'est-à-dire, à un endroit de la courbe de l'issuë plus voisin de son extrémité intérieure, la courbe qui reste à parcourir au corps étranger est moindre, ainsi pour rendre l'endroit où séjourne ce corps, supérieur à celui de l'issuë, il y a moins d'inclinaison à donner au tronc du sujet, mais il lui faut toujours une certaine pente, c'est pourquoi nos tables à tailler portent un pupitre en plan incliné d'environ 26 degrés d'élévation; ce plan placé à 7 pouces du bord de la table, sur lequel pose le sacrum du sujet, se trouve réduit par cet allongement à environ 23 degrés, élévation peu considérable, mais suffisante pour tous les cas ordinaires dans cet appareil.

§. 3. On pourroit donner encore moins de pente à l'issuë dans les espèces de l'appareil latéral qui ouvrent les tégumens tout-à-fait à côté de l'anus & la vessie dans son fond; mais pour n'en point donner du tout, ou pour situer le sujet horizontalement, il faudroit tirer la pierre par une direction perpendiculaire au bas fond de la vessie où séjourne la pierre, il faudroit placer son incision sous l'os *sacrum* vers l'échancrure ischiatique, c'est-à-dire, où il est impossible de la placer.

Mais, dira quelqu'un dans le haut appareil, l'incision, loin d'être placée au-dessous du siège de la pierre, est tout-à-fait au-dessus;

la situation ci-devant prescrite ne fait donc pas une loi.

La loi générale a lieu dans le haut appareil comme dans tous les autres, mais; 1°. elle ne peut pas s'y exécuter directement ou littéralement, parce qu'en ce cas-là, elle seroit contradictoire à la première règle de la situation du sujet, qui est que le lieu de l'incision doit se présenter à l'Opérateur en beau jour, & à portée de lui donner toute l'aisance possible dans ses manœuvres; toutes conditions qui exigent qu'on place sur le dos & sur un plan incliné des fesses à la poitrine le Pierreux qu'on veut tailler au haut appareil, au lieu que, pour lui donner la pente prescrite littéralement par la deuxième règle, il faudroit le mettre sur le ventre, comme on le fait aussi, dès que le Chirurgien a exécuté ses manœuvres.

2°. Si la deuxième règle ne s'exécute pas ici à la Lettre, ou moins s'y trouve-t-elle encore exécutée quant à l'esprit; car l'esprit de cette loi est de situer le sujet de façon que le corps étranger se présente d'abord aisément aux Tenettes, à quoi contribué merveilleusement une issuë perpendiculaire au siège de la pierre; or tout cela se trouve exécuté dans la situation pour le haut appareil, qui porte la pierre à l'extrémité postérieure du bas fond de la vessie. Il est donc encore vrai ici que la pierre s'offre aisément & directement à la Tenette, & il est fort indifférent pour l'accomplissement de la règle, que  
ce



ce soit la pierre ou la Tenette qui fasse les avances, dès que cela est possible, facile, & nullement contraire au reste des manœuvres de l'extraction. Mais qui est-ce qui ne sent pas que dans toute autre méthode, par exemple, dans toutes les espèces de l'appareil latéral qui placent l'issuë au col de la vessie, à la partie antérieure du bas fond de cet organe, donner aux Pierreux une situation qui jette la pierre dans les replis postérieurs de ce fond, c'est se jeter de propos délibéré dans des difficultés dangereuses, & peut-être dans l'impossibilité de tirer la pierre. Pour un cas où vous trouverez une pierre logée dans un replis antérieur, vous en rencontrerez cent où elles seront enfoncées à l'extrémité postérieure de son bas fond, dans les parties latérales du bassin, à côté du rectum dans les hommes, du vagin & du rectum dans les femmes, vers les échancrures ischiatiques où j'ai eu occasion d'observer des enfoncemens à loger des pierres de plusieurs onces. Une pierre ne peut s'être logée dans un replis antérieur de la vessie que dans un temps où le malade se fera couché sur le ventre; vous en appercevez-vous avec la sonde introduite pour l'opération de la taille, levez seulement avec une légère secousse le bassin du sujet, la pierre délogée tombera sur le bas fond, & la situation inclinée vers le col l'y ramènera d'abord à la portée des Tenettes; au lieu que si, ayant placé le Pierreux contre les règles, horizontalement: par exemple, vous

*Juillet.*

sentez la pierre logée dans le profond de la vessie, que vous mettiez le sujet sur son séant pour la faire revenir vers les Tenettes, elle obéira; mais vous n'aurez pas plutôt recouché à plat votre sujet pour faire l'extraction, que la pierre retournera dans sa retraite, & vous forcera à donner au bassin du Pierreux la pente constante qu'il est nécessaire qu'ait le corps nuisible pour le succès de l'opération.

## I I I.

§. 1. Par la troisième règle particulière à la Lithotomie, on tâche de donner à la vessie la forme la plus propre, soit à procurer une issuë, soit à nous permettre de saisir & de tirer la pierre.

Cette règle de conformer la vessie pour la taille, ne peut regarder que les deux temps de cette opération, savoir celui dans lequel se fait l'incision ou l'issuë, & celui dans lequel se fait l'extraction.

C'est pour donner à l'Opérateur les moyens de faire une issuë avec sûreté & facilité, que dans le haut appareil & dans celui de M. Foubert, on distend le corps de la vessie par des injections ou par des rétentions préméditées de l'urine, qui poussent les parois de cet organe au-devant du Lithotome.

Il seroit sans doute aussi avantageux pour les manœuvres de l'extraction que pour celles de l'incision, que les parois de la vessie fussent tenues ainsi écartées, mais il n'y a qu'un fluide qui puisse le faire, & la vessie n'est pas plutôt ouverte

Rrr

que la liqueur qui écartoit les parois, s'échape, & les laisse retomber; il n'y a pas d'apparence qu'on trouve jamais d'expédient capable de suppléer à ce liquide.

§. 2. Quelques-uns se sont imaginés qu'en situant le Pierreux horizontalement, les intestins se trouveroient repoussés vers la poitrine, qu'ils cesseroient de comprimer, & d'affaïssir la vessie, & que par-là les parois resteroient dans un écartement à peu près pareil à celui que leur donne la plénitude de ce sac.

Pour sentir le vuide d'une paraille idée, il ne faut que faire les réflexions suivantes.....

1°. La vessie est logée dans le petit bassin, ou si vous voulez, dans le fond du bassin. Ce bassin, même dans la situation horizontale, est la région la plus basse de la cavité du bas ventre, l'os sacrum & les vertebres des lombes formant une espèce de précipice, ou de pente fort roide vers ce fond; or ce vase ainsi situé, lors même qu'on est couché à plat, est totalement rempli d'intestins. Il le seroit encore, quand on donneroit au sujet une grande pente vers la poitrine: combien ne l'éprouve-t-on pas dans l'opération du Bubonocèle, où l'on prend toutes sortes de mesures, pour éloigner les intestins du bassin, où l'on opère néanmoins à la surface de cette cavité, & où l'on a encore quelquefois tant de peine à vaincre l'impulsion de ces parties vers cette région.

On a soin de donner cette situa-

tion renversée au Pierreux dans la taille au haut appareil, & cependant n'a-t-on pas vu que des Lithotomistes ayant ouvert la vessie distendue, & ayant laissé échapper & le liquide & les parois de cet organe, celui-ci s'est affaïssé dans le fond du bassin, & a fait le tourment & du pauvre Opérateur & du malheureux Patient.

Si, malgré une situation renversée, malgré les extrémités, tant inférieures que supérieures, libres & étendus, les intestins se portent toujours avec force vers le bassin, & compriment la vessie; si, dans les cas mêmes où on les soutient avec les doigts, cet organe s'affaïssé de lui-même, que sera-ce dans toutes les espèces de taille au bas appareil, où les cuisses du sujet sont nécessairement ployées contre son ventre, ses bras ramenés contre ses cuisses, en un mot où les extrémités & le tronc ramassés en un peloton, ajoutent à la situation naturelle des intestins sur la vessie, une compression extraordinaire de ces organes. Ajoutons à cela une circonstance qui produiroit cette compression, indépendamment de cette attitude ramassée, & même dans une posture entièrement opposée. La taille étant l'opération la plus douloureuse, la plus cruelle de toute la Chirurgie, quelque courage qu'ait le malade, il fait, pendant ces terribles momens, des cris continuels, ou des efforts perpétuels pour retenir ses cris. Dans l'un & l'autre état, le diaphragme applani vers le ventre, poussé avec

violence les intestins vers le bassin, & j'ai vu par cette seule circonstance dans un bubonocèle pratiqué sur un sujet de 12 ans très-criard, la réduction de l'intestin rendu absolument impossible.

Comment donc pourrions-nous concevoir la moindre espérance d'éviter cette impulsion des intestins, au fond du bassin dans une attitude & des douleurs pareilles à celles de la taille; c'est se faire une illusion dénuée de tout fondement que de s'y attendre; & cette illusion est du plus grand danger dans la pratique. Persuadé qu'en situant son Pierreux horizontalement, ou plus renversé encore, on a prévu toutes les espèces d'affaiblissements de la vessie, tant spontanés que forcés. On portera contre ses parois supérieures repliées vers son col des instrumens pointus ou tranchans qui les ouvriront; la posture renversée ayant porté le corps étranger à l'extrémité postérieure du bas fond de la vessie, & la compression des intestins enfonçant entre ce corps & l'issuë, les parois supérieures de ce sac nerveux en un ou plusieurs replis, la Tenette, dans l'impossibilité de saisir une pierre ainsi reculée, comme on l'a vu ci-devant, ne pincera que ces replis, & portera des coups mortels au malheureux Patient. Si cet accident arrive avec toutes les précautions propres à l'éviter, avec les situations du sujet inclinées & disposées à amener le corps étranger dans le bas fond antérieur de la vessie, & à l'offrir aux Tenettes,

à combien plus fortes raisons ne doit-on pas le craindre en abandonnant toutes ces précautions imaginées par les plus grands Maîtres de l'Art, & en introduisant des procédés qui y sont entièrement opposés. Puisqu'il est impossible de donner aux parois de la vessie cette conformation salutaire de notre troisième règle, excepté dans les incisions pratiquées au haut appareil, & dans celui de M. Foubert, le seul expédient qui reste au Lithotomiste est donc; 1°. de donner au sujet les situations qu'on vient de prescrire pour amener le corps étranger à la portée de ses instrumens; 2°. de ne pousser dans la cavité de l'organe qui renferme la pierre, aucun instrument ni pointu ni tranchant par son extrémité introduire, & en particulier de répudier toutes les machines de l'espèce de celles qui l'ont déjà été, pour de semblables raisons, de l'opération du bubonocèle.

Je n'ignore pas que des premiers Lithotomistes de l'Europe, ont situé dans l'appareil latéral, leurs sujets horizontalement, en leur relevant seulement la tête; mais je sçai aussi que de très-grands Maîtres qui ont été fort empressés à les voir opérer & à les imiter, quant à la méthode générale, ne les ont point du tout suivis dans cette circonstance; je sçai encore que ces premiers Chirurgiens avoient au moins la prudence de n'introduire aucun instrument tranchant dans la vessie, ayant la précaution de couper la prostate & la

partie voisine de l'urethre de bas en haut, & par conséquent de dedans en dehors sur la cannelure de la sonde; & prenant même toutes fortes de mesures pour ne pas blesser la vessie avec le gorgeret, loin d'être assez hardis pour y pousser des instrumens tranchans tels que ceux que je viens de désigner.

Envain m'alléguera-t-on des succès en faveur de ces nouveaux instrumens; on peut s'en être servi sans les avoir poussés dans la cavité de la vessie, sans les avoir tirés ou à peine tirés de leur gaine, s'ils en ont; on peut s'en être servi pour éviter les incisions\*, & sous les de-

hors d'une taille latérale, avoir fait une taille au grand appareil. Enfin l'événement ne sauroit rien prouver en faveur d'un procédé démontré d'ailleurs irrégulier. En louant l'opération comme heureuse, on fera toujours endroit de blâmer la conduite du Chirurgien comme téméraire, & de dire à un tel Opérateur qu'il a été plus heureux que sage.

LE CAT.

A Rouen le premier May 1750.

\* *Journal de Verdun* Avril, 1749. pag. 315. lig. 27.

DE LA FONTE DES MINES, DES FONDERIES, &c. traduit de l'Allemand de Christoph André Schlutter, Tome premier; qui traite des essais des mines & métaux, de l'affinage & raffinage de l'Argent, du départ de l'Or, &c. le tout augmenté de plusieurs procédés & observations; & publié par M. HELLÔT, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres. Volume in-4°. pag. 412. A Paris, chez la Veuve Pissot, Libraire, Quay de Conty, à la Croix d'Or, Jean Thomas Hérissant, rue S. Jacques, à S. Paul; Pissot fils, Libraire, Quay des Augustins, à la Sagesse, 1750.

**M**ONSIEUR Hellot, comme on le voit par le titre, est le Traducteur de cet ouvrage, mais comment l'est-il, en homme supérieur à la matière qu'il traite, & qui a beaucoup ajouté au texte de l'Auteur qu'il a choisi. M. Hellot n'a point suivi le traité de la fonte des mines de M. Schlutter servilement, & sans y placer à propos des remarques judicieuses & Sçavantes, & sans rapporter différens procédés souvent préférables à ceux de l'original: il a même été obligé dans

plusieurs endroits de faire quelques corrections, en rendant à M. Schlutter toute la Justice qu'il mérite, car tous les habiles Chymistes, & M. Hellôt est du nombre, conviennent que l'ouvrage de M. Schlutter est excellent pour le fond des choses qu'il traite, & pour la pratique: malgré ces avantages, il auroit pu arriver que cette traduction n'auroit eu qu'un succès médiocre, si on l'avoit laissée conforme à l'original: on sçait qu'il ne suffit pas que les matières soient bien trai-

tées, il faut du choix, de la liaison, & de l'ordre dans les différentes parties qui composent le tout. Les Lecteurs n'aiment point les répétitions toujours ennuyeuses, & souvent éloignées de l'objet principal; ils sont charmés de la clarté dans l'explication des procédés; on ne lit rien ici qui ne soit fait pour les gens de l'Art. L'ouvrage est devenu méthodique par les augmentations, & les retranchemens que le Traducteur a fait: le discours qui est précis ne sent point la traduction; il est vrai que M. Hellot ne l'a point faite d'après le texte Allemand, car il convient qu'il ne le sçait pas; il y a suppléé par un moyen plus avantageux pour les Lecteurs: il a engagé le Sieur Koenig à faire la traduction Littérale, & M. Hellot qui travaille depuis 25 ans à faire des recherches sur les mines, l'a ensuite refondue en entier, de manière qu'il s'est contenté d'en prendre le sens avec l'esprit des méthodes qui y sont renfermées, en sorte que cette traduction ne ressemble au texte Allemand que dans la plupart des procédés que M. Hellot convient avoir tirés de M. Schlutter: M. Hellot a cependant un peu changé la théorie de quelques opérations, & il nous en rend une bonne raison; il l'a trouvée, dit-il, plus applicable aux ouvriers Allemands, qu'aux Physiciens qui recherchent une théorie plus exacte & plus profonde. Enfin un ouvrage n'est point gâté quand il est retouché par une main Française

& habile: les notes que l'on trouve dans le corps de l'ouvrage, sont distinguées du reste du discours par une notice particulière. M. Hellot a inféré ici les observations d'un Auteur Allemand qui a fait un petit traité sur l'Art de la Fonderie, mais on ignore son nom.

M. Hellot n'a rien épargné pour rendre sa traduction, ou plutôt son ouvrage complet, car il a joint à ses propres remarques celles de M. *Saut & Blumenstein*, qui ont beaucoup de théorie & de pratique *dans la fonte des mines*. Il a encore tiré plusieurs faits importants, des Manuscrits de M. Homberg & quelques observations qui appartiennent à M. Grosse, l'un & l'autre regarde la matière dont il s'agit. M. Schlutter n'ayant rien écrit sur la préparation du bleu d'Azur, M. Hellot a rapporté les opérations qu'il faut faire sur ce Minéral; elles sont traduites des transcriptions Philosophiques: il a encore jugé à propos d'ajouter, à ce qu'a dit M. Schlutter sur la fabrication du Soufre, des Vitriols, & de l'Alun, plusieurs Mémoires dont les uns appartiennent à M. Geoffroy, & les autres à M. Homberg. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire qu'il y a peu d'ouvrage aussi étendu que celui-ci, sur l'art de fondre les métaux, & sur les moyens d'examiner les mines. M. Hellot a cru devoir omettre ce qui regarde l'exploitation des mines de Fer, parce que ces mines sont très bien gouvernées en France; de plus notre Auteur nous an-

nonce qu'il doit paroître un ouvrage sur cette matière dont il fait beaucoup de cas : nous nous servons de son annonce pour en avertir le Public, & de son suffrage pour l'en prévenir d'une manière avantageuse.

Nous n'entrerons point dans le détail des préparations & de toutes les opérations Chymiques nécessaires à la *fonte des mines*, il est évident qu'il faut consulter le Livre même : il nous suffit d'avertir que l'on y trouve tous les indices qui font connoître, si une mine contient du Fer, du Plomb, du Cuivre, de l'Or, de l'Argent, de l'Etain, & tous les autres Métaux & Minéraux ; on y donne le moyen de les éprouver, de les séparer, enfin l'art de distinguer les différentes qualités des mines, avec le moyen de connoître la quantité du métal qu'elles contiennent.

Nous parlerons en peu de mots de la Préface qui renferme plusieurs choses intéressantes. Notre Auteur attribue le peu de succès que les Entrepreneurs ont assez communément dans l'exploitation des mines, au manque de connoissance que l'on a eu jusqu'à présent dans la manière de s'y prendre, d'en suivre les filons, & de sçavoir juger exactement de la valeur, de la qualité, & du plus ou moins d'abondance de la mine. On sçavoit déjà, & M. Hellot nous le confirme, qu'il y a peu d'Etats en Europe aussi abondans en mines que la France. On se trouvera convaincu de cette vérité, si on lit le dénom-

brement très-curieux que M. Hellot a fait de toutes les mines qui sont dans chaque Province de la France. On trouve par cet état quel est la qualité de la mine, si elle a déjà été exploitée, & le succès qu'elle a eu. On peut beaucoup profiter des remarques que fait M. Hellot à ce sujet ; les éclaircissemens & les détails que l'Auteur nous rapporte, lui ont été adressés de bonne part.

Dès le temps du Roy Charles VI. on reconnut qu'on pouvoit retirer de grands avantages de la bonne exploitation des mines ; ce Prince fit en conséquence un Edit en 1413, pour régler la manutention de cette partie. Les Rois ses successeurs ont continué à donner différens Réglemens, mais c'est principalement sous le règne de M. le Duc d'Orléans que l'on a constaté l'existence & la quantité des mines que l'on connoissoit en France : auparavant on n'agissoit souvent que sur des traditions, & la vérification ne répondoit pas toujours à ce que l'on avoit entendu dire : de plus on ignoroit dans presque toutes les circonstances ce qu'il falloit faire ; c'est ce qui a obligé la plupart de ceux qui exploitent des mines à faire venir des ouvriers de l'Allemagne : ces ouvriers ne sont pas cependant si supérieurs qu'il soit difficile de les égaler & même de les surpasser, d'autant plus que ce ne sont pas les plus habiles qui se proposent de quitter leur Pays pour venir exploiter les mines de France. On fera par la suite en état

de former des ouvriers , de les faire travailler suivant de bons principes, & ce qui ne fera pas moins avantageux , c'est qu'avec le Livre de M. Hellot , on formera des Directeurs habiles & nécessaires pour conduire ceux qui se destinent à travailler sous terre , & dans les différens fourneaux d'une Fonderie. Il faut espérer que l'on verra incessamment clair dans une matière que quelques personnes ont jusqu'ici eu intérêt d'embrouiller. L'exploitation des mines a été pendant longtemps un prétexte pour faire concevoir aux intéressés de grandes espérances , & un gain prompt & considérable : si on lit la Préface de M. Hellot , on verra combien il faut rabattre de ces propositions plus éblouissantes que réelles , & en général une mine de quelque nature qu'elle soit , ne peut produire un revenu honnête que par la bonne administration. Pour éviter toutes les supercheries , on exige présentement de ceux qui demandent des concessions , qu'ils répondent à plusieurs questions , elles marquent la sagesse du ministre qui veut prévenir les abus qui pourroient se commettre dans les exploitations. On trouvera toutes les questions dont il s'agit dans la Préface de M. Hellot.

L'ouvrage est divisé par chapitres ; les premiers traitent de la disposition d'un laboratoire convenable à faire les essais des métaux que contiennent les mines ; on enseigne la construction des différens four-

neaux , & l'on indique quels doivent être tous les ustensiles nécessaires à l'opération des mines. On rapporte tous les poids qui sont propres aux essais ; enfin toutes les méthodes qu'il faut suivre pour choisir les mines y sont expliquées dans le plus grand détail ; puis on apprend comment on connoît ce qu'elles contiennent d'Or & d'Argent , & même si elles en renferment. L'Auteur traite ensuite de chaque mine , comme celles de Cuivre , de Plomb , d'Etain , le Cobolt , le Cinabre , l'Antimoine , le Vitriol , l'Alun , &c. On explique tous les essais qu'il faut faire pour connoître ce que le Bronze & le Fer contiennent d'Argent ; on y apprend toutes les manières dont on affine & raffine l'Or & l'Argent avec les différens titres de l'un & de l'autre métal : l'on traite par conséquent de l'alliage dans les monnoyes. Les derniers chapitres roulent sur les différentes manières de faire le départ , & de purifier l'Or & l'Argent. On voit par cette courte analyse quels ont été les objets que M. Schlutter a considérés , & quelles sont les augmentations dont M. Hellot a enrichi un ouvrage fort connu & fort estimé des Sçavans ; il deviendra par cette traduction plus utile & à la portée d'un très-grand nombre de personnes. C'est le service que M. Hellot a rendu au Public : on verra avec plaisir le second volume,

ELIÆ LUZACI, EL. FIL. DISQUISITIO POLITICO MORALIS, num civis innocens iræ hostis, longè potentioris, justè permitti possit, ut excidium totius civitatis erit & in, &c. C'EST-A-DIRE : *Dissertation Politique & Morale, sur la question, s'il est permis d'abandonner à la vengeance d'un Ennemi supérieur en force, un Citoyen innocent, pour sauver toute la Ville.* A Leïde, aux frais de l'Auteur, 1749. Brochure in-8°. de 92 pp. non compris la Préface en 14 pp.

CETTE Dissertation est annoncée dans la Préface, par le jeune Hollandois qui en est l'Auteur, comme un essai qu'il avoit fait, il y a quatre ou cinq ans, de ses forces pour s'exercer. Ayant depuis ce temps revu & limé cet essai, autant que ses affaires ont pu le lui permettre, il le présente au Public, en réclamant l'indulgence que le titre de jeune Auteur semble devoir faire accorder plus aisément : & les connoissances que cet essai marque dans l'Auteur sur les sujets qu'il a traités, ne peuvent être qu'un favorable augure de sa capacité dans les autres matières qu'il pourra discuter par la suite.

La Préface de cet opuscule contient une espèce d'Histoire abrégée du Droit Naturel, & surtout de la Morale comme science politique, autant que les lumières de la raison ont permis jusqu'à présent d'en approfondir les principes. Cette science, selon que l'observe l'Auteur, présentée d'abord sous une forme symbolique & énigmatique, sans raisonnement & avec les seuls secours que l'éloquence pouvoit lui prêter, n'est parvenue que successivement & après bien du temps, au point de perfection où l'ont portée

aujourd'hui la méthode des Mathématiciens, & la connoissance plus approfondie des rapports de chaque homme avec ses semblables, surtout avec ses Concitoyens. C'est ainsi, ajoute l'Auteur, qu'on est à présent parvenu à démontrer que l'obligation de contribuer autant qu'il est en nous au bien général de la Société, est pour chacun de nous une première loi naturelle, d'où dérivent toutes nos obligations générales & particulières envers nos semblables.

La connoissance de cette première loi n'est pas nouvelle, mais jusqu'à présent on n'en avoit pas fait tout l'usage dont elle devoit être, & les ouvrages même les plus récents de l'Allemagne sur le Droit Naturel, faute de méthode n'ont pas la perfection qu'ils devroient avoir. Il semble que les Auteurs y aient plus cherché à appuyer leurs démonstrations sur les autorités des anciens, qu'à les déduire des vrais principes, & leurs définitions sont plus conformes aux idées qu'ils ont eu intérêt de donner de chaque chose, pour y adapter leurs réflexions, qu'à celles que présente la nature même de la chose. Si l'Auteur a connu l'excellent ouvrage de Domat, & surtout

son



son petit traité des Loix, il semble qu'il auroit pu lui rendre à ce sujet la justice que mérite un plan si juste & si bien présenté de toutes les Loix naturelles & positives.

C'est d'après la méthode Mathématique que l'Auteur annonce avoir traité le sujet de sa Dissertation. Mais afin de faire voir la différence d'un système ainsi lié & appuyé, d'avec ceux qui n'ont pour base que les méthodes ordinaires, toujours trop incertaines, l'Auteur fait précéder l'établissement de son système par l'exposition des autres systèmes dont il se propose de faire voir le peu de solidité. De plus, comme la question dont il s'agit est nécessairement liée avec les droits de ceux qui gouvernent & avec les devoirs de chaque Citoyen envers sa Ville & sa Patrie, l'Auteur a cru devoir encore commencer sa Dissertation par la discussion des divers sentimens des Auteurs sur ce sujet. N'ayant rien trouvé dans ces sentimens qui le satisfît, il a cru pouvoir, sans s'arrêter à l'autorité de tous les Sçavans dont il a discuté les opinions, marquer hardiment son propre avis.

Ainsi cet opuscule s'est trouvé comme insensiblement composé de trois parties ou chapitres qui contiennent ; 1°. l'exposition & la discussion des divers sentimens que l'Auteur a connus sur l'origine des Villes ; 2°. les diverses opinions qui semblent avoir résulté de ces systèmes sur la question dont il s'agit, & leur réfutation ; 3°. l'établissement de l'avis de l'Auteur sur cette même

*juillet.*

question. Le troisième de ces chapitres n'occupe guère qu'environ la cinquième partie de l'étendue du premier & le tiers de la longueur du second.

Au sujet de l'origine des Villes, l'Auteur observe d'abord combien ceux qui ont traité cette matière ont jugé importante la connoissance de cette origine fondée sur ce raisonnement : c'est la cause qui fait découvrir la fin, & ce n'est que par cette découverte de la fin qu'on s'instruit des moyens. Mais, ajoute l'Auteur, ceux qui ont suivi une pareille méthode ont inutilement cherché ce qu'ils se flatoient de trouver, & on ne doit pas s'en étonner, car ils commençoient par supposer ce qui n'est pas. Comment, disoient-ils, tant d'hommes libres par leur nature, comment tant de peres de familles, qui étoient chacun dans leurs maisons comme autant de Souverains, ont-ils pu renoncer à cette liberté, à cette puissance si naturelle & si flatteuse, pour se soumettre à un joug, dont ils ne pouvoient se dissimuler la dureté ? Il a fallu sans doute pour les engager à un tel sacrifice la cause, la raison, l'utilité les plus importantes. Partant de là ils ont donné pour cause de ce changement, l'indigence, la violence des méchans, la crainte de ceux qui étoient les plus puissans, le désir de pourvoir à la sûreté, la foiblesse des familles divisées, le goût naturel de l'homme pour la société, toutes causes qui se réduisent à une seule : savoir le besoin réciproque que les

S ff

hommes ont eu les uns des autres.

Tels ont été les sentimens de Platon, de Grotius, Puffendorf, &c. L'Auteur en expose encore plusieurs autres, & les réfute tous avec un détail que nous ne pouvons suivre. Nous observerons seulement qu'il attaque le principal fondement de toutes ces opinions, en soutenant que selon toutes les apparences, & selon Cocceius, Lock, Volfius & Puffendorf même, les hommes n'ont jamais été tous libres & égaux : il ajoute que si les hommes étoient tous nés libres comme on le suppose, ils n'eussent jamais changé d'état. Il examine les divers pactes supposés par les Auteurs entre les Citoyens de chaque Gouvernement. Il soutient que les hommes avoient d'autres voyes & surtout celle des alliances pour pourvoir à leur sûreté, que du moins les peres de familles n'auroient pas pu transmettre aux Souverains qu'ils auroient reconnus pour tels, plus de pouvoir que ces peres de familles en avoient eux-mêmes sur leurs enfans. Il fait voir que l'on n'a nullement besoin de ces pactes exprès ou tacites pour établir le droit des Souverains, que l'Ecriture Sainte nous marque si bien venir de Dieu. Il ajoute que ces systèmes sont non seulement faux, mais dangereux : que les Villes & les Empires ont pu se former d'une infinité de manières différentes : que le pouvoir naturel d'un pere de famille, celui d'un aîné sur toute la famille, qui s'étendait par la suite de plus en plus

formoit autant de Colonies différentes, semblent en offrir des images : que l'Histoire ne nous montre point d'exemple de ces Sociétés ou Etats formés par des pactes particuliers ; mais que de quelque manière que les diverses espèces de Gouvernemens se soient établies ; le principe qui suffit pour y déterminer les différens droits & devoirs de ceux qui gouvernent & de ceux qui sont gouvernés, est que chacun doit contribuer, autant qu'il est en lui, au bonheur de tout le genre humain & de sa société particulière, en préférant toujours la félicité du plus grand nombre.

Nous ne nous arrêtons pas à remarquer les diverses opinions rapportées par l'Auteur, sur le sujet principal de sa Dissertation, ni la réfutation qu'il en a faite, ce détail nous méneroit trop loin. Nous nous contenterons d'observer que toutes ces opinions, qui se réduisent à soutenir, ou l'affirmative, ou la négative sur la question proposée ; roulent sur deux principaux objets : sçavoir d'un côté l'obligation de procurer le bien commun de la Ville à quelque prix que ce soit, d'un autre côté la restriction de cette obligation dans le cas auquel on ne peut sauver la plus grande partie sans perdre un Membre de la Société. Du reste ces opinions dans le détail varient beaucoup par la diversité des raisons que chacun donne de son sentiment. L'Auteur oppose à chacune de ces raisons une réponse particulière, indépendante de la réfutation qu'il a faite auparavant

des divers systèmes sur l'origine des Villes: il se sert cependant aussi de cette réfutation quand elle peut s'appliquer, & il cite continuellement dans ce chapitre comme dans le précédent & dans le suivant, ceux qu'il réfute ou sur lesquels il s'appuie.

Pour venir à ce qui concerne l'établissement de l'avis de l'Auteur, il commence par définir ce que c'est que Cité, société Civile, péril imminent, droit naturel; à ces définitions il joint diverses propositions qu'il donne par forme d'axiomes & comme démontrées. Elles sont en effet courtes & paroissent assez évidentes. Enfin il tire de ces espèces de Théorèmes diverses conséquences qui composent son avis, & il appuie ensuite son avis sur différentes réflexions fort courtes, mais dont quelques-unes sont plus expliquées par des notes.

Ainsi il observe d'abord qu'il entend par Société Civile, par Etat ou Gouvernement, *plurium statum in quo omnium vires ad idem tendere debent ... & qui ad communem salutem, .... determinatur per unius [vel plurium] voluntatem*, & que chaque homme doit contribuer au bien commun de tous les autres selon sa position; il ajoute que les questions politiques morales dépendent de la combinaison de toutes les circonstances, mais que les hommes ne peuvent les embrasser toutes, ne pouvant se déterminer dans ces questions que par des probabilités plus ou moins grandes, selon qu'ils auront réuni la

combinaison de plus ou de moins de circonstances, & non par des certitudes. Il conclut de ces définitions & de ces principes, ainsi que de plusieurs autres, que ceux qui gouvernent devant tendre au bien commun, ont le droit de livrer à un Ennemi puissant, qui les menace, un Citoyen innocent, s'ils peuvent par cette voye sauver la Ville ou l'Etat qu'ils gouvernent, & conséquemment qu'il ne s'agit que d'examiner si un tel sacrifice peut procurer le bien commun qu'on s'y propose. Mais sur ce point l'Auteur pense, par plusieurs raisons qu'il détaille, que le succès d'un tel sacrifice est trop incertain, que les dangers même pour la ruine de la Ville ou de l'Etat en sont trop grands, pour qu'il puisse être regardé comme avantageux, & conséquemment pour que ceux qui gouvernent aient le droit de le faire. Il ajoute qu'au contraire la générosité que montrera une Ville ou un Etat qui refusera un tel sacrifice, est capable de lui faire faire des prodiges incroyables de valeur suffisans pour sa défense, de lui procurer de la part des autres Etats les secours les plus puissans, de faire rechercher son alliance, de rendre sa sûreté durable, de prévenir des demandes si dures de la part de tout agresseur; qu'enfin quel que soit le succès de ce généreux refus, il paroît ne pouvoir qu'être avantageux au genre humain considéré en général, que le parti contraire y sembleroit fort préjudiciable, & qu'ainsi la règle

de probabilité décide pour ce refus. Du reste en donnant cette décision, l'Auteur observe que toutes les questions politiques dépendent des circonstances qui varient à l'infini ; il ne se flatte point d'avoir établi une règle générale qui soit sans exception, mais seulement d'avoir indiqué comment de pareilles questions pouvoient se décider.

Quoique l'Auteur se soit surtout attaché dans cette Dissertation à faire usage de la meilleure méthode, nous croyons qu'il auroit ajouté plus de perfection à son ouvra-

ge, s'il avoit traité son sujet d'une manière moins abstraite & moins scholastique. Les notes qu'il a jointes à son texte, pour expliquer & justifier dans ce texte ce qui lui a paru en avoir le plus de besoin, sont si chargées, si supérieures au texte par leur étendue & quelquefois si compliquées, qu'elles sont trop perdre de vue le texte, & qu'elles rendent du moins un peu difficile la lecture d'un ouvrage qui sembleroit exiger que l'agrément y fût proportionné à l'utilité.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE ROME.

**C**ODEX *Liturgicus Ecclesie Universæ in XV. libros distributus... nunc primum prodit.* Josephus Aloysius Assemani ad manuscriptos Codices Vaticanos aliosque Castigavit, recensuit, Latine vertit, & variantibus lectionibus illustravit. Romæ, ex Typographia Comarex, 1749. in 4°. Tel est le titre de l'ouvrage dont nous annonçons le premier vol. pour en donner une notice, & faire voir le plan de l'Auteur, nous marquerons le sujet des XV. Livres qui composeront le corps entier de l'ouvrage ; I. de Catechumenis ; II. de Baptismo ; III. de Confirmatione ; IV. de Eucharistia ; V. de Pœnitentia ; VI. de Extrema Unctione ; VII. de Matrimonio ; VIII. de Mi-

noribus Ordinibus ; IX. de Sacris Ordinibus ; X. de Religioforum initiatione, benedictionibus & consecratione ; XI. de Psalmodia ; XII. de Benedictionibus & consecrationibus Episcopis reservatis ; XIII. de Benedictionibus Sacerdotalibus ; XIV. de suffragiis Defunctorum ; XV. de Sanctorum Canonizatione, Festis & Calendariis, &c. L'Auteur réduit à ces XV. Classes toutes les anciennes Liturgies qu'il veut faire entrer dans sa Collection. Il rapporte les pièces dans leurs Langues originales, auxquelles il joint une version Latine, ou nouvelle, ou corrigée, avec des notes sur les endroits qui paroîtront en demander ; parmi ces pièces, on trouvera des Missels, des Livres de Psalmodies tirés d'anciens Manuscrits, qui n'ont jamais paru ; on y verra l'Histoire de chaque Eglise relativement à la Liturgie. L'Au-

teur aura soin de marquer toujours les sources où il puisera , &c. On rendra compte du premier volume dans un des Journaux suivans.

*De obelisco Augusti Casarii e Campi Martii ruderibus nuper jussu Benedicti XIV. P. M. eruto, Commentarius Aug. M. Bandin, tabulis elegantissimis exornatus. Romæ, 1750. in-fol.*

*Della moneta è della natura de Contratti dissertazioni due. In Roma, 1750. in-4°. On nous marque que ce Livre est très-sçavant & très-estimé.*

## FRANCE.

### DE MONTPELLIER.

*Assemblée publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grande Salle de l'Hôtel de Ville de Montpellier, le 8 May 1749. de l'Imprimerie de Jean Martel, Imprimeur du Roy, des Etats Généraux de Languedoc, & de la Société Royale des Sciences, 1749. in-4°. Les pièces dont la lecture a occupé cette Assemblée, sont I. l'Eloge de M. de la Croix de Castries, Archevêque d'Alby. II. L'Eloge de M. de la Peyronie: ces deux Eloges furent prononcés par M. de Ratte, Secrétaire perpétuel de l'Académie. III. Examen des Eaux Minérales de Pomaret, par M. Montet. IV. Nouvelles expériences sur la décoloration du Vin rouge, par M. Peyre. V. Projet d'un ouvrage sur la manière d'élever les Vers à soie, par M. l'Abbé de Sauvages. VI. Essai sur les ma-*

ladies des Vers à soie appelés les Jaunes & les Mufcadins. VII. Recherches sur la cause qui produit les Mufcadins.

### DE PAU.

*Mémoire sur la nature & les propriétés des Eaux Minérales de Bagnères, lu le 25 Janvier, 1749. à l'Académie Royale des Sciences & beaux Arts de Pau, par M. le Baig, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Membre de cette Académie. Chez Jean Dupoux, Imprimeur de l'Académie, 1750. in-8°.*

### DE BESANÇON.

Histoire de l'Eglise, Ville & Diocèse de Besançon, qui comprend la suite des Prélats de cette Métropole, depuis la fin du second siècle ... ce qui s'est passé de plus mémorable dans leur Diocèse, la discipline ancienne; & les changemens qui y sont arrivés; l'Histoire abrégée de ses principaux Bénéfices, &c. Par M. F. J. Dunod de Charnagé, Ecuyer, ancien Avocat au Parlement, & Professeur Royal, &c. Chez Cl. Jos. Daclin, Imprimeur, & J. B. Carmet, Libraires, 1750. in-4°. 2 vol. A la fin du premier volume on trouve les preuves pour l'Histoire de l'Eglise de Besançon: le second est terminé par le Poëille des Bénéfices de ce Diocèse, & par l'explication de quelques Inscriptions antiques. On rendra compte de cet ouvrage dans quelqu'un des Journaux suivans.

## DE BORDEAUX.

*Dissertation sur les Eaux Minérales du Mont de Marfan*, adressée à MM. de l'Académie Royale des Sciences de Bordeaux, par M. Jean Bebeder, Docteur en Médecine & Correspondant de la même Académie. Chez P. le Brun, Imprimeur, Aggrégé de l'Académie Royale des Sciences, 1750. in-12. Cette Dissertation qui a été lûe avec satisfaction dans plusieurs Assemblées de l'Académie de Bordeaux, comprend deux parties: l'Auteur dans la première rend compte des expériences Chimiques qu'il a faites sur les Eaux Minérales de la Ville de Marfan; la seconde roule sur les effets de ces Eaux, & sur la manière de les administrer.

## DE PARIS.

*Théorie nouvelle de la parole & des Langues*; contenant une Critique abrégée de tous les Grammairiens anciens & modernes, par M. le Blan, Avocat. Chez Mérigot, pere & fils, Libraires, Quay des Augustins, 1750. in-12.

*Les principes de la Jurisprudence Françoisé*, exposée suivant l'ordre des diverses espèces d'actions qui se poursuivent en Justice. Chez Briasson, rue S. Jacques, 1750. in-12. deux volumes.

*Anthroponomie*, ou l'art de disséquer les muscles, les ligamens, les nerfs & les vaisseaux sanguins du corps humain; auquel on a joint

une Histoire succinte de ces vaisseaux; avec la manière de faire les injections, de préparer, de blanchir les os, & de dresser les Squelettes; de préparer toutes les différentes parties, & de les conserver préparées, soit dans une liqueur propre à cet effet, soit en les faisant sécher; celle d'ouvrir & d'embaumer les Cadavres. On y donne aussi la description des matières propres à chacune de ces préparations & la figure des instrumens. Chez le même Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12. 2 vol.

*Arrêts Notables de la Cour du Parlement de Provence*, recueillis par feu M. Balthazar de Bezieux, Seigneur de Valmoussé, Conseiller du Roy, Président.... sur diverses matières Ecclésiastiques, Civiles & Criminelles; avec les motifs des Juges qui les ont rendus. Ouvrage divisé en neuf Livres qui serviront de continuation aux deux Compilations de Boniface, avec une table des Livres, Titres, Chapitres & Paragraphes, & une dernière fort ample des matières par ordre alphabétique, par M. Sauveur Eiriés, Avocat au même Parlement. Chez P. G. le Mercier, Desaint & Saillant, & J. Thom. Hérissant, 1750. in-fol. Dans un des Journaux suivans on rendra compte d'une Préface qui est à la tête de cette nouvelle Compilation, du plan & de l'ordre de l'Auteur, ainsi que de la matière qu'il a embrassée.

*Ambassades de M. de la Hoderie en Angleterre, sous le Règne de Henry IV. & la Minorité de Louis XIII.*

depuis les années 1606. jusqu'en 1611. 1750. in 12. 5 vol. On trouve cet ouvrage à Paris, chez P. G. le Mercier.

*Traité de la dévotion à la Sainte Vierge Mère de Dieu*, tiré de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, avec des Réflexions & des Prières, dédié à Madame la Duchesse de Luynes, divisé en trois parties, &c. par M. Ballet. Chez Prault pere, Quay de Gêvres, & J. B. Garnier, rue S. Jacques, 1750. in-12.

*Ancedotes Littéraires*, ou Histoire de ce qui est arrivé de plus singulier & de plus intéressant aux Ecrivains François, depuis le renouvellement des Lettres, sous François I. jusqu'à nos jours. Chez Durand, rue S. Jacques, & Piffot, Quay des Augustins, 1750. in-12. 2 vol.

*Les Muses en France*, ou Histoire Chronologique de l'origine, du progrès, & de l'établissement des Belles-Lettres, des Sciences & des beaux Arts dans la France; contenant la fondation des Universités, des Collèges, des Académies Royales, des Ecoles célèbres de ce Royaume, & les personnes illustres qui les premières se sont le plus distinguées en France, soit dans les Sciences, soit dans les Arts. Par A. M. le Févre. Chez J. F. Quillau fils, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12.

*Le Théâtre ouvert au Public*, ou Traité de la Tragédie & de la Comédie, dans lequel après avoir rapporté l'origine de ces deux Poèmes, on donne des règles exactes

pour en juger. Ouvrage utile à toutes sortes de personnes, particulièrement à ceux qui fréquentent les Spectacles; en deux parties, traduit de l'Anglois. Chez J. F. Quillau fils, 1750. in-12.

*Traité de la cause & des Phénomènes de l'Electricité*, par M. Boulanger. De l'Imprimerie de la Veuve David, & chez Pecquet, Libraire, rue de la Huchette, 1750. in-8°. 2 parties.

*Cause mécanique de l'Electricité*, Chez P. Prault pere, Quay de Gêvres, 1749. in-12.

*Traité des pierres gravées*, par P. J. Mariette. De l'Imprimerie de l'Auteur, 1750. in-fol. 2 vol. Outre le traité des pierres gravées; cet ouvrage comprend encore beaucoup d'autres pièces intéressantes qui en sont des dépendances, ou qui y ont rapport. On y trouve 1°. l'Histoire des Graveurs en pierres fines; 2°. le Manuel de la Gravure en pierres fines & ses dépendances; ce Manuel contient la description des pierres précieuses, & autres pierres fines propres à la gravure; la pratique de la gravure en creux, & de celle en relief sur les pierres fines; de la manière de contrefaire les pierres gravées avec du verre coloré; observations sur les diverses manières de tirer des Empreintes, sur la façon de monter les pierres gravées, & comment on les conserve dans les Cabinets; 3°. Bibliothèque Dactylographique, ou Catalogue raisonné des ouvrages qui traitent des pierres gravées, avec le Catalogue des Li-

vres qui composent cette Bibliothèque. Tel est le contenu du premier volume. On voit dans le second le recueil des pierres gravées du Cabinet du Roy, divisé en deux parties: la première qui est précédée d'une Préface Historique sur ces mêmes pierres, contient les sujets avec leur explication; & la seconde contient les têtes. Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage.

*Dictionnaire des Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, Logogriphes, Rébus, &c. sous lesquels les plus célèbres Peintres, Graveurs & Dessinateurs ont dessiné leurs noms, traduit de l'Allemand de M. Christ,*

Professeur de l'Université de Leip-sick. Chez Sébastien Jorry, Imprimeur-Libraire, Quay des Augustins, 1750. in-8°. Le Traducteur a mis à la suite de ce Dictionnaire, des marques communes, de Peintres, Graveurs & Dessinateurs, tirées des figures de leurs différens instrumens, & des marques particulières tirées de la signification de leurs noms, armes.... & représentées en formes de Logogriphes, Rébus, &c. avec des supplémens de ce Dictionnaire des Monogrammes... tirés de l'Abbé de Marolles, de Florent le Comte, de l'Abacédaire des Peintres.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS DE JUILLET 1750.

<i>HISTOIRE des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin, &amp;c.</i>	447
<i>La figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. Bouguer &amp; de la Condamine, &amp;c.</i>	459
<i>Essais sur divers sujets de Littérature &amp; de Morale, &amp;c.</i>	468
<i>Traité de la structure du Cœur, de son action &amp; de ses maladies, &amp;c.</i>	471
<i>Histoire des révolutions de l'Empire de Constantinople, &amp;c.</i>	480
<i>Dissertation sur les principales Tragédies anciennes &amp; modernes, &amp;c.</i>	485
<i>La situation du Pierreux dans l'opération de la Taille par le bas appareil, &amp;c.</i>	489
<i>De la fonte des Mines, des Fonderies, &amp;c.</i>	496
<i>Elia Luzaci, El. Fil. Disquisitio Politico Moralis, &amp;c.</i>	500
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	504

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
A O U S T.



A PARIS.

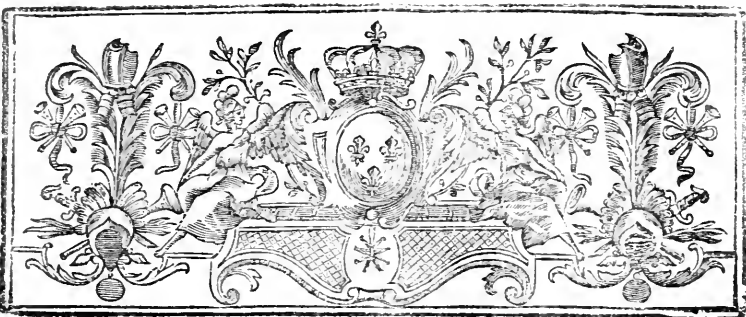
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur.  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

---

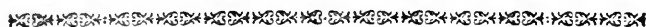
M. D C C. L.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



A O U S T M. D C C. L.

ANNALI D'ITALIA DAL PRINCIPIO DELL' ERA VOLGARE  
fino all' anno 1500. C'EST-A-DIRE : *Annales d'Italie , depuis le  
commencement de l'Ere vulgaire , jusqu'en l'an 1500. par Louis An-  
toine MURATORI , Bibliothécaire du Sérénissime Duc de Modène.  
Tome premier , qui va depuis la première année de l'Ere vulgaire  
jusqu'à l'an 221. in-4°. A Milan , aux dépens de Jean-Baptiste Pas-  
quali , Libraire de Venise , 1744.*

**L** Es Annales d'Italie font enco-  
re un de ces ouvrages , dont  
l'interruption du commerce causée  
par la dernière guerre , ne nous  
*Acût.*

avoit pas permis de parler ausûtôt  
que nous l'aurions souhaité. Mais  
la réputation de l'Auteur & l'im-  
portance de l'ouvrage , nous font

T t ij

croire , que le compte que nous allons en rendre , aura pour ainsi dire encore les graces de la nouveauté.

Le grand âge de feu M. Muratori , & l'espérance que quelques-uns des Sçavans de la Nation , entreprendroit d'en donner une Histoire complete , l'avoient longtemps empêché d'y travailler. Il voyoit avec une sorte de peine que tout ce qui concerne la partie de l'Histoire Civile , n'étoit point encore suffisamment éclairci. Car il convient que par rapport à l'Histoire Ecclésiastique d'Italie , les Annales de Baronius & ses Continuateurs n'ont rien laissé à désirer. Il remarque cependant que tous ces Auteurs ont écrit en Latin , & quoique qu'il connoisse sans doute l'ouvrage du P. Orsi , il ne laisse pas de dire , que si on excepte quelques abrégés des annales du Sçavant Cardinal , l'Italie n'a point comme la France , l'avantage d'avoir en Langue vulgaire une Histoire Ecclésiastique complete : rien en un mot qui approche de celle de M. Fleury.

L'Histoire Civile d'Italie étoit donc la seule selon lui , qui eût besoin d'être traitée avec plus d'exactitude & d'étendue. Il est vrai , dit-il , qu'on a de grandes obligations à Sigonius , & que ce qu'il a écrit sur l'Empire d'Occident , & sur le Royaume d'Italie , mérite beaucoup de louanges. Mais son Histoire ne commence qu'avec Dioclétien , & finit à l'Empereur Rodolphe I. & depuis que

cet Ecrivain est mort , on a découvert grand nombre de Monumens fort propres à l'enrichir. D'ailleurs Sigonius a le défaut de ne point citer les garands , silence qui est avec raison toujours fort suspect. M. Muratori ne parle point ici des autres Auteurs qui ont écrit l'Histoire générale d'Italie , parce qu'il n'en connoit , dit-il , aucune qu'on puisse comparer à Sigonius.

Toutes ces raisons ont enfin déterminé M. Muratori à se charger d'un travail dont tout le monde sentoit la nécessité , mais que personne cependant n'avoit le courage d'entreprendre ; il en fait sentir les difficultés , & il avertit qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans les Annales d'Italie une suite non interrompue des Princes qui y ont successivement paru sur la scène , moins encore toutes leurs actions , & le temps précis où elles sont arrivées. On ne verra que trop , dit-il , que l'Histoire d'Italie n'est pas plus heureuse sur ce point que toutes les autres.

On s'aperçoit dès le troisième siècle , quoique les Lettres y fussent encore en honneur , qu'on commence à manquer de lumière , soit pour bien développer les événemens , soit pour en bien fixer la Chronologie. Mais cette obscurité devient très-sensible dans le cinquième & incomparablement plus grande dans les suivans , c'est-à-dire , depuis que les Barbares s'étant emparés de l'Italie , y portèrent avec une infinité d'autres maux , une ignorance déplorable.

Non seulement la mémoire d'un grand nombre d'événemens s'est perdue, mais celle qui s'en est conservée, nous a été transmise avec tant de négligence, qu'on ne sçait en quel temps. les placer. Ajoutez à cela un inconvénient commun à toutes les Histoires, la difficulté de découvrir la vérité à travers cet amas de faussetés dont la partialité & la haine des Ecrivains l'ont obscurcie.

En général, continue-t'il, la plupart des Historiens qui dans ces siècles barbares ont entrepris d'écrire les événemens arrivés dans des temps fort éloignés de leur siècle, tantôt faute de monumens, & d'attention, tantôt par simplicité, & quelquefois même par des vues intéressées, y ont mêlé des fables, des bruits populaires, ou les traditions ridicules du peuple. » L'Histoire des siècles barbares d'Italie est remplie de *ces fausses marchandises*, & l'Histoire Ecclésiastique sans comparaison bien plus que la profane.

M. Muratori assure, qu'au milieu d'une si grande confusion, il n'a rien oublié pour démêler le vrai du faux, & dans l'incertitude, pour marquer du moins ce qu'il y avoit de plus probable. Il avertit en même temps, ceux qui n'ont encore aucune teinture de l'Histoire, qu'il » les promènera de temps en temps dans des Jardins agréables, mais que le plus souvent il » les fera passer à travers des forêts immenses & des déserts » affreux selon la diversité des Prin-

» ces bons ou mauvais, des heureux ou malheureuses influences du Ciel, des temps de paix ou de guerre, des prospérités ou des calamités publiques.

Lors même, dit-il, que l'Empire Romain étoit le plus il brillant, il eut des Empereurs qui furent l'opprobre du genre humain, des monstres de cruauté, nés également pour la ruine des autres & enfin pour la leur. Ensuite le Nord se déchaîna contre l'Italie, & y fit pleuvoir un déluge de maux. Insensiblement les guerres commencèrent à *devenir le pain quotidien* de l'Italie, & dans la suite de plusieurs siècles la plupart des Villes y furent bouleversées par les folles & furieuses factions des Gibellins & des Guelphes; en sorte, ajoute-t'il, que dans cette Histoire on trouve communément beaucoup plus de choses tristes qu'agréables.

» Mais ce mal, ajoute-t'il, n'est point particulier à la seule Italie. » On voit des scènes aussi désagréables dans les autres Nations. » Dieu a formé ce monde pour être plutôt le séjour des pleurs que celui des ris, afin de nous obliger d'en chercher un meilleur, dont la Foi Sainte que nous professons nous donne une douce espérance.

Outre l'utilité commune à toutes les Histoires, M. Muratori prétend que celle-ci offre encore un avantage qui lui est particulier, & il promet de le faire remarquer, c'est qu'en voyant les agitations, les malheurs & les calamités

„ affreuses qui ont désolé l'Italie  
 „ dans les siècles passés, on sentira  
 „ combien on doit de reconnois-  
 „ sance à la bonté Divine qui nous  
 „ a réservés à des temps non pas,  
 „ dit-il, certainement exempts de  
 „ maux, mais où les maux sont  
 „ sans contredit beaucoup moins  
 „ communs & beaucoup moins  
 „ accablans, que dans ces siècles  
 „ d'horreur où régnoient l'igno-  
 „ rance & la barbarie.

Il a cru devoir finir ses annales  
 à l'an 1500, parce que depuis ce  
 temps-là jusqu'à nos jours, on a un  
 si grand nombre d'Historiens qu'il  
 est aisé de s'instruire exactement  
 de tout le reste de l'Histoire. A  
 quoi il ajoute qu'ayant ébauché  
 dans celle des *Antiquités de la*  
*Maison d'Est*, les principaux évé-  
 nemens de l'Histoire générale d'I-  
 talie jusqu'en 1738, il lui eût été  
 fort désagréable de traiter de nou-  
 veau les mêmes matières.

Après avoir touché en peu de  
 mots les différentes opinions des  
 Chronologistes sur le temps de la  
 naissance de Notre-Seigneur, notre  
 illustre Annaliste, suivant l'o-  
 pinion des Chronologistes moder-  
 nes, place le commencement de  
 l'Ere vulgaire, l'an 749 de la fon-  
 dation de Rome, la quarante-cin-  
 quième année de l'Empire d'Augu-  
 ste, sous les Consuls Caius Julius  
 César, fils d'Agrippa, & Marc  
 Emile Paul. C'est à cette Epoque  
 que commencent ces Annales. Dans  
 l'impossibilité, où nous sommes de  
 les parcourir, nous nous contenterons  
 de faire sentir en passant la

méthode qu'il y suit, & de nous  
 arrêter sur les endroits, qui nous  
 paroîtront les plus propres à don-  
 ner quelque idée de la manière,  
 dont il a rempli un si vaste projet.

Conformément, dit-il, à un  
 sentiment très-ancien, & appuyé  
 sur l'autorité des Peres, il met  
 l'année de la Passion de Notre-  
 Seigneur sous les Consuls Lucius  
 Rubellius Geminus, & Caius Ru-  
 dius Geminus, la seizième année  
 de l'Empire de Tibère. „ D'au-  
 „ tres, ajoute-t'il, ont rapporté à  
 „ quelques - unes des années sui-  
 „ vantes un événement si mémo-  
 „ rable pour notre Religion; mais  
 „ il ne convient pas au-dessin que  
 „ je me propose, de m'étendre da-  
 „ vantage là-dessus, d'autant plus,  
 „ continue-t'il, qu'avec toutes les  
 „ ressources qu'on peut tirer de  
 „ l'esprit & de l'érudition, on n'a  
 „ encore pu parvenir, & que vrai-  
 „ semblablement on ne parvien-  
 „ dra jamais, à répandre du jour sur  
 „ une question si obscure. Il nous  
 „ doit suffire d'être assurés de la  
 „ certitude du fait, l'incertitude  
 „ où l'on est sur le temps, où il est  
 „ arrivé, étant pour nous de peu  
 „ d'importance.

Il fixe, dit-il, encore avec les  
 plus célèbres Chronologistes le  
 Martyre des Apôtres S. Pierre &  
 S. Paul à l'an 65 de J. C. Indi-  
 ction 8: la vingt-deuxième année  
 de Néron, sous les Consuls Aulus  
 Licinius Nerva Silianus, & Mar-  
 cus Vestinius Atticus. Car il faut  
 observer qu'à la tête de chaque an-  
 née M. Muratori marque toujours

celle de l'Ere vulgaire, le nombre de l'indiction, l'année du Pontificat du Pape, & du règne de l'Empereur, & enfin le nom des Consuls.

Mais s'il est certain que les deux Saints Apôtres ont souffert le Martyre à Rome, il observe qu'il n'en est pas de même du temps où ils l'ont souffert, sur quoi laissant aux Sçavans à accorder la manière dont s'expriment quelquefois les fastes Consulaires, il renvoye le Lecteur à ceux qui ont traité exprès ces matières. Généralement parlant il en use de même sur tous les points, où les Chronologistes sont partagés; il fait sentir en passant la difficulté & remet à d'autres la fatigue de l'éclaircir.

Ainsi il se contente de dire que suivant les conjectures de plusieurs habiles gens, le Pape S. Clément succéda à S. Lin l'an 67 de J. C. & il avertit que la Chronologie des Papes du premier siècle est fort embarrassée, & qu'il y a beaucoup de confusion dans celle de Damasc qui porte le nom d'Anastase le Bibliothécaire. Cependant il croit devoir s'y conformer par rapport à la première année du Pontificat de Soter, placée par Anastase sous les Consuls Quintus Junius Rusticus, & Caius Vettius Aquilinus.

Il s'arrête cependant un peu davantage sur la difficulté qu'il y a quelquefois de fixer le vrai nom des Consuls Romains, & l'année à laquelle ils en ont fait les fonctions. A la faveur des Inscriptions anciennes, dont-il a publié un

Sçavant recueil, il rectifie de temps en temps les fastes Consulaires, & les méprises où il prétend qu'elles ont quelquefois entraîné certains Auteurs, & même M. de Tillemont; il regarde cependant ce dernier comme un des Historiens les plus exacts qui aient paru de nos jours.

Au sujet d'Appius Atilius Brada, & de Titus Clodius Vibius Varus dont M. Muratori rapporte le Consulat à la vingt-troisième année de l'Empire d'Antonin Pie, notre Annaliste observe par exemple, que les Historiens se sont partagés sur le surnom de ce second Consul, les uns voulant qu'il s'appellât *Vernus*, & les autres *Varus*, question, dit-il, qui a été décidée en faveur de ces derniers, depuis qu'on a découvert à Lyon une très-belle Inscription, qui donne avec certitude les noms & les surnoms de ces deux Consuls. M. de Tillemont nomme simplement ce Consul, Titus Vibius Barus & non Varus, sans lui donner le prénom de Clodius, & ajoute de plus que S. Prosper & Cassiodore le font Consul pour la deuxième fois. Deux points sur lesquels il est assez étonnant que M. Muratori ne dise absolument rien, soit pour les confirmer, soit pour les réfuter.

Au reste il est aisé de voir en parcourant ses Annales, que M. Muratori fait beaucoup plus de fonds sur les Inscriptions que sur les Médailles. C'est ce qui paroît entr'autres dans un endroit, où il combat le sentiment du Cardinal

Noris & du Pere Pagi, qui fondés sur différentes médailles, placent à l'année 176 de J. C. le premier Consulat de Commode, & celle où il partagea l'honneur du triomphe avec M. Aurèle ; après avoir exposé les principales raisons qui le déterminent à croire que ces deux événemens n'arrivèrent que l'année suivante, il dit qu'après tout il laissera combattre entre eux les Sçavans sur ce point, tant il trouve de confusion & d'obscurité dans les Médailles qu'ils citent ; il ajoute que c'est assez pour lui d'avertir, qu'il seroit bien à désirer que tous ces anciens monumens fussent vrais, tous bien exactement lus, & fidèlement copiés. Mais ne peut-on pas en dire autant des Inscriptions.

Nous ne devons pas oublier que notre Sçavant Annaliste explique aussi, lorsque l'occasion s'en présente, ce qui regarde les usages, les loix, les fetes, & les cérémonies religieuses des Romains. Ainsi en parlant du cens ou du dénombrement des Citoyens Romains, fait l'an 48 de J. C. la huitième année de Claude, il observe qu'on ne comprenoit pas dans le cens cette foule d'Etrangers qui habitoient la Ville de Rome, & moins encore tant de milliers d'esclaves qui servoient alors les gens riches & aisés. Aucun des anciens Ecrivains ne nous a laissé, dit-il, le nombre des ames qui vivoient alors dans cette Capitale, & qui peut-être, ajoute-t'il, étoit considérablement plus peuplée que Paris &

Londres ne le sont aujourd'hui.

Ce qu'il y a de sur, c'est que par le nom de Citoyens Romains on entendoit toutes les personnes libres qui jouissoient du droit de Bourgeoisie Romaine, tant à Rome que dans les Provinces, car ce ne fut que dans les temps suivans, qu'on étendit ce droit à tous ceux qui vivoient sous l'Empire Romain.

On trouva sous le dénombrement de Claude six millions neuf cens quarante-quatre mille Citoyens, au lieu que dans celui qui avoit été fait sous Tibère la première année de son règne, une Inscription découverte à Ancyre & rapportée par Gruter, ne compte que quatre millions cent soixante & dix-sept mille Citoyens Romains. On ne nous apprend point à quoi se monta celui qui fut achevé la sixième année de l'Empereur Vespasien, & qui fut le dernier dénombrement dont l'Histoire des Empereurs Romains fasse mention.

M. Muratori observe seulement, d'après Pline l'ancien, qu'on y trouva entre l'Apennin & le Pô, des Citoyens d'un âge extrêmement avancé, sçavoir trois à Parme de 120 ans & deux de 130 ; à Faenza une femme de 132 ans ; & à Boulogne, & à Rimini deux de 150, si toutefois, dit notre Annaliste, il n'y a point d'erreur dans le texte. Pline ajoute qu'on compta dans la huitième région d'Italie, qui s'étendoit depuis Rimini jusqu'à Plaïfance 54 personnes de cent ans, 14 de 110, deux de 125, quatre de 130, autant de



de 135 ou 137 ans, d'où M. Muratori conclut, que sans doute on regardoit ce Pays, comme celui de toute l'Italie où l'air étoit le plus sain; car si dans d'autres cantons on eût trouvé des personnes qui eussent vécu aussi long temps, on ne voit pas par quelle raison Plin ne s'en eût pas fait mention.

Dans un autre endroit après avoir parlé du terrible incendie arrivé à Rome sous le règne d'Antonin le pieux, où trois cens quarante, tant *Isles* que maisons furent réduites en cendres: M. Muratori observe que par ce mot d'*Isles*, plusieurs ont cru que les anciens désignoient les maisons qui étoient absolument détachées des autres. Mais il est impossible, dit-il, d'accorder ce sentiment avec une description de Rome composée par Publius Victor. Cet Auteur y donne à cette grande Ville 47701 *Isles* & seulement 1799 *Maïsons*, ce qui seroit inintelligible, si par le nom de maisons *Domus*, il n'avoit pas entendu ce que nous nommons aujourd'hui *Palais*, & par le nom d'*Isles*, les maisons ordinaires du Peuple Romain, distinctes à la vérité les unes des autres, mais cependant unies ensemble par des murs.

Il prouve, & assez au long, que la victoire miraculeuse que l'Empereur M. Aurèle remporta sur les Quades, doit être attribuée, & l'a été en effet par tous les Auteurs Ecclésiastiques, aux prières des Soldats Chrétiens qui servoient dans l'Armée Romaine, » mais qu'il y ait

*Aoit.*

» eu cependant une Légion toute » composée de Chrétiens appelée » pour lors Melitine, & depuis » surnommée la Légion fulminante, cela est douteux. & le dernier, selon les observations des Sçavans, ne peut subsister. Mais qu'il nous soit permis de dire que M. de Tillemont pense bien différemment, & que les raisons qu'il apporte, pour soutenir, que cette Légion a réellement existé, auroient dû engager M. Muratori à prendre la peine de les discuter.

En général il nous a paru qu'il a composé ces annales moins pour les Sçavans, ou dans la vue d'en former, que pour le commun des hommes qui se mettent & doivent réellement peu se mettre en peine d'une si grande précision dans les faits & dans les dates, & semblaient des connoissances, qui sont ordinairement plus curieuses qu'utiles. Sa narration, nous a paru claire, vraie, intéressante, sans cependant être trop chargée de réflexions, défaut qu'on a souvent reproché aux Historiens de sa Nation.

A l'égard du style, s'il nous étoit permis d'en juger, nous dirions qu'il est quelquefois excessivement familier: nous n'en citerons que l'exemple suivant entre une infinité d'autres. Un Astrologue ayant été convaincu par son propre témoignage d'avoir prédit le jour de la mort de Domitien, cet Empereur lui demanda s'il sçavoit ce qu'il devoit lui arriver dans la journée même, où il lui parloit. Oui répondit l'Astrologue, je dois être

Vuu

mangé des chiens ; surquoi Domitien ordonna qu'il fût brûlé sur le champ ; mais à peine le corps de ce malheureux l'étoit-il à moitié, qu'un orage terrible mêlé de pluie écarta les Bourreaux & éteignit le feu, *fi ché*, dit M. Muratori,

*poterono i cani accorrere, e far buon convito di quel rosteo.* Nous continuerons de donner l'extrait des tomes suivans, qui ne sont pas moins dignes de la curiosité du public, que le premier dont nous venons de parler.

*L'INGENIEUR DE CAMPAGNE, OU TRAITE' DE LA fortification passagère, par M. le Chevalier DE CLAIRAC, Brigadier des armées du Roy, Ingénieur en Chef à Bergues-Saint-Vinock, Volume in-4°. pag. 247. & 36 Planches détachées. A Paris, chez Charles-Antoine Jombert, Libraire du Roy, pour l'Artillerie & le Génie, Quay des Augustins 1750.*

L'INGÉNIEUR étant un homme de Cabinet, & un homme de Guerre, il est nécessaire qu'il s'applique à la théorie comme homme de Cabinet, & à la pratique comme homme de guerre. Il est certain que nous avons d'excellens Livres sur la Géométrie, & sur la Mécanique, il n'en est pas de même des ouvrages de pratique ; de plus l'Officier & surtout l'Ingénieur ne doit regarder la théorie que comme un moyen pour parvenir avec discernement à la pratique dont il doit faire son capital.

Les connoissances qui appartiennent principalement à l'Ingénieur, sont la construction de la fortification, l'art d'exécuter un projet avec sûreté, l'attaque & la défense des places ; enfin tout ce qui concerne la guerre de Campagne. Ces différentes connoissances ont des règles & des principes dont on ne peut s'éloigner ; cependant ces maximes, quoique certaines, ne sont pas susceptibles d'une

démonstration rigoureuse comme celles de la Géométrie, parce qu'elles dépendent du terrain, & de certaines circonstances Physiques ; elles sont telles que si l'on accorde les prémisses, ou plutôt les *données*, l'esprit ne peut alors se refuser d'admettre les conséquences.

La fortification ne consiste pas à changer l'inclinaison d'une ligne, la grandeur d'un angle ; la construction a bien d'autres objets, & peu d'Auteurs en ont traité d'une manière exacte & assez étendue.  
 „ La fortification des Places, dit  
 „ M. le Chevalier de Clairac, toute  
 „ importante qu'elle est, & par  
 „ elle-même, & par le rapport  
 „ qu'elle a avec les autres parties  
 „ du Génie, n'a pas été cependant  
 „ aussi cultivée par les Ingénieurs,  
 „ qu'il auroit été nécessaire & qu'on  
 „ auroit du s'y attendre.

M. de Clairac attribue cette indifférence à ce qu'on n'a jamais appris qu'une routine sans principes,

où l'on a peut-être regardé cet objet comme borné, ou l'on a cru qu'il étoit porté à sa perfection ; mais des idées plus étendues & plus méthodiques feroient bientôt revenir de cette erreur. Voici le plan que nous trace à ce sujet M. le Chevalier de Clairac, & que nous rapportons ; il peut être infiniment utile aux gens du métier, & surtout à tous ceux qui instruisent la jeunesse qui se destine au parti des armes.

» Je voudrois, dit-il, qu'un es-  
 » prit juste & éclairé commençât  
 » par détailler les parties qui for-  
 » ment un des côtés de l'enceinte,  
 » & qu'il expliquât d'abord ce que  
 » c'est qu'un rempart, qu'un fossé,  
 » qu'un chemin couvert, son utili-  
 » té, ce qui doit déterminer sa hau-  
 » teur & sa largeur, qu'il balançât  
 » les avantages & les inconvénients  
 » qui résultent du plus ou du moins.  
 » Il faudroit qu'il traitât ensuite  
 » avec la même attention de l'en-  
 » ceinte en général, de ses diffé-  
 » rentes figures régulières, des li-  
 » gnes & des angles qui les com-  
 » posent, des ouvrages dont on les  
 » couvre ; après quoi on enseigne-  
 » roit à tracer sur le papier les  
 » principaux systèmes qui ont pa-  
 » ru ; on les examineroit à la ri-  
 » gueur, en balançant exactement  
 » leurs avantages & leurs défauts,  
 » & en faisant sentir le peu de  
 » progrès que cet art a fait jusqu'à  
 » présent, par le peu de différence  
 » qu'il y a de l'un à l'autre de ces  
 » systèmes ; on finiroit par des ma-  
 » ximes générales dont l'on feroit

» l'application aux figures irrégu-  
 » lières. Je suis persuadé qu'un  
 » semblable ouvrage donneroit sur  
 » la fortification des notions &  
 » des idées bien différentes de cel-  
 » les que l'on en prend d'ordina-  
 » re : commençant ainsi à la mieux  
 » connoître, il est probable que  
 » l'on commenceroit aussi à la  
 » mieux cultiver.

Qui seroit plus en état de tra-  
 vailler sur cette matière que M.  
 le Chevalier de Clairac, dont les  
 vûes nous paroissent si exactes. Pour  
 réussir dans une pareille entrepri-  
 se, il faudroit composer un recueil  
 d'instructions qui seroient tirées  
 des Projets & des Devis de fortifi-  
 cations avec les plans qui les dé-  
 tailleroient : il faudroit y joindre  
 les divers ouvrages que l'on a faits  
 en France dans les différentes Pla-  
 ces. Les Cabinets des Directeurs &  
 le Bureau des Fortifications sont  
 pleins de richesses dont on tireroit  
 une grande utilité. C'est par ce  
 moyen, dit notre Auteur, qu'on  
 sauroit de la poussière & de l'ou-  
 bli un grand nombre d'excellen-  
 tes choses ; ce seroit encore un  
 moyen d'épargner au Roy des som-  
 mes considérables qui se perdent  
 journellement par des constructions  
 défectueuses ou mal entendues.

M. le Chevalier de Clairac nous  
 propose encore d'autres plans avec  
 des vues aussi utiles qu'avantageu-  
 ses ; il faut espérer qu'il se trouve-  
 ra quelqu'un assez laborieux, assez  
 porté pour le service du Roy & de  
 la Patrie, & assez éclairé pour en-  
 treprendre & composer avec suc-

cès un ouvrage qui produiroit de si bons effets.

Personne n'ignore qu'il n'y a presque rien à ajouter à l'attaque des Places de M. le Maréchal de Vauban; ce grand homme a travaillé aussi sur la défense, mais il faut convenir que sur cet article, il n'a pas porté ses lumières aussi loin que sur l'attaque, parce que nos conquêtes ne l'ont presque point mis à portée d'exercer ses talens dans ce genre, dans lequel un Ingénieur peut se distinguer infiniment. Si l'on sépare, comme fait notre Auteur, l'attaque & la défense des Places, des fonctions d'un Ingénieur qui est par son service attaché à la suite d'une armée; il semble que ses connoissances se réduisent à si peu de chose qu'on a de la peine à croire que cet objet seul puisse faire la matière d'un ouvrage considérable: cependant on reviendra de cette idée en considérant la chose de plus près & avec plus d'attention; on verra même qu'un ouvrage considéré sous ce point de vue, est aussi neuf que varié, par les différentes circonstances où une armée peut se trouver: c'est à remplir ce dessein que M. le Chevalier de Clairac s'est appliqué. La dernière guerre a mis M. le Chevalier de Clairac dans le cas d'exercer ses talens; il nous rapporte dans cet ouvrage ce que l'expérience lui a fait connoître; il a déduit, des différens événemens qui lui sont arrivés, des règles & des maximes sur la *fortification passagère*, car c'est ainsi qu'il faut nommer la

construction des Redoutes des Forts, des Camps, qui ne sont point à demeure, & qui ne sont établis que pour un certain temps illimité.

Ce qui concerne en particulier les places de guerre, c'est-à-dire, l'art de fortifier les Villes, de les construire, de les attaquer, & de les défendre, renferme certainement les parties les plus essentielles & les plus brillantes d'un bon Ingénieur; mais ces réflexions ne doivent pas se terminer uniquement à ces objets; il y en a d'autres qui sont encore très-importans. Une armée qui est retranchée avec intelligence, produit les mêmes effets qu'une Forteresse; elle couvre un Pays; elle supplée au nombre: enfin elle arrête un ennemi supérieur, ou l'oblige à combattre avec désavantage. Si au contraire on suppose que l'armée soit maîtresse du plat Pays, il y a des postes qu'il faut conserver, des têtes de ponts pour le passage des rivières qu'il faut défendre ou appuyer, des quartiers qu'il faut assurer, enfin d'autres ouvrages qu'il est nécessaire de construire. Toutes ces connoissances sont du ressort de la fortification, & l'on ne peut disconvenir que cette partie ne soit aussi nécessaire à la suite d'une armée, que celle qui regarde la sûreté & la conservation des Places. Il est vrai que les maximes de la fortification *passagère*, & de la fortification *permanente*, sont déduites des mêmes principes; il ne s'agit que de la manière de les appliquer dans la pratique. Ce qui

apporte beaucoup de changement.

Par exemple le projet qui regarde la fortification d'une Place, est ordinairement le fruit d'une longue méditation; l'Ingénieur le forme dans son Cabinet, l'examine, & le rectifie à loisir; il a tout le temps de comparer les différentes idées qui lui viennent; il sçait enfin que les matériaux, & les autres moyens nécessaires à la construction de la Place ne lui manqueront pas lorsqu'il s'agira de l'exécution. Mais si nous considérons un Ingénieur qui accompagne une armée, ou des corps d'armée, tout change de face, ce ne sont plus les mêmes idées qui doivent l'occuper; dans ce cas l'on n'a nul égard à la solidité de l'ouvrage; ce qu'il y a de plus essentiel, c'est de se déterminer avec justesse & précision, & cependant sur le champ, il faut presque toujours ajuster ou proportionner l'ouvrage au temps que l'on a pour le faire; le nombre des travailleurs est limité, ainsi que la quantité des matériaux qui n'est point à la disposition du constructeur; on sçait qu'à la guerre un coup de main décide souvent du succès d'une affaire générale, soit en nous mettant en état de l'entamer à propos, soit en nous en faisant prendre une disposition favorable. Le coup d'œil & la présence d'esprit l'emporte presque toujours sur une méditation lente & peu éclairée. C'est donc particulièrement en campagne plus que partout ailleurs qu'un Ingénieur doit saisir avec promptitude & apper-

cevoir en peu de temps, le meilleur parti qu'il doit prendre, pour exécuter tout ce dont il peut être chargé; il doit être fertile en expédiens, inépuisable en ressources, & montrer beaucoup d'activité. On n'ignore pas que cette vivacité, & cette fécondité d'imagination ne soient des talens naturels, mais ils deviennent d'un secours médiocre, & souvent ils nous jettent dans l'erreur s'ils ne sont conduits & dirigés par des connoissances exactes: enfin ces mêmes connoissances peuvent en quelque sorte suppléer à cet esprit d'invention, qui trouve en lui toujours de nouveaux moyens pour subvenir aux inconvéniens. Il est donc nécessaire de les acquérir, & l'ouvrage de M. le Chevalier de Clairac peut contribuer beaucoup à former des Ingénieurs, tels qu'il seroit à désirer qu'ils fussent tous.

L'Auteur a supposé que son Lecteur étoit instruit des maximes générales de la fortification; au reste il ajoute quelques autres maximes particulières & relatives à l'objet qu'il s'est proposé. On peut les regarder comme des maximes convenables à la fortification de campagne. M. le Chevalier de Clairac fait très-bien connoître le défaut des angles saillans dans la construction des redoutes, car l'on sçait que la pointe de ces angles ne peut être défendue directement; il corrige ces angles en faisant les côtés de ces angles en crémaillère: il examine quelle est la figure la plus parfaite que l'on doit donner aux

redoutes, & quelle doit être leur grandeur.

M. le Chevalier de Clairac donne le tracé des Forts à étoiles; il traite de la construction que requièrent les différens cas où l'on peut se trouver: parmi le grand nombre d'exemples, l'on rapporte comment l'on doit s'y prendre pour fortifier un Cimetière, une Eglise, un Château, comment on peut tirer partie d'une maison de campagne pour s'y retrancher. Diverses circonstances mettent souvent dans la nécessité d'assurer les communications; on est obligé de mettre à l'abri un corps de troupes qui est dans ses quartiers d'hiver ou de rafraichissement; il faut alors fortifier des Bourgs & des Villages. Un Ingénieur doit en ce cas examiner la situation du lieu & celle des environs, l'étendue du circuit, & par conséquent ce que l'endroit peut contenir de troupes; il doit reconnoître la distance des bois, des chemins, afin de mettre en usage tous les avantages que l'on peut tirer de la nature du terrain. On trouve ici des moyens qui apprennent à surmonter beaucoup d'obstacles qui se présentent à la guerre, & à profiter de certaines positions naturelles, qui échappent aux gens peu éclairés, faute de connoissances & de réflexions.

Lorsqu'on a des raisons qui déterminent à mettre ensemble un grand nombre de troupes, on construit alors pour leur sûreté un Camp retranché. La principale attention doit être de choisir un lieu favorable au dessein que le Gé-

néral se propose. Notre Auteur montre différens campemens, ou plusieurs projets que l'on a formés pour retrancher les troupes suivant diverses occasions. Les Grecs, les Romains faisoient rarement quelque séjour dans un lieu sans s'y fortifier: l'armée en se rassemblant, formoit par sa position un carré ou un rectangle; on en déterminoit le circuit par le nombre d'hommes que l'on vouloit renfermer: cet usage s'est conservé pendant longtemps, puis il a été abandonné: mais celui de camper en front de bandière lui a été préféré, & il s'est introduit depuis peu de temps, & l'on se contente de se retrancher par des lignes. M. le Chevalier de Clairac ne traite point de ces espèces de Camps; quelques Auteurs ont traité de la castramétation: ces Camps dont il s'agit sont d'une invention encore plus moderne, & sont dus, ainsi que le conjecture M. le Chevalier de Clairac, à M. le Maréchal de Vauban. Ce célèbre Ingénieur en a fait construire quelques-uns qui peuvent servir de modèles, tels sont ceux qui ont été faits de son temps, sous Namur, Ath, Dunkerque, & sous Lauterbourg.

Le principal objet que l'on se propose dans la construction de ces Camps, c'est de mettre l'Ennemi hors d'état d'entreprendre le siège d'une Ville, ou du moins de l'empêcher d'y réussir. Ces Camps sont encore utiles dans bien d'autres circonstances que dans celles qui concernent la défense d'une

Place, comme de résister à un Ennemi plus fort en nombre, ou dans le cas qu'une armée inférieure veut éviter le combat. M. le Chevalier de Clairac donne les règles qu'il faut observer pour choisir un terrain favorable à l'établissement de ces Camps retranchés. Lorsqu'ils sont placés & construits avantageusement, on peut y bâtir des magasins, retirer les Payfans avec leurs effets pour les mettre en sûreté, y conserver les bestiaux & d'autres provisions, dont un Ennemi actif & vigilant ne manque pas de se rendre maître.

Des Camps retranchés M. le Chevalier de Clairac passe à la construction des lignes. La construction des lignes peut se considérer de deux manières; les unes sont propres à empêcher le secours qu'on veut porter à une Ville assiégée, elles sont propres aussi à arrêter les entreprises d'une garnison nombreuse: enfin les lignes sont respecter une armée qui est occupée à faire un siège; elles arrêtent les courses de l'Ennemi, & lui opposent une barrière impénétrable. M. le Chevalier de Clairac discute avec beaucoup d'étendue les avantages & les désavantages des lignes; il en rapporte tous les défauts, & il donne les moyens de les éviter, ou de les corriger. Notre Auteur convient qu'il n'y a point d'espèce de lignes contre lesquelles on ne puisse faire de solides objections; d'un autre côté il n'y en a point dont on ne puisse tirer de grands avantages, lorsque l'art est secondé

par la nature. M. de Clairac accorde que des lignes élevées dans un terrain sec, uni, & découvert sont plus dangereuses qu'utiles: il pense différemment au sujet de celles qui forment un camp retranché, & dans lesquelles le front ne forme pas une étendue plus grande que celle qu'occupe l'armée en bataille; c'est le sentiment général des anciens Militaires & des Officiers les plus expérimentés.

M. le Chevalier de Clairac trouve beaucoup de défauts dans la manière dont on construit les lignes de circonvallation, & de contrevallation. L'Auteur donne à ces lignes une nouvelle forme, & par-là il prétend les rendre préférables à celles qui sont en usage: nous croyons qu'on peut s'en servir utilement suivant les endroits & les circonstances où l'on se trouve. M. le Chevalier de Clairac démontre très-bien que les rédens sont insuffisans pour la défense de la courtine à cause de la trop grande obliquité de leurs flancs. Il s'étend beaucoup sur l'avantage qu'on peut retirer des lignes bastionnées; il considère aussi quels sont les ouvrages qu'on doit faire un jour de bataille; il tire ses exemples de ceux que M. le Maréchal de Saxe fit faire à Fontenoy, où les François commandés par Louis XV. remportèrent une victoire complète.

De tous les secours que l'on doit espérer des lignes, il n'en est point de plus avantageux que ceux qu'on peut tirer de la situation d'une ri-

vière, c'est une position favorable, surtout lorsqu'on ne peut être tourné par l'Ennemi. Cependant il faut avoir bien des attentions, lorsqu'on veut arrêter les eaux, & que la rivière est dans un terrain trop plat ou trop uni; il faut soigneusement examiner les cas où l'on peut former des inondations; M. le Chevalier de Clairac donne à ce sujet quelques règles utiles & qui peuvent être mises en usage: les différentes opérations auxquelles un Général peut être obligé lorsqu'il occupe les bords d'une rivière, sont difficiles & très-delicates; combien de ruses ne doit-il pas employer, soit qu'il veuille la passer ou la repasser, & que l'Ennemi se présente pour en disputer le passage. Il est encore difficile d'en empêcher le passage à un Ennemi actif & vigilant, surtout s'il y a plusieurs endroits guéables. Nous n'entrons point dans le détail qui regarde la construction des redoutes qui en facilitent, ou qui en disputent le passage; on élève souvent plusieurs lignes auxquelles il faut donner une figure particulière pour favoriser la retraite d'une armée qui est obligée d'abandonner un Pays, & de traverser une rivière en jettant dessus plusieurs ponts.

Les lignes ont besoin de certains ouvrages qui contribuent à la sûreté & à la commodité du Camp; telles sont les postes, les communications intérieures, les plates formes pour le Canon, & les épaulements pour la Cavalerie. Il est à propos de se ménager le plus d'is-

sues ou de postes que l'on pourra, parce que c'est le seul moyen d'abreger le temps lorsqu'il s'agit de défilier, & de faire des sorties pour repousser un Ennemi qui cherche à s'emparer du parapet. Comme il y a peu de Camps dont l'étendue ne soit interrompue par les rivières ou quelques ruisseaux: il faut alors pour entretenir la communication, construire plusieurs ponts, & les plus larges sont préférables à une plus grande quantité dont la largeur seroit médiocre, parce qu'en défilant le front est plus large & l'on a plus de force pour attaquer l'Ennemi. S'il se trouve entre l'emplacement des Camps quelques endroits marécageux qui en interrompent la communication, il faut construire des chaussées fort larges pour les mêmes raisons.

M. le Chevalier de Clairac conseille de faire des avant-fossés aux lignes, & de faire des puits entre les lignes & les fossés. Un Ingénieur doit, lorsqu'il fait quelques ouvrages, déterminer sa fortification suivant les circonstances, & la situation du lieu. M. le Chevalier de Clairac a supposé dans plusieurs de ses méthodes un terrain uni & qu'on pourroit appeller régulier, enfin il s'est conduit comme on a coutume de faire dans la construction des places; on suppose d'abord un polygone régulier, puis on applique les méthodes générales & déterminées à tout polygone d'une figure quelconque. On sçait que les irrégularités du terrain varient & se combinent de tant de façon,



façons qu'on ne peut donner que des règles générales que l'esprit, la science, & la réflexion savent ajuster aux circonstances, & à la situation: le détail appartient aux cas particuliers, & ce n'est jamais après tout qu'une application des maximes générales. M. le Chevalier de Clairac traite dans les derniers chapitres tout ce qui regarde cette fortification passagère, en tant qu'elle peut être irrégulière; l'on examine donc ce que l'on doit faire pour occuper, ou enlever à l'Ennemi une hauteur, comment on doit fortifier un Village ou si retrancher, comment on peut profiter des bois, des marais, des chemins creux, ravines, &c. Les bois, ainsi que les hauteurs, ont leurs avantages & leurs inconvénients: si le bois est fourré & difficile, il est favorable à la défense du retranchement, parce que l'Ennemi ne peut y percer des routes, il ne peut d'ailleurs en déboucher, sans courir le risque d'être chargé avant que d'être en force: mais si le bois est clair, sans brossailles, & qu'il soit percé de grandes routes, l'Ennemi pourra cacher ses dispositions & attaquer l'orsqu'on s'y attendra le moins. On doit penser différemment de la situation d'un marais; il est toujours avantageux, s'il s'étend jusqu'au pied de la ligne qu'on veut fortifier, il peut même en certains cas tenir lieu de retranchement, mais il faut avoir soin de le bien fonder. Au contraire les ra-

vines, les chemins creux, en général tout ce qui peut servir de couvert doit être enfilé & flanqué de la ligne, ou de quelqu'ouvrage. On ne manquera pas de se servir des ruisseaux, s'il y en a dans les environs, pour remplir les fossés.

Notre Auteur recherche à la fin de son ouvrage quelle doit être la hauteur des lignes, des redoutes, des camps retranchés, & des parapets qu'on fait aux ouvrages de Campagne, car il ne suffit pas de choisir & d'avoir déterminé la meilleure figure, il faut encore une hauteur proportionnée au commandement qu'on veut occuper. C'est par un profil exact qu'on se met en état d'avoir les dimensions des hauteurs.

M. le Chevalier de Clairac nous promet que si ce volume est reçu favorablement du public, il le fera suivre d'un traité sur la construction des Places, auquel il joindra toutes les instructions nécessaires sur les ouvrages de détail. Si M. le Chevalier de Clairac suit l'ordre qu'il s'est prescrit en écrivant celui-ci, nous sommes persuadés que l'ouvrage qu'il a envie de donner sera fort utile à tous les Militaires. Quel est celui qui ne se trouve pas dans l'occasion de faire souvent les fonctions de l'ingénieur. Cet ouvrage est rempli d'un grand nombre de Planches qui sont toutes bien exécutées, elles font honneur à l'intelligence du Dessinateur.

ŒUVRES DIVERSES DU PERE DU BAUDORY,  
de la Compagnie de JESUS. A Paris, chez Marc Borderlet, rue S.  
Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand, à S. Ignace, 1750.  
in-12. pp. 546. sans la Préface de 8. pp.

**L**E P. du Baudory, né à Van-  
nes le 16. Février 1710. &  
mort à Paris le 4. Mai 1749. avoit  
cultivé avec soin les talens naturels  
qu'il avoit pour l'éloquence. Après  
la mort du P. Porée, Professeur de  
Rhétorique au Collège de Louis  
le Grand, on ne crut pas pouvoir  
lui choisir un plus digne successeur,  
que celui dont nous annonçons les  
ouvrages. Le P. du Baudory arri-  
va à Paris au mois de Février 1741,  
& signala le commencement de sa  
carrière par une Harangue qu'il  
prononça le 3. Mai suivant, & qui  
a pour titre : *Viris in arte sua pre-  
cellentibus succedere quam sit opero-  
sium*. L'Orateur mérita les suffrages  
de l'Assemblée qui étoit nombreuse  
& choisie.

Le Recueil dont nous allons ren-  
dre compte, contient 4. Haran-  
gues Latines, 3. Plaidoyers Fran-  
çois, une Tragédie Latine, dont  
le sujet est : *S. Louis dans les fers* ;  
& une Ode Françoisise *sur la Con-  
valescence du Roi*. Elle avoit été im-  
primée en 1744. sans nom d'Au-  
teur.

Des 4. Harangues, la dernière  
qui est sur les Inventeurs des nou-  
veaux Systèmes : *De novis Systema-  
rum inventoribus quid sentiendum?*  
est la seule qui n'ait point encore  
paru. Les applaudissemens qu'elle  
reçut, lorsqu'elle fut prononcée,

ne permet pas de douter que le Pu-  
blic ne lui fasse un accueil égale-  
ment favorable.

Des trois autres, la première est  
celle dont nous avons parlé au com-  
mencement de cet extrait ; la se-  
conde a pour titre : *Parisiis Provin-  
cia, Provinciis Parisiis quantum de-  
beant*. La troisième est intitulée :  
*De reditu Regis, Gratulatio*.

Le premier des Plaidoyers est un  
sujet Moral. L'Orateur y traite de  
4. défauts de la Jeunesse : l'indolen-  
ce ; la vivacité & l'emportement ;  
la légèreté ; la complaisance. Il con-  
tient d'importantes leçons, mais  
qui n'ont rien de rebutant.

Dans le second on introduit 4.  
Avocats, qui plaident pour les dif-  
férens talens de l'esprit ; l'un pour  
*le génie sublime* ; l'autre pour *l'esprit  
fin & délicat* ; le troisième pour *la  
mémoire vaste, & enrichie de toute  
l'érudition littéraire* ; le quatrième  
pour *le jugement sur & exquis*. Il y  
a quelques années qu'il fut imprime  
à Toulouse.

Le troisième Plaidoyer a beau-  
coup de rapport au tems où il fut  
fait. On étoit alors au fort de la  
dernière guerre. L'Auteur y discute  
le mérite des différentes sortes de  
services militaires. L'Officier de Ca-  
valerie, l'Officier d'Infanterie, ce-  
lui de Génie, & celui d'Artillerie,  
parlent successivement, chacun en

faveur de l'espèce de service qui lui est propre. Un Officier de Troupes légères survient, moins pour disputer sérieusement le prix, que pour égayer la scène. Ce Plaidoyer ne dut pas aux seules circonstances du tems, les applaudissemens extraordinaires dont il fut suivi.

Ne pouvant entrer dans un plus grand détail de toutes les Pièces qui composent ce Recueil, nous nous bornerons au second Plaidoyer, qui nous a paru plus intéressant pour les Lettres, & qui a pour objet, *les divers talens de l'esprit; savoir, le génie sublime & élevé; l'esprit fin & délicat; la mémoire vaste & enrichie de toute l'érudition littéraire; enfin, le jugement sûr & exquis.*

L'Orateur feint qu'un homme zélé pour le progrès des Sciences, s'affocia quatre personnes de Lettres, qui par la supériorité de leurs talens, quoique fort différens les uns des autres, sembloient réunir toutes les richesses de l'esprit. Le premier avoit reçu de la nature une imagination grande, vive, & sublime; le second une finesse & une délicatesse d'esprit singulière. Le troisième avoit en partage une mémoire vaste, & enrichie de toute l'érudition littéraire. Un gout sûr, & un jugement admirable faisoit le caractère distinctif du quatrième. Il ne prétend pas qu'aucun des quatre Concurrents fût entièrement dénué de l'espèce de mérite qui caractérise ses Rivaux; la supposition seroit injurieuse, & même chimerique. Il avoue que le génie élevé

ne manque pas de goût, & ainsi des autres. Tout ce qu'il veut faire entendre, c'est que ces qualités, qui dominent dans ses Rivaux, ne sont dans lui que subalternes, & que l'élévation qui le distingue, n'est que médiocre dans eux.

Callidore, c'est le nom de cet amateur des Lettres, leur laissa dans son Testament des marques de son estime & de sa reconnaissance. Mais, comme il avoit reconnu de l'inégalité dans les talens, quoique tous excellens dans leur genre, il jugea à propos d'en mettre dans les récompenses. Il donna en conséquence que quatre legs de valeur inégale fussent délivrés suivant le degré de mérite de chacun des talens. Tel est l'objet du Procès, qui doit se juger par l'Académie qu'il avoit formée.

L'Avocat du Génie sublime innuë d'abord, que l'esprit élevé est dans la République des Lettres, ce qu'est un Héros dans l'Etat Politique. L'un & l'autre est né pour commander; & vouloir disputer à l'un d'eux la supériorité, c'est une espèce d'usurpation, qu'on ne sauroit s'empêcher de qualifier d'attentat. Après un court préambule, il divise son Plaidoyer en deux parties. Dans la première il montre les grandes qualités que suppose le génie sublime, & dans la seconde les grands effets qu'il produit.

Trois qualités concourent également à former un génie sublime; la force dans l'esprit, la vivacité dans l'imagination, la noblesse dans le cœur & dans les sentimens;

force & solidité d'esprit qui saisit au premier coup d'œil tout ce qu'il y a de plus profond dans un objet ; vivacité d'imagination qui communique à son expression tout le feu qui l'anime ; noblesse de cœur & de sentimens qui imprime à toutes ses productions , ce caractère d'Héroïsme qui ravit & qui transporte.

Ce n'est pas la diversité des objets qu'on se propose de traiter, qui produit l'inégalité des esprits & des talens ; ce n'est que la différente manière de les envisager. Que des génies inégaux travaillent sur la même matière. Stérile pour l'un , elle devient fertile pour l'autre. Chaque objet a tout à la fois une superficie souvent assez vuide , & un fond presque toujours riche & fécond. Le génie médiocre s'arrête à cette surface, parce qu'il n'a pas assez de force pour pénétrer plus avant. Il n'appartient qu'au génie sublime de démêler les rapports les plus intimes de son objet , d'en sonder toutes les profondeurs, de le saisir tout entier , & de s'en rendre maître. Ce n'est point aux efforts de la réflexion, ni aux lenteurs méthodiques de l'art & des règles , qu'il est redevable de ses découvertes. La nature a fait pour lui tous les frais du travail.

Mais ce n'est point assez pour lui d'avoir scû démêler dans son sujet tout ce qu'il a de grand & de frappant ; il faut qu'il transmette à ses Auditeurs la sublimité de ses pensées. Il faut que la magnificence des expressions égale , s'il se peut , la

hauteur des idées. Comme les traits en sont vives & profondes , elles sont par une suite nécessaire , vives & distinctes. La clarté & la vivacité de ses pensées , communiquent à ses paroles je ne sçai quoi de brillant & de lumineux. De là ces richesses d'images , ces peintures animées , ces figures hardies , ces traits enflammés , ces foudres , qui saisissent , qui transportent l'Auditeur , qui l'enlèvent à lui-même , & versent dans son esprit tout le feu de l'Orateur. De là ces tours heureux , ces nobles faillies , qui d'un seul coup de pinceau forment un tableau tout entier. De là ces heureuses ténérités , ces belles irrégularités , que l'art & les préceptes sont forcés d'admirer , sans pouvoir espérer d'en atteindre la hauteur.

Nous ne suivrons pas l'Orateur dans tous les traits qu'il nous offre du génie sublime. Nous passerons aux effets qu'il produit. Pour en donner une juste idée , il faudroit ouvrir la scène du monde. On le verroit dans tous les âges , plus souverain que les Monarques , exercer sur les Peuples & sur les Rois un pouvoir despotique ; tantôt suspendre tout-à-coup les fureurs d'une multitude effrénée , & soumettre aux charmes invincibles de la parole , l'indocilité la plus fière & la plus intraitable ; tantôt transformer en Héros des hommes énervés par la mollesse , & verser dans l'âme la plus timide le courage le plus intrépide. Ici , on le verroit arrêter sur le penchant de sa ruine , une Monarchie chancelante ; là , hâter

& préparer ces grands événemens, ces fameuses révolutions qui ont changé la face de l'Univers. Partout c'est un vainqueur, tantôt terrible & formidable; tantôt aimable & pacifique, qui fait marcher tour à tour devant lui la terreur & l'insinuation; qui tonne & qui foudroie, qui charme & qui attendrit; qui effraye & qui rassure; qui brise ou qui fléchit; qui soulève & qui calme les flots; qui excite & qui apaise les tempêtes. Les passions les plus contraires ont beau se combattre; il parle, & dociles à sa voix, elles semblent concerter pour concourir à son triomphe; les obstacles entre ses mains se changent en moyens; les résistances deviennent pour lui des acheminemens à la victoire.

Transportons-nous dans ce siècle fortuné, encore plus illustré par l'éloquence sublime de Démosthène, que par les rapides conquêtes de Philippe, son Concurrent. Transportons-nous sur ce Théâtre fameux par la querelle de deux grands Rivaux. D'une part, c'est un Roi, mais plus Héros encore que Monarque. De l'autre, c'est un Orateur aussi supérieur dans le genre sublime, que le sublime l'emporte sur tout ce qui ne l'est pas. Athènes, & l'Empire de la Grèce; voilà le prix du Vainqueur. Les Trésors de la Macédoine, les Armées formidables d'un grand Monarque, la réputation d'un Conquérant, la sagesse d'un Politique, les souplesses d'un esprit artificieux, des liguees tramées secrètement;

plus que tout cela, la terreur attachée au nom de Philippe; Athènes elle-même, plus redoutable à son défenseur que la Macédoine; la jalousie des Grands, la légèreté, les bizarreries, l'indépendance, l'affoupiement d'un Peuple obstiné à sa perte: telles sont les armes que le Héros oppose à l'Orateur. Celui-ci seul & sans défense ose entrer en lice. Que dis-je? Il a de quoi balancer tous les avantages de son adversaire. Tout fléchit déjà devant le Vainqueur de Chéronée, hormis le génie indomptable de Démosthène. C'en est assez; la Grèce est encore libre; il parle, & l'amour de la liberté renaît dans les cœurs. Athènes se réveille au bruit de l'éloquence foudroyante de son Orateur. De la Tribune, comme d'un Thrône élevé, il donne des loix, & tempère à son gré les passions qui frémissent au tour de lui. Philippe, étonné de voir sortir du sein d'Athènes, qu'il croyoit subjuguée par la terreur de son nom, des Armées nombreuses animées de tout le feu de l'Orateur qui les a mis en mouvement, est forcé d'avouer que l'éloquence victorieuse de Démosthène, met plus d'obstacle à ses desseins, que le fer de tous les Grecs.

L'Avocat de l'esprit fin & délicat aspire à la prééminence, pour deux raisons. Il tire la première de l'excellence & du principe de la finesse & de la délicatesse d'esprit; la seconde, du plaisir plus pur qu'elle fait goûter.

Qu'est-ce qu'on appelle finesse  
Xxx iij

& délicatesse ? C'est une pénétration naturelle, une sagacité merveilleuse, qui, entre plusieurs idées, démele au premier coup d'œil, mille rapports imperceptibles, que n'y auroient jamais soupçonnés des yeux moins perçans. C'est un sentiment épuré, qui le porte comme naturellement à tout ce qu'il y a de plus exquis dans chaque objet; une vivacité de réflexion, qui se replie sans cesse sur ses propres idées, pour les creuser, les apprécier, les diviser, & les combiner. C'est enfin une finesse de raison à qui rien n'échappe, mais qui n'adopte rien qu'avec discernement. Finesse de raison, qui fait le caractère essentiel de l'esprit délicat, & qui ne peut le rencontrer que difficilement avec cette imagination forte & allumée qui caractérise le génie élevé; parce qu'elle suppose dans l'ame une assiette tranquille, un certain équilibre, qui lui laisse l'usage de ses facultés. Car comment la raison pourroit-elle agir librement, tandis qu'elle a à ses côtés un voisin aussi incommode, qu'une imagination dominante, dont le caquet éternel la trouble dans ses opérations ? Dans le tems qu'elle sera occupée à approfondir une vérité, à en pénétrer les suites & les conséquences, elle entendra bourdonner à ses oreilles son Hôte importun, qui la forcera d'abandonner le fil de ses spéculations. Investie par les vapeurs, qu'exhale à tout moment une imagination enflammée, comment appercevra-t-elle ces objets presque impercep-

tibles, qui demandent l'œil le plus épuré ? Il n'appartient qu'à l'esprit fin & délicat de mettre en œuvre toute l'activité de sa raison. Ici l'imagination tranquille & soumise n'agit qu'en second ; elle attend l'ordre pour se mettre en mouvement. L'esprit agit en maître, il creuse, il approfondit dans le silence ; l'esclave vient au secours ; elle prête à l'esprit ses couleurs & ses nuances ; mais c'est lui qui conduit le pinceau. Paisible chez lui, faut-il s'étonner que l'esprit fin & réfléchi apperçoive sans distraction tout ce qui se passe au tour de lui ? Et c'est de là que lui vient cette connoissance profonde qu'il a des mœurs : connoissance si essentielle aux ouvrages d'esprit, qu'elle en fait le plus souvent le fond & l'agrément ; mais connoissance encore une fois, qui ne peut être que le fruit de la finesse & de la réflexion.

Nous passerons sous silence la seconde partie de ce discours, pour venir au troisième en faveur de la mémoire vaste & enrichie de toute l'érudition littéraire.

L'Orateur soutient que la mémoire mérite le premier rang ; premièrement, parce que c'est le talent le plus universel ; secondement parce qu'il est d'un plus grand usage pour la littérature.

Une vaste mémoire sçait s'approprier les trésors de tous les siècles, pour en faire part au siècle qui l'a vu naître. Son innocente magie sçait rendre la présence au passé qui n'est plus, & forcer le tems qui dé-

robe tout, à nous rendre sa proie. Consultez cette Histoire vivante de l'Univers ; jetez les yeux sur ce portrait animé de tous les siècles ; vous y verrez dans l'ordre le plus merveilleux, l'origine, les progrès, la décadence des Empires ; vous y appercevrez cette succession rapide d'événemens, qui ont partagé tour à tour la scène du monde. Fixés, & comme enchaînés à l'époque qui les a vû naître, vous y découvrirez le spectacle intéressant de tous les peuples de la terre ; aussi différens les uns des autres, par les traits variés à l'infini qui les caractérisent, que différens d'eux-mêmes, suivant les divers points de vue, où ils se trouvent placés. Vous y lirez le détail prodigieux de ces noms héroïques, qui, après avoir illustré successivement les divers âges, semblent se rapprocher comme de concert pour enrichir tout à la fois la vaste mémoire qui les admet sans les confondre. Elle est, pour ainsi dire, le rendez-vous général de toutes les productions de la Littérature, des opinions de la Philosophie, des Trésors de la Poësie, des chefs-d'œuvres de l'Éloquence, des faits & des pensées, des mœurs & des coutumes, des modes & des tems.

Mais, dira-t-on, ces trésors, dont une vaste mémoire est dépositaire, ne sont après tout que des trésors étrangers, qui n'ont point par conséquent par rapport à elle, ce mérite & ce caractère de propriété, qui fait le prix des productions ingénieuses. Incapable d'enfanter

par elle-même, elle pare son indigence des dépouilles d'autrui. Eh ! depuis quand un bien, que nous nous approprions légitimement, est-il un bien étranger par rapport à nous ? Eh ! qui fera assez hardi pour disputer à la mémoire la propriété d'un trésor, qui est tellement à elle, qu'il fait partie d'elle même ? Mais ces trésors enfin ne sont point partis de son propre fond, on en convient ; & c'est ce qui en assure le mérite, parce que c'est ce qui en fait la variété & l'universalité. Lequel mérite la préférence, d'un État borné aux richesses qu'il produit, ou de celui qui serviroit de centre commun aux richesses du monde ? Oseroit-on balancer sur le choix ?

Comme on connoit suffisamment l'usage de la mémoire, enrichie d'un grand nombre de connoissances, nous ne nous arrêtons pas à la seconde Partie. Nous allons rendre compte du quatrième & dernier Discours en faveur du jugement sûr & exquis.

On ne peut, suivant l'Orateur, disputer au bon goût la préférence sur les autres talens, parce qu'il est le plus rare & le plus précieux, & en même temps le plus nécessaire.

Rien de plus commun, que ce qu'on appelle esprit, ou vivacité d'imagination. Ces siècles infortunés, qui ont servi d'époque à la décadence des Lettres, ont produit des génies sublimes & élevés, des esprits fins & délicats, des mémoires vastes & étendues. Mais les siècles du bon goût arrivent plus

rairement, & ne paroissent de tems en tems, que pour éclairer tout à à la fois, & obscurcir tous les autres. Tel fut à Rome le siecle d'Auguste. Le génie altier des Senèques & des Lucains, trop fier pour s'asservir à l'Empire du bon goût, fut des premiers à secouer le joug. L'esprit fin & délicat des Plines & des Mamertins, dédaigna la noble simplicité d'un gout sain & épuré. Le style des premiers superbe & gigantesque; l'éloquence des seconds, proprette & fleurie, prirent l'ascendant. Le bon gout fut exilé, & il fallut bien des siècles pour le rappeler. Il reparut enfin sous le règne d'un Monarque plus grand qu'Auguste, il trouva des Disciples en France, & dans Louis XIV. un Protecteur.

Qu'est-ce en effet que le bon gout ? C'est un sentiment du vrai, que le mensonge, fut-il orné des plus belles couleurs, ne sçauroit corrompre ni gagner. C'est une droiture de raison qui s'irrite & s'effarouche de tout ce qui pourroit blesser tant soit peu les règles du bon sens. C'est une manière de penser si juste & si précise, que la pensée ne rend que son objet & le rend tout entier; une façon de s'exprimer, si propre & si proportionnée, que la parole est aussi fidèle à peindre la pensée, que la pensée à représenter l'objet. C'est cette sagesse & cette sobriété qui sçait retrancher courageusement tout ornement frivole ou étranger; sacrifier jusqu'à des beautés, quand elles sont déplacées; atteindre à l'imagination,

sans la captiver; modérer la chaleur du génie, sans l'étouffer; châtier le luxe & l'intempérance du style, sans l'amaigrir & le dessécher; éviter les écarts, faire grace aux hardieses; être plaisant, sans bouffonnerie; grave, sans austérité; agréable sans rien ôter à l'instruction; instructif, sans rien prendre sur l'agrément. C'est ce goût exquis des bienéances qui sçait se plier aux circonstances des âges, des tems, & des conditions; également attentif à ne rien dire qui puisse blesser le caractère de celui qui parle, ou choquer les mœurs de celui à qui l'on parle. C'est enfin cette sage économie, qui consiste à donner à chaque partie du discours, l'étendue & le degré de force, dont elle est susceptible; à établir entre les preuves un tel ordre & un tel arrangement, que les plus solides n'offusquent point les plus foibles, & que celles-ci n'affoiblissent point l'impression des premières; à ne toucher que légèrement les raisons les plus légères, à appuyer sur les plus fortes; à commencer par les vraisemblances, pour finir par les convictions; à réunir ensemble tous les membres d'un discours, par des transitions si fines & si délicates, qu'ils ne fassent qu'un même corps, & un tout continu; à rapprocher les couleurs par des nuances si imperceptibles, que l'œil le plus attentif se trompe agréablement dans le passage des unes aux autres.

Or est-il rien de comparable à cette vivacité de lumière, à cette maturité



maturité de raison , à cette force de jugement , à ce tempérament admirable de toutes les qualités ensemble , d'où résulte le bon goût ?

Nous ne suivrons pas l'Orateur dans les preuves qu'il donne de la nécessité du bon goût ; elles se font assez sentir par elles-mêmes. Car qu'y a-t-il de plus nécessaire qu'un talent , sans lequel tous les autres , loin d'atteindre à la perfection qui leur est propre , se dégradent , & se tournent en défauts ? Il est tems de venir à la décision de ce procès.

Les talens , qui sont l'objet de la contestation , peuvent être considérés sous deux rapports différens : ou dans eux-mêmes , & eu égard à leur excellence intrinsèque ; ou relativement à la République des Lettres , & aux services plus ou moins grands qu'ils ont pu lui rendre. En les envisageant sous le premier point de vue , le génie élevé obtient la préférence. Après le génie élevé , suit immédiatement l'homme de goût. La délicatesse aura le troisième rang , & la mémoire le quatrième.

Mais , si l'on a plus d'égard à l'utilité des talens , qu'à leur excellence absolue , & à leur prix , les rangs doivent être changés. Le premier sera dû à l'homme de goût , qui par les soins d'une critique éclairée , par les oracles d'un jugement toujours sain , a réformé les abus qui se glissoient dans les Lettres , & y a établi une forme stable , solide , & permanente. Le génie élevé méritera le second rang ; la splendeur & l'é-

clat , dont il est en possession , réjaillissent nécessairement sur la République des Lettres dont il est membre. Autant que son élévation lui attire d'admiration , c'est autant de conquêtes qu'il fait au profit des Sciences , dont la réputation croît à proportion de la sienne. Le troisième rang sera adjugé à la mémoire vaste qui enrichit les Lettres des dépouilles de l'antiquité. Elles lui sont redevables de leur opulence ; c'est elle qui fournit à l'homme de goût , & au génie élevé , les matériaux qu'ils savent mettre en œuvre ; le besoin qu'ils ont d'elle , oblige à ne la pas séparer d'eux. L'esprit fin & délicat n'aura que le quatrième rang , malgré le plaisir inséparable de ses graces , qui parle pour lui. La délicatesse n'emporte essentiellement , & par elle-même , ni cette sagesse & cette maturité de l'homme de goût , qui maintient le bon ordre dans les Lettres ; ni cette admiration propre du génie élevé , qui y répand l'éclat & la splendeur , ni les richesses de l'érudition qui y verse l'abondance. Elle sent , mais elle ne juge pas toujours sûrement ; elle plait , mais elle ne frappe guère ; elle enrichit à sa façon , mais ce n'est que de tours , d'expressions , d'images , & d'agréments. C'est la plus aimable , mais c'est la moins utile. Le suffrage des cœurs la dédommagera de celui , que l'équité lui refuse.

Nous croyons avoir fait suffisamment connoître le génie fertile de l'Auteur , par les différens tableaux

que nous venons d'exposer aux yeux de nos Lecteurs. Il nous a paru que les descriptions font de tems en tems un peu trop chargées d'Antithèses & de Métaphores, qui ne s'allient pas toujours avec une extrême justesse. Mais ce sont de légers défauts, qui ne sont pas capables de défigurer un si beau recueil, & que la maturité de l'âge auroit sans doute corrigés. Nous avons cru aussi nous apercevoir,

qu'une partie des traits qu'il emploie à peindre l'esprit fin, & le goût, peut également convenir à l'un & à l'autre ; & qu'il confond quelquefois les limites qui les séparent.

Nous avons regret de ne pouvoir rendre compte des autres Pièces de cette collection, qui nous paroît digne en général, de la curiosité du Public.

*TRAITE' DE LA CULTURE DES TERRES, SUIVANT LES principes de M. TULL, Anglois. Par M. DU HAMEL DU MONCEAU, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Inspecteur de la Marine dans tous les Ports & Havres de France. Avec Figures en Taille-douce. A Paris, chez Hippolyte-Louis Guérin, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, 1750. in-12. de 486. pages, y compris la Table des Matières, & sans la Préface de 36. pp.*

**M**ONSIEUR TULL, s'étant livré tout entier à la culture des terres, forma sur des expériences répétées, un nouveau système d'Agriculture qu'il publia dans un ouvrage assez étendu, qui a eu beaucoup de Partisans en Angleterre.

La réputation de ce traité étant parvenue jusqu'en France, feu M. Otter, de l'Académie des Belles-Lettres, fut engagé à le traduire. Mais pour rendre le sens de cet ouvrage déjà difficile à entendre dans sa propre Langue, il ne suffisoit pas de sçavoir l'Anglois ; il étoit de plus nécessaire de connoître l'Agriculture. Aussi, quand tout l'ouvrage fut traduit, M. Otter

convint que son Manuscrit avoit grand besoin de passer sous les yeux d'un homme instruit des matières qui s'y trouvoient traitées. M. de Buffon se chargea de cette révision qui l'occupa durant plus de trois mois.

Pendant ce tems-là, M. du Hamel reçut une autre traduction du même ouvrage, par M. Gottfort, qui avoit les mêmes défauts que celle de M. Otter. Il fit sur cette seconde version, ce que M. de Buffon avoit fait sur la première, qui fut remise entre ses mains.

L'ouvrage tel qu'il paroît aujourd'hui dans notre Langue, doit moins passer pour une Traduction que pour un Original, Si le Traité

de M. Tull contient des idées neuves & utiles, elles sont noyées dans un grand nombre de raisonnemens vagues & prôlixes, qui suffiroient seuls, pour en empêcher le succès.

M. du Hamel s'est contenté de se remplir l'esprit des idées & des vues de cet Auteur, il y a mis l'ordre qui lui a paru convenable; supprimant entièrement tout ce qui étoit étranger au sujet, abrégéant ce qui lui sembloit trop étendu, détaillant les méthodes ordinaires de cultiver les terres, quand cela lui paroissoit nécessaire pour faire apercevoir les avantages de la nouvelle méthode, ajoutant des expériences pour confirmer le sentiment de l'Auteur, ou pour avertir qu'il faut être en garde, lorsque les principes de M. Tull ne sont pas assez bien constatés. Enfin, sans suivre férvilement son Auteur, il a essayé de rendre l'esprit de la chose sous une forme toute différente.

Il avertit le Public, qu'on ne trouvera pas les matières épuisées, même dans les chapitres où il traite un objet en particulier, comme des racines, des feuilles, de la nourriture des plantes. Il n'a rapporté que ce qui appartient immédiatement à son objet, ou ce qui est nécessaire pour l'intelligence du nouveau système d'Agriculture.

Malgré les additions qui lui appartiennent en entier, & qui font une partie considérable de cet ouvrage, il ne croit pas avoir rien omis de ce qui est intéressant dans le Livre de M. Tull, qui néan-

moins en Anglois est un petit *in-folio*.

Ce Traité est divisé en deux parties. On expose dans la première les nouveaux principes d'Agriculture, & on en donne des applications à la culture de plusieurs plantes utiles; cette partie contient 21. chapitres. La seconde est destinée à la description des instrumens nécessaires à la culture des terres, suivant la nouvelle méthode.

Nous donnerons une idée du sujet d'une partie de ces chapitres, suivant l'exposition qu'en fait l'Auteur lui-même, que nous prendrons pour guide, & que nous ne ferons qu'abréger. Nous ne pouvons mieux faire connoître l'utilité d'un Livre qui intéresse si fort la société.

Dans le premier chapitre on traite sommairement des racines. Il n'y est point question de toutes les distinctions que les Botanistes ont établies, ni d'un examen assidu & délicat qu'un Physicien pourroit faire des organes qui les composent. Il suffit pour l'intelligence des nouveaux principes, de distinguer les racines en pivotantes, qui s'enfoncent verticalement dans la terre, & en rempantes, qui s'étendent parallèlement à la surface du terrain.

Sans prétendre approfondir ce qui regarde les feuilles, le second chapitre est destiné à l'exposition des différens sentimens qui ont partagé les Auteurs sur leur usage. Les uns ont regardé les feuilles, comme les pommons des plantes;

ils ont prétendu qu'elles contenoient des réservoirs remplis d'un air élastique, qui de-là se distribuoit dans toutes les parties des plantes. D'autres ont cru que la sève étoit portée dans les feuilles, pour y recevoir une certaine préparation, qui la rendoit propre à servir ensuite à la nourriture de toute la plante; ce qui supposoit une circulation de la sève qui n'est pas encore bien établie.

On s'est assuré par des expériences bien faites, que les feuilles aspirent l'humidité des pluies & des rosées; elles peuvent donc être regardées comme des organes qui servent à la nutrition des plantes. Enfin, il est tout aussi bien prouvé, que les plantes transpirent très abondamment par leurs feuilles. D'où on conclut qu'elles sont des organes destinés à opérer une sécrétion très importante à l'économie végétale. Quoiqu'il en soit, il est constant que les feuilles sont des organes très utiles aux végétaux; ce que l'Auteur confirme par plusieurs expériences rapportées dans ce chapitre.

Il est traité dans le troisième, de la nourriture des plantes. M. Tull pense que cette nourriture n'est autre chose qu'une terre réduite en poudre très fine; & M. du Hamel a essayé de donner à ce sentiment toute la vraisemblance dont il est susceptible. Cependant il est probable que les substances intégrantes de la sève, doivent être dissolubles dans l'eau; & les molécules

de terres ne paroissent pas avoir cette propriété. » Quoi qu'il en soit, dit notre Auteur, si nous venons à augmenter la fertilité des terres, nous aurons lieu de nous consoler de l'incertitude qui règne sur la nature du suc nourricier.

Il s'agit dans le quatrième chapitre, d'une question qui est encore fort embarrassante; aussi est-elle une suite de celle dont on a parlé dans le précédent. Toutes les plantes se nourrissent-elles d'un même suc qu'elles tirent de la terre? M. Tull le pense; mais bien des Auteurs croient que chaque plante ne tire de la terre, que les sucs qui lui sont propres; d'où il suivroit qu'une terre pourroit être épuisée pour une sorte de plante, & ne l'être pas pour les autres. M. du Hamel se contente de discuter les deux sentimens, sans prendre aucun parti. La question subsiste, & elle mérite bien que les Physiciens, amateurs de l'Agriculture, en fassent l'objet de leurs recherches.

Notre Auteur insiste dans ce chapitre, & dans le suivant, sur la nécessité des labours. » Quelque bonne que fût une terre, dit-il, les plantes n'en tireroient pas un grand avantage, si leurs racines n'avoient pas la liberté de s'étendre pour en tirer les sucs. Une terre trop endurcie y formeroit un obstacle insurmontable. Il faut donc la briser par les labours; & rien ne prouve mieux cette vérité,

» que la grande fertilité des pota-  
 » gers qu'on a défoncés. On peut  
 » donc poser pour principe, que  
 » plus on divise les molécules de  
 » terre, plus on multiplie les po-  
 » res intérieurs de la terre, & plus  
 » on la met en état de fournir de  
 » la nourriture aux plantes «.

Il s'agit dans le sixième chapitre, des moyens qu'on peut employer pour faire cette division. Les labours l'opèrent mécaniquement, le feu par voye de calcination, & les fumiers au moyen de la fermentation. Mais les fumiers altèrent toujours un peu la qualité des productions, & on n'est pas maître de s'en procurer autant qu'on en auroit besoin, au lieu qu'on peut multiplier les labours autant qu'on le veut, & sans craindre d'altérer la qualité des fruits. Les fumiers peuvent bien fournir quelque substance à la terre; mais par les labours répétées on expose successivement différentes parties de la terre, aux influences de l'air, du Soleil, & des pluies, ce qui les rend propres à la végétation.

Les terres qui ont resté long-tems en friche, doivent être labourées avec des précautions particulières, dont on est dispensé quand il s'agit de terres qui ont été cultivées sans interruption. » C'est ce qui nous a engagés, dit notre Auteur, à » nous étendre beaucoup dans le » chapitre septième, sur le défrichement des terres. A cette occasion, nous avons détaillé la façon de brûler les terres, comme

» je l'ai vu pratiquer en Bretagne,  
 » & dans d'autres Provinces du  
 » Royaume. M. Tull décaprouve  
 » cet usage; il est néanmoins d'ex-  
 » périence, que par cette pratique  
 » on communique aux terres, une  
 » fertilité qui dure plusieurs an-  
 » nées; & il faut bien que les Fer-  
 » miers en soyent convaincus, puis-  
 » qu'ils s'engagent à une dépense  
 » considérable en journées d'ou-  
 » vriers, & à une consommation  
 » de menus bois, qui dans certains  
 » Pays n'est pas indifférente. Au-  
 » reste, il est certain qu'en Nor-  
 » mandie on répand de la chaux  
 » sur les guérets pour augmenter  
 » leur fertilité; & il me semble ap-  
 » percevoir quelque parité entre  
 » ces deux façons de fertiliser les  
 » terres. Les Bois, les Landes, &  
 » les Prés, doivent être défrichés  
 » avec des précautions particuliè-  
 » res, que nous avons rapportées  
 » dans le même chapitre, &c. «

Les différentes espèces de terres, exigent qu'on les laboure différemment, & avec différentes espèces de charrue. L'Auteur en donne une idée dans le huitième chapitre, sans néanmoins entreprendre de décrire toutes les façons de labourer. Nous n'entrerons pas dans ce détail, qui seroit cependant nécessaire pour faire mieux comprendre les avantages de la nouvelle méthode, dont les principes fondamentaux sont rapportés dans les chapitres suivans.

Dans le vingt-unième, qui termine la première partie de ces  
 Yyy iij

ouvrage, l'Auteur fait un parallèle de l'ancienne & de la nouvelle méthode de cultiver les terres, qui rendra très sensibles les avantages qu'on peut espérer de celle qu'il propose. » Nous n'avons évalué, » dit-il, le produit de nos terres, » qui sont réputées assez bonnes, » qu'à quatre, cinq, ou au plus » six pour un; c'est-à-dire, qu'un » Fermier qui sème cent septiers de » froment, ne peut guère espérer » qu'une récolte de cinq à six cens » septiers; & Columelle n'estimoit » pas que son terroir d'Italie produisît davantage. Il est vrai qu'il y a certaines terres qui rendent dix pour un. Mais, quand nous parlons du produit des terres, c'est une estimation moyenne prise sur toutes les terres qui composent une grosse Ferme.

» Plin neanmoins parle de la » grande fertilité de certaines terres, qui rendent cent ou cent cinquante pour un. Il ne seroit pas difficile de donner des exemples d'une fertilité encore plus grande, puisqu'en cultivant quelques grains de froment dans un potager, il est commun de les voir produire chacun quarante & cinquante épis; & chaque épi contenir quarante ou cinquante grains; ce qui fait seize cens ou deux mille, ou deux mille cinq cens grains pour un. Or, s'il est possible de parvenir en grand à cette fertilité, c'est assurément en suivant les principes de M. Tull, puisqu'en sa culture est assez sem-

» blable à celle qu'on donne aux » plantes potagères. Au reste, en » engageant les autres à en faire » l'épreuve, je ne prétends pas m'en » dispenser; & j'ai déjà fait des préparatifs pour la faire en grand.

» Ce que nous avons dit en faveur de la nouvelle façon de cultiver les terres, paroît suffisant pour engager les Amateurs d'Agriculture à en faire l'essai; & suivant le succès de leurs premières épreuves, ils pourront avec connoissance de cause, faire valoir de cette façon, une plus grande, ou une moindre portion de leur domaine. Car, quand on seroit bien assuré d'augmenter ainsi les récoltes du froment, il pourroit y avoir de solides raisons qui engageroient à n'employer la nouvelle façon de cultiver les terres, que pour une portion de domaine. Notre Auteur rapporte quelques-unes de ces raisons, qu'il présente sous la forme d'objections, & il y joint ses réponses.

Les cinq chapitres de la seconde Partie, sont entièrement destinés à la description des Charrues, Semoirs, & autres instrumens, que M. Tull a imaginés pour cultiver les terres. Notre Auteur avoué que la description des Semoirs est longue, & néanmoins quelquefois assez obscure. Il s'est cependant donné tous les soins possibles pour bien rendre l'Anglois. Il a eu même l'attention de faire revoir le chapitre par différentes personnes qui sçavent très

bien cette Langue. Il y a joint une Herse roulante, dont il a parlé dans la première Partie, & une Charrue légère fort simple, qui pourroit être substituée à celle de M. Tull. Nous ne chargerons pas cet extrait de la description des Charrues, Semoirs, &c. de l'invention de cet Auteur. Mais nous ne pouvons nous dispenser de parler au moins d'une nouvelle espèce de charrue, qu'il a imaginée, & qui peut produire de grands avantages.

La Charrue ordinaire ne remue pas la terre à une assez grande profondeur, & souvent elle la renverse tout d'une pièce, sans briser les mottes; car le coutre coupe le gazon, le soc qui suit, l'ouvre, & le versoir ou l'oreille le renverse tout d'une pièce sur le côté. La Charrue de M. Tull porte en avant quatre coutres au lieu d'un. Ces coutres sont placés de façon qu'ils coupent la terre qui doit être ouverte par le soc, en bande de deux pouces de largeur; ce qui fait que le soc ouvrant un sillon de sept à huit pouces de largeur, le versoir renverse une terre bien divisée, qui ne forme plus de grosses mottes plates, comme le font les Charrues ordinaires. Il arrive delà, que quand on vient à donner un second labour, la Charrue ne trouve à remuer que de la terre meuble, au lieu de rencontrer des mottes, ou même des gasons, qui, ayant pris racine depuis le dernier labour, sont aussi difficiles à diviser, que

si la terre n'avoit jamais été labourée.

M. Tull prétend d'ailleurs, qu'avec sa nouvelle Charrue, il peut remuer la terre à 10. 12. & 14. pouces de profondeur; & comme par cette Charrue on fait de profonds sillons, & des billons fort élevés, la terre est bien plus en état de profiter des influences de l'air.

Quand on veut mettre en façon une friche ou un champ, qui n'a point été labouré depuis longtemps, il faut que la terre soit très humide, surtout si elle est forte; car sans cela elle seroit si dure, que les coutres ne pourroient la couper, nile soc la renverser. Mais, quand les terres sont en façon, il faut éviter de les labourer lorsqu'elles sont fort humides; car alors le trépiquement des chevaux, & le soc même, corroyent, & agglutinent les terres fortes, à peu près comme le font les Potiers, lorsqu'ils préparent leurs terres pour faire des vases; & ainsi l'on gâte la terre, au lieu de l'améliorer.

Cependant la Charrue à quatre coutres la corroye moins, que la Charrue ordinaire, parce que le soc de celle-ci la détache par une pression, au lieu que les coutres de l'autre, l'ayant coupée en plusieurs pièces fort petites, la terre la renverse, sans presque la pétrir. D'ailleurs, comme la Charrue à quatre coutres entre dans la terre, jusqu'à la profondeur de 12. ou 14. pouces, elle y trouve la terre

allez sèche, lors meme que celle de dessus est très détrempee.

M. Tull recommande qu'on mette tous les chevaux les uns devant les autres, quand on laboure une terre molle, afin que marchant tous dans le sillon, ils ne pétrissent pas tant la terre.

Si la terre est en bonne façon, l'on peut la labourer par le sec; mais le temps le plus avantageux, est lorsqu'elle est un peu pénétrée d'eau, surtout pour la nouvelle Charrue, qui auroit peine à piquer bien avant, si la terre étoit sèche.

Il est vrai que comme cette Charrue pique bien avant, & qu'elle remue beaucoup de terre, il faudra employer plus de force pour la tirer; ainsi il sera nécessaire de mettre trois chevaux au lieu de deux, & quatre au lieu de trois. Mais on fera bien dédommagé de cette augmentation de dépense, par la perfection qu'on donnera au labour. On trouvera dans ce Livre, la description & la figure de cette Charrue.

Le dernier chapitre est la traduction d'un passage de l'Abbrégé des Transactions Philosophiques

par Baddam, qui rapporte la description & les usages d'un semoir Espagnol, inventé par Dom Joseph Lucatello, dont il est parlé dans les Transactions. » Il étoit » juste, dit M. du Hamel, de faire » mention d'une façon de cultiver » les terres, qui a mérité des applaudissemens, & qui pour les » choses essentielles a beaucoup de » rapport avec celle de M. Tull. » Et un Espagnol digne de foi m'a » assuré, que cette méthode qui » a été imaginée il y a près de » cent ans, se pratique encore » dans quelques Provinces d'Es- » pagne «.

M. du Hamel a promis dans un des derniers volumes des Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'il feroit des expériences sur la conservation des blés. Il avertit ici qu'elles sont suivies avec toute l'exactitude possible, & qu'il espère être dans peu en état d'en faire part au Public. » Ce sera en quelle façon, dit-il, la seconde Partie de cet ouvrage; & nous n'avons épargné ni soins ni dépense, » pour qu'il ne reste rien à désirer » sur un sujet aussi avantageux au » Public «.





COURS DE BELLES LETTRES DISTRIBUE' PAR EXERCICES, Tome quatrième. A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, 1750.

C E quatrième volume contient ce qui a rapport aux Poèmes Epique & Dramatique. L'Auteur commence par un Avant-propos, où il réfute l'opinion de ceux qui s'imaginent que, pour sçavoir à fond les Belles-Lettres, il faut peu de travail & d'application. Il fait voir combien il est important de connoître à fond les Arts, pour en sentir toutes les beautés. Or pour les connoître, il faut en avoir étudié la nature, les règles, en avoir vu & compris les principes; ce qui au jugement de l'Auteur, & de tous ceux qui sont instruits, est très-difficile & demande beaucoup d'application. Dans les volumes précédens, on a traité les caractères de l'Apologue, de l'Eglogue, de l'Ode, de la Satyre, de la Poësie Didactique. Dans celui-ci on traite le Poème Epique, la Tragédie & la Comédie; & par conséquent ce volume joint aux autres, fait presque une Poétique complète. L'Auteur fait sentir d'abord la différence qu'il y a entre l'Epopée & l'Histoire. L'Histoire est consacrée à la vérité, au lieu que l'Epopée ne vit que de mensonges & de fictions. L'Histoire est le *récit véritable d'actions naturelles*. Selon l'Auteur, l'Epopée est le *récit poétique d'une action merveilleuse*. Tout ce qu'il dit sur cette matière, se réduit à développer cette défini-

Aout,

tion. Il commence par ce qui regarde l'action & les Acteurs, & leurs qualités. Il explique ce que c'est que nœud, & dénouement; il distingue les différens intérêts, ceux qu'il appelle de Nation, de Religion, d'Humanité, qui doivent se trouver tous dans le Poème Epique, & surtout celui qui est fondé sur l'humanité même, & qui par cette raison, doit durer autant que le genre humain, & assurer l'immortalité à l'ouvrage & à l'Auteur. Il explique ce que c'est que *maïns* ou *caractères*, & leur différence. Il parle de l'unité, il expose ce qui la constitue dans un Poème; & selon lui, ce n'est ni l'unité de Héros, ni l'unité de maxime de Morale. mais la proposition même qui s'est faite à l'entrée du Poème, & qui a marqué le but du Poète. L'Auteur prétend que ce merveilleux est ce qui constitue la différence propre de l'Epopée. Les Etres surnaturels mêlés dans l'Epopée, les Dieux qui se présentent, qui agissent, ne s'y trouvent point par hazard, & pour y jeter un vain éclat. Il y a des règles dans la raison, & dans le bon sens, qui déterminent ce qu'ils doivent y opérer. Dans toute action où l'on ose mêler les Dieux & les Hommes, les Dieux doivent faire les fonctions de causes premières; & les Hommes, celles de causes secondes.

Zzz

C'est aux Dieux à donner les forces, & aux hommes à s'en servir pour exécuter. Voilà l'idée de l'Auteur, de manière que, selon lui, le plan de l'action se fait dans le conseil même des Dieux, & que les mouvemens des hommes sur la terre n'en sont que l'exécution. On prouve ce système par la pratique d'Homère dans ses deux Poèmes, & par celle de Virgile dans l'Enéide. L'Auteur examine à cet effet, avec attention, la Fable ou l'ordonnance du premier Livre de l'Enéide. De cet examen, il conclut que les Dieux sont les grands acteurs de l'Epopée; & les hommes, les acteurs subalternes. Le genre humain y agit presque toujours; mais sous les yeux & dans les mains de l'Etre Suprême. Si tout Poème en forme de récit, est Epique, alors, dit l'Auteur, c'est la forme seule qui constitue sa nature; tous les sujets Dramatiques mis en récit, seront autant de Poèmes Epiques. Est-ce l'unité d'action, poursuit-il, qui constitue son essence? Mais cette qualité est commune à toute action de Poème. Est-ce la grandeur même, & l'étendue de l'action? Qu'un homme soit grand ou petit, il n'en est ni plus ni moins un homme. Est-ce parce que l'action est héroïque? Toute Tragédie l'est de même que l'Epopée. Il ne reste donc, conclut notre Auteur, pour caractériser l'essence du Poème Epique, que l'intervention de la Divinité. Le Christianisme pourroit se prêter à ce genre de Poésie; & malgré le respect que

l'Auteur a pour les sentimens de M. Despréaux, il assure que, s'il venoit au monde un second Homère, il pourroit trouver dans la Religion Chrétienne, plus d'une matière capable d'exercer son génie, & qu'il démontreroit par l'exécution que le sublime & le sérieux de notre Religion, bien-loin d'être un obstacle invincible à l'Epopée, y seroit la source des plus grandes beautés. On cite l'exemple du Paradis de Milton si admirable dans son merveilleux, lorsqu'il reste dans les bornes des idées que nous avons par la foi.

Après avoir établi le merveilleux, comme l'essence de l'Epopée, l'Auteur examine comment & quand on doit l'employer. Il entre, à ce sujet, dans un détail digne de l'attention du Lecteur. Il soutient que l'action de l'Epopée n'est point essentiellement allégorique, & combat le système du Pere le Bossu qui rapporte l'unité de l'action à l'unité de la maxime de morale qu'il croit résulter du Poème. Il donne un autre objet au Poème Epique, & fait voir comment, selon Aristote, la Poésie est plus instructive & plus morale que l'Histoire même, sans avoir besoin d'allégorie. L'Auteur vient à la forme de l'Epopée qu'il a définie *un récit poétique*. Il explique ce que c'est que récit. Il fait voir quelles sont ses qualités essentielles; en quoi consistent ses ornemens. Il parle de la proposition, de l'invocation. Il montre l'art des Poètes dans leurs narrations, & fait voir que la Poë-

se a dans ses récits un ordre différent de celui de l'Histoire. Il attribue aussi aux Poètes un Art particulier par rapport à la forme même de leur style. Pour expliquer ceci clairement, il développe les différentes formes que peut prendre la Poésie dans la manière de raconter. Il entre dans des détails sur les pensées, les expressions, les tours, l'harmonie & la verve poétique. Il finit l'exercice sur le Poème épique par l'examen des Epopées d'Homère & de Virgile. Il est surtout admirateur du Poète Grec. Il fait l'analyse de son Iliade, & démontre ensuite que rien n'est si beau que le fond & l'ordonnance de ce Poème. Il passe ensuite à l'Enéide. En lisant Homère, dit l'Auteur, „ nous nous figurons ce „ Poète dans son siècle, comme „ une lumière unique au milieu des „ ténèbres, seul avec la seule nature, sans conseils, sans livres, sans „ sociétés de Sçavans, abandonné „ à son seul génie, ou instruit uniquement par les Muses; tant il „ est simple, vrai, naïf.

„ En ouvrant Virgile, nous sentons au contraire, que nous entrons dans un monde éclairé, dans une nation où règne la magnificence & le goût; où tous les Arts, la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, ont des chefs d'œuvre; où les talens sont réunis avec les lumières.

Après cette réflexion, l'Auteur établit des maximes qui prouvent que le sujet de l'Enéide est bien choisi. Il donne l'analyse de ce

Poème. Il fait un parallèle entre Homère & Virgile. Il fait voir que tous deux sont admirables du côté de l'élocution, mais que le Poète Grec l'emporte sur le Latin, par l'invention & l'ordonnance.

La seconde partie de ce quatrième volume est sur la poésie Dramatique. L'Auteur explique d'abord ce que c'est que Drame; la différence qu'il y a entre le Drame & l'Epopée; ce que c'est que le vraisemblable théâtral, le vraisemblable ordinaire & extraordinaire; la nécessité de liaison & la nécessité de moyen; ce que c'est que *besoin* du Poète; la manière de le couvrir; les unités d'action, de lieu, de jour; ce que c'est qu'acte, & ce que c'est qu'une scène; quelles sont les règles de l'un & de l'autre. Il traite ensuite du style de la Poésie Dramatique, du dialogue, de la décoration théâtrale, des Acteurs. Il demande s'il faut faire représenter des Drames aux jeunes gens? Parmi ceux qui étudient, il y en a qui ont des dispositions marquées pour les Lettres & pour les Sciences. On prétend que c'est une perte de temps pour ceux-ci, que de leur donner des rôles Dramatiques à représenter; 1°. parce que cet exercice ne leur apprend rien que le goût & la lecture ne leur apprend sans cela; 2°. parce qu'ils perdent le train de leurs études, & prennent du goût pour la dissipation. Il y en a d'autres qui paroissent destinés par la nature, pour toute autre chose que pour les Livres & le Cabinet, pour le Militaire.

taire, le Commerce; enfin pour tout ce qui demande plus d'activité que de goût & de méditation. On peut, selon l'Auteur, donner à ceux de cette seconde espèce, un rôle à jouer, parce qu'ils apprendront, 1°. à bien prononcer le François, ce qui est assez rare parmi nos jeunes gens; 2°. à se présenter avec confiance & d'un air aisé; 3°. à sentir, parce qu'il n'est pas possible de faire passablement un rôle, à moins qu'on ne sente ce qu'on y dit. Enfin c'est un temps qu'ils employeront toujours mieux qu'ils ne l'auroient fait sans cela. Ce qui seroit perte de temps pour des enfans laborieux, devient pour ceux ci un temps bien employé. Mais il y a une chose à observer dans la distribution des personnages, & à laquelle les parens surtout, doivent faire attention; c'est de ne donner les caractères vicieux qu'à ceux qui sont assez affermis dans la vertu, pour ne point prendre l'impression du vice; & n'en donner que de vertueux aux jeunes gens qui ayant un caractère rebelle, ont besoin de prendre une nouvelle tournure, & de réformer leur caractère: on fait ordinairement le contraire; l'enfant petit maître fera le Marquis; le polisson fera le Valer; celui qui à l'humeur noire fera le Mysanthrope; s'il est dur & porté à la méchanceté, il fait Atrée, Néron, &c. Ce qui assure à l'Acteur un vice que l'éducation auroit dû corriger.

Après quelques réflexions sur ce qu'il convient d'observer au Théâtre, dans la représentation, l'Au-

teur donne l'Histoire abrégée de la Poësie Dramatique. Ce fut chez les Grecs à l'occasion des fêtes de Bacchus, que la Poësie Dramatique prit naissance. L'Auteur raconte ce que fit Ithépis dans la Tragédie, & ce qui y fut ajouté par Eschyle dont il donne le caractère, aussi bien que ceux de Sophocle, & d'Euripide. Il fait aussi connoître le caractère de la Tragédie Latine. Il vient tout d'un coup au grand Corneille, ensuite à Racine; & nous donne le parallèle de ces deux grands hommes, d'après lesquels, selon lui, on peut se former une idée de la perfection du Tragique, en sorte que cette idée soit comme la règle, la mesure du mérite des Tragédies, lesquelles seront plus ou moins parfaites, selon le degré de proximité qu'elles auront avec cette idée. Vient ensuite la Comédie dont on raconte l'origine, les licences, les réformes selon les temps & les lieux. On donne l'idée de la forme du Théâtre chez les Anciens; de l'habillement des Acteurs, & de leur déclamation. L'Auteur passe à la différence propre de la Tragédie, qu'il regarde comme la matière la plus intéressante qu'il y ait dans la Littérature. Il définit la Tragédie, *la représentation d'une action héroïque, à dessein d'exciter la terreur & la pitié*. Il explique toutes les parties de sa définition d'une manière claire & concise; apprend au Lecteur ce que c'est que le Tragique, ce qui le produit, & les différentes espèces de situations qui peuvent y me-

ner. Il examine l'Œdipe de Sophocle ; analyse cette pièce qu'il propose comme une règle pour juger des Tragédies Grecques. Il la compare ensuite avec l'Œdipe de Sénèque qui est presque le contrepied de Sophocle d'un bout à l'autre ; & fait voir combien le Tragique Grec l'emporte sur le Latin. Il examine l'Horace de Corneille ; surtout l'exposition du sujet. Ensuite il fait le parallèle de l'Héraclius de ce Poète avec l'Athalie de Racine , dans ce qui regarde le fond & la disposition des deux pièces. Il prétend que c'est la meilleure manière de comparer ces deux Tragiques ; & comme l'Héraclius & l'Athalie sont, aux noms près , le même sujet , on voit dans l'un , ce que pouvoit le génie de Corneille , & dans l'autre , l'Art & l'économie de Racine. Il définit la Comédie, *une représentation d'une action Bourgeoise propre à faire rire le Spectateur*. Il explique cette définition : prouve que le ridicule est essentiellement l'objet de la Comédie. Il fait connoître ce que c'est que le ridicule ; quel est celui de la Comédie ; & fait aussi connoître le Comique des choses & du style , par le Comique des habits & du geste ; l'un étant dans tout Dramatique , l'image de l'autre. Il explique d'une façon aussi instructive qu'agréable , ce que c'est

que le *Comique* , ce que les Latins appelloient *vis comica* , fait voir qu'il y a un point exquis endecà du quel on ne rit point , & au-delà duquel on ne rit plus , au moins les honnêtes gens. Il donne des règles , pour juger si la vérité est , ou paroît poussée au-delà des limites ; admet deux sortes de contrastes dans le Comique ; établit la différence particulière du Tragique & du Comique ; montre dans le Comique les différens degrés qui en font les espèces , & finit l'ouvrage par les caractères d'Aristophane , de Plaute , de Térence , & de Molière.

Cet extrait suffit pour donner une idée de ce quatrième volume. Cet ouvrage peut être utile non seulement aux jeunes gens que l'Auteur s'est surtout proposé d'instruire , mais encore à ceux qui ayant du goût pour les Lettres , sont bien aises d'avoir une méthode sûre & aisée qui les dirige dans leurs études.

On imprime actuellement une traduction des Œuvres d'Horace par le même Auteur ; on peut en juger d'avance par plusieurs morceaux qui se trouvent traduits dans son cours de Belles-Lettres , & surtout par l'art Poétique dont il a donné la traduction dans son troisième volume.



ASSEMBLEE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
des Sciences, tenue dans la Grande Salle de l'Hôtel de Ville de  
Montpellier, le 8 May 1749. A Montpellier, de l'Imprimerie de  
Jean Martel, Imprimeur du Roy, des Etats Généraux de Languedoc,  
& de la Société Royale des Sciences, 1749. in-4°. de 112. pp.

LE Recueil des Pièces lues à cette Assemblée commence par les éloges de deux Académiciens morts, dont le premier est celui de M. de la Croix de Castries, Archevêque d'Alby, que nous allons faire connoître en peu de mots. Ce Prélat naquit à Montpellier le 13 Avril 1664. Il s'appliqua de bonne heure à cultiver les rares qualités qu'il avoit reçues de la nature, persuadé que les avantages d'une haute naissance devoient être soutenus par un mérite qui leur fut proportionné. Il se livra même à l'étude de la Théologie avec une ardeur & un gout que cette Science n'a pas toujours le privilège d'inspirer.

En 1691. M. l'Abbé de Castries accompagna à Rome M. le Cardinal de Bonzy son Oncle, & entra avec lui dans le Conclave où fut élu le Pape Innocent XII. Peu de temps après son retour en France il devint premier Aumônier de Madame la Duchesse de Berry. En 1717, il fut nommé à l'Archevêché de Tours, mais il n'avoit pas encore pris possession de cette Eglise, lorsque le Roy le transféra à l'Archevêché d'Alby.

Ce Prélat ne fut pas plutôt arrivé dans son Diocèse qu'il y gagna tous les cœurs par sa douceur &

son affabilité. » Il soutint sans faste  
» l'élevation de son rang, & jamais  
» il ne souffrit qu'avec peine le respect qui lui étoit dû. Il vouloit  
» que dans toutes les occasions on  
» mît une distinction marquée entre sa personne & son caractère,  
» & sans doute il méritoit par là  
» qu'on se fit un devoir de les confondre. Continuellement occupé des fonctions de son ministère, il ne pensoit qu'à édifier son peuple par ses exemples, à le corriger par ses instructions, & à soulager les besoins d'un grand nombre de familles infortunées, en leur épargnant jusqu'à la honte de les avouer.

On ne fera pas surpris qu'un Prélat de ce caractère ne s'éloignât de son Diocèse que dans des occasions où il ne pouvoit s'en dispenser. Il parut à la Cour en 1738, lorsqu'il fut reçu Commandeur de l'Ordre du S. Esprit. L'assemblée des Etats de Languedoc l'obligeoit souvent de se rendre à Montpellier. Il avoit une affection sincère pour sa Patrie & la revoyoit toujours avec un nouveau plaisir. Il fut d'autant plus sensible au choix que fit de lui l'Académie de cette Ville, pour y remplir une place d'honoraire, vacante par la mort de M. le Marquis de Castries son frere aîné, qu'il connoissoit tout le

prix des sciences qui font l'objet des recherches de cette Société.

M. l'Archeveque d'Alby résista longtems à différentes infirmités dont il étoit accablé, mais enfin il y succomba le 14 Avril 1747, à l'âge de 83 ans. Et il a laissé des monumens éternels de sa charité envers les pauvres de son Diocèse.

Cet éloge est suivi de celui de M. de la Peyronie, premier Chirurgien du Roy. Il naquit à Montpellier le 15 Janvier 1678. Au sortir de ses classes il déclara à ses parens qu'il vouloit se consacrer entièrement à la Chirurgie pour laquelle il étoit porté depuis longtems, & ils entreprirent en vain de l'en détourner. Ce penchant vif inspiré par la nature est ordinairement le préage du succès. Il se livra donc à la Chirurgie & à tout ce qui y avoit rapport & se distingua dans tous ses examens & ses chefs-d'œuvre. Le séjour de Paris où il se rendit dès qu'il fut reçu Chirurgien acheva de le perfectionner.

De retour en sa Patrie, M. de la Peyronie se servit avec avantage des nouvelles connoissances qu'il avoit acquises; il fit des cours particuliers d'Anatomie & de Chirurgie qui lui attirèrent des applaudissemens. Il réduisit ses Confreres même à reconnoître sa supériorité dans l'exercice de sa profession. La nature l'avoit pourvu de toutes les qualités propres à lui gagner la confiance du Public.

La Société Royale de Montpellier le compta parmi ses Membres aussitôt qu'elle fut établie, c'est-à-

dire, en 1706. Ce fut pour lui un nouveau motif de ranimer son ardeur pour le travail, & il donna quelques mémoires d'Anatomie & d'Histoire Naturelle.

Parmi toutes les guérisons qu'il opéra, celle de M. le Marquis de Vitzani est une des plus singulières. Il fut obligé d'emporter la plus grande partie de l'os du front & des os du nés qui étoient cariés, par deux anciennes fistules, & cependant il vint à bout de le guérir. Le Pape Clément XI. lui envoya à cette occasion l'ordre de l'Eperon & une médaille d'or.

En 1714, M. de la Peyronie fut appelé à Paris pour traiter M. le Duc de Chaulnes d'une fistule dont plusieurs Chirurgiens célèbres avoient entrepris inutilement la cure. Il eut le bonheur d'y réussir, & de se faire connoître par là de Louis XIV. Ce Monarque si sensible aux progrès des Sciences & des Arts, lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il restât dans la Capitale. On sent bien que de pareils desirs furent des ordres pour M. de la Peyronie, & qu'un événement aussi heureux accrut considérablement sa réputation. Dès qu'il fut reçu à la Communauté de S. Côme, on le vit démontrer l'Anatomie avec succès dans cet Amphithéâtre, & au Jardin du Roy. Enfin en 1714, il fut comblé de tous les honneurs auxquels il pouvoit aspirer; il obtint la survivance de la charge de premier Chirurgien du Roy, remplie alors par M. Maréchal qui mourut en 1736. Il est inutile de

dire que la confiance que le Roy lui accorda , lui procura l'honneur d'être consulté par le Czar Pierre le Grand , & par tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & dans les Pays étrangers ; on sçait assez que dans toute l'Europe on s'empressoit à suivre l'exemple de Sa Majesté.

M. de la Peyronie commença à faire usage de son crédit en augmentant le nombre des Démonstrateurs de l'Amphithéâtre de S. Côme, afin que les Aspirans en Chirurgie n'eussent rien à désirer pour leurs instructions. Il forma le projet d'établir une Académie Royale de Chirurgie, & il y réussit en 1731. Ce projet étoit en effet bien digne de l'occuper, & le Public avoit tout lieu d'en attendre de grands avantages. Il fut reçu dans le même temps à l'Académie Royale des Sciences, en qualité d'associé libre. Il donna un mémoire sur le siège de l'ame dans le cerveau, qui se trouve imprimé dans le volume de 1741. C'est le même qu'il avoit donné autrefois à la Société Royale de Montpellier, mais considérablement augmenté ; ce sujet est sans doute fort intéressant, & il méritoit bien de faire l'objet des recherches des Philosophes, s'ils avoient quelque espérance d'y réussir.

M. de la Peyronie ne se crut pas dispensé par ses occupations de visiter les pauvres malades, & il se faisoit un devoir de les assister dans leurs besoins. On peut dire qu'il sçavoit jouir des grandes richesses qu'il avoit acquises sans s'y attacher.

» Mais il est pour les Sçavans & les  
 » Philosophes une tentation plus  
 » délicate, un écueil d'autant plus  
 » dangereux que l'on songe moins  
 » à s'en défier. On sent bien, dit  
 » M. le Secrétaire, que je parle ici  
 » d'un amour excellent pour la gloire de cette envie démesurée de  
 » faire parler de soi, de vivre dans  
 » l'esprit des hommes, d'étendre  
 » sa réputation aux siècles les plus  
 » reculés. Je n'oserois assurer qu'un  
 » pareil motif n'ait pas fait quelque  
 » impression sur M. de la Peyronie. « Mais s'il pensoit en effet à sa propre gloire, il parut toujours passionné jusqu'à l'excès pour celle de sa profession. Tout le monde sçait la part qu'il a eu à ces fameuses contestations qui ont été poussées si loin entre les Medecins & les Chirurgiens. Le Conseil d'Etat a rendu l'année dernière un Arrêt qui fixe leurs différentes prétentions ; Arrêt dicté par la justice & la prudence & dont l'exécution importe infiniment au bien public qui souffre encore plus de ces divisions que les deux partis opposés. » Il  
 » faut croire que si M. de la Peyronie eût vécu plus longtemps, il n'eut pas craint de se prêter à des voyes de conciliation, & qu'il auroit voulu par quelques démarches contraires à celles qu'il avoient précédé, se ménager une sorte de gloire qui se déroberoit toujours aux yeux du vulgaire & que les seules grandes ames sont capables d'ambitionner.

Après une maladie assez longue M. de la Peyronie vit approcher  
 la



la mort avec une fermeté Chrétienne. Il a laissé tous ses biens à la Communauté des Chirurgiens de Paris & de Montpellier, dans l'intention qu'ils soient employés à l'avancement d'un Art qui a toujours paru faire l'objet de son ambition.

Le Recueil dont nous rendons compte contient ensuite trois mémoires, dont le premier est de M. Montet sur l'examen des Eaux Minérales de Pomaret, dans le Diocèse d'Alais. Ces Eaux sortent tièdes & en bouillonnant d'un rocher où elles paroissent avoir leur source; elles déposent au fond de leur bassin une espèce de terre rouge, & laissent vers les bords, & surtout près des fentes du rocher un sel très-blanc en flocon dont elles tirent leur principale vertu. On voit aussi sur leur surface plusieurs gouttes d'une espèce de bitume.

M. Montet a fait ses expériences sur de l'eau de cette source qu'on lui avoit apportée à Montpellier & qui avoit été puisée quatre ou cinq jours auparavant. Il la trouva limpide & légèrement salée. Sa gravité étoit à celle de l'eau commune de fontaine comme 1000 à 1020; elle ne fit que troubler la teinture de Tournesol; la poudre de noix de galle lui fit prendre une couleur bleu-céladon qui se changea quatre jours après en pourpre foncé, ce qui fait voir qu'elle contient un vitriol ferrugineux. La dissolution de l'argent par l'esprit de Nitre a été précipitée en blanc terne, propriété qui est particulière au sel marin,

*Adm.*

D'une évaporation lente de quarante-cinq livres de ces eaux, l'Académicien a retiré une once sept gros de sel jaunâtre, onctueux, d'une odeur urineuse; & en ayant fait une dissolution qu'il a filtrée, il lui est resté une terre blanche & presque insipide: mais par la cristallisation il a eu un véritable sel de Glauber, c'est-à-dire, un sel formé par l'acide vitriolique & le principe alkali-fixe du sel marin: On lui trouva cependant un goût salé & il décrépitoit au feu; ce qui prouve que tout le sel marin n'étoit pas parfaitement décomposé.

Il résulte donc de ces expériences que cette eau minérale contient, ainsi que plusieurs autres, une espèce de sel de Glauber, un peu de matière grasse & sulphureuse & une partie vitriolique ferrugineuse. Ce qui est analogue aux effets qu'elle produit sur le corps humain; car il y a longtemps qu'on en fait usage en Médecine quoi qu'on n'en eût pas encore fait l'analyse: elles sont rafraichissantes, purgatives & légèrement apéritives.

Le second mémoire qui est de M. Peyre, a pour objet la décoloration du vin rouge. On sçait que sa couleur ne lui vient que des pelli-cules de raisins avec lesquelles il fermente, & qu'elle en est extraite par un acide qui se trouve dans le moût; d'où il suit que la couleur du vin n'est qu'accidentelle. C'est là ce qui a porté plusieurs Physiciens à rechercher la manière de l'en priver, mais on n'y avoit pas encore parfaitement réussi.

Aaaa

M. Mariotte rendit opaque & jaunâtre un demi-verre de vin rouge en y versant quelques gouttes d'huile de Tarrre par défaillance, mais deux ou trois gouttes d'esprit de soufre le rétablirent dans son premier état. M. Rohault avoit aussi tenté cette expérience avec quelque succès en faisant filtrer du vin rouge à travers du sable très-fin. Mais il arrive souvent qu'on trouve par un vrai hazard ce qui avoit échappé aux recherches des Philosophes. M. Peyre avoit mis digérer au Soleil deux livres de bon vin vieux rouge avec quatre onces de bol d'Arménie & un gros de feuilles de rue dans la vue d'imiter le vin d'Alicant, suivant ce que lui avoit appris un Voyageur Espagnol; mais ce vin au lieu de prendre une couleur foncée devint clair comme du vin blanc clarifié.

Notre Académicien surpris du résultat de cette expérience, s'empressa de la répéter; il bannit la Rue qui seule étoit capable de donner une légère teinture au vin; & au bol d'Arménie il substitua la terre de Merviel, Village situé près de Montpellier. Cette terre est une sorte de craye blanche composée de deux substances, l'une grasse & savonneuse & l'autre sablonneuse & indissoluble dans les liquides; elle est excellente pour blanchir le tarrre en ce qu'elle a plus de rapport avec ses parties huileuses qu'avec son acide: car le tarrre est composé du sel essentiel des raisins & des parties huileuses de leurs pellicules; ainsi il étoit naturel de s'at-

tendre qu'elle opéreroit la décoloration du vin, & c'est ce que l'expérience a confirmé.

M. Peyre mit donc dans une bouteille quatre onces de terre de Merviel en poudre & dans une autre pareille quantité de bol d'Arménie, après quoi il versa deux livres du même vin rouge dans chacune de ces bouteilles qu'il boucha bien exactement, & exposa au Soleil pendant quinze jours, en observant de les remuer de temps en temps. Ce vin fut entièrement décoloré & devint tout à-fait semblable à de l'eau; il avoit perdu sa saveur, & il ne lui restoit plus que celle d'une eau de vie étendue dans beaucoup de phlegme. Il nous paroit que cette opération doit plutôt être regardée comme une décomposition que comme une simple décoloration du vin; quoiqu'il en soit l'Académicien se proposa alors de rechercher différens moyens pour y réussir plus promptement & pour ôter à l'eau-de-vie ordinaire son acreté. Il a déjà fait à ce sujet plusieurs expériences qu'il se propose de rapporter dans un autre mémoire, il se borne dans celui-ci à donner le moyen de déphlegmer le vin décoloré & d'en faire de l'esprit de vin sans feu. Il se sert pour cela du sel alkali-fixe de tarrre, dont il a éprouvé qu'une once absorboit trois onces de phlegme. Sur ce principe il mit quatre onces de sel de tarrre dans douze onces de vin décoloré, après quoi il sépara avec un siphon la partie spiritueuse qui surnageoit & il obtint par là

un esprit de vin alkalisé qui soutint l'épreuve de la poudre. Il est évident qu'on peut par ce moyen faire une eau-de-vie de différens degrés de force en y laissant plus ou moins de phlegme.

Le troisiéme mémoire & le plus intéressant de ce Recueil est de M. l'Abbé de Sauvages dont le zèle & la sagacité pour l'Histoire Naturelle, sont déjà connus du Public par plusieurs mémoires qu'il a donnés, quelques-uns desquels se trouvent imprimés dans différens volumes des mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Animé du désir du bien public il donne dans ce Recueil le projet d'un ouvrage qu'il prépare sur la manière d'élever les Vers à-soye; Insectes que le luxe a rendu si précieux parminous. Le commerce de la Soye est devenu plus florissant que jamais dans nos Provinces Méridionales, & il suffira de cet exemple pour le prouver: la seule Foire d'Alais où il ne se trouvoit il y a 40 ans que pour cent mille écus de Soye, en a fourni il y a deux ans pour plus d'un million huit cens mille livres. Cependant malgré l'augmentation de ces revenus, on est encore fort éloigné de tirer de nos Provinces une quantité de Soye suffisante pour la consommation qui s'en fait dans le Royaume.

Voilà donc une des sources de nos richesses qu'il dépend de nous de rendre plus abondante; il paroît qu'on y travaille sérieusement. On voit partout construire des ateliers, élever de nouvelles fabriques & faire

des plantations de mûriers. On a même tellement perfectionné la culture de cet arbre qu'on a mis toutes les terres à profit, & qu'il s'en trouve des forêts entières autour de certaines Villes. Mais à quoi serviront tous ces travaux si on ignore l'art de faire réussir les Vers à Soye, n'a-t-on pas déjà vu arracher des mûriers dans plusieurs lieux où l'on désespéroit de remédier à la mortalité qui régnoit parmi ces Insectes?

M. l'Abbé de Sauvages ne pouvoit donc pas choisir une matière plus importante pour faire l'objet de ses recherches. Il n'est rien en effet de si variable que la réussite des Vers à Soye, il leur survient différentes maladies, presqu'inconnues jusqu'ici, qui enlèvent en un instant des *chambrées* entières dont les *Magnaguiers*, c'est-à-dire, ceux qui se chargent du soin de les élever, avoient conçu les plus belles espérances: Et on ne doit pas en être surpris. Les plus habiles d'entre ces *Magnaguiers*, toujours prêts à accuser au hasard le froid, le chaud, les vents, ou mille autres causes qui n'ont aucune part à ces accidens, ne sont pas même en état de s'apercevoir de leurs fautes. Ils suivent aveuglément certaines pratiques qui ne sont fondées sur aucunes observations, que le hasard seul a introduites & que le préjugé soutient, malgré tant d'expériences funestes qui auroient dû les faire abandonner depuis longtemps.

Notre Académicien se propose de réduire en Art une routine si

incertaine & sujette à tant d'inconvéniens. Et qui pourroit mieux y réussir ? Il s'est occupé depuis longtemps à recueillir un grand nombre d'observations faites par des personnes intelligentes en différens Pays, il a été à portée de voir un nombre prodigieux d'ateliers, & il a lui-même pris la peine d'élever des Vers à Soye afin de réduire en pratique la Théorie qu'il s'est formée. Il s'est appliqué à profiter des erreurs des autres, & il a souvent découvert les causes des effets qui en ont résulté.

Il a déjà des matériaux pour plusieurs mémoires dans lesquels il a pour objet de rechercher les conditions que doit avoir l'atelier, les qualités de la feuille, les soins que demandent les œufs ou la graine. Il suivra ensuite le Ver à Soye dans ses différens âges, ses différens états, depuis la couvée jusqu'à la fabrique du cocon & à la ponte du Papillon. Il s'attachera surtout à développer les causes des maladies qui sont les plus communes & les plus à redouter pour ces insectes, & à indiquer les moyens d'y remédier. S'il n'est pas assez heureux pour donner des méthodes infaillibles dans tous les cas, il aura du moins l'avantage d'avoir fait connoître certains procédés dont l'exactitude est prouvée par un succès constant, & qui cependant sont restreints à un seul atelier ou à quelques cantons particuliers.

Mais plus les connoissances de notre Académicien sont étendues, plus il voit de difficultés dans son

entreprise. Il se défie de ses forces & il ne croit pas que les lumières d'un particulier fussent pour y réussir. Avant que de rien donner au Public il voudroit consulter les Curieux des différens Pays de l'Europe où l'on élève des Vers à Soye, pour être pleinement instruit de tout ce qu'ils ont observé. Ce qu'il souhaiteroit encore plus ce seroit d'être en état de s'y transporter lui-même, & de tout voir par ses yeux, il tireroit de ses propres observations un tout autre avantage que des mémoires qu'on pourroit lui envoyer. Il désireroit du moins qu'on lui procura la facilité d'adresser un certain nombre de questions sur cette matière dans les Pays Etrangers & même dans les différentes parties des Indes Orientales où nous avons des Consuls. C'est de là que les Vers à Soye sont originaires, c'est le climat qui leur est propre & peut-être y sont-ils sujets à moins de maladies qu'en Europe. Il y a tout lieu de croire que tant d'observations rassemblées par une personne si éclairée nous conduiroient à quelque chose de plus certain sur l'art d'élever ces Insectes précieux.

Enfin pour qu'on puisse avoir quelque idée du travail de M. l'Abbé de Sauvages, il donne ici un essai sur les maladies des Vers à Soye appelés les *Jaunes* & les *Miscadins*, ce qu'il ne faut cependant regarder que comme une ébauche de ce qu'il publiera dans la suite à ce sujet.

Il remarque d'abord que c'est

mal à propos qu'on a confondu les *jaunes* & les *gras* ; car les premiers ne paroissent que vers le temps de la *fraîse* , c'est-à-dire, lorsque l'animal plein de la gomme résineuse qui forme la soye se dispose à filer. Les *gras* au contraire se déclarent au temps des mues, ils ne s'alitent & ne se dépouillent pas comme les autres, ils rongent toujours la feuille jusqu'à ce que leur peau devienne luisante & si tendue qu'elle crève d'elle-même ; il fort alors une liqueur purulente & jaunâtre , & le Ver meurt bientôt après. Ces maladies ont au reste cela de commun que dans l'une & dans l'autre les Vers à Soye deviennent foibles & languissans , & qu'ils prennent une couleur jaune plus ou moins foncée. Elles sont aussi produites à peu près par les mêmes causes ; nôtre Observateur croit avoir lieu de conjecturer , après plusieurs expériences que nous ne rapporterons pas ici, qu'on doit les attribuer à de certaines exhalaisons qui s'élèvent quelquefois de l'attelier , ou qui sont apportées par des vents tels que ceux de Sud-Est & de Midi dont il est important de garantir les Vers à Soye.

M. l'Abbé de Sauvages propose le bain d'eau fraîche comme le seul remède auquel on puisse recourir dans l'une & l'autre maladie ; cela paroitra d'abord fort contraire aux préjugés communs, mais notre Auteur fait voir par une suite d'expériences combien ils sont mal fondés. Il rapporte plusieurs cas où ces Insectes ont du leur guérison à ce qu'ils

avoient été mouillés par des accidens qu'on croyoit leur être funestes. Il en a lui-même plongé dans l'eau dans leurs différens états & pendant un temps plus ou moins long, & il a observé que ceux même qui y étoient restés jusqu'à 60 minutes, avoient été encore en état de faire leurs cocons. Il est vrai que ces derniers au sortir de l'eau demeurèrent quelques temps roides & sans mouvement ; mais il n'y eut que ceux qui avoient été plongés au-delà de 80 minutes qui périrent tous. Enfi il a eu occasion d'exécuter ce qu'il avoit déjà vu si souvent réussir. Il se trouva dans un atelier plein de ces Vers à Soye *jaunes* , qui étoient presque sans mouvement & qu'on regardoit comme dans un état désespéré. Il les fit plonger dans un ruisseau & peu à peu on les vit se ranimer ; il est vrai qu'il en périt une partie parce que le remède avoit été appliqué trop tard.

Si la fraîcheur est un remède pour les gras & pour les jaunes, elle est aussi le préservatif de ces maladies ; mais cela n'est pas général dans tous les états des Vers à Soye, il faut les tenir un peu plus chaudement quand ils sont jeunes. Le degré de chaleur qui leur convient le plus est le seizième du Thermomètre de M. de Réaumur. Mais il y a bien des précautions à prendre à ce sujet , qui demandent un détail où il ne seroit pas à propos d'entrer ici.

Quant aux *Muscardins* on en distingue de deux espèces. Ceux de

la première se déclarent au temps de la *fraîche*; les Vers à Soye deviennent alors d'un rouge sale, ensuite ils maigrissent se dessèchent & se couvrent peu à peu d'une fleur blanche & farineuse. Il y en a qui sont attaqués de cette maladie après avoir filé leurs cocons & d'autres qui demeurent suspendus au rameau sans rien faire. Les Muscardins de la seconde espèce prennent de même une couleur rougeâtre & meurent avec leur embonpoint sans avoir filé de cocon.

M. l'Abbé de Sauvages fait voir, tant par des raisons que par des faits, que c'est sans fondement qu'on attribue la cause de cette maladie à la constitution de la graine qu'on croit avoir besoin d'être renouvelée, & qu'on regarde cette même maladie comme contagieuse jusqu'à se communiquer par les meubles de l'atelier où il s'est trouvé des Muscardins l'année précédente. Toutes les expériences qu'il a faites le conduisent à croire que cette maladie est causée par un air renfermé & corrompu. Il appuie son sentiment sur plusieurs observations qu'il faut voir dans l'ouvrage même. Nous nous contenterons de dire qu'il a constamment remarqué qu'il ne se trouvoit des Muscardins que dans des ateliers où les Vers à Soye étoient trop serrés, & où les portes & les fenêtres étoient exactement bouchées, en sorte que l'air ne pouvoit s'y renou-

veller. Il y a tout lieu de croire que cet air altéré par les particules que ces Insectes transpirent & par les exhalaisons qui s'élèvent de leur li tière, n'est plus propre à la respiration & que même il contracte par-là quelque malignité qui leur est mortelle.

Ce n'est pas cependant que la cause des Muscardins qui paroissent dans le premier état des Vers à Soye ne puisse être attribuée à la graine, mais alors il n'en faut accuser que le peu de soin qu'on en a pris comme si on n'a pas eu l'attention de la tenir dans un lieu frais pendant l'Hyver & au commencement du Printemps, ou que dans le temps de la couvée on l'ait trop resserrée ou trop enveloppée; car la graine lorsqu'elle est échauffée n'est jamais sans quelque transpiration qu'il est à propos de laisser échapper. Mais on voit que même dans ces cas les causes des Muscardins se rapportent toujours à la même origine.

Les bornes qui nous sont prescrites nous ont empêché de suivre tous les détails du mémoire de M. l'Abbé de Sauvages, & on sent bien que ce que nous en avons dit ne doit pas dispenser d'y avoir recours. Au reste il se propose de faire imprimer ce mémoire séparément du Recueil de la Société Royale, & d'y joindre une Lettre qui contient différentes instructions sur la manière d'élever les Vers à Soye.

**TABLES ALPHABETIQUES ET CHRONOLOGIQUES DES**  
*pièces représentées sur l'ancien Théâtre Italien depuis son établissement*  
*jusqu'en 1697, qu'il a été formé avec des remarques sur ces pièces,*  
*& une table alphabétique des Auteurs qui ont travaillé pour ce Théâtre,*  
*ouvrage dédié à MM. les premiers Gentilshommes de la Chambre,*  
*in-8°. pp. 120. A Paris chez Prault Pere, Quay de Gêvres & se*  
*vend chez la Veuve Pissot 1750.*

L'AUTEUR de cet ouvrage avoit déjà publié en 1733 & 38, les Tables Chronologiques de l'Opéra & du nouveau Théâtre Italien. L'idée de ces Tables fut approuvée, mais comme l'usage n'en étoit pas facile, il l'a rectifié, & en faveur de ceux qui désirent un tableau exact des pièces qui ont été représentées sur les Théâtres publics de Paris, il commence par l'ancien Théâtre Italien, & donne dans une forme plus commode toutes les pièces qui y ont été jouées.

Persuadé qu'il étoit plus sage de s'en rapporter à ce qu'on trouve dans les mémoires de l'Etoile sur l'établissement de ce Théâtre en France, que de se jeter dans des recherches plus curieuses que certaines, il nous en présente l'abregé Historique d'après cet Auteur, & fixe comme lui l'arrivée des premiers Comédiens Italiens dans le Royaume, à l'année 1577.

Ces troupes selon un mémoire, que M. Riccoboni le perelui a fourni, n'étoient point permanentes à la Cour; elles s'en retournoient presque toujours à la fin de l'année. Ce ne fut qu'en 1692, qu'une troupe de Comédiens Italiens que

le Cardinal Mazarin avoit fait venir pendant la minorité de Louis XIV. s'arrêta au service du Roy, avec une pension de 15000 liv. Ils s'établirent d'abord dans l'Hôtel du petit Bourbon, & ensuite dans celui de Bourgogne; ils continuèrent d'y jouer jusqu'en 1697, qu'ayant annoncé une pièce intitulée *la Fausse Prude*, non seulement cette pièce ne fut pas jouée, mais leur Théâtre fut fermé par ordre du Roy, & la Comédie Italienne proscrite comme un spectacle également licentieux par l'obscénité des paroles & par l'indécence des gestes.

Cet abrégé Historique est suivi; 1°. d'une table Alphabétique des pièces de l'ancien Théâtre Italien, & 2°. d'une table Chronologique partagée en plusieurs colonnes, où l'on voit l'année dans laquelle chacune de ces pièces a paru, le nombre des Actes dont elle est composée; si elle est écrite en Prose ou en Vers, & le nom, ou du moins les Lettres initiales du nom des Auteurs, qui les ont données.

Pour rendre la Lecture de ces tables plus instructive & plus intéressante, il les a accompagnées de remarques. Les recherches qu'il

a faites dans un grand nombre d'ouvrages de Litterature, l'ont mis en état de remonter jusqu'à l'année 1667, au lieu que Ghérardy ne commence son recueil qu'en 1682.

A la tête de ces Tables paroit la Comédie intitulée *Saramouche Hermite*, pièce, dit-il, également froide & licencieuse, & connue de tous ceux qui ont travaillé sur l'Histoire du Théâtre, mais notre Auteur en rapporte ici sept autres, dont ils ne parlent point, & dont il rapporte ici ce qu'il en a trouvé dans le *Mercur Galant*, qui outre les titres de ces Comédies en a donné une légère idée. Le Théâtre de Ghérardi offre pour première pièce *Arlequin Mercure Galant*. Elle étoit, selon l'Auteur de la Bibliothèque des Théâtres, en trois Actes, Ghérardi ne nous en a conservé que quatre Scènes. Quand elles seroient restées dans l'oubli, dit notre Auteur, ce n'eût pas été une perte fort considérable. Elles sont si mal dialoguées, qu'il faut croire ajoute-t'il, qu'il n'y eut que le jeu de l'excellent Arlequin qui les fit passer.

Un pareil ouvrage n'étant pas susceptible d'extrait, il nous suffira de dire que l'Auteur donne une idée sommaire de chaque pièce, & du caractère qui y régné. Il le fait rarement de lui-même, mais presque toujours d'après les différens Auteurs qui ont parlé de ces pièces, & principalement d'après le *Mercur Galant*. Il rapporte même quelquefois certains traits de ces Comédies, quand il les trouve frap-

pans soit en bien, soit en mal; il ne dissimule pas qu'il y en a plusieurs où les règles des mœurs sont aussi blessées que celles du bon sens; il indique en même temps le petit nombre de celles qui mériteroient, selon lui, d'avoir place dans le *répertoire*, & que le public recevroit avec plaisir.

En parlant de la Pièce d'*Arlequin Protée*, après avoir remarqué, qu'on a trouvé le moyen d'y encadrer en cinq Scènes la Parodie de la Bérénice de Racine, notre Auteur ajoute que MM. Parfait, Tome XI. p. 103, ne font mention que de deux Scènes ainsi parodiées, » & préjugent que l'extrait » qu'ils en donnent, fera peut-être » revenir de la prévention qu'ils est » perpétuée jusqu'à présent dans » l'esprit de beaucoup de personnes, parce que selon eux, ces » Scènes sont pitoyables & qu'il ne » peut y avoir que la nouveauté du » genre qui ait pu leur donner de » la réputation. Je laisse, dit notre » Auteur, aux Lecteurs à décider, » si l'opinion de MM. Parfait est » conforme à celle du public. Sans » cet essai, continue-t'il, nous » n'aurions peut-être pas eu des Parodies aussi agréables & aussi » spirituelles que celles qui ont paru depuis.

En voila assez pour donner une idée d'une brochure qui doit être recherchée de tous ceux qui veulent avoir quelques notions ou même se rappeler l'idée des différentes pièces de l'ancien Théâtre Italien; si cette partie a l'avantage de plaire



plaire, l'Auteur assure, qu'elle se- qui concernent les autres Théâtres  
ra incessamment suivie de celles, de la Capitale.

MARTYROLOGIUM ADONIS ARCHIEPISCOPI VIENNENSIS ab Heriberto Rosweido Societatis Jesu Theologo jam pridem ad Mss. exemplaria recensitum, nunc ope codicum Bibliothecæ Vaticanæ recognitum, & adnotationibus illustratum, opera & studio Dominici Georgii, Sanctissimi Domini Nostri Benedicti XIV. P. M. ab intimo Sacello. Accessere Martyrologia & Calendaria aliquot ex Vaticana & aliis Bibliothecis eruta, nunc primum in lucem edita. Romæ 1745. Ex Typographia Palladis. Excudebant Nicolaus & Marcus Palearini superiorum facultate. C'EST-A-DIRE : *Le Martyrologe d'Adon Archevêque de Vienne, publié ci-devant par HERIBERT ROSWEID, Théologien de la Compagnie de Jésus, revû & collationné avec les Manuscrits de la Bibliothèque du Vatican & enrichi de Notes par M. DOMINIQUE GEORGI, Chapelain de notre Souverain Pontife Benoît XIV. On y a joint quelques Martyrologes & Calendriers tirés du Vatican & d'autres Bibliothèques qui n'avoient point encore été imprimés. A Rome en 1745, de l'Imprimerie de la Minerve, chez les Frères Palearini, avec Approbation, in-fol. pp. 746. sans la Préface.*

**I**L y a eu trois éditions différentes de ce Martyrologe avant celle que nous annonçons. La première est d'Aloysius Lipomanus, Evêque de Vérone. Elle fut publiée à Venise en 1554. Cet Editeur ne connut pas le vrai nom de l'Auteur du Martyrologe. Trompé par une Lettre qui étoit à la tête de son Manuscrit, & qui avoit pour titre: *Epistola Adonis Archiepiscopi Trevisrensis*, il donna cet ouvrage sous le nom d'Udon ou d'Odon de Trèves, que Grégoire VII. employa en 1073, en qualité de Légat pour négocier la paix entre Henry & Rudolphe, qui se disputoient l'Empire d'Allemagne.

Jacques Mosander Religieux de l'Ordre des Chartreux, ayant ré-  
*Adit.*

couvert quatre Manuscrits, que Lipomanus n'avoit point vus, donna en 1581, une seconde édition du Martyrologe d'Adon beaucoup plus correcte que la première, & il la fit réimprimer à Cologne en 1586.

La troisième est d'Héribert Rosweid Jésuite Hollandois. Elle fut d'abord imprimée chez Plantin en 1613, & ensuite réimprimée à Paris en 1645. Outre les Manuscrits, dont Mosander avoit fait usage, le sçavant Jésuite a eu communication de ceux de l'Abbaye d'Everbode, & de Pierre Scriverius, qui au jugement des meilleurs Critiques ont passé pour être les plus fidelles copies d'Adon, & les moins maltraitées par le temps. Cet Edi-

teur fait voir que Mosander a pris la liberté d'insérer beaucoup de choses dans le texte & d'en retrancher aussi plusieurs légendes, & qu'il est tombé dans des erreurs considérables faute d'entendre son Auteur. Ce qui rend d'ailleurs l'édition de Rosweid recommandable, c'est l'ancien Martyrologe Romain, que cet Editeur a fait imprimer à la tête de celui d'Adon. Ce Martyrologe ne se trouvoit point dans les éditions précédentes, & le Cardinal Baronius, qui le regardoit comme le monument le plus authentique, que l'Eglise possédât en ce genre, avoit témoigné en plus d'un endroit de ses écrits, combien il seroit à désirer qu'on le fit imprimer avec le Martyrologe d'Adon. Enfin le P. Rosweid fut le premier qui découvrit & prouva que cet ouvrage n'étoit point d'Udon Archevêque de Trèves, mais bien d'Adon Archevêque de Vienne.

Après avoir rendu compte des différentes éditions, M. Georgi expose les raisons, qui l'ont engagé à en entreprendre une nouvelle. Il y fut déterminé, dit-il, par la lecture de trois manuscrits, qui d'abord avoient appartenu à M. Perzau Conseiller au Parlement de Paris, & qui ayant été ensuite acquis par la Reine Christine, ont passé dans la Bibliothèque du Vatican. La collation de ces manuscrits avec l'édition du P. Rosweid lui a fourni une infinité de Variantes, & lui a donné lieu de remarquer dans les imprimés plusieurs endroits, qui

ne se trouvoient point dans les manuscrits, comme aussi un grand nombre de choses qui, quoiqu'appartenantes au texte, avoient été rejetées dans l'appendice, soit par Mosander, soit par le P. Rosweid.

Le meilleur manuscrit du Vatican avoit une lacune considérable; toutes les Légendes depuis les Nones de Février jusqu'au huitième avant les Calendes de May y manquoient. M. Georgi a réparé cette lacune en empruntant les Légendes omises, du beau manuscrit de S. Germain des Prés, que le P. Mabillon estimoit être la plus ancienne copie du Martyrologe d'Adon.

Au reste quelque application que l'Editeur ait apportée à préparer cette édition, il ne se flatte pas d'avoir rétabli le texte dans toute sa pureté. Il y auroit de la témérité, dit-il, à prétendre aujourd'hui de remettre ce Martyrologe dans le même état où il étoit en sortant des mains du S. Archevêque de Vienne. On sçait quel a été de tout temps le sort des Livres Liturgiques & en particulier des Martyrologes. On n'ignore pas à combien d'additions, de retranchemens & d'interpolations de toute espèce ils ont été exposés. Comme on en faisoit la lecture dans toutes les Eglises, chaque Diocèse avoit coutume d'y ajouter la commémoration des Saints pour lesquels il avoit une vénération particulière, & d'en retrancher les Légendes des Martyrs, qui ne lui étoient pas connus.

Les variations qu'on remarque

dans les divers exemplaires de ce Martyrologe, peuvent encore venir d'une autre source. On a des preuves, qu'Adon lui-même a revu son ouvrage, & qu'il l'a considérablement augmenté à différentes fois. Il est donc nécessairement arrivé, que ceux, qui ont copié les exemplaires de la première édition, ne nous ont pas transmis autant de noms de Saints Martyrs, qu'on en trouve dans les exemplaires de la seconde & de la troisième édition.

Sollerius Bollandiste, un des plus célèbres Critiques en matière de Liturgie, avoit établi une règle pour discerner ce qui est d'Adon lui même, d'avec ce qui a été inséré dans le texte de cet Auteur par des mains étrangères. Il prétendoit que lorsqu'Ufuardus & Notkerus s'accordoient à donner la Commémoration de quelque Saint dans le même sens, & les mêmes termes, & qu'elle n'étoit point empruntée de Beda, on pouvoit sans difficulté l'attribuer à Adon. Mais M. Georgi montre la fausseté de cette règle par plusieurs exemples.

Le texte de cette édition est le même que celui du P. Rosweid. Notre Editeur n'y a fait aucun changement. Il a respecté jusqu'aux fautes visibles, qui défigurent l'édition de son Prédecesseur, & il a renvoyé aux Notes qui accompagnent chaque Légende, les corrections & les Variantes, que les manuscrits du Vatican lui ont fournies.

Les Notes sont le principal mé-

rite de cette édition ; elles sont aussi courtes que l'abondance de la matière pouvoit le permettre. Elles constatent la vérité de chaque Légende par les témoignages de différens Livres de Liturgie, qui font mention du même Saint. M. Georgi s'est particulièrement attaché à citer les Liturgies pour garans de ce qu'il avance. Il a cru avec raison, que les Actes des Saints dont le culte est établi dans l'Eglise, sont revêtus d'une authenticité bien plus grande, que ceux qu'on ne connoit que par les tables de quelques Martyrologes. Si les divers Martyrologes ou Liturgies varient, ou sont en contradiction sur quelque article, M. Georgi pèse leurs témoignages, il tâche de les concilier ; il leve les contradictions apparentes & il donne partout des preuves d'un jugement solide, d'une saine Critique, & d'une profonde érudition en matière de Liturgie.

A la suite du Martyrologe d'Adon, notre Editeur a fait imprimer plusieurs autres Martyrologes & Calendriers, qui n'avoient point encore vu le jour. Ce sont 1°. le Martyrologe de l'Abbaye de Fulde. 2°. Un Martyrologe fort court, qui a été trouvé dans la Bibliothèque du Cardinal Ottoboni. 3°. Celui de l'Abbaye de Lauresheim, qui de la Bibliothèque Palatine a passé dans celle du Vatican. 4°. Le Calendrier du Vatican. 5°. Celui de l'Abbaye de Citeaux. 6°. Deux Calendriers de Milan. M. Georgi donne dans sa Préface une notice

détaillée de chacun de ces monumens.

La forme des caractères, & quelques autres indices font juger, dit l'Editeur, que le manuscrit qu'on attribue à l'Abbaye de Fulde, est du dixième siècle. Ce n'est proprement qu'un abrégé de ceux d'Adon & d'Ufuard. Il représente en peu de mots les éloges des Saints tels qu'ils ont été écrits plus au long par ces deux Auteurs. Ce qui a porté notre Editeur à croire que ce Martyrologe a été à l'usage de l'Abbaye de Fulde ; ce sont les éloges de plusieurs Saints, dont les Corps reposent, ou ont été transférés dans le territoire de cette Abbaye, & dont les autres Martyrologes ne font aucune mention.

Le Martyrologe que M. Georgi appelle *Ottobonianum*, parce qu'il a été trouvé dans la Bibliothèque du Cardinal Ottoboni, est imprimé à la suite de celui de Fulde. Il paroît être du dixième siècle. Il est si rempli de barbarismes, de solécismes & de fautes d'Orthographe, que M. Georgi ne l'auroit point rendu public, si d'ailleurs il ne méritoit quelque considération par les marques d'antiquité qu'il porte. Quelque attention que l'Editeur ait apportée à le corriger, il ne se flatte pas d'y avoir réussi par-tout. Il soupçonne qu'en plus d'un endroit l'Auteur a mis un nom de Ville pour le nom d'un Saint.

Le troisième Martyrologe qu'on trouvera à la suite de celui d'Adon, est tiré d'un très-ancien manuscrit

de la Bibliothèque du Vatican. Notre Editeur l'appelle *Laureshamenfe*, parce qu'il contient plusieurs traits, qui sont propres à l'Abbaye de ce nom. S'il est permis de juger de son âge par la forme des caractères, & par ce qui y est marqué en grandes Lettres au treizième des Calendes de Février, touchant la mort de Louis le jeune Roy de Germanie, & touchant la bataille qui se donna le huitième des Ides d'Octobre, entre Charles le Chauve & le Roy Louis, il y a lieu de croire que ce manuscrit est de la fin du neuvième siècle.

Nous renvoyons au Livre même le Lecteur curieux de voir la notice des autres Calendriers. Nous finirons cet extrait par l'exposition des preuves, que notre Editeur a rassemblées dans sa Préface pour montrer qu'Adon Archevêque de Vienne est l'Auteur du Martyrologe, qui paroît aujourd'hui sous son nom.

Nous avons déjà dit, que Lipomanus s'étoit trompé sur cet article. Nous ajoutons, que son opinion fut suivie par tous les Sçavans, jusqu'à ce que Baronius ayant découvert l'erreur enseigna dans ses Annales num. XXXV. où sont rapportés les Faits de l'année 878, qu'Adon Archevêque de Vienne étoit l'Auteur du Martyrologe en question. Le P. Rosweid parla encore plus positivement sur ce point de Critique, que le Cardinal Baronius. Le frontispice du Manuscrit de l'Abbaye d'Everbode, qui attribue le Martyrologe à Adon

Archevêque de Vienne, ne lui permit pas de douter, que ce Prélat n'en fût l'Auteur; ainsi fans chercher d'autres preuves il publia cet ouvrage sous le nom d'Adon de Vienne. Depuis ce temps là plusieurs Scavans, & entr'autres MM. de Sainte Marthe, le Pere Labbe, Papebrochius, Henschenius, le P. le Coïnte ont appuyé ce sentiment de différentes preuves; mais aucun n'en a plus approfondi, ni mieux établi la vérité, que le P. Mabillon.

Ce Scavant a recueilli dans ses Annales Bénédictines beaucoup de traits de la Vie d'Adon, qu'il n'est pas hors de propos de rapporter ici. Il nous apprend d'après une Epître de Loup de Ferrières, qu'Adon naquit dans le territoire de Sens de parens Nobles, que dans sa jeunesse il fut présenté à Sigulfe Abbé du Monastère de Ferrières, qu'en suite l'Abbé Mareward l'envoya dans le Monastère de Prum pour y enseigner les Belles-Lettres, & apprendre en même temps la Langue Allemande, que de-là il alla à Rome & ensuite à Ravenne, où ayant copié le Martyrologe Romain, qu'un Religieux lui avoit prêté, il garda précieusement cette copie dans la vue de l'augmenter & de s'en servir comme de base pour la composition de l'ouvrage, dont il avoit déjà formé le projet. Le P. Mabillon conjecture delà, que le Martyrologe d'Adon fut commencé à Ravenne, & qu'il fut achevé en l'année 850. Un ancien

manuscrit de l'Abbaye de S. Gal, dit en propres termes, que le Martyrologe d'Adon fut composé *temporibus Chlodovici Italici Imperatoris, ac Chlodovici Germanici, Regis insignis.*

Enfin le P. Mabillon prouve encore cette vérité par plusieurs passages de Notkerus, Contemporain d'Adon. Notkerus voulant rendre raison pourquoi Adon n'avoit pas fait mention dans son Martyrologe de Desiderius Evêque de Vienne; s'exprime ainsi » Le Vénéral P. » Ado, aujourd'hui Pontife de la » même Eglise, dont Desiderius » étoit ci-devant Evêque, n'a point » parlé de Desiderius parce qu'il » est présent & connu de tout le » monde, &c. « Et dans un autre endroit Notkerus dit, qu'il *avoit placé au sixième des Ides de Novembre, la mémoire des Saints Nicéphore, Claude, & Compagnons, jusqu'à ce que le Vénéral Pere Ado proposât d'autres Saints à honorer ce jour-là.*

Nous ne pouvons nous dispenser de donner aux Libraires les louanges qu'ils ont justement méritées, par les soins qu'ils ont apportés & la dépense qu'ils ont faite pour bien exécuter cette édition. Elle est également recommandable par la grandeur & la bonté du papier, & par la correction du texte & la beauté des caractères. Ce Livre pourra à juste titre être mis au nombre de ceux, qui font l'ornement des plus belles Bibliothèques.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

## DE ROME.

**S**ANCTI Marci Monachi qui saeculo V. floruit, sermones de jejunio & Melchisedech qui deperditi putabantur, nunc primum cum Latina interpretatione à Balthasare Maria Remondini Zacynbi & Cephalina Episcopo, in lucem prolati. Romæ, ex typographiâ Antonii de Rubiis, 1749. in-8°.

Les V. & VI. Tomes de l'Histoire Ecclésiastique du P. Orsi Dominicain, de l'Académie de la Crusca, paroissent déjà depuis quelque temps chez les freres Pagliarini, Libraires de cette Ville. Ils impriment la même Histoire aussi in-12. ils ont achevé le premier volume.

*Decisiones Sacre Rotæ Romanæ, coram Alexandro Tanaro, Sacre Rotæ Auditore, nunc S. R. E. Cardinali.* Romæ, 1748. in-fol. 2 vol.

*Laurentii Berti Eremitæ Augustiniani de Theologicis disciplinis. Accedit Refutatio librorum quorum Titulus: Balianismus, & Janfenismus redidivvi in operibus P. Berti, & Beëlli.* Romæ, 1748. in-4°. IX. Vol.

*La sacra storia della Biblia, composta dal R. P. D. Camillo Durante, Ch. R. Teatino.* In Roma, 1749. in-4°. 2. vol.

*Rime degli Arcadi,* Tom. XI. dédié au Roy & à la Reine des deux

Sicules. Presso Ant. de Rossi, 1749. in-12.

## DE FLORENCE.

*Miscellanea Physico-Medica ex Academiis Germanicis deprompta,* 1748. in-4°. Tom. I. Ce recueil de pièces consiste dans un choix des meilleures Thèses de Doctorat en Médecine, des plus célèbres Universités d'Allemagne. Ce premier volume est dédié à M. Paul Valcarengo, Professeur de Médecine dans l'Université de Pavie. Pour faire mieux connoître le caractère de cet ouvrage, nous joindrons ici les titres des pièces qu'on a employées dans le premier volume que nous annonçons. I. *De Deo legistore Medico.* II. *De Nigritarum affectionibus.* III. *De præstantia & usu malorum citriorum in Medicina.* IV. *De frequentia morborum in homine præ brutis.* V. *De animi commotionum vi medica.* VI. *De requisitis bonæ nutritis.*

*Saggi di Poésie parte dette all'improvviso, e parte scritte dal Cav. Bernardino Perfetti sanese, ed insigne Poeta estemporaneo, coronato di laurea in Campidoglio, raccolte, e date alla luce dal Dottor Domenico Cianfogni, presso andr. Banducci,* 1749. in-8°. 2 vol. On a joint à ce recueil de Poésie du Cavalier Perfetti de Sienne, beaucoup de pièces faites en son honneur par des personnes

illustres le jour qu'il fut couronné Poète. La Préface qui est à la tête de ce recueil vante beaucoup les talens de l'Auteur. On trouve aussi chez le même Libraire l'Oraison Funèbre de ce Poète, prononcée par M. Nicolas Giovanelli.

On trouve encore chez Banducci le premier volume d'un recueil de pièces intitulé : *Dissertazioni e lettere scritte sopra varie materie da diversi illustri autori viventi*, 1749. in-8°. Les pièces contenues dans ce premier volume sont, I. *Dissertazione sopra l'Elettricità de i corpi dal sig. Desaguliers, tradotta dal Francese*. II. *Lettera sopra la Traduzione della sudetta dissertazione*. III. *Lettera dal sig. Cr. Montelassi, Maestro di farmacia, intorno alla probabilità della superfetazione*. IV. *Lettera sopra la misura, ed il calcolo de i dolori e de i piaceri*. V. *Ragionamento sopra la simpatia*.

Le dix-huitième tome des *osservazioni istoriche sopra i sigilli antichi de secoli bassi* de M. Dum. Maria Manni, paroit déjà depuis quelque temps, in-4°.

*Rime di Messer Francesco Petrarca riscontrate e corrette sopra ottimi testi à penna, col aggiunta delle varie lezioni, e d'una nuova vita dell'autore*. In Firenze, 1749. in-8°. Cette nouvelle édition qui est due aux soins de M. l'Abbé Bandini, & de M. Manni, a été faite sur les manuscrits de la Bibliothèque de Medicis, & sur d'autres qui n'avoient point encore été consultés. On a inséré dans la vie de l'Auteur diverses particularités, tirées de

quelques mémoires qui n'ont point paru.

*Descrizione della provincia del Mugello, con la carta del modesimo; aggiuntavi un' antica cronica della nobil famiglia da Luciano . . . illustrata con alcuni annotazioni del Dottor Gin. M. Brochi*. In Firenze nella stamperia d'Ant. Maria Albizzini, 1749. in-4°. Cet ouvrage embrasse dans un très-grand détail l'Histoire Ecclésiastique & Civile de la Province de *Mugello*. La Chronique qui y est jointe, a été écrite en 1366; elle a été continuée depuis jusqu'en 1408.

*Symbola litteraria, opuscula varia philologica, antiquaria signa, lapides, numismata, gemmas, & monumenta medii ævi nunc primum edita, complentes, Florentiæ, ex Imperiali Typographio*, 1750. in-8°. 7 vol. cum tabulis æreis, aliisque cum pluribus buxo incisiss. Cet ouvrage est presque tout rempli de Monumens anciens de l'Histoire Ecclésiastique, tels que des Croix, des Christs, des Crucifix, & d'autres antiquités Sacrées que l'on conserve avec soin dans les Trésors de plusieurs Eglises d'Italie, avec des observations, des éclaircissements & des Dissertations. Différens Auteurs ont fourni ces pièces, & M. Ant. François Gori les a rassemblées, & les a données, en y joignant aussi les siennes. On nous avertit que cet ouvrage est intéressant & estimé.

*Horti botanici Casarei Florentini Catalogus seminum an.* 1743. *Collectorum quæ botanica professoribus &*

*amatoribus proponuntur commutanda*, à Xaverio Manetti, Medicinæ & Botanica Professore, ejusdemque Horti Custode in supplementum Catalogi an. 1747, 1749. in-8°.

Gaetan Viviani a donné avis par un Programme public au commencement de cette année, que M. Antoine François Gori va mettre au jour son recueil de pierres gravées antiques en trois vol. in-fol. sous le titre suivant : *Theſaurus gemmarum antiquarum aſtriferarum*, quæ ex compluribus daſtyliothecis ſelectæ, arcuſque tabulis inſculptæ, adjeſſo Atlante Farnefiano, obſervationibus & diſſertationibus illuſtrantur. Les planches ſont au nombre de CCX. preſque toutes du burin de ſeu Vincent Franceſchini. Le troiſième volume de ce Tréſor contient l'*Atlas Farnefe*, illuſtré par M. J. B. Paſſeri, qui y ajoutera encore les Diſſertations dont voici les titres : I. *de Gemmis Baſilidianis*, II. *De Gemma Paſtorali*, III. *De Gemmis Aſtriferis veterum Chriſtianorum*, IV. *De Ara Auguſta*, V. *De animarum tranſvectione*, VI. *Demonſtruoſis Baſilidianorum gemmis*, VII. *Hefus & de Aſtriferis Heroum Clyppeis*, VIII. *Iſis Gorianæ*. Ceux qui voudront s'en aſſurer des exemplaires, doivent payer d'avance trente Jules (16 liv. environ monnoye de France.)

*Iſtoria degli anni Sanſti dal loro principio, fino al preſente del 1750*, da Dominico Maria Manni Accademico Fiorentino.... in Firenze preſſo Gian-Battiſta Stecchi,

1750. in-4°. Le P. Alfani Dominicain compoſa en 1725, une Hiſtoire des années Saintes qui parut à Naples la même année; celle que M. Manni vient de donner en eſt tirée en grande partie. Elle peut paſſer cependant pour un ouvrage neuf par le grand nombre d'additions & d'obſervations que M. Manni y a faites, par les inſcriptions & pluſieurs autres monumens dont il l'a enrichie; & particulièrement par les Médailles frappées à l'occaſion des années Saintes, dont pluſieurs ſont fort rares, & n'ont point encore été rapportées par aucun antiquaire.

*Eduardi Corſini nota Græcorum, ſive vocum & numerorum compendia, quæ in arcis atque marmoreis Græcorum tabulis obſervantur, notis & obſervationibus illuſtrata*. Florentiæ, 1749. in-4°.

#### DE VENISE.

Ant. Groppo, Libraire de cette Ville, a donné avis au public par un Programme en date du mois d'Août dernier, qu'il avoit achevé d'imprimer le premier volume des mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, dont il a entrepris de faire traduire en Italien & d'imprimer le recueil entier, & qu'il débiteroit ce volume pendant les quatre mois ſuivans pour le prix de XVI. *lire Venetiane*, (9 liv. environ monnoye de France) à tous ceux qui prendroient des aſſurances pour les autres volumes qu'il promet de donner



donner successivement, & au même prix ; que tous ceux qui ne soufcrivoient pas, payeroient cette traduction à raison de 22 *lire Venet.* par volume.

Les tom. XXXVIII. XXXIX. & XL. de l'ouvrage intitulé : *Raccolta dopuscoli scientifici e filologici...* paroissent chez Sim. Occhi, Libraire de cette Ville. in 8°.

*Ecclesia Veneta antiquis monumentis, nunc etiam primum editis illustrata, ac in decades distributa.* Auctore Cornelio Sen. Venetiis, 1749. in-4°. Decas I.

*Jani Planci, Medici primarii Arimini de Monstris & Monstrosis quibusdam ad Josephum Puteum S. D. M. Benedicti XIV. Pontificis Archiatrum Epistola.* Venetiis, typis Jo. Bapt. Pasquali, 1749. in-4°.

#### DE LUCQUES.

*Raccolta di scritture concernenti la diminuzione delle feste di precetto ; si adjunge la risposta di lamindo Pritanio ad una lettera del Em. Cardinale Querini, intorno al medesimo argomento, &c.* In Lucca, appresso F. M. Benedeni, 1748. in-4°. On trouve dans ce recueil les différens memoires qui ont été composés pour & contre la question de la diminution des fetes de précepte. Les Auteurs de ces mémoires sont M. l'Archevêque de Fermo, & M. Muratori qui sont pour la diminution des fetes ; & M. le Cardinal Querini pour le sentiment contraire. On trouve à la tête du recueil

*Adm.*

un mémoire composé par le Pape régnant à l'occasion des instances qu'on lui faisoit de diminuer les Fêtes de commandement.

*Fr. Elia de Amato, Carmelite Montaltini.... Epistola polemica quibus nonnulla Ecclesiastica & Civilis Historia selectiora dubia resolvuntur.* Lucca, ex Officina Ciuffeti, 1749. in-8°. On nous marque que cet ouvrage est bien écrit, qu'il est estimé & recherché.

Le cinquième tome de la continuation des Annales Ecclesiastiques de Baronius par Odoric Raynauld, & le vingt-cinquième de la Collection générale, paroît depuis peu chez Léonard Venturini, 1750. in-fol.

#### D'AREZZO.

*Ristretto della sacra storia compresa ne i ristretti di M. de Royaumont, e in una Cronologia dell' antico e nuovo Testamento, con Moralità, &c.* In Arezzo, presso Mich. Bellotti, 1749. in-8°. 2. vol. dont le premier est dédié à M. Incontri, Evêque d'Arezzo ; & le second à M. l'Evêque de San Sepolcro. Cet ouvrage est une traduction des *Figures de la Bible de M. de Royaumont* ; pour la rendre plus complete, le Traducteur y a joint des observations tirées de l'Histoire Sacrée & Profane, & relatives au Livre qu'il traduit. La Chronologie qu'il a mise à la fin, est celle du P. Calmet. On trouve à la tête du premier vol. un discours assez étendu sur les Livres Canoniques, & sur les Auteurs Sacrés.

Cccc

## DE CREMONE,

*Lettere mediche del Dottore Martino Chiffi Medico Cremonese; la prima della quale tratta di vari mali curati col mercurio crudo; e la seconda contiene l'istoria dell' angine epidemiche degli anni, 1747 & 1748.* In Cremona, nella stamperia di Pietro Ricchin, 1749. La seconde Lettre contient l'histoire & la description de l'angine épidémique qui a fait de très-grands ravages à Cremona en 1747 & 1748, principalement sur les enfans. Il y a joint grand nombre d'observations qu'on a faites sur l'ouverture des Cadavres. Cet ouvrage forme un volume de 138 pag. d'impression in-4°. sans compter la Préface qui en contient 14.

## DE NAPLES.

*La Lucania, Discorsi di Giuseppe Antonin, Barone della Terra di S. Biase.* In Napoli, 1749. in-4°. Ces Discours ou Dissertations qui sont au nombre de IX. & qui sont la première partie de l'Histoire de la Lucanie à laquelle M. Antonini travaille, sont comme les préliminaires de la même Histoire : ils ont chacun son objet particulier. Le I. traite de l'étendue & des limites de la Lucanie; le II. du nom & de l'origine de la Lucanie; III. des qualités du Pays & de ses Habitans; IV. du temps où les Lucaniens vinrent l'habiter, & qui étoient ceux qu'ils y trouvèrent; V. quels peu-

ples ont les premiers habité la Lucanie; VI. quelle a été la Capitale de la Lucanie; VII. du Gouvernement des Lucaniens avant qu'ils fussent assujettis à une autre Puissance; VIII. des guerres des Lucaniens avec les Tarentins, les Samnites & les Romains; IX. de la guerre sociale, du droit de Bourgeoisie Romaine donné aux Lucaniens; avec des notes partout. On nous marque que cet ouvrage est écrit agréablement, & plein d'érudition.

*Della Nolana Ecclesiastica I storia,* da Giov. Stefano Remondini. In Napoli, 1748. in-fol.

*Medaglie rappresentanti i piu gloriosi Avvenimenti del Magistrato di sua Altezza Eminentissima Fra Dora Emmanuele Pinto, opera di P. M. Pacciandi Teatino,* 1749. in-fol. Cet ouvrage est une Histoire métallique de D. Em. Pinto, Grand Maître de la Religion de Malthe; tous les événemens considérables de son Gouvernement sont gravés sur le cuivre. A chaque médaille l'Auteur ajoute en peu de mots le récit de l'événement qu'elle représente. L'invention, les Symboles, les Légendes, tout est du génie & du choix de l'Auteur. On nous marque qu'il conserve tout le goût possible de l'antique dans les figures & dans les ornemens qui les accompagnent. L'ouvrage, sans en excepter les explications, est gravé en cuivre, du burin du Sieur Gaultier, Graveur François établi en cette Ville, d'après les desseins les plus exquis.

Joan. Bern. Tafuri *Storia degli Scrittori nati nel Regno di Napoli*, 1748. in-12.

#### DE ROVEREDO.

*Del Congresso notturno dette Lamie libri tre di Girolamo Tartarotti Roveretano.* S'aggiungono due Dissertazioni epistolari sopra l'arte magica... in Roveredo, à Spese di Gian Battista Pasquali, 1749. in-4°. Il s'agit dans cet ouvrage des Assemblées nocturnes des Sorciers, qu'on appelle communément le *Sabat*. M. Tartarotti examine ce qu'en ont pensé les Juifs, les Grecs & les Latins; ce qu'on en pense actuellement en Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, &c. & quelle conduite l'Inquisition tient à cet égard. Il examine ensuite les raisons qui combattent les assemblées nocturnes des Sorciers, enfin il en rejette l'existence. Il conclut son ouvrage par les deux Dissertations sur l'art magique dont il est parlé dans le titre.

#### F R A N C E.

##### DE LYON.

Œuvres de M<sup>e</sup>. Antoine Despeisses, Avocat & Jurisconsulte de Montpellier, où toutes les plus importantes matières du Droit Romain sont méthodiquement expliquées & accommodées au Droit François, confirmées par les Arrêts des Cours Souveraines, & enrichies des plus utiles doctrines des

Auteurs anciens & modernes; nouvelle édition revue, corrigée & considérablement augmentée par M<sup>e</sup>. Guy du Rousseaud de la Combe, Avocat au Parlement de Paris, divisées en trois volumes, in-fol. A Lyon, chez les freres Bruyset, Libraires, rue Mercière, au Soleil & à la Croix d'Or, 1750.

Cet ouvrage est sans doute, & de l'aveu de tous les Connoisseurs, un des meilleurs de tous les Livres de Jurisprudence. Les Œuvres de M<sup>e</sup>. Antoine Despeisses, sont une Bibliothèque exacte & choisie de toutes les matières du Droit Romain: on pourroit les appeler le trésor du Droit Civil. On y trouve sur toutes sortes de questions, les décisions réunies des plus célèbres Jurisconsultes. On y voit toutes les matières du Droit Civil, Criminel & Canonique nettement expliquées, agitées pour & contre, accommodées au Droit François, confirmées par les Loix, les Canons, les Ordonnances de nos Rois, par les Arrêts des Cours Souveraines, & enrichies de plusieurs remarques des plus habiles Auteurs anciens & modernes; de sorte que c'est à juste titre que ceux qui nous ont transmis l'Histoire & la Vie des Jurisconsultes, ne balancent pas de dire que les Œuvres de Despeisses renferment plus de décisions qu'un grand nombre de plus gros volumes, & que ceux qui n'ont pas le loisir & la commodité d'étudier à fond la Jurisprudence, y peuvent acquérir en peu de temps les connoissances nécessaires de l'un &

l'autre Droit pour les mettre en état de prendre sûrement leur parti, sur les questions non seulement les plus ordinaires, mais même les plus rares & les plus difficiles.

Depuis 1658 que M. Despeisses est mort, la Jurisprudence ayant reçu différens changemens par les Ordonnances, Edits, Déclarations & Arrêts qui sont intervenus jusqu'à présent, il étoit nécessaire pour continuer de rendre ses Œuvres utiles au Public, de revoir exactement toutes les autorités & décisions qui y sont en nombre infini, & d'y ajouter tous ces changemens de Jurisprudence, même des corrections aux décisions & citations en certains endroits, ce qui rend cet ouvrage aussi nécessaire dans les Pays de Droit Coutumier que dans ceux de Droit Ecrit.

Le traité des matières Bénéficiales étoit trop succinct, & d'ailleurs devenu comme imparfait par les différentes Loix du Royaume, intervenues nouvellement sur cette matière.

Le traité des Tailles n'étant que pour les pays où elle est réelle, il étoit à propos d'y ajouter un traité des Tailles suivant les usages & la Jurisprudence de la Cour des Aides de Paris, dont le ressort comprend la principale partie du Royaume.

Quelque longue, difficile & laborieuse qu'ait été cette entreprise, M<sup>r</sup>. Guy du Rousseau de la Combe, ancien Avocat au Parlement de Paris y a satisfait sans confusion du texte, sans l'altérer, & d'une

façon à nous en faire espérer un grand succès. Et comme la table des matières est la plus ample & la plus parfaite qu'on puisse désirer, il l'a accommodée à cette nouvelle édition, & aux augmentations qu'il a faites, il l'a même rendue plus commode pour trouver plus facilement les matières.

De la part des Libraires, ils n'ont rien épargné en papier & en caractères, pour répondre en ce qui les concerne au mérite de l'ouvrage de l'Auteur & des additions qui y ont été faites, lesquelles sont distinguées par des astérisques & fermées par des crochets. Il y a lieu de croire que cette édition sera d'autant plus recherchée, que les précédentes n'étoient pas assez bien exécutées. Cette nouvelle édition paroît depuis quelque temps.

#### DE SOISSONS.

„L'Académie de Soissons ayant  
„jugé à propos de varier les sujets  
„des Prix qu'elle annonce pour  
„chaque année, donnera alternativement un sujet d'Eloquence,  
„& un sujet tiré de l'Histoire.

„Elle avertit que dans l'Assemblée publique qu'elle tiendra le  
„Lundi 19 Avril 1751, elle dé-  
„livrera un prix sur l'Histoire qui  
„sera d'une Médaille d'Or de la  
„valeur de 300 liv. donnée par  
„M. le Duc de Fitzjames, Pair de  
„France, Evêque de Soissons; elle  
„propose pour sujet.

„1<sup>o</sup>. Comment & par qui a été

„ gouverné le Soissonnois sous la  
 „ seconde Race? avoit-il un Com-  
 „ te particulier, quel étoit le di-  
 „ strict de son Gouvernement? &  
 „ quel étoit le *Pagus Suelshovenfis*,  
 „ ou le *Suelshonicum*, qui n'étoit  
 „ qu'une partie du Soissonnois ou  
 „ Evêché de Soissons, dont il est  
 „ parlé dans quelques Auteurs, ou  
 „ Capitulaires? *Flodoard lib. 2 cap.*  
 „ 18 *Capi. ad annum 835 apud*  
 „ *Balz?* Y a-t'il eu quelque rai-  
 „ son pour laquelle on ait fait cette  
 „ division? & pourquoi les mêmes  
 „ *Missi Domini*, n'avoient pas  
 „ toujours à visiter tous les Can-  
 „ tons, (Pagi) qui formoient la  
 „ totalité du Soissonnois?

„ 2°. En quel temps l'érection  
 „ des grands fiefs a-t'elle eu lieu  
 „ dans le Soissonnois? N'y eut il  
 „ d'abord qu'un seul grand fief? y  
 „ en eut-il plusieurs, quels étoient-  
 „ ils? Quels en furent les premiers  
 „ possesseurs? De qui relevoient-  
 „ ils? &c.

„ 3°. Quel a été en particulier  
 „ lors de cette érection le sort de  
 „ l'Evêché, & du Comté de Soif-  
 „ sons? L'un relevoit-il, ou a-t'il  
 „ relevé depuis de l'autre en tout  
 „ ou en partie? Quelles divisions,  
 „ ou quels démembrements l'un &  
 „ l'autre a-t'il souffert jusqu'au  
 „ temps qu'ils ont pris la forme  
 „ qu'ils ont à présent? Pourquoi  
 „ l'Evêque de Soissons qui est le  
 „ premier Suffragant de Rheims,  
 „ n'est-il pas décoré du titre & de  
 „ la dignité de Pair comme les au-  
 „ tres Evêques ses voisins?

„ En un mot tout ce qui peut

„ avoir égard à l'Evêché, au Com-  
 „ té de Soissons, & à tout le Soif-  
 „ sonnois considérés comme fiefs.  
 „ Les Auteurs se dispenseront de  
 „ donner la liste & l'Histoire des  
 „ Comtes de Soissons, à moins  
 „ qu'ils n'ayent découvert quelque  
 „ chose de différent de ce que plu-  
 „ sieurs Auteurs en ont écrit.

„ Dans l'examen des ouvrages  
 „ on aura égard non seulement au  
 „ nombre & à l'étendue des recher-  
 „ ches, mais encore à la pureté du  
 „ style & à la beauté du langage.

„ Les Auteurs sont avertis de  
 „ mettre à la marge, ou à la suite  
 „ de leurs ouvrages, les preuves  
 „ des faits qu'ils auront avancés,  
 „ & les sources où ils les auront  
 „ puisés.

„ Ceux qui enverront des Dis-  
 „ sertations Latines, auront soin  
 „ de mettre en marge les noms  
 „ François des personnes ou des  
 „ lieux dont ils feront mention.

„ On adressera à M. de Beyne,  
 „ Président au Présidial de Soissons  
 „ & Secrétaire perpétuel de l'Aca-  
 „ démie, les ouvrages destinés au  
 „ concours port franc, & avant le  
 „ premier Février, sans quoi ils ne  
 „ feront point retirés.

„ Ils feront écrits lisiblement &  
 „ sans abréviations; les Auteurs  
 „ ne mettront point leurs noms au  
 „ bas, mais seulement une Senten-  
 „ ce; ils indiqueront une adresse à  
 „ laquelle M. le Secrétaire puisse  
 „ leur faire tenir son récépissé.

„ On les prie de prendre les me-  
 „ sures nécessaires pour n'être point  
 „ connus jusqu'au jour de la déci-

„ sion , de ne point signer les Let-  
 „ tres qu'ils pourroient écrire à M.  
 „ le Secretaire ou à tout autre Aca-  
 „ démicien , les avertissant que s'ils  
 „ sont connus par leur faute , ils  
 „ seront exclus du concours.

„ L'Auteur qui aura remporté le  
 „ prix viendra le recevoir dans la  
 „ Séance publique du Lundi 19  
 „ Avril 1751 , sinon il enverra à  
 „ une personne connue sa procu-  
 „ ration , pour être remise à M. le  
 „ Secretaire avec le récépissé de  
 „ l'ouvrage.

„ La pièce qui a remporté le prix  
 „ d'Histoire en 1749 , est de M.  
 „ l'Abbé Carlier qui a aussi rem-  
 „ porté le prix de l'Académie des  
 „ Belles-Lettres en 1750.

## DE PARIS.

‘ L'accueil favorable qu'on a fait  
 au Livre qui a paru chez G. Des-  
 prez , & P. G. Cavelier , Impri-  
 meurs-Libraires , sous le titre de  
*l'Art de vérifier les dates des faits  
 Historiques*, &c. a porté les Auteurs  
 à s'empreser d'y joindre une table  
 qui y manquoit. Elle est imprimée,  
 & on la trouve chez les mêmes Li-  
 braires qui la distribuent gratuite-  
 ment à ceux qui ont acheté l'ou-  
 vrage. On a rendu compte dans le  
 Journal du mois de May de la par-  
 tie de cet ouvrage qui regarde le  
 Technique de la Chronologie ; on  
 parlera de la partie Historique dans  
 un des Journaux suivans.

Il paroît ici depuis peu un *Avis  
 au Public* , concernant le corps de  
*l'Histoire & des Mémoires de l'A-*

*cadémie Royale des Sciences*, en 78  
 vol. in-4°. avec figures gravées en  
 Taille-douce , proposé par souscrip-  
 tion , chez G. Martin , J. B. Coi-  
 gnard , & A. Boudet , H. L. Guérin  
 & L. Durand. ( Si on peut appeler  
 souscription , le débit de 200  
 exemplaires actuellement prêts ;  
 qu'ils se proposent de faire en diffé-  
 rens termes , en faveur de ceux qui  
 voudront se procurer cet ouvrage ).  
 Ce même avis présente au Lecteur  
 le tableau ou l'état général de tous  
 les volumes qui composent le corps  
 entier de l'Histoire & des Mémoi-  
 res de l'Académie des Sciences ; &  
 cet état est partagé en quatre arti-  
 cles : le premier contient l'Histoire  
 & les Mémoires de l'Académie des  
 Sciences , depuis son établissement  
 jusqu'au renouvellement en 1699.  
 Le second , la suite de la même  
 Histoire & des Mémoires depuis le  
 renouvellement jusques & compris  
 1745. Le troisième , les tables gé-  
 nérales de ces Mémoires. Le qua-  
 trième le recueil des machines avec  
 leurs explications. Le prix ordinaire  
 de ce grand recueil qui est de  
 970 liv. ne peut manquer de dé-  
 tourner beaucoup de Sçavans &  
 d'Amateurs des importantes mati-  
 ères qui en font l'objet , de s'en pro-  
 curer des exemplaires. C'est donc  
 leur rendre un véritable service , &  
 en même temps contribuer au pro-  
 grès des Arts & des Sciences , que  
 de diminuer un prix si considéra-  
 ble , & de procurer encore des fa-  
 cilités pour le payement. Dans cette  
 vue les Libraires associés ont formé  
 deux cens exemplaires complets

de cet ouvrage, chacun de 78 vol. in-4°. avec les figures en Taille-douce, qu'ils proposent par souscription, pour le prix de 660 liv. payables en huit payemens, dont voici les termes, ainsi que le nombre des volumes qu'on délivrera lors de chaque payement. 1°. En souscrivant on payera... 120 liv. 2°. Au premier Septembre 1750, en recevant les X. premiers vol.... 81 liv. 3°. Au premier Décembre, en recevant les IX. vol. suivans.... 81 liv. 4°. Au premier Mars 1751, en recevant les IX. vol. suivans.... 81 liv. 5°. Au premier Juin, en recevant les IX. vol. suivans.... 81 liv. 6°. Au premier Septembre en recevant les IX. vol. suivans.... 81 liv. 7°. Au premier Décembre en recevant les X. vol. suivans.... 72 liv. 8°. Au premier Février 1752, en recevant les XI. vol. suivans.... 63 liv. Au premier Mars 1752, on recevra les XI. vol. restans dont le prix est compris dans les payemens précédens. Les Souscripteurs auront soin de retirer à chaque terme les volumes qui auront été fournis; & ceux qui n'auroient pas retiré la totalité des vol. pour lesquels ils avoient souscrit, six mois après le terme du mois de Mars 1752, perdront leurs avances. La souscription sera ouverte jusqu'au mois d'Août prochain. Les mêmes Libraires avertissent; 1°. que ceux qui dès à présent voudront payer les 660 liv. en un seul payement, recevront en même temps, & dès à présent, les 78 volumes; 2°. que les volumes de cette collection qui

vont depuis 1699 jusqu'en 1710, ont été réimprimés, revus & corrigés de plusieurs fautes qui s'étoient glissées dans la première édition; 3°. qu'ils ne vendront aucun volume détaché des Mémoires à moins de 12 liv. ni le recueil des machines en 6 vol. à moins de 103 liv. 4°. qu'ils travaillent actuellement à rassembler les machines & les inventions depuis 1735 jusqu'à présent, ce qui formera un septième vol. qu'ils comptent publier dans le courant de 1751.

*Idee de la vérité & de la grandeur de la Religion*, démontrée par des preuves claires & à la portée de tout le monde. Par M. l'Abbé de C. D. P. Docteur de Sorbonne. De l'imprimerie d'Hérissant, chez Hérissant fils, rue Notre-Dame, à la Croix d'Or, & aux trois Vertus, 1750. in-12.

Les Libraires associés pour l'édition de la *Sainte Bible en Latin en François, avec des Préfaces, des Dissertations & des notes pour faciliter l'intelligence de la Sainte Ecriture*, en 10 vol. in-4°, ouvrage proposé ci devant par souscription, délivrent actuellement aux Souscripteurs les 7, 8, 9, & 10 Tomes. Ils seront incessamment en état de leur fournir les quatre Tomes que l'Editeur a jugé à propos d'ajouter pour la perfection de son ouvrage, & dont on n'avoit point parlé dans le projet de souscription. L'importance des sujets qu'on discute dans les Traités, dans les Préfaces, & dans les Dissertations, qui ont obligé l'Editeur à donner un

plus grand nombre de volumes qu'il ne s'étoit proposé d'abord, & qu'on ne l'avoit annoncé dans le *Prospéctus*, acquitte amplement les Libraires associés de leur engagement envers le public, & dédommage avec usure ce même public du modique supplément de finance qu'ils ont demandé pour ces quatre derniers volumes. Ces Librairesfont G. Martin, J. B. Coignard & Ant. Boudet, P. J. Mariette, & H. L. Guérin.

*Elémens de Géographie*; ou nouvelle méthode simple & abrégée, pour apprendre en peu de temps, & sans peine, la Géographie; contenant l'explication des Pôles, des Cercles, de la Sphère; celle des dé-

grés de longitude & de latitude, &c. Les tables Géographiques de tous les Empires, Royaumes, & autres Etats du monde; à côté desquelles on voit l'origine, les changemens, Mœurs, Coutumes, Gouvernement, Religion... de chaque Etat; l'Etat Civil & Politique des quatre parties du monde; des remarques Historiques sur l'origine des principaux Etats de l'Europe. On y a joint une liste des meilleurs Géographes, & des voyages dans toutes les parties du monde, avec une table des matières très-détaillée. P. M. D. S. H. chez Nyon fils, Libraire, Quay des Augustins, 1750. in-8°.

---

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS D'AOUT 1750.

<i>ANNALI d'Italia dal Principio dell' era volgare sino</i> , &c.	511
<i>L'Ingénieur de Campagne, ou traité de la fortification passagère</i> , &c.	518
<i>Œuvres diverses du P. du Baudory, de la Compagnie de Jesus</i> , &c.	526
<i>Traité de la culture des Terres</i> , &c.	534
<i>Cours de Belles-Lettres distribué par exercices</i> , &c.	541
<i>Assemblée publique de la Société Royale des Sciences</i> , &c.	546
<i>Tables alphabétiques &amp; Chronologiques des pièces représentées sur l'ancien Théâtre Italien</i> , &c.	555
<i>Martyrologium Adonis Archiepiscopi Viennensis</i> , &c.	557
<i>Nouvelles Littéraires</i> , &c.	562

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
SEPTEMBRE.



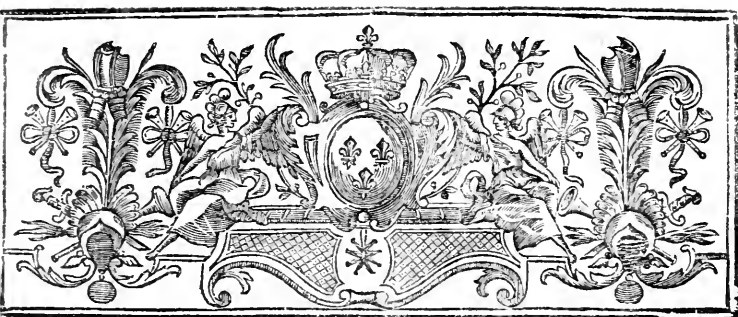
A PARIS.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

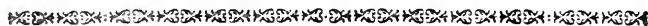
---

M. DCC. L.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



SEPTEMBRE M. DCC. L.

DELLA VIA APPIA RICONOSCIUTA E DESCRITTA DA  
Roma à Brindisi Libri IV. di FRANCESCO MARIA PRATILLI all'  
Illustrissimo ed Excellentissimo Signore il Signor Conte D. EGIDIO  
GAETANO dell' Aquila d'Arragona De' Duchi de Laurenzano Gen-  
tiluomo di Camera del Re Nostro Signore. In Napoli M. DCC. XLV.  
Per Giovanni di Simone. C'EST-A-DIRE: *Examen & Description de*  
*la Voie Appienne, depuis Rome jusqu'à Brindes en IV. Livres par*  
FRANÇOIS-MARIE PRATILLI; *Ouvrage dédié à M. le Comte D.*  
GILLES GAETAN Dell' Aquila d'Arragon, des Ducs de Laurenzano,  
*Gentilhomme de la Chambre du Roy des Deux-Siciles. A Naples*  
*Septembre.* Dddd ij

**L**es Voyes publiques que les Romains firent construire depuis Rome jusqu'aux extrémités de leur vaste Empire, sont des monumens de la sagesse, de la grandeur, & de la magnificence de ces Maîtres du Monde. Ils comprirent que la Force & la Puissance d'un Etat dépendent de la liaison & du commerce des Parties qui le composent ; pour établir la libre communication de Rome avec les Provinces, & des Provinces entr'elles, pour faciliter la marche des Armées & le transport de tout l'attirail militaire, les Magistrats Romains & ensuite les Empereurs firent construire des chemins en Italie & dans les Provinces, avec des travaux & des dépenses incroyables. Il fallut couper & applanir des montagnes, combler des vallées, dessécher des marais, élever des chaussées, construire des Ponts sur les Rivières ; on construisit sur les grandes Voyes des Batimens pour loger les Maîtres de Poste, les Chevaux & les Voitures publiques. Nous ne parlerons point de la construction de ces Routes ou Voyes publiques qui se faisoit en plusieurs couches de pierres, de ciment & de sable, & d'une telle solidité qu'après tant de siècles il en subsiste encore des portions considérables d'une parfaite conservation. On peut voir sur tous ces détails l'*Histoire des Grands Chemins de l'Em-*

*pire Romain*, par Bergier, Ouvrage excellent & trop peu connu. Le Gouvernement Romain regarda toujours comme un objet intéressant pour l'Etat, l'entretien & la réparation des Voyes militaires ; nous lisons dans les Historiens & dans les anciennes Inscriptions les titres & les fonctions des différens Officiers qui en eurent l'intendance ou la direction.

La Voye Appienne qui fut d'abord élevée depuis Rome jusqu'à Capoue, & ensuite prolongée jusqu'à Brindes sur le Golfe Adriatique, est une des plus célèbres de toutes les anciennes Voyes Romaines ; tout le monde connoit la belle & agréable description qu'Horace a fait de son voyage de Rome à Brindes. Les anciens Ecrivains Cicéron, Horace, Tite-Live, Strabon, Appien, Procope, ont parlé de la Voye Appienne ; elle est décrite dans les anciens Itinéraires. Plusieurs Auteurs modernes en ont aussi traité ; mais aucun ne l'a examinée en détail & dans toute son étendue. Bergier en parle sommairement. Le Cardinal Corradini la décrit brièvement & ne la suit pas hors des limites du *Latium* ; Camillo Pellegrini la décrit de même, mais seulement dans l'étendue de la Campanie. Les Auteurs modernes ont confondu les Voyes différentes qui conduisoient de Bénévent à Brindes, & n'ont pas assez

distingué la Voye Appienne, dont parlent Cicéron & Strabon, des autres Voyes également connus des anciens. M. Pratilli a donc cru devoir pour l'éclaircissement de la Géographie ancienne & de l'Histoire, examiner la Voye Appienne & la suivre dans toute sa longueur depuis Rome jusqu'à Brindes. Après avoir recherché les premiers Auteurs ou Constructeurs de cette Voye & ses Restaurateurs, il examine ensuite la matière & la structure de la Voye, sa longueur & sa largeur; il prend le commencement de la Voye à la Porte de Rome, il la suit dans tous les lieux par lesquels elle passoit, & dont il décrit les Antiquités, les Monumens & l'état actuel; il remarque les anciens édifices, comme Temples, Tombeaux, Châteaux, Maisons de Campagne, & autres Batimens qui étoient construits au passage de la Voye.

L'ouvrage est divisé en quatre Livres; dans le premier l'Auteur suit la Voye Appienne depuis Rome jusqu'à Terracine; dans le second, depuis Terracine jusqu'à Capouë; au troisième Livre il donne un plan Topographique de l'ancienne Ville de Capouë, dont il décrit l'enceinte, les rues, les Places publiques, les Temples, les Edifices, & tous les monumens antiques. Il reprend la suite de la Voye depuis l'ancienne Capouë jusqu'à Bénévent. Le quatrième Livre contient la Description de la Voye Appienne depuis Bénévent jusqu'à Brindes, & des autres

Voyes, qui se détachent de l'Appienne près d'*Æculanum* & se rendent à Brindes par des Pays différens.

M. Pratilli a observé plusieurs Voyes Romaines qui sortoient de l'Appienne ou qui y rentroient; il donne à la fin de l'Ouvrage trois Cartes qui représentent tout le cours de la Voye Appienne, la première depuis Rome jusqu'à Terracine, la seconde de Terracine à Bénévent, la troisième de Bénévent à Brindes. Ce sçavant & laborieux Auteur ne connoissoit pas alors l'Analyse Géographique de l'Italie par M. d'Anville, imprimée à Paris en 1744. Le Géographe François a examiné & discuté la Voye Appienne dans toute sa longueur, & les autres Voyes Romaines qui l'en détachent ou qui venoient s'y réunir. Nous rappellerons souvent dans notre Extrait cet Ouvrage, qui est fort estimé des Italiens mêmes; nous suivrons le Plan qui nous est tracé par M. Pratilli.

I. La Voye Appienne ne fut pas construite toute entière dans le même temps. Appius Claudius, surnommé l'Aveugle, Censeur l'an 443. de Rome (de l'époque Varonienne) fit faire la partie qui est entre Rome & Capouë, & épuisa pour cet ouvrage le trésor public. Les Romains après la défaite des Samnites, ayant étendu leurs Frontières, continuèrent la Voye Appienne jusqu'à Bénévent, qui reçut une Colonie Romaine, suivant notre Auteur, l'an 485, sous le Consulat d'Appius Claudius Crassus,

fils du Censeur ; enfin les Messapiens, les Tarentins & autres Peuples de cette partie d'Italie ayant été vaincus vers l'an 490, la Voye Appienne fut prolongée jusqu'à Brindes, qui devint un Port célèbre par le passage de l'Italie en Grèce & en Asie ; la Ville de Brindes reçut une Colonie l'an 510 sous le Consulat de Torquatus & de Blæsus.

La Voye Appienne construite d'abord avec beaucoup de solidité, reçut des embellissemens l'an 631. de Rome ; C. Sempronius Gracchus fit réparer les Voyes Militaires d'Italie & y fit planter des Colonnes milliaires numérotées de mille en mille. Outre ces ornemens, on plaça sur la Voye Appienne des Cippes de pierre pour le repos des Voyageurs, & pour monter ou descendre de cheval. Jules César fit de grandes dépenses pour l'entretien de la Voye Appienne ; il entreprit le dessèchement des Marais Pomptins, qui ne fut achevé que sous le règne d'Auguste ; ce Prince fit quelques réparations sur cette Voye aux environs de Capouë ; les Empereurs Vespasien & Domitien y travaillèrent aussi ; Nerva y fit faire de grand travaux suivant les Inscriptions gravées sur les Colonnes milliaires qu'on a découvertes sur les Marais Pomptins ; Trajan son Successeur acheva les ouvrages & les continua jusqu'à Brindes ; il fit paver à neuf une Voye publique entre Bénévent & Brindes ; Caracalla fit réparer un espace de XXI. Milles de la Voye Appienne vers

Terracine & Fondi ; une autre portion entre le Liris & Sinuëse fut réparée sous l'Empire de Maximien Hercule ; enfin Théodoric Roi des Goths & d'Italie, fit réparer pour l'écoulement des eaux des Marais Pomptins un Canal de dix-neuf milles de longueur, DECENNOVII, le long de la Voye Appienne entre *Tré Ponti* & Terracine, comme nous l'apprenons d'une belle Inscription qui subsiste encore à Terracine.

La Voye Appienne étoit pavée, entre Rome & Capouë, de grandes pierres dures & plates, taillées & ajustées avec un art & une solidité admirables. Le pavé descendoit en talus des deux côtés, qui étoient garnis d'un parapet de pierre de taille pour les gens de pied. La largeur de la Voye Appienne étoit telle, que deux chariots y pouvoient passer de front ; cependant la largeur étoit inégale, comme M. Pratilli l'a observé en différens endroits, mais elle ne va pas au-dessus de 34. Palmes, ( 23. Pieds 4. Pouces ) ni au-dessous de 25. Palmes ( 17. Pieds 2. Pouces, mesure de Paris ). Sa longueur totale depuis Rome jusqu'à Brindes étoit d'environ 360 Milles Romains ( 120 Lieux communes de France ) comme nous le verrons dans la suite.

La Voye Appienne commençoit donc à la Ville de Rome ; l'Empereur Auguste fit élever dans le *Forum Romanum* au pied du Capitole le *Milliaire doré* auquel toutes les Voyes Militaires d'Italie venoient

aboutir ; c'est une grande question entre les Antiquaires , de sçavoir si les distances *numérotées* sur les Voyes Publiques commençoient à se compter depuis ce Milliaire comme centre commun, ou seulement depuis les Portes de la Ville. Holstenius & Fabretti tiennent pour cette dernière opinion, qui est suivie par M. Corradini, par M. l'Abbé Revillas Professeur de Mathématique au Collège de la Sapience à Rome, dans sa Dissertation sur le *Milliarium Aureum*, & enfin par M. Pratilli. Voici les raisons sur lesquelles ces Sçavans fondent leur opinion. Si les distances avoient été comptées depuis le *Milliaire doré*, la première Colonne auroit été renfermée dans l'enceinte de Rome, les anciens Auteurs l'auroient remarqué & n'auroient pas dit *ad primum, secundum*, &c. *ab Urbe Lapidem*. On auroit découvert quelqu'une de ces Colonnes, sur le grand nombre de Voyes qui par toutes les Portes de la Ville venoient se terminer au *Forum Romanum* ; d'ailleurs il est certain que le Tribun Caius Sempronius Gracchus, fit planter les Colonnes ou Cippes Milliaires sur les Voyes Militaires d'Italie, & que le Milliaire doré n'a été élevé que sous l'Empire d'Auguste ; ce Prince aura-t'il fait déplacer toutes les Colonnes Milliaires pour reprendre exactement les distances depuis le *Milliaire doré*, de plus la Colonne Milliaire du Numero I. sur la Voye Appienne a été trouvée hors de la Ville à 530 Palmes ( 364 Pieds de

Paris ) de la Porte de S. Sébastien, qui est l'ancienne Porte Capène, à laquelle commençoit la Voye Appienne. *Initium*, dit Festus, *quo quid incipiat*, ut *Via Appia Porta Capena*, & suivant Frontin, *Appius Censor Viam Appiam à Portâ Capenâ usque Capuam munivit*.

D'autres Antiquaires, comme le remarque M. Pratilli, ont cru que les Distances commençoient à se compter depuis le Milliaire doré ; M. d'Anville embrasse cette opinion & l'établit dans son Analyse de l'Italie ( p. 14 & suiv. ) Il avouë que la première Colonne Milliaire devoit être dans l'enceinte de Rome, sur les Voyes qui sortoient par les Portes éloignées de plus de mille pas du *Forum Romanum*. Les expressions *ad primum, secundum*, &c. *ab urbe Lapidem*, selon lui, ne marquent pas toujours des distances sur les Voyes Romaines, mais quelquefois des distances estimées un mille, deux milles, &c. depuis le temps de C. Gracchus, le terme de *Lapis* fut souvent employé pour celui de *Milliare*. Caius Gracchus aura fait numérotter les distances à commencer depuis le centre de Rome, Auguste en élevant le Milliaire doré n'aura fait que désigner ce centre par un Monument élatant, le déplacement des Colonnes n'aura pas été nécessaire. L'usage de compter les distances itinéraires du centre des grandes Villes, n'étoit pas particulier à la Ville de Rome ; toutes les distances itinéraires des environs de Milan étoient numérotées sur les Voyes Publi-

ques à compter du centre de cette Ville. La Colonne du Numero I. trouvée près la Porte de S. Sébastien, qui est la Porte Capene de l'enceinte d'Aurelien, ne s'accorde avec aucune des deux opinions; cette Colonne a été trouvée à 530 Palmes (75 Pas) de la nouvelle Porte Capene, & à environ 400 Pas de l'ancienne Porte, elle devoit être à mille Pas suivant la première opinion; il faut donc avouer qu'elle a été transplantée de son premier emplacement, aussi n'étoit-elle pas sur pied; on l'a trouvée au milieu des décombres; & dès lors cette Colonne ne prouve rien; elle a pu également être transportée de l'intérieur de Rome comme d'ailleurs. M. d'Anville établit son opinion sur des preuves Géométriques & sur des faits; 1°. on trouve un *Quinto* subsistant sur la Voye Flaminienne au Nord de Rome, & un *Decimo* sur l'ancienne Voye qui conduisoit à *Laurentum* vers le Midi. La distance entre ces Lieux, y compris la traversée de Rome entière, est au plus de 14 milles Romains & demi suivant l'échelle de l'Agro Romano arpenté par Cingolani; cependant le *Quinto* d'une part marquant la Colonne du Numéro V, & le *Decimo* de l'autre désignant la Colonne du Numero X, la distance du *Quinto* au *Decimo* en traversant Rome est de XV. milles; il faut donc nécessairement que la traversée de Rome qui est d'environ 2600 pas Romains soit comprise dans la distance, & par conséquent les distances

du côté du Nord & du côté du Midi, auront commencé à se compter du centre de la Ville; 2°. suivant l'Inscription d'un Marbre Barberin, *Salvia Marcellina* donna au Collège d'Esculape quelques lieux situés auprès du Temple de Mars, *intra Milliarium I. & II. ab Urbe euntibus*, ce Temple étoit situé sur la Voye Appienne, près de la Porte Capene, sur une hauteur appelée dans les Actes de S. Sixte *Clivus Martis*; la nouvelle Porte Capene, ou de S. Sébastien, est bâtie sur cette éminence ou terrain élevé, d'où il résulte que les distances sur la Voye Appienne se comptoient du centre de Rome; en effet la Porte de S. Sébastien est éloignée de 14 ou 1500 pas de l'ancien *Forum Romanum*; des lieux voisins du Temple de Mars, près de l'emplacement de cette Porte, devoient être situés *intra Milliarium I. & II.* comme le marque l'Inscription. Cette manière de compter les distances est encore prouvée par la position de plusieurs lieux qui se trouvent sur la Voye Appienne dont nous reprenons la suite avec M. Pratilli. Nous ne pouvons décrire d'après cet Auteur les Edifices & les autres Monumens qui se trouvoient *in Via Appia*, le *Septizonium Severi*, les Tombeaux de la Famille *Arria*, l'Arc de Constantin le Grand, le Temple de la Fortune, le Temple de Mars dont nous avons parlé, le Tombeau de Metella femme de Crassus, les Tombeaux des Familles *Cecilia*, *Cornelia*, *Servilia*, *Atilia*, & autres Monumens



Monumens qu'on peut voir dans l'Ouvrage même ; nous prenons la suite des lieux plus considérables.

Le Bourg ou Village de *Boville* étoit à X. milles de Rome ; il en est souvent parlé dans l'Histoire Romaine. A IV. Milles de là se trouvoit *Arx Albana*, maintenant Albano. Ce lieu étoit sur la Voye Appienne, au pied du Mont Albain, sur lequel étoit située la Ville d'Albe, la Métropole de Rome, ruinée dès les premiers siècles de Rome ; l'emplacement qu'elle occupoit s'appelle *Palazzolo*, suivant M. Pratilli, & dans le voisinage se trouve la belle & agréable Maison de Castel Gandolfo, où les Papes passent ordinairement le printemps & l'automne. On alloit ensuite à Aricia,

*Egressum magnâ me excepit Aricia Româ*, dit Horace, Livre I. Satyre V. Ce lieu étoit à XVI. Milles de Rome, suivant les Itinéraires & suivant Strabon qui compte 160 Stades, dont dix valoient un mille comme M. d'Anville l'a prouvé ; Denis d'Halicarnasse ne compte que 120 des stades ordinaires de 8 au Mille, ce qui donne la distance de XV. Milles. Le lieu se nomme encore la Riccia, dans la même position locale que Strabon a décrite, dans un lieu bas & enfoncé, au-dessus duquel s'élève un coteau assez roide où étoit situé l'ancien Château. M. Pratilli prétend que l'ancienne Aricia étoignée de Rome de XVI. Milles ne peut être la Riccia qui

Septembre.

n'en est qu'à XIII. ou XIV. Milles ; M. d'Anville avoit déjà observé que cette distance, depuis la Porte Capene jusqu'à Aricia : ne répondoit pas aux mesures des Anciens, & qu'il falloit partir du centre de Rome, pour retrouver les XVI. Milles des Itinéraires. Sur la gauche & au-delà d'Aricia, étoit le Temple, le Lac & le Bois Sacré de *Diane Aricîne* : on y voyoit aussi la Grotte & la Fontaine de la Nymphé Egérie ; ce lieu se nomme *Nemi*.

La Voye passoit ensuite au-dessous de la Ville de *Lanuvium*, par le lieu nommé *Sub Lanuvio*, ou est maintenant le Pont de S. Gennarello ; ensuite au lieu nommé *ad tres Tabernas*, qui suivant Cicéron, étoit situé à l'endroit où la Voye d'Antium à Veletri coupoit la Voye Appienne. Cette communication a été reconnue par Holstenius & par M. Corradini à XXI. ou XXII. Milles de Rome ; par là il faut corriger l'Itinéraire qui marque la distance trop forte d'Aricia au lieu *Ad tres Tabernas* ; ce lieu a été le siège d'un Evêque, comme on le voit dans l'Italia Sacra d'Ughelli.

On passoit ensuite par le lieu nommé *Ad Sponsas* pour arriver au *Forum Appii*. Dans cet intervalle, près du lieu de Tré Ponti nommé dans une Inscription *ATRIBUS PONTIBUS*, à cause des trois Ponts construits sur la petite Rivière de *Nymphæus*, on voit encore sur pied deux Colonnes, la XXXVIII<sup>e</sup>. à la *Torré de Tré Ponti*, & la XL<sup>e</sup>.

Eeee

un Mille plus loin. Les Antiquaires & les Sçavans se sont partagés sur la position du *Forum Appii*; MM. Corradini & Pratilli le placent entre la XLIII. & la XLIV<sup>e</sup>. Colonne, au *Casarillo di S. Maria* où l'on trouve plusieurs vestiges d'Antiquité. M. d'Anville le fixe immédiatement après *Tré Ponti* à Borgo Longo, où l'on voit encore des vestiges de Ville entre la XXXVIII<sup>e</sup>. & la XL<sup>e</sup>. Colonne; il le prouve parce que le Canal *Decennovium* qui avoit XIX. Milles de long s'étendoit depuis *Tré Ponti* jusqu'à Terracine, & les Itinéraires marquent XVIII. ou XVIIII. Milles du *Forum Appii* à Terracine. Mais ces deux Positions qui différaient entr'elles, de III. à IV. Milles souffrent des difficultés. La distance de Rome à Terracine étoit de 61 Milles; sçavoir de Rome à *Tré Ponti*, où la XXXIX<sup>e</sup>. Colonne subsiste, 39 Milles; de *Tré Ponti* à la fin du Canal *Decennovium*, 19 Milles; & de là à Terracine, 3 Milles.

*Millia tum pransi tria repimus;*

dit Horace. Total, 61 Milles.

Si le *Forum Appii* est le *Casarillo*, il faut en compter 62 ou 63; si *Borgo Longo* est l'emplacement du *Forum Appii*, on ne trouvera que 57 ou 58 Milles de Rome à Terracine. Il faut remarquer que le canal du *Decennovium*, qui commençoit à *Tré Ponti* n'alloit pas jusqu'à Terracine qui est sur une Montagne; suivant Horace, on quittoit le Canal, & on montoit ensuite pendant trois Milles pour arriver

à Terracine, en deçà de laquelle le Canal se déchargeoit dans la mer. Ainsi le *Forum Appii* devoit être au-delà de *Tré Ponti*, à environ trois milles; & s'il nous est permis de proposer aussi notre opinion, nous pensons que ce *Forum* étoit situé vers la XLII<sup>e</sup>. Colonne près de laquelle étoit bâtie la célèbre Eglise de S. Paul, dont il est fait mention dans un Diplôme de la Ville de Sezza, *In fundo S. Pauli*. On voit par les Actes des Apôtres que les Fidèles de Rome allèrent au-devant de S. Paul jusqu'à *Forum Appii*; les Chrétiens auront fait bâtir une Eglise dans le lieu même de la première entrevue du S. Apôtre qui étoit mené captif à Rome. Le *Forum Appii* étoit vis-à-vis des vignobles de *Setia* (Plin. L. XVI. C. 16) un rameau de la Voye Appienne se détachoit entre la XLI. & la XLII<sup>e</sup>. Colonne, & conduisoit à *Setia* (Sezza) par un ancien Pont construit sur le *Fiunicello*; c'étoit la Voye de communication entre *Forum Appii* & la Ville de *Setia*; au reste la position du *Forum Appii* à la XLII<sup>e</sup>. Colonne lève toutes les difficultés; en comptant XIX. Milles de cette Colonne à Terracine, on aura 61 Milles qui est la distance Itinéraire de Rome à cette Ville; le Canal du *Decennovium* qui finit à trois milles en-deçà de Terracine, a du commencer à trois milles en deçà du *Forum Appii*, & c'est la position de *Tré Ponti* à l'égard de la XLII<sup>e</sup>. Colonne.

Le Canal passoit par le *Forum*

où l'on pouvoit s'embarquer pour éviter le pavé de la Voye ; on y trouvoit un grand nombre de Mariniers pour le service du Public ,

*Inde Forum Appii*

*Differtam Nautis.*

Horace décrit agréablement les aventures qui lui arrivèrent au Forum & à son passage sur le Canal.

L'Itinéraire de Jérusalem place le lieu *ad Medias* à IX. Milles du Forum & à X. de Terracine. On trouve sur la Voye Appienne le lieu nommé *Mesa* , dans une position convenable aux anciennes distances , & qui conserve quelque ressemblance au nom ancien *Ad Medias*. M. Pratilli pense que *Mesa* est l'emplacement de la Ville *Suessa Pomertia* ; il n'en donne aucune preuve. Il est encore moins fondé à placer le lieu *ad Medias* au-delà du Temple de la Déesse Feronia ; ce Temple n'étoit qu'à trois Milles de Terracine , vers l'extrémité du Canal *Decennovium*. Horace étant sorti du Bateau se lava les mains & le visage à la Fontaine de la Déesse , & monta ensuite pendant trois Milles pour arriver à Terracine.

.... *Quartā vix demum exponimur horā.  
Ora manusque tuā lavimus , Feronia ,  
lymphā :*

*Millia tunc transītria repimus ; atque  
subimus*

*Impositum faxis latē candentibus Anxur.*

Le lieu *ad Medias* étoit à X. Milles de Terracine ; on ne peut donc le placer entre le Temple de la

Déesse Feronia & cette Ville.

II. M. Pratilli décrit au second Livre la suite de la Voye Appienne depuis Terracine jusqu'à Capouë , elle passoit par Fondi , Formies , Minturnes , Sinuessa , le Pont de Campanie , & *Casilinum*.

La Ville de Terracine , nommée dans les premiers temps Anxur , est située sur des rochers fort élevés.

*Impositum faxis latē candentibus Anxur.*

d'où l'on découvre la Mer , l'Isle Ponza , le Cap Circello , & la vaste plaine des Marais Pomptins ; elle avoit autrefois un Port commode qui est maintenant comblé. Cette Ville reçut l'an 424 de la Fondation de Rome , une Colonie qui fut renouvelée par Auguste ; elle fut ravagée par Alaric Roi des Gots , rétablie par le Roi Théodoric , reprise par Belisaire , soumise aux Lombards , pillée par les Sarrafins en 845 , conquise par Roger Roi de Sicile , possédée par le Pape Eugène III. & par ses Successeurs ; Innocent VII. la céda à Ladislas Roi de Naples , elle est revenue au S. Siège qui la possède encore aujourd'hui. M. Pratilli décrit fort au long les vestiges du Temple de Jupiter Anxur ou *Imberbis* , de plusieurs autres Temples , les Inscriptions & autres Antiquités de la Ville de Terracine. A cinq ou six Milles de la Ville , près de *Portella* , qui fait la séparation des Etats de l'Eglise & du Royaume de Naples , M. Pratilli a découvert une Colonne Milliaire numérotée LXVII.

La Ville de Fundi est éloignée de

E e e e ij

Terracine de XIII. Milles Romains. Cette Ville célèbre dans l'Histoire a été Colonie Romaine, son Magistrat portoit la *Prétexte* & le *Latilave* comme les Sénateurs Romains, Horace se moque de ce Magistrat de Campagne & de ses vains ornemens.

*Fundos Ausilio Lusco Pratore libenter  
Linguius, insani ridentes premia Scriba,  
Prætextam, & Latum clavum, prunaque  
batillum.*

La Ville fut ravagée par les Sarrafins en 845; Barberousse Capitan Pacha de Soliman II. la pillâ & la ruina en 1534. Le Duc de Médina de las Torres la rétablit en 1640. On y trouve beaucoup d'Antiquités.

En arrivant au pied du Mont de Cecube, avant que de monter au Château d'Istri, on voit une Colonne Milliaire numérotée LXXVIII. Le vin de Cécube, autrefois si estimé des Romains, est maintenant d'une mauvaise qualité, & se gâte aisément; les Anciens, dit M. Pratilli, donnoient plus de soin à cultiver ces Vignes, à faire & à conserver le Vin. En descendant la Montagne on arrive dans une Plaine où étoit située la Ville de Formies à XIII. Milles de Fondi. Horace y coucha.

*In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus.*

Les *Mamurra*, famille illustre de Rome avoient à Formies une Maison dont on voit encore les ruines au lieu nommé *Murano*. La

ville, le voisinage de la Mer, l'abondance des eaux & la bonté de l'air, rendoient la situation de Formies extrêmement agréable. Les Romains y avoient de magnifiques Maisons de Campagne; une des plus célèbres étoit celle de Cicéron, sur la droite de la Voie Appienne, à deux cens pas de la Mer, vers une Tour qu'on appelle *Torre di Cicerone*; ce grand Orateur s'y retira pour se soustraire aux fureurs du Triumvirat; il s'y embarqua pour se réfugier en Grèce, mais les vents contraires rejetèrent la barque sur la Côte de Gaète; il fut cruellement massacré. La Ville de Formies fut pillée par les Gots & par les Vandales. Les Sarrafins la détruisirent au neuvième siècle; son siège Episcopal fut transféré à Gaète en 840. On a trouvé dans ses ruines ce beau Vase Antique, représentant les Fêtes de Bacchus, qui a été porté à Gaète où on le voit encore. Ses ruines s'étendent depuis Castelloné jusqu'à Mola. La Voie Appienne conduisoit de Formies par le rivage de la Mer à la Ville de Minturnes, située sur la rivière de Liris ou Garigliano, à trois Milles de la Mer & à IX. Milles de Formies. La Ville de Minturnes reçut une Colonie Romaine l'an 458; ayant été ruinée par les Sarrafins au neuvième siècle, elle n'a point été rétablie. On y voit les vestiges d'un magnifique Amphithéâtre, & d'un Aqueduc.

La Voie passoit au travers de Minturnes qui étoit située sur la rive droite de la Rivière; elle con-

tinuoit sur une Chaussée au travers des Marais , ensuite par le pied du mont *Massicus* , elle arrivoit à Sinuesse , dont on voit de grandes ruines sur le bord de la Mer en deçà de *Mondragone*. Horace parle de Sinuesse :

.... *Postera lux oritur mulis gratissima ;  
namque*

*Plotius & Varius Sinuesse , Virgiliusque  
Occurrunt.*

Environ deux Milles au-delà de Sinuesse , au lieu nommé *Bagni* où étoient les Thermes de Sinuesse si célèbres dans l'Histoire , on a découvert la Colonne CVIII , & un peu plus loin près le Château moderne de Mondragone , la Colonne CX , d'où il résulte que la Ville de Sinuesse étoit vers la Colonne CVII. & Minturnes qui en étoit éloignée de 9 Milles vers la Colonne LXXXVIII.

A la pointe du Mont *Massicus* nommée la *Rocca* di Mondragone , la Voie Appienne tournoit sur la gauche & conduisoit directement à *Casilinum* & à Capouë ; vers la même pointe , la Voie Domitienne se détachoit de l'Appienne sur la droite & conduisoit par les bords de la Mer , à Litterne , à Cumès , & à Pouzzoles ; on en peut voir la description par M. Pratilli.

La *Rocca* di Mondragone est célèbre dans l'Histoire du moyen âge ; c'étoit un Château bâti par les Lombards sur la pointe du Mont *Massicus* pour arrêter les courses des Sarrafins , qui s'étoient établis

sur le Garigliano. Ce Château a été abandonné depuis quatre siècles ; le nouveau Château de Mondragone est dans la Plaine au pied de la Montagne , la Terre a été érigée en Duché. La Voie Appienne passoit entre le nouveau Château & le pied de la Montagne , elle conduisoit au Pont de Campanie , à IX. Milles de Sinuesse , sur la petite Rivière de *Savo* , nommée encore Saoné ; ce Pont étoit vers le lieu nommé *Al Molino* de *Monacchi*.

*Proxima Campano Ponti qua Villula  
tectum*

*Præbuit.*

Ensuite la Voie passoit entre la Plaine de Falerne & le *Campus Stellatinus*. On trouvoit à quatre Milles du Pont la Ville & Colonie d'*Urbana* qui a été ruinée par les Sarrafins ; on arrivoit au lieu nommé *ad Octavum* qui étoit à la VIII. Colonne , en comptant depuis Capouë. La Voie passoit le Vulturne sur le Pont de la Ville de *Casilinum* qui reçut une Colonie Romaine l'an 694 de Rome ; cette Ville étoit dans un état de ruine au temps de Pline , on y voit encore un Pont magnifique. La Ville de Capoue ayant été ruinée , les Comtes Landon & ses freres firent bâtir la nouvelle Capouë en partie sur l'emplacement de *Casilinum* , & y transportèrent l'an 856 de Jésus-Christ , les Habitans de l'ancienne Capouë , qui en étoit éloignée de trois Milles vers le couchant d'Hyver. Horace étant parti du Pont de

Campanie arriva de bonne heure à Capouë, qui n'en étoit éloignée que de XVII. Milles, environ 6 Lieux communes de France.

*Hinc multi Capua clitelas tempore ponunt.*

Telle est la suite des Lieux & des Distances entre Rome & Capouë, déterminée par les Colonnes Milliaires & par les Itinéraires. Nous croyons devoir donner le résultat de tous les détails.

De Rome,

A <i>Aricia.</i>	XVI. Milles.
à <i>Appii Forum.</i>	XXVI.
<i>Ad Medias.</i>	IX.
à Terracine.	X.
à Fundi.	XIII.
à Formies.	XIII.
à Minturnes.	IX.
à Sinuesse.	IX.
au Pont de Campanie.	IX.
<i>Ad Octavum.</i>	IX.
à Capouë.	VIII.

Total, CXXXIII. Milles.  
L'Itinéraire de Jérusalem en compte CXXXVI. *Fit a Capua usque ad urbem Romam* M. CXXXVI. La correction est facile, en séparant les deux jambages de l'V. qui se confond ordinairement avec deux II dans les Manuscrits.

Nous remarquerons que les Colonnes étoient *numérotées* depuis Rome, jusqu'à l'extrémité du *Latium* pris dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire, jusqu'au-delà de Sinuesse; mais dans la Campanie, les Colonnes étoient *numérotées* en comptant depuis Capouë. Les grandes Villes étoient comme un

point central, d'où les distances se comptoient dans l'étendue de leur Territoire ou de leur Département.

Nous observerons encore que M. Pratilli dans un Ouvrage de cette importance auroit dû définir & fixer la longueur de l'ancien Mille Romain, en faisant mesurer avec la chaîne la distance d'une Colonne à une autre Colonne immédiate, comme il s'en trouve plusieurs encore subsistantes sur la Voye Appienne. Notre Sçavant parle de Milles, sans déterminer la nature & la valeur de ces Milles. Le Mille Romain ancien, évalué à 755 Toises de Paris, étoit plus court que le Mille Romain moderne; le Mille commun d'Italie plus grand que ceux-ci, est plus court que les Milles de Venise & de Piémont. Il auroit donc fallu pour l'instruction des Lecteurs, donner quelque explication sur la valeur des Milles modernes que l'Auteur compte d'un lieu à l'autre.

Au reste l'Ouvrage de M. Pratilli, doit intéresser tous les Sçavans & les Amateurs de l'Histoire Romaine; outre l'examen exact des vestiges & de la direction de la Voye Appienne, l'Auteur décrit les Monumens, & les Inscriptions dont plusieurs étoient inconnus; il donne l'Histoire des Villes & des Lieux considérables qui se trouvoient sur la Voye Appienne, & sur les autres Voyes qu'il a examinées. Nous donnerons dans le second Extrait la suite de la Voye Appienne, depuis Capouë jusqu'à Brindes.

*ART DE FAIRE ECLORRE ET D'ELEVER EN TOUTE  
saison des Oiseaux Domestiques de toute espèce, soit par le moyen de  
la chaleur du fumier, soit par le moyen du feu ordinaire. Par M. DE  
REAUMUR, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Commandeur &  
Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, in-12. Tome  
second, pp. 339. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1749.*

**M**ONSIEUR de Réaumur après avoir donné dans le premier Tome de cet ouvrage, des moyens aussi surs que faciles, pour faire éclorre toutes sortes d'Oiseaux domestiques par la chaleur du fumier, ou par celle du feu ordinaire, enseigne dans le second, dont il nous reste à rendre compte, la manière de les élever sans le secours des Poules, & d'y réussir avec beaucoup moins de soins & de dépense qu'on ne se le seroit d'abord imaginé.

Il expose dans le premier des quatre Mémoires, dont ce volume est composé, différents moyens de suppléer aux meres, qui manquent aux poulets éclos dans les fours, & d'y suppléer même avantageusement.

Il montre d'abord qu'on peut employer les Chapons à cet usage, qu'ils s'affectionnent aux jeunes Poulets aussi facilement que les Poules qui les ont couvés, & qu'outre cela on peut leur en donner un plus grand nombre à conduire. Mais quelque facile, & quelque sûre que soit cette méthode il en a trouvé une autre qui l'est encore plus; elle consiste à se servir de ces mêmes couches de fumier, de ces mêmes étuves qui ont tenu

lieu de meres aux Poulets pour les faire éclorre. Ces couches, ces étuves suffiront pour les mettre parfaitement à couvert des injures de l'air, & pour leur donner la force nécessaire pour croître aussi promptement qu'ils auroient fait avec le secours d'une poule.

Les expériences qu'il en a faites, & que sur ses instructions plusieurs personnes ont répétées, ont réuili si parfaitement, que M. de Réaumur ne craint pas d'assurer, & l'on sçait qu'il n'assure rien légèrement, qu'il y a même à gagner en ôtant aux Poules les Poulets qu'elles auront fait éclorre, pour les soigner selon l'une ou l'autre de ces méthodes.

Il explique d'abord celle qui exige une couche de fumier, & donne pour toutes les deux la manière de construire des *meres artificielles* sous lesquelles les jeunes Poulets puissent trouver une chaleur égale à celle d'une poule qui les couveroit.

Or cette *mere artificielle* n'est autre chose qu'une espèce de Pupitre, tel que ceux dont on se sert pour écrire, & dont l'intérieur est revêtu d'une bonne fourure.

On s'assure du degré de chaleur qui y régné, comme on s'assure de celui de la chaleur des fours à

Poulets, c'est-à-dire, par le moyen d'un Thermomètre, & même d'un Thermomètre à suif qui coute peu, & que M. de Réaumur a inventé, comme nous l'avons dit dans l'extrait du premier Tome, pour l'usage du peuple & des gens de la Campagne.

Ce n'est pas cependant sans avoir éprouvé bien des contrariétés, que l'illustre Académicien est parvenu à trouver des manières aussi sûres & aussi faciles que celles qu'il expose ici, pour suppléer aux meres. Ainsi dans la vue d'épargner aux autres des épreuves dans lesquelles le seul amour du bien public pouvoit le soutenir, il raconte les différens accidens, qui dans les premiers temps qu'il a commencé d'élever des Poulets sans le secours des Poules, ont souvent trompé ses espérances; il donne la manière de prévenir ces accidens ou d'y remédier. „ J'ai regret, dit-il, de ne „ pouvoir le faire sans entrer dans „ des détails, qui ne sçauroient „ être qu'ennuyeux à tous ceux, qui „ ne songent pas à mettre la main „ à l'œuvre; mais ce n'est pas un „ ouvrage agréable, ç'en est un „ utile que je me suis proposé.

Comme la pureté de l'air, & l'égalité de la chaleur sont ce qu'il y a de plus essentiel pour la conservation des jeunes Poulets, & qu'il est beaucoup plus aisé de se procurer ces deux avantages par les fours & les étuves que par les couches à fumier, il préfère par cette raison les poulinières échauffées par la chaleur du feu, à celles qui

le feroient uniquement par celle du fumier.

Après avoir fait le calcul du bois qu'on peut bruler dans une étuve à Poulets, il convient que si on n'y en élevoit que douze ou quinze, la dépense excéderoit le profit; mais il assure, que si on y en tient à la fois plusieurs centaines, même un millier, comme on le peut, la dépense du bois sera si modique, qu'elle ne renchérit pas assez les Poulets pour effrayer les Ache-teurs.

Du reste malgré les détails dans lesquels M. de Réaumur est entré par rapport aux différentes méthodes, par lesquelles on peut réussir à élever des Poulets sans le secours des véritables meres, il avertit en finissant ce Mémoire, qu'il n'en a presque donné que l'esprit. „ On „ perfectionnera, dit-il, ce que je „ n'ai fait qu'ébaucher. C'est ici, „ ajoute-t'il, une matière où l'on „ peut se retourner de bien des fa- „ çons; par rapport à laquelle on „ peut imaginer bien des procédés „ différens: mais il assure que si „ entre ceux, qu'il a indiqués, on „ en choisit un, & qu'on le suive „ avec attention, on verra mourir „ proportionnellement beaucoup „ moins de poulets, qu'il n'en „ meurt sous les meres.

Il traite en particulier dans le deuxième Mémoire, de la nourriture des Poulets, matière d'autant plus neuve & d'autant plus intéressante, qu'elle n'a jamais pu être discutée par ceux qui soignent les basses-cours; qu'elle renferme des examens



examens au-dessus de leur portée, & dont la combinaison est si difficile, que M. de Réaumur avoue, qu'il ne se trouve même en état d'en donner ici qu'une ébauche. Mais en tout genre les ébauches des grands Maîtres l'emportent toujours sur les ouvrages les plus finis des Artistes ordinaires.

Il remarque d'abord que la distribution des espèces d'Oiseaux en celles qui sont exemptes comme les Poules, les Perdrix, les Dindes, &c. du soin de nourrir leurs petits, & en celles qui en sont chargées, comme les Pigeons, les Grives, les Pies, les Corbeaux, les Moineaux. &c. c'est-à-dire, en espèces très-fécondes, & en celles qui le sont peu, a été bien faite à notre avantage. Il y auroit, dit-il, beaucoup à perdre pour nous, si les Oiseaux de proie, les Corneilles, les Pies avoient la fécondité des Poules, & que celles-ci n'eussent que la fécondité actuelle de ces oiseaux qui nous sont si nuisibles, ou dont nous ne sçavons au moins faire aucun usage. Ce sont là, continue-t'il, de ces arrangements que nous ne voyons pas avec assez de reconnaissance pour celui à qui nous les devons.

De ces remarques M. de Réaumur descend aux observations qu'il a faites sur les moyens de procurer aux Poulets une nourriture saine, facile à préparer, & de moindre dépense qu'il est possible. Comme ce n'est que pendant les deux mois environ qu'on les tient renfermés dans la poulinière, que la

*Septembre.*

dépense nécessaire pour les nourrir, devient un objet vraiment digne d'attention, c'est aussi principalement de ce côté là qu'il a tourné ses examens & ses recherches.

Il prouve qu'au moyen de l'herbe qu'on peut leur donner dans les poulinières, & d'un grand nombre d'insectes qu'ils y trouvent, les frais pour les y élever, ne doivent pas être sensiblement plus grands, que ceux qu'exigent les poulets qu'on laisse vivre dans les cours, & auxquels on donne pourtant du grain. Mais quoiqu'il ne soit pas aisé de faire l'évaluation de ces frais, différentes expériences qu'il rapporte, montrent clairement, que dans l'âge où le jabot des Poulets n'a que la grosseur d'un pois, & jusqu'à l'âge, où il n'a environ que celle d'une cerise, c'est à dire, depuis qu'un poulet est né, jusqu'à ce qu'il ait environ un mois, ce qu'il en coûte chaque jour en pain & en millet pour les nourrir, est bien peu de chose, & qu'il en est de même pour le second mois, temps après lequel on peut les laisser vivre en liberté.

Mais que coutent à nourrir les Poulets dans cet état jusqu'à ce qu'ils soient devenus aussi grands qu'ils peuvent le devenir, que coutent à nourrir les Poules, les Chapons & les Coqs, c'est ce qu'on apprendra ici de différentes expériences que M. de Réaumur a faites sur les six différentes espèces de grains, c'est-à-dire, d'Avoine, d'Orge, de blé Noir, de blé de Turquie, de Seigle, ou de Fro-

Fff

ment, dont on a coutume de les nourrir selon les pays, les saisons, ou la faculté des particuliers.

Ces expériences, qu'il a variées en une infinité de manières, l'ont mis en état de donner une table exacte de ce qu'une Poule mange de chacun de ces grains, ce qui va environ par jour à un quart de litron d'Orge, mesure de Paris, & pour l'année à peu près à six boisseaux. En sorte que lorsqu'il ne vaut que 7 liv. 10 s. la Poule dépense dans son année 3 liv. 15 s. somme dont on fera remboursé avec profit, lorsque le nombre d'œufs qu'elle aura pondus, sera de plus de 75 : car il n'y a point de saison, où un œuf frais ne vaille à Paris au moins un sou, & il y en a où il vaut deux tiers & quatre fois davantage.

Mais la dépense dont M. de Réaumur donne ici l'évaluation, est celle d'une Poule, non seulement privée de la liberté d'aller paître sur quelque gazon, mais même de celle d'aller gratter un fumier, qui lui fournit beaucoup d'insectes, dont elle aime à se nourrir. Or il soutient que cette dernière liberté toute seule peut produire plus d'épargne qu'on ne s'y attendroit, une épargne de moitié.

Si l'on veut un exemple en grand, qui prouve que cette réduction, loin d'être trop forte, est encore trop petite, il le tire de l'exemple de la Volaille de sa basse-cour. Or il s'y est assuré, que trois cens soixante & quinze Poules ou Poulets qui étant en liberté, trouvent en-

core des suppléments à la nourriture qu'on leur donne dans les fumiers des écuries, dans les Insectes qui s'y trouvent & dans l'herbe des cours, ne dépendent chacun par an, qu'un boisseau d'Orge, c'est-à-dire, moins de huit sous, en mettant le septier au prix ci-dessus mentionné. Mais il remarque que ce grain proportionnellement aux autres, est beaucoup plus cher à Paris que dans les Campagnes.

Peut-on douter que les Poules ne soient faites pour pouvoir vivre, quand même nous n'aurions aucun soin d'elles; en effet la nourriture de la Volaille ne coûte rien à la Campagne. La dépense, dit-il, n'est pas de là faire vivre, mais de l'engraisser. Prodiguât-t-on même le grain aux Poules, le calcul qu'il a fait du nombre d'œufs qu'une Poule pond ordinairement par an, apprend, qu'elles ont toujours dans leurs œufs de quoi payer leur dépense; & à l'égard des Poulets, qui ne peuvent en dédommager que par leur propre chair, il fait voir qu'ils le font, & avec usure.

Il continue à expliquer dans le reste de ce Mémoire les différentes sortes de nourriture, qu'on peut donner aux Poulets depuis le moment qu'ils sont éclos, jusqu'au temps qu'ils sont propres à être mangés; il en propose un si grand nombre, que dans la crainte que bien des gens ne soient embarrassés par le choix, & n'exigent de lui qu'il les décide, il s'est cru obligé pour les satisfaire, de décrire le régime de vie pour ainsi dire, auquel il met

les Poulets depuis qu'ils sont nés, jusqu'à ce qu'ils soient abandonnés à eux-mêmes. Il le donne pour bon, mais en avertissant qu'on peut néanmoins se dispenser de le suivre scrupuleusement.

Il parcourt dans le troisième Mémoire les utilités que peuvent procurer les nouvelles manières de faire éclore & d'élever les Oiseaux domestiques, & il y examine, si elles sont sujettes à des inconvéniens, comme on les en a soupçonnées. A l'égard des utilités, M. de Réaumur les rend si palpables, que si les hommes n'étoient pas naturellement aussi ennemis des nouveautés de pratique, qu'ils sont amis des nouveautés de spéculation, il n'est pas douteux que le nouvel Art qu'il enseigne, ne devînt très-commun dans nos Villes & dans nos Campagnes.

Ici le Physicien se joint à l'homme d'Etat, & par des raisonnemens toujours soutenus de calculs & d'expériences faites avec la dernière précision, M. de Réaumur montre, combien il seroit avantageux au Royaume d'y multiplier les Poules & les œufs, les ressource qu'on en tireroit pour suppléer à la Viande de boucherie devenue plus rare par la mortalité des bestiaux, & qu'à la fin ce seroit le moyen, comme Henry IV. le souhaitoit, que chaque Payfan se trouvât en état de pouvoir mettre le Dimanche une Poule dans son pot.

On a déjà vu par ce que nous avons dit ci-dessus, la facilité qu'il

y a de faire éclore les Poulets dans les grandes Villes par le moyen des fours des Boulangers, des Patissiers & des étuves. Pour ce qui regarde les Campagnes, M. de Réaumur voudroit qu'il n'y eût guères qu'un seul four à Poulets dans chaque Village, & qu'une seule personne en eût la direction; elle s'y livreroit entièrement, & acquièreroit ainsi en peu de temps la pratique nécessaire pour y réussir. On trouvera comme lui, qu'il seroit bien digne de la sagesse du ministère d'encourager un pareil établissement, en accordant aux personnes qui se chargeroient de ce soin, des privilèges semblables à ceux, qu'on accorde pour nourrir un étalon, ou pour tenir des chevaux de poste. Dans ce cas il s'offre de composer une instruction qui sera à la portée du peuple le plus simple, & qui renfermera en peu de mots toute la pratique de l'Art d'élever des Poulets.

Comme les fours sont prêts à recevoir les œufs en tout temps, & qu'en tout temps les Poules ne sont pas disposées à couvrir, il n'y en aura aucun, où l'on ne puisse y faire éclore des Poulets, & par conséquent où l'on ne puisse avoir ce qu'on appelle de la viande nouvelle. Ajoutez à cela que les œufs des différentes espèces d'Oiseaux peuvent être couvés en même temps & dans le même four, parce qu'ils le sont tous par le même degré de chaleur; toute la différence n'est que dans le temps pendant lequel ce degré de chaleur doit agir: il fait éclore

le Serin en dix ou onze jours, & le Dindonneau seulement en quatre semaines.

Différentes personnes de considération ont déjà mis très-heureusement ce moyen en pratique pour faire éclore les œufs de Perdrix qu'on trouve en sciant les bleds, & M. de Réaumur a eu le plaisir de voir en présence même du Roy, des Perdreaux, des Faisandeaux, des Canneaux, des Pintadeaux, des Paonneaux, &c. que M. de la Roche Intendant de la Ménagerie y avoit fait éclore dans les fours à fumier, & qui par ses soins étoient, pour employer ici ses propres termes, parvenus à la grandeur, qui rend barbares pour eux, ceux mêmes par qui ils avoient été si tendrement soignés.

Il n'est pas douteux, ainsi qu'il en avertit, que les Oiseleurs ne pussent encore tirer un très-bon parti de ces fours, & qu'on ne pût également s'en servir pour y faire éclore les œufs de ces Oiseaux Aquatiques, dont certains cantons voisins des bords de la mer se trouvent couverts au Printemps, & au commencement de l'Été. La plupart s'appriivoient très-aisément & seroient très-utiles dans les basses-cours.

Les moyens faciles dont il sera parlé dans le Mémoire suivant, que M. de Réaumur y donne de conserver les œufs, font encore que par le moyen des fours, on pourra faire couvrir au moment de leur arrivée, les œufs des oiseaux rares, qui seront envoyés des pays Étrangers,

& d'en naturaliser parmi nous d'admirables par leur plumage & singuliers par leur forme, entr'autres les Autruches, sur lesquelles il nous apprend en passant des choses très-neuves & très-curieuses.

Il employe le reste du Mémoire à faire voir que c'est sans aucun fondement, & contre toute vérité, que quelques personnes se sont persuadées; 1°. qu'il étoit plus ordinaire aux Poulets de naître estropiés & contrefaits dans les fours que sous les Poules; 2°. que les œufs & la chair n'en étoient pas d'un si bon goût; 3°. qu'ils étoient incapables de perpétuer leur espèce; enfin qu'ils ne devenoient pas aussi grands que les autres, & qu'il étoit impossible de les engraisser.

Après avoir encore répondu à quelques autres objections, il montre qu'aucuns inconvéniens ne peuvent balancer les avantages, que l'Etat peut retirer des fours à Poulets, & finit par indiquer combien ces fours peuvent être utiles aux Physiciens, & aux Chymistes, soit pour acquérir de nouvelles connoissances, soit pour perfectionner celles qu'ils ont déjà.

Enfin le quatrième & dernier Mémoire contient *une esquisse des amusemens Philosophiques, que les Oiseaux d'une basse-cour ont à offrir.*

On y verra que la seule entreprise de faire éclore & d'élever des Poulets par la manière qu'il propose, peut donner lieu à des connoissances, & à des expériences très-utiles pour parvenir enfin à connoître quel est le produit des

Oiseaux d'une basse-cour, & le rapport de ce produit à la dépense.

Mais ce qu'il seroit d'une utilité très-grande à l'Etat, & qui mériteroit bien encore l'attention du ministère; c'est la manière facile & de peu de dépense qu'il enseigne ici, pour conserver pendant très-longtemps les œufs comme frais, & comme s'ils avoient été pondus le jour même. Il s'offre de l'expliquer dans un imprimé de cinq ou six lignes, qui étant envoyé aux Curés, suffiroit pour mettre leurs Paroissiens parfaitement au fait d'une connoissance d'autant plus avantageuse, qu'il est aisé de prouver, que les Poules fournissent plus à la nourriture des hommes par les œufs, que par les Poulets.

M. de Réaumur donne ensuite les moyens de faire de nouvelles expériences sur les nourritures les plus convenables pour engraisser la Volaille, & pour lui donner un meilleur goût; & après avoir peint d'une manière très-vive le plaisir que peut donner à un Philosophe la variété & la beauté du plumage des oiseaux d'une basse-cour, il fait à cette occasion des remarques fort intéressantes pour les Physiciens, & en particulier sur les changemens, que la mue apporte quelquefois à la couleur des plumes des Coqs & des Poules.

De là il passe aux différentes espèces d'Oiseaux, dont une basse-cour peut être composée, & montre comment elles peuvent fournir une ample matière à des observations & à des comparaisons sur le génie

des Oiseaux de différens genres, sur les principales différences de leurs formes, & sur leurs inclinations relatives à leur forme, qui en est le principe.

Mais comme il est très-à-propos d'empêcher que les espèces ne se mêlent & ne dégénèrent, il donne la manière de construire à peu de frais des logemens dans lesquels on pourra renfermer un Coq avec un certain nombre de Poules, des sept à huit espèces qui sont les plus communes dans le Royaume, & il fait espérer de les faire connoître exactement dans un autre ouvrage. Il promet encore un Mémoire qui n'aura uniquement que les plumes pour objet, & dans lequel il prouvera contre Willughby & Ray, que cette liqueur onctueuse, que l'Auteur de la Nature a placé sur la partie postérieure des Oiseaux, ne sert pas comme ces deux Auteurs l'ont prétendu, à mettre les plumes en état de résister à la pluie. Ce n'est pas le seul endroit où il les réfute, & plusieurs autres Ornithologues, qui ont établi comme une règle sans exception, que s'il y a des espèces d'Oiseaux sans queue, il n'y en a point sans croupion; cette prétendue règle est démontrée fautive par une espèce de Poules assez communes en Poitou & en Normandie, auxquelles on ne voit aucun vestige de croupion, ni aucun canal excrétoire qui puisse donner passage à la liqueur dont nous venons de parler.

Il conseille cependant de laisser vivre en liberté des Coqs & des

Poules de différentes espèces pour jouir de la variété du mélange qui en résultera. Il ajoute même qu'on peut faire des expériences entre des espèces qui ont beaucoup moins de rapport entr'elles, comme les Canes & les Coqs, les Poules & les Faisans & plusieurs autres; il raconte à ce sujet un fait très-singulier, qui a excité la curiosité de tout Paris.

Enfin il explique comment au moyen des loges dans lesquelles, il convient à ceux qui aimeront à voir leur basse-cour dans un bon état, de tenir chaque espèce renfermée, les Phyficiens seront en état de répandre des lumières sur une des plus obscures & des plus intéressantes parties de la Physique,

sçavoir, la génération des animaux. Il expose quelques expériences qu'il a déjà faites par rapport à cette question, & surtout sur celle qui consiste à sçavoir, si les germes sont naturellement dans la femelle & avant l'accouplement; c'est ce qu'il nous promet encore de traiter dans un Mémoire particulier.

Il ne nous reste qu'à souhaiter de le voir paroître incessamment, & que le Public témoigne autant de zèle & d'empressement pour mettre en pratique le nouvel art de faire éclore des Poulets, que le sçavant & profond Auteur a montré de sagacité & de courage pour le découvrir, & en rendre la pratique aussi aisée que certaine.

*POETIQUE FRANÇOISE A L'USAGE DES DAMES.*

*avec des exemples, deux vol. in-12. le premier 402 pp. le second 404 pp. A Paris, chez le Clerc, Quay des Augustins, 1749.*

L'AUTEUR déjà connu par une *Rhétorique à l'usage des Dames*, ouvrage qui a été reçu favorablement du Public, & dont nous avons rendu compte dans notre Journal du mois d'Octobre 1745, consacre encore celui-ci à leur instruction. Bien éloigné, dit-il, dans une modeste & courte Préface, de vouloir captiver ses Lecteurs par la nouveauté ou par la grandeur des promesses, il ne leur annonce sa Poétique, que comme une espèce d'amplification & de développement des excellens Principes semés dans l'Art Poétique de Boileau, auxquels il a ajouté des exem-

ples tirés de nos meilleurs Poètes. Il ne s'est cependant pas rendu si esclave de ce grand Maître, qu'il ne prenne quelquefois la liberté de le censurer; mais quand il en use, c'est toujours en suivant les maximes mêmes établies par Boileau.

L'Auteur divise sa Poétique en quatre Livres. Le premier roule sur la Versification; le second sur les différentes sortes de Poèmes; le troisième sur les petits Poèmes; & dans le quatrième & dernier, il expose la manière de traiter quelques-unes des principales passions.

Il commence son premier Livre par un abrégé des règles de la Ver-

sification. Il y soutient que ce n'est plus aujourd'hui un problème, que de sçavoir si la rime est essentielle, ou non à la Poësie Françoisë, & que ceux de nos Poëtes, qui à l'imitation des Anglois & des Italiens, ont osé fecouer le joug de la rime, n'ont servi qu'à montrer, que jamais la Langue Françoisë ne s'accommodera d'un pareil usage. En vain se font-ils flatés de donner dans leurs Vers l'exemple & le précepte à la fois; de pareils exemples, car il en apporte ici quelques-uns, déposent contre leurs préceptes, & serviroient, dit-il, en cas de besoin à établir l'opinion contraire.

Il remarque dans le second Livre, qui roule sur les différentes sortes de Poëmes, que ce terme pris dans toute l'étendue de la signification, convient à tous les ouvrages en Vers, quels qu'ils soient; mais qu'on s'en sert plus particulièrement pour désigner les grands ouvrages, tels que le Poëme Epique, le Poëme Didactique, & le Poëme Pastoral: il donne en peu de mots une idée nette de ces différents Poëmes; & comme il s'est proposé d'instruire plutôt par des exemples que par des préceptes, il déclare surtout en parlant du Poëme Epique, qu'il se gardera bien d'entrer dans un sçavant détail sur tout ce qui, au jugement des Critiques, constitue la nature de ce Poëme; de pareilles discussions feroient, dit-il, plus propres à rebutter qu'à éclairer de jeunes personnes: il renvoye ceux qui voudront approfondir la matière à la Poëti-

que d'Aristote, & au traité du Poëme Epique par le Pere le Bossu.

De meme dans un autre endroit de ce deuxieme Livre, où il répond à ceux qui demandent, jusqu'à quel point on doit semer des réflexions morales dans le Poëme Epique, & si en général l'esprit Philosophique est compatible avec l'enthousiasme, dont un Poëte doit être rempli, il entreprend de prouver par ses raisonnemens ordinaires, c'est-à-dire, comme il s'exprime lui-même, par de beaux & bons exemples, que la Philosophie n'étouffe point du tout le feu Poétique, & que quiconque est froid, l'est aussi bien dans les peintures que dans les moralités.

Mais il observe judicieusement, que » les Poëtes pour donner le » change aux esprits délicats & » ennemis des réflexions, trouvent » quelquefois le secret d'insérer » adroitement leurs Sentences, de » manière qu'elles ne paroissent » pas, & qu'on en ressent l'effet, » presque sans s'en apercevoir. » C'est surtout, dit-il, dans ces » déguisemens, que consiste l'art » de plaire en moralisant.

Jamais personne n'a eu le ton moins pédant, ni moins dogmatique, que l'Ingénieux Auteur de cet Ouvrage. Il n'y oublie jamais qu'il parle à des femmes, que pour les instruire, il faut faire en sorte qu'elles ne puissent s'apercevoir qu'on cherche à les instruire, & surtout s'accommoder à l'aversion naturelle, qu'elles ont pour s'arrêter longtemps sur les mêmes objets.

Il ne pourra manquer de leur plaire en soutenant comme il le fait dans le chapitre, ou il est question du Poëme Dramatique, que la règle infallible pour en bien juger, est d'en juger par sentiment. » Tout-  
 » te Tragedie, dit-il, qui arrache  
 » des larmes, toute Comédie, qui  
 » fait rire, doit nécessairement être  
 » bonne.

» J'ai vu continue-t'il, vingt  
 » fois la Tragédie de Zaire, j'en  
 » ai toujours été si touché, & si  
 » attendri, que je n'ai pu jamais  
 » conserver assez de sang froid,  
 » pour m'appercevoir du défaut de  
 » vraisemblance qu'on lui repro-  
 » che. J'ai lu les Critiques, & elles  
 » m'ont fait ouvrir les yeux sur ce  
 » défaut; mais elles m'ont fait com-  
 » prendre en même temps, qu'une  
 » pièce très-irrégulière peut être  
 » admirable, & que le plus mince  
 » mérite est la régularité.

Il ne vent pas cependant qu'on en conclue, que le Théâtre soit entièrement abandonné aux caprices du génie, & qu'il ne connoisse point de loix. On ne sçauroit douter, dit-il, que le Théâtre n'ait ses règles particulières dictées par la nature & par le bon-sens, & ce sont ces règles memes qui distinguent le genre Tragique du genre Comique, & qui marquent les bornes de ces Juridictions. C'est ce qu'il montre dans les différentes sections du chapitre, où il s'agit du Poëme Dramatique. Il y fait un parallèle de Corneille avec Racine. On doit s'attendre que dans une Poétique à l'usage des Dames, le tendre Ra-

cine a l'avantage sur le fier & sévère Corneille. Il rend justice aux talents de nos plus fameux Tragiques modernes, tels que MM. de Campistron, de Crébillon & de Voltaire, & rapporte différens morceaux de leurs pièces sur lesquels il établit ses jugemens.

Il parle dans la section troisième de ce même chapitre du Théâtre des Grecs & des Romains, & dans le troisième du Théâtre Anglois, que nous connoissons, dit-il, enfin aujourd'hui par la traduction de M. de la Place. Il marque ce qu'il pense du génie des Poètes Tragiques Anglois, & ce qu'on doit penser de quelques-unes de leurs pièces, comme la *mort de Jules César* par Shakspear, le *Mancure de Venise* par Otway, & une pièce très-récente intitulée *George Barnwell*. Le Héros de cette dernière est un garçon Marchand, qui finit par être pendu pour crime de vol & d'assassinat, ce qui lui donne occasion de dire, » qu'en quelque  
 » honneur, que puisse être le com-  
 » merce avec les Anglois, ce seroit  
 » affronter témérairement les sifflets  
 » que d'exposer sur notre scène  
 » un principal personnage, dont  
 » la qualité répondroit à celle de  
 » garçon Marchand Anglois.

Dans la section cinquième il s'agit de la Comédie, & dans la sixième de la Tragi-comédie; c'est ainsi qu'il appelle ce genre qui est né de notre temps, où la Muse Tragique & la Muse Comique se réunissent, dit-il, pour fournir des plaisirs plus variés.

Après



Après avoir remarqué, qu'on donnoit autrefois le nom de Tragi-Comédie à des pièces, dont les personnages n'étoient, ni des Rois, ni des Princes, ne laissoient pas cependant d'avoir des aventures importantes & funestes, il raconte en peu de mots les grandes disputes, que cette nouveauté a produit sur le Parnasse. On a, dit-il, beaucoup écrit, raisonné pour & contre. » Enfin le résultat de cette fameuse querelle est, que sans rien rabattre de la vénération, qu'on aura toujours pour Molière, le nouveau système, lorsqu'il est bien exécuté, est fort applaudi, de ceux qui sont assez raisonnables, pour voir une pièce sans autre disposition, que celle de prendre tous les plaisirs, qu'on voudra, ou qu'on pourra leur donner.

Tout bien considéré, ajoute-t'il, quelques fortes objections que l'envie puisse proposer contre ce nouveau genre de Comédie, ne sont-elles pas entièrement réfutées par les justes applaudissemens, dont les loges & le parterre ne cessent d'honorer les sublimes & intéressantes pièces de M. de la Chaussée, le Héros de ce genre, « & celles de ses Sectateurs, parmi lesquels il n'oublie pas M. Gresset.

Dans le chapitre qui a pour objet le Poème Lyrique, nom sous lequel on comprend, dit-il, tous les ouvrages de Poésie faits pour être chantés, il observe que ce gen-

re de Poèmes se réduit principalement à trois espèces, l'Opéra, la Cantate, & l'Ode; il s'étend peu sur les deux premiers, mais considérablement sur le troisiéme. Il y a recueilli la plupart des plus beaux endroits de nos Odes Françaises. Il traite de même (chap. sixième) assez au long ce qui regarde le Poème Pastoral.

Pour abrégier, nous nous contenterons de dire que dans le troisiéme Livre, notre Auteur passe en revue presque tous les petits Poèmes, l'Apologue, l'Élégie, l'Épître, le Sonnet, l'Épigramme, &c.

Enfin dans le quatrième & dernier Livre, il enseigne la manière de traiter quelques-unes des principales passions. » Beaucoup de gens s'en sont mêlés, dit-il, qui n'en ont pas mieux fait. « Ceci soit dit sans offenser ni morts, ni vivans. Pour lui, suivant la maxime ordinaire de passer rapidement sur les règles & les principes, il déclare, qu'il est fort éloigné de vouloir donner ici un traité complet des passions. Ainsi sans se jeter dans un labyrinthe de questions Métaphysiques aussi propres à égarer l'Auteur que ses Lecteurs, il traite ce sujet selon la méthode qu'il a constamment suivie dans cet ouvrage, c'est-à-dire, qu'il rapporte différens traits de nos Poètes anciens & modernes, qui selon lui, ont le mieux réussi dans la peinture des passions & dans l'expression des sentimens d'un cœur violemment agité.

Il prévoit qu'on pourra renou-  
veller à cet égard deux objections  
qu'on a déjà faites contre la Rhé-  
torique ; 1°. que ces exemples sont  
quelquefois trop longs ; mais qu'im-  
porte, répond-t'il , pourvu qu'ils  
soient beaux : mais ils sont trop  
nombreux, trop accumulés ; on  
pourra, dit-il, les passer.

Il est vrai que la plupart de ces  
exemples n'auront rien de piquant  
pour les gens de Lettres, ni même  
pour un grand nombre de person-  
nes du monde, qui se croient com-

me obligées de connoître nos bons  
Poètes François : mais il faut se  
ressouvenir que ce n'est pas pour  
ces sortes de personnes que notre  
Auteur écrit. C'est à des femmes  
& à de jeunes femmes qu'il adresse  
son ouvrage. La plupart ont peu  
lu, sont même peu à portée de lire,  
ou manquent absolument de Livres.  
Combien même de jeunes gens &  
de Militaires à qui cette Poétique ne  
sera pas inutile, & pour qui une  
infinité de chose qu'elle renferme,  
seront absolument nouvelles.

*L'ANTIQUITE' DE L'EGLISE DE MARSEILLE, ET LA  
succession de ses Evêques. Par M. l'Evêque de Marseille, adressées au  
Clergé Séculier & Régulier, & aux Fidèles de son Diocèse, pour leur  
instruction. A Marseille, chez la Veuve de J. P. Brebion, Imprim-  
eur du Roy, de Monseigneur l'Evêque, de la Ville, & du Col-  
lège de Belzunce, 1747. in-4°. 527 pp. y compris le Mandement ;  
10. pp. pour le Sommaire des Livres, & 18. pour la Table des  
matières.*

C E volume ne contient que la  
première partie de l'ouvrage,  
que M. l'Evêque de Marseille se  
propose de donner au Public, sur  
l'antiquité de cette Eglise, & sur la  
succession de ses Pontifes. Il l'adres-  
se à ses Diocésains, „ comme un  
„ monument de leur gloire, com-  
„ me une nouvelle, peut-être une  
„ des dernières preuves de sa ten-  
„ dreffe pour eux, & comme une  
„ espèce d'héritage, qu'un tendre  
„ père laisse par avance à des en-  
„ fans, qui lui furent toujours, &  
„ qui ne cesseront jamais de lui  
„ être infiniment chers „. Nous ne  
doutons point de leur reconnois-

sance, ni de leurs sentimens réci-  
proques.

M. l'Evêque de Marseille a soin  
de leur faire observer, que la Re-  
ligion Catholique qu'ils professent,  
est la même „ que celle qui leur a  
„ été transmise depuis S. Lazare,  
„ leur premier Evêque, sans aucu-  
„ ne interruption & sans aucun  
„ changement ; qu'ils trouvent  
„ les preuves de la tradition de  
„ Marseille & de toute la Proven-  
„ ce, qu'un grand nombre de Cri-  
„ tiques se sont, depuis quelque  
„ tems, efforcés de détruire „.

Quoiqu'il en soit, l'exécution  
de cette entreprise, paroît com-

battue par un grand nombre de difficultés. L'Auteur *s'est jouvent en enveloppé dans les plus épaisses ténèbres, & sans aucun guide, qui pût le conduire dans des routes moins obscures.*

Pour l'aider à les dissiper, ces ténèbres, les Chapitres, plusieurs Communautés, les Echevins de Marseille; & à leur exemple, les autres Villes & Bourgs du Diocèse, lui ont ouvert leurs Archives. » Il » avoué qu'il doit aux recherches » & au discernement du P. Maire, » Jésus, la découverte & l'arrangement des Pièces qui font la » preuve des faits qu'il avance. Un » manuscrit de feu M. de Ruffi le » fils, que M. d'Ortigue, son genre, lui a communiqué, lui a » aussi été d'un grand secours.

Dès le premier siècle de l'Eglise, l'Evangile fut annoncé à toutes les Nations connues depuis l'Orient jusques à l'Occident. Les Apôtres dispersés exécutèrent avec tant de rapidité, & avec un succès si prodigieux, le commandement que Jésus-Christ leur avoit fait d'aller, & d'enseigner toutes les Nations, que S. Paul, dans sa Lettre aux Colossiens, écrit environ l'an 62. ne craignoit pas d'affirmer que la parole de l'Evangile étoit annoncée dans tout l'Univers, & qu'elle y faisoit de jour en jour de nouveaux progrès.

La Nation Gauloise étoit trop célèbre, pour n'être pas un des principaux objets du zèle Apostolique. Ses expéditions dans l'Italie

& dans l'Asie, les Colonies qu'elle y avoit établies, & les victoires même, que les Romains avoient remportées sur elle en la subjuguant, l'avoient rendue fameuse chez tous les peuples de l'Orient & de l'Occident. Aussi la Religion Chrétienne y fut-elle prêchée dès sa naissance, & il paroît qu'elle y fit de grands fruits; car Saint Irénée, avant la fin du second siècle, citoit aux Hérétiques de son tems, la foi des Eglises établies chez les Celtes, peuples Gaulois; & Tertulien, dans son Traité contre les Juifs, faisant l'énumération des peuples qui avoient embrassé la Foi de Jésus-Christ, met de ce nombre toutes les Nations des Gaules. Ces Pères auroient-ils pu parler de la sorte, si, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, la Religion n'avoit pas été établie dans les Gaules dès les commencemens, ou qu'après y avoir été établie, elle n'y eût fait qu'un médiocre progrès durant les deux premiers siècles? Et comment auroit-elle pu s'étendre dans toutes les Nations des Gaules, & y faire régner le nom de Jésus-Christ d'une manière assez éclatante, pour rendre sensible aux Juifs l'accomplissement des Prophéties?

Ce que nous venons de dire, semble déjà former un grand préjugé en faveur de l'antiquité de l'Eglise de Marseille. Car il ne paroît pas, que dans le tems des Apôtres, il y ait eu, ou aucune Nation, ou aucune Ville, dans toute l'étendue des Gaules, plus propre que

Marseille, à attirer l'attention des Prédicateurs de l'Evangile, ou mieux située pour les recevoir. Les Arts, qui y fleurissoient, la polirefse de ses Habitans, la sagesse de ses loix, la réputation de son école, l'étendue de son commerce, l'avoient rendue fameuse; la commodité de son Port, la langue Grecque & la langue Latine, qu'on y parloit, y facilitoient la Prédication de l'Evangile.

Tant de raisons ne donnent-elles pas lieu de croire, que plusieurs des Prédicateurs Evangéliques, qui vinrent, ou de Rome, ou de l'Orient dans les Gaules, ou qui allèrent en Espagne, passèrent par Marseille; & que, comme leurs voyages étoient des Missions continues, ils y annoncèrent en passant la Foi de Jesus-Christ? Mais, dit sagement l'Auteur, ce n'est-là qu'une conjecture qui n'est pas fondée sur notre tradition.

» L'Eglise de Marseille, ajoute-  
 » t-il, reconnoit pour son Fonda-  
 » teur & son premier Evêque, S.  
 » Lazare de Béthanie, l'ami du Sei-  
 » gneur, le frère de Sainte Marie-  
 » Madeleine & de Sainte Marthe,  
 » le même qui fut ressuscité par  
 » Jesus-Christ quatre jours après  
 » sa mort. Cette tradition a été vi-  
 » vement combattue dans ces der-  
 » niers tems; mais, malgré les  
 » efforts qu'on a faits pour la dé-  
 » truire, elle a conservé toute sa  
 » force dans l'esprit des personnes  
 » qui ont été capables d'approfon-  
 » dir, & qui ont voulu s'en donner

» la peine. Enforte que, si on ne  
 » la trouve pas évidemment certai-  
 » ne, elle est au moins incontestable-  
 » ment la plus probable. C'est  
 » le jugement qu'en a porté depuis  
 » peu le sçavant & célèbre Auteur  
 » de la Vie de Sainte Madeleine  
 » dans les Actes des Saints. Car,  
 » après avoir pesé tout ce qui a été  
 » dit pour & contre, il a conclu  
 » qu'elle est la plus vraisemblable :  
*Possessio Provincialium hactenus ve-  
 ro simillima.*

Tout le monde connoit les efforts avec lesquels le fameux Docteur, Jean de Launoy, a combattu dans le dernier siècle, cette même tradition, dont M. l'Evêque de Marseille entreprend aujourd'hui la défense. Nous ne nous croyons pas assez d'autorité, pour juger un procès, dont la décision nous paroît, ainsi qu'aux Auteurs des Actes des Saints, encore très incertaine.

Si M. l'Evêque de Marseille prétend que cette Eglise est bien fondée à reconnoître S. Lazare pour son premier Evêque, il avoué qu'on ne sçait ni quand commença son Episcopat, ni quand il finit par le Martyre.

Le second siècle vit fleurir le Christianisme dans les Gaules, comme le prouve l'autorité de S. Irénée & de Tertullien. Les Eglises, dont parlent ces Pères avoient leurs Evêques, qui, suivant l'usage établi par les Apôtres, résidoient dans les Villes, & surtout dans les plus considérables, telle qu'étoit

Marseille. Cependant on ne connoit avec certitude aucun Evêque de cette dernière Ville, jusqu'au commencement du quatrième siècle. Les Monumens de ce tems-là sont perdus; & on ne trouve presque aucun vestige de ce qui s'est passé à Marseille, soit par rapport à la Religion, soit par rapport au Gouvernement Politique, durant tout cet intervalle.

Le P. Guefnay, Jésuite, Auteur des Annales Ecclésiastiques de Marseille, a voulu nommer les premiers Evêques de cette Ville. Mais M. l'Evêque de Marseille ne peut pour la plupart, les admettre parce que ce Père ne donne pour preuves que des conjectures sans fondement. Notre Auteur penche à croire cependant, que S. Restitut fut le successeur immédiat de S. Lazare.

Une Lettre de S. Cyprien nous apprend que le nombre des Disciples de Jesus-Christ s'accrut encore au troisième siècle dans les Gaules. Ce fut sur la fin de ce même siècle, que l'illustre Martyr, S. Victor, souffrit les plus cruels supplices dans la persécution qui s'éleva contre les Chrétiens à Marseille, en exécution des Edits des Empereurs Dioclétien & Maximien. L'opinion généralement reçue, est que S. Victor étoit Soldat. Notre Auteur est porté à le mettre au nombre des Evêques de Marseille, fondé, 1°. sur le Martyrologe de Raban, qui lui donne cette qualité; 2°. sur un Manuscrit de Fulde, qui est entre les mains des Bollandi-

stes; 3°. sur un Acte, que D. Ruinart a publié dans son Recueil intitulé: *Acta primorum Martyrum sancta & selecta*.

Ne pourroit-on pas répondre, que le témoignage de Raban, Ecrivain du neuvième siècle, ne sauroit être préféré à l'autorité des Manuscrits les plus anciens & les plus authentiques, qui disent que S. Victor étoit Soldat?

A l'égard du Manuscrit de Fulde, les Auteurs des Actes des Saints, assurent positivement qu'il n'est d'aucun poids; comme étant rempli de Fables, dont ils donnent plus d'un exemple; de sorte qu'ils n'ont pas daigné le publier, quoiqu'ils en aient fait imprimer deux autres, qui contiennent les Actes véritables du Martyr de S. Victor.

Quant aux Actes donnés au Public par D. Ruinart, cet Ecrivain n'en a pas inféré, comme M. l'Evêque de Marseille, l'Episcopat de S. Victor. *In hoc quoque*, dit-il, *erravit Rabanus, quod Victorem Massiliensium Episcopum fuisse existimavit.*

En effet, ces Actes ne nous semblent pas prouver l'Episcopat du S. Martyr. Les termes de *Sacrifico* & *maso*, qu'on y met dans la bouche de S. Victor, ne signifient suivant le P. de Longueval, dans son Histoire de l'Eglise Gallicane, que l'oblation que font les Laïques avec le Prêtre, du Sacrifice de l'Eucharistie. Peut-être même ne délinquent-ils que le Sacrifice des prières & des bonnes œuvres. *Quotidie*

*pro salute Caesaris & totius Imperii studiose sacrifico. Quotidie pro statu Reipublice spirituales hostias macto.* C'est un Soldat qui parle en Soldat. Seroit il impossible d'ailleurs, que ces paroles vinssent de l'Auteur même de l'Acte, qui, un peu auparavant dit dans ce style figuré: *Talibus insistens, seix host a mox futurus, deprehenditur?* Il est bon d'observer que cet Auteur, ne donne jamais au S. Martyr, la qualité d'Evêque; ce qui nous paroît former un argument décisif contre son Episcopat. Quoiqu'il en soit, c'est par la Vie de S. Victor que M. l'Evêque de Marseille termine le premier Livre.

Le second commence par Orelus, le premier Eveque de Marseille, qui soit connu d'une manière certaine. Il soucrivit l'an 314. au premier Concile d'Arles, convoqué pour examiner de nouveau l'ordination de Cécilien, Eveque de Carthage, & les accusations des Donatistes qui la rejettoient. Orelus siégea-t-il longtems, & quel fut son Successeur immédiat? C'est ce que nous ignorons. On ne connoît aucun Eveque, qui ait siégé entre lui & Proculus; & ce dernier ne paroît dans l'Histoire que l'an 381. au Concile d'Aquilée tenu 67. ans après celui d'Arles, dont nous venons de parler.

Virgt ans, ou environ, après la tenue du Concile d'Aquilée, Proculus fut obligé de repasser les Alpes, pour se trouver à un autre

Concile qui s'assembloit à Turin. Les Evêques des Gaules en avoient sollicité la convocation, pour terminer quelques contestations qui s'étoient élevées dans leurs Provinces, &, entr'autres, celle qui étoit entre les Evêques de la seconde Narbonnoise, & Proculus, qui se regardoit comme Métropolitain de cette Province, où aucun autre Evêque ne jouissoit encore de cette prérogative. Le Concile décida que Proculus en jouiroit pendant sa vie, & qu'après sa mort, elle cesseroit d'être attachée à son siége. Mais ses droits furent encore vivement attaqués, comme nous l'apprend notre Auteur.

Proculus, après avoir condamné les erreurs d'un Moine, nommé Léporius, & signalé en différentes occasions, son zèle pour la pureté de la Foi, mourut entre l'année 428. & le milieu de 432.

Ce fut sous son Episcopat, & dans son Diocèse, que l'Erar Monastique, alors peu connu dans les Gaules, commença à fleurir par les soins de Jean Cassien, qui peut passer pour le Patriarche des Moines en Occident. Il bâtit près de Marseille, dans une Forêt, qui aboutissoit au Port de cette Ville, deux Monastères, sur le modèle de ceux qu'il avoit vus en Egypte. Le premier fut construit auprès d'une Chapelle, qui étoit déjà célèbre. C'est la fameuse Abbaye de S. Victor, qui, depuis quelques années, a été sécularisée, & érigée en Collégiale. Le second,

qui étoit habité par des Religieuses, n'étoit pas éloigné du premier. C'est l'Abbaye de S. Sauveur, qui, après avoir souvent changé de place, a enfin été fixée dans le lieu où elle est à présent. Il fit bâtir aussi dans une Forêt, à une demi lieuë de la Grotte de Sainte Madeleine, un autre Monastère de filles, qui fut dans la suite transféré dans le Bourg de S. Zacharie, où il subsiste sous la Règle de S. Benoît, & dans sa première ferveur.

A Proculus succéda Venerius, Prêtre, & Religieux du Monastère de S. Cassien. Le Clergé de Marseille étoit alors infecté du semi-Pelagianisme, qui régnoit surtout parmi les Religieux de cette Abbaye. Nous n'entrerons pas dans le détail des contestations, qui s'élevèrent au sujet de cette Hérésie.

D. Denys de Sainte Marthe prétend que Venerius assista au second Concile d'Arles; mais les souscriptions de ce Concile étant perdues, on n'en a aucune preuve.

Cet Evêque, après un Pontificat beaucoup plus tranquille, que celui de Proculus, eut pour Successeur Eustache, que Gennade

appelle un homme de Dieu, & à qui Sidonius Apollinaris a donné le titre de Saint.

L'Histoire ne nous a presque rien conservé des actions de ce Prélat, qui vivoit encore en 470. suivant le P. de Sainte Marthe, sans qu'il soit possible d'en acquiescir la preuve.

Son Successeur, nommé Græcus, est connu par les Lettres de Sidonius Apollinaris, & par la rétractation de Lucidus, Prédestinarien. Sidonius étoit gendre d'un Empereur, & Evêque de la Ville d'Auvergne, qu'on appelle aujourd'hui Clermont, du nom de sa Citadelle. Il commença son Episcopat l'an 472. comme on le voit par une Lettre qu'il écrivit à S. Loup, Evêque de Troye, & par là on connoît aussi en partie, le tems du Pontificat de Græcus, à qui il écrivit plusieurs Lettres.

Presque tout ce que nous savons de ce dernier, c'est qu'il assista l'an 475. au Concile d'Arles, qui condamna le Prédestinarianisme. C'est par son Episcopat, que M. l'Evêque de Marseille finit le second Livre, & que nous terminons cet extrait.



*LE MANUEL DES DAMES DE CHARITE' OU FORMULES de Médicamens faciles à préparer, dressées en faveur des Personnes charitables, qui distribuent des Remèdes aux Pauvres dans les Villes & dans les Campagnes; avec des Remarques utiles pour faciliter la juste application des Remèdes qui y sont contenus, & un traité abrégé sur l'usage des différentes saignées, nouvelle édition. A Paris, chez de Bure l'aîné, Quay des Augustins, à l'Image S. Paul, 1750. un volume in-12. de 300 pages.*

**I**L en est de la Médecine comme des autres Sciences, ce n'est qu'en l'approfondissant qu'on en découvre les difficultés; tout y paroit facile aux yeux du vulgaire. On voit souvent des personnes qui s'imaginent que la plus belle partie de cette science, celle dont l'objet immédiat est la guérison des maux qui affligent le genre humain, ne consiste que dans la connoissance de quelques remèdes ou de quelques recettes qu'elles regardent comme des secours assurés pour telle ou telle maladie. On ne pourra cependant s'empêcher de convenir, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que ces prétendus remèdes ne peuvent être que dangereux lorsqu'on les applique, sans connoître la nature de la maladie & de sa cause, les effets qui doivent en résulter, la constitution particulière du sujet qui en est attaqué, l'efficacité des différens remèdes & enfin l'ordre qu'on doit suivre en les prescrivant.

Peut-on supposer des connoissances si difficiles à acquérir, à tous ceux qui prétendent avoir des recettes pour toutes sortes de maladies & qui sont toujours prêts à

décider dans les cas les plus difficiles; mais à peine y fait-on quelque attention; il semble qu'il n'y ait pas de science sur laquelle les hommes ayent plus de préjugés, quoiqu'il n'y en ait aucune où ils puissent être d'une plus dangereuse conséquence. Il seroit donc à souhaiter que dans une chose aussi importante que le rétablissement de la santé, on se conduisît du moins comme dans les autres affaires de la vie, c'est-à-dire, qu'on eût recours autant qu'il seroit possible, aux Maîtres de l'Art. Il est vrai que dans la Campagne on est souvent privé de ce secours & que partout il y a des personnes charitables qui se chargent de la direction des pauvres malades, & qui par conséquent ont besoin d'être instruites: ainsi un Livre tel que celui que nous annonçons peut être d'une très-grande utilité au Public, & les réflexions que nous venons de faire ne portent que sur l'abus qu'ont occasionné ces sortes d'ouvrages.

Parmi le grand nombre de ceux qui ont paru jusqu'ici, qui tous sont inutiles aux Médecins, & la plupart dangereux pour les personnes crédules



crédules qui croient y trouver leur salut, on peut assurer que celui-ci mérite d'être préféré à tous égards. Les Formules sont dressées avec beaucoup de prudence & de sagacité; elles sont simples, faciles à préparer & de peu de dépense. On a même tâché de prescrire des remèdes faciles à prendre, ce qui étoit d'autant plus nécessaire que les pauvres se rebutent aisément, surtout quand ils ne reçoivent pas un soulagement aussi prompt qu'ils l'avoient espéré.

On a eu soin d'éviter un défaut qui se trouve dans la plupart des ouvrages de ce genre, qui est de proposer un grand nombre de remèdes pour la même maladie, sans donner aucune raison de préférence, en sorte qu'on ne sçait pour lequel se déterminer; souvent même ces Auteurs commencent par des remèdes inutiles, pour ne pas dire dangereux, en sorte que le malade justement rebuté par leur mauvais effet refuse ensuite ceux qui pourroient lui être salutaires. Dans cet ouvrage au contraire on ne donne communément pour chaque indication qu'un remède qui paroît très-propre à y satisfaire, quoiqu'on ne prescrive point de préparations chères & fort composées; car les remèdes les plus simples & les plus communs sont souvent ceux qui produisent de meilleurs effets.

Ce qu'il y a surtout d'avantageux dans le Livre dont nous parlons, c'est qu'on a ajouté des notes très-claires & très-instructives au bas

*Septembre.*

des formules, qui sont les plus susceptibles de restriction. Par ce moyen on met en état les personnes prudentes & qui ont quelque habitude auprès des malades, de distinguer les cas où le remède peut être donné avec sûreté. Elles sçauront du moins éviter ces fautes grossières qui sont si funestes au malade & qui sont plus redouter l'ignorance de ceux qui le conduisent que la maladie elle-même.

Au chapitre qui traite des Potions on trouve des remarques générales sur l'usage des Emétiques & des Purgatifs. On y rapporte les signes qui en indiquent la nécessité, les précautions qu'il faut avoir en les prescrivant, les cas où ils sont salutaires, ceux où ils font à craindre, & enfin ceux où il est nécessaire de demander l'avis d'un Médecin. On fait ensuite observer que les pauvres dont les premières voyes abondent en mauvais suc, ont communément plus besoin de purgations que de saignée; & que si on leur tire une grande quantité de sang les matières putrides vont infecter toute la masse des humeurs & produisent souvent des cachexies ou des hydropisies insurmontables.

\* A l'égard des enfans on donne des règles qui nous ont paru très-sages pour proportionner les purgatifs à leur âge & à leurs forces. Dans la première année on ne les purge qu'avec du sirop de chicorée composé, dont le nombre de gros doit égaler celui des mois de leur naissance. Lorsqu'ils ont at-

Hhhh

teint l'âge d'un an, on les purge avec un grain de Jalap & autant de crème de Tartre incorporés dans du sirop de fleurs de Pêcher; ensuite qu'on donne toujours autant de grains de Jalap & de Tartre que l'enfant a d'années. On a choisi le Jalap afin de le purger en petit volume & sans dégoût. Ces règles souffriroient des exceptions dans le cas de maladies aiguës.

Au commencement de chaque chapitre on a eu l'attention de donner une définition claire des espèces de compositions qui y sont contenues. Au chapitre, par exemple, des Juleps, on lit dans une note; « le Julep est un remède li- » quide composé d'eaux distillées » & de quelque sirop; il diffère de » la potion en ce qu'il est beau- » coup moins chargé & plus agréa- » ble «.

On a mis au commencement du Livre un tarif des remèdes simples & composés qui entrent dans ces formules, & on avertit qu'on s'est réglé sur le prix des drogues que plusieurs Apoticaire de Paris & d'autres Villes du Royaume fournissent depuis plusieurs années aux personnes charitables en faveur des pauvres, ainsi il ne doit pas faire une règle précise pour le public. Le prix des remèdes composés peut-être regardé comme invariable parce que c'est le travail de l'Artiste qui en fait la principale valeur, & non le différent prix des drogues simples dont ils sont composés.

Ce volume est terminé par un

traité de la saignée divisé en deux parties; dans la première on donne les règles qu'on doit observer pour la placer à propos; dans la seconde on traite du manuel de l'opération.

Comme la saignée est un des principaux remèdes de la Médecine, il étoit important qu'on prescrivît des règles générales qui pussent servir de guide dans les cas ordinaires & qui fissent sentir la nécessité de prendre l'avis d'un Médecin dans ceux qui seroient difficiles & embarrassans; car personne n'ignore qu'une saignée faite mal-à-propos est de la dernière conséquence. On choisissoit autrefois avec un scrupule étonnant les veines où l'on devoit faire la saignée suivant les différentes maladies; mais aujourd'hui on a abandonné ces pratiques qui ne sont fondées, ni sur l'expérience ni sur la raison, & on n'ouvre que les plus grandes veines cutanées qui se trouvent sur le bras & près de la cheville du pied, & les veines jugulaires.

De quelque veine que se fasse la saignée on a communément égard aux trois effets qu'on lui attribue. Si on ne la fait que dans la vue de diminuer la quantité du sang, on l'appelle évacuative. Si elle retire ou ramène le sang des parties enflammées ou engorgées, on lui donne le nom de révulsive. Enfin si elle fait passer le sang plus abondamment & plus rapidement dans quelque partie, en sorte qu'il emporte comme un torrent tous les

embarras qui y sont formés , on l'appelle dérivative. Il y auroit bien des réflexions à faire sur cette théorie , mais ce n'est pas ici le lieu de les placer.

On traite ensuite en particulier de l'utilité de ces différentes espèces de saignées , des cas qui indiquent ou qui défendent la saignée en général & des précautions qui sont nécessaires pour qu'elle procure tous les bons effets qu'on a lieu d'en attendre. Ces réflexions sont tirées des écrits des plus sçavans Médecins , & elles réunissent à peu près ce qu'on a dit de plus utile à ce sujet.

La partie qui concerne le Manuel est de M. Courcelles Médecin de la Marine à Brest. Il détermine d'abord les veines qu'on doit ouvrir au bras , au pied , ou à la gorge. Des trois espèces de Lancettes ordinaires , il préfère celle qui est à grain d'avoine , c'est-à-dire , qui commence à perdre sa largeur au milieu du fer & se termine en une belle pointe. Il trouve que l'incision oblique , par rapport à la direction des fibres du vaisseau est la plus avantageuse , parce que le sang sort plus aisément que lorsqu'elle est longitudinale & que les bords de la playe se réunissent plutôt que lorsqu'elle est transversale. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici comment il décrit l'opération , car quoique la pratique en soit fort simple elle ne laisse pas d'avoir ses difficultés. » On prend » le talon de la Lancette qui est pliée » à angle moufle avec le pouce & le

» doigt indice ; car il n'y a que ces » deux doigts qui doivent agir. On » pose légèrement les autres doigts » sur la partie qu'on doit saigner , » afin d'affermir la main : on fléchit les deux doigts qui tiennent » la Lancette , & en les allongeant » on perce les tégumens à l'endroit » marqué. On la plonge doucement , jusqu'à ce que l'on soit entré dans le vaisseau ; ce que l'on reconnoît par une légère résistance , ce de la veine , semblable à celle que l'on sent en perçant du cannepin , & par quelques gouttes de sang qui sortent de la playe. Alors » on retire la Lancette en l'élevant » un peu , pour aggrandir l'ouverture » re avec le tranchant supérieur.

Après avoir parlé de la saignée en général , notre Auteur entre dans le détail des précautions nécessaires pour bien réussir dans les différentes espèces de saignées , ce qui seroit trop long à rapporter ici. Il traite enfin de la manière de remédier aux accidens de la saignée dont les moins considérables sont les dépôts , le thrombus , l'échymose , la tumeur lymphatique , la douleur & l'engourdissement de la partie. Mais la piquûre du tendon , de l'aponévrose du périoste & de l'artère sont des accidens très-graves & très-fâcheux. Pour éviter la piquûre du tendon du muscle biceps dans la saignée du bras , il faut faire tourner la paume de la main en bas , ou ce qui est encore mieux , fléchir l'avant bras , & par là le vaisseau s'éloigne du tendon. Pour prévenir la piquûre de l'artère , il

faut avoir soin de bien reconnoître par la pulsation, le lieu où elle est située afin d'ouvrir la veine dans l'endroit qui en est le plus éloigné, ou de n'introduire la Lancette qu'avec bien de la circonspection.

Pour rendre l'usage de ce Livre aussi commode qu'il est possible, on a mis à la fin une table alphabétique des maladies dont on indique les remèdes dans ce Manuel, & une explication des termes

de Médecine qui y sont répandus.

Nous ne croyons pas pouvoir trop recommander la Lecture de cet ouvrage aux Dames de Charité pour lesquelles il est principalement destiné, & aux Chirurgiens, surtout ceux de la Campagne, à qui les premiers principes de la Médecine pratique ne doivent pas être étrangers. Il est de l'intérêt public qu'un ouvrage de cette sorte soit connu autant qu'il le mérite.

#### **HISTOIRE GENERALE ET PARTICULIERE DE BOURGOGNE,**

*Avec des Notes, des Dissertations & les preuves justificatives, composées sur les Auteurs, les Titres originaux, les Registres publics, les Cartulaires des Eglises, Cathédrales & Collégiales, des Abbayes, des Monastères, & autres anciens Monumens. Et enrichie de Vignettes, de Cartes Géographiques, de divers Plans, de plusieurs figures de Portiques, Tombeaux, & Sceaux, tant des Ducs que des grandes Maisons, &c. Par un Religieux Bénédictin de l'Abbaye de S. Benigne de Dijon & de la Congrégation de S. Maur. A Dijon, chez Antoine de Fay, Imprimeur des Etats, de la Ville & de l'Université, in-fol.* Tome premier en 1739 de 532 pp. non compris la Préface, la Table des Sommaires & 222 pp. tant pour les preuves de l'Histoire que pour la Table générale alphabétique des noms propres & des matières. Tome second en 1741, 524 pp. non compris de même l'Avertissement, la Table des Sommaires & les preuves, qui avec la Table des noms & des matières occupent 330 pp. Tome troisième en 1748, 590 pp. outre 390 pages pour les preuves, l'Avertissement & les mêmes Tables, chacune des pages des preuves étant à deux colonnes.

**C**E n'a point été par oubli que nous avons différé jusqu'à présent à rendre compte de cet ouvrage, dont nous avons annoncé le Prospectus & chaque volumelors qu'ils ont paru. Peut-être même aurions nous encore mieux fait d'en remettre l'analyse à la publication du dernier tome. Car chaque volu-

me ayant fait voir quelque changement assez considérable au premier projet, ce ne sera que par le dernier volume qu'on pourra juger avec assurance de l'exécution totale. Cependant le temps qui s'est déjà écoulé depuis la publication des premiers tomes nous a fait penser que nous ne devons pas ar-

tendre davantage, & que nous devions même resserrer notre analyse sur ces premiers volumes dans des bornes beaucoup plus étroites qu'à l'ordinaire, pour ne pas courir le risque d'arrêter longtemps nos Lecteurs sur un ouvrage qui ne leur paroîtroit plus assez nouveau.

Nous étions déjà redevables à la sçavante Congrégation de S. Maur (qui a tant contribué aux progrès de notre Littérature, & à l'éclaircissement de notre Histoire) de deux bons ouvrages Historiques sur deux de nos plus grandes Provinces, & nous avons fait assez connoître ces ouvrages chacun dans leur temps. Ces deux premiers corps d'Histoire, c'est-à-dire, l'Histoire de la Bretagne & l'Histoire du Languedoc, faisoient naturellement désirer sur chacune de nos Provinces, & principalement sur les plus considérables, des recherches & des travaux à peu près pareils: & la réunion de tous ces corps particuliers d'Histoire, accompagnés de preuves justificatives bien choisies, seroit sans doute ce qu'il y auroit de plus propre à répandre sur l'Histoire générale de la Nation les éclaircissements les plus surs & les plus utiles. L'accomplissement d'un si grand projet demanderoit à la vérité un temps, un travail & des secours considérables: mais ce temps seroit bien abrégé & le travail deviendroit beaucoup plus facile si chacune des Provinces sur laquelle nous n'avons point encore d'Histoire assez complete vouloit bien, par ses soins & par tous les

autres secours qu'elle pourroit fournir, contribuer à l'exécution d'une entreprise, dont elles sentiroient les premières l'utilité la plus directe.

Il paroîtroit à désirer que la Province de Bourgogne eût suivi à cet égard l'exemple de celles de Bretagne & de Languedoc, dont les Etats se sont acquis sur ce sujet le droit le mieux fondé à la reconnaissance du public. Nonobstant le défaut d'une partie des secours convenables pour la perfection de l'histoire de Bourgogne, Dom Urbain Plancher, qui paroît avoir eu la principale part à cet ouvrage, & qui est décédé depuis peu, s'est flatté de pouvoir en former l'entreprise; & son zèle, ainsi que les peines qu'il a prises pour l'exécution, méritent sans doute des éloges, quelque justes que puissent paroître les diverses Critiques, auxquelles il a lui-même annoncé que son ouvrage avoit donné lieu.

Voici l'idée que l'Auteur présente de cet ouvrage. Il a cru trouver dans les longues & pénibles recherches que plusieurs de ses Confrères ont partagées avec lui de quoi » répandre sur l'ancienne & » la nouvelle Bourgogne des lumières assez vives, sinon pour nous » découvrir... tout ce qu'elles ont » été, du moins pour dissiper une » grande partie des ténèbres... & » pour bannir de leur Histoire les » fictions & les fables que des Auteurs anciens, & même des modernes, y avoient introduites; les » premiers, faute d'avoir assez examiné les choses; les seconds, pour

„ y donner plus de liaison aux faits  
 „ & pour en rendre le récit plus  
 „ agréable.

Dom Plancher avoit annoncé dans son premier projet l'Histoire de la Franche-Comté, comme devant faire l'objet de la cinquième & dernière partie; ce que M. Dunod a publié depuis sur ce sujet, & l'entreprise d'une Histoire complète de cette Province, formée dans la Province même, dès avant 1739, par les premiers Supérieurs de la Congrégation de S. Vanne, sous la direction du R. P. Abbé de Favernal, ont engagé l'Auteur à se contenter de marquer l'origine & les commencemens de la Franche-Comté, comme des points encore trop peu connus.

La déference de l'Auteur pour des lumières supérieures lui a fait apporter plusieurs autres changemens considérables à son premier projet. Il a renfermé dans une Dissertation préliminaire ce qu'il avoit annoncé comme devant occuper toute la première partie du corps de l'Histoire, & il a resserré dans les trois premiers Livres de cette Histoire ce qui devoit remplir la seconde & la troisième partie de l'ouvrage. Mais, en retranchant ainsi près des quatre cinquièmes de la matière de son ouvrage, l'Auteur l'a tellement étendu sur ce qui concerne le Duché & les Ducs de Bourgogne, qu'il l'a encore annoncé au commencement du premier volume, ainsi que dans son Prospectus, comme devant remplir cinq volumes; & depuis ce temps il n'a don-

né dans ses second & troisième volumes qu'environ la moitié de ce qu'il y avoit promis.

Dom Plancher présente dans la Préface de son premier volume une notion abrégée de divers Recueils manuscrits propres au Duché de Bourgogne, & qu'il cite souvent en marge du corps de l'Histoire. Tels sont l'inventaire de 1448; l'inventaire de Bauyn commencé en 1653, & fini en 1690; les Registres premier, second & troisième des fiefs de Bourgogne, dont le dernier a été commencé en 1604; & le Recueil de Palliot en 14 gros volumes *in-fol.* Le dernier Recueil est une espèce de répertoire général de toute sorte d'Actes pour les deux Bourgognes, & particulièrement pour le Duché. Le répertoire est dans la Bibliothèque de M. Joly de Blaisy, Conseiller au Parlement de Dijon, qui a donné à l'Auteur la liberté d'en tirer tous les extraits convenables. Les trois autres recueils consistent en extraits & répertoires des Actes & Titres déposés à la Chambre des Comptes de Dijon.

D. Plancher ajoute au nom de M. de Blaisy ceux des autres Magistrats, & de tous ses Confrères, auxquels il est redevable des pièces dont il a fait usage pour son ouvrage, ou qui lui ont autrement aidé, & remarque ce qu'il doit à chacun d'eux.

Chacun des trois volumes déjà rendus publics est composé de trois parties principales. On y voit d'abord le corps de l'Histoire parta-

gé en différens Livres; ensuite diverses notes sur quelques points particuliers, qu'on n'a sans doute ainsi discutés à part, que pour ne pas interrompre, ni trop embarrasser le récit Historique, qui étoit déjà en effet assez chargé; & enfin le recueil des pièces qui forment les preuves des faits, dont la certitude n'a pu être appuyée à la marge sur des recueils déjà publics, ou assez connus, tels que ceux ci-dessus cités.

La Dissertation préliminaire qui est à la tête du premier volume est accompagnée; 1°. d'une Carte des pays de Germanie occupés par les Vandales & les Allemands, & ou les anciens Bourguignons ont fait leurs demeures avant que de passer le Rhin pour se venir établir dans les Gaules; 2°. de la figure des anciens Sceaux des Ducs de Bourgogne Eudes I. Hugues II. Hugues III. & Eudes III. qui sont du onzième & du douzième siècles. Cette Dissertation est destinée à expliquer l'origine Etymologique & Historique, les Mœurs, la Religion, & le Gouvernement des anciens Bourguignons avant leur entrée dans les Gaules. Il résulte de ce morceau (qui nous a paru un des plus travaillés de l'ouvrage) que les *Bourguignons* tirent leur origine des Germains appelés Vandales, ou du moins que les Bourguignons s'étoient d'abord établis dans le voisinage de ces Germains.

L'Auteur après avoir réfuté sur l'Étymologie du nom de Bourgogne & de Bourguignons, les opinions d'Orose, de Luitprand & de S. Ju-

lien de Baleure, observe que les sentimens sont encore plus partagés sur l'origine de cette nation. » Les uns, dit il, la font descendre » des Romains, les autres des Ger- » mains Vandales; quelques-uns » des Germains vaincus & depuis » expulsés dans les Gaules par Ti- » bère; ceux-ci les font *Goths*; » ceux-là disent qu'ils font *Huns*, » d'autres veulent qu'ils soient *Scy- » thes*. Orose (Auteur du quator- » zième siècle) les tire des Bourgs » du Rhin; Luitprand (Auteur du » dixième siècle) des Bourgs de » Rome; S. Julien, qui a écrit sur la » fin du seizième siècle, les fait naître dans le Bourg d'Ogne. L'Auteur examine chacune de ces opinions. Après avoir réfuté d'abord les trois dernières, il observe sur l'opinion de ceux qui font descendre les Bourguignons des Romains, qu'il faut distinguer les diverses significations du nom de Romains, & que les premiers Bourguignons n'ont jamais pu porter ce nom, ni comme Colonie Romaine, ni comme réduits en Province par les Romains, ni comme leurs alliés, ni comme descendus des Eduens ou Autunois alliés des Romains. Il discute singulièrement le sentiment de M. de Valois qui admet deux espèces de Bourguignons, dont les uns étoient Germains & les autres Scythes.

Enfin il conclut selon les témoignages de Plinie, de Ptolomée, de Strabon, de Tacite, de Mamertin, de Zozime, de Beatus Rhenanus, &c. que les Bourguignons tirent

leur origine des Germains appellés Vandales : c'est ce qu'il a voulu prouver en suivant dans la Germanie leurs différentes demeures depuis qu'ils sont connus jusqu'à leur établissement dans les Gaules.

Selon l'Auteur, dès l'an 406 ou 407 au plutôt, les premiers Bourguignons passèrent le Rhin pour se répandre & s'établir dans les Gaules, où » après s'être étendus & » avoir occupé par force les Pays » qui ont depuis porté leur nom, » ils formèrent vers l'an 413 ou » 414, l'ancien Royaume de Bourgogne « dont les quatre premiers Livres de l'ouvrage tracent l'Histoire.

Nous ne pouvons que renvoyer à cette Dissertation pour le détail de ce qui y est observé, sur la taille, le génie, le caractère, les mœurs & le langage des anciens Bourguignons, & sur la forme de leur Gouvernement ainsi que sur leur Religion avant leur entrée dans les Gaules. Nous nous contenterons d'en relever quelques traits particuliers, & d'observer en général que ce détail y paroît abrégé d'une manière convenable. L'Auteur se fert de toutes les remarques qu'il y fait sur ces différens points pour appuyer son sentiment dont on vient de rendre compte par rapport à l'origine de cette Nation. Il n'oublie pas les avantages que la Religion Chrétienne leur procura en adoucissant la ferocité de leur caractère & en polissant leurs mœurs.

Ces Peuples, ajoute l'Auteur,

d'après Ammien Marcellin, avoient plusieurs Rois ou Chefs, dont le premier, qui portoit le nom de *Hendin*, » n'avoit qu'un pouvoir limité dépendant des Seigneurs & du » Peuple qui le lui donnoient en le » mettant au premier rang, & le » lui ôtoient en le déposant dès » qu'il avoit succombé dans la guerre, ou que la récolte des fruits » n'étoit pas suffisante..... Leur » Prêtre (qu'ils appelloient *Sinist*) » étoit le plus grand & le premier » de tous ; sa puissance surpassoit » celle des Rois & étoit aussi solide » que celle des Rois l'étoit peu.

L'Auteur fixe au commencement du quatrième siècle ou plus tard, l'époque de l'établissement de la Religion Chrétienne chez les premiers Bourguignons. Il se fonde sur l'autorité de Sozomène, & combat celle de Socrate, de Nicéphore & d'Orose, qui fixent cette époque environ un siècle plus tard. Les premiers Bourguignons (selon l'Auteur) » furent Chrétiens, & zélés Catholiques avant 317 ; ils » étoient encore un siècle après » en 417 & même en 440. M. de Tillemont en convient, mais il » croit que peu de temps après ils » se laissèrent infecter de l'hérésie » Arienne, peut-être, dit-il, par » le commerce qu'ils eurent avec » les Goths. Ils étoient néanmoins » encore bons Catholiques en 463, » lorsque Gondioc leur Roy..... » écrivoit au Pape Hilaire pour... » le porter à rétablir la paix entre » les Evêques de Vienne & d'Arles..... Ils l'étoient encore en



„ 470, lorsque Chilpéric fils de  
 „ Gondioc & pere de Sainte Clo-  
 „ tilde reçut , & écouta tant de  
 „ fois favorablement l'Abbé Lupi-  
 „ cin,..... Ils étoient encore en  
 „ 473, lorsque Fontée Eveque de  
 „ Vaifon, [&] Catholique avoit  
 „ tant... de crédit auprès du mé-  
 „ me Chilpéric..... [Il paroît que  
 „ Chilpéric] est mort bon Catho-  
 „ lique, & que les Bourguignons,  
 „ toujours attachés à la Religion  
 „ de leurs Rois, ne font devenus  
 „ Ariens qu'après la mort de ce  
 „ Prince, leur fécond Roy dans les  
 „ Gaules, c'est à-dire, qu'après  
 „ l'an 491 que Gondebaut son  
 „ frere puîné le fit perir par l'épée,  
 „ & lui succéda au Royaume de  
 „ Bourgogne..... qu'ils ne le de-  
 „ vinrent que pour obéir à ce nou-  
 „ veau Roy qui..... parut Arien  
 „ dès le commencement de son  
 „ Règne, & qui le fut jusqu'à sa  
 „ mort arrivée en 516. Sigismond  
 „ son fils & son successeur abjura  
 „ l'Arianisme dès qu'il eût com-  
 „ mencé de régner seul après la  
 „ mort de son pere; il rétablit la  
 „ Foi Catholique dans tous ses  
 „ Etats, & l'on ne voit pas que Go-  
 „ domar son frere, qui régna après  
 „ lui, ait rien changé dans la Re-  
 „ ligion: Ainsi il paroît que les an-  
 „ ciens Bourguignons ne furent  
 „ Ariens que sous le règne de Gon-  
 „ debaut leur troisieme Roy, &  
 „ seulement durant vingt ans ou  
 „ environ.

Nous avons rapporté par préfé-  
 rence ce morceau pour donner en  
 même temps quelque idée de la Re-

*Septembre.*

ligion des anciens Bourguignons,  
 de leurs premiers Rois, & de la  
 manière de raisonner & de discu-  
 ter de l'Auteur, ainsi que de son  
 style.

Cette Dissertation est suivie dans  
 le premier volume de sept Livres  
 qui comprennent l'histoire de la  
 Bourgogne, depuis l'établissement  
 du premier Royaume de ce nom,  
 l'an de J. C. 414 jusqu'en 1218,  
 époque de la mort d'Eudes III.  
 septieme Duc de Bourgogne.

Le premier Livre trace l'histoire  
 de l'ancien Royaume de Bourgo-  
 gne depuis son établissement en  
 414 jusqu'à sa ruine en 534. On  
 y voit l'étendue de ce Royaume,  
 la succession de ses cinq Rois, leurs  
 guerres & les autres principaux évé-  
 nemens de leur règne. On connoît  
 assez la liaison de plusieurs de ces  
 événemens avec l'histoire de nos  
 premiers Rois de France, surtout  
 pour les temps du règne de Gon-  
 debaut le troisieme des Rois de  
 Bourgogne, & pour ce qui s'est  
 passé sous Sigismond & sous Go-  
 domar ses deux fils & ses deux suc-  
 cesseurs.

L'ancien Royaume de Bourgo-  
 gne s'étant accru par degrés pen-  
 dant près d'un siècle, l'Auteur n'a  
 pu fixer exactement ni la premiè-  
 re étendue ni ses différens accrois-  
 semens. Il se contente d'observer  
 en général que ce Royaume ne  
 comprenoit dans son origine qu'une  
 assez petite portion de la Gaule  
 voisine du Rhin; qu'il s'étendit peu  
 après jusqu'aux extrémités de la  
 Savoye le long du Rhône & de la

liiii

Saone; qu'il occupa ensuite toute la première Lionnoise; qu'enfin vers l'an 500 de Jesus-Christ, avant les guerres que Clovis fit à Gondebaud, ce Royaume tenoit du Septentrion aux Provinces d'Alsace, de Lorraine, & de Champagne; du Midi à la mer Méditerranée; d'Orient au Haut Rhin; & aux Alpes, d'Occident aux montagnes d'Auvergne; & qu'ainsi il étoit arrosé par les Rivières de Seine, d'Yonne, de Loire, de Saône, & du Rhône. C'est ce qu'on voit expliqué par une Carte dressée selon ce plan. Tout ce terrain, après avoir formé l'ancien Royaume de Bourgogne pendant plus d'un siècle, a été depuis confondu (selon la remarque de l'Auteur) avec le Royaume de France pendant plus de 150 ans. Cette même enceinte a depuis formé deux grands Royaumes pendant plus de 130 ans, & „ a enfin été divisée en toutes ces „ Principautés, Provinces, Du- „ chés, & Comtés, que l'on a depuis „ appellés, Savoye, Suisse, Pro- „ vence, Dauphiné, Bresse, Lyon- „ nois, Charollois, Bourbonnois, „ Nivernois, Duché de Bourgo- „ gne, Franche-Comté, &c.

Nous ne pouvons suivre Dom Plancher dans les détails qu'il offre sur les régnes des Rois de l'ancienne Bourgogne. Les Auteurs ne sont d'accord ni sur le nombre de ces Rois ni sur la durée de cet ancien Royaume. Nous avons déjà observé que D. Plancher fixe cette durée à 120 ou 121 ans. pendant lesquels il compte cinq Rois; ces

Rois sont Gondicaire ou Gondioc, Chilpéric, Gondebaud, tous deux fils de Gondioc, & Sigismond & Godomar fils de Gondebaud

Gondebaud s'est fait beaucoup d'honneur par un Code des Loix Bourguignonnes appellées de son nom Loix Gombettes, & ce Code, selon D. Plancher, après avoir été augmenté, & corrigé, a été publié par Sigismond tel qu'il se trouve aujourd'hui dans le recueil des Loix anciennes.

Le second Livre représente l'état de ce même Royaume pendant plus de deux siècles, sous la domination des enfans de Clovis & des autres Princes de la première race de nos Rois; les fréquens partages qu'il éprouva; les reunions alternatives & passagères de ses parties divisées; & enfin toute son Histoire pendant plus de deux siècles jusqu'en l'an 768 sous Charlemagne. On y voit que depuis l'an de Jesus-Christ 534 jusqu'en 561, & depuis 613 jusqu'à la fin la première race de nos Rois, ce qui formoit cet ancien Etat fut sans titre de Royaume, & sans Rois qui en prissent le titre, ou plutôt qu'il ne fut qu'un Royaume uni à d'autres plus considérables dont nos Rois prenoient le titre.

Le troisième Livre de l'ancien Royaume de Bourgogne continue l'Histoire sous nos Rois de la seconde Race, depuis 768 jusqu'au partage que Louis & Carloman, enfans de Louis II. dit le Bègue, firent de la Monarchie après sa mort en 880. L'Auteur emploie la plus

grande partie de ce Livre à détailler les fondations, dotations, rétabliffemens, augmentations de revenus, privilèges, &c. des Eglises & Monastères de la Bourgogne Françoisé, alors fondés, rétablis, ou enrichis. Nous aurions souhaité parmi tous ces détails pouvoir nous arrêter principalement sur ceux qui concernent les commencemens de la célèbre Abbaye de Cluny, qu'il faut rapporter, selon l'Auteur, à l'année 910, & au règne de Charles le Simple seulement, non à celui de l'Empereur Louis le Débonnaire, comme l'ont fait plusieurs.

Le quatrième Livre développe l'origine, la durée & la fin des Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane, & d'Arles, tous trois formés des débris de l'ancien Royaume de Bourgogne & dont on voit les principales circonstances bien déduites dans la seconde partie du nouvel ouvrage des R. P. Bénédictins sur l'art de vérifier les dates, à l'article des Rois de Bourgogne.

C'est au cinquième Livre que commence ce qui regarde particulièrement le Duché de Bourgogne. Avant que de donner l'Histoire des Ducs de cette Province, l'Auteur commence par observer la situation, l'étendue, la prééminence, & les prérogatives de ce Duché. Il retranche ensuite de la liste de ses Ducs cinq Ducs précedens, que Duchesne a inférés dans son Catalogue; & il finit par y traiter des sept premiers Ducs, dont les cinq premiers n'ont eu le Du-

ché de Bourgogne que par concession révocable. Henry le Grand qui a été en 965 le sixième de ces Ducs, & qui étoit le frere de Hugues Capet, fut, selon l'Auteur, le premier Duc Propriétaire de Bourgogne. Ce premier Duc Propriétaire étant mort sans enfans légitimes, la Bourgogne retourna au Roi Robert son neveu, qui y établit Duc Henry son fils. Henry étant devenu Roy de France l'an 1031, par la mort du Roy Robert son pere, donna ce Duché l'an 1032 à Robert son frere, que l'Auteur regarde comme le premier de la première Race des Ducs de Bourgogne.

Le sixième & le septième Livres expliquent l'état du Duché de Bourgogne sous ce Duc Robert I. & sous les Ducs Hugues I. Eudes I. & Hugues II. Eudes II. Hugues III. & Eudes III. ses descendans, dont le dernier mourut en 1218.

Les six notes & les cinq Dissertations qui suivent ces sept Livres dans le premier volume, fournissent divers éclaircissmens relatifs aux faits qui en font la matière. L'Auteur y discute entr'autres objets si Clovis est venu une seconde fois en Bourgogne contre le Roy Gondebaud (note 1.) Quelle étoit la signification du mot concubine au sixième siècle (note 3.) Quel a été le nombre des Rois de l'ancien Royaume de Bourgogne (Dissertat. 1.) Quelle est l'origine de la préférence des Ducs de Bourgogne sur les autres Ducs & Pairs de France [ préférence que l'Auteur

fixe (Dissert. 3.) à l'érection du Duché de Bourgogne faite en 1363 par le Roy Jean, en faveur de Philippe son quatrième fils. ] Et si la Ville & le Château d'Auxonne font du Duché de Bourgogne, sur quoi l'Auteur soutient l'affirmative. (Dissertat. 5.)

On verra aisément, en comparant les quatre premiers Livres contenus dans ce volume, avec ce que

M. Dunod a écrit sur les mêmes temps dans son Histoire du Comté de Bourgogne, que D. Plancher s'est surtout attaché à perfectionner sur cette partie qui n'avoit été que commencé, & comme ébauché, par M. Dunod. Nous nous voyons obligés de réserver pour un autre mois l'analyse du second volume & du suivant.

*CONSIDERATIONS SUR L'ORIGINE ET LE PROGRES des Belles-Lettres chez les Romains, & les causes de leur décadence; par M. l'Abbé LE MOINE D'ORIGIVAL. A Paris, chez de la Guette, Imprimeur, rue S. Jacques à l'Olivier, 1749, vol. in-12. de 218. pages, non compris l'Avertissement de 32. pag.*

C E petit volume n'ayant paru qu'après les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence* ( vol. in-12. dont nous avons donné l'extrait au mois de Septembre 1748 ); cette circonstance porte assez naturellement à croire que les premières considérations ont donné lieu aux secondes. L'Auteur du premier Ouvrage ayant envisagé les Romains comme Etat Politique, l'Auteur du second les a examinés comme Etat Littéraire. Il s'est proposé de tracer une espèce d'Histoire abrégée & raisonnée des Belles-Lettres, & des Sciences, chez les Romains; & il annonce pour les beaux Arts un autre Ouvrage qui sera apparemment dans le même goût. Il faut convenir que, si ces projets sont bien exécutés, de pareilles productions doivent être aussi utiles qu'intéressantes. Mais l'exécution

de ce projet est-elle dans le premier essai du second Auteur telle qu'on pourroit la désirer? C'est ce que nous laisserons aux Lecteurs à décider.

Nous nous contenterons de faire d'abord sur ce premier essai quelques observations générales d'après les impressions que nous a laissées sa lecture. 1°. Cet essai paroît plutôt destiné à rassembler sous un même point de vue, & dans un ordre chronologique, divers faits déjà connus, qu'à instruire des Sçavans. 2°. A ces faits l'Auteur 2 joint diverses réflexions qui peuvent lui faire honneur, quoique au moins une partie de ces réflexions semble puisée dans le précédent ouvrage sur la grandeur des Romains, ou produite par les impressions que ce premier ouvrage a pu faire naître. 3°. Quelles que soient les différentes perfections qu'on

pourra trouver à désirer dans l'es-  
 sai dont il s'agit, soit sur le fonds,  
 soit sur la forme, ou sur le ton gé-  
 néral qui y domine, ou sur quel-  
 ques-unes de ses parties, singulière-  
 ment sur ce qu'il dit des Grecs  
 & des Romains dans le parallèle  
 qu'il en fait; toutes ces critiques  
 ne paroissent pas capables d'empê-  
 cher que cet essai ne soit vu avec  
 satisfaction par la plupart de ceux  
 qui le liront, & qu'il ne puisse être  
 utile du moins à plusieurs.

Pour mettre nos Lecteurs en  
 état de juger par eux-mêmes de cet  
 opusculé, nous joindrons à l'ex-  
 position de son plan quelques-  
 unes des principales parties qui en  
 forment le détail.

Ce n'est, dit l'Auteur, ( dans  
 son Avertissement ) qu'en étudiant  
 & en suivant le génie des Romains,  
 dans leurs différens temps, qu'on  
 peut bien juger de ce peuple si fa-  
 meux. Sans un telle étude l'Histoire,  
 dont le véritable objet est de  
 nous instruire, & de nous rendre  
 meilleurs, seroit plus propre à re-  
 paître une vaine curiosité qu'à ré-  
 gler notre conduite. Nous serions  
 en la lisant *presque toujours comme*  
*au théâtre d'inutiles & d'oïsses spec-*  
*tateurs.*

L'Auteur remarque dans cet  
 Avertissement avec quelque dé-  
 tail l'utilité de remonter pour la  
 littérature des Romains jusqu'à  
 leur première origine. Il s'arrête  
 particulièrement à comparer cette  
 littérature avec celle des Grecs. Il  
 déclare que la connoissance de la  
 littérature Grecque est indispensa-

ble, qu'on ne peut ni trop louer  
 les auteurs Grecs ni les lire assez;  
*parce qu'on ne sauroit rien ajouter*  
*ni diminuer à leur gloire, & parce*  
*que ce sont des esprits originaux pro-*  
*pres à former les autres.* Mais il  
 soutient que Rome, qui a seu don-  
 ner le souverain degré de perfection  
 à tout, n'est pas moins digne de  
 nos regards. Il appuie cette affér-  
 tion sur un examen détaillé des  
 principaux Ecrivains Grecs, qu'il  
 considère chacun en particulier,  
 & sur le parallèle qu'il fait de la  
 Grèce avec Rome. » Les Sçavans,  
 » dit-il, paroissent d'abord seuls  
 » dans la Grèce, & de loin à lo'n  
 » comme dans un vaste enfonce-  
 » ment... Tout à coup ils s'épuî-  
 » sent pour aller enfin se confon-  
 » dre parmi les nations, ou du  
 » moins altérer leur éclat, avec  
 » l'extinction de leur liberté...;  
 » Avant Péricles Cicéron ne comp-  
 » te aucun Orateur distingué dans  
 » Athènes. Isocrate apprend le pre-  
 » mier l'art d'arrondir les périodes  
 » des... mais aucun temps de  
 » l'Empire Romain n'a été sans ses  
 » Sçavans. Les Orateurs se succé-  
 » dent immédiatement... Point  
 » d'interruption, point de vuide..  
 » Dès le berceau les Romains s'ex-  
 » priment comme les maîtres du  
 » monde. Dans la cabane de Ro-  
 » mulus, & dans les Palais d'Au-  
 » guste, j'entens la même voix, &  
 » les mêmes sentimens. Peut-on  
 » être insensible à cet accord &  
 » à cette démarche progressive des  
 » Sciences dans l'Empire Romain?

„Peut-on ne pas reconnoître la  
 „conduite d'un être suprême qui  
 „vouloit établir à Rome le centre  
 „de la Religion, ce chef-d'œuvre  
 „de la Providence.

L'Auteur ne passe pas l'Empire de Constantin, parce qu'alors, dit-il, commence une espèce de *second Empire enté sur le premier*, & formé par *d'autres régles, d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres hommes, d'autres Sciences. Les Romains, insensiblement (confondus) avec les barbares qui entament l'Empire de tous côtés*, n'offrent plus qu'un tableau qui fait peine, surtout quand on le rapproche de celui du temps d'Auguste.

L'Auteur prévient qu'il seroit descendu dans un grand détail sur la Grammaire, s'il n'avoit cru devoir ménager la délicatesse de ceux que ce détail, quoiqu'utile, rebute. Il ne pardonne point au P. Bouhours d'avoir taxé la langue latine de manquer d'ordre. Enfin il observe que, si l'histoire des Belles-Lettres offre moins de variété & de grands événemens dans ses tableaux, *parce que l'esprit souffre moins de vicissitudes que le cœur*, elle présente avec moins de mouvement un plaisir aussi réel, & qu'elle est de plus très-utile, en contribuant à faire découvrir sûrement le génie de chaque peuple; ce qui est une partie essentielle des plus curieuses & des plus intéressantes.

Pour venir à ce qui concerne le corps même de l'ouvrage, on peut d'abord y distinguer deux parties générales, qui y sont qualifiées de

Chapitres. Chacun de ces Chapitres est divisé en trois paragraphes, qui forme comme autant d'âges différens. Le premier Chapitre explique en 118. pp. l'origine & les progrès des Belles-Lettres chez les Romains. Le second Chapitre expose dans le reste du volume les causes de la décadence de la Littérature Romaine.

On conçoit aisément que le premier âge, distingué dans le premier Chapitre, commence avec Romulus & avec la fondation de Rome. Le second âge est celui des Scipions. Ce second âge ne finit qu'avec les guerres civiles, pour faire place au siècle d'Auguste, qui fournit lui seul dans le troisième âge environ le double du détail des deux précédens.

Le premier âge du second Chapitre comprend le Règne de Tibère, & de ses successeurs jusqu'à Vespasien. Les Règnes de Vespasien, de Tite, de Domitien, & de Trajan, forment le second âge. Ce qui a suivi ce temps jusqu'à Constantin est réservé pour le troisième & dernier âge, qui occupe encore, comme dans le premier Chapitre, à peu près le double du détail des deux premiers âges, & qui est suivi d'une courte récapitulation de tout l'ouvrage.

Développons davantage cette exécution par quelques principaux détails de chacune des parties de l'ouvrage. Ces détails en formeront une espèce d'abrégé suivi, tiré autant qu'il nous sera possible, des propres termes de l'Auteur.

» On croit encore à présent (dit  
 » l'Auteur Chap. 1.) que les pre-  
 » miers Romains, depuis les Rois  
 » jusqu'aux guerres puniques, ne  
 » connoissoient guères que leur  
 » épée & le soc de leur charue. Ce-  
 » la est vrai en un sens « ; mais pré-  
 » tendre qu'ils n'avoient que du cou-  
 » rage, & de la férocité, sans bienféan-  
 » ce, & sans éducation, ce seroit dé-  
 » mentir ouvertement les Historiens.  
 Les premiers fondateurs & habi-  
 tans de Rome avoient été élevés se-  
 lon la discipline des Grecs, ou du  
 moins ne manquoient pas d'une  
 certaine teinture de Lettres. Ro-  
 mulus fut élevé à Gabies dans toute  
 sorte de Sciences, & laissa à ses  
 peuples les talens de saisir tout ce  
 qu'ils trouveroient de noble & de  
 grand chez ceux qu'ils auroient  
 vaincus. Numa son successeur, en  
 créant dans chaque tribu deux Pon-  
 tifes, qu'il exempta de toute char-  
 ge onéreuse, commença à former  
 dans l'Etat un corps de Sçavans  
 destinés à éclairer le peuple par  
 leurs réponses de vive voix, & par  
 leurs écrits. Ce Prince extrême-  
 ment versé dans la philosophie en  
 inspira le goût à ses sujets.

Mais la gloire de ces premiers  
 siècles de Rome est effacée par celle  
 des Grecs qui étoient alors dans  
 leur plus haute réputation. Cepen-  
 dant il ne faut pas croire qu'on ne  
 trouve chez les Romains dans leur  
 premier âge ni Orateurs, ni Poë-  
 tes, ni Historiens, ni Sciences, ni  
 Arts. L. J. Brutus, qui chasse les  
 Tarquins, M. V. Corvinus, L. V.  
 Potitus, & Men. Agrippa, qui ap-

passèrent les Séditieux par leurs  
 discours, ne manquoient pas sans  
 doute d'éloquence. Les premiers  
 Romains connurent le véritable  
 usage de la poésie, & Numa la  
 consacra au culte de la Religion  
 en instituant les Saliens. Les Ponti-  
 fes avoient la direction de l'Histoire.  
 Caton, Fabius, Pictor, & Pison,  
 l'écrivirent, ou plutôt donnèrent  
 des annales simples mais vraies,  
 courtes & claires. Il paroît à la vé-  
 rité que jusqu'au quatrième siècle  
 de Rome il n'y avoit encore dans  
 cette Ville que de simples écoles  
 pour apprendre à lire & à écrire.  
 Mais on vit le génie Romain s'or-  
 ner à mesure qu'il en eut plus de  
 besoin pour ses affaires, & pour sa  
 gloire. Tant qu'ils ne luttèrent  
 qu'avec de petites Républiques voi-  
 sines ; » ils parloient comme ils  
 » agissoient ; beaucoup de solidité,  
 » peu d'éclat. Mais à peine mirent-  
 » ils le pied hors de l'Italie, à pei-  
 » ne eurent-ils à combattre des  
 » Rois, qu'ils se montrèrent avec  
 » une magnificence digne des mai-  
 » tres du monde. Les Grecs, qui jus-  
 » qu'alors s'étoient crus inimita-  
 » bles, furent étonnés de se voir tout  
 » à coup des égaux, & sur le point  
 » de perdre le premier rang. . . .

» La ruine de Carthage, de Nu-  
 » mance, & de Corinthe, entraîna à  
 » Rome à la suite des vainqueurs  
 » les richesses, les Sciences, & les  
 » Arts ; on [eut dit] que . . . les  
 » Sciences [n'avoient attendu] que  
 » l'élévation de ce puissant Empire  
 » pour s'y réfugier comme dans  
 » un port dignes d'elles, & que

„ l'Univers n'avoit travaillé jusqu'a-  
 „ lois que pour embellir & orner  
 „ sa capitale. Tout changea de fa-  
 „ ce. On vit naître des Poètes, des  
 „ Orateurs, des Historiens. .... Le  
 „ théâtre reprit une forme propor-  
 „ tionnée à la majesté de l'Empire.  
 „ L'émulation & la politique eu-  
 „ rent beaucoup de part à ce chan-  
 „ gement. .... La nécessité de ga-  
 „ gner un peuple libre, sçavant, ja-  
 „ loux jusqu'à l'excès du talent de  
 „ la parole, contraignit [ les Ro-  
 „ mains ] d'employer les memes  
 „ moyens. .... Convaincus de leurs  
 „ forces, ils entreprirent de faire  
 „ recevoir partout leur langue, &  
 „ de lui *attribuer* ce que le Grec avoit  
 „ d'énergie, de force, d'esprit, &  
 „ de brillant. Grand nombre de  
 „ fameuses Ecoles ou Académies  
 „ s'ouvrirent à Rome, d'où elles ré-  
 „ pandoient des maîtres dans les  
 „ Provinces. La littérature s'épurait  
 „ .... & prenoit de nouvelles gra-  
 „ ces.

Dès l'an de Rome 514. L. An-  
 dronicus, le premier des Poètes la-  
 tins, fit paroître le premier Poème  
 Dramatique Romain. Nævius, Cæ-  
 cilius, Pacuvius, L. Attius, Plaute,  
 Térence, &c. que l'Auteur caracté-  
 rise chacun en particulier, ajoutè-  
 rent au Théâtre de nouvelles perfec-  
 tions. Ennius osa donner un Poème  
 épique. „ Les Scipions, les Ca-  
 „ tons, les Lélius, les Gracques,  
 „ soutinrent autant par leurs Dis-  
 „ cours que par leurs exploits la  
 „ majesté de l'Empire. .... L'His-  
 toire n'eut pas les memes avantages.  
 Elle ne consistoit qu'en Mémoires

fuccinés, & ces Mémoires perdi-  
 rent leur plus bel ornement par  
 l'ambition des Plebéciens, qui, dès  
 qu'ils purent aspirer aux honneurs  
 réservés d'abord aux Patriciens,  
 cherchèrent à se décorer aux dé-  
 pens de la vérité par quelque origi-  
 ne illustre.

L'Orateur Antoine, cet homme  
 si énergique ( tant célébré par Ci-  
 céron, & ayeul du Triumvir ) ouvrit  
 le troisième âge au siècle d'Augus-  
 te. Quelques-uns lui préférèrent  
 Crassus, dont la gravité étoit tem-  
 pérée par beaucoup de douceur &  
 de délicatesse. Cotta se distinguoit  
 aussi par un Discours juste, exact,  
 & de bon goût; & Sulpicius par un  
 stile grand, véhément, &c. Ces  
 quatre fameux Orateurs, qui sont  
 caractérisés par l'Auteur chacun en  
 particulier, parurent au milieu des  
 guerres civiles entre Marius & Syl-  
 la, & ces guerres ne nuisirent point  
 aux progres des Belles-Lettres. Les  
 Scipions avoient donné le ton. Ce-  
 pendant on n'éudioit pas assez le  
 génie de la langue Romaine. Une  
 estime mal-entendue pour l'habi-  
 lité des Grecs décourageoit. L'é-  
 rudition n'étoit pas assez recher-  
 chée. On regardoit Ennius comme  
 un prodige, parce qu'il sçavoit le  
 Grec, le Toscan, & le Latin. L'é-  
 tude des Belles-Lettres proprement  
 dites, celle de la Philosophie, du  
 Droit Civil, & de l'Histoire de la  
 Nation, étoient trop négligées, lors-  
 que parurent L. Plotius & Cicé-  
 ron.

Plotius enseigna le premier à Ro-  
 me la Rhétorique en Latin, & le fit  
 avec



avec un succès prodigieux, tant par lui que par ses successeurs. L'érudition se répandit & fut en grand honneur. Ceux qui en étoient dépourvus en affectoient les apparences & l'estime. Sylla s'étant approprié à Athènes la Bibliothèque d'Appellicon, composée des écrits d'Aristote & de Théophraste, alors fort rares, la communiqua à Rome. Les copies en devinrent communes, & les Bibliothèques publiques commencèrent sur le modèle de celle d'Asinius Pollion. Lucullus très-versé dans le grec & dans le Latin, & qui excelloit en Vers & en Prose, ouvrit les superbes Bibliothèques, & sa maison à tous les Sçavans. Marcus Crassus passoit pour très-éloquent. Pompée n'aimoit pas moins les Sciences; il protégea & honora les Sçavans, & surtout Posidonius retiré à Rhode, & Theophrane de Mytilene. César au milieu des Gaulles sembloit aussi occupé à décorer sa langue qu'à foudroyer les Belges. On voyoit surtout une louable émulation pour les Sciences dans la Noblesse & chez les Grands. Varron, appelé le plus Sçavant des Romains, remonta jusqu'aux premiers principes de la Langue, en développa l'origine, & y fixa le sens des mots.

Mais Cicéron surtout procura à sa langue & aux belles-lettres les plus grands avantages. Sentant ce qui lui manquoit, ainsi qu'à sa nation à cet égard, il alla étudier les Grecs à Athènes. *Il recueillit pour ainsi dire dans toute la Grèce les restes des esprits d'Eschyle, de*  
Septembre.

*Démofthène, & de Platon, & fonda en sa personne toutes les différentes parties de leurs mérites & de leurs talens.* Il consulta ensuite à Rhodes le célèbre Molon, qui acheva de le perfectionner. L'Auteur entre sur ce Prince des Orateurs dans des détails, qui, sans paroître nouveaux, pourront être lus avec plaisir.

Nous renvoyons encore à la lecture de l'ouvrage ce qui concerne les progrès & la perfection de la Poésie Latine & de l'Histoire dans ce siècle. On jugera aisément que l'Auteur n'a point oublié dans le premier article Lucrèce, Catulle, Caius, Pollion, Ovide, Properce, Tibulle, & surtout Virgile & Horace, quoiqu'il n'offre cependant sur ces derniers presque aucun détail. Salluste, César, & surtout Tite-Live, sont aussi caractérisés dans le second article. L'Auteur s'étend singulièrement sur Tite-Live, sur lequel il observe comment son Histoire est parvenue jusqu'à nous pour la quatrième partie, après avoir éprouvé à peu près les mêmes vicissitudes que l'Empire qui en est objet. L'Auteur termine ce troisième âge en faisant voir comment l'utilité des Belles Lettres pour parvenir aux premières places avoit alors contribué à leurs progrès, & comment elles doivent principalement leur splendeur à Auguste, Prince dont l'érudition étoit rare, vu ses grandes occupations, & que son estime, son goût pour les Sçavans, ses bienfaits envers eux, ont assez illustré,

pour que la postérité en conserve encore long - temps la mémoire. *Rien de plus intéressant pour nous (dit l'Auteur) que d'étudier ce siècle [ qui est comme le modèle de tous les siècles & la source la plus pure du bon goût en tout genre. ]*

» Il semble, (ajoute l'Auteur au Chap. 2.) que tout ce qui vient » de l'homme doit participer nécessairement à ses révolutions. Les » lettres tombèrent [ à Rome ] du » même coup que la République. » Rome [ en cessant ] d'être libre » perdit ce qu'elle avoit d'esprit » & de forces. On ne vit plus ni les » mêmes mœurs, ni les mêmes » hommes, ni le même langage.... » Le luxe des Empereurs, & leur » tyrannie, abatardit tous les esprits.... Dès qu'il ne fut plus permis d'arriver aux Charges par le » mérite, qu'on n'y fut appelé que » par le caprice & la bizarrerie du » Prince, on cessa d'aimer la vertu » & l'étude : on regarda même ces » deux moyens comme inutiles, & » souvent dangereux.... Sénèque, » qui sous Néron [ fut ] une des » principales causes de ce désordre » universel [ en est ] un garant suffisant.... En moins d'un demi siècle à peine trouve-t-on un vrai » Romain dans Rome.

» Tibère fut le premier Auteur » de cette fatalité & de cette décadence, [ en n'apprenant ] à ses sujets que la fraude, & le petit esprit.... Sous un Tiran & un voluptueux, l'oisiveté & l'ignorance [ devinrent en quelque façon ] des vertus nécessaires, Ses

» Successeurs avec moins de génie » montrèrent encore plus de vices, » & de mauvais goût. Les bouffons, les batteleurs, les joueurs » de farces, dispoient de tout.... » Caligula [ vouloit ] anéantir les » Poèmes d'Homère.... [ & ] abattre les statues de Virgile & de » Tite-Live.... Claude par une autre folie fatigua l'Univers de ses » écrits ineptes & insipides.... Il inventa trois lettres nouvelles qu'il voulut faire recevoir, d'abord comme Auteur par un traité, & ensuite comme Empereur par autorité. mais elles ne lui survécurent pas.... Néron acheva d'éteindre le peu d'ardeur qui restoit pour l'étude. Dégouté des anciens, il parvint aisément à mépriser les Sçavans. Il alla jusqu'à les chasser de l'Empire, comme des pestes publiques, & même jusqu'à les priver de la liberté & de la vie. Lucain & Sénèque l'éprouvèrent, & *Perse n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité de ses écrits.... Pour Galba, Othon, & Vitellius, ils passèrent comme un torrent, & pensèrent tout renverser.* Ainsi périt en moins d'un siècle presque toute l'ancienne vertu Romaine.

A ces causes générales de la décadence des Lettres à Rome l'Auteur en joint, d'après l'Auteur du Dialogue des Orateurs, & d'après Sénèque, plusieurs particulières qu'il faut voir dans son ouvrage.

Elles résultent 1°. de la différence de l'éducation, auparavant mâle & robuste, & alors basse & efféminée. 2°. De la différence de l'in-

struction, qui étant auparavant donnée à la jeunesse par des Orateurs recommandables par ce que l'éloquence a de vrai & de solide, n'avoit plus alors pour maîtres que de subtiles Sophistes bornés à une science de mots. 3°. Du défaut d'émulation, les Dignités qui étoient auparavant le prix du mérite, étant alors réservées aux plus Courtisans. 4°. De la nature des causes que les Orateurs pouvoient alors soutenir, & qui n'étoient qu'aussi petites & abjectes qu'elles avoient été auparavant grandes & relevées, les plus importantes étant réservées au Tribunal du Prince. 5°. Du manque de la liberté, l'ame des Sciences & des Arts, les Avocats étant aussi gênés pour le temps de leur action que pour leurs mouvemens. 6°. De l'enslure & de l'obscurité du stile qui succéda alors à la noble simplicité & à la clarté du siècle d'Auguste, de la déclamation trop précipitée, du goût mal réglé pour les traits brillans, défaut surtout dominant dans Sénèque, & enfin de la négligence du Latin, dont on fit un composé bizarre avec le Grec. L'Auteur reprend sur tout ces défauts dans Juvenal & dans Perse, auxquels il reproche d'ailleurs de n'être que des déclamateurs, & d'avoir extrêmement avili la Poésie, en la souillant par les dissolutions des voluptueux & des libertins de leur temps, dont ils ont fait la peinture.

» Vespasien rappella autant qu'il lui fut possible, les Sciences & cette liberté qui les fait subsister,

» Il rendit... aux Sçavans leur cré-  
» dit. Il fut le premier qui donna  
» des appointemens sur le fisc aux  
» Rhéteurs Grecs & Latins.....  
» Tacite & Quintilien eurent part  
» à ses libéralités. Tite son fils &  
» son successeur, Prince très-élo-  
» quent, & très-versé dans les Scien-  
» ces, & dans la Poésie, suivit les  
» mêmes principes. Il protégea  
» particulièrement l'Historien Jo-  
» sephe. Quelques-uns ont prétendu  
» que Quinte-Curte avoit fleuri dans  
» ce temps. L'Auteur rapporte à ce  
» sujet diverses opinions toutes in-  
» certaines. Il trace ensuite un por-  
» trait de Quintilien qui lui donne  
» lieu de faire mention avec éloge.

» Domitien ( continue l'Auteur )  
» pensa arrêter le progrès d'une si  
» belle réforme..... Sous Trajan, les  
» Sçavans sortirent de leur retrai-  
» te, où la crainte de Domitien les  
» avoit enlévelis, & les études repri-  
» rent un nouveau lustre ainsi que  
» l'Empire. Il n'étoit pas éloquent,  
» & n'avoit aucune érudition; mais  
» il en connoissoit le prix..... L'a-  
» mour qu'il avoit pour la gloire &  
» la liberté qu'il procuroit, fit  
» fleurir les Arts & les Sciences, &  
» retraça l'heureux siècle d'Augus-  
» te..... Sous ce Prince [ que  
» l'Auteur peint comme un des plus  
» grands Empereurs ] parurent avec  
» distinction les deux Plines, Taci-  
» te, Silius Italicus, Martial, Suetone,  
» dont l'Auteur trace les por-  
» traits, en s'arrêtant surtout à celui  
» de Pline le jeune, dont il fait un  
» grand éloge.

Depuis Trajan jusqu'à Constan-

Kkkkij

tin, d'est-à dire pendant plus de deux siècles, & dans le sixième & dernier âge que l'Auteur a distingué, les lettres Romaines allèrent toujours en diminuant. Nous n'y voyons qu'un très-petit nombre d'Empereurs amis des Lettres, & nous remarquons dans ceux qui s'y distinguèrent ce gout singulier qui dominoit depuis Auguste ; loin de le réformer on ne fit que renchérir.

Adrien préféroit Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cælius à Salluste. Il avoit la rage de faire des Vers.... Son goût tient du puérile. Cependant il fit du bien aux Grammairiens ; sa Cour fourmilloit de Rhéteurs, de Philosophes, & de Géomètres.

Sous les deux Antonins je ne rencontre que des Philosophes Grecs & des Jurisconsultes, auxquels ils accordèrent des pensions & des Charges dans presque toutes les Provinces.....

Alexandre Sévère regardoit comme inutile toute autre étude que celle de la Jurisprudence. Cependant toutes les espèces de gens de Lettres eurent des pensions sur son trésor.... Il fit ouvrir des écoles publiques, & fit instruire les enfans des pauvres en qui on remarquoit quelque distinction.... Ses Jurisconsultes.... ont écrit plus purement en latin que les autres Auteurs....

Voilà le petit nombre des Empereurs qui dans cet intervalle protégèrent les Sçavans. Les cho-

ses ne pouvoient guère être sur un autre pied. La dignité Impériale, qui étoit à la discrétion des soldats, qui la vendoient souvent au plus offrant, étoit presque toujours occupée par des étrangers, & des barbares, que la férocité, ou la libéralité avoit [élevés].... Ce n'étoit que confiscation, que meurtres, que pilleries.... Il étoit odieux à Rome d'y paroître Romain.... Appu- lée par la barbarie de ses phrases, Aulugèle par la dureté de son style & de ses mots impropres excitent nos larmes.... L'Hire n'étoit qu'une espèce de Journal des débauches des Empereurs.. Les Romains avoient trouvé le vrai système de mener chaque chose à sa perfection, ils y avoient réussi ; mais ils n'avoient aucune règle pour le conserver.... Rome cessa de produire des Sçavans dès qu'elle n'eut plus de Héros. L'époque de sa servitude nous marque la décadence & la ruine du véritable sçavoir.

Nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage sur la manière dont l'Auteur expose que la Physique, la Géométrie, & la Médecine furent négligées à Rome. L'Auteur parle aussi de la Géographie, qui y fut mieux traitée. Il finit par rassembler dans un seul point de vue toute la perspective qu'il a développée dans le corps de son ouvrage, en faisant voir comment les vicissitudes de l'Empire ont influé à Rome sur les Sciences.

Je m'arrête ( dit l'Auteur en

» finissant ) pour épargner au Lecteur les débris de l'Empire, & les  
 » les foiblesses de la raison. Ce qui  
 » resta de sçavoir dans l'Univers  
 » passa tout entier aux Chrétiens,  
 » dont l'éloquence, appuyée sur la  
 » vérité, triompha de l'orgueil du  
 » Politique, & des foudres des Césars.  
 » Dans le paganisme, je ne  
 » ne vois plus que des Sophistes  
 » ridicules, qu'un desespoir affreux  
 » pousse à la dernière extravagance.  
 » ce. Rome privée en même temps  
 » de sa Domination, & de ses Lettres,  
 » tres, devint comme une place  
 » vacante, en proie aux Scholastiques  
 » & aux barbares.

On jugera aisément du mérite

de cet ouvrage par le précis que nous en avons tracé. Plus d'étendue & de détails sur les points les moins connus ou les plus importants ; plus d'attention à éviter quelques apparences de contradictions, la suppression de quelques répétitions, enfin la correction de quelques sentimens, de certaines dates, & de plusieurs expressions ou constructions peu correctes, pourront paroître capables de le perfectionner. Nous souhaiterions du moins, s'il y en avoit une seconde édition, qu'on y réformât quelques fautes d'impression, qui le corrigeront aisément.

F. TH. M. MAMACHI CHII ORD. PRÆD. SAC. THEOL.

Mag. & Bibliothecæ Casanatensis Præfecti ad Joh. D. Mansum de ratione Temporum Athanasianorum, deque aliquot Synodis IV. Seculo Celebratis, Epistolæ IV. Romæ Typis Zempelianis M. DCC. XLVIII. C'EST-À-DIRE : *Quatre Lettres du P. THOMAS MARIE MAMACHI, de l'Isle de Chio, Dominicain, Docteur en Théologie, Garde de la Bibliothèque de Casanate à Rome, adressées au P. JEAN DOMINIQUE MANSI, sur plusieurs points Chronologiques de la Vie de Saint Athanase, & sur les Epoque de quelques Conciles du quatrième siècle. A Rome, M. DCC. XLVIII. Vol. in-8°, de 384 pp. l'Ouvrage est dédié au Baron de Brandau, Conseiller Aulique de l'Electeur de Mayence.*

**L**E sujet de ces quatre Lettres doit intéresser tous les Amateurs de l'Histoire de l'Eglise ; il s'agit de fixer les Epoque de plusieurs Evénemens de la Vie de S. Athanase, & de quelques Conciles assemblés dans le quatrième siècle. Le P. Dominique Mansi de la Congrégation de la Mere de Dieu, de Luques, célèbre par la

nouvelle édition qu'il a donnée des Annales du Cardinal Baronius, a entrepris d'ajouter un Supplément à la Collection des Conciles du P. Labbe réimprimée à Venise, & publia en 1746 une Dissertation de *Epochis Conciliorum Sardicensis & Sirmiensium*, &c. dans laquelle il prétend que le retour de S. Athanase à Alexandrie, après la mort

de Grégoire de Cappadoce est de l'année 346, & que le Concile de Sardique fut célébré l'an 344. Cependant les Historiens Socrate & Sozoméne fixent la célébration de ce Concile à l'an 347, sous le Consulat de Rufin & d'Eusébe; le retour de S. Athanase à Alexandrie étant arrivé deux ans après ce Concile, il s'ensuit que ce retour est de l'an 349. Ainsi la Chronologie que le P. Mansi a voulu établir s'écarte de celle qui est appuyée sur les anciens Ecrivains & qui est suivie par les plus sçavans Chronologistes modernes; le déplacement de l'Epoque du Concile de Sardique entraîne nécessairement le changement de celles qui y sont liées. Le P. Mansi pour s'écarter de l'opinion commune s'appuie de l'autorité d'un Ouvrage Anonyme, tiré d'un Manuscrit de la Bibliothèque du Chapitre de Vérone, publié par le Marquis Maffei dans le troisième Volume des *Letterarie Osservazioni*, il prétend que l'Auteur Anonyme étoit presque contemporain de S. Athanase, qu'il vivoit vers l'an 385 à Alexandrie même, & que son témoignage qui fixe à l'an 346 le retour de S. Athanase, est préférable au récit de Socrate & de Sozoméne, écrivains d'un temps postérieur.

Le P. Mamachi écrivit pour la défense de l'opinion généralement reçue, & fit insérer dans le Journal Italien imprimé en 1747 à Rome, chez les Pagliarini, deux articles, dans lesquels il attaque le nouveau système Chronologique

du P. Mansi; il soutient que l'Auteur Anonyme n'est pas aussi ancien qu'on le prétend, que son Ouvrage est un fragment informe qui ne peut balancer l'autorité des deux célèbres Historiens Ecclésiastiques, & que l'Epoque du Concile de Sardique doit rester fixée à l'an 347.

Le P. Mansi répondit aux deux articles du Journal par un Ecrit qu'il intitula, *Apologia Job. D. Mansi Congr. Matris Dei Lucensis* \*; il réduit le point de la contestation à l'Epoque du Concile de Sardique; il soutient l'autorité de l'Anonyme, & l'appuie sur la Chronique de S. Jérôme, sur les Actes du Concile de Cologne, & sur le témoignage de Théodoret; enfin il conclut que le Concile de Sardique fut célébré en 344, & conséquemment à cette Epoque, il arrange les Dares de plusieurs Evénemens de la Vie de S. Athanase, & de la célébration de quelques Conciles.

La dispute étant ainsi engagée sur une matière importante, dans laquelle il s'agit de fixer l'ordre des principaux Evénemens Ecclésiastiques du quatrième siècle, le P. Mamachi crut devoir approfondir la question, la traiter avec étendue, & se renfermer dans les termes de la politesse & de la modération; c'est ce qu'il a exécuté dans les quatre Lettres adressées au P. Mansi, dont nous ne pouvons

\* Les Articles du Journal & l'Apologie se trouvent par forme d'Appendix aux quatre Lettres, p. 337 & suiv.

donner qu'un précis très abrégé.

Dans la première, l'Auteur examine le degré d'autorité qu'on doit attribuer à l'Anonyme qu'on oppose aux deux Historiens Ecclésiastiques, Socrate & Sozoméne. Cet Anonyme, qu'on suppose avoir vécu à la fin du quatrième siècle, a été inconnu à tous les anciens Ecrivains; le Manuscrit d'où le fragment est tiré, est au plus du neuvième siècle; l'Ecrivain qui l'a traduit du Grec en Latin, en considérant son style le grossier & barbare, n'est pas antérieur au huitième siècle; l'Auteur lui-même, n'étoit pas un Historien, mais un Compilateur & un Abrégiateur sans choix & sans goût, comme on en peut juger par le fragment qui est publié, semblable à ces Abrégiateurs de Canons, de Lettres, d'Histoires, &c. qui n'ont aucune autorité auprès des Critiques.

L'Anonyme est souvent contraire à S. Athanase même en plusieurs points, & principalement sur le retour du S. Evêque, qu'il fixe à l'année 346. Le P. Mamachi prouve par le témoignage de S. Athanase & des autres Ecrivains, & par des combinaisons d'actions & de voyages que ce retour a dû arriver plus tard. L'Anonyme se trompe encore sur le Consulat d'Hypatius & de Catullinus qu'il suppose avoir été Consuls ensemble; Catullinus obtint le Consulat en 349 & Hypatius dix ans après. Il suppose qu'Eusebe de Nicomédie vivait en 349; il est certain par l'Histoire que cet Evêque étoit

mort avant le Concile de Sardique, des l'an 341 ou 342. Il relève plusieurs autres fautes de l'Anonyme sur le temps de l'exil de Paul Evêque de Constantinople, sur l'ordination de Macedonius Evêque de la même Ville, sur l'élévation d'Eudoxe à la même dignité, & sur plusieurs autres points de l'Histoire Ecclésiastique & de l'Histoire des Empereurs. Il faut voir tous ces détails intéressans dans le Livre même. Après avoir découvert une multitude de fautes, d'anachronismes & de méprises dans le fragment, le P. Mamachi conclut que l'Anonyme n'est point un Ecrivain du cinquième siècle, comme l'avoit pensé le Marquis Maffei, & que le P. Mansi ne peut l'opposer à l'autorité des deux Historiens Ecclésiastiques, qui ont été suivis par les plus sçavans Chronologistes sur l'époque du Concile de Sardique.

La seconde Lettre regarde encore l'Anonyme; le P. Mansi avoit conjecturé qu'il étoit d'Alexandrie en Egypte, & que par là son témoignage sur la Vie & les actions de S. Athanase, devoit être d'un grand poids; le P. Mamachi répond que l'Anonyme en parlant des affaires d'Egypte a bien pu se servir des noms des mois Egyptiens, comme S. Ambroise & l'Auteur de la Chronique Paschale l'ont fait; mais qu'il n'en faut pas inférer que cet Anonyme ait été de la Ville d'Alexandrie; d'ailleurs cet Auteur ne compte point les années par les Eres qui étoient particu-

lières aux Égyptiens, mais par les Consuls. Le P. Mamachi parle ensuite de l'Auteur de la Chronique Paschale, il fait voir d'après les Ecrivains les plus célèbres que cet Auteur n'étoit pas d'Alexandrie, mais qu'il a vécu & écrit à Constantinople sous le règne de Héraclius; il observe qu'il décrit, comme témoin oculaire, le Siège de la Ville de Constantinople formé par le Cagan des Avars la seizième année de l'Empire de Héraclius. L'Auteur de la Lettre prend la défense de Socrate & de Sozomène que le P. Mansi avoit comparés à Cedrenus Auteur du onzième siècle; il reconnoît que les deux Historiens Grecs ont fait quelques fautes, dont les Ecrivains les plus exacts ne sont pas exempts, mais il pense que leur autorité n'en est pas moins respectée des Critiques modernes les plus sçavans, & qu'on ne peut sans injustice leur opposer un Anonyme qui renverse l'ordre des temps, & qui est souvent en contradiction avec S. Athanase, avec les anciens Ecrivains & avec lui-même.

L'Auteur, dans la troisième Lettre, passe à la discussion des deux Epoque, qui sont le principal objet de la contestation; la célébration du Concile de Sardique, & le retour de S. Athanase à Alexandrie. Ces deux époques sont liées; on convient que S. Athanase reprit le gouvernement de son Eglise deux ans après la tenuë du Concile. Le P. Mansi avance que le Concile fut

célébré l'an 344, son Adversaire soutient qu'il fut assemblé au commencement de l'année 347, d'après le témoignage formel de Socrate & de Sozomène qui nomment les Consuls de cette année.

1°. Le P. Mamachi prouve que ce Concile ne peut être de l'an 344, par ce que la Victoire que l'Empereur Constantius remporta sur les Perses près de Singare en Mésopotamie précéda le Concile, suivant le témoignage de S. Athanase, & que cette Victoire est un événement de l'été de l'an 343, comme il est attesté par l'Empereur Julien, par Libanius, & par les dates des Loix de l'Empereur Constantius.

La suite de la Vie de S. Athanase démontre que le Concile n'a pu être célébré en 344. Le Concile d'Antioche convoqué pour la Dédicace de l'Eglise bâtie par Constantin, fut célébré vers le mois de Mai de l'an 341, les Evêques Ariens qui restèrent à Antioche après le départ des Evêques Catholiques, tinrent un Conciliabule dans lequel ils établirent Evêque d'Alexandrie Grégoire de Cappadoce & déposèrent S. Athanase, qui ne partit d'Alexandrie qu'après l'arrivée de l'Intrus vers Pâques de l'an 342. Dix-huit mois après l'arrivée du S. Evêque en Italie, le Pape Jule convoqua un Concile à Rome, que le P. Mamachi prouve contre le P. Pagi être de l'an 343, & écrivit en faveur de S. Athanase une belle Lettre aux Evêques Ariens assemblés à Antioche; la quatrième année après son départ d'Alexandrie,



S. Athanase fut appelé à Milan par l'Empereur Conftans, ce Prince convoqua l'année suivante à Milan un Concile qui condamna la Formule de Foi dressée en 345, par les Ariens assemblés à Antioche. Après le Concile S. Athanase passa dans la Gaule, d'où il partit avec Osius pour se rendre au Concile convoqué à Sardique; de la fuite de ces faits le P. Mamachi conclut que le Concile de Sardique ne peut être de l'an 344, mais qu'il fut célébré au commencement de l'an 347.

On ne pouvoit exécuter le jugement du Concile de Sardique, ni rétablir les Evêques injustement chassés, sans l'autorité de Constantius Empereur d'Orient. On députa vers lui deux Evêques, Vincent de Capoue, & Euphratas de Cologne, qui se trouvèrent à Antioche à la Fête de Pâques de l'an 347. Les Ariens formèrent le complot détestable de les perdre de réputation, pour leur ôter tout crédit. Mais l'iniquité du projet retomba sur ceux qui en étoient les auteurs. Dix mois après cet attentat, Grégoire fut tué à Alexandrie dans une émeute populaire; d'où il résulte que Grégoire mourut au commencement de l'an 348. D'ailleurs il est certain qu'il avoit tenu le Siège d'Alexandrie pendant six ans, (sexennio) circonstance, qui fixe à l'an 342, son arrivée à Alexandrie & le départ de S. Athanase. Ce S. Evêque étoit encore en Italie un an après la mort de l'U-

*Septembre.*

furpateur, cependant l'Empereur Constantius fut obligé sur les fortes instances de l'Empereur Conftans son frere, de rétablir S. Athanase sur son Siège. Athanase arriva à Alexandrie sur la fin de l'an 349, peu de temps avant la mort de l'Empereur Conftans, qui fut tué par Magnence le 18 de Janvier (XV. Kal. Februar.) de l'an 350. La liaison de tous les faits depuis le Concile d'Antioche de l'an 341, jusqu'à la mort de l'Empereur Conftans ne permet pas de placer à l'an 344, la célébration du Concile de Sardique, que la suite des événemens fixe au commencement de 347.

2°. Le P. Mamachi détermine l'Epoque de ce Concile par d'autres moyens. Le Concile fut assemblé sous le Consulat de Rufin & d'Eusebe qui, suivant les Fastes, furent Consuls l'an 347. Il est attesté par des anciens Ecrivains que le Concile fut célébré la onzième année après la mort de Constantin le Grand, & la quatrième avant la mort de l'Empereur Conftans, ces deux circonstances déterminent à l'an 347 la célébration du Concile.

La quatrième Lettre contient la réponse aux autorités que le P. Mansi avoit alléguées pour appuyer la Chronologie de l'Anonyme. 1°. Euphratas Evêque de Cologne fut député vers l'Empereur Constantius peu de temps après le Concile de Sardique; or cet Evêque fut déposé pour crime d'Héré-

LIII

sie par le Concile de Cologne de l'an 346 ; le Concile de Sardique doit donc avoir précédé le Concile de Cologne, il ne peut être de l'an 347. Le P. Mamachi répond que les Actes du Concile de Cologne sont faux ; il le montre par le style barbare dans lequel ils sont rédigés, par les souscriptions de Simplicius Evêque d'Autun, & de Désiderius Evêque de Langres qui vivoient au cinquième siècle, le Cardinal Baronius a rejeté ces Actes au nombre des apocryphes, le P. Papebroch les regarde au moins, comme *interpolés*. 2°. La Chronique de S. Jérôme de l'édition de Pontac, met à l'an 346, le retour de S. Athanase ; mais répond notre Auteur, on ne doit pas compter sur la date de cette Chronique ; la leçon varie dans les Manuscrits & dans les éditions. On remarque la même variation sur le temps de la guerre de l'Empereur Constans contre les Francs ; la Chronique est souvent fautive, elle met à l'an 341, la mort de Paul Evêque de Constantinople qui mourut en 349 ; à l'an 348 le Pontificat de Libère, qui monta sur le S. Siège l'an 352 ; la Bataille de Singare à l'an 347, qui est fixée par l'Empereur Julien & par Libanius Ecrivains contemporains à l'an 345 : On pourroit en rapporter d'autres exemples. Au reste le P. Mamachi observe que les dates d'années insérées dans la Chronique ne sont pas l'Ouvrage de S. Jérôme, mais

qu'elles ont été ajoutées par quelque Ecrivain postérieur ; il cite en preuve un Manuscrit du huitième siècle de la Bibliothèque du Vatican, dans lequel les commencemens des régnés sont datés dans la Chronique, mais les événemens de chaque règne y sont rapportés brièvement & sans date ni distinction d'années.

3°. Suivant une inscription placée à la tête des Actes, ce Concile fut célébré sous le Consulat de Léontius & de Salustius, qui est de l'an 344. Le P. Mamachi répond que cette Inscription ne se trouve que dans la Collection d'Isidore Mercator Ecrivain du neuvième siècle, dont le nom même est décrié auprès des Sçavans & des Critiques, que l'Inscription ne se trouve pas dans un ancien Manuscrit de cette Collection, qu'on ne la voit point dans les exemplaires Grecs, ni dans la Collection de Denis, qu'enfin une Inscription postérieure au neuvième siècle, ne peut être opposée aux témoignages de S. Athanase, du Pape Libère, de Socrate & de Sozomène qui déterminent la célébration du Concile de Sardique à l'an 347.

Notre Auteur examine ensuite plusieurs autres points Chronologiques, qu'il prétend avoir été déplacés par le P. Mansi, comme la Députation de Narcisse & de Maris en 343, envoyés vers l'Empereur Constans pour lui présenter une Formule de Foi dressée par le Concile d'Antioche ; l'Assem-

blée des Evêques Ariens à Philippien en 347; le Concile de Milan de l'an 349, qui admit Ursace & Valens à la Communion; le P. Mamachi prouve que le Concile de Sirmium dans lequel Photin fut condamné est de l'an 351, que l'autre Concile auquel souscrivit Osius, est de l'an 357 ou 358; que le Concile de Jérusalem contre Maxime fut célébré en 350 ou 351. Il parle ensuite de la célébration de plusieurs autres Conciles, sur lesquels on peut consulter le Livre même; nous parlerons seulement du Concile de Paris, que le P. Mansi place à l'an 364. Les Evêques d'Orient ayant découvert la surprise qui leur avoit été faite dans le Concile de Seleucie, réclamèrent en faveur de la Foi de Nicée & en informèrent S. Hilaire Evêque de Poitiers, qui avoit reçu ordre de quitter l'Orient où il étoit exilé depuis plusieurs années, & de retourner dans les Gaules; le S. Evêque envoya les Lettres des Orientaux aux Evêques des Gaules qui s'assemblèrent à Paris; le Concile abrogea les Actes du Concile de Rimini, adressa des Lettres de Commu-

nion aux Orientaux, & excommunia les Evêques qui avoient usurpé les Sièges des Evêques exilés. Le Concile fut tenu avant le retour de S. Hilaire, qui revint dans les Gaules sur la fin de l'année 360. Le Concile de Paris doit donc être de cette année; on ne peut en retarder la célébration à l'année 364.

Le P. Mamachi donne à la fin de son Ouvrage une Table Chronologique depuis l'an 341 jusqu'à l'année 361, dans laquelle il représente sous un point de vuë la Chronologie qu'il établit, & le nouveau système Chronologique du P. Mansi. Au reste notre Auteur montre, dans les quatre Lettres, de l'ordre, de la clarté, de l'érudition, & une exacte critique. Nous aurions voulu épargner à nos Lecteurs la secheresse que les questions Chronologiques entraînent nécessairement avec elles; notre objet a été de faire connoître un Ouvrage utile, qui répand un grand jour sur l'Histoire de la Vie de S. Athanase, & sur l'Histoire du quatrième siècle de l'Eglise.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

F R A N C E.

D' A N G E R S.

**O**BSERVATION *sur la route de l'Ouraque & son usage*, par M. de Bouffac, Docteur Régent de la Faculté de Médecine d'Angers.

De toutes les parties de la Physique il n'en est aucune qui ait été cultivée avec plus de soin & de succès que l'Anatomie; néanmoins il reste beaucoup à faire pour la conduire à sa perfection. Les découvertes fréquentes qu'on y fait, en sont une preuve, les erreurs même accréditées, qu'on y rencontre de temps-en-temps, en fournissent une autre. C'est à ce second article qu'on doit rapporter, en grande partie, ce qui a paru jusqu'à présent sur l'Ouraque & ses usages.

Tous les Anatomistes qui ont décrit dans leurs Ouvrages, représenté dans leurs figures, ou démontré sur le sujet l'Ouraque, le conduisent sans hésiter depuis la partie supérieure, ou fond de la vessie, au moins jusqu'à l'ombilic. Cependant rien n'est plus sûr que ce qu'ils ont pris pour le cas ordinaire, doit plutôt passer pour une variété, ou une exception.

De quatre ou cinq sujets, à peine en trouvera-t-on un, dont l'Oura-

que parvienne à l'ombilic. Dans les autres, il se porte tantôt à droite, tantôt à gauche, & se termine par plusieurs ramifications à l'une ou à l'autre des artères ombilicales avant leur union; ainsi que je l'ai démontré sur un bon nombre de Cadavres, dès l'année 1739 ou 1740, dans les Leçons Anatomiques, que nous donnions alors à l'Hôtel-Dieu de cette Ville à nos étudiants, en présence de plusieurs de mes Collègues très-versés dans l'Anatomie.

Depuis j'ai observé la même chose dans le laboratoire de notre Faculté, où nous remarquâmes en outre que l'Ouraque est un vrai Appendice de la Vessie, avec une cavité sensible à son extrémité voisine de cet organe.

Le véritable usage de l'Ouraque suit si naturellement de ces observations, qu'il sembleroit presque superflu de l'énoncer. Il verse dans les artères, où il finit, l'urine du fœtus; dont la quantité filtrée pendant la grossesse, ne peut pas être contenue dans la vessie, & cela le plus souvent dans l'intervalle compris entre la vessie, & le commencement du cordon ombilical, quelquefois au commencement de ce cordon, peut-être même quelquefois au-delà; car dans les cas rares, ou l'Ouraque arrivoit au cordon, il se divisoit en filets dont

on n'a pu reconnoître la fin. Mais l'infertion reconnue pour l'ordinaire dans les artères ombilicales, comme on l'a exposé ci-dessus, ne permet pas de douter que les filets échappés à nos recherches, n'aillent s'implanter dans les mêmes artères enveloppées dans le cordon, & y transmettre l'urine.

En vain nous objecteroit-on que l'on n'a pu faire passer d'air ni aucune liqueur dans l'Ouraque; puisque la nature plus habile que nous, y a fait passer & évacuer l'urine, même dans des adultes travaillés de suppression, par l'ombilic suivant le témoignage de Fernel, Livre 6 de sa Pathologie chap. 13, André du Laurent Liv. 8, dix-septième question Anatomique, Fabricius Hildanus Centur. première, observation quarante-septième & de plusieurs autres, au rapport de Diemelbroek.

Le passage de l'urine du fœtus dans les artères ombilicales me porte à croire que les humeurs travaillées dans le thymus, & dans les capsules atrabilaires, repassent aussi dans le sang du fœtus, mais par l'entremise des veines. Pourquoi donc dira-t-on ces corps glanduleux? Si ce n'est pour séparer quelque humeur de la masse du sang. Je réponds que sans cela, ils peuvent rendre un service très-important au fœtus, en donnant au sang une élaboration qui supplée en quelque façon à celle qu'il reçoit après la naissance par l'action du poulmon. Ce qui sem-

ble confirmé par la diminution & l'affaiblissement de ces parties, lorsque ce viscere vient à remplir son office.

#### DE LYON.

*Elémens d'Hippiatrique*, ou nouveaux principes sur la connoissance & sur la Médecine des Chevaux; par M. Bourgelat, Ecuyer du Roi, chef de son Académie établie à Lyon. Chez Henry de Claustre, Imprimeur, rue Neuve, & chez les freres Duplain, rue Mercière, 1750. in-8°. Cet ouvrage doit contenir plusieurs volumes. L'Auteur nous en promet fix dans le Discours préliminaire qui est à la tête du premier. Ce premier vol. le seul qui ait paru, contient la connoissance du Cheval considéré extérieurement, & un traité abrégé théorique & pratique sur la ferrure, avec des figures & des Vignettes en Taille-douce.

*Retraite Spirituelle*, ou conduite d'une Ame qui aspire à la perfection dans l'état Religieux & Séculier. Par le R. P. François le Large, de la Compagnie de Jesus. Sixième édition, revue, corrigée & augmentée d'une préface à la Mort, par un Pere de la même Compagnie. Chez les Freres Bruyset, rue Mercière, 1748. in-12. 2. vol.

Voici encore deux ouvrages que l'on trouve chez les mêmes Libraires: le premier est intitulé, *Des illusions du cœur dans toutes les*

*res d'états & de conditions.* Par le R. P. Jean Croiset, de la Compagnie de Jesus; seconde édition, 1748. in-12. 2. vol.

Le second: *la nouvelle méthode raisonnée du Blason*, pour l'apprendre d'une manière aisée, réduite en leçons par demandes & par réponses. Par le P. C. F. Menestrier de la Compagnie de Jesus; enrichie de figures en taille-douce. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, 1750, in-12.

*L'Ange Conducteur dans la dévotion Chrétienne*, réduite en pratique en faveur des Ames dévotes; avec l'instruction des riches indulgences dont jouissent les personnes associées dans la Confrérie de l'Ange Gardien: par le R. P. Jacques Goret, de la Compagnie Jesus; dernière édition, corrigée & augmentée de l'Office de la Sainte Vierge. Chez François Viret, Libraire, rue Mercière, 1750. in-8°.

## DE ROUEN.

*Abregé de la Vie des Saints* pour tous les jours de l'année, accompagnée de réflexions, & d'une courte aspiration pour obtenir la grace de les imiter. Par M. J. \*\*\* dédié à M. l'Archevêque de Rouen. Chez François Oursel, Imprimeur-Libraire, rue S. Jean, 1750, in-12. 2. vol.

## DE PARIS.

*Histoire de la Noblesse du Comté*

*Venaissin, d'Avignon, & de la Principauté d'Orange*, dressée sur les preuves. Dédicée au Roi. Chez la Veuve de Lormel & Fils, Imprimeur de l'Académie Royale de Musique, rue du Foin, 1750. in-4°. III. & IV. Tom. Les deux premiers ont été donnés en 1743. Ils ont été annoncés dans les nouvelles du Journal d'Avril de la même année.

Cailleau, Libraire, rue S. Jacques, a publié depuis peu quelques pièces de Théâtre, dont voici les titres: 1°. *La Colonie*, Comédie en trois Actes, avec un Prologue, représentée par les Comédies Françaises le 25. Octobre 1749, in-12. 1750.

2°. *Le Provincial à Paris*, ou le pouvoir de l'Amour & de la Raison, Comédie en trois Actes & en Vers. Par M. de Moissy, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le Lundi 4 Mai 1750, in-12.

Sebastien Jorry, Imprimeur-Libraire, Quay des Augustins, a aussi publié la Tragédie qui a pour titre: *Céoparque*; par M. Marmonrel, représentée pour la première fois par les Comédiens Français, le 20. Mai 1750. in-12.

Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie, a imprimé séparément les Discours de morale qui ont remporté le prix de l'Académie Française, depuis 1671 que cette illustre Compagnie commença à distribuer des prix d'Eloquence & de Poésie, jusqu'en 1748, & ce

Recueil vient de paroître sous le titre de *pièces d'Eloquence qui ont remporté les prix d'Eloquence de l'Académie Française*, 1750. in-12. 2. vol.

Le Tome XVII. de l'*Histoire générale des Auteurs Sainz & Ecclésiastiques*, par le R. P. Dom Remy Ceillier, paroît depuis peu chez Paulus du Mesnil, & Phil. Nicolas Lottin, Imprimeurs-Libraires de cette Ville, 1750. in-4<sup>o</sup>.

*Les poésies d'Horace traduites en François*, par M. Batteux, Professeur de Rhétorique au Collège de Navarre, chez Defaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, 1750. in-12. 2. vol.

Il vient de paroître une nouvelle édition des *Œuvres de M. Camille* de l'Académie Française, corrigées, & augmentées de plusieurs Pièces qui ne se trouvent point dans les éditions précédentes. De l'Imprimerie de J. Chardon, 1750. in-12. 3. vol. Cette nouvelle édition se trouve en cette Ville chez Jean-Luc Nyon, Libraire, Quay des Augustins.

*Le Fils supposé*, Comédie en un Acte & en Vers; par M. . . chez de la Guette, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-12.

*Cursus Philosophicus ad Scholarum usum accommodatus*, auctore Petro le Monnier, Philosophiæ Professore Emerito in Universitate studii Parisiensis, in Collegio Harcuriano, cum fig. apud Lud. Ganneau, & Jacobum Rollin filium, Bibliopolas, 1750. in-12. 6. vol. Cet ou-

vrage est dédié à S. E. M. le Cardinal de la Rochefoucauld. La précision & la méthode qui y règne partout, ne peuvent manquer que de le faire rechercher. On le fera connoître plus en détail dans quelqu'un des Journaux suivans.

*Traité des playes d'armes à feu*, avec des observations sur différens genres de maladies, & plusieurs méthodes nouvelles, tant pour les opérations de Chirurgie que pour la réduction des fractures. Par M. Ravaton, Chirurgien Major de l'Hôpital militaire de Landau, & Pensionnaire du Roy. Chez de la Guette, Imprimeur de l'Académie Royale de Chirurgie, rue S. Jacques, à l'Olivier, 1750. in-12.

*Histoire Naturelle de l'Islande, du Groenland, du détroit de Davis, & d'autres pays situés sous le Nord*, traduite de l'Allemand de M. Anderfon, de l'Académie Impériale, Bourg-Mestre en chef de la Ville Hambourg, par M. \* \*. de l'Académie Impériale, & de la Société Royale de Londres, avec plusieurs figures. Chez Seb. Jorry, Imprimeur-Libraire, Quay des Augustins, 1750. in-12. 2. vol. On y a joint une nouvelle Carte du Groenland, de l'Islande, & du détroit de Davis, corrigée sur les observations modernes de la Mission Danoise; par M. Anderfon, & à la fin du second volume à la suite de la table des matières, un supplément contenant un petit Dictionnaire & quelques principes de la Grammaire Groenlandoise.

*Chymie Médicinale*, contenant la manière de préparer les remèdes les plus usités, & la méthode de les employer pour la guérison des maladies. Par M. Malouin de l'Académie Royale des Sciences, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal. Chez d'Houry pere, Imprimeur-Libraire, rue de la Bouclerie,

1750. in-12. 2. vol. Nous ne manquons pas de faire connoître en détail au public les avantages de ce nouvel ouvrage.

Briaçon, Libraire, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien distribué aux Souscripteurs la nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique de la Langue Françoisé*, par M. Menage, 1750, in-fol. 2. vol.

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE SEPTEMBRE 1750.

<i>DELLA Via Appia Riconosciuta e Descritta da Roma à Brindisi</i>	
<i>Libri IV. &amp;c.</i>	575
<i>Art de faire éclore &amp; d'élever en toute saison des Oiseaux Domestiques de toute espèce, &amp;c.</i>	587
<i>Poétique Françoisé à l'usage des Dames, &amp;c.</i>	594
<i>L'antiquité de l'Eglise de Marseille, &amp; la succession de ses Evêques, &amp;c.</i>	598
<i>Le Manuel des Dames de Charité, ou Formules de Médicamens faciles à préparer, &amp;c.</i>	604
<i>Histoire générale &amp; particulière de Bourgogne, &amp;c.</i>	608
<i>Considérations sur l'origine &amp; le progrès des Belles-Lettres chez les Romains, &amp;c.</i>	616
<i>F. Th. M. Mamachi Chii Ord. Prad. Sac. Theol. Mag. &amp;c.</i>	625
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	632

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
*L'ANNÉE M. DCC. L.*  
OCTOBRE.



A PARIS.

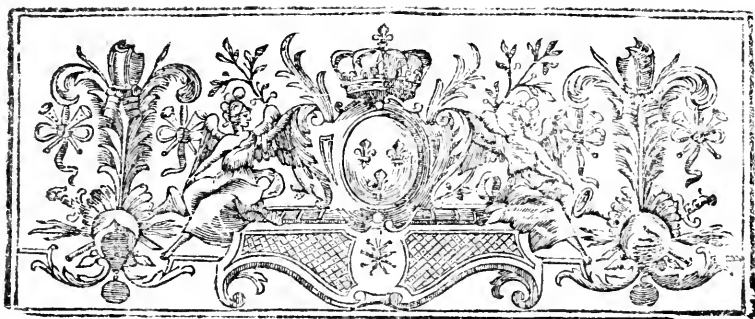
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la  
Place Maubert, à l'Annonciation.

---

M. DCC. L.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





L E  
JOURNAL  
D E S  
S Ç A V A N S.



O C T O B R E M. DCC. L.

**NOUVEAU TRAITE' DE DIPLOMATIQUE,**  
où l'on examine les Fondemens de cet Art : on établit des Régles sur le  
discernement des Titres, & l'on expose historiquement les caractères  
des Bulles Pontificales & des Diplômes donnés en chaque siècle : avec  
des Eclaircissemens sur un nombre considérable de points d'Histoire,  
de Chronologie, de Critique & de Discipline ; & la Réfutation de di-  
verses accusations inventées contre beaucoup d'Archives célèbres, & sur-  
tout contre celles des anciennes Eglises. Par deux Religieux Bénédi-  
ctins, de la Congrégation de S. Maur. Tome premier, Vol. in-4°.   
de 720. pp. sans y comprendre la Préface & la Table des Sommaires  
Oùtobre. M m m ij

**L**A Diplomatie du P. Mabil-  
lon a acquis à ce sçavant &  
modeste Religieux une gloire im-  
mortelle. Si l'Ouvrage a été atta-  
qué par quelques Ecrivains, d'au-  
tres Sçavans l'ont défendu avec des  
armes victorieuses. Toute l'Euro-  
pe a pris part à ces combats Lit-  
téraires, la Diplomatie est deve-  
nue la science à la mode, & a été  
l'objet de divers Auteurs de Fran-  
ce, d'Allemagne, d'Italie, d'An-  
gleterre & d'Espagne; elle est  
honorée chez toutes les Nations.  
En effet cette Science, fondée  
sur des principes certains, est utile  
non seulement pour l'Histoire Ci-  
vile & Ecclesiastique, mais encore  
pour la Géographie & la Chrono-  
logie; elle éclaircit la Jurispru-  
dence Civile & Canonique; elle dé-  
termine les usages, les coutumes,  
& la discipline de chaque siècle;  
ses avantages enfin se répandent  
sur la plupart de nos connoissan-  
ces Historiques.

Une science aussi utile à la So-  
ciété méritoit d'être réduite à ses  
vrais principes, & à des règles cer-  
taines & invariables; c'est ce qui  
a été heureusement exécuté par  
Dom Mabillon, le *Pere* de la Di-  
plomatie. Mais son Ouvrage,  
quelque excellent qu'il soit, peut  
être perfectionné; il y a lui-même  
beaucoup ajouté par son sup-  
plément & par les additions & cor-  
rections publiées dans la dernière  
édition de la Diplomatie & dans

ses Annales. Deux Religieux Béné-  
dictins de la Congrégation de S.  
Maur, Dom Toussaint & Dom  
Tassin ont entrepris d'y faire en-  
core des augmentations plus con-  
sidérables, ils ont refondu dans le  
*Nouveau Traité de la Diplomati-  
que* l'Ouvrage de Dom Mabillon,  
& l'ont augmenté des trois quarts;  
& pour rendre leur travail d'un  
usage plus commun, ils ont com-  
posé ce traité en François qui est  
devenu la Langue générale de pres-  
que toute l'Europe.

Tout l'Ouvrage est divisé en neuf  
Parties. Dans la première on exa-  
mine les principes fondamentaux  
de la Diplomatie, c'est-à-dire,  
l'Autorité des Actes & des Diplo-  
mes, leur nature & leurs espèces  
différentes. La seconde contient  
les caractères extrinsèques des  
Actes, les différentes matières sur  
lesquelles on les a écrits, les li-  
queurs & les instrumens dont on  
s'est servi en différens siècles pour  
écrire; on examine ensuite l'écri-  
ture même, les caractères & les  
Alphabets connus de tous les Peu-  
ples. Dans la troisième partie on  
commence à examiner les caracté-  
res intrinsèques des Actes, on y pré-  
sente le style, les formules & les for-  
malités qui étoient en usage dans  
les Actes & dans les Diplomes. On  
verra dans la quatrième les modè-  
les de l'Ecriture des Manuscrits en  
chaque siècle. L'Histoire Diploma-  
tique des Bulles des Papes, des

Actes & des Chartes des Ecclésiastiques, des Princes, des Seigneurs & des Personnes privées, depuis la naissance de Jesus-Christ presque jusqu'à ce siècle, fera la matière des cinq, six, & septième parties. Dans la huitième on rappellera les moyens employés de tout temps pour prévenir, découvrir & réprimer l'imposture des Faussaires, & on verra l'application des principes établis pour constater la vérité ou la supposition des Actes. Enfin la neuvième partie contiendra les règles générales & particulières de la Diplomatique.

Tel est le plan de l'Ouvrage qui en fait assez connoître la vaste étendue, l'importance & les difficultés. Les sçavans Auteurs qui l'ont entrepris avec zèle & courage, montrent dans l'exécution qu'il n'étoit pas au-dessus de leurs talens & de leur capacité. Ils rendent un témoignage public de leur reconnaissance envers les Personnes éminentes en dignité & les Sçavans de France & d'Italie qui les ont aidés de leurs lumières; ils demandent les mêmes secours à tous les gens de Lettres pour conduire ce long & pénible Ouvrage à sa perfection. Il n'est pas possible que dans l'examen ou dans l'application d'un nombre prodigieux de faits & de citations, il ne se glisse des fautes ou des méprises, nos Auteurs sont disposés à les corriger dès qu'ils en seront avertis, ou qu'ils les auront découvertes eux-mêmes.

Au reste l'Ouvrage sera beau-

coup plus ample qu'on ne l'avoit annoncé dans le *Prospéctus*, publié en M. DCC. XLVIII. Les Libraires remplissent exactement les engagements qu'ils ont contractés avec le Public. Ce premier Volume est imprimé avec la plus grande attention, la beauté du papier & des caractères, le nombre & la correction des Planches, démontrent qu'on n'a rien négligé pour donner une belle édition.

Le premier volume que nous annonçons contient la première partie de l'Ouvrage & les deux premières sections de la seconde. Nous donnons dans cet Extrait l'analyse de la première Partie; on sent bien que nous ne pouvons entrer dans les détails d'une matière aussi étendue & coupée en un grand nombre d'articles, nous choisirons les plus intéressans.

Les Auteurs donnent à la tête de l'Ouvrage une belle & sçavante Préface, dans laquelle ils exposent tous les avantages de la Diplomatique; ils établissent la certitude de ses principes, & font l'Histoire des Auteurs qui dans les différentes parties de l'Europe ont travaillé sur la Diplomatique. Les uns sans critique ont admis des Pièces suspectes & même des Actes faux & supposés; les autres établissant un Pyrrhonisme dangereux ont rejeté toutes les anciennes Chartes & ont même osé attaquer les anciens Ecrivains; d'autres à la lumière d'une sage & judicieuse critique ont sçu discerner le vrai du faux, le certain de l'incertain,

ils ont rejeté les Actes faux & supposés, ils ont réduit à un juste degré de probabilité les Pièces suspectes, & ont fortement défendu les Actes vrais & indubitables. Le P. Mabillon tient le premier rang dans cette Classe : entre ces Auteurs, les uns ont écrit sur toute la Diplomatique, les autres n'en ont embrassé qu'une partie; d'autres n'ont été que Compilateurs des Chartes & des Actes. Le recit des disputes qui se sont élevées sur la Diplomatique en France, en Allemagne & en Italie, est un morceau intéressant. Nos Auteurs nous apprennent que le nouveau traité de la Diplomatique a été entrepris à l'occasion d'un Mémoire publié en 1742, où l'on attaquoit deux Diplomes de l'Abbaye de S. Ouen de Rouen; on prit la défense des deux Diplomes qui furent encore attaqués par deux nouveaux écrits, où l'on tâcha de décrier les anciennes Chartes & même les Archives qui les contiennent. Il fallut réfuter des accusations aussi graves & remonter aux usages de chaque siècle pour défendre & les Actes & les Archives. Ce travail donna l'idée d'un Ouvrage complet, qui est exécuté dans le *nouveau Traité de la Diplomatique*. Au reste le morceau de la Préface, qui traite des Auteurs, demanderoit seul un extrait, nous renvoyons à l'Ouvrage même.

La première Partie, divisée en deux Sections, établit les principes fondamentaux de la Diplomatique; après avoir démontré leur

solidité & avoir justifié les anciennes Archives, on explique la nature & la variété des Titres qui y sont renfermés.

La Diplomatique est la Science ou l'art de juger sainement des anciens Titres; elle en fait connoître la nature, l'usage & le prix. Son utilité intéresse également l'Eglise, l'Erat & la République des Lettres, elle est généralement reconnuë par les esprits sages & judicieux & par des Sçavans de tous les Ordres & de tout Pays. Mais cette Science ne peut être utile qu'autant qu'elle est appuyée sur de solides fondemens. Il faut donc examiner l'autorité des Diplomes sur lesquels elle est fondée. Par le nom de Diplomes on entend ici tous les Actes émanés des Papes, des Evêques, des Princes, des Corps ou des Particuliers, écrits en un certain style, & revêtus d'un grand nombre de formalités & de caractères. Ces Actes, dans lesquels toutes les conditions se trouvent réunies, sont d'une autorité indubitable, qui est communément supérieure à celle des Historiens & des Ecrivains même contemporains; on en rapporte des preuves & des exemples. On donne la même préférence aux Diplomes pour l'Histoire des dix derniers siècles sur les Médailles & sur les inscriptions; on examine en particulier l'autorité des Actes publics & authentiques, & des Actes privés, l'autorité des copies faites sur les originaux, & l'autorité que les Archives publiques donnent aux Actes qu'elles

renferment. On remonte à l'antiquité des Archives, & des dépôts publics. Les Archives étoient établies dès les premiers temps chez les Nations policées. Les anciens Peuples, Hébreux, Phéniciens, Egyptiens, Babyloniens, Persans, Grecs & Romains, avoient des dépôts dans lesquels ils gardoient soigneusement les Actes qui étoient dressés avec certaines solennités; on en rapporte l'histoire & les preuves. Les Romains en particulier conservoient avec soin leurs Archives publiques, qu'ils établissoient dans les Temples, sous la direction de Gardes ou de Curateurs; tous les différens Tribunaux avoient leurs Archives séparées, sous la garde des Officiers. Les Empereurs Romains eurent aussi leurs Archives, qu'on appelloit les Archives du Palais, *Scrinia Palatii*, les Archives Sacrées, *Sacra Scrinia* & quelquefois *Scrinia Augusta*. Pour éviter la confusion, on les partagea en quatre espèces de Gresses, des *Mémoriaux*, des *Epîtres*, des *Libelles* ou *Requêtes*, & des *Dispositions* ou *Concessions*, auxquelles le nom de Diplomes étoit plus spécialement attaché. On distinguoit encore d'autres Archives des Empereurs, les unes étoient ambulantes l'*istoria*, & suivoient l'Empereur dans ses voyages, les autres étoient sédentaires, *Stataria*, & étoient déposées dans les Temples ou dans le Palais du Prince. Dans les Archives ambulantes on gardoit les Requêtes, les Consultations & les autres pièces qui

demandoient des réponses provisoires; on y renfermoit encore les Diplomes qui devoient être soussignés de la main de l'Empereur, & les Registres nécessaires pour le gouvernement Civil & Militaire des Provinces qu'il parcouroit.

L'établissement de la Religion Chrétienne dans l'Empire Romain ne changea rien à son Gouvernement ni à ses usages politiques. Chaque Cité conserva les Archives où les Actes publics étoient déposés. Les diverses Communautés des Villes avoient aussi depuis longtemps leurs Chartriers, à la garde desquels présidoient des personnes titrées; on y déposoit non seulement les Actes publics, mais encore ceux qui regardoient les personnes ou les biens des particuliers. Mais les guerres, les ravages des Barbares, les incendies & d'autres accidens ruinèrent tellement ces dépôts publics, qu'aucune pièce originale des quatre premiers siècles de l'Ere Chrétienne n'échappa du naufrage.

Les Rois de France suivirent l'usage des Empereurs Romains. Les Archives du Palais & celles des Villes étoient les dépôts des Réglemens des Conciles, des Loix des Princes, & des Actes tant publics que particuliers. Ils eurent aussi des Archives ambulantes, jusque sous la troisième race. On connoit ce trait remarquable de notre Histoire. En 1195, Richard I. Roi d'Angleterre étant tombé sur l'arrière-garde de Philippe-Auguste, enleva les bagages, l'argent desti-

né au payement de l'Armée, tous les papiers du Roi & tous les Registres publics. Cette perte fut en quelque façon irréparable; car jamais le Roi d'Angleterre ne voulut se dessaisir de ces papiers.

Les Empereurs d'Allemagne étoient dans le même usage. Encore aujourd'hui, lorsqu'ils vont à la Diète générale de l'Empire, ils sont suivis par le Conseil Aulique, les Archives portatives les accompagnent. Cet usage de porter les Archives à la suite des Princes, a souvent occasionné la perte des Actes publics. A peine s'en est-il conservé quelques-uns des Rois de France de la troisième Race jusqu'à Philippe Auguste, & des Empereurs d'Allemagne avant le règne de l'Empereur Rodolphe. Dans ces derniers siècles on a pris en Allemagne de grandes précautions pour la conservation des Actes publics. On y distingue les Archives Impériales, en Archives de l'Empire & de l'Empereur. On peut voir ce que nos Auteurs rapportent d'intéressant sur les unes & sur les autres. Les autres Etats de l'Europe & principalement les Républiques, ont fait aussi de sages réglemens pour la garde & la conservation de leurs Archives.

L'attention que les Etats politiques donnèrent à la conservation des Archives ne put sauver les Actes publics du ravage & de la désolation des guerres. Les dépôts publics de l'Empire Romain en Occident, périrent par l'invasion des Barbares au cinquième siècle. Les

Archives des Rois de France de la première & de la seconde Race furent dissipées au neuvième siècle pendant les courses des Normans, par les guerres, & dans la suite par la décadence de la Maison de Charlemagne, lorsque les Gouverneurs des Provinces, & des Villes devinrent Propriétaires & indépendans. L'Allemagne & l'Italie éprouvèrent les mêmes changemens; ce ne fut que vers le treizième siècle que les Archives publiques commencèrent à se rétablir.

Cependant depuis environ l'an 445, il subsiste une suite précieuse d'Actes originaux dont le nombre va toujours en croissant jusqu'au rétablissement des dépôts publics. Ces Actes ont été conservés dans les Archives des Eglises & des Monastères. Les Eglises dès les premiers temps du Christianisme eurent des Archives Sacrées dans lesquelles on dépoisoit les Saintes Ecritures & les Monumens Ecclésiastiques. Et lorsqu'elles possédèrent des terres & des fonds, on forma des Archives pour conserver les titres de possession, les Diplomes des Empereurs, qui accordoient des terres ou des immunités, les instrumens de donation, &c. La garde de ces Archives fut confiée à des Clercs qu'on appella *Cartularii*, *Scriniarii*, *Cartophylaces*. Les Monastères eurent aussi leurs Archives. Ces dépôts étoient singulièrement respectés, les Princes & les Peuples y dépoisoient souvent les Actes publics & particuliers, comme dans un asyle sacré, les guerres qui détruisoient les



les Palais des Princes & ruinoient les Villes, épargnoient souvent les Eglises & les Monastères. En France pendant les ravages des Normans, les Ecclesiastiques en transportant les Reliques & les vases sacrés, eurent soin de sauver en même-temps leurs Archives. Il est certain que les Archives des Eglises furent plus respectées & mieux conservées que les Archives des Princes & que les dépôts publics; c'est des Chartiers des Eglises, qu'on a tiré en Italie des Actes écrits sur le papier d'Egypte depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'au septième; en France, un grand nombre de Diplomes de nos Rois de la première & de la seconde Race; en Angleterre, les anciennes Chartres originales des Rois Saxons & Anglois. Lorsqu'on a rétabli les dépôts publics, les Princes, les Villes, les Communautés ont eu recours aux Archives des Eglises & des Monastères, pour recouvrer les anciens Titres, les Diplomes, les Chartres & autres Actes. Le Roi Philippe Auguste pour remédier, autant qu'il seroit possible à la perte des Actes publics qui avoient été enlevés par le Roi d'Angleterre, fit consulter les Archives des Eglises qui pouvoient avoir des copies des pièces perduës, & par ce moyen il en rétablit une partie. Ce respect universel pour les anciennes Archives confond la témérité de quelques Ecrivains modernes qui ont osé assurer que tous les Actes antérieurs au treizième siècle sont faux & supposés. Il faut

*Octobre.*

lire avec attention le Chapitre VI. de la première Section; on y voit que les Archives Ecclesiastiques ont été plus respectées & mieux conservées que les dépôts publics. On prouve dans le Chapitre suivant que les anciennes Chartres ont pu se conserver depuis mille ans, malgré la fragilité de la matière sur laquelle elles étoient écrites, puisqu'on en voit encore un grand nombre en Italie & en France qui remontent au septième siècle, & qui sont écrites les unes sur le parchemin & les autres sur le papier d'Egypte, qui est foible & fragile. M. Massé en a vu plusieurs en Italie en papier d'Egypte, dont l'une remonte à l'an 445. Si on a des Chartres authentiques du septième siècle & au-dessus, peut-on avancer que les Chartres des temps postérieurs n'ont pu être conservées. On démontre que la conservation des Diplomes de mille ans & au-dessus, n'est ni plus difficile ni moins réelle que celle des Manuscrits du même âge qui se trouvent encore dans les grandes Bibliothèques.

Si on élève des difficultés contre les Archives des Eglises & des Monastères, on fait voir que les mêmes difficultés retombent sur les dépôts publics; aussi le P. Hardouin qui a attaqué avec le plus d'acharnement les anciennes Chartres, n'épargne-t-il pas le précieux recueil de Chartres & de Cartulaires gardé à la Bibliothèque du Roi, les Registres des Chambres des Comptes & les Registres du Par-

Nnnn

lement. Les Ecrivains, qui s'élevaient contre les Chartes Ecclésiastiques, défendent mal les Diplomes, les Chartes des Princes & les autres Monumens conservés dans les dépôts publics. Les Ecrivains éclairés & judicieux, même parmi les Protestans, respectent les Archives Ecclésiastiques, comme les dépôts publics; ils reconnoissent qu'il a pu se glisser dans les unes & dans les autres un très petit nombre d'Actes faux, & qu'on n'a aucun motif de soupçonner spécialement les Chartiers des Eglises & des Monastères.

On passe de la défense des Archives à celle des Actes mêmes. Ce qui démontre l'authenticité des anciennes Chartes, c'est que souvent on dressoit plusieurs originaux d'un même Acte; on en rapporte un grand nombre d'exemples. Ces Originaux déposés en différens lieux se donnoient mutuellement de l'autorité, & assuroient la conservation de l'Acte. Les variations qu'on remarque quelquefois dans les exemplaires originaux d'un même Acte n'infirmant pas leur authenticité; ces changemens arrivoient par la nature des Actes, à cause des personnes différentes auxquelles les exemplaires étoient délivrés, & par d'autres circonstances; on en rapporte des exemples tirés d'Actes indubitablement authentiques. Les Copies originales étoient sujettes aux mêmes variations, comme on le voit dans les quatre Copies qui subsistent du Décret d'Union des Latins & des

Grecs, dressé au Concile de Florence. Ces Copies furent transcrites sur l'Original, & soufcrites quelques jours après la fin du Concile. De quatre Monumens authentiques d'un Diplome si célèbre & si important, il n'y en a pas deux qui soient entièrement conformes.

On prouve que les Copies authentiques ont la même autorité que l'Original; nos Auteurs donnent les moyens pour distinguer les Originaux des Copies, le Sceau ou les indices du Sceau caractérisent les Originaux; on distingue différentes espèces de Copies; celles qui représentent les autographes dans toute leur étendue, & qui sont munies de l'autorité publique tiennent lieu des Originaux; il subsiste des Copies de cette espèce qui remontent du moins au huitième siècle; pour les obtenir on s'adressa d'abord aux Rois ou à leurs principaux Officiers, ensuite aux Papes & aux Evêques, enfin à toutes sortes de personnes constituées en dignité. Mais en France depuis le treizième siècle, les Notaires Apostoliques & les Officiaux expédièrent ordinairement les Copies collationnées des anciens titres. Cependant pour les Diplomes de grande importance on continua de s'adresser aux Empereurs & aux Rois, aux Papes & aux Evêques, qui faisoient transcrire les originaux, confirmoient les Copies du Sceau de leur autorité, en déclarant par le terme de *Vidimus* ou *inspeximus* qu'ils avoient vus les titres originaux; cette forma-

lité est un puissant argument contre la supposition des anciens Actes.

Les Eglises & les Monastères conservent avec soin les anciens Actes en gardant les Originaux & en faisant expédier des Copies authentiques ; on en composa des Recueils qu'on nomma *Cartulaires*. Le premier & le plus ancien Cartulaire dont on ait connoissance, est celui de l'Abbaïe de S. Bertin qui fut rédigé, suivant D. Mabillon, par Folquin Moine de cette Abbaïe sur la fin du dixième siècle ; les plus célèbres d'Italie sont ceux des Abbaïes du Mont Cassin & de Farfa ; & en Espagne, celui de Compostelle dressé en 1120. Les Cartulaires qui ne contiennent que des Actes Originaux ou des Copies authentiques ont une autorité qu'on ne peut attaquer. Les Cartulaires, qui sont autorisés par des personnes éminentes en dignité, sont également authentiques, comme le Cartulaire de la Bibliothèque de Turin intitulé *Chrysobulla & Argyreobulla*. C'est un Recueil de Diplomes des Empereurs Grecs, qui appartenait autrefois à un Monastère. On voit à la fin du Cartulaire la signature de l'Empereur & celle du Patriarche. Les Cartulaires collationés sur les Originaux par des personnes publiques sont foi en Justice. Enfin les Cartulaires destitués des formalités juridiques, parce qu'ils ont été copiés avant l'établissement de ces formalités, méritent d'avoir un grand degré d'autorité, surtout

lorsqu'ils ont été dressés par des personnes d'une probité reconnue, comme sont la plupart des Cartulaires des anciennes Abbaïes. Nos Auteurs prennent la défense des Cartulaires & des Copies en général, ils en démontrent l'authenticité, l'autorité & l'utilité contre plusieurs Ecrivains modernes qui les ont attaqués comme suspects & falsifiés ; ils avoient que dans les Recueils de Chartes il a pu se glisser quelques Actes faux ou altérés : mais il est facile de discerner ces Actes avec le secours d'une critique sage & éclairée ; ils concluent qu'il est injuste d'imputer à une multitude de Chartes authentiques le vice d'une ou deux pièces qui se trouvent dans le même Recueil.

» Rejette-t-on les vraies Décrétales des Papes, à cause des fausses Décrétales, qui les précèdent & qui les suivent dans les Livres manuscrits, comme dans les imprimés ? »

Les Sçavans Bénédictins mettent en parallèle les Originaux & les Copies, & donnent comme une maxime universellement reçue, que les Copies authentiques tiennent lieu d'originaux. Cependant les originaux, outre le mérite de l'antiquité, ont au-dessus des Copies les plus solennelles l'avantage de l'exactitude. Ces Copies souvent ne sont pas exemptes de fautes par l'inattention ou par l'ignorance des Officiers qui les ont transcrites. On remarque des fautes dans les plus excellens Manuscrits, mais les fautes des Copies ne prouvent, ni

leur supposition, ni celle des Originaux. Rejetter les Originaux à cause des fautes qu'elles renferment, c'est, disent nos Auteurs, tendre à établir le Pyrrhonisme sur les ruines de la religion & de la raison. Les anciens Livres ne sont pas exempts de fautes. Combien n'en a-t-on pas trouvé dans le Code Théodosien, dans le Code de Justinien, dans les autres Loix anciennes, qui servent encore aujourd'hui de règles dans les jugemens : combien dans les Manuscrits des Saints Peres & des anciens Conciles ; combien même dans les Copies des Livres de l'Ecriture Sainte ? Ne trouve-t-on pas des fautes dans les meilleurs Manuscrits des Historiens & des Auteurs profanes. S'il est raisonnable de rejeter ou du moins de rendre suspects les anciens titres à cause des fautes qui se trouvent dans leurs Copies, l'Impie se croira fondé à rejeter l'autorité des Livres Saints, l'Hérétique n'admettra point l'ancienne Tradition Ecclesiastique, le Pyrrhonien rejettera toute Tradition Sacrée & Profane. Tel est le précis de la première Section, à la tête de laquelle nos Auteurs ont donné la défense générale de la Diplomatique de Dom Mabillon ; ce morceau est fort détaillé, & intéressant, il mérite d'être lu avec attention.

Nous nous étendrons peu sur la seconde Section qui traite des différens Actes ou titres appartenans à la Diplomatique. L'énumération seule de ces Actes, formeroit une

longue liste. Le P. Mabillon les avoit divisés en quatre genres principaux, Chartes Ecclesiastiques, Diplomes Royaux, Actes publics, Cédulés privées, & ces genres peuvent se subdiviser en plusieurs autres. Nos Auteurs pour éviter l'inconvénient de revenir sans cesse sur les memes pièces, dont un grand nombre se rapporte également à différentes Classes, ont mieux aimé les distinguer par les dénominations qu'elles portent en titre, ou par lesquelles elles se désignent elles-mêmes dans le corps de l'Acte. Ainsi ils ont placé les Lettres, Chartes, Notices, Pièces judiciaires & Législatives, Contrats, Testamens, Brefs & Brevets, Actes & Registres sous autant de Chapitres, en commençant autant qu'il est possible par les titres Ecclesiastiques, en marquant ensuite les Actes émanés de la Puissance Souveraine, & finissant par les Actes passés entre les particuliers. Les Sçavans Bénédictins examinent la nature, la distinction & la *nomenclature* de ces différens monumens. M. du Cange & les sçavans Editeurs de son Glossaire ont bien discuté à fond les noms & la nature des Chartes, mais nos Auteurs ont réuni sous un seul point de vuë toutes les Chartes, de quelque nom qu'elles ait décorées ; ils en ont rapproché les espèces, & déterminé les rapports pour en former un système. De ce grand nombre de Chartes différentes, nous n'indiquerons ici que les *Chartes parties*, & les *Chartes paires*.

Les Contrats en général & ceux d'échange en particulier donnèrent naissance aux Chartes *partielles*. Elles furent ainsi nommées de ce qu'on déliroit à chacun des Contractans un exemplaire de l'Acte, pareil & de même teneur. Delà les noms de *Charta paricla*, *Charta paricla*, ou simplement *paricla*. Suivant les formules de Marculfe, ces Chartes étoient en usage en France dès la première Race de nos Rois, on leur donnoit le nom de *Concambium*, ou de *Commutatio*, on tiroit deux Chartes de même teneur de ces Contrats. Cet usage a continué pendant plusieurs siècles.

Les Chartes *partielles* se changèrent dans la suite en Chartes *parties*. *Charta divisa & partita*, *Contractus p r Chartas partitas*, &c. pour assurer l'authenticité & la teneur de l'Acte, on dressoit sur la même pièce de vélin ou de parchemin deux ou plusieurs exemplaires de l'Acte; entre ces exemplaires on écrivoit en Lettres capitales des mots ou Sentences que l'on coupoit en suite ou en ligne droite ou en ligne dentelée, & chacune des parties emportoit son *Duplicata*, à la représentation duquel on ne pouvoit manquer de reconnoître la vérité de l'Acte par la rencontre des lettres coupées. Cet usage a en quelque sorte été renouvelé de nos jours dans les Billers de Banque du fameux système, & dans les Billers de Loterie.

Le mot de *Cyrographum* signifie un Acte signé de la main des Contractans & par conséquent au-

tentique, ce mot qu'on a aussi écrit *Cyrographum*, *Cyrographum*, étoit ordinairement écrit en grosses Lettres entre les exemplaires des Chartes parties, d'où ces Chartes ont pris le nom de *Cyrographes*. Les Chartes qui étoient coupées en zigzag ou en forme de scie, sont appelées *indenture*, *Charta indentata*, *indentata littera*, *scripta indentata*.

Les Lettres majuscules coupées paroissent souvent au haut des Chartes parties, quelquefois au bas, & même sur les côtés. Nos Auteurs ont fait graver (Pl. première pag. 374) des modèles de ces différentes Chartes. Celle du N<sup>o</sup>. III. est singulière, c'est une Charte d'échange de l'an 1177, entre Mathieu Comte de Beaumont Sur-Oise, & l'Abbaye de S. Martin de Pontoise; on avoit destiné entre les exemplaires de la Charte un Crucifix au milieu du mot *Cyrographum*; dans la partition de la Charte le Crucifix & le mot, ont été coupés en longueur, en sorte que la partie inférieure des Lettres & du Crucifix paroît au haut de la Charte qui est gravée; la partie supérieure devoit être au bas de l'autre Charte qui en a été séparée. On voit au N<sup>o</sup>. VI. la Copie d'une Charte *indentée* de l'an 1228. Cette espèce de Chartes est fort rare en France; elles ont été d'un usage plus commun en Angleterre, où il étoit établi sous le règne de Henry II. il y subsistoit encore à la fin du règne de Henry VIII.

CODICES MANUSCRIPTI BIBLIOTHECÆ REGII TAURINENSIS Athenæi per linguas digesti & binas in partes distributi in quarum prima Hebræi & Græci, in altera Latini, Italici & Gallici, Recensuerunt & Animadversionibus Illustrarunt Josephus Pasinus Regi à Consiliis Bibliothecæ Præses & Moderator, Antonius Rivauteλλα & Franciscus Berta ejusdem Bibliothecæ Custodes. Inscriptis parvis quibusdam opusculis hæctenus ineditis, adjectoque in fine scriptorum & eorum operum indice, præter characterum specimina & varia codicum ornamenta, partim ære, partim ligno incisa. Taurini 1749. Ex Typographiâ Regiâ, superiorum permissu. C'EST-A-DIRE: *Les Manuscrits de la Bibliothèque du Collège Royal de Turin rangés par Langues, & distribués en deux parties; dans la première desquelles sont contenus les Hebraïques & les Grecs; & dans la seconde les Latins, les Italiens & les François. Le tout accompagné de Notes, & recu par M. JOSEPH PASINI, Conseiller & Bibliothécaire du Roy de Sardaigne; & par ANTOINE RIVAUTELLA, & FRANÇOIS BERTA, Gardes de la Bibliothèque de Turin. On a inséré dans ce Catalogue plusieurs ouvrages, qui n'avoient point encore été imprimés; & on trouvera à la fin un Index des Auteurs & de leurs Ouvrages. On y a joint des Modèles des Caractères des Manuscrits & des divers ornemens qui les accompagnent, gravés en partie sur le bois & en partie sur l'airain. A Turin, 1749. De l'Imprimerie Royale, deux volumes in-fol. le premier a 508 pag. le second, &c.*

**L**Es Sçavans désiroient depuis longtemps d'avoir une notice exacte des Manuscrits de la Bibliothèque de Turin. Celle que D. Bernard de Montfaucon en avoit donnée, ne répondoit point à l'idée que s'en étoient formée ceux qui avoient vû cette Bibliothèque. Les Auteurs de ce Catalogue jugent que le Sçavant & laborieux Bénédictin n'avoit fait autre chose que d'insérer dans son ouvrage une liste des Manuscrits du Roy de Sardaigne. telle qu'elle lui avoit été envoyée par quelque Copiste ignorant & paresseux, qui s'étoit contenté de copier les titres des Ma-

nuscrits sans examiner le contenu de chaque volume. Ils ont cru qu'il étoit de l'avantage de la République des Lettres, & de l'honneur du Roy leur Maître de mettre en évidence toutes les richesses Littéraires que les Ducs de Savoye ont amassées avec tant de soin & de dépense. C'est ce qu'ils ont heureusement exécuté en publiant le Catalogue que nous annonçons.

Ce Catalogue est également curieux & intéressant, & par le nombre des rares Manuscrits dont il donne la notice. & par la manière dont il est composé. Nous rapporterons ici ceux d'entre ces Manuf-

crits , que nos Auteurs donnent pour être les plus précieux & les plus remarquables ; le Lecteur jugera par cet échantillon , des richesses que renferme la Bibliothèque de Turin. On y trouve :

Les questions d'Amphilochius en entier , & les réponses tirées de Photius.

Un Recueil complet des discours Ascétiques d'Isaac Evêque de Ninive , en Syriaque qui n'existent qu'en Latin dans la Bibliothèque des Pères , encore sont ils tronqués la plupart , & dans une grande confusion.

Le voyage que Jérémie second, Patriarche de Constantinople fit en Moscovie , étant accompagné d'Arfenius Evêque d'Elasson , où l'on voit l'institution du Patriarchat des Moscovites.

Le *Synaxarium* du Concile de Florence par Joseph *Plufiadenus* ; un Poëme du même Auteur à la louange de ce Concile , & un *parergon* sur la célébration de la Fête de S. Jean , chez les Florentins. Ces pièces peuvent être d'un grand usage pour éclaircir les Actes du Concile de Florence.

Des Monumens sur l'Eglise de *Monembafia* , & une suite de ses Evêques par ordre Chronologique , dont le P. le Quien quoique très-versedans l'érudition Orientale n'a pu découvrir que fort peu de noms.

Quatre-vingt-treize Epitres de Michel Glycas , du nombre desquelles dix seules ont vu le jour par les soins de Jean Lami qui les

avoit trouvées dans la Bibliothèque de M. Richard.

Un grand nombre de Chrysobulles , d'Argyrobulles des Empereurs de Constantinople , de Chartes de Despotés , de Mandemens de Patriarches & d'Evêques , & d'Actes de vente , d'achat , de constitution , de donation. Toutes ces pièces peuvent être d'un grand usage pour éclaircir la Diplomatique des Grecs.

Les Actes du Concile de Pise avec les Lettres des Princes , des Cardinaux & des Hommes illustres qui y ont assisté , les souscriptions , les dignités & les emplois des Pères de ce Concile , les noms des témoins cités dans la cause des Antipapes. On ne trouve aucun vestige de ces Actes & des pièces qui les accompagnent , ni dans les Ouvrages du P. Labbe , ni dans ceux du P. Hardouin , de Canisius , & des autres Auteurs , qui ont travaillé à éclaircir la matière des Conciles de l'Eglise.

Le Livre des *Nombres* par Isidore , Evêque de Seville , que Casimir Oudin , & Guillaume Cave ont regardé comme perdu.

Le Commentaire sur les Evangeliques , par S. Bruno d'Asti , Evêque de *Segni* , ouvrage qui ne se trouve point parmi les autres Œuvres de ce Pere.

Traité des louanges de la Sainte Vierge par Oger , Abbé de Leucadio , dont le sçavant Chanoine Irius a fait mention avec éloge dans son histoire de Trino.

L'Epitome des divines institutions de Lactance, Manuscrit, sur lequel Pfathus a donné une édition au commencement de ce siècle.

*Memoriale* de Raymond Turchi Citoyen d'Asti, du onzième siècle, ouvrage dont M. Muratori désiroit la communication pour l'insérer dans sa Collection des Ecrivains d'Italie.

Les Constitutions de l'ancienne société des Barons & Chevaliers d'Asti.

Une Epitome de la Chronique de Saluces.

Plusieurs fragmens de l'histoire d'Asti.

Des Chroniques qui regardent l'Insubrie, & les Pays situés aux pieds des Alpes.

Les antiquités Grecques & Romaines de *Pyrrhus Ligorius*, Patrien de Naples, en trente volumes, que Charles Emmanuel premier avoit achetés 1800 ducats.

Les Sermons de S. Bernard Abbé de Clairvaux, sur le Cantique des Cantiques, traduits en Italien par Jean de *San Miniato*.

La cinquième partie des Œuvres de Boëce.

Narration nouvelle du Boccacini.

La Comédie du Dante, traduite en vieilles rimes gauloises & accompagnée d'un commentaire.

Plusieurs Livres Hébreux, qu'on chercheroit en vain dans les Bibliothèques de Buxtorf, de Bartholucci, & de Volphius, sçavoir :

Le Commentaire d'Esdras fils de

Salomon surnommé *Astruk*, sur le Pentateuque.

Le traité des Vertus Morales par Jechiel fils de Fubiel.

Le Livre de Morale de Joseph Aben Caspi, dédié à son fils Salomon.

Un traité Cabalistique de Benjamin Maghiantzini.

Un Livre de Médecine de Goem Kahmi.

Les Remarques de R. Salomon Koikos, sur le Livre Astronomique de R. Isaac fils d'Israël.

Enfin plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas encore vû le jour, dont on pourroit augmenter les Bibliothèques d'Eccard, de Wadding, de Nicolas Antonio, de Julius Niger, de Ghilinus, de Toppius, de Rossotus, de Verdier, de Goujet & d'autres Sçavans, qui ont recueilli les divers Auteurs de leur Nation, ou de leur Patrie.

Nous excéderions les bornes qui nous sont prescrites si nous voulions indiquer tous les Livres rares, que contient la Bibliothèque de Turin.

Elle a aussi plusieurs Manuscrits d'une grande antiquité; on y voit une Epitome des Institutions de Lactance, qui est du cinquième siècle, l'*Opus pascale* de Sedulius, qui est du sixième. La Chaîne Grecque sur les Pseaumes, du huitième. Le Commentaire de Théodoret sur les douze Prophètes, du neuvième. Plusieurs ouvrages des Pères copiés dans le dixième & le onzième siècle, sans parler des Manuscrits



nuscripts du douzième & du treizième qui sont en grand nombre, & qui ont tous leur mérite.

Dans la disposition du Catalogue on a suivi l'ordre des Langues ; les Hébreux ont le premier rang, les Grecs le second, les Latins le troisième. Ceux-ci sont suivis des Italiens, & les Italiens des François. On a encore eu attention au format des Livres ; les *in-fol.* sont les premiers, viennent ensuite les *in-4<sup>o</sup>*. & après les *in-4<sup>o</sup>*, les *in-8<sup>o</sup>*. On a tâché de déterminer l'âge de chaque Manuscrit. On n'a pas eu beaucoup de peine à l'égard des Orientaux, car les Hébreux ont coutume de marquer à la fin de chaque volume & le nom du Copiste & l'année & le jour dans lequel le Livre a été achevé. Mais comme on ne trouve le plus souvent dans les Manuscrits Grecs & Latins aucun signe de leur âge, pour tâcher de le déterminer, nos Auteurs ont eu recours aux lumières que leur ont fourni D. Bernard de Montfaucon, D. Mabilon, Baringius, Maffei, Vachterus, qui ont écrit sur la Paléographie des Grecs & des Latins ; c'est-à-dire, qu'ils ont comparé les caractères de chaque manuscrit avec ceux que ces Sçavans ont fait graver dans leurs ouvrages, pour apprendre à distinguer les écritures des différens siècles ; & que sur la ressemblance de ces caractères, ils ont déterminé l'âge des Manuscrits.

*Octobre.*

Mais nos Auteurs n'ont pas borné leurs soins à ce que nous venons de dire, ils ont de plus représenté le mieux qu'il leur a été possible, les ornemens, les signatures, l'élégance & la variété des caractères ; ils ont marqué de combien de feuillets sont composés les divers Manuscrits, s'ils sont écrits sur vélin, ou sur papier ; s'il y manque quelques feuilles, soit au commencement, soit à la fin ; s'ils sont effacés, déchirés, maltraités par le temps, ou mal reliés. Aucune de ces circonstances n'a été oubliée. Ils ont porté l'attention jusqu'à examiner chaque page & à donner la notice des Epîtres, des Prologues, des Vers, des Sentences & de tout ce qu'elles contiennent de singulier ; ils ont même copié & représenté le commencement de chaque nouvelle pièce, & marqué exactement le nom de l'Auteur. On a comparé les meilleurs Manuscrits avec les éditions, & on a eu soin de marquer les variantes, & de restituer plusieurs passages ; on a montré enfin par plusieurs exemples qu'il seroit aisé, à l'aide de ces Manuscrits, de donner des éditions plus correctes & plus exactes.

On trouvera dans ce Catalogue jusqu'aux Notes Critiques, que divers Sçavans ont faites sur les marges des Manuscrits ; on y a joint les Epîtres & les Préfaces, qui ne se trouvent pas dans les éditions ; on y donne avec une cer-

O o o o

tainne étendue le commencement des ouvrages qui sont particuliers à la Bibliothèque de Turin, ou qu'on croit n'avoir pas encore été imprimés. On y représente en entier les Diplomes des Empereurs Grecs, qu'on appelle *Chrysobulles*, ou *Argyrobulles*, les Mandemens des Patriarches, les Chartes de vente, donation & constitution, avec la traduction Latine, dans le dessein de répandre quelque lumière sur la Diplomatique des Grecs qui est encore couverte d'épaisses ténèbres. En copiant ces pièces nos Auteurs ont suivi avec scrupule l'ancienne manière d'écrire, quoique souvent fautive, & toujours très-peu exacte. Mais comme dans les pièces Grecques il y a souvent des mutations de lettres, qui changent la signification des mots, les sçavans Bibliothécaires ont abandonné dans les occasions où cela se trouve, l'ancienne manière d'écrire, pour suivre celle qui est en usage aujourd'hui, afin de rendre l'intelligence du texte plus facile.

Tout l'ouvrage est divisé en deux parties; la première contient les Manuscrits Hébreux & Grecs; la seconde, les Latins, les Italiens

& les François. Les Hébreux sont au nombre de 169. Les Grecs de 369. Les Latins de 1184. Les Italiens de 210. Les François de 172. On a mis à la fin de chaque volume un Index des Auteurs connus & de leurs ouvrages, & au commencement un Index des Livres qui n'ont pas encore été publiés, afin que le Lecteur pût voir d'un coup d'œil tout ce que cette Bibliothèque contient de plus rare & de plus précieux.

Enfin les Sçavans Bibliothécaires n'ont épargné ni soins, ni peines pour mettre au jour le trésor Littéraire renfermé dans la Bibliothèque qui leur est confiée. Le Catalogue qu'ils en ont donné, fait également honneur à leur érudition & à leur zèle pour le progrès de la Littérature. Nous sommes persuadés que les Sçavans le recevront avec d'autant plus de reconnaissance qu'il étalera à leurs yeux beaucoup de monumens précieux, qu'ils ne connoissoient pas.

Quant à l'impression & à la beauté du Papier & des Caractères l'exécution de cet ouvrage ne laisse rien à désirer. Il est digne du Grand Prince, sous les auspices duquel il a vu le jour.



## LES POESIES D'HORACE TRADUITES EN FRANÇOIS.

A Paris, chez Defaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, 1750.  
 in-12. 2. vol. le premier de 314. pages, sans l'Épître Dédicatoire  
 à M. le DAUPHIN, & la Préface de 24. & le second de 407. pag.

**D**E tous les Poètes Latins, il n'y en a peut-être aucun plus difficile à traduire dans une Langue étrangère, qu'Horace. Qui peut se flater en effet d'attraper le tour fin, heureux & délicat de cet agréable Poète ? Les expressions qu'il emploie, lui sont tellement propres, qu'on ne sçauroit les changer sans lui faire dire ce qu'il ne dit pas, ou du moins sans lui ôter la plus grande partie du prix de ce qu'il dit. Nous ne parlons pas de la difficulté qu'il y a en général à traduire un Poète en prose. Nous sommes persuadés que la copie la plus parfaite sera toujours infiniment au dessous de l'original. Mettez en Prose Latine les Poésies d'Horace, nous ne disons pas ses Poésies lyriques, mais ses Satyres & ses Épitres, qui n'ont des Vers que la mesure, *sermoni propria* ; vous leur ôterez ce sel, cette naïveté qui enlève l'admiration des connoisseurs & des personnes de goût. Que fera-ce si on les traduit dans une Langue étrangère ?

Nous croyons donc avec l'Auteur, que » personne ne fera sa » lecture favorite d'une traduction » des Odes d'Horace, quelque par- » faite qu'on la suppose. Ce genre » d'ouvrage, dépouillé de l'en- » chantement du Vers, & rempli » d'ailleurs d'une infinité de petits

» traits médiocrement intéressant, » n'aura jamais l'attrait de l'Iliade » ou de l'Odyssée, qui, dans une » traduction même, réunissent avec » les charmes du Roman l'utilité » de la Philosophie. Nous pen- » sons à peu près la même chose d'une traduction des autres Poésies d'Horace.

Ce que nous disons ne tend point à inspirer du mépris pour la traduction de M. Batteux. Tout Auteur qui aime véritablement le bien public (& quel Auteur est digne de ce nom s'il ne pense ainsi ?) cherchera à se rendre utile en négligeant ses propres intérêts ; & s'il a le bonheur de réussir, la satisfaction qu'il en tirera, le dédommagera amplement d'une gloire vaine & frivole, & d'une réputation qui ne contribueroit peut-être qu'à nourrir son amour propre, & à l'arrêter dans la carrière qu'il auroit commencé de courir, dans la pensée qu'il l'auroit fournie toute entière.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une solide & véritable gloire à travailler utilement pour le Public de quelque manière que ce soit ; & en particulier les efforts de M. Batteux nous paroissent dignes de sa reconnaissance.

Nous avons déjà plusieurs traductions d'Horace. M. Batteux ne

*dit ni bien ni mal de ces Traducteurs.*

Nous imiterons son exemple, quoi qu'on pût dire l'un & l'autre de quelques-unes de ces traductions, ainsi que de tous les Livres qui n'ayant pas un certain degré de perfection, méritent à divers égards l'estime du Public. Nous nous contenterons de rendre compte à nos Lecteurs de l'entreprise de M. Batteux.

Il croit que la traduction d'un Poète doit être Poétique. » La Verve Poétique consiste, dit-il, dans une certaine marche vigoureuse qui résulte de la multitude, de la force, de la vivacité, & de la liaison intime des idées, lesquelles enchaînées dans certains intervalles, les symétriques, se poussent, s'attirent les unes les autres, à peu près comme les sons dans le chant musical; de manière que l'esprit toujours également occupé par les images, & l'oreille par le nombre & la mélodie, se portent toujours en avant, & jouissent sans cesse avec une nouvelle avidité de jouir. Pour rendre en partie cette Verve, trois choses m'ont paru nécessaires. La première, de rendre idées pour idées. La seconde, de laisser, autant qu'il est possible, les idées à leurs places. La troisième, de porter dans la prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre & de la mélodie poétique. D'où il conclut que toute traduction de Poète doit être littérale, autant que la langue du Traducteur le permet.

Il ajoute que » traduire est un ouvrage de patience, qui se fait » avec la règle & le compas. Et si » cela est vrai de toute traduction, » cela est plus vrai encore quand » il s'agit d'ouvrages de goût, où » la moindre altération suffit pour » dégrader, détruire ce qu'il y a » de plus précieux; où il faut saisir » un degré précis de force, de lumière, de chaleur, sans quoi tout » est perdu. Si ces opérations se » font de dessus le cheval ailé, & » dans le tems qu'il est emporté » par ses foudres, je demande quel » doit en être le succès? »

Nous demandons à notre tour s'il ne résulte pas de ces principes qu'une bonne traduction en prose d'un Poète est impossible? Car enfin s'il faut sans cesse manier la règle & le compas, où se trouvera ce degré précis de force, de lumière & de chaleur qui doit caractériser, & le Poète, & celui qui entreprend de nous le représenter?

Quoi qu'il en soit, notre Auteur croit qu'il en est souvent des Traducteurs comme des mauvais Généraux. » Les uns, dit-il, s'en prennent à leur langue, les autres à la fortune, quand il y a de mauvais succès. Nous croyons qu'il est plus de bons Généraux que de bons Traducteurs, & qu'il est peut-être moins difficile d'être l'un que l'autre, quoiqu'il n'y ait aucune comparaison entre la gloire que méritent les uns & les autres.

M. Batteux a cru devoir suivre d'autres principes dans la traduction des Satyres & des Epîtres,

» La traduction des Odes, dit-il,  
 » a dû se faire presque mot pour  
 » mot ; il m'a semblé que celle des  
 » Satyres & des Epîtres devoit se  
 » faire phrases pour phrases «.

Quant au texte Latin, il a suivi,  
 autant qu'il a été possible, les an-  
 ciennes leçons ; & il n'a adopté des  
 corrections modernes, que celles  
 qui lui ont paru indispensables, &  
 suffisamment autorisées.

Les petites Notes qu'il a placées  
 au bas du texte, ne sont que pour  
 achever d'expliquer ce qui pour-  
 roit n'être pas assez éclairci par la  
 traduction. Il eût été aisé de les  
 multiplier. Les Commentateurs  
 d'Horace offrent en ce genre de  
 quoi choisir.

Nous sommes obligés d'avertir  
 nos Lecteurs, que dès la première  
 Ode du Livre I. il y a une Note  
 qui n'est point exacte. Horace dit :

*Est qui nec veteris pocula Massici ,  
 Nec partem solidi demere de die  
 Spernit , nunc viridi membra sub arbutu  
 Stratus , nunc ad aqua lene caput sacra.*

Ce que le Traducteur rend ainsi :  
 » Quelques-uns sont charmés de  
 » l'excellent liqueur de Massique ;  
 » ils réservent une partie du jour  
 » pour se récréer, tantôt sous un  
 » feuillage épais, tantôt sur les  
 » bords sacrés d'une claire fontai-  
 » ne «. Puis il ajoute en note : *Sol-  
 idus dies*, jour rempli d'occupa-  
 tions sérieuses. *Solidus dies* veut di-  
 re simplement, le jour entier, &  
 rien autre chose.

Nous avouons que nous ne pou-

vons comprendre la Note de la  
 dernière Ode du même Livre. Il  
 y a deux fautes d'impression dans  
 la dernière strophe de cette Ode.  
 Voici cette strophe, & la traduc-  
 tion.

*Simplici myrto nihil allaboras,  
 Sedulus cura (curo), neque te ministrum  
 Dedecet Myrtus, neque me sub arcta  
 Vite libentem.*

» Le simple myrte suffit sans autre  
 » apprêt : il ne nous mellié pas,  
 » ni à toi, quand tu me sers à boire,  
 » ni à moi, quand je bois sous ma  
 » treille «. Après ces mots, *Sedulus  
 cura*, il y a en Note : *Par un excès  
 de zèle*. Paroles qui ne se rappor-  
 tent, ni au texte corrompu, ni au  
 texte rétabli, ni à la traduction,  
 & qui sont entièrement destituées  
 de sens. Nous ignorons aussi pour-  
 quoi le Traducteur n'a pas daigné  
 rendre le *Sedulus cura*.

L'unique moyen de faire con-  
 noître une traduction, c'est d'en  
 citer quelques morceaux ; & c'est  
 ce que nous allons faire sans aucune  
 affectation.

#### *Traduction de la IV<sup>e</sup>. Ode du IV<sup>e</sup>. Livre.*

#### A A U G U S T E.

*Il invite ce Prince à revenir à Rome  
 au plûtôt.*

» AIMABLE Protecteur des en-  
 » fans de Romulus, que les Dieux  
 » nous ont donné sans leur bonté, il  
 » y a trop longtems que vous êtes  
 O o o o iij

„ éloigné de nous. Vous aviez pro-  
 „ mis au Sénat un prompt retour :  
 „ acquitez votre promesse. Ren-  
 „ dez la lumière à votre Patrie. Dès  
 „ que nous voyons sur nous vos re-  
 „ gards aussi doux que le printems,  
 „ les jours sont plus rians, & le  
 „ Ciel plus serain. Telle qu'une  
 „ mère tendre qui rappelle par ses  
 „ prières & par ses vœux, un fils,  
 „ que les vents jaloux retiennent  
 „ pendant l'espace de plus d'une  
 „ année au-delà des mers ; elle a  
 „ toujours les yeux tournés vers le  
 „ rivage ; ainsi la Patrie pressée par  
 „ des tendres desirs, ne cesse de  
 „ redemander César. Dès qu'il est  
 „ parmi nous, le bœuf erre en su-  
 „ reté dans les Campagnes ; Cerès,  
 „ & l'heureuse Fécondité nourris-  
 „ sent les moissons ; le Commer-  
 „ çant vole sans inquiétude sur tou-  
 „ tes les mers ; la bonne foi craint  
 „ de s'attirer le moindre reproche ;  
 „ les chastes familles ne sont souil-  
 „ lées d'aucune tache honteuse ;  
 „ les loix & les mœurs ont banni  
 „ les crimes ; les mères trouvent  
 „ l'éloge de leur vertu dans les  
 „ traits de leurs enfans ; & la peine  
 „ suit de près la faute. Qui de nous,  
 „ lorsque César respire, craint le  
 „ Parthe ou le scythe, ou ces sol-  
 „ dats monstrueux qu'enfante la  
 „ Germanie ? Qui s'inquiète des  
 „ Guerres du cruel Ibérien ? Le  
 „ Vigneron paisible passe tout le  
 „ jour sur les côteaux, & s'occupe  
 „ à marier la vigne avec l'orme. Le  
 „ soir il revient avec joye boire le  
 „ vin qu'il a fait lui-même ; & à la  
 „ fin du repas, il vous célèbre com-

„ me un Dieu : il vous adresse ses  
 „ vœux, vous fait des libations de  
 „ vin pur, en mêlant votre nom  
 „ avec ceux de ses Lares, comme  
 „ on fait en Grèce ceux de Castor,  
 „ & du grand Hercule.

„ Puisiez-vous, Prince adorable,  
 „ faire durer long-temps ces heu-  
 „ reux jours ! Ce sont les vœux  
 „ que nous faisons à jeun, au lever  
 „ de l'aurore : nous les répétons le  
 „ soir, dans nos festins, quand le  
 „ soleil est plongé dans l'Océan.

Nous ne croyons pas que le  
 Traducteur ait dû rendre ces pa-  
 roles d'Horace :

*Divis orte bonis, optime Romula,  
 Gentis custos, &c.*

Par celles-ci. „ Aimable Prote-  
 „ ctteur des enfans de Romulus,  
 „ que les dieux nous ont donné  
 „ dans leur bonté. Il falloit tra-  
 „ duire : *Auguste, qui descendez des*  
*Dieux ; ou, issu du sang des Dieux.*  
 On sçait qu'Auguste passoit pour  
 descendre d'Enée, & par consé-  
 quent de Jupiter.

Nous n'examinerons pas la tra-  
 duction de cette Ode, non plus  
 que celle des autres morceaux que  
 nous citerons ; cet examen nous  
 conduiroit trop loin. Nous laissons  
 ce soin à nos Lecteurs, & au Pu-  
 blic qui assignera à cet ouvrage le  
 rang qu'il mérite dans la Républi-  
 que des Lettres.

Tout le monde connoît la Fa-  
 ble des deux Rats, qu'Horace a si  
 élégamment écrite dans la sixième  
 Satyre du second Livre, & que la  
 Fontaine a si heureusement imitée.

Voici comment M. Batteux l'a rendue.

» Un jour le Rat des Champs  
 » reçut dans son trou le Rat de  
 » Ville. C'étoient deux bons amis  
 » qui se connoissoient depuis long-  
 » tems. Le Rat des Champs mena-  
 » ger de son bien, vivoit *chiche-*  
 » *ment*. Cependant, quand il lui  
 » venoit un ami, il se mettoit en  
 » frais. Il fit part à son hôte de sa  
 » provision, de quelques pois chi-  
 » ches, d'un peu d'avoine qu'il  
 » gardoit. Il lui apporta même  
 » avec les dents des raisins secs, &  
 » un reste de lard demi-rongé. Il  
 » souffroit de le voir tâter de tout,  
 » mâcher de haut, & tâchoit d'ex-  
 » citer son appétit par la variété  
 » des mets. Pour lui, quoique  
 » maître du logis, content de quel-  
 » ques grains de bled ou d'ivraye  
 » qu'il grugeoit, il laissoit à l'étran-  
 » ger les mets délicats. Quand on  
 » fut à la fin du repas: comment  
 » pouvez-vous, dit le Citadin à  
 » son ami, vivre ainsi, mal à votre  
 » aise, dans un bois, sur un rocher?  
 » Quittez ces lieux sauvages, &  
 » venez-vous-en demeurer à la Vil-  
 » le: croyez moi. Aussi bien tout  
 » ce qui respire sur la terre est su-  
 » jet à la mort. Les grands, comme  
 » les petits, nul ne lui échappe.  
 » Jouissons de la vie tandis que  
 » nous l'avons. Elle est si courte!  
 » Ce discours toucha le Campa-  
 » gnard: il saute: le voilà hors de  
 » son trou, en marche, avec son  
 » Compagnon. Leur plan est d'ar-  
 » river la nuit, & de grimper par-  
 » dessus le mur. Ils arrivent à l'heu-

» re qu'ils souhaitoient. Ils font  
 » leur entrée dans une grande mai-  
 » son, où brilloient la Pourpre &  
 » l'Ivoire. Il y avoit des restes d'un  
 » grand souper de la veille, jettés  
 » dans des corbeilles à l'écart. Le  
 » Citadin place d'abord son hôte  
 » sur la Pourpre: puis, comme un  
 » Maître d'Hôtel qui a retrouffé sa  
 » robe, il va, vient, s'empresse: les  
 » mets se suivent. *En Rat de Cour*,  
 » il fait l'essai de tout, avant de  
 » servir. Le rustique enchanté de  
 » sa fortune, jouissoit, se croyoit  
 » heureux: mais voici bien une au-  
 » tre fête. Les portes *à deux bat-*  
 » *tant s'ouvrent* avec fracas. Les  
 » deux amis, de fuir, de courir  
 » tremblans par toute la salle: ils  
 » sont épards demi-morts. Autres  
 » allarmes: les chiens aboyent,  
 » toute la maison retentit. Cette  
 » vie ne me convient point, dit le  
 » Rat des Champs. Adieu, je m'en  
 » vais me rassurer dans mon trou,  
 » & me consoler avec mes lentil-  
 » les «.

Nous terminerons cet extrait  
 par une autre petite Fable, tirée  
 de la septième Epître du premier  
 Livre.

*Fortè per angustam tenuis nitedula (1)*  
*rimam*

*Reperat in cumeram frumenti; paslaque*  
*rursus*

*Ire foras pleno tendebat corpore, frustra.*

(1) D'autres éditions portent *Fulperu-*  
*la*, mot qu'on traduit par celui de *Re-*  
*nard*. Mais les Renards ne se nourrissent  
 point de bled, Note du Traducteur.

*Cui muscella procul: si vis, ait, effugere  
istuc,*

*Alacra cavum repetes arctum, quem ma-  
cra subisti.*

» Un Mulot à jeun s'étoit glissé  
» par une petite fente dans un muid  
» rempli de grain; & s'étant repu,  
» il vouloit en sortir par le même  
» endroit: tes efforts sont inutiles,  
» lui cria de loin une Belette: pour

» sortir de là, il faut être aussi min-  
» ce, que tu l'étois en y entrant ».

Cette traduction, qui est accom-  
pagnée du texte, est imprimée dans  
une forme très-commode; & les  
Libraires méritent des louanges  
pour le choix du papier & des ca-  
ractères: ils en mériteroient davan-  
tage, s'ils avoient été plus attentifs  
sur les fautes d'impression.

#### NOUVELLES REMARQUES SUR LA LITHOTOMIE,

*suivies de plusieurs observations sur la séparation du pénis, & sur  
l'amputation des mammelles, par M. PALLUCCI, Chirurgien, de l'A-  
cademie de Florence, & pensionnaire de Sa Majesté Imperiale. A Pa-  
ris, chez Guillaume Cavelier, pere, Libraire, rue S. Jacques, au  
Lis d'Or, 1750. vol. in-12. de 329 pp. planches détachées 5.*

C E volume est divisé en deux  
parties. Il s'agit dans la pre-  
miere des parties qui sont interes-  
sées dans l'operation de la Lithoto-  
mie, ou dans l'incision nécessaire à  
l'extraction de la pierre; & , pour  
faciliter l'intelligence de sa doctri-  
ne, l'Auteur a donné deux planches  
originales, dont la premiere re-  
présente sous differens points de  
vue la vessie, le rectum, & la moi-  
tié du bassin divisé verticalement.

Ce n'est pas en cela seul que M.  
Pallucci se distingue des Anatomi-  
stes qui l'ont precedé. Il donne une  
description de la figure de la vessie,  
& des divisions de ce viscere  
qui lui sont propres. Nous ren-  
voyons sur ce détail à l'ouvrage mê-  
me, nous contentant de remarquer  
qu'il y a, selon l'Auteur, *des vessies  
irritées qui n'ont gueres plus d'espace  
qu'il n'en faut pour contenir une noi-*

*fette*, observation qui merite toute  
l'attention des Operateurs.

M. Pallucci ne se borne pas à  
perfectionner la description de ce  
viscere, il porte son attention jus-  
ques au langage des Anatomistes,  
& des Chirurgiens. Il trouve repre-  
hensible le nom de col de la vessie  
que les premiers ont employé pour  
designer le canal par lequel l'urine  
sort de ce viscere; celui d'urethre  
lui paroît suffisant pour designer  
toute l'étendue de ce canal, & n'ex-  
poseroit point à des erreurs dange-  
reuses dans la pratique. Il condam-  
ne de même les termes de *haut ap-  
pareil*, *grand appareil*, &c. qu'em-  
ploient les Chirurgiens pour desi-  
gner les differentes methodes em-  
ployées pour l'extraction de la pier-  
re. Il les rapporte toutes à quatre  
especes auxquelles il donne les noms  
d'*Hypo-Kysto-tomie*, d'*Urethrotom-*  
*ie*,



*mie*, d'*Epi-Kyſteo-tomie*, & d'*Urethro-Kyſteo-tomie*, qui réellement donnent à ceux qui en ſçavent la valeur intrinſèque des idées plus nettes, & qui pourroient bien, malgré cet avantage, ne point faire fortune.

L'*Hypo-Kyſteo-tomie* comprend toutes les incifions faites au fond de la veſſie pour en tirer la pierre, & par conſéquent le *petit appareil*, dans lequel l'Auteur prouve que les anciens coupoient le fond de la veſſie. Elle comprend auſſi la méthode de M. Foubert, que M. Pallucci perfectionne, non ſeulement en donnant au malade une ſituation différente, mais en propoſant des inſtrumens différens de ceux qu'emploie l'Inventeur.

L'*Urethrotomie* comprend toutes les incifions faites à l'urethre, & par conſéquent le *grand appareil*, & l'Auteur fait au ſujet des inſtrumens qu'on y emploie des réflexions qui méritent l'attention des Lithotiſtes.

L'*Epi-Kyſteo-tomie* renferme toutes les incifions faites à la partie ſupérieure de la veſſie, & par conſéquent le *haut appareil*, dans l'uſage duquel, pour prévenir l'enpachement de l'urine, qui eſt le plus grand obſtacle à la guériſon de cette eſpèce d'incifion, l'Auteur propoſe de lui donner un écoulement en perçant le fond de la veſſie. Il propoſe auſſi la future dans cette opération. Si, dit-il, elle reuſſit dans la gaſtroraphie, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même ici,

*Oſtobre.*

lorsqu'on a donné à l'urine un paſſage libre?

Il range enfin ſous le nom d'*Urethro-Kyſteo-tomie* toutes les incifions qui comprennent une partie de l'urethre & de la veſſie d'un ſeul coup d'inſtrument. Il faut ſe ſouvenir qu'il nomme urethre tout le canal qui ſert à l'excretion de l'urine. Il donne en conſéquence beaucoup de louanges à la méthode de M. Goulart, Chirurgien de Montpellier, méthode que M. Pallucci a employée avec ſuccès pour faire en cette ville l'extraction de la pierre à un enfant. Il examine enſuite la méthode de M. Sharp, Chirurgien de Londres, & celle que pratique M. Morand; & remarque que, quand on veut faire ſur la ſonde une incifion à l'urethre & à une partie de la veſſie, le plus avantageux eſt de le faire de haut en bas, parce que l'oriſice de la veſſie ſe trouve plus dégagé, & peut par conſéquent être porté plus aifément vers le côté gauche; ce qui met à l'abri de l'inſtrument tranchant le canal déférent, le rectum, &c.

Il faut voir dans l'ouvrage même les raiſons ſur leſquelles l'Auteur ſe fonde pour rejeter l'uſage des lithotomes boutonnés, & des lithotomes cachés. Cependant il profite de quelques avantages qu'il reconnoit dans ces derniers; car il donne la deſcription de deux inſtrumens de ſon invention, au moyen deſquels on peut faire en toute ſûreté l'incifion de l'urethre

Pppp

& d'une partie du fond de la vessie. L'un d'eux est une espece de Lithotome, & l'autre lui sert de guide dans la vessie. On peut par le moyen de celui-ci pousser doucement en arriere la face posterieure de ce viscere, & empêcher par là que le tranchant du premier ne l'endommage; & quelques lignes marquées sur celui-ci donnent lieu de s'assurer de la grandeur de la playe qu'on veut faire par delà l'orifice. M. Pallucci décrit avec etendue la maniere de se servir de ces deux instrumens; & si on lui objecte que cette methode est trop compliquée, il repond que la simplicité est preferable dans les cas aisés, mais qu'elle est souvent dangereuse, surtout dans l'operation de la taille, où la structure des parties sur lesquelles porte, ou peut porter, l'instrument, exige de grandes precautions.

M. Pallucci donne aussi la figure d'un gorgeret courbe divisé en deux branches, & portant un bouton au bout pour ne pas blesser la vessie.

Nous ne dirons rien de ses reflexions sur l'usage des canrules, qu'il adopte, mais avec des precautions particulieres; & sur celui du rouleau, qu'il regarde comme nuisible à la réunion de la playe; il faut les lire dans le livre même.

Nous estimons aussi que ses remarques sur les bougies, sur l'amputation du penis, pour laquelle

il donne l'idée d'un bandage nouveau propre pour arrêter le sang, & sur l'amputation des mammelles, meritent l'attention des personnes de l'Art. Nous ne nous y arrêterons pourtant pas; ce que nous avons extrait concernant la lithotomie nous paroissant plus que suffisant pour engager à recourir à l'ouvrage même, où l'on trouvera plus d'erudition qu'il n'est ordinaire d'en trouver dans des traités de cette nature.

Nous remarquerons cependant avant de finir que l'Auteur a relevé une erreur des Anatomistes au sujet du sphincter de la vessie, si, comme il l'assure, elle n'en a point de particulier. Il pretend que c'est le muscle nommé *releveur de l'an*, & qu'il appelle *sphincter commun*, qui contribue beaucoup à resserrer l'orifice. Et ce n'est pas le seul service qu'il ait rendu à l'anatomie; il donne une idée distincte des arteres qui portent le sang à la vessie & aux parties voisines, & nomme *hypo-cystiques* celles qui partent de l'hypogastrique, & qui arrosent la face posterieure & le fond de la vessie, & *ischio-caverneuse*, celle qui, partant du même tronc, & passant derriere l'epine del'ischium, va se rendre aux corps caverneux, &c. Un grand trajet de cette artere se trouve representé dans une de ses planches.



## SOPRA IL TURBINE CHE LA NOTTE TRA GLI XI. &amp; XII.

Giugno del 1749, danneggiò una gran parte di Roma, Dissertatione del P. Ruggiero Giuseppe Boschovich della Compagnia di Gesù, dedicata a sua Eminenza il Signor Cardinale Silvio Valenti Segretario di Stato & Camerlengo di Santa Chiesa. In Roma, 1749. Appresso Nicolò & Marco Pagliarini. C'EST-A-DIRE: *Dissertation sur le tourbillon, qui endommagea une grande partie de la Ville de Rome la nuit du onze au douzième Juin de l'année 1749, par le P. ROGER JOSEPH BOSCHOVICH, de la Compagnie de Jesus, dédiée à son Eminence le Cardinal SILVIO VALENTI, Secrétaire d'Etat & Camerlingue de la Sainte Eglise. A Rome, 1749. Chez Nicolas & Marc Pagliarini, in-8°. pp. 224.*

**L**E Phénomène, dont il est question dans ce Livre, fit tant de ravage à Rome & produisit des effets si singuliers, que le Cardinal Valenti crut que ce seroit un objet digne de la curiosité & des spéculations des Scavans, si on en transmettoit la mémoire à la postérité par une exacte relation. Le P. Boschovich toujours porté à seconder les desirs de son Eminence, se chargea de cet ouvrage. Il y travailla avec tant de zèle & d'assiduité, qu'en vingt jours il fit les recherches & les observations nécessaires non seulement pour décrire le fait dans toutes les circonstances, mais aussi pour en rendre les raisons Physiques les plus probables. Il a divisé sa Dissertation en trois parties. Dans la première il expose simplement les faits appartenans au tourbillon, qui causa tant de dommage à Rome. Dans la seconde il compare ce phénomène avec d'autres semblables, dont il est fait mention dans les

Histoires & les Relations de Voyages. L'objet de la troisième est de rechercher ce que les Naturalistes anciens & modernes ont pensé de ces terribles phénomènes, d'en expliquer la nature & de rendre raison de leurs effets.

En recueillant les circonstances, qui ont accompagné ce tourbillon, l'Auteur s'est particulièrement attaché à celles qui pouvoient lui servir à connoître la forme sous laquelle il a paru, la vitesse avec laquelle il a passé, la force & la manière avec laquelle il a agi sur tous les corps, qui se sont trouvés sur son passage. Quant à la forme l'obscurité de la nuit n'a pas permis de la bien voir. Si cependant on en croit ceux qui disent avoir vu le phénomène il a paru sous la forme d'un nuage obscur, fort long, & très-élevé, qui jettoit à chaque instant & de tous côtés beaucoup de flammes. Des Muletiers qui étoient dans la rue au moment de son passage, ont dit avoir vu un

nuage fort haut d'où il sortoit de fréquens éclairs, qui passoit avec une rapidité surprenante. & qui n'étoit élevé de terre que de trois ou quatre pieds. La peur dont ils furent saisis les ayant obligé de se jeter à terre, ne leur permit pas de faire d'autres observations.

Les ruines des maisons, les arbres abbatus, & les autres vestiges, qu'il a laissés dans tous les endroits où il a passé, n'en ont que trop marqué la route. On n'a pas pu douter, qu'il ne se fut formé dans la mer voisine. On a suivi la trace depuis Ostie jusqu'à Rome. Mais l'Auteur n'a pas cru qu'il fut nécessaire de recueillir tous les effets surprenans qu'il a produits dans une si longue route; ceux qu'il a observés dans Rome, lui ont paru plus que suffisans pour faire connoître la nature & l'action de ce tourbillon. Il entra en cette Ville par un endroit situé entre la porte S. Paul & celle de S. Sebastien, où les murs forment un angle en dedans & entourent les jardins du Marquis Cavallieri. Delà décrivant une ligne droite au travers de la Ville, il sortit par l'angle Septentrional d'un grand carré, qui s'étend en dehors entre les deux portes Pie & S. Laurent, où étoit anciennement le *Castrum Pratorium*. De cette manière le tourbillon a passé par la partie de Rome la moins habitée, comme on peut le voir dans la Carte de M. Nolli. Sa course étoit très-rapide. Tous ceux qui l'ont senti passer par dessus leurs mai-

sons, ont dit, que son passage ne dura que peu de momens.

Ses effets sur les maisons furent en général de renverser les toits, d'abbattre les cheminées, de rompre les portes & les fenêtres, de soulever les planchers, de décaeler les chambres. Sa force ne se fit pas moins sentir sur les jardins & les vergers. Il déracina les vignes, il abbatit tous les arbres qu'il rencontra, & dans les endroits où son action fut plus violente, il rompit & enleva les chevrons des toits. Il les transporta à une distance considérable & les jeta contre des maisons fort éloignées. Il a fait de grandes ouvertures dans de certains murs, il en a jeté d'autres par terre, il a détruit & renversé des maisons tout entières.

Mais ce que notre Auteur a remarqué de particulier, c'est que de quatre murs parallèles, qui séparoient des jardins & qui étoient dans la même direction, que le cours du tourbillon, les deux du milieu sur lesquels il a passé à plomb, sont demeurés en pied; & les deux autres, qui étoient aux extrémités, ont été renversés en grande partie & sont tombés en sens contraire, c'est-à-dire, l'un vers l'autre & contre les murs du milieu. Dans la maison du Duc de Calerte, où il y avoit double châssis, les vitres du châssis intérieur étoient cassées en plus grande quantité, que celles du châssis extérieur. Il arriva dans le même endroit un autre accident assez singulier. Le tourbillon entra dans une chambre haute, où une

femme, qui prioit Dieu, avoit mis sa lampe sur le plancher. Il fit piroetter cette lampe sans l'éteindre, & en répandit l'huile tout à l'entour. Notre Auteur a observé en général que les bâtimens les plus élevés étoient ceux sur qui le tourbillon avoit le plus exercé sa fureur, & que plusieurs maisons, qui n'étoient que d'un étage, n'avoient presque point souffert. Il a observé encore que son action n'a pas été également forte dans tous les lieux où il a passé. Il y a eu, dit-il, des interruptions assez considérables, & on a pu remarquer que toujours après avoir rencontré un grand obstacle, c'est-à-dire, quelques bâtimens élevés & capables de résistance, il a causé dans les lieux suivans ou moins ou presque point de dommage. L'inspection des ruines des maisons & des autres effets de ce tourbillon a donné occasion à l'Auteur d'observer que depuis son entrée dans Rome jusqu'à sa sortie, son action a toujours été en augmentant. On a suivi ses traces au dehors de la Ville, mais on n'a pas pu déterminer le lieu où il s'est dissipé.

Le Peuple de Rome fut dans un grand étonnement à la vue de tant de défaits, il crut qu'on n'avoit point encore vu de tempête si terrible. Tous ceux qui ne sont pas versés dans l'Histoire, en auroient eu la même opinion que le peuple de Rome. Mais il ne faut que parcourir la seconde partie de l'ouvrage du P. Boschovich pour apprendre que ce phénomène n'avoit rien

de fort extraordinaire. On y voit en effet la description de plusieurs phénomènes semblables en quelques circonstances, mais plus terribles encore par leur force, leur durée, & par la grandeur des effets qu'ils ont produits. Le Sçavant Jésuite rapporte d'abord ce que différens Auteurs ont dit des Trombes de mer. Il cite Thévenot, qui en a donné une description dans son *Recueil des Voyages*; Montanari qui a publié sur la même matière un petit ouvrage intitulé *Delle forze a'Eolo*, en forme de Dialogue à l'occasion d'un ouragan épouvantable, qui ruina une grande partie du Veronois; Majora Auteur Anglois qui a écrit sur le même sujet, & il *signor Costantini*, qui a donné à la fin de son traité de *la vérité du Déluge Universel*, une Dissertation sur les Trombes de Mer. Il fait mention de la terrible tempête qu'essuyèrent à l'Isle de Cuba en Amérique quelques Vaisseaux commandés par Alvare Nunnez, dont on trouve la Relation dans le troisième tome de Ramusio. Il raconte d'après ce Voyageur, que le vent fut si violent, qu'il abbatit toutes les maisons & toutes les Eglises, & que les Compagnons de Nunnez ayant pris la fuite pour ne pas être entélevés sous les ruines des maisons, ils avoient été obligé de marcher sept ou huit ensemble s'embrassant les uns & les autres de crainte d'être emportés par la violence du vent.

Quand la tempête fut apaisée, Nunnez retourna au port, mais il

n'y trouva point les Vaisseaux ; il vit seulement quelques agrets dans l'eau. Il courut le long du rivage pour tâcher de découvrir ou les Vaisseaux ou quelques Matelots de son équipage , mais n'ayant rien trouvé, il se mit à chercher dans les montagnes. Il aperçut à un quart de lieue de la mer une chaloupe placée sur des arbres , & à dix lieues de là il retrouva deux cadavres des gens de son équipage , & quelques couvercles de coffres. Ces deux hommes étoient moulus de coups & tellement défigurés qu'on ne pouvoit pas les reconnoître. Il périt soixante hommes & vingt chevaux dans cet ouragan ; tout le Pays fut réduit dans un état affreux, les arbres étant abbattus, les montagnes brûlées & dénuées d'herbe & de verdure.

Le P. Boschovich raconte encore d'après Pétrarque & Macchiavel deux autres tempêtes non moins terribles. Celle dont parle Macchiavel commença dans la mer supérieure près d'Ancone ; traversa toute l'Italie & passant près de Pise alla se jeter dans la mer inférieure. C'étoit, dit-il, un tourbillon, qui dans toute sa course avoit deux milles de largeur. Il fit de si grands ravages par tout où il passa qu'on crut que c'étoit la fin du monde. L'Ammirati en a fait mention dans ses histoires Florentines, Liv. 23. Mais son récit diffère de celui de Macchiavel en ce qu'il ne donne au tourbillon qu'un cours de vingt milles. Le P. Boschovich concilie ces deux Auteurs en faisant remar-

quer, que comme l'Ammirati dit simplement que le tourbillon parut vers la contrée de Valdofa, son témoignage n'a rien de contraire à celui de Macchiavel, & qu'on ne peut pas en inférer que les effets de ce vent impétueux ne se fissent fait sentir bien au-delà de Valdofa.

Notre Auteur rapporte plusieurs autres exemples d'ouragans semblables, qu'il a tirés d'Ecrivains dignes de foi, & en tout ce qu'il cite, il a une attention particulière de faire observer les circonstances qui ont quelque singularité ou quelque rapport avec le phénomène qu'il entreprend d'expliquer. Il remarque entr'autres choses, que le mouvement de tous ces tourbillons est circulaire, que leur action est *attirante* & qu'il leur est ordinaire d'enlever des tuiles, des pierres, du sable, des animaux memes s'il s'en trouve sur leur passage, & toutes sortes de corps différens, & de les jeter à une distance très-considérable en manière de pluye. De-là il prend occasion d'expliquer les pluies prodigieuses dont parlent Tite-Live & Plin & plusieurs autres Auteurs, tant Historiens que Naturalistes.

Si un tourbillon, dit-il, passe sur un troupeau de moutons pendant qu'on est occupé à les tondre, ou sur un magasin de laine, ou plutôt sur un endroit où l'on aura étendu une grande quantité de laine pour la sécher, il arrivera, que ce tourbillon ayant enlevé la laine, la jettera ensuite par petits flocons à une certaine distance,

& on aura sujet de dire qu'il aura plu de la laine. Il en est de même des pluies de fer ; il suffira qu'un tourbillon ait passé sur une minière de ce métal , comme il y en a beaucoup dans les montagnes d'Italie , & le long des torrens qui roulent & entraînent avec eux beaucoup de grenaille de fer , & qu'il ait emporté & ensuite jetté une certaine quantité de cette grenaille , pour qu'on puisse dire qu'il est tombé une pluie de fer.

Il paroît d'abord qu'il y a un peu plus de difficulté à rendre raison des pluies de chair , de sang , & de lait. Mais ne peut-il pas arriver , dit notre Auteur , qu'un tourbillon passant par une boucherie , ou dans une Campagne où l'on vend de la viande pour le service d'une armée , en emporte quelques morceaux , & qu'ils tombent ensuite par leur propre poids ? En falloit-il davantage pour donner occasion aux Romains superstitieux d'inférer dans leurs Fables , qu'il étoit tombé une pluie de chair ? Le P. Boschovich n'ignore pas les diverses explications , que les Auteurs ont données des pluies de sang & de lait , mais il préfère celle que son tourbillon lui fournit comme étant la plus naturelle. Il croit d'ailleurs qu'il est inutile de se mettre beaucoup en peine d'expliquer ces sortes de phénomènes , persuadés qu'ils n'ont existé la plupart que dans l'imagination de ceux qui ont dit les avoir vus.

Il passe à la troisième partie de

sa Dissertation , où il se propose de discourir sur la nature , & les étranges effets des tourbillons de vent. Il observe qu'anciennement on divisoit ces phénomènes en trois différentes classes , que les uns étoient appelés *ἐνεπνίαι* *eknephia* par les Grecs , & *procella* par les Latins , les autres *τύφονες* , en Latin *vorax* ou *turbo* , les autres enfin étoient nommés *πρόσπνοες* , en Latin *prostr.* Les anciens étoient convenus de ces termes , mais ils varioient dans le sens qu'ils y attachoient. Le P. Boschovich expose le système d'Aristote , celui de Plin , & d'autres anciens Naturalistes. Il montre que l'origine que les anciens donnoient à ces trois espèces de vent , étoit presque la même que celle d'où ils faisoient naître les éclairs , les tonnerres , & les foudres , c'est-à-dire , que ces vents tiroient leur origine d'exhalaisons spiritueuses , chaudes & sèches , qu'on appelloit *Ενεπνίαι* le vent qui en sortant des nuées embrassoit un grand espace , qui étoit dégagé & épuré pour ainsi dire de toutes les parties de la nue , & qui étoit invisible à l'œil excepté dans ses violens effets ; que le *Τύφον* étoit un vent plus restreint que l'*Ενεπνίαι* qui tournoyoit en manière de tourbillon , & qui étoit accompagné de la nue , qui se mêloit , descendoit , & se mouvoit circulairement avec lui , que le *Πρόσπνο* étoit la même chose que le *Τύφον* lorsqu'il s'enflammoit. Le P. Boschovich remarque cependant d'après Gassendi que les Epicuriens

ont donné au Typhon simple le nom de *Preslere*, c'est-à-dire, que sous ce nom ils ont entendu un tourbillon de vent, qui ne jetoit point de flammes. Comme on peut le voir dans Lucrèce qui en donne une belle description.

Après cette savante exposition des systèmes des anciens, l'Auteur fait l'application de leur doctrine aux divers tourbillons qui ont paru de nos jours; il prétend que les tempêtes ordinaires au Cap de Bonne Espérance, qu'on appelle *Travados* sont des Ecnephies. Il suit sur ce point les idées de Varennes dans sa Géographie, de Duhamel, & du P. Hardouin dans ses notes sur Plinie. Il range dans la classe des *Typhons* presque tous les tourbillons qu'il a rapportés dans la seconde partie de son ouvrage; on ne peut pas disconvenir, dit-il, que toutes les Trombes de mer, que l'on voit descendre de la nue en forme de colonne, ne soient autant de Typhons. Mais pour ce qui est du tourbillon qui fait le sujet de ce Livre, il pense que c'étoit un Typhon qui de temps en temps se changeoit en *Preslere*: c'est-à-dire, que c'étoit une Trombe de mer dans son origine, qui ayant ramassé des exhalaisons sulphureuses en cheminant sur le continent, s'enflammoit de temps en temps & brûloit les objets qu'elle rencontroit. C'est ainsi que de simple *Typhon* l'ouragan devenoit *Preslere*. De ce principe il tire l'explication de tous les merveilleux effets,

qui ont été exposés dans la première partie de l'ouvrage.

Le Typhon a deux différens mouvemens, l'un par le moyen duquel il tourne continuellement sur lui-même, & l'autre par lequel il chemine & s'avance en droite ligne. Avec le secours de ces deux mouvemens on peut rendre raison de tous les effets du Phénomène arrivé à Rome, mais le P. Boschovich porte ses recherches plus loin. Il veut en expliquer l'action & toutes les propriétés par des raisonnemens fondés sur des expériences & les principes de la bonne Physique. Nous ne le suivrons pas dans toutes ces discussions. Nous ne pourrions en rendre compte dans cet extrait sans excéder les bornes qui nous sont prescrites. Plusieurs Auteurs ont tenté avant le P. Boschovich d'expliquer méthodiquement les trombes de mer & les tourbillons de vent qui causent de si grands ravages sur la terre. Le P. Lamy entr'autres en a donné un traité fort ingénieux, où il explique de la manière la plus claire & en même temps la plus satisfaisante ces deux espèces de phénomènes. Il ne paroît pas que le P. Boschovich en ait eu la moindre connoissance, outre qu'il ne le cite en aucun endroit de sa Dissertation, sa manière de procéder est entièrement différente; peut-être y auroit-il plus de précision & d'ordre, si l'Auteur n'avoit pas été si pressé de répondre aux désirs du Cardinal Valenti son



son protecteur. Le Livre est terminé par un Appendix, qui contient quelques observations sur plusieurs Iris qui parurent conti-

gues le même jour que l'Auteur alla reconnoître & examiner les ruines causées par le tourbillon.

*NOUVELLES OBSERVATIONS MICROSCOPIQUES, avec des découvertes intéressantes sur la composition & la décomposition des Corps organisés; par M. NEEDHAM, de la Société Royale de Londres, avec figures.* A Paris, chez Louis-Etienne Ganeau, Libraire, rue S. Severin, à S. Louis, & aux Armes de Dombes, 1750. volume in-12. de 570 pp.

L'ETUDE de l'Histoire Naturelle est une des plus satisfaisantes pour l'esprit humain, par le grand nombre de merveilles qu'il y découvre de jour en jour. Rien n'est surtout plus propre à ravir notre admiration que la gradation constante & uniforme qui se manifeste dans les ouvrages de la nature. Tout le monde sçait les curieuses découvertes de M. Trembley sur les Polypes d'eau douce; ces Etres singuliers qui se reproduisent & se multiplient à la manière des Plantes, & qui, comme les animaux, ont la faculté de se mouvoir d'un lieu à un autre: enforte qu'ils paroissent tenir un milieu entre le règne végétal & le règne animal, & adoucir, pour ainsi dire, le passage de l'un à l'autre. M. Needham entraîné par un goût décidé pour ce genre d'étude, se proposa de rechercher si on ne trouveroit pas des productions marines qui fissent voir en grand les propriétés admirables qu'on ne découvre bien dans les Polypes qu'à l'aide des Microscopes. Il avoit d'autant plus de raison d'espérer

d'y réussir que le célèbre M. de Jussieu & quelques autres Naturalistes avoient déjà trouvé que les Orties & les Etoiles de mer avoient la faculté, ainsi que les Polypes d'eau douce, de reproduire les parties qui leur avoient été enlevées. Voilà ce qui a donné naissance aux belles observations de M. Needham sur le Calmar, le Bernacle, la poussière des Plantes, &c. qui forment la première partie de cet ouvrage. Elles ont d'abord paru en Anglois à Londres en 1745, où elles firent beaucoup de bruit. Un sçavant Professeur de Leyde les traduisit en François & les fit imprimer en Hollande en 1747. M. Néedham en donne aujourd'hui une seconde édition enrichie de quelques nouvelles remarques. Ces observations sont suivies d'un autre ouvrage du même Auteur, qui contient des expériences & des idées nouvelles sur la génération, la composition & la décomposition des substances animales & végétales. Nous en rendrons compte dans un des Journaux suivans, nous bornant dans celui-ci à faire connoître

autant qu'on le peut par un extrait, les découvertes microscopiques qui forment la première partie de ce volume.

M. Needham commence par une description très-détaillée du Calmar, qu'il a examiné avec beaucoup d'attention. C'est un poisson qui ne diffère que fort peu de la Séche; il a comme elle un réservoir plein d'une liqueur noire dont il se sert pour troubler l'eau dans différentes circonstances. Au lieu de cette partie blanche, dure & opaque qui se trouve sur ce dernier animal & qu'on appelle communément os de Séche, le Calmar est recouvert d'une espèce de cartilage élastique & transparent, d'une figure oblongue comme l'animal. Il a dix cornes ou bras rangés autour d'une forte lévre circulaire & ridée qui renferme un bec d'une structure singulière. Deux de ces bras sont aussi longs que tout le poisson, tandis que les huit autres n'ont qu'un peu plus du quart de sa longueur. Ils sont tous terminés par des suçoirs qui ressemblent assez au calice d'un gland. Leur action consiste à attirer la proie du Calmar par une espèce de succion, & à la retenir ensuite par de petits crochets dont l'intérieur de l'anneau qui les termine se trouve hérissé. Notre Observateur a compté quelquefois plus de 100 suçoirs à un de ces petits bras, & plus de 120 à l'extrémité des longs bras; mais il est impossible d'en déterminer exactement le nombre, parce que dans les petits bras ils vont en

diminuant jusqu'à une petiteesse inconcevable, à mesure qu'ils approchent de leur extrémité. Il est aisé de voir que l'application de plus de mille suçoirs que l'animal fait agir en même temps, en entrelaçant ses bras les uns dans les autres pour bien saisir sa proie, doit l'emporter sur les efforts qu'elle pourroit faire pour lui échapper.

Au dedans du bec il y a une membrane qui par les différens contours qu'elle fait, forme une langue & un gosier. Lorsqu'elle est étendue elle est oblongue & n'a qu'un demi pouce de longueur & un dixième de pouce de largeur. Cependant elle est capable de contenir sans confusion neuf rangées de dents, chacune de 56, c'est-à-dire 504 dents qui sont de différente figure.

Le corps de ce poisson est formé principalement d'un étui cartilagineux, qui se termine inférieurement en une membrane très-fine: on voit au-dedans de cet étui, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le réservoir de cette liqueur noire dont nous avons parlé, un grand sac graisseux & différens ruyaux dont on ne peut guères déterminer l'usage. Nous sommes obligés de passer légèrement sur tous ces objets par la difficulté qu'il y auroit à nous faire entendre sans le secours des figures. Il suffira de dire que M. Needham a tâché de ne rien omettre dans sa description de ce qui pouvoit flatter la curiosité des amateurs d'Histoire Naturelle.

Notre Auteur avoit disséqué plusieurs Calmars sans y trouver aucune apparence de Laite ; ce ne fut qu'au mois de Décembre qu'il vit avec admiration que le réservoir & les vaisseaux qui contiennent la semence se formoient d'eux-mêmes insensiblement ; & il en examina les progrès avec soin. Il entend par vaisseaux seminaux, dans cet animal, de petits cylindres longs d'environ 6 lignes, qui nagent dans une liqueur qu'ils absorbent peu à peu à mesure qu'ils se forment. Lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité, ils paroissent fermés par les deux bouts. L'étui extérieur qui est transparent, cartilagineux & élastique renferme un autre tube aussi transparent qui fait effort en tous sens pour s'échapper. Ce tube contient à son extrémité supérieure une vis qui occupe plus du tiers de sa longueur : la vis tient à un suçoir qui couvre une espèce de barillet ou de coupe. Ce barillet est attaché par un ligament à une matière spongieuse qui occupe le reste du tuyau. Tel est l'appareil de cette machine singulière, dont on apperçoit distinctement toutes les différentes parties avec un bon Microscope.

Ces vaisseaux ou machines féminales du Calmar entrent souvent en action dès qu'elles sont débarraffées de la matière gluante qui les environne & exposées en plein air. Cependant on a communément le tems de les placer au foyer du Microscope avant que cette action commence ; & même pour

qu'elle s'exécute il faut humecter d'une goutte d'eau l'extrémité supérieure de l'étui. Alors on jouit d'un spectacle des plus surprenans. On voit la vis monter lentement, en rapprochant ses pas, & sortir par l'extrémité supérieure du tuyau. Elle est suivie du suçoir & du barillet. Dès que ces trois parties de la machine sont sorties, la substance spongieuse qui en s'élevant avoit laissé un vuide au fond du tuyau, s'élance dehors en un instant. Le suçoir se sépare aussitôt du barillet la substance spongieuse se dilate & devient cinq fois plus longue qu'auparavant, & le barillet répand la semence qui est composée de globules opaques très-petits qui nagent dans une matière séreuse, sans donner aucun signe de vie.

Voilà peut-être le phénomène le plus singulier que le Microscope nous ait manifesté. Au reste ces expériences ont été répétées un grand nombre de fois avec le même succès. Les curieux pourront aisément se satisfaire sur ce point, pourvu qu'ils aient de ces vaisseaux encore tout frais & qu'ils prennent les précautions que nous avons marquées. M. Needham a même conservé dans de l'esprit de vin quelques-unes de ces machines qui au bout d'un mois ne laissoient pas d'entrer en jeu comme auparavant. Un coup d'œil sur les figures ajoutera plus de clarté à ce que nous venons de dire que tous les détails que nous pourrions rapporter.

M. Needham croit avoir lieu de

penfer que ces machines fervent à l'impregnation des œufs de la femelle dans cette espèce d'animal, & qu'elles diffèrent des animalcules spermatiques en ce que ceux-ci ne font que des productions fécondaires & un simple effet des principes contenus dans la semence animale; mais cette idée se trouvera mieux développée dans la seconde partie de cet ouvrage.

La féconde découverte de M. Needham est sur la poussière contenue dans des capsules qui forment le sommet des étamines des fleurs. Presque tous les Naturalistes conviennent maintenant que ces poussières sont destinées à la fécondation des plantes & qu'étant tombées sur la tête du pistil, elles sont portées de-là jusqu'au germe qui est à sa base. Mais notre Auteur ayant disséqué plusieurs pistils & les ayant soumis à ses observations, il a toujours trouvé que le sommet du pistil étoit composé de rangées de petits mammelons qui ont à la vérité une ouverture proportionnée au diamètre des globules de poussière, mais qui se terminent en tuyaux coniques d'une petitesse inconcevable. De là il fut induit à conjecturer que cette poussière étant tombée sur les mammelons du pistil y souffroit une espèce de dissolution, enforte qu'il n'y avoit que les parties les plus subtiles qui fussent admises dans le style & conduites jusqu'à l'ovaire. Peu de temps après observant une infusion de poussières des étamines du Lys il crut y appercevoir des chan-

gemens qui confirmoient sa conjecture. Enfin il plaça de la poussière fraîche de cette plante au foyer de son Microscope, & l'ayant humectée d'une goutte d'eau, il vit distinctement dans l'espace d'une seconde, s'élancer d'un grain de poussière une trainée de globules ou plutôt une substance filamenteuse toute rachée de petits points noirs. Cette substance s'agitoit de différentes manières pendant le temps de l'action qui ne duroit guères qu'une seconde. Il a répété ces expériences sur les poussières d'un très-grand nombre de plantes, & toujours avec le même succès. Mais la poussière des citrouilles est celle qui lui a donné le plus de satisfaction, tant parce que les globules en sont plus gros que parce qu'on y apperçoit deux ou trois taches lumineuses qui en changeant continuellement de place rendent plus sensible le jeu de cette admirable machine. Il arrive quelquefois que deux grains étant contigus, l'action de la matière dardée par l'un d'eux repousse l'autre à une distance égale à 6<sup>ou</sup> 7 fois son diamètre. Il y a tout lieu de croire que l'eau facilite l'action de ces grains de poussière & des vaisseaux du Calmar dont nous avons parlé, en détruisant le peu de résistance qui s'oppose à l'énergie de la force intérieure, lorsque ces machines sont parvenues à leur maturité.

Le troisième objet des observations de M. Needham est le blé gâté par la nielle. On sçait que c'est une maladie du blé, qui en

détruit la substance farineuse. On en distingue deux espèces. Dans la première le grain paroît rempli d'une poussière noire & fort fine. Dans la seconde qui est la plus commune on ne trouve qu'une substance blanche composée de longues fibres réunies ensemble. Notre Auteur fit infuser dans l'eau cette dernière espèce de blé niellé pour en séparer les filamens afin de les observer plus aisément. Il fut bien étonné de les voir en un instant prendre vie & se mouvoir régulièrement ; de sorte qu'ils paroissent de véritables anguilles. On peut regarder cette expérience comme bien constatée, puisqu'elle a été répétée très-souvent en différens lieux & toujours avec le même succès. Il faut observer seulement que lorsque les grains sont encore récents & humides, il suffit de leur appliquer de l'eau pour les mettre en jeu ; mais quand ils sont desséchés il est nécessaire de les laisser macérer dans l'eau pendant quelques heures.

M. Needham a gardé pendant deux ans entiers quelques-uns de ces grains niellés qui après ce long espace de temps ne laissoient pas de faire voir les mêmes phénomènes que ci-devant. Il avoit d'abord formé différentes conjectures sur l'origine de ces animalcules, mais après plusieurs expériences qu'il a faites dans la suite, il a trouvé que leur génération devoit s'expliquer par les memes principes que celle des autres animaux Microscopiques, dont il fera parlé fort au

long dans la seconde partie de cet ouvrage.

Voilà des particularités bien surprenantes d'un monde qui échappe presque entièrement à nos yeux ; & il y a tout lieu de croire que nous y découvrirons bien d'autres merveilles, s'il nous étoit possible de franchir des bornes que nous sommes déjà parvenus à reculer avec tant de succès.

M. Needham rapporte ensuite des observations qu'il a faites sur une espèce particulière de Scarabée qui se trouve sur le narcisse & qui a toute la surface du corps ornée & couverte d'écailles de différentes couleurs, semblables à celles qui se trouvent sur les ailes de papillon. Il fait aussi des remarques sur les œufs de la Raye, d'où il paroît résulter qu'ils sont fécondés avant que de sortir du corps de l'animal, à la différence de ceux des autres poissons, dont la fécondation ne s'opère qu'après que les femelles les ont déposés.

Notre habile Observateur donne après cela une description fort curieuse du Bernacle. C'est un poisson renfermé dans une coquille bivalve, adhérente aux vaisseaux & aux rochers par un long pédicule noirâtre & cylindrique. La tête de cet animal est garnie d'une vingtaine de cornes qui forment des courbes irrégulières renfermées les unes dans les autres, en sorte qu'elles vont toujours en diminuant. Leur côté concave est hérissé de touffes de poils qui ont assez la figure de brosses. Le poisson fait sortir tou-

res les cornes, ou les retire à volonté, & en les agitant diversement, il forme dans l'eau un courant qui entraîne auprès de lui la proie dont il se nourrit.

Nous craindrions d'ennuyer le Lecteur si nous entrions dans un détail qu'il entendroit difficilement sans le secours des figures. Nous ajouterons seulement que ce qu'il y a de plus singulier dans cet animal c'est qu'il le multiplie par une vraie végétation comme les polypes d'eau douce de M. Tremblay. On en voit qui sont joints par l'extrémité de leur pédicule & d'autres qui poussent des rejettons par différens endroits de leur corps; ce qui paroît élégamment exprimé dans les figures auxquelles nous renvoyons le Lecteur.

Il nous reste encore à parler des observations de M. Needham sur les prétendus embryons de sole qu'on trouve sur une espèce de chevrettes. C'est une opinion commune sur les côtes de France, d'Angleterre & de Portugal, que les soles sont produites par une espèce de chevrettes, & même les Pêcheurs de Portugal donnent à ces derniers animaux le nom de chevrettes porte-soles. Ce sentiment paroît d'ailleurs confirmé par les observations de M. Deslandes qui ayant fait mettre un grand nombre de Chevrettes vivantes dans un baquet d'eau y trouva au bout de 12 à 13. jours huit ou dix petites Soles. Il mit ensuite des Soles dans de l'eau où il n'y avoit aucune Chevrete; elles y déposè-

rent bien leur frais, mais il n'en sortit aucune nouvelle Sole. Ces expériences ont fait conclure à M. Deslandes que les petites vessies qu'on trouve sur les chevrettes contiennent des embryons de Sole qui ne peuvent éclore que ces œufs ne soient attachés à des chevrettes. Sur quoi M. Needham remarque judicieusement que pour mettre cette conséquence dans un plus grand jour, l'Observateur auroit dû compter le nombre de ces Embryons sur une petite quantité de Chevrettes & comparer l'augmentation des Soles vivantes avec la diminution des Embryons, & de plus encore mettre à part un certain nombre de ces Embryons pour les examiner tous les jours au Microscope afin de pouvoir nous instruire de leurs progrès successifs, jusqu'au temps où ils seroient éclos. Le peu de séjour que notre Auteur a fait sur les côtes de la mer, ne lui a pas permis de se livrer à ces observations; mais il a eu occasion d'en faire plusieurs autres à ce sujet, qui paroissent avoir échappé à M. Deslandes. L'une des plus remarquables est qu'il a trouvé constamment sur l'embryon Sole un animalcule, qu'il croit lui être attaché par un petit ligament destiné à lui porter sa nourriture. Cet animal est de la grosseur d'un grain de sable, il a seize jambes, deux petites antennes, deux yeux qui s'élèvent comme ceux des Chevrettes. M. Needham seroit assez porté à croire que c'est une Chevrete dans son premier état, qui peut-être doit éprou-

ver plusieurs changemens avant d'arriver à la perfection, que le prétendu Embryon Sole n'est qu'une matrice, & que tous les globules du frai qui y est contenu sont autant d'œufs qui donnent successivement issue aux embryons qu'ils renferment.

Au reste notre Auteur ne présente ces réflexions que comme des doutes & il est bien éloigné de se décider sur de simples probabilités. Il exhorte les curieux qui se trouvent sur les côtés de la mer, à examiner ce sujet avec autant d'attention qu'il en mérite. Il termine enfin ses observations par une description de la langue du Léopard. Elle est fourchue & travaillée avec un art admirable, ce qui met

cet animal en état de saisir facilement la proie dont il se nourrit. Vue au Microscope elle paroît dentelée sur les bords comme une scie, & sillonnée sur toute sa surface convexe. La seule inspection de la figure en donnera une idée plus claire que tous les détails où nous pourrions entrer.

Il est à souhaiter que M. Needham continue de s'appliquer à des recherches aussi curieuses. Il a tout lieu d'espérer d'y réussir, si la patience, l'adresse & la sagacité réunies ensemble, sont des titres suffisans pour prétendre au succès. On en verra de nouvelles preuves dans la seconde partie de cet ouvrage, dont nous nous empresserons de rendre compte.

*HISTOIRE DE L'EGLISE, VILLE ET DIOCESE DE BESANÇON, qui comprend la suite des Evêques de cette Métropole depuis la fin du second siècle, leurs vies, leurs actions, &c. La discipline ancienne de cette Eglise & les changemens qui y sont arrivés, &c. Par M. F. J. DUNOD DE CHARNAGE, Ecuyer, ancien Avocat en Parlement, & Professeur Royal en droit Canonique & Civil dans l'Université de cette Ville; deux Tomes in-4<sup>e</sup>, le premier 697 pag. le second pp. &c. A Besançon, 1750.*

L'EXACTITUDE avec laquelle M. Dunod a éclairci les antiquités de sa Patrie dans son Histoire des Sequanois, faisoit désirer depuis longtemps qu'il voulût bien nous faire part de ses recherches sur l'Histoire Ecclesiastique de Besançon; il s'y est enfin déterminé & avec d'autant plus de zèle, que toutes les Archives du Pays lui ayant été ouvertes, il s'est flatté d'y avoir fait des découvertes qui

avoient échappé à ceux qui avant lui avoient travaillé sur la même matière.

Son ouvrage est divisé en deux volumes. Dans le premier dont nous allons rendre un compte sommaire, il a renfermé tout ce qu'il a pu, dit-il, apprendre de certain, sur les Evêques de Besançon, sur le Chapitre Métropolitain, sur la fondation des Abbayes, sur l'établissement de divers Ordres Reli-

gieux répandus dans le Diocèse de Besançon, ainsi que sur ce qui est arrivé de plus remarquable dans cette Ville depuis qu'elle a été déclarée Imperiale, & que l'Evêque a joui du titre de Prince de l'Empire. M. Dunod donne dans le second des notions & des éclaircissemens sur ce qui concerne le Clergé du Diocèse. On y trouve aussi diverses observations Historiques & Littéraires qui n'ayant aucun rapport avec l'Histoire Ecclésiastique de Besançon, auroient dû naturellement entrer dans celle des Séquanois. Mais il a cru que les choses curieuses & instructives devoient toujours être bien reçues quoique hors de leur place; d'ailleurs il nous apprend que la plupart de ces observations roulent sur des découvertes qu'il a faites depuis la publication de cette première Histoire.

Comme il y avoit déjà parlé des cinq premiers siècles de l'Eglise de Besançon, & des Abbayes Nobles de la Franche-Comté, en faveur de ceux qui ne pourroient, ou ne voudroient pas y recourir, ou même pour rendre celle-ci plus complete, il a cru devoir donner dans le premier Tome un abrégé de ce qu'il a déjà dit sur les Vies des Evêques de Besançon.

Le compte que nous en avons rendu dans notre Journal du mois d'Octobre 1735, en parlant de l'Histoire des Séquanois, nous dispensera de nous arrêter sur cet abrégé; nous remarquerons seulement que M. Dunod l'a enrichi

de quelques Dissertations sur plusieurs points de Critique qui tous ont rapport à des faits arrivés jusqu'au sixième siècle.

La plus remarquable de ces Dissertations, est celle qui roule sur l'Episcopat de S. Ferréol. L'Auteur entreprend d'y prouver, que non seulement ce S. Martyr a été l'Apôtre de Besançon, ce que personne ne conteste, mais qu'il en a été même le premier Evêque. Il s'objecte à la vérité que Hugues I. qui vivoit dans le onzième siècle, & qui a été un des plus grands personnages qui aient occupé le siège de cette Ville, l'a rayé du nombre de ses prédécesseurs dans le Catalogue qu'il nous en a laissé. Mais M. Dunod soutient que cet Evêque n'en a usé ainsi, que dans la fausse persuasion où il étoit, que S. Ferréol ayant été envoyé à Besançon par les premiers Evêques de Lyon qui sont regardés comme les Apôtres de la France, il ne pouvoit le compter parmi les Evêques de Besançon, sans déroger à l'indépendance de son siège.

Au reste quoiqu'à mesure qu'on s'éloigne de l'origine de cette Eglise, la suite de ses Evêques devienne plus aisée à retrouver, cependant depuis le sixième siècle jusque vers le huitième, on y rencontre encore quelques obscurités sur lesquelles M. Dunod nous donne des conjectures, qui marquent au moins l'étendue de ses recherches. Sa grande érudition lui fournit le moyen de rendre à sa Patrie plusieurs Evêques dont les anciens Catalogues



Catalogues ne font pas mention ; & il prétend que si on compare les différentes preuves sur lesquelles il établit leur succession avec celles que les autres Eglises donnent de leurs premiers Pasteurs, l'on en trouvera peu qui ayent des garands aussi surs & en aussi grand nombre pour l'Histoire des temps reculés, que l'Eglise de Besançon.

On ne doit donc pas être surpris de le voir souvent d'un avis tout opposé à celui de plusieurs Ecrivains Célèbres qui ont parlé de ses Evêques. C'est ainsi, pour en donner un exemple, qu'il fait voir que le P. Mabillon trompé sans doute par la ressemblance des noms, ou par quelque Manuscrit, a confondu le nom de Nicet avec celui de Miget, & que de ces deux Evêques il n'en a fait qu'un seul. Cependant les Légendes, & les Catalogues des Evêques de Besançon les distinguent parfaitement ; & S. Miget s'y trouve toujours placé immédiatement après S. Donat. Il est vrai qu'on ne sçait pas le temps de la mort du premier ; mais il est du moins certain qu'il vivoit encore en 665, c'est-à-dire, au temps de la mort du troisième Abbé de Luxeul, au lieu que l'Episcopat de Nicet remonte jusqu'à la fondation de ce Monastère.

Une des plus grandes singularités de l'Eglise de Besançon, est que jusqu'au temps, où cette Ville a passé sous la domination de la France, elle a toujours eu deux Cathédrales ; l'une consacrée à S. Jean,

*Octobre,*

& l'autre à S. Etienne. Les Chanoines de ces Cathédrales ayant sans cesse entr'eux des contestations sur la prééminence, on réunît en 1253 les deux Chapitres en un seul, & sous un même Doyen ; ce qui n'empêcha pas les Chanoines de continuer à faire l'Office dans celle des deux Eglises, à laquelle ils se trouvoient attachés. Mais depuis que la nécessité de bâtir une Citadelle a obligé de raser l'Eglise de S. Etienne, les Chanoines qui la desservoient, font conjointement l'Office avec ceux de l'Eglise de S. Jean.

M. Dunod toujours attentif à faire connoître les anciens usages de son Eglise, observe que comme jusque vers le cinquième siècle, il n'y avoit de Baptistères que dans les seules Eglises Cathédrales, pour conserver encore la supériorité que celle de Besançon a sur les Eglises Paroissiales de la Ville, excepté le cas de nécessité, on ne baptise point ailleurs que dans la Cathédrale pendant les Octaves de Pâques & de la Pentecôte, qui étoient les seuls temps auxquels il fut permis autrefois d'administrer le Batême aux Cathécumènes.

Comme le titre d'Archevêque étoit déjà donné aux Evêques des grandes Métropoles du temps de S. Miget, qu'il fut bientôt après communiqué à tous, & que c'est probablement, dit il, ce Prélat, qui le premier obtint du S. Siège le droit de porter le *Pallium* ; L'Auteur se croit suffisamment fon-

R r r r

dé à donner le titre d'Archevêque aux Successeurs de S. Miget. Il observe en même temps qu'à l'exemple de l'Evêque d'Autun premier Suffragant de l'Eglise de Lyon, l'Evêque de Lausanne qui a le même rang dans la Métropole de Besançon, jouit aussi du privilège de porter le *Palium*. Sans doute, dit-il, qu'il aura été accordé aux deux premiers Suffragans de ces grandes Métropoles les plus anciennes des Gaules, comme ayant une partie de l'autorité de leurs Métropolitains pendant la vacance de leurs sièges.

Quoique dans les anciens Catalogues jusqu'au septième siècle, le nom de tous les Evêques de Besançon, soit précédé de la Lettre Majuscule S qui signifie *Sanctus*, cependant comme jusqu'au septième siècle, le titre de *Saint*, n'étoit qu'un titre d'honneur, qu'on donnoit alors à tous les Evêques, & qui dans la suite a été réservé aux seuls Successeurs de S. Pierre; M. Dunod avertit, qu'il n'a donné la qualité de *Saint*, qu'à ceux d'entre les Evêques de son Eglise, qui y ont été reconnus pour tels, & dont elle solemnise la mémoire.

Après avoir raconté les principaux événemens de la Vie d'Hugues I. Archevêque de Besançon, Prélat dont il a déjà été parlé ci-dessus, notre Historien interrompt ici les Vies de ses Successeurs pour examiner, quelles étoient les prérogatives de la dignité de Prince de l'Empire, qui leur fut accordée vers ce temps-là.

Il a fait voir dans son Histoire des Séquanois, que le Royaume de Bourgogne étant passé en 1032 à l'Empereur Conrad, les Evêques de sa dépendance obtinrent de l'Empereur Henry son fils & son successeur, l'investiture des droits Royaux dans leurs Villes Episcopales avec la qualité de Princes, ou de Comtes. Or quoiqu'on ignore l'époque précise dans laquelle les Archevêques de Besançon obtinrent ces droits, il n'est pas douteux, si on en croit M. Dunod, qu'ils ne leur furent dès lors accordés, puisqu'il paroît par les monumens de ce temps là, qu'ils exercoient tous les droits Régaliens dans la Ville de Besançon; on voit même qu'ils avoient de Grands Officiers comme les autres Princes de l'Empire, un Maréchal pour les fonctions Militaires, un Chambellan, un Echançon, un Maître d'Hôtel, un grand Veneur, & que ces offices étoient héréditaires, qu'ils étoient dotés & tenus en fief. Or comme il est constant par plusieurs titres, que l'Archevêque Hugues avoit ces mêmes Officiers, M. Dunod en conclut, que cette Dignité fut conférée sous son Episcopat aux Archevêques de Besançon.

Après avoir exposé le nombre des Chapitres, des Cures, en un mot tout ce qui regarde l'état de l'Eglise de Besançon dans le onzième siècle, il reprend la suite des Evêques, sans cependant se faire aucun scrupule de la couper toutes les fois qu'il se présente tous fa main quelque matière qui lui pa-

roit digne de la curiosité du Lecteur.

En parlant de la fondation de divers Ordres Religieux qui s'établirent alors dans la Ville ou dans le Diocèse de Besançon, il observe, qu'avant de consacrer une Eglise, on commençoit par s'assurer, que le terrain sur lequel elle étoit bâtie, étoit exempt de toutes servitudes, & que lorsqu'il se trouvoit chargé de Cens, ou d'autres devoirs Seigneuriaux, la piété de ceux à qui ils étoient dus, les portoit à se desister de ces sortes de droits. *Mos est Ecclesiasticus*, dit un Archevêque de Besançon, *non facere Dédicationem in aliquo loco, nisi liber sit.*

Cette Eglise, quoique selon M. Dunod, distinguée de tout temps par la régularité & la modestie de son Clergé, ne fut pas exempte d'un abus qui faisoit depuis longtemps le sujet des gémissemens de tous les gens pieux & éclairés; mais abus si enraciné parmi le commun des Ecclésiastiques, que toute l'autorité des Supérieurs fut long-temps dans l'impossibilité de le supprimer du moins entièrement. Nous parlons de la scène scandaleuse qu'on donnoit surtout dans la plupart des Eglises Collégiales, sous le nom de la *fête des Fous*.

Les deux Cathédrales & les deux Collégiales de Besançon la célébroient pendant les fêtes de Noël, les Prêtres le jour de la S. Jean, les Diacres & les Soudiacres le jour de la S. Etienne, les Enfans de Chœur & les Chantres

le jour des SS. Innocens. Les deux Cathédrales choisissoient un de leurs membres, à qui elles donnoient le titre de Cardinal, & les deux Collégiales aussi un des leurs qu'ils qualifioient d'Evêque ou d'Abbé; ces personnalités étoient nommées *les Rois des fous*. Ils siégeoient à la première place du Chœur, donnoient des Bénédictions; on leur y rendoit des hommages bouffons, & on célébroit leur élévation par des chants aussi bizarres que ridicules. Le bas chœur occupoit les hautes formes, & revêtu d'habits grotesques, conduisoit en cavalcade son Roi par la Ville. Quand celles des différentes Eglises se rencontroient, *elles se chantoient poudres*, & en venoient quelquefois aux mains. Cet abus dura à Besançon jusqu'en 1518, qu'il fut supprimé du consentement de toutes les Eglises de la Ville, à l'occasion d'un combat sanglant, qui se fit sur le pont entre deux de ces Cavalcades.

M. Dunod rapporte encore un autre usage moins indécent à la vérité, mais qui ne marque pas moins la simplicité de ces temps-là. En vertu d'une fondation faite en 1452. par le Doyen des deux Cathédrales, on y célébroit tous les ans le Mercredi des Quatre Temps de l'Avent un Messe solennelle, dans laquelle on représentoit, dit l'Auteur, le Mystère de l'Incarnation de la manière suivante. On dressoit un petit théâtre avec un prie-Dieu couvert d'un tapis. On habilloit proprement une fille de

» dix à douze ans , qui devoit re-  
 » présenter la Vierge. Un enfant  
 » de Chœur étoit aussi vêtu avec  
 » des ailes pour représenter l'An-  
 » ge Gabriel. L'une & l'autre étoient  
 » placés sur le théâtre . . . . A l'E-  
 » vangile *Missus est* , le Diacre ne  
 » recitoit que la Narration. L'En-  
 » fant de Chœur chantoit gracieu-  
 » sement les paroles que l'Ange  
 » Gabriel dit à Marie , lorsqu'il lui  
 » annonça le Mystère de l'Incarna-  
 » tion : *Ave Maria gratia plena* ,  
 » *Dominus tecum*. La jeune fille ré-  
 » pondoit : *quomodo fiet illud* , &c.  
 » & finissoit par ces mots : *Ecce an-*  
 » *cilla Domini* , *fiat mihi secundum*  
 » *Verbum tuum*. Après que l'Ange  
 » avoit chanté , *Spiritus Sanctus su-*  
 » *perveniet in te* , &c. , on faisoit  
 » descendre sur la Vierge une Co-  
 » lombes par une corde attachée  
 » aux galleries de l'Eglise , où étoit  
 » placé un Vieillard qui représen-  
 » toit le Pere Eternel . . . . Cette  
 » cérémonie , continue notre Hi-  
 » storien , s'est pratiquée jusqu'à  
 » l'an 1704 , temps auquel on la  
 » supprima à cause des clameurs  
 » & du tumulte , qu'elle occasion-  
 » noit dans l'Eglise dans le temps  
 » qu'on faisoit descendre la Co-  
 » lombes sur la Vierge.

Du reste , on verra dans tout le  
 cours de cette Histoire , que les  
 droits Régaliens dont les Archevê-  
 ques de Besançon jouissoient en  
 qualité de Princes de l'Empire ,  
 furent une suite continuelle de  
 divisions & de brouilleries entre  
 l'Archevêque & les Bourgeois de  
 la Ville ; surtout depuis que les

Empereurs ayant senti qu'il étoit  
 de leur intérêt de s'attacher les  
 derniers , leur eurent accordé la  
 police de la Ville , & plusieurs au-  
 tres droits qui diminueoient con-  
 sidérablement l'autorité de l'Arche-  
 veque , qui pour lors étoit revê-  
 tu de ce titre ; & en avoit porté ses  
 plaintes au Concile de Bâle ; les  
 Peres du Concile écrivirent à l'Em-  
 pereur dans les termes les plus forts  
 pour le prier d'employer son au-  
 torité en faveur de l'Archevêque ;  
 ainsi sur les ordres de ce Prince ,  
 & dans la crainte que si l'Arche-  
 veque venoit à jeter un interdit  
 sur la Ville , ce qui étoit déjà ar-  
 rivé plusieurs fois , cet interdit ne  
 fut soutenu par le Concile , les Ci-  
 toyens entrèrent en composition  
 avec l'Archevêque , & firent en  
 1435. un traité qui ramena les  
 choses à l'état ancien. Le Concile  
 de Bâle ayant approuvé ce traité ,  
 commit pour veiller à son exécu-  
 tion , l'Eveque de Genève , l'Abbé  
 de S. Claude , & l'Official de Lyon.

Cependant insensiblement les  
 Bourgeois se relevèrent de ce traî-  
 té , & malgré les interdits & les  
 censures Ecclésiastiques que les Ar-  
 chevêques de Besançon appelloient  
 souvent à leur secours , ces Pré-  
 lats se virent enfin réduits au seul  
 titre de Prince de l'Empire , tan-  
 dis que les Bourgeois eurent toute  
 la réalité du pouvoir ; principale-  
 ment depuis que la Ville eut ob-  
 tenu les privilèges attachés aux  
 Villes libres & Impériales avec le  
 droit d'envoyer ses Députés aux  
 Diètes.

Jusqu'en 1499. tous ceux qui jusqu'alors avoient tenu le Siège de Besançon , s'étoient maintenus dans la possession du droit exclusif de faire seuls battre monnoye dans leur Diocèse ; mais sur les représentations des trois Etats , qui se plaignirent , que ce droit rendoit les espèces si rares dans le pays , qu'on étoit obligé d'y recevoir celles des Provinces étrangères pour un prix au-delà de leur valeur , il fut convenu que dans la suite le Duc de Bourgogne & ses successeurs , pourroient dans toute la Province , & même dans le Diocèse de Besançon , à l'exception de la Métropole seule , faire fabriquer toutes sortes d'espèces d'or & d'argent. Le même droit ayant été accordé en 1537. par l'Empereur Charles V. aux Bourgeois de Besançon , ils eurent l'attention de faire de si belles espèces & de si bon aloi , que la Monnoye de l'Archevêque tomba , & que dès-lors il lui fut impossible de la relever.

Les Empereurs les successeurs pensant comme ce Prince , que l'Archevêque leur seroit moins utile que les Bourgeois pour s'assurer de Besançon , & même du Comté de Bourgogne , ont continué , dit M. Dunod , à les favoriser & à leur accorder de nouveaux privilèges , en sorte que l'Archevêque se trouvoit presque entièrement dépouillé de sa juridiction temporelle , lorsqu'en 1674 elle est enfin , dit notre Auteur , remontée à sa source par la réunion

à la haute souveraineté. Si , continue-t-il , le familles qui étoient en possession de gouverner , perdirent à ce changement , la Ville en général y gagna beaucoup. Les Lettres , les Sciences & les Arts y fleurissent plus que jamais ; elle est devenue beaucoup plus commerçante , ses richesses se sont considérablement augmentées , comme on peut le voir par le nombre & la beauté des édifices qui y ont été construits depuis qu'elle est à la France.

Mais une chose dont on ne peut faire trop honneur à ses habitans , est l'attachement qu'ils ont toujours eu pour la Religion. Il faut voir dans l'Auteur même avec quelle prudence , & quel courage ils seurent se défendre contre toutes les tentatives que les émissaires de Luther & de Calvin firent pour y répandre leurs erreurs , & même pour s'emparer de la Ville , à la faveur de la jalousie continuelle qui régnoit entre l'Archevêque & les Citoyens.

Nous avertirons en finissant que M. Dunod n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit nous instruire des privilèges de l'Archevêque & des Eglises Collégiales de la Ville de Besançon. Ceux dont jouissent encore aujourd'hui les Chanoines de la Cathédrale sont très remarquables. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de 60 ans & qu'ils ont d'ailleurs quelque infirmité très-prouvée , il leur est permis de choisir un coadjuteur , qui leur succède de plein droit après leur mort , & qui

de leur vivant fait toutes leurs fonctions. Ils ont le droit d'avoir un Autel portatif, avec la faculté de pouvoir y faire dire la Messe dans tout le Diocèse ; de se choisir tel Confesseur qu'il leur plaît , & de l'approuver à cet effet, même pour les absoudre des Cas réservés. Ces privilèges ont été confirmés en 1700. par le Pape auquel ce Chapitre est soumis , étant exempt de la juridiction de l'Ordinaire.

On trouve à la fin de l'Ouvrage une assez longue Dissertation sur le Saint Suaire qu'on montre à Besançon. L'Auteur y rapporte les preuves , qui peuvent assurer l'authenticité de cette précieuse Relique ; il s'attache surtout à faire voir que l'Eglise de Besançon s'est conduite avec toute la sagesse qu'on pouvoit désirer pour l'exposer à un Culte public , & qu'elle ne l'a fait qu'après y avoir été déterminée par les suffrages des Souverains , le consentement des peuples & la force des miracles.

Nous observerons qu'il s'est glissé une faute d'impression assez considérable dans l'endroit de cette Dissertation , où il est dit qu'on montrait à Constantinople des Images de J. C. qu'on croyoit n'a-

voir pas été faites de main d'homme , & que ces Images s'appelloient Archiropoïtes ; il n'est pas douteux qu'il ne faille lire *Archiropoïtes*.

Ce Volume est terminé par un recueil de Chartes & de différens autres monumens que l'Auteur a fait imprimer pour servir de preuves à son Histoire. Il déclare qu'il lui auroit été facile d'en rassembler davantage : nous le croyons aisément ; mais il assure en même temps que toutes celles qu'il a recueillies lui sont très-importantes ; & c'est surquoi nous nous en rapportons au jugement des Lecteurs. Ils pourront peut-être désirer un peu plus d'ordre dans cette Histoire , plus de correction & d'élégance dans le stile ; mais M. Du-nod reconnoît lui même qu'il s'est plus attaché aux choses qu'à la manière de les dire. Ainsi comme cet ouvrage nous a paru rempli de recherches curieuses , & aussi intéressantes pour les Sçavans de tous pays que pour les compatriotes de l'Auteur , nous ne manquerons pas de donner dans le Journal suivant l'extrait du second Tome.



**LES ELEMENS DU BARREAU OU ABREGE**  
*des Matieres principales & les plus ordinaires du Palais, selon les  
 Loix Civiles, les Ordonnances & la Coutume de Bar-le-Duc; avec la  
 forme de proceder au Civil en Justice dans le Barrois. Par M. DE MAIL-  
 LET, Maître des Comptes du Barrois, &c. A Nancy, chez François  
 Midon, Imprimeur-Libraire, 1746. petit in-4<sup>o</sup>. de 320. pp.*

L'AUTEUR déclare dans sa Préface n'avoir d'abord fait ces Elémens que pour lui, & ne s'être déterminé à les publier que pour faciliter aux jeunes gens, qui commencent à suivre le Barreau, une étude difficile à faire d'abord, dans une multitude assez considérable de différens Livres. Il ajoute que *la situation du Barrois*, pour lequel il a principalement écrit, y prescrit en bien des choses *un stile particulier & purement local*. » Ainsi (dit-il) » j'ai cru qu'en réduisant le Droit » Romain aux simples principes sur » les matières principales & les » plus ordinaires du Palais. . . . » je me serois heureusement occupé, si je parvenois à réunir & » [à] allier sous un seul & meme » point de vue les constitutions de » nos maîtres, à nos loix municipales & à nos usages. . . . » Si cet essai [est goûté] je serai » autorisé à ne m'en pas tenir-là.

Cet Ouvrage contient, ainsi que l'annonce son titre, deux parties. La première qui occupe 252 pag. expose l'*Abregé des matières principales, &c.* La seconde qui remplit le reste du volume explique *la forme de proceder au Civil, dans le Barrois*.

Les loix Civiles de Domat & les Coutumes du Barrois, paroissent les principales sources dans lesquelles l'Auteur a puisé tout ce qu'il a exposé dans sa première Partie. Il y a meme suivi dans le détail l'ordre de Domat, & il semble que son ouvrage est proprement sur le Droit Civil un petit abrégé de Domat, auquel il a joint ce que la Jurisprudence du Barrois a de principal, sans cependant, à ce qu'il nous a paru, fondre dans son Livre tous les articles de la Coutume de cette Province.

Il donne d'abord sur le modèle de Domat, dans une espèce de traité préliminaire, une idée des diverses espèces de Loix, de l'état des personnes & de la distinction des choses par leur nature & par les loix Civiles.

Ces Préliminaires, fort abrégés, sont suivis de dix titres, qui composent toute cette première Partie. Ces titres concernent les conventions en général, la Vente, l'Echange, le Louage & ses diverses sortes, les Succellions, les Testamens & leurs différentes espèces, les Donations, les Servitudes, les Prescriptions & les Tutelles.

L'Auteur ayant réduit à ce petit

nombre de titres le détail de son abrégé ; on conçoit aisément qu'il ne peut y traiter de tout le Droit Civil. On y voit cependant , sous plusieurs titres , des matières qu'on n'auroit pas cru pouvoir entrer dans un précis si succinct & sous ces intitulés. Ainsi on trouve sous le titre des successions , outre ce qui concerne en général l'état des Bâtards , des Aubains , des Religieux , des condamnés à mort Civile , les Legs & les Fidei-commis , la Communauté , le Douaire , &c.

La seconde Partie , concernant la forme de procéder , est composée de modèles des diverses Requêtes qui sont d'usage dans le Barrois , selon les divers degrés des instances & selon les différentes sortes d'actions. Ces Requêtes sont libellées conformément aux Coutumes du lieu. Mais la plus grande partie de leur stile convient aux usages généraux de la France. L'Auteur les a accompagnées de plusieurs observations , sur les formes qui les précèdent , sur ce qui les suit , & sur les explications qu'il a cru convenir à chaque matière. Il y explique aussi une partie de ce qui intéresse les lieux voisins du Barrois , tels que les Evéchés

de Mets , Toul & Verdun , la forme des appels & des prononciations selon les Sièges , &c. L'Ordonnance de 1707. qui règle la procédure de la Lorraine , celle de 1667 , qui est générale pour toute la France , sont citées presque perpétuellement. L'Auteur y joint quelques réglemens particuliers , quelques décisions de la Coutume de Bar , &c.

Il observe ( page 11. ) que cette Coutume déjà commentée par feu M. le Paige , Maître des Comptes , l'a été de nouveau par M. de Bar , aussi Maître des Comptes , & que ce dernier ouvrage , déjà approuvé , va être mis sous la presse. Nous avons encore tant de besoin de bons Ouvrages sur le Droit propre de chaque pays , que nous ne pouvons trop exciter tous ceux qui sont en état d'en donner de tels , à en enrichir le Public. Nous souhaiterions seulement que les Etudians , les Auteurs & les Lecteurs , voulussent bien faire plus souvent les réflexions , que nous avons cru devoir rappeler au commencement de cet Extrait , & en tirer le fruit que leur intérêt particulier & le bien général de la Société paroissent exiger & mériter.





DESCRIPTION COMPLETE, OU SECOND AVERTISSEMENT sur les grands globes Terrestres & Celestes auxquels la Société Cosmographique établie à Nuremberg fait travailler actuellement, par GEORGES MAURICE LOWIZ, de la Société Cosmographique, & Dessinateur desdits Globes. Au Bureau Geographique de Homann, 1748. brochure in-4°. de 40 pp. avec deux planches détachées.

LE premier avertissement que firent paroître les heritiers Homann au mois de Juillet 1746, n'étant point venu à notre connoissance, il n'est pas surprenant que nous n'en ayons point parlé dans le temps. Nous en allons extraire ce qu'il nous paroît indispensable d'en faire connoître à nos Lecteurs.

Il n'a paru jusqu'à présent de Globes de l'espece de ceux que nous annonçons que ceux de Blaeu, & ceux de Coronelli. Les premiers sont devenus trop vieux, & les autres sont trop rares, & d'un trop grand prix. D'ailleurs l'Astronomie & la Geographie se sont extrêmement perfectionnées depuis 1695, époque de ceux de Coronelli.

Ce n'est pourtant point seulement par plus d'exactitude en ce qui concerne ces deux sciences que les nouveaux Globes meriteront la preference sur les anciens. La maniere dont ils seront dessinés leur donnera un merite particulier ; car, outre qu'elle sera fondée sur la théorie du developpement, au lieu de dessiner sur le papier les fuseaux, coupes, ou segments, dont les Globes doivent être couverts, puis de calquer le dessin sur le cuivre, comme l'on a fait d'ordinaire, on

*Octobre.*

gravera immédiatement sur le cuivre, & l'on aura même égard au changement qui arrive au papier en le collant. Le Graveur est d'autant plus en état de se bien acquitter de ce travail, qu'il est en même temps très-habile dans les Mathematiques.

Le Catalogue des etoiles fixes composé par Flamsteed étant le plus exact qui fut connu du temps du premier avertissement, c'étoit aussi celui qu'on se propoisoit de suivre dans la composition du Globe celeste tant pour le nombre que pour l'arrangement, mais le travail de MM. Bevis & Bradley, que nous avons annoncé dans notre Journal en parlant de l'*Uranographia Britannica* sera suivi par preference.

On avoit annoncé dans le premier Avertissement qu'on tracerait sur le Globe les orbes des cometes les plus remarquables, on avertit dans le second que le plan est changé quant à ce point, parce qu'elles reparoissent rarement aux mêmes endroits.

Quant au Globe terrestre il sera gravé d'après les observations de toutes les Compagnies sçavantes & des plus celebres Geographes, tels que M. Danville & autres, & on y

S s s s

marquera les lignes rhumbiques si nécessaires pour enseigner les principes de la boussole.

Quoique ces Globes aient trois pieds de diametre mesure de Paris, la différence qu'il y auroit du grand diametre de la terre au petit ne seroit au plus que de quatre lignes; ou même de deux, suivant le calcul de M. Euler rapporté dans le second avertissement; en consequence on leur donnera une figure exactement sphérique; mais on remediera à ce défaut par le moyen d'une instruction claire & distincte pour ceux memes qui ne sont pas au fait des Mathematiques. On y trouvera de plus la resolution de tous les problemes d'Astronomie, de Geographie, & d'Hydrographie.

Enfin le Bureau Geographique d'Honnor promet en finissant de donner dans le cours de la même année de petits Globes de cinq pouces de diametre mesure de Paris, par lesquels on pourra juger de l'exécution des grands. Nous ne sçavons s'il a tenu parole, mais bien des Sçavans, & même des Curieux, pourroient souhaiter qu'on en donnât d'une troisième espece moins disproportionnée à ceux que nous annonçons.

Le second Avertissement pourroit être appelé une Dissertation. Il commence par un assez long préambule sur les avantages que les Globes celestes & terrestres artificiels peuvent procurer aux amateurs de la Géographie & de l'Astronomie; mais ces avantages sont trop connus pour nous y arrêter.

Nous passerons donc à la division de l'ouvrage, qui est partagé en deux sections. On parle dans la première de la qualité de ces Globes en regard aux principes de Mathématique & de Méchanique employés dans leur construction, & la seconde contient la description des représentations qui occupent la surface de ces Globes; l'on y fixe le temps où ils seront prêts, & leur juste valeur.

Comme ce seroit une dépense qui excéderoit les facultés de presque tous les Curieux que de graver sur chaque globe ce qu'on veut qu'il représente, on le grave en détail sur des planches de cuivre dont on peut tirer plusieurs épreuves. La difficulté est de donner aux coupes du papier l'étendue la plus convenable pour qu'il puisse s'appliquer sur le Globe, sans que les objets qu'il représente s'approchent ou s'éloignent trop quand il prend une figure convexe, comme il arrive en le collant. Il est certain que plus les coupes seront petites, plus elles approcheront de la précision désirée. C'est ce qui a déterminé à ne leur donner qu'un angle de dix degrés, au lieu de le donner de quinze. En faisant l'angle de 15 degrés le papier se seroit étendu de  $\frac{1}{86}$ , en ne le faisant que de 10 degrés, il ne s'étendra que de  $\frac{1}{196}$ .

Cette précision n'est pas le seul avantage qu'on procure aux globes. On a employé la Geometrie sublime pour determiner la figure de la coupe, fuseau, ou segment, & l'on demontre que celle qu'on a choisie est de toutes la plus pro-

pre à approcher de la précision autant qu'il est possible.

L'on avertit ensuite qu'on ne marquera sur le Globe terrestre rien de ce qui est inutile ; tels sont l'ecliptique , les cercles de longitude , & ceux de l'ascension droite , & de la déclinaison , & l'on donne de fort bonnes raisons de cette suppression.

On supprimera aussi dans la monture des Globes tout ce qui , n'étant pas nécessaire , devient en conséquence nuisible. Telle est cette carcasse de cercles imaginés pour mouvoir le Globe en tous sens. Mais on lui substitue une machine qui sera renfermée en dedans , au moins de laquelle les poles des Globes pourront être mus autour de ceux de l'ecliptique de manière que le Globe ait toute la fermeté requise dans toutes les situations nécessaires.

Enfin on a remédié à un défaut essentiel des Globes ordinaires. Comme on a de la peine à les faire tourner sur leur axe , outre qu'il leur arrive presque toujours de frotter en quelques endroits contre le méridien , ils ne demeurent point dans la situation qu'on veut leur donner. On remédie à l'un de ces défauts en faisant que le centre de gravité soit le même que celui du Globe , & à l'autre en employant à sa construction une matière moins susceptible que le bois des impressions de l'air , c'est-à-dire le fer. On assure cependant que , malgré l'augmentation du poids , l'équilibre sera si exact , qu'un seul doigt

suffira pour donner aux Globes telle situation que l'on voudra.

Mais en voulant éviter un inconvénient ne tombe-t-on point dans un autre ? Le fer est très-susceptible de l'humidité , & très-sujet à se rouiller ; or si cela arrive , les coupes dont les Globes seront couverts prendront nécessairement une teinte désagréable , & même s'altereront à la longue de manière que les objets deviendront méconnoissables. Il est donc indispensable pour la solidité de cet ouvrage de commencer par enduire les Globes d'un vernis capable de garantir le fer des impressions de l'air , avant que d'y coller les coupes.

Voilà l'essentiel de ce que renferme la première section , passons à la seconde.

M. Lowiz y rend compte dans un grand détail de toutes les sources où l'on puisera pour placer avec toute la certitude possible les endroits les plus considérables du Globe terrestre , les seuls qui puissent trouver place dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Mais il remarque qu'en suivant ce projet on mecontente une partie des Curieux , qui , regardant comme un point intéressant celui qu'ils cherchent sur le Globe , regardant aussi comme un défaut de ne l'y pas trouver. Pour mieux faire sentir leur tort , on joint au second avertissement le modèle d'une coupe très-détaillée , & nous avons remarqué que , malgré la netteté de la gravure , il y a une confusion désagréable à la vue , & qui la fatigue

en même temps. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la résolution où paroît être la Société Cosmographique de réduire les objets à un plus petit nombre. Au reste nous promettons d'après elle un dédommagement à ceux qui font d'un avis opposé. En même temps qu'elle délivrera ses Globes, elle délivrera aussi un Traité qui en enseignera l'usage, & où l'on trouvera la solution du problème, *ce qu'il faut faire pour déterminer sur le Globe le point d'un lieu donné.* On trouvera aussi dans cet Ouvrage les raisons qui auront déterminé à fixer comme on l'aura fait la position de certains lieux, & pourquoi certains lieux qui paroissent moins considérables que d'autres se trouveront placés sur le globe par préférence.

On se borne quant au Globe ce-  
 leste à faire sentir une difficulté assez  
 considérable dans son exécution,  
 & on déclare que la Société Cosmo-  
 graphique est déterminée à en passer  
 par l'avis de M. Euler. Tout le monde  
 connoît la capacité de ce grand  
 Astronome, mais pourquoi exclure  
 en quelque sorte toutes les autres  
 personnes qui se distinguent  
 dans cette partie des Sciences ?  
 Voici la difficulté. *Le ciel se présente à nos yeux comme le concave  
 d'une boule sur lequel les figures des  
 Etoiles paroissent tracées. De-là il  
 est évident que sur la surface convexe  
 du ciel ces figures paroistroient  
 renversées si nous allions porter notre  
 imagination au-delà de cette voûte  
 immense... Il s'agit de savoir la*

*manière la plus naturelle de représenter les figures des Etoiles, & la plus propre pour enseigner avec moins de difficulté la connoissance des astres à ceux qui souhaitent être imbus de cette Science.* Il nous reste à parler des conditions de la Soufcription.

On se propose de faire de deux sortes de Globes, qui ne différeront que par les ornemens étrangers. Les plus riches auront le méridien, l'horizon, le cercle horaire, & les autres instrumens destinés à obtenir une exacte division, faits d'argent massif. Ils coûteront trois mille florins, argent de l'Empire, payables par moitié en souscrivant. Les autres ne seront que de 500. flor. aussi de l'Empire, dont 150. seront payés en souscrivant. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront cent flor. de plus pour ces derniers. Les frais d'emballage seront comptés à part.

L'Ouvrage que la Société Cosmographique doit délivrer avec les Globes étant écrit en François, nous croyons devoir lui donner un avis, c'est d'en faire corriger le stile & les épreuves par quelqu'un de la nation qui soit au fait de l'un & de l'autre. Les deux avertissemens fourmillent de fautes dans ces deux genres ; ce qui en rend la lecture désagréable, & quelquefois nuit à leur intelligence. Il seroit à souhaiter qu'on en fit de même pour la gravure des lettres ; on ne verroit point, comme dans l'échantillon de coupe des fautes considérables, par exem-

ple des *v* consonnes substitués à des *v* voyelles, &c. on n'y verroit point rendre en François *bar le vento*, *supra ventum*, par ces mots *sous le vent*, &c. Puisque les noms de chaque endroit doivent être mis dans leur langue originale, il seroit à fouhaïter, ne pouvant trouver des graveurs de chaque pays, que l'on consultât sur l'orthographe suivie

dans la gravure des personnes assez au fait pour corriger sur les planches les fautes qui échappent à ceux qui ne sont pas de la nation.

Nous avons déjà prevenu que cet avertissement se trouve à Paris chez le sieur Julien, à l'Hôtel de Soubise. Ceux qui auront besoin de plus grands éclaircissemens pourront l'y consulter.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### ITALIE.

#### DE SIENNE.

**S**TORIA del Vescovado della Citra di Siena, unita alla serie cronologica de suoi l'escovi e Arcivescovi, tratta da scrittori ed antichi documenti, in parte non più prodotti alla luce; pubblicata sotto gli auspici del Em.... Card. Silvio Valenti Gonzaga Camerlengo di Santa Chiesa, dal Cavaliere Gio. Ant. Pecci, Patrizio Senese. In Lucca 1748. in-4°. On a omis de parler de plusieurs Evêques de Sienne dans la dernière édition del *Italia Sacra* d'Ughelli faite à Venise en 1718, & c'est pour suppléer à ces omissions que M. Pecci a entrepris de donner l'Histoire suivie de l'Evêché & des Evêques & Archevêques de Sienne, que nous annonçons.

### ANGLETERRE.

#### DE LONDRES.

*An appendix to the first part of the Enquiry into the nature of the*

*human soul*,... C'est-à-dire: Supplément à la première partie des recherches sur la nature de l'ame humaine, où l'on répond à quelques difficultés sur les principes établis dans cet Ouvrage, & où l'on défend le gouvernement de la Divinité dans le monde matériel, en prouvant que le mécanisme & les causes secondes n'ont aucune part à son action. Par l'Auteur des Recherches, chez A. Millur, dans le Strand, 1750. in-8°. prix 4. Sh. Le principe de l'Auteur qui régit dans tout l'Ouvrage que nous annonçons, ainsi que dans les Recherches, est, que la matière est purement passive, par cela même qu'elle est universellement résistante; qu'il n'y a point de force dans la nature qui ne soit l'effet d'une cause immatérielle & étrangère à la matière, que l'attraction dépend de l'influence immédiate de la Divinité, & ne peut être produite par aucun mécanisme, ni par aucune matière subtile. Ce Livre a été donné à l'oc-

calion du Livre de M. Mac-Laurin sur les nouvelles découvertes physiques du Chevalier Newton, où M. Mac-Laurin attaque les principes établis dans les Recherches.

*A Medical essay*,... ou : essai de Médecine, contenant des observations pour découvrir une méthode nouvelle, assurée & facile, pour avancer l'éruption, & pour achever la maturation de la petite Vérole. Par Alexandre Sutherland, Médecin à Bath, chez W. Owen, in-8°. Les Emplâtres sont la méthode que l'Auteur de cette brochure recommande, & qu'il a expérimentée, ainsi que plusieurs Praticiens, au commencement de la suppuration, & toujours avec beaucoup de succès.

Projet d'une nouvelle Histoire d'Angleterre représentée dans cinquante planches en taille-douce. Ces cinquante planches composeront toute la suite de cette nouvelle Histoire. Elles en contiendront les principaux événemens depuis l'arrivée de César jusqu'à l'établissement de Guillaume III. De courtes descriptions placées au bas des Estampes expliqueront les sujets qu'on y emploiera, & les lieront les uns aux autres. Les Editeurs ont remis à MM. Hayman & Blackey le soin de faire les desseins, & ils employent les plus habiles graveurs pour les exécuter. Ils se proposent de choisir 1°. des objets importants & intéressans en eux-mêmes ; 2°. susceptibles de la plus belle exécution ; 3°. assez différens les uns des autres, pour offrir une

agréable variété. On trouve les sujets en détail dans ce projet de souscription. Cependant les Editeurs recevront avec plaisir & avec reconnaissance les avis que des personnes éclairées & de goût leur donneront sur le choix & sur la manière de les exécuter. Ils consulteront les plus Sçavans dans les antiquités du pays pour les habits, les armes, les coutumes & les modes des anciens Bretons, des Saxons, des Danois, & des Normands. Chaque planche aura 18. pouces de long, & 15 de haut. Elles seront exécutées sur le plus beau papier. Les Souscripteurs payeront d'avance une Guinée, & quatre Shillings en recevant chaque planche. Ceux qui n'auront pas souscrit en payeront un écu, 6. liv. monnoye de France. On trouve des souscriptions chez J. & P. Knapton, R. Dosdeley, &c.

*An Epitome of the history of Algiers*,... C'est à-dire : Abrégé de l'histoire d'Alger, depuis l'établissement des Mores dans ce pays, après leur expulsion de Grenade par les Espagnols, jusqu'au temps où ils secouèrent le joug de la Porte Ottomane ; avec les articles de paix entre la Grande-Bretagne & ce peuple. Chez G. Meyer, 1750 : in-8°.

*Elibu: or: An Enquiry on the principal Scope and design of the Book of Job*,... C'est-à-dire : Elibu, ou recherches sur le principal objet du Livre de Job ; par M. Gauthier Hodges, Docteur en Théologie, & Principal du Collège d'O-

riel à Oxford, chez J. Hodges, 1750. in-4°. prix 8. Shil. suivant M. Hodges le Livre de Job fut la Bible des Patriarches, & contient pour eux ce que la Révélation de Moïse contient ensuite pour le peuple de Dieu, un plan, une annonce du Myſtère de la Rédemption.

*A Critical obſervation on Gen. 2. 2. 1.* ou: Differtation critique ſur le ſecond chap. de la Genèſe, V. 1. où la Trinité & la Puiffance créative ſont expreſſément révélées; à laquelle on a ajouté les idées que les Juifs & les Payens en avoient avant Jeſus-Chriſt; les raiſons de l'obſcurité de Platon ſur ce ſujet; le peu de priſe que donne le ſilence de Saint Jean, & diverſes autres réflexions qui tendent à établir cette vérité; avec des éclairciſſemens ſur le paſſage obſcur du 1. Livre de Samuel, chap. xxviii. V. 13. & des Obſervations ſur la nature & les opérations des mauvais eſprits, chez G. Owen. 1750. in-8°.

*An Enquiry in to the truth and certain y of the Miſtick Deluge....* C'eſt à-dire: Recherches ſur la vérité & la certitude du Déluge décrit par Moïſe: où l'on examine les argumens d'Iſaac Voſſius & de quelques autres Œavans en faveur d'un Déluge topique, & où l'on découvre quelques erreurs communes au ſujet de cette grande cataſtrophe Par Patrice Cockburn, Maître ès Arts, & Vicaire de Long-Horley, chez C. Hitch, dans Pater-noſter Row, 1750, in-8°. prix 5. Shillings. Ce Livre eſt diviſé en deux parties: la pre-

mière contient la réfutation des ſyſtemes qu'on a inventés pour appliquer à un Déluge partial le recit de l'Hiſtorien Sacré. Il s'agit dans la ſeconde du Déluge univerſel, tel que l'Auteur le conçoit. On trouve dans chacune de ces deux parties des détails très-ſçavans & très-curieux ſur les habitans de l'ancien Monde, ſur leur multiplication, ſur la fertilité de la terre qu'ils habitoient, ſur l'époque du Déluge, & ce qui eſt eſſentiel, ſur la candeur & la crédibilité de l'Auteur qui nous a conſervé la mémoire de ce grand événement.

## F R A N C E.

## D E B E S I E R S.

Il paroît ici depuis quelques jours une eſpèce de Façtum ſous ce titre: *Mémoires ſur la Canonicié de l'Inſtitut de S. Dominique: ou examen de la queſtion, ſçavoir ſi les FF. Prêcheurs ont été reçus dans l'Egliſe en qualité de Chanoines Réguliers, & ſ'ils doivent encore être regardés comme tels, contre certains Ecrits ou Façtums dans leſquels cette qualité eſt conſeſſée à ces Religieux.* A Béſiers, chez François Barbut, 1750. Brochure in-8°, de 211 pag. ſans compter la Table, avec un Avertiſſement, & une idée préliminaire de l'état Canonial, qui ſont enſemble 36 pag. Un jeune Médecin de cette Ville a traduit en François le Traité Latin de M. Fizes ſur les fièvres, &

il espère de le faire imprimer bientôt à Paris chez Briasson. Ce Libraire vend les Elémens de Medecine Pratique en 2 vol. in-4°. & le second vol. séparément pour ceux qui ont déjà le premier.

## DE BORDEAUX.

*Programme.*

L'Académie des Belles Lettres, Sciences & Arts, établie à Bordeaux, distribue chaque année un Prix de Physique, fondé par feu M. le Duc de la Force. C'est une médaille d'Or de la valeur de trois cents livres.

M. Dutillet, Directeur de la Monnoye de Troyes, a remporté cette année le Prix sur la *Utilité des Métaux, & sur les moyens de l'augmenter*; & M. Barberet, Médecin de Dijon, a remporté le Prix sur la question, *S'il y a quelque rapport entre les Phénomènes du Tonnerre, & ceux de l'Electricité.*

L'Académie a déjà proposé deux sujets pour l'année 1751.

Le premier sujet est l'explication de la nature & de la formation de la Grêle. Le second est de sçavoir, *s'il y a des Médecimens, qui affectent certaines parties plutôt que d'autres du Corps humain, & quelle seroit la cause de cet effet.*

Cette Compagnie destine le Prix de l'année 1752, à celui qui expliquera le mieux la cause qui corrompt les grains du bled dans les épis, & qui les noircit, avec les moyens de prévenir cet accident.

Les Dissertations sur ce sujet ne seront reçues que jusqu'au premier May 1752. Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisibles.

Au bas des Dissertations, il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet séparé & cacheté, la même Sentence, avec son nom, son adresse & ses qualités.

*Les Paquets seront affranchis de port, & adressés à M. le Président Barbot, Secrétaire de l'Académie, sur les Fossés du Chapeau Rouge; ou au sieur Brun, Imprimeur Aggré-gé de ladite Académie, rue Saint James.*

On trouvera chez le sieur Brun toutes les Dissertations qui ont remporté le Prix au jugement de l'Académie. On les trouvera aussi toutes, ensemble ou séparément, à Paris, chez le sieur Briasson, rue S. Jacques, à la Science.

## DE ROUEN.

*Lettre de M. le Cat, à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.*

MESSEIERS,

Je suis bien persuadé qu'il y a un grand nombre de choses à reprendre dans mes ouvrages; mais j'espérois que la planche de mon traité des sens qui représente la base du cerveau auroit été de toutes mes



mes productions la moins susceptible de critique. Elle avoit été examinée & approuvée, avant d'être gravée, par MM. Winflow & Verdier si connus pour être des premiers Anatomistes de l'Europe, & j'ose dire que depuis, elle avoit reçu des éloges de presque tous les grands maîtres en cette partie. Cependant voici qu'un jeune Médecin Allemand nommé Meckel, dans un traité sur la cinquième paire de nerf du cerveau, imprimé à Göttingue en 1748, attaque cette planche dans les termes les moins mesurés. Si je voulois le prendre sur le même ton, & accabler cet Auteur des vérités mortifiantes que mériteroient les bévues & les infidélités qu'il me prête, & qui sont entièrement de lui, j'aurois assurément beau jeu. Mais j'ai pris un parti plus conforme au goût de notre Nation, plus décent & qui ajoutera à la leçon d'Anatomie, une leçon de politesse dont je souhaite que le jeune Auteur Allemand profite. J'ai donc dessiné à notre Académie son Livre, ma planche, & la nature, d'après laquelle je destine moi-même toutes mes planches. Voici son jugement.....

*Extrait des Registres de l'Académie  
Royale des Sciences des Belles-Lettres,  
& des Arts de Rouen.*

Le mardi 17 Février 1750. M. le Cat a apporté à l'Académie un traité Latin sur le nerf de la cinquième

paire qu'il a dit avoir reçu d'Allemagne, & duquel il a lu un article dans lequel la planche de la base du cerveau, qui est à la page 229 du traité des sens, est censurée.

Les principaux points de cette critique sont .... 1°. Que cette figure, selon l'Auteur Allemand, n'a nulle ressemblance avec la nature, qu'elle est plutôt feinte & imaginée à plaisir, qu'elle représente plus de parties qu'on ne peut jamais en voir d'un seul coup d'œil. 2°. Que l'expansion du nerf de la cinquième paire & sa division en trois branches telles que la figure de M. le Cat les représente, ne sont pas conformes à la nature. 3°. Que le petit corps glanduleux situé sur le nerf optique, & marqué d'une croix dans la figure du traité des sens, est une fiction ou de la graisse, &c.

Comme tout ceci consiste en faits, M. Le Cat avoit apporté avec lui une base du cerveau, dépouillée des parties osseuses, à l'endroit de cette base seulement; & ayant mis à côté de cette pièce la planche du traité des sens qui représente cette base du cerveau; l'Académie a vu...

1°. Qu'il y avoit une conformité entière dans ces deux pièces, l'œil voyant à la fois dans l'une & dans l'autre, depuis les yeux jusques à la partie postérieure des lobes postérieurs du cerveau.

2°. Que l'expansion du nerf de la cinquième paire dans l'endroit où il se confond avec la dure mere,

& la distribution de ce nerf étoient semblables dans la planche & dans la nature, y observant une espèce d'épaulement au rebord postérieur de la racine du maxillaire inférieur. Epaulement qui donne réellement une figure presque quadrangulaire à cette expansion.

3°. Que sur l'un des nerfs optiques à environ un travers de doigt du ganglion optique, il y avoit un petit corps non graisseux mais glanduleux, un peu plus long que celui qui est représenté dans la planche de M. le Cat, & tenant à des filets nerveux de ce ganglion.

M. le Cat a fait voir outre cela dans le sinus caverneux un rezeau très grand qui enveloppoit l'artère carotide, & dont les mailles se réunissoient pour contribuer à la formation de l'intercostal, comme on le voit dans sa planche: \* *Signé*, GUERIN, Secrétaire de l'Académie pour les Sciences.

J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien insérer dans votre Journal ces remarques, qui deviennent d'autant plus nécessaires,

\* Les deux particularités contenues dans ce N°. 111. ne s'observent pas dans tous les sujets: elles se trouvent dans l'un des sujets qui m'a servi à faire ma figure de la base du cerveau, dans celui que j'ai fait voir à l'Académie & dans plusieurs autres que j'ai disséqués; j'en est assez pour les regarder comme des vérités anatomiques. On trouvera dans ma physiologie, sur cette planche, des détails, que je conseille aux Censeurs d'attendre, s'ils ne veulent pas faire des critiques précipitées, & peu sages.

que j'ai appris que le Livre de M. Meckel se distribue à Paris.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiss. Serv.  
A Rouen le 30  
Juillet, 1750.

*Signé*, LE CAT.

DE PARIS.

On a publié le projet de Soufcription pour les 18. dernières planches Anatomiques qui compléteront le corps d'*Anatomie de couleur & grandeur naturelles*, par le sieur Gautier. Le prix de la soufcription, qui sera ouverte jusqu'à la fin de ce mois, est de 84 liv. payables en six payemens, dont les deux premiers font de 18 liv. chacun; & les quatre derniers, chacun de 12 liv. Les trois planches faisant la première distribution des 18. planches que nous annonçons, font déjà entre les mains du Public. Jointes ensemble elles représentent une femme de 5 pieds 2 pouces de haut. Les trois suivantes représenteront un homme de 5. pieds, 3. à 4. pouces. Ces six planches, si on veut les assembler, formeront un seul tableau, où l'on verra, dans l'homme & dans la femme en même temps, presque tous les vices dans leur situation, toute l'An-

giologie, & une grande partie de la Neurologie, & de l'Osteologie. Les six planches suivantes qui contiendront aussi deux figures, démontreront l'Anatomie des viscères en particulier, Les six dernières pourront aussi se joindre, & formeront deux figures entières. de grandeur naturelle, une d'homme, & une de femme, pour l'Angiologie & la Neurologie de la tête aux pieds, & un Squelette d'enfant. Le sieur Gautier ajoute toujours à ses planches un vernis qui leur donne encore un nouveau lustre. Le Public qui a sous yeux les trois planches de la première distribution, est actuellement en état de juger de leur mérite, & de voir que l'Auteur loin de s'affoiblir par la longueur & par la difficulté de l'Ouvrage, semble au contraire prendre de nouvelles forces, à mesure qu'il avance dans son entreprise. Il nous promet qu'il aura achevé & qu'il délivrera aux Souscripteurs, dans le cours des trois derniers mois de l'année 1751, les trois dernières planches annoncées par le prospectus de cette quatrième souscription, & ainsi dans l'espace de cinq années il aura achevé le corps entier d'Anatomie de grandeur & couleur naturelle.

Le même Auteur vient encore de donner au Public une dissertation intitulée : *Zoo-genesis*, ou *génération de l'Homme & des Animaux*, dans laquelle après avoir rapporté sommairement les système des Naturalistes Oviparistes & Vermiculistes, il propose sa con-

jecture sur la formation du *fœtus*, qui selon lui doit être attribuée en entier au mâle Il pense que le fœtus, depuis qu'il est déposé dans la matrice de la femelle, y est nourri de son sang, puis de son lait après qu'il en est sorti. Cette dissertation, qui se debite chez l'Auteur, rue de la Harpe, près la rue Poupée, & chez Bullot, Libraire, rue S. Etienne des Grès, a déjà paru dans quelques ouvrages périodiques.

Le sieur Claude Valade, qui après son cours de philosophie, a fait son unique étude la Pharmacie & de la Chimie, & qui a cultivé ces deux Sciences sous les plus habiles Maîtres, & en particulier sous les Professeurs Royaux, a fait la découverte d'un *Bechique souverain pour les maladies de la poitrine*, qui vient d'être approuvé par un brevet authentique, dont nous joindrons ici la substance. » M. le premier » Médecin... en conséquence de » la délibération prise au bureau » de la Commission Royale de Mé- » decine... le 21. Août 1750, » sur les certificats des Médecins, » & d'autres personnes dignes de » foi... produits par le sieur Valade » de, concernant les bonseffets d'un » syrop bechique de sa composition, permet au sieur Valade de » composer & debiter ledit syrop » bechique... reconnu comme » remède efficace pour le soulagement & la guérison radicale du » Rhume, des Toux invétérées, » oppressions & douleurs de Poitrine, & un puissant palliatif

dans l'Asthme humide, &c. « Ce béchique auquel l'Auteur a donné une odeur & un goût agréables, sans en altérer la bonté, convient à toute sorte de personnes, aux enfans mêmes, & aux femmes enceintes. Et si l'on suit scrupuleusement le régime prescrit dans l'instruction qu'il a fait imprimer en conséquence de l'approbation de MM. les Médecins, il répond du succès de son remède. Son bureau est toujours chez la Veuve Mouton ; Marchande Apoticaire, rue S. Denis, vis-à-vis le Roi François, où l'on debite ce Béchique, & où l'on donne *gratis* l'imprimé qui en explique les vertus & les effets. On aura soin d'affranchir les lettres qu'on lui écrira.

*Abregé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, où l'on a conservé, autant qu'il a été possible, les propres paroles de l'Ecriture Sainte, avec des éclaircissemens & des réflexions, chez Defaint & Saillant, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, 1749. in-12. 2. vol. Les différens volumes de cet important Ouvrage, à mesure qu'ils ont paru, ont toujours été reçus du Public avec applaudissement ; un succès si flatteur & si satisfaisant pour un Auteur, est un heureux présage pour les deux derniers volumes qui ne sont pas écrits avec moins de soin & de solidité que les précédens. Le huitième contient l'histoire des Macchabées, avec la suite de l'histoire du Peuple Juif, depuis les Macchabées jusqu'à la Mort d'Hérode, arrivée peu de temps après

le Massacre des Innocens. Ainsi on aura dans cet Ouvrage l'Histoire suivie depuis la Création du Monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Le neuvième volume comprend les Histoires particulières de Job, de Jonas, de Tobie, de Judith, & d'Esther, que l'Auteur ne pouvoit insérer dans son Histoire générale, sans en rompre le fil. On trouve dans ces deux derniers volumes, ainsi que dans les précédens, une table très-détaillée pour les matières, & de plus, des tables Chronologiques & Géographiques. Mais outre ces secours, l'Auteur indique encore la *Géographie Sacrée & Historique de l'Ancien & du Nouveau Testament*, qui a paru en 1744 chez Durand, Libraire, en deux vol. in-12. comme une introduction utile à l'étude de l'Histoire Sainte.

On vient de publier une Carte vraiment nouvelle en deux feuilles, jointes ensemble & enluminées. Elle a pour titre : *Mappe-monde Historique, ou Carte Chronologique, Géographique & Généalogique des États & Empires du Monde*, dressée par le sieur Barbeau de la Bruyère.

L'Auteur s'est proposé dans cet Ouvrage, de faciliter l'étude de l'Histoire, en réunissant la Chronologie & la Géographie, & en mettant sous un seul coup d'œil la succession & l'étendu des différens Etats du Monde, depuis la dispersion des hommes après le Déluge jusqu'à présent. Cette Carte est divisée en différentes colonnes mar-

quées par des lignes perpendiculaires, ou par une suite de points lorsqu'un pays est possédé par une Puissance Etrangère, qu'on a eu soin de désigner par une couleur qui lui fût propre. Ainsi on peut voir en même temps non seulement l'étendue de tous les grands Empires, anciens & modernes; mais encore les révolutions de chaque pays & l'origine des peuples qui l'ont habité depuis les temps les plus anciens.

Ce plan qui a été approuvé par MM. de l'Académie Royale des Belles-Lettres, facilite encore beaucoup l'étude de la Chronologie. Une double ligne horizontale, placée vers le milieu de la Carte, & que l'Auteur appelle l'Equateur historique, sert à compter les années soit avant, soit depuis Jésus-Christ: les lignes qui lui sont parallèles, font voir le synchronisme des Etats; & celles qui le coupent perpendiculairement, marquent la division de ces memes Etats, dans toute la suite des siècles passés.

L'Auteur donnera incessamment deux Cartes Géographiques, séparées, & relatives aux différens âges du Monde, où l'on verra sans confusion le rapport de la Géographie dans tous les temps avec l'Histoire. Il donnera de suite le développement & le détail de ce double plan général Chronologique & Géographique, & il nous a priés d'avertir le Public qu'il fera imprimer vers la fin des Vacances une explication abrégée de sa Mappemonde historique en faveur des jeunes gens & de tous ceux qui pourroient en avoir besoin.

Cette Carte se trouve en cette Ville, Quay de l'Horloge du Palais, avec celles de feu M. de l'Isle & de M. Buache, premiers Géographes du Roy & de l'Académie des Sciences.

*Deux Lettres d'un Chirurgien, Aide-Major d'Armée, à M.\*\*\*.* L'une sur plusieurs chapitres du Traité de la Gangrène, par M. Quesnay, Médecin consultant du Roy; l'autre sur le Traité des playes d'Armes à feu, par M. Desport, Maître en Chirurgie, & Chirurgien-Major des Armées du Roy; chez le Breton, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, 1750, in-12.

*Recueil d'Arrêts rendus sur plusieurs questions jugées dans des procès des rapport en la Quatrième Chambre des Enquêtes.* Par M.\*\*\* Conseiller du Roi en cette Chambre. Chez Gab. Fr. Quillau, pere, Imprimeur Juré-Libraire de l'Université, rue Gallande, 1750, in-4°.

*Le passage du Var, ou l'incursion des Autrichiens en Provence,* Poème avec ce Vers au frontispice:

*Hostes versa fugâ Victor dare terga coegit.*

Virg. Georgic. lib. 4.

Chez Thiboust, Imprimeur du Roi, Place de Cambray, 1750, in-4°. Ce Poème qui ne contient que trois Chants assez courts, est dédié à M. le Maréchal de Belle-Isle.

*Eloge funebre de M. Petit,* Maître en Chirurgie, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société de Londres, &c. Par M. Louis,

Chirurgien gradué, Vice-Démonstrateur Royal, Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie; lu à la Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, le 26. Mai 1750. Chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-4°.

*Histoire de la Jurisprudence Romaine*, contenant son origine & ses progrès depuis la fondation de Rome jusqu'à présent : le Code Papyrien, & les loix des douze Tables avec des Commentaires : l'Histoire de chaque loi en particulier, avec les antiquités qui y ont rapport : l'Histoire des diverses compilations qui ont été faites des loix Romaines : comment les memes loix se sont introduites, & de quelle manière elles s'observent chez les différens peuples de l'Europe : l'énumération des éditions du corps de droit Civil : les Vies & le Catalogue des ouvrages des Jurisconsultes, tant anciens que Modernes.... pour servir d'introduction à l'étude du corps de droit Civil, à la lecture des Commentateurs du droit Romain, & à l'ouvrage intitulé : les loix Civiles dans leur ordre naturel. Par M<sup>r</sup>. Antoine Terrasson, Ecuyer, Avocat au Parlement. Chez B. Brunet, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-fol. L'Auteur a mis à la fin un recueil de pièces curieuses & intéressant sous ce titre : *Veteris Jurisprudentiæ Romanæ monumenta, quæ extant integra, aut fere integra; seu leges, Senatus consulta, Plebiscita, decreta, interdicta, Formula li-*

*bellorum & contractuum, instrumenta & Testamenta quæ in veteribus cum ex ære, marmore & lapide, tum ex membrana & cortice monumentis reperiuntur.* L'ouvrage est terminé par une table alphabétique des matieres très détaillée.

*Ordonnances des Rois de France de la troisième race*, recueillies par ordre Chronologique, huitième volume, contenant les Ordonnances de Charles VI. données depuis le commencement de l'année 1395 jusqu'à la fin de l'année 1403, par M. Secousse, ancien Avocat au Parlement, & Pensionnaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. De l'Imprimerie Royale, 1750. in-fol.

Briaßon, Libraire à Paris, qui avec Chaubert a proposé par souscription la collection entière des Mémoires des Sciences & des Beaux Arts imprimés à Trevoux, a été étonné que tous les exemplaires qu'il a consultés dans les Bibliothèques & chez les particuliers se soient trouvés imparfaits. Il y manque la plus grande partie des médailles, figures, & additions, qui ont été mises à la fin des mois en différens temps. Comme il est constant que ces défauts ôtent à ce recueil une bonne partie de son mérite, Briaßon n'a rien négligé pour recouvrer tous ces morceaux, & il y est parvenu. Il les fournira avec les exemplaires pour lesquels on aura souscrit, & vendra ces différens morceaux à ceux qui ayant précédemment le recueil voudront le rendre complet,

Il distribue une note contenant quatre pages in-4°. petit caractère à deux colonnes qui contient le détail de tous ces morceaux.

Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables, aiguës & chroniques, auxquelles on a joint l'Histoire de quelques maladies arrivées à Nancy & dans les environs, avec la méthode employée pour les guerir, par M. F. N. Marque, ancien Médecin de la Cour de Lorraine, Médecin consultant de l'Hôtel de Ville, & Doyen des Médecins de Nancy. A Paris, chez Briasson, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien, 1750. volume in-12.

La seconde édition de la collection des Œuvres de M. Bossuet, Evêque de Meaux en 17 vol. in-4°. est achevée. J. B. Coignard & A. Boudet, Imprimeurs-Libraires, rue S. Jacques, en distribuent actuellement les exemplaires aux Souscripteurs.

*Histoire des Arabes sous le Gouvernement des Califes*, par M. l'Abbé de Marigny. Chez la Veuve Erienne & Fils, Desaint & Saillant, & J. T. Hérissant, Libraires, 1750. in-12. 4 vol.

On vient de publier à l'Imprimerie Royale les IV & V<sup>e</sup>. Tomes du *Catalogue des Livres imprimés de la Bibliothèque du Roy*. Ces deux tomes font le premier & le second des Belles-Lettres. in-fol.

*Les principes de la jurisprudence Française*, exposés suivant l'ordre des diverses espèces d'actions qui

se poursuivent en Justice. Chez Briasson, Libraire rue S. Jacques, 1750. in-12. 2. vol. (Cet ouvrage est attribué à M. Prevôt de la Jaune, Conseiller au Présidial d'Orléans, & Professeur en Droit dans l'Université de la même Ville.

On trouve chez le même Libraire le *Traité des péramptions d'instances*, par feu M<sup>r</sup>. Jean Menelet, ancien Avocat au Parlement de Dijon, revu & augmenté par M. J. F. Bridon, aussi Avocat au même Parlement. Imprimé à Dijon, chez Defay, 1750. in-8°.

Poirion, Desprez & Cavalier fils, Libraires, rue S. Jacques, publieront incessamment une nouvelle édition du *Dictionnaire des Rimes* de Richelet. Un habile Grammairien ayant remarqué que le nombre des mots de notre Langue s'est considérablement augmenté depuis la dernière édition de cet ouvrage, y a fait toutes les additions nécessaires : il y a rapporté avec exactitude & avec précision tout ce qu'il a trouvé dans les Dictionnaires Universels les plus étendus, qui étoit propre à enrichir ou à illustrer davantage son sujet. Il n'a pas cherché à grossir le volume, mais il s'est appliqué à perfectionner l'ouvrage. Jusqu'à présent les Rimes seules ont été rangées par ordre alphabétique, & l'on n'avoit pas encore pris la peine de placer dans le même ordre tous les mots qui se rencontrent sous chaque Rime. Ce n'est pas que l'on n'ait compris l'utilité qui résulteroit de ce travail, mais l'exécu-

tion en avoir paru si longue & si pénible, quel'on n'a pas eue le courage de l'entreprendre. Cependant lorsque sous une même Rime, il y avoit six, huit, quelquefois dix colonnes de mots placés sans aucun ordre, comment pouvoit-on trouver celui sur lequel on avoit quelque doute, soit au sujet de la signification, soit pour en sçavoir le genre, soit pour s'assurer de son usage? L'Editeur a épargné à ses Lecteurs l'ennui d'une longue lecture & souvent inutile, en remédiant à cet inconvénient par un double ordre alphabétique. Il n'a pas borné ses soins à donner ce

nouvel ordre à son ouvrage: les expressions latines servant beaucoup à expliquer & à fixer le vrai sens d'un grand nombre de mots François, il étoit aussi fort important d'en examiner soigneusement la justesse & le choix; & c'est ce qu'il se flatte d'avoir fait avec la plus grande exactitude, ainsi que d'avoir purgé ce Dictionnaire de toutes les erreurs qui pouvoient déplaire aux Lecteurs éclairés. Les Libraires associés dans cette entreprise, ne se flattent pas moins, que le Public aura lieu d'être satisfait de l'exécution typographique.

## T A B L E

### DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DU MOIS D'OCTOBRE 1750.

<i>NOUVEAU traité de Diplomatique, &amp;c.</i>	639
<i>Codices Manuscripti Bibliotheca Regii Taurinensis, &amp;c.</i>	650
<i>Les Poësies d'Horace traduites en François, &amp;c.</i>	655
<i>Nouvelles remarques sur la Lithotomie, &amp;c.</i>	660
<i>Sopra il Turbine che la notte tra gli XI. &amp; XII. Gingno del 1749, &amp;c.</i>	663
<i>Nouvelles observations Microscopiques, &amp;c.</i>	669
<i>Histoire de l'Eglise, Ville &amp; Diocèse de Besançon, &amp;c.</i>	675
<i>Les élémens du Barreau, ou abrégé des Matières principales; &amp;c.</i>	683
<i>Description complete, ou second Avertissement sur les grands Globes Terrestres &amp; Célestes, &amp;c.</i>	685
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	689

Fin de la Table.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
NOVEMBRE.



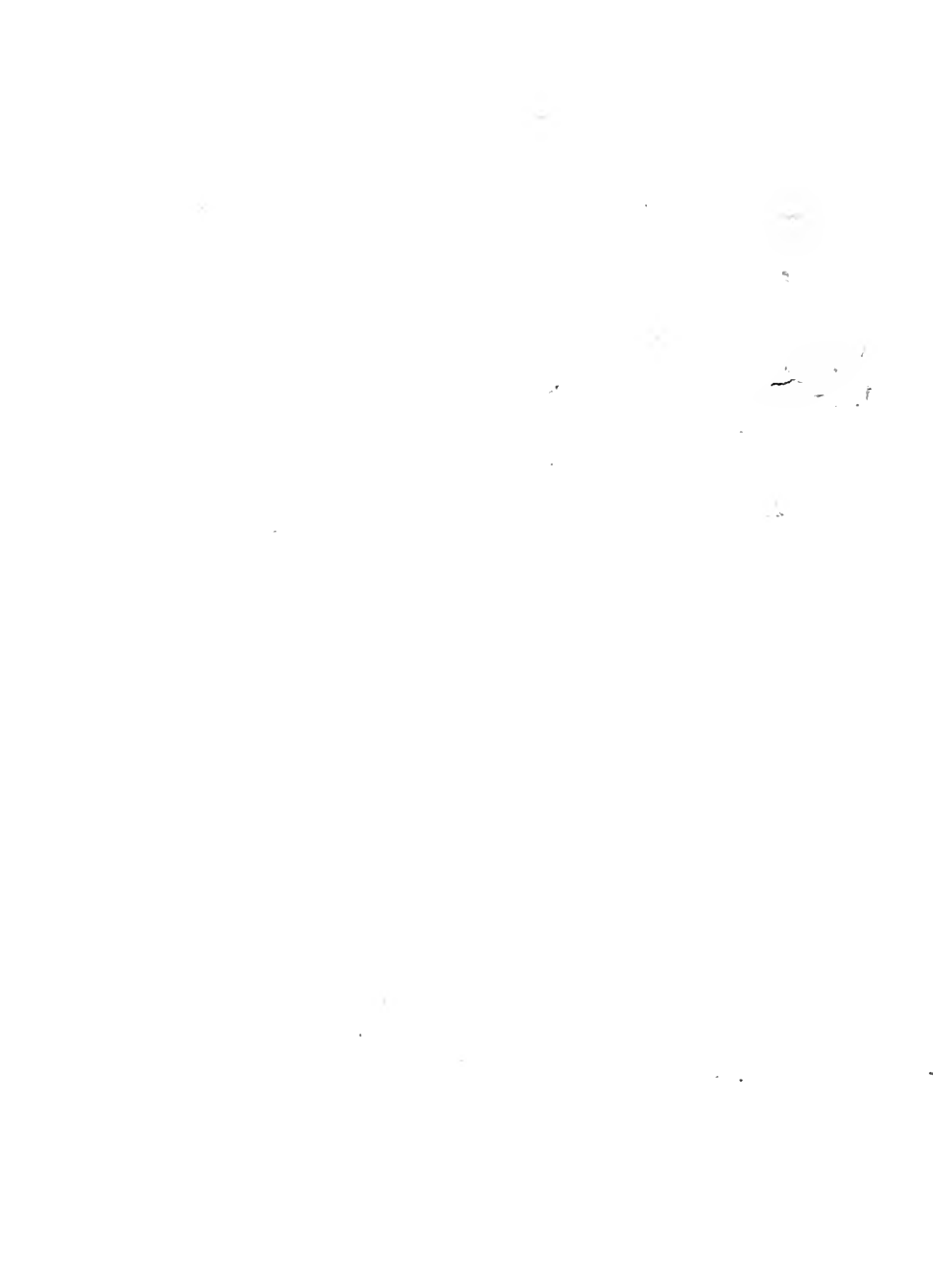
A PARIS.

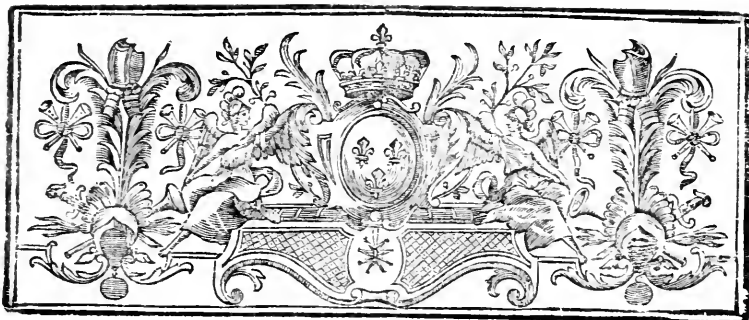
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

---

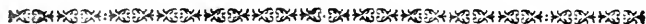
M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





L E  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS.



N O V E M B R E M. D C C. L.

VENERABILIS VIRI JOSEPHI MARIE THOMASII S. R. E.  
 Cardinalis Opera omnia. Tomus secundus continens Psalterium  
 juxta duplicem editionem & Tomus tertius, in quo Psalterium  
 perpetua interpretatione ornatum ad Mss. codices recensuit, no-  
 tisque auxit Antonius Franciscus Vezzosi Cl. Reg. Romæ, 1748.  
 Ex Typographia Palladis. Excudebant Nicolaus & Marcus Palarini  
 superiorum facultate. C'EST-A-DIRE : *Les Œuvres de l'énérable JO-*  
*SEPH-MARIE THOMASI, Cardinal de la Sainte Eglise Romaine.*  
*Tome second, contenant le Psautier suivant les deux anciennes éditions,*  
*dont l'une étoit à l'usage de Rome & l'autre à l'usage des Eglises des*  
*Gaules. Item Tome troisième, qui contient le Psautier avec un Com-*  
*Novembre.*

Vuuv ij

SECOND EXTRAIT.

DANS la recherche, que le Cardinal Thomasi a faite des monumens Ecclesiastiques, qui concernent l'ancienne manière de partager & de lire les livres Saints, nous remarquerons qu'il s'est particulièrement attaché à recueillir ceux qui regardent le Pseautier. Ce pieux & sçavant Auteur avoit fait pendant toute sa vie ses délices de la prière. Quelque amour qu'il eut pour les lettres & l'érudition Ecclesiastique, l'étude ne l'empêcha jamais d'employer à ce saint exercice les heures qu'il y avoit destinées. Il avoit reconnu par sa propre expérience la vérité de tout ce que les SS. PP. ont dit de l'excellence & de l'utilité des Pseumes. Il les regardoit d'après S. Augustin comme des modèles & des formules de louanges & de prières que Dieu avoit laissées aux hommes pour leur apprendre à le louer dignement, & pour leur montrer ce qu'ils devoient lui demander, & la manière dont ils devoient le demander. Ce sont sans doute ces motifs & ces vûes qui ont engagé le Cardinal de Thomasi à rassembler avec tant de soin tout ce qui peut faciliter l'intelligence de ces saints Cantiques, & en rendre l'usage familier & agréable à tous les Fidèles.

Les deux volumes que nous an-

nonçons n'ont que le Pseautier pour objet. Le premier contient les anciennes versions, les titres, les anciens usages observés dans la récitation des Pseumes, en un mot tout ce que l'antiquité fournit d'éclaircissement sur la manière dont on entendoit, & récitoit les Pseumes dans les premiers siècles de l'Eglise. Le second, qui est le troisième dans l'édition de M. Vezzosi présente une interprétation littérale & continue sur le texte de ces divins Cantiques. Le premier de ces ouvrages parut en 1683, sous le nom de *Joseph Carus*, & il fut réimprimé en 1697, avec des augmentations & de nouvelles remarques. Nous observerons ici d'après M. Vezzosi que Notre Auteur avoit pris le nom de *Carus* par un sentiment d'humilité, parce que celui de Thomasi lui attireroit trop de considération dans le monde. *Cari* étoit le nom d'une riche Héritière qu'un des Ayeux de notre Auteur avoit épousée, & qui avoit apporté dans la famille des Thomasi la Principauté de *Monte-Claro*, située en Sicile. Nous avons cru cette observation d'autant plus nécessaire, que le nom *Carus* a induit plusieurs Sçavans en erreur, & entr'autres les Auteurs de l'édition de Moreri publiée à Amsterdam en 1740, qui ont fait

de *Thomas* & de *Cari* deux articles séparés, comme s'ils avoient été deux personnes différentes.

Le dernier ouvrage, c'est-à-dire, le *Pseautier*, accompagné d'une interprétation Littérale, a été imprimé cinq fois. Le Cardinal Paffionei en a donné deux éditions, l'une en Suisse à l'usage des Religieux de l'Abbaye de Notre-Dame des Hermites, & l'autre à Vienne en Autriche pendant le cours de sa Nonciature. Quoique ces ouvrages soient déjà anciens, puisqu'ils ont paru pour la première fois sur la fin du dernier siècle, ils ne sont pas cependant aussi connus en France qu'ils méritent de l'être; nous nous croyons d'autant plus autorisés à en donner ici une notice, que notre Journal n'en a pas fait mention dans le temps. Ainsi sans nous borner à rendre compte des augmentations & des Notes que contient l'édition de M. Vezzosi, nous présenterons dans cet extrait le fonds de l'ouvrage même.

Le second tome, qui contient l'ancienne manière de reciter les Pseumes, est divisé en quatre parties. La première est composée de diverses pièces; 1°. des hypothèses, c'est-à-dire, des argumens qu'Eusèbe de Césarée avoit mis à la tête de chaque Pseume, pour en indiquer l'esprit & le sujet. Ces hypothèses ont été trouvées dans un ancien Manuscrit Grec de la Bibliothèque d'Alexandrie. Elles sont imprimées dans le sixième tome des Polyglottes. Le Cardinal Tho-

masi en a traduit une partie en Latin, & a emprunté le reste de la version d'un ancien Manuscrit du Vatican, où il a trouvé plusieurs fragmens de ces hypothèses traduits en Latin...

2°. D'un petit ouvrage sur le Livre des Pseumes, qu'on attribuoit à S. Athanase avant que l'édition du P. Montfaucon parut, & dont Cassiodore a fait mention avec éloge dans son traité des Institutions des Divines Ecritures. La traduction Latine qu'on en donne ici, a été tirée d'un Manuscrit de la Bibliothèque de Valicelli, mais l'Auteur a pris soin de la revoir & de la corriger sur le texte Grec.

3°. Des éloges du Livre des Pseumes, qu'on trouve épars dans les ouvrages de S. Basile, de S. Jean Chrysostome, de S. Jérôme, de S. Augustin, de Nicetas Evêque, & de S. Grégoire le Grand.

4°. De l'explication des titres des Pseumes par Florentius Georgius & Gregorius Auteurs inconnus, dont l'ouvrage s'est trouvé dans un Manuscrit du Vatican, & qui n'a point encore été imprimé.

5°. De l'interprétation des noms Hébreux, qui se rencontrent dans le Pseautier, & de l'explication de l'art de chanter & des différentes espèces de Chants dont il est fait mention dans les Pseumes.

6°. L'Auteur a joint à toutes ces pièces une Collection de divers argumens sur les Pseumes, qu'il a recueillis dans plusieurs Manuscrits, afin que ces précieux frag-

mens de l'antiquité ne fussent point perdus.

Cette première partie de l'ouvrage est terminée par une notice de la distribution des Pseaumes, suivant l'ancienne coutume de psalmodier, que suivoit l'Eglise Romaine.

La seconde partie contient le Pseauteur suivant les deux anciennes versions, dont l'une étoit appelée *versio Romana*, & l'autre *Gallica*. Ces versions ont été faites sur la Bible des septantes, elles ont été toutes deux corrigées par S. Jérôme. Il y a apparence que la version Romaine n'étoit pas différente de l'ancienne traduction, que S. Augustin nomme *Italique* dans son Livre de la doctrine Chrétienne. On voit par les passages de l'Ecriture cités dans les Ecrits des SS. Peres & les Conciles, que la version Romaine étoit en usage dans toutes les Eglises d'Occident. Les Gaulois furent les premiers qui l'abandonnèrent pour suivre l'autre version que S. Jérôme avoit aussi corrigée & publiée, & qui avoit quelques additions de mots tirées de Théodotion, & marquées par des astérisques. Saint Grégoire de Tours fut l'Auteur de ce changement, suivant le témoignage de Walfride Strabon; l'exemple de ce Prélat, qui avoit adopté la version Gallicane, fut suivi par tous les Evêques des Gaules; & c'est de là que cette version fut appelée *Gallica*. De la Gaule elle passa bientôt dans la Germanie. Mais l'Espagne fut constante dans l'usage de

la version Romaine, tant qu'elle conserva le Rite Mozarabique, c'est-à-dire, jusqu'au Pontificat de Grégoire VII. où ce Rite commença à être abandonné par la plupart des Eglises. L'Italie même vers la fin du dixième siècle commença à adopter la version du Pseauteur qu'on nommoit *Gallica*. Notre Auteur observe que sous le Pontificat de Sixte IV. la version Romaine n'étoit suivie que dans le seul district de la Ville de Rome. Aujourd'hui les Clercs de la Basilique du Vatican sont les seuls qui en aient conservé l'usage, tant par respect pour son antiquité qu'à cause des preuves qu'on en peut tirer pour la défense de la foi Catholique.

Ces deux versions sont ici imprimées l'une à côté de l'autre en deux colonnes, de sorte que d'un coup d'œil on en peut voir la différence. On a mis à la tête de chaque Pseaume un court argument composé par Cassiodore, & à la fin du Pseaume une Oraison telle qu'on l'a trouvée dans les plus anciens Manuscrits. C'étoit autrefois l'usage dans l'Occident de réciter une prière après chaque Pseaume. Il seroit difficile de dire, qui a été l'Auteur de ces Oraisons. Quelques Sçavans ont voulu les attribuer à S. Léandre, Evêque de Séville; & d'autres à S. Volbon, Evêque de Liège. Mais le Cardinal Thomasi fait voir, que les Oraisons qui ont été composées par S. Léandre doivent être les mêmes que celles du Bréviaire Moza-

rabique, & qui font entièrement différentes des Oraisons que notre Auteur a rapportées dans son édition d'après les anciens Manuscrits. Il prouve encore par l'âge des Manuscrits d'où il a tiré ces Oraisons, que S. Volbon ne peut pas en être l'Auteur, les Manuscrits étant la plupart antérieurs à l'onzième siècle, dans lequel ce S. Evêque a vécu.

Les Pseaumes sont suivis des Cantiques accompagnés d'argumens composés la plupart par S. Jérôme, & des Oraisons tirées d'anciens Manuscrits. Ce recueil forme la troisième partie de l'ouvrage. L'Auteur indique les sources, où il a pris chaque pièce.

Viennent ensuite les Hymnes, que l'Auteur a recueillies dans les plus anciens Manuscrits des Bibliothèques du Vatican & de Valicelli, dans le Breviaire Mozarabique & dans d'autres sources, qui remontent aux premiers siècles de l'Eglise. Ce tome est terminé par le Livre des prières de l'Eglise, qu'on a coutume d'appeler l'*Orationale*. Après avoir rapporté les Pseaumes, les Cantiques de l'Ecriture, & les Hymnes, il étoit convenable d'y joindre le recueil des prières de l'Eglise; le Cardinal Thomasi croit avec raison qu'après l'Ecriture-Sainte, rien n'est plus digne de notre vénération, ni plus propre à nourrir la piété des fidèles, que ces Divines Oraisons, soit, dit-il, qu'on les envisage du côté de la diction, soit du côté des sentimens qu'elles expriment, elles

font également admirables & par la pureté des termes & la noblesse des tours, & par la manière rendre & affectueuse dont elles nous apprennent à répandre notre cœur devant Dieu & à lui demander les grâces qui nous sont nécessaires.

Nous avons abrégé autant qu'il nous a été possible la notice du second volume, pour avoir lieu de nous étendre sur le troisième. Après avoir rapporté tous les anciens monumens qui concernent le Pseautier, le pieux & sçavant Cardinal donne une explication littérale & suivie de tous les Pseaumes. Les endroits difficiles, qui le trouvent en assez grand nombre dans ces saints Cantiques & qui par leur obscurité doivent arrêter l'esprit de celui qui psalmodie & refroidir sa piété, avoient fait sentir à l'Auteur la nécessité d'en donner une nouvelle interprétation. Celles qu'on avoit publiées jusqu'alors lui paroissoient trop diffuses, & trop chargées d'érudition. Il crut qu'une explication simple, qui rendroit mot à mot & en termes clairs & usités, les Idiotismes Grecs & Hébreux, & qui feroit sentir la liaison des phrases & des différentes parties d'un même Pseume, & marqueroit par tout le dessein du Psalmiste, seroit beaucoup plus utile, qu'un sçavant Commentaire.

Dans cette vue, il consulta d'abord le texte Grec de la Bible des Septante, sur laquelle notre Vulgate a été traduite, il s'attacha à bien saisir le sens de tous les mots Grecs & à déterminer exactement

la force & la propre signification des Aoristes. Ensuite il tâcha de mettre à profit tous les éclaircissements, que pouvoit lui fournir la version que S. Jérôme a faite sur l'Hébreu : mais il ne l'a consultée que sur les endroits, où le texte des Septante lui a paru manquer de clarté ; il n'a pas négligé entièrement de recourir aux Commentateurs. Il avoue qu'il a souvent emprunté les propres termes de Jansenius Evêque de Gand, & de Gènebrard.

Au rest l'explication que donne le Cardinal Thomasi ne regarde pas seulement les passages difficiles, mais elle s'étend sur tout le texte des Pseaumes. Elle lie les phrases d'un même Cantique, en suppléant les particules causales, subjonctives & expletives, que la Poësie Hébraïque n'exprime pas. L'Auteur s'est d'autant plus attaché à cette manière d'interpréter littérale & historique, qu'il l'a regardée comme une base sur laquelle on peut fonder des sens plus sublimes, & elle est tournée de manière, qu'on peut aisément l'adapter à un sens moral ou mystique. Il a fait l'application de certains Pseaumes, à la personne de Jesus-Christ, parce qu'elle y est si clairement désignée, que de vouloir les entendre du Psalmiste ou d'une autre personne, ce n'est plus expliquer ces Cantiques, c'est les obscurcir & chercher, en plein midi, comme dit l'Auteur, *la lumière avec une lanterne*. Comme les Pseaumes sont susceptibles de divers sens, & qu'on

peut en expliquer certains de la personne de Jesus-Christ, du corps de l'Eglise, des membres même qui composent l'Eglise, & de la céleste Patrie, le Cardinal Thomasi a eu soin de nous donner une espèce de guide pour nous conduire à tous ces sens différens, par le moyen de petits argumens qui accompagnent les divisions du texte du Pseaume. Ces argumens ont été recueillis par le Vénérable Bède dans les écrits de Cassiodore & d'autres Auteurs anciens. Ils peuvent être très-utiles au Lecteur ; mais le Cardinal Thomasi avertit qu'en en faisant usage, on aye toujours devant les yeux les règles générales de *Ticonius* que S. Augustin a abrégées dans son Livre de la Doctrine Chrétienne. Ces règles prescrivent que lorsqu'on veut établir un sens mystique, on ne s'attache pas à appliquer trop scrupuleusement à Jesus-Christ, à l'Eglise, à l'ame fidèle, chaque parole du Psalmiste, & qu'on se contente d'une application plus vague & plus générale ; ce principe est fondé sur ce que le sens littéral & historique, qui est l'image, contient toujours plusieurs traits qui lui sont propres, & qui ne conviennent point à la chose ou à la personne représentée. Il sera donc suffisant de reconnoître en général les persécutions de Jesus-Christ & de ses membres dans celles du Psalmiste, de comparer la délivrance de l'un à celle de l'autre, & de faire en un mot une telle comparaison entre leurs discours

&amp;



& leurs actions, qu'on laisse beaucoup de circonstances en propriété au Psalmiste, qui a été l'image & le simulacre de Jesus-Christ & de l'Eglise.

Quant au sens moral, & aux pieux sentimens, qu'une ame Chrétienne doit trouver dans la récitation des Pseaumes, ils seront exprimés & dans les argumens, qui accompagnent le texte, & dans les Oraisons qui seront placées après chaque Pseaume. Ces prières nous retracent une ancienne coutume de l'Eglise; la récitation de chaque Pseaume étoit toujours suivie d'une Oraison. Le pieux Cardinal les a fait imprimer dans ce volume pour féconder la piété de ceux qui vou-

dront en faire usage; il les a recueillies en partie dans le Breviaire Mozarabique, & en partie dans les Manuscrits du Vatican.

Le texte est partagé en Versets, l'Auteur s'est assujéti à suivre scrupuleusement les divisions, qui avoient été marquées par S. Jérôme.

Cette édition mérite la préférence sur toutes celles qui ont paru, tant par la beauté de l'impression, que par la correction du texte, & par les nouveaux éclaircissemens que M. Vezzosi a sçu y répandre & qu'on trouvera dans de sçavantes Notes placées au bas de chaque page.

*HISTOIRE CIVILE, ECCLESIASTIQUE ET LITTÉRAIRE de la Ville de Nîmes, avec des Notes & les Preuves; suivie de Dissertations Historiques & Critiques, sur ses Antiquités, &c. par M. MÉNARD, Conseiller au Présidial de la même Ville, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome Premier. A Paris, chez Chaubert, M. DCC. L.*

S E C O N D E X T R A I T.

Nous avons vû dans le premier Extrait que la Ville de Nîmes comblée d'honneurs par les Empereurs Romains, avoit été élevée au plus haut degré de dignité & de splendeur; mais sa grandeur romba avec l'Empire, elle devint la proie des Barbares. Nous indiquerons la suite des principales révolutions de cette Ville célèbre, jusqu'à l'an 1312 où finit le Volume. Il ne nous est pas possible d'entrer dans les détails, ni de faire

sentir tout le travail, les recherches & l'exaétitude de l'Auteur, il faut voir l'Ouvrage même.

La foiblesse des Empereurs, le grand nombre de Troupes Etrangères qu'ils prirent à leur solde, le partage de l'Empire entre les Princes, causèrent la décadence & ensuite la chute totale de l'Empire en Occident; les Nations Barbares l'attaquèrent de tous côtés, elles franchirent les Barrières, pénétrèrent dans les Provinces, & en Ita-

Xxxx

lie même ; Rome, cette *Ville Eternelle*, qui avoit triomphé de tant de Peuples, se vit asservie à la domination des Etrangers. Les Vandales, les Alains, & autres Peuples passèrent le Rhin à la fin de l'an 406, coururent les Provinces des Gaules, ruinèrent les Villes, & commirent partout des cruautés & des excès inouis. Crocus, Roi des Allemans ou des Vandales, ravagea la Province Lyonoise, l'Auvergne, le Gevaudan & le Vivarais, suivit le cours du Rhône, & désola tout le Pays situé sur les deux rives de ce Fleuve ; la Ville de Nîmes fut traitée cruellement, Crocus y fit mourir l'Evêque S. Félix, & un grand nombre d'autres Personnes, il porta sa fureur jusque sur les Monumens Romains ; M. Ménard pense que les Bains publics, le Temple d'Auguste, la Basilique de Plotine, & plusieurs autres Edifices furent détruits pendant cette invasion. Crocus ayant été tué l'an 408, la Province Narbonnoise fut encore troublée par la révolte du Tyran Constantin, qui fut puni de mort avec son fils par les ordres de l'Empereur Honorius.

Cette Province fut bientôt après exposée à la fureur des Visigoths. Ces Peuples avoient pénétré en Italie sous la conduite d'Alaric, & avoient pris & saccagé la Ville de Rome ; Ataulphe son successeur, passa les Alpes en 412, & ravagea la Narbonnoise pendant la guerre que lui fit l'Empereur, mais le Général Constance le força d'éva-

cuer la Province & de passer en Espagne où il fonda la Monarchie des Visigoths. Wallia son successeur fit la Paix avec les Romains, & renvoya à l'Empereur Honorius la Princesse Placidie sa sœur, qui avoit été enlevée de Rome par Alaric, & avoit été obligée d'épouser le Roi Ataulphe.

Cependant la Narbonnoise commença à se relever des maux qu'elle avoit soufferts, la paix rétablit le calme dans les villes & dans les campagnes. L'Empereur voulant tirer des secours des Visigoths ses Alliés, leur céda par le Traité de 419, dans les Gaules la seconde Aquitaine, & la partie Occidentale de la Narbonnoise ; ces Peuples déjà puissans en Espagne établirent le Siège de leur Empire à Toulouse. La partie Occidentale de la Narbonnoise, où étoit située la Ville de Nîmes, resta sous la domination de l'Empereur. Ce fut vers le commencement de ce siècle, que les Diocèses d'Uzès & de Lodève furent démembrés du Diocèse de Nîmes, qui étoit la Métropole Civile & Ecclésiastique du Pays des Arecomiques. Cette Ville dépendoit encore des Romains l'an 450. Ferreol Préfet des Gaules, possédoit alors la belle Maison de *Trevidon* sur la droite du Tarn, & sur les bords du Gardon la Maison de *Prusianum* ; aujourd'hui Brébis près de la Ville d'Alais ; Sidoine Apollinaire a décrit la belle Bibliothèque de cette maison ; Apollinaire son parent, avoit dans le voisinage la Maison

de *Vorocius*, dans la Paroisse de Brocen à deux cens pas d'Alais.

Cependant les Visigoths étendirent peu à peu leur domination sur toute la Narbonnoise, le Roi Théodoric II. occupa la Ville de Narbonne qui lui fut livrée par le Comte Agrippin; Euric son Successeur ayant soumis le Vélai & le Gevaudan, porta ses armes victorieuses jusqu'au Rhône, & acheva la conquête de la Province vers l'an 472. Ce Prince conquit aussi la première Aquitaine, & étendit les limites de ses Etats jusqu'à la Loire. L'Empereur Nepos fut obligé de lui confirmer toutes ces conquêtes par le Traité de l'an 475.

Depuis cette époque la Ville de Nîmes fut asservie à la domination des Visigoths, la Narbonnoise première prit alors, suivant M. Ménard, le nom de *Septimanie*, à cause des sept Cités que les Visigoths possédoient, elle fut aussi appelée *Gothie*.

Le Roi Euric fit des changemens considérables dans la forme du Gouvernement, & persécuta les Catholiques pour les forcer à embrasser l'Arianisme qu'il professoit. Alaric II. qui lui succéda en 484, fut obligé de les ménager, par la crainte des François qui avoient établi un nouveau Royaume dans les Gaules; Clovis leur Roi avoit embrassé le Christianisme en 495, il protégeoit la Religion Catholique, & entretenoit des liaisons avec les Evêques des Etats des Visigoths; Alaric enfin rendit à l'Eglise la paix & la liberté, & permit aux

Evêques de tenir le Concile d'Agde en 506. Sédar Evêque de Nîmes y assista. Cependant Clovis assembloit des troupes, il entra l'année 507 en Aquitaine, s'avança jusqu'à Poitiers, attaqua l'armée des Visigoths, qui étoit campée dans les Plaines de Vouillé à dix milles de cette Ville, la défit, & tua de sa main le Roi Alaric. Cette Victoire fut suivie de la conquête de toute l'Aquitaine, Toulouse même ouvrit ses portes au Vainqueur, les Visigoths ne conservèrent que la Septimanie; ils fortifièrent l'Amphithéâtre de Nîmes, en construisant deux grosses Tours quarrées aux côtés de la porte orientale de cet édifice, & creusèrent un large fossé autour des murs extérieurs de l'Amphithéâtre. Cette Forteresse est nommée dans les anciens titres *Castrum Arenarium*, le Château des Arenes. Mais ces précautions ne purent arrêter les rapides progrès des François & des Bourguignons leurs Alliés. Narbonne, Nîmes & plusieurs autres Villes furent enlevées au Roi Gésalic que les Visigoths avoient élu après la mort d'Alaric.

Ces conquêtes rapides ne furent pas de longue durée, les Alliés ayant voulu pénétrer en Provence par la ville d'Arles, furent repoussés & défaits par le Général de Théodoric Roi d'Italie, qui reprit dès l'an 509 au nom d'Amalaric son petit fils, Narbonne, Nîmes & presque toutes les Villes situées entre le Rhône & les Pyrénées; les François ne conservèrent que

la ville de Toulouſe. Les Viſigoths reſtèrent les maîtres de la Septimanie juſqu'à la mort du Roi Amalaric; mais l'an 533 Thierri Roi de Mets ou d'Auſtraſie, envoya contre eux une Armée conſidérable ſous le commandement de Théodbert ſon fils; le jeune Prince conquit le Rouergue, le Vélai, & le Gevaudan, & dans la Septimanie les villes de Lodève, & d'Uzès; les Viſigoths firent ériger alors un Evêché à Maguelone, dont les Paroiſſes furent diſtraites du Diocèſe de Niſmes; (on ſçait que le Siège Epifcopal de Maguelone fut transféré à Montpellier dans le ſeizième ſiècle). La Ville de Niſmes reſta ſous la domination des Viſigoths, malgré tous les efforts que les François firent ſous le règne de Gontran pour l'enlever; dans le ſiècle ſuivant elle ſe révolta contre le Roi Wamba, le Duc Paul s'étant mis à la tête des rebelles & ayant pris le titre de Roi; mais la Ville fut aſſiégée par Wamba l'an 673; ayant été priſe, elle ſe remit à la clémence du Prince qui punit le chef & les rebelles. Les Rois Viſigoths continuèrent d'être les maîtres de la Septimanie juſqu'à Roderic, ſous lequel cette Province & le reſte de ſes Etats en Eſpagne tombèrent au pouvoir des Sarraſins.

M. Ménard décrit ſommairement la grande invasion des Sarraſins en Eſpagne, & enſuite dans la Septimanie. Les Arabes, Sectateurs de Mahomet, avoient étendu en moins d'un ſiècle, leurs con-

quêtes du côté de l'Orient juſqu'aux Indes, & vers l'Occident juſqu'au détroit de Cadix; l'an 711 ſous le Khalife Valid ils paſſèrent en Eſpagne, & la ſoumirent en moins de trois ans; & l'an 719 Zama Gouverneur d'Eſpagne pour le Khalife força les paſſages des Pyrénées, entra dans la Septimanie, prit les Villes de Narbonne, d'Agde, de Beziers, de Maguelone, de Niſmes, & s'empara de preſque toute la Gaule Gothique. Les Sarraſins pillèrent les Eglifes & les Monafteres, cependant ils laiſſèrent la liberté de Religion en payant tribut, & conſervèrent les anciennes Loix & la forme du Gouvernement ſous les Comtes & les Viguiers. Le Général Zama traitoit les Peuples avec douceur, pour faciliter les conquêtes qu'il méditoit; après ces premiers avantages, il ſe flattoit de ſoumettre toutes les Gaules; il aſſiégea Toulouſe en 721, Eudes Duc d'Aquitaine à la tête d'une Armée nombreuſe attaqua les Sarraſins devant Toulouſe même, les battit, leur Général y périt; Eudes reprit Carcaſſonne, Niſmes & preſque toute la Septimanie. Le Général Ambiza ſuccéſſeur de Zama rentra dans la Septimanie en 725, prit d'aſſaut la Ville de Carcaſſonne, & ſoumit Niſmes & tout le Pays par la terreur de ſes armes. Les Sarraſins ayant reconquis la Septimanie reprirent le projet de ſoumettre toutes les Gaules, Abderame leur Général dans le deſſein de punir le Duc Eudes qui avoit donné du ſecours au re-

belle Munuza, entra dans la Gascogne en 732, ravagea cette Province, prit d'assaut & pillâ la ville de Bourdeaux, passa la Garonne & le Dordogne, poursuivit & défit le Duc Eudes, courut le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois & le Poitou, portant partout le fer & le feu. La France étoit menacée de la désolation & d'une ruine totale; Charles Martel Maire du Palais & Prince des François, à la prière d'Eudes & pour le salut de l'Etat, assembla un corps d'armée, marcha vers Poitiers, où les Sarrasins avoient porté leurs ravages. Les deux armées demeurèrent sept jours en présence, enfin le combat se donna un samedi du mois d'Octobre de l'an 732 : la victoire parut d'abord douteuse, mais Charles renversa les Infidèles & en fit un carnage horrible. Abderame y perdit la vie; le reste des Sarrasins prit la fuite, se retira vers la Septimanie, & ravagea dans sa retraite le Limousin, le Quercy & l'Albigois.

Les Sarrasins quoiqu'affoiblis par cette perte, firent de nouvelles tentatives l'an 736 : le Duc Moronte & plusieurs rebelles mécontents du Gouvernement de Charles Martel leur avoient livré Avignon & Arles; ils ravagèrent plusieurs villes des deux côtés du Rhône, & portèrent la désolation jusqu'à Autun; Charles Martel repoussa les Infidèles, emporta d'assaut Avignon l'an 737, passa le Rhône, entra dans la Septimanie, assiégea Narbonne, tua le Général Amo-

roz qui venoit au secours de la Place, défit son armée, & abandonna le siège de la ville pour retourner en France; à son passage, pour se venger des ravages des Sarrasins, il rasa les murs d'Agde & de Béziers, détruisit la ville de Maguelone, il fit bruler les portes & abattre une partie des murs de Nîmes, & fit mettre le feu à l'Amphithéâtre. Ces Villes restèrent encore quelque temps au pouvoir des Sarrasins, mais l'Empire du Khalife étant agité par des divisions intestines, les Provinces éloignées qui supportoient impatiemment le joug des Infidèles pensèrent à se révolter; Alonse le Catholique les chassa entièrement de la Galice l'an 752. Nîmes & plusieurs autres villes de la Septimanie se révoltèrent & se soumirent à Pepin Roi de France, ce Prince marcha à leur secours, & assiégea la Ville de Narbonne, qui étant vivement défendue par les Sarrasins ne fut prise que l'an 759, après un blocus de sept ans; les Chrétiens habitants de la ville la livrèrent aux François sous la condition expresse d'être maintenus dans l'usage de leurs Loix & de leurs Coutumes; la reddition de Narbonne déterminâ la soumission des autres villes de la Septimanie. Cette Province délivrée de la domination des Sarrasins, fut unie à la Couronne de France, dont elle a toujours été une dépendance, dans le temps même qu'elle a été possédée par les Comtes de Toulouse. Les Eglises, les Monastères furent réparés, la Re-

ligion Chrétienne, qui avoit souffert sous la tyrannie des Mahométans, reprit son ancien éclat sous la protection des Rois de France. On vit resplendir par tout l'ordre & la discipline.

L'Eglise de Nîmes en particulier ressentit les effets de l'heureux gouvernement de Charlemagne, l'Evêché d'*Aristidum* qui avoit été formé l'an 526 d'un démembrement du Diocèse d'Uzès, fut réuni, suivant M. Ménard, en 798 au Diocèse de Nîmes. Ce Prince fit rétablir & combla de biens la célèbre Abbaye de Psalmodi qui avoit été ravagée par les Sarrasins. La Ville de Nîmes sous ce règne commença à se relever de l'état de désolation où la domination des Gots & des Sarrasins l'avoient réduite; mais l'an 858 elle éprouva encore de plus grands malheurs de la part des Normans; ces barbares sortis du Nord de l'Europe, avoient pillé les côtes de la France situées sur l'Océan, ils entrèrent dans la Méditerranée, ravagèrent les Provinces méridionales du Royaume, & traitèrent cruellement les Villes d'Arles & de Nîmes.

Sous la domination des Rois de France, la Ville de Nîmes étoit gouvernée par un Comte qui avoit le commandement des troupes, l'administration de la justice civile & criminelle, & l'Intendance des Finances, dans la ville & dans l'étendue de son département; cette forme de Gouvernement étoit établie dans presque toutes les villes

de la Monarchie Française. M. Ménard fait des observations intéressantes sur les Comtes, sur la manière dont ils rendoient la justice, sur les assemblées qu'on appelloit *mal-lum publicum*, sur les audiences particulières *Placita*, & sur les Assemblées générales que tenoient les Commissaires Royaux *Missi Dominici*. Les Comtes avoient des Lieutenans Généraux qu'on appella Vicomtes, à qui ils laissoient l'entière administration de la Justice. Le Vicomte de Nîmes, suivant un Acte de l'an 876, avoit deux Lieutenans, qu'on appelloit Viguiers, *Vicarii*; il avoit pour Assesseurs des Echevins, *Scabini*, des personnes notables de la Ville désignées par le nom de *Boni Homines*. Les Comtes de Nîmes étant devenus héréditaires à la décadence de la maison de Charlemagne, le Comté passa dans la maison des Comtes de Toulouse; le Vicomté de Nîmes fut aussi héréditaire dans la maison des Seigneurs de Trencavel, qui le cédèrent à Raymond V. Comte de Toulouse.

La Ville de Nîmes comblée de bienfaits par Charlemagne marqua de l'attachement aux Princes de sa Maison. Après la mort de Charles le Gros, Charles le simple, fils postume de Louis le Bègue, que le sang & la naissance appelloient au trône, ne fut proclamé Roi qu'en 893 & par une partie de la France, l'autre partie avoit élu Roi dès l'an 888, Eudes Comte de Paris & Duc de France; la Ville de Nîmes ne le reconnut que l'an

890. Après la mort d'Eudes, la ville resta constamment attachée à Charles, malgré l'élection qui fut faite de Robert Duc de France frere du Roi Eudes, & même après que le Roi Charles eut été arrêté prisonnier par la perfidie de Herbert Comte de Vermandois.

Pendant les guerres civiles qui s'élevèrent entre Charles le Simple, & les Princes qui lui disputèrent la Couronne, la France fut dévolée par une Nation barbare jusqu'alors inconnue en Occident. Les Hongrois sortis de la Scythie, passèrent le Danube, coururent la Pannonie, une partie de l'Allemagne, & portèrent leurs ravages jusque dans les Provinces septentrionales de la France, sur la Meuse & sur l'Escaut; une autre bande de Hongrois étoit entrée en Italie où ils furent protégés par Bérenger Roi de Lombardie l'an 924; ils prirent & pillèrent la ville de Pavie. Après avoir défolé l'Italie, ils entrèrent en France, ravagèrent la Gothie jusqu'aux environs de Toulouse; la ville & le territoire de Nîmes éprouvèrent l'an 925 toute la fureur de ces Barbares, qui furent détruits par les maladies & par les troupes de Raimond Pons Comte de Toulouse.

Nous omettons plusieurs événements de l'Histoire de Nîmes, pour passer à la guerre des Albigeois qui troubla toute la Province de Languedoc & la Ville de Nîmes en particulier. La Secte des *Bons Hommes*, à qui on donna ensuite le nom d'*Albigéois*, avoit pris nais-

sance en Bulgarie, d'où elle passa en Italie & ensuite en France; elle s'y manifesta au commencement du douzième siècle, Pierre de Bruis & Henri Moine Italien Apostat, la répandirent en Provence & en Languedoc. Malgré la punition de Pierre de Bruis & les prédications de S. Bernard, l'Hérésie fit de grands progrès dans le Toulousain & surtout dans le Diocèse d'Albi, les Conciles ne purent les arreter, les Hérétiques repandirent leurs erreurs avec plus de hardiesse & de fureur. Pour comble de malheurs, Raimond VI. Comte de Toulouse les favorisa de son crédit & de sa protection. Les Légats du S. Siège ayant fait d'inutiles efforts pour retirer ce Prince du parti des Sectaires, prononcèrent en 1207, contre lui une Sentence d'excommunication, & jettèrent l'interdit sur ses terres; le Pape Innocent III. confirma la Sentence & enjoignit aux Archevêques de Vienne, d'Embrun, d'Arles & de Narbonne, & à leurs Suffragans de la faire exécuter dans l'étendue de leurs Diocèses. Les Albigeois ayant pris les armes, on publia contre eux une Croisade qui fut favorisée des mêmes indulgences que celles de la Terre Sainte. Le Comte effrayé des grands préparatifs qui se faisoient prit en 1209 le parti de se soumettre à l'Eglise, il donna des places de sûreté, & consentit que les Consuls d'Avignon, de Nîmes & de S. Gilles fissent serment, que s'il manquoit à ses promesses, ils se regarderoient

comme déliés de leur serment de fidélité envers lui. Malgré la soumission du Comte, plusieurs Villes continuoient de favoriser les Albigeois, l'Armée des Croisés marcha vers le Languedoc, élut pour Chef Simon Comte de Montfort & lui céda la Seigneurie de toutes les Conquêtes qui se feroient sur les Sectaires. Raimond irrité de ce procédé rendit sa protection aux Albigeois, se fit excommunier de nouveau, la guerre commença avec chaleur, Simon fit la conquête de la plus grande partie du Languedoc, Nîmes lui ouvrit ses portes au mois de Novembre 1213. Simon Maître de la Ville & de la Vicomté de Nîmes établit en 1215, la Sénéchaussée de Beaucaire & de Nîmes, qui est encore une des plus considérables du Royaume; Simon ayant été tué au siège de Toulouse, le 25 de Juin de l'an 1218, la Ville de Nîmes rentra sous l'obéissance des Comtes de Toulouse.

Le Comte Raimond, le protecteur des Albigeois, mourut au mois d'Aout de l'an 1222, Raimond son fils lui succéda; il s'étoit distingué par plusieurs conquêtes sur les Croisés pour recouvrer les Places que le Concile de Latran lui avoit réservées. Amauri de Montfort qui avoit succédé au Comte Simon son Pere avoit perdu presque toutes les Conquêtes qui avoient été faites par les Croisés; se voyant sans ressource & abandonné de ses troupes, il quitta pour toujours le Languedoc en

1224, & céda au Roi Louis VIII. tous ses droits sur les Pays que les Croisés avoient conquis; d'un autre côté le Comte de Toulouse, pour assurer son état & ses possessions fit la paix avec les Evêques de la Province; mais le Pape ayant refusé de confirmer le traité de conciliation, la guerre recommença bientôt après. Le Cardinal de S Ange, Légat du Pape Honorius III. engagea le Roi Louis VIII. à faire la guerre au Comte qui fut excommunié au commencement de l'an 1225; on prêcha dans tout le Royaume la Croisade contre les Albigeois, le Roi fit de grands préparatifs, se mit en marche à la tête de plus de cent mille hommes, & arriva à Lyon le 28 de Mai de l'an 1226; la Ville de Nîmes prévint l'arrivée de l'Armée en Languedoc, se soumit volontairement au Roi le trois de Juin suivant, fut réunie à la Couronne, & a toujours demeuré depuis sous la domination immédiate des Rois de France; la Ville de Beaucaire s'étant aussi soumise au Roi, ce Prince établit un Sénéchal Royal à Beaucaire pour le gouvernement de cette Ville, de la Ville de Nîmes & des Pays circonvoisins. Le Roi s'étant rendu Maître d'Avignon le 12 de Septembre suivant, les Villes du Languedoc se soumirent à sa domination, & les Evêques lui prêtèrent le serment de fidélité. Le Roi au retour de cette expédition mourut à Montpensier en Auvergne le 8 de Novembre de la même année.

Quoique



Quoique presque toutes les Villes de Languedoc se fussent soumises, il restoit encore des semences de troubles. Le Conseil du jeune Roi Loüis, qui par ses vertus fut élevé dans la suite au rang des Saints, termina entièrement la guerre des Albigeois, & rendit enfin le calme & la paix à la Province. Après plusieurs conférences auxquelles le Légat du Pape & le Comte de Toulouse assistèrent, le Traité fut conclu à Paris le 12 d'Avril de l'an 1229. Le Comte céda au Roi le Duché de Narbonne, les Comtés de Narbonne, de Beziers, d'Agde, de Maguelone ou Melgueil, de Nîmes, d'Uzès & de Viviers; tous ses droits sur ceux de Vélai, de Gevaudan & de Lodève, une partie du Toulousain, & le Vicomté de Gévaudan ou de Grèzes. Toute cette vaste étendue de Domaines ayant été réunie à la Couronne, le Roi en donna l'administration aux Sénéchaux de Beaucaire & de Carcassonne. Le ressort de la Sénéchaussée de Beaucaire & de Nîmes fut formé des Diocèses de Maguelone, de Nîmes, d'Uzès, de Viviers, de Mende & du Pui; on y comprit aussi la partie de ceux d'Arles & d'Avignon qui est située dans le Languedoc à la droite du Rhône. L'autre partie des Domaines cédés au Roi forma la Sénéchaussée de Carcassonne & de Beziers. Le Roi après le Traité fit dresser une Ordonnance pour rétablir la liberté des Eglises & éteindre les restes de l'Hérésie en Lan-

*Novembre.*

guedoc. L'Ordonnance fut envoyée à la Ville de Nîmes & à plusieurs autres Villes de la Province.

Le Roi S. Loüis passa à Nîmes au mois d'Août de l'an 1248, lorsqu'il alloit s'embarquer à Aigues Mortes pour le Voyage de la Terre-Sainte; il y fit quelques fondations de piété; il y avoit alors un Hôtel de Monnoye, pour la fabrication de la Monnoye Royale. Ce Prince à son retour de la Terre-Sainte passa à Nîmes, il accorda une Charte aux Habitans de la Ville, & y rétablit le Consulat en son ancienne forme. Le Traité de Paris avoit assuré au Roi la possession du Comté de Nîmes & d'une grande partie du Languedoc, Jacques I. Roi d'Aragon avoit des prétentions sur plusieurs de ces Domaines; d'un autre côté le Roi prétendoit à la Souveraineté sur la Catalogne & sur le Roussillon, que les Rois d'Arragon avoient usurpée à la fin du siècle précédent. S. Loüis pour prévenir la guerre, céda par le Traité de Corbeil du 11 May 1258, au Roi d'Arragon tous les droits de la France sur la Catalogne & sur le Roussillon, & le Roi d'Arragon céda au Roi tous les droits qu'il prétendoit avoir sur divers Domaines du Languedoc & des Pays voisins, & nommément sur la Ville de Nîmes & sur le *Némozès*.

La Ville de Nîmes comblée des faveurs du Roi S. Loüis, fut encore honorée de sa présence en 1270, lorsque ce Prince partit pour sa

Yyyy

seconde Croisade. Le Roi Philippe le Hardi, accorda à la Ville divers droits & usages ; le commerce y devint florissant, le Roi donna d'amples privilèges aux Marchands Lombards & Toscans, qui étoient venus s'y établir. Ces privilèges sont l'origine de la Cour des *Conventions Royales* de Nîmes, qui est devenu un Tribunal de rigueur pour toutes les parties qui se soumettent à sa juridiction.

Le Roi Philippe le-Bel favorisa aussi le commerce des Marchands Italiens à Nîmes, & ne négligea rien pour faire fleurir le commerce maritime de Languedoc, en obligeant les Marchands de Toscane & de Lombardie de faire aborder leurs marchandises dans le Port d'Aigues-Mortes. La Ville de Nîmes prit part aux célèbres Demeles entre le Pape Boniface VIII. & le Roi Philippe-le-Bel, les Députés de cette Ville, comme ceux de plusieurs Villes de Languedoc furent mandés à l'Assemblée générale convoquée à Paris l'an 1302. L'Evêque de Nîmes Bertrand de Languißel s'étant rendu à Rome contre la défense du Roi, fut chassé de son Siege ; Guillaume de Nogaret qui avoit été Juge-Mage de la Sénéchaussée de Beaucaire & de Nîmes, se déclara accusateur contre le Pape Boniface VIII. Le Pape s'étant porté aux dernières extrémités, jusqu'à excommunier le Roi par une Bulle du 13 d'Avril de l'an 1303, la Noblesse & le Tiers Etat de la Sénéchaussée de Beaucaire & de Nîmes, donnèrent

leur adhésion à l'Acte d'appel au futur Concile Général, qui avoit été arrêté dans l'Assemblée tenue au Louvre le 13 de Juin de la même année. Cependant le Roi avoit consenti au rétablissement de l'Evêque Bertrand de Languißel. La mort de Boniface VIII. qui arriva le 11 d'Octobre 1303, mit fin à toutes les broüilleries, & ramena le calme dans le Royaume.

L'Histoire de Nîmes contient aussi des détails concernant une autre grande affaire de ce Règne, le Procès fait aux Templiers. Cet Ordre Religieux & Militaire fut accusé des crimes les plus énormes. Le Roi dès l'an 1305, avoit demandé au Pape Clément V. de réprimer ces défordres & de punir les coupables, il fit de nouvelles instances en 1307 ; le Grand Maître de l'Ordre, Jacques de Molai, ayant appris les accusations qu'on formoit contre les Templiers supplia le Pape d'ordonner des informations pour les justifier ou pour les condamner ; enfin le Pape consentit que l'on commençât la procédure contre l'Ordre, & en informa le Roi par sa Lettre du 24 Août 1307. Sa Majesté donna des ordres pour arrêter les Templiers & saisir leurs biens ; ils furent arrêtés le même jour par tout le Royaume le Vendredi 13 d'Octobre de la même année ; on en arrêta quarante-cinq dans la Sénéchaussée de Beaucaire, qui furent interrogés par les Commissaires du Roi. L'an 1308 le Pape commença les procédures en son nom & in-

terrogea jusqu'à soixante-douze Templiers, & fit continuer les informations par trois Cardinaux qui interrogèrent le Grand Maître, & les Commandeurs particuliers des Pays d'Outremer, de Normandie, d'Aquitaine & de Poitou. Comme les Templiers avouèrent dans leurs réponses une partie des crimes dont ils étoient accusés, le Pape voulut avoir des informations exactes & juridiques, & ordonna qu'elles seroient faites dans toutes les parties du monde où ils avoient des établissemens; Clément V. manda à l'Archevêque de Narbonne & à ses Suffragans de recevoir, chacun dans leur Diocèse, les réponses des Templiers. M. Ménard a fait imprimer dans les preuves (p. 166.) l'interrogatoire des Templiers détenus prisonniers dans le Château Royal d'Alais, fait en 1310 par le Commissaire Subdélégué de l'Evêque de Nîmes. Les Prisonniers au nombre de trente-deux, nièrent presque tous les chefs les plus graves & n'en avouèrent que de légers. Le Commissaire condamna le 29 d'Août 1311, à la question les Prisonniers pour les obliger d'avouer les crimes de reniement, de blasphèmes & de diverses erreurs contre la Foi dont ils étoient accusés, la Sentence fut exécutée le même jour. Les Prisonniers confessèrent dans les tourmens qu'ils étoient coupables de tous ces crimes, mais ils protestèrent qu'ils abjureroient leurs erreurs, qu'ils détestoient sincèrement leurs crimes, & qu'ils desi-

roient ardemment de rentrer dans le sein de l'Eglise. Après les informations juridiques faites contre les Templiers dans toutes les parties de la Chrétienté, l'Ordre fut aboli par le Concile Général assemblé à Vienne en Dauphiné l'an 1311. Les biens immeubles des Templiers furent donnés au Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui eurent dans la suite un établissement à Nîmes. Le Concile de Vienne, en abolissant l'Ordre, avoit laissé aux Evêques de chaque Province le pouvoir d'absoudre ou de punir les Templiers qui étoient détenus dans les prisons. Le Commissaire Subdélégué de l'Evêque de Nîmes se transporta au Château d'Alais au mois de Novembre de l'an 1312, les Prisonniers ayant déclaré avec serment qu'ils persistoient dans les aveux qu'ils avoient faits le 29 d'Août de l'année précédente, & qu'ils abjureroient sincèrement leurs erreurs, le Commissaire leur donna l'absolution de leurs crimes, & les admit à la Communion des fidèles.

Nous avons indiqué les principales révolutions de la Ville de Nîmes, & les faits de son Histoire qui intéressent l'Histoire générale du Royaume; mais nous avons omis plusieurs détails concernant l'Eglise de Nîmes, les Evêques, les autres Eglises & les Monastères du Diocèse, le Gouvernement Civil, les Comtes, Vicomtes & Viguers de Nîmes, les Baillis & Juges Royaux, Trésoriers du Roi, &c. Nous finissons en rappelant

ce que nous avons déjà observé, que M. Ménard a donné dans les *Preuves* un grand nombre de Chartres & de pièces originales qui n'avoient point été imprimées. Ce

Supplément donne un nouveau prix à l'Ouvrage, dont nous avons essayé de faire connoître le mérite & l'utilité.

# DE NUMMO ARGENTEO BENEDICTI III. PONT. MAX.

Dissertatio, in qua plura ad Pontificiam Historiam illustrandam, & Joannæ Papisæ Fabulam refellendam proferuntur. Accedunt Nummi aliquot Romanorum Pontificum hactenus inediti & Appendix Veterum Monumentorum. Romæ M. DCC. XLIX. Excudebant Nicolaus & Marcus Patarini Typographi & Bibliopolæ Romani. C'EST-A-DIRE : *Dissertation sur une Monnoye d'Argent du Pape Benoît III. dans laquelle on donne plusieurs éclaircissements sur l'Histoire des Papes, & une nouvelle réfutation de la Fable de la Papesse Jeanne. On y a joint quelques Monnoyes des Papes qui n'avoient point été publiées, & un Appendix d'anciens Monumens.* A Rome, M. DCC. XLIX. Chez les Freres Pagliarini, Imprimeurs-Libraires. Vol. in-4°. de 174 pp. l'Ouvrage est dédié à Notre Saint Pere le Pape Benoît XIV.

**L**ES Fables les plus absurdes s'accréditent par l'ignorance & par la malice des Hommes. L'Histoire de la prétendue Papesse Jeanne, imaginée à la fin du douzième siècle & malignement insérée dans les Ouvrages de Marianus Scotus & de Martin le Polonois, prit tant de faveur qu'elle fut reçue par les Catholiques mêmes. Des Ennemis de l'Eglise & des Papes prétendirent qu'une femme avoit tenu le S. Siège entre les Papes Léon IV. & Benoît III. dans le neuvième siècle, pendant deux ans cinq mois & quelques jours. Le fait énoncé d'abord simplement, fut revêtu dans la suite de circonstances & de fictions ridicules. Mais depuis la renaissance des Lettres, la saine Critique ayant répandu

la lumière sur l'Histoire & sur les Monumens, on reconnut la fausseté de cette impudente calomnie. En effet les Historiens contemporains, Loup de Ferrières, Adon de Vienne, Anastase Bibliothécaire, l'Auteur des Annales de S. Bertin, Hincmar Archevêque de Reims, & plusieurs autres, rapportent unanimement que Benoît III. succéda immédiatement à Léon IV. Le Patriarche Photius & Métrophane, ennemis de l'Eglise Romaine, ne lui reprochent point d'avoir élevé une femme sur le S. Siège, & Photius parle de Benoît III. comme du Successeur immédiat de Léon IV. Sur des témoignages aussi positifs & non suspects, l'Histoire de la Papesse Jeanne a été rejetée comme une Fable méprisable, non

seulement par les sçavans Catholiques, mais encore par plusieurs Protestans, entre lesquels il suffit de citer David Blondel, & Guillaume Godefroi Léibnitz.

Cependant quelques Protestans d'un nom distingué ont persisté à soutenir cette Fable; Frédéric Spanheim Professeur en l'Université de Leyde composa une Dissertation qui parut à Leyde en 1691, sous ce titre: *de Papa famina inter Leonem IV. & Benedictum III. Disquisitionis Historica*, in-8°. La Dissertation fut traduite en François par les soins de M. Lenfant & de M. des Vignoles, Ministre de Brandebourg, & fut imprimée à Cologne en 1694, sous ce titre: *Histoire de la Papesse Jeanne, fidèlement tirée de la Dissertation Latine de M. de Spanheim, premier Professeur en l'Université de Leyde*, in-12. On l'a réimprimée à la Haye en 1720, en 2 vol. in-12. Jacques Vanden Kieboom en donna à la Haye en 1736, une troisième édition avec Figures. Les trois Auteurs qui ont eu part à cet Ouvrage ont appellé les Fables & les calomnies qui ont été cent fois réfutées non seulement par les Catholiques, mais par des Protestans mêmes.

Ces Auteurs pour pouvoir placer le Pontificat de la prétendue Papesse, ont dérangé & renversé le système Chronologique de l'Histoire des Papes, depuis l'an 327 jusqu'à l'an 872; ils supposent en particulier que le Pape Léon IV. mourut le 1 d'Août 854, & que

Benoît III. ne monta sur le S. Siège qu'au mois de Septembre de l'an 856, & par cet arrangement ils trouvent deux ans & environ deux mois pour le Pontificat de la prétendue Papesse.

Mais cette supposition purement arbitraire est détruite par le témoignage exprès des Historiens contemporains qui attestent que Benoît III. succéda immédiatement à Léon IV. Loup de Ferrières ayant appris la mort de Léon écrivit la Lettre 103 au Pape Benoît qui avoit été élu en sa place. Hincmar de Reims dans une Lettre (*Epist.* 26) au Pape Nicolas I. remarque que les Députés qu'il avoit envoyés à Rome, apprirent sur la route la mort du Pape Léon, & que ces mêmes Députés obtinrent du Pape Benoît la grace qu'il demandoit. Le Pape Nicolas dans sa Lettre aux Eveques du troisième Concile de Soissons, datée du 6 Décembre 866, reproche à Hincmar d'avoir trompé le Pape Benoît, Successeur de Léon, *quumque sanctæ memoriæ Benedictus, Vir Apostolicus ei (Leoni) successisset in ordine Pontificali*, & de l'avoir surpris dans les premiers jours de son Pontificat.

A ces témoignages, qui ne laissent aucun temps intermédiaire pour le Pontificat de la Papesse, M. le Comte Garampi, Auteur de la Dissertation que nous annonçons, ajoute l'autorité de plusieurs Monumens incontestables; il prouve que Léon IV. mourut l'an 855 le 17 de Juillet, & que Benoît III.

son successeur immédiat fut sacré le 29 de Septembre de la même année, le S. Siège ayant vaqué deux mois & environ quinze jours. Le premier Monument est une Monnoye d'argent indubitablement antique, frappée au nom de l'Empereur Lothaire & du Pape Benoît III. ce Prince étant mort le 28 Septembre de l'an 855, il s'ensuit que Benoît fut placé sur le S. Siège avant la fin de ce mois, & qu'on ne peut différer son ordination jusqu'au mois de Septembre de l'an 856. Les autres Monumens sont de très anciens Catalogues des Papes, qu'on avoit point été publiés, & dans lesquels on voit que Benoît III. a été le successeur immédiat de Léon IV.

Notre Auteur établit le temps de la mort de Léon IV. la durée de la Vacance du S. Siège, & l'époque de l'Ordination de Benoît III. Le Pape Léon IV. mourut l'an 855; suivant les Annales de S. Bertin, Benoît III. lui succéda, *Anno DCCCLV. mense Augusto, Leo Apostolica Sedis Antistes defunctus est, eique Benedictus successit*; l'Empereur Lothaire étant mort deux mois après, un Poète du temps célébra la douleur du Peuple Romain, qui perdit presque en même temps le Pape & l'Empereur:

*O quanto premittur Roma dolore  
Præclaris subito Patribus orba:  
Infirmata prius morte Leonis,  
Nunc, Auguste, tuo funere languet, &c.*  
le jour de la mort de Léon est

fixé au 17 de Juillet, par Anastase le Bibliothécaire, ou par l'Auteur de la Vie de ce Pape, les Tables Ecclésiastiques en font mémoire ce jour-là, auquel la Fête est célébrée dans les Eglises Patriarcales de Rome.

Peu de jours après la mort de Léon, le Clergé & le Peuple Romain s'assemblèrent, suivant Anastase, pour l'élection d'un nouveau Pontife, *Mox omnis Clerus, universique Proceres cunctisque Senatus ac Populus*, &c. ils élurent Benoît & adressèrent aux Empereurs Lothaire & Louïs le Décret d'élection, qui fut remis à Louis, ce Prince étoit alors en Lombardie & avoit le Gouvernement de l'Italie; il confirma l'Élection, les Envoyés qui étoient chargés de ses Lettres ayant été corrompus en chemin, se déclarèrent en faveur d'Anastase Pretre Cardinal du Titre de S. Marcel, qui avoit été déposé par le Pape Léon IV. Ils entrèrent dans Rome, occupèrent les Basiliques de S. Pierre & de S. Jean de Latran, & firent arrêter Benoît; toute la Ville de Rome fut dans une grande consternation. La tranquillité ayant été rétablie, Benoît fut sacré solennellement, en présence des Envoyés de l'Empereur & de tout le Peuple le Dimanche 29 de Septembre, le Siège ayant vaqué, deux mois & environ quinze jours, suivant les Listes des Papes, que M. Garampi cite d'après d'anciens Manuscrits des Bibliothèques de Faifa, de Colbert, de Barberin & de Far-

nefe. Ces circonftances tirées d'Auteurs contemporains & de très-anciens Manufcrits ne laiffant aucun intervalle pour placer le Pontificat de la prétendue Papeffe ; puifque Benoît fut élu peu de jours, *mox*, après la mort de Léon, & qu'il fut facré à la fin de Septembre de la même année 855.

On ne peut différer à l'an 856. l'Ordination de Benoît ; le Décret de fon Election fut adreffé à l'Empereur Lothaire & à Loüis fon fils qu'il avoit affocié à l'Empire dès l'an 849, *Invioliffimis Hlotario & Hludovico Auguftis*, fuivant l'Auteur de la Vie de Benoît, Ecrivain contemporain ; or il eft certain que l'Empereur Lothaire mourut dans l'Abbaye de Prum près de Trèves, à la fin de Septembre de l'an 855, fuivant tous les Ecrivains & les Monumens du temps, dont les uns marquent le jour de la mort le 28, les autres le 29, parce que le Prince mourut apparemment la nuit du 28 au 29, ou parce que la mort, *Obitus*, eft du 28, & l'enterrement, *Depofitio*, fe fit le 29, comme le marquent le très-ancien Diptyque de Fulde & le Nécrologe de Remiremont ; & fuivant le témoignage d'Adon de Vienne, Benoît fut facré après la mort de Lothaire, *Jam tamen defuncto Hloth. Imp.* d'où il réfulte que l'Empereur mourut entre l'Electio & l'Ordination du Pape Benoît III.

Mais la nouvelle de la mort de l'Empereur n'étoit pas encore parvenue de Prum à Rome, lorsque

Benoît après fon Ordination fit frapper des Monnoyes en fon nom & au nom de Lothaire. Sur la Monnoye d'argent, dont notre Auteur donne le deffein à la tête de fa Differtation, on lit d'un côté S PETRVS, & au milieu du champ le Monogramme compofé des Lettres B. E. N. P. A. c'eft-à-dire, BENedictus Papa, & de l'autre côté, HLOTARIVS IMP, & au milieu le Monogramme compofé des Lettres PIVS. Il n'eft donc pas poffible de retarder jufqu'à l'an 856 l'Ordination de Benoît ; puifque ce Pape étoit facré & avoit exercé des Actes du Pontificat avant que la mort de Lothaire arrivée à la fin de Septembre 855 fut connue à Rome. Ce Pontife accorda à l'Abbaye de Corbie un *Privilege*, daté du 3 Octobre, *l' Nonas Octobris*, de la même année, *Indictione IIII*, avant qu'on fçût à Rome la mort de Lothaire, *Imperantibus Dominis nostris piiffimis Auguftis Hlothario... & Hludovico ejus filio*. M. Garampi défend l'authenticité de ce Diplôme qui a été publié par Dom Mabillon fur un Manufcrit en papier d'Egypte.

On ne peut placer entre Léon IV. & Benoît III. le Pontificat de la prétendue Papeffe, auquel les Auteurs & les Défenseurs de la Fable affignent une durée de deux ans & de quelques mois. Léon IV. mourut le 17 de Juillet 855, comme il a été prouvé par des Monumens incontestables, Benoît III. étoit facré & occupoit le S,

Siège au commencement d'Octobre de la même année, suivant le témoignage authentique de la Monnoye d'Argent; cet intervalle qui est d'environ deux mois & demi, est rempli par l'élection de Benoît, par le voyage des Députés du Clergé & du Peuple Romain vers l'Empereur Louis, par leur retour à Rome, par les troubles excités à l'occasion du Prêtre Anastase, & enfin par la cérémonie du Sacre de Benoît. Il ne reste donc aucun temps, aucun intervalle, auquel on puisse placer le Pontificat de Jeanne, quand même on le supposeroit non de deux ans, mais de deux mois; tel est le précis des nouveaux moyens qu'emploie M. Garampi pour détruire une Fable ridicule qu'on ose encore reproduire, pour séduire le Peuple & imposer aux ignorans.

Messieurs Spanheim, Lenfant & des Vignoles, pour pouvoir placer le Pontificat de la Papesse Jeanne, ont entrepris de former un nouveau système chronologique des Pontificats de Grégoire IV. Sergius II. Léon IV. Benoît III. Nicolas I. & de Hadrien II. & ont troublé l'ordre des temps depuis l'an 827 jusqu'à l'an 872. M. Garampi soutient & défend la Chronologie de ces Papes, déjà solidement établie par Panvinus, Baronius, Blondel, Papebroch, & par le P. Pagi; il rappelle les Monumens sur lesquels ces sçavans Chronologistes s'étoient fondés; il rapporte quatre Catalogues des Papes, qui n'avoient point été

publics, l'un composé du temps du Pape Nicolas I. successeur immédiat de Benoît III. l'autre de la Bibliothèque de Casanate dressé dans le onzième siècle, & deux autres du treizième. Notre Auteur examine en particulier les Pontificats de ces six Papes, les vacances du S. Siège entre ces Pontificats, d'après les Historiens & les anciens Catalogues des Papes, & démontre qu'on ne peut faire aucun dérangement dans cette suite Chronologique. Il faut voir dans l'Ouvrage même, l'ordre & la liaison des Preuves; on y trouve plusieurs autres faits discutés: que les Sarrazins pillèrent l'Eglise de S. Pierre au mois d'Août de l'an 846: que les Empereurs Lothaire & Louis n'assistèrent point au Concile Romain tenu le 8 Décembre de l'an 853, & que dans ce siècle les Indictions se comptoient à Rome du premier de Septembre de chaque année suivant l'usage des Grecs.

M. Garampi voulant donner une plus ample explication de la Monnoye d'Argent de Benoît III. examine quel étoit le pouvoir des Papes élus avant leur consécration, pourquoi le nom des Papes se trouve sur les Monnoyes de ces temps-là avec le nom des Empereurs; il entreprend de combattre la Dissertation de Leblanc sur l'autorité des Empereurs dans la Ville de Rome; il fait voir que les Papes ne prenoient point avant leur consécration le titre de *Pape*, de *Pontife* & d'*Evêque*, d'où il infère que la Monnoye de Benoît III. marquant



quant dans le Monogramme BENEDICTUS PAPA, a été frappée après sa Consécration, & par conséquent après le 29 de Septembre de l'an 855, & avant que la nouvelle de la mort de Lothaire fut arrivée à Rome; circonstances qui déterminent la fabrication de cette Monnoye aux premiers jours du mois d'Octobre de la même année. Cette Monnoye donne à l'Empereur Lothaire le titre de PIVS, qui ne se trouve dans aucun Historien, M. Garampi observe que ce titre d'honneur avoit été déteré à l'Empereur Loüis le Débonnaire Pere de Lothaire, qui le porta de son vivant, comme on le voit sur deux Monnoyes du Pape Grégoire IV. le même titre fut conservé à l'Empereur Lothaire, qui est surnommé PIVS, sur les Monnoyes des Papes Grégoire IV. Sergius II. & Benoit III. Loüis II. son Fils & son Successeur eut encore ce titre qui se lit sur d'autres Monnoyes du Pape Benoit III.

Enfin notre Auteur donne une Liste de toutes les Monnoyes de Benoit III. qu'il a pu découvrir & dont plusieurs n'avoient point encore été publiées; il examine les Têtes, les Croix, les Clefs, les Symboles, les Légendes, & les Sigles qui se voyent sur les anciennes Monnoyes des Papes. Ces recherches sçavantes méritent l'attention des Antiquaires. Toute la Dissertation de M. Garampi remplie d'érudition, écrite avec ordre & élégance, doit être reçue favorablement des Proteftans mêmes,

qui aiment & cherchent la vérité.

On trouve dans cette Dissertation plusieurs points intéressans que l'Auteur a discutés par occasion; par exemple, que dans les Chancelleries Impériales & principalement pendant le neuvième siècle, les années des régnés se comptoient quelquefois d'une manière particulière, en marquant une nouvelle année au commencement de chaque année civile, en sorte qu'un Prince qui n'avoit régné que pendant quelques mois d'une année comptoit la seconde année de règne après le premier de Janvier de l'année suivante, & ainsi des autres années de règne. On en trouve des exemples dans les Diplomes de Loüis le Débonnaire, de Lothaire son fils, de Henri I. d'Orthon le Grand, de Henri II. de Conrad II. de Henri III. de Henri IV. & de Lothaire II. Nous ajouterons qu'on en voit aussi quelques exemples dans les Chartres des Rois de France. On lit dans un Diplôme de Carloman, fils de Loüis le Bègue, la date du mois de Janvier *Indictione XIII. anno III. Carlomanni gloriefi Regis.* L'Indiction XIII. marque l'an 881, qui n'étoit point la troisième année de Carloman depuis la mort de Loüis le Bègue arrivée le 10 Avril 879. La difficulté est levée, en comptant les années du règne de Carloman du premier de Janvier. Au reste cette manière de compter n'étoit pas nouvelle. Il est certain que l'usage de compter les années de règne du commencement des an-

nées civiles étoit établi chez les Juifs, en Egypte & dans quelques autres-Provinces de l'Empire Romain en Orient. La preuve de cet ancien usage, nécessaire pour l'intelligence des Historiens & pour l'explication des Monumens, se trouve dans plusieurs Dissertations

luës à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Notre Auteur donne aussi des observations intéressantes sur les Offices de *Primicerius*, & de *Secundicerius*, qui étoient à la tête des *Notaires* ou des Secrétares des Papes.

*DESCRIPTION D'UN NOUVEL INSTRUMENT PROPRE à abaisser la Cataracte avec tout le succès possible ; Par M. PALLUCCI, &c. avec figures en taille-douce. A Paris, chez d'Houry fils, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille-Bouclerie, 1750.*

CETTE brochure contenant environ 24 pages, mérite d'autant plus que nous en faisons mention dans nos Journaux, que nous avons appris par des personnes qui ont été présentes aux opérations faites par M. Pallucci à l'Hôtel Royal des Invalides, & dans la Ville, avec le nouvel instrument dont il est parlé, qu'elles ont eû un grand succès.

Il est impossible de donner une juste idée de cet instrument, qui est assez compliqué, sans en rapporter la figure. Nous nous contenterons simplement de dire que ses principales utilités, moyennant lesquelles il est supérieur à tous les autres instrumens imaginés pour cette opération, sont de pouvoir piquer les membranes du globe de l'œil avec une aiguille fort mince & tranchante sur les côtés, & de pouvoir substituer immédiatement à l'aiguille une autre petite pièce avec laquelle on abaisse la cataracte moyennant une petite largeur qui se trouve à son extrémité. Les prin-

cipaux avantages de cette petite pièce sont de n'être ni tranchante ni piquante: car on sçait combien on risque à abaisser le crystallin avec les aiguilles ordinaires, lesquelles, outre l'épanchement qu'elles causent de la matière qui formoit la cataracte, souvent liquide, produisent encore d'autres inconveniens très-dangereux. Au reste cet instrument ne demande pas moins de précision dans son exécution que d'adresse dans son usage. Nous croyons faire plaisir au public en l'avertissant que depuis M. Pallucci a inventé pour exécuter la même opération un autre instrument beaucoup plus parfait, & plus commode. Nous en parlerons plus au long dans quelque tems.

Nous aurions employé plutôt l'extrait de la brochure de M. Pallucci concernant son instrument, si nous n'avions été informés qu'elle devoit être suivie de près d'une seconde donc voici le titre.

*HISTOIRE DE L'OPERATION DE LA CATARACTE  
faite à six Soldats Invalides, par M. PALLUCCI, avec des remarques,  
pour servir de suite à la description de son nouvel instrument. A Paris,  
chez le même Libraire, brochure in-12. de 56 pp.*

NOUS nous bornerons dans cet extrait à quelques circonstances remarquables ; ceux qui ont intérêt de voir les details pourront recourir à l'ouvrage même.

M. Pallucci recherche la cause du retour de l'inflammation après l'operation de la cataracte, & l'attribue avec assez de vraisemblance à la perte du ressort des vaisseaux de l'œil sur lequel on a operé, perte de ressort suivie necessairement de leur engorgement, & par consequent de l'inflammation. Or le moyen de prevenir cet engorgement est une diete severe, & l'evacuation quelconque des liqueurs qui peuvent y contribuer. Il assigne encore une cause du même accident qui est l'impression de la cataracte sur la rétine & sur l'uvée.

Dans un autre endroit M. Pallucci examine pourquoi il est arrivé divers accidens aux malades à qui il a fait l'operation, quoique l'operation ait été bien faite, ce que prouve la netteté qu'on a remarqué à la suite.

1°. Quand on opere à la fois sur les deux yeux, le droit est toujours plus fatigué, parce qu'on opere de la main gauche, qui n'est jamais aussi legere que la droite. Aussi l'Auteur voudroit-il qu'on n'operât que sur un œil à la fois ; ce qui diminueroit l'irritation. Il

annonce qu'il a d'autres raisons pour suivre cette méthode, & qu'il les exposera dans une autre occasion.

2°. L'instrument dont l'Operateur s'est servi pour les yeux droits, se trouvant par la faute de l'ouvrier moins aisé à manier que celui qui servoit pour les yeux gauches, a pu contribuer aux accidens, mais les corrections qui y ont été faites préviendront à l'avenir ce malheur. On a tout lieu de l'esperer de la facilité avec laquelle on manie l'instrument corrigé. Ses succès mêmes paroissent ne laisser aucun doute. M. Pallucci en cite un exemple, & l'on remarquera, que, quoique le malade dont il s'agit eut deux cataractes, on ne lui a abaissé que celle de l'œil droit, & que l'operation n'a été suivie d'aucun accident. M. Pallucci se flatte qu'il en fera de même de celle qui est nécessaire à l'œil gauche, & les reflexions que nous avons precedemment extraites donnent lieu de presumer que les succès en seront les mêmes.

Une observation importante est que les malades à qui on a fait l'opération de la cataracte ne peuvent lire sans se fatiguer que six mois après, & même plus tard. C'est donc une imprudence que de se fatiguer trop-tôt la vue, & cette

imprudence est souvent suivie de la perte: cependant ce n'est pas au malade que l'on s'en prend, c'est à l'opération. Ce n'est point le seul cas où l'exercice des différentes branches de la Médecine cause des desagremens qui ne sont point mérités.

Nous terminerons notre extrait en rapportant un phénomène singulier qui est dans la sixième observation, c'est que la cataracte placée derrière la prunelle, après une seconde opération, se trouva si diaphane que le malade distinguoit passablement bien les objets un peu matériels; ce qui fit naître à M. Pallucci l'idée que ce qu'on prenoit du dehors pour le crystallin n'en étoit que la capsule qui s'en étoit détachée. En conséquence il fit une incision à la cornée transparente, & tira la capsule avec des pincettes. Nous ne rapporterons point les suites de cette opération; nous avertirons seulement que l'Auteur a des vues pour la perfe-

ctionner, & en faire usage dans le cas où il n'y auroit point d'autres ressources.

On trouve à la fin de la brochure un certificat de M. Demours Médecin de Paris, dont l'habileté en fait des maladies des yeux rend le témoignage d'un grand poids. Il atteste que les opérations de M. Pallucci ont un succès peu ordinaire en pareil cas, ce qu'il attribue à la dextérité & à la circonspection de l'Opérateur, & à la forme de son instrument, dont il souhaite qu'on donne la description au public dans l'état de perfection que l'inventeur lui a donné.

Un autre certificat délivré par M. Morand, constate aussi les succès de M. Pallucci; &, comme il ajoute qu'il a des idées neuves qui tendent à perfectionner l'opération de la cataracte, nous ne pouvons que souhaiter avec cet habile Chirurgien que M. Pallucci soit encouragé, comme il convient, à continuer ses recherches.

*HISTOIRE DES HOMMES ILLUSTRES DE L'ORDRE de S. Dominique, c'est-à-dire, des Papes, des Cardinaux, des Prélats Eminens en Science & en Sainteté, des célèbres Docteurs & des autres grands Personnages qui ont le plus illustré cet Ordre depuis la mort du S. Fondateur jusqu'au Pontificat de Benoît XIII. Ouvrage dédié à Sa Sainteté par le R. P. A. TOURON, Religieux du même Ordre. Tome sixième in-4°. pp. 807. A Paris, chez Babury, & Quillau pere, rue Galande 1749.*

**L**A Vie du Pape Benoît XIII. remplit presque les trois quarts de ce sixième & dernier Tome. La piété, la justice & la reconnaissance, dit le sçavant Auteur,

„ nous ont également engagé à ne  
„ rien omettre de tout ce qui fait  
„ honneur à la mémoire d'un très-  
„ S. Pape, qui sera à jamais la  
„ gloire de la Religion, & le

un grand ornement de l'Ordre de S. Dominique. « Ces considérations lui font espérer, qu'on lui pardonnera de n'avoir point donné les Vies de plusieurs célèbres personnages du même Ordre, qui se sont distingués par de grands talens & par une vertu peu commune.

Il n'auroit pu le faire sans passer les bornes qu'il s'est prescrites, ni sans trop multiplier les volumes. Il se contente de leur rendre un court hommage dans sa Préface, mais il ne doute pas, qu'on ne leur accorde toute la justice qui leur est due dans les grandes annales de l'Ordre, qu'on promet de donner bientôt au public.

Dans l'impossibilité où nous sommes vu l'abondance de la matière, de donner un extrait suivi de la Vie de Benoît XIII. parmi les différens traits aussi admirables qu'édifiants dont elle est remplie, nous nous arrêterons à ceux qui nous paroîtront les plus propres à faire connoître le caractère de ce grand Pape & celui de son digne Historien.

Nous remarquerons d'abord que le jeune Orfini bien moins sensible à tous les avantages que lui promettoit la grandeur de sa naissance, qu'aux dangers auxquels elle l'exposoit, trouva, n'étant encore âgé que de dix-huit ans, le moyen de tromper la tendresse & les desirs de ses parens pour entrer dans l'Ordre de S. Dominique. Sa vocation parut si ferme, & si sûre au Pape Alexandre VII. que pour le mettre à couvert des sollicitations im-

portunes de sa famille, jugea à propos d'abréger le temps ordinaire de son Noviciat, en lui permettant, comme on l'avoit autrefois accordé à S. Thomas d'Aquin, de prononcer ses vœux six mois après son entrée dans le Cloître.

Il y poussa la mortification bien au-delà des austerités prescrites par la règle: il se retranchoit une partie de la nourriture qu'on lui donnoit, s'interdit absolument l'usage du vin, faisoit des jeunes aussi fréquens, que rigoureux, & portant toujours si loin l'esprit de pénitence, que sur la Chaire de S. Pierre & même en voyage pendant le Carême, » il ne mangeoit » rien de cuit, & peu de chose de » cru. Quelques chatagnes, dit-on » Historien, & deux verres d'eau » faisoient son frugal repas.

La ferveur de son zèle & son application à l'étude, marchant d'un pas égal, on vit le P. Orlini à l'âge de 21 an, Professeur, Prédicateur & Ecrivain. Son traité Apologetique de l'état Religieux fut un des premiers fruits de sa piété & de sa science. Le P. Tournon nous donne ici une idée de cet ouvrage, & il en use presque toujours de même à l'égard des autres qui sortirent de la plume de Benoît XIII.

Il faut voir dans sa Vie avec quelle répugnance il accepta le Chapeau de Cardinal dans la vingt-troisième année de son âge, & avec quelle exactitude malgré cette éminente dignité, & toutes celles aux-

quelles il fut élevé depuis, il trouva toujours le moyen d'allier les pratiques de l'état Religieux avec une application infatigable à tous les devoirs qu'impose le gouvernement d'un grand Diocèse, & enfin le gouvernement même de toute l'Eglise. De l'Archevêché de Siponte, & ensuite de l'Evêché de Césène, étant transféré à l'Archevêché de Bénévent, ce fut là principalement où il signala le zèle dont il bruloit pour le salut des ames & pour le rétablissement de l'ancienne discipline Ecclésiastique.

On lira avec édification l'idée que le Cardinal Lambertini qui gouverne aujourd'hui si glorieusement l'Eglise, en donne dans l'Epître Dédicatoire du troisième tome de l'ouvrage intitulé : *de la Béatification des Serviteurs de Dieu, & de la Canonization des Bienheureux*. Le P. Tournon a cru qu'il feroit d'autant plus de plaisir au Lecteur de mettre sous ces yeux ce petit éloge historique, en Latin & en François, » que la brièveté & l'élégance s'y trouvent jointes avec l'exactitude & la vérité. « Ce n'est pas le seul endroit de cette Vie, où l'Auteur s'appuie d'un témoignage si irréprochable. Son usage est même de rapporter tout au long, non seulement ce que les Ecrivains célèbres ont dit à la louange de son Héros, mais même les différentes pièces qu'il a écrites, ses Lettres aux Papes, aux Rois, aux Princes, aux Ecclésiastiques & à divers Sçavans avec qui il entretenoit un commerce réglé.

Il y en a plusieurs entr'autres qui sont adressées au P. Alexandre. On trouve aussi parmi ces écrits divers Mandemens & instructions synodales, que selon la remarque de notre Historien, il composa toujours lui-même sans s'en être dispensé depuis qu'il fut parvenu au Souverain Pontificat. Toutes ces pièces & autres semblables paroissent ici dans la Langue originale, où elles ont été écrites, soit Latine, Italienne ou Espagnole, & toujours accompagnées de la traduction Francoise qui est placée à côté.

Outre ces différentes pièces qui coupent à la vérité très-souvent la narration, mais qui d'un autre côté piquent la curiosité du Lecteur, le P. Tournon n'oublie rien pour la contenter, en s'arrêtant sur tout ce que son sujet peut lui fournir de recherches intéressantes. C'est ainsi que parlant de la translation de Benoît XIII. à l'Archevêché de Bénévent, il s'étend sur l'origine & sur les prérogatives de cette illustre Ville.

On peut dire qu'elle changea entièrement de face sous l'Episcopat du Cardinal Orfini, soit pour le Temporel, soit pour le Spirituel, car s'il avoit le zèle d'un pieux Evêque, il avoit en même temps la générosité d'un grand Prince. On ne peut lire sans étonnement tout ce que la force & l'activité de son amour pour les peuples qui lui étoient confiés, lui fit entreprendre pour réparer la Ville Archiepiscopale qui fut presque entièrement détruite dans le fameux

tremblement de terre qui arriva en 1688. On ſçait l'extrême danger qu'il y courut, & qu'il n'y échappa que par une protection particulière de Dieu, comme on peut le voir par la relation qu'il en publiâ lui-même. Il y attribue principalement ſa conſervation aux prières de S. Philippe de Néry, pour lequel il avoit la plus vive dévotion.

Les ſoins charitables que le S. Archevêque ſe donna, & les prodigieufes dépenses qu'il fit à cette occaſion, lui méritèrent le nom de deuxième Fondateur de cette Ville. Ce ne fut pas là cependant la dernière de ſes épreuves; à peine les bâtimens particuliers, les édifices publics & les Temples Sacrés étoient-ils pour la plupart relevés, qu'en 1722, un ſecond tremblement de terre fit rentrer la moitié de la Ville dans les ruines, dont elle ne commençoit que de ſortir. Mais le courage de Benoît XIII. toujours ſupérieur aux plus terribles événemens lui fit encore trouver en celui-ci de nouvelles reſſources dans lui-même, & dans les autres. Le P. Touron nous a conſervé le Diſcours qu'il fit à ſon peuple dans une circonſtance ſi accablante; rien n'eſt plus propre à nous faire connoître l'Héroïſme Chrétien qui animoit le pieux Cardinal. » Adorons, leur diſoit-il, » en tremblant les jugemens du » Seigneur, & ſans entreprendre » de les approfondir, contentons » nous de ſçavoir qu'ils ſont juſtes. » Au reſte gardons nous bien de

» rien attribuer aux caprices du » hafard & d'une aveugle fortune, » ou de nous croire meilleurs que » ceux qui ont trouvé leur tom- » beau ſous la ruine de leurs mai- » ſons. La Religion nous apprend » que c'eſt toujours la volonté du » Seigneur, qui conduit, & qui » régle ces grands événemens, qui » confondent toute la ſageſſe hu- » maine. Sa juſtice alors punit une » multitude de coupables, & ſa » miſéricorde purifie par le feu de » la tribulation un petit nombre » de juſtes. Mais ſa Providence » n'éclate pas moins dans ce dé- » ſordre apparent, où les gens de » bien ſemblent confondus avec » les impies.... par de tels exem- » ples le Seigneur a voulu nous » avertir, que ſes Serviteurs ſont » quelquefois confondus avec les » Eſclaves du monde. Exempts de » ces grands crimes, qui attirent » les vengeances du Ciel, ils » ne le ſont pas toujours de ces » châtimens paſſagers, qui ſont » communs aux bons & aux mé- » chans; mais ce qui met le com- » ble au malheur des uns, eſt le » commencement de la délivrance » des autres & de leur ſolide fé- » licité.

Le P. Touron renvoye au Continuateur de l'Abbé Ughel dans ſon huitième tome de l'*Italie Sa-  
crée*, & à la Vie de ce S. Pape écrite par l'Archevêque de Fermo, ceux qui voudront ſçavoir les au-  
mones immenſes qu'il répandit alors ſur un grand nombre de fa-  
milles, qui ſans ſon ſecours au-

roient manqué de logement & de pain. Ce qu'on a peine à croire, c'est que malgré les grandes sommes qu'il donna pour rétablir les Eglises, les Couvens, les Colléges & les autres édifices publics; il fit cette même année de nouveaux établissemens, de pieuses & utiles fondations, soit pour l'instruction de la jeunesse, soit pour celle des Ecclésiastiques de son Diocèse.

Aussi malgré sa modestie qui lui faisoit empêcher autant qu'il le pouvoit, que les traits admirables de sa charité & de sa magnificence ne fussent éternisés par des monumens publics, la Ville de Bénévent en est remplie. » Les uns, dit le P. » Touron, les dressèrent à l'insçu » de leur Pasteur; les autres le firent plus librement, lorsqu'ils le virent élevé sur la Chaire de S. Pierre; plusieurs se sont acquittés de ce devoir après sa mort. » Déjà dès l'an 1721, le nombre des Colonnes de marbre chargées d'Inscriptions à son honneur, étoit si grand qu'il auroit été difficile de les compter, & les bienfaits qui donnoient occasion à ces témoignages publics, étoient encore plus multipliés.

On conçoit aisément qu'un Evêque de ce caractère n'épargna ni soins ni travaux pour faire régner dans son Diocèse le bon ordre & l'esprit de l'Eglise primitive. On le voit surtout par les Synodes généraux qu'il y fit tenir, & sur lesquels le P. Touron a cru devoir, avec raison, s'étendre. Le premier qu'il célébra, le fut en 1693; on

nous en a conservé les réglemens qui ont été imprimés & distribués en 55 titres. Notre Auteur se contente d'en donner une idée générale, en indiquant néanmoins ce qui lui a paru de plus remarquable. Tel est, pour en donner un exemple, le dix-neuvième titre. » Il se » trouve encore dans notre Province, dit le Concile, une espèce de Clercs demi Grecs, demi Latins. Ils ne sont pas Bigames, mais ils sont mariés. Plus Séculiers qu'Ecclésiastiques, s'ils semblent appartenir à ceux-ci par la couleur de leur habit, tout le reste doit les faire ranger entre ceux-là. Ils ne portent point la Tonsure; ils ne servent aucune Eglise, & s'ils se montrent quelquefois dans les Processions générales, c'est moins pour grossir le Clergé que pour le deshonnorer. Le Synode veut que les Evêques les avertissent de porter désormais la Tonsure Cléricale, & un habit décent, s'ils prétendent jouir des privilèges des Clercs, faute de quoi on ne les comptera plus que parmi les Laïques.

Il eût peut-être été à souhaiter que notre Historien nous eût donné quelque éclaircissement sur ces Clercs Grecs, répandus dans le Diocèse de Bénévent. Ce Diocèse étoit si cher à ce S. Homme, qu'il voulut toujours en être le Pasteur depuis même qu'il le fut devenu de tous les fidèles. Il y fit encore deux voyages, y célébra un Concile, & le soin de l'Eglise Universelle ne prit rien sur la tendresse qu'il



qu'il avoit pour une Eglise, où il avoit fait refl fleurir les sciences & la Religion.

Malgré le temps considérable qu'il donnoit tous les jours à l'Oraison, il ne laissoit pas d'en donner beaucoup à l'étude. Aussi un Auteur Italien, a-t-il dit, que si dans toute l'Europe Chrétienne on connoissoit peu de Prélats, qu'on pût mettre en parallèle avec l'Archevêque de Bénévent pour la piété, il n'y en avoit pas qui lui fût préférable par la Doctrine. Il excelloit surtout dans la science Ecclésiastique à laquelle il s'étoit appliqué avec une ardeur infatigable; on en a la preuve dans plusieurs de ses ouvrages, dont le P. Tournon ne manque pas de parler, & surtout *dans son Sinodicon*.

C'est un Recueil exact de tous les Conciles que les Papes ou Archevêques de Bénévent ont assemblés dans la même Ville depuis le dix ou onzième siècle. Il renferme aussi deux Dissertations, dans la première qui est Théologique & Historique, après avoir remarqué qu'il paroît par les Actes de quelques Conciles de Bénévent, que certains Laïques y avoient eu séance, le Cardinal Orsini examine, si les Empereurs, les Rois & les autres Princes ont droit de convoquer les Conciles & d'y présider; si tous les Laïques, du moins ceux qui font profession de science, peuvent entrer dans ces sortes d'assemblées, y tenir la place de Juges, porter leur suffrage & décider, ainsi que le prétendent quelques

*Novembre.*

Ecrivains Protestans. Dans la seconde qui est beaucoup plus étendue que la précédente, son objet est d'assurer à son Eglise la possession des Reliques de S. Barthélémy.

Ayant été le Mécène de tous les gens de Lettres pendant tout son Episcopat, il ne les protégea pas moins lorsqu'il fut devenu Pape. La Poésie même ne fut pas sans honneur sous son Pontificat. Le Chevalier Bernardini Prefetti, fameux par le talent de faire sur le champ des Vers dignes de l'admiration des Connoisseurs, & de préluder de la voix beaucoup mieux qu'on n'auroit pu le faire sur les instrumens, & qui d'ailleurs s'étoit fait généralement estimer par la sagesse des sujets sur lesquels il s'exerçoit, fut sous son Pontificat honoré de la couronne Poétique. Benoit XIII. voulut qu'il la reçût au Capitole, en grand pompe & avec les mêmes cérémonies qui avoient été pratiquées en faveur du célèbre Pétrarque.

Les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permettent pas de suivre le P. Tournon, dans tout ce qu'il raconte des grandes & pieuses actions qui signalèrent le Pontificat de Benoit XIII. il nous suffira de dire que le temps qu'il étoit obligé de donner aux intérêts spirituels & temporels de l'Eglise Universelle, ne l'empêcha pas de veiller aussi attentivement sur le Diocèse de Rome, qu'il avoit veillé sur celui de Bénévent. Il faisoit sou-

A a a a

vent les fonctions du Sacerdoce & de l'Épiscopat; on l'a vu plusieurs fois baptiser des Juifs & des Mahométans dont on assure que les conversions furent très-fréquentes sous son Pontificat. On l'a vu administrer même ce Sacrement le Samedi Saint par immersion aux Petits Enfans, donner le Voile aux Vierges, entendre les Confessions des Fidèles, consacrer les Saintes Huiles, faire les Ordinations des Prêtres & sacrer des Evêques; enfin l'Archidiacre de Fermo rapporte dans sa vie qu'il avoit fait la cérémonie de la Dédicace de 360 Eglises, & consacré 1494 Autels fixes.

Le P. Tournon n'oublie pas de parler des marques éclatantes d'estime & d'attachement que ce S. Pape donna à l'Ordre de S. Dominique, & à la Doctrine de S. Thomas. Il honora de la Pourpre quatre Religieux de cet Ordre. Il publia aussi une Bulle contenant 85 paragraphes, dans lesquels non content de confirmer tous les Privilèges donnés par les Papes aux FF. Prêcheurs, il leur en accordoit encore de nouveaux & de très-considérables. » Nous ne dissimulerons pas, ajoute le P. Tournon, » que la plupart de ces Privilèges » paroissant peut-être trop étendus, furent bientôt après ou révoqués ou modifiés par le Pape » Clément XII. mais quant aux » deux points essentiels qui touchoient la Doctrine de S. Thomas » & de son Ecole, non seulement » le digne Successeur de Benoît

» XIII. les a laissés subsister en leur » entier, mais il les a encore confirmés avec de nouveaux éloges.

Nous sommes obligés de renvoyer à l'ouvrage même pour tout le reste de la Vie de ce S. Pape. Nous observerons seulement avec son Historien, que » si tous ceux » sur qui sont tombées les plus grandes faveurs de Benoît XIII. n'ont » pas toujours répondu à la droiture & à la pureté de ses intentions, » cela dans l'esprit des personnes » sages n'obscurcira pas les vertus » du S. Pontife.... quand un Prince de l'Eglise, ajoute-t-il, seroit » aussi Saint, aussi favorisé de Dieu » qu'un Elisée, il pourroit, ou » comme ce Prophète avoir pour » Serviteur un Giezy, ou comme » S. Bernard, donner sa confiance » à un Infidèle Nicolas, c'est-à-dire, à un de ces hommes qui, » avec de grands talens ont de plus » grands défauts, qui savent également & soustraire à la vue de leur Maître ce qu'ils sont, & paraître ce qu'ils ne sont pas.

Du reste notre Auteur garde un profond silence sur ces personnes, & sur les procédures qui furent faites contre elles sous le Pontificat suivant. Ce n'est pas le seul exemple qu'on trouvera dans ce volume de la retenue qu'il s'est imposée, soit comme il le dit » pour » ménager les autres, soit pour se » ménager lui-même. Ce n'est point timidité, ajoute-t-il, c'est prudence, c'est sagesse, c'est modération, & non pas lâcheté. Au reste, il proteste que » s'il n'a

» pas dit tout ce qui est vrai, du  
» moins il n'a dit rien de faux.

L'étendue que nous avons été obligés de donner à ce que nous venons de rapporter de la Vie de Benoît XIII. ne nous permettra qu'à peine d'indiquer le contenu des deux derniers Livres de ce volume. L'Auteur avertit que suivant l'ordre qu'il a communément gardé dans cet ouvrage, » il auroit fallu placer les Vies du Cardinal Ferrari, & du P. Cloche dans le volume précédent, comme étant tous deux morts avant l'exaltation de Benoît XIII. mais les liaisons particulières que l'un & l'autre avoient eues avec le Cardinal des Ursins, lorsqu'il n'étoit qu'Archevêque de Bénévent, sembloient, dit-il, lui permettre de n'écrire leur Vie qu'à près celle de cet ami de Dieu.

Le quarante-septième Livre ne contient que quatre Vies, celles du Cardinal Thomas Marie Ferrari, du P. Cloche soixantième Général de l'Ordre des FF. Prêcheurs, du Cardinal Grégoire Sellar, & de Guillaume Martel, Missionnaire dans les Isles de l'Amérique. Les morceaux les plus intéressans de la Vie de ce dernier, sont plusieurs de ses Lettres que le P. Tournon y a fait entrer, & qui peignent avec autant de vivacité que d'onction les travaux Apostoliques auxquels ce Religieux consacra les dernières années de sa vie pour la conversion des Sauvages & des habitans de l'Isle Dominique. De tou-

tes les Missions qui l'avoient déjà rendu célèbre, ce fut la plus longue & la plus pénible par l'extrême grossièreté qu'il trouva dans les Naturels du Pays presque tous Idolâtres & par l'affreux libertinage dans lequel vivoient les Européens qui l'habitoient. Cette Isle ainsi que celle de S. Vincent est une Isle neutre, dont ni les François, ni les Espagnols, ni les Anglois n'ont jamais pris possession, où cependant quelques particuliers de ces Nations se sont établis, & plusieurs sans doute, dit le P. Tournon, par le seul désir de vivre à leur fantaisie dans une Isle, où personne ne commande, où personne n'obéit, où il n'y a ni Juge, ni Gouverneur, ni Magistrats pour resserrer la liberté, s'opposer au torrent des passions & punir le crime.

Si on excepte la vie du Cardinal Gotti mort à Rome en 1742, avec la réputation d'avoir été un des plus habiles Théologiens Controversistes de son Ordre, le quarante-huitième & dernier Livre de tout l'ouvrage ne contient que le récit des actions & de la mort de sept Missionnaires Apostoliques, qui ont souffert le Martyre les uns dans l'Empire de la Chine, & les autres dans le Royaume de Tonquin. On y trouve aussi une Lettre qui fait connoître l'état de la Religion Chrétienne dans ce même Royaume, où il semble cependant que la persécution l'ait rendue encore plus florissante.

On voit par le détail Historique  
A a a a ij

que donne ici le P. Touron sur l'établissement des Missions des Peres Dominicains à la Chine, qu'elles n'y ont été bien affermies que vers l'an 1631, que cependant ceux qui ne les ont datées que de ce temps-là, se sont visiblement trompés, & que depuis l'an 1556 jusqu'à la deuxième époque qu'on vient de rapporter, on connoit plusieurs Missionnaires de cet Ordre qui ont annoncé la Foi dans l'Empire de la Chine; le nombre de ceux dont selon la foi de l'Histoire les glorieux travaux ont été couronnés du Martyre, va au rapport du P. Touron, actuellement jusqu'à dix.

Nous n'avons garde de passer sous silence, qu'il nous apprend dans sa Préface, que ses Confrères de la Province du S. Rosaire des Philippines, ont découvert en 1739, une nouvelle & très-riche moisson à recueillir. Ce sont les termes du Chapitre Général des Dominicains tenu à Boulogne en 1748. Cette Mission est située dans le centre même de la vaste Province de Luffon plus communément appelée Manille. On trouve au milieu de ce pays différens Peuples tous environnés de Montagnes, qu'on regardoit comme inaccessibles, & où jusqu'à présent aucuns Ouvriers Evangéliques n'avoient encore pénétré. Les Peres Dominicains y ont formé une Mission considérable, que Dieu a déjà benî de grands succès. Ils y ont en même temps frayé un chemin

pour ceux qui auront le courage de les suivre & d'entrer dans la Province de Pangasinan, par celle de Cagayan, & ils se flattent que ce chemin déjà utile au public par le Commerce, le fera encore plus par la propagation de l'Evangile. Déjà ces barbares gagnés par le zèle & la charité des Missionnaires, descendent en foule de leurs Montagnes, dont ils leur fermoient autrefois toutes les avenues. Ils s'empressent de recevoir leurs instructions, & plusieurs d'entr'eux se sont déjà soumis avec joye au joug de Jesus-Christ.

Les grands exemples de courage & de vertu qu'on trouvera dans ce Livre, joints à tous ceux qu'on a déjà vus dans les saints & sçavans Personnages dont le P. Touron a immortalisé le nom dans ce volume & les cinq précédens, sont comme il le remarque, une assez bonne preuve de la vérité de ce que le Pape Clément XI. disoit autrefois à la gloire de l'Ordre de S. Dominique, » que depuis sa » fondation jusqu'aujourd'hui, il a » été comme un champ fertile & » bien cultivé, qui n'a point cessé » de donner à la République Chrétienne des hommes éminens en » Doctrine & en Sainteté, qu'on » a vu perpétuellement se succéder » les uns aux autres.

L'Auteur a placé à la fin le Discours Latin que notre S. Pere le Pape prononça dans le Consistoire Secret du 16 Septembre 1748, pour annoncer la mort précieuse

de l'Evêque de Mauricaſtre qui eſt racontée dans le dernier Livre de cet ouvrage , & dont nous avons déjà parlé dans l'extrait du vingt-

ſeptième recueil des Lettres curieufes & édiſantes des Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus.

*L'ART DE LA TEINTURE DES LAINES , ET DES Etoffs de laine , en grand & en petit teint , avec une inſtruction ſur les débonillis ; par M. HELLOT , de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres , volume in-12. de 631 pages. 1750. A Paris, chez la Veuve Piſſot , Quay de Conty, Jean Hériſſant , rue S. Jacques, Piſſot fils, Quay des Auguſtins.*

**O**N pratique depuis longtems la teinture, mais les branches de cet Art ſont ſi étendues qu'à peine connoit-on toutes les difficultés qui l'accompagnent. Un ouvrier peut être très-habile dans la teinture des laines , & être fort ignorant dans celle des autres étoffes; c'eſt par cette raiſon que le miniſtère qui doit protéger la bonne foi des acheteurs, a partagé les Teinturiers en différens corps à cauſe des différens genres de teinture , & les a aſtreints à certaines loix.

Perſonne n'ignore qu'on ne peut guères tirer d'éclairciſſemens de la part des ouvriers , ſur la matière qui fait l'objet de leur profeſſion: le jargon inintelligible auquel ils ſont accoutumés, la routine par laquelle ils ſe conduiſent , ſont autant de moyens pour répandre de nouvelles ténèbres ſur les méthodes qu'ils ſuivent avec opiniâtreté. L'ouvrage que M. Hellot vient de donner ſur la teinture , eſt principalement recommandable par les idées nouvelles qu'il renferme, par l'ordre , & l'arrangement qu'il a

ſeu y mettre: outre qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'Auteurs qui ayent traité de cet Art , c'eſt que ceux qui en ont écrit ne méritent aucune eſtime, ou du moins une très-médiocre. Le *Teinturier parfait* en eſt une preuve; ouvrage mépriſable en tout ſens. Le règlement ſur la teinture fait par ordre de M. de Colbert eſt le ſeul Livre dont on doit faire cas: la modéſtie de M. Hellot lui fait dire que ſon ouvrage , qui eſt le réſultat d'un travail long & conſidérable, qui lui a coûté beaucoup d'expériences & de recherches, n'eſt que le développement des opérations indiquées dans ce règlement.

Les Teinturiers diſtinguent cinq couleurs primitives, le *Bleu*, le *Rouge*, le *Jaune*, le *Fauve*, & le *Noir*. Les ouvriers les ont qualiſiées de *primitives* parce qu'elles ſont la baſe de toutes les autres couleurs, chacune d'elles fournit par leur mélange un très-grand nombre de nuances depuis la plus claire juſqu'à la plus foncée.

M. Hellot commence par traiter de tout ce qui appartient aux

couleurs du grand teint, & c'est la partie de son ouvrage la plus étendue; puis il parle de tout ce qui regarde le petit teint. La différence qu'il y a entre le grand ou bon teint, & le petit ou faux teint, consiste dans la qualité des étoffes, & dans la diversité des ingrédients qui entrent dans la teinture: les uns rendent la couleur solide, & sont qu'elle résiste à l'action de l'air, & qu'elle n'est que difficilement tachée par les liqueurs acres & corrosives. Les autres, & ce sont ceux du petit teint, donnent des couleurs qui se passent en très-peu de temps à l'air; l'humidité & l'action du Soleil font disparoître leur éclat en peu de temps; la plupart des Liqueurs acres enlèvent la couleur de manière qu'il n'est jamais possible de leur rendre le brillant dont on a soin de les parer. Malgré ces défauts & ces désavantages, la plus grande partie des couleurs du petit teint sont plus vives & plus éclatantes que celles du bon teint: de plus le petit teint se fait à beaucoup meilleur marché que le bon teint, & le travail en est plus facile, ce qui fait que les ouvriers sont ce qu'ils peuvent pour se servir de ce genre de teinture préférablement à l'autre; on a donc eu raison de faire des loix pour la distinction du grand & du petit teint. Ces mêmes loix prescrivent les étoffes qui doivent être de bon teint avec les ingrédients qui doivent les colorer: elles désignent aussi la qualité des étoffes qu'il est permis de mettre en

petit teint, avec les différens bois qui doivent former la composition de cette teinture: enfin c'est la qualité des laines & leur prix qui décident de l'espèce de teinture qu'on doit donner aux étoffes.

On peut juger avec sûreté du bon, ou du faux teint en exposant l'étoffe à l'action de l'air, & à celle du Soleil pendant un certain temps: mais on a trouvé que les débouillis étoient une méthode presque aussi certaine, & beaucoup plus prompte lorsqu'il falloit décider sur le champ, de la qualité de la teinture, ce qui est souvent nécessaire.

Plusieurs expériences montrent que cette différence des couleurs du grand & du petit teint dépend en partie de la préparation de l'étoffe qu'on veut teindre, & en partie du choix des matières colorantes qu'on emploie. Voici en peu de mots la théorie ou l'explication de la mécanique invisible de la teinture: M. Hellot en a frayé la route, & il a marché d'un pas si sûr qu'il ne paroît pas possible de s'égarer en le prenant pour guide: son hypothèse a plus l'air d'un système de la nature que d'une supposition dénuée de preuves.

La chaleur de l'eau bouillante dans laquelle l'étoffe est trempée, dilate les pores du corps qu'on veut teindre, & lorsqu'ils sont ouverts les particules de la matière colorante s'y déposent, & y laissent en même temps un enduit qui les y retient de manière que l'eau de la pluie, ni les rayons du Soleil, ni l'humidité ne peuvent en-

lever ni ternir ces petites particules propres par leurs figures à renvoyer beaucoup de lumière. Il faut que ces atomes colorans soient d'une extrême petitesse afin qu'ils soient retenus & suffisamment enchaînés dans les pores de l'étoffe: le froid auquel l'étoffe est exposée, après avoir été mise dans le bain, contribue infiniment à resserrer les pores qui ont été ouverts par la chaleur de l'eau bouillante, & à y conserver le mastic que les sels, qui entrent dans la composition, ont déposé dans l'étoffe. Il suit de là que les fibres de la laine doivent être nettoyées, dégraissées, enduits, puis resserrés, afin que l'atome colorant y soit retenu de manière qu'il ne puisse être enlevé qu'avec beaucoup de peine. La différence du bon teint & du faux teint dépend de ce que dans le premier, les petits atomes colorans s'introduisent avec force après la dilatation, & y sont retenus par les sels après que le froid a resserré les parties: au contraire dans le faux teint les particules colorantes ne sont déposées que sur la surface, & dans des pores dont la capacité n'est pas assez grande pour les recevoir, de sorte qu'elles sont détachées au moindre choc. Il s'ensuit donc que si l'on trouvoit le moyen de donner aux parties colorantes l'adhésion qui leur manque, & qu'en même temps l'étoffe fut préparée à les recevoir, tous les bois qui sont mis par le réglement dans la classe du petit teint, devien-

droient également utiles aux Teinturiers du bon teint. On voit par cette théorie qu'il est indispensable de dégraisser l'étoffe avant que de la mettre à la teinture; on appelle cette première préparation, enlever le *juain*, le *juain* est une espèce d'huile ou de graisse renfermée dans toutes les laines, & qui est produite par la transpiration de l'animal.

Avant que de détailler les procédés qu'il faut suivre pour la composition des différentes teintures, M. Hellot fait la description de tous les vaisseaux & des différens instrumens qui servent à la teinture: c'est la construction d'un attelier, celle des fourneaux, & des chaudières avec toutes leurs dimensions.

La première couleur, ou la première cuve que M. Hellot enseigne à préparer, c'est la cuve de pastel, par le moyen de laquelle on fait la teinture bleue. Cette préparation l'emporte sur toutes les autres par son extrême difficulté, ce qui a fait regarder comme le chef-d'œuvre de la teinture, l'art de faire la cuve de pastel. M. Hellot décrit avec la dernière clarté tout ce qu'il faut faire pour préparer cette cuve, mais ce n'est point à nous à entrer dans ce détail; les ingrédients qui servent à teindre en bleu, sont le *pastel*, le *roude* & l'*indigo*. Le pastel est une plante que l'on cultive en Languedoc: on cueille la plante après un certain degré de maturité & on la

laissé pourrir : on la réduit ensuite en petites pelotes pour la faire sécher.

Après que M. Hellot a enseigné la méthode qu'il faut suivre pour faire la cuve de pastel, il donne les règles que l'on doit observer pour la cuve de Vouede & d'Indigo. Le Vouede est une plante que l'on cultive en Normandie, on l'employe aux mêmes usages que ceux du Pastel. Il y a plusieurs manières de préparer la cuve de l'Indigo, elles sont assez différentes les unes des autres. M. Hellot les enseigne toutes, & pousse l'attention jusqu'au scrupule ; il entre dans les plus petits détails dès qu'ils sont nécessaires. Tous les procédés que l'on trouve ici ont été exécutés par M. Hellot, & dans la plupart des Manufactures du Royaume ; le bain de la cuve de l'Indigo ne ressemble pas exactement à celui de la cuve de pastel. On remarque que la surface de la cuve de l'Indigo est d'un bleu brun couvert de écailles cuivreuses, & que le dessus est d'une très-belle couleur verte. L'étoffe qu'on y plonge commence par paroître verte aussitôt qu'on la retire de la teinture, & peu de temps après, elle devient bleue : au contraire le bain de la cuve de Pastel ne paroît point verd, cependant l'étoffe commence par être verte au sortir de la cuve, puis elle devient bleue un instant après. Cette couleur verdâtre est attribuée à l'alkali de l'urine. On doit être assuré que de quelque

cuve que l'on se serve, soit Pastel, soit Vouede, soit Indigo, l'étoffe est toujours verte, lorsqu'on la retire du bain, & qu'elle ne prend la couleur bleue qu'à mesure qu'elle prend l'air : il est à propos de la laisser déverdir, avant que de la replonger dans le bain, parce qu'on juge avec plus de certitude de la teinte ou de sa nuance. Il est assez remarquable que si l'on transporte le bain de la cuve d'Indigo hors du vaisseau qui le contient, & qu'il prenne l'air trop longtemps, il perd cette verdeur ; la qualité du bain s'évanouit aussi en même temps, ensorte que l'étoffe bleue que l'on y teint n'a aucune solidité. Les bleus ont plusieurs nuances auxquelles on a donné des noms ; ces différentes dénominations ne sont pas généralement reçues de tous les Teinturiers ; mais elles ont leur utilité, en ce que c'est le seul moyen de donner l'idée de la même couleur, plus ou moins nuancée. M. Hellot disserte à merveille sur la nature & sur la qualité des ingrédients qui entrent dans la préparation des cuves qui donnent la teinture bleue : notre Auteur explique avec beaucoup de netteté & de solidité, la manière dont les atomes colorans s'insinuent dans les pores de l'étoffe ; nous en avons donné la théorie d'avance. L'Alun prépare les fibres, & le Crystal de Tartre assure la teinture en mastiquant les atomes colorans dans les pores de l'étoffe : comme l'on ne connoit en Chymie que



que deux fels, ſçavoir, le Tartre, & le Tartre Vitriolique qui étant cryſtalliſés & humectés par l'eau froide, ne ſ'y diſſolvent pas, & ne ſe réduiſent point en pouſſière quoi qu'expoſés au Soleil: il ſ'enſuit que ces fels ſe trouvent & ſe forment dans la cuve du bleu par le mélange de la Couperoſe, de l'Alun, & d'un fel alkaliſé. Nous avons dit que l'Alkali de l'urine verdiſſoit la teinture; que l'Alun préparoit les fibres de la laine, & que le Cryſtal de Tartre aſſûroit la teinture.

On ne ſ'imagineroit pas qu'un ouvrage fait pour des Artilles, compoſé pour des Teinturiers fut agréable à la lecture; cependant M. Hellot en rendant ſon Livre utile aux gens du métier découvre aux Phyſiciens une mécanique dont le jeu leur étoit aſſez inconnu. Notre Auteur ſçait parler le langage des Ouvriers, mais il a ſçu en même temps faire marcher de concert l'explication, & les raiſons exactes de chaque procédé, dont les Philoſophes ſont auſſi curieux que des effets. Après avoir expliqué la cauſe de l'adhérence, & de la ténacité des atômes colorans ſur toutes les couleurs primitives, M. Hellot ſuit la même méthode par rapport aux couleurs compoſées. Celles-ci ne ſont ordinairement que des couleurs appliquées les unes après les autres: quelquefois cependant, elles ſont mêlées enſemble en un même bain: de quelque manière que l'on faſſe le bain, il faut concevoir que cette

*Novembre,*

diverſité de couleur ſ'arrange dans les parties de l'étoffe de la manière ſuivante. Lorſqu'une couleur primitive a été donnée à une étoffe, les parties colorantes de la couleur ſecondaire ſe placent à côté, de celles de la première, c'eſt-à-dire, que les petites particules de celle-ci ſ'inſinuent dans les eſpaces que la première a laiſſé vuides, car il n'eſt pas vraifemblable que des atômes colorans ſe placent les uns ſur les autres & qu'ils puiſſent conſerver chacun leur couleur naturelle: c'eſt là l'idée qu'on peut ſe former de l'arrangement des couleurs mêlées qui ſont appliquées ſur une même étoffe.

Le rouge eſt une des cinq couleurs primitives; le bon teint renferme quatre ſortes de rouge, ils ſont la baſe de toutes les autres. Les rouges principaux ſont l'écarlatte de Graine, ou de Veniſe, l'écarlatte des Gobelins, le Cramoiſi & le rouge de Garence: les rouges ſont dans un cas différent des bleus, car la laine, ou l'étoffe ne ſe plonge pas immédiatement dans la teinture; elle reçoit auparavant une préparation qui ne lui donne point de couleur, mais qui la diſpoſe à recevoir avec plus de facilité l'ingrédient colorant.

L'écarlatte de graine, dite de Veniſe, eſt faite avec le Kermes, elle eſt plus brune que l'écarlatte des Gobelins, mais elle a ſur elle l'avantage de ſoutenir plus longtemps ſon éclat, & de ne point ſe tacher par la boue & par les liqueurs acres: les draperies rouges

Bbbbb

qu'on voit dans les anciennes tapisseries de Bruxelles, & des autres Manufactures de Flandres sont teintés avec cet ingrédient : cette couleur écarlatte ne perd presque pas de sa vivacité même après deux siècles. Cette couleur faite avec l'insecte que l'on nomme le Kermes, va de pair pour la solidité avec le bleu ; cependant elle n'est presque plus d'usage en France, quoiqu'elle ait l'avantage de ne se point noircir, & de ne se point tacher ; pour peu que l'étoffe vienne à se graisser, il est facile d'en enlever les taches sans endommager la couleur. Cela fait connoître que si l'on faisoit entrer du Kermes dans les autres couleurs, elles deviendroient plus solides, ou perdrieroient moins de leur vivacité. Il faut lire dans l'ouvrage la méthode de faire la teinture d'écarlatte de graine ; diverses expériences que l'Auteur a faites lui ont fourni une variété considérable dans les couleurs.

L'écarlatte connue sous le nom des Gobelins, est la plus belle, & la plus éclatante couleur de la teinture. La Cochenille qui donne cette belle couleur est un insecte dont on fait la récolte dans le Mexique : cet insecte se conserve dans un lieu sec pendant plusieurs siècles sans se gâter, & la teinture qui en provient a autant de vivacité & d'éclat que celle qui est faite avec la Cochenille nouvelle. Il y a une autre Cochenille que l'on nomme *Cochenille Sylvestre*, elle est apportée de la *Vera-Cruz*, en

Europe. Sa couleur est meilleure & plus solide que celle que l'on tire de la Cochenille fine, mais elle n'a pas le même éclat, & de plus il en faut quatre & quelquefois cinq parties pour tenir lieu d'une seule partie de Cochenille fine.

Il n'y a point de Teinturier qui n'ait une récolte particulière pour faire l'écarlatte, & chacun prétend que la sienne est préférable à toutes les autres : cependant la réussite dépend seulement du choix de la Cochenille, & de l'eau qui doit servir à la teinture, car la plus grande partie des eaux communes donnent à l'étoffe une couleur cramoisy. On trouve assez ordinairement dans les eaux une terre gypseuse & quelquefois un acide vitriolique qui nuit à cette teinture ; mais la belle teinture en écarlatte dépend principalement de la dissolution de l'Etain ; M. Hellot décrit la manière d'en faire la préparation : cette question a porté l'Auteur à examiner si les chaudières d'Etain dans lesquelles on fait l'écarlatte sont préférables à celles de Cuivre. M. Hellot a fait de très-belles écarlattes en se servant de l'un & de l'autre métal ; cependant s'il étoit possible de jeter en moule sans soufflure des chaudières d'Etain, il semble qu'elles devraient être préférées à celles de Cuivre, puisque la dissolution d'Etain contribue à la beauté de l'écarlatte : les chaudières d'Etain ont donc un avantage réel, mais elles coutent beaucoup, & peuvent être fondues

très-aifément par l'inattention des ouvriers.

C'est un ufage reçu & approuvé de ne teindre les étoffes unies qu'après leur fabrication ; il y a une raifon indifpenfable pour l'écarlatte, c'eft que cette couleur ne peut réfifter au foulon, elle perdroit entièrement fon éclat : la Cochenille s'infinue dans les pores de l'étoffe à peu près de la même manière que tous les autres ingrédiens fe déposent dans la tiffure du drap. Les fels principaux qui entrent dans la couleur de l'écarlatte, font la crème de Tartre qu'on unit avec une chaux qui forme une efpèce de lacque avec les parties de la Cochenille : c'eft ainfi que la couleur s'incruste dans les pores de la laine, bien entendu que la chaleur de l'eau bouillante eft le principe de la dilatation, & le froid fubit devient la caufe du referrement ou contraction des parties.

Le Cramoifi eft la couleur naturelle de la Cochenille, ou celle qu'elle donne à la laine qu'on fait bouillir avec l'Alun & le Tartre, ingrédiens qu'on a foin de faire entrer dans toutes les couleurs. Le beau Cramoifi doit tirer fur le gris de lin. Plufieurs expériences ont fait connoître à M. Hellot que l'on pouvoit donner au cramoifi une couleur auffi vive, & auffi brillante que celle qui provient du faux teint ; & il nous a paru que l'on pouvoit profiter de quelques découvertes que M. Hellot a faites dans le procédé de cette teinture.

Le *Coccus Polonicus* eft un petit

infeéte rond, un peu moins gros qu'un grain de Coriandre : on en faifoit autrefois beaucoup d'ufage pour teindre en écarlatte ; on avoit cru que ce fuc étoit fupérieur à la Cochenille fine : cependant M. Hellot s'eft convaincu du contraire ; du moins il s'en faut beaucoup que la couleur qu'il a tirée du *Coccus Polonicus*, foit comparable à celle dans laquelle on employe la Cochenille fine ; on pourroit objecter que le *Coccus* dont M. Hellot s'eft fervi, étoit ou trop ancien, ou trop éventé, & qu'il avoit perdu une partie de fa qualité. D'un autre côté il eft à croire que l'on avoit un peu exagéré fa grande vertu ; car on n'a jamais pu trier de ce fuc pourpreux que des *Lilas*, ou des couleurs de *chair*, ce qui eft fort au-deffous de la couleur écarlatte.

On fait un grand ufage de la racine de *Garence* dans les teintures rouges ; elle a la propriété de donner beaucoup de folidité à la couleur d'écarlatte : elle réfifte parfaitement à l'air & au temps humide. Cette plante eft affez commune dans plufieurs endroits du Royaume. Celle qui eft la plus eftimée vient de Zélande, on la fait fécher, on la ferre dans des tonneaux & elle fe conferve pendant plufieurs années. Lorsqu'il s'agit d'employer dans la teinture la racine de *Garence*, on fait à peu près les mêmes opérations que lorsqu'on fe fert du *Kermes* ; on mêle affez fouvent de la *Garence* avec les teintures qu'on prépare pour les

Bbbbb ij

couleurs rouges, parce qu'elle donne de la solidité à la couleur, & que cette plante ne revient pas à un prix considérable.

Nous avons dit que les Teinturiers mettoient le jaune au rang des couleurs primitives. On distingue plusieurs jaunes, ou plutôt on peut compter différentes nuances dans le jaune : les plus connus sont le *jaune paillé*, le *jaune pale*, le *jaune Citron*, & le *jaune naissant* ; les *jaunes Orangers* faits à l'ordinaire, ne sont pas des couleurs simples. M. Hellot se comporte pour cette préparation, comme pour les précédentes : il en explique tous les détails, il mène pas à pas l'ouvrier qu'il prend à tâche d'instruire en le faisant passer par tous les procédés : on peut bien dire qu'il y a une préparation commune & générale pour la teinture : mais la différence consiste dans la qualité, la dose, & l'espèce des ingrédients. On doit être fort attentif au temps qu'on laisse l'étoffe dans les cuves ; rien n'est indifférent dans la manière d'agir, & l'on peut dire que les momens doivent être comptés ; il arrive tous les jours que le bain d'une cuve ne vaut rien ou que l'étoffe n'a point pris la couleur comme il convient, faute de soin ou d'une parfaite connoissance dans l'art de la teinture, il est donc essentiel de ne rien négliger.

La quatrième couleur primitive est le *Fauve* ou couleur de *Noisette*. Les Teinturiers l'ont mise dans ce rang parce qu'elle entre dans la

composition d'un très-grand nombre de couleurs. Son travail est différent des autres en ce qu'on ne fait ordinairement aucune préparation à la laine pour la teindre en *Fauve*. On se sert pour faire cette cuve de *Brou de Noix*, de racine de *Noyer*, de l'écorce d'*Aulne*, du *Santal* du *Sumach*, du *Roudouft*, & de la *Suye* : quoique le *Santal*, & la *Suye* ne doivent être employés que dans le petit teint : M. Hellot a cru pouvoir décrire ici la manière d'en faire usage, parce que ces ingrédients sont tolérés dans le grand teint. Il faut chercher dans l'ouvrage tous les détails qui appartiennent à la manière de faire la teinture *Fauve*. On sera peut-être surpris de ce qu'il n'entre point dans cette préparation de ces sels qui sont nécessaires pour rendre une couleur solide, & capable de résister à l'action de l'air : M. Hellot en rend une excellente raison, elle est déduite des ingrédients mêmes qui entrent dans la composition de la teinture, c'est que le *Brou de Noix*, la racine de *Noyer* ont des propriétés astringentes, & contiennent un Tarte Vitriolique qui ne se calcine point au Soleil, de sorte qu'il ne faut point avoir recours à des sels étrangers, qui dans toute autre occasion deviennent nécessaire.

Le noir est la cinquième couleur primitive des Teinturiers, elle renferme une prodigieuse quantité de nuances, à commencer depuis le *gris blanc*, jusqu'au *gris de Mare*, & enfin jusqu'au noir ; c'est à

cause de cette gradation de nuances plus ou moins brunes, plus ou moins tirant sur le noir, que l'on a mis le noir au rang des couleurs primitives. Lorsqu'on veut teindre une étoffe en noir, on doit commencer par la teindre en bleu, ce qui s'exécute par le Teinturier du grand teint, puis elle est livrée au Teinturier du petit teint pour être mise en noir après qu'on a eu soin de la bien dégorger de la teinture bleue. M. Hellot donne d'excellens avis afin que l'étoffe ne soit point desséchée. Si le réglemeut a défendu de commencer par teindre l'étoffe en noir du premier abord, c'est qu'en suivant cette méthode, il faudroit employer beaucoup de Noix de Galle, & mettre dans la cuve une grande quantité de Couperose, ce qui rend l'étoffe dure & cassante par l'acidité que ce sel imprime à la laine; c'est le contraire en suivant la première manière. Il faut penser de même au sujet des étoffes tachées ou mal teintes qu'on veut mettre en noir; il est beaucoup plus à propos de commencer par les teindre en bleu.

Après que notre Auteur a donné la méthode de faire les cuves des couleurs primitives, qu'il en a expliqué toute la mécanique, & remonté à la cause Physique, tant pour en marquer les différences, ou l'analogie lorsque l'un ou l'autre se rencontrent; il vient à traiter des couleurs mélangées, c'est-à-dire, de celles qui dérivent de la combinaison de ces memes cou-

leurs primitives mêlées ensemble, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, &c. C'est ainsi que M. Hellot rend compte de toutes les couleurs connues dans la nature, & que l'art a cherché à imiter. Lorsqu'on veut faire le mélange du bleu & du rouge on peut commencer indifféremment par teindre l'étoffe en bleu, ou par la teindre en rouge: la couleur mélangée qui en résulte est celle que l'on nomme le *violet*, le *pourpre*, la *couleur de Roy*, la *couleur de Prince*, &c. Il est facile d'imaginer que l'on peut tirer de ces couleurs principales une grande quantité de nuances, selon que l'une ou l'autre sera plus ou moins dominante. Il est assez singulier que le mélange de la plus belle écarlatte, qui est celle des Gobelins, avec le bleu ne fasse qu'une nuance fort terne & marbrée, & tout à fait désagréable. On doit attribuer cet effet aux acides qui entrent dans la composition de l'écarlatte des Gobelins. Le mélange du bleu avec les autres rouges tels que ceux de Cochenille, de Garance, & de Kermes, réussit infiniment mieux.

On ne peut tirer qu'une seule couleur du mélange du bleu, & du jaune, c'est le verd; mais parmi les verds il y a plusieurs nuances. Lorsque l'étoffe est teinte en bleu, on prépare les ingrédiens convenables pour la teindre en jaune; les différentes nuances de verd résultent des jaunes & des bleus plus ou moins clairs, ou plus ou moins foncés. Il est beaucoup mieux de

commencer par mettre l'étoffe en bleu, puis en jaune, cette méthode donne des verts d'une couleur plus solide & plus belle.

Les nuances qui se dérivent du mélange du *bleu* & du *Fauve*, ne sont guères d'usage que dans la fabrique des tapisseries; cette nuance est gris-verdâtre, ou une espèce d'olive; il est indifférent de commencer par la couleur fauve, ou par la couleur bleue.

Il n'y a rien de particulier à dire sur le mélange du bleu & du noir; les nuances, comme on en a averti, sont plus ou moins brunes, ce qui peut s'exécuter en amenant l'étoffe au ton de couleur plus ou moins gris de more.

Le mélange de l'écarlatte de *Graine* ou de *Kermes* avec le jaune, donne une couleur *Aurore*, *Orangé*, &c. On peut commencer à teindre l'étoffe en jaune ou en écarlatte, par celle des deux couleurs que l'on voudra: on fait la couleur de *fleurs de Grenade* en mêlant la teinture de jaune avec celle de l'écarlatte des Gobelins; mais ces couleurs ne sont pas bien solides, la cause doit se déduire sans doute de l'acide de l'écarlatte. On tire encore du mélange du jaune & du rouge les couleurs de *Canelle*, de *Tabac*, de *Chataigne*, de *Musc*, &c. Les *rouges bruns*, & les *gris vineux* sont produits par le mélange du rouge & du noir.

Après avoir parlé du mélange des couleurs prises deux à deux, il s'agit de trois couleurs primitives prises trois à trois; ce mélange

en donne un grand nombre, la variété des couleurs est presque infinie: il est vrai que cette espèce d'alliage en fournit plusieurs qui retombent dans les mêmes nuances, car on peut faire la même couleur ou avoir la même nuance en prenant des couleurs primitives différentes. C'est alors au Teinturier à choisir les couleurs qui par leur mélange donnent la même nuance. Le *bleu*, le *rouge*, & le *jaune*, mêlés ensemble sont des *Olivés roux* & des *gris verdâtres*. Ces couleurs sont peu d'usage excepté pour les laines que l'on emploie dans les Tapisseries. Si l'on est curieux de sçavoir & de connoître toutes les différentes couleurs que donne le mélange des couleurs primitives prises trois à trois, on pourra consulter l'Auteur; il nous suffit d'en avoir rapporté quelques exemples.

Outre ces différentes nuances de couleur, & qui sont comme on vient de le marquer, l'effet de la mixtion de plusieurs couleurs primitives; on mêle ensemble des laines teintes de différentes couleurs, la manière dont on s'y prend pour conserver une uniformité dans ce mélange est assez ingénieuse; on commence par distribuer des paquets de laine différemment colorée à un certain nombre de personnes arrangées en rond, elles jettent vers le centre les unes après les autres un de ces fils qui se mêlent nécessairement, puis les Cardes achèvent de faire ce mélange, en sorte qu'on ne distingue

plus aucune couleur en particulier, mais il en résulte un tout qui fait une couleur mêlée quoi qu'uniforme & égale. Si le mélange n'étoit pas fait exactement, le drap paroîtroit plein de taches.

Nous avons dit au commencement de notre extrait que M. Hellot avoit traité de la teinture des étoffes que l'on met au petit teint. Nous avons aussi remarqué que les réglemens ont fixé quelle est la qualité des laines qui doivent être teintes en *bon teint*, & quelles sont les étoffes réservées à la teinture du petit teint. Cette distinction a été faite sur ce principe que les étoffes d'un certain prix, & qui sont ordinairement le dessus des habillemens, doivent recevoir une couleur plus solide & plus durable que des étoffes de bas prix; ce sont ces dernières qu'on a permis de mettre en petit teint. Les ingrédients du bon teint seroient trop chers pour être employés aux étoffes d'un prix médiocre. Les couleurs du petit teint outre le brillant, l'éclat, & la vivacité dont elles surpassent celles du grand teint, l'emportent encore par l'assortiment que l'on en fait avec facilité & avec promptitude.

On ne distingue point dans le petit teint les couleurs primitives & les couleurs secondaires, il y en a peu qui servent de base aux autres: la plupart naissent du mélange de deux ou de plusieurs couleurs simples, on a exclu certaines couleurs du petit teint, le bleu

par exemple est réservé pour le grand teint.

M. Hellot commence par rapporter le nom de tous les ingrédients qui sont particulièrement affectés au petit teint; il donne ensuite la manière de les employer, & d'en tirer autant de couleurs qu'il est possible; plusieurs de ces ingrédients donnent les mêmes couleurs, l'Ouvrier peut faire le choix à sa volonté. Voici les ingrédients qui entrent dans la composition du petit teint. La teinture de *Bourre*, l'*Orseille*, le *Bois d'Inde*; les *Bois de Brésil*, le *Fusil*, le *Roucou*, la graine d'*Azignon*, le *Terra merita*, L'*Orseille* est une espèce de mousse ou de croute qu'on ramasse sur les rochers, on la broye, & on la mêle avec de la chaux, puis on l'arrose pendant plusieurs jours avec l'urine fermentée. L'*Orseille* la plus estimée est celle qui croît dans les Canaries. On juge bien que l'Auteur enseigne avec la même étendue & la même clarté qu'il a déjà fait toutes les préparations, & toutes les cuves nécessaires pour exécuter la teinture du petit teint.

Afin de n'avoir rien à désirer sur l'art de la Teinture, M. Hellot a terminé son ouvrage par un réglement qui concerne la manière de faire les débouillis; on est par-là en état d'examiner la qualité & la solidité des teintures. Le Lecteur peut juger par l'exposé de l'ouvrage dont nous venons de rendre compte que l'intention de l'Auteur n'a pas été de composer un

ouvrage pour ceux qui possèdent l'art de la teinture, mais de constater les règles sures & solides que l'on suit, ou que l'on doit suivre dans la teinture, enfin de former des Ouvriers qui ont l'envie de se perfectionner, & de joindre une intelligence raisonnée à l'adresse de faire leurs opérations. On doit donc sçavoir beaucoup de gré à

M. Hellot d'avoir tiré cette matière de l'obscurité où elle étoit enlevée, & d'avoir mis les Physiciens à portée de raisonner sur une matière dont ils n'avoient qu'une connoissance très-confuse & très-légère: il seroit bien à désirer qu'on en fit autant sur tous les Arts, le Physicien, le Géomètre, l'Artiste, tout le public y gagneroit.

# ANNALI D'ITALIA DAL PRINCIPIO DELL' ERA VOLGARE

fino all' anno 1500 compilati da Ludovico Muratori, &c. C'EST-À-DIRE: *Annales d'Italie, depuis le commencement de l'Ere Vulgaire jusqu'à l'an 1500, compilées par LOUIS MURATORI, Bibliothecaire du Sérénissime Duc de Modène, Tome second in-4°. pp. 604.* A Milan 1744, aux dépens de Jean-Baptiste Pasquali, Libraire à Venise.

**L'**EXTRAIT que nous avons donné dans le mois d'Août dernier de ces Annales, a dû en faire connoître le plan, & le dessein. Il ne nous reste donc plus qu'à continuer, en les parcourant, de recueillir en peu de mots ce qui peut servir à caractériser plus particulièrement l'Auteur & l'ouvrage.

Ce second tome commence à la première année de l'Empereur Alexandre Sévère, que M. Muratori place l'an 222 de Jésus-Christ. Il remarque que ce Prince fut assez favorable aux Chrétiens, conduite dit-il, que sa mere, qui eut toujours un grand crédit sur son esprit pouvoit lui avoir inspiré, ayant appris en Syrie à connoître la Sainteté de notre Religion. Il ne croit pas cependant, quoi qu'Eusèbe l'assure, que cette Princesse l'ait

jamais embrassée, s'il est vrai, comme le disent quelques Historiens, que jalouse du crédit que Marcien gendre de l'Empereur son fils, avoit sur lui, elle l'ait fait mourir, & reléguer l'Impératrice en Afrique; mais d'ailleurs le fait n'est pas certain, & quand il le seroit, on n'en pourroit rien conclure contre le Christianisme de Mammée. Il n'est que trop ordinaire de voir les hommes démentir dans la pratique les principes de leur croyance.

C'est par cette raison qu'on sera surpris, qu'enr'autres preuves qu'il apporte pour montrer, que les deux Philippes Empereurs n'ont point été Chrétiens, comme plusieurs Peres de l'Eglise le disent positivement, » il insiste sur la ma- » nière dont Philippe le pere traita » le jeune Gordien: attentat, dit-

» il,



„il, qui ne convient point à un Prince Chrétien.

Nous avons déjà remarqué dans l'extrait précédent que notre sçavant Annaliste est beaucoup plus favorable aux Inscriptions, qu'aux Médailles. Il avertit sans cesse qu'il faut se défier de ses dernières, & que la passion qu'ont toujours eue ceux qui en forment des Cabinets de voir continuer leurs suites, a déterminé plusieurs Impositeurs à les satisfaire aux dépens de la vérité. Mais comme il le reconnoit lui-même en plusieurs endroits, & surtout en parlant de Gadius, ces mêmes Impositeurs n'ont pas moins exercé leur funeste talent sur les Inscriptions. On seroit donc fort tenté de croire, qu'il ne les préfère aux médailles, que par cet intérêt secret, qui fait que selon nous la chose la plus utile, est toujours celle, dont nous nous sommes le plus occupés.

Quoiqu'il en soit, à mesure qu'il avance dans ses Annales, il trouve plus de difficultés à fixer les Consuls de chaque année, & à placer les événemens dans celle où ils sont arrivés. L'obscurité & la confusion qui se trouvent dans les Ecrivains & les monumens de ces temps-là, les différens Tyrans qui s'élevèrent dans l'Empire, l'usage qui s'introduisit de le partager entre plusieurs personnes, les divisions continuelles qui régnoient entre les Empeurs, jettent dans l'Histoire une incertitude qui le réduit souvent à ne nous donner que des conjectures,

*Novembre.*

mais il ne néglige rien pour les revêtir de toute la vraisemblance, dont elles sont susceptibles. Ainsi sous l'année 307, dans laquelle régnoient tout à la fois Galère maximien, Maxence, Maximien Herculus, Constantin, & Licinius, les Consuls de cette année furent, selon lui, Marc Aurèle Valère Maximien Auguste pour la neuvième fois, & Flavius Constantin César. Mais comme Maxence & Maximien nommèrent à Rome des Consuls, & que d'un autre côté l'Empereur Galère en créa d'autres en Orient, ceux qu'on vient d'indiquer lui paroissent, dit-il, avoir été Romains. Les autres, selon les Fastes de Théon, furent Sévère Auguste, & Maximien César. Peut-être encore, ajoute-t-il, que Constantin fut élevé au Consulat par Galère, mais seulement après la mort de Sévère.

Quelques Auteurs au milieu de ces obscurités prirent alors l'usage de marquer le *Postconsulatum* de ceux qui avoient été Consuls dans l'année précédente; c'est ce qu'il fait remarquer sous différentes années, & entr'autres sous la trois cent-neuvième; nous ne nous arrêterons pas davantage sur les discussions chronologiques dans lesquelles notre Annaliste est entré, il nous suffira de dire, qu'il n'en évite aucunes, & que nous croyons que ceux qui aiment ces sortes de matières, les y liront avec utilité. Il y combat & réfute quelquefois M. de Tillemont, mais avec ces

Cccc

égards que les vrais Sçavans ont toujours pour ceux qui sont dignes de ce nom. En général, il parle avec beaucoup d'estime des autres Auteurs de notre Nation. Il raille cependant, pag. 92 ; nos *François modernes*, c'est son expression, sur ce que voyant dans l'état des troupes de l'Empereur Aurélien, qui nous a été conservé par Vopiscus, plusieurs corps, dont les Capitaines portoient les noms d'Hartomond, d'Haldegaste, d'Hildegast, & de Cariovitque, ils se font imaginés qu'ils étoient de la nation Franque, comme si, dit-il, de pareils noms n'eussent pu encore convenir aux Capitaines des autres nations Germaniques.

Mais il ne faut pas regarder M. Muratori, comme un Critique sec & épineux, qui n'offre que de laborieuses recherches à ses Lecteurs, il paroît qu'il n'a pas moins songé à rendre ses Annales agréables qu'instructives, on en jugera par le soin avec lequel il a tâché de nous peindre les Empereurs, & autres grands personnages qu'il introduit sur la scène ; nous voudrions pour mettre le Lecteur en état de juger de ses talens en ce genre, pouvoir rapporter plusieurs de ses portraits, & surtout ceux de Dioclétien & de Constantin le Grand.

Quelque odieux que soit le nom du premier, à cause de la cruelle persécution qu'il fit aux Chrétiens, on ne peut nier, dit-il, que Dioclétien ne réunît en lui beau-

» coup de qualités dignes d'envie,  
 » & surtout une vivacité d'esprit  
 » merveilleuse, qui le rendoit fé-  
 » cond en expédiens & en ressource-  
 » ces dans les affaires les plus diffi-  
 » ciles.... il se signala dans plu-  
 » sieurs expéditions militaires, &  
 » cependant Lactance assure, qu'il  
 » étoit naturellement timide, &  
 » qu'il trembloit à la vue du pé-  
 » ril... Mais la longueur de son  
 » règne, quoique presque toujours  
 » agité de violentes tempêtes, est  
 » une preuve suffisante pour croire  
 » que Dioclétien fut un homme  
 » d'une grande tête, & capable de  
 » gouverner un vaste Empire, ayant  
 » eu l'art de tenir en bride les Sol-  
 » dats & les Grands, qui dans la  
 » suite furent les Auteurs de tant  
 » de troubles & de tragédies.

Ayant été comme forcé d'abdiquer l'Empire, il sçut si bien s'occuper dans une vie privée, & en sentir les douceurs, que Maximien pour brouiller encore plus les cartes, *per maggiormente embrogliar le Carte, & pour donner à penser à Galère*, l'ayant fait presser de reprendre la Pourpre, Dioclétien fit cette réponse à l'Officier que ce Prince lui avoit envoyé pour lui en faire la proposition. Ah ! dit-il, » si votre  
 » Maître voyoit les beaux Choux,  
 » que j'ai plantés ici de ma main,  
 » il n'auroit pas le cœur de me  
 » tenter de cette manière. *Al certo non darebbe il cuore a Massimiano di tentar mi in questa maniera.*

Il faut voir dans l'ouvrage même toutes les preuves qu'il appor-

te, pour montrer, que malgré le silence des Auteurs Payens, tels qu'Eutrope, Sextus Victor, & Zozime sur le miracle qui causa la conversion de Constantin, & malgré la difficulté qu'il y a d'assigner le lieu & l'année, où ce miracle arriva, il n'en est cependant pas moins indubitable.

Il observe sous l'année 313, que quoiqu'à l'exemple de plusieurs autres Historiens, il ait remonté en rétrogradant jusqu'à la première indiction, en commençant ses Annales, il est néanmoins temps d'avertir, que les Indictions n'étoient point connues dans les siècles précédens, & que selon l'opinion commune elles furent établies par Constantin le Grand; mais il avoue que le motif de leur institution est demeuré obscur. Les Jurisconsultes croient qu'elles furent ainsi appelées, parce qu'elles étoient le terme de payement de certains tributs. Ce qu'il y a de sur, c'est qu'elles servirent dans la suite, comme elles y servent encore, à régler le temps. Son sentiment sur lequel cependant tous les Sçavans ne sont pas d'accord, est que la première Indiction commença au premier ou au 24 de Septembre de l'année 312, usage qui a duré longtemps en Occident, où enfin celui de l'Eglise a prévalu, qui depuis quelques siècles compte l'Indiction nouvelle du premier Janvier. Nous n'oublierons pas qu'il a grand soin de rapporter la plupart des loix; que firent les Em-

pereurs, dont il nous donne les Annales. Parmi celles que Constantin publia, on en trouve une datée de Bérice, par laquelle ce Prince défend sous des peines très-rigoureuses les spectacles des Gladiateurs. Godefroy a prétendu qu'elle étoit locale & qu'elle ne s'étendoit pas à tout l'Empire Romain. Il se fonde sur ce que ces cruels combats furent encore en usage sous les fils, & les autres Successeurs de Constantin; mais M. Muratori soutient que la loi n'en fut pas moins générale, quoique véritablement les enfans de Constantin n'eurent pas assez de pouvoir pour la faire observer, tant étoit grande la fureur que le Peuple avoit pour ces sortes de spectacles.

M. Muratori expose en peu de mots ce que les Historiens ont dit des différens motifs, qui selon eux, portèrent Constantin à faire mourir le César Crispe, né de son premier mariage avec Minervine sa première femme, & même l'Impératrice Fausta sa seconde femme quelque obscurité qu'il y ait la-dessus, notre Auteur ne dissimule pas que la réputation de ce grand Empereur n'en ait beaucoup souffert. Il remarque même, que M. de Tillemont paroît convaincu, qu'en punition de cette cruauté, Dieu permit que Constantin éprouva dans la suite de son règne une foule de disgrâces, & que sa postérité finit dans ses enfans. „ Mais il est „ mieux, dit M. Muratori, de ne  
Ccc c ij

» point vouloir entrer dans les fe-  
 » crets de Dieu ; c'est à nous à re-  
 » pèter l'obscurité (*le cistre*) de  
 » les jugemens, toujours justes,  
 » lors même que nous ne les com-  
 » prenons pas, & d'ailleurs on ne  
 » sçait pas au vrai les raisons qui  
 » déterminèrent Constantin à or-  
 » donner ces sanglantes exécutions.

Il n'en est point parlé dans le Poème que Publilius Optatianus Porfirius publia cette même année à la louange de cet Empereur. M. de Tillemont a cru que cet Optatianus étoit le même que celui qui fut Préfet du Prétoire en 333. Mais outre que ce dernier s'appelloit Publius, & non Publilius, M. Muratori prétend qu'il n'est pas probable qu'un homme digne d'être mis à la tête des affaires eût été capable de perdre son temps à des *pedanteries*. Car ce Poème est rempli d'Acrostiches, & de ces ingénieuses, ou plutôt difficiles bagatelles, qui étoient encore dans le siècle dernier le plus grand effort des petits esprits. « Malgré cela il ajoute judicieusement que ces » misérables restes de l'antiquité ne sont pas sans prix, soit à cause de ce qu'ils contiennent d'historique, soit parce qu'ils nous font connaître le génie de ces siècles.

Constantin a eu à la vérité beaucoup de Panégyristes, mais on verra dans ces Annales qu'il n'y a pas eu moins de gens qui ont pris à tâche de le décrier. Notre Auteur rapporte fidèlement tout ce qui a

été dit pour & contre ce Prince ; & fait voir que malgré les reproches qu'on lui a faits, toute l'antiquité s'est accordée à lui donner le nom de *Grand*, on le trouve même qualifié de *très-Grand* sur quelques Médailles ; les Grecs ont été jusqu'à l'invoquer comme Saint, & en ont fait la fête, en quoi ils ont été imités par quelques Eglises d'Occident. » Ce qu'il y a de certain, dit notre Annaliste, » que nous traduisons ici littéralement, c'est qu'en considération de tout ce qu'il a fait pour la Religion, nous pouvons croire avec fondement, que Dieu plein de Miséricorde lui aura fait une abondante mesure de sa Clémence, & que si comme un autre de ses pareils, c'est-à-dire, Charlemagne, il ne mérita pas d'être honoré sur nos Autels comme un Saint indubitable, Dieu au moins ne l'aura pas exclu d'un précieux (*Invidiabile*) repos dans son Royaume.

On verra en général dans le cours de cet ouvrage que rien n'étoit plus difficile que de bien saisir le véritable caractère des Empereurs qui en suivant les traces de Constantin, se montrèrent zélés contre les superstitions du Paganisme, ou contre les erreurs d'Arius. Tandis que les Auteurs Chrétiens & Catholiques les comblent d'éloges, les Historiens Payens, ou Ariens les peignent avec les couleurs les plus noires, & réciproquement on peut craindre,

qu'il n'entre quelquefois un peu de ressentiment dans les portraits que les premiers nous font des Empereurs Constant, Julien & Valens qui firent tant de mal à la Religion & à l'Eglise. Notre Annaliste a cru qu'il ne pouvoit rien faire de mieux en parlant de ces Princes & surtout de Julien, que de s'en tenir comme il le déclare, au jugement que MM. de Tillemont & Fleury en ont porté.

Comme à la tête de chaque année, il s'est astreint à mettre le nom du Pape qui régnoit pour lors, il ne touche guères qu'à ce qui regarde leur Chronologie; mais du reste, il renvoie presque toujours à l'histoire Ecclésiastique, pour tout ce qui s'est passé sous leur Pontificat. Il s'écarte cependant quelquefois de cette règle, ainsi qu'on peut le voir à l'occasion de la mort du Pape Libère arrivée l'an 366.

Après avoir remarqué qu'au milieu des temps orageux de l'arianisme, ce Souverain Pontife ne montra pas cette fermeté de courage qui avoit rendu si recommandables ses prédécesseurs, & qui a été depuis admirée dans ceux qui lui ont succédé, il raconte le schisme qui s'éleva à l'occasion de l'élection du Pape Damase, Schisme qui fut porté aux derniers excès par la faction du Diacre Ursin son Compétiteur, & qui causa une sédition dans laquelle, selon Ammien Marcellin, périrent plus de 600 personnes.

Les paroles de cet Auteur sont si célèbres, que M. Muratori a cru devoir les rapporter; nous les traduirons d'autant plus volontiers qu'elles sont accompagnées d'une réflexion par laquelle on pourra juger du génie & du caractère de notre Annaliste. » Quant à moi, » dit Ammien, considérant le faste » dans lequel vit le Pontife de Rome, je ne suis nullement surpris, » si quiconque aspire à cette Dignité, n'épargne ni violences ni artifices pour y parvenir. Parce que dès qu'une fois on l'a obtenue, on est sur de devenir en peu de temps très-riche à la faveur des oblations des Dames Romaines; de se promener dans un char par les rues de Rome, de faire grande chère, & d'avoir une table plus somptueuse que celle des Rois & des Empereurs.

Surquoi M. Muratori fait cette réflexion, » lorsqu'aujourd'hui » nous voyons quelques excès dans les Pasteurs de l'Eglise, & que nous sommes frappés des vices des gens du monde, nous rap- » pellons aussitôt les premiers siècles de la Religion Chrétienne, » comme le miroir de ce qui se devoit faire dans nos jours. « Il est en effet certain qu'on vit de grands exemples de vertu dans ces temps-là, & nous ajouterons qu'Ammien Marcellin, tout Payen qu'il étoit, convient qu'il y avoit dans les Provinces plusieurs Evêques, qui par la frugalité de leur table, la modestie de leurs habits, & par la

simplicité de tout leur extérieur, rendoient la Religion vénérable. Mais, reprend M. Muratori, » ces » premiers temps n'étoient pas ce- » pendant exempts des maux & » des vices qui régneront de nos » jours: les ouvrages d'Eusèbe de » Césarée, de S. Grégoire de Na- » ziance, de S. Jean Chrysostôme, » de S. Jérôme, sans parler de » plusieurs autres, sont foi que » leurs siècles n'ont point été assez » heureux, pour être en droit de » faire honte aux nôtres. L'ambi- » tion est un vieux mal, qui s'est » fait sentir dans tous les temps; » & partout où il y a des richesses, » il y a des tentations.

Nous finirons par ce qu'il dit, pour montrer contre le P. Pagi que le Pape Sirice succéda au Pape Damase, non le 22 Septembre de l'année trois cent quatre vingt-quatre, comme cet Auteur l'a cru, mais dans le mois de Janvier de la suivante. Sans examiner toutes les raisons que le P. Pagi apporte pour prouver son sentiment, M. Muratori croit que pour le détruire, il suffit de faire voir que l'Épithaphe du P. Damase sur laquelle ce Critique se fonde principalement, est postérieure à ce

temps là. » Nous pouvons, dit-il, » avec raison la regarder comme » une production de quelque mi- » sérable Poète des siècles suivans, » puisqu'elle est en Rithme, c'est-à-dire en vers, où les règles de » la Prosodie ne sont point obser- » vées. Les Lettres, ajoute-il, » étant encore très florissantes à Ro- » me dans ce siècle, peut-on croi- » re, qu'on eut confié à un Poète » ignorant le soin d'orner le tom- » beau du Souverain Pontife de » Vers qui crient miséricorde? *Di ormar il sepolcro d'un Romano Pontifice con l'ersi che Gridano misericordia.*

Toutes ces Annales sont remplies de semblables expressions, & mêmes quelquefois de pensées qui ne s'assortissent que trop bien avec ces expressions. Nous laissons au Lecteur à juger, si elles conviennent à la majesté de l'Histoire, & ce qu'il y a de plus important, si même dans certaines discussions Chronologiques, où l'Auteur entreprend d'établir ses sentimens sur la ruine de ceux des autres, il est aussi heureux en preuves, qu'il est ordinairement fécond en conjectures.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

## DE ROME.

**L**A *vita di S. Domenico Confessore, detto il Loricato, Eremita Benedettino di S. Croce del fonte Avellano, tratta da gli scritti di S. Pier-Damiano, raccolta ed illustrata da Ottavio Tarchi, canonico della perisigne Collegiata di Apir.* Appresso ant. de Rosli, 1750. in-4<sup>o</sup>. Dans un discours préliminaire l'Auteur examine le temps & l'année de la mort du Saint; & dans le corps de l'ouvrage il éclaircit en passant plusieurs points de l'histoire Ecclésiastique & Monastique, & il en rétablit la véritable date. Il a joint à son Livre la Vie du même Saint écrite par S. Pierre Damien.

On trouve chez Greg Roiseco, Libraire in Piazza nuova, l'*Arte della Pittura* di Carlo Alfonso du Fresnoy, coll'aggiunta d'alcune necessarie, ed amplissime osservazioni, 1750. in-8<sup>o</sup>. On nous marque que cet ouvrage est très-utile non seulement aux Peintres & aux Sculpteurs, mais aussi à tous ceux qui veulent connoître les perfections & les défauts de la Peinture & des Statuts des grands Maîtres anciens & modernes.

## DE VENISE.

*Parere sopra il Rubicone degli Antichi* di Don Gabriello Maria

Guaftuzzi, Monaco Camaldolese. In Venezia, 1749. in-8<sup>o</sup>. On trouve à la tête de cet ouvrage une Carte Topographique, qui représente la Côte du Golfe de Venise depuis Rimini jusqu'à Ravenne, avec le cours des Rivières connues sous les noms de *Sizio*, *Pisciatello*, *Famicino*, & *Lugo*; elle porte pour titre: *Tavola dell' antico Rubicone*. A la suite de la description que l'Auteur donne du cours du Rubicon, il ajoute celle del *Ponte Savignano* dont il donne pareillement la Carte.

## DE FLORENCE.

Gio Paolo Giovanelli, Imprimeur de cette Ville, a donné avis aux Amateurs de l'Histoire, qu'il imprime actuellement *Istorie Fiorentine di Scipione Ammirato* en trois volumes in-fol. Il suit de point en point l'édition de 1641, donnée par Amador Massi de cette Ville, qui étoit devenue très rare, surtout le tome troisième, le prix de cette Histoire sera de soixante-dix paols (environ 42 liv. monnoye de France.) Ceux néanmoins qui dès à présent voudront s'en assurer des exemplaires, ne payeront que cinquante Paols, 30 liv. monnoye de France. Le Libraire ne demande aucun payement d'avance; il suffira que ceux qui voudront se procurer cette nouvelle édition,

lui envoient leur nom & celui de leur demeure avec promesse de retirer dans le cours de l'année 1751, les exemplaires pour lesquels ils auront souscrit. Le premier volume est achevé, & le Libraire espère que son édition sera finie au mois de Mars prochain.

## DE BOULOGNE.

*De antiquis litteris Hebraeorum, & Græcorum, libellus Joannis Baptistæ Bianconi.* Bonomæ, 1749. in-4°. Le but de l'Auteur dans cet ouvrage est de faire voir que les caractères de la Langue Hébraïque n'ont point été changés par Esdras par aucun dessein formé, pendant ni depuis la captivité, mais que la différence qu'on y trouve, vient du changement qui arrive naturellement dans les caractères de toutes les Langues, où l'on fait toujours par succession de temps quelques petits changemens, pour les écrire plus commodément; & qu'il en est de même des caractères de toutes les Langues pendant qu'elles sont vivantes. Puis il vient aux caractères Grecs qu'il pense être dérivés des caractères Hébreux, avec lesquels il les compare, comme il paroît par une planche gravée qui est jointe à son Livre. Il parle ensuite des caractères Etrusques.

*Marci Marini Canonici Regularis S. Salvatoris Commentaria in librum Psalmorum.* Cet ouvrage qui est in-fol. contient les Pseaumes en Hébreu & en Grec avec la Vulgate.

## DE PALERME.

*Fr. Thomæ Fazzelli Siculi, Prædicatorum ord. de rebus Siculis decas prima, animadversionibus criticis, atque auctariis, abs T. D. Vito & Statella à Catana, Benedictino Catanensi Priore, in publica Catanensi Academiâ Civilis Historiæ Professore, illustrata, Catanæ, ex typographia Joach. Pulei, 1749. in-8°.* L'ouvrage de ce Dominicain est bien connu, ainsi que l'éloge que Cluvier en a fait quand il a dit de lui, qu'il seroit à souhaiter que chaque Province eût son Fazzello. Il n'y a pas lieu de douter que les animadversions & les augmentations qu'on y a faites, ne contribuent encore à rendre la nouvelle édition plus intéressante.

*Governo generale di Sanità del Regno di Sicilia, e istruzioni del Lazzerato della Città di Messina per commandamento di S. R. M. Fatti imprimere di ordine del Excel. Senato Palermitano, &c. In Palermo, presso Pietro Bentivegna, 1749. in-fol.*

*Parlamenti generali del Regno di Sicilia dal anno 1446, sino al 1748. Con le memorie storiche dell' Antico e moderno uso del Parlamento appresso varie nazioni ed in particolare della sua origine in Sicilia, e del modo di celebrarsi, di D. Ant. Mongitore Canonico Decano della Metropolitana Chiesa di Palermo, ristampati colle addizioni e note del Dottore D. Francesco Serio, e Mongitore, Sacerdote Palermitano*



tano nel governo del Excel. Sig. Vicere D. Eustachio de la Vieuville, d'ordine dell' Ill. Deputazione del Regno. In Palermo, presso Pietro Bentivegna, 1749. in-fol.

ALLEMAGNE.

DE LEIPSICK.

On a publié ici les trois premières parties du Tom. VI. du recueil qui a pour titre: *Miscellanea Lipsiensia nova ad incrementum scientiarum*... per partes publicata. Lipsiæ, in officina hæredum Lanckisiano-rem, 1748. in-8°. L'objet de ce travail est d'éclaircir par des Dissertations divers endroits difficiles de l'Ecriture, quelques faits importants de l'Histoire Ecclésiastique, & quelquefois de rétablir dans les anciens Auteurs des textes qui ont été altérés par les Copistes. Voici les titres des pièces qu'on a employées dans les trois parties que nous avons annoncées: I. Pars. Dissert. 1. J. C. Haremborgii *Historia critica Ode Davidica quinta*; Dissert. 2. P. Zornii de Christo, sublatiis manibus, discipulis suis benedicente, & inter benedicendum ab eis discendente, & in cælum sublato; Dissert. 3. Ch. Zeibichii de Christo ad Hebr. II. 17. Dissert. 4. P. E. Jablonski de Athor, numine Ægyptiorum veterum, quod Græci Venerem interpretantur, Dissert. 5. J. J. Reiske libellus animadversionum ad alteram editionem Burmannianam Petronii. Dissert. 6. F. O. Menckeni decas prima librorum quibus sup-

Novembre.

pleri possint annales Maittairiani. II. Pars. Dissert. 1. G. L. Cæderi *dissertatiuncula critica ad Matth. I. 18.* Dissert. 2. P. Zornii ad Matth. XI. 44. *De Thesuro abscondito in agro.* Dissert. 3. J. C. Haremborgii *continuatio tertia supplementi in Hadr. Relandi librum de urbibus & vicis Palaestina.* Dissert. 4. P. E. Jablonski *observatio de Phtha priscorum Ægyptiorum numine, quod Græci Ἐλευθερίαν interpretantur; ubi & de veterum Philosophorum Atheismo.* Dissert. 5. Jo. Jac. Reiske libellus animadversionum ad alteram editionem Burmannianam Petronii, ejusque pars altera. Dissert. 6. F. O. Menckeni altera decas librorum quibus suppleri possint annales Maittairiani. III. Pars. Dissert. 1. J. J. Elmeri *commentatio ad locum Matth. XXVII. 8.* Dissert. 2. P. Zornii de Christo-Deo proprio sanguine sibi Ecclesiam acquirente, ad Act. XX. 28. Dissert. 3. J. C. Haremborgii *continuatio quarta supplementi in Hadr. Relandi librum de Urbibus & vicis Palaestina.* Dissert. 4. P. E. Jablonski *observatio de Neitha, Ægyptiorum Dea, quam Græci Μινερνᾶν interpretantur.* Dissert. 5. Jo. Jac. Reiske animadversiones ad Petronii alteram Editionem Burmannianam; pars tertia. Dissert. 6. Fr. O. Menckeni decas tertia librorum... quibus suppleri possint Annales Maittairiani.

D. Gottlob Caroli Springsfeld, Medici Aulici Saxo-Ducalis & Civitatis Weissenfelsensis Physici ordinarii, iter medicum ad Themas Aquigranenses, & fontes Spadanos: Dddd

accessere singulares quædam observationes Medicæ atque Physicæ. Lipsiæ, impensis Gleditschianis, 1748. in-8°.

*Lapidum vetustorum Epigrammata, & pericula animadversionum in aliquot classica marmorum syntagmata.* Accurante Christophoro-Saxio, A. M. Lipsiæ, ex officina Langenhemiana, 1749. in-8°.

## DE VIENNE.

*Τὰ τοῦ Ἱπποκράτους ἅπαντα: Hipocratis opera omnia,* cum variis lectionibus non modo huc usque vulgatis, verum ineditis potissimum, partim deprumptis ex Cornarii & Samubuci Codd. in Cæsar. Vindobonensi Bibliotheca hæcenus asservatis & ineditis, partim ex aliis ejusdem Bibliothecæ Mss. libris, ac denique ex Mediceis Laurentianis Mss. Codd. collectis; quorum ope sæpe numero græcus contextus fuit restitutus. Accessit index Pini copiosissimus, cum tractatu de mensuris & ponderibus. Studio & opera Stephani Mackii, Elizabethæ Christianæ Aug. Aulæ Medici. Tom. II. Viennæ Austriæ, prostant apud Leopoldum Jo. Kalliwods, Imperialis aulæ Typographum, 1749. in-fol.

## DE HALE.

*Evangelium secundum Matthæum, ex versione Æthiopici Interpretis in Bibliis polyglottis Anglicanis editum; cum Græco fonte studiose contulit, atque plurimis tam exegeticis quam philologicis observationi-*

*bus textum partim, partim versionem illustravit Christoph. Augustus Bode, A. M.* Præfatus est Christianus Benedictus Michaëlis, Th. gr. & OO. ling. P. P. O. de versione Æthiopica N. T. generatim. Halæ Magdeburgicæ, in officina Libraria Baueriana, 1749. in-4°.

*Christopori Cellarii compendium antiquitatum Romanarum, nunc ex manuscripto libro integrum editum, & annotationibus illustratum a M. Jo. Ern. Imman. Walchio.* Halæ Magdeburgicæ, sumptibus Orphanotrophei, 1748. in-8°.

## ANGLETERRE.

## D' O X F O R D.

L'édition de la Bible Hébraïque sans points, qui avoit été proposée par souscription, & à laquelle on travailloit en cette Ville depuis plusieurs années, est enfin achevée. On la distribue aux Souscripteurs. Le titre qu'elle porte est : *Biblia Hebraica sine punctis*, accurante Nath. Forster, S. T. B. &c. e Typographio Clarendoniano. in-4°. Le prix de cette Bible est d'une Guinée & demi pour le papier moyen, & de trois Guinées pour le grand papier. Nous apprenons que cette édition est d'une rare beauté, soit pour le papier & le caractère, soit pour la correction du texte.

## DE LONDRES.

La nouvelle édition des Concordances de Calasio dont nous

avons annoncé la souscription dans les nouvelles du Journal du mois de May 1746, est aussi entièrement achevée; & on en distribue les trois & quatrième tomes aux Souscripteurs. On va imprimer en un vol. in-4°. les remarques du même Auteur sur l'Hébreu.

*Memoires of the House of Brunswick*... c'est-à-dire; Mémoires de la Maison de Brunswick depuis la première origine connue par les plus anciens monumens qui nous restent de cette illustre Maison, jusqu'à la fin du règne de George premier. Par Henry Rimius, Conseiller Aulique de S. M. le dernier Roy de Prusse. Chez J. Alberskorn, 1750. in-4°. Nous avons annoncé le projet de cet ouvrage dans les nouvelles du Journal de Novembre de l'année dernière.

*Chronological Antiquities; Or, the Antiquities, and Chronology of the most ancient Kingdoms*... c'est-à-dire: Antiquités Chronologiques des plus anciens Royaumes, depuis la création du monde, pendant un intervalle de cinq mille ans, ouvrage en trois vol. in-4°. proposé par souscription. Par M. Jackson, Pasteur de Rossington dans le Comté d'York, &c. L'Auteur nous fait espérer qu'il rétablira la Chronologie originale & Hébraïque de l'ancien Testament, tant avant qu'après le Déluge; & qu'il éclaircira toutes les difficultés du texte Sacré à cet égard. Les antiquités des Chaldéens, des Egyptiens, des Phéniciens & des Chinois, y seront démelées; & l'on montrera l'ac-

cord de ces diverses Chronologies entre elles & avec l'Ecriture. On passera ensuite aux anciens monumens des Grecs, des Romains, & des Peuples de l'Amérique. On entrera dans de grands détails sur l'origine & l'antiquité des Lettres, des Hiéroglyphes, des Obélisques, des Oracles, des Mystères, & de toutes les parties de Théologie Payenne. Le Canon de Ptolémée, & les autres anciens Canons, les Cycles, les Eres, les Epoques remarquables serviront à rendre cet ouvrage plus intéressant & plus utile. Enfin on découvrira les erreurs des principaux Chronologistes, tant anciens que modernes; & on réduira l'ancienne Chronologie en un système uniforme & complet. On y joindra les tables nécessaires. L'Auteur a mis quinze années à composer son ouvrage. Le prix de la souscription est d'une Guinée & demi; on payera une Guinée en souscrivant, & le reste en recevant les exemplaires. On reçoit des Souscriptions chez T. Osborn, J. & P. Knapton. J. Noon, & autres Libraires de la même Ville.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle qui a paru il y a déjà quelques années en sept vol. in-fol. en ont donné depuis une seconde édition en XX. vol. in-8°. avec plusieurs additions. Mais afin que ceux qui se sont pourvus de la première édition de cet important ouvrage dans la forme in-fol. ne soient pas privés des avantages de la seconde édition, ils ont fait imprimer en leur faveur ces additions

*in-fol.* Elles ont pour titre: *additions to the Universal History in Seven vol. in-fol.* 1750.

## H O L L A N D E.

DE LA HAYE.

*Observations Physico Medicales sur l'Electricité*, dédiées au Sénat de Boulogne, par J. Joseph Veratti, Professeur public de l'Université & de l'Académie de l'Institut de Boulogne, auxquelles on a joint des expériences faites à Montpellier, pour guérir les Paralytiques au moyen de l'Electricité. Chez Pierre Gosse, 1750. *in-12.*

DE LEYDE.

Les agrémens de la Campagne, ou remarques particulières sur la construction des maisons de Campagne plus ou moins magnifiques, des Jardins de plaisir, & des plantages, avec les ornemens qui en dépendent, tant pour les bâtir avec tous les avantages possibles, que pour en préparer les fonds, en corriger les défauts, & planter de bons arbres fruitiers & autres, pour former de belles allées, & enfin pour y pratiquer avec succès de grands réservoirs d'eau, des canaux, & des viviers, &c. On trouve encore dans cet ouvrage la manière de couper & multiplier les arbres fruitiers & sauvages, & toutes les plantes étrangères des Pays chauds. A Leyde, chez Samuel Luchtmuus, 1750. vol. *in-4°.* avec fig.

Cet ouvrage se trouve aussi à Amsterdam, chez Meynard Vytwerf; & à Paris, chez Briasson, Libraire, rue S. Jacques. Il est le fruit de cinquante ans d'expériences & d'observations.

## F R A N C E.

DE DIJON.

*Programme de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, pour le prix de Médecine de 1741.*

L'Académie fondée par Messire Hector Bernard Poussin, Doyen du Parlement de Bourgogne, annonce à tous les Sçavans, que le prix de Médecine pour l'année 1751, consistant en une médaille d'Or en valeur de trente pistoles, sera adjugé à celui qui aura le mieux résolu le Problème suivant.

*Les jours critiques sont-ils les mêmes en nos Climats qu'ils l'étoient dans ceux où Hyppocrate les a observés, & quels égards doit-on y avoir dans la pratique ?*

Il sera libre à tous ceux qui voudront concourir, d'écrire en François ou en Latin, observant que leurs ouvrages soient lisibles, & que la lecture de chaque Mémoire remplisse & n'excède pas trois quarts d'heure ou une heure.

Les Mémoires francs de port (sans quoi ils ne seront pas retirés) seront adressés à M. Petit, Secrétaire de l'Académie, rue du vieux Marché à Dijon, qui n'en recevra aucun après le premier d'Avril.

Et comme l'on ne sçauroit prendre trop de précautions, tant pour rendre aux Sçavans la justice qui leur est due, que pour écarter autant qu'il est possible les brigues & cet esprit de partialité qui n'entraînent que trop souvent les suffrages vers les objets connus, ou qui les en détournent par d'autres motifs également irréguliers & indéçens, l'Académie déclare, que tous ceux qui ayant travaillé sur le sujet donné, seront convaincus de s'être fait connoître directement ou indirectement, avant qu'elle ait porté son jugement sur leurs ouvrages, seront exclus du concours. Pour obvier à ces inconvéniens, chaque Auteur mettra au bas de son Mémoire une Sentence ou Devise, & y joindra une feuille de papier cachetée sur le dos de laquelle sera la même devise, & sous le cachet, son nom, ses qualités & sa demeure pour y avoir recours lors de la distribution du prix. Lesdites feuilles étant cachetées de façon qu'on ne puisse y rien lire à travers, ne seront point ouvertes avant ce temps-là, & le Secrétaire en tiendra un Registre exact.

Ceux qui exigeront de lui un récépissé de leurs ouvrages, le feront expédier sous un autre nom que le leur, & dans le cas où celui qui auroit usé de cette précaution, auroit obtenu le prix, il sera obligé en chargeant une personne domiciliée à Dijon, de sa procuration par devant Notaire & légalisée par le Juge, d'y joindre aussi le récépissé.

Si celui à qui le prix sera adjugé

n'est pas de Dijon, il enverra par récépissé la procuration en la forme susdite, & s'il est de cette Ville, il viendra le recevoir en personne le jour de la distribution du prix, qui se fera dans une assemblée publique de l'Académie le Dimanche 22 du mois d'Aout 1751.

# DE TOULOUSE.

„ L'Académie des Jeux Floraux  
„ fera la distribution des prix le  
„ troisième May 1751.

„ Ces prix sont une Amarante  
„ d'Or de la valeur de quatre cens  
„ livres, qui est destinée à une Ode.

„ Une Églantine d'Or de la va-  
„ leur de quatre cens cinquante li-  
„ vres, destinée à une pièce d'Elo-  
„ quence d'un quart d'heure ou  
„ d'une petite demi-heure de lectu-  
„ re, dont le sujet sera :

*L'espérance est un bien dont l'on ne  
connoit pas assez le prix.*

„ Une Violette d'Argent de la  
„ valeur de deux cens cinquante  
„ livres, destinée à un Poème de  
„ soixante Vers au moins ou de  
„ cent Vers au plus, qui doivent  
„ être Alexandrins, dont le sujet  
„ doit être héroïque ou dans le  
„ genre noble.

„ Un Souci d'Argent de la va-  
„ leur de deux cens livres, qui est  
„ destiné à une Élégie, à une Idyle,  
„ ou à une Églogue, ces trois gen-  
„ res d'ouvrages concourant pour  
„ le même prix. Les Vers en doi-  
„ vent être aussi Alexandrins, sans

- „ mélange de Vers d'autre mesure. „ Secretaire Perpétuel de l'Acadé-  
 „ Un Lys d'Argent de la valeur „ mie , logé rue des Couëteliers.  
 „ de soixante livres , destiné à un „ Son Registre devant être barré  
 „ Sonnet à l'honneur de la Sainte „ dès le premier jour de Février,  
 „ Vierge. „ on ne fera plus à temps à lui re-  
 „ Le sujet des différens genres „ mettre des ouvrages dès que le  
 „ d'ouvrages auxquels l'Amaran- „ mois de Janvier sera expiré.  
 „ the , la Violette & le Souci sont „ Les ouvrages seront désignés ;  
 „ destinés est au choix des Auteurs, „ non seulement par leur titre,  
 „ qui sont avertis de ne pas se né „ mais encore par une Devise ou  
 „ gliger sur les rimes & surtout „ Sentence, que M. le Secretaire  
 „ les règles de la versification , aussi „ écrira dans son Registre , aussi  
 „ bien que les Auteurs du Sonnet. „ bien que le nom , la qualité ou  
 „ Les ouvrages qui ne sont que „ la profession & la demeure des  
 „ des traductions ou des imitations, „ personnes qui les lui auront remis,  
 „ ceux qui traitent des sujets don- „ lesquelles signeront la réception  
 „ nés par d'autres Académies , ceux „ que M. le Secretaire en aura écrit  
 „ qui ont quelque chose de burles- „ te dans son registre ; après quoi  
 „ que , de satyrique ou d'indécet , „ il leur en expédiera le récépissé.  
 „ ou qui peuvent intéresser la Re- „ M. le Secretaire ne recevra  
 „ ligion ou le Gouvernement , sont „ point les paquets qui lui feront  
 „ exclus des prix. „ adressés par la Poste à droiture,  
 „ Les ouvrages qui auront paru „ s'ils ne sont affranchis de port , &  
 „ dans le Public , ceux dont les Au- „ il ne répondra point aux Lettres  
 „ teurs se feront fait connoître avant „ qu'on lui écrira sans avoir cette  
 „ le jugement , ou pour lesquels ils „ attention. Les Auteurs sont aver-  
 „ auront sollicité ou fait solliciter „ tis que l'Académie exclut même  
 „ les Juges , en sont aussi exclus. „ du concours tous les ouvrages qui  
 „ Les Auteurs qui traitent des „ n'ont pas été remis à M. le Se-  
 „ matières Théologiques doivent „ cretaire par une personne domi-  
 „ faire mettre au bas de leurs ou- „ ciliée à Toulouse , la voye de la  
 „ vrages l'Approbation de deux „ Poste à droiture étant sujette à  
 „ Docteurs en Théologie ; ce qui „ trop d'inconvéniens.  
 „ sera observé même à l'égard du „ M. le Secretaire avertira les  
 „ Sonnet ; sans quoi ces ouvrages „ personnes qui auront remis les  
 „ ne seront pas mis au concours. „ ouvrages que l'Académie aura  
 „ On doit faire remettre , par „ couronnés , afin que les Auteurs  
 „ tout le mois de Janvier de l'an- „ viennent eux-mêmes recevoir les  
 „ née 1751 , par des personnes do- „ prix , l'après-midi du troisième  
 „ miciliées à Toulouse , trois co- „ May , à l'Assemblée que l'Acadé-  
 „ pies bien lisibles de chaque ou- „ mie tient dans le grand Consi-  
 „ vrage à M. le Chevalier d'Aliez , „ stoire de l'Hôtel de Ville , où ils

» sont distribués. Si les Auteurs sont  
 » hors de portée de venir les rece-  
 » voir eux-mêmes, ils doivent en-  
 » voyer à une personne domiciliée  
 » à Toulouse une Procuration en  
 » bonne forme, où ils se déclarent  
 » affirmativement les Auteurs de  
 » l'ouvrage couronné, & cette per-  
 » sonne retirera le prix des mains  
 » de M. le Secrétaire, sur la Pro-  
 » curation de l'Auteur & sur le  
 » récépissé de l'ouvrage.

» On ne peut remporter que  
 » trois fois chacun des prix que l'A-  
 » cadémie distribue : les Auteurs  
 » des ouvrages qu'elle découvrira  
 » avoir enfreint cette loi en feront  
 » exclus, aussi bien que les ouvra-  
 » ges qu'on pourra justement pré-  
 » sumer être présentés sous des  
 » noms d'Auteurs supposés.

» Après que les Auteurs se se-  
 » ront fait connoître, M. le Secre-  
 » taire leur donnera des Attesta-  
 » tions, portant qu'un tel, une telle  
 » année, pour tel ouvrage par lui  
 » composé, a remporté un tel prix,  
 » & l'ouvrage en original sera atta-  
 » ché à ces Attestations, sous le  
 » contre-scel des Jeux.

» Ceux qui auront remporté  
 » trois prix, (celui du Sonnet ex-  
 » cepté,) l'un desquels soit celui  
 » de l'Ode, pourront obtenir, se-  
 » lon l'ancien usage, des Lettres  
 » de Maître des Jeux Floraux, qui  
 » leur donneront le droit d'opiner,  
 » comme Juges & comme étant du  
 » Corps des Jeux, dans les Assem-  
 » blées générales & particulières  
 » des Jeux Floraux, & d'assister  
 » aux Stances publiques.

» Par les dernières Lettres Paten-  
 » tes du Roi, qui autorisent l'aug-  
 » mentation du prix du Discours,  
 » les Auteurs qui auront remporté  
 » trois fois ce prix depuis cette  
 » augmentation, pourront aussi  
 » obtenir des Lettres de Maître  
 » des Jeux Floraux, sans qu'il soit  
 » nécessaire qu'ils aient remporté  
 » des prix de Poésie.

» Le prix de l'Ode a été réservé.

» Le prix d'Eloquence a été ad-  
 » jugé au Discours qui a pour Sen-  
 » tence : *Si sit aliquid esse beatorum*,  
 » *id oportet totum peni in potestate*  
 » *Sapientis*. Adjugé à M. Pradal,  
 » Conseiller à la Cour des Aydes  
 » de Montauban, & de l'Acadé-  
 » mie de la même Ville.

» Le Poëme qui a pour titre : *les*  
 » *beaux Arts placés au Temple de la*  
 » *Gloire*, & pour Sentence : *non*  
 » *imber edux, non Aquilo impotens*,  
 » &c. a remporté le prix. Adjugé  
 » à M. Mailhol, natif de Carcaf-  
 » sone, résident à Paris.

» Le prix de l'Eglogue a aussi été  
 » réservé.

» Le prix du Sonnet a été adju-  
 » gé au Sonnet qui a pour Senten-  
 » ce, *Genuisti qui te fecit*. Adjugé  
 » à M. Pellary, Avocat au Parle-  
 » ment de Toulouse, y résidant.  
 » L'Académie a encore réservé  
 » un prix du Discours, un prix du  
 » Poëme, & un prix du Sonnet qui  
 » l'avoient été les années précé-  
 » dentes.

#### D E P A R I S.

*Traité des effets & de l'usage de*  
*la saignée.* Par M. Quefnay, Mé-

decin consultant du Roy. Chez d'Houry pere, Imprimeur de M. le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie, 1750. in-12. Cet ouvrage est une nouvelle édition de deux traités que l'Auteur a donnés sur la feignée; cependant il peut être regardé en quelque sorte comme neuf, tant à cause du nouvel ordre que M. Quesnay y a mis, que des augmentations qu'il y a faites. Une table très-ample qui est à la fin, ajoute encore un nouveau mérite à ce traité.

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE NOVEMBRE 1750.

VENERABILIS Viri Josephi Maria Thomastii, &c.	703
Histoire Civile, Ecclesiastique & Littéraire de la Ville de Nîmes, &c.	709
De nummo Argenteo Benedicti III. Pont. Max. &c.	720
Description d'un nouvel Instrument propre à abaisser la Cataracte, &c.	726
Histoire de l'opération de la Cataracte faite à six Soldats Invalides, &c.	727
Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique, &c.	728
L'art de la teinture des Laines, & des étoffes de Laine, &c.	737
Annali d'Italia dal Principio dell' Era Volgare, &c.	748
Nouvelles Littéraires, &c.	755

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois d'Octobre 1750.

P Age 645. col. 1. lig. 4. dendant, lisez pendant.  
647. col. 1. lig. 18. Farfa, lisez Farfa.



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
DECEMBRE. Vol. I.



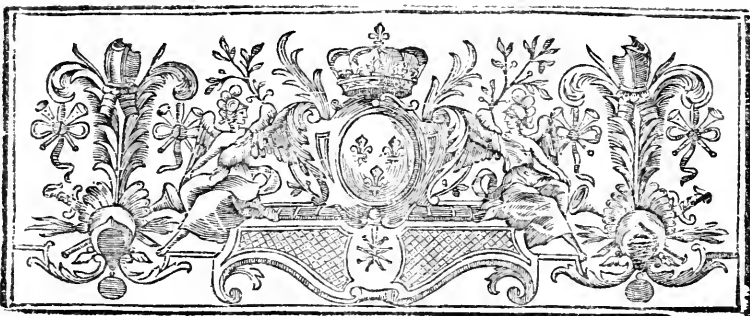
A PARIS.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la  
Place Maubert, à l'Annonciation.

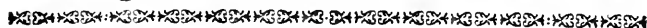
---

M. DCC. L.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





L E  
JOURNAL  
D E S  
SCAVANS.



D E C E M B R E M. DCC. L.

GUIDONIS FERRARI SOCIETATIS JESU DE REBUS  
gestis Eugenii Principis à Sabaudia bello Pannonico Libri III. Ad  
Eminent. ac Reverendiss. S. R. E. Principem Cardinalem Alexan-  
dram Albanum. Accessit huic novæ editioni Præfatio Cornelii Va-  
lerii Vonck. Hagæ in Batavis, typis Petri de Hondt, 1749. C'EST-  
A-DIRE : *Les Campagnes du Prince Eugène en Hongrie, distribuées en  
trois Livres, par le P. GUIDO FERRARI, de la Compagnie de Jesus ;  
ouvrage dédié au Cardinal Albani. On a joint à cette nouvelle Edition  
une Préface de M. Vonck. A la Haye, chez Pierre de Hondt, 1749.  
in-8°. pp. 72 sans les Préfaces.*

**L** A première édition de cet ou- avec une Epître Dédicatoire du R.  
vrage parut à Rome en 1747, P. Cordara Editeur, au Cardinal  
Décembre. Vol. I. Eeeee ij

Albani. Dans cette Epître, qui peut être regardée comme une espèce de Préface, le P. Cordara rend compte des vûes que l'Auteur avoit lorsqu'il entreprit de composer l'Histoire des Campagnes du Prince Eugène en Hongrie. Son dessein n'étoit pas, dit-il, de se faire un nom dans la République des Lettres par la publication de son ouvrage. Il ne se propoisoit autre chose que de mettre à profit les momens qui lui restoient après avoir satisfait aux exercices de piété, & donné le temps nécessaire à l'étude de la Théologie. En choisissant ce sujet il songea moins à illustrer le héros dont il écrivoit l'Histoire, qu'à former son style & à le perfectionner par l'imitation des Auteurs qui ont écrit le plus purement en Latin.

Quand le P. Ferrari eut achevé le premier Livre, il le fit voir au P. Cordara, dont il connoissoit le goût pour la belle Littérature; le priant de lui en dire son sentiment & de lui faire appercevoir les défauts qu'il y trouveroit. Mais bien loin d'y trouver quelque chose à reprendre, le P. Cordara fut étonné de voir que le jeune Ecrivain eut si bien réussi dans son premier coup d'essai. Il admira surtout la pureté du style, la clarté, & la simplicité de la narration; il ne fut pas moins content du tissu & du choix des circonstances, & du bel arrangement des faits, enfin tout lui parut exécuté dans le goût des Commentaires de César, que le jeune Auteur s'étoit proposé pour

modèle. Il l'exhorta beaucoup à continuer. Le P. Ferrari encouragé par les louanges que lui donna son Censeur, composa avec la même application & le même succès le second & le troisième Livre; & lorsque l'ouvrage parut assez considérable pour former un volume d'une juste grandeur, le P. Cordara exigea de l'Auteur qu'il le fit imprimer. Celui-ci n'y consentit qu'avec peine & après beaucoup de résistance, ne croyant pas que son ouvrage fut digne de voir le jour.

M. Vonck Hollandois, non moins zélé que le P. Cordara, pour le progrès des Lettres Latines, a fait imprimer à la Haye l'édition que nous venons d'annoncer, pour l'usage des gens de Lettres de son Pays. Nous nous faisons un devoir dans cet extrait de seconder autant qu'il nous est possible, les vûes de ces deux Sçavans, en faisant connoître aux Amateurs de la belle Latinité un ouvrage qui ne mérite pas moins leur attention par le fond des choses, que par les graces du style. Comme l'Histoire des guerres que le Prince Eugène a faites en Hongrie, est suffisamment connue du public par les différens ouvrages qui l'ont ci-devant détaillée, nous ne nous attacherons à la suivre qu'autant qu'il sera nécessaire pour montrer la manière dont notre Auteur l'a traitée, & pour avoir occasion de présenter quelques morceaux qui puissent donner une idée de son style.

Ayant entrepris d'écrire ce qui s'est passé dans la Campagne de 1697, le P. Ferrari commence par le récit des événemens qui ont suivi le siège de Vienne. Il fait voir que, quoique l'Empereur eut reconquis en peu de temps toute la Hongrie, & qu'il eût réduit ce Royaume en forme de Province, il ne l'avoit cependant point entièrement purgé des ennemis de sa puissance, & que l'esprit de la rébellion y regnoit encore. Voici la peinture qu'a fait notre Auteur de la disposition des esprits, *Movebatur*, dit-il, *perfidia conscientia* (rébellion d'animi) *ne se a quissimo Caesaris imperio crederent*; & plerique montibus, locorum iniquitate tuti, initio se continebant. Tum usu ipso & diuturnitate temporis confirmatis in adversa animis, beneque magna manu comparata, è saltibus progredi, agmine magis quam acie in planitiem effundi, provinciam crebris excursionibus vexare ceperant, &c. Les secours, que les Turcs donnoient aux Rebelles, entretenirent une espèce de guerre dans la Hongrie qui dura 13 ans. Enfin le Sultan Mustapha s'étant avancé avec une armée de 100000 hommes, l'Empereur Léopold donna le commandement de ses troupes au Prince Eugène qui n'étoit alors âgé que de trente ans. La prise de Bellegarde & d'autres succès que Mustapha avoit eus les années précédentes, lui avoient enflé le courage; il croyoit déjà tenir la victoire, *tan- tos spiritus sumptu erat*, dit notre Auteur, *ut vicisse sibi jam videretur*,

*neque quibus rationibus superare, sed quemadmodum crudeliter uti victori posset, cogitaret*; & dicitur eo tempore glorians apud suos dixisse, *se ad hostes porro descendere, ut eorum exercitum, Legatos, atque ipsum illum noxum hominem Imperatorem Eugenium, secum in Thraciam victos omnes abduceret. Qua de re magno numero Carros post impedimentum adduci jubebat compedium plenos & citenarum.*

Après avoir tracé ce portrait du Sultan, l'Historien raconte les mouvemens que se donna le Prince Eugène pour fournir à la subsistance de ses troupes, & les moyens qu'il prit pour découvrir & prévenir les desseins des ennemis. Il décrit la marche des deux armées; les avantages que le Prince de Vaudemont remporta sur une troupe de Rebelles, & les petits combats, que se livrèrent les divers partis qui alloient à la découverte. La narration roule toujours sur des objets importants; elle est grave & pressée; les transitions en sont naturelles. Elle n'a rien qui sente la jeunesse de l'Ecrivain; Imitateur du style de César, le P. Ferrari ne court point après les tours de cet Auteur, il n'affecte point d'entasser ses expressions les unes sur les autres, comme font la plupart des Imitateurs de l'antiquité. Les expressions & les tours de phrase dont il se sert, sont si naturels & si convenables à ce qu'il veut dire, qu'on est porté à croire que le Latin est sa langue maternelle.

Pour ne point amuser le Lecteur

par de trop longs détails , nous passons sous silence tous les événemens qui ont précédé la bataille de Zente par où finit la Campagne de 1697, & nous nous contenterons de rapporter quelques circonstances de cette journée mémorable. Les Turcs s'étoient avancés jusqu'à la Teysse, une partie de leur armée avoit passé le fleuve & s'étoit retranchée pour se mettre à couvert de toute surprise. Le Prince Eugène ayant connu la marche & la disposition de l'ennemi, fit faire diligence à ses troupes & arriva en présence des Turcs au moment qu'on l'attendoit le moins. S'étant approché de leur Camp, & ayant remarqué la consternation & le trouble, que leur causoit son arrivée, il se hâta de faire les dispositions nécessaires pour l'attaque. Si les Turcs, comme le remarque notre Auteur, qui étoient au nombre de soixante mille, fussent sortis de leur Camp & se fussent rangés en bataille devant leurs retranchemens, ils auroient peut-être rendu inutiles tous les efforts des Impériaux. Mais Mustapha, troublé par la présence inopinée de l'Ennemi bien-loin d'ordonner aux siens de se disposer au combat leur commanda de repasser le fleuve. Le Prince Eugène ne leur en donna pas le temps ; il fit approcher son armée, & attaqua de tous côtés les retranchemens des Turcs. Notre Auteur décrit en ces termes le feu qu'essuya l'armée Impériale. *Univerſa hoſtes cujuſvis generis tela ingerere, glande & lapidibus certa-*

*re, cætera, quæ pertinent ad propugnationem, administrare cœperunt. Ex tormentis complura habebant plumbi ferrique ſegmentis facta. Horum grando, magnaſque multitudo ignis circumfundebatur. Nihil eorum terrebat Germanos, & quanquam multi vulnerabantur, invicem integri ſubibant, facieſque virgultorum & aggerem ſinguli afferebant ad foſſas complendas.*

Il raconte ensuite comment la Cavalerie Allemande soutint le feu de l'Ennemi, mit pied à terre, combattit avec l'Infanterie, & comment après avoir forcé les retranchemens, elle monta à cheval & entra dans le Camp. Il peint l'épouvante des Turcs qui embarassés par le nombre, & ne pouvant agir à cause du peu de terrain où ils étoient resserrés prirent la fuite, & allèrent se placer derrière leurs Chariots qui formoient une espèce de second rempart. Ce foible obstacle ne retarda pas longtemps la Victoire ; les Impériaux l'eurent bientôt surmonté. *Captisſque ſecundis caſtris Turcæ, dit l'Hiſtorien, undique cædebantur aut miſſis armis de fugâ magis, quam de deſenſione caſtrorum reliquâ cogitabant, pontemque reſpectabant. Sed continenti tormentorum impetu, quæ à levâ diſpoſita initio diximus, interruptus pons multitudini fugam intercluſit, magnam partem præcipitem in flumen dedit. Tum verò internecione magis quam cede, pugnatum eſt. Carri, equi, viri, omnia clade Turcarum ſædæ. Dies antè viſtores quam ira deſecit. Ita binis horis, quæ,*

*reliqua diei fuerant ad pugnandum expugnata sunt castra terno vallo munita.*

Jamais victoire ne fut plus promptement décidée ni plus complete. Il y eut vingt mille Turcs de tués sur le champ de bataille, dix mille de noyés dans la Teyffe, & trois mille qu'on fit prisonniers. Le Grand Visir & l'Aga des Janissaires y perdirent la vie. Le Prince Eugène couvert de gloire termina la Campagne par une expédition dans le *Serajum* Province occupée par les Turcs, dont il se rendit maître en peu de jours.

Les Campagnes de 1716 & de 1717, dans lesquelles le Prince Eugène vainquit les Turcs à Pétervaradin & à Belgrade, & qui sont le sujet du second & du troisième Livre, ne sont pas moins intéressantes ni écrites avec moins de soin que celle dont nous venons de rendre compte. Il semble qu'on soit obligé de convenir de la vérité de l'observation que fait le P. Cordara dans sa Préface, sçavoir, qu'il ap-

partient particulièrement à la Nation Italienne de cultiver la Langue Latine, & de la conserver dans toute sa fleur & toute sa pureté; car quoique cette Langue soit commune à toutes les Nations, elle est en quelque manière plus propre à la nation Italienne comme ayant pris naissance dans l'Italie, y ayant été ensuite rétablie & portée par les sçavans Italiens à ce degré de splendeur où nous la voyons. Ce sont eux encore aujourd'hui qui la soutiennent; ils en conservent le génie dans leurs écrits. Les François paroissent l'avoir abandonnée pour s'appliquer uniquement à leur propre Langue; les Allemands & les Anglois ne l'écrivent point avec la même élégance & pureté que les Italiens. Nous pouvons ajouter à ces réflexions, que le Livre du P. Ferrari est du nombre de ceux, que l'on citera dans tous les temps comme des monumens du bon goût des Italiens pour la belle Littérature Latine.

*LE SPECTACLE DE LA NATURE, Tome huitième, contenant ce qui regarde l'homme en société avec Dieu, seconde partie.* A Paris, chez la Veuve Etienne, & Fils, rue S. Jacques, à la Vertu, 1750. pp. 388.

Nous avons rendu compte dans le second Journal du mois de Juin de la première partie de cet ouvrage. L'Auteur y traitoit de la préparation Evangelique; il y exposoit les preuves de la vérité de la Religion, qui ont précédé l'établissement de l'E-

vangile. Nous donnerons dans cet extrait une idée de la démonstration Evangelique, qui est la seconde partie de ce traité, & où l'Auteur a rassemblé toutes les preuves de la Religion, tirées des circonstances qui ont accompagné ou suivi la prédication des Apôtres.

Ces preuves sont de deux sortes. Les unes sont proportionnées à l'élevation des esprits les plus capables d'examen. Les autres sont à la portée du peuple.

M. P. commence par les premières. Il montre que l'Evangile étant un événement dont les Apôtres de Jesus-Christ & leurs Successeurs ont fait l'annonce, après en avoir été témoins, la créance ne s'en est établie ou perpétuée dans les cœurs, ni en flattant la cupidité, comme a fait l'Idolatrie, ni en employant la force, comme a fait le Mahométisme, ni par le procédé des disputes comme la Philosophie, ni par la voye d'une subite inspiration, comme faisoit l'esprit qui faisoit les Prophètes, mais par la conviction des faits notoires, voye usitée parmi les hommes & capable de contenter tous les esprits quand ils ne sont ni passionnés, ni préoccupés. Dieu a choisi cette voye, dit-il, pour manifester sa volonté aux hommes, comme étant la plus simple, la plus propre à répandre promptement la lumière, & la plus à la portée de tout le monde, des grands & des petits esprits. C'est par cette voye que l'homme reçoit les loix qui régulent ses devoirs dans la société Civile. C'est par elle que nous apprenons les faits de l'Histoire, les intentions des absens qui veulent traiter avec nous, en un mot tout ce qui dépend d'une volonté libre & différente de la nôtre. La raison de l'homme ne peut point apprendre toutes ces choses en se consultant

elle-même, ni décider si elles sont, ou comment elles doivent être. Mais elle en est informée par des signes qui en font la suite, par des monumens, par des témoins, par des messagers, par des compagnies permanentes, qui en ont la garde & l'administration. La certitude que la raison acquiert de ces objets est comme celle des témoignages. Si les témoins sont surs, la connoissance le sera.

Il en est de même de la révélation Evangélique. Sa certitude dépend de la sûreté des témoins par lesquels il a plu à Dieu de nous la transmettre. C'est assez pour nous d'examiner ce qui a été fait. Il nous suffit pour agir sensément que la révélation Evangélique soit certaine; or elle est indubitable, ajoute M. P. soit qu'on la considère comme un événement passé, qu'on ne peut connoître que par le concours des monumens & des attestations; soit qu'on la considère comme un traité d'alliance dont on ne peut recevoir les effets par des lectures ou par des raisonnemens, mais en écoutant les Envoyés à qui Dieu a notoirement confié ses intentions & son traité.

Ces deux rapports sous lesquels l'Auteur se propose d'examiner la certitude de la révélation Evangélique, sont le partage de la dernière partie de cet ouvrage.

Pour donner plus de force à ses preuves & répandre plus de clarté sur sa méthode, M. l'Abbé P. examine d'abord les trois Religions, qui se disent être révélées par la communication



communication de la Divinité avec le genre Humain, & qui se sont rendues célèbres par leur étendue dans la société, sçavoir l'Idolatrie, le Mahométisme & le Christianisme. Il ne parle, ni de la révélation d'Abraham, ni de la Loi de Moïse, parce qu'étant les préparatifs de la Religion Chrétienne, elles en font partie & entrent dans le même examen.

Il envisage dans l'Idolatrie les opinions communes, & les pratiques universelles, & ensuite les figures locales qui sont devenues l'objet d'un culte public. Il observe, que l'opinion la plus généralement répandue dans les anciens peuples étoit de croire que Dieu exauçoit nos prières & qu'il s'unifioit à ses Adorateurs pour les perfectionner & les rendre heureux.

Les pratiques du culte extérieur, qui selon M. P. ont été communes aux peuples même les plus désunis, sont la réserve & l'abstinence de quelques-unes des plus belles productions de la terre, la dédicace ou la consécration des lieux destinés à prier en commun, les sacrifices, la coutume de se purifier par l'eau, l'usage de compter les jours par sept, la coutume d'honorer les morts. Il fait observer que tout n'est pas Idolatrie dans le Paganisme, que ce premier fond de nos pratiques étant aussi ancien que la première origine des diverses branches du genre humain n'a pu émaner que de celui qui a fait l'homme & qui a voulu l'instruire, & que du moins

il ne provient pas d'une convention faite entre des gens qui ne se connoissoient pas. Il remarque encore que la Religion Chrétienne ayant conservé les mêmes pratiques en les épurant de toutes les interprétations illusoires, que la malignité du cœur humain y avoit ajoutées, elle remonte de cette sorte aussi haut que le genre humain; que ses ennemis mêmes en blâmant le Culte extérieur comme un joug qui assujettit l'homme, ont confessé que ces ordonnances ne sont point venues de l'homme, & qu'on voit par là qu'ils ont travaillé pour la Religion Chrétienne sans le vouloir.

Tant que les hommes se sont bornés à ces pratiques nécessaires & commandées, leur culte n'avoit rien de criminel. Ils ne sont tombés dans l'Idolatrie qu'en plaçant dans leurs assemblées des figures, qui avec le temps ont été ou honorées comme des Etres puissans, ou consultées comme des Oracles pleins d'intelligence. M. l'Abbé P. explique à quelle occasion ces figures ont été introduites dans les assemblées publiques, & comment elles sont devenues des objets de culte. Nous n'entrerons point dans ces détails; l'Auteur ne fait que répéter ici ce qu'il a déjà établi dans *son Hist. iv. du Ciel*, où il a traité de l'origine de l'Idolatrie.

Nous ne croyons pas non plus qu'il soit nécessaire de nous arrêter aux détails où il entre pour prouver que le Mahométisme est sans preuves, que rien ne l'avoit

Effff

préparé ni promis , que les visions & les violences qui en sont les seuls appuis , le deshonnorent. Nous nous contenterons d'observer avec M. P. que Mahomet a servi la vérité sans le vouloir & sans le sçavoir , en conservant l'usage de la Circoncision & le voyage des Arabes à la Kaba qui est la maison d'Ismael. La Nation Arabe descendue d'Ismael s'étant extrêmement multipliée sous le règne de Mahomet & de ses successeurs , & ayant étendu fort loin ses conquêtes rend encore aujourd'hui un témoignage éclatant à la vérité de la Prophétie adressée au fils d'Agar. On reconnoît l'accomplissement de l'extrême multiplication & des conquêtes qui ont été promises à ce Patriarche ; ses enfans quoique dispersés par tout , quoique séparés entr'eux par la diversité des Sectes , des Pays , des intérêts , font profession de connoître leur Pere commun par la visite qu'ils ambitionnent tous de rendre à sa demeure. Les Habitans de Nigritie , de Barbarie de Madagascar , de l'Irak & du Diarbec ne sont point convenus entr'eux de se donner à quatorze ans , quelquefois plutôt , rarement plus tard , la Circoncision , qui est une marque d'alliance & de consanguinité. Ismael devoit être reconnoissable aussi bien que redoutable à tous. Sa race est de fait la plus nombreuse & la plus terrible qui soit sur la terre. C'est ainsi que la révélation , selon M. P. trouve ses premières preuves dans les communes pratiques de l'Idolatrie &

dans les progrès du Mahométisme.

L'Auteur passe ensuite à l'examen du Christianisme , qu'il considère d'abord comme une suite de faits , qui sont arrivés dans un temps éloigné de nous. Il trouve dans le Christianisme considéré sous ce rapport , tous les avantages des Histoires les plus certaines. L'Evangile , dit-il , est un événement d'autant plus facile à constater , qu'il est très-public & très-fameux dans la société , puisqu'il en a changé la face par le renversement de l'Idolatrie. Jamais entreprise n'eût tant de suites par l'opposition de toutes les passions intéressées à convaincre cette Histoire de faux & à pouvoir en empêcher la réussite. Conséquemment il n'y en a eu aucun qui ait laissé plus de monumens & plus de moyens pour être éclairci.

L'Evangile n'est pas seulement un fait , ou une suite de faits très-publics ; mais il présente des caractères , & tient à des circonstances qui en rendent la vérité incontestable. Il offenoit également les Juifs & les Gentils. S'il y a donc ici de la défiance à prendre , observe M. P. c'est de l'examen de ceux qui l'ont rejeté : non de l'examen qu'en ont fait ceux qui l'ont reçu. Les premiers avoient intérêt à le rejeter ; les autres l'ont admis contre leur intérêt.

L'Auteur s'attache ensuite à établir l'authenticité des monumens du Christianisme. Il fait l'Histoire de l'Ecriture du Nouveau Testament , & il tire du caractère des Ecrivains

& du témoignage des Eglises, des preuves convaincantes en faveur de l'autorité de ce Livre. Puis considérant l'œuvre Evangélique en elle même, il montre qu'elle est si compliquée, qu'il n'étoit pas possible à un Imposteur de la gouverner & d'en remplir tous les objets.

„ Si l'entreprise de se donner pour  
 „ le Messie est de l'Homme & non  
 „ de Dieu, dit M. P. l'Entrepre-  
 „ neur a contre lui le passé, le pre-  
 „ sent & l'avenir. Mais si le tout  
 „ s'ajuste à ses paroles & à ses vûes  
 „ il ne peut être que l'envoyé de  
 „ Dieu. Le passé ne peut être  
 „ gouverné, & jamais un homme  
 „ quelque fin qu'on le suppose ne  
 „ mettra dans les Actes publics de  
 „ sa Nation, ni dans les Regitres  
 „ des lieux de sa naissance, une  
 „ généalogie & des préparatifs con-  
 „ formes à ses désirs. Il peut bien  
 „ former le projet de se donner  
 „ pour le Libérateur de sa Nation,  
 „ & pour le Bienfaiteur des hom-  
 „ mes. Mais il n'en trouvera pas  
 „ les promesses faites à la Nation,  
 „ & dans cette Nation à la fa-  
 „ mille, & dans cette famille à la  
 „ branche même où il a pris nais-  
 „ sance.

Dès avant la naissance de Jesus les qualités du Messie étoient réglées & connues depuis longtemps par des Livres répandus par tout. Jesus-Christ ne s'est visiblement mis en peine d'assembler à son profit aucunes des circonstances préparatoires. Ce sont les circonstances mêmes qui le sont venu trouver. La tenue des Regitres généa-

logiques étoit l'usage le plus recommandé parmi les Juifs, & l'usage le plus à redouter pour un Imposteur. Cette seule précaution étoit capable de renverser toutes les entreprises de l'imposture. Il y avoit d'ailleurs dans les mémoires publics de la Nation Juive tant de différentes prédications en faveur du Messie, qu'il n'étoit pas possible qu'un Imposteur se les appropriât toutes avec quelque vraisemblance. Quelque fut l'esprit, qui avoit dicté ces Prophéties, elles existoient plusieurs centaines d'années avant le siècle d'Auguste; la Nation Juive les connoissoit, elle en attendoit l'accomplissement. M. P. les assemble toutes dans son Livre, & il montre que le concours de tant de marques différentes, qui devoient se réunir dans le Messie, étoit plus que suffisant pour fermer la porte à l'imposture: ou bien, ce qui fait horreur à penser, que Dieu se seroit joué du Genre Humain en accumulant à plusieurs reprises dans la durée de dix-neuf cents ans, une multitude de traits précis & reconnoissables, qui se seroient trouvé exactement réunis dans la personne d'un Imposteur.

M. P. passe de là à l'examen de la Prophétie touchant les soixante-dix semaines, dont il fait voir l'accomplissement en la personne de Jesus-Christ, & dans la destruction du Temple de Jérusalem arrivée précisément au temps marqué par la Prophétie de Daniel, & par celle de Jesus-Christ même. Il tire aussi du ministère de S. Jean-Bap-

tiste, & de la prédication des Apôtres les preuves les plus incontestables de la Divinité de l'Evangile. Il montre & par le zèle la foi & la constance avec laquelle les Disciples du Sauveur ont signé de leur sang les vérités, qu'ils avoient annoncées, & par les prodiges qui ont accompagné l'établissement de l'Evangile & par la conversion de tous les Peuples de la terre, que la révélation Evangélique est l'œuvre de Dieu, & que l'imposture n'a pu y avoir aucune part. Nous ne croyons pas devoir détailler ici tous ces argumens. Ils ont été traités par tous les Auteurs, qui ont entrepris d'établir la vérité du Christianisme. Nous pouvons cependant assurer nos Lecteurs, qu'ils auront beaucoup de satisfaction à les lire dans cet ouvrage. La manière dont ils sont exposés, est nouvelle, particulière à l'Auteur & pleine d'énergie.

Après avoir considéré l'Evangile comme un événement historique, M. P. l'examine encore sous la forme d'un traité d'alliance, & d'une Ambassade que Dieu a envoyée aux hommes pour leur manifester sa volonté. Le projet de l'Auteur n'est pas d'examiner les paroles du traité; nous pourrions nous méprendre, dit-il, dans cet examen; il n'est pas d'ailleurs de notre compétence; Dieu étoit bien le maître d'insérer dans ce traité tels articles, ou telles conditions, qu'il lui plairoit, tout ce qu'il contient est digne de nos respects. L'unique procédé, qui nous con-

viene, c'est de nous assurer de la réalité de l'Ambassade, qui s'offre à traiter avec nous, & d'examiner si les Envoyés sont revêtus des pouvoirs nécessaires; si leurs pouvoirs sont Divins, nous devons avoir une pleine confiance à tout ce qu'ils nous apprendront de la part de celui qui les envoie. Or l'examen des pouvoirs est aisé. C'est un procédé ordinaire, & nous y sommes faits. Les règles s'en trouvent dans la société. La Mission des Apôtres est-elle connue? Les attendoit-on? Ont-ils des Lettres de Créance? Produisent-ils des témoignages suffisans? C'est ce que M. P. se propose d'examiner. Mais auparavant il détermine quel doit être le degré d'authenticité dans un témoignage, afin qu'il soit convainquant & qu'il mérite toute notre créance. Nous avons cent preuves différentes, dit-il, de la vérité de l'Histoire Evangélique, mais de l'alliance Evangélique il n'y en a qu'une, & c'est notre bonheur que cette preuve soit unique, sensible & aussi satisfaisante pour les esprits les plus fins, qu'intelligible pour les plus bornés. C'est un fait public & subsistant sous nos yeux, qu'il y a une compagnie d'hommes qui se disent chargés par exclusion d'annoncer à toute Nation la nouvelle du Salut. Or tous ceux qui viennent à nous avec commission montrent leurs pouvoirs. Tout se réduit-là. On connoit donc le ministère Evangélique comme tout autre ministère. La certitude en roule sur ce

qui est de nécessité & d'usage dans tous les traités ; sur les moyens très-simples & très-palpables par lesquels les hommes se procurent une juste sécurité dans tout ce qui se traite entr'eux par des Agens.

M. P. établit ensuite deux règles de sécurité par rapport à la certitude du ministère. Ce sont deux maximes du sens commun capables de tranquilliser tous les esprits. La première est que, *quand les Envoyés d'une Puissance absente ont fait connoître leurs pouvoirs on peut alors être sûr des intentions de cette puissance, & ce n'est que par ses Envoyés qu'on peut contracter avec elle.*

La seconde est que, *quand une Com' agnie de Juges ou d'autres personnes qualifiées, ne peut se transporter dans un lieu, si elle y envoie un de ses membres avec une commission présentée dans la forme qui l'autorise; on traite, on agit aussi sûrement avec le Commissaire, qu'avec tout le Corps qui l'a envoyé.*

La première de ces maximes suffit pour démontrer la vérité de l'Evangile aux personnes cultivées par l'usage du monde & des affaires de la Société. Si on y joint la seconde, on peut faire voir aux plus simples, à ceux par exemple, qui ne connoissent que leur Curé qu'ils ne doivent pas croire leur condition pire ou moins certaine à l'égard du Salut, que celle des personnes les mieux instruites.

„ L'Apostolat de Jesus-Christ, „ dit M. P. s'est mis en marche „ il y a 1700 ans. Depuis ce temps- „ là les Envoyés n'ont cessé de dire

„ à toutes les Nations : nous voici,  
„ Ils continuent à nous annoncer  
„ la parole de Vie, & nous mon-  
„ trer les preuves de la Mission,  
„ dont ils sont revêtus ; de cette  
„ sorte les Ignorans sont instruits  
„ & les Sçavans sont fixés.

Voilà aussi la preuve, que M. l'Abbé Pluche fait valoir par l'exposition de tous les témoignages rendus au ministère Evangélique. Il les partage, selon le langage des premiers Chrétiens, en celui de l'esprit, celui de l'eau, celui du sang. Par les témoignages de l'esprit, il entend les caractères de Divinité, par lesquels l'esprit de Dieu a illustré ses Envoyés. Le témoignage de l'eau étoit celui qui étoit rendu à l'Evangile par le Baptême & par la vie nouvelle des premiers Chrétiens. Au témoignage de l'eau les premiers Chrétiens ont joint celui du sang ou du Martyre, qui est le plus fort de tous. Ces trois témoignages qui proprement n'en font qu'un, sont traités séparément & forment trois articles. Les bornes qui nous sont prescrites nous obligent de renvoyer le Lecteur au Livre même. Nous ajouterons seulement que l'Auteur ne s'est pas borné dans cet ouvrage à prouver en général la vérité de la Religion Chrétienne. Après avoir rapporté les témoignages rendus au ministère Evangélique que les premiers temps de l'Eglise nous fournissent, il montre en parcourant les différens âges la perpétuité de ces mêmes témoignages ; il établit la publicité &

l'unité du ministère Catholique & de l'Eglise Catholique.

Il termine son ouvrage par un Discours que prononce un Curé de Campagne au jour de sa prise de possession. Dans ce Discours

l'Auteur a renfermé & énoncé d'une manière simple & pathétique toutes les preuves de la vérité de l'Evangile tirées du ministère public & qui sont à la portée des esprits les plus bornés.

*L'ART DE VERIFIER LES DATES DES FAITS HISTORIQUES, des Chartes, des Chroniques & autres anciens Monumens depuis la naissance de Notre Seigneur, par le moyen d'une Table Chronologique, &c.*

## SECOND EXTRAIT.

**L**Es Auteurs de l'Ouvrage, après avoir expliqué dans la première Partie les principes & l'usage des caractères Chronologiques, pour découvrir & fixer les véritables époques des Chartes & des faits Historiques, ont donné dans la seconde partie un Abregé Chronologique des principaux Evénemens, depuis la première année de l'Ere Chrétienne jusqu'à notre temps. On y voit dans des Listes séparées, comme sur des Cartes particulières, la suite des Consuls, des Conciles, des Papes, des Empereurs, des Rois de France, d'Espagne, &c. Ces Cartes réunies forment comme une Carte générale de l'Histoire de l'Europe. Ces Listes ne sont point de simples Catalogues de noms propres & de dates, elles ont le double avantage de réunir ce que la Chronologie & l'Histoire ont d'utile & d'intéressant.

On trouve d'abord (pag. 341-354) la *Liste des Consuls Romains depuis Jesus-Christ*. On sçait que

sous l'Empire Romain les événemens étoient datés ordinairement par les Consuls; il étoit donc nécessaire de donner la suite Chronologique des Consuls; cette suite commence à l'an 754 de Rome (suivant l'Hypothèse de Varron) premier de l'Ere Chrétienne, & finit à l'an 1294 de Rome, 541 de Jesus-Christ, au Consulat de Basile le jeune, qui fut le dernier Consul ordinaire. Dans la suite on compte les années depuis ce Consulat, *Post Consulatum Basili*, anno I. II. &c. pour les années 542, 543 & suivantes. Victor de Tunnone place le Consulat de Basile à l'an 540 de Jesus Christ, & compte par conséquent *anno I. post Consulatum Basili*, l'an 541, &c. ce calcul précède d'une année la manière de compter la plus usitée. Le Titre de Consul fut supprimé le premier de Janvier de l'an 542. L'Empereur Justin le jeune le reprit le premier de Janvier de l'an 567, mais il en réunit le nom & la dignité à la personne des Em-

pereurs ; il n'y eut plus de Consuls annuels & ordinaires.

Comme souvent les Actes publics, & principalement les Actes Ecclésiastiques sont datés par les années du Pontificat des Papes ; nos Auteurs ont donné (pag. 353-404) pour la vérification des dates la *Liste Chronologique & Historique des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'au présent Pontificat. Cette Succession constante & non interrompue de Pasteurs assis sur la Chaire de S. Pierre à Rome, qui est le centre de l'unité de l'Eglise, a toujours été regardée comme une des marques éclatantes de la véritable Eglise ; elle a été opposée dans tous les Siècles comme un *argument de prescription* contre toutes les sectes qui se sont séparées de l'Eglise Catholique. Le Lecteur verra dans la Liste des Papes, non » seulement le commencement, la » fin, & la durée de chaque Pontificat ; il y trouvera encore la » plupart des événemens considérables qui regardent l'Eglise ; les » Papes y ayant toujours eu la » part principale, à cause de l'éminence de leur dignité.

Nos Auteurs, suivant toujours le même plan, pour faciliter la vérification des dates & pour fixer les époques des événemens, passent ensuite à la succession des Souverains, dont les années de règne se trouvent marquées, sur les Monumens, dans les Ecrivains, dans les Chroniques & dans les Actes ; ils donnent la suite des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'au

partage de l'Empire entre Arcadius & Honorius ; ils reprennent la suite des Empereurs d'Occident depuis Honorius jusqu'à Augustule, qui fut dépouillé par Odoacre Roi des Hérules l'an 476 de Jésus-Christ ; ils continuent la suite des Empereurs d'Orient, depuis Arcadius jusqu'à Constantin Paleologue dernier Empereur de Constantinople qui fut tué par les Turcs le 29 de May de l'an 1453. La ville de Constantinople ayant été prise & saccagée, Mahomet II. Sultan des Turcs, y établit le Siège d'un nouvel Empire, l'un des plus vastes & des plus puissans du monde. Nos Auteurs donnent la suite des Sultans Turcs depuis Osman ou Osman, premier Sultan de cette Dynastie, jusqu'à Mahmoud qui fut proclamé Sultan ou Empereur des Turcs en 1730.

L'Empire d'Occident fut affaibli dès le règne d'Honorius ; les Suèves, les Alains, les Vandales, & les Goths envahirent plusieurs Provinces ; dans la suite les Huns portèrent la désolation jusque dans l'Occident. Nos Auteurs ont placé dans la Liste des Empereurs l'Histoire abrégée des Rois des Huns & des Rois des Vandales. L'Italie en particulier, après l'extinction de la Dignité Impériale fut possédée pendant quelque temps par les Hérules, elle passa sous la domination des Goths & ensuite des Lombards, jusqu'à ce qu'elle fut délivrée de leur joug par Charlemagne Roi de France qui rétablit l'Empire d'Occident l'an 800. L'Histoire

des Rois Goths en Italie, & des Rois Lombards se trouve placée de même sous la Liste des Empereurs.

L'Empire d'Orient fut aussi démembré; les Arabes Mahométans occupèrent dans le septième siècle la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie Mineure, la Cilicie & l'Isle de Chypre; à la fin du onzième siècle les Chrétiens Latins ou Occidentaux entreprirent ces expéditions connues sous le nom de *Croisades* pour la délivrance des Chrétiens d'Orient qui gémissaient sous la tyrannie des Infidèles, & pour le recouvrement des *Lieux Saints*; ils conquirent la Syrie, la Palestine, la petite Arménie, la Cilicie & l'Isle de Chypre, & en formèrent des Royaumes & des Principautés. Le plus célèbre de tous ces Etats a été le Royaume de Jérusalem, dont Godefroy de Bouillon fut élu Roi l'an 1099. Comme l'Histoire de ces Etats est liée à l'Histoire d'Occident, les Sçavans Bénédictins, ont placé (pag. 432-437) sous la Liste des Empereurs d'Orient la suite Historique des *Rois de Jérusalem*; ils auroient pu y ajouter les Rois Latins d'Arménie & les Rois de Chypre. Les Royaumes de Dalmatie, de Serbie & de Bulgarie, ayant été formés des démembrements de l'Empire des Grecs en Europe, nous pensons qu'on auroit pu donner de même un Abrégé Historique des Rois de ces différens Etats. Leur Histoire est liée à celle des autres Etats d'Europe; on a un

grand nombre de Diplômes, & d'Actes Publics de Dalmatie, qui ont été donnés par Jean Lucius dans son excellent Ouvrage de *Regno Dalmatie & Croatia*.

Après les Empereurs d'Orient nos Auteurs donnent (p. 447-465) la Liste Chronologique & Historique des Empereurs d'Occident, depuis le rétablissement de l'Empire par Charlemagne jusqu'à présent. On trouve dans cette Liste plusieurs Princes dont les uns ne sont qualifiés que Rois d'Italie, d'autres que Rois de Germanie, par les Historiens accoutumés à ne donner le titre d'Empereur qu'à ceux qui avoient reçu la Couronne Impériale des mains du Pape.

Les Rois de France tenant le premier rang entre tous les Rois de l'Europe, leur Histoire doit marcher immédiatement après celle des Empereurs. C'est dans cet ordre, qu'on trouve la Liste Chronologique & Historique des Rois de France depuis Pharamond jusqu'au glorieux règne de Louis XV. Nos Auteurs n'ont pas cru devoir déléguer à l'opinion d'un célèbre Historien moderne qui a prétendu que les Francs n'ont point eu d'établissements dans les Gaules avant Clovis; ils rapportent différentes expéditions des Francs dès l'an 241, & plusieurs événemens, dont la mémoire nous a été conservée dans des Monumens authentiques, qui prouvent que les Francs firent différentes incursions dans les Gaules, & qu'enfin ils y formèrent des établissemens quelques années avant



avant le règne de Clovis; ils renvoyent pour ces premiers temps de l'Histoire des Francs à la Collection de D. Bouquet. Les Sçavans Bénédictins ont cru devoir donner dans une juste étendue l'Histoire de France, & des Rois qui l'ont gouvernée. Cette Histoire mérite l'attention non seulement des François, mais encore des Etrangers, qui sçavent apprécier la grandeur & la dignité des Etats & des Empires. La Monarchie Françoisé aussi ancienne que la chute de l'Empire Romain, & formée de ses débris, subsiste depuis ce temps jusqu'à nos jours dans un haut degré de gloire & d'autorité. Elle seule a l'avantage d'avoir conservé son Sceptre, sans souffrir qu'il passât en des mains étrangères. Elle seule a la gloire d'avoir été toujours gouvernée (depuis Clovis) par des Princes Catholiques, qui ont mérité dès les premiers siècles le titre glorieux de *Fils aîné de l'Eglise*; le Roi de France porte encore comme une marque d'honneur & de distinction le titre de *Roi Très-Chrétien*.

Comme les Bourguignons, Nation Germanique, s'établirent dans les Gaules, & y formèrent un Etat puissant, vers le temps où les François y fondèrent leur Monarchie; nos Auteurs donnent après l'abregé de l'Histoire de France, la liste chronologique & historique des Rois de Bourgogne, & des Princes de la Maison de Clovis qui eurent en partage le Royaume de

Bourgogne, depuis qu'il eut été conquis par les François.

La Monarchie Françoisé fut élevée au plus haut degré de gloire & de puissance sous Charlemagne. Ce Prince étendit sa Domination jusqu'aux extrémités de l'Italie, dans toute la Pannonie, en Germanie jusqu'au-delà de l'Elbe, & sur une partie de l'Espagne; il joignit à la possession de ces Royaumes la dignité Impériale, dont il fut le Restaurateur en Occident. Mais ce vaste Empire fut bientôt démembré par le partage qu'en firent les Enfans de Louis le Débonnaire. La France Occidentale, possédée par Charles le Chauve, souffrit encore un démembrement; Boson se fit élire Roi de Provence en 879. Après la mort de Charles le Gros, Rodolphe profitant des troubles dont la France étoit agitée, se fit reconnoître en 888 Roi de la Bourgogne Transjurane. Cet Etat comprenoit la Suisse, le Pays de Valais, de Genève & de Chablais. Rodolphe II. Roi de la Bourgogne Transjurane avant réuni en 930 la Provence à ses Etats forma le Royaume d'Arles. Les trois Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane, & d'Arles finirent en la personne de Rodolphe III. dit le Fainéant, mort en 1032, après avoir duré 177 ans. On trouve après les Rois de Bourgogne la Liste des Rois qui ont possédé les Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane & d'Arles. La partie de l'an-

cien Royaume de Bourgogne, située en deçà de la Saone, resta sous la domination des Rois de France; mais à la décadence de la Maison de Charlemagne, ses Ducs se rendirent indépendans. Elle fut ensuite été gouvernée par des Ducs de deux Races; la première finit à Philippe de Rouvre mort en 1361; le Duché de Bourgogne passa à Jean Roi de France comme au plus proche Héritier du dernier Duc; ce Prince le donna en 1363 à Philippe son quatrième fils à titre d'apanage seulement, & à la charge de retour à la Couronne, au défaut d'enfans mâles. Le Duc Charles, surnommé le Hardi, ayant été tué devant Nancy en 1477, & ne laissant qu'une Fille, le Roi Louis XI. réunit à la Couronne le Duché de Bourgogne; on trouve la suite *des Ducs de Bourgogne* depuis la page 580 jusqu'à la page 589.

Les Normans Peuples fortis du Dannemark & de la Norvège, après avoir pillé & ravagé les côtes & l'intérieur de la France pendant 80 ans, obtinrent un établissement dans une partie de la Neustrie, qui de leur nom fut appelée Normandie. Raoul leur chef ayant embrassé le christianisme épousa Gisele fille du Roi Charles le Simple, & fit hommage au Roi du Pays qui lui fut cédé en fief. On donne la suite chronologique & historique des Ducs de Normandie, depuis Raoul jusqu'à Jean Sans-Terre, qui fut dépouillé par

le Roi Philippe Auguste, le Duché de Normandie fut réuni à la Couronne l'an 1204.

Le Languedoc l'une des plus belles Provinces du Royaume n'a été entièrement soumise aux François que sous Pepin & sous Charlemagne; à la fin de la seconde race, elle fut démembrée par les Comtes, les Vicomtes & autres Seigneurs, dont les plus puissans étoient les Comtes de Toulouse; une partie de cette Province fut réunie à la Couronne par le Roi S. Louis, l'autre partie revint à la France sous le règne de Philippe le Hardi. Alphonse Comte de Poitou, frere de S. Louis, épousa Jeanne fille & unique héritière de Raimond VII. Comte de Toulouse, ils moururent sans enfans au mois d'Aout de l'an 1271, & laissèrent le Comté de Toulouse au Roi Philippe le Hardi, qui recueillit toute leur Succession. Le Roi Jean réunit à la Couronne le Comté de Toulouse par Edit du mois de Novembre de l'an 1361. Nos Auteurs représentent les différentes révolutions de cette Province, depuis qu'elle eut été enlevée aux Empereurs Romains par les Visigots. On y voit la suite des Rois Visigots depuis Ataulphe qui conquit la Narbonnoise jusqu'à Roderic dernier Roi des Visigots en Espagne, sur lequel les Sarrafins envahirent l'Espagne l'an 712, & l'an 719 la Septimanie que les Visigots avoient conservée depuis la mort du Roi Alaric. Clovis avoit

enlevé aux Viligots le Comté de Toulouse & l'Aquitaine. On trouve (à la page 605) la Liste des Rois François de Toulouse & d'Aquitaine; & ensuite la Liste des Comtes de Toulouse, jusqu'à Alphonse frere de S. Louis.

La Bretagne autre Province considérable, qui faisoit partie des Pays Armoriques de la Gaule, avoit été soumise pendant plus de quatre siècles à l'Empire Romain. Les Bretons, habitans de l'Isle de la Grande Bretagne, ayant été abandonnés & ensuite vaincus par les Saxons & par les Anglois qu'ils avoient appelé à leurs secours contre les Piétes & les Ecoissois, furent obligés de se réfugier dans les montagnes du Pays de Galles, une partie des Bretons passa dans les Gaules vers le milieu du cinquième siècle, & s'établit dans la partie occidentale de la troisième Lyonoise, qui fut appelée Bretagne du nom de ces nouveaux Habitans. Les Bretons des Gaules conservent depuis treize siècles leur ancienne Langue qui diffère peu de celle des Peuples de la Principauté de Galles; ils furent gouvernés par des Ducs qui prirent quelquefois le Titre de Rois. Nos Auteurs rapportent la liste de ces Princes Bretons. Alix fille de Gui de Thouars & de Constance héritière de Bretagne, épousa en 1213 Pierre fils de Robert II. Comte de Dreux, qui étoit petit fils de Louis le Gros Roi de France; ses descendans possédèrent le Duché de Bretagne dont ils faisoient *homage-lige* aux

Rois de France. Anne héritière de Bretagne eut du Roi Louis XII. deux filles; Claude l'aînée épousa le Roi François I. & lui donna le Duché à titre d'héritage perpétuel; ce Prince le réunit à la Couronne l'an 1532.

Le Comté de Champagne fut possédé successivement par la Maison de Vermandois & par la Maison de Blois; Jeanne fille & Héritière de Henri III. Comte de Champagne & Roi de Navarre ayant épousé le Roi Philippe-le-Bel, le Comté de Champagne passa dans la Maison d'Evreux par le mariage de Jeanne fille de Louis Hutin avec Philippe Comte d'Evreux. Cependant les Rois de France conservèrent le Comté de Champagne, en donnant des Terres en échange & en dédommagement. Le Roi Jean par Acte solennel de l'an 1361, réunit à la Couronne les Comtés de Champagne & de Brie. La liste des Comtes de Champagne termine l'abregé chronologique qui regarde la France. Nos Auteurs auroient pu y ajouter la suite chronologique des Ducs de Guyenne, des Comtes d'Anjou, des Comtes de Flandres, des Comtes de Provence, des Dauphins de Viennois, des Comtes de Bourgogne & des Ducs de Lorraine; la suite de ces Princes qui ont possédé de grands domaines seroit utile pour vérifier les dates des Chartres & des autres Monumens. En s'étendant sur les Pays qui dépendoient anciennement de la France; on pourroit y joindre la

liste des Comtes & des Ducs de Savoye, des Ducs de Luxembourg, de Lrabant, &c. Mais nos Auteurs ont été obligés de se resserrer, pour ne pas trop grossir le Volume.

Après l'Abregé Historique de la France, on trouve la liste chronologique des Rois d'Angleterre. On commence par exposer la formation & l'établissement des Royaumes des Anglois & des Saxons dans la grande Bretagne, la suite des Rois, on voit ensuite la réunion de l'*Hep-tarchie* en la personne d'Egbert, qui le premier fut Roi de toute l'Angleterre au commencement du neuvième siècle. Ses descendants possédèrent la Couronne jusqu'à Edouard III. dit le Confesseur, qui mourut sans enfans l'an 1066. Guillaume, dit le Batard, Duc de Normandie fit la conquête de l'Angleterre; la Couronne passa par les femmes dans la maison des Comtes d'Anjou qui l'ont possédée depuis l'an 1154 jusqu'en 1485. Henri Comte de Richemont d'une ancienne Maison du Pays de Galles, réunit les droits des Maisons de Lancastre & d'Yorck, par Marguerite sa mere, fille de Jean de Beaufort Duc de Sommerfet, petit fils de Jean de Gand Duc de Lancastre, & par Elisabeth sa femme, fille du Roi Edouard IV. de la branche d'Yorck; il fut reconnu Roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII. La Reine Elisabeth sa petite fille étant morte sans enfans en 1603, la Couronne passa à Jacques Stuart Roi d'Ecosse, arrière petit-fils de Marguerite

d'Angleterre fille de Henri VII. & Sœur de Henri VIII. Ainsi Jacques I. posséda les Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse qui en 1707 ont été réunis sous le titre de Royaume de la Grande Bretagne; on connoit les malheurs de la Maison de Stuart; le Roi Jacques II. fut obligé en 1688 de quitter l'Angleterre & de se retirer en France; à la mort de la Reine Anne sa fille, le Parlement appella à la Couronne Georges Electeur d'Hanovre, petit fils d'Elisabeth d'Angleterre, fille du Roi Jacques I. & exclut les Princes & Princesses descendans du Roi Charles I. frere d'Elisabeth. On voit par ce précis la suite héréditaire des Rois d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquerant jusqu'à présent.

Nos Auteurs donnent la suite Chronologique des Rois d'Ecosse après les Rois d'Angleterre. L'Ecosse, du moins dans la partie Septentrionale, n'a jamais été soumise aux Romains; ce Pays étoit habité par les Pictes, Nation brave & guerrière qui a souvent infesté les Provinces Romaines de la Grande Bretagne; les Empereurs pour arrêter leurs courses furent obligés de faire élever des murs ou retranchemens depuis une mer jusqu'à l'autre. Au cinquième siècle les Pictes furent soumis par les *Scots*, qui étoient sortis de l'Hibernie ou Irlande, & donnèrent le nom d'Ecosse au Pays qu'ils avoient conquis. Les Montagnards d'Ecosse conservent encore les mœurs & la langue des Irlandois. Les Ecossois ont eu une

longue suite de Rois; nos Auteurs n'en donnent la liste que depuis Malcolm III. qui mourut en 1093. Sa race posséda le Royaume jusqu'en 1286. Le Roi Alexandre III. étant mort sans enfans, la Couronne fut contestée entre Jean de Bailleul qui descendoit de Marguerite, fille aînée de David d'Ecosse Comte de Huntinghton, & entre Robert de Brus descendant d'Isabelle, seconde fille du même David. Jean de Bailleul l'emporta par la faveur d'Edouard I. Roi d'Angleterre, qui le chassa en 1296, & s'empara de l'Ecosse. Dix ans après, Robert de Brus secoua le joug des Anglois, fut reconnu Roi en 1306, mourut en 1329, & laissa le Royaume à David son fils, qui fut détroné en 1331, & obligé de se retirer en France. Alors Edouard de Bailleul fils de Jean, monta sur le Trône par la protection d'Edouard III. Roi d'Angleterre, qui tenoit les principales places du Royaume. Cependant Robert Stuart, fils de Marie sœur du Roi David, & Régent du Royaume, remporta de grands avantages sur les Anglois; David remonta sur le Trône en 1342, mais ce Prince ayant été défait à la Bataille de Durham en 1346 fut fait prisonnier, & ne recouvra sa liberté qu'en 1357. Il mourut sans enfans en 1371. Après sa mort Robert son neveu, fils de Yalter Stuart Grand Sénéchal d'Ecosse, & de Marie fille du Roi Robert de Brus, fut proclamé Roi d'Ecosse; de ce Prince descendent

les Rois d'Ecosse de la maison de Stuart qui, comme nous l'avons vu, monta sur le Trône d'Angleterre en 1603.

Nos Auteurs passent enfin à la liste chronologique des Rois d'Espagne. Cette vaste contrée de l'Europe possédée en partie par les Carthaginois & défendue par les Naturels du Pays, résista pendant plusieurs siècles aux armes des Romains, & ne fut entièrement domptée que sous le Règne d'Auguste. L'Espagne étoit une des plus belles & des plus riches Provinces de l'Empire Romain; dans le cinquième siècle, elle fut pillée & ravagée par les Suèves, les Vandales & les Gots. Les Vandales l'abandonnèrent pour passer en Afrique. Les Suèves y fondèrent un Royaume qui comprenoit la Galice & une partie de la Lusitanie, & subsista pendant près de deux siècles, depuis le Roi Hermeneric jusqu'au Roi Andica qui fut détroné l'an 583, par Léovigilde Roi des Visigots. Dès l'an 414, les Visigots établirent un Etat puissant en Espagne, d'où ils chassèrent enfin les Romains. Cet Etat subsista pendant 300 ans, jusqu'au Roi Roderic, qui fut détroné l'an 712 par les Maures ou Sarrasins. Les Infidèles envahirent toute l'Espagne. Une multitude innombrable de peuples se réfugia dans les montagnes des Asturies, & y proclama Roi Pélage, qui étoit issu du Sang Royal des Visigots. Ce Prince remporta des avantages considérables, établit le Royaume des Asturies,

& fut le Fondateur d'une nouvelle Monarchie, qui dans les desseins de Dieu devoit un jour délivrer toute l'Espagne du joug des Infidèles & y rétablir la Religion Catholique. Ses Successeurs étendirent leur domination dans la Galice & sur une partie de la Lusitanie, & formèrent le Royaume de Léon. Bermude III. Roi de Léon, le dernier de la race des Visigots fut tué l'an 1037. Les Comtes de Pampe-lune & de Navarre s'étoient rendus indépendans dans le neuvième siècle; Garcie Ximenez prit le titre de Roi de Navarre l'an 857. Sanche III. Roi de Navarre surnommé le Grand, réunit tous les Etats Chrétiens d'Espagne dans le onzième siècle. Il étoit de son chef Roi de Navarre, il épousa Dona Munie Elvire, Héritière du Comté de Castille, qui fut érigé en Royaume l'an 1033; il fit épouser à Ferdinand son fils, Dona Sanche Sœur & Héritière de Bermude III. Roi de Léon. Sanche le Grand mourut l'an 1035, ayant partagé ses Etats entre ses enfans, Garcie l'aîné eut la Navarre, Ferdinand la Castille & ensuite le Royaume de Léon après la mort de Bermude, & Ramir son fils naturel eut l'Arragon. Cette Epoque est remarquable, c'est l'origine des Royaumes de Castille & d'Arragon, qui ont été réunis au quinziesme siècle par le mariage de Ferdinand surnommé le Catholique, Roi d'Arragon avec Isabelle Héritière de Castille. Jeanne leur fille & Héritière, épousa en 1490 Philippe d'Autriche fils

de l'Archiduc Maximilien depuis Empereur. De ce mariage sortit Charles, qui fut Empereur sous le nom de Charles-Quint; il laissa les Etats d'Espagne à Philippe II. son fils. Charles II. arrière petit-fils de Philippe, mort sans enfans en 1700, appella par son Testament à la Couronne d'Espagne Philippe Duc d'Anjou second fils de Louis Dauphin de France, petit fils de Louis XIV. & de Marie Thérèse d'Autriche sœur aînée du Roi Charles. Le Royaume de Navarre a passé successivement en différentes Maisons, & enfin dans la Maison de Bourbon par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine pere de Henry IV. Roi de France. Mais Ferdinand le Catholique s'étoit emparé de la Navarre l'an 1512, sur Jean d'Albret Ayeul de la Reine Jeanne; depuis ce temps-là les Rois d'Espagne l'ont toujours possédée; les Rois de France Héritiers de Jeanne d'Albret, ont conservé leurs droits légitimes sur toute la Navarre, quoi qu'ils n'ayent possédé que la partie qui est située en deça des Pyrénées.

Après les Rois d'Espagne, on trouve la liste chronologique des Rois de Portugal. Ce Royaume qui occupe une partie de l'ancienne Lusitanie, est situé dans la partie occidentale d'Espagne. La Lusitanie éprouva dans la décadence de l'Empire Romain, le sort des autres Provinces d'Espagne; elle fut successivement soumise aux Suèves, aux Alains, aux Visigots & aux Maures. Les Rois de Castille & de

Léon firent des conquêtes dans ce Pays qui enfin devint un Royaume. Alphonse VI. Roi de Castille & de Léon, donna le Comté de Portugal à Henri de Bourgogne petit-fils de Robert I. Duc de Bourgogne, & arrière petit-fils de Robert Roi de France, & lui fit épouser Thérèse sa fille naturelle. De ce mariage sortit Alphonse Henriques, qui remporta une grande Victoire sur cinq Rois Maures; il fut proclamé Roi par son armée, & couronné à Lamego l'an 1139. Cette Victoire est l'Epoque de la Monarchie de Portugal. Alphonse l'an 1147 ou 1148, s'empara de Lisbonne avec le secours de la Flotte des Croisés, qui alloient à la Terre Sainte. Le Royaume de Portugal a toujours été possédé par les descendans de ce Prince en ligne masculine, excepté depuis l'an 1580 jusqu'en 1640. Après la mort du Cardinal Henri qui avoit succédé au Roi Sébastien son petit-neveu tué à la funeste bataille d'Alcacer, Philippe II. Roi d'Espagne s'empara du Royaume de Portugal, mais la révolution de 1640 plaça sur le Trône Jean IV. de la Maison de Bragance qui descendoit en ligne masculine du Roi Jean I. & étoit petit-fils de Catherine fille de l'Infant Edouard frère du Cardinal Henri. Le Roi Jean V. qui mourut à la fin du mois de Juillet dernier, étoit petit-fils du Roi Jean IV.

Nos Auteurs finissent l'abrégé chronologique par la liste des Rois de Sicile, qui a été possédée

pendant plusieurs siècles par les Rois d'Arragon & par les Rois d'Espagne. Les Sarrafins d'Afrique avoient occupé l'Isle de Sicile & plusieurs Villes d'Italie, dans le neuvième siècle. Les Grecs & les Princes d'Italie faisoient d'inutiles efforts pour chasser les Infidèles. Plusieurs Gentilhommes sortis de Normandie passèrent en Italie vers le milieu du onzième siècle, offrirent leurs services pour combattre les Sarrafins, se signalèrent par leur valeur, firent des conquêtes rapides sur les Infidèles & même sur les Grecs, & formèrent en Italie plusieurs Principautés. Ils passèrent en Sicile qu'ils soumirent entièrement l'an 1091. Les Chefs des Normans partagèrent entr'eux leurs Conquêtes; Robert fut créé Duc de l'Apouille, & Roger son frère prit le titre de Duc de Sicile, l'an 1130, Roger Duc de Calabre & de Sicile, parvenu à un haut degré de puissance, se fit couronner Roi de Sicile & prit même le titre de Roi d'Italie. Ses Etats comprennoient outre la Sicile une partie d'Italie, c'est de là qu'on a distingué les deux Siciles, *Sicilia cis Pharam*, *Sicilia ultra Pharam*. Le Royaume de Sicile passa des Princes Normans à la Maison de Souabe; Charles d'Anjou frère de S. Louis, ayant reçu du Pape Clément IV. l'investiture du Royaume de Sicile en 1266, posséda tout le Royaume jusqu'au massacre des Vêpres Siciliennes en 1282. Alors le Royaume fut divisé; Charles ne conserva que la partie qui

étoit en Italie, & qui composa le Royaume de Naples; il fut possédé par ses descendans jusqu'à la Reine Jeanne II. du nom, morte l'an 1435. Pierre Roi d'Arragon resta le Maître de l'Isle de Sicile, & la laissa à ses descendans. Alphonse Roi d'Arragon & de Sicile s'empara du Royaume de Naples en 1442. Les Princes de la seconde Maison d'Anjou, descendans de Loüis d'Anjou, frere de Charles V. Roi de France, qui avoit été adopté par la Reine Jeanne première du nom, ne purent recouvrer le Royaume de Naples qui resta à la Maison d'Arragon. Ferdinand le Catholique, Roi de Castille & d'Arragon, qui possédoit le Royaume de Sicile, s'empara l'an 1503 du Royaume de Naples. Depuis ce temps le Royaume des Deux Siciles est demeuré uni à la Monarchie d'Espagne, il en a été démembré par le Traité d'Utrecht en 1713, en faveur de l'Empereur Charles VI. qui le céda à D. Carlos Infant d'Espagne, par le Traité de Vienne de l'an 1738.

Tel est le précis de l'Abregé Chronologique dans lequel on voit l'établissement, la grandeur, la décadence, & les révolutions des Empires & des Etats. » Cette variété d'événemens, disent nos » Auteurs, offre aux yeux d'un » Lecteur Chrétien un spectacle » également utile & intéressant. » Dans ces mouvemens des Nations, qui agitent & semblent » ébranler l'Univers; dans la chute & le renversement des Empi-

res, il voit la main toute puissante de Dieu, qui se sert d'un Peuple pour punir les péchés d'un autre Peuple, & qui Souverain Maître des Royaumes les donne à qui il lui plaît, & les fait passer d'une Nation à une autre, pour l'exécution de ses jugemens toujours justes & toujours adorables. « Les Sçavans Bénédictins auroient pu comprendre dans leur plan la liste chronologique des Rois de Hongrie, de Bohême, de Pologne, de Danemark & de Suède; mais il auroit fallu donner deux Volumes, multiplier les frais, & différer la publication de l'Ouvrage.

Le Précis que nous présentons, fait assez connoître la vaste étendue & l'utilité de l'Abregé Chronologique. Mais il n'est pas possible que dans cette multitude innombrable de faits & de dates, il ne se soit glissé des fautes, les Auteurs en ont corrigé plusieurs & ont déclaré qu'ils sont prêts à corriger toutes les fautes qu'on voudra bien leur faire connoître. Nous en indiquerons quelques-unes que nous avons remarquées en parcourant l'Ouvrage. Pag. 241. *Le Pape Libère souscrivit la Formule du troisième Concile de Sirmich de l'an 358,* & pag. 361. *le Pape Libère l'an 357, ou au commencement de 358, signa la première Formule de Sirmich (de l'an 351).* Les deux Formules étoient différentes, le Pape n'en signa qu'une des deux, & probablement la première dressée contre Photin au Concile tenu l'an



351, qui pouvoit être défenduë comme Catholique. P. 360 *Une Ere nouvelle appelée l'Ere des Martyrs qui commence au 29 d'Août de l'an 304, on l'appella aussi l'Ere de Dioclétien; & p. 412 le 17 Septembre 284. Cette Epoque est d'autant plus remarquable, qu'elle est le commencement d'une Ere appelée l'Ere de Dioclétien & quelquefois l'Ere des Martyrs, dont on s'est longtemps servi dans l'Eglise.... néanmoins l'Ere des Martyrs ne commence proprement que l'an 303 ou 304.* Il y a de la contradiction entre ces deux passages. L'Ere des Martyrs ou l'Ere de Dioclétien commence le 29 Août de l'an 284. Cette Ere est encore en usage chez les Chrétiens Coptes en Egypte : l'Eglise n'a point fait usage d'une Ere qui ait commencé l'an 303 ou 304. P. 548, dans l'éloge des Théologiens qui ont vécu sous Louis XIV., on lit : *selon l'expression du P. Petau, parlant d'un de ces grands Hommes; Stupor incessit tot ab uno confecta fuisse volumina.* Lisez : selon l'expression ( du Continuateur du *Rationarium Temporum*) du Pere Petau. Voici quelques autres corrections à faire sur le Règne de Louis XIV. Prise de Rhofes le 28 de Mai, & non le 31. Prise de Tortose le 13 Juillet 1648, & non le 12 Juin. Déclaration de la Majorité du Roi le 6 Septembre 1651 & non le 7. Entrée de la Reine Christine à Paris, le 8 Septembre 1656 & non le 6. Etablissement de l'Hôpital *Décembre. Vol. I.*

Général en Avril 1656, & non en 1657. Acquisition de Dunkerque le 27 d'Octobre 1662, & non en Novembre, &c. P. 567, le 17 *Septembre ( 1743 ) le Mariage de M. le Duc de Chartres avec Mademoiselle de Conti est célébré; lisez le 17 Décembre.* Mais ces fautes & les autres qu'on peut remarquer dans cet Abregé de l'Histoire depuis Jesus-Christ, n'attaquent ni le fond, ni le mérite de l'Ouvrage : cette partie Historique ayant été rédigée par des Auteurs différens, comme on en avertit dans la Préface, il peut se trouver quelques différences dans le récit des Faits. Les Auteurs ont consulté sur chaque matière les Ecrivains les plus célèbres & les plus exacts, qui eux-mêmes ne sont pas exempts de fautes; pour rendre l'Ouvrage utile & commode, ils ont réuni en un seul Volume » ce qu'il y a de » plus intéressant dans l'Histoire » des différentes Nations, & une » infinité d'Evénemens répandus » & épars dans une multitude de » Livres qu'il n'est pas toujours facile de se procurer. Les Personnes moins instruites trouveront » rangés dans un ordre facile & » méthodique la plupart des faits, » qui entrent dans la composition » de l'Histoire Universelle. Les Savans auront sous la main des Epoues & des indications échappées à la fidélité de leur mémoire.

Il seroit à désirer pour l'avantage des Lettres que les Savans Bénédictins donnassent l'*Art de vé-*  
H h h h h

riquer les Dates des Faits Historiques des Ecrivains, des Inscriptions, des Médailles, & autres anciens Monumens, depuis le commencement des Olympiades jusqu'à la naissance de Notre Seigneur, par le moyen d'une Table Chronologique où l'on trouveroit les années Juliennes proleptiques avant Jesus-Christ, les Olympiades, les années de Rome, les années de l'Ere de Nabonassar, de l'Ere des Séleucides, les nouvelles

Lunes de chaque année, les Eclipses de Soleil & de Lune qui ont été visibles en Orient & en Europe. Avec l'Histoire abrégée des Juifs, des Médes, des Babylonien, des Persis, des Grecs, des Rois de Syrie, d'Egypte, de Macédoine, de Pont, de Bithynie, de Cappadoce, &c. des Romains, des Carthaginois, &c. Cet Ouvrage seroit nécessaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoissance de l'Histoire Ancienne.

COURS DE MATHEMATIQUE., SECONDE PARTIE ;

Elémens de Géométrie Théorique & pratique par M. CAMUS, de l'Académie Royale des Sciences, Examineur des Ingénieurs, Professeur & Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale d'Architecture. Volume in-8°. 570 pages. A Paris, chez Durand, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon, 1750.

ON ne peut guères composer aujourd'hui des Elémens de Géométrie qu'ils n'ayent quelque chose de commun avec ceux qui ont déjà paru. Les uns ont suivi la méthode d'Euclide comme la meilleure & comme celle dont les démonstrations étoient plus exactes & plus rigoureuses ; d'autres ont préféré un ordre qu'ils ont regardé comme plus simple, & plus aisé, parce que l'esprit n'étoit point obligé de se livrer à une extrême abstraction à laquelle il a toujours quelque peine à s'accoutumer, lorsqu'il n'est point encore habitué aux vérités de la pure Géométrie, c'est sans doute par la même raison que les jeunes gens sont effrayés de la généralité de l'Algèbre, & qu'ils apperçoivent bien mieux les opé-

rations de l'Arithmétique qui ne traitent que des grandeurs particulières.

M. Camus a tenu un milieu entre l'ordre qu'a suivi Euclide, & celui dont M. Arnould a donné le modèle; notre Auteur a commencé par donner l'idée des lignes, puis celle des surfaces, enfin celle des solides; mais en adoptant cette dernière méthode, il s'est attaché à donner des démonstrations exactes. Il n'a employé que la synthèse, son but étant de former des Ingénieurs & de leur apprendre indépendamment du calcul Algébrique tout ce qu'ils doivent sçavoir pour devenir habiles dans la profession qu'ils ont embrassée.

Pour donner une idée plus détaillée de l'ouvrage de M. Camus ;

il nous faut rapporter quelle est la division qu'il a suivie, & ce qu'il a traité dans chaque endroit: M. Camus a partagé ses Elémens en dix Livres: ils sont précédés de notions préliminaires, elles regardent principalement tout ce qui appartient aux diverses espèces d'étendue, avec les principes généraux sur lesquels la Géométrie est fondée; il a expliqué les différentes sortes de propositions qui la composent avec les signes qu'on employe pour abrégier les démonstrations.

Dans le premier Livre M. Camus traite des propriétés générales des lignes droites, soit qu'elles se rencontrent, soit qu'elles ne se rencontrent point: il donne l'idée du cercle, & il parle des lignes droites qui rencontrent le cercle avec divers problèmes qu'on en peut déduire pour la pratique: il traite ensuite de la mesure des Angles selon les différentes positions qu'ils peuvent avoir par rapport au centre du cercle.

Dans le second Livre on traite des superficies. On commence par expliquer la nature & les propriétés générales des triangles & des parallélogrammes. M. Camus enseigne ce qui constitue leur égalité & leur inégalité, avec la manière de trouver leurs aires, relativement aux mesures de leurs bases & de leurs hauteurs. L'Auteur considère les polygones en général, & l'hexagone en particulier, l'aire d'un polygone régulier quel-

conque, & par conséquent celle du cercle & de ses parties. Enfin il donne la méthode de réduire les figures rectilignes à des triangles ou à des parallélogrammes. C'est par ce moyen que l'Auteur parvient à faire l'addition, la soustraction, la multiplication & la division des figures quelconques.

Le troisième Livre est une théorie assez étendue des rapports, & des proportions Géométriques. On y explique les différents règles qu'on peut suivre pour transformer une proportion en une autre, avec la manière de conclure une proportion de plusieurs autres dont les rapports sont différens. On apprend à sommer les progressions Géométriques, tant celles dont le nombre des termes est fini, que celles dont le nombre des termes est infini.

Dans le quatrième Livre, il est question des rapports des lignes en tant qu'elles sont coupées proportionnellement. On donne l'idée des triangles semblables avec la manière de trouver les lignes proportionnelles à d'autres qui sont données. On y parle des polygones semblables, & de leur division en parties semblables. On y expose la nature & les propriétés des points semblablement posés, ce qui conduit l'Auteur à expliquer en peu de mots l'art de lever les plans. Ce Livre est terminé par l'examen du périmètre des figures semblables, ce qui donne occasion à l'Auteur de parler de l'addition,

de la soustraction, de la multiplication, & de la division de ces périmètres.

Le cinquième Livre a pour objet les rapports des surfaces, & principalement ceux des figures semblables. M. Camus y démontre les rapports des figures semblables, dont les côtés homologues forment un triangle rectangle, ce qui fournit un moyen d'ajouter, de soustraire, de multiplier, & de diviser les figures semblables. On y fait voir aussi les rapports des quarrés construits sur les côtés d'un triangle quelconque; d'où l'on déduit la démonstration de plusieurs théorèmes utiles dans la pratique.

Dans le sixième Livre on considère les lignes coupées en parties réciproquement proportionnelles entr'elles. On en tire les différentes constructions des moyennes proportionnelles; l'on en fait voir l'usage dans la pratique pour transformer un triangle, ou un polygone quelconque en une autre figure semblable à une figure donnée. M. Camus enseigne aussi à couper des lignes en moyenne & extrême raison; il fait l'application de ces lignes à la division de la circonférence du cercle en dix parties égales. L'Auteur considère encore les lignes coupées en trois parties, dont l'une est moyenne proportionnelle entre les deux autres; il fait usage de ces lignes pour diviser des plans rectilignes, ou pour mener par un point donné une ligne qui retranche d'un poly-

gone quelconque une partie de grandeur donnée.

Le septième Livre traite de la rencontre des plans entr'eux & avec les lignes droites. Dans le huitième il est question des solides; les différens corps que l'on considère se réduisent au prisme, au cylindre, à la pyramide, au cône, & à la sphère; on commence par traiter de leurs surfaces, puis on passe à leurs solidités.

M. Camus ayant désiré qu'on trouvât l'usage & la pratique de la Géométrie dans le même Livre où il enseignoit la théorie, a jugé à propos de mettre dans le neuvième Livre un traité de Trigonométrie plane, dans lequel il enseigne la construction des tables des Sinus, tangentes & secantes, avec leurs logarithmes: il donne ensuite la résolution des triangles rectilignes.

Dans le dixième Livre, après que l'Auteur a parlé de la mesure des Arcs & des portions de cercles; il examine une espèce de demi ovale que les Praticiens substituent à l'ellipse dans la construction des voutes: cette courbe se nomme *anse de panier*, elle est ordinairement composée de trois portions de cercles qu'ils décrivent suivant différentes méthodes plus ou moins exactes. M. Camus donne pour un diamètre & une hauteur quelconques, une construction Géométrique; il la compare avec les constructions reçues; & par là il détermine en quoi, & combien ces dernières péchent.

dans la pratique : l'Auteur donne à la suite une méthode fort simple pour toiser la longueur de cette espèce de courbe.

M. Camus propose différentes méthodes pour construire, & toiser les *anses de panier* à cinq centres, lesquelles ressemblent mieux à l'ellipse que les précédentes, & peuvent avec plus de raison en tenir lieu dans les toisés. Comme ces courbes ne sont point déterminées par le diamètre, & par la montée des *anses*, & par le nombre des degrés de chacun des arcs qui les composent, il les détermine en ajoutant différentes conditions propres à rendre leur forme plus agréable.

Si l'on joint ce qui est dit dans ce dixième Livre, de l'ellipse &

des *anses de panier*, avec ce qu'on a vu du cylindre dans le huitième Livre, on aura une théorie suffisante des voutes en berceau circulaires, surmontées & surbaissées. Comme les dômes en plein cintre sont des demi sphères, l'Auteur promet de compléter la théorie du toisé des voutes, soit qu'elles soient en arcs de cloître, en plein cintre, surbaissées & surmontées. Cette matière sera traitée dans un ouvrage particulier.

On voit par tout ceci combien M. Camus a ajouté de choses aux Elémens, & qu'on ignorera peu des propositions, soit pour la pratique, soit pour la théorie, si l'on se rend assez attentif à tout ce qui est détaillé dans ce nouvel ouvrage.

IL SITO DELL' ANTICA CITTA D'INDUSTRIA SCOPERTO, ed illustrato da Giovanni Paolo Ricolvi, ed Antonio Rivautella, In Torino. Nella Stamparia Reale. C'EST-A-DIRE : *La Situation de l'ancienne Ville d'Industria, découverte & expliquée* par JEAN-PAUL RICOLVI, & par ANTOINE RIVAUTELLA, A Turin, de l'Imprimerie Royale. Sans date d'année. Vol. in-4°. de 43 pp.

LA découverte d'une Ville considérable d'Italie, qui a figuré sous le haut Empire Romain, est un objet intéressant non seulement pour les Antiquaires, mais encore pour tous ceux qui aiment la perfection de la Géographie ancienne & de l'Histoire. La Ville d'*Industria*, située dans la Ligurie entre l'Apennin & le Pô, porta dans les premiers temps le nom de *Bodincomagus*, comme nous l'apprend

Étoit composé en partie du mot *Bodincus*, qui signifioit dans la Langue des Liguriens, *sans fond ou profond*, que ces Peuples donnoient au Pô à cause de la profondeur de ce Fleuve ; *Ligurum quædam lingua annum ipsam (Padum) Bodincum vocari, quod significat fundo carrem. Cui argumento adegit Oppidum Industria, vetusto nomine Bodincomagum, ubi præcipua altitudo incipit.* Le même Auteur (ibid. cap. 3.) place la Ville d'*Industria*

H h h h h

au nombre des Villes les plus distinguées de la Ligurie.

Aucun Ecrivain ancien, depuis Pline, ne fait mention de cette Ville. On ne la trouve ni dans Ptolémée, ni dans les Itinéraires, ni dans les Notices Ecclésiastiques & Civiles. Les Géographes des derniers siècles ne pouvoient d'après le témoignage de Pline en fixer la position, ils se sont déterminés sur de simples conjectures à placer *Industria* à Casal Ville capitale du Montferrat, qui est sur le Pô & dans les limites de l'ancienne Ligurie.

Dans cette incertitude, MM. Ricolvi & Rivautella, dont l'érudition est connue par la publication de la première partie des *Marbres de Turin*, & qui s'appliquent à la recherche des Antiquités du Piémont, se portèrent en 1743, à un lieu nommé *Monteu di Po*, situé sur la rive droite de ce Fleuve à seize milles (huit lieues) de Turin; ils y trouvèrent plusieurs Inscriptions avec des noms de Magistrats. Mais le nom de la Ville ne paroissoit pas encore. On découvrit ensuite une autre Inscription, qui marque qu'une Statue avoit été décernée AB IND. On expliqua l'abréviation par ces mots AB *INDustriaensis*; mais nos deux Sçavans ayant fait fouiller dans les ruines d'anciens Edifices, on découvrit un fourrain dans lequel se trouvèrent des Médailles & une belle Inscription, gravée sur une table de Bronze, que nous croyons devoir rapporter,

GENIO. ET HONORI

L. POMPEI. L. F. POL. HEREN

NIANI EQ. ROM. EQ. PVB.

Q. AER. P. E. I. ALIM. AEDIL.

TVIRO. CVRATORI.

KALENDARIOR. REIP.

COLLEGIVM PASTO

PHORORVM INDVS

TRIENTIVM. PATRO

NO. OB. MERITA.

Et en bas, sur la Corniche,

T. GRAE. TROPHIMUS. IND. FAC

C'est-à-dire, *Genio & Honori Lucii Pompei, Lucii Filii Pollii (Tribu) Heremiani, Equitis Romani, Equo Publico (donati) Quaestorj Aerarj Publii & Alimentorum, Aedili, Duumviro, Curatori Kalendariorum Reipublice, Collegium Pastophororum Industriensium Patrono ob Merita*, & plus bas. *Titus Gracus Trophimus Industriensis Faciebat*. Nos deux Sçavans ont donné une ample explication de ce beau Monument, & ont publié ensuite huit autres Inscriptions qui ont été découvertes à Monteu. Nous les rappellerons dans la suite de cet Extrait.

La découverte de cette Inscription, dans laquelle on lit le nom de la Ville, *Industrienfium*, leva tous les doutes; on fut persuadé que l'ancienne Ville d'*Industria* avoit sa position dans l'emplacement qu'occupe la Paroisse de Monteu. Et on a remarqué que l'Eglise Paroissiale de ce lieu est nommée dans les anciens Titres de la Cure, l'Eglise de S. Jean-Baptiste de *Lustria*; dénomination abrégée du nom an-

cien d'*Industria*, qui est nommée dans quelques Editions de Pline *Illustria*. Le nom primitif de la Ville *Eodivana*, qui n'est pas encore totalement aboli dans le Pays, la Colline qui domine sur les ruines, est nommée par les Habitans, *Montedici*, qui est une altération du nom ancien. La position du lieu s'accorde avec le texte de Pline, qui observe que le Pô commence à être profond à *Industria*; ce Fleuve après avoir reçu plusieurs Rivières, la Doria, la Stura, l'Orco, est navigable à Monteù qui n'est pas éloigné du confluent de la Doria Baltea.

Après avoir examiné la situation de la Ville, nous verrons son ancienne dignité, ses Charges ou Magistratures, son culte Religieux & ses Antiquités. Nous indiquerons différens Ouvrages dont nos Sçavans Piémontois sont occupés pour le progrès des Lettres.

La Ville d'*Industria* étoit avantageusement située pour le Commerce, dans un territoire fertile & agréable, ayant d'un côté des Plaines & de l'autre des Côteaux; on voit sur la cime d'une de ses Collines les ruines d'un ancien Château, qui a donné le nom moderne de Monteù, (en Latin) *Mons acutus*, MM. Ricolvi & Rivautella, pensent que cette Ville l'une des plus considérables de la Ligurie, étoit une Colonie Romaine; Pline ne lui donne point ce titre, dans le passage même (L. III. c. 5) où il nomme Tortonne Colonie, *Der-*

*tonna Colonia, Iria, Baderate, Industria, Polcentia*, &c. Il paroît qu'*Industria* étoit *Municipe*; une ancienne Inscription de la Ville (N°. 11.) fait mention de C. Avilius *Patron* du *Municipe*, PATRONO MVNICIPI. On sçait qu'il y avoit des différences entre les Colonies & les Municipies, comme on peut le voir dans Sigonius. Les Colonies d'Italie au temps de la République, tiroient leur origine du Peuple Romain ou des Latins Alliés de Rome, elles étoient établies & gouvernées suivant le Droit & les Loix qu'il plaisoit au Sénat de leur imposer; elles étoient obligées d'observer le culte Religieux de la Métropole: les *Municipes* étoient des Villes honorées du droit de Bourgeoisie Romaine, qui se gouvernoient suivant leurs Loix & par leurs propres Magistrats, elles pouvoient conserver leur Religion & leur ancien culte; la condition de la Ville *Municipe* étoit en général plus avantageuse que celle d'une Ville Colonie.

Les Loix Juliennes étendirent à toute l'Italie le droit de Bourgeoisie Romaine; chaque Ville eut droit de suffrage dans les Comices, & fut attachée à une Tribu dans laquelle ses Citoyens donnoient leur suffrage. La Ville d'*Industria* fut annexée à la Tribu *Follia*, qui étoit une des Tribus Rustiques ou de la Campagne. Nos deux Sçavans remarquent que les anciennes Villes qui sont comprises dans l'étendue du Piémont, étoient di-

attribuées dans les Tribus *Politia* & *Stellatina*, comme il paroît par les Inscriptions.

La Ville d'Industria élevée à la dignité de Municipe étoit gouvernée par un Conseil ou Sénat, composé des Décurions (Inscription N<sup>o</sup>. VIII.) les Décemvirs étoient à la tête du Sénat & du Gouvernement Municipal; la Ville avoit aussi des Ediles qui avoient la Police & l'inspection sur les Ruës, & sur les Edifices. Les revenus de la Ville étoient à la garde d'un Questeur, *Q. AErarii Publici*. Elle avoit un Commissaire des Vivres, soit pour la subsistance des Troupes, soit pour les provisions des Habitans, *Q. ALIAMENTORUM*: un Officier étoit chargé du recouvrement des intérêts des deniers publics qui se payoient tous les premiers jours de chaque mois, *CVRATORI KALENDARIORVM REI. Publicæ*.

Les Villes d'Italie & des Provinces choisissoient pour Patrons des personnes puissantes & distinguées; il se faisoit une espèce de Contrat entre les Villes & leurs Patrons, on en peut voir la Formule qui est rapportée dans Gruter & par plusieurs Auteurs; on voit par les Inscriptions N<sup>o</sup>. I. & II. que la Ville d'Industria avoit choisi pour Patrons *A. Hostilius*, & *C. Avilius Gavianus* Flamine ou Prêtre de Jule-César.

Cette Ville comptoit au nombre de ses Citoyens des Chevaliers Romains, qui étoient au-dessus des

Décurions, & devoient avoir quatre cens mille Sesterces de bien; c'est à-dire, environ 77500 liv. de la monnoye qui a cours en France. L. Pompeius Herennianus étoit Chevalier Romain, & avoit un Cheval entretenu aux dépens du Public, *EQ. ROM. EQ. PVB. C'est-à-dire, Equiti Romano Equo PVBlico donato ou Ornato*, comme on lit dans un grand nombre d'Inscriptions rapportées par Gruter & par les autres Antiquaires. C'est une question de sçavoir si tous les Chevaliers ont eu leurs Chevaux entretenus aux dépens du public, ou si quelques-uns d'entr'eux se fournissoient de Chevaux à leurs frais. Mais comme le don d'un Cheval public se trouve dans les Inscriptions au nombre des Droits utiles & honorifiques, il semble que tous les Chevaliers n'avoient pas cet honneur.

La Ville d'Industria étant une *Municipe*, elle avoit, comme nous l'avons déjà remarqué, son culte Religieux, & des Divinités qui lui étoient particulières, *sua cuique civitati Religio*, disoit Cicéron (pro Flacco). Les Municipales après avoir reçu la Bourgeoisie Romaine, conservoient leur Culte, qu'on nommoit *Municipalia Sacra*. Nous ignorons quelles étoient les Divinités locales de la Ville d'Industria; ses Inscriptions, nous apprennent qu'elle avoit érigé un Temple à Jule-César. *C. Avilius Gavianus* étoit Prêtre ou Flamine de César, *FLAMIN. DIVI CAESARIS PERPETUO*,



PERPETVO. La Ville avoit adopté un culte étranger, celui d'Isis & d'Osiris; l'Inscription fait mention d'un *Collège de Pastophores*, COLLEGIVM PASTOPHORO-RVM INDVSTRIENSIVM, qui, suivant nos deux Sçavans Italiens, étoient Prêtres de ces Divinités Egyptiennes; ils le prouvent par deux passages d'Apulée. Ce Collège des *pastophores* avoit choisi pour Patron I. Pompeius, qui avoit accumulé sur sa tête presque toutes les Charges & Dignités de la Ville; la belle Inscription que nous avons rapportée paroit avoir été gravée sur le piedestal d'une Statue que le Collège avoit érigée en son honneur.

L'explication de ces monumens fait assez connoître la dignité de la Ville d'*Industria*; outre les Inscriptions, on y a découvert des restes de superbes édifices, un pavé à la Mosaïque, les débris d'un Temple, des bas reliefs, plusieurs Statues de Bronze, un très-beau Triépied d'un même métal, dont chaque branche est ornée de quatre figures en relief d'un travail fini.

Cette Ville étoit très-ancienne, comme le nom de Bodincomagus composé d'un mot Ligurien & du *Atius* des Celtes le prouve; elle fut élevée à la dignité de Municip, lorsque le Sénat fut obligé après la guerre Sociale d'accorder le droit de Bourgeoisie à toute l'Italie en deçà du Pô par rapport à Rome; le nom ancien subsista pendant quelque temps, si l'on peut compter sur deux Inscriptions rappor-

Décembre, Vol. I.

tées par Gruter CCCCXXXI. 6. & DLV. 7. Nous pensons que les Romains changèrent le nom de *Bodincomagus* en celui d'*Industria*, comme on en voit des exemples en Italie. *Industria* étoit florissante sous l'Empire d'Auguste, auquel elle dédia un Monument (Inscr. VIII.)

IMP. CAESARI  
AVGVSTO  
D. D.

Nous avons vu par le témoignage de Pline que sous le règne de Vespasien & de Tite, elle étoit au nombre des Villes célèbres de la Ligurie. Nous ignorons qu'elle ait été son sort dans la suite des siècles. Elle aura été ruinée par la guerre ou par quelque autre accident dont on ne trouve aucune trace dans l'Histoire. Elle renaît en quelque sorte par les soins de MM. Ricolvi & Rivautella, qui ont pris la peine de rechercher ses ruines & d'expliquer ses Monumens.

Ces deux Sçavans se proposent encore de donner de nouvelles preuves de leur zèle & de leur érudition; ils ont dessein d'examiner; 1°. la position de l'ancienne Ville de *Conzelum*, Cemelie près de Nice, sa grandeur, sa magnificence, les vestiges de son Amphithéâtre & de ses Edifices. 2°. Une portion assez considérable d'une voye Romaine, qui du Comté de Nice passoit par la Turbie à Vintimille vers la côte de Gènes, sur laquelle se sont trouvées plusieurs colonnes milliaires placées de suite, avec une Inscription qui nous

IIiii

apprend que cette voye, qui conduisoit à la rivière de Trébie, se nommoit *Via Julia Augusta*, & qu'elle fut réparée par l'Empereur Hadrien. 3°. La découverte d'une Ville ancienne à Centallo, à six milles de Coni, où l'on a trouvé des Inscriptions avec des noms de Duumvirs & d'autres Magistrats; mais aucune ne donne le nom de la Ville. 4°. Les Inscriptions & Antiquités du Duché & Val d'Aoste, le plan de la Ville d'Aoste fondée par les Romains, les vestiges d'anciens Edifices, outre un Arc & deux Portes de la Ville,

& les restes d'un Théâtre. On y joindra des remarques sur les vestiges d'une voye Romaine, & de plusieurs ponts qui avoient été construits, soit pour le passage des Légions de l'Italie dans la Gaule ou dans la Germanie, soit pour l'exploitation des riches mines du Pays des *Salasses*, aux environs d'*Augusta Prætoria*, qui est la Ville d'Aoste. 5°. Enfin ce travail sera suivi des recherches sur la position ancienne de plusieurs peuples, dont les noms se lisent sur l'Arc de la Ville de Suse, & qui sont encore inconnus.

*LES COUTUMES DU DUCHÉ DE BOURGOGNE, avec les anciennes Coutumes, tant générales que locales de la même Province, non encore imprimées: & les observations de M. BOUHIER, Président à Mortier Honoraire au Parlement de Bourgogne & de l'Académie Française, deux volumes in-fol. A Dijon.*

## CINQUIEME EXTRAIT.

**L**Es observations générales & particulières que nous avons déjà faites sur cet ouvrage dans les quatre précédens mois, & surtout les détails que nous avons exposés dans nos deux derniers extraits, sur les 50 chapitres que renferme le premier volume, feront aisément pressentir ce qu'on doit attendre de l'Auteur, dans les 27 chapitres suivans que renferme le second tome.

L'Auteur paroît à la vérité y avoir travaillé plus particulièrement que dans le premier tome, pour ses Concitoyens & pour l'éclaircissement de la Jurisprudence du Parlement de Bourgogne. Ce-

pendant on voit encore, même dans ce volume, de quoi satisfaire presque tous les autres François, sur toutes les matières dont l'Auteur traite, & même sur presque toutes celles du Droit Coutumier & sur une grande partie du Droit Civil.

Quoique ce second volume n'ait paru qu'après la mort de son Auteur, il ne faut pas le regarder comme un ouvrage posthume. L'Editeur de ce volume observe que plus des deux tiers en ont été imprimés sous les yeux de l'Auteur, & que pour le surplus on s'est exactement conformé au manuscrit

dont la plupart des citations ont même été revues & vérifiées. Selon a placé dans ce volume quelques Dissertations de l'Auteur déjà imprimées ; ce n'a été que pour suivre ses intentions & surtout à cause des additions dont elles sont accompagnées dans cette dernière édition.

Pour venir à ce qui forme particulièrement l'objet des 27 chapitres ou traités dont ce second volume est composé, & dont le premier est le chapitre cinquante-unième de tout l'ouvrage, la plus grande partie de ces traités concerne les droits Seigneuriaux. Tel est en effet l'objet général des 22 premiers chapitres de ce volume, c'est-à-dire, des chapitres 51, 52 & suivans jusques & compris le soixante & douzième ; & ces 22 chapitres occupent 571 pages de ce volume qui n'en a que 674. Les 5 autres chapitres concernent diverses matières dont nous avons déjà présenté une idée générale dans notre premier extrait.

Quant aux 22 premiers chapitres qui concernent les droits Seigneuriaux, on peut y distinguer deux parties principales. La première & la plus étendue traite en général & en particulier des différens droits appartenans aux Seigneurs Justiciers, Féodaux & Censuels. Elle commence au chapitre cinquante-unième de tout l'ouvrage & elle comprend les 13 premiers chapitres de ce second volume dont elle occupe 416 pages. La seconde partie qui contient les

9 chapitres suivans, ne concerne que le droit Seigneurial de main-morte.

Dans les 13 chapitres qui composent la première partie, les huit premiers semblent concerner plus particulièrement les droits des Seigneurs Haut-Justiciers. Les deux premiers de ces chapitres regardent en général les Justices Seigneuriales & leur exercice, le troisième leurs Officiers, le quatrième les droits honorifiques des Seigneurs Justiciers, les quatre suivans les droits utiles particuliers à ces mêmes Seigneurs. Les 5 postérieurs sont réservés pour les autres droits utiles qui appartiennent du moins jusqu'à un certain point à toutes les espèces de Seigneurs, tant Censuels & Féodaux, que Justiciers.

Le premier de ces chapitres, qui est le cinquante-unième de tout l'ouvrage explique d'abord en général en quoi consistent les Justices Seigneuriales. On y voit en abrégé leur origine. Leur état actuel y occupe presque tout le détail. Sur leur origine l'Auteur observe que le Roy étant par le droit de sa Couronne le seul Magistrat né de ses Etats, toute Justice Seigneuriale y émane nécessairement de lui, soit qu'il l'ait expressément concédée à quelque titre que ce soit, ou qu'il l'ait tolérée & approuvée depuis l'usurpation qui en auroit été faite sur lui. Sur cette origine de Droit, tous les Auteurs sont d'accord.

Il s'en faut beaucoup qu'ils soient de même sur l'origine de fait qui

est très-incertaine, parce que les temps auxquels elle remonte ont été jusqu'à présent trop peu éclaircis. Dumoulin trompé par le défaut de la traduction Latine faite sur le Grec de la Novelle 80 de Justinien (ch. 3) dont un Sçavant Allemand (Jean Freder. Homberg) a donné depuis une autre interprétation, avoit pensé que nos Justices Seigneuriales dérivant du droit introduit par cette Novelle. Cet avis de Dumoulin étoit fondé sur ce qu'il regardoit cette Loi comme donnant une espèce de Jurisdiction aux Propriétaires des héritages sur ceux qui les cultivoient, au lieu que la Novelle n'accorde en effet cette Jurisdiction qu'à un Magistrat particulier que Justinien avoit établi sous le nom de Questeur pour juger les gens de la Campagne, d'une manière qui ne les détournât que le moins qu'il seroit possible de leurs travaux. Aussi Argentré ( que M. Boubier cite toujours ainsi, quoique l'usage moins exact, mais assez universel, soit de l'appeller d'Argentré ) n'a-t'il pas oublié d'observer cette erreur de Dumoulin, dont il se montre assez l'Antagoniste sur toutes sortes de matières.

Envain, ajoute M. le P. Boubier, d'autres Auteurs ont-ils cherché l'origine de nos Justices, dans les droits que les Maîtres avoient chez les Romains sur leurs esclaves... Il paroît constant par ceux qui sont le plus versés dans nos antiquités que sous les deux premières races de nos Rois, il n'y avoit

point d'autre justice en France que la Royale. Elle étoit exercée par les Ducs & par les Comtes qui étoient envoyés dans les Provinces & dans les Villes pour les gouverner, & qui avoient sous eux en chaque Canton des Officiers subalternes, qui jugoient toutes sortes de causes.... Comment s'est donc fait cet établissement des Justices des Seigneurs? Ce qui paroît le plus vraisemblable c'est qu'à l'avènement de Hugues Capet, les Ducs & les Comtes étant de son consentement devenus héréditaires, à la charge seulement de relever de lui en fief..... ces Seigneurs pour assurer d'autant plus leur état, crurent devoir communiquer le même avantage aux Officiers, qui exerçoient sous eux la Justice sous la même condition de la mouvance envers eux. Introduction nouvelle à la vérité, mais que je ne voudrois pas traiter d'usurpation ni d'abus, comme l'ont fait quelques uns de nos Auteurs, si ce n'est peut être en ce que les Seigneurs s'étoient arrogés.... le droit de juger souverainement & sans appel. Mais le droit de Ressort étant depuis longtemps retourné à nos Rois, comme de raison, on ne voit pas que les justices Seigneuriales diminuent en rien leur puissance, dont l'essence est de pouvoir recevoir les appellations de tous les Juges du Royaume.

La preuve que l'Auteur donne

de son opinion sur l'origine des Justices Seigneuriales, est tirée de ce que pendant longtemps, & jusqu'à l'Ordonnance par laquelle Philippe le Bel prescrivit en 1287, à tous les Seigneurs ayant Justice Temporelle de la faire exercer par des Officiers Laïques; les Seigneurs ont continué d'exercer eux-mêmes la justice dans leurs terres.

Tous les Lecteurs n'adopteront pas sans doute dans toutes les parties cette opinion de l'Auteur, ainsi que quelques autres. Cette dernière semble même être détruite du moins en partie par la preuve qu'il en donne. Car il paroît en résulter que les Seigneurs loin d'administrer alors leurs justices généralement par eux-mêmes, en mettoient souvent l'exercice à des Ecclesiastiques, ce que le Roy crut devoir empêcher. Aussi l'Auteur examinant dans le chapitre suivant ce qui résulte véritablement de cette Ordonnance, y reconnoît-il qu'elle ne prouve point ce qu'il en avoit induit, & qu'on ne sçait pas précisément, ni quand les Seigneurs ont cessé de rendre la justice par eux-mêmes, ni quand ils ont perdu ce droit. Il soutient seulement que de toute ancienneté les Seigneurs ont eu la liberté d'instituer des Juges pour juger en leur place, que l'Ordonnance de 1287, ne les a point privés du droit de juger par eux-mêmes s'ils le vouloient, mais que les Seigneurs se font eux-mêmes départis de ce droit par plusieurs raisons assez vraisemblables qu'il en aili-

gne, & qu'aujourd'hui ils ne seroient plus admis à exercer ce droit, de même que les Eveques dans la plus grande partie de la France ont perdu, en cessant d'en user, le pouvoir d'exercer par eux-mêmes leur juridiction contentieuse.

Pour revenir au détail, qu'offre le chap. 51 sur l'état actuel des Justices Seigneuriales, il y auroit qu'aucune Justice nouvelle ne peut être érigée en France que par concession du Roy, concession qu'un temps immémorial d'exercice fait présumer, & que le dernier ressort ne peut appartenir aux Vassaux, si ce n'est, ajoute-t-il, en matières Criminelles, sur lesquelles il croit que le Roy pourroit même revivre l'ancien usage ou étoient les Hauts Justiciers de les juger sans appel; mais l'Auteur ne marque pas que cela fut à désirer. Il examine ensuite comment l'exercice du droit de Justice peut s'acquiescer, se prouver, se conserver & se perdre entre divers Seigneurs: comment doit s'entendre la maxime que sief & justice n'ont rien de commun: sur quelles personnes doivent s'exercer les Justices Seigneuriales: s'il seroit convenable que le Roy supprimât les Justices Seigneuriales (ce qu'il ne pense pas): ce qui distingue les Justices haute, moyenne & basse: quelles sont les diverses marques extérieures des Hautes Justices telles que les signes patibulaires, Piloris, Carcans & échelles, par qui, comment & où ces marques peuvent

être érigées & replacées après leur destruction, & de leurs effets : enfin ce qui concerne en général la compétence des Seigneurs Justiciers, hauts, moyens, bas, & censuels, surtout dans le Duché de Bourgogne & dans le ressort de son Parlement : quels droits de Justice ont les Engagistes du Domaine du Roy : quels droits de Justice appartiennent encore en Bourgogne, aux Seigneurs Hauts Justiciers sur les gens de poëté, c'est-à-dire, sur leurs justiciables qu'aucun privilège n'exempte de toute l'étendue de leur droit. Or ce droit va jusqu'à ne leur permettre aucune assemblée sans la permission expresse du Seigneur, dont le refus pourroit seulement être suppléé par autorité supérieure. L'Auteur a mis à la fin de ce chapitre divers Arrêts & une Ordonnance du Duc Philippe qu'il y a cités.

On voit aisément par ce détail, que selon ce que nous avons déjà observé, nos bornes ne nous permettent pas de présenter de même ce qu'il y a de particulier dans les autres chapitres. Nous nous contenterons donc d'en marquer les objets les plus généraux & d'y joindre quelques petites observations plus particulières sur certains articles qui nous ont paru le mériter davantage.

Le chapitre 52 concerne l'exercice & la compétence des Justices Seigneuriales, considérées encore en général & plus par rapport aux droits & aux charges des Seigneurs qu'autrement. L'Auteur y discute

ce qui intéresse la nature des offices des Seigneurs, les droits, le pouvoir & les devoirs généraux de ces Officiers, les Charges dont sont tenus les Seigneurs en qualité de Justiciers, surtout quant au Criminel, &c.

Le chapitre 53 n'est qu'une espèce de supplément du précédent & est borné à ce qui regarde particulièrement l'institution & la destitution de toutes les espèces d'Officiers des Justices Seigneuriales & les devoirs particuliers de ces Officiers.

Les droits honorifiques des Seigneurs, surtout des Hauts Justiciers & de leurs Officiers, sont l'objet du chap. 54. L'Auteur y discute ces droits par rapport au titre & à la qualité de Seigneur, & à toutes les préséances, prééminences & autres privilèges & prérogatives qui les distinguent, tant dans les Actes par écrit que dans les assemblées publiques, dans les Eglises, Hôpitaux & autres lieux dépendans de leurs terres. Ainsi l'Auteur n'oublie point dans ces distinctions, celles du Banc, de l'Eau-benite, de l'encensement, de la recommandation aux prières du Prône : les titres, soit lorsqu'il y a un Patron, soit quand il y a divers Seigneurs dont les parts sont égales ou inégales, ou dans les autres cas. Il examine aussi ce qui concerne les femmes, les enfans & les Veuves des Seigneurs & les honneurs dus aux moyens & bas Justiciers, aux simples Seigneurs Féodaux & Censuels, aux Officiers des Cours supérieures, aux Engagistes, aux

Usufruitiers, aux Gardiens & Bail-  
listes, aux Acheleurs à faculté de  
rachat, aux Nobles, aux Officiers  
Royaux, à ceux de la maison du  
Roy : comment tous ces droits  
peuvent se poursuivre en Justice,  
&c. & il ajoute à ce chapitre la  
copie de trois jugemens non encore  
imprimés sur cette matière.

Nous remarquerons dans ce cha-  
pitre un fait que l'Auteur rapporte  
(n. 49 d'après la Faille annal. de  
Toulouse tom. 1. p. 27) comme  
singulier & » ignoré de tous ceux  
» qui ont écrit sur cette matière.  
» C'est qu'il y eut plainte formée  
» par la Noblesse du Languedoc, à  
» l'assemblée des Etats de la Pro-  
» vince tenue en 1303, contre une  
» Ordonnance de l'Eveque de Car-  
» cassonne, qui défendoit aux Cu-  
» rés de présenter de l'Eau-bénite  
» aux Seigneurs Justiciers & à leurs  
» femmes & enfans; sauf à la leur  
» donner par asperision. Et [que]  
» le Roy, à qui cette plainte fut pré-  
» sentée, par les Députés des Etats,  
» sans s'arrêter à cette Ordonnance,  
» maintint la Noblesse en tous ses  
» droits honorifiques dans les Egli-  
» ses comme du passé. « En effet  
cette anecdote, soit qu'elle soit  
plus ou moins connue, peut être  
précieuse si elle est assez assurée  
pour prouver l'ancienneté de l'usa-  
ge de la présentation de l'Eau-bé-  
nite aux Seigneurs par goupillon,  
au lieu d'asperision.

Le droit qu'ont les Seigneurs  
Hauts Justiciers de confiscuer à  
leur profit les biens des Délinquans,  
fait la matière du chap. 55 qui est

un des plus étendus de tous & occu-  
pe seul plus de 60 pages & de 460  
nombres. L'Auteur y fait voir avec  
ordre, quoique sans l'annoncer;  
1°. en quels pays & en quel cas la  
confiscation a lieu; 2°. à qui elle  
appartient selon la diversité des  
cas & des biens; 3°. quels biens  
y sont sujets, & que ce qui est ina-  
lienable au Délinquant n'est pas  
confiscable; 4°. comment & de  
quel temps la confiscation est ac-  
quise & peut se perdre; 5°. à quelles  
charges & diminutions elle est su-  
jettes & comment ces charges se re-  
partissent entre ceux qui en profi-  
tent; 6°. ses effets par rapport aux  
condamnés & à leurs cautions ou  
coobligés.

Les amendes qui s'adjugent aux  
Seigneurs en cas de délits ou de  
quasi délits, sont le sujet du chap.  
56. On y voit que l'Auteur se pro-  
posoit de traiter des amendes dues  
au Seigneur faute de paiement du  
Cens & autres redevances, lors-  
qu'il traiteroit de ces droits, sur  
lesquels nous n'avons rien vu de  
lui. Il y a lieu de croire que ces pro-  
jets, ainsi que quelques autres an-  
noncés ailleurs par l'Auteur, tel que  
celui d'un traité de prescriptions,  
auront pu être du moins ébauchés  
par l'Auteur; & il seroit fort à dé-  
siner que son Successeur dans sa  
charge que nous croyons posses-  
seur de ces manuscrits, & dont le  
mérite est connu, put en faire au  
public un présent accompagné de  
tout ce qui seroit nécessaire pour  
le rendre digne de lui & de son  
Prédécesseur. Nous aurions ainsi

d'une manière complete l'explication de la Coutume de Bourgogne, dont 4 ou 5 titres assez importans paroissent avoir encore besoin de ce supplément.

Pour revenir à l'objet du chap. 56, l'Auteur y explique d'abord les diverses especes d'amendes dont il traite & ce qui seroit à désirer pour rendre plus justes celles qui ont été fixées anciennement à une certaine somme, eu égard à la différence extrême, entre la valeur des anciennes monnoyes & celle des monnoyes actuelles. Il observe à ce sujet, d'après Melon, essai politique sur le commerce p. 204. Edit. de 1734, & du Tot, réflexions politiques sur les finances, Edit. de 1738, tom. 1. pag. 354 )  
 „ qu'une terre qui sous le règne de  
 „ S. Louis étoit affermée cent liv.  
 „ doit valoir aujourd'hui 1900 liv.  
 „ poids pour poids, & qu'au temps  
 „ du déclin de la seconde race de  
 „ nos Rois, qui est celui des in-  
 „ féodations & des évaluations des  
 „ droits Seigneuriaux en argent,  
 „ la livre de ce métal (qui est au-  
 „ jourd'hui à cent francs & plus sur  
 „ le pied de 50 francs & plus le  
 „ marc) „ ne valoit qu'environ 20  
 „ sols, d'où il suit.... que le sol  
 „ de redevance qui devoit être la  
 „ vingtième partie de la livre d'ar-  
 „ gent & qui l'étoit dans les pre-  
 „ miers temps n'en est actuelle-  
 „ ment que la deux millième par-  
 „ tie. „ Ce calcul ne peut paroître  
 „ juste qu'en supposant qu'un fonds  
 „ qui auroit produit un sol au com-  
 „ mencement de la troisième race

produiroit aujourd'hui cent francs, ce que l'Auteur ne prouve pas. Il tend seulement à faire voir que ce fonds produisant un sol au temps de S. Louis devoit en valoir aujourd'hui 19 & que ce qui auroit valu au commencement de la troisième race, c'est à-dire, environ 250 ans avant S. Louis 19 f. vaudroit aujourd'hui 95 liv. Mais il est certain que l'Auteur remplit son objet en faisant voir l'énorme disproportion que les changemens dans les monnoyes ont mise entre les évaluations anciennes & celles qui conviendroient au temps présent; c'est même ce qu'il prouve encore en se rapprochant plus des temps présens, & observant que le gros des prébendes de la Cathédrale de Paris, qui valoit en 1675 900 livres de rente, ne valoit en 1752 que huit livres seize sols Paris. Le marc d'argent qui est à présent de cinquante livres & plus n'étant alors que de vingt-neuf livres. Du reste une question sur laquelle l'Auteur s'étend beaucoup dans ce chapitre est celle de savoir si les amendes & confiscations appartiennent à celui qui étoit Seigneur lors du délit, ou à celui qui est Seigneur lors de la condamnation, & il se détermine pour le Seigneur du temps du délit, en répondant à toutes les objections de l'avis contraire.

Le chapitre 57 traite du droit de deshérence & des biens vacans. Au sujet des cas auxquels les Seigneurs peuvent être exposés à restituer des biens dont ils auroient eu droit



droit de jouir comme abandonnés & sans propriétaire connu, l'Auteur examine si dans ces cas ils peuvent être obligés d'en restituer les fruits par eux consommés de bonne foi. Après y avoir décidé pour la négative, il se sert de cette occasion pour discuter avec étendue la question, si l'Héritier chargé de rendre un Fidéli-commis a droit aux fruits des biens substitués depuis l'ouverture de la substitution, jusqu'au jour de la demande en restitution. Ce que nous observons pour faire voir que l'Auteur ne se borne pas toujours seulement à ce qu'annonce l'intitulé de chaque chapitre: cependant il lui arrive très-rarement d'aller plus loin.

Les Epaves, qui sont des espèces de biens mobilières vacans, forment l'objet du chapitre cinquante-huitième; l'Auteur y examine aussi quelles personnes doivent être chargés des enfans exposés. Il soutient que cette charge étoit autrefois imposée aux Ecclésiastiques comme jouissans des biens des pauvres & à leur défaut, ou s'ils n'avoient pas assez de revenus, aux habitans des lieux dans lesquels les enfans s'exposent. Il croit que cette ancienne Jurisprudence n'a point été changée avant un Arrêt du Parlement de Paris du 5 Juillet 1594, & que cet Arrêt ne fut même fondé, comme plusieurs autres suivans, que sur ce que les Seigneurs alors condamnés à supporter cette charge succédoient dans les pays pour lesquels ces Arrêts sont intervenus,

*Décembre, Vol. I.*

aux bâtards & qu'on regarde comme tels tous les enfans exposés. Il convient cependant que le Parlement de Paris, a fait à ce sujet contre les Seigneurs le 30 Juin 1664. un Règlement général. Mais il soutient l'ancienne Jurisprudence pour le Parlement de Dijon, où le dernier état y paroît contraire en observant que les Parlemens de Bretagne, de Normandie, de Guyenne, de Provence, & de Besançon se sont maintenus dans l'ancien état.

Le chapitre 59 est réservé pour les tailles Seigneuriales & pour le droit qu'ont les Seigneurs Hauts Justiciers en Bourgogne, & qu'y pourroient avoir quelques autres par leurs titres de demander à leurs justiciables un subsidie extraordinaire dans 4 cas marqués par la Coutume. Ces quatre cas sont selon cette Coutume (art. 4) *pour voyages d'outremer, nouvelle Chevalerie, mariage d'une fille tant seulement, & pour la rançon du Seigneur*. On concevra aisément que l'Auteur qui paroît très-attentif à ne rien négliger, n'a pas oublié sur tous ces points de joindre à ce que le genre didactique peut offrir de plus nécessaire & de plus utile, ce que l'Histoire peut présenter de curieux. Mais il faut nous résoudre à ne pas le suivre dans ces détails qui nous mèneroient trop loin & terminer cet extrait par l'idée la plus sommaire des chapitres suivans.

Le soixantième a pour objet le  
Kkkk k

droit de corvées dont l'origine fournit encore matière à quelques anecdotes historiques, & dont les diverses espèces & les règles occupent presque tout le détail.

Les droits de Bannalité, leur origine, leur nature, leurs diverses fortes, ceux qui peuvent en jouir, ceux sur qui ces droits s'exercent, les titres qu'ils exigent & la manière de les exercer, offrent encore une matière assez importante dans le chapitre soixante-unième.

Enfin la Bannalité des Bois & des Rivières qui est particulière aux Seigneurs du Duché de Bourgogne d'après leur Coutume & le droit de pêche, sont la matière du chapitre soixante-deuxième, & le chapitre soixante-troisième traite des droits de Chasse & de Colombier.

La seconde partie que nous avons distinguée dans les 22 premiers chapitres de ce volume, & qui commence au chapitre soixante-quatrième, explique dans les 9 chapitres suivans, depuis la page 417 jusqu'à la page 573, ce qui concerne le droit de Main-morte, tel qu'il a lieu surtout dans le Duché de Bourgogne, & dans les Pays de Bresse, du Bugey, de Valromey, & de Gex qui ressortissent au Parlement de Dijon. Quoique cette partie ne soit ni moins bien traitée que la précédente, ni moins curieuse quant aux détails historiques & à divers points de droit qui intéressent diverses Provinces, & même divers États de l'Europe; la

nécessité d'abrégé nous réduit à ne présenter que l'idée la plus succincte de chacun des neuf chapitres qu'elle contient.

Les trois premiers de ces chapitres regardent principalement la nature du droit de Main-morte, c'est-à-dire, de celui qui concerne les personnes & les biens mainmortables, dont traite l'Auteur dans cette seconde partie. Les chapitres suivans ont pour objet principal les effets de ce même droit, considéré d'abord plus particulièrement à l'égard des Seigneurs & ensuite relativement aux Mainmortables.

Le chapitre 64 concerne l'origine de ce droit de Main morte, sa nature & ses différentes espèces. L'Auteur observe que cette servitude qu'on regarde comme peu commune n'est point particulière à la France, qu'elle est encore en usage dans presque toute l'Allemagne, dans les Pays du Nord, & même dans l'Italie & en Espagne. Le chapitre 65 explique comment le droit de Main-morte s'acquiert, se prouve & se perd. L'Auteur y observe que la maxime nulle terre sans Seigneur, n'a point lieu dans le Duché de Bourgogne: & il ajoute à la matière de ce chapitre un supplément considérable dans le chap. 66 où il traite particulièrement de la manière dont la servitude de Main-morte se contracte entre le Seigneur & ses Mainmortables.

L'effet du droit de Main-morte

tant à l'égard des Main-mortables que de leur Seigneur, & l'action qu'a le Seigneur de Main-morte qui possède dans sa Seigneurie des fonds Main-mortables, sont les objets des chapitres 67 & 68.

La communion de biens que les servitudes de Main morte ont introduite entre ceux qui y sont assujettis, & que l'Auteur soutient être aussi avantageuse aux Main-mortables qu'à leur Seigneur, & la manière dont cette communauté s'établit, se conserve & se perd, sont la matière du chap. 69. Le chap. 70 traite du principal effet de cette association de biens, c'est-à-dire, du droit qu'elle donne aux Main-mortables, parens & communs de se succéder au préjudice du Seigneur. Le droit qu'a le Seigneur de succéder au Main-mortable en cas de défaut de tels parens, est le sujet du chap. 71. Ce droit Seigneurial dont le nom varie selon les lieux, s'appelle en Bourgogne droit d'*Echute*. Enfin l'affranchisse-

ment des Main-mortables, c'est à-dire, la manière, dont ils peuvent se libérer du droit de Main-morte en défavouant leur Seigneur, & les effets de cet affranchissement forment l'objet du chap. 72. qui est le dernier de cette seconde partie. L'Auteur après y avoir examiné les privilèges qu'on prétend attachés à diverses Villes de France, de Savoye, d'Allemagne & à celle de Rome, d'affranchir les Main-mortables qui y établissent leur domicile; conclut de cet examen qu'aucune translation de domicile ne peut délivrer les Main-mortables, du moins en Bourgogne, du joug de leur servitude.

Nous réserverons pour l'un des premiers Journaux les 5 chapitres suivans qui exigent un peu plus de détail: comme ce futur extrait sera le dernier, nous y joindrons quelques observations générales sur tout cet ouvrage, avec une liste des autres productions de l'Auteur sur la Jurisprudence.

**ANNALI D'ITALIA DAL PRINCIPIO DELL' ERA VOLGARE**  
fino all' anno 1500, &c. C'EST-A-DIRE: *Annales d'Italie, depuis le commencement de l'Ere Vulgaire jusqu'à l'an 1500, compilées par* LOUIS MURATORI, *Bibliothécaire du Sérénissime Duc de Modène, Tome trois, depuis la première année de l'Ere vulgaire jusqu'à l'an 600, in-4<sup>o</sup>. pp. 583. A Milan 1744, aux dépens de Jean-Baptiste Pasquali, Libraire à Venise.*

C E troisiéme tome commence à l'an 401 de Jesus-Christ, époque fatale dans laquelle pour nous servir des termes de M. Muratori, tout le Septentrion se déchaina contre l'Empire Romain,

& parvint enfin non seulement à le démembrer, mais même à l'anéantir entièrement.

Comme l'origine & la suite de tous les maux qui le désolèrent, & en particulier l'Italie, depuis que  
Kkkkk ij

les Goths, les Huns & différentes autres nations du Nord, en eurent fait le théâtre de leur fureur & de leurs brigandages, sont connus de tous ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire, nous insisterons à notre ordinaire plutôt sur la manière dont notre Annaliste a traité ces événemens, que sur ces événemens mêmes.

Nous avons déjà remarqué que son usage est de placer à la tête de chaque année le nom du Pape qui tenoit pour lors le S. Siège. Il tâche de fixer autant qu'il est possible l'année à laquelle ils y furent élevés & celle de leur mort; mais à l'égard de leurs actions, il ne les rapporte que lorsqu'elles sont liées à l'Histoire profane. Il renvoie aussi pour ce qui regarde l'Histoire Ecclésiastique aux Cardinaux Baronius & Noris, au P. Pagi, & à M. l'Abbé Fleury. Il en touche cependant les principaux événemens, & s'arrête même quelquefois sur ceux qui lui donnent occasion de placer des réflexions qu'il croit neuves, & dont quelques unes paroîtront du moins très-singulières, soit pour le fonds, soit pour la manière dont elles sont exprimées.

On en verra un exemple à la page neuf, où après avoir rapporté les troubles, que l'exil & la déposition de S. Jean Chrifostôme causèrent à C. P. il ajoute que le désordre y fut si grand que Zosime même en fait mention, & que comme les Moines furent extrêmement mêlés dans ces troubles, il

en prend occasion de les déchirer; que cet Auteur Payen jusqu'au fanatisme, va même jusqu'à dire, qu'ils avoient déjà sçu trouver le moyen d'amasser de si grands biens sous le prétexte de s'en servir, pour assister les pauvres, qu'ils avoient, pour ainsi dire, réduit tout le monde à la pauvreté. Hyperbole reprend M. Muratori, qui discrédite un pareil récit, mais qui ne laisse pas cependant de nous faire connaître, comment les Moines à peine nés dans le siècle précédent, s'étoient multipliés dans les Villes & dans les Bourgades, & qu'ils ne négligeoient pas les moyens de s'approprier les richesses des autres; *e non trascuravano il mestier di far sua la roba altrui.*

Nous remarquerons une fois pour toutes, que lorsqu'il s'agit de faits ou de dates qu'on peut, selon lui, ou selon d'autres, appuyer de l'autorité des Inscriptions, comme il en a donné un recueil considérable au public, il se croit presque toujours en droit de parler en Maître. On en trouvera la preuve dans ce qu'il dit au sujet d'une Inscription, qu'on prétend avoir été trouvée à S. Gilles en Languedoc, & qui porte qu'elle a été faite à l'honneur d'Araulphe très-puissant Roy des Goths & de Placidie. Il est étonnant, dit notre Annaliste, que deux Sçavans du premier ordre, tels que MM. Spon & du Cange, aient pu regarder comme un véritable monument de l'antiquité, une Inscription, dont le langage est si ridicule & si asse-

été; il soutient d'ailleurs qu'elle va directement contre l'Histoire du temps, en ce qu'elle suppose contre toute apparence, que ce mariage se fit du consentement de l'Empereur Honorius, frere de cette Princeesse.

Elle étoit tombée entre les mains des Goths à la prise de Rome par Alaric; mais quoique leur Captive, ils la traitèrent toujours avec tout le respect qui étoit du à la grandeur de son rang. Son mariage avec Ataulphe fut célébré à Narbonne avec beaucoup de magnificence. Entr'autres galanteries que ce Prince lui fit, il lui présenta cinquante Pages tous richement vêtus, dont chacun lui offrit de la part de son nouvel Epoux, deux bassins l'un rempli d'or, & l'autre de pierres précieuses. Mais, dit M. Muratori, il est facile au voleur de parer son Epouse, *al Ladro e facile di pulir la sposa*. Car toutes ces richesses venoient du pillage de Rome.

Ataulphe ayant été tué par un des siens, cette même Princeesse se remaria au Comte Constantius; elle en eut un fils qui fut depuis Empereur sous le nom de Valentinien III. Sa piété la rendit célèbre; & l'on voit encore à Ravenne une magnifique Eglise, qu'elle y fit bâtir sous l'invocation de S. Jean-Baptiste, pour s'acquitter d'un Vœu qu'elle fit dans une tempête où elle courut risque de la vie. On trouve la description de cet édifice dans le *Spicilege* de Ravenne que notre Historien a publié dans le premier

Tome du recueil des Ecrivains d'Italie.

Pour ce qui regarde les matières de Chronologie, quoi qu'il contredise quelquefois nos plus célèbres Auteurs, & surtout Baronius, il s'en rapporte presque toujours à leur sentiment. Ainsi après avoir averti que le passage des Vandales en Afrique *forme un groupe de difficultés*, dont il n'est pas aisé de se tirer, il expose en peu de mots les raisons qu'on peut alléguer pour & contre l'opinion du P. Pagi qui place ce funeste événement dans le mois de May de l'année 429, & il l'adopte: mais en la regardant non comme absolument certaine, mais seulement comme la plus probable. Il nous fait une peinture très-vive des maux que les Vandales causèrent à l'Eglise & à l'Etat dans un Pays, qui par la grande tranquillité, dont il avoit joui jusqu'alors, étoit regardé comme le plus riche de tout l'Empire Romain. Ils y exercèrent toutes sortes de cruautés pour forcer les Habitans à découvrir les richesses qu'ils avoient & *celles qu'ils n'avoient pas*. Les Eglises furent spoliées, données ensuite aux Prêtres Ariens & la Religion Catholique absolument proscrite.

Salvien regarde ces défastes, comme une punition Divine du libertinage affreux dans lequel les Africains vivoient depuis longtemps. Selon lui, leur caractère étoit moins bon que celui des Vandales, & leurs mœurs bien plus dissolues que celles des Alarics,

kkkkk ij.

des Goths, & des autres Peuples du Nord, que l'espérance du butin avoit fait passer en Afrique à la suite de Genséric. » Car dit Salvien, la Nation Gothique est » Chaste: les Alains sont adonnés » aux femmes; mais ils sont d'assez bonne foi: les Francs sont » trompeurs; mais ils exercent volontiers l'hospitalité: les Saxons » terribles pour leur cruauté, sont » respectables par leur chasteté, » en sorte que si chacune de ces Nations a quelque chose de mauvais, elle a aussi quelque chose de bon; mais dans les Atriquains on ne trouve rien que de mauvais.

Notre Historien en racontant ces tragiques événemens, ainsi que la nouvelle invasion des Huns sous la conduite du fameux Attila l'an 452, touche en passant ce qu'ils ont de plus propre à piquer la curiosité du Lecteur, comme on peut le voir dans le morceau suivant.

» On croit communément, dit-il, que l'illustre Ville de Venise doit son origine à cette formidable irruption de barbares. Le Dandolo, ajoute-t-il, cite en preuve de ce fait dans sa Chronique, un certain Ponce, Auteur qui nous est inconnu. Il dit que pour éviter la furie de ce fougueux torrent, les Habitans de Padoue, d'Altino, & des lieux circonvoisins, se réfugièrent dans les petites Isles de Rialto, de Malamocco, & autres; & que s'étant fixés dans celles qui étoient

» contigues à Rialto, ils formèrent peu-à-peu la fameuse Ville, qu'on nomme aujourd'hui Venise. Ce pendant, continue M. Muratori, Castiodore qui fleurissoit sur la fin du siècle suivant, écrivant aux Frères des Plages Maritimes, & parlant des peuples qui habitoient pour lors ces petites Isles, ne dit autre chose, sinon qu'ils vivoient uniquement de poisson, & que tout leur commerce consistoit dans la fabrication & dans la vente du sel.

Castiodore comme on le sçait, étoit Chancelier du Roy Théodoric, Prince célèbre, & surtout respectable par la sagesse & par l'équité de son Gouvernement. Nous en rapporterons ce trait d'après notre Annaliste. Étant obligé pour la sûreté des Etats qu'il possédoit dans les Gaules, de faire venir un corps considérable de Gépides, il prit toutes les précautions possibles, pour qu'ils ne fissent aucun tort aux peuples de la Ligurie, & aux autres par les terres desquels ils devoient passer; pour leur ôter même tout prétexte de les vexer, il fit payer à chaque Soldat par semaine trois sous d'or, valant à peu près chacun notre écu d'or; *grosse somme*, dit M. Muratori, en comparaison de la *miserable paye* qu'on donne aujourd'hui à nos Soldats.

Il croit que ce qui avoit déterminé Théodoric à prendre de pareilles mesures, étoit la crainte qu'il avoit de l'humeur guerrière du grand Clovis, dont les Etats

confinoient avec ceux des Vith-goths. » Mais pour le bonheur de  
 » ce Prince, dit M. Muratori, Clo-  
 » vis mourut à Paris le 17 Novem-  
 » bre 511, âgé comme on le croit  
 » de 45 ans, après trente ans de  
 » règne. Prince, continue-t'il, glo-  
 » rieux dans l'Histoire Ecclésiasti-  
 » que, parce qu'il fut le premier,  
 » qui embrassa la Sainte Religion  
 » de Jesus-Christ, & qui la ré-  
 » pandit dans la Nation, où de-  
 » puis elle s'est toujours mainte-  
 » nue, ce qui a mérité à leurs Rois  
 » le titre de Très-Christiens Prin-  
 » ce pareillement glorieux dans  
 » l'Histoire du siècle, parce qu'il  
 » a été grand Conquérant, & le  
 » premier Fondateur de l'illustre  
 » Monarchie Française, qui est au-  
 » jourd'hui plus florissante que ja-  
 » mais. Mais Prince, qui auroit  
 » acquis une gloire plus pure &  
 » plus grande, s'il avoit joint à ces  
 » belles qualités moins d'ambition,  
 » ou si l'on veut, moins d'ardeur  
 » pour étendre sa puissance à force  
 » de crimes & de cruautés.

Comme les Successeurs de Clo-  
 vis jouèrent dans la suite un très-  
 grand rôle dans l'Europe, & qu'ils  
 eurent part à tous les événemens  
 qui y arrivèrent de leur temps,  
 M. Muratori a souvent occasion de  
 parler de nos Rois; mais il le fait  
 en peu de mots, & seulement au-  
 tant que l'Histoire d'Italie le de-  
 mande. Il en est de même des  
 Rois de Bourgogne, dont les Etats  
 étoient trop étendus & trop voi-  
 sins de ceux que les Goths, & en-  
 suite les Lombards, possédoient

au-delà des Monts, pour n'avoir  
 pas de fréquens démêlés avec eux,  
 & pour n'être pas par cette raison  
 fort recherchés par les Empereurs  
 Grecs leurs ennemis naturels.

Mais M. Muratori avoue, que  
 comme on n'a que deux Auteurs,  
 qui traitent des affaires d'Italie, à  
 sçavoir Procope, & le Continua-  
 teur de Marcellin qui est aussi ferré  
 que le premier est distis, il n'est  
 pas aisé de suivre l'ordre des faits,  
 & encore moins de les placer sous  
 les années où ils ont dû arriver,  
 surtout depuis que l'Empereur Ju-  
 stinien jaloux de réunir en sa per-  
 sonne tout ce qui pouvoit lui don-  
 ner plus d'autorité, eut aboli le  
 Consulat. On ne peut, selon lui  
 par exemple, fixer au juste le  
 temps de la plupart des événemens  
 qui furent la suite de l'irruption  
 de Totila en Italie, entr'autres la  
 ruine de Naples, & la prise de  
 Rome par l'armée de ce Barbare.  
 Procope se servant de cette formu-  
 le, la première, la deuxième, la  
 troisième année de la guerre Go-  
 thique, a laissé une vaste matière  
 aux Sçavans Chronologistes, pour  
 disputer à quelle année de l'Ere  
 Chrétienne on doit rapporter des  
 faits, dont le temps n'est désigné  
 que d'une manière si vague. Tout  
 ce qu'on peut faire au milieu de  
 cette obscurité est, dit M. Mura-  
 tori, de marcher le mieux qu'on  
 peut. *Pero in mezzo a questo buio*  
*convien camminare il meglio che si*  
*puo.*

On sçait du moins que l'entrée  
 de Totila en Italie, ne peut tour

au plus avoir précédé que d'une année l'arrivée de la puissante armée que Justinien y fit passer sous la conduite du fameux Belisaire. Ce général reprit la Ville de Rome malgré tous les efforts que le Roy des Goths fit pour la conserver. Notre Annaliste observe que Totila n'ayant pas eu le temps d'en faire relever les brèches, il y fit mettre pour arrêter l'Ennemi, de ces machines qui depuis ont été appelées *Chevaux de Frise* : invention, dit-il, qu'on a cru de ces derniers temps, mais qui étoit en usage chez les anciens, & telle à peu près qu'elle l'est aujourd'hui parmi nous; mais il ne cite point la des- sus ses garands.

Pour faire connoître le goût de M. Muratori, qui vise quelquefois comme nous en avons déjà averti, au plaisant, & même au bouffon; nous croyons devoir rapporter un petit fait qu'il conte fort sérieusement, & sans que rien de ce qui le précède ou de ce qui le suit, puisse en faire sentir la nécessité ou même l'à propos. » Nous trouvons, » dit-il, dans Théophane, que la » première année de l'Empereur » Justinien, il arriva d'Italie à C. » P. un Charlatan qui menoit avec » lui un chien aveugle jaune, qui » faisoit des choses merveilleuses. » Au milieu de la place publique » & d'un grand concours de Peuple, cet homme cachoit sous terre des anneaux d'or, d'argent & de fer qu'il empruntoit des Affistans; il ordonnoit ensuite à son » chien de chercher ces anneaux,

» & le chien sans se tromper ren- » doit à chacun le sien. Lorsqu'on » demandoit encore à cet animal » de quel Empereur étoient dis- » rentes monnoyes qu'on lui pré- » sentoit, il les distinguoit. De » plus étant interrogé, quelles fem- » mes étoient enceintes, quels » hommes étoient *puttaniéri*, *adul- » teri*, *avari*, *ô liberali*, il les dé- » signoit sans s'y tromper. « On crut, dit-il, gravement en finissant ce récit, que c'étoit un Négromant. On demandera peut-être lequel des deux passa pour Négromant, si c'étoit le Charlatan ou le chien; mais c'est ce que le tour de la phrase de notre Auteur laisse indéci- »

« Ce qu'il rapporte sous l'année 551 de la manière dont l'art d'élever des Vers à Soye, & de la travailler, fut apportée des Indes par des Moines à Constantinople sous l'Empire de Justinien, & de-là se répandit peu à-peu dans toute l'Europe, paroîtra sans doute plus curieux, quoique peu approfondi & peu circonstancié.

En parlant de la ruine de la domination des Goths en Italie qu'il place l'an 555, il fait ainsi l'apologie du caractère & du goût de ces peuples. Au seul nom des Goths le Peuple, dit-il, & même les demi-Sçavans, *froncent le sourcil*, » comme si on leur parloit de » barbares inhumains, & totale- » ment privés de loix & de goût. » Ainsi appelle-t-on Gothique l'Ar- » chitecture de ces anciennes fabri- » ques qui déplaisent aux Connois- » seurs,



„seurs , & donne-t'on encore le  
 „ nom de Gothique à ces caracté-  
 „ res grossiers de plusieurs Livres  
 „ imprimés sur la fin du quinzième  
 „ siècle, ou sur le commencement  
 „ du suivant. Mais tous ces juge-  
 „ mens sont fils de l'ignorance.  
 „ Theodoric & Torila, continue-  
 „ t'il, tous deux Rois de cette Na-  
 „ tion, eurent à la vérité plusieurs  
 „ défauts, mais ils se distinguèrent  
 „ par un si grand amour de la ju-  
 „ stice & de la tempérance, par  
 „ une attention si marquée à bien  
 „ choisir ceux à qui ils confioient  
 „ leur autorité, & par une si grande  
 „ fidélité à garder leurs paroles &  
 „ leurs traités, outre plusieurs au-  
 „ tres vertus, que pour ce qui re-  
 „ garde l'art de bien gouverner,  
 „ ils pourroient encore aujour-  
 „ d'hui servir de modèle. Il suffit  
 „ pour s'en convaincre de lire les  
 „ Lettres de Cassiodore, & l'Hi-  
 „ stoire même de Procope, tout  
 „ ennemi qu'il étoit de cette Na-  
 „ tion. Ils ne changèrent rien aux  
 „ Loix, aux Magistrats, ni aux  
 „ Coutumes des Romains, & c'est  
 „ un préjugé de l'enfance *una fan-  
 „ ciullagine*, que ce qu'on s'imagi-  
 „ ne ordinairement de leur mau-  
 „ vais goût. « Il n'en dit pas da-  
 „ vantage sur ce sujet, & par consé-  
 „ quent, on peut dire qu'il justifie  
 „ beaucoup mieux ces Peuples sur  
 „ la barbarie des mœurs, que sur la  
 „ barbarie du goût qu'on leur a tant  
 „ reprochée.

Les Schismes fréquens causés par  
 les différens prétendans à la Papau-  
*Décembre, Vol. I.*

té, ayant, selon M. Muratori, en-  
 gagé les Rois Goths à ne point per-  
 mettre qu'aucun Souverain Pon-  
 tife fut consacré sans leur consente-  
 ment : cet abus, car ce sont ses  
 termes, fut encore continué par  
 Justinien & par ses Successeurs.

Nous apprenons par un ancien  
 Journal des Papes, publié par le  
 P. Garnier Jésuite, qu'après leur  
 mort & un jeune de trois jours,  
 le Clergé, le Sénat Romain, les  
 Nobles, les Soldats & le Peuple  
 se rassembloient & procédoient à  
 l'élection de leur Successeur; que  
 l'élection faite, on l'envoyoit à  
 C. P. pour en obtenir la confirma-  
 tion de l'Empereur & qu'on atten-  
 doit qu'on l'eût reçue, pour con-  
 sacrer celui qui avoit été élu. La  
 même chose se pratiquoit dans les  
 élections des Evêques qui dépen-  
 doient de l'Empire d'Orient. Ba-  
 ronius trompé par un Commen-  
 taire sur les Pseaumes Pénitentiels  
 qu'il croyoit de S. Grégoire, a  
 écrit que ce Grand Pape regar-  
 doit comme une hérésie, l'opinion  
 qui attribuoit aux Empereurs le  
 droit de confirmer l'élection des  
 Papes, & que non content de l'ap-  
 peler un *Sacrilège tyrannique*, il  
 alloit jusqu'à comparer l'Empereur  
 Maurice qui avoit usé de ce droit,  
 aux Nérons & aux Dioclétiens;  
 „ mais de pareilles expressions  
 „ étoient fort éloignées de la dou-  
 „ ceur du caractère de ce S. Pape,  
 „ & de l'esprit qui régnoit dans  
 „ ces temps-là. En effet on a re-  
 „ connu depuis que cet ouvrage est

» de Grégoire VII. à qui, dit M.  
» Muratori, un pareil langage  
» convient certainement.

Nous renvoyons à notre Anna-  
liste pour ce qui regarde la nou-  
velle révolution causée en Italie par  
l'entrée des Lombards. Une année  
auparavant, c'est-à-dire, l'an 567,  
selon le rapport de S. Grégoire,  
qui en cite pour témoin ses pro-  
pres yeux, » on vit en l'air du cô-  
» té du Septentrion des figures en  
» feu représentant des troupes  
» d'hommes armés, ce qui fut re-  
» gardé comme le prélude des  
» effroyables calamités qui désolé-  
» rent bientôt l'Italie; je ne fais  
» ici que le personnage d'Histo-  
» rien, dit M. Muratori, laissant à  
» chacun la liberté de regarder  
» comme des imaginations, & non  
» comme des chifres de l'avenir,  
» ces signes, ou si l'on veut, ces  
» effets naturels de l'air. « *Lascian-  
do la libertà ad ognuno di credere  
immaginazioni, e non cifre dell' au-*

*venire quei segni, o sia quegli effetti  
naturali dell'aria.* Notre Auteur  
n'en dit pas davantage, & n'a point  
recours à l'Aurore Boréale pour ex-  
pliquer ce phénomène.

Du reste comme Paul Diacre  
est le seul Auteur de ces temps-là  
qui nous ait conservé quelque chose  
de l'établissement des Lombards  
en Italie, & qu'il ne distingue point  
les années où sont arrivés les évé-  
nemens qu'il en rapporte, notre  
Annaliste avoue que c'est un labi-  
rinthe obscur, où l'on est obligé  
de *marcher à tâtons*, & où faute du  
certain, on est presque toujours  
obligé de se contenter du probable.  
Mais dans ces sortes de matières,  
lors même qu'on ne peut pas ré-  
foudre les difficultés, c'est faire  
beaucoup que de les bien exposer.  
Et c'est, selon nous, ce qu'il fait  
presque toujours très-clairement.  
Nous donnerons l'extrait du qua-  
trième tome dans le Journal sui-  
vant.

CONNOISSANCE DES BEAUTES ET DES DEFAUTS  
de la Poésie & de l'Eloquence dans la Langue Françoisse, à l'usage  
des jeunes gens, & surtout des Etrangers, avec des exemples par or-  
dre alphabétique. Par M. D\*\*\*. A Londres, 1750. in-12. pp. 251.

L'AUTEUR, quoiqu'il en dise,  
semble moins avoir eu pour  
but d'imposer le bon goût aux  
Etrangers, & de leur faire lire avec  
fruit nos meilleurs Ecrivains, que  
de louer aux dépens de ceux-ci  
M. de Voltaire. Non-content de  
vouloir établir la réputation de  
ce Poète sur les ruines de celle des

Corneille, des Racine, des la Fon-  
taine, des Rousseau, des Fonte-  
nelle, des Bossuet, & des Fene-  
lons, il s'efforce encore d'attacher  
à son char le Prince des Poètes  
Grecs, & celui des Poètes Latins.

Si nous voulons l'en croire, il y  
a plus de comparaisons dans la  
Henriade, que dans l'Illiade, quoi-

qu'il n'y ait qu'à ouvrir ce dernier Poëme, pour y trouver, presque à chaque page, une multitude de comparaisons aussi sublimes que naturelles, relevées par la magnificence des expressions, & par tout le feu de la Poësie, & de l'imagination la plus seconde. La description des Enfers par M. de Voltaire, lui paroît préférable à celle de Virgile, qui a enlevé l'admiration de dix-huit siècles; il est choqué de voir que Virgile place dans les Enfers les remords vengeurs avec la crainte, la faim, & la pauvreté; sous prétexte que la pauvreté conduit moins que les richesses à cette horrible demeure. Mais qui lui a dit que Virgile a prétendu que la pauvreté mène aux Enfers? S'il l'y met, avec la faim, n'est-ce pas plutôt comme un supplice dont les coupables sont punis? *Et malefuada fames, & turpis egestas*. Il auroit pu y joindre la soif, qui, dans le système de la Théologie Payenne, fait le tourment de Tantale.

*Tantalus à labris sitiens fugientia capta  
Flumina.*

Si l'on veut tirer une instruction du récit de Virgile, qui nous empêchera de croire que ceux qui ont fait un mauvais usage des richesses, & qui se sont plongés dans la débauche, souffrent dans les Enfers la pauvreté, la faim, & la soif? En vain diroit-on que les morts font exempts de la sensation de la faim & de la soif, puisque la Théologie Payenne atteste le contraire,

Les Payens n'avoient que des idées très-obscurées sur l'état de l'ame humaine après la dissolution du corps. C'est à la Religion Chrétienne, que nous sommes redevables des lumières qui nous éclairent sur ce sujet, & sur plusieurs autres aussi importants; tels que la nature de la récompense des bons, & de la punition des méchants. Nous n'avons aucun dessein de rabaisser le mérite de M. de Voltaire; mais nous sommes persuadés que sa modestie sera blessée de la préférence que notre Auteur lui donne ici sur Virgile. La description de l'Enfer de ce dernier, est un chef-d'œuvre que tous les Poëtes qui sont venus après lui, n'ont jamais pu égaler, bien loin de le surpasser.

Si notre Auteur avoit lu avec attention Homère & Virgile, nous doutons qu'il eût osé leur préférer quelque autre Ecrivain. Il auroit du moins redouté cette censure de Quintilien: *Modeste tamen & circumspecte de turis viris judicandum est*, &c. Nous allons plus loin, & nous croyons qu'il n'a pas lu avec soin les Odes de Rousseau, (car nous ne l'accusons pas de mauvaise foi) quand il ne trouve que trois comparaisons dans ses Odes. Nous y en avons remarqué un beaucoup plus grand nombre qui l'emportent sur les trois citées par notre Auteur, que nous renvoyons au second Livre, Ode I. au troisième, Ode I. qui commence par deux comparaisons; Odes IV. V. VII. VIII. IX. & au

quatrième Livre, Ode I. V. VIII. &c. Nous ne parlons pas du premier Livre qui contient les Odes sacrées, parce que la plupart des comparaisons qui s'y trouvent, sont tirées des Pseaumes, dont ces Odes sont imitées.

Nous ne quitterons pas le Chapitre des comparaisons, sans citer ces paroles de notre Auteur : „ Un vice impardonnable dans les comparaisons, & toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. „ Il n'y a pas long-tems que j'en tendis à un Opera nouveau un morceau qui me parut surprenant,

Comme un Zéphir qui caresse  
Une fleur, sans s'arrêter,  
Une volage maîtresse  
S'empresse de nous quitter.

„ Assurément des caresses constantes, & sans s'arrêter, faites à la même fleur, soit le symbole de la fidélité, & ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'Auteur a été emporté par l'idée du Zéphir qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances; mais il se peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentimens les plus fidèles; & à la honte de notre siècle, ces absurdités passent à la faveur de la Musique, «

Le Zéphir, qui fait des caresses à une fleur, *sans s'arrêter*, c'est-à-dire, *en passant*, ne lui fait pas des caresses constantes, & nous avions que nous avons de la peine à com-

prendre le raisonnement de l'Auteur.

Il ne nous paroît pas plus heureux dans la critique qu'il fait de ces vers de la Tragédie d'Electre par M. de Crebillon, où Arcas dit à cette Princesse :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,

Flatez plutôt d'Itis l'audacieuse flamme;  
Faites que votre hymen se diffère d'un jour:

Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

„ Ne pourroit-on pas, dit notre Auteur, flater la passion d'Itis en montrant du trouble? Ce n'est même qu'en montrant son trouble, qu'une fille peut flater la passion de son amant. Il falloit dire : *loin de faire voir vos terreurs, flatez Itis*, &c.

Il est clair que le Poète a voulu dire : *loin de faire éclater le trouble dont votre ame est agitée*; ce qui fait un très-bon sens. Electre attendoit impatiemment le retour de son frere Oreste, qui devoit venger sur Egypte la mort d'Agamemnon, leur pere. En découvrant son trouble, elle pouvoit faire connoître le dessein où elle étoit de punir l'auteur de cet assassinat, & risquoit de se trahir & de perdre sa vengeance.

Notre Auteur, après avoir dit un peu de bien, & beaucoup de mal des Dialogues des morts de M. de Fontenelle, dans le Chapitre des *Dialogues en prose*, pré-

tend » qu'il est honteux pour la  
 » Nation, que ce Livre *rempli d'un*  
 » *faux continuel*, ait séduit si long-  
 » tems ». Et trois pages après il  
 ajoute que » des pensées si pué-  
 » riles, & si propres à révolter  
 » tous les esprits sensés, n'ont pu  
 » cependant empêcher le succès de  
 » ce Livre, parce que les pensées  
 » fines & *vraies y sont en grand*  
 » *nombre.* » Il nous semble que  
 quand on censure avec tant d'ai-  
 greur, il faudroit du moins éviter  
 les contradictions.

M. de Voltaire, qui seul de tant  
 d'Ecrivains, trouve grace devant  
 notre Auteur, n'auroit-il pas pu  
 aussi être l'objet de la censure?  
 Encore une fois, nous n'avons pas  
 dessein de rabaisser ses talens;  
 mais qu'il nous soit permis d'ob-  
 server que quelques-uns de ses  
 vers cités dans le Livre, dont nous  
 rendons compte au Public, ne sont  
 pas tout-à-fait hors d'atteinte de  
 la critique.

Il aimoit, non en Roi, non en maître  
 fèvre,

Qui permet qu'on aspire à l'honneur  
 de lui plaire,

Et de qui le cœur dur & l'inflexible  
 orgueil

Croit le sang d'un sujet trop payé d'un  
 coup d'œil.

Henri de l'amitié sentit les nobles  
 flammes;

Amitié, *don du Ciel*, plaisir des gran-  
 des ames;

Amitié que les Rois *ces illustres ingrats*,  
 Sont assez malheureux pour ne connoî-  
 tre pas.

Les Rois doivent à leurs sujets des  
 sentimens de bonté & d'humanité;  
 mais nous ne savons s'ils leur doi-  
 vent de l'amitié. D'ailleurs, il y  
 en a qui en ont honoré quelques-  
 uns de leurs sujets qui se sont dis-  
 tingués par leurs services, & par un  
 vif attachement à leur personne.

Nous rapporterons quelques au-  
 tres vers de M. de Voltaire, cités  
 par l'Auteur, ne fût-ce que pour  
 en faire remarquer la beauté à nos  
 Lecteurs.

Pour les cœurs corrompus l'Amitié  
 n'est point faite,

O tranquille Amirié! Félicité parfaite!

Seul mouvement de l'ame où l'excès  
 soit permis,

Corrige les défauts qu'en moi *le Ciel*  
*a mis;*

Compagne de mes pas, dans toutes  
 mes demeures,

Et dans tous les états, & dans toutes  
 les heures.

Sans toi tout l'homme est seul; il peut  
 par ton appui

Multiplier son être, & vivre dans au-  
 trui,

Amitié, *don du Ciel*, & passion du Sage,

Amitié, que ton nom couronne cet  
 ouvrage;

Qu'il préside à ces vers, comme il règne  
 en mon cœur...

Loin de nous à jamais ces mortels en-  
durcis,

Indignes du beau nom, du sacré nom  
d'*Amis*,

Ou toujours remplis d'eux, ou toujours  
hors d'eux-même ;

Au monde, à l'inconstance ardents à se  
livrer.

Malheureux, dont le cœur ne sçait pas  
comme on aime,

Et qui n'ont pas connu la douceur de  
pleurer.

Nous tirons ces vers du premier  
Chapitre, où notre Auteur est sur-  
pris, qu'à l'exception de la Fon-  
taine, nous ayons peu de Poëtes  
& d'Ecrivains qui ayent dit en fa-  
veur de l'Amitié des choses qui mé-  
ritent d'être retenues. Il cite Ma-  
dame la Marquise de Lambert ;  
mais il auroit pu lui associer M. de  
Sacy, de l'Académie Française,  
Auteur du *Traité de l'Amitié*, dé-  
dié à cette Dame, où on lit de  
très-belles choses sur cette matière,  
tirées des Anciens & des Modernes ;  
pour ne point parler de l'Abbé de  
Villiers, qui a composé un Poëme  
sur l'Amitié, où l'on trouve des  
morceaux qui font voir, que la  
Fontaine n'est pas le seul Poëte du  
dernier siècle qui ait traité élégam-  
ment cette passion, le charme, &  
quelquefois le malheur des vers  
bien faits.

Nos Poëtes Tragiques, suivant  
l'Auteur, ne sont pas plus fertiles  
en *Descriptions d'Armées* qui mé-  
ritent notre attention. Il loue celle

qui se trouve dans le *Cid* de Cor-  
neille, & à laquelle il oppose celle-  
ci de la *Henriade*.

Les deux camps ennemis arrivent dans  
ces lieux,

La *défolation* par tout marche avant eux.  
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allar-  
mèrent,

Les Bergers pleins d'effroi dans les bois  
se cachèrent,

Et leurs tristes moitiés, compagnes de  
leurs pas,

Emportent leurs enfans, gémissans dans  
leurs bras ;

Habitans malheureux de ces bords pleins  
de charmes,

Du moins à votre Roi n'imputez point  
vos larmes.

S'il cherche les combats, c'est pour don-  
ner la paix ;

Peuples, sa main sur vous répandra ses  
bienfaits.

Il veut finir vos maux, il vous plaint, il  
vous aime,

Et dans ce jour affreux il combat pour  
vous-même.

Les momens lui sont chers, il court dans  
tous les rangs,

Sur un coursier fougueux, plus léger  
que les vents,

Qui, fier de son fardeau, du pied frap-  
pant la terre,

Appelle les dangers, & respire la  
guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces  
*guerriers,*

Compagnons de sa gloire, & ceints de  
ses lauriers,

D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit  
*porté les armes,*

Biron dont le seul nom répandoit les  
allarmes,

Et son fils, jeune encore, ardent, im-  
pétueux,

*Qui depuis...* mais alors il étoit ver-  
tueux;

Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du  
crime,

Que la Ligue déteste, & que la Ligue  
estime;

Turenne, *qui depuis de la jeune Bouillon*  
*Méritoit dans Sedan la puissance & le nom.*

Nous ne rapportons pas toute  
cette Description qui est fort belle,  
parce qu'elle grossiroit trop cet  
Extrait.

Nous pensons avec Despreaux,  
qu'il y a peu de Langues aussi su-  
jettes aux équivoques, que la nô-  
tre. Il est surtout extrêmement dif-  
ficile de les éviter dans la Poësie.  
Nous citons pour exemple ces  
vers de M. de Voltaire, rapportés  
dans le Chapitre des Comparai-  
sons. Il s'agit des gens de Lettres  
qui se déchirent mutuellement par  
leurs satyres, & de ceux, qui, plus  
dignes de ce nom, ne sont occu-  
pés que du progrès des Arts; qui  
aiment jusqu'à leurs rivaux, & qui  
les encouragent.

C'est ainsi que la terre avec plaisir ras-  
semble

Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent  
ensemble.

Un suc toujours égal est préparé pour  
*eux.*

Leur pied touche aux enfers, leur ame  
est dans les *cieux,*

Leur tronc inébranlable, & leur pom-  
peuse tête

*Résiste,* en se touchant, aux coups de  
la tempête.

Ils vivent l'un par l'autre, ils triom-  
phent du *temps,*

*Tandis* que sous leur ombre on voit de  
vils serpens,

Se livrer en sifflant des guerres intesti-  
*nes,*

Et de leur sang impur arroier leurs ra-  
cines.

Dans le Chapitre du Langage,  
l'Auteur examine les fautes contre  
la Grammaire, où sont tombés Mo-  
lière dans la Comédie du *Mis-  
antrope,* & le grand Corneille dans la  
Tragédie de *Pompée*, presque tout  
ce qu'il dit sur ce sujet, nous paroît  
fort juste. Il censure avec raison  
ce vers de Corneille:

Vous êtes satisfaite, & je ne *la* suis pas.

» Il faut, dit-il, *je ne le suis pas,*  
» parce que ce *le* est neutre & in-  
» déclinable. Si on demandoit à  
» des Dames: *Êtes-vous satisfaites?*  
» Elles répondroient: *Nous le som-*  
» *mes,* & non pas, *nous les sommes*

„Ainsi une femme doit dire : Je le  
suis, & non je la suis.“

Il est vrai que *le* est neutre & indéclinable, quand il se rapporte à quelque chose d'indéterminé; mais l'Auteur auroit pu ajouter que quand il tombe sur quelque objet fixe & déterminé, il n'est ni neutre ni indéclinable. Nous donnerons des exemples des uns & des autres. Si on demande à une Princesse : *Etes-vous Reine?* Elle répondra : *Non je ne le suis pas.* Mais si on lui demande : *Etes-vous la Reine?* Elle répondra : *Non, je ne la suis pas.* *Etes-vous les Dames qui vinrent hier?* *Non, nous ne les sommes*

*pas. Sont-ce la vos Bois?* *Non, ce ne les sont pas,* &c.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce Livre, qui ne nous paroît pas un modèle propre à être proposé aux jeunes gens & aux Etrangers. Quand on veut s'ériger en Législateur, & donner les rangs sur le Parnasse, il faut avoir plus d'autorité que n'en a notre Auteur, & surtout allier le jugement & l'impartialité avec la modestie. Qualités, que rien ne peut remplacer, & sans lesquelles il est impossible de plaire au Public, qui veut être respecté.

S. R. E. EMINENTISSIMI CARDINALIS QUERINI

Epistola duæ. C'EST-A-DIRE : Deux Lettres de M. l'Eminentissime Cardinal Querini, imprimées à Brescia.

**M**ONSIEUR le Cardinal Querini a fait encore imprimer deux nouvelles Lettres. La première est datée du 23 Novembre 1748. Elle est adressée à notre S. Pere le Pape, & contient un détail aussi curieux qu'édifiant du voyage que cette Eminence a fait pendant l'Automne de 1748. dans une partie de la Bavière.

M. le Cardinal Querini y rappelle d'abord en peu de mots le sujet des autres Lettres qu'il a publiées & par lesquelles il a cru devoir apprendre au Public tout ce qu'il a déjà fait pour l'avantage de l'Eglise & des Lettres dans les autres voyages qu'il entreprend depuis quelque temps hors de l'Italie, pendant les trois mois de va-

cance, que le Concile de Trente accorde aux Evêques.

Venant ensuite à son dernier voyage, il indique les différens lieux où il a séjourné, parle avec reconnoissance des marques singulieres d'estime qu'on lui a données par tout sur sa route, & rend un témoignage très-honorable à la piété aussi bien qu'à la science de douze Monasteres de son Ordre, qu'il a visités. Mais il s'étend principalement sur le bon accueil que les Protestans lui ont fait; sur les applaudissemens qu'ils donnent à ses Ouvrages, & sur les honneurs qu'ils lui ont rendu dans plusieurs de leurs Universités, dont entre autres celle de Berlin l'a adopté parmi ses Membres. Il se flatte d'en avoir



avoir fait revenir plusieurs tant par ses discours que par ses écrits, des préventions qu'ils avoient contre l'Eglise Romaine, & prétend que si elle veut seconder les heureuses dispositions où il les a trouvés, & même où il les a mis, il y a tout lieu d'espérer, qu'ils renonceront à leurs erreurs. Il exhorte le Pape d'une manière très-vive & très-pressante à entreprendre une si bonne œuvre.

Au reste les grands succès qu'il témoigne avoir eu avec les Protestans d'Allemagne, doivent paroître d'autant moins surprenans, comme M. le Cardinal Querini nous le dit lui-même en propres termes, „ que sa manière simple „ de vivre & de converser, la mo- „ dicité de son équipage, très-op- „ posée à la magnificence & à l'é- „ clat qui accompagne les Grands „ du siècle, son application con- „ tinuelle à cultiver les Lettres fa- „ crées aussi bien que tout ce qui „ est du ressort de la Littérature, „ étoient très-propres à persuader „ aux Protestans, que c'est très- „ fausement, qu'ils accusent l'Or- „ dre le plus considérable de l'Egli- „ se Romaine, de vivre dans le „ luxe & dans l'oisiveté.

L'autre Lettre est encore adressée au Pape & datée aussi de Bresse du 8 Janvier 1749. C'est une réponse à une Lettre que Sa Sainteté lui avoit écrite, & par laquelle elle lui signifioit entr'autres choses de remettre vers le temps du Jubilé de l'année prochaine, le voyage qu'il vouloit faire à Rome

*Décembre, Vol. I.*

après l'Epiphanie. Mais bien loin de le différer jusqu'à ce temps-là, M. le Cardinal Querini déclare nettement au Pape, que sa Lettre même lui a fait prendre la résolution de hâter son voyage. Il lui apprend ensuite les raisons d'une conduite dont il prévoit que Sa Sainteté sera très-surprise, *res tam mira.*

Ces raisons roulent sur ce que le Pape lui écrit, que son Eminence seroit obligée alors d'imiter le Cardinal Augustin Valérius, qui a donné l'Histoire du Jubilé de 1600 sous Clément VIII. Or comme on verra par la lecture de cette Lettre, que notre Eminentissime Auteur a beaucoup de rapport avec le Cardinal Valérius, non seulement parce qu'il est de la même Patrie, & de même âge, mais par l'attachement qu'il a pour les Lettres, par le grand nombre d'écrits en tout genre qu'il a publiés, par le zèle dont il brûle pour le maintien de la discipline Ecclésiastique & pour l'ornement des Temples du Seigneur, qualités par lesquelles le Cardinal Valérius s'est rendu très-recommandable, M. le Cardinal Querini pour approcher de plus en plus d'un si beau modèle, se propose d'embellir magnifiquement quatre Eglises de la Ville de Rome dont il se trouve chargé, & auxquelles il a déjà, dit-il, dépensé des sommes très-considérables.

Une pareille entreprise rend donc sa présence à Rome absolument nécessaire; il espère d'ailleurs qu'elle

M m m m m

animera les Eminentissimes Confrères à frapper par la décoration des Autels, les yeux des Etrangers que l'auguste cérémonie du Jubilé attirera dans la Ville Sainte. Pour augmenter dans eux cette ardeur il donne ici, d'après le Cardinal Valérius, une longue Liste des Eglises ou des Chapelles, que les Cardinaux qui vivoient dans le temps du Jubilé de Clément VIII. firent bâtir ou réparer à cette occasion. Il y joint une autre Liste de leurs ouvrages, & promet dans l'Histoire du Jubilé de notre Saint Pere qu'il a résolu d'écrire, de faire une mention exacte de tout ce que la magnificence & l'érudition des Cardinaux qui vivent aujour-

d'hui, leur a fait ou leur fera faire, à l'exemple des Cardinaux du temps de Clément VIII.

Il finit cette Lettre en donnant au Pape les justes louanges qu'il mérite, tant par les sçavans écrits qu'il a mis au jour, que par la libéralité avec laquelle il a fait orner plusieurs Eglises de Boulogne & de Rome.

Il est bien triste que M. le Cardinal Querini nous apprenne par un poscrit, que les neiges ont rompu son voyage, & qu'elles l'obligent de remettre à un temps plus convenable & plus commode, l'exécution des projets dont il fait dans toute sa Lettre une si magnifique exposition.

## NOUVELLES LITTERAIRES.

## R U S S I E

## P E T E R S B O U R G.

**C**HRISTIANI *Crusii* Prof. Publ. Ord. antiquit. & hist. liter. *Commentarius de originibus pecunia, à pecore ante nummum signatum.* Accedit ejusdem oratio, habita in conventu Academico, cum auspiciaretur munus Professoris. Petropoli, 1748. in-4°. L'origine & les premiers progrès du Commerce, ne font pas moins l'objet de ce Livre, que l'origine de la Monnoye marquée. Au commencement toutes les richesses consistoient en troupeaux; & le commerce, ainsi que le paiement des récompenses ou des amendes se faisoient par

la tradition des choses mêmes. Et s'il ne s'agissoit que de paiement ou de commerce de choses viles, l'un & l'autre se faisoient par le moyen des peaux de bêtes. C'est de là qu'est venu le mot de *pecunia*, qui a passé aux monnoyes marquées d'or, d'argent, de cuivre, & de toute autre matière. Tel est en peu de mots le sujet de la Dissertation dont nous avons donné le titre, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition.

## A L L E M A G N E.

## D E H A M B O U R G.

On a publié ici depuis peu le premier volume de la belle édition

de Dion Cassius. Lettre qu'il porte  
fust pour en donner l'idée. *Cassii  
Dionis Cocceiani historia Romana  
quæ supersunt*. Volumen quod com-  
plectitur fragmenta Librorum 1-  
xxxv. cum annotationibus Joh.  
Alb. Fabricii, ac paucis aliorum.  
Græca ex codicibus Mss. & frag-  
mentis supplēvit, emendavit, La-  
tinam Versionem Xylandro-Leun-  
clavianam limavit, varias lectiones,  
notas Doctorum & suas cum ap-  
paratu & indicibus adjecit Her-  
mannus Samuel Reimar. Opus  
Rev°. ac Em°. Angelo - Mariæ  
Cardinali Quirino, Brix. Episc. &  
Biblioth. Vaticano ob summam il-  
lud merita inscriptum 1750 in-  
fol. maj.

## DE LEIPSICK.

*Caroli Christiani Woog. A. M. &  
Antiquit. Eccles. in Academia Lip-  
sensi Prof. Publ. extraordinarii de  
Presbyterorum & Diaconorum A-  
chaïæ Epistola de martyrio beati An-  
dræ Apostoli adversus Tillemontium  
Dissertatio*. Lipsiæ litteris Cruci-  
gerianis 1749 in-8°. L'objet de  
cette Dissertation est la Lettre des  
Prêtres & des Diacres d'Achaïe  
touchant le martyre de l'Apôtre  
S. André. Cette Lettre est rejetée  
comme un Ouvrage supposé par  
quelques Auteurs, en particulier  
par M. de Tillemont: d'autres la  
reçoivent comme vraie, & comme  
un fidèle récit du martyre de S. An-  
dré, écrit dans les tems apostoli-  
ques, peu après le milieu du pre-  
mier siècle. M. Woog après avoir

discuté les raisons pour & contre,  
soutient qu'elle est authentique,  
non *hæreticus*. Il en fixe l'é-  
poque vers l'an 67 de Jésus-Christ.

Le même Auteur en donnant  
au Public la Dissertation dont on  
vient de parler, avoit promis de  
donner pareillement en Grec la  
Lettre même qui n'avoit pas en-  
core paru dans cette langue. Il a  
tenu sa parole, elle vient d'être im-  
primée sous ce titre: *Presbytero-  
rum & Diaconorum Achaïæ de Mar-  
tyris sancti Andræ Apostoli Epistola  
Encyclica, Græcè nunc primum ex  
codice Bibliothecæ Bodleianæ edita,  
latine versa, notisque & dissertatio-  
nibus illustrata, studio & cura Caroli  
Christiani Woog. A. M. &c.* sum-  
ptibus hæredum Lanckisianorum.  
1750. in-8°. Cette Lettre est  
précédée d'une Préface & de trois  
Dissertations fort étendues. L'Au-  
teur rapporte dans sa Préface  
qu'en visitant les manuscrits de la  
Bibliothèque Bodleiane d'Oxford,  
il tomba par hasard sur le manus-  
crit qui contient la Lettre grecque  
dont nous parlons; il la transcrivit  
avec soin. Viennent ensuite les trois  
Dissertations dont la première con-  
tient 1°. l'histoire de S. André tirée  
de l'Ecriture & des Auteurs Eccle-  
siastiques; 2°. le récit des Confrat-  
ernités & des Ordres institués en  
l'honneur de cet Apôtre; 3°. un  
examen critique des divers Livres  
attribués à S. André. La seconde  
roule sur le martyre de l'Apôtre,  
la flagellation qu'on lui fit souffrir,  
la croix à laquelle il fut attaché, sur  
la figure de cette croix & sur le

bois dont elle étoit faite. L'Auteur cite à cette occasion un très-grand nombre de passages des Ecrivains des tems apostoliques, qu'il compare avec la Lettre. La troisième Dissertation regarde la Lettre même, dont elle comprend l'analyse.

M. & M<sup>rs</sup>. Gottsched travaillent de concert à la traduction des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Paris. Le premier volume paroît depuis peu. Il est dédié à leurs Majestés Impériales par une belle Ode qui est à la tête.

## DE FRANCFORT.

*Apparatus historico-criticus Antiquitatum sacri Codicis, & gentis Hebraeae.* Ueberimis annotationibus in Thomæ Godwini Mosem & Aaronem subministravit Jo. Gottlob Carpzou, S. Th. Doct. & Superintendens Lubecensis. Francofurti, ex officina Gleditschiana, 1748. in-4<sup>o</sup>. majore 1080. pag. On nous marque que cet Ouvrage, dont nous n'avons vu que le titre, embrasse les rites & les cérémonies des Juifs, & en général toutes les Antiquités Religieuses & Civiles de cette Nation; qu'il est tellement puisé dans toutes les sources, & redigé avec tant de soin, que seul il tient lieu d'une Bibliothèque entière en ce genre.

## HOLLANDE.

## DE LEYDE.

*Proverbia Salomonis versionem integram ad Hebraeam fontem ex-*

*pressit, atque Commentarium adiecit Albertus Schultens.* Lugduni Batavorum. 1748. in-4<sup>o</sup>. maj. pag. 696. Cet Auteur donna il y a quelques années un Commentaire sur le Livre de Job. Ce Commentaire, ainsi que celui dont nous venons d'annoncer le titre, ont été l'un & l'autre composés sur les mêmes principes, suivant la même méthode & avec la même solidité. M. Schultens s'attache principalement à la Lettre de l'Hebreu & de l'Arabe. Il prétend avec raison, qu'après la connoissance de la première de ces Langues, celle de la seconde est le plus puissant secours dont un Interprète puisse s'aider, pour entendre & pour expliquer le vrai sens du texte sacré. Il ne s'est pas borné dans ses deux Commentaires, à expliquer le Livre de Job, & les Proverbes de Salomon, il a encore éclairci par occasion beaucoup d'endroits de l'Ecriture Sainte, qui en ont besoin.

*Pomponii Mela de situ Orb's lib.* 3. cum notis integris Hermolai Barbari, P. Jo. Olivarii, F. Nonii Pintiani, P. Ciacconii, A. Schotti, H. Vossii, & Jac. Gronovii. Accedunt Jo. P. Nunneshii Epistola de Patria Pomponii Melæ, & annotata in præmium, atque duo priora capita libri primi, & Jac. Perizonii annotatis ad lib. 1. capita septendecim. Curante Abrahamo Gronovio. Editio altera. Lugduni Batavorum, apud Sam. Luchtmans, & filium. 1748. in-8<sup>o</sup>. pag. 1616, en 2. vol. Cette édition

de *Pomponius Mela* est plus ample que les précédentes, elle leur est encore fort supérieure par beaucoup d'autres endroits: outre les divers Commentateurs qu'on y a rassemblés, le texte a été revu avec soin sur les précédentes éditions, & en particulier sur celles de Milan de 1470, d'Alde de 1518, des Juntas de 1519, de Vinet de 1572, & sur les meilleurs Mss. des Bibliothèques d'Hollande, d'Angleterre, d'Irlande, de Milan, &c.

*Nicolai Kloekhof, B. F. Illi Historia juris Romani de Ionis Damnantorum. Lugduni Batavorum, typis Eliæ Luzac Jun. 1749. in-8°.*

D' A M S T E R D A M.

*Hadriani Beverlandi, Elegantioris sœpiæ Magistri, Epistolarum XII. ad viros sui temporis clarissimos conscriptarum, huc usque Anecdota, & prima nunc vice ob raritatem materiarum & elegantem dictionis modum, publici juris factarum. Amstelodami, 1747. in-8°.*

F R A N C E.

D E M A R S E I L L E.

» L'Académie des Belles-Lettres de Marseille a adjugé selon » l'usage, le prix fondé par M. le » Maréchal Duc de Villars à un » Discours sur le sujet qu'elle avoit » proposé, dont l'Auteur est M. » l'Abbé Bellet, Prêtre Prébendé

» de la Cathédrale de Montauban, » qui avoit déjà remporté deux » fois le prix d'Eloquence par le » jugement de cette Académie.

» Elle avertit le Public que le 25 » Aout, jour & Fête de S. Louis » de l'année prochaine 1751, elle » adjugera le prix à une pièce de » Poësie de 100 Vers au plus, & » de 80 au moins, qui sera une » Ode ou Poëme à rimes plates, » dont le sujet sera la Lumière.

» Ce prix sera une Médaille d'Or » de la valeur de 300 liv. portant » d'un côté le Buste de M. le Maréchal Duc de Villars, Fondateur & Protecteur de l'Académie, » & sur le revers ces mots: *Premium Academiæ Maffiliensis*, entourés d'une couronne de Laurier.

» On adressera les ouvrages, » comme de coutume, à M. de » Chalamont de la Visclède, Secrétaire perpétuel de l'Académie » des Belles-Lettres de Marseille, » rue de l'Evêché, à Marseille. On » affranchira les paquets à la Poste, sans quoi ils ne feront point » retirés. Ils ne seront reçus que » jusqu'au premier May inclusive-ment.

» Les Auteurs ne mettront point » leurs noms au bas de leurs ouvrages, mais une Sentence tirée de l'Ecriture Sainte, des Peres de l'Eglise ou des Auteurs Profanes. » Ils marqueront à M. le Secrétaire » une adresse à laquelle il enverra » son récépissé.

» S'ils souhaitent que leurs noms

» soient imprimés à la tête de leurs  
 » ouvrages, ils doivent les envoyer  
 » avec leurs titres à une personne  
 » domiciliée à Marseille, qui les re-  
 » mettra à M. le Secrétaire le 25  
 » Juillet, ni plutôt ni plus tard.

» On les prie de prendre les me-  
 » sures nécessaires pour n'être point  
 » connus avant la décision de l'Aca-  
 » démie, de ne point signer les Let-  
 » tres qu'ils pourront écrire à M. le  
 » Secrétaire, de ne point lui pré-  
 » senter eux-mêmes leurs ouvrages  
 » en feignant de n'en être pas les  
 » Auteurs, ni se faire connoître à  
 » lui, ou à quelqu'autre Académi-  
 » cien ; on les avertit que s'ils sont  
 » connus par leur faute, leurs ou-  
 » vrages seront exclus du concours,  
 » aussi bien que tous ceux en fa-  
 » veur desquels on aura sollicité &  
 » tous ceux qui contiendront quel-  
 » que chose de trop libre.

» L'Auteur qui aura remporté le  
 » prix, viendra le recevoir dans la  
 » Salle de l'Académie le 25 Août,  
 » jour de la séance publique desti-  
 » née à l'adjuger, s'il est à Marveil-  
 » le, & s'il est absent, il enverra à  
 » une personne domiciliée en cette  
 » Ville le récépissé de M. le Secre-  
 » taire, moyennant lequel le prix  
 » sera remis à cette personne.

» Le 25 Août dernier, Fête de  
 » S. Louis, l'Académie des Belles-  
 » Lettres de Marseille tint, comme  
 » de coutume, son Assemblée pu-  
 » blique dans la Salle de l'Arsenal  
 » destinée à ses exercices.

» M. de Chalamont de la Viscle-  
 » de, Secrétaire Perpétuel & Chan-

» celier cette année, faisant fonction  
 » de Directeur ouvrit la séance par  
 » un Discours sur les qualités que  
 » l'Académie souhaite trouver dans  
 » les Discours qui lui sont présen-  
 » tés pour le concours.

» On lut le Discours couronné  
 » dont l'Auteur est nommé ci-des-  
 » sous.

» M. Dulard lut une Idyle inti-  
 » tulée : *le rappel de l'Amour dans*  
 » *l'Olympe.*

» M. l'Abbé Aillaud lut une Dif-  
 » fertation sur les Colonies des  
 » Marseillois.

» M. de Chalamont de la Viscle  
 » cède termina la séance par une  
 » Ode intitulée : *les Désirs.*

#### DE TOULOUSE.

*Prix proposés par l'Académie Royale  
 des Sciences, Inscriptions &  
 Belles-Lettres de Toulouse, pour  
 les années, 1751, & 1752.*

» La Ville de Toulouse, célèbre  
 » par les prix qu'on y distribue de-  
 » puis longtemps à l'Eloquence, à  
 » la Poésie, & aux Arts, voulant  
 » contribuer aussi au progrès des  
 » Sciences & des Lettres, a, sous  
 » le bon plaisir du Roy, fondé un  
 » prix de la valeur de 500 liv. pour  
 » être distribué tous les ans par  
 » l'Académie Royale des Sciences,  
 » Inscriptions & Belles-Lettres, à  
 » celui qui, au jugement de cette  
 » Compagnie, aura le mieux traité  
 » le sujet qu'elle aura proposé.

» Le sujet doit être alternative-

» ment de Mathématique, de Mé-  
» decine, & de Littérature.

» L'Académie avoit proposé pour  
» sujet du prix double de cette  
» année 1750. *La cause Physique*  
» *de l'aplatissement de la Terre,*  
» *tel qu'il a été déterminé par les*  
» *opérations faites au Cercle Polai-*  
» *re, en France, & sous l'Equateur.*

» Ce prix a été adjugé à la Pièce  
» N<sup>o</sup>. 4. qui a pour devise.

... *Non proxima semper*  
*Nota magis...*

» dont l'Auteur est M. Clairaut, de  
» l'Académie Royale des Sciences  
» de Paris; de celles de Londres,  
» de Berlin, d'Upsal, d'Edim-  
» bourg, de l'Institut de Bologne,  
» &c.

» L'Académie proposa l'année  
» dernière pour sujet du prix de  
» 1751 : *la Théorie de l'Onic.*

» Elle propose cette année pour  
» sujet du prix de 1752 : *l'état des*  
» *Sciences & des Arts à Toulouse,*  
» *sous les Rois Visigots, & quelles*  
» *étoient les loix & les mœurs de*  
» *cette Ville, sous le Gouvernement*  
» *de ces Princes.*

» Les Sçavans sont invités à tra-  
» vailler sur ces sujets, & même les  
» Associés étrangers de l'Académie.  
» Les autres Académiciens sont ex-  
» clus de prétendre au Prix.

» Ceux qui composeront sont  
» priés d'écrire en François ou en  
» Latin; & de remettre une copie  
» de leurs ouvrages qui soit bien  
» lisible, surtout quand il y aura  
» des calculs Algébriques.

» Les Auteurs écriront au bas de  
» leurs ouvrages une Sentence ou

» devise; mais ils n'y mettront point  
» leur nom. Ils sont exhortés cepen-  
» dant à y attacher un Billet séparé  
» & cacheté, qui contienne la mè-  
» me Devise ou Sentence, avec leur  
» nom, leurs qualités & leur adres-  
» se: l'Académie exige même qu'ils  
» prennent cette précaution, lors-  
» qu'ils adresseront leurs écrits au  
» Secrétaire. Ce Billet ne fera point  
» ouvert, si la pièce n'a remporté  
» le prix.

» Ceux qui travailleront pour les  
» prix, pourront adresser leurs ou-  
» vrages à M. l'Abbé de Sapte, Se-  
» crétaire perpétuel de l'Académie,  
» ou les lui faire remettre par quel-  
» que personne domiciliée à Tou-  
» louse. Dans ce dernier cas, il en  
» donnera son récépissé, sur lequel  
» sera écrite la Sentence de l'ouvra-  
» ge avec son numéro, selon l'ordre  
» dans lequel il aura été reçu.

» Les paquets adressés au Secre-  
» taire doivent être affranchis de  
» port.

» Les ouvrages ne seront reçus  
» que jusqu'au dernier Janvier des  
» années, pour le prix desquelles  
» ils auront été composés.

» L'Académie proclamera dans  
» son Assemblée publique du 25  
» du mois d'Août de chaque année,  
» la pièce qu'elle aura couronnée.

» Si l'ouvrage qui aura remporté  
» le prix, a été envoyé au Secrétaire  
» à droiture, le Trésorier de l'Aca-  
» démie ne délivrera ce prix qu'à  
» l'Auteur même, qui se fera con-  
» noître, ou au porteur d'une pro-  
» curation de sa part.

» S'il y a un récépissé du Secre-

# § 28 JOURNAL DES SÇAVANS,

„ taire, le prix sera délivré à celui  
„ qui le représentera.

„ *L'Académie, qui ne prescrit au-*  
„ *cun système, déclare aussi qu'elle*  
„ *n'entend point adopter les princi-*  
„ *pes des ouvrages qu'elle couronnera.*

DE PARIS.

*Traité théorique & pratique du*  
*Plain-Chant, appelé Grégorien,*  
dans lequel on explique les vrais  
principes de cette science, suivant  
les Auteurs anciens & modernes;  
on donne des règles pour la compo-

sition du Plain-Chant, avec des ob-  
servations critiques sur les nouveaux  
Livres de Chant. Ouvrage utile à  
toute sorte d'Eglise, &c. Chez Ph.  
Nic. Lottin, & J. H. Buttard, Im-  
primeurs-Libraires, rue S. Jacques,  
1750. in-8°.

*Nouveaux Mémoires d'Histoire,*  
*de Critique & de Littérature,* par M.  
l'Abbé d'Artigny. Tom. III. Chez  
Debure l'aîné, Libraire, Quay des  
Augustins, 1750. in-12. On fera  
connoître ce volume plus ample-  
ment dans un des Journaux sui-  
vans.

## T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE DECEMBRE. Vol. I. 1750.

<b>G</b> UIDONIS Ferrarii Societatis Jesu, &c.	767
<i>Le Spectacle de la Nature, &amp;c.</i>	771
<i>L'Art de vérifier les Dates des faits Historiques, &amp;c.</i>	778
<i>Cours de Mathématique, seconde partie, &amp;c.</i>	790
<i>Il suo dell' antica Città d'Industria scoperto, &amp;c.</i>	793
<i>Les Coutumes du Duché de Bourgogne, &amp;c.</i>	798
<i>Annali d'Italia dal Principio dell' Era Volgare, &amp;c.</i>	807
<i>Connoissance des beautés &amp; des défauts de la Poésie, &amp;c.</i>	814
<i>S. R. E. Eminentissimi Cardinalis Querini, &amp;c.</i>	820
<i>Nouvelles Littéraires, &amp;c.</i>	822

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Journal in-4°. du mois de Novembre 1750.

**P** Age 712. col. 1. lig. 32. les Maître, lisez les Maîtres.  
715. col. 1. lig. 24. l'an 924, lisez l'an 924 ils, &c.  
723. col. 1. lig. 3. laissant, lisez laissent.

Le second volume du Journal de Décembre paroîtra le quinze,



LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,

POUR  
L'ANNÉE M. DCC. L.  
DECEMBRE. *Vol. II.*



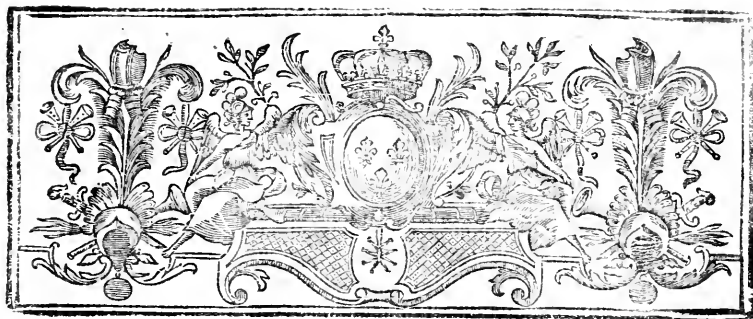
A PARIS,

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere , Imprimeur-  
Juré-Libraire de l'Université , rue Galande , près la  
Place Maubert , à l'Annonciation.

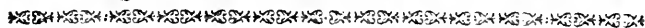
---

M. DCC. L.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





LE  
JOURNAL  
DES  
SÇAVANS.



DECEMBRE M. DCC. L.

*TRAITE DE LA CAUSE ET DES PHENOMENES DE  
L'ELECTRICITE', par M. BOULLANGER, volume in-8°. en deux  
parties, pag. 346. A Paris, chez la Veuve David, rue de la Hu-  
chette au nom de Jesus, & chez Pecquet même demeure, 1750.*

**D**EPUIS plusieurs années l'on  
connoit les principaux phé-  
nomènes de l'Electricité, toute la  
difficulté consiste dans une expli-  
cation exacte, & qui rende raison  
des effets merveilleux que l'on a  
coutume d'attribuer à l'Electricité.  
Il nous suffit de dire que notre Au-  
Decembre, l'ol. II.

teur a rapporté dans son ouvrage  
la plus grande partie des expérien-  
ces; nous marquerons en peu de  
mots l'ordre qu'il y a tenu, & nous  
nous attacherons principalement à  
rendre compte de son système.

L'Auteur traite, dans la pre-  
mière partie de son ouvrage, des  
Nnnnn ij

corps électriques par eux-mêmes, c'est-à-dire, de ceux qui le deviennent par frottement; dans la seconde il parle de ceux qui sont électriques par communication; cependant M. Boulanger n'attribue l'Électricité qu'indirectement aux corps qui le sont par communication, parce qu'il prétend qu'un corps n'est électrique qu'autant qu'il l'est par lui-même ou par le frottement; cette distinction est appuyée sur ce qu'il fait consister l'essence de l'Électricité dans le frottement, ainsi l'Auteur regarde le corps électrique par communication comme un des phénomènes de l'Électricité ou qui en émane comme de son principe.

Tous les phénomènes qui appartiennent à l'Électricité sont rangés ici sous cinq articles. Dans le premier on considère l'impulsion électrique connue sous le nom d'attraction; dans le second, on traite de la communication électrique, & de la manière dont cette vertu se propage; troisièmement l'Auteur entreprend d'expliquer la répulsion, car l'on sçait qu'après que la plupart des corps légers ont été attirés par le corps électrique, ils en sont repoussés. M. Boulanger tâche ensuite de rendre raison de ces étincelles, de ces jets de feu que l'on tire des corps électrisés; tous ces effets & plusieurs autres qui accompagnent ce phénomène sont appelés par l'Auteur du nom de Phosphore électrique. Enfin il termine son ouvrage par l'expérience de Leyde dont on doit la

découverte à M. Mussenbroech; Voilà en général le plan de l'ouvrage.

C'est principalement dans la première partie que l'Auteur recherche la cause générale de l'Électricité. Voici en peu de mots la substance des raisonnemens qu'a fait M. Boulanger.

Il n'y a point d'Électricité sans frottement, tous les phénomènes en dérivent, donc le frottement en est la première cause: mais comment le frottement rend-t'il le corps électrique, il faut considérer le mouvement de deux façons, celui de vibration, & celui de rotation. Le mouvement de rotation doit le faire à peu près dans le même espace & décrire les mêmes cercles: le mouvement de vibration doit être tel que le corps qui électrise, doit aller & revenir presque sur la même ligne. Cela posé voici les effets que l'Auteur prétend que ces deux sortes de mouvemens produisent dans l'atmosphère; ils écartent par des impulsions répétées les parties les plus grossières de l'atmosphère, & rassemblent les plus déliées; plus on continue de mouvoir le corps électrique, plus le fluide qui l'environne devient délié: ainsi l'Électricité consiste (selon M. Boulanger) dans l'action des parcelles les plus déliées de l'atmosphère rassemblées par le mouvement, & déterminées à s'insinuer dans un corps par les parties solides d'un autre corps qui le touche. Le corps dans lequel entrent ces parcelles

déliées, est celui qui devient électrique par le frottement, & le corps dont les parties solides contraignent ces parcelles à s'insinuer par les pores d'un autre corps, est celui qui donne l'Électricité. Si l'on suppose, par exemple, que l'on frotte un tube de verre, la main qui frotte met en mouvement le fluide qui l'environne, & rassemble les parties les plus déliées de l'atmosphère; le mouvement que l'on excite, détermine les parties les plus subtiles à pénétrer les pores du verre.

Voilà le système général que M. Boulanger établit sur l'Électricité. Nous ne nous arrêterons point à y faire toutes les réflexions qui seroient nécessaires. La réfutation nous mèneroit trop loin: de plus quelques Auteurs qui ont écrit d'une manière sçavante sur l'Électricité, l'ont fait, & ce que nous dirions deviendrait inutile. Mais il est de notre devoir de continuer à rendre un compte fidele du sentiment & des explications de l'Auteur. Il est libre à tout Physicien de faire des expériences sur l'électricité, & on doit toujours lui sçavoir gré des efforts qu'il fait pour trouver la vérité. C'est donc (suivant M. Boulanger) la disposition des pores qui fait l'aptitude à l'Électricité. Par exemple le verre est très-électrique à cause de la rectitude de ses pores. L'humidité sera nuisible à l'Électricité, ou empêche que les effets ne soient si remarquables. Si l'on suppose, comme il arrive très-

souvent que l'air soit rempli de parties aqueuses que la chaleur fait élever, ces parties embarrasseront & diminueront le ressort des parcelles déliées & subtiles de l'atmosphère: il ne sera donc pas étonnant que le verre qui est mouillé soit peu électrique, puisque les parties d'eau répandues dans l'air diminuent l'activité des parcelles déliées, qu'elles bouchent les pores du verre, & empêchent par conséquent ces parcelles subtiles de l'atmosphère de pénétrer les pores du corps électrisé: il faut raisonner de la même manière au sujet des matières grasses. De quelque façon que la chose se passe, il est certain que l'humidité, les vapeurs, les exhalaisons, & une trop grande chaleur sont des obstacles réels aux progrès de l'Électricité: nous ne convenons pas cependant du principe ni de l'application que l'Auteur en fait pour expliquer la diminution de l'Électricité.

Comme la transparence est une qualité favorable à l'Électricité, les corps opaques & ductiles ayant leurs parties intérieures différemment arrangées, il s'ensuit qu'ils seront peu propres à l'Électricité; aussi remarque-t-on que les corps opaques sont peu électriques; l'Auteur prétend qu'ils prétendent tous chaque pore des parties solides qui empêchent les parties subtiles de l'atmosphère de s'insinuer avec facilité. Les métaux par la même raison ne sont point électriques; parce que, dit-on, ils sont composés de parties longues & entrela-

cées les unes dans les autres ; cette union est un obstacle au passage des parties délicées de l'atmosphère. Si les marcaillites ne sont point électriques, c'est parce qu'ils tiennent de la nature des métaux, ou qu'ils renferment beaucoup de parties métalliques : cependant l'Auteur joint à cette raison, celle de l'air condensé que les marcaillites contiennent, & il prétend que c'est un obstacle à la pénétration de la matière électrique. Comme M. Boulanger trouve un rapport intime entre les plantes & les animaux, il est persuadé que les plantes ne sont point susceptibles d'électricité, à cause du suc végétal & de l'humidité dont elles sont remplies ; il faut attendre que le suc soit évaporé, afin qu'elles deviennent électriques. Les animaux ne peuvent devenir électriques par le frottement, à cause des parties grasses qui s'exhalent de leur corps, les liquides n'étant point propres à être frottés, ne sont point électriques par eux-mêmes, mais plus un corps est sec plus il est propre à l'électricité. Les définitions sont dans les Sciences d'une extrême utilité, elles rassemblent sous un seul point de vue tout le système d'un Auteur. M. B... définit le corps électrique *celui dont les parties solides sont insérées dans un autre corps les parcelles assez déliées de l'atmosphère rassemblées par le mouvement.*

Ceux qui sont au fait de l'Électricité, doivent remarquer que tous les faits, ou tous les phéno-

mènes sont les mêmes ; & il n'y auroit que l'ignorance, la prévention, ou le peu d'attention dans l'observateur qui les lui feroit voir différemment ; toute la difficulté est réduite aujourd'hui à imaginer un système général qui cadre avec tous les effets. Il faut trouver un fluide très-actif, très-subtil, capable d'attirer, de repousser, qui ait la vertu de produire le feu, & de s'enflammer. Il faut expliquer comment le frottement l'excite dans certains corps, comment d'autres en sont privés malgré le frottement, & cependant en sont susceptibles par communication. Enfin il faut déterminer quelle est la nature de ce fluide, comment il peut produire des effets surprenans & inattendus ; il s'ensuit donc que jusqu'à ce que l'on puisse annoncer pour ainsi dire les phénomènes qui peuvent arriver, en marquer la différence, lorsqu'il y en aura, on ne pourra dire avoir le vrai principe sur l'Électricité. On peut assurer que le système de l'Électricité tient au système général de la nature. Mais il nous faut achever celui que propose notre Auteur.

M. Boulanger attribue l'attraction électrique, ou cet effet par lequel on voit que la matière électrique attire les corps légers, il l'attribue, dis-je, aux parcelles de l'atmosphère dont le frottement a dérangé l'équilibre. L'Auteur déclare que l'attraction n'est point une cause première & inhérente à la matière comme vertu primitive, mais il prétend qu'elle est un effet de l'im-

pulsion; ainsi les phénomènes électriques qui sont produits par le corps que l'on appelle attirant, sont des effets de l'impulsion. Voici comme l'Auteur s'explique au sujet d'un corps électrique.

» Tout corps électrique est plein  
» des parcelles les plus déliées de  
» l'atmosphère, puisque le mouvement les a rassemblées, & que  
» le contact les a fait continuer  
» dans ce corps. Ces parcelles ont  
» comprimé le fluide intérieur du  
» corps électrique; car toute matière ayant des pores est perméable à des fluides assez déliés pendant le frottement: ces parcelles  
» entrent toujours de plus en plus,  
» la compression augmente tous  
» jours: ainsi le corps électrique,  
» quelque figure qu'il ait, dans  
» tous les points où il est électrique, lance des jets de parcelles  
» très déliées proportionnellement  
» aux autres parcelles de l'atmosphère, & ces jets prennent tous  
» jours la direction des pores qui  
» lui servent d'ajutage. »

L'ordre qu'a tenu M. Boullanger dans son Ouvrage, a été de mettre d'abord une expérience, puis de la faire suivre immédiatement de l'explication. Parmi le grand nombre d'expériences que l'on trouve ici, nous n'en rapporterons qu'une seule fort connue, & nous y joindrons l'explication tirée de l'Auteur.

#### EXPERIENCE.

Faites tourner un cylindre de verre, qu'il frotte un coussinet da-

rant la rotation; prenez un petit ruban, tenez-le par un bout, approchez à une certaine distance du cylindre, l'autre bout, il s'y portera, & s'y attachera.

#### Explication.

La rotation rassemble les parcelles les plus déliées de l'atmosphère; le contact du coussinet les fait infinuer dans le cylindre; tant que dure ce mouvement, il entre toujours de plus en plus des parcelles très-déliées qui sont pressées dans le cylindre, & qui y sont soutenues par la rotation. Lorsque ces parcelles qui compriment l'air intérieur du cylindre, ne sont plus soutenues par aucune action, elles doivent en sortir, & exercer leur ressort du côté où elles trouvent moins d'obstacles aussitôt que le frottement est interrompu; ce fluide n'est plus soutenu par aucune action, déterminé par son ressort & par celui de l'air intérieur, il tend à sortir du cylindre pour rétablir l'équilibre de l'atmosphère. Il nous paroît inutile de suivre plus loin tous ces raisonnemens: nous avons emprunté dans cette explication les paroles memes de l'Auteur afin que le public fut plus en état de juger des principes de M. Boullanger, de leur application, & de la manière dont il exprime ses idées.

Sans doute que les Lecteurs concevront avec peine que le mouvement puisse éloigner les parties grossières, & rassembler les parties

les plus délicées de l'atmosphère, que le frottement en dérange l'équilibre, & que le contact les fasse insinuer dans le corps électrique; par quelle voye arrive-t'il que le frottement venant à cesser, ces mêmes parcelles délicées de l'atmosphère s'élancent du corps dans lequel elles sont, dit-on, pressées, pour rétablir l'équilibre? Comment peuvent-elles retourner sur elles-mêmes, ou vers le corps électrique après en avoir été éloignées? Par quels corps sont-elles renvoyées ou repoussées? Enfin comment se fait-il que ces mêmes parcelles rarefient l'air qui est entre le corps électrique & le corps léger qui est attiré, & que cette rarefaction soit la source de l'attraction? Il est à craindre que l'on ne voye pas exactement le mécanisme dont l'Auteur attribue tout le jeu à ces parties délicées de l'atmosphère qui ne sont sans doute qu'un air très-subtil mais toujours de la même nature, & qui ne sçauroit par conséquent avoir d'autres qualités que celles du ressort, & de la pesanteur, & nullement celles qui conviennent à l'Électricité.

Nous avons dit que M. Boullanger regardoit la communication électrique comme un phénomène de l'Électricité: c'est le sujet de la seconde partie. L'Auteur qui a tâché de rendre raison de tous les phénomènes de l'Électricité, a cherché en même temps à les réduire tous à un même principe; ainsi la cause de la communication électrique, dépend des parcelles délicées

de l'atmosphère qui sortent du corps électrique après le frottement, & si dans ce même temps on place un corps près de celui qui est électrique, alors ces parties subtiles se propagent, & s'étendent du côté où elles trouveront le moins d'obstacle; si elles trouvent une issue, elles sortent, & forment des jets à travers les pores. » Ces jets rarefient l'air, & l'air qui est entre les corps légers, & le corps électrique par communication étant plus rarefié que l'air qui touche les corps légers au côté opposé à ce corps électrique, » exerce son ressort, & tendance à l'équilibre, & élève les corps qui sont assez légers ». Nous laissons au Lecteur à examiner chacun de ces principes.

M. Boullanger déduit la *répulsion* de la communication par attraction; deux corps électriques, dit-il, sont-ils placés l'un près de l'autre, leurs rayons vont en sens contraire: ces rayons alors se choquent en se rencontrant, & se repoussent mutuellement avec plus ou moins de force suivant leur vitesse; le choc oblige alors le ressort des parties à se détendre.

L'Auteur a mis sous le nom de Phosphore électrique divers effets qui accompagnent l'Électricité, sçavoir les étincelles, les jets de feu, la flamme, & l'inflammation. Comme l'agent principal où le système général est ici, l'effet des parties délicées de l'atmosphère qui sont rassemblées par le frottement, elles animent en même temps les parties



parties nitreuses qui produisent une odeur de souffre, & comme elles agitent les parties grossières de l'air, elles doivent faire du bruit ou exciter le son : on prétend aussi qu'elles acquièrent du ressort, ce qui les fait piquer & les met en état d'allumer l'esprit de vin que l'on a un peu échauffé.

Il y a tant de particularités & de diversités dans l'expérience connue sous le nom de *l'expérience de Hollande*, qu'il n'est pas surprenant que l'on ait de la peine à trouver une explication qui convienne au principe général quel qu'il soit ; cependant M. Boullanger qui a terminé son ouvrage par ce fameux phénomène, n'emploie pour en

donner la raison que la vitesse du mouvement des parties les plus déliées de l'atmosphère. C'est le ressort de ces parties qui augmente, & qui vient à se détendre avec une force si considérable qu'il est capable de produire les plus grands effets.

Si nous ne pensons pas comme M. Boullanger sur son système de l'Electricité, on doit être persuadé que nous n'avons rien négligé pour faire connoître quels sont les véritables sentimens : voilà ce que les Auteurs doivent attendre de nous, & non pas que nous adoptions toutes leurs hypothèses : c'est au Public éclairé à porter son jugement en dernier ressort.

*HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, &c. Tome VIII.* A Paris, chez Didot, Libraire, Quay des Augustins, à la Bible d'Or, 1750. in-4. pp. 632.

**L**ES Auteurs des sept premiers tomes de ce Recueil ayant été obligés d'abandonner leur entreprise faute d'obtenir les secours dont ils disent que le Gouvernement d'Angleterre les avoit flattés, M. l'Abbé Prévôt a cru avec raison, qu'il seroit une chose agréable au Public, s'il continuoit un ouvrage si curieux & si utile. Ce huitième volume est tout entier du travail de ce nouvel Auteur excepté un reste de Géographie de la Tartarie qui n'a pu trouver place dans le tome précédent. La lecture que nous en avons faite, nous a pleinement convaincu que non seulement on ne perdrait point au changement

d'Auteur, qu'au contraire l'ouvrage n'en deviendroit que plus intéressant. On reprochoit avec justice aux Compilateurs Anglois beaucoup de pesanteur & de prolixité dans leur style, des répétitions sans fin, des excursions déplacées, un peu de partialité dans leurs jugemens & dans le choix des citations qui devoient être tirées indifféremment de tous les Voyageurs, & en général un défaut d'ordre dans la disposition des matières. M. l'Abbé Prévôt a senti tous ces défauts ; & il promet qu'il apportera toute son attention à les éviter.

Il avoit témoigné beaucoup de regret dans la Préface qui est à la

tête du premier volume, d'être réduit à la qualité de simple Traducteur, & d'être obligé de suivre pas à pas l'original Anglois, qui ne lui étoit communiqué que feuille à feuille. Il auroit désiré d'avoir entre les mains l'ouvrage en entier pour pouvoir en changer le plan s'il étoit besoin, ou du moins pour lui donner une tournure convenable au génie de sa Nation. Il aura lieu de satisfaire son goût & d'exécuter ce projet, quand il traitera de l'Amérique; Mais il ne lui a pas été possible de faire aucun changement dans ce huitième volume, où il est encore question de l'Asie; comme les Anglois l'ont laissé au milieu de cette partie du monde, il est obligé de suivre leur plan pour les voyages, qui lui restent à rapporter concernant cet article. Au reste nous ne devons pas être fâché, que les Anglois n'ayent point achevé l'Histoire des Voyages en Asie; comme il devoit être bientôt question des conquêtes & des établissemens des Hollandois dans les Isles de Java & des Moluques, il étoit à craindre qu'ils n'eussent pas rendu à cette Nation, leur rivale dans la navigation & le commerce, toute la justice qui lui est due. Ils ont donné jusqu'ici assez de preuves de leur partialité & de leur jalousie pour autoriser l'opinion défavorable qu'on auroit pu avoir de leurs écrits, en ce qui concerne la gloire de la nation Hollandoise. M. l'Abbé Prevôt est au-dessus de tous les soupçons à cet égard. Les

intérêts des Nations étrangères ne doivent pas lui être plus chers les uns que les autres. La position où il est, doit au contraire nous persuader qu'il n'a d'autre intérêt à cœur que celui de la vérité. Aussi avons nous remarqué par rapport aux voyages des Hollandois en Asie, qui font le sujet de ce volume, qu'il a eu une attention particulière à ranger les relations différentes dans un ordre, qui pût leur donner mutuellement du jour. On y voit d'où ces habiles & infatigables Navigateurs sont partis, & de quels moyens ils se sont servis pour fonder leur grande puissance en Asie sur les débris de celle des Espagnols & des Portugais. La prudence des Chefs dans la conduite de leurs expéditions, la patience des Soldats dans les travaux les plus pénibles, la constance de toute la Nation à suivre un projet si avantageux, tout y est mis dans le plus beau jour. Il est vrai que M. l'Abbé Prevôt a eu d'autant moins de peine à réussir dans cette partie, que les Relations sur lesquelles il a travaillé, sont extrêmement bien faites & peuvent être regardées comme des modèles dans ce genre d'écrire.

Ce volume contient une si grande variété d'objets, qu'il ne nous est pas possible de les embrasser tous dans cet extrait. Nous négligerons ce qui concerne l'Histoire Naturelle, & la description Géographique des Isles de l'Asie pour ne nous attacher qu'à l'Histoire des établissemens des Hollandois, cette

partie nous ayant paru la plus intéressante & la plus digne de l'attention de nos Lecteurs.

Les Portugais & les Espagnols étoient depuis longtemps en possession de tout le commerce de l'Asie, lorsque les Hollandois s'avisèrent à suivre les traces de ces deux Nations. Contens de l'abondante subsistance qu'ils trouvoient dans le commerce avec l'Espagne & les autres Pays de l'Europe, ils ne pensoient point à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les persécutions qu'ils effuyèrent sur la fin du seizième siècle de la part des Espagnols, qui leur enlevoient leurs Vaisseaux & leurs Marchandises, leur firent naître le desir de chercher sous un autre Ciel & parmi des peuples barbares les secours qui leur étoient refusés par leurs voisins. Cependant comme ils auroient eu les mêmes ennemis à redouter, s'ils eussent tenté de pénétrer dans les Indes par les routes que les Portugais avoient découvertes, ils cherchèrent d'abord à se frayer un chemin à la Chine par le Nord-Est. Ils employèrent de Grands Hommes de mer à l'exécution de ce projet; mais leurs recherches de ce côté-là, quoique continuées pendant longtemps & renouvelées à différentes reprises, furent toujours sans succès. Pendant qu'on tenoit cette navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé, *Comte Houtman*, s'informoit soigneusement à Lisbonne de tout ce qui regardoit le com-

merce des Indes, & des routes qu'une heureuse expérience avoit rendues familières aux Portugais. Sa curiosité trop indifférente fit naître des défiances dans un temps où les informations étoient rigoureusement défendues aux Etrangers. Il fut mis en prison & condamné à payer une amende qui étoit fort au-dessus de ses facultés. Il proposa aux Marchands d'Amsterdam de le délivrer leur promettant pour prix de sa liberté de leur communiquer toutes ses lumières sur le commerce & les routes des Indes. Sa proposition fut acceptée. On paya une grosse somme, qui suivant toute apparence n'avoit été exigée, que pour rendre la délivrance impossible. Houtman étant de retour en Hollande se mit en devoir d'exécuter sa promesse.

On forma à Amsterdam une compagnie en 1594, sous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. On équipa quatre Vaisseaux, & on donna la direction du commerce à Houtman. Cette flotte fut assez heureuse dans sa navigation. Elle pénétra jusqu'à l'Isle de Sumatra, & de là à Bantam, où elle fut traversée dans son commerce par la jalousie des Portugais, qui trouvèrent le moyen d'indisposer le Sabandar contre ces nouveaux Navigateurs. Elle rentra dans les Ports de Hollande au bout de deux ans & quatre mois. Quoique les profits de ce premier envoi fussent bien médiocres, ils excitèrent néanmoins la compagnie à pousser plus loin son entreprise.

L'Auteur a jugé à propos de rapporter dans un grand détail le Journal du voyage d'Houtman, parce qu'il est le premier de ceux que la Nation Hollandoise a entrepris dans des Pays si éloignés, & qu'on a coutume de s'intéresser aux aventures des Voyageurs, qui se hasardent pour la première fois dans des routes inconnues. Si les aventures contenues dans ce Journal se passent dans les mêmes lieux que celles qu'on a déjà rapportées ailleurs, il ne faut pas que la délicatesse du Lecteur en soit blessée, ni qu'il accuse M. l'Abbé Prevôt de tomber dans des répétitions ennuyeuses. La différence des observations & des événemens comme le remarque l'Auteur, est une variété réelle qui peut se trouver sur le même théâtre, c'est à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & alors le récit des Voyageurs doit faire oublier pour ainsi dire les noms des lieux pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonstances des événemens qui s'y sont passés.

Dans le temps que la Compagnie Hollandoise faisoit des préparatifs pour un second envoi, elle apprit que d'autres Marchands d'Amsterdam se proposoient aussi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de se nuire mutuellement leur fit goûter à tous le parti de se joindre. Ainsi les deux flottes réunies au nombre de huit Vaisseaux partirent du Texel en 1598, sous le commandement de l'Amiral Jacques *Van Neck*. Ce

second voyage fut fort heureux. Van Neck ayant trouvé à son arrivée à Bantam assez de poivre & d'autres marchandises pour la charge de quatre Vaisseaux, se hâta de ramener cette moitié de sa flotte en Hollande, & laissa le commandement des quatre autres vaisseaux à l'Amiral Warwick. Van Neck ne mit que quinze mois à ce voyage, qui étoit de plus de huit mille lieues. Cependant Warwick s'avança jusqu'aux Moluques pour reconnoître la situation de ces Isles, les forces des garnisons Portugaises, & pour tâcher de faire des alliances avec les Rois des différens Pays. Il fut bien reçu de la plupart des Princes Indiens. Tous les peuples parurent d'autant plus charmés de l'arrivée de ces nouveaux Marchands, qu'ils concurent dès-lors l'espérance de secouer le joug des Portugais, sous la tyrannie desquels ils gémissaient depuis longtemps & d'établir un commerce plus avantageux avec la Nation Hollandoise. Warwick rapporta de ce voyage beaucoup de Noix Muscades & de Cloux de Girofle. Ayant ensuite achevé la charge de ses Vaisseaux à Bantam, il mit à la voile pour retourner en Europe. La Compagnie Hollandoise eut la satisfaction de voir revenir successivement les huit Vaisseaux de sa seconde flotte avec des richesses qui devinrent un secours & un encouragement pour de nouvelles entreprises.

Le Journal de l'Amiral Warwick est suivi d'une description de

Java , où l'on représente l'état de cette île avant l'établissement des Hollandois. On a déjà vu dans les relations du premier tome de ce Recueil quelques observations sur l'ancien état de Java. C'est au Lecteur à rassembler ces morceaux dispersés & à les rapprocher de celui-ci pour se former une idée complète de cette grande île. Cette description nous a paru bien faite , elle est accompagnée d'une Carte géographique & d'une Estampe qui représente la figure & l'habillement d'un Javanois & d'une Javanoise.

Les prospérités de la Compagnie d'Amsterdam excitèrent l'émulation des Zelandois , des habitans de Rotterdam & de ceux de plusieurs autres Villes & de la Hollande. On s'empressa dans tous les Ports d'équiper des Navires pour partager les profits d'un commerce si lucratif. Il se forma dans Amsterdam même une nouvelle Compagnie de Marchands la plupart Brabançons , qui fit partir quatre vaisseaux au mois de Décembre de l'année 1599 avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit bâtimens revinrent au bout de deux ans , chargés de richesses. Mais avant leur retour la nouvelle Compagnie équipa deux autres vaisseaux & l'ancienne y en joignit six , qui mirent ensemble à la voile dans le cours de 1600 , commandés par Jacques *Van N.ck* Amiral du second voyage.

La relation de ce voyage tient le quatrième rang dans le Recueil ;

elle est intéressante par le récit des malheurs qui arrivèrent aux deux vaisseaux Brabançons. Ils étoient destinés pour la Côte de Sumatra au Royaume d'Achin , où ils abordèrent sans être instruits des brouilleries , qui s'étoient élevées entre la Cour d'Achin & l'Escadre de l'Amiral *Van Caerden* , qui les avoit précédés sur cette Côte , & dont le Journal occupe la troisième place dans ce Volume. Nous n'entrons dans aucun détail sur ces Journaux pour aller plus promptement à notre but , qui est de donner au Lecteur une idée succincte des progrès & des établissemens des Hollandois dans les Indes.

Les Portugais ne virent pas sans jalousie les fréquens envois des Compagnies Hollandoises. Aussi ne négligèrent-ils rien pour traverser leur commerce. Non contents d'employer l'artifice & la calomnie , pour indisposer les Princes Indiens contre les nouveaux Navigateurs , ils usèrent de la violence , lorsqu'ils crurent qu'elle pourroit leur réussir. Cependant les Etats Généraux informés de ces hostilités , prirent la résolution de donner des commissions régulières à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes pour les autoriser non-seulement à se défendre mais à commencer même les attaques & à traiter en ennemis tous ceux qui troubleroient leur commerce. Ce fut avec un pouvoir de cette nature que l'Amiral Jacques Hemskerk , attaqua une caraque

Portugaise, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de 700 hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour se défendre; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui furent écrites à l'Amiral après la victoire par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des Vainqueurs. Elles furent publiées pour détruire les fausses idées, que les ennemis des Hollandois s'efforçoient de répandre, & l'amour de la vérité a engagé M. l'Abbé P... à les rapporter. On peut les voir dans l'introduction qui précède le voyage d'Hourman.

La première flotte armée en guerre, que la Compagnie envoya dans les Indes, n'étoit composée que de trois vaisseaux; le commandement en fut confié à Etienne *Van der Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la Marine. Le succès de son voyage fut de construire un fort dans l'île d'Amboine, & d'y établir un comptoir & une garnison pour tenir les Portugais en bride, & protéger les Indulaires contre leurs invasions.

La seconde expédition militaire de la Compagnie d'Amsterdam est une des plus remarquables, la conduite en fut donnée à Wolphart *Harmensen*, qui eut la gloire de vaincre les Portugais, & de porter les premiers coups à leur puissance. La flotte qu'il commandoit étoit

composée de cinq vaisseaux, dont le principal n'étoit que de 520 tonneaux, mais ils étoient tous fort bien armés. Quoique le projet de cet armement ne fût en apparence que de protéger le commerce de la Nation contre les attaques des Portugais & des Espagnols, les événemens firent bientôt connoître que le dessein étoit formé de réprimer l'orgueil & l'avidité de ces deux Nations. La flotte d'Harmensen ne fut pas plutôt arrivée à Palimban, qu'elle apprit par une Pyrogue Chinoise, qu'il y avoit devant Bautam une armée navale de Portugais composée de trente voiles, qui consistoient en huit gros galions de six à huit cens tonneaux, douze fustes, & huit fregates; que tous ces vaisseaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été rassemblés de Goa, de Cochin, & de Malaca, sous les ordres de l'Amiral Dom André Furtado de Mendoza pour assiéger la Place par mer & par terre, dans la vue d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du commerce aux Hollandois.

Cette nouvelle jeta d'abord la terreur dans les équipages. Mais après bien des conseils tenus sur une conjoncture si importante, le motif d'acquiesce de l'honneur à la Patrie, d'assurer la liberté du commerce, & de remplir le serment par lequel on s'étoit engagé au service des Intéressés, l'emporta sur toute autre considération, & on se détermina à attaquer cette puissante flotte avec des forces très-

inférieures. Il faut lire dans le Livre même les détails de ce combat naval. La victoire que les Hollandois remportèrent, rendit leur nom glorieux & redoutable dans toutes les îles de l'Asie.

Le troisième voyage en guerre est celui de *Cornelle Wicn*, qui n'a rien de remarquable que deux actions, dont l'une n'est rien moins que glorieuse pour cet Amiral. Étant parti de Texel le 17 Juin de 1602 avec neuf vaisseaux, il s'arrêta dans la rade d'Annobon. Résolu de venger une fois la Nation de tous les outrages qu'elle avoit reçu des Gouverneurs de cette île, il y fit une descente; il força les Portugais d'abandonner leur fort, & de se retirer dans les montagnes. Il prit les rafraichissemens nécessaires, qu'il avoit d'abord demandés avec le dessein d'en payer le prix.

Ensuite ayant pénétré jusqu'à Macao, il se rendit maître d'une caraque Portugaise, richement chargée pour le Japon. Dans son retour vers Bantam, il rencontra une grande Jonque, dans laquelle il soupçonna, dit l'Auteur Hollandois, qu'il y avoit des Portugais, ou des marchandises qui appartenoient à cette Nation. Il l'attaqua sur le refus qu'elle fit de se rendre. Les Hollandois en vinrent à l'abordage, & tuèrent près de 80 Indiens. Ils apprirent de ceux qui étoient épargnés, que la Jonque étoit Siamoise. Leur regret fut extrême d'avoir massacré leurs amis & leurs alliés. Mais le

mal étant sans remède, ils se contentèrent de relâcher le reste de ces malheureux. On peut se persuader néanmoins, comme l'observe M. l'Abbé P... qu'ils gardèrent la cargaison qui étoit de soies & d'étoffes précieuses; car loin de leur faire honneur de cette restitution, le Journal ajoute qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournèrent en Hollande avec leur riche butin. » *Wicn*, s'écrie, là-dessus notre » Auteur, n'a-t-il pas droit à » la qualité de Pirate autant qu'à » celle de Voyageur.

Pendant ces expéditions militaires, les vaisseaux marchands continuoient leur trafic; les flottes en grand nombre partoient les unes après les autres, lorsqu'on s'aperçut d'un inconvénient capable de ruiner le commerce; ce fut la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient en même tems des vaisseaux pour le même Port; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises, & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre, assemblèrent à la Haye les Directeurs des différentes Compagnies, & les firent consentir à ne former désormais qu'un même corps. On fit un Traité qui fut confirmé par l'autorité des Souverains, pour vingt & un an, à compter de la date qui étoit le 20 de Mars 1602. Les principaux

articles de ce fameux établissement font rapportés dans ce Recueil. Ils méritent l'attention des Lecteurs par la sagesse avec laquelle ils sont dressés.

Nous remettons à un second

Extrait la suite de l'histoire des Etablissmens Hollandois dans les Indes, aussi bien que la notice de quelques autres voyages, qui n'y ont aucun rapport.

*ELOGE HISTORIQUE ET CRITIQUE D'HOMERE,*  
*traduit de l'Anglois de POPE.* A Paris, de l'Imprimerie Delaguette,  
rue S. Jacques à l'Olivier 1749, avec Approbation & Privilège du  
Roy, in-12. pp. 221 sans la Préface.

C'EST pour la seconde fois que paroît en François cet Eloge d'Homère, ou ce qui est la même chose, la Préface que M. Pope a mise à la tête de sa traduction d'Homère en vers Anglois. M. Keating attaché ci-devant à M. le Duc d'Huefcar Ambassadeur d'Espagne, a trouvé tant de contrefens dans la première traduction Française, qui fut publiée il y a environ 12 ans, qu'il a cru rendre service au Public en traduisant plus fidèlement un ouvrage si intéressant pour les Amateurs de la belle Littérature. Le premier Traducteur n'entendoit point assez l'Anglois. M. Keating relève plusieurs fautes de la première version, qui justifient son entreprise.

La Préface de l'Homère Anglois comprend; 1°. l'éloge du Poète Grec & les règles qu'il faut observer pour le bien traduire; 2°. l'essai de M. Pope sur la vie d'Homère; 3°. l'essai sur les combats de l'Iliade.

L'éloge d'Homère est rempli de traits d'imagination qui expriment avec force les grands talens du

Prince des Poètes, d'observations sur l'essence de la Poësie, & de comparaisons lumineuses entre Homère, Virgile & les autres Poètes qui se sont exercés dans l'Epopée. Il est d'autant plus intéressant, qu'il est fait par un Poète qui connoit parfaitement les règles de son Art & qui rend poétiquement l'idée qu'il s'est formée du grand génie qu'il célèbre. M. Pope envisage d'abord Homère du côté du génie & de l'invention. Il examine ensuite l'usage que ce Poète a su faire de la Fable. Il admire la variété & la propriété toujours soutenue des caractères de ses Héros. Il relève les beautés, le sublime & la rapidité du style de l'Iliade & de l'Odyssée, & il répond à quelques mauvaises critiques qu'on a faites dans ces derniers temps sur les ouvrages d'Homère.

Le génie, selon M. Pope, est la base essentielle de la Poësie; le plus ou moins d'invention est ce qui distingue & subordonne entre eux les beaux esprits. L'Ecrivain le plus judicieux, s'il n'a point de génie, est un adroit plagiaire



ou tout au plus un habile écono-  
me des biens d'autrui. Quelques  
louanges que mérite un sage Au-  
teur, il doit toutes ses beautés à  
l'invention. Ces principes posés,  
M. Pope fait voir qu'Homère est  
le plus ingénieux & le plus inven-  
tif de tous les Poètes, qu'il doit  
par conséquent occuper le premier  
rang sur le Parnasse. Il compare  
l'Iliade à un Jardin délicieux dont  
on ne scauroit voir distinctement  
toutes les beautés naturelles parce  
qu'elles sont innombrables. » C'est,  
» dit-il, une abondante pépinière  
» de toutes les espèces. Les Au-  
» teurs y ont choisi les plantes ou  
» les fleurs, qu'ils ont voulu pour  
» les cultiver à leur gré. La mer-  
» veilleuse invention d'Homère est  
» la source de ces transports, de  
» cette ardeur si sensible, qu'inf-  
» pire l'Iliade, qu'un esprit vrai-  
» ment poétique ne se possède  
» point en la lisant. Tout respire,  
» tout sent, tout agit dans ce Poë-  
» me. S'agit-il d'un conseil, ou  
» d'une bataille ? Homère n'est  
» point un tiers qui vous en fasse  
» un froid récit. L'imagination du  
» Poète entraîne celle du Lecteur.  
» Elle n'éclate point tout d'un  
» coup en toute sa splendeur, mais  
» elle croit & se communique par  
» degrés. Bientôt elle s'embrase  
» comme l'essieu d'un Char par sa  
» rapidité. L'exakte disposition, la  
» solidité, la justesse & l'harmonie  
» se trouvent dans mille autres Ecri-  
» vains ; mais cet enthousiasme,  
» cette ardente vigueur d'une ame  
» enflammée, ce beau feu d'une

» imagination sublime, nous en-  
» chantent dans Homère. Voilà ce  
» qui met la critique sous le joug,  
» & qui la force d'admirer dans le  
» temps même qu'elle désapprouve.

La fécondité du génie d'Homère se montre particulièrement dans l'usage que ce Poète a fait de la Fable. C'est lui, qui le premier l'introduisit dans la Poésie. Pour mieux développer l'Art du Poète, M. Pope considère la Fable sous trois différentes faces, & il la divise en probable, en allégorique, & en merveilleuse. La probable est le récit d'une action feinte, mais possible, ou d'une action qui devient fabuleuse par ses épisodes ou par la manière dont elle est racontée. Le courroux d'Achille est le sujet de l'Iliade, sujet le plus simple que jamais Poète se soit proposé. Homère cependant y fait entrer plus d'événemens divers, plus de harangues, de délibérations & de combats, qu'il ne s'en trouve dans les Romans les plus vastes & les moins réguliers ; & cette multitude d'événemens est tissée de manière qu'elle ne donne aucune atteinte à l'unité de l'action.

Quant à la Fable allégorique, aucun Poète ne la mit plus heureusement en œuvre, nul Auteur n'est entré en lice avec Homère à cet égard. Il sçut peindre les propriétés des élémens, les facultés de l'esprit, les affections du cœur, les vertus & les vices ; il sçut en faire des personnages constans, il les mit en action sans jamais leur faire de violence.

Il ne se distingua pas moins par l'emploi qu'il fit du merveilleux de la Fable. Si Homère ne créa pas les Divinités qui furent l'objet du culte des Grecs, il fut du moins le premier qui en fit un système utile à son Art, & même un de ses plus beaux ornemens. Quelque raison que l'on trouve dans la Philosophie & dans la Théologie pour censurer Homère en tant qu'Auteur des rôles scandaleux qu'il fait jouer à ses Dieux, le monde en a toujours été frappé comme d'une beauté parfaite. » Nulle entreprise, » dit M. Pope, nul effort n'a pu » réussir ni à perfectionner, ni à détruire ce système poétique; & malgré les révolutions des siècles & des Religions, les Dieux d'Homère sont encore les Dieux de la Poésie.

Le Poète Anglois ne rémoigne pas moins d'admiration pour la variété des caractères des Héros qui agissent dans l'Illiade. » Chacun, dit-il, a quelque chose de » si personnel, qu'un bon Peintre » ne l'eut pas mieux désigné par » ses traits : l'exactitude à distinguer les vertus, les vices, & leurs différences les plus délicates, y » tient du prodige. Tous les Héros d'Homère ont de la valeur, » c'est ce qui fait leur héroïsme. » Mais que l'expression en est variée ! La vaillance d'Achille est » intraitable & furieuse, celle de » Diomède est intrépide, quoique » docile & soumise au commandement ; le courage d'Ajex est » tant & présomptueux ; celui

» d'Hector actif & vigilant ; Agamemnon est ambitieux & fier, » Ménélas humain & tendre envers son peuple : Idoménée est un » franc Soldat ; Sarpédon, un galant homme & un généreux guerrier. Ulysse & Nestor sont sages, » mais la sagesse de l'un est artificieuse & se prête aux conjectures ; celle de l'autre est naturelle, » franche, & régulière. Ulysse compte sur les précautions, Nestor » sur l'expérience.

L'enthousiasme de M. Pope augmente encore lorsqu'il parle de la diction & du style du Poète Grec. Il la compare au coloris de Michel-Ange ; on la reconnoît, dit-il, à la hardiesse du pinceau. » Que ses Métaphores sont animées ! » La flèche brûle de voler à l'enfer ; mi : l'épée en veut boire le sang. » Plus une pensée est forte, plus l'expression a d'éclat. » M. Pope admire surtout les Epithètes composées, qui fournissent à Homère une peinture des personnes & des choses relatives à ses images. Il trouve que la mesure du vers loin de gêner le sens d'Homère, est toujours prête à seconder son effort, à peindre ses idées avec des traits de feu, à donner enfin à son style une harmonie dont la douceur nous démontre qu'il eut non seulement le plus beau génie, mais encore la plus fine oreille qui fut jamais.

Après l'éloge de la Poésie d'Homère, dont nous n'avons rapporté que quelques traits pour donner une légère idée de l'ouvrage de M. Pope, on trouve la réponse aux

principales objections que l'on a faites contre ce grand Poète. Les Critiques ont reproché à Homère la trop grande abondance de ses similitudes & de ses descriptions. Ce défaut, si c'en est un, ne vient selon M. Pope, que de l'excès du génie & de l'invention du Poète. Homère ne sçauroit borner une comparaison à la circonstance qui la fonde ; emporté par son génie il la décore de nouvelles images, mais ces images sont employées avec tant d'art, que la principale n'en a pas moins d'éclat. Ce sont des tableaux, ou cette figure a non seulement un parfait rapport avec l'original ; mais encore des ornemens occasionnels, des lointains, des perspectives, &c.

Quant aux reproches qu'on a fait à Homère sur la grossièreté de ses Dieux & sur l'impolitesse de ses Héros, M. Pope n'y répond pas de la même manière, que Madame Dacier. Il ne fait pas consister, comme elle, l'excellence des mœurs antiques en leur pure opposition aux nôtres. Il ne croit pas qu'on doive tant vanter le bonheur de ces siècles affreux où régnoient la vengeance & l'inhumanité ; où nulle rémission n'avoit lieu qu'en faveur d'un fardide intérêt ; où les plus grands Rois voyoient faire des Concubines & des Esclaves de leurs Princesses, tandis qu'on les passoit eux-mêmes au fil de l'épée.

Mais d'un autre côté il est bien éloigné d'approuver la délicatesse de nos Critiques modernes, qui

se prétendent choqués des soins dont les Héros d'Homère sont quelquefois occupés. Il se plaît au contraire à comparer leur simplicité avec le luxe où le monde s'est livré dans la suite. Un Roy allant seul ou sans Gardes, un Prince menant paître ses troupeaux, une Princesse puisant de l'eau ne font point pour lui des objets qui le révoltent. Enfin il veut qu'en lisant Homère on considère que c'est le plus ancien Auteur du Paganisme, qu'on remonte environ 3000 ans dans l'antiquité, qu'on y trouve enfin un spectacle amusant, dans le tableau de l'ancien monde. Il croit que cela suffit pour détruire ces foibles objections & pour ne trouver que du plaisir dans des choses qui sembloient d'abord peu séantes, ou même ennuyeuses.

L'Eloge d'Homère est suivi de l'exposition des règles, que M. Pope s'est prescrites dans sa traduction : nous nous dispenserons d'en parler, parce qu'elles n'intéressent que ceux qui lisent la traduction en vers Anglois. L'Auteur reprend ensuite l'éloge du Poète Grec. Il rapporte tous les contes puérils, que l'admiration, l'envie, ou une frivole curiosité ont enfanté sur le compte d'Homère. Il en tire des conséquences favorables à la réputation de ce grand Poète. Ensuite il passe aux ouvrages mêmes, dont il raconte la découverte qui en fut faite par Lycurgue, le succès qu'ils eurent dans la Grèce, le loin que l'on prit de les revoir & de les enseigner dans les Ecoles publiques,

les honneurs que l'on décerna au beau génie qui les avoit produits, l'influence qu'ils eurent non seulement dans la politique, mais encore dans la Religion des peuples de la Grèce. Tous ces articles font la matière de la seconde section.

Dans la troisième M. Pope envisage Homère, non seulement comme Poète, mais comme Sçavant. Il développe les vues politiques & morales qu'il s'étoit proposées pour le bien de son Pays dans la composition de l'Iliade; & pour en mieux faire sentir la justesse & l'utilité, il trace d'après Thucydide, un tableau de l'état où étoit la Grèce du temps d'Homère. Ce pays, dit-il, étoit partagé en divers petits Etats, que désoleoit un brigandage réciproque. Il n'étoit plus question de commerce, on n'étoit pas en sûreté dans sa maison. Les divisions intestines étoient suivies de ravages déplorables; on voyoit des peuples entiers errer au hasard: des exiles d'un Pays devenoient des Rois. Dans cet état des affaires communes de la Grèce parut l'Iliade, qui ne respirant que l'union des Citoyens fait présumer que ce précieux avantage fut l'objet du Poète. Homère ayant trouvé dans les siècles passés un temps ou de pareils excès avoient été plus supportables, choisit un événement qui en étoit le remède, afin que l'ornant de toutes les graces qui pouvoient lui donner du prix, il put inspirer à ses compatriotes le désir de chercher leur bonheur dans la paix.

La Morale des Grecs ne valoit pas mieux que leur Gouvernement. La discorde y produisoit de fréquentes querelles, dont l'habitude invétérée faisoit un peuple dur & violent. Ce fut dans un siècle aussi dépravé qu'Homère se vit obligé de choisir ses Héros. Il ne faut donc pas être surpris de les trouver orgueilleux, emportés, avarés, cruels & féroces; Homère écrivant pour des hommes, peint des hommes d'après nature, c'est-à-dire, méchans: c'est leur mauvais cœur qu'il faut blâmer & non pas la peinture du Poète. Si l'on considère le soin que se donne Homère à fixer les points de la bonne morale par une infinité de maximes, on ne sera nullement surpris que la Grèce l'ait surnommé le Pere de la Vertu; c'est vraiment un Maître en fait de mœurs. Horace après avoir exposé la division ordinaire du bien en agréable, utile & honnête, prétend qu'Homère en a mieux instruit les hommes que n'ont jamais fait les plus rigides Philosophes.

M. Pope traite ensuite de l'érudition d'Homère. Il montre qu'elle étoit fort grande vu le temps dans lequel il a écrit, mais qu'il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre les louanges outrées que lui donnent les anciens en le déclarant le pere des Sciences & des Arts; il faut considérer, dit-il, qu'il eut à composer non pas des traités mais des Poèmes, où l'érudition ne devoit figurer que pour le besoin & pour l'ornement. L'Auteur con-

fidère ensuite Homère comme Historien, Astronome, Géographe, Médecin. Il évalue ses connoissances dans ces différentes Sciences, & il conclut qu'il faut convenir qu'Homère a produit l'érudition, que l'Univers n'étoit point trop vaste pour la capacité de son intelligence : qu'après avoir brillé seul dans un siècle de ténèbres, il n'a point eu d'égal en des siècles plus éclairés, qu'il a même enrichi le monde en lui laissant un trésor dans ses ouvrages, puisqu'ils contiennent les connoissances de son temps & les principes de celles,

qui dans la suite ont le plus approché de la perfection : que ses écrits enfin se maintiendront toujours au faite du vrai sublime, où les Lecteurs ne cessent d'être jamais de le contempler avec une délicieuse surprise, ni ses concurrents de le voir avec le chagrin d'une émulation sans espoir.

L'ouvrage finit par des réflexions sur les combats dont il est fait mention dans l'Iliade. L'Auteur admire la variété & la vivacité des peintures d'Homère en cette partie. Cet article mérite d'être vu dans le Livre même.

AD VIRUM CLARISSIMUM ALBERTUM MAZZOLENUM

Abbatem Casinensem & Pontidenfis Monasterii Priorem Majorem de Tarfensi Hercule in viridi Jaspide insculpto Epistola Cassi Innocentis Anfaldi Ordinis Prædicatorum. C'EST-A-DIRE : *Lettre du P. ANSALDI Dominicain à M. ALBERT MAZZOLENI, Abbé de Cassino, Grand Prieur du Monastère de Pontida (dans le Bergamasque) sur une Pierre gravée qui représente Hercule de Tarfe.* Brochure in-4°. de 28 pag. sans date ni lieu d'impression.

**L**A Pierre gravée qui fait le sujet de cette Lettre fut découverte en 1740, entre Forli & Bertinoro en Italie ; c'est un jaspe verd, gravé en creux, qui représente Hercule jeune, nud, appuyé de la main droite sur sa massue, portant sur le bras gauche une peau de Lion, la tête tournée de gauche à droite, regardant un Palmier autour duquel un Serpent est entortillé, avec la Légende ΤΑΡΧΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΜΚ. On voit à la tête de la Lettre le dessin de la pierre, laquelle a de hauteur trois pouces deux lignes, & deux pou-

ces trois lignes de largeur. La Lettre A a la figure d'un Λ, la Lettre E est arrondie. Les plus habiles Antiquaires qui l'ont examinée avec attention, l'ont jugée antique ; ils y ont reconnu le goût de la gravure, & la forme des Lettres du temps de Gordien Pie ; on voit dans les Cabinets plusieurs Médailles frappées à Tarfe sous cet Empereur, qui ont précisément le même Type & la même Légende, avec cette différence que sur les Médailles le Serpent est entortillé non autour d'un Palmier, mais autour de l'arbre du Jardin des Hespérides, ou

simplement autour d'un bâton.

Le Type représente un des travaux d'Hercule ; mais il y a de grandes difficultés sur l'explication de la Légende ΤΑΡΧΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΜΚ. *Tarfi Metropolis*. Les Antiquaires ont donné différentes explications des trois dernières Lettres ΑΜΚ. qu'on trouve non seulement sur les Médailles de Tarfe, mais encore sur celles d'Anazarbe autre Ville de Cilicie. Ces Lettres paroissent sur les Médailles de Tarfe dès le temps de Lucius Verus. On ne commence à les voir sur les Médailles d'Anazarbe que sous Caracalle. Les memes Lettres se rencontrent sur des Médailles de ces deux Villes frappées sous les memes Empereurs. Le P. Ansfaldi rappelle toutes ces explications & en propose une nouvelle.

La Ville de Tarfe une des plus anciennes & des plus illustres de la Cilicie, est située sur la Rivière de Cydne renommée pour la clarté & la fraîcheur de ses eaux. Les anciens Ecrivains parlent avec éloge de la prééminence de cette Ville, Jule César & ensuite Auguste, lui confirmèrent le Titre de Métropole, qu'elle prit ordinairement sur ses Médailles frappées sous les Empereurs Romains, ΤΑΡΧΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ; suivant Dion Chrysostôme elle étoit la première Ville de la Province, ΠΡΩΤΗ ; les grandes Villes prenoient ce Titre pour relever leur dignité. Ainsi suivant Fitton & Holsténius, les trois Lettres Α. Μ. Κ. sur les Monumens de Tarfe signifient Πρώτης Μητροπόλεως Κιλι-

κίας, *Prima Metropolis Cilicia*, la Lettre Α. est numérale, comme sur deux Médailles de la Ville de Sardes ΚΑΡΔΙΟ ΑΚΙΔΙΟ ΑΥΔΙΟΙΟ ΕΛΛΑΔΟΣ Α ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ, *Sardis Asia, Lydia, Gracia Prima Metropolis* ; cette explication a été adoptée par le Cardinal Noris. Mais comme le nom de ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ se trouve déjà employé dans la Légende, les Antiquaires ont eu recours à d'autres explications. Trifstan & Patin ont lu ΑΜΑΝΙΩΝΟΣ Κιλικίας, *Amanica Cilicia* ; Vaillant, Πρώτης Μεγαλῆς Κιλικίας *Prima Magna Cilicia* ; le Baron de Spanheim, Πρώτης Μέγιστης Κιλικίας, *Prima Maxima Cilicia* ; explication suivie par M. Venuti sur les Médallions d'Albani ; le P. Banduri Πρώτης Μόνης Κιλικίας, *Prima Solius Cilicia* ; le P. Hardouin, Αδελφοί Μεταλλῆς Κιλικίας, *Fratres Metallarii Cilicia*, & dans un autre Ouvrage, Αμφότερας Κιλικίας *utriusque Cilicia*. Haym dans le *Tesoro Britannico*, lit, Αγγλιαδης Μοφουεσίας Κωνόν, *Anchiales, Mopsuestia Communitas*. Cette diversité d'opinions montre que la solution de l'Enigme numismatique est difficile à trouver.

Le Baron de la Bastie dans une longue remarque sur la Science des Médailles du P. Jobert (Nouv. Edition Tom. II. p. 144) examine ces explications, & en fait une Critique sage & judicieuse, « il trouve plus de vraisemblance dans l'explication de MM. Maffon & Spanheim, qui lisoient Πρώτης Μεγιστης Κιλικίας, *Prima Maxima Cilicia* ; car il est certain que les

» Villes Grecques se glorifioient  
 » de la grandeur de leur enceinte,  
 » & qu'elles en tiroient un argu-  
 » ment, en faveur de leur préten-  
 » tion à la primauté. On en peut  
 » juger par les Marbres, où Smyr-  
 » ne se donne le Titre de ΠΡΩΤΗ  
 » ΑΣΙΑΣ ΚΑΛΛΕΙ ΚΑΙ ΜΕΤΕΘΕΙ,  
 » *Prima Asia pulchritudine & ma-*  
 » *gnitute* ». Le P. Anfaldi rappor-  
 » te la remarque du Baron de la  
 » Bastie, & rejette l'explication de  
 » M. Spanheim, Πρώτης Μεγίστης Κιλι-  
 » νίας, *Prima Maxima Cilicia*, qui  
 » ne peut convenir à Anazarbe, Ville  
 » d'une médiocre grandeur, au rap-  
 » port des Anciens ; il propose la  
 » nouvelle explication que M. Maz-  
 » zoleni a donnée dans ses Notes sur  
 » les Médailleurs du Cabinet de Pi-  
 » sani ci-devant de Corrarío.

La Province de Cilicie comme  
 les Provinces de l'Asie mineure,  
 avoit dans les grandes Villes des  
 Temples, où elle tenoit des Assem-  
 blées pour y offrir en commun des  
 Sacrifices & célébrer des jeux pu-  
 blics, qu'on appelloit aussi les  
*Grands Jeux* ; on voit par les Mar-  
 bres que la Province de Galatie  
 célébroit à Ancyre les Grands  
 Jeux en l'honneur d'Esculape,  
 ΑΓΩΝΩΝ ΜΕΤΑΔΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΕΩΝ  
 ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΤΩΝ ΓΑΛΑΤΩΝ. La  
 Province de Cilicie célébra aussi  
 des Jeux Sacrés & publics, comme  
 on le voit sur plusieurs de ses mé-  
 dailles ; on peut donc expliquer les  
 trois Lettres Α Μ Κ, qui se trouvent  
 sur ses monumens, Αζώνες Μεγαλει  
 Κιλικίας, *Magna Certamina Cilicia*,  
 explication qui peut s'appliquer à

Anazarbe comme à Tarse, & qui  
 sauve la difficulté des autres opi-  
 nions. La Ville de Tarse étoit fort  
 attachée aux Spectacles des Jeux  
 & des Combats publics ; S. Paul  
 qui étoit Citoyen de cette Ville  
 fait dans ses Épitres de fréquen-  
 tes allusions aux Combats, aux  
 Athlètes, & à la discipline obser-  
 vée dans les Gymnases, comme  
 Hamond & le Clerc l'ont déjà re-  
 marqué. L'Empereur Gordien Pie  
 parut très affectonné pour les Jeux  
 & les Combats publics, comme  
 on le voit par le Sceau de ce Prin-  
 ce, dont M. Baudelot a donné l'ex-  
 plication & sur lequel on lit ΙΕΡ.  
 ΘΥΣΙΑΝ, ΑΝΤΩΝ. ΙΟΡΔΙΑΝ, ΕΥ-  
 ΧΕΒ, ΕΥΝΟΔΟC. *Sacra Xystica An-*  
*tonii Gordiani Pii Augusti Synodus*,  
 c'étoit un corps d'Athlètes établi  
 par ce Prince.

La Ville de Tarse célébra des  
 Jeux en l'honneur de Gordien, &  
 probablement à l'occasion de la  
 Victoire qu'il remporta sur les Per-  
 ses l'an 242 de l'Ère Chrétienne ;  
 elle fit graver sur ses Médailles le  
 type d'Hercule, qui étoit un des  
 Dieux tutélaires de la Ville, sui-  
 vant Dion Chrysostôme, ( Tarfi  
 c. 1. ) les travaux de ce Dieu ser-  
 virent de Symboles pour célébrer  
 les expéditions militaires de l'Em-  
 pereur contre Sapor Roi de Per-  
 se. Le P. Anfaldi conjecture que  
 le Palmier représenté sur la Pierre  
 gravée, désigne les Palmes qui  
 étoient distribuées aux Athlètes  
 vainqueurs dans les Jeux. Le Ser-  
 pent entortillé autour de l'arbre  
 représente le Dragon qui gardoit

les *Pommes d'or* du Jardin des Hespérides. Notre Auteur pense que la Pierre dont il donne l'explication fut gravée à l'occasion des ces Jeux, & qu'elle étoit un des prix que l'on distribuoit aux Vainqueurs; il rapporte plusieurs autorités pour appuyer son opinion. Les Athlètes consacroient ces Pierres précieuses dans les Temples des Dieux, ou les gardoient dans leurs maisons, pour laisser à la postérité un Monument de leurs victoires. Un Gouverneur Romain de la Cilicie, après le règne de Gordien, aura fait l'acquisition de cette Pierre & l'aura portée en Italie; mais il est plus sûr de dire, qu'on ignore par quelle voye elle y est parvenuë.

Telle est le précis de la Lettre du P. Anibaldi, dont l'érudition a déjà été célébrée dans nos Journaux; cette Dissertation mérite d'avoir place dans la Collection des Ouvrages sçavans sur les Antiquités. Mais la nouvelle explication que le P. Anibaldi propose d'après M. Mazzoleni soufre de grandes difficultés. Il n'y a point d'exemple que la Lettre A qui est ordinairement numérale sur les monumens Grecs, ait signifié *Αἰώνες*, ni que la Lettre M. ait signifié *Μεγάλη*. On auroit pu expliquer de même ces deux Lettres par *Αρίστων Μεγίστων* *Optimorum Maximorum*, qu'on voit sur des Médailles frappées à Nicée sous les Empereurs Valérien le Pere, Gallien, Macrien & Quietus, ces deux noms ayant aussi rapport aux Jeux publics; mais cette explication ne seroit qu'une

simple conjecture; d'ailleurs les trois Lettres A M K sur les Médailles de Tarfe ne se trouvent pas toujours avec des Types qui désignent les Jeux publics, & quelquefois les Symboles des Jeux s'y voyent sans les trois Lettres; d'où il résulte que l'explication de M. Mazzoleni, quoi qu'elle soit ingénieuse, ne paroît pas être appuyée sur un fondement solide.

Nos Lecteurs peuvent nous demander laquelle de ces explications nous paroît la plus probable. Sans prétendre juger les Sçavans qui ont cherché la solution de l'Enigme, nous pensons que l'explication adoptée par le Cardinal Noris est la plus simple & la plus naturelle. La Ville de Tarfe ancienne Métropole de la Cilicie, prétendit au titre de Primauté qui étoit ambitionné par les grandes Villes; pareille prétention occasionna des contestations entre les Villes de Nicomédie & de Nicée en Bithynie, entre les Villes d'Ephèse, de Smyrne & de Pergame dans la Province d'Asie. Sous le règne de Trajan la Ville de Tarfe étoit en possession du Titre de Primauté, suivant le témoignage de Dion Chrysostôme, ainsi elle aurasur ses monumens, non seulement le titre de Métropole, mais encore celui de première Métropole de Cilicie, qu'elle abrégée par les trois Lettres A. M. K. c'est-à-dire, la Lettre A étant numérale, *Πρώτης Μητροπόλεως Κιλικίας*, & on ne peut dire que cette répétition est une *tautologie*, puisque la seconde expression



sion ajoute beaucoup à la première. D'ailleurs les trois Lettres se voyent sur des médailles de Tarfe, où le nom de *Μητροπολις* ne se trouve point, alors il n'y a plus de *Tautologie*, & les trois Lettres expriment indubitablement le titre de première *Métropole de Cilicie*, qui étoit ambitionné par la Ville. La Ville d'Anazarbe ayant été honorée par les Empereurs du titre de Métropole, cette Ville chercha à relever ce titre, elle se qualifia *ΕΝΔΟΘΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ* *Illustis*

*Metropolis*, elle fit graver sur ses Monumens, à l'exemple de Tarfe, les trois Lettres AMK, *Prima Metropolis Cilicie*, & prétendit aussi à la primauté. Cette explication a l'avantage d'être fondée sur l'Histoire des contestations qui s'élevèrent au sujet de la prééminence entre les grandes Villes de l'Asie, pendant le second & le troisième siècle de l'Ere Chrétienne.

La Lettre du P. Anfaldi est datée de Bresse du premier de Novembre 1749.

*NOUVELLES OBSERVATIONS MICROSCOPIQUES, AVEC des découvertes intéressantes sur la composition & la décomposition des corps organisés. Par M. NEEDHAM, de la Société Royale de Londres, avec figures.* A Paris, chez Louis-Etienne Ganeau, Libraire, rue S. Séverin, à S. Louis & aux Armes de Dombes, 1750. un volume in-12. de 560 pages.

## S E C O N D E X T R A I T.

LA seconde Partie de cet Ouvrage dont il nous reste maintenant à rendre compte, renferme une suite d'observations singulières & entièrement neuves sur la génération, la composition & la décomposition des substances animales & végétales. Elle paroît sous la forme d'une Lettre très-longue, adressée à M. Folsek, Président de la Société Royale de Londres. M. Needham avoit déjà publié en Anglois l'année dernière, pendant son séjour à Londres, la première édition de cette Lettre, & il ne se proposoit d'abord que de la faire traduire en François par un de ses amis. Mais il a reconnu qu'il étoit

à propos de donner plus d'étendue à ses idées, & de mieux faire sentir la force de ses raisonnemens, qui souvent sont fort abstraits, afin de répondre à quelques objections qu'on lui avoit faites, & de prévenir celles qu'on pourroit lui faire; en sorte que cette édition surpasse l'Angloise de plus des deux tiers. Au reste ce n'est encore qu'une ébauche d'un grand Ouvrage qu'il médite sur cette matière. Ouvrage dont il fait assez connoître l'étendue, en disant dans sa Préface, qu'il se proposoit d'y faire entrer, pour la partie métaphysique, tout ce que Platon, Cudwort, Grew, Malle-

Décembre. Vol. II,

.Q9999

branche & Berkeley, ont donné de sublime & d'intelligible ; & son projet pour la partie phytique n'est pas moins vaste.

La génération est le phénomène de la Nature qu'on ait le plus étudié, & celui de tous qu'on a le moins éclairci. Presque tous les Naturalistes admettent un germe ou un Embryon préexistant ; mais les uns le placent dans l'œuf de la femelle, & les autres dans l'animalcule qu'on a observé dans la liqueur féminale du mâle. Dans l'un & l'autre système il ne paroît pas possible d'expliquer comment le fœtus peut participer de la nature, de la constitution, de la forme & des traits du mâle & de la femelle ; vérité dont nous avons cependant tant de preuves, surtout par la génération des monstres. On ne fera pas moins embarrassé d'expliquer la reproduction des parties coupées dans quelques animaux, comme dans les lézards, les écrevisses, les étoiles de mer, &c. Si on admet les œufs, comment concevoir que dans chacun d'eux existe le germe d'une postérité infinie. La même difficulté subsiste quand aux animalcules, & il seroit encore plus difficile de comprendre pourquoi il se perdrait plusieurs millions d'Êtres pour un seul Individu d'engendré. D'ailleurs, comment se fait la multiplication de ces animaux ; si on supposoit qu'elle se fit à la manière ordinaire, quelle suite prodigieuse d'Êtres infiniment petits renfermés les uns dans

les autres ! De tous côtés l'imagination se perd dans un labyrinthe immense dont elle ne connoît aucune issue. Là on voit des plantes & des animaux hermaphrodites, ici on trouve des insectes dont la génération se fait indifféremment ou avec la coopération d'un mâle, ou sans que ce dernier y ait aucune part, comme les pucerons ; ailleurs la multiplication s'opère évidemment sans mâle ni femelle, sans œuf & sans semence, comme dans les polypes ; c'est ainsi que la Nature se plaît à se jouer de l'esprit humain.

Il faut voir dans le Livre même toutes les difficultés qu'on peut objecter contre les deux systèmes ; car nous n'avons pu en rapporter qu'une partie. Notre Auteur les fait valoir avec beaucoup d'art & de sagacité. Il lui paroît bien plus vraisemblable que tant de vaiseux, de conduits sécrétoires, dont la structure & le mécanisme ravissent notre admiration, opèrent une digestion, une préparation & une sécrétion de principes qui produisent invariablement chaque individu, lorsqu'ils se trouvent dans leurs matrices respectives avec des alimens propres à être assimilés ; en sorte que la génération s'opère par une formation successive des parties de l'individu, & non pas par le simple développement d'un germe préexistant. On peut voir même dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, des exemples de plusieurs arbres qui ont été tellement renversés & obli-

gés de changer leur direction, que les branches sont devenues racines & les racines branches; phénomène entièrement incompatible avec des linéamens primitifs & inaltérables.

Enfin si on continue encore à soutenir que ces germes ou linéamens primitifs sont toujours assez fixes pour déterminer chaque espèce, & qu'ils sont logés dans le mâle & la femelle, & séparés des alimens par des couloirs particuliers à ces animaux. » Je crois être en état, dit M. Needham, de démontrer par mes Observations une nouvelle classe d'Etres, dont l'origine a été inconnue jusqu'ici, dans laquelle les animaux sont produits &, dans la plus étroite signification du mot, engendrés par des plantes; alors par une étrange vicissitude ils deviennent de nouveau des plantes d'un autre genre, celles-ci des animaux d'une nouvelle espèce, & ainsi de suite, mais ces progressions échappent bientôt au plus habile Observateur aidé des meilleurs microscopes. «

C'est une opinion généralement reçue parmi les Naturalistes, que les animaux microscopiques tirent leur origine de quelques œufs transportés dans l'air, ou déposés dans des eaux dormantes par des insectes volans. Il est cependant étrange que personne n'ait jamais vu ces insectes qui devraient être extrêmement nombreux, & on ne conçoit guères comment ces animalcules ainsi produits pourroient

disparoître subitement, pour faire place à une nouvelle espèce, sans qu'on puisse rien sçavoir de ce qu'ils seroient devenus.

M. Needham s'élève contre une opinion si universellement établie, & il sent bien toutes les difficultés qu'il aura à surmonter. Appuyé sur un grand nombre d'observations, il entreprend de prouver que des substances animales & végétales mises en digestion, végétent, prennent un nouvel arrangement de parties, & reçoivent successivement un principe de vie sans la préexistence d'aucun œuf. L'eau commune fournit une quantité prodigieuse de ces animalcules à mesure qu'elle se décompose, pourvu qu'elle ne soit pas distillée.

Notre Auteur reconnoît ici qu'il doit beaucoup aux grandes vues & à la pénétration singulière de M. de Buffon, & que ce sçavant l'a le premier engagé dans ces recherches en lui lisant son ingénieux système, long-tems avant qu'il fût imprimé. Il fait ensuite la comparaison des idées qu'il s'étoit formées pour lors en conséquence de ses observations sur le calmar, avec le système qui se trouve dans le second volume de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, & il rapporte qu'ils commencèrent conjointement à examiner les infusions de semences de différentes plantes, mais chacun selon leurs vues particulières. Le Philosophe François vouloit y trouver des molécules organiques, & le Naturaliste Anglois cherchoit à découvrir ceux

de ces corps mouvans qui devoient être regardés comme des animaux, & ceux qu'il jugeoit n'être que de pures machines.

Ils tirent d'abord leurs observations sur quinze infusions de semences de différentes plantes, qu'ils examinèrent régulièrement deux fois par semaine, jusqu'à ce que M. Needham les eut emportées chez lui afin de les observer tous les jours, ou même d'heure en heure s'il étoit nécessaire. Le résultat de ces premières expériences fut qu'en moins de quinze jours les infusions se trouverent remplies d'un nombre prodigieux d'atomes mouvans, quoique les phioles eussent été bouchées avec la dernière exactitude. Ces atomes étoient d'une petitesse & d'une activité extraordinaires. Il étoit aisé de voir, sur tout dans une infusion de germes d'amandes, que M. Needham a observée le premier chez lui, que quoique ce mouvement n'eut aucune marque de spontanéité, il venoit cependant d'un principe qui agissoit à l'intérieur de ces corpuscules, & non d'aucune fermentation excitée dans le liquide, ou de quelque cause extérieure. Il se détachoit souvent un atome aussi gros ou même plus gros que ceux qu'il abandonnoit ; & tandis que ces derniers restoit absolument immobiles, celui-là s'avançoit d'un mouvement progressif, ou bien il décrivait une petite orbite ; alors son mouvement se ralentissoit, il s'arrêtoit entre deux autres cor-

puscules & ensuite s'en détachoit avec les memes circonstances qu'ici-devant.

Peu de tems après notre Auteur prit la résolution d'examiner de nouveau le phénomène surprenant dont nous venons de parler, avec une attention si scrupuleuse, qu'il ne put rester aucun sujet de doute que ces corpuscules mouvans fussent venus de dehors. Pour y parvenir il prit du suc de viande rôtie très-chaud, & il le mit dans une phiole dont le bouchon fut mastiqué avec tant de précaution, que c'étoit comme si on l'eût scellée hermétiquement. Cette liqueur ayant été exposée pendant quatre jours à une chaleur d'été, parut entièrement remplie d'animaux microscopiques vivans de différentes grandeurs. Dans la première goutte que M. Needham observa, il en vit plusieurs qui étoient très-actifs & spontanés dans tous leurs mouvemens.

Cette expérience singulière a été confirmée par des observations faites avec la même exactitude sur soixante ou quatre-vingt différentes infusions de substances animales & végétales, que notre Auteur ne rapporte pas ici, mais qu'il réserve pour une autre occasion ; car suivant son dessein, il n'a que deux vérités générales à établir dans cet essai, la première qu'il y a une force productrice dans la Nature, & la seconde, que tout corps organisé est formé par végétation.

Il s'ensuit de là que notre Observateur regarde la corruption prise

dans un sens philosophique, comme une espèce de végétation qui redonne la vie à une substance morte en apparence. Il diffère des Anciens à ce sujet, en ce que ces derniers croyoient que telle ou telle corruption engendroit toutes sortes d'animalcules indifféremment, au lieu que suivant les observations de M. Needham, il paroît que la décomposition de chaque substance ne donne origine qu'à de certaines espèces déterminées d'animalcules. Phénomène qui probablement n'eût pas échappé à la sagacité des anciens Philosophes, s'ils eussent été aidés des microscopes.

M. Needham fait ici remarquer qu'en rapportant ces découvertes il suit l'ordre des tems, parce qu'il croit se rendre par-là plus intelligible; c'est d'ailleurs une justice qu'il doit à M. de Buffon, parcequ'il y en a quelques-unes qui appartiennent uniquement à ce fameux Naturaliste, & d'autres qu'ils ont faites de concert. Il juge par l'examen des deux Théories que ses observations & ses raisonnemens comment où M. de Buffon a jugé à propos de finir; car c'est autre chose, dit notre Auteur, de prouver qu'il existe réellement une force productrice dans la Nature, ou d'appliquer cette force à des observations particulières, en déterminant exactement en quoi elle consiste. Il propose ses idées sur cette matière avec une modestie qui est ordinairement le partage des vrais Sçavans. Si on reçoit, dit-il, mes

Decouvertes sans ma Théorie, & qu'on ne regarde ce que j'ai donné que comme la continuation des expériences de M. de Buffon sur ce sujet, je ne croirai pas pour cela mon travail perdu.

Il fait sur tout remarquer l'importance de la découverte de ce Sçavant, qui détruit tout-à-coup l'opinion des œufs dans les animaux vivipares, & qui fait voir l'usage réel de ces corps rougeâtres observés par Wallisnieri sur les prétendus ovaires des vaches. Car M. de Buffon, trouva dans différentes femelles d'animaux, que ces excroissances glanduleuses, parvenues à leur état de maturité, étoient remplies d'une liqueur séminale où il vit à l'aide du microscope les mêmes animalcules spermatiques que dans celle du mâle. M. Needham qui étoit présent à cette expérience, en tira une conséquence très-favorable à son système; » car si  
 » les femelles ont de la semence  
 » analogue à tous égards à celle  
 » du mâle, & que celle-ci ne soit  
 » que la partie la plus exaltée de la  
 » substance animale, c'est-à-dire,  
 » la plus active, la plus propre à  
 » végéter & à s'animer, elles sont  
 » alors l'une & l'autre de la même  
 » nature que la substance gélati-  
 » neuse qu'on tire par la macéra-  
 » tion des substances animales &  
 » végétales infusées dans l'eau.  
 » Cette dernière engendre l'espèce  
 » commune d'animaux microscopiques, comme les deux autres  
 » les animaux spermatiques; & s'il  
 » y a de la différence entr'elles, ce

„ n'est toujours que dans un or-  
 „ dre relatif aux différences qui se  
 „ trouvent entre les infusions & les  
 „ liqueurs séminales & à leurs di-  
 „ vers degrés d'activité.

Notre Auteur entre ensuite dans le détail des précautions nécessaires pour bien appercevoir la formation de ces animalcules, & il donne les raisons du peu de succès qu'on a quelquefois dans ces expériences. Il confirme encore son opinion sur la force végétative dont nous avons parlé, par de nouvelles observations sur des infusions de blé qu'il avoit laissé macérer pendant un certain tems. Il vit alors au microscope que cette substance étoit composée de filamens qui se gonfloient par une force intérieure si active, que même avant que de se diviser en globules mouvans, ils étoient de parfaits zoophytes pleins de vie; ces globules mouvans qui en résultoient paroissent quelquefois sous la forme d'étoiles dont chaque rayon se mouvoit avec une grande vivacité; phénomène que notre Auteur ne pouvoit se laisser d'admirer.

Mais la meilleure méthode pour bien observer tous ces phénomènes, & la dernière que propose M. Needham, est d'insérer quelques grains de blé ou d'orge, dont le germe soit coupé, dans des morceaux de liège très-déliés qui nagent sur l'eau. La végétation est alors déterminée en en-bas, & forme des ramifications qu'on apperçoit même à la vue simple.

On coupe alors l'extrémité de l'une de ces branches, & on la met avec un peu d'eau dans un verre objectif concave, placé au foyer d'un bon microscope: la végétation continue, & on a le plaisir d'observer une espèce d'infuse microscopique, dont notre Auteur parvint à distinguer toutes les différentes espèces de plantes & d'animaux, presque sans aucun risque de se tromper; enforte qu'il étoit en état de suivre sans confusion les progrès de cette végétation. Il est aisé de voir qu'on peut placer sous le microscope ces verres concaves sans troubler l'eau & sans déranger les plantes & les animalcules, mais il n'en est pas de même lorsqu'on fait ces infusions dans des phioles. Il faut observer que dans cette classe d'êtres microscopiques, produits par la décomposition des substances animales & végétales, on distingue des animaux de deux différens ordres. Ceux du premier ordre sont les plus parfaits, ils se nourrissent, digèrent, croissent & sont prolifiques comme les animaux supérieurs; c'est-à-dire, ou ils sont vivipares comme les anguilles, ou ils se multiplient par division comme les polypes à panache de M. Trembley. M. Needham n'a encore trouvé que deux individus de cet ordre d'animaux microscopiques, sçavoir les anguilles de la colle de farine, & une espèce de polype qu'on appelle polype en cloche.

Les animalcules microscopiques du second ordre ne paroissent

jamais croître du moins sensible-ment, ni se nourrir ni se multiplier, mais après avoir vécu à leur manière un espace de tems très-court, ils tombent au fonds sans mouvement, & se dispersent comme une semence pour fournir une nouvelle végétation. Ce dernier ordre renferme encore deux especes d'animalcules, les uns sont spontanés dans tous leurs mouvemens, & les autres ne donnent aucune marque de spontanéité, mais n'ont qu'un simple mouvement progressif ou oscillatoire. Les animalcules spermatiques sont de ce dernier genre, ils n'ont qu'un mouvement local sans spontanéité. C'est ce qui semble prouvé par les belles expériences de M. Buffon, qui se trouvent dans le second Volume de son Histoire Naturelle.

Le blé niellé où nous avons remarqué, dans l'Extrait de la première Partie de cet Ouvrage, que l'on appercevoit une infinité d'Étres vivans, paroît maintenant, suivant les nouvelles idées de notre Auteur, n'être autre chose qu'une végétation, produite par la chaleur & l'humidité, dans des grains encore tendres & pleins d'un suc laiteux.

Mais, poursuit M. Needham, s'il y a dans la Nature une force végétative & expansive, il doit aussi y en avoir une de résistance; car si la première agissoit seule, la matière seroit réduite en un instant à ses premiers principes, & dispersée dans une sphère immense. S'il n'y avoit qu'une force de résistan-

ce, tout se réduiroit en une masse dense ou peut-être se concentreroit en un point. De-là résulte, dit-il, la nécessité d'admettre ces deux forces antagonistes, qui produiront des combinaisons infinies dans la nature selon leurs proportions respectives. Il regarde les sels, les acides, les liqueurs spiritueuses, &c. comme des principes de résistance, parce qu'il a trouvé par expérience que ces substances s'opposent à l'action de la force expansive & végétative; il fait même l'application de ces idées aux maladies contagieuses & épidémiques, & il est fort porté à croire qu'elles sont produites par l'excès de cette force végétative, & que les acides, les vins spiritueux, &c. sont les préservatifs de ces maladies, en ce qu'ils s'opposent à l'action de cette force. Il confirme cette conjecture par les terribles effets que produit le ségle niellé ou ergoté chez les gens de la campagne, qui après en avoir fait usage, meurent bientôt après avec leurs membres gangrenés.

M. Needham fait encore observer que ce n'est que dans son système qu'on peut déterminer l'origine des Tenia, des Ascarides, des Champignons, &c. qu'on n'avoit pu encore réduire à aucune classe, & dont la multiplication ne se fait d'aucune manière connue jusqu'ici.

Après avoir ainsi développé la nature de la décomposition des substances animales & végétales, notre Auteur tâche de généraliser ses idées & d'appliquer les princi-

pes à tous les phénomènes de la Nature ; il remonte même jusqu'aux premiers élémens de la matière ; sujet sur lequel tant de Philosophes se sont exercés, quoique sans beaucoup de succès. Il s'attache surtout à prouver que toutes nos connoissances ne sont que relatives, que nous ne connoissons aucun objet tel qu'il est en lui-même, & que l'ame ne peut juger que par comparaison. Il se livre à une longue suite de raisonnemens métaphysiques qui ne sont pas susceptibles d'extrait ; ce seroit les priver de toute leur force : ainsi nous sommes obligés de renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même. On fera peut-être surpris de trouver une métaphysique si abstraite dans un Livre qui ne sembloit promettre que de l'histoire naturelle ; mais en le lisant avec attention, on verra que l'Auteur s'y est trouvé engagé peu à peu par les conséquences qui lui ont paru résulter de ses Observations. Il y étoit d'ailleurs porté par son goût naturel & par les profondes connoissances qu'il a acquises dans cette sublime partie de la Philosophie. Il seroit à souhaiter que ses occupations lui eussent permis de donner plus d'étendue & de clarté à ses idées, & de mettre plus d'ordre dans ses raisonnemens ; car dans des matières aussi abstraites, il est important de ne rien négliger pour se rendre le plus intelligible qu'il est possible. Mais personne ne sent mieux que M. Needham tout ce qui manque à la perfection de son

Ouvrage, c'est pour cela qu'il répète souvent, qu'on ne doit le regarder que comme une légère esquisse de ce qu'il se propose de donner un jour sur ce sujet. Nous ne doutons pas que le Public ayant trouvé dans un simple essai des choses si curieuses, si intéressantes & si nouvelles, ne le porte à l'exécution de son entreprise avec cet empressement qui est la principale récompense du mérite & des talens.

On trouve à fin de ce Volume la description & l'usage du microscope, avec une planche qui fait voir toutes les différentes parties dont il est composé. On y a adapté un miroir qui réfléchit la lumière sur l'objet, & même encore un autre petit miroir qui renvoie une seconde fois sur l'objet les rayons déjà réfléchis par le plus grand ; en sorte qu'il en résulte une clarté admirable. Il grossit si prodigieusement, qu'avec la plus forte lentille on voit le diamètre de l'objet 400 fois plus grand qu'il n'est réellement, c'est-à-dire, que la solidité est augmentée 64000000 de fois. Nous ne pourrions faire connoître tout l'art avec lequel ce microscope est construit sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin. Il est de M. Passlément déjà si connu par ses instrumens d'optique & en particulier par le Telescope à réflexion qu'il a perfectionné. Ses connoissances sont bien supérieures à celles d'un simple artiste, car il n'est pas moins habile à mettre ses instrumens



trumens en usage qu'à les construire. Il vient d'exécuter une sphère mouvante qui représente les révolutions des corps célestes, & en particulier tous les mouvemens de la Terre & de la Lune, avec une telle précision, qu'au jugement de l'Académie des Sciences, il ne doit pas s'y trouver un degré d'erreur en deux ou trois mille ans.

Sur ce microscope est monté un micrometre qui sert à mesurer les grandeurs réelles & apparentes des plus petits objets, & à les comparer l'une avec l'autre. Cet instrument est de l'invention de M. le Duc de Chaulnes, que tout le monde connoit pour un des plus zélés Protecteurs des Sciences &

des Arts, & qui travaille lui-même à leur progrès avec une ardeur qui a peu d'exemples. Ce Seigneur chargea M. Passément de la construction de ce micrometre; on ne peut rien voir de plus ingénieusement imaginé. Mais il faut avoir recours au Livre même pour en connoître le mécanisme & les usages. Il suffit de dire qu'à l'aide de cet instrument il est aisé de faire avancer ou reculer l'objet, par le moyen d'une vis, aussi peu que l'on veut, même de la 150000<sup>e</sup> partie d'un ponce exactement, & cet effet, quelque surprenant qu'il soit, est susceptible de la démonstration la plus rigoureuse.

#### *HISTOIRE GENERALE DU DOUZIEME SIECLE,*

*Comprenant toutes les Monarchies d'Europe, d'Asie, & d'Afrique, les Hérésies, les Conciles, les Papes, & les Savans de ce siècle. Par M. A.*

DE MARIGNY. A Paris, chez Louis-Etienne Ganeau, Libraire, rue S. Severin, à S. Louis, & aux Armes de Dombes 1750. 5 vol. in-12.

**L**E principal mérite de ce Livre est de présenter une nouvelle manière d'arranger l'Histoire universelle. Les Auteurs qui se sont exercés jusqu'ici dans ce genre d'écrire, n'ont pas connu d'autre méthode, que de faire marcher de pair les Histoires de tous les Pays, c'est-à-dire, de rapporter de suite tous les événemens qui se sont passés dans les différentes contrées de l'Univers pendant le cours d'une même année. Il arrivoit de là que la narration des faits étoit souvent interrompue par la variété des ma-

tières, que les transitions fréquentes & subites fatiguoient l'esprit du Lecteur, & que tant de récits divers toujours succédans, effleurés & détachés jettoient le trouble & la confusion dans la mémoire. Pour éviter ces inconvéniens, l'Auteur a imaginé un nouveau plan, & étant proposé d'écrire l'Histoire générale du douzième siècle, il a traité séparément l'Histoire de chaque Monarchie. Il commence par les Empereurs d'Allemagne; dans le second article il rapporte l'Histoire des Rois de France; celle des Rois

d'Angleterre est l'objet du troisiéme, & ainsi de suite. L'Auteur a observé de placer l'Histoire des Monarchies selon l'ordre des tems de leur fondation. Par là cet Ouvrage est devenu comme un tableau qui représente les Rois contemporains, & ce qui s'est passé de plus curieux & de plus intéressant pendant le cours de leurs régnés. Ce que vous trouverez dans l'histoire particulière de chaque Monarchie, est ici rassemblé en cinq volumes. Tout ce que les Rois voisins par leurs Etats ont eu de commun pour les intérêts politiques est traité amplement & de suite, les événemens curieux & intéressans y sont rapportés dans une étendue convenable, & revêtus des circonstances les plus importantes. Nous laissons au Lecteur à décider laquelle de ces deux Méthodes est préférable, sçavoir celle de lire l'Histoire générale de chaque siècle suivant le plan que notre Auteur lui propose, ou celle de l'Histoire particulière de chaque Monarchie non interrompue.

L'Auteur s'est déterminé au choix du douzième siècle pour l'essai de sa Méthode, parce que ce siècle lui a paru être le plus fertile en événemens. Les guerres d'outre-mer, la conquête de la Terre sainte, l'établissement des Francs sur le trône de Constantinople, sont du côté de l'Orient une source de récits merveilleux & très-intéressans ; si on passe au nord de l'Europe, on verra sur la fin du même siècle une révolution encore

plus surprenante & plus glorieuse pour les Francs. Guillaume le Conquerant, vassal des Rois de France, passe en Angleterre avec une armée de ses Sujets. Une seule victoire le met en possession du trône de cette ile. C'est au commencement du douzième siècle, que plusieurs freres d'une famille Normande, de race noble, suivis d'une bande de leurs concitoyens, pénétrèrent jusqu'au fond de l'Italie, enlevèrent les Provinces méridionales aux Empereurs Grecs, & que Roger, le dernier vivant des sept freres y établit la Monarchie célèbre des deux Siciles.

Dans le même tems on voit naître les cruelles factions des Guelphes & des Gibelins. La face de l'Italie est changée, ses Provinces deviennent la proie du plus fort & du plus heureux, & c'est l'origine de toutes les Souverainetés, qui s'y sont établies. M. de Marigny a fait mettre à la tête de son Livre la liste des Auteurs dont il a fait usage. Il ne donne son Ouvrage que comme un Extrait des Historiens les plus connus. En conséquence de cet aveu, il a cru pouvoir se dispenser de charger les marges de citations. S'il attend quelque reconnaissance de la part du Public, il paroît ne la fonder que sur la nouveauté de sa Méthode. C'est pour cette raison que nous nous dispensons d'entrer dans aucun détail par rapport au fond de l'Histoire. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher d'observer, que si la nouvelle Méthode a ses avan-

tages, elle a aussi ses inconvénients. Si par son moyen on évite les transitions brusques & fréquentes; on est d'un autre côté obligé de rompre très-souvent le fil de la narration & de renvoyer le Lecteur à un autre article où on aura déjà rapporté les mêmes faits, pour ne pas tomber dans l'inconvénient des répétitions. Il nous a paru d'ailleurs que M. de Marigny, trop occupé de sa Méthode, n'a point apporté assez d'attention à l'élégance & à la

correction du style. Quelque importante que soit la Méthode, elle ne peut pas toute seule faire la fortune d'un Ouvrage historique; l'élégante contexture des faits, la correction & la noblesse du style, la sagesse, la sobriété, & la dignité dans les Réflexions sont des parties non moins essentielles au bon Historien, que la clarté de la Méthode, la facilité & la simplicité d'un plan historique.

*TRAITE' DES PEREMPTIONS DES INSTANCES,*  
par feu M<sup>e</sup> Jean Melenet, ancien Avocat au Parlement de Dijon.  
Revu & augmenté par M<sup>e</sup> J. F. Bridon, aussi Avocat au même Parlement. A Dijon, de l'Imprimerie de Desay l'ainé, & se vend chez Desay puiné, Libraire, rue Portelle, 1750. Volume in-8<sup>o</sup>. de 366 pages, non compris l'Épître dédicatoire à M. le Pr. Président du Parlement de Bourgogne; la Table des Titres & la Table alphabétique des matières. Cet Ouvrage se vend à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science.

**L**A matière de cet Ouvrage n'est pas sans doute une des plus usitées, ni une des plus difficiles dans la Jurisprudence. Quoique la péremption puisse être d'usage dans presque toutes les affaires & serve à la décision de plusieurs il y en a cependant beaucoup auxquelles on ne peut s'appliquer & beaucoup plus dans lesquelles la vigilance des parties ne permet pas qu'elle ait lieu. D'ailleurs le petit nombre des principes dans lesquels cette Méthode est renfermée, la rend assez facile à connoître. Mais toutes les parties du Droit ayant leur importance; celle-ci méritoit d'autant plus d'être traitée, qu'elle

peut décider par la forme, des plus grandes causes comme des plus petites, & qu'étant moins ordinaire que les autres, il semble encore plus nécessaire qu'on puisse aisément s'instruire dans le besoin de tout ce qui la concerne. Nos Auteurs avoient déjà discuté ce point particulier dans des Recueils & Traités généraux qui embrassent plusieurs autres parties. Divers Commentateurs du Droit Romain, différens Commentateurs des Coutumes & des Ordonnances, les Arrêtistes, les Praticiens, toutes les espèces d'Auteurs s'étoient déjà expliqué sur ce sujet. Tels sont Mornac & Automme sur la Loi *Pro-*

*perandum*, cod. de *Judiciis*, Chopin sur la Coutume d'Anjou, Brodeau sur celle du Maine, Theveneau sur les Ordonnances, M. Louet & Brodeau, lettre *P.* somm. 14. Boniface dans ses Arrêts, Imbert dans sa Pratique, Lange & Ferrière dans leurs Praticiens, & plusieurs autres cités dans ces Auteurs, &c. Nous avions même déjà sur ce point de la part de M. Ausanet une espèce de petit Traité dans ses Mémoires qui ont servi aux arrêts de M. le Premier Président de Lamoignon, & on voit dans ces arrêts un titre particulier sur les péremptions. Enfin nous apprenons par l'Ouvrage dont il s'agit, qu'il avoit déjà été fait par Vrevin sur les péremptions d'instance un Traité assez considérable & de plus de 500 pages. Mais quand une matière déjà discutée & préparée est remaniée par d'habiles Jurisconsultes tel qu'étoit M. Melener l'un des plus célèbres Avocats du Parlement de Dijon, & tels que le paroissent les autres Avocats dont les Mémoires sont joints à son Ouvrage, il y a toujours à gagner pour les Sciences & pour le Public.

L'estime que M. le Président Bouhier (Comment. de Bourgogne) & M. l'Abbé Papillon (Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne) témoignent pour feu M. Melener, annonce assez celle dont jouissoit ce fameux Avocat de la part des meilleurs connoisseurs. Si l'opuscule dont il s'agit ne peut faire connoître qu'une très-petite

partie du mérite de l'Auteur, qui a laissé plusieurs autres Manuscrits, dont feu M. Davost son gendre étoit dépositaire; nous croyons que la publication de ce Manuscrit peut du moins servir à faire conserver avec fruit le souvenir de son Auteur, & à en faire désirer les autres productions dès que cela sera possible.

On voit assez par le titre même de cet Opuscule qu'il est composé de deux parties. Le Traité de M. de Menelet, qui forme la première & la principale partie, occupe les 170 premières pages. La seconde partie qui occupe le reste du Volume, est remplie par divers Mémoires ou Consultations de différens Avocats du Parlement de Bourgogne sur quatre diverses questions de péremption, qui ont été jugées récemment dans ce Parlement.

Quelle est l'origine, quel est l'effet de la Péremption, comment a-t-elle été introduite en France; c'est ce que M. Melener a cru devoir examiner d'abord dans les deux premiers Paragraphes de son Traité, qui comprend 4 divisions. Après avoir discuté ce qui résulte du Droit Romain, de Cujas & de divers Auteurs; il observe sur ce sujet que l'Ordonnance de Roussillon (du mois de Janvier 1563.) diffère du Droit Romain, en ce qu'en ne faisant périr que l'instance par la discontinuation de poursuites pendant trois ans, elle laisse subsister l'action, si d'ailleurs elle n'est pas

prescrite. Il ajoute que la Péremption est d'usage fort ancien en France, qu'autrefois même cette espèce de prescription, aujourd'hui triennale, étoit annale, qu'elle étoit cependant triennale dès 1539 lorsque François I. (Ordonn. de 1539, art. 120.) défendit de donner aucune Lettre de restitution pour fait d'instance privée, qu'alors on rejettoit la péremption dès que la cause étoit contestée, & que du moins, selon quelques-uns, l'instance, quoique périmée, avoit encore l'effet d'interrompre la prescription; mais que Charles IX. condamna ces deux exceptions par l'article 9 de l'Ordonnance de Roussillon, & que ces dispositions ont été suivies de divers nouveaux Réglemens de Louis XIII. & de Louis XIV. sur les péremptions dans les Ordonnances de 1629, art. 91. & 158, & de 1667, tit. 27, art. 5.

Le surplus de ce Traité concerne 1°. les Tribunaux dans lesquels la péremption est reçue & rejetée, ou modifiée d'une manière particulière (§. 3. & suiv. jusqu'au 15. inclusif. & §. 41.) 2°. Les causes & instances dans lesquelles elle a lieu (§. 16. & suiv. jusques & compris le 33. §. 38. & 43.) 3°. Les personnes contre lesquelles elle est admise (§. 34. 35. 36. 37. & 39.) 4°. Ce qui distingue la péremption de la défection, (§. 40.) 5°. Les effets de la péremption par rapport aux Procureurs des Parties contre lesquelles la péremption est acquise,

& si ces Procureurs en sont garans (§. 42.)

Peut-être eût-il été à désirer que cet ordre eût été un peu plus marqué & mieux suivi dans ce Traité; mais l'Ouvrage est si court, qu'on peut y trouver aisément, sur-tout avec le secours de ses deux Tables, tout ce qu'il renferme. On y verra sur-tout avec utilité plusieurs recherches sçavantes & divers Arrêts du Parlement de Dijon, dont plusieurs ont été suppléées par M. Bridon dans ses Remarques.

Les quatre contestations discutées dans les différens Mémoires, qui composent la seconde partie de cet Ouvrage, ajoutent encore de nouvelles lumières aux Observations de M. Melenet que M. Bridon a enrichies de plusieurs Remarques utiles. On voit sur la première de ces affaires un Mémoire de M. Bridon dans une question de péremption d'appel, & une consultation de M. Normand le puiné, dans la même affaire.

La seconde contestation n'est expliquée que par un court Mémoire de M. Bridon, & est dans le cas du décès d'une des Parties & de son Procureur.

La troisième donne lieu à cinq Mémoires ou Consultations signés par divers fameux Avocats de Dijon, & roule principalement sur la question, si les Causes mises à un rôle sont sujettes à péremption. On a disposé sur cette affaire à la fin un des principaux Mémoires, qui devoit être placé au commen-

cement, où on le cherche d'abord.

Enfin le dernier Procès n'est connu que par un Mémoire de M. Bridon, sur la question, si les Procureurs sont responsables envers leurs Parties du dommage qu'elles peuvent souffrir de la péremption.

Il paroîtroit à désirer qu'on eût mis à la fin de chacun des derniers Mémoires faits sur ces contestations les Arrêts qui les ont terminés. Ces Arrêts nous ont parus à la vérité observés, du moins presque tous, dans le corps du Traité de M. Melenet; mais il faut les y chercher & une note de ces Arrêts mise après les Mémoires, ainsi qu'une petite table des Questions de péremption traitées dans chacun de ces Mémoires, eussent, à ce que nous croyons, perfectionné la collection, en la rendant plus commode aux Lecteurs. On pourroit encore corriger aisément dans le Traité de M. Melenet, une répétition qui s'y trouve dans une addition à la page 158 de cita-

tions déjà faites à la page 35.

Du reste le Traité, les Remarques & les Mémoires qui l'accompagnent, nous ont parus très-propres à bien éclaircir une matière intéressante dans la Procédure, & dénotent dans leurs Auteurs des recherches & une capacité peu communes. Il seroit à désirer que nous eussions sur divers autres points particuliers trop peu connus des Ouvrages aussi bien faits. C'est même ce qui ne seroit pas difficile, si tant de Jurisconsultes, auxquels une longue étude & une grande expérience, ont fait approfondir plus particulièrement différentes matières, moins éclaircies auparavant, vouloient consacrer quelque tems à l'instruction de la postérité en traitant ces matières, & si ceux qui sont les dépositaires de divers bons Ouvrages de ce genre se faisoient, comme il seroit juste, un devoir de les communiquer au Public.

DELLA VIA APPIA RICONOSCIUTA,  
è descritta da Roma a Brindisi, Libri IV. di Francesco Maria Pratilli, &c. c'est-à-dire, *Examen & Description de la Voie Appienne depuis Rome jusqu'à Brindis, en IV Livres; par FRANÇOIS-MARIE PRATILLI, &c.*

#### SECOND EXTRAIT.

**N**OUS avons suivi dans le premier Extrait la Description de la Voie Appienne depuis Rome jusqu'à Capouë; avant que d'en reprendre la suite, nous croyons devoir décrire sommairement l'Histoire & les Antiquités de Capouë,

Capitale de la Campanie, Rivale de Rome, qui fut au tems de sa splendeur l'une des plus grandes, des plus magnifiques, & des plus opulentes Villes du Monde.

L'origine & la fondation de la ville de Capouë remontent à la plus

haute antiquité ; nous ne discuterons pas les opinions différentes des Ecrivains ; il est certain que cette Ville est plus ancienne que Rome. Son histoire devient plus connue depuis qu'elle reclama la protection des Romains contre les Samnites vers l'an 410 de Rome ; l'humanité de ses Habitans envers les Consuls & l'Armée Romaine, qui passèrent sous le joug aux Fourches Caudines, en 435, lui mérita le droit de Bourgeoisie Romaine. La Ville alliée de Rome prétendit être son égale, elle voulut nommer un des deux Consuls Romains. Son Sénat étoit composé de trois cens Sénateurs, dont le Chef étoit nommé *M. dix Titicus*, ou comme Tite-Live l'a écrit, *Medius Titicus*, c'est-à-dire, dans l'ancienne Langue du Pays, *Souverain Magistrat*. Rome refusa hautement de partager la nomination des Consuls ; Capouë en conserva un vif ressentiment, qu'elle fit éclater après la funeste bataille de Cannes ; elle fit alliance avec Annibal, & le reçut avec son armée ; mais le séjour d'Annibal à Capouë fut le salut de Rome ; les Carthaginois amollis & énervés par les délices de la Ville, ne furent plus en état de résister aux Romains. Rome à son tour pensa à se venger de la perfide Capouë ; les Consuls eurent ordre d'en former le siège, Annibal se présenta inutilement pour le faire lever, & quoi qu'il marchât à Rome même, les Romains animés par la vengeance, aimèrent mieux exposer leur Patrie, que de

lever le siège ; Capouë enfin abandonnée par Annibal, fut forcée de se rendre, & subit le traitement le plus rigoureux ; les principaux Sénateurs furent punis de mort, les autres Habitans dispersés ; la Ville privée de ses Loix & de ses Magistrats, réduite à l'état de *Præfecture*, fut gouvernée par un Préfet qui y étoit envoyé tous les ans de Rome ; on épargna cependant les Edifices & l'enceinte des murs de la Ville, dans laquelle les Romains rassemblèrent les Laboureurs & les Vignerons de la campagne.

La Ville de Capouë resta dans cet état d'humiliation pendant plus d'un siècle. Sylla commença à la relever, il y établit des Soldats vétérans ; Jules-César y envoya une nombreuse Colonie, qui fut renforcée par Auguste ; ce Prince lui donna des Terres dans l'Isle de Crete & en Italie ; elle obtint la permission de prendre le titre de *COLONIA IULIA FELIX CAPUA*, comme on le voit encore sur ses Monumens. Nerva y envoya des Soldats vétérans ; la Colonie étoit gouvernée par des Duumvirs, qui prenoient aussi le titre de Consul, & se faisoient aussi précéder par des Licteurs. La Ville avoit d'autres Magistratures, un Collège de Flamines Augustaux, &c.

M. Pratilli a recherché avec soin les Antiquités de cette Ville, dont il a donné un Plan Topographique. Nous ne pouvons entrer dans les détails. L'enceinte des murs sans y comprendre les Faux-

bourgs, étoit d'environ cinq mille six cens pas, (deux lieues communes de France;) la Ville avoit au moins 300 mille Habitans du tems d'Auguste; on y voyoit des Edifices magnifiques, les Temples de Jupiter Capitolin, de Mars, de Venus, de Cerès, de Neptune, de Castor & Pollux, de Mercure, &c. Et hors de la Ville, au pied du mont Tiphates, le Temple de Jupiter, & le Temple de Diane, DIANA TIFATINAE, dont il est souvent fait mention dans les Auteurs & sur les Monumens. Ce Temple magnifique avoit un Bois Sacré, un Cirque, un Théâtre & de vastes Edifices pour le logement des Prêtresses; Sylla qui avoit vaincu l'an 669 le Consul Norbanus dans le voisinage du Temple, consacra à la Déesse une grande étendue de Terres. On voit encore de magnifiques restes de ce Temple, à l'Eglise de S. Ange qui a été bâtie sur les ruines. Outre les Temples, la Ville de Capouë comprenoit d'autres Edifices d'une grandeur & d'une magnificence admirables, le Capitole, le Sénat ou *Curia*, le *Forum* ou la Place publique, le Théâtre, le Cirque, l'Amphithéâtre à quatre rangs de colonnes, presque aussi vaste & aussi magnifique que l'Amphithéâtre Flavien de Rome; M. Mazochi en a donné la description; on l'a nommé Colisée, & *Borlasque* dans le moyen âge, il servit de Forteresse sous les Princes Lombards, il est presque totalement détruit depuis qu'on en a enlevé les maté-

riaux pour paver les chemins du voisinage. La Ville de Capouë avoit un Gymnase, une Ecole de Gladiateurs qui en contenoit jusqu'à quarante mille, un superbe Portique, des Greniers publics, des Thermes ou Bains, des Fontaines; les eaux étoient conduites dans la Ville par des Aqueducs, dont on voit encore les ruines.

La Ville de Capouë subsista dans un état de grandeur & de magnificence sous l'Empire Romain; elle fut maltraitée par les Goths, & par Genferic Roi des Vandales, elle tomba sous la domination des Lombards; enfin les Sarrafins la brûlèrent l'an 842, ses habitans douze ans après passèrent à la nouvelle Capouë, qui fut bâtie sur le Vulturne. Les ruines de l'ancienne Capouë s'étendent dans plusieurs Villages, dont le plus considérable est celui de *Santa Maria di Capoa*, qui conserve le nom de l'ancienne Ville.

La Voye Appienne entroit dans Capouë par la Porte de *Castellum*, & passoit sous un Arc de Triomphe de trois arcades, elle sortoit de la Ville par la Porte *Albana*; la Voye conduisoit de Capouë à *Galatia*, Ville & Colonie Romaine, dont les ruines s'appellent encore *te Galazze*, où l'on voit plusieurs Monumens antiques, son Siège Episcopal a été transféré à Calerta; la Voye passoit ensuite par le lieu *ad Novas*, la distance tombe au Village nommé *la Nova* près d'Arienzo. M. Pratilli veut corriger ici les anciens itinéraires, mais



mais la distance de douze milles de Capouë au lieu *ad Novas* est exacte, si on la compte du centre de Capouë ; du lieu *ad Novas*, la Voye conduisoit à *Caudium*, qui étoit une Ville & Colonie située dans une Vallée, dans laquelle on entroit par ces fameux défilés, qu'on nommoit anciennement les *Fourches Caudines*, & maintenant nommés *Furchie*, qui sont au delà du Château d'Arienzo. M. Pratilli place *Caudium* près d'Arpaia à la seizième Colonne depuis Capouë ; M. d'Anville prouve par les Itinéraires que *Caudium* devoit être quatre ou cinq milles au-delà, à 21 milles de Capouë, & à 11 ou 12 milles de Benevent, ville célèbre, jusqu'à laquelle se fit, après la réduction des Samnites, la prolongation de la Voye Appienne depuis Capouë, par l'espace de 32 ou 33 milles.

La Ville de Benevent, l'une des plus anciennes de l'Italie, nommée autrefois *Maleventum*, reçut une Colonie Romaine sous le Consulat de Sempronius Sosus & d'Appius Claudius l'an de Rome 486. elle fut une des 18 Colonies qui restèrent fideles aux Romains pendant la seconde Guerre Punique : sous le second Triumvirat elle reçut une Colonie qui fut renforcée par l'Empereur Claude ; on trouve en cette Ville plusieurs Antiquités. Elle souffrit beaucoup de la part des Etrusques, des Gots, des Grecs, des Sarrafins, & des Lombards. Les tremblemens de terre l'ont souvent desolée ; les plus funestes ont été

*Décembre, Vol. II.*

ceux des années 1125 & 1688, qui la ruinèrent presque entièrement. Le Cardinal Orsini, depuis Pape sous le nom de Benoit XIII, étant Archevêque de cette Ville, la fit réparer, y fit construire de beaux Edifices, les Habitans y contribuèrent aussi ; Benevent est maintenant une des plus belles Villes d'Italie. On sçait qu'elle dépend du S. Siège, nous n'entrerons point dans le détail de son histoire ; ce fut dans le voisinage de Benevent que Charle d'Anjou, frere de S. Louis, vainquit Mainfroy le 26 de Février 1266, & devint par cette Victoire le Maître des Royaumes de Naples & de Sicile.

Les Romains ayant soumis les Peuples de l'Apoûille & des Pays voisins, firent continuer la Voye Appienne depuis Benevent jusqu'à Brindes ; on ignore le tems précis de cette prolongation, il est certain qu'elle précéda la chute de la République, puisque Ciceron en fait mention dans ses Lettres. Trois routes différentes conduisoient de Benevent à Brindes, l'une sur la droite par Venuse & par le voisinage de Tarente, l'autre sur la gauche par *Acce* & *Herdonia*, la troisième tenoit le milieu entre les deux précédentes par *Trevicum*, par le voisinage d'*Astulum*, & par Canuse. M. Pratilli examine laquelle de ces trois routes étoit la Voye Appienne, ou plutôt la continuation de la Voye Appienne ; il pense que c'est la première qui passoit par Venuse ; elle étoit praticable pour les voitures, on la voit décrite

S ffff

dans les anciens Itinéraires; la seconde prenoit un détour, c'étoit la route ordinaire des Mulets & des Bêtes de charge; Strabon en parle, on la trouve aussi dans les Itinéraires; la troisième a été décrite par Horace dans son voyage de Brindes; l'Empereur Trajan la fit paver à ses frais depuis Benevent jusqu'à Brindes, comme on le voit par les Colonnes Milliaires qui portent cette Inscription:

IMP. CAESAR  
DIVI NERVAE F  
NERVA TRAIANVS &c.  
VIAM A BENEVENTO  
BRUNDISIUM PECVN.  
SVA FECIT.

Nous pensons que la construction de cette Voie a été célébrée sur des Médailles de Trajan sous le titre de VIA TRAIANA, qu'on lit sur des Médailles d'or, d'argent & de bronze frappées en l'honneur de ce Prince.

Les Recherches que M. Pratilli a faites sur la direction & sur les détails de ces trois Routes, sont intéressantes pour la Géographie & l'Histoire; il donne le nom moderne des Villes anciennes qui subsistent encore, il remarque les ruines de celles qui ont été détruites, les vestiges des anciennes Chauffées, des Ponts, des Edifices, les anciens Monumens, les Colonnes milliaires, Inscriptions, &c. Il faut voir dans l'Ouvrage même tous ces détails que nous ne pouvons rendre dans un Extrait. Nous suivrons seulement la des-

cription de la Voie que Trajan fit paver, c'est la même route qu'Horace a décrite dans son Voyage de Brindes.

Les trois Voyes partoient ensemble de la Ville de Benevent par le célèbre Arc de Trajan, qu'on nomme maintenant *Porta Aurea*; la Voie qui prenoit sur la gauche par *Aceæ*, aujourd'hui *Troja*, se détachoit des deux autres, qui conduisoient à la Ville d'*Eclanum* ou *Aeculanum*, dont on trouve les ruines près de Mirabella. Julien célèbre Pélagien, contre lequel S. Augustin a écrit, étoit Evêque d'*Eclanum*. Le Siège Episcopal depuis la ruine de la Ville a été transféré à Frigento. D'*Eclanum* la Voie Appienne prenoit sa direction sur la droite vers la Ville de Venuse; la Voie Trajane conduisoit directement vers le Nord-Est au mont Appennin, sur lequel étoit située la Ville de *Trivicum*, dans un passage escarpé & difficile, suivant le témoignage d'Horace, Lib. I. Sat. V.

*Incipit ex illo (Benevento) montes  
Appulia notos  
Ostentare mihi quos torret atabulus,  
& quos  
Nunquam erepsimus, nisi nos vicina  
Trivici  
Villa recepisset.*

La Ville de *Trivicum*, bâtie dans un lieu qu'on nomme encore *La Civita*, étoit exposée aux vents & au froid, la Voie publique passoit au-dessous de la Ville, dans le lieu qu'on nomme encore *la Villa*. Horace y logea dans une Auberge,

où il fut encore plus incommode de la fumée que du froid.

*Ni nos vicina Trivicum  
Villa recepisset, lachrymoso non sine  
fumo,  
Udos cum foliis ramos urente camino.*

La Ville de *Trivicum* ayant été ruinée, on a bâti la Ville nouvelle à environ deux milles de l'ancienne. La Voie passoit près de la Ville d'*Asculum Apulum*, maintenant *Ascoli*, célèbre dans l'Histoire par la défaite de Pyrrhus Roi d'Epire; à vingt-quatre milles de *Trivicum* on trouvoit sur cette route au delà d'*Asculum* une Bourgade dont Horace fait mention, sans pouvoir en mettre le nom dans ses vers, l'eau y étoit rare & le pain excellent.

*Quatuor hinc rapimur viginti &  
millia rhedis,  
Mansuri oppidulo, quod versu dicere  
non est,  
Signis persacile est. Vænit vilissima  
verum,  
Hic aqua: sed panis longè pulcher-  
rimus, ultro  
Callidus ut soleat humeris portare  
Viator.*

Le nom de cette Bourgade a embarrassé les Commentateurs d'Horace & les Géographes; les plus habiles ont pensé que ce lieu étoit nommé *Equotutium*, *Equotutium*; ils ont varié sur la position; les uns ont cru que c'étoit *Foggia*, d'autres *Trivento*, & les autres *Castel Franco* sur le chemin de Benevent à *Arce* ou Troja. Mais ce lieu dont parle Horace étoit situé indubitablement entre *Trivicum* & *Canusium*. M. Pratilli pense que c'est *Cornito Vecchio*, qui est sur cette route à vingt-quatre milles de *Trivico*; d'ailleurs les eaux y sont mauvaises & faumâtres, la bonne eau y est transportée de loin,

*Vænit vilissima verum  
Hic aqua:*

& le pain qu'on y fait est blanc, & le meilleur de toute l'Apouille. . . . *Sed panis longè pulcherrimus.* Ce qui confirme cette position, c'est qu'à cent pas de Cornito, on trouve un lieu nommé encore *Scutuccio*, dont le nom est visiblement corrompu de l'*Equotutium* des Anciens. Au reste Cornito a été un lieu considérable, il fut ruiné au treizième siècle pendant la guerre de Charles d'Anjou contre Conradin qui avoit pris le titre de Roi de Sicile. L'Itinéraire d'Antonin place à 21 milles de Benevent sur la route d'*Arce* le lieu *Equus Tuticus*, qui est nommé *ad Equum Magnum* dans l'Itinéraire de Jerusalem, mais ce lieu qui tombe à Castel-Franco est éloigné de Cornito, & ne doit pas être confondu avec l'*Equotutium* d'Horace.

La route conduisoit d'*Equotutium* à *Canusium*.

*Nam Canusi lapidosus (panis): aqua  
non ditior urna;  
Qui locus a fortî Diomede est conditus olim.*

Dans cette distance on trouve des restes de la Chaussée de Trajan; la Ville de *Canusium*, maintenant  
Sffff ij

Canofa, est située fur la Rivière d'*Auradus* (Ofanto) à trois milles du Village de Cannes célèbre par la victoire qu'Annibal remporta fur les Romains. La Ville de Canofa est presque détruite, on y trouve plusieurs Monumens d'Antiquité ; de *Canusum* on arrivoit à *Rubi*.

*Inde Rubos fessi pervenimus.*

Ruvo est une Ville très-ancienne, & célèbre dans l'Histoire Romaine ; les Gots la maltraitèrent en 463. Elle souffrit au neuvième siècle pendant les guerres des Grecs contre les Lombards & les Sarrafins. Au commencement du seizième Gonfave de Cordouë la détruisit presque entièrement pendant le siège que les François soutinrent dans cette Place ; elle a été rebâtie ; elle dépend des Ducs d'Andria ; ensuite la route menoit à *Bitonto*, aujourd'hui Bitonto, dans une plaine fertile. Le 25 de Mai 1734 le Duc de Montemar, Général de l'Armée d'Espagne, força les retranchemens des Impériaux près de cette Ville, & s'empara de leur camp. Cette victoire fut suivie de la conquête du Royaume de Naples.

La Voye conduisoit ensuite sur le bord de la mer Hadriatique à la Ville de Bari.

..... *ad usque*  
*Bari mœnia piscosi.*

Cette ancienne Ville a été *Municipe* sous l'Empire Romain, elle fut ensuite soumise aux Lombards, aux Sarrafins ; son histoire a été

célèbre dans le moyen âge sous les Grecs & les Normans. On y voit la magnifique Eglise de S. Nicolas Eveque de Myre, où se conservent les Reliques du Saint qui y furent transférées de l'Asie Mineure l'an 1087.

Horace en continuant la route parle de *Gnatia*.

..... *De hinc Gnatia lymphis*  
*latis extruella,*

Cette Ville étoit appelée aussi *Egnatia*, elle avoit donné, suivant Strabon, le nom à la Voye *Egnacienne*, qui conduisoit de *Dyrrachium* dans la Macédoine & en Thrace. La Ville est détruite, il en subsiste encore une ancienne Tour, qu'on appelle *Torre di Agnazzo*. M. Pratilli a donné un Plan de ses ruines. La Voye Trajane passoit par le milieu de la Ville.

Enfin cette Voye alloit se terminer à Brindes.

*Brundisium longa finis chartæque*  
*viæque.*

La Ville de Brindes est célèbre dans l'Histoire par son antiquité & par son Port. Les Romains la sou mirent l'an 487. de la fondation de Rome, ils y envoyèrent l'an 509 une Colonie qui leur resta fidèle pendant la seconde guerre Punique. Pompée s'y étoit retiré pendant la guerre Civile, Jules César l'obligea d'en sortir & de passer en Epire. Elle a été plusieurs fois saccagée par les Barbares, mais la bonté de son Port l'a fait rétablir. Roger Roi de Sicile fit bâtir l'Eglise Cathédrale qui est magnifi-

que, La Ville étoit anciennement environnée de la mer de trois côtés, présentement son enceinte est fort resserrée; on y voit plusieurs Inscriptions & autres Monumens d'Antiquité. La Voye Appienne, qui passoit près de Tarente, comme nous l'avons observé, venoit aboutir à Brindes où elle se rejoignoit à la Voye Trajane.

Nous ne parlerons point de la prolongation de la Voye Appienne, qui passoit par Venuse & par le voisinage de Tarente, non plus que de la Voye qui prenoit sa direction par Troja & par *Herdonia*; on en peut voir la description & les détails dans l'ouvrage de M. Pratilli, auquel nous renvoyons les Amateurs de l'Histoire & des Antiquités. Nous finirons cet Extrait par une récapitulation des distances itinéraires depuis Rome jusqu'à Brindes.

Par le premier Extrait, la Ville de Capouë étoit éloignée de Rome de cent trente-trois milles... C. XXXIII.

De Capouë à Bénévent, trente-deux milles..... XXXII.

Suivant l'Inscription de la Colonne CV, qui subsiste à

deux milles en deça de Ruvo, on doit compter de Bénévent à Ruvo par la Voye Trajane, cent sept milles..... CVII.

Suivant l'Itinéraire de Jérusalem & la Colonne CXXVIII, qui se voit à Bari, on comptoit de Ruvo à Bari vingt & un milles..... XXI.

De Bari à Brindes les Itinéraires donnent soixante & onze milles..... LXXI.

Total de Rome à Brindes, trois cens soixante & quatre milles..... CCC. LXIV.

La Voye Romaine qui passoit par *Troja* étoit à peu près de la même longueur; la prolongation de la Voye Appienne qui passoit par Venuse & par les environs de Tarente, étoit plus courte de huit à neuf milles. Plinè prend le terme moyen entre ces distances & compte, d'après Strabon, trois cens soixante milles de Brindes à Rome, à *Brundisio Roman* CCCLX. *Milia*, qui font environ cent vingt lieux communes de France.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## FRANCE.

## D'AMIENS.

» LA Société Littéraire d'Amiens, érigée en Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts, par Lettres Patentes du mois de Juin 1750, enregistrées au Parlement le 7 Août suivant, tint son Assemblée publique le premier Octobre, dans une Salle du Palais Episcopal que M. l'Evêque, Honoraire de l'Académie, lui a donnée pour tenir ses Séances.

» Le Directeur fit la clôture de l'Assemblée par la lecture du Programme des prix de l'année prochaine, & annonça que celui de 300 liv. annuellement fondé par l'Hôtel de Ville d'Amiens n'auroit point lieu en 1751, M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Ville, & Protecteur de l'Académie, donnant une somme de 1200 liv. pour deux prix, qui seront distribués cette première année dans son Assemblée publique du 25 Août 1751. Ce seront deux médailles d'Or, chacune de 600 liv. dont l'une sera adjugée à une Dissertation où l'on examinera si l'Histoire, la Physique, la Géographie ancienne & moderne, fournissent des connaissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du Continent.

» La seconde à un Poème en vers François dont le sujet sera, combien les monumens publics servent à établir l'idée de la grandeur d'une Nation.

» La Dissertation sera reçue, soit en François, soit en Latin. Le Poème sera en vers Alexandrins. Il sera de 160 vers au moins, au plus de 200.

» Toutes sortes de personnes pourront prétendre au prix, excepté les Membres de l'Académie qui doivent en être les juges. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 May inclusivement. Ils seront affranchis de port, & adressés à M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie. Les Auteurs sont priés de lui adresser trois copies bien lisibles de leur ouvrage, avec une devise, ou Sentence, qui sera répétée dans un Papier séparé & cacheté, & qui indiquera leur nom & leur adresse.

» L'Académie se proposant de donner un recueil de ses différens ouvrages, on n'a point cru devoir entrer dans aucun détail sur ceux qui ont été lus à la Séance publique du premier Octobre.

## DE PARIS.

Sermons du P. de Ségaud de la Compagnie de Jésus. Chez Marc Bordelet, Libraire, rue S. Jac-

ques, 1750. in-12. Ces Sermons composent un recueil considérable: ceux de l'Avent forment seuls un volume, & ceux du Carême en forment trois. Les Myſtères & les Panégiriques fournissent encore deux volumes. On trouve dans l'Edition de ces Sermons, outre les Sermons, une analyse de chaque Sermon, ainsi qu'on l'a déjà pratiqué avec succès pour d'autres recueils de Sermons. Nous rendrons compte de celui-ci à la première occasion.

*Observations sur le droit des Patrons & des Seigneurs de Paroisse aux honneurs dans l'Eglise: & sur la qualité de Seigneur, sine addito, c'est-à-dire, Seigneur purement & simplement de tel Village.* Par M<sup>r</sup>. Germain-Antoine Guyot, Avocat au Parlement. Chez B. Brunet, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1751. in-4°. Le Libraire avertit au commencement, que l'Auteur de ce traité étant décédé pendant le cours de l'impression, M. Boucher d'Argis son Confrère, a fait la préface, & a mis une addition pour le chap. 5. qui est placée à la fin du volume immédiatement après le traité. On trouve après cette addition, une table des matières fort détaillée.

*Détails militaires, dont la connaissance est nécessaire à tous les Officiers, & principalement aux Commissaires des guerres.* Par M. de Chennevieres, Commissaire Ordonnateur, & premier Commis de la guerre. Chez Ch. Ant. Jombert, Libraire, rue Dauphine, 1750.

in-12. 4 vol. Ce même ouvrage se trouve aussi à Versailles, chez J. Henry Fournier, Libraire rue d'Anjou près S. Louis.

On trouve chez Giffey, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille-Bouclerie, deux Almanachs: l'un sous le titre d'*Extremes Historiques* ou mélange curieux pour l'année 1751, contenant plusieurs remarques de Chronologie & d'Histoire, les naissances & morts des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe, accompagnées d'Epoques & de remarques, 1751. in-16. L'autre intitulé: *Almanach des Curieux* pour l'année 1751, &c.

*Traité des sections Coniques, & autres Courbes anciennes, appliquées ou applicables à la pratique de différens Arts, tels que l'Artillerie, l'Architecture, la construction des Miroirs ardents, des Télescopes, des Lunettes, des Porte-voix, des Echos, des Cornets acoustiques, ou des instrumens qui servent à corriger les défauts de l'ouïe, &c. avec un petit traité de la Cycloïde, où l'on fait voir comment cette Courbe a contribué à perfectionner les Horloges à Pendules.* Le tout enrichi de notes & de Dissertations Historiques & Critiques sur l'origine & le progrès des Sciences & des Arts qui sont entrés dans le plan de l'ouvrage; par M. de la Chapelle, Censeur Royal, & de la Société Royale de Londres, Chez J. F. Quillau fils, Libraire, rue S. Jacques, 1750. in-8°. On rendra compte de cet ouvrage dans quelqu'un des Journaux suivans.

*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, recueilli des meilleurs Auteurs, & particulièrement des Dictionnaires Anglois de Chambers, d'Harris, de Dyer, &c. par une Société de gens de Lettres; mis en ordre & publié par M. Didérot, & quant à la partie Mathématique, par M. d'Allembert, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de l'Académie Royale de Berlin.*

*Tantum series juncturaque pollet;  
Tantum de medio sumptis accedit Honoris. Horat.*

*in-fol.* 10. vol. dont deux de planches en Taille-Douce; proposés par Souscription. Chez Briasson, David l'aîné, le Breton & Durand, Libraires de cette Ville. Telle est le titre du *Prospectus* que les mêmes Libraires ont publié, pour annoncer le plan, & le projet de Souscription de l'Encyclopédie. Cette souscription n'est point de celles, où les avances pécuniaires plus ou moins abondantes excitent ou ralentissent l'ardeur des Auteurs: l'ouvrage dont on nous promet l'Edition, l'un des plus intéressant & des plus dispendieux qu'on ait mis sous les presses, depuis la naissance de l'Imprimerie, est entièrement achevé, soit pour la composition, soit pour les desseins des figures qui formeront les deux derniers volumes. Ces desseins dont nous avons vu une partie très-considérable, sont d'une grande beauté, & c'est avec plaisir que nous rendons cette justice aux Li-

braires associés qu'ils n'épargnent ni soin ni dépense, pour faire répondre la beauté de la gravure à celle du dessin. Nous ne pouvons faire connoître en détail à nos Lecteurs dans cette note Littéraire tous les avantages capables de les porter à prendre part à cette importante entreprise, par le payement anticipé; nous nous contentons de les avertir que suivant le *Prospectus*, l'Encyclopédie qu'on nous promet, embrassera toutes les découvertes que les anciens & les modernes ont faites jusqu'à présent dans tous les genres de connoissance, & sera comme le tableau de l'état actuel des Sciences & des Arts, tant libéraux que mécaniques; en sorte qu'on pourra partir de l'Epoque de ce Dictionnaire pour connoître d'une manière assurée, quels seront les nouveaux progrès que l'esprit humain y fera désormais. Et pour faire encore mieux connoître & l'esprit & la méthode qui régneront par-tout dans cet ouvrage, on a joint au *Prospectus* une planche qui représente l'arbre généalogique de toutes les Sciences & de tous les Arts, par le moyen duquel on voit d'un coup d'œil l'origine de chaque branche de nos connoissances, les liaisons qu'elles ont entr'elles & avec la tige commune.

» Ce Dictionnaire sera imprimé  
» sur le même papier & avec les  
» mêmes caractères que le projet.  
» Il aura dix volumes *in-fol.* dont  
» huit de matière de deux cens  
» quarante feuilles chacun; & six  
» cens



» cens planches en Taille-douce  
 » avec leur explication qui forme-  
 » ront les Tomes IX. & X.  
 » On fera admis à souscrire jus-  
 » qu'au premier May 1751, & l'on  
 » payera en souscrivant... 60 liv.  
 » En Juin 1751, en re-  
 » cevant le premier vol. 36 liv.  
 » En Décembre suivant,  
 » le second vol. - - - - 24 liv.  
 » En Juin 1752, le troi-  
 » sième vol. - - - - - 24 liv.  
 » En Décembre suivant,  
 » le quatrième vol. - - - 24 liv.  
 » En Juin 1753, le cin-  
 » quième vol. - - - - - 24 liv.  
 » En Décembre suivant,  
 » le sixième vol. - - - - 24 liv.  
 » En Juin 1754, le sep-  
 » tième vol. - - - - - 24 liv.  
 » En Décembre suivant,  
 » le huitième vol. avec les  
 » six cens planches en tail-  
 » le-douce, qui forme-  
 » ront les Tom. IX. & X. 40 liv.

Total, 280 liv.

» Les Souscripteurs sont priés  
 » de retirer les volumes à mesure  
 » qu'ils paroîtront, & tout l'ou-  
 » vrage un an après la livraison,  
 » sous peine de perdre leurs avan-  
 » ces.

» Ceux qui n'auront pas sous-  
 » crit, payeront les vol. à raison  
 » de 25 liv. chacun; & les six cens  
 » planches, à raison de 172 liv.  
 » ce qui fera la somme de 372 liv.

» Dans le cas où la matière de  
 » cet ouvrage produiroit un vol.  
 » de plus, les Souscripteurs paye-

ront ce vol. 7. liv. de moins que  
 ceux qui n'auront pas souscrit.

*Traité des matières Criminelles, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670, & Edits, Déclarations du Roi, Arrêts & Réglemens intervenus jusqu'à présent, divisé en quatre parties, &c. par M<sup>r</sup>. Guy du Roussaud de la Combe, Avocat au Parlement; quatrième édition, revue & augmentée considérablement sur les notes Manuscrites de l'Auteur, par M<sup>r</sup>. Nicolas-Guy du Roussaud de la Combe, son fils, Avocat au Parlement. Chez Théodore le Gras, Libraire au Palais, 1751. in-4<sup>o</sup>.*

*Dissertation sur la question, lequel de l'homme ou de la femme est plus capable de confiance? ou la cause des Dames, soutenue par Mademoiselle Archambault, de Laval, Bas-Maine, contre M... & M. L. L. R. Chez la Veuve Pissot, & J. Bullot, 1750. in-12.*

*Ephémérides Cosinographiques, où le cours apparent & réel des Planètes majeures est désigné par des tables, & représenté par des Planches, d'après les observations & calculs Astronomiques pour l'année 1751, & où des éclaircissemens neufs sur divers articles de Cosmographie, d'Astronomie, d'Histoire naturelle & de Physique, forment une suite de ceux qui ont été publiés dans les Ephémérides de 1750. Vabo Domini cali firmati sunt, & spiritu oris ejus omnis virtus eorum, Ps. 32. v. 6. Chez Durand, 1751. in-12.*



## BIBLIOGRAPHIE

O U

## CATALOGUE

DES LIVRES DONT IL EST PARLE' DANS LES  
Journaux de l'Année 1750.

*On a marqué d'un \* les Ouvrages qu'un Extrait détaillé fait plus  
particulièrement connoître.*

## BIBLIA SACRA : INTERPRETES : CONCILIA.

**T**RACTATIO critica de variis  
lectionibus Novi Test. cauté  
colligendis. Janvier, page 54.

Nouveau Testament François  
de la dernière version de Genève,  
nouvelle édition. Janvier p. 54.

Appendix ou Traité de la Pro-  
phétie, par M. Th. Sherlock. Jan-  
vier, p. 55.

A Dissertation... Dissertation  
sur la Prophétie, par M. l'Evêque  
de Clogher. Janv. p. 55.

De antiquissimo Turicensis Bi-  
bliothecæ Græco Psalmodum libro.  
Janvier, p. 56.

\* Ven. Viri J. M. Thomassii ope-  
ra. Tom. I. continens sacr. Biblior-  
um veteres titulos. Avril, pag.  
192.

Tom. quartus. May, pag. 308.

\* Tom. II. & III. Novembre,  
pag. 703.

Evangeliarum quadruplex. IV.  
Tom. in-fol. May, p. 308.

Sacro - Sanctus Evangeliorum  
Codex S. Eusebii... Vercellensis...  
in lucem. May, p. 309.

Supplément de la Collection des  
Conciles du P. Labbe, Tom. III.  
May, p. 310.

Biblia Sacra Vulgatæ Editionis...  
Cum selectissimis literalibus com-  
mentariis, tom. 8. May p. 310.

La Sainte Bible en Latin & en  
François, tom. 7. 8, 9 & 10. qua-  
tre nouveaux vol. ajoutés. Août,  
pag. 571.

Elibu, ou recherches sur le prin-  
cipal objet du Livre de Job. Octob.  
pag. 690.

Dissertation Critique sur le chap.  
2. de la Génèse. Octob. p. 691.

Commentaria in Librum Psal-  
morum. Novemb. pag. 756.

Evangelium secundum Mat-  
thæum ex Versione Ethiopici In-  
terpretis. Novemb. pag. 758.

Biblia Hebraïca sine punctis.  
Novemb. pag. 758.

Concordances de Calasio, nou-

velle édition. Novemb. pag. 758.

Apparatus Historico - Criticus  
antiquitatum sacri Codicis. Dé-  
cembre. 1. vol. pag. 824.

Proverbia Salomonis.... Com-  
ment... Décemb. 1. vol. p. 824.

PATRES: THEOLOGI: ASCETICI: LITURGICI:  
SCRIPTORES ECCLESIASTICI, &C. HETERODOXI.

Traité de Morale par M. Foster  
Tom. I. Janv. pag. 55.

Οσιμαχης... Le Déisme dévoil-  
lé. Janv. pag. 55.

Traité de la vérité de la Reli-  
gion. Janv. pag. 56.

Sermons & Panégyriques de M.  
l'Abbé de la Tour. Janv. p. 56.

Prônes de M. Symon. Janvier,  
pag. 57.

Le triomphe de la Foi Catho-  
lique sur les erreurs des Protestans.  
Janvier, pag. 58.

Le Calendrier de la Sainte Vier-  
ge Marie. Janvier, pag. 61.

Retraite de quelques jours pour  
une personne du monde. Janvier,  
pag. 61.

Lettres édifiantes & curieuses.  
Janvier, pag. 62.

\* Juin 2. vol. pag. 402.

Sermons de Morale prêchés de-  
vant le Roy par M. Fléchier. Janv.  
pag. 63.

Réponse aux raisons qui ont  
obligé les P. R. de se séparer de  
l'Eglise Cath. Janv. pag. 63.

Ouvrages de Benoit XIV. Nouv.  
Edit. Tom. IV. V. & VII. Février,  
pag. 121.

Tom. VIII. & IX. Juin, vol. 2.  
p. 440.

Fr. T. M. Mamachi... Origi-  
num & Antiquitatum Christiana-  
rum lib. XX. Avril, pag. 247.

May, pag. 308.

Liturgia Rom. Vetus tria Sa-  
cramentaria complectens, Leonia-  
num, Gelasianum, & antiquum  
Gregorianum. Avril, pag. 248.

Conduite des âmes dans la voie  
du Salut. May, pag. 313.

Le Chrétien parfait honnête  
homme. May, pag. 314.

Dissertationes de præcipuis Re-  
ligionis fundamentis. May, p. 314.

Enchiridion Seu manuale Chri-  
stianum. May, pag. 315.

Introduction au Saint Ministère.  
Juin, vol. 2. pag. 443.

Codex Liturgicus Ecclesiæ Uni-  
versæ. Juillet, pag. 504.

Traité de la dévotion à la Sainte  
Vierge. Juillet, pag. 507.

\* Martyrologium Adonis. Nouv.  
Edit. Août, pag. 557.

S. Marci Monachi Sermons de  
Jejunio & Melchisedech. Août,  
pag. 562.

L. Berti... de disciplinis Théo-  
logicis; accedit refutatio librorum  
quorum titulus: Baianismus & Jan-  
senismus redivivi in operibus PP.  
Berti, & Besselli. Août, pag. 562.

Ttttt ij

Raccolta di Scritture concernenti la diminuzione delle feste di precetto. Aout, pag. 565.

Del Congresso notturno delle larmes. Aout, pag. 567.

Idee de la vérité & de la grandeur de la Religion. Aout, pag. 571.

Retraite Spirituelle. Sep. p. 633.

Des Illusions du cœur dans toute forte d'Etats. Sept. pag. 633.

L'Ange Conducteur. Septembre, pag. 634.

Œuvres de Bossuet, nouvelle édition. Octob. pag. 699.

Sermons du P. de Ségaud, Décembre, vol. 2. p. 874.

## JURIDICI, ET POLITICI.

\* Traité des Criées. Janv. p. 27.

Le Code rural. Janv. p. 60.

Table du Dictionnaire des Marchaillies. Janvier, pag. 61.

\* Les Coutumes du Duché de Bourgogne. Février, p. 95.

\* Mars, pag. 164.

\* Avril, pag. 240.

\* Juin, vol. 1. p. 366.

\* Décembre, vol. 1. p. 798.

Ouvrages de Benoît XIV. nouv. édit. Tom. IV. V. & VII. Février, pag. 121.

Tom. VIII. & IX. Juin, vol. 2. pag. 440.

Lettres sur l'esprit de Patriotisme. Février, pag. 123.

Essai sur l'intérêt des Nations en général, & de l'homme en particulier. Février, p. 127.

Lettres du Baron de Busbec traquées. Février, pag. 128.

Commentaire sur la Coutume d'Auxerre. Février, pag. 128.

\* La voix libre du Citoyen, Avril, pag. 197.

\* Juin, vol. 2. pag. 417.

\* Plan pour réformer la Justice par le Roy de Prusse, May, pag. 256.

Traité des péremptions d'Instances. May, pag. 313.

\* Décembre. vol. 2. p. 863.

Octobre, pag. 699.

Bullarium Capucinatorum, Juin, vol. 2. pag. 440.

\* E. Luzaci disquisitio: *Num Civis innocens in hostis longe potentioris, jure permitti possit, ut excidium totius Civitatis evitetur.* Juillet, pag. 500.

Della moneta e della natura de contratti dissertazioni due. Juillet, pag. 505.

Les principes de la Jurisprudence Française. Juillet, p. 506.

Arrêt notables du Parlement de Provence. Juillet, p. 506.

Ambassade de M. de la Boderie en Angleterre. Juillet, p. 506.

Decisiones Sacre Rotæ Romæ, Coram Alexandro Tanaro, Aout, pag. 561.

\* Œuvres d'Ant. Despeiffes, N. Ed. Aout, pag. 567.

\* Les élémens du Barreau, Oct. pag. 683.

Recueil d'Arrêts, Oct. p. 697.

Histoire de la Jurisprudence Romaine, Octobre, p. 698.

Ordonnances des Rois de France. Tom. VIII. Octob. p. 698.

Principes de Jurisprudence Française. Octobre, p. 699.

Parlamenti generali del Regno di Sicilia. Novembre, pag. 756.

Commentarius de originibus pe-

cunie. Decemb. vol. 1. pag. 822.

N. Klockhof Historia juris Rom. de bonis damnatorum. Decembre, vol. 1. p. 825.

Observations sur le droit des Patrons & des Seigneurs, &c. Decembre, vol. 2. p. 875.

# HISTORIA SACRA, ET PROFANA: VIRORUM ILLUSTRUM VITÆ, ELOGIA.

\* Histoire générale des Voyages. Tom. VII. Janvier, p. 21.

\* Tom. VIII. Decembre, vol. 2. p. 887.

\* Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de Nîmes. Janvier, pag. 37.

\* Novemb. p. 709.

Annales Ecclesiastici... Auctore Odor. Raynaldo. Tom. IV. Janv. pag. 53.

Tom. V. Août, pag. 565.

Grands personnages Anglois. Tom. II. Janv. pag. 55.

Description des plus belles maisons d'Angleterre... de celle de Mylord Cobham. Janv. p. 55.

A Geograph... Histoire Géographique de la nouvelle Ecosse. Janvier, pag. 55.

L'Art de vérifier les Dates. Janv. pag. 60.

\* May, pag. 286.

Table ajoutée, Août, pag. 570.

Nouvel abrégé Chronologique de l'Histoire de l'Europe. Janv. pag. 60.

Histoire de France sous les Règnes de S. Louis, de Philippe de Valois, de Charles V, & de Char-

les VI. par M. l'Abbé de Choisy. Janvier, pag. 61.

Le Calendrier de la Sainte Vierge Marie. Janvier, pag. 61.

Histoire des revolutions de Gennes. Janvier, pag. 62.

Panegyrique de M. Cochin. Janvier, pag. 62.

Le Calendrier des Princes & de la Noblesse, Janvier, p. 62.

Le Calendrier des Dames Illustres... de la Monarchie de France. Janvier, pag. 63.

Mémorial de Paris & de ses environs. Janvier, pag. 63.

Notice des ouvrages Mss. de M. du Cange. Janvier, pag. 63.

\* Acta Sanctorum Martyrum Orientalium. Février, pag. 67.

\* Mars, pag. 131.

Histoire Ecclésiastique du P. Orsi. Tom. IV. & V. Février, p. 121.

Tom. VI. Août, pag. 562.

Carte du Canada par M. Bellin. Février, pag. 133.

Cartes du Golphe du Mexique, & de la Manche, par M. Bellin. Février, pag. 125.

Histoire d'Angleterre par M. Rapin de Thoyras. Février, pag. 127.

Projet d'une nouvelle Histoire d'Angleterre en Estampes. Octob. pag. 690.

L'Abregé de l'histoire de France du P. Daniel. Février, p. 128.  
Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique. Tom. VI. Février pag. 128.

La même Histoire traduite en Italien. Tom. IV. May, p. 311.

\* Tom. V. Juin. vol. 1. pag. 335.

\* Tom. VI. Novemb. p. 728.  
Mémoires sur la Canonicité de l'Ordre de S. Dominique. Octob. pag. 692.

\* Lettre de M. d'Anville sur la Carte de l'Amérique Méridionale qu'il vient de publier. Mars, pag. 175.

\* Seconde Lettre de M. d'Anville sur le même sujet. Avril, p. 210.

\* La Vie de Pierre Arétin. Avril, pag. 226.

Fr. T. M. Mamachi... originum & Antiquitatum Christianarum lib. XX. Avril, pag. 247.

May, pag. 308.

De Numo Argenteo Benedicti III. Dissertatio. Avril, p. 247.

Riflessioni fu le nuove scoperte di L. A. Muratori per gli Annali d'Italia, Avril, pag. 248.

Annali d'Italia, Tom. X. XI. & XII. Juin, vol. 2. pag. 440.

\* Tom. I. Août, pag. 512.

\* Tom. II. Novemb. p. 748.

\* Tom. III. Décemb. vol. 1. pag. 807.

L'Ebraismo della Sicilia. Avril, pag. 248.

Description naturelle & Historique des Isles de Scilly. Avril, p. 249.

Histoire Ecclésiastique de M. Fleury, *in-12.* & *in-4°.* proposée par Souscription. Avril, pag. 250.

Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament du P. Calmer, *in-12.* & *in-4°.* proposée par Souscription. Avril, pag. 251.

Histoire des Princes Lombards de Camil Peregrinus, nouv. édit. May, pag. 309.

Histoire Ecclésiastique du Pere Alexandre, nouv. édit. May, p. 310.

Histoire des Musulmans par Abulfeda en Arabe & en Latin, proposée par souscription. May, pag. 311.

Calendrier Historique de la Ville d'Evreux. May, pag. 312.

Nouvelle Histoire de Lyon. May, pag. 313.

L'Antiquité de l'Eglise de Marseille. May, pag. 313.

\* Septembre, pag. 598.

Histoire des révolutions de l'Empire de Constantinople. May, p. 314.

\* Juillet, pag. 480.

Histoire générale du XII<sup>e</sup>. siècle. May, pag. 315.

\* Décembre, vol. 2. p. 861.

Histoire de Pologne. May, pag. 316.

\* Rerum Gallicarum scriptores. Tom. VI. Juin, vol. 1. pag. 319.

\* Juin, vol. 2. pag. 383.

\* Histoire du Théâtre François. Tom. XIV. Juin, vol. 1. p. 349.

Nouveau Traité de Diplomati-  
que. Juin, vol. 1. pag. 378.

\* Octobre, pag. 640.

La verità del diluvio Universale  
Vindicata. Juin, vol. 2. pag. 440.

Recherches sur la vérité du Dé-  
luge. Octobre, pag. 691.

Lettre sur le Testament politi-  
que du Cardinal de Richelieu.  
Juin, vol. 2. pag. 441.

\* Histoire des Empereurs Rom.

Juillet, pag. 447.

Histoire de l'Eglise de Besançon.  
Juillet, pag. 505.

\* Octobre, pag. 675.

Anecdotes Littéraires, ou Hi-  
stoire de ce qui est arrivé de plus  
intéressant aux Ecrivains François,  
depuis le renouvellement des Let-  
tres. Juillet, pag. 507.

Les Muses en France: ou Histoire  
de l'origine & des progrès des  
Belles-Lettres, des Sciences, des  
beaux Arts en France. Juillet,  
pag. 507.

La Sacra Storia della Biblia.  
Août, pag. 562.

Descrizione della Provincia del  
Mugello. Août, pag. 563.

Historia degli anni Santi. Août,  
pag. 564.

Fr. El. de Amato Epistolæ pole-  
micæ quibus non nulla Ecclesiasti-  
cæ & Civilis Historiæ selectiora du-  
bia resolvuntur. Août, p. 565.

Ristretto della Sacra Storia com-  
presa ne i ristretti di M. de Royau-  
mont. Août, pag. 565.

La Lucania, discorsi (istorici).  
Août, pag. 566.

Elémens de Géographie. Août,  
pag. 572.

Della Nolana Ecclesiastica Istori-  
ria. Août, pag. 566.

Par qui le Soissonnois a-t'il été  
gouverné sous la seconde Race?  
En quel temps l'érection des grands  
Fiefs a-t-elle eu lieu dans le Sois-  
sonnois? Quel a été le sort de l'E-  
vêché & du Comté de Soissons,  
lors de cette Erection? Sujet du  
Prix de l'Académie de Soissons  
pour l'année 1751. Août, p. 568.

\* Examen & description de la  
Voye Appienne, depuis Rome  
jusqu'à Brindes. Sept. p. 575.

\* Décembre, vol. 2. p. 866.

\* Histoire générale & particu-  
lière de Bourgogne. Septembre,  
pag. 608.

\* Considérations sur l'origine  
& le progrès des Belles-Lettres  
chez les Romains. Septembre, p.  
616.

\* Quatre Lettres du P. Th. M.  
Mamachi... sur plusieurs points  
Chronologiques de la Vie de S.  
Athanasie, & sur les époques de  
quelques Conciles du quatrième  
siècle. Septembre, pag. 625.

Abregé de la Vie des Saints,  
Septembre, pag. 634.

Histoire de la Noblesse du Com-  
té Venaissin, d'Avignon, d'Oran-  
ge. Tom. III. & IV. Septembre,  
pag. 634.

Histoire générale des Auteurs  
Sacrés & Ecclésiastiques, Tom.  
XVII. Septembre, pag. 635.

Storia del viscovado della Città  
di Siena. Octobre, pag. 689.

Abregé de l'Histoire d'Alger,  
Octobre, pag. 690.

Abregé de l'Histoire de l'An-

cien Testament, Tom. VIII. & IX. Octobre, pag. 696.

Mappe-Monde Historique, Oct. pag. 696.

Histoire des Arabes. Octobre, pag. 699.

La Vita di S. Dominico... loricato. Novembre, pag. 755.

De rebus Siculis Decas 1. Novembre, pag. 756.

Parere sopra il Rubicone degli Antichi. Novembre, p. 755.

Historie Fiorentina di Ammirato. nouv. édit. Novembre, p. 755.

Mémoires de la Maison de Brunswick. Novembre, p. 759.

Antiquités Chronologiques des anciens Royaumes. Nov. p. 759.

Additions à l'Histoire Universelle. Novembre, p. 759.

\* Les Campagnes du Prince Eugène en Hongrie. Décemb. vol. 1. p. 767.

\* Situation de la Ville d'Industria. Décembre, vol. 1. p. 793.

\* Lettres du Cardinal Querini. Décembre, vol. 1. p. 820.

Dionis Cassii Historia, nouv. édit. Décemb. vol. 1. p. 822.

C. C. Woog de Presbyterorum Achaiae Epistola de Marryrio bea-

ti Andreae dissertatio. Décembre, vol. 1. p. 823.

Presbyterorum... Achaiae Epistola gr. lat. Décembre, vol. 1. p. 823.

Pomponii Melae de Situ orbis lib. 3. nouv. édit. Décembre, vol. 1. p. 824.

L'Etat des Sciences & des Arts à Toulouse sous les Rois Visigoths, sujet du prix de l'Académie Royale des Sciences de Toulouse pour l'année 1752. Décemb. vol. 1. p. 826.

*Si l'Histoire, la Physique, la Géographie ancienne & moderne fournissent des connoissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du Continent.* Sujet du prix de l'Académie d'Amiens, pour l'année 1751. Décembre, vol. 2. pag. 874.

*Combien les monumens publics servent à établir l'idée de la grandeur d'une Nation.* Sujet du prix de la même Académie, pour l'an. 1751. Décembre, vol. 2. *ibid.*

Etrennes Historiques : & Almanach des Curieux. Décembre, vol. 2. p. 875.

## ANTIQUITATES HISTORICÆ ET LITTERARIÆ.

\* Les Fastes Attiques, tom. 2. Janvier, p. 13.

J. C. Hagembuchii... de Græcis Thesauri novi Muratoriani quibusdam metricis diatriba. Janvier, p. 56.

\* Di una moneta Singolare del

Tiranno Giovanni. Fév. p. 108.

Fr. T. M. Mamachi... originum & antiquitatum Christianarum. Lib. XX. Avril, p. 247.

May, p. 308.

De Numo Benedicti III. Dissertatio. Avril, p. 247.

\* Novembre,



\* Novembre, p. 720.

Descrizione delle prime scoperte dell'antica città d'Ercolano, Avril, p. 247.

\* Médaillons du Cardinal Albani. Juin, vol. 1. p. 359.

Theſaurus antiquitatum Sacrarum, Tom. X. & XI. Juin, vol. 2. p. 441.

De obeliſco Auguſti Cæſaris è Campi Martis rudibus... eruto, Commentarius, Juillet, p. 505.

Oſſervazioni iſtoriche ſopra Sigilli antichi di ſecoli baſſi, Tom. XVIII. Août, p. 563.

Symbolæ littérariæ, opuscula varia, philologica, antiquaria ſigna, lapides numiſmata, &c. complectentes. Août, p. 563.

Theſaurus Gemmarum antiquarum Aſſriſerarum, en 3 vol. Août, p. 564.

PHILOSOPHIA, MATHEMATICA, HISTORIA  
NATURALIS, ARTES, &c.

\* Expoſition des découvertes Philoſophiques de M. le Chevalier Newton. Janvier, pag. 3.

\* Février, p. 78.

\* Aſtronomiæ Phyſicæ juxta Newtonii principia, breviarium. Janvier, p. 47.

Les événemens de la bonne & de la mauvaiſe fortune dépendant de la volonté de Dieu, obligent-ils à la pratique de certains devoirs... prix de l'Académie de Berlin pour l'année 1751. Janvier, p. 53.

Eſſai de Philoſophie Morale (ſur le bonheur...) par M. de Maupertuis. Janvier, 53.

Décembre, Vol. II,

E. Corſini notæ Græcorum, ſive vocum & numerorum compendia, quæ in areis atque marmoreis Græcorum tabulis obſervantur. Août, p. 564.

Eccleſiæ Venetæ antiquis monumentis illuſtrata. Août, p. 565.

Medaglie repreſentanti i più glorioſi avvenimenti del Magiſtero di... Don Em. Pinto. Août, p. 566.

J. B. Taſuri ſtoria degli ſcrittori nati nel regno di Napoli. Août, p. 567.

Lapidum vetuſtorum Epigrammata, & periculum animadverſionum, &c. Novembre, 758.

Ch. Cellarii Compendium antiquitatum Romanarum. Novemb. p. 758.

\* Lettre ſur une Pierre gravée qui repreſente Hercule de Tarſe. Décembre, vol. 2. p. 849.

Dialogues entre Hylas & Philonous, ſur la nature de l'ame, Janv. p. 55.

Eclogæ ex optimis græcis ſcriptoribus ad vitam ſtudioſæ juventutis informandam. Janv. p. 56.

Aſſemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier de 1749. Janv. p. 57.

\* Août, p. 540.

Qui timet Deum, Æquæ habebit amicitiam bonam, ſujet du prix de l'Académie de Montauban, pour l'année 1751. Janvier, p. 57.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences avec les mémoires. Vuuu

Janvier, p. 59.

L'Art de vérifier les Dates. Janv. p. 60.

\* May, p. 286.

\* Décembre, vol. 1. p. 778.

Table ajoutée. Août, p. 570.

Dissertation sur la Glace, par M. de Mairan. Janv. p. 60.

\* May, p. 298.

\* Juin, vol. 1. p. 328.

L'Ecole du Jardinier potager. Janvier, p. 62.

Lettres édifiantes & curieuses. Janvier, p. 62.

\* Juin. vol. 2. p. 402.

\* Art de faire éclore... des Oiseaux domestiques par M. de Reaumur. Février, p. 88.

\* Tom. II. Septemb. p. 587.

An omnes inæqualitates, quæ in motu lunæ observantur, Theoria Newtonianæ sint Consentaneæ, &c. sujet du prix de l'Académie de Pétersbourg, pour l'an. 1751. Février, p. 122.

Almanach Astronomique... au Méridien de Berlin. Fév. p. 123.

Plan de la Ville de Berlin. Fév. p. 123.

Dessin représentant les sections de l'ombre de la terre sur la Lune dans l'éclipse totale de Lune qui doit arriver le 19 Juin 1750, au soir, au Méridien de Paris. Juin, vol. 2. p. 441.

Carte du Canada. Fév. p. 123.

Figure représentant l'éclipse de Soleil du 8 Janvier 1750. Février, p. 123.

La Clef des Sciences, ou la Logique par M. Cochet. Février, p. 127.

\* Recherches sur le mouvement de l'Apogée Lunaire. Mars, p. 141.

\* Lettre de M. de l'Isle... sur les tables Astronomiques de M. Halley. Mars, p. 150.

Transactions de la Soc. Royale pour les mois d'Avril, de May, de 1748. Avril, p. 249.

Spectacle de la Nature tom. 8. Avril, p. 250.

\* Juin, vol. 2. p. 428.

\* Décembre, vol. 1. p. 771.

\* Explication du flux & reflux dans leurs véritables circonstances. May, p. 271.

Instituzione analitiche ad uso della Gioventu Italiana di Donna Maria Gaetana Agnelli. May, p. 309.

Ephémérides Cosmographiques, ou cours apparent des planètes. May, p. 314.

L'Art de mesurer sur mer le filage du Vaisseau. May, p. 315.

Traité de la culture des Terres. May, p. 315.

\* Août, p. 534.

Traité de la fonte, des mines, des fonderies, & de ce qui en dépend. May, p. 316.

\* Juillet, p. 496.

\* Traité d'Optique mécanique... pour faire des Lunettes. Juin, vol. 1. pag. 342.

Projet pour achever le vieux Louvre. Juin, vol. 1. p. 376.

Atlas de Marine par M. Brouckner. Juin, vol. 1. p. 379.

Description des deux grands Globes de la Société de Nuremberg. Juin, vol. 1. p. 380.

\* Octobre, p. 685.

\* *Traité des fluxions* par M. Colin Mac Laurin. Juin, vol. 2. p. 393.

\* *Nouvelle méthode de pomper l'air des Vaisseaux.* Juin, vol. 2. p. 436.

*Recueil de différens traités de Physique & d'Histoire Naturelle.* Juin, vol. 2. p. 442.

*Mémoires Littéraires sur différens sujets de Physique, de Mathématique, de Chimie...* Juin. vol. 2. p. 442.

*L'Art de la teinture des laines, des étoffes de laine en grand & petit teint.* Juin, vol. 2. p. 443.

\* Novembre, p. 737.

\* *La figure de la terre déterminée par les observations.* Juillet, p. 459.

*Traité de la cause & des Phénomènes de l'Électricité.* Juillet, p. 507.

\* Décembre, vol. 2. p. 831.

*Cause mécanique de l'Électricité.* Juillet, p. 507.

*Traité des pierres gravées.* Juill. p. 507.

*Dictionnaire des Monogrammes, chiffres, Lettres initiales, Logogriffes, Rebus, &c. sous lesquels les plus célèbres Peintres, Graveurs & Dessinateurs ont défini leurs noms.* Juillet, p. 508.

\* *L'Ingénieur de Campagne, ou Traité de la fortification passagère.* Aout, p. 518.

*Horti Botanici Cæsaris Florentini Catalogus feminum.* Aout, p. 563.

*Raccolta d'Opuscoli scientifici e filologici,* tom. 38 & 39, Aout, p. 565.

*L'Histoire & les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, 200 exemplaires complets, proposés par souscription.* Aout, p. 570.

*Elémens de Géographie.* Aout, p. 572.

*Elémens d'Hippiatrique.* Sept. p. 633.

*Nouvelle méthode du Blason.* Septembre, p. 634.

*Curfus Philosophicus ad scholarum usum accommodatus.* Sept. p. 635.

*Histoire Naturelle du Groenland...* Septembre, p. 635.

\* *Sopra il turbine accaduto...* Dissertazione. Octob. p. 663.

\* *Nouvelles observations microscopiques.* Octobre, p. 669.

\* Décembre, vol. 2. p. 853.

*Supplément... aux recherches de la nature de l'ame.* Octobre, p. 689.

*Cause qui corrompt les grains de bled dans les épis; sujet du prix de 1752 de l'Académie de Bordeaux.* Octobre, p. 692.

*L'Arte della pittura.* Novemb. p. 755.

*Les agrémens de la Campagne... Construction des maisons de Campagne, Jardins.* Novemb. p. 760.

\* *Cours de Mathématique.* Décembre, vol. 1. p. 790.

*La Théorie de l'ouie.* Sujet du prix de l'Académie des Sciences, de Toulouse, pour l'année 1751, & l'état des Sciences & des Arts à Toulouse sous les Rois Visigoths, pour 1752. Décembre, vol. 1. p. 826.

Traité du Plein Chant. Décembre, vol. 1. p. 828.

Détails militaires. Décembre, vol. 2. p. 875.

Traité des Sections Coniques.

Décembre, vol. 2. p. 875.

Encyclopédie, ou Dictionnaire des Sciences & des Arts. Décembre, vol. 1. p. 876.

## M E D I C I.

Démonstration de l'existence de la Médecine Univerfelle. Janvier, p. 61.

Elixir d'or, & Elixir blanc de M. de la Mothe. Janv. p. 61.

Le Pharmacien moderne. Janv. p. 63.

\* Avril, p. 231.

Expériences de Médecine sur des animaux, pour découvrir une méthode sûre & aisée de dissoudre la pierre par injections. Janvier, p. 63.

Dissertation sur la quantité de la transpiration & des autres excretions du corps humain. Janvier, p. 63.

\* Description du mal de gorge accompagné d'ulcères. Février, p. 114.

\* Observations sur la situation la plus favorable pour l'opération de la taille. Avril, p. 206.

\* La situation du Pierreux dans l'opération de la taille, par M. le Cat. Juillet, p. 489.

A Critical... Recherches sur l'état présent de la Chirurgie. Avril, p. 250.

Discours touchant les merveilleux effets de la pierre divine (le Jade). Avril, p. 252.

Ragionamento contro la volgare opinione di non potere venire à Roma nella estate. May, p. 309.

Lettre sur l'Electricité médicale. May, p. 313.

Observations Physico-Médicales, sur l'Electricité. Novembre, p. 760.

Dictionnaire des Alimens. May, p. 314.

Traité des maladies divisées par classes, nouv. édit. Juin, vol. 2. p. 442.

Myotomie humaine & canine. Juin, vol. 2 p. 443.

\* Traité de la structure du cœur. Juillet, p. 471.

Mémoire sur la nature & les propriétés des eaux de Bagnères. Juillet, p. 505.

Dissertation sur les eaux minérales du Mont de Marfan. Juillet, p. 506.

Anthropotomie, où l'art de disséquer les muscles... Juill. p. 506.

Miscellanea Physico-Medica ex Academiis Germanicis deprumta. Août, p. 562.

Dissertazioni... sopra l'Elettricità, ... la superfetazione, ... il calcolo, dei dolori e i piaceri, e la simpatia. Août, p. 563.

Horti Botanici Florentini Catalogus feminum. Août, p. 563.

J Planci de Monstris & Monstrosis quibusdam Epistola. Août, p. 565.

Lettere Mediche del. de Mart.

Chifi. Août, p. 566.

Chimie Médicinale. Septembre, p. 636.

\* Le Manuel des Dames de Charité, ou formules de médicamens. Septembre, p. 604.

\* Observation sur la route de l'Ouraque. Septembre, p. 632.

Elémens d'Hippiatrique. Sept. p. 633.

Traité des playes d'armes à feu. Septembre, p. 635.

\* Nouvelles remarques sur la Lithotomie. Octobre, p. 660.

Essai... d'une meth. de... pour avancer l'éruption de la petite vérole. Octobre, p. 697.

Traité des fievres de M. Fizes, traduit en François. Octobre, p. 691.

Lettre de M. le Car au sujet d'une planche de son traité des fens, qui représente la base du cerveau. Octobre, p. 692.

Anatomie de couleur & grandeur naturelles, quatrième souscription. Octobre, p. 694.

Zoo-généie. Octobre, p. 695.

Béchuque Souverain pour les maladies de poitrine. Octobre, p. 695.

Deux Lettres; l'une sur le traité de la gangrène de M. Quesnay;

l'autre sur le traite des playes d'armes à feu. Octobre, p. 697.

Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables. Octobre, p. 699.

\* Description d'un instrument propre à abaisser la cataracte. Novembre, p. 726.

\* Histoire de l'opération de la cataracte. Novembre, p. 727.

Governo generale di sanità del Regno di Sicilia. Novemb. p. 756.

Iter medicum ad thermas Aquæ granenses. Novemb. p. 757.

Hipocratis opera Gr. Lat. nouv. édit. Novemb. p. 758.

Observations Physico-Médicales sur l'Électricité. Novembre, p. 760.

Les jours critiques sont-ils les mêmes en nos climats qu'ils l'étoient dans ceux où Hipocrate les a observés? Et quels égards doit on y avoir dans la pratique? Sujet du prix de l'Académie de Dijon pour l'année 1751. Novemb. p. 760.

Traité des effets & de l'usage de la saignée. Novembre, p. 763.

La théorie de l'ouïe, sujet du prix de l'Académie Royale des Sciences de Foulouse, pour l'an. 1751. Decemb. vol. 1. p. 826.

ORATOIRES : POETÆ : FACETIARUM ET JOCORUM.  
NARRATIONUM ET NOVELLARUM, NEC-NON HISTORIARUM  
EROTICARUM SCRIPTORES ; GRAMMATICI.

La destruction des monumens publics par les Barbares. Sujet du prix de vers de l'Académie de Montauban pour l'année 1751. Janvier, p. 58.

Aristomène, Tragédie. Janv. p. 59.

Réflexions sur la Tragédie d'Aristomène Janv. p. 59.

Tables alphabétiques & Chron.

nologiques des pièces représentées sur l'ancien Théâtre Italien. Janvier, p. 60.

\* Aout, p. 555.

Les ornemens de la mémoire, ou les traits brillans des Poëtes François. Janvier, p. 61.

Deux Discours, l'un sur la convalescence & les conquêtes du Roy, l'autre sur la paix. Février, p. 127.

L'Art du Théâtre. Février, p. 127.

Le Théâtre des Grecs. Février, p. 127.

Le Théâtre Anglois, Tom. 8. Février, p. 127.

Le Paradis perdu de Milton, nouv. édit. Avril, p. 249.

Satyres du Prince Cantemir, nouv. édit. Avril, p. 250.

\* La Rhétorique des Prédicateurs. May, p. 278.

Les Rudimens de la Langue Latine, avec la méthode de traduire le François en Latin. May, p. 313.

Essai sur le progrès des beaux Arts, nouv. édit. Juin, vol. 1. pag. 375.

\* Idée de la Poësie Angloise. Juin, vol. 2. p. 420.

\* Dissertations sur les principales Tragédies anciennes & modernes qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de Sophocle. Juillet, p. 485.

Théorie nouvelle de la parole, & des Langues, contenant une critique de tous les Grammairiens. Juillet, p. 506.

Le Théâtre ouvert au public,

ou Traité de la Tragédie & de la Comédie. Juillet, p. 507.

\* Œuvres diverses du P. Baudory. Aout, p. 526.

\* Cours de Belles-Lettres distribué par exercices. Tom. IV. Aout, p. 547.

Rime Degli Arcadi. Tom. XI. Aout, p. 562.

Saggi di Poësie dal C. B. Perfetti Sanese. Aout, p. 562.

Rime di M. Fr. Petrarca. Aout, p. 563.

\* Considérations sur l'origine & le progrès des Belles-Lettres chez les Romains. Sept. p. 616.

\* Poétique François à l'usage des Dames, Septemb. p. 594.

La Colonie, Comédie. Septemb. p. 634.

Le Provincial à Paris, Comédie. Septemb. p. 634.

Cléopatre, Tragédie. Septemb. p. 634.

Pièces d'Eloquence qui ont remporté les prix d'Eloquence de l'Académie François. Septemb. p. 634.

Les Poësies d'Horace traduites. Septemb. p. 635.

\* Octobre, p. 650.

Le fils supposé, Comédie. Septemb. p. 635.

Le passage du Var, Poëme. Octobre, p. 697.

Eloge funèbre de M. Petit, Maître en Chirurgie. Octobre, p. 697.

Dictionnaire des Rimes de Richalet, nouv. édit. Octobre, p. 699.

Prix de l'Académie des Jeux

Floraux pour l'an, 1751. Nov.  
p. 761.

\* Connoissance des beautés &  
des défauts de la Poësie. Decemb.  
vol. 1. p. 814.

La *Lumière*, sujet du prix de

## MISCELLANEE: PHILOGI: POLYGRAPHI.

Bibliothèque curieuse... ou Ca-  
talogue des Livres difficiles à trou-  
ver. Janvier, p. 54.

Museum Helveticum. Tom. XIV.  
Janvier, p. 56.

Dictionnaire de Morery, nouv.  
édit. Janv. p. 59.

Codices Mss. Bibliothecæ Regiæ  
Taurinensis Athenæi. Février, p.  
121.

\* Octobre, p. 650.

Collection complete des Jour-  
naux de Trévoux depuis 1701,  
qu'il a commencé, jusques & com-  
pris 1750, proposée par souscrip-  
tion. l'évrier, p. 124.

Morceaux pour compléter ce  
Journal. Octobre, p. 698.

Les Œuvres de la Marquise de  
Lambert. Février, p. 128.

Lettres du Baron de Bulbec  
traduites. Février, p. 128.

Nouveau Magazin François, où  
Bibliothèque instructive & amu-  
sante. Avril, p. 248.

\* Nouveaux mémoires d'Histoire,  
de Critique & de Littérature.  
May, p. 266.

Tom. III. Déc. vol. 1. p. 828.

Dictionnaire de Trévoux, nouv.  
édit. proposée par souscription.  
May, p. 314.

Poësie de l'Académie de Marseille  
pour l'année 1751. Décembre,  
vol. 1. p. 825.

\* Eloge Historique & Critique  
d'Homère. Déc. vol. 2. p. 844.

Catalogue des Livres de la Bi-  
bliothèque du Roy. Tom. IX. Juin,  
vol. 2. p. 378.

Octobre, p. 699.

Manuel Lexique, ou Diction-  
naire portatif des mots François,  
Juin, vol. 2. p. 443.

\* Essais sur divers sujets de Lit-  
térature & de Morale. Juillet, p.  
468.

Dictionnaire des Monogram-  
mes, Chiffres, Lettres Initiales,  
Logogriphes, Rébus, &c. sous les-  
quels les plus célèbres Peintres,  
Graveurs, & Dessinateurs ont des-  
siné leurs noms. Juillet, p. 508.

Histoire de l'Académie des Ins-  
criptions & Belles-Lettres de Pa-  
ris, traduite en Italien avec les  
Mémoires. Aout, p. 564.

Traduite en Allemand. Décem-  
bre, vol. 1. p. 824.

Dictionnaire Etymologique de  
la Langue Française. Septembre,  
p. 636.

De antiquis Litteris Hibræorum  
& Græcorum libellus. Novemb.  
p. 756.

Miscellanea Lipsiensia, Tom.  
VI. Novemb. p. 757.

H. Beverlandi Epistolæ. Décem-  
bre, vol. 1. p. 825.

*Fin de la Bibliographie.*

---

# T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL  
DU MOIS DE DECEMBRE. *Vol. II. 1750.*

<i>T</i> RAITE' de la cause & des Phénomènes de l'Electricité, &c.	831
<i>Histoire générale des Voyages</i> , &c.	837
<i>Eloge Historique &amp; Critique d'Homère</i> , &c.	844
<i>Ad virum Clarissimum Albertum Mazzolenum</i> , &c.	849
<i>Nouvelles observations Microscopiques</i> , &c.	853
<i>Histoire générale du douzième siècle</i> , &c.	861
<i>Traité des Péremptions des instances</i> , &c.	863
<i>Della Via Appia Riconosciuta, è descritta da Roma</i> , &c.	866
<i>Nouvelles Littéraires</i> , &c.	874
<i>Bibliographie</i> , &c.	878

Fin de la Table.

---

*Fantes à corriger dans les Journaux in-4°. des mois d'Octobre, Novembre &  
Décembre, Vol. I. 1750.*

*P*Age 680. col. 2. lig. 7. qui pour lors étoit revêtu de ce titre & en avoit, effacez ces mots & lisez, un d'entre eux en ayant.

Novembre.

729. col. 2. lig. 1. après ce mot *famille*, ajoutez *il*.

*Ibid.* lig. 16. portant, lisez *porta*.

730. col. 1. lig. 8. *sipente*, lisez *sipoute*.

735. col. 2. lig. 14. *ce*, lisez *se*.

749. col. 1. lig. 8. *ses*, lisez *ces*.

*Ibid.* lig. 16. *Gadius*, lisez *Gudius*.

Décembre. Vol. I.

779. col. 2. lig. 31. dans, lisez *sous*.

782. col. 1. lig. 7. ôrez *été*.

*Ibid.* col. 2. lig. 6. *fournise*, lisez *fournis*.

787. col. 2. lig. 30. d'Italie, lisez *de l'Italie*.

796. col. 1. lig. 8. *Décemvirs*, lisez *Duumvirs*.



































